This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

55. 6. 87.

NOUVEAU
DICTIONNAIRE
HISTORIQUE.

CA=CO

NOUVEAU
DICTIONNAIRE
HISTORIQUE,
OU

HISTOIRE ABRÉGÉE de tous les Hommes qui se sont fait un nom par des talens, des vertus, des forfaits, des erreurs, etc., depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours ; dans laquelle on expose avec impartialité ce que les Écrivains les plus judicieux ont pensé sur le caractère, les mœurs et les ouvrages des Hommes célèbres dans tous les genres ;

AVEC des Tables chronologiques, pour réduire en corps d'histoire les articles répandus dans ce Dictionnaire.

Par L. M. CHAUDON et F. A. DELANDINE.

Huitième Édition, revue, corrigée et considérablement augmentée.

Mihi Galba, Otho, Vitellius, nec beneficio, nec injuriâ cogniti.
TACIT. Hist. lib. I. § 1.

TOME TROISIÈME.

A LYON,
Chez BRUYSET AINÉ et Comp.ᵉ

An XII — 1804.

BIBLIOTHECA BODLEIANA

NOUVEAU DICTIONNAIRE HISTORIQUE.

C

CAAB, d'abord Rabbin, enſuite Mahométan, commença par faire des vers ſatiriques contre l'impoſteur *Mahomet*. Mais ce prophète ayant conquis l'Arabie, il finit par chanter une de ſes maîtreſſes. Il fut dès-lors ſon favori & ſon conſeil. *Caab* l'aida dans la compoſition de l'Alcoran. *Mahomet*, en reconnoiſſance, lui donna ſon manteau. Il mourut l'an de J. C. 622.

CAANTHE, (Mythol.) fils de l'Océan. Son père lui ayant ordonné de pourſuivre *Apollon*, qui avoit enlevé ſa ſœur *Mélia*; & ne pouvant le contraindre à la rendre, il mit le feu à un bois conſacré à ce Dieu, qui, pour le punir, le tua à coups de flèches.

CAATH, fils de *Lévi*, père d'*Amram*, & aïeul de *Moïſe*. Sa famille fut chargée de porter l'Arche & les vaſes ſacrés du tabernacle, dans les marches du déſert.

CABADES, *ou* CAVADES, *ou* KOBAD, roi de Perſe, fils de *Peroſe*, ayant porté une loi qui autoriſoit la communauté des femmes, & faiſant uſage de toutes celles qui lui plaiſoient, perdit ſon trône & fut enfermé dans une tour. Sa femme le délivra de ſa priſon, en ſe livrant à la paſſion du gouverneur, éperdument amoureux d'elle. *Cabades* s'évada ſous les habits de ſa femme, fit crever les yeux à ſon frère, & reprit ſa couronne. Les Huns Nephalites lui fournirent des ſecours. Il déclara la guerre à l'empereur *Anaſtaſe I*, ravagea l'Arménie & la Méſopotamie, prit Amide & l'abandonna au pillage. Un vieillard lui repréſentant combien le carnage qu'on exerçoit dans le ſac de cette ville, étoit indigne d'un roi : *C'eſt pour vous punir*, répondit Cabades, *de votre réſiſtance.* — *Plus notre réſiſtance*, reprit le vieillard, *a été grande, plus votre victoire eſt glorieuſe.* Cette réponſe déſarma *Cabades*, & le pillage ceſſa. La paix fut conclue quelque temps après ; mais la guerre recommença ſous *Juſtin* & ſous *Juſtinien*. *Cabades* fut moins heureux ſous ce dernier empereur, & mourut en 531. C'étoit un prince guerrier, plus propre à conquérir des états qu'à régler les ſiens. Il fut cruel envers ſes ſujets, & implacable dans ſes vengeances.

CABALLO, (Emmanuel) s'illuſtra dans le temps du ſiége de Gênes, ſa patrie. Les François, qui l'aſſiégeoient depuis ſeize mois, avoient affamé cette ville. Un vaiſſeau chargé de vivres & de munitions alloit ſe rendre aux aſſiégeans, ſi *Caballo* ne fût monté tout de ſuite ſur un autre vaiſſeau, & ne l'eût amené dans la ville, au milieu des François qui faiſoient de continuelles décharges ſur lui. Cette action héroïque lui mérita le nom de libérateur de ſa patrie, & fit lever le ſiége en 1513.

CABANE, (Robert de) fils de la fameuſe *Catanoiſe*, fut arrêté avec ſa mère en 1345, après l'aſſaſſinat d'*André* de Hongrie. *Voyez* ANDRÉ n° v. On leur donna la queſtion dans une place ſur le bord de la mer. La mère mourut des douleurs de la torture, & le fils fut tenaillé.

CABARNE, (Mythol.) berger de l'iſle de Paros, apprit à *Cérès* l'enlèvement de ſa fille. Pour le récompenſer, cette déeſſe l'inſtitua ſon grand-prêtre.

CABASILAS, (Nicolas) archevêque de Theſſalonique en 1350, ſoutint le ſchiſme des Grecs contre les Latins. Il publia des Traités ſur cette matière, & laiſſa d'autres ouvrages ſavans, clairs & méthodiques. Le meilleur eſt ſon *Expoſition de la Liturgie Grecque*, imprimée en différens endroits en grec & en latin.

CABASSUT, (Jean) prêtre de l'Oratoire, profeſſeur de droit canonique à Avignon, né en 1604, mourut à Aix, ſa patrie, le 25 ſeptembre 1685, à 81 ans. On a de lui: I. *Juris Canonici theoria & praxis*, réimprimée in-folio, en 1758, par les ſoins du célebre canoniſte *Gibert*, avec de ſavantes notes & des ſommaires. II. *Notitia eccleſiaſtica Conciliorum, Canonum, veterumque Eccleſiæ rituum*, in-folio, en 1680: ouvrage d'un moindre uſage que le précédent, quoiqu'il y ait des diſſertations utiles. On y trouve une notice des conciles, l'explication des canons, une introduction à la connoiſſance des rits anciens & nouveaux de l'Égliſe & des principales parties de l'hiſtoire eccléſiaſtique. *Cabaſſut* étoit un homme d'un eſprit droit, d'un caractère doux, d'un jugement ſolide, d'une prudence conſommée, d'une vertu ſans tache.

CABESTAN *ou* CABESTAING, (Guillaume de) gentilhomme du comté de Rouſſillon, & non Provençal, quoique *Noſtradamus* le faſſe deſcendre de l'ancienne maiſon de *Servière*; fut un poëte du 13e ſiècle, qui chanta différentes dames, ſuivant l'uſage du temps. *Tricline Carbonnel*, femme du ſeigneur de *Seillan*, fut ſa dernière maîtreſſe. Le mari de cette dame, jaloux du troubadour, le tua, lui arracha le cœur, & le fit manger à ſa femme. *Tricline* dit à ſon époux que, *puiſqu'elle avoit mangé ſi noble viande, elle n'en mangeroit jamais d'autre*; & elle ſe laiſſa mourir de faim en 1213. On attribue la même réponſe à *Gabrielle de Vergi*. Voici une chanſon de l'infortuné *Cabeſtan*: « Entre mille fleurs, dans un ſuperbe jardin, je choiſis la plus belle. Dieu même, ſans doute, la fit ſemblable à ſa propre beauté. La modeſtie relève l'éclat de ſes charmes. La douceur de ſes regards m'a rendu le plus tendre & le plus heureux des amans. Je ne chante pas de vaines louanges, comme les autres poëtes. De ſes yeux, partent des traits dont perſonne ne peut ſe défendre; mais ils n'ont bleſſé perſonne autant

que moi. Jamais on ne vit tant de vertus & tant de grâces. Elle excelle dans l'art de plaire; ſa ſageſſe imprime le reſpect aux amans préſomptueux, & ſa réputation eſt à l'abri de toute atteinte. » Un manuſcrit italien dit, que le mari furieux contre *Cabeſtan*, ſe nommoit *Raimond*, & ſon épouſe *Marguerite*. Il ajoute que les parens de celle-ci & du troubadour, ainſi qu'un grand nombre de chevaliers à la tête deſquels ſe mit *Alphonſe*, roi d'Aragon, démolirent le château de *Raimond*, firent de pompeuſes funérailles aux deux amans, & les inhumèrent dans le même tombeau, où l'on grava leur hiſtoire, & qui fut placé dans une égliſe de Perpignan. Les chevaliers du Rouſſillon & du Narbonnois, venoient chaque année, célébrer l'anniverſaire de *Marguerite* & de *Cabeſtan*, en aſſiſtant à un ſervice ſolennel, inſtitué par le roi d'Aragon en leur honneur.

I. CABOT, (Sébaſtien) célèbre navigateur, né à Briſtol en 1467, étoit fils de *Jean* CABOT, qui avoit formé le projet de tenter le paſſage aux Indes par la mer du Nord. *Sébaſtien* étant entré au ſervice du roi d'Angleterre, fit un voyage pour exécuter ce projet. Ses tentatives n'ayant pas réuſſi, & *Henri VIII* étant mort, il paſſa en Eſpagne, où il fut nommé chef & examinateur des pilotes: place qu'*Améric Veſpuce* avoit occupée avant lui. En 1526, *Charles-Quint* lui donna le titre de capitaine-général, & l'envoya avec cinq vaiſſeaux en Amérique pour viſiter les terres arroſées par le Paraguai. *Cabot* alla effectivement au Paraguai; il y établit un fort, & demanda à *Charles-Quint* des forces ſuffiſantes pour ſoumettre ces vaſtes contrées. Comme il ne put rien obtenir par lettres, il repaſſa en Europe; & ayant vainement ſollicité des ſecours néceſſaires, il ſe dégoûta de la cour d'Eſpagne, & retourna en Angleterre. Par la protection du duc de *Sommerſet*, il obtint une penſion & la charge de gouverneur des compagnies des marchands & des domaines à découvrir. Il n'avoit point abandonné ſon premier projet de paſſer aux Indes par le Nord. Les tentatives avoient été faites juſqu'alors par le Nord-Oueſt; *Cabot* voulut eſſayer s'il ſeroit plus heureux par le Nord-Eſt. Il fit voile du port d'Harwich le 4 mai 1552, & au mois d'août il ſe trouva au 70e degré. Il n'oſa pas aller plus loin; mais l'année d'après il côtoya la Laponie. On ne ſait ce que devint depuis cet habile navigateur. On trouve quelques détails ſur ſon voyage, dans les additions faites au recueil de *Ramuſio*.

II. CABOT, (Vincent) juriſconſulte Toulouſain dans le 16e ſiecle, profeſſa le droit dans ſa patrie. On a de lui un gros volume, in-8°, intitulé: *Les Politiques de Vincent* CABOT, *Toloſain*; mélange informe, compoſé de maximes recueillies dans les auteurs ſacrés & profanes, ſans goût, ſans méthode. L'auteur devoit publier quatre autres volumes à la ſuite du premier. Celui-ci a été publié en 1630, par le poëte *Campiſtron*, ami de l'auteur, & dépoſitaire de ſes manuſcrits. L'avis préliminaire & l'épître au cardinal de *Richelieu*, ſont de ce dernier.

CABREIRA, (Giraud de) troubadour Catalan, contemporain de *Pierre III*, roi d'Aragon, fit beaucoup de vers, mais il ne nous reſte de lui, que des *inſtructions* adreſſées à ſon jongleur *Cabre*. Il lui reproche de mal jouer du violon, de mal chanter, d'avoir

la tête plus dure qu'un Breton; de ne ſavoir ni danſer, ni ſauter à la manière des jongleurs de Gaſcogne; de ne débiter que de mauvaiſes pièces, & pas une de *Rudel*, de *Marcabrus* & autres; d'ignorer les contes dont les jongleurs avoient coutume d'amuſer les cours. A cette occaſion, *Cabreira* entre dans un ennuyeux détail des hiſtoriettes & des romans, qui étoient en vogue de ſon temps.

I. CABRERA, (Bernard de) favori de *Martin*, roi de Sicile, voulut s'emparer de cette couronne en 1410, après la mort de ſon maître. *Blanche*, veuve de *Martin*, ayant refuſé de l'épouſer, *Cabrera* lui déclara la guerre. Il fut pris, & enfermé d'abord dans une citerne deſſéchée. On le transféra de là dans une tour environnée d'un filet, dans lequel *Cabrera* tomba en voulant s'évader. On l'y laiſſa pendant un jour, expoſé à la riſée du peuple. *Ferdinand*, ſucceſſeur de *Martin*, lui accorda enſuite ſa grace, à condition qu'il quitteroit la Sicile. Il mourut quelque temps après.

II. CABRERA, (Pierre-Alvarès) que *Mariana* appelle CABRAL, commandant de la ſeconde flotte que le roi dom *Emmanuel* de Portugal envoya aux Indes en 1500, fut jeté par la tempête ſur les côtes du Bréſil, inconnu alors, & en prit poſſeſſion au nom de ſon prince. Après pluſieurs autres expéditions qui illuſtrèrent ſon courage, il revint en Portugal, & y mourut, regardé comme un grand homme de mer. — Il y eut auſſi un *Louis* CABRERA, écrivain Eſpagnol, auteur d'une hiſtoire curieuſe de *Philippe II*, roi d'Eſpagne.

CACA, ſœur de *Cacus*, découvrit à *Hercule* le vol de ſon frère. Son averſion extrême pour la rapine, lui mérita les honneurs divins qu'on lui rendoit à Rome.

CACHET DE GARNERANS, (N.) de l'académie de Lyon, exerça long-temps avec honneur les places de premier préſident au parlement de Trévoux, & d'intendant de Dombes. Une mémoire prodigieuſe lui rendoit préſent tout ce qu'il avoit lu, & ſur-tout les auteurs Latins, dont il faiſoit ſes délices. On connoît de lui quelques écrits littéraires non imprimés, & entr'autres un drame de *Charles-Quint*, dont le ſujet eſt auſſi ſingulier que la manière dont il eſt traité. Il eſt mort en 1787, dans une maiſon de campagne, près de Trévoux.

CACUS, fameux berger du mont Aventin, qui infeſtoit tout le Latium par ſes vols. *Virgile* & *Ovide* le font fils de *Vulcain*, parce qu'il mettoit le feu par-tout. *Hercule*, après avoir tué *Géryon* en Eſpagne, avoit emmené en Italie un troupeau de bœufs, qu'il faiſoit paître dans le voiſinage du mont Aventin. *Cacus*, pendant une nuit obſcure, en vola pluſieurs, qu'il tira par la queue dans ſon antre, afin de mieux cacher ſon larcin. Le héros à ſon réveil, s'appercevant qu'il lui manquoit des bœufs, courut à la caverne voiſine pour les chercher. Il la trouva fermée d'une groſſe pierre, & remarqua d'ailleurs que les pas des bœufs regardoient la campagne. Il paſſoit outre, lorſque par haſard quelques-uns de ſon troupeau ayant meuglé, ceux qui étoient dans la caverne leur répondirent. Auſſitôt *Hercule* revint à l'antre. *Cacus* le voyant approcher, vomit des tourbillons de fumée & de flammes pour ſe dérober à ſa fureur. Mais le héros l'ayant ſaiſi, l'étrangla, & emmena les

bœufs qu'il lui avoit volés. Les habitans des lieux circonvoiſins, délivrés des violences de *Cacus*, élevèrent un temple à leur libérateur.

CADALOÜS, évêque de Parme, concubinaire & ſimoniaque, fut élu pape en 1061 par la faction de l'empereur *Henri IV* contre *Alexandre II*, & prit le nom d'*Honoré II*. Ayant voulu ſoutenir ſon élection par les armes, & n'ayant pu réuſſir, il fut condamné par tous les évêques d'Allemagne & d'Italie en 1062, & dépoſé par le concile de Mantoue en 1064. Quelques jours après ſon élection, *Pierre Damien* lui prédit, dans de mauvais vers latins, « qu'il mourroit dans l'année. » Comme *Cadaloüs* ne jugea pas à propos d'accomplir la prophétie, *Pierre* ſe tira d'affaire, en diſant « qu'il étoit mort à ſa dignité & à ſon honneur. »

CADAMOSTO *ou* CADAMUSTI, (Louis) célèbre navigateur Vénitien, né vers l'an 1422, ſe fit connoître à l'infant dom *Henri* de Portugal. Ce prince, animé, comme le roi *Jean* ſon père, de l'eſprit de découverte, voulut s'attacher *Cadamoſto*. Il lui envoya le conſul de la république de Veniſe en Portugal, nommé *Patrice Conti*, pour l'inſtruire du commerce avantageux de l'iſle de Madère, conquiſe en 1430. *Cadamoſto*, encouragé par l'eſpoir du gain, traita avec dom *Henri*, qui lui fit armer une caravelle, dont *Vincent Diaz*, natif de Lagos, fut le patron. Elle mit à la voile le 22 mars 1455; & après avoir mouillé à Madère, ils reconnurent les iſles Canaries, le Cap-Blanc, le Sénégal, le Cap-Verd & l'embouchure de la rivière de Gambra. Dans un ſecond voyage qu'il fit l'année ſuivante, avec un Génois nommé *Antoine*, ils pouſsèrent leurs découvertes juſqu'à la riviere de Saint-Dominique, à laquelle ils donnèrent ce nom, & d'où ils retournèrent en Portugal. Il habita long-temps à Lagos, attirant par ſes politeſſes les négocians & les navigateurs. De retour dans ſa patrie en 1464, il y publia la Relation de ſes voyages, qui fut traduite en françois par *Pierre Redoner*, au commencement du ſeizième ſiècle.

I. CADENET, troubadour Provençal, étoit né au château de Cadenet ſur la Durance, dans le comté de Forcalquier. Les guerres civiles ayant détruit le manoir de ſes pères, *Cadenet*, pauvre, inconnu, erra long-temps à pied, juſqu'à ce que *Raimond*, frère de l'évêque de Nice, le mit en équipage & en crédit. Le troubadour devint amoureux d'une religieuſe d'Aix, encore novice, & n'ayant pu s'en faire écouter, il ſe fit Templier à Saint-Gilles. Il fut tué dans la Paleſtine, en combattant contre les Sarraſins, vers l'an 1280. On lui doit un Traité contre les *Galiadours* ou mauvais plaiſans, & vingt-quatre chanſons, où il célèbre le vin & l'amour, & où il reproche aux barons leurs brigandages devenus trop communs. « Ils n'ont, dit-il, que des cavaliers armés à la légère, pour aller plus vîte butiner, comme auſſi pour ſe ſauver plus vîte quand on leur fait tête. Autrefois, la magnificence des habits, les préſens, les réceptions honnêtes, & d'autres ſemblables qualités diſtinguoient les galans. On ne ſe diſtingue plus aujourd'hui qu'en pillant les bœufs & les bouviers. Encore il paroît qu'on n'en eſt pas mieux vêtu. » Les ſiècles paſſés ne valoient pas mieux que le nôtre.

II. CADENET, (Antoinette de) dame de Lambesc, se rendit célèbre dans le 13e siècle par ses chansons, & ses relations avec les principaux troubadours de son temps.

I. CADET, (Claude) né en 1695, dans les environs de Troyes en Champagne, devint membre du collége de médecine à Paris en 1724, & y mourut le 10 février 1745. On lui doit: I. *Observations* sur les maladies scorbutiques, Paris 1742, in-12. II. *Dissertation* sur le scorbut, 1744, in-12. *Cadet* étoit arrière-neveu de *Vallot*, premier médecin de *Louis XIV*.

II. CADET DE GASSICOURT, (Louis-Claude) fils du précédent, né à Paris le 24 juillet 1731, devint à 22 ans, apothicaire-major des invalides, & bientôt après, pharmacien en chef des armées Françoises en Allemagne & en Portugal. Ses profondes connoissances en chimie le firent admettre au nombre des membres de l'académie des sciences en 1766. Sa bienfaisance le rendit accessible aux indigens. Ayant gagné un procès contre un empyrique, dont il avoit montré que les compositions étoient dangereuses, il voulut en payer les frais, pour ne pas le réduire à la misère. Ses principaux écrits sont: I. Une *Analyse* des eaux de Passy, 1757, in-12: elle peut servir de modele en ce genre. II. Une *Réponse* aux observations de *Beaumé*, sur l'éther vitriolique, & la réduction de chaux & d'étain, à travers les charbons, 1775. Un grand nombre de *Mémoires* importans, insérés dans ceux de l'académie des Sciences, sur la bile, le borax, la décomposition du diamant, la terre foliée de tartre; des *Analyses* d'une lave du Vésuve, de l'eau retirée de la grotte du chien près de Naples, de la soude de varec, des eaux minérales de Fontenelles en Poitou, & de Vaugirard &c. Pendant la révolution, on l'employa avec *Lavoisier* à la monnoie, pour la fixation du titre des espèces & la fonte du métal des cloches. Il mourut des suites de l'opération de la pierre, en octobre 1799. Il a laissé un frère, qui suit avec un égal succès la même carrière, & un fils connu par divers écrits de littérature.

CADIÈRE, (La) *Voyez* GIRARD, n.° III.

I. CADMUS, fils d'*Agenor*, roi de Tyr & de Sydon, fut envoyé par son père pour chercher *Europe* sa sœur, enlevée par *Jupiter*, avec défense de reparoître devant lui qu'il ne l'eût trouvée. Il vint par mer des côtes de la Phénicie, s'empara du pays connu depuis sous le nom de Béotie, & y bâtit la ville de Thèbes. On dit qu'il apporta aux Grecs l'usage d'un nouvel alphabet.

C'est de lui que nous vient cet art ingénieux,
De peindre la parole & de parler aux yeux,
Et, par les traits divers de figures tracées,
Donner de la couleur & du corps aux pensées.

BRÉBEUF.

Les poëtes ont ajouté du fabuleux à l'histoire de *Cadmus*. Il alla combattre, suivant eux, avec le secours de *Minerve*, un dragon qui avoit dévoré ses compagnons. Le héros tua le monstre, & en sema les dents, d'où sortirent tout-à-coup des hommes armés, qui n'eurent rien de plus pressé que de se massacrer. Il n'en resta que cinq, qui aidèrent *Cadmus* à bâtir la ville de Thèbes. Dans la suite, ses sujets le

chaſsèrent de ſes états, & l'obligèrent de s'enfuir en Illyrie.

II. CADMUS, de Milet, le premier des Grecs qui ait écrit l'Hiſtoire en proſe. Il floriſſoit du temps d'*Halyates*, roi de Lydie.

CADRY, (Jean-Baptiſte) ancien chanoine, théologal de l'égliſe de Laon, fut l'homme de confiance, l'ami & le théologien de *Caylus*, évêque d'Auxerre. Il étoit né en 1680, à Tretz en Provence, & il mourut à Savigni près de Paris en 1756, à 76 ans. On a de lui pluſieurs écrits ſur les querelles occaſionnées par la bulle *Unigenitus*, à laquelle il étoit fort oppoſé. Les principaux ſont: I. Les trois derniers volumes de l'*Hiſtoire du livre des Réflexions morales, & de la Conſtitution* Unigenitus, in-4.° La préciſion n'eſt pas le principal mérite de ce livre, qui vraiſemblablement n'intéreſſera guère la poſtérité. II. L'*Hiſtoire de la condamnation de Soanen*, évêque de Senez, 1728, in-4.° III. Des *Obſervations théologiques & morales*, ſur les deux Hiſtoires du P. *Berruyer*, en 3 vol. in-12, 1755 & 1756.

CÆCIAS, (Mythol.) vent impétueux du Nord-Eſt, eſt repréſenté ſur les monumens, tenant des deux mains un bouclier rond, d'où il fait tomber la grêle.

CÆCILIUS-STATIUS, poëte comique, affranchi, fut contemporain d'*Ennius*, & mourut un an après lui. Ils étoient liés d'amitié. On trouve quelques-uns de ſes fragmens dans le *Corpus Poëtarum*, Londres 1714, 2 vol. in-fol.

CÆCULUS, (Mythol.) fils de *Vulcain*. Sa mère étant aſſiſe auprès de la forge de ce Dieu, une étincelle de feu la frappa, & lui fit mettre au monde, au bout de neuf mois, un enfant, à qui elle donna le nom de *Caculus*, parce qu'il avoit de fort petits yeux. Lorſqu'il fut avancé en âge, il ne vécut que de vols & de brigandages. Il bâtit la ville de Préneſte. Ayant donné des jeux publics, il exhorta les citoyens à aller fonder une autre ville. Mais comme il ne pouvoit les y engager, parce qu'ils ne le croyoient pas fils de *Vulcain*, il invoqua ſon père, & l'aſſemblée fut auſſitôt environnée de flammes. Ce prodige la ſaiſit d'une telle frayeur, qu'on lui promit de faire tout ce qu'il voudroit.

I. CÆLIUS, Orateur Romain qui prit des leçons de *Cicéron*, avoit l'eſprit vif & turbulent; il mourut fort jeune. *Quintilien* dit: « qu'il auroit mérité de vivre plus long-temps & d'avoir un meilleur eſprit. » Ayant été accuſé par *Atratinus* d'être entré dans la conjuration de *Catilina*, & d'avoir donné du poiſon à *Clodia* ſœur de *Clodius*, il fut défendu par *Cicéron* & renvoyé abſous. Il y eut encore un CÆLIUS, homme de qualité de la ville de Terracine, qui fut trouvé aſſaſſiné; perſonne ne pouvant être ſoupçonné de ce forfait que ſes deux fils, ils furent cités en juſtice. Mais on les jugea innocens, parce qu'ils avoient été trouvés endormis, & les portes de la maiſon ouvertes.

II. CÆLIUS, (*Vibenus*) roi des Toſcans, qui amena du ſecours à *Romulus* dans la guerre contre les Céciniens & les Antemnates, donna ſon nom au mont *Cœlius* que le roi *Tullus-Hoſtilius* ajouta à la ville de Rome, & y fit bâtir ſon palais pour engager les autres à y habiter auſſi.

III. CÆLIUS-AURELIANUS, (Lucius) médecin méthodiſte,

qu'on croit avoir vécu avant *Gallien*, & dont il nous reſte un Traité *de celeribus & tardis Paſſionibus*, Amſterdam 1722, in-4.°

CÆNEUS, *Voyez* CENIS.

CÆSIUS-BASSUS, *Voyez* BASSUS.

CÆUS, (Mythol.) fils de *Titan*, donna ſon nom à l'iſle de *Cea* dans la mer Egée, où il établit ſon empire. Cette iſle eſt fertile en troupeaux de bœufs & en vers à ſoie. *Simonide* y naquit.

CAFFA, (Melchior) habile ſculpteur & excellent deſſinateur, naquit à Malte en 1631, d'où il prit le nom de *Maltois*, qu'il rendit bientôt célèbre. Ses talens le firent comparer au cavalier *Bernin*, dont il fut l'élève, & embellirent de pluſieurs morceaux quelques égliſes de Rome. Le groupe de *Saint Thomas de Villeneuve*, qu'on y voit dans l'égliſe des Auguſtins, & que ſa mort, arrivée dans cette ville en 1687, l'empêcha de terminer, a mis le ſceau à ſa réputation.

CAFFARELLI DU FALGA, (N.) officier général dans le corps du génie au ſervice de France, fut d'abord employé dans l'armée du Rhin, commandée par le général *Biron*. En 1792, lorſque les commiſſaires de l'aſſemblée vinrent y apporter le décret qui prononçoit la déchéance du roi, il fut le ſeul qui refuſa de s'y ſoumettre. Deſtitué alors, puis réintégré dans ſes fonctions en 1795, il ſuivit *Bonaparte* dans ſes expéditions, & contribua à ſes victoires. Il fut glorieuſement bleſſé en Egypte, & ſa maiſon y fut pillée dans la révolte du Caire. Devenu membre du conſeil d'état, il eſt mort dans le cours de l'an neuf, juſtement regretté pour ſes lumières & ſon courage. On a publié une notice ſur ſa vie, l'année ſuivante.

CAFFIAUX, (D. Joſeph) Bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Valenciennes en 1712, mourut ſubitement à Saint-Germain-des-Prés, en décembre 1777. Il étoit chargé de l'Hiſtoire générale de Picardie avec dom *Grenier*, & avoit le titre d'hiſtoriographe de la province. On a de lui, un *Eſſai d'une Hiſtoire de la muſique*, in-4.° Mais ſon principal ouvrage eſt *le Tréſor Généalogique*, dont il n'avoit publié que le premier volume in-4°, lorſque la mort le ſurprit. On a trouvé dans cette compilation les titres anciens concernant les familles de France & des provinces voiſines, connues en 1400 & auparavant. Ce recueil de titres, rangés dans l'ordre alphabétique, chronologique & généalogique, ne doit pas être regardé ſeulement comme les archives de la vanité : il ſuppoſe beaucoup de recherches curieuſes, & des connoiſſances étendues dans l'hiſtoire moderne. On lui a attribué les *Recherches hiſtoriques ſur l'honneur du ſexe féminin*, 4 vol. in-12 ; livre dont l'objet étoit intéreſſant, & qu'il a eu le ſecret de rendre ennuyeux, parce qu'il eſt plus facile de compiler que d'écrire.

I. CAFFIÉRI, (Philippe) ſculpteur, naquit à Rome en 1634, de parens qui ſe ſignalèrent dans la carrière militaire. Appelé en France par le cardinal *Mazarin*, il arriva à Paris en 1660, & fut employé utilement par *Colbert* & *Seignelai*, qui lui fit accorder l'inſpection de la marine de Dunkerque. Il mourut en 1716.

II. CAFFIÉRI, (Jacques) ſculpteur & fondeur, fils du précédent, naquit à Paris aux Gobelins

en 1678, & ſe rendit auſſi recommandable par la délicateſſe de ſon ciſeau, que par les qualités de ſon caractère. Il eſt mort à Paris en 1755, & y a laiſſé pluſieurs buſtes en bronze très-eſtimés. — Son fils *Jean-Jacques*, a marché ſur les traces de ſes pères, & a fait le buſte de *Piron* pour la comédie françoiſe, ceux de *Quinault*, *Lulli* & *Rameau* pour l'opéra, celui d'*Helvétius*, la ſtatue de *Sainte-Sylvie* aux invalides, & le groupe très-eſtimé de *Melpomène* & *Thalie* ſoutenant la lyre d'*Apollon*, qui a diſparu dans l'incendie du théâtre de l'*Odéon*.

CAGLIOSTRO, fameux impoſteur, dont le vrai nom étoit *Joſeph Balſamo*, naquit à Palerme le 8 juin 1743. Ayant eu pour marraine *Vincente Caglioſtro*, ſa tante, native & habitante de Meſſine, il en prit enſuite le nom. Il quitta de bonne heure ſa patrie, & épouſa à Rome une jeune perſonne nommée *Laurence*, fille d'un fondeur en cuivre. *Joſeph Balſamo*, étant encore dans ſa plus tendre enfance, perdit ſon père; il reçut quelque éducation par les ſoins de ſa mère & de ſon aïeul. Il débuta par extorquer une ſomme importante à un orfèvre de Palerme nommé *Marrano*, à qui il avoit promis de découvrir un tréſor. Il s'expatria à cette occaſion; il voyagea beaucoup dans le Levant, où l'ignorance turque accueille très-bien les charlatans en médecine. En 1773, il fut découvert à Naples par l'orfèvre *Marrano*. Il ſe faiſoit alors appeler marquis de *Pellegrini*; mais ce nom emprunté ne le diſpenſa pas d'être mis en priſon à la requête de *Marrano*. Il obtint au bout de dix-ſept jours ſon élargiſſement, & il voyagea ſous différens noms dans le nord de l'Europe. Dans un mémoire juridique, ou plutôt dans un roman, il diſoit que ſa naiſſance étoit *inconnue à lui-même*. On ſait ce qu'on doit croire de l'*éducation donnée par le ſavant* Altotas, *Muſulman à Médine & à la Mecque, eccléſiaſtique & chevalier de Malte à Malte*. On apprécie cet *accueil gracieux que le muſti de Médine faiſoit au jeune* Acharat, *la tendreſſe du chérif de la Mecque, qui pleuroit ſur le fils infortuné de la nature*, & la *faveur du grand-maître de Malte, qui l'avoit accueilli dans ſon palais*. Le nom de *Caglioſtro* qu'il prit en France avec le titre de marquis, avoit été précédé par ceux d'*Acharat*, de marquis de *Pellegrini*, de comte *Harat*, de comte *Phénix*, de marquis d'*Annas*, qui tour-à-tour ont décoré, ou plutôt déguiſé *Joſeph Balſamo*. Après avoir joué ſon rôle de charlatan à Strasbourg, à Lyon, à Bordeaux & ſur-tout à Paris, où tous les impoſteurs ſe donnent rendez-vous, il fut mis à la Baſtille: il porta, en ſortant, une plainte juridique contre *Launai*, gouverneur de cette priſon, pour réclamer de l'argent, des diamans & des bijoux, dont il l'avoit, diſoit-il, dépouillé. Il perdit ſon procès tout d'une voix. Alors il ſe retira à Londres, & de là à Rome, où il fut condamné, comme chef d'*Illuminés*, à une priſon perpétuelle. Il mourut en 1795, dans la forteresſe Saint-Léon, après avoir fait des dupes dans toute l'Europe. Sa femme, digne d'avoir un tel époux, & complice de ſes fourberies, fut enfermée dans le couvent de Saint-Apolline. Le ſavoir de *Caglioſtro* en médecine étoit très-borné; tout ſon art conſiſtoit à ordonner des pillules dont il avoit le ſecret, & dont l'aloès étoit la baſe. Ces ſortes de remèdes donnés à forte

doſe, réuſſiſſent ſur des tempéramens vigoureux, & débarraſſent même quelques tempéramens délicats d'humeurs tenaces, en leur procurant un bien-être paſſager, lorſqu'ils ne les tuent pas. En 1791, *Onfroy*, libraire à Paris, a publié une *Vie* de *Caglioſtro*. On trouva dans les papiers de cet impoſteur, une prophétie, portant que *Pie VI* ſeroit le dernier pape, & que l'Égliſe ſeroit dépouillée de tous ſes états.

CAGNACCI, (Guide *Caulaſſi*, dit à cauſe de ſa difformité) peintre Italien du dernier ſiècle, diſciple du *Guide*, mourut à Vienne à 80 ans. Les tableaux dans leſquels il a imité ſon maître, ſont les plus recherchés. — Il ne faut pas le confondre avec *CAGNACCI*, auteur des Antiquités de Ferrare, (*Antiquitates Ferrariæ*) qu'on trouve dans le Tréſor des Antiquités de *Grævius*.

CAHAGNES, (Jacques) profeſſeur royal de médecine dans l'univerſité de Caen, ſa patrie, naquit en 1548, & mourut en 1612, à 64 ans. Il ſe diſtingua par ſa ſcience & par ſon zèle. Il rédigea un nouveau corps de ſtatuts pour la faculté de médecine de Caen, qui ont été ſuivis juſqu'à préſent. Sa bourſe fut ouverte aux jeunes gens pauvres qui montroient du talent, & ſur-tout de l'émulation, ſans laquelle les talens ne ſont rien. Il les aidoit de ſes conſeils autant que de ſon argent. On a de lui : I. La *Centurie des éloges des Hommes célèbres de Caen*, 1609, en latin, in-8.° II. Une *Traduction* des livres de *Julien le Paulmier*, ſur le cidre & ſur le mal vénérien. III. Deux *Traités* en latin *ſur les Fièvres*, 1616 ; & *ſur les maladies de la tête*, 1618. On y reconnoît le bon praticien. Il laiſſa une bibliothèque eſtimable par le choix des livres & la propreté des reliûres.

CAHUSAC, (Louis de) écuyer, né à Montauban, où ſon père ſuivoit le barreau, commença ſes études dans cette ville, & alla les achever à Toulouſe, où il fut reçu avocat. De retour à Montauban, il obtint la commiſſion de ſecrétaire de l'intendance. Ce fut pendant qu'il exerçoit cet emploi en 1736, qu'il donna la tragédie de *Pharamond*, dans laquelle il a bleſſé la vérité hiſtorique, ſans rendre ſon ſujet théâtral. Nul art, nul contraſte. L'intérêt, trop partagé, ne peut ſe fixer ſur aucun des perſonnages ; *Pharamond* eſt, de temps en temps, moins un héros qu'un fat. On y trouve pluſieurs vers tournés avec eſprit, mais trop d'antithèſes, trop peu de nombre & d'harmonie. Cette pièce eut pourtant quelque ſuccès. L'envie d'aller jouir à Paris des applaudiſſemens du parterre, lui fit abandonner la province. Le comte de *Clermont* l'honora du titre de ſecrétaire de ſes commandemens. Ce fut en cette qualité qu'il fit la campagne de 1743 avec ce prince, qu'il quitta enſuite, pour ſe livrer abſolument à la littérature. L'opéra l'occupa principalement ; il eut le bonheur de ne point éprouver de chûte dans cette carrière, dans laquelle il s'ouvrit une route nouvelle. L'art de lier les divertiſſemens à l'action, de les en faire naître, de les varier, de les rendre animés, ſembloit lui être réſervé. Il a rappelé ſur le théâtre lyrique la grande machine ſi négligée depuis *Quinault*, & ſi néceſſaire à ce théâtre ; mais il ne faut point chercher dans ſes productions la douceur & l'harmonie qu'exige la poéſie chantante. Sa verſification, un peu froide, &

quelquefois sèche, est naturelle; aussi *Rameau* avoit-il préféré *Cahusac* a d'autres poëtes, qui, avec plus d'esprit, ne savoient ni se borner aux ornemens simples, ni se plier à ses idées. « Le succès de sa tragédie de *Pharamond*, dit *Sabathier*, & de sa comédie de *Zénéide*, ne prouve autre chose qu'un de ces momens de séduction, où le public approuve ce qu'il est forcé de condamner ensuite, quand la réflexion vient l'éclairer. Il n'en est pas de même de ses talens lyriques. Le théâtre de l'Opéra, où il se fraya une route nouvelle, lui procura des applaudissemens mérités. Les pièces qu'il a composées en ce genre, annoncent une adresse heureuse pour ajuster le merveilleux au fond du sujet, & le faire naître des circonstances. On peut le placer entre *Quinault* & *la Motte*, en distinguant les différentes nuances qui les caractérisent tous trois. Ce n'est pas une petite gloire pour *Cahusac*, d'avoir réussi dans un genre de poésie, où tant de poëtes célèbres, & *Voltaire* lui-même, ont échoué. » Cet auteur mourut à Paris au mois de juin 1759. Il étoit d'un caractère inquiet, vif, & trop exigeant; fort délicat sur la réputation, & d'une sensibilité qui altéra son cerveau, & qui abrégea peut-être ses jours. L'éloge & la satire excitoient également sa vivacité. Un Journaliste ayant beaucoup loué l'opéra de *Zoroastre*, *Cahusac* lui dit en l'embrassant : *Ah! que je vous ai d'obligation! Vous êtes le seul homme en France qui ait eu le courage de dire du bien de moi...* On a de lui : I. *Grigri*, in-12 : c'est un petit roman jolîment écrit. II. L'*Histoire de la Danse ancienne & moderne*, 3 petits volumes in-12, que les savans ont bien accueillie. III. Il a donné au théâtre *Pharamond* & le *Comte de Warwick*, tragédies; *Zénéide* & l'*Algérien*, comédies, dont la première appartient à *Watelet*: *Cahusac* ne fit que la mettre en vers. les *Fêtes de Polymnie*, les *Fêtes de l'Hymen*, *Zaïs*, *Naïs*, *Zoroastre*, la *Naissance d'Osiris*, & *Anacréon*, tous opéra; outre celui des *Amours de Tempé*, qu'on lui attribue aussi. Il a laissé en manuscrit une tragédie de *Manlius*; avec deux comedies, le *Mal-adroit par finesse*, & la *Dupe de soi-même*.

CAJADO, (*Hermicus*) poëte Latin, né en Portugal, a laissé des *Eglogues*, des *Sylves* & des *Epigrammes*, Bologne 1501, in-4.° Elles ont été réimprimées, en 1745, dans le *Corpus Poetarum Lusitanorum*. Les uns le font mourir à Rome, en 1508, d'un excès de vin : suivant *Monteiro*, qui a écrit la Vie de *Cajado*, ce poëte mourut de chagrin dans sa maison de campagne. On remarque dans toutes ses productions un tour heureux, du génie, de la facilité, de l'élégance: ses Epigrammes ne manquent pas de sel.

CAÏET, (Pierre-Victor-Palma) né en 1525 à Montrichard en Touraine d'une famille pauvre, d'abord ministre Protestant, attaché à *Catherine de Bourbon*, sœur de *Henri IV*, fut déposé dans un synode, sur l'impertinente accusation de magie. Cette condamnation hâta son abjuration : il la fit à Paris en 1595, & mourut en 1610, à 85 ans, docteur de Sorbonne & professeur en hébreu au collége royal. *Caïet* étoit un homme officieux, & il eut le malheur d'avoir pour ennemis tous ceux auxquels il avoit rendu service. Ses habits négligés, sa façon de vivre, & sa fureur à chercher la pierre philosophale, le faisoient mépri-

ſer, autant que ſon ſavoir le rendoit reſpectable. Malgré ſon extérieur mal-propre, & plus que modeſte, *Henri IV* continua de l'admettre à ſa cour, & voulut en même temps qu'il pût s'en paſſer, en lui faiſant don d'une petite terre : retraite philoſophique, propre à contenter l'ambition d'un ſavant. Les Calviniſtes qu'il avoit quittés ne le traitèrent pas comme *Henri IV*; ils l'accablèrent d'injures & de calomnies. Depuis ſon abjuration, il avoit eu une conférence avec *du Moulin*, & ce fut une nouvelle raiſon de mettre de mauvaiſe humeur ſes anciens confrères. *Caïet* ne reſta pas muet, & il publia, en 1603, contre *du Moulin*, le livre intitulé emphatiquement : *La Fournaiſe ardente & le Four de réverbère pour évaporer les prétendues Eaux de Siloë*, (c'étoit le titre d'un ouvrage de *du Moulin*) *& pour corroborer le feu du Purgatoire* — Il y a un trait qui, s'il eſt vrai, lui fait beaucoup d'honneur. L'union du comte de *Soiſſons* & de la ſœur de *Henri IV* vint à un tel point, qu'ils ordonnèrent à *Caïet* de bénir leur mariage ſur-le-champ. Ce miniſtre ayant refuſé, le prince le menaça de le tuer. — *Tuez-moi*, lui répondit *Caïet : j'aime mieux mourir de la main d'un Prince que de celle d'un Bourreau.* *Voyez* les différens témoignages que lui ont rendus ſes contemporains dans le 35e volume des *Mémoires* de *Nicéron*. On a de lui pluſieurs *Ouvrages* de controverſe, moins conſultés que ſa *Chronologie ſeptennaire*, 1606, in-8°, depuis la paix de Vervins en 1598, juſqu'en 1604. L'accueil que l'on fit à cet ouvrage, l'obligea d'ajouter à ſon Hiſtoire de la paix, celle de la guerre qui l'avoit précédée. On a cette nouvelle Hiſtoire dans les 3 tomes de ſa *Chronologie novennaire*; 1608, in-8°, depuis 1589 juſqu'en 1598. On y voit toutes les peines que *Henri IV* eut à eſſuyer pour ſe rendre maître de ſon royaume. L'abbé d'*Artigny* en a recueilli les principales particularités dans ſes *Nouveaux Mémoires de Littérature*. Le docteur *Caïet* entre dans des détails, qui fourniſſent des amuſemens à la curioſité, & des ſujets de réflexion à la philoſophie. Il y a dans la *Chronologie ſeptennaire* des relations, des poéſies, des manifeſtes, des inſtructions, des lettres, des plaidoyers & d'autres pièces, dont pluſieurs auroient été perdues pour la poſtérité. Outre ces pièces publiques, il y a beaucoup d'anecdotes ſecrètes, inconnues aux autres écrivains, & dont l'auteur avoit été à portée de s'inſtruire à la cour de *Catherine de Bourbon*, & à celle de *Henri IV*, dont il étoit très-connu.

I. CAJETAN, (Conſtantin) abbé Bénédictin de Saint-Baronte au diocèſe de Piſtoye, bibliothécaire du Vatican, mort à Rome le 17 ſeptembre 1650, à 85 ans, étoit de Syracuſe. Il pouſſoit le zèle pour la gloire de ſon ordre, juſqu'au fanatiſme. Il crut qu'il l'illuſtreroit beaucoup, s'il lui donnoit tous les grands hommes qu'il pourroit, ou du moins ceux qu'il croyoit tels. Après avoir mis dans ſa liſte une partie des Saints anciens, il travailla à la groſſir des Saints modernes. Il commença par *S. Ignace* de Loyola, le fit Bénédictin, dans un livre publié à Rome en 1641. Le grand nombre des bénéfices que les enfans d'*Ignace* avoient enlevés à l'ordre de *S. Benoît*, l'autoriſoit apparemment à penſer que leur père étoit Bénédictin. La congrégation du Mont-Caſſin ne voulut pas du ſaint

Eſpagnol, & déſavoua *Cajetan* en 1644. *Cajetan* ne pouvant faire admettre des Jéſuites dans ſon ordre, ſe tourna du côté des Franciſcains & des Frères Prêcheurs. Il leur enleva *S. François* d'Aſſiſe & *Saint Thomas* d'Aquin. Le cardinal *Cobellucci* diſoit, au ſujet de ce voleur de Saints, « qu'il craignoit que *Cajetan* ne transformât bientôt *S. Pierre* en Bénédictin. » *Voy.* I. BENOIT, & III. IGNACE. *Cajetan* publia auſſi divers écrits pour prouver que l'*Imitation de J. C.* étoit d'un abbé Bénédictin, nommé *GESSEN*. On lui doit encore l'édition des *Œuvres de Pierre Damien*, 1606—1640, 4 vol. in-fol. On trouve un article de *Cajetan* dans le 25e volume des *Mémoires* du P. *Niceron*, & un catalogue détaillé de ſes ouvrages. — Il ne faut pas le confondre avec le cardinal *Henri CAJETAN*, que *Sixte V* envoya, en 1585, légat en France, où il voulut dominer, & où il trouva des oppoſitions de la part du parlement de Paris. Ce prélat fut depuis envoyé en Pologne, & mourut en 1599, à 49 ans.

II. CAJETAN, *Voyez* VIO.

CAÏETE, nourrice d'*Enée*, ſuivit ce prince dans ſa navigation, & mourut, en abordant en Italie, au lieu où fut bâtie dans la ſuite la ville de Gaëte, près de ſon tombeau.

CAILLARD, (N.) célèbre avocat au parlement de Paris, mort depuis quelques années, ne ſavoit que plaider. Froid, taciturne, indifférent, inhabile ſur preſque toutes les matières : voilà ce qu'il paroiſſoit dans le monde, dans les conſultations avec ſes confrères, & dans ſon cabinet. Il lui falloit abſolument le barreau & le bonnet quarré ; alors ce n'étoit plus le même homme : on voyoit un eſprit très-net, nourri des principes de la juriſprudence. Un rapide examen des pieces d'un procès, & de ſes livres, lui ſuffiſoit pour ſe trouver en état de plaider. Il étonnoit ſur-tout par ſon abondance. Il fourniſſoit deux ou trois heures de plaidoirie, ſans jamais ſe troubler, ni dans ſon plan, ni dans ſes idées, & ſans paroître embarraſſé dans ſes expreſſions. Elevé au-deſſus du bavardage, mais n'atteignant que rarement l'éloquence, il ne manquoit de graces ni dans l'élocution, ni dans le débit, & offroit quelquefois dans la diſcuſſion un ton élevé & noble.

I. CAILLE, (Nicolas-Louis de la) diacre du diocèſe de Rheims, né le 15 mars 1713 à Rumigny, d'un capitaine des chaſſes de la ducheſſe de *Vendôme*, fit ſes études avec ſuccès au collége de Liſieux à Paris. Son goût pour l'aſtronomie le lia avec le célèbre *Caſſini*, qui lui procura un logement à l'Obſervatoire. Aidé des conſeils d'un tel maître, il eut bientôt un nom parmi les aſtronomes. Il partagea avec *de Thuri*, digne fils de cet homme eſtimable, le travail immenſe de la ligne méridienne ou de la projection du méridien, qui paſſant par l'obſervatoire, traverſe tout le royaume. Dès l'âge de vingt-cinq ans, il fut nommé, à ſon inſu, profeſſeur de mathématiques au collége Mazarin. Les travaux de ſa chaire ne le détournèrent point de l'aſtronomie. Cette ſcience, à laquelle il étoit entraîné par un charme invincible, devint pour lui un devoir, lorſque l'académie des ſciences l'admit dans ſon ſein en 1741. La plus grande partie des autres compagnies ſavantes qui fleuriſſent en Europe, lui firent le même honneur, ou

plutôt lui rendirent la même juſtice. Animé de plus en plus du deſir d'acquérir une connoiſſance détaillée du ciel, il entreprit, en 1750, avec l'agrément de la cour, le voyage du cap de Bonne-Eſpérance, dans le deſſein d'examiner les étoiles auſtrales, qui ne ſont pas viſibles ſur notre horizon. Ce voyage, ſi intéreſſant par ſon objet, le fut encore plus par la manière dont il le remplit. Dans l'eſpace de deux ans, de 1750 à 1752, il détermina la poſition de 9800 étoiles juſqu'alors inconnues. Le ſavant & modeſte aſtronome pouvoit immortaliſer ſes découvertes, en donnant ſon nom aux nouvelles conſtellations qu'il avoit obſervées; mais il aima mieux leur donner celui des différens inſtrumens d'aſtronomie. De retour en France, il ne ceſſa d'éclairer le public, ſur les apparitions des comètes, & ſur d'autres objets importans de l'Hiſtoire du Ciel. Il faiſoit imprimer le Catalogue des étoiles & les obſervations ſur leſquelles il eſt fondé, lorſqu'une fièvre maligne l'emporta le 21 mars 1762, à 48 ans. Les qualités de ſon ame honorent ſa mémoire, autant que les connoiſſances de ſon eſprit. Froid, réſervé avec ceux qu'il ne connoiſſoit pas, il étoit doux, ſimple, gai, égal avec ſes amis. L'intérêt ni l'ambition ne le dominèrent jamais; il ſut ſe contenter de peu. Sa probité faiſoit ſon bonheur, les ſciences ſes plaiſirs, & l'amitié ſes délaſſemens. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, juſtement eſtimés: I. Pluſieurs *Mémoires*, dont il a enrichi les recueils de l'académie des Sciences. II. *Élémens d'Algèbre & de Géométrie*, Paris, in-8.° III. *Leçons Élémentaires d'Aſtronomie, d'Optique & de Perſpective*, 1748 & 1755, à Paris, in-8.° IV. *Leçons Élémentaires de Mécanique*, 1743, Paris, in-8.° V. *Ephémérides* de *Deſplaces*, continuées par l'abbé *de la Caille*, en 2 vol. in-4.° VI. *Fundamenta Aſtronomiæ*, in-4°, Paris 1757. VII. *Table des Logarithmes pour les ſinus & tangentes de toutes les minutes du Quart-de-Cercle*, Paris 1760, in-8.° VIII. *Nouveau Traité de Navigation*, par *Bouguer*, revu & corrigé par l'abbé *de la Caille*, Paris 1761, in-8.° IX. *Journal du voyage fait au Cap de Bonne-Eſpérance*, in-12. On remarque dans tous ſes ouvrages, cette préciſion, cette netteté ſi néceſſaires aux ſciences abſtraites; c'étoit là le caractère de ſon eſprit. Auſſi ſûr dans ſes jugemens que exact dans ſes obſervations aſtronomiques, il n'affirma que ce qui lui paroiſſoit vrai. Jamais l'amour propre ne lui fit paſſer le point où il croyoit voir les bornes de ſon eſprit. Il diſoit avec ſimplicité: *Je ne ſais pas cela.*

II. CAILLE, (André) pharmacien, a publié dans le dernier ſiècle le *Guidon des Apothicaires*, & le *Jardin Médicinal.*

III. CAILLE, (Jean de la) libraire de Paris, mort vers l'an 1720, a publié: I. Une *Hiſtoire* de l'Imprimerie, 1689, in-4°; elle eſt ſavante & curieuſe. II. Une *Deſcription* de Paris, 1714, in-8.°

CAILLEAU, (André-Charles) libraire, né à Paris le 17 juin 1731, mort dans la même ville en 1798, avoit un caractère ouvert & une gaieté franche & vive, qu'il porta dans ſes écrits. On lui doit une foule d'*Almanachs* chantans, d'*Etrennes* badines & plaiſantes, dont pluſieurs, par leur ſingularité, ou leur ton jovial, auroient mérité de ſurnager au-deſſus

des autres ouvrages de ce genre. *Cailleau* eſt auteur de quelques écrits plus ſérieux, tels que : I. La *Vie* de *Le Sage*. II. Le *Spectacle Hiſtorique*, 1764, 2 vol. in-12. Ce ſont des élémens d'hiſtoire grecque & romaine, ſimples, clairs & très-utiles à l'inſtruction de la jeuneſſe. III. *Lettres d'Héloïſe & d'Abailard*, 1774, 2 vol. in-8.° IV. *Vie de Deſrues*, 1777, in-12. V. *Principes philoſophiques de conſolation*, traduits de l'allemand, 2 vol. in-12. VI. Les *Soirées de la Campagne*, in-12. VII. Le *Waux-hall*, poëme, in-12. VIII. *Etrennes Hiſtoriques*, 2 vol. in-12. IX. *Dictionnaire Bibliographique*, 3 vol. in-8.°

CAILLIÈRES, *V.* CALLIÈRES.

CAILLY, (le Chevalier Jacques de) né à Orléans, ſe diſoit de la famille de la *Pucelle* qui délivra cette ville. Il cultiva l'amitié & les lettres, & mourut vers 1674, chevalier de l'ordre de St. Michel & gentilhomme ordinaire du roi. On a de lui un petit recueil d'*Epigrammes*, dont quelques-unes ſont fines, & beaucoup d'autres triviales, mais verſifiées naturellement. Cette ingénuité, relevée par quelques antithèſes agréables & par pluſieurs traits d'eſprit, corrige beaucoup ſon ſtyle, ſouvent lâche & incorrect. Parmi ces épigrammes, on rencontre quelques madrigaux où il donne des louanges délicates. Tel eſt celui-ci, ſur le portrait de *Louis XIV*, peint ſans couronne :

Que cette majeſté me plaît !
Avec l'éclat qui l'environne,
Il ne lui faut point de couronne
Pour nous apprendre ce qu'il eſt.

Son épigramme ſur les étymologiſtes eſt encore plus connue :

Alfana vient d'equus, ſans doute ;
Mais il faut avouer auſſi,
Qu'en venant de là juſqu'ici,
Il a bien changé ſur la route.

On trouve les différentes petites pièces de *Cailly* dans un *Recueil de Poéſies* en 2 vol. in-12, publié par *la Monnoie* en 1714, ſous le titre de la Haye.

CAÏN, premier fils d'*Adam* & d'*Eve*, naquit ſur la fin de la première année du monde, & s'adonna à l'agriculture. Jaloux de ce que les offrandes d'*Abel* ſon frère étoient acceptées du Seigneur, tandis que les ſiennes en étoient rejetées, il lui ôta la vie, l'an du monde 130. Dieu le maudit, le condamna à être vagabond ſur la terre, & lui mit un ſigne pour le ſouſtraire à la vengeance des hommes. Il ſe retira à l'orient d'Eden, & y eut ſon fils *Enoch*, dont il donna le nom à une ville qu'il y fit bâtir. Ce fratricide fut tué par *Lamech*, ſelon une tradition des Hébreux, approuvée par *St. Jérôme*. Voyez le *Poëme* intéreſſant de *Geſner*. Suivant *Saint Auguſtin*, *Abel* eſt la figure de JÉSUS-CHRIST & des Chrétiens perſécutés, & *Caïn* l'eſt des perſécuteurs. Les commentateurs n'en reſtent pas là : ils font & réſolvent pluſieurs queſtions ſur le motif du meurtre d'*Abel* ; l'inſtrument qui ſervit à le tuer ; le ſigne imprimé ſur *Caïn*, que quelques-uns croient être un tremblement univerſel par tout le corps, qui rendoit viſible l'agitation de ſa conſcience déchirée par les remords de ſon crime ; le genre de ſa mort, & l'âge auquel il mourut : queſtions auſſi frivoles que difficiles à réſoudre. —On vit paroître dans le ſecond ſiècle de l'Egliſe, des CAÏNITES. C'étoit une ſecte de Gnoſtiques, qui étoit un rejeton

de celles de *Valentin*, de *Nicolas* & de *Carpocrate*. On les appela *Caïnites*, parce qu'ils honoroient *Caïn* comme un homme formé par une vertu puiſſante, au lieu qu'ils regardoient *Abel* comme la production d'une vertu plus foible.

CAÏNAN, fils d'*Enos*, père de *Malaléel*, mourut l'an 2800 avant J. C., âgé de 910 ans. —Il y a eu un autre *Caïnan*, fils d'*Arphaxad* & père de *Sala*, ſur lequel les ſavans diſputent ſans pouvoir s'accorder.

CAÏO, *Voy.* Cayot.

CAJOT, (Joſeph) Bénédictin de Saint-Vannes, mort en 1765, eſt auteur des *Plagiats* de *J. J. Rouſſeau* ſur l'éducation, & des *Antiquités de Metz*, ou *Recherches ſur les Médiomatriciens*, 1760, in-8.°

CAÏPHE, grand-prêtre des Juifs après *Simon*, condamna J. C. à la mort, fut dépoſé par *Vitellius* gouverneur de Syrie, & ſe tua, dit-on, de déſeſpoir. C'eſt ce grand-prêtre qui, dans un conſeil que tinrent les Juifs au ſujet de Jésus-Christ, prophétiſa « qu'il étoit expédient qu'un homme mourût pour tout le peuple. »

CAIRELS, (Élias) Troubadour, né à Sarlat dans le Périgord, embraſſa d'abord la profeſſion de deſſinateur en armoiries; mais emporté bientôt par ſon goût pour la poéſie, il compoſa, chanta & *violonna*. Ses productions offrent des difficultés qu'il ſe plaiſoit à vaincre. Tantôt les vers ſont très-courts, tantôt les rimes ſont redoublées, tantôt il commence ſon couplet par les derniers mots du précédent. Il s'attacha, vers l'an 1220, à l'empereur *Fréderic II*, dont il ne vanta pas la généroſité. « Il me fait tant maigrir, dit-il, qu'une lime ne mordroit pas ſur moi. Je ſuis forcé de le quitter, ne pouvant le ſuivre davantage. Je n'ai pas plus gagné avec lui qu'avec l'amour. » La Dame de ſes penſées ſe nommoit *Iſabelle*. Ce poëte aimoit l'argent, & l'avoue dans toutes ſes pieces. Il voudroit toujours, dit-il, trouver des marchandiſes en vente & avoir de quoi les acheter. On a deux de ſes chanſons ſur la Croiſade. Dans l'une il reproche au marquis *de Montferrat*, ſon indolence; & il l'engage, s'il ne veut être guerrier, à ſe faire abbé de Cîteaux.

CAIRON, (Thérèſe le Boucher de) morte en Normandie en 1790, à l'âge de 51 ans, eut des vertus & des talens. Pluſieurs petits poëmes manuſcrits atteſtent ceux-ci. On connoît d'elle une *Ode ſur l'inſenſibilité*, publiée dans divers journaux.

CAIT-BEI, ſultan d'Egypte & de Syrie, originaire de Circaſſie, étoit né eſclave. Les Mamelucs, d'une commune voix, l'élurent pour leur ſouverain. Il défit près de Tarſe l'armée de *Bajazet II* empereur des Turcs, commandée par *Querſéol* ſon gendre. Cette victoire eut des ſuites heureuſes. Il repouſſa *Aſſimbé*, qui régnoit en Méſopotamie, & qui s'étant rendu maître de la ville de Bir ſur l'Euphrate, faiſoit des courſes bien avant dans la Syrie. Il mit auſſi les Arabes ſous le joug, & diſſipa cette multitude d'eſclaves Ethiopiens, qui s'étant aſſemblés en très-grand nombre pour détruire les Mamelucs, menaçoient l'Egypte d'un terrible orage. Il mourut l'an 1449, & le 33.e de ſon règne.

CAIUMARATH, premier roi Perſan, auteur de la ſecte des Mages,

Mages, enſeigna, dit-on, à ſes peuples l'uſage de la fronde, & l'art plus utile de bâtir des maiſons & de fabriquer des étoffes de laine, de poil & de coton. Pour vaquer plus librement à la prière, il abdiqua la couronne, & ſe retira dans une grotte ſolitaire qui avoit été ſa première demeure. Les Orientaux lui ont accordé mille ans de vie.

CAÏUS-AGRIPPA, *Voyez* AGRIPPA, n° VI.

I. CAÏUS-POSTHUMIUS, affranchi d'*Auguſte*, ſe fit un grand nom dans l'architecture, & eut pour diſciple *Cæcilius* qui le ſurpaſſa. *Voyez* CÆCILIUS.

II. CAÏUS, Macédonien, diſciple de *S. Paul*, converti à Corinthe où il étoit établi, & où il avoit reçu cet Apôtre. Il l'accompagna depuis dans ſes voyages, eut part à ſes perſécutions, & fut pris, avec *Ariſtarque*, par les ſéditieux d'Ephèſe, que l'orfèvre *Démétrius* avoit excités contre *S. Paul*. On croit que c'eſt ce même *Caïus* à qui *S. Jean* adreſſa ſa troiſième Épître, dans laquelle il le loue de la pureté de ſa foi, & de la charité qu'il exerce envers ſes frères & les étrangers.

III. CAÏUS, célèbre entre les autres eccléſiaſtiques, floriſſoit à Rome au 3ᵉ ſiècle, ſous le pontificat de *Zéphyrin* & ſous l'empire de *Caracalla*. Il avoit été diſciple de *S. Irenée*, ce qui ne l'empêcha pas de rejeter abſolument l'opinion des Millenaires. Un anonyme, cité par *Photius*, dit poſitivement que *Caïus* étoit prêtre, & qu'il demeuroit à Rome. *Photius* ajoute, qu'on tenoit encore qu'il avoit été même ordonné évêque des nations, pour aller porter la foi dans des pays infidèles, ſans avoir aucun peuple, ni aucun diocèſe limité. *Caïus* eut une fameuſe diſpute à Rome contre *Proclo* ou *Procule*, l'un des principaux chefs des Montaniſtes, & la mit par écrit dans un *Dialogue*, qui n'eſt pas venu juſqu'à nous, non plus que ſes autres ouvrages.

IV. CAÏUS, (Saint) originaire de Dalmatie, & parent de l'empereur *Dioclétien*, fut élu pape le 17 décembre 283, & mourut le 22 avril 296. Il ordonna que les clercs paſſeroient par tous les ſept ordres inférieurs de l'Egliſe, avant que de pouvoir être ordonnés évêques.

V. CAÏUS ou KAYE, (Jean) né à Norwich en 1510, étudia à Padoue avec ſuccès ſous le célèbre *Montanus*. A ſon retour en Angleterre, il fut ſucceſſivement médecin du roi *Edouard VI*, de la reine *Marie*, & enfin de la reine *Elizabeth*. Il fit rebâtir preſque à ſes frais l'ancien collége de *Gonneville*, à Cambridge, nommé depuis ce temps-là *le Collége de Gonneville & de Caïus*, & y fonda vingt-trois places d'étudians. Il mourut en 1573 à 63 ans, & fut enterré dans la chapelle de ſon collége, ſous une tombe unie, avec cette ſeule inſcription : *Fuit Caïus*. Ses ſentimens ſur la religion ne tenoient qu'à ſon intérêt, & dans les différentes révolutions qui agitèrent de ſon temps l'Angleterre, il fut toujours attaché à la ſecte du prince régnant. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, où il ſuit les principes de *Galien* & de *Montanus* ſon maître. Les meilleurs ſont : I. Un *Traité de la ſueur Angloiſe*, maladie qui ne duroit qu'un jour, & qui fit périr beaucoup de monde en Angleterre en 1551 ; il eſt intitulé : *De Ephemerâ Britannicâ*. La meilleure édition eſt celle de Londres

en 1721, in-8.° II. Un livre latin *De l'antiquité de l'Univerſité de Cambridge.* III. *De Cænibus Britannicis*, Londres 1570, in-8° : rare. IV. *Stirpium hiſtoria*, Londres 1570, in-12.

CALABER, (*Quintus*) ancien poëte de Smyrne, eſt auteur des *Paralipomènes d'Homère*, eſpèce de ſupplément à l'*Iliade*. Ce poëme grec, écrit élégamment, dont la meilleure édition eſt celle de *Paw*, Leyde 1734, in-8°, fut trouvé par le cardinal *Beſſarion*, dans un monaſtère de la Terre d'Otrante en Calabre. Le chanoine *Brodeau* publia une édition de ce poëte, avec des notes, à Baſle en 1582.

CALABRE, (Edme) prêtre de l'Oratoire, ſavant & pieux, natif de Troyes, directeur du ſéminaire de Soiſſons, mourut en 1710. On a de lui une *Paraphraſe* ſur le *Miſerere*, ſouvent réimprimée.

CALABROIS, (Le) *Voyez* GIOACHINO, & II. GONSALVE.

CALABROIS, (Matthias PRETI, ſurnommé le) naquit en 1643, dans la Calabre. *Lanfranc* fut ſon maître dans la peinture. Appelé à Malte, pour décorer l'égliſe de Saint-Jean, il repréſenta dans le plafond la vie de cet Apôtre : morceau admirable, qui lui mérita le titre de chevalier de grace, une commanderie & une forte penſion. Il ſe ſervoit auſſi bien de l'épée que du pinceau. A Malte, il bleſſa mortellement un chevalier qui, par ſes mauvais propos ſur ſa nobleſſe, le força de ſe battre avec lui. A Rome, il punit de même un peintre qui critiquoit ſes tableaux. Obligé de s'enfuir à Naples, il tua un des gardes de la ville qui lui diſputoit le paſſage, à cauſe de la peſte qui avoit ravagé des provinces voiſines. Ses talens le ſauvèrent du ſupplice. Le vice-roi lui accorda ſa grace, en diſant, *Excellens in arte non debet mori* ; un excellent artiſte doit être immortel. La converſation de ce peintre, loin d'annoncer une humeur querelleuſe, étoit fort agréable & aſſaiſonnée de traits hiſtoriques & mythologiques. Dans ſes dernières années, il devint très-dévot & très-charitable. Quand on lui repréſentoit que ſes infirmités devoient ſuſpendre ſon activité laborieuſe : *Que deviendroient mes pauvres*, répondoit-il, *ſi je ne travaillois pas ?* Il mourut à Malte en 1699, à 56 ans. Ses principaux tableaux ſe voient à Modène, à Naples & à Malte. On les eſtime pour la vigueur du coloris, le relief des figures, la variété des inventions, l'art des ajuſtemens. Une touche moins dure, un deſſin plus correct, l'auroient mis au rang des premiers peintres.

CALAÏS, (Mythol.) fils de *Borée* & d'*Orithye*, étoit frère de *Zéthès*. Ces deux héros avoient des ailes comme leur père. Étant partis avec les Argonautes pour la conquête de la toiſon d'or, ils furent reçus avec bonté par *Phinée*, roi d'Arcadie ou de Thrace, qui les pria à leur retour de donner la chaſſe aux *Harpyes* qui le tourmentoient & gâtoient toutes les viandes qu'on ſervoit ſur ſa table. Comme ils avoient des ailes, & qu'ils étoient bons tireurs d'arcs, ils les pourſuivirent juſqu'aux iſles Plotes, où *Iſis* vint les avertir de ne pas chaſſer plus loin les chiens de *Jupiter*. Ils obéirent, & ces iſles s'appelèrent *Strophades*, du nom de leur retour. *Hercule* tua enſuite les deux frères, & les changea en vents.

CALAMIS, graveur & ſtatuaire célèbre d'Athènes. Ses ouvrages

furent fort eſtimés; mais *Cicéron* le mettoit bien au-deſſous de *Praxitèles* & de *Myron*. Les ouvrages les plus eſtimés de cet artiſte, furent: I. La *Statue d'Apollon-Libérateur*, à Athenes. II. Le *Coloſſe* du même dieu, tranſporté de l'Attique dans les jardins de *Servilius* à Rome, par *Lucullus*. III. Une *Statue d'Eſculape*. IV. Un *Char* à quatre chevaux, avec ſon conducteur, exécuté en bronze. V. Des *Figures* d'ambaſſadeurs ciſelées en or.

CALANDRA, (Jean-Baptiſte) peintre en Moſaïque, étoit de Verceil, & exerça ſes talens à Rome, où l'on voit de lui, dans l'égliſe de Saint-Pierre, les quatre docteurs de l'Égliſe & un *S. Michel*, parfaitement exécutés. Il floriſſoit dans le XVIIe ſiècle.

CALANSON, (Giraud de) jongleur de Gaſcogne, fut ſavant & ſpirituel. Il fit des chanſons d'amour & des pièces morales contre les vices. On a conſervé quinze de ſes pièces. L'une célèbre *Pierre*, roi d'Aragon, qu'il nomme le protecteur de la jonglerie. La plus curieuſe eſt une longue inſtruction donnée à un jongleur: « Sache, lui dit-il, bien trouver & bien rimer, bien parler, bien propoſer un jeu parti. Sache jouer du tambour & des cimbales, & faire retentir la ſymphonie. Sache jeter & retenir de petites pommes avec des couteaux, imiter le chant des oiſeaux, faire des tours avec des corbeilles, faire attaquer des châteaux, faire ſauter au travers de quatre cerceaux; jouer de la citale & de la mandore, manier la manicarde & la guitare, qu'on entend volontiers; garnir la roue avec dix-ſept cordes, (peut-être une eſpèce de vielle); jouer de la harpe, & bien accorder la gigue pour égayer l'air du pſaltérion, Jongleur, tu feras préparer neuf inſtrumens de dix cordes: ſi tu apprends à en bien jouer, ils fourniront à tous tes beſoins. Fais auſſi retentir les lyres & réſonner les grelots.... Sache comment l'amour court & vole; comme il va nu & ſans habits; comme il repouſſe la juſtice avec ſes dards qu'il a fait aiguiſer, & ſes deux fleches, dont l'une eſt d'or fin qui éblouit, & l'autre d'acier qui bleſſe ſi rudement qu'on ne peut guérir de ſes coups. Apprends les ordonnances d'amour, ſes priviléges & ſes remedes, & tu ſauras expliquer ſes divers degrés; comme il va rapidement; de quoi il vit; ce qu'il fait quand il part; les tromperies qu'il exerce alors, & comment il détruit ſes ſerviteurs. Si tu ſais bien ton métier, tu n'auras point à te plaindre des rigueurs de la fortune, ni de celles de l'amour. » *Calanſon* mourut à la fin du 13e ſiècle.

CALANUS, philoſophe Indien, ſuivit *Alexandre* le *Grand* dans ſon expédition aux Indes. Tourmenté d'une colique après 83 ans d'une vie ſaine, il pria le conquérant de lui faire élever un bûcher pour y terminer ſes jours, ſuivant la coutume de ſon pays. Ce prince qui l'aimoit & l'eſtimoit, cédant avec peine à ſes prières, ordonna à regret l'appareil de ſon ſacrifice. Son armée eut ordre de ſe ranger en bataille autour du bûcher. *Calanus*, couronné de fleurs & magnifiquement vêtu, y monta d'un air tranquille, en diſant, « que depuis qu'il avoit perdu la ſanté & vu *Alexandre*, la vie n'avoit plus rien qui le touchât. » Il ſupporta l'action du feu ſans faire aucun mouvement, & ſans donner aucun ſigne de douleur. Quelqu'un lui ayant demandé s'il n'avoit rien à

dire à *Alexandre ?* — *Non*, répondit le philoſophe, *je compte le recevoir bientôt à Babylone.* Le héros étant mort trois mois après dans cette ville, on crut que le brachmane avoit été prophète, & cela n'ajouta pas peu au merveilleux de ſon hiſtoire.

CALAS, (Jean) négociant de Toulouſe, de la religion prétendue réformée, fut accuſé d'avoir étranglé, le 13 octobre 1761, *Marc-Antoine* ſon fils, en haine de la religion Catholique, qu'il vouloit, dit-on, embraſſer, ou qu'il profeſſoit ſecrètement. Ce jeune homme, d'un eſprit ſombre, inquiet & violent, s'étoit vraiſemblablement détruit lui-même; cependant la populace n'accuſa pas moins le père d'être coupable de la mort de ce ſuicide. Il fut arrêté, condamné ſur des préſomptions de la plus grande force, mais ſans la dépoſition d'aucuns témoins oculaires du crime, appliqué à la queſtion ordinaire & extraordinaire, enfin rompu vif le 9 mars 1762. Il parut au public qu'il y avoit de l'inconſéquence à juger un vieillard, âgé de 63 ans, comme ſeul coupable du meurtre de ſon fils, âgé de 29 ans, ſans la participation d'aucun de ceux qui étoient alors dans la maiſon. Cependant *Jean-Pierre Calas*, frère puîné d'*Antoine*, ne fut condamné qu'au banniſſement; & la femme de *Jean Calas*, ſa ſervante, & le fils d'un avocat de Toulouſe, nommé *Lavaiſſe*, qui aſſuroient n'avoir pas quitté l'accuſé, furent mis hors de cour. *Calas* ſoutint les douleurs de ſon ſupplice avec une réſignation héroïque. Il ne s'emporta point contre ſes juges, & ne leur imputa point ſa mort. « *Il faut*, dit-il, *qu'ils aient été trompés par de faux témoins. Je meurs innocent; Jéſus-Chriſt, qui étoit l'innocence même, a bien voulu mourir par un ſupplice plus cruel encore.* » La veuve & les enfans de cet infortuné vieillard ſe rendirent aux pieds du trône, pour faire revoir ſon procès au conſeil du roi. Cinquante maîtres-des-requêtes, aſſemblés pour cette grande affaire, déclarèrent *Calas* & ſa famille innocens. Ce fut le 9 mars 1765, que fut rendu cet arrêt mémorable. Comme le conſeil, au lieu de décider s'il y avoit lieu à revoir le procès, & dans ce cas, le renvoyer à un parlement, le jugea quant au fond, l'arrêt ne put avoir d'exécution dans le reſſort du parlement de Toulouſe. On ſoupçonna même, ce qui n'étoit guères probable, que cet arrêt n'avoit été rendu que pour calmer les murmures de quelques Proteſtans, fauſſement perſuadés que *Calas* avoit été immolé à la haine qu'on portoit à leur religion. Quoi qu'il en ſoit, le roi répara par ſes libéralités, les malheurs arrivés aux *Calas*, ſi cependant de tels malheurs ſont réparables. On recherche encore aujourd'hui les Mémoires qu'*Élie de Beaumont*, *Loiſeau* & *Marmette* publièrent pour faire triompher l'innocence. — *Voyez* auſſi le tome IV. de la continuation des *Cauſes célèbres*, par *de la Ville*. On a fait dans ces derniers temps, deux pièces de théâtre ſur *Calas*, qui ont eu du ſuccès.

CALASIO, (Marius de) Franciſcain, profeſſeur d'Hébreu à Rome au commencement du XVIIe ſiècle, compoſa une excellente *Concordance* des mots hébreux de la Bible, en quatre grands volumes in-folio, imprimés à Rome en 1621, & enſuite à Londres 1747, ſous le même format, & avec le même nombre de volumes.

Cette édition, plus eſtimée que celle de Rome, a été donnée par *Guillaume Romein*. Le fond de cet ouvrage, utile aux Hébraïſans, eſt pris dans la *Concordance* du *rabbin Nathan*.

CALCAGNI, (Tiberio) ſculpteur, né à Florence dans le 16e ſiècle, mérita par ſes talens l'eſtime de *Michel-Ange*, qui l'aſſocia à ſa gloire, en le choiſiſſant pour terminer divers morceaux de ſculpture que ſon grand âge ne lui permettoit pas d'achever. — Un autre *CALCAGNI*, ſculpteur comme le précédent, élève de *Jérôme Lombardi*, & ſurnommé le *Ferrarois*, mourut en 1593, après avoir orné l'égliſe de Lorette des ſtatues en argent des douze apôtres.

CALCAGNINI, (Célio) fils naturel d'un eccléſiaſtique de Ferrare, après avoir ſervi dans les troupes de l'empereur *Maximilien* & du pape *Jules II*, embraſſa l'état eccléſiaſtique. Il devint protonotaire, & mourut à Ferrare en 1640. Ses Ouvrages latins ont été imprimés à Baſle, 1624, en un vol. in-fol. Ils roulent ſur des matières de grammaire & de morale. Il écrivoit avec facilité, mais ſans grace & ſans chaleur. D'ailleurs, en ſurchargeant ſes écrits de citations pour faire étalage de ſcience, il tomba dans le ridicule & dans l'ennui. On a de lui quelques vers, meilleurs que ſa proſe. La hardieſſe qu'il eut d'attaquer *Cicéron*, & de critiquer ſon livre des *Offices*, parut téméraire à tous les ſavans de ſon temps. Il fut enterré dans la bibliothèque des Jacobins, à laquelle il avoit laiſſé tous ſes livres, afin d'être après ſa mort dans un lieu qui avoit fait ſes délices pendant ſa vie. On mit une inſcription ſur ſon tombeau, dans laquelle on lit ces belles paroles : *Ex diuturno ſtudio hoc didicit, mortalia contemnere, & ignorantiam ſuam non ignorare.*

CALCAR, (Jean de) ainſi nommé, parce qu'il étoit d'une ville de ce nom dans le duché de Clèves, mourut à Naples, dans un âge peu avancé, en 1546. *Le Titien* & *Raphaël* furent ſes modèles dans l'art de la peinture. Il prit tellement leur manière, que les talens de ces grands maîtres ſembloient être devenus les ſiens. Pluſieurs connoiſſeurs n'ont jamais ſu diſtinguer les tableaux du diſciple, d'avec ceux du *Titien* ſon maître. L'immortel *Rubens* voulut garder juſqu'à ſa mort une *Nativité* de *Calcar*. *Sandart* l'acheta enſuite, & la revendit à l'empereur *Ferdinand*. C'eſt à *Calcar* qu'on doit les figures anatomiques du livre de *Véſale*, & les portraits des Peintres à la tête de leurs Vies par *Vaſari*.

CALCEOLARI, (François) célèbre naturaliſte de Vérone, dans le XVIe ſiècle. Son *Muſæum rerum naturalium*, à Vérone, 1622, in-fol. eſt rare & eſtimé; ainſi que le *Voyage du mont Balde*, en italien, in-4°, Veniſe 1566, & en latin 1571.

CALCHAS, fils de *Theſtor*, reçut d'*Apollon* la ſcience du préſent, du paſſé & de l'avenir. L'armée des Grecs qui alloit aſſiéger Troie, le prit pour ſon grand-prêtre, & ſon devin. Il prédit que le ſiége dureroit dix ans, & que la flotte, retenue par les vents contraires au port d'Aulide, ne feroit voile qu'après qu'*Agamemnon* auroit ſacrifié ſa fille *Iphigénie* à *Diane*. *Apollon* ayant envoyé une peſte qui ravageoit l'armée Grecque devant Troie, il indiqua le moyen de

faire ceſſer ce fléau, en conſeillant à *Agamemnon* de rendre *Briſéis* à ſon père qui étoit prêtre de ce Dieu. Après la priſe de Troie, il retourna dans ſa patrie avec *Amphilochus*, fils d'*Amphiaraüs*, & vint a Colophone en Ionie, d'où étant allé dans le bois ſacré d'*Apollon* de Claros, il y trouva *Mopſus* qui le ſurpaſſoit dans l'art de tirer des augures. Le dépit qu'il en conçut, le fit mourir de douleur.

CALCIDIUS, *Voyez* CHALCIDIUS.

CALCONDILLE, (Démétrius) ſavant imprimeur du 15e ſiècle, naquit à Candie, & s'établit ſucceſſivement à Milan & à Florence, où il fit paroître une ſuperbe édition, in-folio, d'*Homère*. Ce livre, le premier qu'on eût encore imprimé en grec, eſt très-cher, & a pour titre : *Homeri opera omnia cum textu græco, labore & induſtriâ Demetrius, Mediolanenſis Cretenſis; Sumptibus Bernardi Neziſii & Nerii Tenaïdis, Florentinorum; fol. idem, Jan. Florentiæ*, 1488.

CALCULUS, *Voyez* GUILLAUME, n° XII.

CALDERINA, (Bitina) née à Bologne, & fille d'un fameux juriſconſulte, s'appliqua de bonne heure à l'étude du Droit, & y fit tant de progrès, qu'elle en donna des leçons publiques dans l'univerſité de Padoue, en l'abſence de ſon mari *Jean de St. George* qui en étoit profeſſeur. La réputation de *Calderina* y attira un grand nombre d'auditeurs. Elle mourut à la fin du 16e ſiècle.

CALDERINI, (Domitio) naquit vers l'an 1447, à Caldera, dans le territoire de Vérone, d'où il prit le nom de *Calderinus*. Il devint profeſſeur de belles-lettres à Rome, ſous *Paul II* & *Sixte IV*, & mourut en 1477, à la fleur de ſon âge, d'une fièvre pourprée, cauſée par un excès de travail. Il fut un des premiers qui joignirent le ſecours de l'érudition à celui de la grammaire. On a de lui pluſieurs auteurs anciens, enrichis de notes : *Martial*, *Juvenal*, *Virgile*, *Ovide*, *Perſe*, *Catulle*, *Cicéron*, *Suétone*, *Properce*, *Silius-Italicus*, &c.

CALDERON DE LA BARCA, (Don-Pedro) chevalier de l'ordre de *S. Jacques*, porta les armes avec diſtinction. Il les quitta pour l'état eccléſiaſtique, & il fut fait prêtre & chanoine de Tolède. Nous avons de lui pluſieurs *Pièces de Théâtre* en neuf volumes in-4°; 1689, à Madrid, ſans compter pluſieurs autres qui n'ont point été imprimées. *Calderon* étoit trop fécond pour être exact & correct. Les règles de l'art dramatique ſont violées dans preſque tous ſes ouvrages. On voit dans ſes *Tragédies* l'irrégularité de *Shakeſpear*; ſon élévation & ſa baſſeſſe, des traits de génie auſſi forts, un comique auſſi déplacé, une enflure auſſi bizarre, même fracas d'action & d'incidens. Il ne connoît preſque jamais ni la vérité, ni la vraiſemblance, ni le naturel. Ses *Comédies* valent un peu mieux. On a imprimé en 1777, un drame traduit en françois, ou plutôt imité de l'eſpagnol, dont la lecture eſt fort agréable; il eſt intitulé : L'*Alcade de Zalaméa*, ou le *Payſan Magiſtrat*. CALDERON compoſa ſix vol. in-4°, d'*Actes ſacramentaux*, qui reſſemblent pour le fonds aux anciennes Pièces italiennes & françoiſes, tirées de l'Écriture-Sainte, ou aux *Myſtères*,

Ce poëte floriſſoit vers l'an 1640; il ne connoiſſoit que l'art des vers, & il règne dans ſes *Tragédies*, l'ignorance la plus craſſe de l'hiſtoire. Il eſt curieux de comparer ſon *Héraclius* avec celui de *Corneille*. *Voltaire* a traduit le premier. — *Voyez* l'art. LERME.

CALDERONA, (Marie) *Voyez* II. JUAN.

CALEB, de la tribu de *Juda*, fut envoyé dans la Terre promiſe, avec d'autres députés pour reconnoître le pays. Il raſſura le peuple d'Iſraël, épouvanté par le récit de ſes compagnons de voyage. *Joſué* & lui furent les ſeuls de ceux qui étoient ſortis d'Égypte, qui entrèrent dans la Terre de promiſſion. *Caleb* eut pour ſon partage les montagnes & la ville d'Hébron, dont il chaſſa trois géans. *Othoniel* ſon neveu s'étant rendu maître de la ville du Débir, que l'oncle n'avoit pu prendre, *Caleb* lui fit épouſer ſa fille. Ce digne Iſraélite mourut à l'âge 114 ans.

CALENDARIO, (Philippe) ſculpteur & architecte du XIVe ſiècle, éleva à Veniſe ſes magnifiques portiques, ſoutenus de colonnes de marbre, qui environnent la place de Saint-Marc. Ces morceaux firent ſa réputation & ſa fortune. La république le combla de biens, & le doge l'honora de ſon alliance.

CALENDUS, Romain qui, ſuivant *Tzetzès*, nourrit Rome pendant dix-huit jours à ſes frais, & obtint en récompenſe, qu'on donneroit ſon nom à autant de jours du mois. De là vint le nom de *Calendes*.

CALENTIUS, (Eliſius) précepteur de *Fréderic*, fils de *Ferdinand II*, roi de Naples, laiſſa des ouvrages eſtimables en vers & en proſe. Il joignit les leçons de la philoſophie aux agrémens de la poéſie. Il inſpira des vertus à ſon élève. Il n'approuvoit pas que l'on condamnât les criminels au dernier ſupplice. « On devoit, ſelon lui, obliger les voleurs à reſtituer ce qu'ils avoient pris, après les avoir fuſtigés; rendre les homicides eſclaves de ceux ſur la vie deſquels ils avoient attenté; envoyer enfin les malfaiteurs aux mines ou aux galères. » Il mourut vers 1503. Il étoit né dans le royaume de Naples. On a donné une édition de ſes *Ouvrages* à Rome, in-folio, 1503 : édition plus eſtimée que celles qu'on a données après, parce qu'on y trouve beaucoup de pièces hardies. Son poëme du *Combat des Rats contre les Grenouilles*, imité d'*Homère*, a été réimprimé en 1738 à Rouen, dans un recueil in-12 des Fables choiſies de *la Fontaine*, miſes en vers latins, publié par l'abbé *Saas*. *Calentius* compoſa ce poëme à 18 ans, & le fit en ſept jours.

I. CALÉNUS, (Olénus) fameux devin Étrurien du temps de *Tarquin le Superbe*, ſe rendit célèbre à l'occaſion de la tête d'un homme, trouvée en creuſant les fondemens d'un temple qu'on vouloit bâtir à *Jupiter*. Il s'appeloit *Tolus*, dit-on : *Caput Toli*, d'où eſt venu le nom de CAPITOLE. Comme ce que *Pline* raconte ſur ce devin a paru fabuleux, on n'a pas cru devoir s'y arrêter.

II. CALÉNUS, noble Romain, ſe ſignala par ſa généroſité dans le temps des proſcriptions qui ſuivirent la mort de *Jules-Céſar*. Malgré la défenſe de recevoir chez ſoi les proſcrits, il cacha quelque temps dans ſa maiſon le philo-

ſophe *Varron*, ſon ami, qui étoit du nombre. *Antoine* alloit ſouvent ſe promener dans cette maiſon; mais ſa préſence n'effraya jamais le courage d'un ſi généreux ami: & quoiqu'il fût témoin des ſupplices qu'on faiſoit ſouffrir aux infracteurs de la loi des Triumvirs, & des récompenſes qu'on accordoit à ceux qui y obéiſſoient, ſa fidélité ne ſe démentit jamais.

CALEPIN, (Ambroiſe) religieux Auguſtin, né à Calepio, bourg dans l'état de Veniſe, tira ſon nom de ſa patrie. Il s'eſt rendu célèbre par ſon *Dictionnaire des Langues*, imprimé pour la première fois en 1503, & augmenté depuis par *Paſſerat*, *la Cerda*, *Chifflet* & d'autres. La meilleure édition étoit celle de ce dernier; à Lyon, en 1681, en 2 vol. in-fol., avant que celle de *Facciolati*, profeſſeur à Padoue, eût paru. On peut dire de cet ouvrage, ce qu'on a dit du *Moréri*: que c'eſt une ville nouvelle bâtie ſur l'ancien plan; mais il y a dans l'une & l'autre beaucoup de brèches à réparer. Un Dictionnaire Polyglotte ſeroit un ouvrage très-utile; mais il faudroit remarquer à chaque article, ce que les langues ont emprunté les unes des autres. Les étymologies communes à différens mots, les métaphores employées par les peuples divers pour exprimer le même objet, ſeroient encore des obſervations intéreſſantes; & ce ſont ces obſervations, ſi précieuſes aux grammairiens philoſophes, qu'on chercheroit en vain dans *Calepin*. Il mourut en 1510, privé de la vue par ſon extrême vieilleſſe.

I. CALIARI, (Paul) ſurnommé *VÉRONÈSE*, parce qu'il étoit né à Vérone en 1532. Son père étoit ſculpteur, & un de ſes oncles peintre. Celui-ci le prit pour ſon élève. Ses eſſais furent des coups de maître. Rival du *Tintoret*, s'il n'égala point la force de ſon pinceau, il le ſurpaſſa par la nobleſſe avec laquelle il rendoit la nature. Une imagination féconde, vive, élevée, beaucoup de majeſté & de vivacité dans ſes airs de tête, de richeſſe dans ſon ordonnance, d'élégance dans ſes figures de femmes, de fraîcheur dans ſon coloris, de vérité & de magnificence dans ſes draperies; voilà ce qui caractériſe ſes tableaux. On n'y deſireroit que plus de choix dans les attitudes, de fineſſe dans les expreſſions, de goût dans le deſſin & le coſtume. Comme il peignoit quelquefois de pratique, ſes ouvrages ne ſont pas tous de la même beauté. Le palais de Saint-Marc à Veniſe offre pluſieurs de ſes chefs-d'œuvre. Ses *Noces de Cana* ſont admirables. Son *Repas chez Simon le Lépreux*, que *Louis XIV* fit demander aux Servites de Veniſe, & que, ſur leur refus, la république fit enlever pour lui en faire préſent, étoit un des plus beaux morceaux de la collection du roi. La plupart de ſes deſſins arrêtés à la plume & lavés au biſtre ou à l'encre de la Chine, ſont terminés; ils ſont les délices des amateurs. *Véronèſe* mourut à Veniſe en 1588, à 51 ans, avec la réputation d'un grand peintre, d'un honnête homme, d'un bon chrétien, & d'un ami généreux. Ayant été reçu obligeamment dans une campagne autour de Veniſe, il fit ſecrètement dans la maiſon un tableau repréſentant la famille de *Darius*, & le laiſſa en s'en allant: *Voyez* II. BRUN, à la fin. Le *Guide* diſoit de lui: « Que s'il avoit à choiſir parmi tous les peintres, il déſireroit être *Paul Véronèſe*; que dans les autres on reconnoiſſoit l'art, au lieu que,

dans les ouvrages de *Paul*, la nature ſe montroit dans toute ſa vérité.

II. CALIARI, (Benoît) frère du précédent, avoit des talens ſemblables. On confondoit ſouvent leurs tableaux. Il laiſſoit jouir, par une modeſtie peu commune, ſon frère, de la gloire que ſes ouvrages auroient pu lui acquérir, s'il s'en fût déclaré l'auteur. Il ſe chargeoit ordinairement des fonds & des parties d'architecture, qu'il peignoit avec ſupériorité. Il cultiva la ſculpture en même temps que la peinture, & réuſſit dans ces deux arts. Il mourut en 1598, à 60 ans.

III. CALIARI, (*Charles* & *Gabriel*) tous deux fils de *Paul Véronèſe*, héritèrent de ſes talens. *Charles*, mort en 1596, à 26 ans, auroit, dit-on, ſurpaſſé ſon père, ſi ſa trop grande application ne lui avoit coûté la vie. *Gabriel*, mort en 1631, auroit pu aller preſque auſſi loin; mais le commerce étoit ſa principale occupation, & la peinture ne fut que ſon délaſſement.

CALIGNON, (Soffrey de) naquit à Saint-Jean près de Voiron en Dauphiné. Il fut d'abord ſecrétaire de *Leſdiguières*, puis chancelier de Navarre ſous *Henri IV*, & employé par ce prince dans les négociations les plus difficiles. Il travailla avec *de Thou* à rédiger l'Edit de Nantes. C'étoit un homme conſommé dans les affaires d'état & dans l'uſage du monde. *Henri IV* l'auroit fait chancelier de France, s'il eût été Catholique. Il mourut en 1606, à 56 ans, emportant les regrets des ſavans & des citoyens. Sa Vie a été écrite par *Gui Allard*, avec celles du baron *des Adrets* & de *Dupuy-Montbrun*, à Grenoble, 1675, in 12. On lui attribue l'*Hiſtoire des choſes les plus remarquables advenues en France ès années 1587, 1588 & 1589, par S. C. Soffrey CALIGNON*, in-8°, 1590. Ces Mémoires, mal écrits & favorables aux Proteſtans, renferment d'ailleurs des particularités intéreſſantes.

CALIGULA, (*Caïus-Ceſar*) empereur Romain, ſucceſſeur de *Tibère*, naquit à Antium l'an 13 de J. C. Il étoit fils de *Germanicus* & d'*Agrippine*, fille de *Julie* & du grand *Agrippa*. Cet inſenſé s'imaginant qu'il étoit honteux pour lui d'avoir un grand homme, tel qu'*Agrippa*, au nombre de ſes aïeux, faiſoit ſortir *Agrippine*, ſa mère, d'*Auguſte* & de *Julie* ſa fille. *Tibère* l'adopta de bonne heure. Il n'avoit que 25 ans, lorſqu'il fut proclamé empereur, l'an 37 de J. C. Les commencemens de ſon règne annoncèrent au peuple Romain des jours fortunés. Il promit au ſénat de partager avec lui le gouvernement, & de ſe regarder comme ſon fils & ſon élève. Il rendit la liberté aux priſonniers, rappela les exilés, brûla tous les papiers que *Tibère* avoit ramaſſés contre eux. Il réforma l'ordre des chevaliers, abolit les impôts, bannit de Rome des femmes qui avoient trouvé de nouveaux raffinemens de débauche. Rome l'appeloit, d'une commune voix, le modèle des princes. Mais on rétracta bientôt ces éloges précipités. Une maladie le changea totalement. Ce prince, qui pendant huit mois entiers avoit promis tant de gloire & de félicité, devint un tyran, un monſtre, un lâche, un inſenſé. Son orgueil monta à ſon comble. Il ſe vantoit d'être le maître de tous les rois de la terre, & regardoit les autres princes comme de vils eſclaves. Il voulut

être adoré comme un dieu. Il paroiſſoit tantôt avec des ailes aux pieds & un caducée à la main, comme *Mercure*; tantôt ſans barbe, avec une couronne de rayons ſur la tête, un arc & des flèches, comme *Apollon*; tantôt comme *Mars*, avec l'épée, le bouclier, le caſque & une grande barbe. Il fit ôter les têtes des ſtatues de *Jupiter* & des autres divinités, pour y mettre la ſienne. Il ſe bâtit un temple, ſe nomma des prêtres, & ſe fit offrir des ſacrifices. Il s'initia lui-même dans ce collége ſacerdotal, y aſſocia ſa femme & ſon cheval. Le nouveau *Jupiter*, pour mieux mériter ce titre, voulut imiter les éclairs & les foudres. Dans les orages, il faiſoit un bruit ſemblable à celui du tonnerre, avec une machine, & lançant une pierre contre le ciel, il s'écrioit: *Tues-moi, ou je te tue!* — *Dion* rapporte qu'un Gaulois le voyant un jour aſſis ſur un trône où il faiſoit le *Jupiter*, ne put s'empêcher d'en rire. *Caligula* le fit venir, & lui demanda ce qu'il croyoit qu'il fût? Le Gaulois lui répondit librement, *un grand fou*. *Caïus*, qui auroit fait mourir une perſonne de qualité pour moins que cela, le ſouffrit ſans lui rien faire, parce que c'étoit un cordonnier. Ses extravagances ne ſe bornèrent pas à la manie de paſſer pour Dieu. Il renverſa les ſtatues & les images des grands hommes; il fit ôter de toutes les bibliothèques de Rome les buſtes d'*Homère*, de *Virgile*, de *Tite-Live*; il enleva aux familles tous les monumens de la vertu de leurs ancêtres. Les débauches les plus infames & la cruauté la plus barbare, vinrent ajouter l'horreur à tous ces ridicules. Inceſtueux avec ſes trois ſœurs, il parut avec elles en public dans des poſtures infames. Il déshonora les femmes de Rome, les enlevant à leurs maris, & jouiſſant d'elles en leur préſence: *Voy.* MACRON & II. DRUSILLE. Il établit des lieux publics de proſtitution dans ſon palais. Il y plaça une académie de jeu, & tint lui-même école de friponnerie. Un jour manquant d'argent, il quitta les joueurs, deſcendit dans ſa cour, y fit tuer ſur-le-champ pluſieurs perſonnes diſtinguées, & rapporta ſix cents mille ſeſterces. L'effuſion du ſang humain étoit pour lui le ſpectacle le plus agréable, les meurtres étoient ſes récréations. Deux conſuls, au milieu deſquels il étoit aſſis, le voyant éclater de rire, lui en demanderent la raiſon: *Je ris*, leur répondit le ſcélérat, *parce que je ſonge qu'à l'inſtant même, je puis vous faire égorger tous deux.* Un jour qu'il s'étoit mépris dans une exécution, un autre que le condamné ayant ſouffert la mort, il dit: *Qu'importe? l'autre ne l'avoit pas plus mérité que lui.* Un chevalier expoſé ſans ſujet aux bêtes, criant qu'il étoit innocent; *Caligula* le fait rappeler, commande qu'on lui coupe la langue, & le renvoie pour être dévoré. Les parens étoient forcés d'aſſiſter au ſupplice de leurs proches, & de plaiſanter avec lui. C'étoit, dit *Monteſquieu*, un vrai ſophiſte dans ſa cruauté. Comme il deſcendoit également d'*Antoine* & d'*Auguſte*, il diſoit: « qu'il puniroit les conſuls, s'ils célébroient les jours de réjouiſſance établis en mémoire de la victoire d'Actium, & qu'il les puniroit, s'ils ne les célébroient pas. » *Druſille* ſa ſœur, à qui il accorda les honneurs divins, étant morte, c'étoit un crime de la pleurer, parce qu'elle étoit *Déeſſe*, & de ne la pas pleurer, parce qu'elle étoit *ſa ſœur*. — Le triſte

plaiſir de voir ſouffrir, le flattoit tellement, qu'il s'amuſoit à faire donner la queſtion ou mettre ſur la roue des malheureux. On le vit fermer les greniers publics, & ſe plaire à voir à Rome un commencement de famine. Cette ame féroce portoit la démence & la rage juſqu'à ſouhaiter « *que le peuple Romain n'eût qu'une tête, pour pouvoir la couper d'un ſeul coup.* » Une famine, une peſte, un incendie, un tremblement de terre, la perte d'une de ſes armées, étoient l'objet de ſes vœux les plus ardens. Il ordonna qu'on nourrit d'hommes vivans les bêtes ſauvages réſervées aux ſpectacles. Il n'y eut que les brutes qui n'eurent pas à ſe plaindre de lui. Son cheval, nommé *Incitatus*, fut traité comme les grands-hommes l'étoient du temps de la république: il le nomma pontife, & vouloit le faire conſul. Il juroit par ſa vie & par ſa fortune; il lui fit faire une écurie de marbre, une auge d'ivoire, des couvertures de pourpre, & un collier de perles. Ce cheval, digne convive de *Caligula*, mangeoit à ſa table. L'empereur lui-même, lui ſervoit de l'orge doré, & lui préſentoit du vin dans une coupe d'or, où il avoit bu le premier. — La mort de cet ennemi des hommes mit fin à ſes extravagances & aux malheurs du peuple Romain. Il fut aſſaſſiné par un tribun des gardes prétoriennes, en ſortant du ſpectacle, après un règne de près de quatre années, l'an 41 de J. C. qui étoit le 29e de ſon âge. On fit porter ſon corps dans un jardin, où ſes ſœurs ne le brûlèrent qu'à demi, & l'enterrèrent précipitamment, de peur que la populace n'outrageât ſon cadavre. Ainſi périt ce monſtre gangrené de vices, ſans aucune vertu; ce ſerpent, qui devoit dévorer les Romains, ſelon l'expreſſion de *Tibère*. Il ſouhaita que ſon règne fût ſignalé par quelque calamité publique; mais n'en étoit-ce pas une aſſez grande, dit un homme d'eſprit, que le monde fût gouverné par cette bête féroce? L'abbé de *Condillac* a très-bien développé le caractère de *Caligula*. « Témoin, ſous *Tibère*, des meurtres, qui, ſur la fin du règne de cet empereur, devenoient tous les jours plus fréquens, le jeune prince, naturellement cruel, s'étoit, dit-il, enhardi à verſer le ſang des citoyens. Mais toujours tremblant pour lui-même, tant qu'il n'eut point le ſouverain pouvoir, il s'étoit formé dans l'art de diſſimuler, que les malheurs de ſes parens ſembloient lui rendre néceſſaire. Jamais il ne lui échappa alors un mot ſur le ſort de ſa mère & de ſes frères: il ſembloit ignorer qu'ils euſſent vécu. Il ne parut pas moins inſenſible aux injures qu'il recevoit lui-même. Mais dès qu'il ſe vit affermi ſur le trône, ſon règne ne fut plus que le délire d'un eſprit égaré & furieux. » Auſſi a-t-on dit de lui qu'*il n'y avoit jamais eu un meilleur eſclave, ni un plus méchant maître.* Il tint le glaive ſuſpendu ſur le peuple Romain. Implacable dans ſes vengeances, & bizarre dans ſes cruautés, ſon nom préſente l'idée du plus abominable des hommes. Sa figure répondoit aſſez aux vices de ſon ame. Il avoit le menton relevé, le regard terrible (ce qu'il affectoit pour inſpirer de la crainte), le cou délié, le front grand, le ſommet de la tête chauve, les jambes minces & le corps mal proportionné. Finiſſons cet article par une excellente réflexion de *Monteſquieu*. Après avoir décrit le règne de

Caligula, il s'écrie : « C'eſt ici qu'il faut ſe donner le ſpectacle des choſes humaines. Que l'on conſidère dans l'Hiſtoire de Rome, tant de guerres entrepriſes, tant de ſang répandu, tant de grandes actions, tant de triomphes, de ſageſſe, de conſtance, de courage. Ce projet d'envahir tout, ſi bien formé, ſi bien ſoutenu, ſi bien accompli; à quoi mène-t-il l'empire Romain? A être la proie de cinq à ſix monſtres. » *Voyez* VII. DÉMÉTRIUS, V JULIE, & JULIUS-CANUS.

CALISTE, *Voy.* CALLISTE.

CALISTÈNES, *Voyez* CALLISTHÈNES.

CALISTO *ou* HELICÉ, (Mythol) fille de *Lycaon*, & nymphe de *Diane*. *Jupiter* ayant pris la figure de cette déeſſe, *Caliſto* devint enceinte & accoucha d'*Arcas*. *Junon*, toujours attentive aux démarches de *Jupiter*, & ennemie implacable de toutes celles qui pouvoient partager le cœur de ſon mari, métamorphoſa la mère & le fils en ours. *Jupiter* les plaça dans le ciel : *Caliſto* eſt la grande ourſe, & *Arcas* la petite, ou *Bootès*.

CALIXTE, *Voyez* CALLIXTE.

CALIXTE, (George) théologien Luthérien, né à Madelbui dans le Holſtein en 1586, d'un miniſtre Luthérien, fut profeſſeur de théologie à Helmſtadt en 1614, & mourut en 1656, dans ſa 70ᵉ année. On a de lui : I. *Anti-Moguntinus*, 1644, in-4.° II. Un *Traité* latin *contre le Célibat des Clercs*, 1631, in-4°, & d'autres ouvrages très-médiocres. Ce qu'il a fait ſur quelques livres du Nouveau Teſtament, tels que ſa *Concorde des Evangéliſtes*, n'a, ſelon *Richard Simon*, rien de critique ni de recherché. Il s'applique cependant à chercher le ſens littéral, en ajoutant quelques réflexions théologiques. Il donna ſon nom à une ſecte de Luthériens, appelés *CALIXTINS* ou *Sincrétiques*, qui s'imaginoient pouvoir réunir les différentes ſectes Luthériennes, qui ſe haïſſoient autant entr'elles, qu'elles haïſſoient les Catholiques. *Calixte* étoit naturellement modéré & tolérant. Il ne pouvoit ſouffrir qu'on donnât tant d'autorité à *Luther*, & qu'on craignit tant de s'éloigner de la moindre de ſes opinions. Ses dernières paroles furent : « *Je ne condamnerai aucun de ceux qui errent dans des queſtions non néceſſaires au ſalut; & j'eſpère que* DIEU *me pardonnera, ſi j'ai erré dans des choſes de cette nature.* »

CALLARD, (Jean-Baptiſte) membre de l'académie de Caen, & profeſſeur de médecine dans l'univerſité de cette ville, y mourut en 1718. C'étoit un médecin éclairé & un citoyen zélé. On lui doit le premier établiſſement d'un jardin de Botanique à Caen. Il eſt connu par un ouvrage eſtimé, dont la dernière édition parut en 1693, in-12, ſous ce titre : *Lexicon Medicum etymologicum*. Il en préparoit une édition in-fol., augmentée des trois quarts, lorſque la mort l'enleva. Le manuſcrit eſt reſté entre les mains de ſa famille.

CALLIACH, (Nicolas) Grec de Candie, y naquit en 1645. Il profeſſa les belles-lettres & la philoſophie à Padoue, où il mourut en 1707. On a de lui : *De ludis ſcenicis*, 1713, *Patavii*, in-4°, & dans le recueil de *Sallengre*.

CALLICLÈS, célèbre ſtatuaire, étoit de Mégare, & fils de *Thiſcome* qui avoit fait cette belle ſtatue de *Jupiter*, que l'on admiroit à

Mégare. *Callicles* fit celle de *Diagoras* qui avoit remporté la palme au combat du ceſte, & cet ouvrage excitoit l'admiration de tous ceux qui le voyoient. Elle eſt citée par *Pauſanias*.

CALLICRATE, ancien ſculpteur Grec, ſe rendit célèbre par la fineſſe & la délicateſſe de ſes figures. On dit qu'il fit un chariot avec ſon conducteur, ſes chevaux & leurs attelages, qu'une ſeule aile de mouche pouvoit couvrir. On raconte la même choſe de *Myrmécide* & de *Théodore*, *Voyez* ces noms.

CALLITRATIDAS, général Lacédémonien, remporta pluſieurs victoires contre les Athéniens, & fut tué dans un combat naval l'an 405 avant Jéſus-Chriſt. Sa grandeur d'ame égaloit ſon courage. Son armée étant réduite à la dernière extrémité par la famine, il refuſa une groſſe ſomme pour le prix d'une grace injuſte. *J'accepterois cet argent*, lui dit *Cléandre*, un de ſes officiers, *ſi j'étois Callitratidas.* — *Et moi auſſi*, repartit celui-ci, *ſi j'étois Cléandre* : réponſe ſemblable à celle que fit *Alexandre* à *Parménion*.

CALLICRÈTE de Cyane, fille célébrée par *Anacréon*, étoit ſavante dans la politique & ſe mêloit de l'enſeigner.

CALLIÈRES, (François de) né en 1646, à Thorigni au diocèſe de Bayeux, fut membre de l'académie Françoiſe, & employé par *Louis XIV* dans des affaires importantes. Il ſoutint avec honneur les intérêts de la France dans le congrès de Ryſwich, où il étoit plénipotentiaire. *Louis XIV* lui donna une gratification de dix mille livres, avec une place de ſecrétaire du cabinet. Il mourut le 5 mars 1717, à 72 ans. Il nous reſte de lui pluſieurs ouvrages, dont les principaux ſont : I. *Traité de la manière de négocier avec les Souverains*, 2 vol. in-12, qui ne prouvent pas, ſuivant *la Beaumelle*, qu'il fût négocier ni écrire ; mais ce jugement eſt trop tranchant. La forme du livre a fait tort au fond ; le ſtyle eſt ſans élégance & ſans préciſion. L'ouvrage n'a pas moins été traduit en anglois, en italien, & réimprimé à Paris en 1750, ſous le titre de Londres. II. *De la ſcience du Monde*, in-12, où l'on trouve des réflexions utiles à l'honnête homme & au chrétien, mais préſentées avec trop peu d'agrément. Ce livre fut traduit en allemand & en hollandois. III. *Panégyrique de LOUIS XIV*, duquel *Charpentier* a dit avec plus d'emphaſe que de vérité, que l'on pouvoit dire du héros & du panégyrique, ce que l'on avoit dit autrefois d'*Alexandre* & du portrait qu'en avoit fait *Apelles* : « Que l'*Alexandre* de *Philippe* étoit invincible, comme l'*Alexandre* d'*Apelles* étoit inimitable. » IV. *De la manière de parler à la Cour.* V. *Du bel-eſprit.* VI. *Des bons mots & des bons contes.* VII. Des *Poéſies* fort foibles, &c. *Voyez* IV. JOYEUSE. — Il ne faut pas le confondre avec *Jean* de CALLIÈRES, maréchal-de-bataille des armées du roi, qui écrivit l'*Hiſtoire de* Jacques de Matignon, *maréchal de France, & de ce qui s'eſt paſſé depuis la mort de* François I, *en 1547, juſqu'à celle du Maréchal en 1597.* Cet ouvrage curieux, mais quelquefois inexact, fut publié à Paris en 1661, in-folio.

CALLIGNOTE, fut le premier qui fit connoître aux Mégalopolitains, les myſtères d'*Eléuſis*. On lui éleva en récompenſe, une

ſtatue dans la principale place de Mégalopolis.

I. CALLIMAQUE, capitaine Athénien, fut choiſi général dans un conſeil de guerre, avant la bataille de Marathon, l'an 490 avant Jéſus-Chriſt. Après ce furieux combat contre les Perſes, on le trouva debout tout percé de flèches.

II. CALLIMAQUE, poëte Grec, natif de Cyrène, garde de la bibliothèque de *Ptolomée Philadelphe*, floriſſoit vers l'an 280 avant Jéſus-Chriſt. L'antiquité le regardoit comme le prince des poëtes élégiaques, pour la délicateſſe, l'élégance & la nobleſſe de ſon ſtyle. De tous ſes poëmes il ne nous reſte que quelques *Épigrammes* & quelques *Hymnes*, publiées par Mlle *le Fèvre*, depuis Mad. *Dacier*, avec des remarques, à Paris 1675, in-4°, & par *Théodore Grævius*, à Utrecht 1697, en 2 vol. in-8°, & 1761, 2 vol. auſſi in-8.° *De la Porte du Theil* a donné une nouvelle édition du texte grec, avec une traduction françoiſe, Paris, imprimerie royale, 1775, in-8.° *Catulle* mit en vers latins ſon petit Poëme *de la chevelure de Bérénice*. On attribue à *Callimaque* un mot bien vrai & bien juſte, qu'*un grand livre eſt un grand mal*. Il aimoit mieux les petits ouvrages que les grandes productions. « L'Euphrate, dit-il à la fin de ſes *Hymnes*, eſt à la vérité un grand fleuve; mais quant à moi, j'aime mieux ces petites fontaines claires & paiſibles, dont toutes les gouttes ſont plus précieuſes que la fange & le limon des grands fleuves. »

III. CALLIMAQUE, architecte de Corinthe, inventeur, à ce qu'on croit, du chapiteau Corinthien, vivoit l'an 540 avant Jéſus-Chriſt. Il prit cette idée d'une plante d'acanthe qui environnoit un panier placé ſur le tombeau d'une jeune Corinthienne. Ce panier étoit couvert par une tuile, qui, recourbant les feuilles, leur faiſoit prendre le contour des volutes. *Callimaque* réuſſiſſoit encore dans la peinture & la ſculpture. Il plaça dans le temple de *Minerve* à Athènes, une lampe d'or, dont la mèche compoſée de fil d'amiante, brûloit toujours ſans ſe conſumer. On dit qu'il fut le premier qui trépana le marbre pour y creuſer des plis & des fonds.

CALLIMAQUE ESPÉRIENTE, *Voyez* ce dernier mot.

I. CALLINIQUE, *Voyez* dans l'article AGILULPHE.

II. CALLINIQUE, d'Héliopolis en Syrie, auteur de la découverte du *Feu grégeois*. L'empereur *Conſtantin-Pogonat* s'en ſervit pour brûler la flotte des Sarraſins. L'eau qui éteint le feu ordinaire, n'avoit aucun empire ſur ce nouveau fléau du genre humain. Cet ingrédient qu'on appeloit auſſi l'*huile incendiaire*, le *feu marin*, le *feu liquide*, dévoroit, dit-on, le fer & les pierres, ſuivoit toutes les directions qu'on vouloit lui donner, & ne pouvoit être éteint qu'avec du vinaigre, du ſable ou de l'urine. Dans les batailles navales, on en rempliſſoit des brûlots, qu'on lâchoit à la faveur du vent, contre les vaiſſeaux ennemis. Dans les combats ſur terre & dans les ſiéges des villes, on le ſouffloit par des tubes de cuivre, garnis à leur extrémité d'étoupes enflammées. On l'enfermoit quelquefois en poudre, ou en huile, dans des fioles de verre ou des vaſes de terre, que les ſoldats jetoient à la main,

comme nos grenades, après en avoir allumé l'amorce. La plus terrible manière de l'employer, étoit de le lancer avec l'arbalète. Les empereurs Grecs, ſentant le prix d'une arme auſſi redoutable, firent de ſa compoſition un ſecret d'état. Quand des princes, amis ou alliés la leur demandoient, ils leur envoyoient du feu préparé, en leur cachant ſoigneuſement l'art d'en faire de ſemblable. C'étoit, diſoient-ils, un préſent céleſte, apporté par un *Ange*, à *Conſtantin le Grand*, avec défenſe expreſſe, de le communiquer à perſonne; & ceux qui auroient cette indiſcrétion, ſeroient frappés de la foudre. *Vulturius* prétend donner la manière de le compoſer. Sous le régne de *Louis XV*, un chimiſte de Grenoble, nommé *Dupré de Mayen*, renouvela les effets de l'invention de *Callinique*, dans une préparation qui fut éprouvée à Breſt avec ſuccès, & qu'on défendit enſuite à ſon auteur de publier. *Callinique* vivoit vers l'an 670 de Jéſus-Chriſt.

CALLINUS, très-ancien poëte Grec, floriſſoit à Éphèſe vers l'an 776 avant Jéſus-Chriſt. On lui attribue l'invention du vers élégiaque. Il ne nous reſte de lui que quelques vers de ce genre, recueillis par *Stobée*.

CALLIOPE, (Mythol) l'une des neuf Muſes, préſidoit à l'éloquence & à la poéſie héroïque. Les poëtes la repréſentent comme une jeune fille couronnée de laurier, ornée de guirlandes, avec un air majeſtueux, tenant en ſa main droite une trompette, dans ſa gauche un livre, & trois autres auprès d'elle, l'*Iliade*, l'*Odyſſée*, & l'*Enéide*. Le peintre *Lebrun* l'a repréſentée à Verſailles avec une couronne d'or ſur la tête, pour déſigner ſa prééminence.

CALLIPATIRA, femme célèbre d'Athènes, vivoit environ 429 ans avant Jéſus-Chriſt. S'étant déguiſée en maître d'eſcrime, pour accompagner ſon fils *Piſidore* aux Jeux Olympiques, où il n'étoit pas permis aux femmes de ſe trouver, elle s'y fit reconnoître par les tranſports de joie qu'elle eut de le voir vainqueur. Les juges lui firent grace; mais ils ordonnèrent que les maîtres d'eſcrime ſeroient eux-mêmes obligés d'être nus, comme l'étoient les athlètes qu'ils avoient inſtruits & qu'ils conduiſoient à ces Jeux. D'autres ont conté ce fait de *Bérénice*, ſœur de *Callipatira* & fille de *Diagoras*.

I. CALLIRHOÉ, jeune fille de Calydon, que *Coréſus* grand-prêtre de *Bacchus*, aima éperdument. Ce pontife n'ayant pu toucher ſon cœur, s'adreſſa à *Bacchus*, pour ſe venger de cette inſenſibilité. Le Dieu frappa les Calydoniens d'une ivreſſe qui les rendit furieux. Ce peuple alla conſulter l'oracle, qui répondit: « que ce mal ne finiroit qu'en immolant *Callirhoé*, ou quelqu'autre qui s'offriroit à la mort pour elle. » Perſonne ne s'étant préſenté, on la conduiſit à l'autel: alors *Coréſus*, privé de tout eſpoir, la voyant ornée de fleurs, & ſuivie de tout l'appareil d'un ſacrifice, au lieu de tourner ſon couteau contr'elle, ſe perça lui-même. *Callirhoé*, touchée d'une tardive compaſſion, s'immola pour appaiſer les mânes de *Coréſus*. — *Voyez* ACARNAS.

II. CALLIRHOÉ, fille de *Phocus* roi de Béotie, dont la rare beauté égaloit la ſageſſe, avoit été recherchée par trente jeunes gens des plus qualifiés & des plus riches de la Béotie. Mais ſon père qui l'aimoit tendrement, ne pouvant ſe réſoudre à la quitter, les

amuſoit tous, tantôt ſur un prétexte & tantôt ſur un autre. Enfin ces jeunes aſpirans, offenſés de ces délais, formèrent entr'eux une conſpiration contre *Phocus* & le juèrent. A cette triſte nouvelle, *Callirhoé* s'enfuit ſecrètement, & demeura cachée juſqu'au temps d'une fête ſolennelle que les Béotiens célébroient en l'honneur de *Pallas*. Lorſqu'elle ſut qu'ils étoient aſſemblés, elle ſortit de ſa retraite, & vint s'aſſeoir au pied de l'autel de la Déeſſe, où fondant en larmes, elle ſe plaignit ſi amèrement de la cruauté de ſes amans, que les Béotiens lui promirent de l'en venger. En effet, on commença auſſitôt à inſtruire le procès des meurtriers de *Phocus*, qui, craignant la peine due à leur forfait, s'enfuirent à Hyppote, où ils furent aſſiégés, ſur le refus qu'on fit de les rendre. La ville ayant été priſe, on éleva un grand bûcher au milieu de la place, & on y jeta tous les coupables.

CALLISTE, affranchi & favori de l'empereur *Claude*, oublia dans la proſpérité ſon ancienne origine. On peut juger de ſon inſolence par un trait que *Sénèque* rapporte, comme témoin oculaire. « *J'ai vu*, dit-il, *l'ancien maître de* Caliſte *demeurer debout à ſa porte*, ». Ce maître l'avoit vendu comme un eſclave de rebut, qu'il ne vouloit point ſouffrir dans ſa maiſon, & *Calliſte* lui rendoit le change, en l'excluant de la ſienne pendant que d'autres y étoient admis.

I. CALLISTHÈNES, fameux ſcélérat, mit le feu aux portes du Temple de Jéruſalem, le jour qu'on célébroit avec pompe la victoire que *Judas Machabée* avoit remportée ſur *Nicanor*, *Timothée* & *Bacchides*. Cet incendiaire voulut ſe ſauver dans une maiſon voiſine; mais il fut pris & brûlé vif.

II. CALLISTHÈNES, natif d'Olinthe, diſciple & parent d'*Ariſtote*, accompagna *Alexandre* dans ſes expéditions. *Ariſtote* l'avoit donné à ſon élève, pour modérer la fougue de ſes paſſions; mais *Calliſthènes*, plus miſanthrope que courtiſan, n'eut pas l'adreſſe de lui faire goûter la vérité. Il le révoltoit, en le corrigeant plutôt en pédant orgueilleux qu'en philoſophe aimable. Il meuoit ſes écrits fort au-deſſus des conquêtes du roi de Macédoine, « qui devoit, diſoit-il, attendre l'immortalité de ſes écrits, plutôt que de la manie d'être le fils de *Jupiter*. » Plein de vanité, & la déteſtant dans les autres, il devint inſupportable au jeune conquérant. *Calliſthènes* ayant été accuſé l'an 328 avant Jéſus-Chriſt d'avoir conſpiré contre la vie d'*Alexandre*, ce prince ſaiſit cette occaſion pour ſe défaire de ſon cenſeur. « Ce conquérant, dit l'hiſtorien *Juſtin*, irrité contre le philoſophe *Calliſthènes*, de ce qu'il déſapprouvoit hautement qu'il voulût ſe faire adorer à la façon des rois de Perſe, feignit de croire qu'il avoit trempé dans une conſpiration formée contre lui. Il prit ce prétexte pour lui faire couper inhumainement les lèvres, le nez & les oreilles. Ainſi défiguré & mutilé, il le faiſoit traîner à ſa ſuite, enfermé avec un chien dans une cage de fer, pour être à ſon armée un objet d'épouvante & d'horreur. *Lyſimaque*, diſciple de ce vertueux perſonnage, touché de le voir languir dans une miſère qu'il ne s'étoit attirée que par une louable franchiſe, lui fit tenir du poiſon, qui le délivra de tant de tourmens & d'indignités. *Alexandre* l'ayant

ſu,

ſu, en fut ſi tranſporté de colère, qu'il fit expoſer *Lyſimaque* à la rage d'un lion affamé. Quand ce brave homme vit venir à lui le monſtre prêt à le dévorer, il s'enveloppa le bras de ſon manteau, lui plongea la main dans la gueule, & lui arrachant la langue l'étendit mort ſur la place. Un acte ſi courageux frappa le roi d'une admiration qui le déſarma, & qui lui rendit, depuis, *Lyſimaque* plus cher que jamais. » Hiſtoire, livre XVe, chapitre 3. On dit qu'*Alexandre* fit graver ces mots ſur le tombeau de *Calliſthènes : ODI SOPHISTAM QUI SIBI NON SAPIT.* On trouve dans le tome ſeptième des *Mémoires* de l'académie des belles-lettres de Paris, des recherches curieuſes ſur la vie & les ouvrages de ce philoſophe, par l'abbé *Sevin*. Les philoſophes qui ſont venus depuis *Calliſthènes*, ont cru, dit *Hardion*, devoir venger leur confrère, en déclamant avec fureur contre la mémoire d'*Alexandre*, dont le crime, aux yeux de *Sénèque*, ne peut jamais s'effacer. Qu'on raconte en détail les vertus & les belles actions du conquérant Macédonien, *Sénèque* aura toujours pour refrain : *mais il a été le meurtrier de Calliſthènes !*

CALLISTRATE, orateur Athénien, pour lequel *Démoſthènes* abandonna *Platon*, s'acquit beaucoup d'autorité dans le gouvernement de la république. Le pouvoir que lui donnoit ſon éloquence, faiſant ombrage, il fut banni à perpétuité.

CALLIXÈNE, célèbre courtiſane de Theſſalie, étoit ſi belle, ſuivant *Athénée*, qu'*Olympias* pardonnoit à ſes charmes l'infidélité de *Philippe* ſon époux. Cette princeſſe, ayant quelque ſoupçon ſur les diſpoſitions phyſiques de ſon fils *Alexandre*, s'aviſa, du conſentement du roi, d'introduire *Callixène* auprès du jeune prince. Malgré les attraits & les careſſes de cette beauté, l'entrevue ſe paſſa de manière que les doutes d'*Olympias* ne purent être éclaircis. Le bruit de cette aventure ſe répandit chez les Grecs, nation maligne & médiſante. Les Athéniens n'eurent garde d'en faire honneur à la vertu d'*Alexandre* : ils aimèrent mieux attribuer ſa vertu à ſa ſimplicité ou à ſon impuiſſance ; ils lui donnèrent le ſobriquet de *Margitès*, qui ſignifioit un imbécille, & ſe vengèrent par une plaiſanterie des alarmes que leur donnoit déjà le jeune conquérant.

I. CALLIXTE Ier, (Saint) pape, que quelques auteurs croient Romain, peut-être ſans trop de fondement, ſuccéda à *Zéphyrin* l'an 219, & ſouffrit le martyre le 14 octobre 222. Les actes de ſon martyre portent qu'il fut précipité dans un puits. C'eſt lui qui fit conſtruire le célèbre cimetière de la voie Appienne.

II. CALLIXTE II, (Gui) fils du comte de *Bourgogne*, archevêque de Vienne en 1083, & pape en 1119, fit enfermer l'antipape *Grégoire*, & tint le premier concile général de Latran en 1123. Il mourut le 1er décembre 1124. Ce pontife réuniſſoit en lui les vertus épiſcopales, le ſavoir & le zèle.

III. CALLIXTE III, (Alphonſe DE BORGIA) de Xariva, au diocèſe de Valence en Eſpagne, élu pape le 8 avril 1455, mourut le 6 août 1458. Ce pape joignit la vertu à la ſcience. Étant évêque & cardinal, il ne poſſéda jamais qu'un bénéfice, en commende. Il diſoit, en parlant de ſon évêché

de Valence, « qu'il ſe contentoit d'une épouſe vierge. » Il canoniſa *S. Vincent-Ferrier*, qui lui avoit prédit qu'il ſeroit pape. *Callixte* avoit promis dès-lors d'armer les Chrétiens contre les Turcs. Il ſe donna en effet beaucoup de mouvemens pour cette guerre ſainte; mais il trouva les princes peu diſpoſés à entrer dans ſes vues. Il réhabilita la mémoire de la célèbre *Pucelle d'Orléans*, condamnée ſi indignement par des prélats & des docteurs, & brûlée comme ſorcière par les Anglois en 1431. On a de lui quelques *Epîtres*, & on lui attribue l'*Office* de la Transfiguration.

CALLIXTE, *Voyez* CALIXTE.

CALLOT, (Jacques) deſſinateur & graveur, naquit à Nancy en 1593, d'un héraut d'armes de Lorraine. Des l'âge de douze ans, il quitta la maiſon paternelle, pour ſe livrer entièrement à ſon goût naiſſant. Ayant entrepris le voyage de Rome, il fut obligé de ſe mettre, faute d'argent, à la ſuite d'une troupe de Bohémiens. Revenu dans ſa patrie, il s'échappa une ſeconde fois. De retour encore, il partit une troiſième, du conſentement de ſon père, qui céda enfin à l'impulſion de la nature. *Callot* paſſa de Rome à Florence, où il reſta juſqu'à la mort du grand-duc *Côme II*, ſon Mécène & celui de tous les talens. A ſon retour à Nancy, il ſe fit un ſort heureux auprès du duc de Lorraine, ſon admirateur & ſon bienfaiteur. Son nom s'étant répandu dans l'Europe, l'Infante, gouvernante des Pays-Bas, lui fit graver le ſiége de Breda. *Louis XIII* l'appela à Paris, pour deſſiner le ſiége de la Rochelle & celui de l'iſle de Rhé. Ce prince le pria enſuite de graver la priſe de Nancy, dont il venoit de ſe rendre maître. *Je me couperois*, dit-il, *plutôt le pouce, que de rien faire contre l'honneur de mon Prince & de mon Pays.* Le roi, charmé de ſes ſentimens, dit que le *Duc de Lorraine étoit heureux d'avoir de tels ſujets.* Une forte penſion, qu'il lui offrit, ne put l'arracher à ſa patrie; il y mourut le 28 mars 1635, à 42 ans. On mit ſur ſon tombeau une épitaphe latine, avec ces quatre vers françois :

« En vain on feroit des volumes
Sur les louanges de Callot.
Pour moi, je n'en dirai qu'un mot;
Son burin vaut mieux que nos plumes. »

Quoique *Callot* fût d'une famille noble, qui dès l'an 1417 avoit poſſédé les premières charges de ſa patrie, il ne crut point déroger en ſe conſacrant à la culture des arts. Il s'y livra avec une ardeur qui ſervit beaucoup à multiplier ſes productions. Son œuvre contient environ ſeize cents pièces. La plus grande partie & la plus eſtimée de ſes ouvrages eſt à l'eau-forte. Perſonne n'a poſſédé à un plus haut degré, le talent de ramaſſer dans un petit eſpace une infinité de figures, & de repréſenter dans deux ou trois coups de burin, l'action, la démarche, le caractère particulier de chaque perſonnage. La variété, la naïveté, la vérité, l'eſprit, la fineſſe, caractériſent ſon burin. Ses *Foires*, ſes *Supplices*, ſes *Misères de la Guerre*, ſes *Siéges*, ſes *Vies*, ſa grande & ſa petite *Paſſion*, ſon *Eventail*, ſon *Parterre*, ſes *Tentations de S. Antoine*, ſon *Martyre des Innocens*, ſes *Gueux contrefaits*, le *Carrouſel de Nancy*, ſes *Vues du Pont-neuf*, ſeront admirées & recherchées tant qu'il y aura des

artiſtes & des curieux : *Voyez* II. THOMASSIN. La célèbre Mad. *de Grafigny* étoit arrière-petite-nièce de cet artiſte.

CALLY, (Pierre) du diocèſe de Séez, fut profeſſeur d'éloquence & de philoſophie à Caen. Il mourut en 1709, principal du collége des Arts de cette ville. On a de lui une édition de l'ouvrage de *Boëce* : *De Conſolatione Philoſophiæ, ad uſum Delphini*, avec un long commentaire. Il s'eſt fait encore plus connoître par un ouvrage moins utile, mais plus ſingulier, intitulé : *Durand commenté*, ou L'*Accord de la Philoſophie avec la Théologie, touchant la Tranſſubſtantiation*, 1700, in-12. Il y renouveloit le ſentiment du célèbre *Durand*. Cet auteur avoit prétendu, que ſi jamais l'Égliſe décidoit qu'il y avoit une tranſſubſtantiation dans le myſtère de l'Euchariſtie, il falloit qu'il reſtât quelque choſe de ce qui étoit auparavant le pain, pour mettre de la différence entre la création ou la production d'une choſe qui n'étoit point, & l'annihilation ou la deſtruction d'une choſe réduite au néant. *Neſmond*, alors évêque de Bayeux, s'éleva contre ce ſentiment, & *Cally* ſe rétracta.

CALMET, (D. Auguſtin) né à Meſnil-la-Horgne en 1672, Bénédictin de Saint-Vannes en 1688, fit paroître de bonne heure de grandes diſpoſitions pour les langues Orientales. Après avoir enſeigné la philoſophie & la théologie à ſes jeunes confrères, il fut envoyé, en 1704, à l'abbaye de Munſter, en qualité de ſous-prieur. Il y forma une académie de huit ou dix religieux, uniquement occupés de l'étude des Livres ſaints. C'eſt là qu'il compoſa en partie ſes *Commentaires*. D. *Mabillon* & le célèbre abbé *Duguet* l'ayant déterminé à les publier en françois plutôt qu'en latin, il ſuivit leur conſeil. Sa congrégation récompenſa ſes travaux en le nommant abbé de Saint-Léopold de Nancy en 1718, & enſuite de Senones en 1728. Il mourut dans cette dernière abbaye, le 25 octobre 1757, à 85 ans. *Benoît XIII* lui avoit offert en vain un évêché *in partibus*. Ses vertus ne le cédoient point à ſes lumières. Il avoit du ſavoir ſans morgue, & de la piété ſans rigoriſme. Son caractère étoit plein de douceur & de bonté. L'étude ne lui fit pas négliger l'adminiſtration du temporel de ſon abbaye ; il y fit des réparations & des embelliſſemens, & augmenta beaucoup la bibliothèque. *Voyez* ſa *Vie*, in-8°, par D. *Fangé*, ſon neveu, & ſon ſucceſſeur dans l'abbaye de Senones. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dans leſquels on remarque une érudition vaſte, ſans être toujours choiſie. I. *Commentaire littéral ſur tous les livres de l'ancien & du nouveau Teſtament*, en 23 volumes in-4°, imprimés depuis 1707 juſqu'en 1716; réimprimés en 26 volumes in-4°, & 9 in-folio ; & abrégés en 14 vol. in-4.° *Rondet* a donné une nouvelle édition de cet Abrégé, 1767—1773, en 17 vol. in-4°, à Avignon. *Voyez* RONDET. On s'eſt plaint que, dans le Commentaire & dans l'Abrégé, on ne s'attachoit pas aſſez à faire diſparoître les difficultés formées par les philoſophes contre beaucoup de paſſages des Livres ſaints : ce qui étoit d'autant plus aiſé, qu'il a paru dans ces derniers temps des réponſes très-ſatisfaiſantes à toutes ces difficultés. II. Les *Diſſertations* & les *Préfaces* de ſes Commentaires, réimprimées ſéparément à Paris en 1720, avec dix-neuf *Diſſertations* nouvelles, en 2 volumes

in-4.° C'eſt la partie la plus agréable & la plus recherchée du Commentaire de D. *Calmet*. Il compile tout ce qu'on a avancé avant lui ſur la matière qu'il traite ; mais il eſt rare qu'il faſſe penſer. Il y a plus de faits que de réflexions ; mais comme la plupart de ces faits intéreſſent la curioſité des érudits, ce recueil a été très-bien accueilli. Il ne faut pas toujours compter ſur l'exactitude de ſes citations, parce qu'il cite ordinairement d'après d'autres. Auſſi les incrédules qui ont puiſé certaines objections dans ſes *Commentaires*, en écartant les réponſes, ont été ſouvent convaincus d'allégations fauſſes. III. L'*Hiſtoire de l'ancien & du nouveau Teſtament*, pour ſervir d'introduction à l'*Hiſtoire Eccléſiaſtique* de *Fleury*, en 2 & 4 vol. in-4°, & en 5 & 7 vol. in-12. Ce n'eſt point une Hiſtoire écrite d'un ſtyle de roman, telle que celle du P. *Berruyer*. L'auguſte ſimplicité des écrivains ſacrés y eſt conſervée, & leur récit eſt quelquefois appuyé de l'autorité des hiſtoriens profanes. IV. *Dictionnaire hiſtorique, critique & chronologique de la Bible* ; à Paris 1730, en 4 vol. in-folio, avec des figures & une Bibliothèque ſacrée à la tête. « Nous nous ſommes propoſés, dit-il dans la *Préface*, de donner ici un Dictionnaire de la Bible, dans le goût & dans le deſſein de notre Commentaire ſur l'Ecriture, c'eſt-à-dire que nous nous attachons principalement à la lettre, à l'Hiſtoire, à la critique ; nous expliquons les termes difficiles ; nous comparons le texte de la Vulgate à l'Hébreu ; nous marquons exactement la poſition des provinces, des villes, des bourgades, des montagnes, des rivières, dont il eſt parlé dans l'Ecriture ; nous fixons par une bonne chronologie les événemens fameux, & nous tâchons d'éclaircir les difficultés qu'il y a ſur les noms des plantes, des pierres précieuſes, des animaux, des fruits ; nous rapportons ce qu'on ſait des coutumes, des fêtes, des cérémonies des Hébreux, de leurs monnoies, de leurs meſures tant longues que creuſes : en ſorte que ce Dictionnaire peut être conſidéré, non-ſeulement comme l'abrégé, mais même comme le ſupplément de notre Commentaire, & tenir lieu de prolégomènes & d'introduction à l'Ecriture, à la Chronologie, à l'Hiſtoire, à la Géographie Sainte ; & des Livres qui traitent de la Police, de la République, des Lois, des mœurs & des cérémonies des Juifs ; de leurs plantes, de leurs pierreries, de leurs animaux, de leurs maladies. Sur ce pied cet ouvrage eſt comme une bibliothèque qui tient lieu d'une infinité de Livres, & un répertoire très-utile pour ceux qui veulent lire l'Ecriture avec fruit. » Dom *Calmet* y réduit par ordre alphabétique tout ce qu'il avoit répandu dans ſes *Commentaires* & dans ſon *Hiſtoire de l'ancien & du nouveau Teſtament* ; mais, au lieu d'abréger ſes livres & de donner des analyſes bien faites, il les copie ordinairement mot à mot. Les figures ont renchéri ce Dictionnaire, ſans donner toujours une idée vraie de l'objet qu'elles repréſentent. Peut-on beaucoup compter, par exemple, ſur celle de la *Tour de* BABEL ? V. *Hiſtoire eccléſiaſtique & civile de la Lorraine*, 3 volumes in-folio, réimprimée en 5, 1745 : la meilleure qu'on ait publiée de cette province. VI. *Bibliothèque des Ecrivains de Lorraine*, in-fol., 1751. C'eſt un recueil de mémoires, plutôt qu'une véritable bibliothèque critique. VII. *Hiſtoire univer-*

ſelle, ſacrée & profane, en 15 vol. in-4.° Cet ouvrage, écrit d'un ſtyle un peu peſant, n'eſt pas encore achevé. L'auteur s'eſt trop étendu ſur l'hiſtoire eccléſiaſtique & monaſtique. A cela près, l'ouvrage eſt ſavant & aſſez détaillé. Il copie un peu trop les hiſtoriens modernes, au lieu d'aller à la ſource. Il a pris mot pour mot dans *Fleury* tout ce qui regarde l'hiſtoire de l'Egliſe; & lorſqu'il l'abrége, il ne le fait ni avec autant d'agrément, ni avec autant de ſoin que l'abbé *Racine*. VIII. *Diſſertations ſur les apparitions des Anges, des Démons & des Eſprits, & ſur les Revenans & Vampires de Hongrie*; Paris 1746, in-12; & Einſidlen, 1749, 1 volume in-12: compilation faite par un vieillard dont le jugement eſt affoibli. IX. *Commentaire littéral, hiſtorique & moral ſur la Règle de S. Benoît*; 1734, 2 vol. in-4.° Il y a des choſes curieuſes ſur des uſages antiques, & les Bénédictins ne ſont pas les ſeuls qui puiſſent lire ce livre avec fruit. X. Dom *Calmet* a laiſſé en manuſcrit d'autres ouvrages, ou plutôt d'autres recueils; car il copioit, ou faiſoit copier tout ce qu'il trouvoit de curieux dans la multitude des livres qu'il liſoit, ou qu'il avoit lus.

CALMO, (André) né à Veniſe vers 1510, fut en même temps comédien célèbre & auteur. Il a compoſé pluſieurs Comédies en proſe, dont la meilleure eſt la *Rodiana*, qui lui appartient véritablement, quoiqu'imprimée ſous le nom de *Ruzzante*. On a auſſi de lui un volume de Lettres, ſous le titre de *Lettere piacevoli*, Veniſe 1684, in-8°, qui ont eu de la vogue en leur temps. Ces Lettres, ainſi que preſque tous ſes autres ouvrages, ſont écrites en patois Vénitien. *Calmo* mourut à Veniſe, en 1571.

CALOCER, homme de baſſe naiſſance, après avoir gagné longtemps ſa vie à conduire des chameaux, devint chef de voleurs, & ſe fit appeler roi dans l'iſle de Chypre. Son audace ne reſta pas impunie. *Delmatius*, neveu de *Conſtantin le Grand*, le prit vers l'an 324, & le punit en eſclave. *Théophanes* dit qu'il fut brûlé vif à Tharſe; mais on ne puniſſoit du feu ni les rebelles, ni les voleurs.

I. CALO-JEAN, *Voyez* JEAN n° L.

II. CALO-JEAN, *ou* BEAU-JEAN, *ou* JOANNITZ, roi des Bulgares dans le 13e ſiècle, ſe ſoumit à l'Egliſe Romaine ſous *Innocent III*, en 1202. Il fit la guerre à l'empereur *Baudouin*, & l'ayant pris dans une embuſcade, il le tint priſonnier plus d'un an à Trinobis ou Ernoë, capitale de la Bulgarie: enſuite il le fit mourir cruellement en 1206. *Voy.* I. BAUDOUIN. Il mourut lui-même peu de temps après.

CALPRENÈDE, (Gautier de Coſtes, ſeigneur de la) gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, natif du diocèſe de Cahors, plut à la cour par la gaieté de ſon caractère & l'enjouement de ſon eſprit. Il contoit plaiſamment. La reine ſe plaignant un jour à ſes femmes-de-chambre de leur peu d'aſſiduité auprès de ſa perſonne, elles lui répondirent « qu'il y avoit dans la première ſalle de ſon appartement un jeune homme, qui donnoit un tour ſi agréable à ſes hiſtoriettes, qu'on ne pouvoit ſe laſſer de l'écouter. » Cette princeſſe l'ayant entendu,

le gratifia d'une penſion. *La Calprenède* mourut au grand Andely-ſur-Seine, en 1663. Il s'annonça d'abord par des romans, *Sylvandre*, *Caſſandre*, *Cléopâtre*, *Pharamond*. Ces trois derniers romans, qui ſont chacun en dix à douze gros vol. in-8°, ſont tiſſus d'aventures contées longuement & écrites avec négligence. « Cependant, dit un littérateur, malgré tout le mépris qu'on affecte pour *la Calprenède*, on ne peut ſe diſſimuler qu'il n'ait été, parmi nous, comme le reſtaurateur du genre romaneſque. Avant lui, nos romans n'étoient qu'un amas d'événemens bizarres, de prodiges incroyables, en un mot, des archives de féeries. Il les a rendus raiſonnables, intéreſſans; il les a ſoumis aux règles de l'intrigue, de l'unité : s'il ne les eût pas fait ſi longs, le commun des lecteurs pourroit s'en accommoder encore, à l'exemple de quelques poëtes qui y ont puiſé tant de fois les ſituations, les ſujets même de leurs opéra & de leurs tragédies. » On dit que le grand *Condé* ſe plaiſoit à lui fournir des épiſodes. On a encore de *la Calprenède* pluſieurs tragédies, qui ont eu le ſort de ſes romans, & qui en ont preſque toujours le ton. Il met dans la bouche de ſes héros plus de pointes emphatiques, que de ſentimens. Cependant ſon *Comte d'Eſſex*, la moins mauvaiſe de ſes pièces, offre quelques bonnes ſcènes, que *Boyer* a copiées en partie dans ſa tragédie du même nom. Les autres pièces de *la Calprenède* ſont : *Bradamante*, *Jeanne d'Angleterre*, *Clarionte*, *Phalante*, *Béliſaire*, *Erménégilde*, qui eſt en proſe, & a donné à *La Mothe* l'idée d'écrire ainſi la tragédie; la *Mort des Enfans d'Hérode*, *Edouard*, & la *Mort de Mithridate*. Celle-ci fut jouée, pour la première fois, le jour des Rois; *Mithridate* y prend une coupe pour s'empoiſonner; comme il l'approchoit de ſes lèvres, le parterre cria : *le Roi boit! le Roi boit!* ce qui hâta la chute de la piece. Le cardinal *de Richelieu* ayant eu la patience d'entendre lire une tragédie de *la Calprenède*, dit que « la pièce n'étoit pas mauvaiſe, mais que les vers étoient lâches. » *Comment lâches!* s'écria le rimeur Gascon : *Cadédis, il n'y a rien dé lâche dans la maiſon dé* Calprénède... *Deſpréaux* dit de lui :

Tout a l'humeur Gaſconne en un auteur Gaſcon;
Calprénède & Juba *parlent du même ton.*

La Calprenède avoit été employé dans quelques négociations.

CALPURNIE, quatrième femme de *Jules-Céſar* & fille de *Piſon*, rêva, dit-on, que l'on aſſaſſinoit ſon mari entre ſes bras, la veille de la mort de ce grand homme. On ajoute même qu'en s'éveillant, la porte de la chambre où ils couchoient s'ouvrit d'elle-même avec un grand bruit. Elle ne put obtenir de *Céſar*, ni par ſes larmes, ni par ſes prières, qu'il ne ſortiroit point. Ce héros ayant cédé aux inſtances de *Brutus*, qui lui dit qu'*il étoit honteux de ſe régler ſur les rêves d'une femme*, ſe rendit au ſénat, & il y fut poignardé par *Brutus* lui-même. « La beauté de *Calpurnie*, dit un hiſtorien, étoit accompagnée d'une grande ſageſſe, d'un eſprit fort vaſte, d'une éloquence qui ne cédoit en rien à celle des plus habiles orateurs, & d'une généroſité vraiment romaine, & telle qu'il la falloit à l'épouſe d'un homme qui, ayant formé le projet le plus grand & le plus audacieux

que l'eſprit humain puiſſe enfanter, aſpiroit à la conquête de l'univers. Elle conſerva, dans l'une & dans l'autre fortune, une égalité d'ame que rien ne put jamais altérer. Quelque haut que fût le point de gloire où *Céſar* monta par ſes victoires & par ſes triomphes, elle n'en devint ni plus fière, ni plus orgueilleuſe. Tous les jours de ſa vie, on la trouva toujours la même. » Après la mort de ſon époux, *Calpurnie* paſſa le reſte de ſes jours dans la maiſon de *Marc-Antoine*.

CALPURNIUS, Sicilien, poëte bucolique du 3e ſiècle, contemporain de *Néméſien*, poëte bucolique comme lui, a laiſſé ſept *Églogues*, traduites élégamment par *Mairault*, in-12. *Voyez* MAIRAULT. On les trouve dans les *Poetæ rei venaticæ*, Leyde 1728, in-4°; & dans les *Poetæ latini minores*, Leyde 1731, 2 vol. in-4.° Le langage des bergers de *Calpurnius* eſt moins pur & moins naturel que celui des bergers de *Virgile*, ce poëte de la nature & de la raiſon. *Calpurnius* offre quelques morceaux, où la vie champêtre eſt peinte avec grace, & le ſentiment rendu avec vérité; mais dans tout le reſte, on reconnoît le poëte du 3e ſiècle.

CALPURNIUS-PISO, *Voyez* PISO, n^os^ I, II, III, &c.

CALVAIRE, (Les Filles du) ordre de religieuſes, fondé par *Antoinette* d'*Orléans*, ſous la direction du fameux P. *Joſeph du Tremblai*, Capucin. *Voyez* ANTOINETTE & XII. JOSEPH.

CALVART, (Denys) peintre, *né à* Anvers en 1552, ouvrit une *école* à Bologne en Italie, d'où ſortirent le *Guide*, l'*Albane*, le *Dominiquin*, & pluſieurs autres grands-maîtres dignes d'être ſes diſciples. *Calvart* poſſédoit toutes les ſciences néceſſaires ou même utiles à la peinture: l'architecture, la perſpective, l'anatomie. Ses ouvrages les plus remarquables ſont à Bologne, à Rome, à Reggio. On les eſtime pour la diſpoſition, l'ordonnance, la nobleſſe, le coloris. Ils ont été gravés pour la plupart par *Gilles Sadeler* & par *Auguſtin Carrache*. Les deſſins de ce peintre ſont d'ordinaire à la ſanguine, à l'encre de la Chine ou à la pierre noire. *Calvart* mourut à Bologne en 1619, à 67 ans.

CALVERT, (George) né dans la province d'Yorck en 1582, ſecrétaire d'état en 1618, ſe démit de cette charge, & obtint de *Charles I* une permiſſion pour lui & ſes deſcendans, d'établir des colonies dans le Mariland. La douceur & l'humanité furent les ſeules armes qu'il employa contre les Indiens. Il mourut à Londres en 1632, eſtimé des Proteſtans & regretté des Catholiques.

CALVI, (Lazaro) fameux peintre de Gênes au 16e ſiècle, a laiſſé ſes principaux ouvrages dans ſa patrie.

CALVIN, (Jean) naquit à Noyon le 10 juillet 1509, d'un tonnelier, qui devint notaire & procureur fiſcal de l'évêché. Sa mère étoit fille d'un cabaretier de Cambrai. *Jean* leur fils fut pourvu à l'âge de 12 ans d'une chapelle dans la cathédrale de Noyon, & quelques années après d'une cure, quoiqu'il n'ait jamais été élevé au ſacerdoce. Son père

aimoit mieux faire de lui un avocat qu'un théologien : il ſemble qu'il prévoyoit les nouveautés qu'il voudroit introduire dans l'Egliſe. Après avoir étudié le droit à Orléans, il alla en prendre des leçons à Bourges ſous le fameux *Alciat*. C'eſt là qu'il connut le Luthérien *Wolmar*, qui lui inſpira en même temps du goût pour la langue Grecque, & pour la liberté de penſer. De Bourges, *Calvin* paſſa à Paris, où il ſe fit connoître en 1532, par ſon *Commentaire* ſur les deux livres de *Sénèque*, *De la Clémence*. Ayant mis à la tête de cet ouvrage le nom de *Calvinus*, on l'a depuis appelé CALVIN, quoique ſon véritable nom fût *Cauvin*. Ses liaiſons avec les partiſans de la nouvelle doctrine, & ſon ardeur à la ſoutenir, l'obligèrent à quitter Paris. Retiré à Angoulême, il y enſeigna le Grec, & y prêcha ſes erreurs. Il courut enſuite à Poitiers, à Nérac, de Nérac à Paris ; mais, craignant toujours qu'on ne l'arrêtât, il ſe rendit à Baſle. C'eſt dans cette ville qu'il publia, en 1535, ſon livre de l'*Inſtitution Chrétienne*, traduit par lui-même en latin, dont la meilleure édition eſt celle de *Robert Etienne*, 1553, in-folio. Il compoſa cet ouvrage fameux pour ſervir d'apologie aux Réformés, condamnés aux flammes par *François I*. C'eſt l'abrégé de toute ſa doctrine. Ce fut le Catéchiſme de tous ſes diſciples. Le plan de l'*Inſtitution* fut dreſſé ſur celui du *Symbole des Apôtres*. Il y a quatre parties dans ce ſacré formulaire de doctrine : la première ſur Dieu le Père, & ſur la création ; la ſeconde ſur ſon divin Fils & ſur la rédemption ; la troiſième ſur le Saint-Eſprit ; la quatrième ſur l'Égliſe Catholique & les biens ſpirituels qu'elle poſsède. *Calvin* diviſa de même ſon *Inſtitution* en quatre livres, dont chacun répond à une des parties du Symbole. Il le dédia à *François I*, avec une préface pleine d'éloquence, d'adreſſe & d'artifice. Dans le corps de l'ouvrage il ne s'écarta guères des ſentimens de *Luther* ; il enchérit même beaucoup par-deſſus : la préſence réelle eſt le ſeul point ſur lequel il ne s'accorde pas avec lui. A travers les expreſſions fortes dont il ſe ſert en parlant de la préſence du Corps & du Sang de Jéſus-Chriſt dans l'Euchariſtie, on voit qu'il penſe que le Corps du Sauveur n'eſt réellement & ſubſtantiellement que dans le ciel. En blâmant les erreurs répandues dans cet ouvrage, on doit louer la pureté & l'élégance du ſtyle, ſoit en latin, ſoit en françois ; car le nouvel apôtre le compoſa dans ces deux langues. On y découvre un eſprit ſubtil & pénétrant, un ſavant conſommé dans l'étude de l'Écriture & des Pères ; mais toutes ces qualités ſont ternies par le peu de diſcernement dans le choix des opinions, par des déciſions téméraires & des déclamations emportées. Les principales erreurs répandues dans cet ouvrage & dans celui *de la Cène*, ſont : que le libre arbitre a été éteint entièrement par le péché, & que Dieu a créé les hommes pour être le partage des démons ; non qu'ils l'aient mérité par leurs crimes, mais parce qu'il lui plaît ainſi. Les vœux, ſi l'on excepte ceux du baptême, ſont une tyrannie. Il ne veut ni culte extérieur, ni invocation des Saints, ni chef viſible de l'Égliſe, ni évêques, ni prêtres, ni fêtes, ni croix, ni bénédictions, ni aucune de ces cérémonies ſacrées, que la religion reconnoit être ſi utiles au culte de Dieu, & la phi-

loſophie être ſi néceſſaires à des hommes matériels & groſſiers, qui ne s'élèvent que par les ſens à l'adoration de l'Être ſuprême. Il n'admet que deux ſacremens, le *Baptême* & la *Cène*. Il anéantit les indulgences, le purgatoire, la meſſe, &c. Le patriarche de la nouvelle Réforme, après différentes courſes en Suiſſe & en Italie, vint avec *Farel* s'établir à Genève, où il fut fait prédicateur & profeſſeur en théologie. Une *diſpute* ſur la manière de célébrer la Cène, l'en fit chaſſer au bout de deux ans, en 1538. Rappelé après trois ans de ſéjour à Straſbourg, il y fut reçu comme le pape de la nouvelle égliſe. Genève devint dès-lors le théâtre du Calviniſme. Il y établit une diſcipline ſévère, fonda des conſiſtoires, des colloques, des ſynodes, des anciens, des diacres, des ſurveillans. Il régla la forme des prières & des prêches, la manière de célébrer la Cène, de baptiſer, d'enterrer les morts. Auſſi bon juriſconſulte que théologien dangereux, il dreſſa, de concert avec les magiſtrats, un code de lois civiles & eccléſiaſtiques, approuvé alors par le peuple, & regardé encore aujourd'hui comme le code fondamental de la république. Il fit plus; il rétablit une eſpèce d'inquiſition, une chambre conſiſtoriale, avec droit de cenſure & d'excommunication. La rigueur de ſon conſiſtoire déplut à divers citoyens de Genève, & ſur-tout aux jeunes gens qu'il menaçoit de peines temporelles. « Il ſemble aux jeunes gens, écrivoit-il à un de ſes amis, que je les preſſe trop; mais ſi la bride ne leur étoit tenue roide, ce ſeroit pitié.... Il y en a un qui eſt en danger de payer un écot bien cher; je ne ſais ſi ſa vie n'y demeurera point. » Ainſi le *Calviniſme*, qu'on a cru être plus favorable à la liberté qui eſt l'eſſence des républiques, eut pour auteur un homme dur juſqu'à la tyrannie. Le médecin *Michel Servet* lui ayant écrit quelques lettres ſur le myſtère de la Trinité, *Calvin* s'en ſervit pour le faire brûler vif, ne penſant plus à ce qu'il avoit écrit lui-même contre les perſécuteurs des hérétiques. D'autres temps, d'autres ſentimens. Pourſuivi en France, il écrivit contre les intolérans; maître à Genève, il ſoutint qu'il falloit condamner aux flammes ceux qui ne penſoient pas comme lui. *Valentin Gentilis*, autre Arien, commençant à faire du bruit, le patriarche de Genève le fait arrêter, le condamne à faire amende honorable, & l'oblige de ſe ſauver à Lyon. *Calvin*, la plume à la main, traita ſes adverſaires avec un emportement indigne d'un théologien. Il leur prodigue les épithètes de *pourceau*, d'*âne*, de *chien*, de *cheval*, de *taureau*, d'*ivrogne*, d'*enragé*. Lorſque *Charles-Quint* eut réduit, par ſes armes victorieuſes, la ligue de Smalkalde, le réformateur de Genève l'appela Tyran, *Antiochus*, lui ſouhaita un redoublement de goutte, & traita ſon frère *Ferdinand* de *Sardanapale*. Son humeur violente n'empêcha pas qu'il n'eût beaucoup de ſectateurs. Ce culte nu & dépouillé de tout, qu'il avoit introduit, fut un appât pour ceux qui croyoient par ce moyen s'élever au-deſſus des ſens & ſe diſtinguer du vulgaire. *Calvin*, enivré du progrès de ſa ſecte, mais accablé d'infirmités, mourut à Genève le 27 mai 1564, à 55 ans, laiſſant un grand nom, beaucoup d'admirateurs, & encore plus d'ennemis. Il s'étoit marié dans ſa 30ᵉ année, à Strasbourg en 1539: « afin de donner en ſa perſonne,

dit le Père *Fabre*, un exemple de la liberté qu'il accordoit à ceux de ſa ſecte, d'uſer d'une femme, même après avoir fait vœu de continence perpétuelle en prenant les ordres ſacrés. » Sa femme ſe nommoit *Idelette de* BURE, veuve d'un anabaptiſte, à laquelle il fit changer de ſentimens pour l'épouſer. Il n'en eut qu'un fils, qui mourut avant lui. La mère étoit morte en 1549. —On a toujours regardé *Calvin* comme le ſecond chef du Proteſtantiſme. On l'a comparé à *Luther*, plus impétueux & moins ſouple que lui, mais auſſi hardi à enfanter des opinions & auſſi ardent à les ſoutenir. L'Allemand avoit quelque choſe de plus original & de plus vif. Le François, inférieur pour le génie, l'emportoit par l'art. Tous deux d'une véhémence extraordinaire; mais le premier plus éloquent de vive voix, & l'autre plus pur, plus correct dans ſes écrits. L'amour propre de *Luther* tenoit de ſon humeur violente; celui de *Calvin* étoit plus délicat, & ne ſe montroit qu'à demi. Il eut plus de peine à corriger ſon caractère. *Je ſuis*, diſoit-il, *colère de ma nature : je combats ſans ceſſe contre ce défaut; mais juſqu'ici ç'a été preſque ſans ſuccès.* Auſſi les Genevois, en comparant ſon humeur bilieuſe avec le caractère de *Théodore de Bèze*, qui étoit doux & aimable, diſoient, « qu'*ils aimeroient mieux être en enfer avec celui-ci, qu'en paradis avec celui-là.* » Calvin étoit d'ailleurs déſintéreſſé, ſobre, laborieux. Il ne laiſſa en mourant que la valeur de ſix-vingts écus d'or. Il étoit capable d'un très-grand travail, malgré la foibleſſe de ſon tempérament. Il profeſſoit la théologie trois fois la ſemaine, & prêchoit au moins tous les huit jours. Il viſitoit les malades avec beaucoup de ſoin, écoutoit ceux qui s'adreſſoient à lui pour lui demander des lumières ou des avis, & quoiqu'il reçût beaucoup de viſites, il répondoit à toutes les lettres qu'on lui écrivoit. Enfin, s'il ſe fit des partiſans par ſon eſprit, il les conſerva par ſon zèle, ſon activité & ſon adreſſe. *Voyez* la VIE de *Calvin* par *Gillot* : elle eſt aſſez eſtimée. Ses Ouvrages ont été imprimés à Amſterdam en 1667, quoique le titre porte 1671, en 9 vol. in-folio. Les curieux recherchent un *Traité* ſingulier de cet héréſiarque, pour prouver que les *Ames ne dorment pas juſqu'au jour du jugement*, Paris 1558, in-8.° Ses *Commentaires* ſur l'Écriture, ſont la partie la plus conſidérable de ſes Œuvres. L'auteur, très-médiocre hébraïſant, les a remplis, ſuivant l'abbé de *Longuerue*, de ſermons, d'invectives & de ſens étrangers. On voit briller dans la plupart de ſes autres écrits du ſavoir, de la pénétration, de la politeſſe : rien ne le flattoit davantage que la gloire de bien écrire. *Veſtphale*, Luthérien, l'ayant traité de déclamateur : « Il a beau faire, répondit *Calvin*, jamais il ne le perſuadera à perſonne; l'univers ſait avec quelle force je preſſe un argument, avec quelle préciſion je ſais écrire... » Et pour prouver qu'il n'eſt pas déclamateur, il dit à ſon critique : *Ton école n'eſt qu'une puante étable à pourceaux.... m'entends-tu, chien ? m'entends-tu bien, frénétique ? m'entends-tu bien, groſſe bête ?* Quels mots dans la bouche d'un réformateur ! On a eu bien raiſon de dire, que ſi *Luther* & *Calvin* revenoient au monde dans un ſiècle plus poli & plus éclairé que le leur, ils ne feroient guères plus de bruit que les ſcolaſtiques des ſiècles de barbarie. Cependant le Calviniſme s'eſt toujours maintenu

à Genève qui fut ſon berceau, & d'où il ſe répandit en France, en Hollande & en Angleterre. Il fut la religion dominante des Provinces-Unies, juſqu'en 1572, & quoique, depuis, cette république ait toléré toutes les ſectes, le Calviniſme y eſt toujours la religion de l'État. En Angleterre, il a toujours été en décadence depuis le règne d'*Eliſabeth*, malgré les efforts des Puritains & des Presbytériens pour le faire prédominer. Maintenant il n'y eſt plus guères profeſſé que par des non-Conformiſtes, quoiqu'il ſubſiſte encore, mais bien mitigé, dans la doctrine de l'égliſe Anglicane. Il eſt encore dans toute ſa vigueur en Ecoſſe, auſſi-bien que dans une partie de la Pruſſe. Des treize cantons Suiſſes, ſix ſont Calviniſtes. La religion eſt auſſi mélangée dans quelques parties de l'Allemagne, comme dans le Palatinat. Mais la religion Catholique commence à y être la dominante, & la fille légitime prendra tôt ou tard la place des bâtardes qui l'avoient chaſſée... Pluſieurs de nos frères ſéparés ont été frappés de cet argument victorieux de *Boſſuet*: « Nous datons du temps des Apôtres, ſans interruption & juſqu'à nos jours. Vous êtes de nouveaux venus arrivés d'hier & ſans miſſion; ou réuniſſez-vous tout-à-fait à nous, ou ſéparez-vous-en tout-à-fait; & ceſſez d'être Chrétiens, ſi vous ne voulez vous réſoudre d'être tout franchement & tout uniment Catholiques. » En France, où le Calviniſme s'étoit introduit ſous *François I*, il fit les plus grands ravages. Neuf guerres civiles remplirent ce royaume de carnage & de ſang. Sous la minorité de *Charles IX*, la reine *Catherine de Médicis* attiſa le feu pour conſerver ſon autorité; armant les Proteſtans contre les Catholiques, & les *Guiſes* contre les *Bourbons*, pour les accabler les uns par les autres. Cette funeſte politique aigrit les plaies de l'État, ſans fermer celles de l'Égliſe. Les batailles de Dreux, de Saint-Denys, de Jarnac, de Moncontour, ſignalèrent le règne de *Charles IX*. Les plus grandes villes étoient alors priſes, repriſes, ſaccagées tour à tour par les partis oppoſés. On faiſoit mourir les priſonniers de guerre par des ſupplices recherchés; on maſſacroit les citoyens; on inventoit des tourmens nouveaux pour exterminer les prêtres & les moines. Les égliſes étoient miſes en cendre par les prétendus Réformés, & les temples par les Catholiques. Les empoiſonnemens & les aſſaſſinats n'étoient regardés que comme des vengeances d'ennemis habiles. Enfin, une paix plus funeſte que la guerre produiſit la *Saint-Barthélemi*, qui mit le comble à tant d'horreurs. Le règne de *Henri III* fut preſque auſſi malheureux que celui de *Charles IX*; & *Henri IV*, ſon ſucceſſeur, ne put remédier à tant de maux, qu'en ſe faiſant Catholique, & en accordant l'Édit de Nantes aux Proteſtans. La révocation de cet édit, faite en 1685 par *Louis XIV*, n'éteignit point le Calviniſme en France. Preſque tous les grands ſeigneurs l'abandonnèrent; mais le Tiers-état & le peuple conſervèrent cette croyance, & l'on compte aujourd'hui environ huit cent mille Calviniſtes répandus dans le Languedoc, la Guyenne, le Poitou, le Dauphiné, la Normandie, & dans quelques autres provinces. « Pour bien apprécier les malheurs que la Réforme a cauſés à la France, dit l'abbé *Pluquet*, il faudroit à la perte qu'elle a faite par

la révocation de l'Édit de Nantes, ajouter tout ce qui a péri dans les ſupplices & dans les guerres, depuis le premier bûcher qu'on alluma contre les Réformés en France, juſqu'à la révocation de l'Édit de Nantes; tous les citoyens qui ſortirent du royaume, depuis le banniſſement de *Jean le Clerc*, juſqu'au règne de *Louis XIV*; il faudroit évaluer tout le préjudice que reçurent la population, les mœurs, le progrès de la lumière dans un royaume, où, pendant plus d'un ſiècle & demi, les citoyens, armés & diviſés, ſe faiſoient la guerre comme les Alains, les Huns & les Goths l'avoient faite à l'Europe; en un mot, il faudroit ſavoir tous les avantages que les étrangers retirèrent de nos malheurs. Voilà les effets que produiſit dans la France une Réforme, qui ne rendoit ni la foi plus pure, ni la morale plus parfaite, qui renouveloit une foule d'erreurs condamnées dans les premiers ſiècles de l'Égliſe; dont les dogmes renverſoient les principes de la morale, qui nioit la liberté de l'homme; qui jetoit les hommes dans le déſeſpoir, ou leur inſpiroit une ſécurité funeſte; qui ôtoit tout motif pour la pratique de la vertu; qui ſe ſéparoit d'une Égliſe, à laquelle les Proteſtans éclairés ſont forcés de reconnoître qu'on ne peut reprocher aucune erreur fondamentale. »

CALVISIUS, (Sethon) chronologiſte de Groſleb dans la Thuringe, né en 1556, mort à Leipzig 1617, étoit fils d'un pauvre payſan. Il avoit du goût pour la muſique, & ce fut en donnant des leçons de cet art, qu'il ſe procura les moyens de cultiver les lettres. On a de lui pluſieurs ouvrages, dont on a fait cas autrefois. Le principal eſt ſon *Opus Chronologicum*, réimprimé à Franckfort en 1685, in-folio. Les calculs aſtronomiques ſont l'appui de ſa chronologie. *Scaliger* & pluſieurs autres ſavans ont fait l'éloge de cet ouvrage. Mais on n'en doit aucun à la critique qu'il publia en 1612, in-4°, contre le Calendrier Grégorien, ſous le titre d'*Elenchus Kalendarii à Gregorio XIII comprobati.*

CALVO, (Boniface) noble Gênois, cultiva la poéſie dans le 13e ſiècle. Pour ſe ſouſtraire à la fureur des factions, il quitta ſa patrie, & ſe réfugia auprès d'*Alphonſe X*, roi de Caſtille. Le goût de la poéſie Provençale qui régnoit à la cour de ce monarque, fut partagé par *Calvo*. On peut juger du mélange bizarre de galanterie & de religion qui régnoit alors, par ce vers du poëte Gênois: « Si Dieu vouloit aimer une dame de ce bas-monde, il auroit de quoi ſe ſatisfaire dans celle que j'aime. » Il ajouta dans une autre pièce où il déplore la mort de cette amie: « malheureux que je ſuis! Si je ſavois un genre de mort pire que la vie qui me reſte, je me la donnerois ſur le champ; mais ne pouvant le trouver, je continue une vie pleine d'amertume..... Avec elle, ont diſparu toutes mes eſpérances..... Elle diſoit & faiſoit ſi bien en tout point, que je ne prie pas Dieu de la recevoir dans ſon paradis. Le paradis me ſembleroit, ſans elle, mal meublé de courtoiſie. Dieu ne ſauroit manquer de la *loger où il eſt.* » *Calvo* fut envoyé par *Alphonſe*, au comte de Provence, qui lui fit épouſer une demoiſelle de la maiſon de *Vintimille.*

CALVO-GUALBES, (François de) né à Barcelone en 1627, d'une

famille féconde en grands-hommes ; paſſa au ſervice de la France, après s'être diſtingué contre les Maures. Il accompagna *Louis XIV* lorſque ce prince alloit conquérir la Hollande, paſſa des premiers le Rhin, défendit avec intrépidité Maſtricht, dont il étoit gouverneur, contre le prince d'*Orange*, & le contraignit de lever le ſiège. Ses ſervices lui méritèrent le grade de lieutenant-général. Il ſervit en cette qualité en Catalogne, paſſa à la nage la rivière de Ponte-Major, & chargea ſi rudement les ennemis, que, ſans la nuit, le duc de *Bournonville* leur général eût été fait priſonnier. Il ſignala ſa valeur en 1688 & 1689, & mourut l'année d'après à Deinſe, a 63 ans. C'étoit un homme intrépide. Les ingénieurs le preſſant de rendre Maſtricht : *Meſſieurs*, dit-il, *je n'entends rien à la défenſe d'une place ; mais tout ce que je ſais, c'eſt que je ne veux pas me rendre.*

CALVUS, *Voy.* LICINIUS.

CALYBE, (Mythol.) vieille prêtreſſe du temple de *Junon*. La furie *Alecto* prit ſa figure, pour exciter la haine de *Turnus* contre *Enée*.

CALYCÉ, jeune Grecque, aima un amant perfide. Dans ſon déſeſpoir, elle ſe précipita dans la mer du haut d'un rocher. Le poëte *Stéſichore* l'avoit célébrée dans ſes vers.

CALYCOPIS, fille d'*Otréus* roi de Phrygie, épouſa *Thoas* roi de Lemnos. C'eſt la *Vénus*, mère d'*Enée*. Après ſa mort, ſon mari la fit honorer comme une Déeſſe, inſtitua des fêtes en ſon honneur, & lui fit élever des temples à Paphos, Amathonte & à Byblos.

CALYPSO, (Mythol.) Nymphe, fille du *Jour*, ſelon quelques-uns ; ou de l'*Océan* & de *Thétis*, ſelon d'autres. Elle habitoit l'iſle d'Ogygie, que l'on préſume être l'iſle Gozo, où elle reçut favorablement *Ulyſſe*, qu'une tempête y avoit jeté. Elle l'aima, & vécut ſept ans avec lui ; mais le héros préféra ſa patrie & *Pénélope* à cette Déeſſe, qui lui avoit cependant promis l'immortalité, s'il eût voulu la partager avec elle.

CAMA, (Mythol.) Dieu de l'hymen chez les Indiens, qui lui conſacrent la marjolaine. Il porte, comme l'*Amour*, un arc & des flèches.

CAMALDULES, *Voyez* ROMUALD, (Saint) & AMBROISE *le Camald.*

CAMARGO, (Marie-Anne Cupi de) l'une des plus célèbres danſeuſes du ſiècle dernier, naquit à Bruxelles le 15 avril 1710. Son grand-père étoit un gentilhomme Italien, qui, s'étant établi en Flandres, y épouſa une Eſpagnole, de la noble famille de *Camargo*. Ce fut ce nom que *Marie-Anne Cupi* prit, lorſqu'elle commença de ſe montrer en public. Elle débuta à Bruxelles, vint à Rouen, puis à Paris, où elle parut avec de plus grands ſuccès dans le ballet, intitulé : Les *Caractères de la Danſe*. On remarqua dès-lors en elle beaucoup de nobleſſe, jointe aux graces, à la vivacité, à la légéreté, à la gaieté. Elle quitta l'Opéra en 1734, mais elle y rentra ſix ans après dans le ballet des *Fêtes Grecques & Romaines*, & le public l'applaudit avec tranſport. Elle ſe retira du théâtre en 1751, avec une penſion de la cour ; & depuis ſa retraite, juſqu'au 28 avril 1770, que les beaux-arts l'ont perdue, elle ſe fit éſti-

mer par une conduite modeſte, raiſonnable & chrétienne.

CAMBDEN, (Guillaume) ſurnommé le *Strabon*, le *Varron* & le *Pauſanias* d'Angleterre, naquit à Londres en 1551 d'un peintre. La recherche des antiquités de la Grande-Bretagne l'occupa une partie de ſa vie. Il la parcourut en entier, & c'eſt d'après ſes propres obſervations, qu'il publia ſa *Britannia*, la meilleure deſcription qu'on eût encore des iſles Britanniques. La reine *Eliſabeth* le récompenſa par l'office de roi-d'armes du royaume. Il mourut le 9 novembre 1623, à 73 ans, après avoir fondé une chaire d'hiſtoire dans l'univerſité d'Oxford. On a de lui pluſieurs ouvrages : I. Son excellente *Deſcription* de l'Angleterre, réimprimée pluſieurs fois ſous le titre de *Britannia*, vainement attaquée par un nommé *Broock*, & bien accueillie dans tous les temps. La meilleure édition en latin eſt celle de 1607, & en anglois de 1722; & celle de Londres, 1772, 2 volumes in-folio, figures. Cette Deſcription comprend l'Ecoſſe & l'Irlande; mais comme il eſt moins exact que lorſqu'il décrit l'Angleterre, qu'il connoiſſoit mieux, on lui fit ce diſtique :

Perluſtras Anglos oculis, Cambdene, *duobus*,
Uno oculos Scotos, *cæcus Hibernigenas*.

II. Un Recueil des *Hiſtoriens d'Angleterre*, en 1602, in-folio, qui fut reçu avec le même applaudiſſement que ſa Deſcription. III. Des *Annales d'Angleterre ſous le règne d'Eliſabeth*, 1615 & 1627, en 2 vol. in-folio, & Oxford 1717, 3 vol. in-8° : ouvrage exact, & auſſi vrai qu'on pouvoit l'attendre d'un homme qui écrivoit la vie de ſa bienfaitrice. IV. Un *Recueil de Lettres*, Londres 1691, in-4°, pleines d'anecdotes ſur l'hiſtoire civile & littéraire. *Voyez* ſa *Vie*, par *Smith*, à la tête.

CAMBERT, (N.) muſicien François, fut d'abord ſurintendant de la muſique de la reine-mère *Anne d'Autriche*. Il donna, le premier, des opéra en France, conjointement avec l'abbé *Perrin*, qui l'aſſocia au privilége que le roi lui avoit donné pour ce ſpectacle. *Lulli*, l'ayant éclipſé, & ayant obtenu en 1672 le privilége, *Cambert* paſſa en Angleterre. *Charles II* le fit ſurintendant de ſa muſique, charge qu'il exerça juſqu'en 1677, année de ſa mort. Il n'avoit pas le génie de *Lulli*; mais ſes mœurs étoient mieux réglées, & ſon caractère moins ſatirique. On a de lui les opéra d'*Ariane*, de *Pomone*; quelques *Diverliſſemens*, & de petits morceaux de muſique. Le talent de toucher l'orgue l'avoit d'abord fait connoître.

CAMBIAGE, *Voy.* CANGIAGE.

CAMBIS, (Marguerite de) baronne d'Aigremont en Languedoc, a traduit une *Lettre* de *Bocace* ſur la conſolation, & un ouvrage de *Jean-Georges Triſſin*, intitulé : les *Devoirs du veuvage*. Elle eſt morte à la fin du ſeizième ſiècle.

CAMBIS-VELLERON, (Joſeph-Louis-Dominique, marquis de) d'une famille ancienne du comtat Venaiſſin, ancien capitaine de dragons, & colonel-général de l'infanterie du Comtat & d'Avignon, naquit dans cette ville en 1706, & y mourut en 1772. Son goût pour les livres, qu'il connoiſſoit en littérateur habile, lui avoit fait amaſſer des richeſſes nombreuſes en ce genre; ſa bi-

bliothèque étoit une des plus belles de la province. Il ſe propoſoit de la rendre publique, lorſque la mort l'enleva. Nous avons de lui : I. *Un Catalogue raiſonné* des manuſcrits de ſon cabinet, 2 vol. in-4°, où l'on trouve des choſes curieuſes & recherchées. II. *Additions* ou *Mémoires hiſtoriques de la vie de Roger de Saint-Lary de Bellegarde*, in-12, 1767. Il avoit amaſſé beaucoup de matériaux pour l'hiſtoire de ſa patrie. Le marquis de *Cambis* étoit un vrai philoſophe Chrétien, d'un caractere ſérieux, d'une ame ferme, aimant la vertu & l'inſpirant par ſon exemple.

CAMBOLAS, (Jean de) préſident au parlement de Toulouſe, ramaſſa les *Déciſions notables* de ſa compagnie, que ſon fils publia long-temps après la mort de ſon père, en 1659, in-folio ; & qu'on a réimprimées en 1735, in-4.°

CAMBRA, fille de *Belin*, un des anciens rois Bretons, fut belle, ſavante & grande mathématicienne. *Jean Pits*, dit qu'elle inventa la manière de conſtruire & de fortifier les citadelles.

CAMBRY, (Jeanne de) née à Tournai, fille de *Michel de Cambry*, docteur en droit, joignit à la beauté, les dons de l'eſprit & toutes les qualités qui peuvent aſſurer des ſuccès dans le monde. Elle préféra de ſe conſacrer à Dieu, dans l'ordre de Saint-Auguſtin, & ſe fit recluſe à Lille, où elle mourut le 19 juillet 1639. On lui doit divers ouvrages de piété. Celui qui a pour titre : *Traité de la ruine de l'amour propre*, eut trois éditions en peu d'années.

CAMBYSE, fils & ſucceſſeur de *Cyrus*, l'an 529 avant J. C., porta la guerre en Egypte pour la punir de ſa révolte. Ne pouvant s'en ouvrir l'entrée qu'en ſe rendant maître de Peluſe, il plaça dans un aſſaut au premier rang, des chats, des chiens, des brebis & d'autres animaux, que les Egyptiens révéroient comme ſacrés. Les aſſiégés n'oſant tirer ſur leurs dieux, ce ſtratagême ouvrit la place aux aſſiégeans. *Cambyſe*, vainqueur de l'Egypte par une bataille qui décida du ſort de ce royaume, tourna ſes armes contre les Ammoniens. Il détacha cinquante mille hommes pour ravager le pays, & pour détruire le fameux temple de *Jupiter-Ammon*. La faim, la ſoif, le vent du midi, le ſable, détruiſirent cette troupe de brigands. *Cambyſe* ne fut pas plus heureux dans ſon expédition contre les Ethiopiens : une cruelle famine qui les réduiſit à ſe manger les uns les autres, le contraignit de retourner ſur ſes pas. Il vint à Thèbes, où il pilla & brûla tous les temples. De là, il ſe rendit à Memphis, fit maſſacrer les prêtres du dieu *Apis*, & le tua lui-même d'un coup de poignard, indigné qu'un veau fut l'objet du culte de ce peuple. Il quitta l'Egypte pour retourner en Perſe, où le faux *Smerdis* s'étoit fait proclamer roi. Il mourut peu de temps après, d'une bleſſure à la cuiſſe, que lui fit ſon épée en montant à cheval, l'an 525 avant J. C. Tous les hiſtoriens le repréſentent comme un tyran emporté. Les meurtres étoient des jeux pour lui : *Voyez* PREXASPE. Ce prince ſanguinaire tua ſon frère dans un accès de frénéſie, & d'un coup de pied dans le ventre, *Méroé* ſa ſœur, devenue ſa femme, & pour lors enceinte.

CAMDEN, *Voy.* CAMBDEN.

I. CAMÉRARIUS, (Joachim) né à Bamberg en 1500, ſe fit un nom célèbre par l'étendue de ſes connoiſſances. Il poſſédoit les langues, l'hiſtoire, les mathématiques, la médecine, la politique & l'éloquence. *Charles-Quint*, *Maximilien II* & quelques autres princes, l'honorèrent de leur eſtime. On a de lui des eſſais de traduction de *Démoſthènes*, de *Xénophon*, d'*Homère*, de *Lucien*, de *Galien*, &c. Il mourut âgé de 74 ans, en 1574 à Leipzig, où il avoit été recteur de l'univerſité en 1544. Il vit avec fermeté l'approche de la mort, & il fit les vers ſuivans dans les derniers jours de ſa maladie :

Morte nihil tempeſtivâ eſſe optatius, aiunt;
Sed tempeſtivam quis putat eſſe ſuam?
Qui putat, ille ſapit; namque ut fatalia vitæ,
Sic & quiſque ſuæ tempora mortis habet.

Le préſident de *Thou* dit qu'il avoit été excellent homme de cheval. Son traité intitulé, *Hippocomicon* ou l'*Art d'élever les Chevaux*, fut recherché dans ſon temps.

II. CAMÉRARIUS, (Joachim) fils du précédent, & plus profond que ſon père dans la connoiſſance de la médecine, naquit à Nuremberg en 1534. Il ſe refuſa à pluſieurs princes, qui voulurent l'avoir auprès d'eux, pour ſe livrer entièrement à la chimie & à la botanique. On a de lui pluſieurs ouvrages dans ce dernier genre. I. *Hortus medicus*, Nuremberg 1654, in-4.° II. *De Plantis*, 1586, in-4.° III. *Epiſtolæ*. IV. *Electa Georgica ſivè Opuſcula de re ruſticâ*, ibid. 1596 in-8.° Ce dernier livre eſt recherché. V. La *Vie de Ph. Mélanchton* auſſi en latin; 1655, in-8.° L'auteur mourut en 1598 à 68 ans, avec la réputation d'habile médecin. — *Voyez* EOBANUS.

CAMÉRON, (Jean) profeſſeur de Grec à Glaſgow en Ecoſſe, ſa patrie, paſſa en France, enſeigna à Bergerac, à Sédan, à Saumur & à Montauban. C'étoit un Proteſtant modéré. S'étant oppoſé en 1625 à la fureur des Huguenots révoltés contre *Louis XIII*, il les irrita tellement, qu'un d'entr'eux faillit à le faire expirer ſous le bâton. Il mourut peu de mois après à Montauban, à 46 ans. Il étoit perſuadé qu'on pouvoit ſe ſauver dans l'Egliſe Romaine; & il en ſuivit, à quelque choſe près, la doctrine ſur la grace, dans ſon écrit intitulé : *Defenſio de Gratiâ*, à Saumur, 1624, in-8.° Sa modération le fit déteſter par les fanatiques de ſon parti; mais elle lui mérita l'eſtime des gens impartiaux. Il ſe l'étoit déjà acquiſe par ſes talens, ſon érudition, & ſon caractère aimable. Parmi ſes ouvrages, on diſtingue ſon *Myrotheciun Evangelicum*, à Saumur 1677, 3 vol. in-4°, qu'on a inſéré dans les *Critiques* d'Angleterre : il eſt plein de remarques, où ſon ſavoir brille autant que ſon jugement. On loue encore ſes *Leçons de Théologie*, Saumur 1626 & 1628, 3 vol. in-4°; & Genève 1659, in-folio : écrites d'un ſtyle un peu diffus, mais net.

CAMERTUS, chef des Rutules, épouſa *Juturne*, ſœur de *Turnus*. *Virgile* en parle dans le 12.e livre de l'Enéïde.

CAM-HI, empereur de la Chine, s'eſt rendu célèbre dans ſa nation par ſon équité & ſes lumières, & chez les étrangers, par l'accueil dont il honora les artiſtes

artiſtes & les ſavans Européens. *Cam-Hi* étoit bon poëte, & avoit beaucoup d'imagination & de ſenſibilité. Etant allé viſiter les provinces intérieures de ſon empire, il fut déſolé d'y retrouver encore en pluſieurs endroits, malgré ſes ſoins, le ſpectacle de la miſere & du malheur du peuple. Il en contracta une mélancolie, qui le conduiſit au tombeau, en 1724. Son quatrième fils, *Young-Tcheng* lui a ſuccédé; &, après avoir régné onze ans, il a laiſſé l'empire, en 1735, à ſon fils *Kien-Long*.

CAMILLA, (La Signora) ſœur du pape *Sixte-Quint*, vint à Rome après l'élection de ſon frère en 1585. Les cardinaux *de Médicis d'Eſt* & *Alexandrin*, firent habiller cette payſanne en princeſſe, pour faire leur cour au pape, qui ne voulut pas la reconnoître ſous ces habits magnifiques. Le lendemain *Camilla* étant retournée au Vatican, vêtue avec plus de ſimplicité; *Sixte-Quint* lui dit en l'embraſſant: *Vous êtes à préſent ma ſœur, & je ne prétends pas qu'un autre que moi vous donne la qualité de Princeſſe.* — *Camilla* lui demanda pour toute grace, d'accorder des indulgences à une confrérie de Naples, dont on l'avoit faite la protectrice. *Sixte-Quint* la logea au palais de Sainte-Marie-Majeure, & lui donna une penſion.

I. CAMILLE, (*Camilla*) fille de *Métabe* roi des Volſques, fut conſacrée à *Diane* par ſon père, qui ſe trouvoit dans un péril preſque certain de la perdre. Cette héroïne ſoutint long-temps en perſonne l'armée de *Turnus*, contre *Énée*. Perſonne ne la ſurpaſſoit à la courſe, ni à faire des armes. Elle fut tuée en trahiſon par *Arons*, qui la perça d'un coup de javelot.

II. CAMILLE, (*Marcus-Furius Camillus*) général Romain, illuſtre par ſes vertus militaires & civiles, fut créé dictateur, & termina glorieuſement le ſiége de Véies, qui depuis dix ans occupoit les principales forces de la république. Après avoir triomphé des Volſques, il porta ſes armes contre les Faliſques, l'an 396 avant Jéſus-Chriſt. Leur ville capitale ſe rendit à ſa généroſité, comme Véies s'étoit rendue à ſon courage. Un maître d'école lui ayant amené la jeuneſſe dont il étoit chargé, *Camille* frémit d'horreur en voyant cette perfidie. « Apprends, traître, lui dit-il, que ſi nous avons les armes à la main, ce n'eſt pas pour nous en ſervir contre un âge qu'on épargne même dans le ſaccagement des villes. » Auſſi-tôt il fit dépouiller ce perfide, en ordonnant à ſes élèves de le ramener à la ville à coups de verges. Les Faliſques, touchés de ſa grandeur d'ame, ſe donnèrent de bon cœur à la république. De ſi grands ſervices méritoient une reconnoiſſance ſignalée; mais Rome fut ingrate. Un Romain ayant oſé l'accuſer d'avoir détourné une partie du butin fait à Véies, il s'exila volontairement, & il fut condamné à l'amende par contumace. Ce grand homme, quittant ſa patrie, demanda, dit-on, aux Dieux, que *s'il étoit innocent, ils réduiſiſſent bientôt les Romains à la néceſſité de le regretter*. Ses vœux ne tardèrent pas d'être accomplis. Les Gaulois s'étant préſentés devant Rome, le ſénat ſentant le beſoin qu'il avoit d'un homme qui ſeul valoit une armée, caſſa l'acte de ſa condamnation, & le créa dictateur pour la ſeconde fois. Le tribun *Sulpitius* étoit convenu avec *Brennus*, général Gaulois, d'une ſomme, moyennant laquelle il

devoit ſe retirer. *Camille* ſurvenu avec ſon armée dans le moment qu'on alloit conſommer cet infame marché, ſe préſenta dans le milieu de l'aſſemblée, & dit au barbare : *Rome ne traite point avec ſes ennemis, lorſqu'ils ſont ſur ſes terres ; ce ſera le fer, & non l'or, qui nous rachètera. En qualité de dictateur, je romps un traité qu'on n'a pu faire ſans mon ordre.* Sur le champ on court aux armes, & de part & d'autre on ſe bat avec fureur. Les Gaulois, après avoir long-temps ſoutenu l'effort des Romains, furent obligés de prendre la fuite. Les vainqueurs les pourſuivirent fort loin, & quelques jours après *Camille* les battit une ſeconde fois près de Gabies, prit leur camp, & paſſa au fil de l'épée tout ce qui s'y trouva. Le dictateur rentra à Rome en triomphe ; on célébra ſa valeur & ſes vertus ; on lui donna les noms de *Romulus*, de *Père de la Patrie*, de *Second Fondateur de Rome*. Après avoir ſauvé la république par ſes armes, il la ſauva encore une fois par ſa prudence. La dictature de ce grand homme ayant été prolongée, il calma les factions excitées par les tribuns parmi le peuple, qui vouloit s'établir à Véies ; il l'engagea à demeurer à Rome & à rebâtir la ville, qui ſe releva bientôt de ſes ruines. A peine la dictature de *Camille* étoit expirée, que tous les peuples de l'Etrurie ſe liguèrent contre la république, tandis que les Latins & les Herniques abandonnoient ſon alliance. Dans des circonſtances ſi critiques, il fallut élire un dictateur, & *Camille* le fut pour la troiſième fois l'an 387 avant Jéſus-Chriſt. Ayant enrôlé les jeunes gens & les vieillards en état de porter les armes, il mit les Etruriens en fuite, & força les Volſques à recevoir la loi des Romains. Il défit enſuite les Herniques & les Latins, & obtint à ſon retour un troiſième triomphe. Nommé tribun militaire trois ans après, il remporta ſur les Volſques, habitans d'Antium, une victoire complète, reprit ſur eux pluſieurs villes, & revint avec ſon armée à Rome, où il fut reçu comme le héros de la république. On conſacra dans le temple de *Junon* trois coupes d'or inſcrites de ſon nom. Les Volſques, toujours prompts à ſaiſir l'occaſion de la guerre, la renouvelèrent quelque temps après. *Camille*, tribun militaire pour la ſixième fois, fut forcé de reprendre le commandement de l'armée. *Marcus Furius*, ſon collègue, mépriſant ſa vieilleſſe, voulut livrer bataille malgré lui. *Camille*, ſe méfiant de ſa jeuneſſe & de ſon impétuoſité, monta ſur une éminence, pour voir le ſort du combat, & pour y remédier au beſoin. Le préſomptueux *Furius* ſe laiſſa tromper par une feinte retraite des Volſques. Revenus tout-à-coup, ils tombèrent ſur les Romains que trop de vivacité dans la pourſuite avoit mis en déſordre. *Camille* accourt à l'inſtant avec le corps de réſerve, rallie les troupes & les ramène au combat ; & après une action fort vive, il force les ennemis à prendre la fuite, s'empare de leur camp, & l'abandonne en proie aux ſoldats. Cette guerre étant finie, une nouvelle invaſion des Gaulois alarma Rome. *Camille*, quoiqu'accablé d'années, fut appelé à la dictature pour la ſeptième fois. Ayant appris que l'ennemi étoit ſur le bord de l'Anio, il s'y rendit avec ſon armée & la plaça ſur une hauteur qui avoit pluſieurs enfoncemens, de façon qu'il déroba aux Gaulois la vue d'une partie de ſes troupes. Pour mieux les tromper, il ſe tint ren-

fermé dans ſon camp, & lorſqu'ils s'étoient diſperſés pour ravager les campagnes des environs, il deſcendit dans la plaine & tomba ſur eux ſi à propos, qu'il prit & pilla leur camp, après en avoir tué un grand nombre ſur le champ de bataille & avoir diſperſé tous les autres. Cet homme illuſtre mourut de la peſte l'an 365 avant Jéſus-Chriſt, après avoir appaiſé une nouvelle ſédition, & avoir retenu ſa patrie ſur le bord du précipice, où le choc des divers intérêts, l'orgueil des chevaliers & l'emportement du peuple alloient l'entraîner. Auſſi lui éleva-t-on une ſtatue équeſtre dans le marché de Rome. — Conſultez l'article de BRENNUS, dans lequel vous verrez que *Tite-Live* & *Plutarque* ne ſont pas d'accord avec *Polybe* ſur la ſortie des Gaulois de Rome. *Tite-Live* en attribue tout l'honneur à *Camille*, & nous l'avons ſuivi, ſans répondre de ce fait.

III. CAMILLE, (Jacoma-Antonia VÉRONÈSE) née à Veniſe en 1735, fut réunir dès l'âge le plus tendre, aux agrémens d'une danſe vive & gracieuſe, les talens d'une excellente actrice. Elle débuta en 1744, à l'âge de neuf ans, dans un ballet, & trois ans après dans le comique, avec un égal avantage; elle fit préſager dès-lors la renommée qu'elle mérita dans la ſuite. On lui dut les ſuccès des ballets de la Comédie Italienne, & ſur-tout ceux de l'*Eſprit Follet* & des *Enfans vendangeurs*. La comédie des *Tableaux*, par *Pannard*, lui fit recueillir tous les ſuffrages, ſoit comme danſeuſe, ſoit comme actrice. Une ſimplicité ſentimentale, un naturel exquis, le mérite de ſon jeu qu'aidoit une phyſionomie noble & agréable, une extrême modeſtie, la diſtinguèrent. Elle eſt morte à Paris, en 1768.

IV. CAMILLE, (Saint) *Voyez* LELLIS.

CAMILLIANI, (François) élève du célèbre ſculpteur *Bandinelli*, naquit à Florence dans le 16e ſiècle, & excella dans les morceaux de ſculpture deſtinés à l'embelliſſement des jardins. Les figures des fleuves *Arno* & *Mugnon*, dont il orna à Florence ceux de dom *Louis de Tolède*, ſont juſtement renommés. Il employa quinze ans de ſa vie à décorer ces jardins.

CAMILLO, (François) peintre, natif de Madrid & originaire de Florence, fut renommé pour la fraîcheur de ſon coloris. Il s'adonna avec ſuccès aux ſujets de dévotion, & parmi une foule d'excellens tableaux dont il orna pluſieurs égliſes d'Eſpagne, on a diſtingué comme ſes chefs-d'œuvre, celui de *Sainte-Marie* Égyptienne, dans l'égliſe des Capucins d'Alcala-de-Hénarès, & un autre, où l'abbé *Zozime* eſt peint donnant la communion à la même Sainte. La grande habitude qu'il avoit acquiſe dans ce genre, lui fit enſuite commettre des inconvenances dans les figures, lorſqu'il voulut traiter les ſujets profanes, où il donnoit toujours à ſes héros, la phyſionomie de ſes ſaints. Il eſt mort à Madrid en 1671, & a laiſſé un élève nommé *André Devargas*, qui a mérité de voir confondre ſes ouvrages avec ceux de ſon maître.

CAMILLO-PORCIO, *Voyez* CORDES, n° 1.

CAMILLY, *Voyez* CHAMILLY. On a donné ſous ces deux noms les *Lettres Portugaiſes*; mais le chevalier de *Camilly* mort en 1753,

auquel le continuateur de l'*Advocat* en attribue la publication, n'a pas pu faire ce préſent au public; puiſque la 1re édition eſt de 1682.

CAMIRO & CLYTIE, (Mythol.) filles de *Pandare*, reſtèrent jeunes orphelines. *Vénus* les fit élever, & pria *Jupiter* de les marier; mais ce dieu irrité contre leur père, chargea au contraire les Harpies de les livrer aux Furies.

CAMMA, dame de Galatie, n'eſt connue que par le trait ſuivant. *Sinorix*, amoureux de *Camma*, aſſaſſina, pour la poſſéder, *Sinatus* ſon époux. La vengeance que la veuve tira du meurtrier, a immortaliſé ſon amour & ſon audace. Après avoir réſiſté aux préſens & aux ſollicitations de *Sinorix*, elle craignit qu'il n'y ajoutât bientôt la violence, & feignit de conſentir à l'épouſer. Elle le fit venir dans le temple de *Diane*, dont elle étoit prêtreſſe, comme pour rendre leur union plus ſolennelle. C'étoit la coutume que l'époux & l'épouſe buſſent enſemble dans la même coupe: *Camma*, après avoir prononcé les paroles ſacrées, & fait le ſerment ordinaire, prit la première le vaſe qu'elle avoit rempli de poiſon, & après avoir bu, la préſenta à *Sinorix*, qui ne ſoupçonnnant aucun artifice, avala ſans défiance la coupe fatale. Alors *Camma* tranſportée de joie, s'écria *qu'elle mouroit contente, puiſque ſon époux étoit vengé*. Ils expirèrent bientôt l'un & l'autre. Ce trait hiſtorique a fourni à *Thomas Corneille* le ſujet d'une de ſes tragédies.

CAMŒNA, (Mythol.) divinité Romaine, aimoit la jeuneſſe & lui inſpiroit le goût du chant.

CAMOËNS, (Louis de) d'une ancienne famille de Portugal, originaire d'Eſpagne, naquit à Lisbonne vers 1517. Une imagination vive, beaucoup d'ardeur pour la gloire & la poéſie, annoncèrent de bonne heure ce qu'il pouvoit devenir. Il parut à la cour, & y eſſuya des diſgraces. Exilé à Santaren dans l'Eſtramadure, il chanta ſon exil comme *Ovide*, & ſe garda bien de l'attribuer à ſes ſatires trop emportées & à ſes galanteries peu diſcrètes. Ayant obtenu la permiſſion de ſervir dans l'armée navale qui alloit ſecourir Ceuta en Afrique, il perdit un œil dans un combat. De retour dans ſa patrie, & obligé de la quitter de nouveau, il s'embarqua pour Goa en 1553. Son eſprit & ſes agrémens lui firent bientôt des amis, que ſon humeur ſatirique lui fit perdre. Le vice-roi l'exila ſur les frontières de la Chine. Il fit naufrage en y allant, & ſe ſauva à la nage, tenant ſon Poëme de la *Luſiade* de la main droite, & nageant de la gauche. Cinq ans après, il revint à Goa, d'où il repaſſa en Europe, avec ſon Poëme, le ſeul tréſor qui lui reſtoit. La publication de cet ouvrage, recherché avec ardeur & applaudi avec tranſport, lui attira de grands éloges, & rien de plus. Le roi *Sébaſtien* lui accorda une penſion d'environ vingt écus, qui ne le tira pas de la misère. Obligé de ſe montrer à la cour, il y paroiſſoit le jour comme un poëte indigent, & le ſoir il envoyoit ſon eſclave pour mendier de porte en porte. Cet eſclave, plus ſenſible que les courtiſans & les compatriotes du poëte, l'avoit ſuivi des Indes, & ne le quitta qu'à la mort. Le chagrin & l'indigence hâtèrent celle de *Camoëns*: elle arriva en 1579. Il étoit âgé d'environ

62 ans, & n'avoit point été marié. Il mourut dans un hôpital, en reprochant à ſes concitoyens leur ingratitude. On mit ſur ſon tombeau cette épitaphe : *Ci-gît* LOUIS CAMOËNS, *prince des Poëtes de ſon temps.* Nous trouvons dans le recueil des épitaphes, celle-ci qui eſt plus philoſophique :

Plus célèbre après ſon trépas,
Que fortuné pendant ſa vie,
Ci-gît qui ne recueillit pas
Les lauriers dûs à ſon génie.

Sa taille étoit au-deſſous de l'ordinaire, mais bien proportionnée. Il avoit le viſage plein, le teint blanc, de belles couleurs, des yeux grands & animés, les cheveux blonds, le nez aquilin, le front élevé. Son air riant & ouvert prévenoit avantageuſement en ſa faveur. On dit qu'il étoit d'une ſociété douce & aimable; que ſon courage d'eſprit égaloit celui qu'il montra dans les combats, & qu'il ſupportoit les malheurs comme il avoit bravé les dangers. Il étoit enclin aux plaiſirs & à l'amour, plus libéral qu'il ne convient de l'être quand on n'a qu'une fortune précaire; porté à la raillerie & à la ſatire, que l'on ne pardonne jamais à ceux qui ont une ſupériorité réelle. L'Eſpagne & le Portugal le comblèrent d'éloges, & il faut avouer qu'il les méritoit à certains égards. Sans marcher ſur les traces d'*Homère* ni de *Virgile*, l'auteur de la *Luſiade* a plu & plaît encore. Son poëme ne ſera, ſi l'on veut, que la relation d'un voyageur poëte, & l'Hiſtoire de la découverte des Indes Orientales par les Portugais; mais cette relation eſt ornée de quelques fictions hardies & neuves. Son épiſode d'*Inès de Caſtro* eſt d'une beauté touchante. La deſcription du géant *Adamaſtor*, gardien du cap des Tourmentes, eſt un morceau égal à tout ce que l'imagination des plus grands poëtes a pu produire. « Dans preſque tout le reſte, ce n'eſt que l'Hiſtoire du Portugal, dit *La Harpe*, amenée en épiſodes qui ſe ſuccèdent ennuyeuſement, & qui ſouvent ſont mal fondés. Il n'y a ni d'aſſez grands dangers, ni des ſituations aſſez attachantes, ni des perſonnages aſſez héroïques pour former la fable d'un poëme. L'auteur manque de l'imagination qui invente; mais il a l'imagination qui peint. » En général, il y a de la vérité & de la chaleur dans ſes deſcriptions. Les lieux, les mœurs, les caracteres y ſont bien repréſentés, les images variées, les paſſions bien rendues, les récits charmans. Le poëte paſſe avec une facilité ſurprenante du ſublime au gracieux, & du gracieux au ſublime. C'eſt en faveur de ces beautés, qu'on a pardonné à *Camoëns* le peu de liaiſon qui règne dans ſon ouvrage, le ridicule mêlé ſouvent avec le beau, le mélange monſtrueux des Dieux du Paganiſme avec les Saints de la religion Chrétienne. *Mars* s'y trouve à côté de JÉSUS-CHRIST, & *Bacchus* avec la Sainte VIERGE. *Vénus*, aidée des conſeils du Pere-Éternel, & ſecondée des flèches de *Cupidon*, rend les *Néréïdes* amoureuſes des Portugais dans cette iſle enchantée, dont *Camoëns* fait une deſcription ſi voluptueuſe. La *Luſiade* fut imprimée à Lisbonne, en 1572, in-folio; & réimprimée à Paris 1759, en 3 vol. in-12. Malgré ſes défauts, elle a été traduite en pluſieurs langues. La meilleure verſion que nous en euſſions en France, étoit celle de *du Perron de Caſtera*, 1735, en 3 vol. in-12, avec des notes trop longues de la moitié, & une vie de l'auteur aſſez

inexacte; mais celle que *la Harpe* a publiée en 1776, en 2 vol. in-8°, vaut infiniment mieux. On a encore de *Camoëns* un *Recueil de Poéſies*, moins connues que ſa *Luſiade*.

CAMOR *ou* CAMO, (Pierre de) marchand de Toulouſe en 1320, fut l'un des ſept préſidens de l'académie du *Gai-Saber*, devenue celle des *Jeux Floraux*. Il eſt reſté de lui quelques *Chanſons*.

CAMOUX, (Annibal) un des plus célèbres centenaires de ce ſiècle, naquit à Nice le 19 mai 1638, c'eſt-à-dire, la même année préciſément que *Louis XIV*. Il commença ſa longue carrière par être manœuvre. S'étant rendu enſuite à Marſeille en 1650, il ſervit ſur les galères en qualité de ſoldat. Après un très-long ſervice, & ayant atteint ſa centième année, il fut gratifié par le roi d'une penſion de trois cents livres. Cet homme vivace n'étoit nullement caſſé, & marchoit fort droit. On ne remarquoit ſon grand âge qu'à ſes rides, à ſes cheveux blancs, & à un peu de ſurdité. Il bèchoit la terre, vivoit d'alimens groſſiers, & buvoit beaucoup de vin. Il mâchoit continuellement de la racine d'angélique; il attribuoit à cet uſage, qu'il tenoit d'un vieil hermite, la longue durée de ſa vie. Il mourut à Marſeille le 18 août 1759, âgé de 121 ans & trois mois, après une légère maladie de dix jours, l'unique peut-être qu'il eût eue. On a publié ſa *Vie* in-12.

CAMPANELLA, (Thomas) Dominicain Calabrois, né dans un petit bourg nommé Stillo, en 1568, ſe diſtingua dans ſa jeuneſſe, contre un vieux profeſſeur de ſon ordre dans une diſpute publique. Le vieillard, irrité d'avoir été embarraſſé par un jeune homme, alla l'accuſer d'avoir voulu livrer la ville de Naples aux ennemis de l'État; &, ce qui n'étoit pas moins grave, d'avoir des ſentimens erronés. *Campanella* paya ſes argumens par 27 ans de priſon. Il y eſſuya juſqu'à ſept fois la queſtion pendant 24 heures de ſuite, & n'en ſortit qu'à la ſollicitation du pape *Urbain VIII*. Il vint à Paris en 1624, fut protégé par le cardinal de *Richelieu*, & y mourut en 1639, à 71 ans, pour avoir pris de l'antimoine. On a de lui des écrits de philoſophie & de théologie, dans leſquels il ſe montre plus ſingulier que judicieux. Il avoit de l'eſprit, mais peu de jugement; & il fut encore un de ces écrivains qui ſe plaignent toujours des autres, & n'ont à ſe plaindre que d'eux-mêmes. Celui de tous ſes ouvrages qui a fait le plus de bruit, eſt ſon *Atheïſmus triumphatus*, à Rome in-folio, 1631; Paris 1636, in-4.° Quoique les bibliographes rangent ordinairement cet ouvrage parmi les apologiſtes de la religion, on prétend qu'il ſeroit mieux placé parmi ſes adverſaires. En faiſant ſemblant d'y combattre les Athées, *Campanella* ſemble les favoriſer, en répondant très-foiblement aux argumens qu'il leur prête. Voilà pourquoi l'on a dit qu'il auroit dû l'intituler, *Atheïſmus triumphans*. C'eſt la ſeule raiſon qui peut le faire rechercher, quoiqu'il ne mérite pas d'être lu. Sa *Monarchia Meſſiæ*, 1633, in-4°, eſt encore au nombre de ces livres qu'on recherche & qu'on mépriſe. On lui doit auſſi: I. *La cité du Soleil*, roman politique dans le genre de l'*Eutopie*, imprimé pluſieurs fois, & la dernière à Utrecht en 1643, in-12, à la ſuite du *Mundus alter* de *Hall*. L'auteur y demande la communauté des femmes, & y ap-

pelle ſouvent l'aſtrologie judiciaire au ſecours des événemens. II. *De Monarchiâ Hiſpanicâ diſcurſus*, Amſterdam 1653, in-12. Ce livre a été traduit en allemand, & augmenté par *Beſaldus*. Il y en a auſſi une *Traduction* angloiſe imprimée à Londres en 1654, in-4.° L'auteur y indique au roi d'Eſpagne, les moyens de parvenir à la monarchie univerſelle.

CAMPANI, (Matthieu) né dans le diocèſe de Spolette, curé à *Rome*, enſeigna dans un écrit eſtimé des ſavans, la manière de bien tailler les verres des lunettes. On lui doit auſſi les pendules nommées muettes, parce que leur mouvement ne fait aucun bruit, & cette lanterne employée depuis dans la lanterne-magique, par le moyen de laquelle les heures paroiſſent pendant la nuit peintes diſtinctement ſur un drap. Les autres inventions dont on lui eſt redevable, répandirent ſon nom dans l'Europe. C'eſt avec un téleſcope de *Campani*, que *Caſſini* découvrit les deux ſatellites les plus proches de *Saturne*. — *Joſeph* CAMPANI, ſon cadet & ſon éleve, exécutoit avec beaucoup de juſteſſe ce que ſon frère imaginoit. Ces deux artiſtes ingénieux vivoient encore en 1678.

I. CAMPANUS, ſavant mathématicien de Lombardie, dans le XI.e ſiècle, dont on a *Euclidis data*, Venet. 1482, in-folio. *Elementa*, Baſileæ, 1546, in-folio.

II. CAMPANUS, (Jean-Antoine) naquit en 1427, ſuivant *Niceron*, à *Cavello* dans la Campagne de Rome, & ſuivant d'autres, près de Capoue, d'une payſanne qui accoucha de lui ſous un laurier. De berger, devenu valet d'un curé, il apprit aſſez de latin ſous ſon nouveau maître, pour être précepteur à Naples. Ses talens lui ayant acquis de la réputation, *Pie II* le nomma evêque de Crotone & enſuite de Teramo. *Paul II* & *Sixte IV* l'employèrent dans des affaires très-difficiles. Ce dernier pontife ſoupçonnant d'être entré dans une conſpiration tramée contre lui, le bannit de toutes les terres de l'Égliſe. On attribua ſur-tout ſa diſgrace à la lettre qu'il écrivit à *Sixte IV*, en faveur des habitans de Cita-di-Caſtello, aſſiégés par les troupes papales. *Qu'eſt-ce que tout ceci*, lui diſoit-il, *ſinon une barbarie digne des Turcs, & non une conduite chrétienne ou ſacerdotale ?* CAMPANUS, conſumé par la maladie & le chagrin, mourut à Sienne en 1477, à 50 ans. Il avoit ſignalé pluſieurs fois ſon éloquence dans des actions publiques, entr'autres à la diete de Ratisbonne. L'Allemagne bien moins floriſſante alors qu'aujourd'hui, lui déplut ſi fort, qu'à ſon retour en Italie, ce vénérable prélat ſe trouvant au haut des Alpes, abaiſſa ſes culotes, & dit en tournant le derrière à l'Allemagne :

Aſpice nudatas, barbara terra, nates.

Parmi ſes illuſtres amis, on diſtinguoit le cardinal *Beſſarion*. *Campanus* fit un jour vingt vers à la louange de ce cardinal, qu'il fit chanter en carnaval, par des muſiciens maſqués. Ils plurent ſi fort à *Beſſarion*, qu'il donna aux muſiciens autant de ducats qu'il y avoit de vers ; & comme *Campanus* feignoit d'en ignorer l'auteur, *Beſſarion* lui dit en lui prenant la main : *Où ſont ces doigts*, Campani, *qui ont écrit de moi tant de menſonges ?* & lui mit au doigt une bague de 60 ducats. Il nous reſte de lui pluſieurs ouvrages écrits quelquefois avec licence, mais preſque tou-

jours avec politeſſe & avec eſprit. On peut dire de ſon ſtyle, *Sapit antiquitatem*, du moins dans les endroits qu'il s'eſt donné la peine de limer. *Politien* dit dans l'épitaphe qu'il lui fit :

Mi joca dictârunt Charites, nigro ſale Momus,
Mercurius niveo, tinxit utroque Venus.

Ses principales productions ſont : I. *Epiſtolæ & Poëmata*, à Leipzig, 1707, in-8.° II. *Andreæ Brachii Vita*, qui a été traduite par *Nicolas Piccini*. III. *Titi Livii Decades, ex edit. Camp.* 3 vol. in-fol. IV. *Opera varia*, in-fol., à Rome 1495 : rare.

CAMPASPE *ou* PANCASTE, l'une des plus belles femmes de l'Aſie, devint favorite d'*Alexandre*, qui la fit peindre par *Apelles*. Le peintre ne put voir tant de charmes ſans devenir éperdument amoureux ; & *Alexandre* eut la généroſité de lui céder *Campaſpe*. Ce trait a fait le ſujet d'un opéra moderne.

CAMPÉ, (Mythol.) geolière des Enfers, ne voulus pas en laiſſer ſortir les Titans qui deſiroient marcher au ſecours de *Jupiter*. Ce dieu la plongea dans le Tartare, pour la punir.

CAMPEGGE, (Laurent) Bolonois, cardinal de la création de *Léon X*, avoit été marié avant que d'entrer dans l'état eccléſiaſtique. *Clément VII* l'envoya en 1524 en Allemagne avec la qualité de légat, pour aſſiſter à une nouvelle diète convoquée à Nuremberg ; mais il ne put rien obtenir de cette aſſemblée. Quatre ans après, en 1528, on l'envoya à Londres pour être adjoint de *Wolſey*, dans le jugement ſur le divorce de *Henri VIII* avec *Catherine d'Aragon*. Il dit à l'un & à l'autre ce qu'ils devoient attendre d'un légat ſage & pacifique. Il allégua au roi le tort qu'il faiſoit à ſa réputation, le mécontentement des Anglois, le déſeſpoir d'une princeſſe pleine de vertu & de raiſon. N'ayant pu rien obtenir de l'opiniâtreté de *Henri*, il voulut perſuader à la reine de ſe laiſſer ſéparer d'un époux, dont elle n'avoit ni le cœur, ni la confiance ; de ſacrifier ſa volonté au repos de l'Europe, menacée de la guerre & d'un ſchiſme. *Campegge* n'ayant rien pu conclure, revint à Rome, & y mourut en 1539. On trouve pluſieurs de ſes Lettres, importantes pour l'hiſtoire de ſon temps, dans le recueil intitulé : *Epiſtolarum miſcellanearum libri X*, à Baſle, 1550, in-folio.

CAMPEN, (Jacques) architecte, né à Harlem d'une famille illuſtre, s'eſt rendu célèbre par la reconſtruction de l'Hôtel-de-Ville d'Amſterdam, qui avoit été réduit en cendres. Cet édifice noble & majeſtueux a coûté à la Hollande ſoixante huit millions. *Campen* mourut en 1638, après avoir relevé un grand nombre d'autres bâtimens dans la même ville.

CAMPER, (Pierre) ſavant médecin Hollandois, mort à Amſterdam au commencement de la révolution Françoiſe, ſe fit connoître par un grand nombre de *Mémoires* qui furent couronnés par les ſociétés ſavantes de France. Deux de ſes écrits les plus remarquables ont pour objet de juger des paſſions de l'homme par les traits de ſon viſage. Le premier offre les différences que préſentent les traits des hommes des différens pays & des différens âges ; l'autre indique aux peintres la manière d'exprimer les diverſes

paſſions. Il a été traduit en françois en 1792, un vol. in-4°, avec onze planches. Moins diffus que *Lavater*, moins conjectural que *Porta*, *Camper* ſe fait lire avec intérêt, non-ſeulement par les deſſinateurs & les artiſtes, mais par les moraliſtes. C'eſt après ſa mort que ſon fils a publié ces deux ouvrages.

I. CAMPI, (Pierre-Marie) prêtre de Plaiſance dans le XVIIe ſiècle, eſt compté par les Italiens pour un des bons hiſtoriens de cet état. Son *Hiſtoire eccléſiaſtique de Plaiſance*, écrite en italien, fut imprimée à Plaiſance même en 1661 & 1662, en 3 vol. in-fol. Elle paſſe pour exacte.

II. CAMPI, (Bernardin) peintre de Crémone, connu par des tableaux eſtimés, & par un ouvrage en italien ſur la peinture, imprimé à Crémone en 1580, in-4°, ſous ce titre: *Parere ſopra la Pittura*. Les peintres & les amateurs trouvent à s'y inſtruire.

III. CAMPI, (Antoine) peintre Crémonois, a fait une *Hiſtoire* de cette ville. La première édition de Crémone, 1585, in-fol., avec figures d'*Auguſtin Carrache*, eſt rare; la réimpreſſion de Milan 1645, in-4°, lui eſt fort inférieure, & eſt aſſez commune.

CAMPIAN, (Edmond) né à Londres en 1540, d'abord diacre Anglican, ſe fit Jéſuite à Rome en 1573. Il repaſſa en Angleterre, où il perdit la vie le 28 novembre 1581, ſous le règne de l'ombrageuſe *Elizabeth*. Il fut accuſé de haute trahiſon, parce qu'il étoit en correſpondance avec le pape, ennemi de cette princeſſe. Après ſa mort, on lui coupa la tête, & ſon corps fut mis en quatre quartiers; traitement qu'on fit auſſi à deux de ſes confrères. Le Jéſuite *Paul Bombino* a donné l'Hiſtoire de la vie & du martyre de ſon confrère, à la fin de laquelle il met ces paroles: *Deo laus, B. Q. V. M. M.* & *beatiſſimo noſtrorum Martyrum Anglorum principi* Edmundo Campiano... « *Gloire à* DIEU, *& à la bienheureuſe Vierge* MARIE *ſa mère, & au trois fois heureux* Edmond Campian, *prince de nos Martyrs Anglois.* » On a du Père *CAMPIAN*, une *Chronique univerſelle*, une *Hiſtoire d'Irlande*, un *Traité* adreſſé aux univerſités d'Angleterre, pour prouver la vérité orthodoxe, & d'autres ouvrages qui l'ont moins fait connoître que ſon martyre. *Voyez* DURÆUS.

I. CAMPISTRON, (Jean-Galbert) né à Toulouſe en 1615, d'une famille ſouvent honorée du Capitoulat, eut des diſpoſitions heureuſes, qu'une bonne éducation fit fructifier. Son goût pour la poéſie & pour les belles-lettres l'amena à Paris. *Racine* fut ſon guide dans la carrière dramatique. *Campiſtron* imita ce grand homme; mais s'il approcha de lui dans la conduite de ſes pièces, il ne put jamais l'égaler dans les beautés du détail, dans cette verſification enchantereſſe qui l'a mis à côté de *Virgile*. Trop foible pour éviter les défauts de *Racine*, & ne pouvant comme lui les racheter par des beautés ſublimes, il le copia dans cette manière doucereuſe de crayonner l'amour de ſes héros, dont il fit quelquefois, il faut l'avouer, des *ſoupirans* plus dignes de la haute comédie, que de la ſcène tragique, où la paſſion doit toujours employer un ſtyle grand, noble & ferme. Enfin, pour nous ſervir d'un tour plaiſant

de l'abbé *Delille*, on voit chez *Campiſtron*,

Toujours des feux, *toujours des*
beaux yeux; *c'eſt toujours*
Ou de charmans appas, *ou de* tendres amours.

Racine, en formant *Campiſtron* du côté du théâtre, n'oublia pas la fortune du jeune poëte. L'ayant propoſé au duc de *Vendôme*, pour la compoſition de la paſtorale héroïque d'*Acis & Galatée*, qu'il devoit faire repréſenter dans ſon château d'Anet; ce prince, auſſi ſatisfait de ſes talens que de ſon caractère, le fit ſecrétaire de ſes commandemens, enſuite ſecrétaire-général des galères. Il le fit depuis nommer chevalier de l'ordre de Saint-Jacques en Eſpagne, commandeur de Chimène, & marquis de Pénange en Italie. Le poëte, devenu néceſſaire au prince par l'enjouement de ſon eſprit & la vivacité de ſon imagination, l'avoit ſuivi dans ces différens pays. *Campiſtron*, préférant le repos aux plaiſirs de la cour du duc de *Vendôme*, ſe retira dans ſa patrie quelque temps après. Il épouſa Mlle *de Maniban*, ſœur du premier préſident de Toulouſe, & de l'évêque de Mirepoix, depuis archevêque de Bordeaux. Il mourut à Toulouſe, le 11 mai 1723, à 67 ans, d'une apoplexie. Cette maladie fut cauſée, ſelon les uns, par la colère où il ſe mit contre des porteurs de chaiſes, qui refuſèrent de le porter à cauſe de ſa peſanteur; ſelon d'autres, par un excès de gourmandiſe. Mais il eſt plus probable que l'apoplexie qui le ſuffoqua, fut la ſuite très-naturelle & très-innocente de ſon embonpoint exceſſif. Il étoit mainteneur de l'académie des Jeux Floraux depuis 1694, & membre de l'académie Françoiſe depuis 1701. *Campiſtron* jouit à Toulouſe de tous les agrémens qu'il méritoit. Les ſociétés diſtinguées qu'il avoit fréquentées à Paris, lui donnoient le moyen d'aſſaiſonner ſa converſation de beaucoup d'anecdotes intéreſſantes, dont les provinciaux ſont encore plus curieux que les Pariſiens. Il aimoit la bonne chère, & il avoit l'indolence d'un homme de plaiſir. Quoique ſecrétaire du duc de *Vendôme*, il trouvoit plus court de brûler les lettres qu'on écrivoit à ce prince, que d'y répondre. Auſſi le duc le voyant devant un grand feu, dans lequel il jetoit un tas de papiers: *Voilà*, dit-il, *Campiſtron tout occupé à faire ſes réponſes*. Il ſuivoit ce prince juſques ſur le champ de bataille. A la journée de Steinkerque, le duc de *Vendôme* le voyant toujours à ſes côtés, lui demanda: *Que faites-vous ici*, Campiſtron? — *Monſeigneur*, lui répondit-il, *j'attends que vous vouliez vous en aller*. Ce ſang froid d'un poëte dans un moment très-périlleux, plut infiniment au héros. — Son THÉATRE, 1750, 3 vol. in-12, eſt un de ceux qui ont été le plus ſouvent réimprimés après les ouvrages dramatiques de *Corneille*, de *Racine*, de *Crébillon* & de *Voltaire*. On y trouve beaucoup d'intelligence de l'art. La diſpoſition de ſes pièces eſt preſque toujours heureuſe, les caractères bien ſoutenus, le dialogue régulier, les ſituations quelquefois touchantes; mais le ſtyle eſt foible & ſans coloris. Les épithètes, les conjonctions, les expreſſions communes reviennent trop ſouvent. Le ſentiment eſt aſſez bien rendu; mais point de grands tableaux, point de ces traits admirables de nos grands poëtes, ſi l'on excepte ces vers

imités ou plutôt copiés de *Corneille*, & que la crainte de l'application qu'on pourroit en faire à *Louis XIV*, obligea de ſupprimer:

Je ſais qu'en triomphant les États s'affoibliſſent;
Le Monarque eſt vainqueur, & les peuples gémiſſent:
Dans le rapide cours de ſes vaſtes projets,
La gloire dont il brille accable ſes ſujets.

Ce n'eſt pas que *Campiſtron* n'ait voulu peindre. On trouve chez lui des détails de caractères, des traits hiſtoriques, des monologues, des harangues; mais ces tirades ne font effet ſur les ſpectateurs, que lorſqu'elles ſont animées par le génie du poëte. Si le pinceau de l'auteur tragique eſt foible, alors ces tirades ne produiſent que des longueurs, des inégalités, des écarts, qui refroidiſſent la chaleur des ſentimens & ralentiſſent la marche de l'action. I. *Virginie*, ſon coup d'eſſai, fut foiblement applaudie, parce que la morale eſt un peu traînante. II. Son *Arminius* eut un ſuccès plus heureux. Cette pièce eſt pleine de grands ſentimens. III. *Andronic*, une de ſes meilleures pièces, & qui eſt reſtée au théâtre, fut encore mieux accueillie. Elle eſt animée par un vif intérêt & des ſcènes touchantes. C'eſt à peu près l'hiſtoire de l'infortuné dom *Carlos*, ſous d'autres noms. IV. *Alcibiade* la ſuivit de près, & partagea l'applaudiſſement de ſes ainées. Le caractère du héros & l'eſprit de ſa nation, y ſont peints avec aſſez de vérité & de nobleſſe; mais l'amour y eſt foible & langoureux. V. L'art qui règne dans *Tiridate*, la fit paſſer pour une de ſes bonnes pièces. C'eſt un frère amoureux de ſa ſœur; mais cet amour eſt traité avec délicateſſe, & l'horreur qu'inſpire une paſſion ſi criminelle, n'eſt pas médiocre. En admirant la ſimplicité du ſujet, on ne fut pas moins frappé de l'adreſſe avec laquelle le poëte tient le ſpectateur ſuſpendu ſur la cauſe de la triſteſſe de *Tiridate*, & ſur ſon oppoſition au mariage d'*Erinice* avec *Abradate*. La pièce offre des ſituations attendriſſantes, & des ſentimens nobles & pathétiques. Le ſtyle même a plus de force & de chaleur que dans ſes autres tragédies. Toutes ces pièces, à l'exception de *Virginie*, ont été conſervées au théâtre, où elles ne reparoiſſent néanmoins que rarement. VI. *Phocion*, *Adrien*, *Phraate*, *Aétius*, *Pompéia*, tragédies; le *Jaloux déſabuſé*, l'*Amante Amant*, comédies, dont la première ſe joue encore; *Achille*, *Alcide* ou le triomphe d'*Hercule*, *Acis & Galathée*, tragédies-opéra, ne ſont plus guères lues ni repréſentées. On fit ſur la dernière l'épigramme ſuivante:

A force de forger, on devient forgeron;
Il n'en n'eſt pas ainſi du pauvre Campiſtron;
Au lieu d'avancer, il recule:
Voyez Hercule!

Il n'y a que le *Jaloux déſabuſé*, la paſtorale d'*Acis & Galathée*, miſe en muſique par *Lulli*, qui reparoiſſent de temps en temps. La comédie du *Jaloux*, quoiqu'un peu froide par le fonds, mériteroit, par la vérité des caractères, par l'art de la conduite & par la facilité du ſtyle, de ſe ſoutenir ſur la ſcène; mais il faudroit que le jeu des acteurs répondit aux fineſſes de détail, répandues dans l'ouvrage. *Voyez* ALBERONI.

II. CAMPISTRON, (Louis de) frère du précédent, cultiva comme

lui la poéſie françoiſe. Jéſuite dès l'âge de 15 ans, il ſe forma dans cette ſociété l'eſprit & le goût. Le duc de *Vendôme* le retint auprès de lui dans ſes campagnes d'Italie. Les deux frères étoient les oracles des officiers dans toutes les matières de bel eſprit & de littérature. On a de lui des *Poéſies*, répandues dans le recueil des Jeux Floraux; quatre *Stances ſur la Sympathie*, pleines de naturel & d'aménité; une aſſez belle *Ode* ſur le jugement dernier, fauſſement attribuée par quelques-uns à Mlle *Chéron*, & les *Oraiſons funèbres de Louis XIV* & du *Dauphin*. Il mourut en 1733, à 77 ans. Le Père *de Campiſtron* verſifioit facilement comme ſon frère, mais il manque de nerf & de coloris; on trouve le même défaut dans ſa proſe.

CAMPO, (Antonio) auteur Italien, né à Crémone au quinzième ſiècle, eſt regardé par ſes compatriotes comme un des bons hiſtoriens de cette importante ville du duché de Milan. Son *Hiſtoire* eſt en italien. La meilleure édition eſt celle de 1585, à Crémone, in-folio. On l'eſtime moins pour les recherches qu'elle renferme, que pour les planches au burin d'*Auguſtin Carrache*. Elle eſt rare & recherchée; mais l'édition de Milan, in-4°, eſt d'un prix très-inférieur.

CAMPRA, (André) muſicien célèbre, né à Aix le 4 décembre 1660, mort à Verſailles le 29 juillet 1744, à 84 ans, ſe fit d'abord connoître par des motets exécutés dans des égliſes & par des concerts particuliers. Son premier ouvrage fut le motet *Deus noſter refugium*, qu'il compoſa à 17 ans. Ces petites productions lui procurèrent la place de maître de muſique de la maiſon profeſſe des Jéſuites à Paris, & enſuite la maîtriſe de la métropole. Son génie, trop reſſerré dans les motets, s'exerça ſur les opéra. Il remplit heureuſement cette nouvelle carrière. Il marcha ſur les pas de *Lulli*, & l'atteignit de fort près. Son *Europe Galante*, ſon *Carnaval de Veniſe*, ſes *Fêtes Vénitiennes*, ſes *Ages*, ſes *Fragmens de Lulli*, ballets; *Héſione*, *Alcine*, *Telèphe*, *Camille* & *Tancrède*, tragédies-opéra, parurent avec beaucoup d'éclat, & ſe maintiennent encore aujourd'hui. On admira la variété, les grâces, la vivacité de ſa muſique, & ſur-tout cet art ſi rare d'exprimer avec juſteſſe le ſens des paroles. L'*Europe Galante* commença ſa réputation. On dit que cet artiſte étant maître de muſique de la cathédrale de Paris, lorſqu'il faiſoit cet opéra, s'endormit pendant les vêpres. Il rêva pendant ſon ſommeil à l'*Europe Galante*. Le ſous-chantre l'ayant éveillé, il chanta, à moitié endormi, l'air du quatrième acte : *Vivir, vivir gran Sultana*. On imagine bien que, ſi ce fait eſt vrai, on ne lui laiſſa pas achever ſon air. *Campra* a auſſi retouché l'*Iphigénie* de *Deſmarêts*.

CAMPS, (François de) naquit à Amiens en 1643, d'un clinquailler. *Ferroni*, évêque de Mende, le tira du couvent des Dominicains du faubourg Saint-Germain, où il ſervoit les meſſes, ſe chargea de ſes études, & le fit ſon ſecrétaire. Ce prélat lui donna le prieuré de Flore, obtint pour lui l'abbaye de Saint-Marcel, la coadjutorerie de Glandèves, & enfin l'évêché de Pamiers. Mais n'ayant pas pu obtenir ſes bulles à cauſe de ſa mauvaiſe conduite, il eut en dédommagement l'abbaye de Signy. On a de lui pluſieurs *Diſſertations*

ſur les médailles, ſur l'hiſtoire de France, ſur le titre de *Très-Chrétien* donné aux Rois de France, ſur la garde des mêmes princes, ſur les filles de la maiſon de France données en mariage à des princes hérétiques ou païens, ſur la nobleſſe de la race royale, ſur l'hérédité des grands fiefs, ſur l'origine des armoiries, ſur les dignités héréditaires attachées aux terres titrées, &c. Son cabinet étoit riche en médailles; le célèbre *Vaillant* a publié les plus curieuſes, avec des explications. L'abbé *de Camps* mourut à Paris en 1723, à 81 ans. Il étoit ſavant, laborieux; & ſes recherches ont ſervi aux hiſtoriens qui ſont venus après lui. Ses mœurs, qui avoient été peu réglées dans le feu de l'âge & des paſſions, devinrent plus décentes dans ſa vieilleſſe.

CAMPSON-GAURI, ſultan d'Egypte, fut élevé à cette dignité par les Mamelucs vers l'an 1504 de Jéſus-Chriſt. Il la refuſa d'abord; mais la fortune, qui l'avoit tiré de l'eſclavage pour le mettre au nombre des Mamelucs, & lui faire obtenir les premiers emplois auprès des ſultans, le plaça malgré lui ſur le trône. Il gouverna avec une prudence admirable, fut l'arbitre de l'Orient, & balança la puiſſance de deux grands monarques, *Iſmaël* roi de Perſe, & *Selim* empereur des Turcs. Il fut enfin opprimé par ce dernier, & trahi par un de ſes ſujets nommé *Cayerbei*, gouverneur d'Alep & de Comagène. *Selim* feignant de marcher contre *Iſmaël*, tourna contre *Campſon*. Les armées ſe rencontrèrent dans la Comagène, au même lieu où deux ans auparavant les Turcs avoient défait les Perſes. *Cayerbei*, accompliſſant le promeſſe qu'il avoit faite à *Selim*, ſe rangea de ſon parti. *Campſon*, âgé de plus de 70 ans, chargé d'embonpoint & incommodé d'une hernie, tomba de ſon cheval, & fut écraſé l'an 1516.

CAMULUS, (Mythol.) Dieu de la guerre chez les anciens Sabins, paroit ſur leurs monumens, portant une pique & un bouclier.

CAMUS-BEAULIEU, (Le) *Voyez* dans l'article ARTHUS III, n° IV.

I. CAMUS, (Jean-Pierre) né à Paris en 1582, d'une famille noble, nommé à l'évêché de Belley dès l'âge de 26 ans, fut ſacré dans ſa cathédrale par *Saint François de Sales*. Il ſe rendit digne de l'amitié de ce ſaint, par l'uſage de ſes talens & par l'ardeur de ſon zèle. Il inſtruiſit ſon peuple, le ſoulagea, combattit les hérétiques, en convertit pluſieurs, s'éleva contre tous les abus, & quelquefois avec plus de vivacité que de prudence. L'oiſiveté & la molleſſe, dans leſquelles certains moines paroiſſoient croupir, le mettoient de mauvaiſe humeur. En faiſant alluſion à leur gourmandiſe & à leurs révérences, il les comparoit à *des cruches qui ſe baiſſent pour ſe remplir*; & il leur déclara dans la chaire & dans le cabinet, une guerre un peu trop acharnée. On vit paroître ſucceſſivement pluſieurs ouvrages contre eux: Le *Directeur déſintéreſſé*, la *Déſappropriation clauſtrale*, le *Rabat-joie du triomphe monacal*; les *Deux Hermites*, le *Réclus & l'Inſtable*; l'*Antimoine bien préparé*, 1632, in-8°, très-rare, &c. &c. L'*Apocalypſe de Meliton*, que *Voltaire* lui a attribué, 1668, in-12, eſt l'abrégé de ſon *Traité de l'ouvrage des Moines*, 1633, in-8.° Elle eſt d'un Minime apoſtat,

nommé *Pithois* : *Voyez* ce mot. Il fallut que les religieux employaſſent le cardinal de *Richelieu* pour calmer l'animoſité de *Camus*. Il lui fit des repréſentations amicales ſur cette multitude d'ouvrages, dont les titres bleſſoient le bon goût autant que la charité. *Je ne vous connois*, lui dit Richelieu, *d'autre défaut, que cet acharnement contre les Moines ; & ſans cela je vous canoniſerois.* — *Plût à Dieu !* lui répondit avec vivacité *Camus*. *Nous aurions l'un & l'autre ce que nous ſouhaitons : vous ſeriez Pape, & moi Saint.* Le pieux & ardent évêque, après avoir travaillé pendant vingt ans au ſalut de ſon peuple, ſe démit de ſa dignité pour ne plus penſer qu'au ſien propre. Il mourut à l'hôpital des Incurables le 26 avril 1652, à 70 ans. Il avoit refuſé deux évêchés conſidérables ; Arras & Amiens. *La petite femme que j'ai épouſée*, diſoit-il par un jeu de mots ridicule, *eſt aſſez belle pour un Camus.* Ce prélat avoit beaucoup d'eſprit & d'imagination dans un corps très-mortifié. Cette imagination perce dans tous ſes ouvrages, écrits avec une facilité merveilleuſe ; mais d'un ſtyle moitié moral, moitié burleſque, ſemé de métaphores ſingulières & d'images giganteſques, d'ailleurs lâche, diffus & incorrect. Il prêchoit comme il écrivoit, & peut-être plus ſingulièrement encore. *Niceron* rapporte quelques traits de ſes diſcours, que nous allons rapporter. Dans un ſermon qu'il faiſoit aux Cordeliers le jour de *S. François* ; *Mes Pères*, leur diſoit-il, *admirez la grandeur de votre Saint ; ſes miracles paſſent ceux du Fils de Dieu. Jéſus-Chriſt avec cinq pains & trois poiſſons ne nourrit que cinq mille hommes, une fois en ſa vie : & S. François avec une aune de toile nourrit tous les jours, par un miracle perpétuel, quarante mille fainéans.* Prêchant dans l'aſſemblée des trois États du royaume, le premier dimanche de l'Avent 1614, un ſermon qu'il a fait imprimer, il parla ainſi : *Qu'euſſent dit nos pères, de voir paſſer les offices de judicature à des femmes & à des enfans au berceau ? Que reſte-t-il plus, ſi non comme cet Empereur ancien, d'admettre des chevaux au Sénat ? Et pourquoi non, puiſque tant d'ânes y ont entrée ?* Il n'aimoit pas les Saints nouveaux, & diſoit un jour en chaire ſur ce ſujet : *Je donnerois cent de nos Saints nouveaux pour un ancien. Il n'eſt chaſſe que de vieux chiens. Il n'eſt châſſe que de vieux Saints.* — Il ſe plaiſoit fort à faire des alluſions, quelque mauvaiſes qu'elles fuſſent. Parlant un jour des couvens, il diſoit : *Dans les anciens monaſtères, on voyoit de grands moines, de vénérables religieux ; à préſent*, illic paſſeres nidificabunt : *l'on n'y voit plus que des moineaux.* — Il diſoit dans le même goût, qu'après leur mort, les *Papes* devenoient des *papillons*, les *Sires* des *cirons*, & les *Rois* des *roitelets.* — Ce qu'il dit un jour à Notre-Dame, avant de commencer ſon ſermon, eſt plus ſpirituel : *Meſſieurs, on recommande à vos charités une demoiſelle qui n'a pas aſſez de bien pour faire vœu de pauvreté.* Il comparoit les *Évêchés* à des *bâillons*, parce que ceux qui les obtenoient, devenoient ordinairement pareſſeux, & ceſſoient de prêcher. On lui vantoit un homme qui étoit tout à la fois muſicien, poëte, peintre & aſtrologue ; il répondit, que c'étoit *un fou à quatre parties.* On voit par ces citations, que *Camus* fut le *Bièvre* de ſon ſiècle. Outre les ouvrages cités plus haut, on a de lui : I. Pluſieurs volumes d'*Homélies*. II. Dix volumes de *Diverſités*.

III. Des Romans pieux, *Dorothée, Alcime, Daphnide, Hyacinthe, Carpie, Spiridion, Alexis.* Son ſiècle avoit encore, plus que le nôtre, le goût frivole & dangereux des lectures romaneſques. Il crut que, pour guérir les malades, il falloit déguiſer les remèdes. Il ſe mit à écrire cette foule d'hiſtoriettes, où les leçons de la vertu étoient ornées des charmes de la fable, & où le lecteur trouvoit à ſe diſtraire, ſans ſe pervertir. Ce fut *S. François de Sales* qui lui donna le conſeil de faire des Romans pieux; mais il en abuſa. Ses productions romaneſques & ſans goût ſont tout ce qu'on peut lire de plus ennuyeux, du moins aujourd'hui que ce genre a été traité par de bonnes plumes. On a plus de deux cents volumes de cet infatigable écrivain. Les ſeuls qu'on trouve à préſent dans les bibliothèques choiſies, ſont: L'*Eſprit de Saint François de Sales*, en ſix volumes in-8°, réduits en un ſeul par un docteur de Sorbonne; & l'*Avoiſinement des Proteſtans vers l'Egliſe Romaine*, publiée par *Richard Simon* en 1703, avec des remarques, ſous ce titre: *Moyens de réunir les Proteſtans avec l'Egliſe Romaine.* « L'auteur y détruit, dit *Niceron*, la fauſſe idée que les deux partis ſe forment l'un de l'autre, & les rapproche en faiſant voir qu'il n'y a pas entre leurs ſentimens bien expliqués, tant de différence qu'on s'imagine ordinairement. » Il étoit ſurpris que les Catholiques parlant de l'Ecriture Sainte comme d'un livre qui a beſoin d'interprètes, du moins pour les ſimples, ne l'expliquaſſent que rarement dans leurs livres, & que les Proteſtans qui la trouvent claire comme le jour, ſe tuaſſent à l'expliquer. — CAMUS définiſſoit la politique: *Ars non tam regendi quàm fallendi homines.* » Voyez II. COLLET & ABELLI.

II. CAMUS, (Etienne le) né à Paris en 1632, d'une ancienne famille de robe, *Voy.* II. LAUNOI, docteur de Sorbonne en 1650, évêque de Grenoble en 1671, revêtu de la pourpre Romaine par *Innocent XI*, ne dut cette dignité qu'à ſa vertu. Il avoit été aumônier du roi avant d'être évêque. Entraîné par le torrent de la cour, il aima le monde & en fut aimé. Quoiqu'il eût été fort diſſipé dans ce poſte, il diſoit depuis: *Qu'on avoit dit de lui plus de mal qu'il n'en avoit fait; mais que depuis ſon changement on diſoit plus de bien qu'il n'en faiſoit, & que c'étoit une eſpèce de compenſation.* Il joignit les auſtérités d'un pénitent aux travaux d'un évêque. Il fonda deux ſéminaires. Il viſita tous les ans ſon diocèſe, l'inſtruiſit par ſes ſermons & ſes exemples, & y répandit d'abondantes aumônes. Les pauvres furent légués ſes héritiers à ſa mort, arrivée en 1707, à 75 ans. C'eſt à lui qu'on eſt redevable de la *Théologie morale de Grenoble*, compoſée à ſa prière par *Genet*, depuis évêque de Vaiſon. On a encore de lui: I. Pluſieurs *Lettres* à ſes curés. II. Des *Ordonnances ſynodales*, pleines de ſageſſe. III. Une *Diſſertation* contre un auteur qui avoit nié la virginité de la Sainte Vierge, &c. &c.

III. CAMUS, (Jean le) lieutenant-civil au châtelet de Paris, mort le 28 juillet 1710, à 74 ans, fut renommé pour ſon auſtère probité dans les fonctions de la magiſtrature, qu'il exerça pendant plus de quarante ans. Il a fait des *Obſervations* ſur la coutume de Paris, que *Ferrière* a inſérées dans ſon *Commentaire*. Il publia les *Actes de notoriété du Châtelet*, dont

Déniſart a donné une ſeconde édition.

IV. CAMUS, (Charles-Étienne-Louis) de l'académie royale des ſciences de Paris, de la ſociété royale de Londres, examinateur des ingénieurs & du corps royal de l'Artillerie de France, profeſſeur & ſecrétaire perpétuel de l'académie royale d'Architecture, honoraire de l'académie de Marine, mort le 4 mai 1768, âgé de 58 ans, eſt principalement connu par ſon *Cours de Mathématiques*, en 4 vol. in-8°, à l'uſage des ingénieurs. On a encore de lui des *Élémens de Mécanique*, des *Élémens d'Arithmétique*, & d'autres ouvrages qui ont eu du cours, ſans être du premier mérite. Il avoit été l'un des ſavans envoyés dans le Nord en 1736, pour y déterminer la meſure de la terre.

V. CAMUS, (Antoine le) né à Paris en 1722, mort dans la même ville en 1772, à 50 ans, y exerça la médecine avec ſuccès, & écrivit ſur la ſcience qu'il cultivoit. Nous avons de lui: I. *La Médecine de l'eſprit*, Paris 1753, 2 vol. in-12. La phyſique & la morale ont également dicté cet ouvrage qui eſt écrit avec facilité & avec chaleur. Les raiſonnemens de l'auteur ne ſont pas toujours juſtes; mais en général ſes conjectures ſont ingénieuſes, & peuvent être très-utiles. II. *Abdeker*, ou *l'Art de conſerver la beauté*, 1756, 4 vol. petit in-12, roman dans lequel l'auteur a fait entrer beaucoup de recettes & de préceptes dont les dames ont profité, quoique pluſieurs de ces recettes ne ſoient que de la charlatanerie. Les véritables coſmétiques ſont la ſanté & la tempérance. III. *Mémoire ſur divers ſujets de Médecine*, 1760, in-8.° IV. *Mémoire ſur l'état actuel de la Pharmacie*, 1765, in-12. V. *Projet d'anéantir la petite-Vérole*, 1767, in-12. VI. *Médecine pratique*, 3 vol. in-12, ou 1 vol. in-4.° VII. Il a travaillé au *Journal Économique*, depuis le mois de janvier 1753, juſqu'en 1765. *Le Camus* avoit du feu, de l'imagination, de la gaieté, des connoiſſances variées, & ſa ſociété étoit agréable. — Il avoit un frère *Nicolas le* CAMUS de *Mezières*, architecte expert, né à Paris le 6 mai 1721, mort le 25 juillet 1779, dont nous avons un *Eſſai ſur les Bois de charpente*, 1763; le *Génie de l'Architecture*, 1780, in-8°; un *Traité de la force des Bois*, 1782, in-8°; le *Guide de ceux qui veulent bâtir*, 2 vol. in-8.°

VI. CAMUS, (Charlotte le) de Melſons, épouſe d'André Girard *le Camus*, conſeiller d'état, étoit de l'académie des *Ricovrati* de Padoue; différentes pièces de vers lui méritèrent les éloges des beaux eſprits du règne de *Louis XIV*. Le portrait de ce prince fait par *Mignard*, lui fit tant de plaiſir, qu'elle en fit un en vers, qui parut dès le lendemain dans les recueils du temps. Elle mourut le 22 juin 1702.

I. CAMUSAT, (Jean) habile imprimeur du 17.e ſiècle, avoit pris pour deviſe, la toiſon d'or, avec ces mots: *Tegit, & quos tangit inaurat.* Il eut conſtamment le ſoin de ne publier que des ouvrages d'un mérite reconnu, & fit ainſi la réputation de tous ceux qui ſortirent de ſes preſſes. L'académie françoiſe qui l'avoit choiſi pour ſon imprimeur, le chargea ſouvent de parler pour elle, & de répondre aux lettres qui lui étoient adreſſées. *Camuſat* s'acquitta toujours de ce honorable emploi, avec autant d'eſprit que de facilité.

II. CAMUSAT,

II. CAMUSAT, (Nicolas) né à Troyes en 1575, chanoine de cette ville, y mourut en 1655 à 70 ans. C'étoit un homme d'étude & de piété. Il tourna ſes lectures & ſes recherches du côté de l'hiſtoire. Ayant fouillé toutes les bibliothèques, il a laiſſé des ouvrages ſavans. I. *Promptuarium ſacrarum Antiquitatum Tricaſſinæ diœceſis*, 1610, in-8° : recueil utile à ceux qui veulent ſuivre les différentes variations de l'ancienne diſcipline en France. II. *Hiſtoria Albigenſium*, 1615, in-8°, recueillie ſur les meilleurs manuſcrits. III. *Mélanges hiſtoriques*, ou *Recueil de pluſieurs Actes, Traités & Lettres miſſives depuis 1500 juſqu'en 1580*; in-8°, 1619 : curieux & recherché; &c. *Camuſat* étoit un homme reſpectable, qui partageoit ſon temps entre les fonctions de ſon égliſe & l'étude. Négligé dans ſon extérieur & vivant d'une manière fort ſimple, il avoit plus de moyens de ſoulager les pauvres dont il étoit le père.

III. CAMUSAT, (Denys-François) petit-neveu du précédent, né à Beſançon en 1697, mourut à Amſterdam en 1732, à 35 ans, dans un état qui n'étoit guère au-deſſus de l'indigence. Deux fautes, qu'il fit ſucceſſivement, faillirent à l'y jeter. Il étoit bibliothécaire du maréchal d'*Eſtrées*, & il quitta ce poſte; il n'avoit point de fortune, & il ſe maria. On a de lui : I. L'*Hiſtoire des Journaux imprimés en France*, 2 vol. in-12, où l'éruditon eſt répandue avec peu d'agrément. Le ſtyle a une certaine vivacité; mais il s'écarte trop ſouvent des règles de la bienſéance : il tombe dans le trivial & le bas. II. Les deux premiers volumes de la *Bibliothèque des livres nouveaux* : Journal mort en naiſſant. III. Les quatre premiers volumes de la *Bibliothèque Françoiſe* ou *Hiſtoire littéraire de la France*; autre Journal mieux accueilli que le précédent, & qu'on pouſſa juſqu'au trente-quatrième volume. IV. Des *Mélanges de Littérature*, tirés des Lettres manuſcrites du père de la *Pucelle*, de *Jean Chapelain*, &c. in-12.

CANACÉE, (Mythol.) fille d'*Éole*, épouſa ſecrètement ſon frère. Elle mit au monde un fils qui fut expoſé par ſa nourrice, & qui par ſes cris découvrit ſa naiſſance à ſon aïeul. *Éole*, indigné de cet inceſte, en fit manger le fruit par les chiens, & envoya un poignard à ſa fille pour s'en punir elle-même; *Macarée*, ſon frère & ſon mari, ſe ſauva à Delphes, où il ſe fit prêtre d'*Apollon*.

CANAPE, (Jean) médecin, profeſſa la chirurgie à Lyon en 1542, & y devint médecin de *François I*. Savant dans la langue grecque, il traduiſit pluſieurs ouvrages d'*Hippocrate*, & d'autres médecins Grecs.

CANAYE, (Philippe) ſieur *du* FRESNE, naquit à Paris en 1551, d'un avocat célèbre. Après s'être diſtingué dans le barreau, il devint conſeiller-d'état ſous *Henri III*, ambaſſadeur en Angleterre, en Allemagne, à Veniſe ſous *Henri IV*, & contribua beaucoup à pacifier les querelles de cette république avec *Paul V*, qui lui en marqua ſa reconnoiſſance. Ses *Ambaſſades* ont été imprimées en 1635, 3 vol. in-fol. avec ſa Vie à la tête. Le troiſième eſt le plus intéreſſant; c'eſt une hiſtoire du différend de *Paul V* & des Vénitiens, très-capable de ſatisfaire la curioſité du lecteur. *Canaye*

mourut le 27 février 1610, à 60 ans, avec la réputation d'un homme ſage, intègre & déſintéreſſé. Il avoit été Calviniſte & préſident de la chambre de Caſtres; mais il ſe convertit en 1600, après la conférence de Fontainebleau entre le cardinal *du Perron* & *du Pleſſis Mornai*. Nommé l'un des juges de cette célèbre conférence, il prouva par ſon exemple que la victoire & la vérité étoient du côté de l'Égliſe Romaine. On lui doit une traduction françoiſe de la *Logique* d'Ariſtote. —L'abbé *de* CANAYE, membre de l'académie des belles-lettres de Paris ſa patrie, mort en 1782, dans la 88e année de ſon âge, étoit de la même famille, & lui faiſoit honneur par ſes lumières & ſon caractère. C'eſt à ce caractère qu'il dut en partie une ſanté ferme & vigoureuſe pendant ſa longue carrière. L'abbé de *Canaye* n'ayant dans ſon cœur que des paſſions douces & honnêtes, fut heureux dans la retraite & dans le monde. Il étoit entré dans l'Oratoire en 1716, y avoit paſſé environ 12 ans, & s'y étoit fait aimer. Son eſprit, dit *Dacier*, réuniſſoit la naïveté & la fineſſe, ſa légéreté & la profondeur, l'enjouement & la ſolidité. Il avoit le talent de bien raconter, & il ne racontoit jamais autant qu'on auroit voulu. Habile à ſaiſir le ridicule, il ne ſe ſervoit de cette arme dangereuſe que contre ceux qui affichoient des prétentions ſans avoir des titres. Avec ſes amis, il ſe bornoit à cette plaiſanterie douce, qui flatte ſans offenſer. Il fut dans tous les temps lié de la plus tendre amitié avec *Foncemagne* & d'*Alembert*. Celui-ci lui a dédié ſon *Eſſai ſur les Gens-de-lettres*. L'abbé *de Canaye* a donné au public pluſieurs *Mémoires* dans le recueil de ceux de l'académie des belles-lettres. Les plus conſidérables ſont ceux qui concernent la naiſſance & les progrès de la *Philoſophie* ancienne. Ces Diſſertations ſont le réſultat de pluſieurs livres anciens & modernes: réſultat qui prouve un eſprit net & une mémoire étendue. Les livres de ſa nombreuſe bibliothèque étoient chargés de notes. Sans morgue ſur ſa naiſſance, il ignoroit à 40 ans quelles étoient les armoiries de ſa famille. Philoſophe pratique, très-pareſſeux, il répondoit à ceux qui l'excitoient à travailler. « En littérature comme au théâtre, le plaiſir eſt rarement pour les acteurs. » —Le Père CANAYE, Jéſuite, ſi connu par ſa prétendue Converſation avec le maréchal d'*Hocquincourt*, étoit auſſi parent de *Canaye* l'ambaſſadeur. Il avoit été profeſſeur de rhétorique au collége de Clermont à Paris. Il fut enſuite directeur de l'hôpital de l'armée de Flandres. *Saint-Évremont* avoit étudié ſous lui; & il faut avouer qu'il n'a pas contribué à illuſtrer ſon maître, en lui faiſant faire au maréchal d'*Hocquincourt*, gouverneur de Péronne en 1654, des réponſes qui ſerviroient plus à ridiculiſer les matières de controverſe qu'à les prouver.

CANDACE, reine d'Éthiopie qui vivoit du temps d'*Auguſte*, étoit une princeſſe d'un grand courage & d'une rare vertu. Elle avoit été ſi chérie de ſes ſujets, que toutes les Reines qui lui ſuccédèrent, voulurent porter ſon nom. C'eſt un des premiers eunuques de cette reine, qui fut converti & baptiſé par l'apôtre *S. Philippe*.

CANDALE, *Voyez* VI. FOIX.

CANDAULE, roi de Lydie, eut l'imprudence de faire voir ſa

femme dans les bains à *Gygès* ſon favori, pour qu'il admirât ſes charmes. La reine ayant apperçu cet officier, l'engagea, ſoit par amour, ſoit par vengeance, d'ôter la vie à ſon époux. *Gygès*, devenu roi de Lydie par ce meurtre, eut la femme & la couronne de ſon prince, vers l'an 716 avant J. C. L'aventure de *Gygès* a été révoquée en doute par quelques critiques.

CANDIAC, (Jean-Louis-Elizabeth de MONTCALM de) génie précoce, étoit frere puîné du célèbre marquis de *Montcalm*. Il vit le jour à Candiac, dans le diocèſe de Nimes en 1719. Dès le berceau, il apprit à connoître les lettres par le moyen du bureau typographique. A trente mois, il les connoiſſoit toutes, & à trois ans il liſoit parfaitement le latin & le françois, imprimé ou manuſcrit. A quatre ans, on lui apprit la langue latine; à cinq, il faiſoit des verſions en cette langue; à ſix, il liſoit le grec & l'hébreu. Il poſſédoit dès-lors les principes de l'arithmétique, de l'hiſtoire, de la géographie, du blaſon, de la ſcience des médailles. Dans quatre ſemaines, il parvint à écrire correctement & facilement. Montpellier, Nimes, Grenoble, Lyon, Paris même, admirèrent ſes progrès ſurprenans & l'étendue de ſes connoiſſances. Il avoit lu une foule de poëtes, d'orateurs, d'hiſtoriens, de philoſophes, d'épiſtolaires, de grammairiens, dans un âge où les autres enfans bégaient à peine leur propre langue. Ce petit prodige ne fit que paroître. Une complication de maux l'enleva à la France, dont il avoit été l'admiration. Il mourut à Paris le 8 octobre 1726.

CANDIDIEN, *Voyez* VALERIA.

CANDISH, *ou* CAVENDISH, (Thomas) gentilhomme Anglois de Trimbs, dans la province de Suffolck, après s'être ſignalé dans divers combats en Europe, & avoir parcouru une partie de l'Amérique en navigateur habile & intelligent, entreprit en 1586 un voyage autour du monde. De cette courſe qu'il fit avec trois galions, & accompagné de cent-vingt ſoldats, il rapporta des lumieres nouvelles, & des richeſſes conſidérables. Il rentra en ſeptembre 1588 dans le port de Plimouth, d'où il étoit ſorti en juillet 1586. L'année 1591 fut l'époque d'un nouveau voyage autour du monde. Il partit le 26 août de Plimouth, avec cinq vaiſſeaux, aborda au Bréſil, & en repartit en janvier 1592, pour continuer ſa courſe. Mais la diſette des vivres l'ayant obligé d'y retourner, il perdit quatre de ſes vaiſſeaux, & n'arriva qu'avec un ſeul à la baie de Saint-Vincent. Trente de ſes gens qu'il avoit envoyés pour butiner, furent maſſacrés par les Portugais, & lui-même, réduit à la dernière misère, fut obligé de prendre la route d'Angleterre; il mourut avant que d'y arriver, victime de ſa curioſité, & peut-être d'une ambition avide & intéreſſée. *Laët* raconte ſes voyages dans ſon *Hiſtoire du Nouveau Monde.*

CANDITO, (Pierre) peintre né à Munich, à la fin du 15e ſiècle, orna de ſes ouvrages le palais de *Maximilien*, duc de Bavière; ils méritèrent d'être gravés par *Raphaël* & les deux *Sandeler*. On remarque, parmi eux, les *Hermites de Bavière*, & *quatre Docteurs de l'Egliſe.*

CANENTE, (Mythol.) Cette Nymphe, femme de *Picus*, roi

des Laurentins, conçut une ſi vive douleur de ce que *Circé* avoit changé ſon mari en oiſeau de ſon nom, que ſon corps diſparut peu à peu, & s'évapora dans les airs. Cette aventure rendit célèbre le lieu près du Tibre où cette métamorphoſe arriva, & les poëtes l'ont appelé *Canente*, du nom de cette Nymphe.

CANGE, (Charles du Freſne DU) tréſorier de France à Amiens ſa patrie, naquit l'an 1610. Après avoir fréquenté quelque temps le barreau de Paris, il retourna à Amiens, & ſe livra entièrement à l'étude de l'hiſtoire ſacrée & profane, Grecque & Romaine, ancienne & moderne. En 1668, il vint habiter la capitale, & s'y fit autant eſtimer par ſes talens, que par ſa douceur, ſa politeſſe & ſa modeſtie : *Voyez* MABILLON. Quoiqu'il eût embraſſé la partie la plus dégoûtante de la littérature, & que, ſuivant ſes expreſſions, il ne ſe fût arrêté qu'à la recherche de vieux mots, il ſortoit de la pouſſière de ſes livres avec l'air le plus affable. *C'eſt pour mon plaiſir*, diſoit-il à ceux qui craignoient de le détourner, *que j'étudie, & non pour être à charge à moi-même ou aux autres.* Sa carrière littéraire s'ouvrit par l'*HISTOIRE de l'Empire de Conſtantinople, ſous les Empereurs François*, en 1657 : ouvrage plein d'érudition & de critique. Les autres livres qui le ſuivirent, ſont : I. Son *Gloſſaire de la baſſe Latinité*, en 3 vol. in-folio ; réimprimé en ſix, en 1733, par les ſoins des Bénédictins de Saint-Maur, & augmenté de quatre nouveaux volumes par l'abbé *Carpentier*, de l'ordre de Cluni : *Voyez* II. CARPENTIER. On n'ignore pas combien ce Dictionnaire demandoit de recherches. Il n'y avoit que *du Cange* qui pût aſſaiſonner une matière ſi ſèche, de tant de choſes ſavantes & curieuſes. On rapporte au ſujet de ce livre, une anecdote fort ſingulière. L'auteur fit venir un jour quelques libraires dans ſon cabinet, & leur montrant un vieux coffre qui étoit placé dans un coin, il leur dit : « qu'ils y pourroient trouver de quoi faire un livre, & que s'ils vouloient l'imprimer, il étoit prêt à traiter avec eux. » Ils acceptèrent l'offre avec joie ; mais s'étant mis à chercher le manuſcrit, ils ne trouvèrent qu'un tas de petits morceaux de papier qui n'étoient pas plus grands que le doigt, & qui paroiſſoient avoir été déchirés, comme n'étant plus d'aucun uſage : *Du Cange* rit de leur embarras, & leur aſſura de nouveau, que ſon manuſcrit étoit dans le coffre. Enfin, l'un d'eux ayant conſidéré plus attentivement quelques-uns de ces petits lambeaux, y trouva des remarques, qu'il réconnut être le travail de *du Cange*. Il s'apperçut même qu'il ne lui ſeroit pas impoſſible de les mettre en ordre, parce que, commençant tous par le mot que l'auteur entreprenoit d'expliquer, il n'étoit queſtion que de les ranger ſuivant l'ordre alphabétique. Avec cette clef, & ſur la connoiſſance qu'il avoit de l'érudition de *du Cange*, il ne balança point à faire marché pour le coffre & pour les richeſſes qui étoient dedans. Ce traité fut conclu ſans autre explication ; & telle eſt, dit-on, l'origine du Gloſſaire latin. On trouve dans cet ouvrage beaucoup de mots ſans interprétation. Quand on demandoit à *du Cange* pourquoi il n'en avoit pas donné le ſens : *C'eſt*, répondoit-il modeſtement, *afin d'exciter quelqu'un à le chercher ; ſi je ne l'ai pas mis, c'eſt que je ne*

le ſais pas. Le Jéſuite *Vavaſſeur* parlant de ce *Gloſſaire*, diſoit : « Il y a plus de ſoixante ans que je m'applique à ne me ſervir d'aucun des mots que *du Cange* a ſi laborieuſement recherchés. » II. *Glossaire de la Langue Grecque du moyen âge.* Lyon 1688, 2 vol. in-folio, en grec & en latin. Ce n'eſt pas celui de ſes ouvrages où il y ait le moins d'érudition. III. Des éditions de l'*Hiſtoire de S. Louis*, par *Joinville*, in-folio, 1688, avec de ſavantes remarques. — des *Annales de Zonare*, en 2 vol. in-folio. — de la *Chronique paſcale d'Alexandrie*, in-fol., 1689, enrichie de notes & de diſſertations. C'eſt pendant l'impreſſion de cette Chronique, que *du Cange* mourut le 23 octobre 1688, à 78 ans, laiſſant beaucoup d'autres ouvrages manuſcrits, dont on peut voir la liſte dans un *Mémoire ſur ſa vie & ſes écrits*, imprimé en 1752. *Louis XIV* donna une penſion de deux mille livres à ſes quatre enfans, en reconnoiſſance des travaux du père. Le grand *Colbert* lui fit propoſer de raſſembler en un corps tous les écrivains de l'Hiſtoire de France. Il en donna un eſſai ; mais ce projet n'ayant pas été goûté, il l'abandonna. On a encore de lui : VI. *Hiſtoria Byzantina illuſtrata*, 1680, in-folio. Il fait connoître dans cette Hiſtoire, qui fait partie de la Byzantine, diverſes familles de Conſtantinople ; il donne la deſcription de cette ville : il éclaircit beaucoup de points d'hiſtoire dans des diſſertations & dans des notes ſavantes. V. *Illyricum vetus & novum*, Poſonii, 1746, in-folio. VI. Un livre très-curieux, intitulé : *Traité hiſtorique du chef de S. Jean-Baptiſte*, Paris, 1665, in-4.° — *Voyez* III. Fresne.

CANGIAGE, ou Cambiazi, (Lucas) né a Monéglia, dans les états de Gênes en 1527, reçut les premières leçons de l'art de la peinture dans la maiſon paternelle. Son père ne l'habilloit qu'à moitié, afin que, gardant la maiſon, il fût plus aſſidu au travail. Dès l'âge de 15 ans, il fit des tableaux qui reçurent beaucoup d'éloges, & à 17 on l'employoit dans les grands ouvrages publics. Peu de peintres ont eu plus de facilité. Il peignoit des deux mains. Tout ce qui reſte de lui a de la vivacité, des grâces, de la légéreté ; on n'y deſireroit que plus de choix. Ses deſſins ſont eſtimables, & on en conſerve encore un grand nombre, quoique ſa femme & ſa ſervante s'en ſerviſſent pour allumer le feu. Devenu veuf, il préſenta en vain au pape *Grégoire XIII*, un placet accompagné de deux tableaux, eſpérant obtenir une diſpenſe pour pouvoir épouſer ſa belle-ſœur, dont il étoit paſſionnément épris. *Philippe II*, roi d'Eſpagne, l'ayant appelé à ſa cour, il s'y rendit dans le deſſein d'avoir ſa recommandation auprès du pape. Mais comme on lui dit que ſa demande déplaiſoit à ce prince, il tomba dans une eſpèce de délire, & mourut peu de temps après à l'Eſcurial en 1585, à 58 ans. Le *Guide* a gravé quelques-uns de ſes tableaux.

CANG-Y, (Mythol.) Dieu des Chinois, régiſſant les cieux inférieurs, & ayant ſur l'homme pouvoir de vie & de mort. Il eſt toujours ſuivi de trois génies ſubalternes, dont l'un diſpenſe la pluie, le ſecond fait proſpérer les navigations, le troiſième préſide aux naiſſances & à l'agriculture.

CANINI, (*Jean-Ange* & *Marc-Antoine*) freres, Romains, connus

par leur goût pour l'antiquité. *Jean-Ange Canini*, diſciple du *Dominiquin*, joignit à ce goût pluſieurs autres talens. Il excelloit à deſſiner les pierres gravées, qu'il touchoit avec eſprit & avec légéreté. Il avoit ſur-tout l'art de conſerver la fineſſe des airs de tête. Il vint en France à la ſuite du cardinal *Chigi*, légat du ſaint-ſiége, à qui ſon frère étoit auſſi attaché, & il eut l'honneur de connoître le grand *Colbert*, le plus ardent protecteur des lettres & des beaux arts. *Canini* lui communiqua le deſſein d'un ouvrage qu'il avoit déjà ébauché : c'étoit une ſuite des *Images des Héros & des Grands Hommes de l'antiquité, deſſinées ſur les médailles, les pierres antiques & les autres anciens monumens*. Le miniſtre applaudit au projet, & pour animer *Canini*, il l'engagea à offrir ſon ouvrage à *Louis XIV*. *Canini*, revenu à Rome, penſa ſérieuſement à remplir ſon engagement ; mais la mort l'enleva peu de temps après.—*Marc-Antoine* CANINI, ſon frère, habile ſculpteur, ſe chargea de ce qui reſtoit à faire, & publia ce recueil en italien, l'an 1669, in-fol. On l'a réimprimé en 1731, en françois, à Amſterdam, in-4.° Les figures de l'édition de 1669, furent gravées par *Etienne Picart* le Romain, & *Guillaume Vallet*, deux des plus habiles maîtres du ſiècle paſſé, qui ſe trouvèrent à Rome lorſque *Canini* entreprit de publier ſon livre. Ces figures ſont accompagnées d'une explication curieuſe, & qui fait connoître la capacité des deux frères *Canini* dans l'hiſtoire & la mythologie.

I. CANISIUS, (Pierre) natif de Nimègue, pieux & ſavant provincial des Jéſuites, parut avec éclat au concile de Trente. Ses principaux ouvrages ſont : I. *Summa doctrinæ Chriſtianæ*, in-8.° II. *Inſtitutiones Chriſtianæ*. Il mourut en 1597, à 77 ans, à Fribourg en Suiſſe, en odeur de ſainteté.

II. CANISIUS, (Henri) neveu du précédent, natif de Nimègue comme lui, profeſſeur de droit canon à Ingolſtad, mort en 1609, laiſſa pluſieurs ouvrages eſtimables. I. *Summa Juris Canonici*. II. *Commentarium in Regulas Juris*. III. *Antiquæ Lectiones*, en 7 vol. in-4° ; réimprimées par les ſoins de *Jacques Baſnage*, ſous ce titre : THESAURUS *Monumentorum eccleſiaſticorum & hiſtoricorum*, ſeu *Lectiones antiquæ, cum notis variorum, à Jacobo Baſnage*, in-folio, 7 tomes en 4 volumes, Amſterdam 1725. Le ſavant éditeur les a ornées de préfaces particulières à la tête de chaque ouvrage, pour en faire connoître le ſujet & l'auteur, & des remarques utiles & curieuſes, avec quelques notes & variantes de *Capperonier*. Ce recueil renferme diverſes pièces importantes ſur l'hiſtoire du moyen âge & ſur la chronologie. *Caniſius* avoit beaucoup d'érudition, mais elle étoit ſage & modeſte.

CANITZ, (le Baron de) célèbre poëte Allemand, d'une famille ancienne & illuſtre de Brandebourg, naquit à Berlin en 1654, cinq mois après la mort de ſon père. Après ſes premières études, il ſe mit à voyager en Italie, en France, en Angleterre, en Hollande. De retour dans ſa patrie, il fut chargé de négociations importantes par *Fréderic II*, électeur de Brandebourg. *Fréderic III*, ſon ſucceſſeur, s'en ſervit auſſi utilement. Il mourut à Berlin en 1699, à 45 ans, conſeiller-privé d'état. Il réunit les qualités d'homme d'état & de poëte, au talent de la poéſie beaucoup d'autres connoiſſances, & l'étude des langues

mortes & vivantes. Ses *Poéſies* Allemandes ont été publiées pour la dixième fois en 1750, in-8.° Il prit *Horace* pour modèle, & l'égala quelquefois. Son ſtyle eſt auſſi pur que délicat. C'eſt le *Pope* de l'Allemagne. Le baron de *Canitz* ne ſe contentoit pas de cultiver les beaux arts; il les protégeoit, non en amateur faſtueux, ſuperficiel, inutile; mais en amateur éclairé, ſolide, vrai & généreux. Sa mère étoit une femme ſingulière. Ayant épuiſé la France en modes nouvelles, elle voulut faire venir un mari de Paris. Son correſpondant lui envoya un aventurier d'environ cinquante ans, nommé *de Binbroe*, d'un tempérament foible & valétudinaire. Il arrive: Mad. *de Canitz* le voit & l'épouſe. Les dégoûts que lui procura ce mariage, empêchèrent les veuves de Berlin d'adopter cette mode. —*Voyez* les *Mémoires de Brandebourg*, tome 2.

CANNAMARÈS, (Jean) payſan de Catalogne, ſe tira malheureuſement de l'obſcurité qui étoit ſon partage. Le 7 décembre 1492, le roi *Ferdinand*, après la conquête de Grenade ſur les Maures, ſortoit de ſon palais, accompagné d'une foule de courtiſans & de magiſtrats; ce malheureux, qui s'étoit caché derrière une porte par où le roi devoit paſſer, s'élance tout-à-coup, tire l'épée, & frappe le prince entre le cou & les épaules. Le coup fut ſi violent, que s'il n'eût été affoibli par un collier d'or que le roi portoit ordinairement, il ne pouvoit éviter d'être tué ſur la place. *Ferdinand*, qui ſe ſentit frappé, ne perdit rien de ſa préſence d'eſprit; & s'étant apperçu que ceux de ſa ſuite alloient ſe jeter ſur l'aſſaſſin pour le poignarder, il les en empêcha, & ſe contenta d'ordonner qu'on le mît en priſon, pour ſavoir s'il avoit des complices. On interrogea l'aſſaſſin, & l'on connut que c'étoit un fou, qui s'étoit imaginé que la couronne d'Aragon lui appartenoit, que *Ferdinand* l'avoit uſurpée ſur lui, & la retenoit injuſtement. Le roi, dont la bleſſure étoit fort légère, vouloit qu'on le renvoyât ſans le punir; mais, à ſon inſçu, il fut condamné à être tiré à quatre chevaux: le ſeul égard que l'on eut à ſa folie, fut qu'on l'étrangla auparavant.

CANO, *Voyez* III. CANUS.

CANO, (Allonzo) né à Grenade en 1600, fut tout à la fois peintre, ſculpteur & architecte. *Michel Cano* ſon père, *François Pachéco* & *Herréra le vieux*, lui enſeignèrent les élémens de ces différens arts, qu'il cultiva tous avec ſuccès. Le duc d'*Olivarès* l'ayant fait venir à Madrid en 1638, il lui fit accorder la place de directeur-général des ouvrages royaux, & l'honneur d'enſeigner le deſſin au prince des Aſturies. *Cano* eſt mort à Grenade en 1676. Parmi les nombreux ouvrages en tout genre dont il eſt auteur, il faut diſtinguer trois *Statues*, poſſédées par la cathédrale de Hébrija, qui commencèrent ſa réputation, à 24 ans; & une *Statue* de la Conception de la Vierge, dans la cathédrale de Grenade, ouvrage dont un Gênois offrit vainement huit mille piſtoles.

CANON, *Voyez* QUANWON.

CANONISATION, *Voyez* JEAN XVI, Pape.

CANOPE, (Mythol.) divinité Égyptienne, dont les prêtres paſſoient pour des magiciens. On l'a-

doroit ſous la figure d'un grand vaſe, ſurmonté d'une tête humaine, & couvert de caractères hiéroglyphiques. Les Chaldéens adorateurs du feu, défioient les Dieux de toutes les autres nations, comme n'étant que d'or, d'argent, de pierre ou de bois, de pouvoir réſiſter au leur. Un prêtre du dieu *Canope*, accepta le défi, & l'on mit les deux Dieux aux priſes enſemble. On alluma un grand feu, au milieu duquel on plaça la ſtatue de *Canope*, de laquelle il ſortit une grande quantité d'eau, qui éteignit entièrement le feu. Le dieu *Canope* demeura ainſi vainqueur, & fut regardé comme le plus puiſſant des Dieux; mais il ne dut cet avantage qu'à la ruſe. Un des prêtres de ce Dieu, ayant percé le vaſe de pluſieurs petits trous, & les ayant enſuite exactement fermés avec de la cire, l'avoit rempli d'eau, que la chaleur du feu fit bientôt ſortir, après avoir fondu la cire. *Strabon* dit que *Canope* fut le pilote de *Ménélas*, qui, étant mort ſur les côtes de la morſure d'un ſerpent, obtint un ſuperbe tombeau près de l'une des embouchures du Nil, où l'on bâtit enſuite la ville qui porta ſon nom.

CANTACUZÈNE, *Voyez* JEAN V, n° LIII. — & II. MATTHIEU.

CANTA-GALLINA, (Rémi) graveur, peintre & ingénieur, eut la gloire d'enſeigner à *Callot* les premiers élémens de l'art, qui le rendit ſi célèbre. *Canta-Gallina* s'adonna principalement aux payſages qu'il deſſinoit à la plume & qu'il gravoit enſuite. Il eſt mort à Florence en 1624.

CANTALUPO, *Voyez* COSTANZA.

CANTARINI, (Simon) ſurnommé *le Pézarèſe*, parce qu'il étoit né à Pézaro en 1612, diſciple & ami du *Guide*, ſe perfectionna en l'imitant. On confondit quelquefois les ouvrages du maître avec ceux de l'élève. Ce peintre célèbre mourut à la fleur de ſon âge, à Vérone en 1648. Il a gravé pluſieurs de ſes ouvrages.

CANTEL, (Pierre-Joſeph) né au pays de Caux en 1645, entra dans la compagnie de Jéſus & s'y diſtingua. Il mourut à Paris en 1579, à 34 ans: ſon ardeur pour l'étude abrégea ſes jours. Nous avons de lui: I. Un Traité *de Romanâ Republicâ*, in-12, à Utrecht, 1707, figures. C'eſt un excellent Abrégé des antiquités Romaines. II. *Metropolitanarum urbium Hiſtoriæ civilis & eccleſiaſticæ, tomus primus.* C'eſt le ſeul qui ait paru. Il donna le *Juſtin ad uſum Delphini*, Paris, 1677, in-4°; & le *Valère-Maxime*, auſſi *ad uſum*, &c. Paris, 1679. Ces éditions ſont eſtimées.

I. CANTEMIR, (Démétrius) naquit en 1673, d'une famille illuſtre de la Tartarie. Son père, de gouverneur des trois cantons de Moldavie, devint prince de cette province en 1654. *Démétrius*, envoyé de bonne heure à Conſtantinople, ſe flattoit de lui ſuccéder; mais il fut ſupplanté à la Porte par un concurrent. Le miniſtère Ottoman l'envoya en 1710, gouverner la Moldavie, à la place de *Nicolas Mauro Cordato*. A peine fut-il arrivé à Jaſſy, qu'il reçut ordre de faire conſtruire un pont ſur le Danube, pour le paſſage de l'armée Turque, & que le grand-viſir réclama de lui le payement d'une forte ſomme, s'il vouloit être maintenu dans ſon gouver-

nement. *Cantemir* offenſé ſe détermina à profiter de l'occaſion pour affranchir les Moldaves du joug des Turcs; & le czar *Pierre I*, lui ayant fait des propoſitions avantageuſes, il les accepta. *Démétrius* ſuivit ſon nouveau ſouverain dans ſes conquêtes. Il eut, en dédommagement de ce qu'il avoit perdu le titre de prince de l'Empire, avec des terres, des domaines, & une autorité entière ſur les Moldaves, qui quittèrent leur patrie pour s'attacher à ſon ſort. Il mourut en 1723, à l'âge de 50 ans, dans ſes terres de l'Ukraine, aimé & eſtimé. On a de lui pluſieurs ouvrages: I. L'*Hiſtoire & l'origine de la décadence de l'Empire Ottoman*, traduite du latin en françois, par *la Jonquière*, 1743, en 4 vol. in-12 *ou* un in-4.° II. *Syſtême de la Religion Mahométane*; ouvrage écrit & imprimé en langue Ruſſe, par ordre de *Pierre* le *Grand*, à qui il eſt dédié. III. *État préſent de la Moldavie*, en latin avec une grande Carte du pays. IV. *Dialogues* moraux, ſous ce titre: le *Monde & l'Ame*, imprimés en Moldavie. V. *Hiſtoire de la Création*, avec des obſervations phyſiques. Elle eſt écrite en latin. VI. *Hiſtoire ancienne & moderne de la Moldavie*, écrite en langue moldave. VII. *Introduction à la muſique Turque*, auſſi en moldave. *Cantemir* parloit ou entendoit onze langues; il fut membre de l'académie de Berlin. L'Anglois *Tyndall* a écrit la vie de ce prince érudit, & l'a placée en tête de ſa traduction en langue angloiſe de l'*Hiſtoire de l'origine & de la décadence de l'empire Ottoman.*

II. CANTEMIR, (Antiochus) dernier fils du précédent, & l'objet des complaiſances de ſon père par ſes qualités & ſes talens, s'adonna comme lui à l'étude, aux ſciences & aux arts. L'académie de Peterſbourg lui ouvrit ſes portes, & le miniſtère Ruſſe l'initia dans les affaires de l'état. Il ſe conduiſit, dans les différentes révolutions qui agitèrent ce gouvernement, avec une ſageſſe & une prudence conſommées. Succeſſivement ambaſſadeur à Londres & à Paris, on admira également en lui le miniſtre & l'homme de lettres. Il mourut dans cette dernière ville, le 11 avril 1744, à 35 ans, & il fut remplacé dans ſon ambaſſade par le comte de *Beſtucheff*. Les Ruſſes connoiſſoient, à la vérité, avant lui, quelques mauvaiſes chanſons rimées; mais il eſt le premier qui ait introduit chez eux des poéſies d'une certaine étendue. Outre une traduction d'*Anacréon* & des Epîtres d'*Horace*, il donna aux Ruſſes huit *Satires*, des *Fables*, des *Odes*, &c. Les vers de ſes Satires ſont pleins de raiſon & de poéſie; la plupart ont paſſé en proverbe, comme ceux de *Deſpréaux*. Ce *Boileau* Ruſſe a fait connoître pluſieurs ouvrages étrangers, à ſes compatriotes: La *Pluralité des Mondes*; les *Lettres Perſanes*; les *Dialogues d'Algarotti ſur la lumière*. L'abbé *de Guaſco*, traducteur de ſes Satires, in-12, a écrit la Vie de ce prince, également propre aux ſciences abſtraites & aux arts agréables.

CANTENAC, (N. de) rimailleur peu connu, dont les *Poéſies nouvelles* parurent en 1662 & 1665, à Paris chez *Girard*. Elles auroient croupi dans l'obſcurité, ſans une pièce de mauvais goût, trop répandue, intitulée: L'*Occaſion perdue & recouvrée*, que des littérateurs peu inſtruits ont attribuée long-temps au grand *Corneille*. Il eſt vrai que les pointes dont four-

millent ces ſtances licencieuſes, ſont aſſez dans la manière alambiquée des derniers ouvrages de ce père du théâtre. Ajoutez à cela, qu'on lit dans le *Carpenteriana*, que « *Corneille* avoit traduit l'*Imitation* en vers françois, pour expier le mal que pouvoit faire l'*Occaſion perdue*, &c. » Ce qui put induire *Charpentier* à croire que *Corneille* en étoit l'auteur, c'eſt qu'à la fin de cette pièce qui étoit deſtinée à être inſérée dans les Œuvres de *Cantenac*, on lit : *FIN des Poéſies nouvelles & galantes du ſieur de C...* Au reſte, l'*Occaſion perdue*, *&c.* manque dans la plupart des exemplaires des Poéſies de *Cantenac*, ſans que ce retranchement paroiſſe ſenſible, parce que c'eſt un cahier poſtiche de quatorze pages, dont les chiffres n'interrompent pas ceux du recueil. Ce fut le premier préſident *de Lamoignon* qui ordonna ce retranchement. Le ſeul motif de purger la mémoire du grand *Corneille* d'une imputation non-méritée, nous a engagés à tirer *Cantenac* de l'oubli où ſon nom étoit plongé. — *Voyez* les *Mémoires de Trévoux*, décembre 1724; & les *Mémoires de Niceron*, tome 15, page 381.

CANTERUS, (Guillaume) né à Utrecht en 1542, mort en 1575, à 33 ans, ſe livra avec paſſion à l'étude : ſon application avança ſa mort. Il vivoit cependant avec beaucoup de ſobriété, ne mangeant jamais chez ſes amis, & ne les traitant jamais chez lui; mais les veilles ruinèrent ſa ſanté. C'étoit un critique auſſi docte qu'intelligent, qui, dans un petit nombre d'années, donna beaucoup d'ouvrages. I. Huit livres de *Corrections*, d'explications & de fragmens de divers auteurs en latin, réimprimés dans le *Tréſor* de *Gruter*. II. Diverſes *Éditions*. III. Des *Traductions* de quelques écrivains Grecs & Latins. IV. Des *Poéſies* latines, &c.—*Théodore* CANTERUS, ſon frère, exerça la magiſtrature & cultiva les ſciences. Il mourut vers 1615, après avoir auſſi publié beaucoup de remarques ſur pluſieurs Auteurs de l'antiquité. —*André* CANTERUS, frère des deux précédens, fut mis au nombre des enfans précoces. A dix ans, il répondoit à toutes les queſtions qu'on lui faiſoit ſur l'Ecriture ſainte, la juriſprudence & l'hiſtoire.

CANTEVEN, (Mythol.) dieu honoré ſur la côte du Malabar & ſur celle de Coromandel. Il eſt beau jeune, bien fait; & les femmes jeûnent un jour de l'année en ſon honneur. *Canteven*, amant de la belle *Paramaſceri*, femme d'*Ixora*, périt ſous les coups de ce dieu. Sa femme mourut de douleur : *Ixora* voulut la reſſuſciter; mais elle refuſa de revoir la lumière, ſi ſon cher *Canteven* ne reſſuſcitoit avec elle. *Ixora* y conſentit, & le jeûne ſolennel des Indiennes fut établi, pour rappeler le ſouvenir du déſeſpoir qu'avoit éprouvé *Paramaſceri*.

CANTWEL, (André) médecin, du comté de Tipperary en Irlande, membre de la ſociété royale de Londres, mort le 11 juillet 1764, ſe diſtingua par divers ouvrages eſtimés. Les plus connus ſont : I. *Diſſertations* latines ſur la médecine, ſur les fièvres, ſur les ſécrétions. II. Nouvelles *Expériences* ſur le remède de Mlle. *Sthephens*. III. *Hiſtoire* d'un remède pour la foibleſſe des yeux. IV. *Tableau* de la petite-Vérole, 1758, in-12. V. *Diſſertation* ſur l'inoculation.

CANULÉIUS, Tribun du peuple Romain, ſe fit aimer des républicains par ſon oppoſition aux Nobles. Il ſouleva le peuple vers l'an 445 avant Jéſus-Chriſt, & obtint que les plébéïens pourroient s'allier avec les patriciens.

I. CANUS, *Voyez* JULIUS-CANUS.

II. CANUS, (Melchior) Dominicain Eſpagnol, né à Tarançon dans le diocèſe de Tolède en 1523, profeſſeur de théologie à Salamanque, fut envoyé au concile de Trente ſous *Paul III*, & peu de temps après nommé évêque des iſles Canaries. Il ne garda pas long-temps ſon évêché, il rentra dans ſon cloître, & mourut à Tolede en 1560, à 37 ans, provincial de Caſtille. Ce religieux courtiſan étoit d'un caractère fier, vif & ambitieux; il avoit pendant long-temps refuſé l'épiſcopat, peut-être pour ne pas s'éloigner de *Philippe II*, dont il avoit gagné l'eſprit en flattant ſans réſerve ſes paſſions. Il ſoutint à ce monarque qu'il pouvoit faire la guerre à quelque prince que ce fût, lorſqu'il s'agiroit de faire valoir ſes droits. Cette déciſion, qui regardoit principalement le pape, ne plut pas à la cour de Rome. *Canus* eſt principalement connu par ſon Traité intitulé: *Locorum theologicorum libri XII*, à Padoue, 1727, in-4.° Ce livre eſt eſtimé, tant pour les excellentes choſes qu'il renferme, que pour la manière élégante de les exprimer. On lui reproche ſeulement d'avoir trop affecté d'imiter les ouvrages de rhétorique d'*Ariſtote*, de *Cicéron*, de *Quintilien*, & des autres auteurs profanes; & de fatiguer ſon lecteur par de longues digreſſions, & par une foule de queſtions étrangères à ſon ſujet. Les lieux théologiques d'où il tire ſes argumens, ſont l'Ecriture-ſainte, les traditions apoſtoliques, les Pères, les conciles, &c. Comme l'auteur étoit zèlé pour l'ultramontaniſme, il fait dépendre l'autorité des conciles de l'autorité des papes, auxquels il attribue l'infaillibilité. Ce théologien, d'ailleurs judicieux, condamnoit fortement toutes ces queſtions vaines & abſurdes, dans leſquelles des ſcolaſtiques barbares noyoient la raiſon du temps de *Scot*, d'*Ockam*, & de tous les autres champions de l'ineptie. Il n'étoit pas plus ami des Jéſuites, & les regardoit comme les *précurſeurs de l'Antechriſt*. On lui attribue *Prælectiones de pœnitentiâ*.

III. CANUS *ou* CANO, (Sébaſtien) Biſcaïen, compagnon de l'illuſtre *Magellan* dans ſes courſes maritimes, paſſa avec lui vers l'an 1520 le détroit auquel ce célèbre voyageur donna ſon nom. Après la mort de *Magellan*, il gagna les iſles de la Sonde, d'où il alla doubler le cap de Bonne-Eſpérance. Il rentra dans Séville en 1522, ayant le premier fait le tour du monde par l'Orient, en trois ans & quatre ſemaines. *Charles-Quint* lui donna pour deviſe un Globe terreſtre avec ces paroles: PRIMUS ME CIRCUMDEDISTI; c'eſt-à-dire, « Tu m'as le premier parcourue tout autour. » — Il ne faut pas le confondre avec *Jacques* CANUS, Portugais qui découvrit en 1484 le royaume de Congo.

I. CANUT II, roi de Danemarck, obtint le ſurnom de *Grand*, en régnant par la terreur ſur un peuple timide, en s'emparant par le carnage de la ſouveraineté de l'Angleterre, ſur laquelle il n'eut d'autre droit que celui de la force.

Il fit bientôt la conquête du royaume de Mercie, & gagna la bataille d'Aſſeldun, où l'armée du jeune *Edmond*, fils du roi *Ethelred*, fut taillée en pieces, l'an 1016. L'amour de ſes ſujets donna à ce dernier encore une armée; il ne voulut point la ſacrifier à ſes intérêts, & envoya un cartel au prince Danois. Celui-ci le refuſa, parce qu'il étoit d'une conſtitution foible, & que ſon ennemi avoit reçu de la nature & de l'éducation, des forces ſi extraordinaires, qu'on l'avoit ſurnommé *Côte de fer*. On en vint à une conférence; les deux rois prirent leurs officiers pour arbitres. Le royaume fut partagé. *Edmond* conſerva toutes les provinces ſituées au midi de la Tamiſe, & une partie du Veſſex; le reſte fut le partage de l'uſurpateur. Après la mort d'*Edmond*, aſſaſſiné par *Stréon*, *Canut* priva les deux fils de ce prince de l'héritage de leur pere, & épouſa la reine *Emme*, veuve d'*Ethelred*. Il avoit laiſſé ſon beau-frère *Ulfon* pour régir le Danemarck; celui-ci ayant cherché à ſe faire reconnoître pour ſouverain de ce royaume, *Canut* le fit aſſaſſiner. Ce dernier tourna auſſitôt ſes armes contre la Norwége, & après avoir défait *Olaüs* roi de cette contrée, le 29 juillet 1030, il s'empara de ſes états. *Canut* raſſaſié de triomphes & de gloire, fit le voyage de Rome pour aller viſiter le pape, & revint mourir en Angleterre en 1095, après avoir comblé l'égliſe de bienfaits. Ce roi étoit petit, foible & mal proportioné dans ſa ſtature; mais il eut un génie vaſte, fécond en reſſources, & maître des évènemens. Il ne pardonna jamais à ſes ennemis; mais il ſut contenir ſon reſſentiment, & ne ſe venger d'eux qu'en invoquant les lois. Il paſſa ſa vie plutôt à conquérir qu'à gouverner. Il rétablit cependant les anciennes lois Saxonnes & forma un code où le meurtre n'étoit puni que par une amende, & où l'on trouve cet article, déjà en uſage chez pluſieurs autres peuples: « Si un homme eſt accuſé, & qu'aucuns témoins ne veuillent dépoſer contre lui, il ſera condamné ou abſous par le jugement de Dieu en portant le fer chaud. » Si tous les princes ont des flatteurs, un conquérant tel que *Canut* ne pouvoit en manquer; mais il ſavoit apprécier leurs éloges. Un courtiſan lui diſoit un jour, que rien n'étoit au-deſſus de ſa puiſſance. *Canut*, ſans lui répondre, ſe fit conduire au bord de la mer, au moment où les eaux montoient, & leur ordonna d'un ton de maître de ſe retirer. Les eaux indociles mouillèrent bientôt les pieds du monarque. Alors *Canut* ſe tournant vers ſes courtiſans leur dit: *Apprenez que tous les mortels ſont dépendans & foibles. L'Être créateur eſt le ſeul puiſſant. Lui ſeul peut dire à l'Océan*: tu viendras juſqu'ici & pas au-delà; *& anéantir d'un ſigne de tête tous les monumens de l'orgueil des hommes.*

II. CANUT IV, (Saint) roi de Danemarck, frère & ſucceſſeur de *Hérold*, monta ſur le trône en 1080. Il entreprit l'expédition d'Angleterre, qui ne fut point heureuſe. Il fut tué dans l'égliſe de Saint-Alban, & mis au nombre des martyrs en 1087. Un de ſes fils, qui ſouffrit auſſi le martyre, fut canoniſé par le pape *Alexandre III* en 1164. Il y a eu quelques autres princes de ce nom; mais leur hiſtoire eſt peu intéreſſante.

CAOURSIN, (Guillaume) né à Rhodes, fut toujours attaché à l'ordre de ce nom en qualité de

ſecrétaire & de vice-chancelier, ſans y être reçu. Il étoit marié, & mourut en 1501. Ses *Ouvrages*, qui concernent l'ordre de Rhodes, furent imprimés à Ulm en 1496, in-folio, avec pluſieurs figures en bois; ils ſont aſſez rares.

CAPACCIO, (Jules-Céſar) né à Capagna dans le royaume de Naples, fut gentilhomme du duc d'Urbin & ſecrétaire de la ville de Naples. Il mourut en 1631, après avoir contribué à établir l'académie *de gli Otioſi*. On a de lui une *Hiſtoire de Naples*, imprimée dans cette ville en 1607, in-4°, qui eſt au nombre des livres rares; & des *Apologues* en vers italiens, 1619, in-4°, avec figures.

CAPANÉE, l'un des commandans de l'armée des Argiens, ſe diſtingua pendant la guerre de Thèbes, par ſa force & ſon courage. Ce fut le premier qui eſcalada les murailles de cette ville; & il mourut ſur le haut du rempart, accablé de flèches & de pierres. C'étoit un impie qui avoit coutume de dire, qu'il ne faiſoit pas plus de cas des foudres de *Jupiter*, que de la chaleur du midi, & qu'il prendroit Thèbes malgré ſon tonnerre. Il périt de la foudre; & lorſque *Théſée* fit faire de ſomptueuſes funérailles aux autres guerriers morts devant Thèbes, on ne brûla point pour cette raiſon le corps de *Capanée* avec les autres, & on lui éleva un bûcher particulier. *Voy.* EVADNÉ.

CAPÈCE, (Scipion) Napolitain, poëte Latin du XVIe ſiècle, tâcha d'imiter *Lucrèce* dans ſon poëme *Des principes des choſes*, à Franckfort 1631, in-8°, & y réuſſit aſſez bien. Le cardinal *Bembo* & *Manuce* mettoient cet ouvrage à côté de ſon modèle. On en a donné une édition avec la traduction italienne, in-8°, Veniſe 1754. On a encore de *Capèce*, des *Élégies*, des *Épigrammes*, & un poëme *De Vate maximo*, que *Geſner*, ſans doute ami de ce poëte, égaloit aux productions de l'antiquité.

CAPEL, (Arthur) baron d'*HAMDAM*, étoit gouverneur de Gloceſter, lorſque *Fairfax*, chef des parlementaires, vint aſſiéger cette place en 1645. Ce général ſe ſervit d'une ruſe ſingulière pour tâcher d'emporter la place. Il fit venir *Arthur*, fils de *Capel*, étudiant alors à Londres, pour engager ſon père à lui conſerver la vie, en s'accommodant avec le parlement. Quoique le jeune homme n'eût que dix-ſept ans, il répondit toujours, que *ſon père étoit trop ſage pour avoir beſoin des avis d'un enfant. Fairfax* furieux, fit mettre le jeune *Arthur*, nu juſqu'à la ceinture, au milieu d'une troupe de ſoldats qui avoient les épées tirées contre lui. Pendant qu'il regardoit ce triſte ſpectacle, il entendit un des officiers de *Fairfax*, qui lui dit : *Préparez-vous à vous rendre, ou à voir répandre le ſang de votre fils... Capel*, pour toute réponſe, cria à ſon fils avec fermeté : *Mon fils, ſouvenez-vous de ce que vous devez à Dieu & au Roi*; paroles qu'il répéta trois fois. Il rentra enſuite dans la place, & exhorta les officiers à demeurer fermes, non pour venger ſon fils, mais pour venger leur roi. Ce bon citoyen ayant été forcé de capituler, fut condamné en 1649 par les mêmes juges que *Charles I*, & périt par le même ſupplice. — *Voy.* CAPPEL.

CAPELLA, (*Marcianus Minneus Felix*) poëte Latin, vivoit vers l'an 490 de J. C. On croit qu'il étoit Africain & proconſul. On a

de lui un poëme intitulé : *De nuptiis Philologiæ & Mercurii, & de ſeptem Artibus liberalibus.* — GROTIUS âgé ſeulement de 14 ans, donna une bonne édition de cette production médiocre en 1599, in-8°, avec des notes & des corrections. Il rétablit une infinité d'endroits corrompus, avec une ſagacité admirable dans un enfant de ſon âge.

CAPELLI, *Voy.* CAPPELLI.

CAPELLO, (Blanche) d'une des plus illuſtres familles patriciennes de Veniſe, ſeconde femme de *François II de Médicis*, grand-Duc de Toſcane, ſe vit élevée au rang ſuprême par un évènement ſingulier. Un jeune Florentin, nommé *Pierre Bonaventuri*, d'une famille honnête, mais pauvre, commis de la maiſon de banque que tenoient à Veniſe les *Salviati* de Florence, habitoit en face du palais Capello. Il vit *Blanche*, que la nature avoit douée d'une beauté rare ; il en devint éperdument amoureux, & lui fit l'aveu de ſa paſſion. Une figure intéreſſante parloit en faveur de *Bonaventuri* : il fut écouté. *Blanche* ne put ſe défendre de l'aimer dès cette première entrevue, & elle héſita d'autant moins à ſe livrer à ſon penchant, qu'elle prit en ce moment *Bonaventuri* pour *Salviati* lui-même, homme d'une maiſon très-conſidérable à Florence, & à laquelle la ſienne pouvoit s'allier ſans diſproportion. Déſabuſée ſur ce point dans un ſecond entretien qu'elle eut avec lui, elle perdit l'eſpérance de l'épouſer ſans ceſſer de l'aimer, & lui défendit de la voir déſormais. *Bonaventuri*, plus paſſionné que jamais, trouva moyen de lui faire parvenir un billet, par lequel il la conjuroit, avant que de prendre une dernière réſolution, de profiter de l'obſcurité de la nuit, & du temps où tout le monde dans ſa maiſon ſeroit livré au ſommeil, pour venir le trouver & lui accorder un entretien ; ce qui lui étoit d'autant plus aiſé, qu'elle n'avoit que la rue à traverſer. Il la raſſuroit en même temps ſur les ſuites de cette démarche, en lui jurant que ſa vertu ne ſeroit point compromiſe dans ce rendez-vous nocturne. *Blanche*, trop éprise & trop foible pour ſe refuſer à cette propoſition, ſortit de ſa maiſon la nuit ſuivante, dès qu'elle crut pouvoir le faire avec ſûreté, laiſſant la porte entr'ouverte pour ſon retour, & ſe gliſſa dans la chambre de ſon amant. Elle en ſortit vers la pointe du jour, & voulant rentrer chez elle, la porte ſe trouva fermée. Que faire dans cette cruelle circonſtance ? Il s'agiſſoit de prendre un parti prompt & déciſif, *Blanche* le prit ſans héſiter : elle engagea ſa foi à *Bonaventuri*, & lui propoſa de fuir avec elle, ce qui fut exécuté ſur le champ. Ils ſe jetèrent dans la première barque, ſans même avoir eu le temps de ſe déguiſer, & étant ſortis heureuſement des Lagunes, ils prirent le chemin de Florence. Arrivés à Piſtoie, un prêtre leur donna la bénédiction nuptiale. *Bonaventuri* conduiſit ſa jeune épouſe chez ſon père, qui vivoit obſcurément à Florence dans un état très-voiſin de la pauvreté. *Blanche*, conſolée par l'amour des diſgraces de la fortune, partagea ſans murmurer, avec ſa belle-mère, les ſoins les plus bas & les plus humiliants du ménage. Elle vivoit ainſi depuis quelque temps, ne ſe laiſſant preſque jamais voir hors de ſa maiſon ; lorſque le haſard ayant fait paſſer le grand-Duc ſous ſes fenêtres, elle en fut remarquée. L'impreſſion que ſa beauté fit ſur ce prince, fut bientôt ſuivie d'un vif empreſſement de la con-

noître ; il s'en ouvrit à un de ſes favoris. Ce favori avoit une femme adroite & intrigante, qui ayant eu un entretien avec la belle-mère de *Blanche*, lui fit des offres de ſervice pour ſa bru, & entr'autres celle de lui faire obtenir du grand-Duc telle grace qu'elle auroit à lui demander. *Blanche* écouta d autant plus volontiers cette dernière propoſition, qu'elle vivoit dans une inquiétude continuelle du côté de ſa famille, dont elle appréhendoit les pourſuites, & qu'elle avoit ſongé plus d'une fois à trouver des recommandations auprès du grand-Duc, pour en obtenir une ſauvegarde qui la mît à couvert. Invitée enſuite par cette dame, elle ſe rendit chez elle. Le grand-Duc s'y trouva comme fortuitement, & ſe préſenta à elle en un moment où la dame étoit paſſée dans un autre appartement ſous quelque prétexte, & l'avoit laiſſée ſeule. Son premier mouvement, à l'aſpect imprévu du prince, fut de ſe jeter à ſes genoux, en le ſuppliant de ne point attenter à ſon honneur. Il la releva avec bonté, lui fit une déclaration d'amour pleine de ménagement & de reſpect, & ſe retira auſſitôt : la laiſſant ſi interdite, qu'elle ne ſongea point à profiter de l'occaſion pour lui demander la ſauve-garde. Sa ſituation, après cette entrevue, ne tarda pas à changer de face. Le grand-Duc manda ſon mari, & lui donna un poſte conſidérable à la cour ; il accumula rapidement ſur ſa tête les honneurs & les penſions, & *Blanche* ſe vit bientôt élevée à une fortune brillante. Le jeune *Bonaventuri* ne jouit pas long-temps de ſa proſpérité : l'orgueil & la préſomption s'emparèrent de ſon ame ; il ſe fit des ennemis puiſſans, & il fut poignardé la nuit dans les rues de Florence en 1574, par une troupe d'aſſaſſins ſoudoyés. Quelques années après, le grand-Duc devenu veuf par la mort de *Jeanne d'Autriche*, ſa première femme, plus épris que jamais des charmes de *Blanche*, l'épouſa ſolennellement le 20 ſeptembre 1579. Deux ambaſſadeurs & le patriarche d'Aquilée furent députés a Florence par la république de Veniſe, pour aſſiſter à la cérémonie de ce mariage. Un diplome du ſénat, par lequel elle étoit déclarée reine de Chypre, y fut lu publiquement, & la couronne royale lui fut miſe ſur la tête par un des ambaſſadeurs. Le grand-Duc vécut toujours avec ſa nouvelle épouſe dans la plus parfaite union, & rien n'eût manqué à leur bonheur, ſi les propos indecens & les déclamations du cardinal *Ferdinand de Médicis*, ſon frère, qui réſidoit à Rome, n'y euſſent mêlé quelque amertume. Ce cardinal, infatué des alliances de ſa maiſon avec les Têtes couronnées, ne parloit de celle-ci qu'avec mépris. Dans un voyage que ce cardinal fit à Florence dans l'automne de 1585, il fut invité un jour par le grand-Duc à une partie de chaſſe dans la belle maiſon de *Poggio à Cajano*, à quelques milles de Florence. Ce fut là que, le cardinal dînant avec ſon frère & ſa belle-ſœur, ſur la fin du repas, la grande-Ducheſſe, & preſqu'au même moment le grand-Duc, furent ſaiſis ſubitement de cruelles douleurs dans les inteſtins, & ſuccombèrent en peu d'heures à la violence du poiſon. *Blanche* mourut cinq heures après avoir vu expirer ſon époux. Le cardinal fut d'autant plus accuſé de cette double mort, qu'il leur refuſa, dit-on, les ſecours qu'ils réclamoient, & défendit qu'on allât chercher des médecins.

CAPERONIER, *Voyez* CAPERONIER.

CAPET, *Voyez* HUGUES-CAPET.

CAPHYRA, (Mythol.) fille de l'*Océan*, fut la nourrice de *Neptune*.

I. CAPILUPI, (Camille) natif de Mantoue, s'eſt rendu fameux par ſon libelle intitulé, *les Stratagêmes de* Charles IX *contre les Huguenots*, en italien, à Rome 1572, in-4°; traduit en françois, 1574, in-8.° Il y décrit le maſſacre de la Saint-Barthélemi. Il rapporte des choſes fort ſingulières ſur les motifs & les ſuites de cette violence; mais ce libelle eſt rempli d'idées fauſſes & de faits calomnieux.

II. CAPILUPI, (Lelio) frère du précédent, poëte Latin, naquit à Mantoue comme *Virgile*. Il ſe jouoit ſi heureuſement des vers de ſon compatriote, & réuſſiſſoit ſi bien à leur donner un autre ſens, qu'il ſurpaſſa en ce genre *Auſone*, *Proba-Falconia*, & les autres qui ſe ſont exercés ſur le même ſujet. Il a chanté dans cette ſorte de vers l'origine des moines, leurs règles, leur vie; les cérémonies de l'Egliſe; l'Hiſtoire du mal de Naples, &c. Deux de ſes frères, *Hippolyte* & *Jules*, avoient le même talent de décompoſer & de recoudre *Virgile*. Outre leurs *Centons*, on a des vers de ces poëtes, dont les penſées & les expreſſions ne ſont qu'à eux. On a réuni leurs *Poéſies*, in-4°, Rome 1590. Une petite partie des Poéſies de *Lelio* ſe trouve auſſi dans les *Deliciæ Poetarum Italorum*. Cet auteur célèbre mourut en 1560, à 62 ans. On a imprimé ſéparément ſon Centon *ex Virgilio de vitâ Monachorum*, à Veniſe 1550, in-8°; & ſon *Centon contre les Femmes*, Veniſe, même année, in-8.° Dans l'un & dans l'autre il n'a pas épargné le ſel, & même le gros ſel. *Virgile*, le plus doux des hommes, ne ſe ſeroit pas attendu qu'on mettroit ſes écrits en lambeaux pour en faire des ſatires.

CAPISTRAN, (Saint JEAN de) diſciple de *S. Bernardin* de Sienne, & frère Mineur comme lui, marcha ſur les traces de ſon maître. Il tiroit ſon nom de Capiſtran dans l'Abruzze, où il étoit né en 1385, d'un gentilhomme Angevin. Il exerça d'abord une charge de judicature, & épouſa une fille d'une bonne famille. Mais ayant voulu réconcilier les habitans de Pérouſe avec *Ladiſlas* roi de Naples, il fut mis en priſon par les Pérusiens, qui l'accusèrent d'avoir voulu favoriſer ce prince. Dieu l'éclaira alors ſur la fragilité des choſes humaines, & il prit l'habit de S. François. Il ſignala ſon zèle & ſon éloquence dans le concile de Florence, pour la réunion de l'égliſe Grecque avec l'égliſe Romaine; dans la Bohême contre les hérétiques; dans la Hongrie contre les Turcs. Il ſe mit à la tête d'une croiſade contre les Huſſites, & en convertit pluſieurs. Lorſque *Huniade* entra en vainqueur dans Belgrade, *Capiſtran* prédicateur de l'armée, regardé comme un prophète, s'y diſtingua tellement, qu'il parut incertain à qui on devoit l'avantage, ou à la valeur du héros, ou aux ſermons du miſſionnaire. *Capiſtran* ne balança point de s'attribuer la gloire de cette journée, dans ſes lettres au pape & à l'empereur. Purifié ſans doute par la pénitence de ce mouvement de vanité, il mourut ſaintement dans le couvent de Villech en Hongrie, le 23 octobre 1456, à 71 ans. On lui a reproché encore d'avoir joint le bûcher aux ſermons dans ſes miſſions contre

les

les hérétiques & les Juifs; mais c'étoit un des préjugés de ſon ſiècle, de croire qu'il falloit réduire les errans par le fer & le feu. D'ailleurs, les ſupplices contre les Huſſites avoient été ordonnés par la puiſſance ſéculière, & non par les miſſionnaires. *Alexandre VIII* le canoniſa en 1690. On a de lui un grand nombre d'écrits: un *Traité de l'autorité du Pape & du Concile*, un peu trop ultramontain; un *Traité de l'excommunication*; un autre *ſur le Mariage*; quelques-uns *ſur le Droit Civil*, l'*Uſure* & les *Contrats*; l'*Apologie du Tiers-Ordre de S. François*; le *Miroir des Clercs*, &c.

I. CAPISUCCHI, (Blaiſe) marquis de *Monterio*, d'une famille Italienne, fut capitaine célèbre par ſon intelligence dans l'art militaire. Les Proteſtans ayant mis le ſiége devant Poitiers en 1569, jetèrent un pont ſur la rivière pour donner l'aſſaut. *Capiſucchi*, Romain, & héritier du courage de ſes anciens compatriotes, ſe jeta dans l'eau avec deux autres, & coupa les câbles du pont, qui fut bientôt entraîné par les eaux. Il ne ſignala pas moins ſa valeur ſous le duc de Parme. Le pape lui donna enſuite le commandement de ſes troupes à Avignon & dans le comtat Venaiſſin.

II. CAPISUCCHI, (Paul) chanoine du Vatican, auditeur de rote, évêque de Néocaſtro & vice-légat de Hongrie, s'acquitta avec honneur de pluſieurs négociations, dont *Clément VII* & *Paul III* le chargèrent. Ce dernier pontife l'ayant envoyé à Avignon, alors déchiré par mille factions, il calma tout par ſa prudence. Il mourut à Rome en 1539, à 60 ans. — Il y a eu pluſieurs autres perſonnes de mérite, du même nom; *Camille* CAPISUCCHI, frère de *Blaiſe*, & auſſi bon guerrier que lui, commandant des troupes du pape en Hongrie; *Raimond* de la même famille, de Dominicain devenu cardinal, mort en 1691, auteur de pluſieurs ouvrages de théologie.

CAPITO, *Voy.* XV. ROBERT.

CAPITOLINUS, *Voyez* II. MANLIUS.

CAPITOLINUS, (*Julius*) hiſtorien Latin du 3e ſiècle, auteur de pluſieurs *Vies* d'empereur, où il ne fait preſque que copier *Hérodien*. Il n'écrivoit, ni avec pureté, ni avec exactitude. On trouve ſon ouvrage dans le recueil intitulé: *Scriptores Hiſtoriæ Romanæ Latini veteres*, à Heidelberg, 1742, en 3 vol. in-folio.

CAPITON, (Wolfgang) théologien Luthérien, ami d'*Œcolampade* & de *Bucer*, naquit à Haguenau, en 1478, d'un des premiers magiſtrats de cette ville, & mourut de la peſte en 1542. Sa première femme étoit veuve d'*Œcolampade*. La ſeconde ſe piquoit de bel-eſprit, & s'aviſoit même de prêcher, lorſque ſon mari étoit malade. On a de *Capiton* pluſieurs ouvrages; entr'autres, une *Grammaire Hébraïque*, & la *Vie de Jean Œcolampade*.

CAPNION, *Voy.* REUCHLIN.

CAPORALI, (Céſar) natif de Pérouſe, fut gouverneur d'Atri au royaume de Naples, & mourut à Caſtiglione, près de Pérouſe, en 1601. Sa vivacité, ſon enjouement & le talent de tourner tout en plaiſanterie, firent rechercher ſa ſociété. Il s'eſt fait connoître par des *Poéſies burleſques*, imprimées en 1656, in-12. Il a donné auſſi la comédie du *Fou*, & celle de *la Berceuſe*.

CAPPEL, (Louis) né à Sédan en 1585, miniſtre Proteſtant & profeſſeur d'hébreu à Saumur, effaça la gloire des autres Hébraïſans, par une critique sûre & une érudition conſommée. Ces deux qualités brillent dans tous ſes ouvrages, juſtement eſtimés des ſavans. Les principaux ſont : I. *Arcanum punctuationis revelatum*, à Leyde 1624, in-4°, dans lequel il montre invinciblement la nouveauté des points voyelles du texte hébreu, contre les deux *Buxtorf*. Cet ouvrage, la terreur des théologiens de Genève attachés aux *Buxtorf*, ſouleva contre lui leur parti, compoſé de preſque tous les Proteſtans : mais il n'en a pas été moins recherché par les amateurs de l'antiquité ſacrée. II. *Critica ſacra*, imprimée à Paris en 1650, in-folio, qui fit encore plus de bruit que le traité précédent. C'eſt le plus ſavant ouvrage que nous ayons ſur les diverſes leçons de l'ancien Teſtament. Il ſeroit encore meilleur, ſi *Cappel* eût conſulté avec plus de ſoin les manuſcrits de la Bible. Il n'auroit pas tant multiplié les diverſes leçons qu'il rapporte. Cette Critique déplut tellement à ceux de ſon parti, qu'ils en empêchèrent pendant dix ans l'impreſſion. L'auteur ne put parvenir à le faire imprimer dans aucune ville Proteſtante. Mais *Jacques Cappel*, ſon fils, s'étant fait Catholique, obtint, par le moyen du Père *Petau* Jeſuite, du Père *Morin* de l'Oratoire & du Père *Marſenne* Minime, un privilége pour l'imprimer à Paris. Le Pere *Morin*, qui conduiſoit cette impreſſion, ne manqua pas d'y retrancher certains endroits où *Cappel* combattoit ſes ſentimens. C'eſt ce que ne ſavoient pas, dit le Pere *Niceron*, ceux qui accuſèrent *Cappel* d'avoir eu des intelligences avec ce Père, pour établir l'autorité de la Vulgate ſur la ruine des textes originaux. L'ouvrage de *Cappel* ne manqua pas d'être auſſitôt attaqué par différens auteurs. *Jean Buxtorf*, avec lequel il ſembloit devoir être continuellement en guerre, y oppoſa ſon *Anti-critica*, 1653, in-4°, à laquelle *Cappel* répondit d'une manière ſatisfaiſante. Le célèbre *Grotius* lui répondit : « *Contentus eſto magnis potiùs quàm multis laudatoribus.* » III. Des *Commentaires* ſur l'ancien *Teſtament*, publié à Amſterdam, avec l'*Arcanum*, 1689, in-folio. *Cappel* mourut à Saumur le 16 juin 1658, à 73 ans. *Voyez* le catalogue de ſes ouvrages dans le tome 22° des *Mémoires* du Père *Niceron*; qui a accordé un article à un autre *Louis* CAPPEL, mort en 1676, & oncle de celui que nous avons fait connoître. — *Voy.* CAPEL.

CAPPELLI, (Marc-Antoine) Cordelier, né à Eſt, écrivit d'abord en faveur de Veniſe, dans ſon différend avec *Paul V* : *Parere della Controverſie*, *&c.* 1606, in-4°; puis s'étant rétracté, il employa ſa plume contre les ennemis de l'autorité du pape : *De ſummo Pontificatu B. Petri*, 1621, in-4.° *De Cœnâ Chriſti ſupremâ*, 1625, in-4.° Il paſſa par les charges de ſon ordre, & mourut à Rome en 1625.

I. CAPPERONNIER, (Claude) né à Mont-Didier en Picardie l'an 1671, fut deſtiné d'abord à la tannerie par ſes parens. Il apprit de lui-même les élémens de la langue Latine, dans les momens qu'il pouvoit dérober à ſon travail. Un de ſes oncles, Bénédictin de l'abbaye de Corbie, l'ayant fait étudier, ſes progrès furent tels que ſes heureuſes diſpoſitions l'avoient promis. Il vint

à Paris en 1688, & ſe livra avec tant d'ardeur à l'étude du Grec, qu'on le mit à côté de ceux de ſon ſiècle, qui connoiſſoient le mieux cette langue. Il ne ſépara jamais l'étude de la langue Grecque, de celle de la Latine, penſant avec raiſon, que la première le conduiroit à une parfaite intelligence de la ſeconde. L'univerſité de Baſle, inſtruite de ſon mérite, lui offrit une chaire de profeſſeur extraordinaire en Grec, avec des honoraires conſidérables pour toute ſa vie, & une entière liberté de conſcience, ſans laquelle ſes honoraires n'auroient été que peu de choſe. Son mérite ne fut pas moins connu dans ſa patrie que dans l'étranger. Il fut nommé, en 1722, à la place de profeſſeur en Grec au collége royal à Paris, & quelque temps après à celle de garde de la bibliothèque du roi; il ſoutint dans ces deux emplois la réputation qu'il s'étoit acquiſe. Il mourut d'une paralyſie à la gorge, le 24 juillet 1744, à 73 ans, chez *Croſat*, dont il avoit élevé les fils. On a de lui pluſieurs ouvrages. I. Une édition de *Quintilien*, in-folio, 1725, avec des corrections & des notes. Le roi, à qui il la dédia, récompenſa ſon travail par une penſion de huit cents livres. II. Une édition des *Anciens Rhéteurs Latins*, publiée à Strasbourg en 1756, in-4.° *Voyez* II. CANISIUS. III. *Obſervations Philologiques*, en manuſcrit, qui réunies, feroient pluſieurs volumes in-4.° L'auteur redreſſe une infinité de paſſages des anciens auteurs Grecs & Latins, & relève beaucoup de fautes commiſes par les traducteurs modernes. IV. *Traité de l'ancienne prononciation de la langue Grecque*: ouvrage, achevé dont on faiſoit eſpérer l'impreſſion. V. *Apologie de Sophocle*, 1719, in-8°: il le défend contre *Voltaire*. VI. *Remarques* ſur la Traduction de *Longin*, par *Deſpréaux*. Elles ſont inſérées dans l'édition de ce poëte donnée en 1747, par *Saint-Marc*. Des mœurs douces & ſimples, une piété éclairée & ſincère, un caractère communicatif & officieux, le firent regretter de tous ceux qui font cas de la probité réunie au ſavoir. Sa mémoire étoit prodigieuſe, & elle lui tenoit lieu de recueil.

II. CAPPERONIER, (Jean) neveu du précédent, né à Mont-Didier en 1716 & mort à Paris en 1775, à 59 ans, étoit membre de l'académie des Inſcriptions, profeſſeur de Grec au collége royal, & garde de la bibliothèque du roi. Savant, officieux & bon, il ſe plaiſoit à communiquer ſes lumières, & à encourager les jeunes gens dans leurs travaux. Ses ouvrages ſont: I. Une édition de *Joinville*. II. *Anacreontis carmina*, 1748, in-12: rare. III. *C. J. Cæſaris Opera*, Paris, *Barbou*, 1754, 2 vol. in-12: édition recherchée. IV. une édition de *Plaute*, avec un bon gloſſaire, 1759, 3 vol. in-12. V. Une édition de *Sophocle*, que *Vauvilliers* a publiée après la mort de ſon ami, en 2 vol. in-4.° VI. Pluſieurs *Mémoires* dans le Recueil de l'académie des Inſcriptions.—Il avoit un fils, jeune homme laborieux, ſavant, déjà attaché à la bibliothèque du roi, qui eut le malheur de ſe noyer près de Saint-Cloud.

I. CAPPONI, (Pierre) magiſtrat de Florence, s'eſt fait un nom par ſon intrépidité. Lorſque *Charles VIII*, roi de France, partit pour ſa brillante expédition de Naples, il exigea dans ſa marche que les Florentins lui fourniſſent de l'argent, & qu'ils lui accordaſſent une ſorte de juridiction

dans leur république. *Capponi*, un de leurs députés, & qui avoit été ci-devant ambaſſadeur à la cour de France, ſe trouva un jour avec ſes collègues, en préſence de *Charles*, à une conférence où un ſecrétaire de ce prince liſoit les conditions qu'on vouloit preſcrire. Il arracha bruſquement le papier des mains du ſecrétaire, le déchira avec emportement; & élevant la voix: *Eh bien*, dit-il, *faites battre le tambour, & nous, nous ſonnerons nos cloches. Voilà ma réponſe à vos propoſitions.* Il ſortit en même temps de la chambre. Ce diſcours hardi fit imaginer qu'il n'auroit jamais eu cette audace, s'il ne ſe fût ſenti en état de la ſoutenir. Il fut rappelé, & on lui accorda des conditions modérées. — *Voyez* COCLES.

II. CAPPONI, (Laurent) de la même famille que le précédent, quitta l'Italie & vint s'établir à Lyon, où il employa en bienfaits une fortune immenſe, acquiſe dans le commerce. Pendant la famine qui déſoloit cette ville en 1573, *Capponi* nourrit, à ſes frais, quatre mille pauvres. A ſa mort, preſque tous les citoyens aſſiſtèrent à ſon convoi, & le pleurèrent.

CAPRA, (Benoît) juriſconſulte de Pérouſe ſur la fin du 14e ſiècle, eſt auteur de pluſieurs ouvrages peu connus; quoique *Socin* l'appelle *illuſtre, célèbre, homme d'un excellent jugement & d'une conſcience timorée.*

CAPRARA, (Énée, comte de) ſeigneur de Siklos, chevalier de la Toiſon d'or, & général des armées Impériales, étoit de Bologne en Italie, & neveu du fameux général *Piccolomini*. Il porta les armes de bonne heure, & ne les quitta que fort tard. Il fit quarante-quatre campagnes. Il ſe ſignala ſur-tout dans celle de 1685, lorſque, ſous le commandement du duc *de Lorraine*, il prit d'aſſaut, ſur les Turcs, la ville de Neuhauſel. Ce ſuccès & quelques autres, firent oublier qu'il avoit été battu auparavant par *Turenne*. Depuis il commanda ſouvent en chef l'armée de l'empereur. Il mourut à Vienne en 1601, à 70 ans, auſſi bon politique qu'excellent capitaine. Il avoit été envoyé en 1682 & 1683, ambaſſadeur à la Porte, où il ménagea les intérêts de l'empereur en homme habile.

I. CAPRÉOLE, (Jean) Dominicain, profeſſeur de théologie à Paris, laiſſa des *Commentaires* ſur le *Maître des Sentences*, 1588, in-fol., & une *Défenſe de S. Thomas*. Il floriſſoit vers le milieu du 15e ſiècle.

II. CAPRÉOLE, (Élie) mort en 1516, eſt auteur d'une *Hiſtoire de Breſce*, ſa patrie, en 14 livres, qu'on trouve dans le tome 9e de la Collection des Hiſtoriens d'Italie, de *Grævius*.

CAPRIATA, (Pierre-Jean) avocat Gênois, s'appliqua également à expliquer les queſtions épineuſes de la juriſprudence, à plaider des cauſes, à répondre à des conſultans, & à finir les procès par la voie de l'arbitrage. Mais il ſe fit connoître principalement comme hiſtorien. On a de lui l'*Hiſtoire des guerres d'Italie*, depuis 1613 juſqu'en 1634, Genève, 1638, 3 vol. in-4.° L'auteur ſe flatte, avec raiſon, d'avoir tenu la balance entre les puiſſances, ſans aucune partialité ni pour les uns ni pour les autres. Il expoſe les faits avec netteté,

& en développe les motifs, les cauſes & les ſuites avec candeur. *André Balbo*, noble Vénitien, ſe plaignit à *Capriata*, qu'il n'avoit pas aſſez ménagé ſa république. Il répondit : « Qu'il avoit rendu juſtice à ſon gouvernement; mais qu'il avoit dû raconter les iſſues des combats telles qu'elles avoient été. Des événemens qui nous ſont fait de la peine quand ils ſont arrivés, ne peuvent pas ſe lire avec plaiſir; mais un hiſtorien ne doit pas les taire. » *Capriata* ne voulut dédier ſon ouvrage à aucun prince, pour que la flatterie ou la complaiſance ne corrompiſſent point ſa plume. Il vivoit dans le 18e ſiècle.

CAPRUS, (Mythol.) dieu révéré à Phaſélis en Pamphylie, recevoit en hommage de petits poiſſons ſalés.

CAPTAL DE BUCH, (Le) *Voyez* GRAILLY.

CAPUCINS, *Voyez* BASCHI & OCHIN.

CARA, *Voyez* KARA.

CARACALLA, (Marc-Aurèle-Antonin) naquit à Lyon, le 4 avril 188, de *Septime-Sévère*, *Voyez* ce mot, & de *Julie Domne*. Il porta dans ſa jeuneſſe le nom de *Baſſien*, & ſe montra dans l'enfance doux & humain. Mais ces bonnes diſpoſitions s'effacèrent bientôt, & l'on ne vit plus en lui qu'un penchant décidé à tous les vices. L'éducation qu'on lui donna ne put le réformer. Il avoit le tempérament mal ſain, la taille médiocre, la phyſionomie farouche, le caractère ſombre, emporté, préſomptueux, fourbe, jaloux & bizarre; & quoiqu'adonné de bonne heure au vin & aux femmes, il n'en étoit pas moins cruel. Son père le déclara *Céſar* à l'âge de neuf ans, & lui donna enſuite le titre d'empereur. Après la mort de ce prince, les ſoldats lui donnèrent le trône impérial conjointement avec ſon frère *Géta*. Ce fut le 4 février 211. Il étoit alors en Angleterre, & avoit près de 23 ans. Quelques hiſtoriens ont prétendu que, pour régner plutôt, il avoit avancé les jours de ſon père. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il avoit voulu l'aſſaſſiner quelque temps auparavant, & qu'il ſe montra extrêmement jaloux du pouvoir ſouverain. Ne pouvant ſupporter que ſon frère gouvernât avec lui, il le fit poignarder entre les bras de *Julie* leur mère, qui fut teinte de ſon ſang. Le fratricide, reſté ſeul empereur, gagna les ſoldats en augmentant leur paie de moitié. Cette libéralité aveugla ces miſérables: ils approuvèrent ſon crime, & déclarèrent *Géta* ennemi du bien public. Il rentra enſuite dans Rome avec tous ſes ſoldats en armes, criant « que *Géta* avoit eu envie de le tuer lui-même, & qu'en le tuant, il n'avoit fait que ſuivre l'exemple de *Romulus*. » Pour diminuer l'horreur de ſon crime, il fit mettre *Géta* au rang des Dieux, ſe mettant fort peu en peine qu'il fût dans le ciel, pourvu qu'il ne régnât pas ſur la terre : *Sit divus, dùm non ſit vivus*. Il chercha par-tout des apologiſtes de ce meurtre. *Papinien* fut mis à mort, pour n'avoir pas voulu, à l'exemple de *Sénèque*, colorer un tel forfait. *Il n'eſt pas ſi aiſé*, répondit-il, *d'excuſer un parricide, que de le commettre*. Le ſcélérat, déchiré par des remords continuels, fit un voyage dans les Gaules. Il troubla les peuples, viola les droits des villes, & ne s'en retira qu'après avoir inſpiré une haine univerſelle. Ses impôts & ſes exactions,

épuisèrent toutes les provinces. Sa mère lui reprochant ſes profuſions, le tyran lui répondit ces mots : *Sachez que tant que je porterai cela*, en lui montrant une épée nue, *j'aurai tout ce que je voudrai.* Cette épée ne défendit pas ſon empire contre les Barbares. Les Cates, les Allemands & d'autres peuples de la Germanie lui ayant déclaré la guerre, il acheta la paix à prix d'argent. Sa lâcheté ne l'empêcha pas de prendre le nom de *Germanique*, de *Parthique* & d'*Arabique*. Il contrefit *Alexandre* & *Achille*, & ordonna à tout le monde de l'appeler *Alexandre* ou *Antonin le Grand*. Ne pouvant imiter la valeur de ce héros, il en copia les manières, marchant comme lui la tête penchée ſur une épaule, & tâchant de réduire ſes traits à la figure de ce conquérant. Cette manie alloit ſi loin, que *Caracalla* fit défenſe à tous ceux qui ſuivoient la doctrine d'*Ariſtote*, de paroître en public, & même de prononcer ſon nom. *Le chef du Lycée*, diſoit-il, *trempa dans la conjuration* d'Antipater ; *il fut un des principaux auteurs de la mort de ſon diſciple. Ne ſouffrons point que le nom d'un meurtrier ſe conſerve parmi les hommes* : & d'après cette idée, il faiſoit brûler les ouvrages d'*Ariſtote*. Le nouvel *Alexandre* ne ſe montra pas digne de l'ancien, même par ſes vertus morales. Etant allé à Alexandrie en ſortant d'Antioche, il donna ordre à ſes ſoldats de faire main-baſſe ſur le peuple, pour le punir de quelques railleries lâchées au ſujet de la mort de *Géta*. Le carnage fut, dit-on, ſi horrible, que toute la plaine étoit couverte de ſang ; la mer, le Nil, les rivages voiſins en furent teints pendant pluſieurs jours. Ce barbare finit par interdire les aſſemblées des ſavans, & par faire murer tous les quartiers de la ville. La terre fut bientôt délivrée de ce monſtre. Un centenier des Prétoriens le tua peu de temps après, le 8 avril 217. Le jour de ſa mort, fut un jour de réjouiſſance pour tous les peuples. Méchant envers tous, ſans être bienfaiteur d'aucun, il laiſſa une mémoire auſſi odieuſe que celle des *Caligula* & des *Néron*.

CARACCIO, (Antoine) baron Romain du 17e ſiècle, ſe fit un nom célèbre par ſes *Poéſies* Italiennes. Parmi ſes tragédies on diſtingue *il Corradino*, imprimée à Rome en 1694. Un ouvrage plus important l'occupa : c'eſt ſon *Imperio vendicato*, Poëme épique en quarante chants, imprimé à Rome en 1690, in-4.° Les Italiens le placent immédiatement après l'*Arioſte* & le *Taſſe* ; mais les gens de goût, en admirant la facilité & l'abondance de l'auteur, mettent ſon poëme beaucoup au-deſſous du *Roland furieux* & de la *Jéruſalem délivrée*.

I. CARACCIOLI, (Robert) ſurnommé *de Lice*, parce qu'il étoit né à Lice dans le royaume de Naples, mort vers la fin du 15e ſiècle, entra, dès ſa jeuneſſe, dans l'ordre des FF. Mineurs, & s'y diſtingua par ſon zèle & ſon talent pour la prédication. La dignité d'évêque d'Aquilée dont il fut revêtu, loin de ralentir ſon ardeur, lui donna de nouvelles forces. Animé de la charité de l'*Apôtre des Nations*, auquel on le comparoit, il déclamoit vivement contre les mœurs corrompues de ſon ſiècle, contre le faſte & le luxe des cardinaux & de la cour Romaine. On a de lui différens recueils de ſes *Sermons*, un *Traité de la formation de l'Homme*, & un *Miroir de la Foi Chrétienne*. La plupart de ſes Œuvres furent impri-

mées en 3 vol. Veniſe, 1490 & Lyon 1503. On mit ſur ſon tombeau, à Lice, deux vers latins, dont le ſens étoit, que *depuis* S. Paul, *on n'avoit jamais vu dans le monde un ſi célèbre Prédicateur.* « Mais ceux qui firent ces vers, dit le Père *Fabre*, n'en connoiſſoient apparemment point d'autres, ou peut-être ne furent-ils pas fâchés de relever par-là la gloire de leur ordre. »

II. CARACCIOLI, (Jean-Antoine de) natif de Melphes, d'une famille illuſtre de Naples, fut le dernier abbé régulier de Saint-Victor de Paris. Il tyranniſa ſes confrères, & ſe vit obligé de permuter ſon abbaye en 1551 avec l'évêché de Troyes. Il ſe fit connoître d'abord avantageuſement par ſon *Miroir de la vraie Religion*, Paris 1544, in-16; mais il ternit enſuite ſa réputation par ſon attachement aux nouvelles opinions. Séduit & perverti par le fameux *Pierre Martyr*, il prêcha le Calviniſme à ſes diocéſains, & les ſcandaliſa en ſe mariant. Il mourut en 1569, à Château-neuf-ſur-Loire, peu eſtimé des deux partis. Il termina la poſtérité maſculine de la branche dont étoit *Jean-Antoine* CARACCIOLI, maréchal de France. Ils deſcendoient de *Jean* CARACCIOLI, nommé grand ſénéchal de Naples, par la reine *Jeanne II* de Naples, d'abord amoureuſe de lui, & qui, s'en étant dégoûtée, le fit aſſaſſiner en 1432. —*Voyez* CARAZZOLE & ERCHEMBERT.

III. CARACCIOLI, (Céſar-Eugenio) de la même famille que le précédent, floriſſoit dans le 17e ſiècle, & ſe fit connoître par quelques ouvrages. Le plus conſidérable eſt une *Hiſtoire Eccléſiaſtique de Naples*, en italien, 1654, un vol. in-4.° *Charles Lellis* y fit un vol. in-4.° d'augmentations. Cette Hiſtoire eſt peu commune, même en Italie.

I. CARACHE, (Louis) peintre célèbre, né à Bologne en 1545, ne montra pas d'abord tout ce qu'il fut dans la ſuite. Cet homme, qui ſurpaſſa tous les peintres de ſon temps, auroit abandonné la peinture, s'il eût ſuivi les conſeils de ſon maître. Les chefs-d'œuvre d'Italie réveillèrent peu à peu ſon génie. Il s'attacha ſur-tout à la manière du *Corrége*, joignant les beautés de l'antique à la fraîcheur des ouvrages modernes, & oppoſant les graces de la nature aux afféteries du goût dominant. Ce fut par ſes conſeils qu'on établit à Bologne une académie de Peinture, dont il fut le chef & le modèle. Il pouvoit l'être, par ſon goût grand & noble, par ſa touche délicate, par ſa ſimplicité gracieuſe. L'hiſtoire de *S. Benoît* & celle de *Ste Cécile*, qu'il peignit dans le cloître de *S. Michel in Boſco* à Bologne, forment une des plus belles ſuites, qui ſoient ſorties de la main des hommes. Ce grand peintre mourut à Bologne en 1619, à 64 ans.

II. CARACHE, (Auguſtin) couſin du précédent, Bolonois comme lui, & fils d'un tailleur, naquit en 1557, & excella dans la peinture & la gravure. Il partagea ſon eſprit entre les arts & les lettres, éclairant les uns par les autres. Son habileté dans le deſſin lui faiſoit réformer ſouvent les défauts des tableaux qu'il copioit. Ce qui reſte de lui eſt d'une touche libre & ſpirituelle, ſans manquer de correction. Ses figures ſont belles & nobles; mais ſes têtes ſont moins fières que celles d'*Annibal* ſon frère. Il mourut à Parme 1602, à 45 ans. Ce peintre aimoit

le luxe, la magnificence, la ſociété des grands; & s'habilloit plutôt en ſeigneur qu'en artiſte. Il laiſſa un fils naturel, mort à 35 ans. *Carache* a gravé très-agréablement & très-correctement pluſieurs morceaux au burin, d'après *le Corrége*, *le Tintoret*, & d'autres grands peintres.

III. CARACHE, (Annibal) frère du précédent, naquit en 1560, & eut pour maître *Louis Carache* ſon couſin. Il ſe perfectionna à Parme, à Milan & à Veniſe. *Annibal* & *Auguſtin* ne pouvoient vivre enſemble, ni ſéparément. La jalouſie les éloignoit l'un de l'autre; le ſang & l'habitude les réuniſſoit. *Annibal*, le plus illuſtre, ſaiſiſſoit dans l'inſtant la figure d'une perſonne. Ayant été volé dans un grand chemin avec ſon père, il alla porter ſa plainte chez le juge, qui fit arrêter les voleurs, ſur les portraits qu'il en deſſina. Il n'avoit pas moins de talent pour les *Caricatures*: c'eſt-à-dire pour ces portraits qu'on charge de mille ridicules, en conſervant pourtant la reſſemblance de la perſonne dont on veut ſe venger. *Le Corrége*, *le Titien*, *Michel-Ange*, *Raphaël*, *le Parmeſan*, furent ſes modèles. C'eſt dans leur école qu'il apprit à donner à ſes ouvrages cette nobleſſe, cette force, cette vigueur de coloris, ces grands coups de deſſin, qui le rendirent ſi célèbre. Sa galerie du cardinal *Farnèſe*, chef-d'œuvre de l'art, & chef-d'œuvre trop peu récompenſé, eſt un des plus beaux morceaux de Rome. Le cardinal *Farnèſe* crut bien payer cet ouvrage, achevé à peine en huit ans, en lui donnant cinq cents écus d'or. *Annibal* en tomba malade de chagrin; & cette triſteſſe, jointe aux maladies que lui avoient laiſſées ſes débauches, l'emporta en 1618. Cet artiſte étoit un vrai philoſophe, dédaignant le luxe & les trop grandes ſociétés. Le faſte qui environne les grands ne l'éblouiſſoit point. Le cardinal *Borghèſe* étant venu le voir, il s'eſquiva par une fauſſe porte. Pour corriger ſon frère *Auguſtin* de ſa vanité, il deſſina ſon père enfilant une aiguille & ſa mère tenant une paire de ciſeaux. (Ils étoient tailleurs.) Il étoit enthouſiaſte des grands peintres, & jugeoit ſévèrement ſes rivaux. Il voulut être enterré à côté de *Raphaël*. *Joſepin* qu'il avoit critiqué, voulut lui faire mettre l'épée à la main. *Annibal* prenant un pinceau, lui répondit, c'eſt avec cette arme que je vous défie & que je veux vous vaincre. Il avoit ſouvent des diſputes avec ſon frère *Auguſtin*, qu'il chériſſoit cependant beaucoup & dont il étoit chéri; il ne pouvoit vivre ni avec lui, ni ſans lui. Ses tableaux principaux ſont à Bologne, à Parme, à Rome, à Paris; il y en avoit chez le roi & chez le duc d'*Orléans*. Ce grand maître laiſſa pluſieurs élèves dignes de lui: entre autres, *le Guerchin*, *l'Albane*, *le Guide*, *le Dominiquin*, *le Bolognèſe*, &c. Lorſqu'on lui parloit de quelque grand monument de peinture ou de ſculpture, il gardoit quelquefois le ſilence & le deſſinoit ſur-le-champ ſur la muraille, en diſant: *Les Poëtes peignent avec la parole, & les Peintres avec le pinceau.*—*Voyez* BERNINI.

CARAFE, (Antoine) de l'illuſtre maiſon de ce nom, cardinal dans le 16e ſiècle, auſſi diſtingué par ſes lumières que par ſon rang, fut mis par *Sixte-Quint* à la tête des éditeurs de la *Bible des Septante*. Elle fut publiée par ſes ſoins, avec la préface & les ſcolies de *Pierre Morin*, à Rome 1587, in-folio.

Cette *Bible* fut traduite en latin, & parut à Rome 1588, in-folio. L'une & l'autre ſont rares. Le Père *Morin* en a donné une nouvelle édition à Paris en 1628, 2 vol. in-folio. Il y a joint le Nouveau Teſtament en grec & en latin. —De la même famille étoit le marquis *CARAFE*, mort dans le 17e ſiècle, après avoir cultivé avec ſuccès la poéſie italienne. On a de lui, en manuſcrit, dans la bibliothèque du Vatican, des *Odes*, où *l'incorrection* du ſtyle eſt rachetée par la vivacité des images. Mais ce qui le rendit plus eſtimable, c'eſt le courage avec lequel il ſupporta l'adverſité. La fortune l'avoit comblé de ſes dons; des malheurs imprévus les lui enlevèrent. Paſſant de l'abondance à la pauvreté, il ennoblit ſon indigence par la philoſophie & la privation de toutes les choſes *agréables*. Il méritoit d'autant moins de perdre ſes richeſſes, qu'il en avoit fait l'uſage le plus noble. — Le prince *Charles-Marie CARAFE*, ambaſſadeur d'Eſpagne à la cour de Rome, a publié un ouvrage ayant pour titre: *L'Ambaſciatore politico Chriſtiano*, 1692, in-4.° Ce qu'il y a de plus curieux dans cet ouvrage, c'eſt la deſcription des cérémonies obſervées à Rome, à Vienne, à Madrid, à Londres, à la Haye, à Conſtantinople & en Perſe, dans la réception des ambaſſadeurs.

CARAGLIO, (Jean-Jacques) graveur en pierres fines, originaire de Vérone, ſe fit également connoître par ſes eſtampes, ſes gravures en *camée* & ſes médailles. *Sigiſmond I*, roi de Pologne, l'appela à ſa cour, employa ſes talens, & les récompenſa.

CARAMUEL DE LOBKOWITS, (Jean) Ciſtercien, né à Madrid en 1606, d'un père Flamand & d'une mère Allemande, fut d'abord abbé de Melroſe aux Pays-Bas, puis évêque titulaire de Miſſi; enſuite, par un changement ſingulier, ingénieur & intendant des fortifications en Bohême, après avoir été ſoldat. Son humeur bizarre & inconſtante, l'ayant fait d'évêque militaire, le fit d'ingénieur encore évêque. Il eut ſucceſſivement les évêchés de Konigſgratz, de Campano & de Vigevano. Il mourut dans cette dernière ville en 1682, à 76 ans. C'étoit un homme d'un eſprit infini, & dont on diſoit qu'*il avoit reçu le génie au huitième degré, l'éloquence au cinquième, & le jugement au ſecond*. Il ſe mêla beaucoup de théologie morale, & n'en fit pas mieux. Il fut un des plus ardens défenſeurs de la probabilité, pour laquelle il fit une *Apologie*. On a encore de lui un grand nombre d'ouvrages, dont on voit le catalogue dans le tome 29e des *Mémoires* du Père *Niceron*. Comme la plupart n'ont point paſſé en France, nous ne citerons que ſa *Trithemii Steganographia vindicata*, Norimbergæ, 1521, in-4°; & ſa *Théologie latine*, 7 vol. in-folio.

CARANUS, premier roi de Macédoine, & le ſeptième des Héraclides depuis *Hercule*, ſelon la fable, chaſſa *Midas*, & fonda ſa monarchie vers l'an 804 avant J. C. Il fit marcher des chèvres devant ſes drapeaux, en mémoire de ce qu'un troupeau de ces animaux l'avoit conduit à Edeſſe, dont il s'empara.

CARAVAGE, (Michel-Ange) dont le nom étoit *Amerigi*, naquit d'un maçon au château de Caravage dans le Milanèz, en 1569. Il commença d'abord par porter le mortier aux maçons, & finit par être un des plus grands ar-

tiſtes d'Italie. Il dut tout à la nature, ſes talens & ſes progrès; mais il reçut d'elle en même temps une humeur querelleuſe & ſatirique, qui remplit ſa vie d'amertume. Ayant appelé en duel le *Joſepin*, & celui-ci refuſant de ſe battre, il alla à Malte pour ſe faire recevoir chevalier ſervant. Les faveurs de cet ordre ne purent contenir ſon caractère. Il inſulta un chevalier de diſtinction, & fut mis en priſon. S'étant ſauve à Rome, où il avoit déjà tué un jeune homme, il eut encore quelques affaires fâcheuſes, & mourut ſans ſecours ſur un grand chemin en 1609, à l'âge de 40 ans. Ce peintre n'avoit point d'autre guide que ſon imagination, ſouvent déréglée. De là le goût bizarre & irrégulier qui règne dans ſes ouvrages. Il vouloit être ſingulier, & n'avoit pas de peine à y réuſſir. Il eut d'abord le pinceau ſuave & gracieux du *Giorgion*, qu'il changea pour un coloris dur & vigoureux. S'il avoit un héros ou un ſaint à repréſenter, il le copioit ſur quelque payſan. Il imita la nature, à la vérité; mais non dans ce qu'elle a de gracieux & d'aimable.

CARAVANA, (Pierre de) troubadour, a laiſſé des *Sirventes*, dont le meilleur exhorte les Lombards à ſe bien défendre contre l'empereur *Fréderic II.* Chaque couplet finit par ce refrain: *Gardez-vous bien de lui, Lombards.* « Je ne puis, dit-il, me réſoudre à aimer les Allemands; le cœur me ſoulève, lorque j'entends leur jargon; il me ſemble ouïr l'aboiement des chiens enragés. »

CARAUSIUS, tyran en Angleterre dans le 3e ſiècle, étoit né en Flandre d'une famille obſcure. De grands talens pour la guerre de terre & de mer, le firent diſtinguer dans celle que *Maximien Hercule* fit aux Bagaudes. Cet empereur lui confia le commandement d'une flotte, chargée de défendre les côtes de la Gaule Belgique & de l'Armorique. Mais ayant appris qu'il ſe ménageoit un parti chez les peuples voiſins, il ordonna de le faire mourir. *Carauſius*, en ſecret averti de cet ordre, paſſe avec ſa flotte en Angleterre l'an 287, & s'y fait reconnoître empereur. Il gagna le cœur de ces inſulaires, & les forma aux armes & à la diſcipline. En vain *Maximien*, deux ans apres, vint l'attaquer avec une flotte formidable; il fut battu, & obligé de lui laiſſer, par un traité, la Grande-Bretagne, pour la défendre contre les Barbares. Il aſſocia enſuite l'uſurpateur à la puiſſance ſouveraine en lui confirmant le titre d'Auguſte. *Carauſius* n'en jouit pas long-temps. Un de ſes officiers, nommé *Allectus*, l'aſſaſſina l'an 294, & ſe revêtit de la pourpre impériale, quoiqu'il n'eût pas ſes talens. *Carauſius* joignoit, à une imagination vive, à un caractère ferme, le génie d'un grand politique & le courage d'un héros. Il fit rétablir, pendant la paix qu'il s'étoit procurée, la muraille de *Septime-Sévère*. Il avoit environ 50 ans lorſqu'il fut aſſaſſiné.

CARAZZOLE, (Joannin) natif d'Ombrie en Italie, d'une famille fort médiocre, fut un triſte exemple des caprices de la fortune. Devenu ſecretaire de *Jeanne II*, reine de Naples, vers l'an 1415, il plut, ainſi que beaucoup d'autres, à cette princeſſe, qui l'aima paſſionnément. Elle lui donna le duché de Melfi, & la charge de grand-connétable du royaume; mais une ſi haute élévation eut

une fin tragique. Cette reine le dépouilla de tous ſes biens & de tous ſes honneurs, & le fit mourir avec autant de cruauté, qu'elle avoit eu d'amour pour lui. *Le Pogge* aſſure que ce fut *Caraccole* qui ſe chargea d'aſſaſſiner *Jean* CARACCIOLI, grand-général du royaume de Naples, qui avoit profité de la paſſion de la reine à ſon égard, pour augmenter ſes biens & dominer dans l'État.

CARBON, orateur célèbre, dont *Cicéron* fait l'éloge dans ſon *Brutus*, eut deux fils. Le premier ſuivit le barreau comme ſon père, mais il n'approchoit pas de ſes talens. Cependant *Cicéron* lui donne de la nobleſſe dans le ſtyle & de la dignité dans le débit : il fut tué par ſes ſoldats dans le temps des guerres civiles, parce qu'il avoit voulu les ramener à l'ancienne diſcipline. *Cn.* CARBON, frère de celui-ci, s'attacha au parti de *Marius*, & eut une grande autorité dans Rome. Étant en Sicile durant ſon troiſième conſulat, il y fut aſſaſſiné par ordre de *Pompée*, pendant qu'il ſatisfaiſoit aux beſoins de la nature.

CARBONEL, (Tricline) *Voyez* CABESTAN.

CARBONEL, (Bertrand) eſt connu ſous le nom de *Bertrand de Marſeille*, parce qu'il naquit dans cette ville, & deſcendoit des vicomtes qui en avoient été ſouverains. Lourd, ſans idée, ſans eſprit dans ſa jeuneſſe, il acquit enſuite les plus brillantes qualités pour plaire à la belle *Porcelet*, fille du ſeigneur d'Arles. Il devint poëte pour elle; cela n'empêcha pas celle-ci d'en épouſer un autre. *Carbonel* dans ſon déſeſpoir ſe fit moine à l'abbaye de Mont-Majour. Ses chanſons ſont tendres & ſpirituelles. Il y dit : « Ma dame ne répondit rien, l'autre jour, à la déclaration que je lui fis de ma flamme. Ce ſilence mit dans mon cœur un déſordre affreux, ſemblable à celui d'un vaiſſeau dont la tempête a briſé les mâts & le gouvernail. L'amour ne conſidère ni l'or ni l'argent, mais la diſcrétion, la gaieté, l'honneur, & le ſage mélange de la folie & de la raiſon. Si je manque des biens de la fortune, je ſuis riche de ces derniers tréſors. Si je vaux quelque choſe, ſi je fais heureuſement des vers, c'eſt à vous, madame, c'eſt à l'amour que je dois en rendre grâce. Je tiens de vous tout ce que j'ai. » L'une des pièces les plus curieuſes de *Carbonel*, eſt un dialogue entre ſon cœur & lui. Il vivoit dans le 13e ſiècle.

CARCADO, *Voyez* MOLAC.

CARCASSÈS, (Arnaud de) troubadour Provençal, dans le 13e ſiècle, nous a laiſſé un conte aſſez libertin & d'une invention bizarre, dont *Millot* donne l'extrait dans ſon *Hiſtoire des Troubadours*. Ce conte ſe termine ainſi : « Ceci a été fait par *Arnaud de Carcaſſès*, qui a aimé beaucoup de dames; & pour corriger les maris qui veulent garder leurs femmes : il vaudroit bien mieux les laiſſer aller où il leur plaît; c'eſt le parti le plus ſûr. »

CARCAVI, (Pierre de) conſeiller au parlement de Toulouſe, puis conſeiller au grand conſeil à Paris, & garde de la bibliothèque du roi, naquit à Lyon, & mourut à Paris en 1684. Il fut ami de *Fermat*, de *Paſcal* & de *Roberval*. On trouve pluſieurs de ſes Lettres dans le *Recueil* de celles de *Deſcartes*, avec lequel

il s'étoit brouillé après une liaiſon fort étroite. *Carcavi* étoit bon mathématicien. Il publia divers écrits pour démontrer l'impoſſibilité de la quadrature du cercle. Il enrichit la bibliothèque du roi de l'exemplaire de la fameuſe Bible Calviniſte de *Gaffarel*, connue ſous le nom de *Bible de l'Ours*. L'abbé CARCAVI ſon fils, attaché à la bibliothèque du roi, a donné au théâtre deux comédies; *la Comteſſe de Follenville*, & *le Parnaſſe bouffon*. Il eſt mort à Paris le 25 février 1723, à l'âge de 58 ans.

CARDA, (Mythol.) divinité Romaine, préſidoit aux parties vitales de l'homme, telles que le foie, le cœur, la rate, & étoit invoquée dans les maladies qui les affectoient.

I. CARDAN, (Jérôme) naquit à Pavie le 24 ſeptembre 1501, d'une mère qui l'ayant eu hors du mariage, tenta vainement de perdre ſon fruit par des breuvages. Il vint au monde avec des cheveux noirs & friſés. La nature lui accorda un eſprit pénétrant, accompagné d'un caractère beaucoup moins heureux. Bizarre, inconſtant, opiniâtre, il ſe piquoit, comme *Socrate*, d'avoir un démon familier; mais ſon démon, s'il en eut un, fut moins ſage que celui du philoſophe Grec. *Cardan* avoit la démarche, ainſi que les propos & les fantaiſies d'un inſenſé. Après avoir ſignalé ſa folie, autant que ſon ſavoir dans la médecine & les mathématiques, à Padoue, à Milan, à Pavie, à Bologne, il ſe fit mettre en priſon dans cette dernière ville. Dès qu'il eut recouvré ſa liberté, il courut à Rome, obtint une penſion du pape, & s'y laiſſa mourir de faim le 21 ſeptembre 1576, pour accomplir ſon horoſcope. Il avoit promis de ne pas vivre juſqu'au-delà de 75 ans; il voulut tenir ſa parole. Ses mœurs ſe reſſentirent du déréglement de ſon eſprit. Les femmes & le jeu occupèrent tout le temps qu'il ne donnoit pas à l'étude. Ses *Œuvres*, recueillies en 1663 par *Charles Spon*, en 10 volumes in-folio, ſont une immenſe compilation de rêveries & d'abſurdités. On ne ſauroit nier qu'il ne fût orné d'un grand nombre de connoiſſances, & qu'il n'eût fait plus de progrès dans la philoſophie, la médecine & l'aſtronomie, que la plupart de ceux qui, de ſon temps, n'avoient cultivé qu'une ſeule de ces ſciences. Mais le beſoin qui le faiſoit travailler plutôt pour du pain que pour la gloire, le jetoit dans des digreſſions beaucoup trop longues; & la bizarrerie de ſon eſprit le faiſoit donner dans d'autres écarts. La lecture de ſes ouvrages eſt fatigante: le principal eſt le Traité *de Subtilitate*, attaqué par *Jules Scaliger* dans ſes *Exercitations*, quelquefois avec juſteſſe, & plus ſouvent ſans raiſon. L'édition la plus rare de ce traité eſt celle de Nuremberg en 1550, in-folio. *Richard le Blanc* le traduiſit en françois, 1556, in-4.° Dans ce livre, il rapporte quelques dogmes de diverſes religions, avec les argumens dont on les appuie: il propoſe les raiſons des Païens, des Juifs, des Mahométans, & des Chrétiens; mais celles des Chrétiens ſont toujours les moins fortes. Cependant dans l'hiſtoire de ſa vie, *de Vitâ propriâ*, hiſtoire où il avoue également ſes bonnes & ſes mauvaiſes qualités avec une franchiſe peu commune, il paroît plus ſuperſtitieux qu'eſprit fort. Il aſſure que, quoiqu'il fût naturellement vindicatif, il négligeoit la vengeance *ob Dei venerationem*. — « Quand je ſuis ſeul, diſoit-il,

je ſuis plus qu'en tout autre temps avec ceux que j'aime, DIEU & mon bon Ange. » Son Traité *de Rerum Varietate*, Baſle 1557, in-fol., mérite auſſi quelque attention. *Cardan* étoit un aſſez bon géomètre pour ſon temps. Il perfectionna la théorie des problêmes du troiſième dégré, grâces aux lumières de *Tartaléa*, célèbre mathématicien, dont il s'attribua les découvertes en vrai plagiaire. La manie de l'aſtrologie judiciaire éclate dans tous ſes traités aſtronomiques. C'eſt lui qui réveilla dans ces derniers ſiècles toute cette philoſophie ſecrète & chimérique de la Cabale & des Cabaliſtes, qui rempliſſoit le monde d'eſprits, auxquels on pouvoit devenir ſemblable en ſe purifiant par la philoſophie. Il attribuoit à ſon étoile ſes impiétés, ſes méchancetés, ſes déréglemens, ſon amour pour les femmes, ſa paſſion pour le jeu, &c. *Voyez* ſa *Vie* plus au long & la liſte de ſes ouvrages, dans le *Dictionnaire* de *Bayle*, & ſur-tout dans le quatorzième volume des *Mémoires* du Père *Niceron*. Il avoit pris cette belle deviſe : *TEMPUS MEA POSSESSIO, TEMPUS AGER MEUS.* « Le temps eſt ma richeſſe, c'eſt le champ que je cultive. » *Voyez* LOMAZZO.

II. CARDAN, (Jean-Baptiſte) fils aîné du précédent, docteur en médecine comme lui, eut la tête tranchée à 26 ans, en 1560, pour avoir empoiſonné ſa femme, jeune perſonne ſans bien, dont il s'étoit dégoûté peu de temps après le mariage. C'eſt à cette occaſion que ſon père fit ſon traité : *De utilitate ex adverſis capiendâ*, De l'utilité que l'on doit retirer des adverſités. — On a du fils un traité *de Fulgure*, & un autre *de Abſtinentiâ Ciborum fetidorum*, imprimés avec les ouvrages de ſon père.

CARDEA, (Mythol.) nymphe Romaine, aimée de *Janus*, préſidoit à la conſervation des ſerrures & des gonds des portes, & protégeoit les propriétés.

CARDENAL, (Pierre) prêtre & poëte Provençal, natif d'Argenſe près de Beaucaire, avoit été élevé pour être chanoine dans la cathédrale du Puy. Dans la ſuite, il ſe chargea de l'éducation de la jeuneſſe de Taraſcon. *Charles II*, roi de Naples & de Sicile, exempta cette ville de tout ſubſide pendant dix ans, à condition qu'elle entretiendroit l'homme de lettres qui faiſoit fleurir le pays par ſes ſoins & ſes talens. *Cardenal* réuſſiſſoit dans tous les genres de littérature. On a de lui, *Las Lauzours de la Dama d'Argenſa*. Il compoſa peu de chanſons, mais il excella dans les *Sirventes*, qu'il remplit de bonne morale. *Jacques I*, roi d'Aragon, l'honora de ſon amitié. Ce troubadour mourut âgé de plus de cent ans.

CARDI, *Voyez* CIVOLI.

CARDON, (Horace) originaire de Lucques, acquit une grande fortune dans la librairie à Lyon. Cette ville lui dut un grand nombre d'établiſſemens utiles. Attaché à *Henri IV*, il empêcha, à la tête d'une troupe de bourgeois, les Ligneurs de s'emparer de Lyon. *Henri IV* l'anoblit en 1605.

CARDONNA, (Jean-Baptiſte) Eſpagnol, évêque de Tortoſe, a publié un petit traité ſur les *Diptyques*, qui eſt curieux. On appelle *Diptyque*, un livret ancien, qui n'a que deux feuilles. On écrivoit, chez les Romains, ſur ces ſortes d'*Agenda*, les noms des conſuls

& des magiſtrats ; & chez les premiers Chrétiens, les noms des évêques & des morts remarquables. On voyoit à Sens, des *Diptyques* contenant l'office des fous. Ils ſont bordés de feuilles d'argent, & fermés par deux planches d'ivoire.

CARDONNE, (Dioni Dominique de) ſecrétaire - interprète et garde des manuſcrits de la bibliothèque du roi, devint profeſſeur de langue turque & perſanne au collége royal. Il eſt mort en décembre 1783, après avoir laiſſé : I. Une *Hiſtoire* d'Afrique & d'Eſpagne, ſous la domination des Arabes, 1765, trois volumes in-12. Elle eſt eſtimée. II. *Mélanges de littérature orientale*, 1770, 2 vol. in-12. III. *Contes & Fables indiennes*, 1777, in-8.° Cet ouvrage avoit été commencé par *Galland*. On a imprimé de *Cardonne*, après ſa mort, de nouveaux *Mélanges de littérature orientale* en 2 vol. in-12, 1796.

CARDONNE, (le Duc de) *Voy.* MOTHE-HOUDANCOURT.

CARDONNOI, *Voyez* VACQUETTE.

CARDUCHO, (Vincent) né à Florence en 1568, & mort à Madrid en 1638, fut peintre des rois *Philippe III* & *Philippe IV*. Il travailla preſque toujours en Eſpagne, & y fit paroître une foule de tableaux eſtimés, dont un grand nombre embelliſſent le château du Pardo. Il reçut pour ces derniers ouvrages ſeuls, une ſomme de vingt mille ducats. *Carducho* publia en 1633, un *Traité* ſur l'excellence de la peinture & du deſſin, en forme de dialogue, & s'oppoſa avec ſuccès à ce que la peinture fût ſoumiſe à un impôt que l'Eſpagne vouloit mettre dans ce temps-là ſur les beaux arts.

CAREL, (Jacques) plus connu ſous le nom de LERAC, qui eſt l'anagramme de ſon nom, naquit à Rouen. Son Poëme intitulé : *Les Sarafins chaſſés de France*, dont le héros eſt *Childebrand*, fit naître ces quatre vers de *Boileau* :

O le plaiſant projet d'un Poëte ignorant,
Qui, de tant de Héros va choiſir Childebrand !
D'un ſeul nom quelquefois le ſon dur & bizarre
Rend un Poëme entier ou burleſque, ou barbare.

L'abbé *Carel* fit des efforts de génie, pour juſtifier le choix de ſon héros contre le ſatirique. Il voulut prouver que le nom de *Childebrand* avoit quelque conformité avec celui d'*Achille* ; ce qui n'ajouta pas peu au ridicule dont il s'étoit couvert.

CARETÈNE, fut mère de *Gondebaud*, roi des Bourguignons-Vandales. Elle fut connue par ſa vertu & ſa piété. C'eſt par ſes ſoins que *Clotilde* & *Sedeleube* échappèrent aux recherches de ſon fils, qui les auroient fait périr avec *Chilpéric* leur père. *Caretène* mourut à Lyon, & fut enterrée dans l'égliſe de Saint-Michel qui eſt détruite, & où on liſoit ſon épitaphe.

CARGLI, gentilhomme de la province de Lincoln en Angleterre, & bouffon de la reine *Elizabeth*, étoit un homme facétieux, agréable, hardi, franc, qui avoit des réparties vives, & parloit pluſieurs langues, ſans en avoir appris aucune. Cette princeſſe, qui s'amuſoit de ſes bouffonneries, l'admettoit ſouvent à ſa table, ou en

particulier dans ſa chambre, pour plaiſanter avec lui. Comme leur converſation ſe faiſoit ordinairement en latin, *Elizabeth* diſoit quelquefois : *Après avoir oublié mon latin, je le parle encore avec* Cargli, *& il me répond dans la même langue ſans l'avoir jamais appriſe.* Un jour que la reine lui dit : *Quel chien de latin parlez-vous*, Cargli ? — *Madame*, répliqua-t-il, *il eſt de la même eſpèce que celui de Votre Majeſté ; car je parle un latin de fou, & vous un latin de femme.* Une autre fois, la reine étant à Hamptoncourt à ſe promener avec quelques femmes de ſa ſuite, elle ſe tourna vers *Cargli*, & lui demanda ce qu'on diſoit d'elle à la cour, *On dit*, répliqua-t-il, *que Votre Majeſté a bien peu d'eſprit, puiſque, de vingt-quatre maris qu'on lui a préſentés, elle n'en n'a pas ſu choiſir un.*

CARI, *Voyez* CARY.

CARIBERT *ou* CHEREBERT, roi de Paris, ſuccéda à ſon père *Clotaire I* en 561, & mourut à Paris en 567. Ami des belles-lettres, il parloit le latin comme ſa langue naturelle. Son zèle pour l'obſervation des lois, procura le bonheur & la tranquillité de ſes ſujets. Roi pacifique, mais jaloux de ſon autorité, il ſavoit la ſoutenir avec autant de dignité que de fermeté. Ce prince prenoit ſes femmes dans les conditions les plus humbles. *Miroſlève* & *Marcouève* étoient filles d'un ouvrier en laine, & la troiſième, nommée *Teudegilde*, avoit pour père un berger. *Pierre le Grand* a fait à peu près de même au commencement de ce ſiècle ; mais *Catherine* eût quelques qualités qui juſtifièrent le choix de ſon époux ; & l'hiſtoire, en rappelant les noms de ces trois reines, ne parlent que de leur beauté. C'eſt ſous le règne de *Caribert* que commença la puiſſance des maires du palais, qui dans la ſuite abſorba celle des rois mêmes. Il ne laiſſa que des filles. Il ne faut pas le confondre avec CARIBERT ou *Charibert*, roi d'Aquitaine, frère de *Dagobert I*, & mort au château de Blaye en 631.

CARIBDE, *Voyez* CARYBDE.

CARIGNAN, *Voyez* SAVOIE.

CARIN, (Marc-Aurèle) fils aîné de *Carus* & de *Magnia-Urbica*, naquit l'an 249. Son père le déclara Céſar en août 282, & Auguſte un an après. Il le laiſſa dans les Gaules pour contenir l'Occident, tandis qu'il alloit en Orient, combattre les Perſes & d'autres peuples. *Carin* étoit peu propre à ſe faire aimer & reſpecter. Sa figure annonçoit l'orgueil & la préſomption ; ſon caractère étoit féroce ; ſon penchant à la débauche, extrême. Il excita les murmures des peuples confiés à ſes ſoins. *Carus*, inſtruit de ſes emportemens & de ſa vie déréglée, s'écria : *Je ne le reconnois plus pour mon fils !* & il vouloit même le priver du titre d'*Auguſte*. Mais comme ſa bravoure contenoit les habitans du Nord, il lui laiſſa le gouvernement. A la mort de ce prince, *Carin* fut reconnu empereur au commencement de 284, ainſi que *Numérien* ſon frère. Cet événement le détermina de paſſer à Rome, où il ſe concilia la bienveillance du peuple par des jeux magnifiques. Enſuite il alla combattre *Julien*, gouverneur de la Vénétie, *Voyez* V. JULIEN, qui avoit pris le titre d'empereur, & lui ôta la victoire & la vie dans une bataille livrée près de Véronne. Il porta de là ſes armes contre *Dioclétien*, que les ſoldats

avoient auſſi revêtu de la pourpre. Il le défit dans pluſieurs combats ; mais, quoique vainqueur dans ſa dernière bataille, près de la ville de Murge en Mœſie, il fut aſſaſſiné l'an 285, par un tribun dont il avoit ſéduit la femme. C'étoit un prince d'un eſprit pervers & d'un cœur corrompu : il porta le déshonneur dans la plupart des familles des Gaules, & accabla les peuples d'impôts. Sans égard pour les hommes reſpectables que ſon père lui avoit donnés pour conſeils, il les chaſſa de ſa cour, & mit à leur place les vils compagnons de ſes plaiſirs & les miniſtres de ſes exactions. Il ôta la vie au préfet du prétoire, & donna ſa dignité à un homme de la lie du peuple. Un ſimple notaire, qui le ſervoit dans ſes débauches, fut élevé au conſulat. Ce prince, ſe faiſant un jeu des liens ſacrés de l'hymen, avoit épouſé neuf femmes, qu'il répudioit à meſure qu'il s'en dégoûtoit, & même pendant le temps de leur groſſeſſe.

CARIUS, (Mythol.) fils de *Jupiter* & d'une nymphe nommée *Torrébie*, apprit la muſique de ſa mère, & l'enſeigna aux Lydiens. Ces peuples, par reconnoiſſance, donnèrent ſon nom à l'une de leurs montagnes, & y conſacrèrent un temple magnifique en ſon honneur.

CARLE, (N.) bijoutier de Paris, eut une tête ardente, qui lui fit prendre part aux divers mouvemens de la révolution. Il contribua à donner le premier exemple des inſurrections populaires, en excitant le peuple des environs de la place Dauphine, où il demeuroit, à demander le renvoi du cardinal *de Brienne*, nommé miniſtre, & en faiſant brûler publiquement ſon effigie, revêtue d'habits pontificaux. Quelque temps après, en réjouiſſance de la priſe de la Baſtille, il donna un ſplendide repas à toute ſa ſection, dans la grande ſalle du palais. Nommé commandant de bataillon, il parut vouloir défendre *Louis XVI*, le 10 août 1792 ; mandé auſſitôt à la municipalité, il y fut accuſé d'avoir donné l'ordre de tirer ſur les raſſemblemens, en cas d'attaque des Tuileries. Livré au peuple après ſon interrogatoire, deux gendarmes, qu'il avoit ſous ſes ordres, l'aſſaſſinèrent ; & ſa tête ſanglante fut promenée au bout d'une pique.

CARLE MARATE, *Voyez* MARATTE.

CARLE VANLOO, *Voyez* VANLOO.

CARLENCAS, *Voyez* JUVENEL.

CARLETON, (Dudley) ambaſſadeur d'Angleterre à Veniſe, en Savoie, en Hollande, en France, remplit ſucceſſivement & avec ſuccès ſon emploi de négociateur. Il étoit né en 1573, & mourut en 1632. Ses *Négociations*, publiées par Mylord *Royſton*, furent traduites en françois, en 3 volumes, in-12. *Carleton* fut le dernier miniſtre Anglois, qui eut place au conſeil d'Etat des Provinces-Unies, conformément à un privilége accordé à la reine *Elizabeth*, quand elle les prit ſous ſa protection.

CARLIERUS, *Voyez* CHARLIER.

CARLIN, *Voyez* BERTINAZZI.

CARLO MADERNO, *Voyez* MADERNO.

I. CARLOMAN, fils aîné de *Charles Martel*, & frère de *Pepin* le

le *Bref*, répandit beaucoup de ſang dans une expédition contre les Allemands révoltés. Il ſe crut obligé d'en faire pénitence ; &, après la mort de ſon épouſe, il ceſſa de gouverner l'Allemagne & la Thuringe, pour ſe faire moine du Mont-Caſſin. Il s'étoit fait un nom dans le monde par ſa valeur & ſes vertus ; il s'en fit un dans le cloître, par ſa vie humble & pénitente. L'abbé du Mont-Caſſin l'ayant envoyé en France pour tâcher d'obtenir une entrevue entre *Aſtolphe* & le pape *Étienne*, il s'arrêta à Vienne en Dauphiné, & y mourut le 17 août 755. *Pepin* ſon frère envoya ſon corps au Mont-Caſſin avec des préſens conſidérables.

II. CARLOMAN, fils de *Pepin* le *Bref*, & frère de *Charlemagne*, fut roi d'Auſtraſie, de Bourgogne, & d'une partie de l'Aquitaine, en 768. Par ſa mort, arrivée en 771, *Charlemagne* devint maître de toute la monarchie Françoiſe. *Gerberge*, ſa femme, qui avoit voulu procurer à ſes deux fils la ſucceſſion de leur père, fut obligée de céder toutes ſes prétentions à *Charlemagne*, qui la traita avec bonté.

III. CARLOMAN, fils de *Louis le Bègue*, & frère de *Louis III*, eut l'Aquitaine & la Bourgogne en partage, l'an 879. Ces deux princes, unis de cœur & d'intérêts, battirent ſouvent les Normands. *Louis III* étant mort en 882, *Carloman* devint ſeul roi de France, & mourut lui-même d'une bleſſure qu'un ſanglier lui fit à la chaſſe, le 6 décembre 884.

IV. CARLOMAN, fils de *Louis le Germanique*, partagea le royaume de Bavière avec ſes frères *Louis* & *Charles*. Il fut encore roi d'Italie & empereur. Il mourut en 880, ſans laiſſer d'enfans de ſon épouſe légitime. Ses infirmités l'avoient empêché d'agir par lui-même, & la foibleſſe de ſa ſanté nuiſit à ſa gloire. — *Voyez* auſſi l'article d'ADRIEN II.

CARLONE, (Jean) peintre Gênois, né en 1590, mort à Milan en 1630, à 40 ans, peignoit parfaitement le raccourci. Tout ce qui ſortoit de ſon pinceau avoit de la grandeur, de la force & de la correction. Le plafond de l'Annonciade de Gênes, ſur lequel il a repréſenté l'hiſtoire de la Vierge, eſt un très-beau morceau. *Jean-Baptiſte*, ſon frère, finit ſes ouvrages, qu'il avoit laiſſés imparfaits. Ce dernier réuſſiſſoit particulièrement dans les peintures à freſque. Cette famille a produit pluſieurs autres peintres & ſculpteurs.

CARLOS, (Don) fils de *Philippe II*, roi d'Eſpagne, parut, dès ſon bas âge, violent dans toutes ſes paſſions. Il déplut à ſon père, par ſon caractère hautain & indocile, par des plaiſanteries très-déplacées, & par des vices, dont les ſuites furent funeſtes. Voyant *Philippe* irrité contre lui, il traita avec les rebelles de Hollande, & leur promit de partir dans quelque temps, pour ſe mettre à leur tête. Afin de n'être pas ſurpris avant ſon départ, il fit mettre dans la ruelle de ſon lit un coffre rempli d'armes à feu. Il ſe fit faire de petits piſtolets d'une invention nouvelle, pour porter toujours ſur lui, ſans qu'on les pût voir ; & il commanda à un fameux ouvrier François, de lui faire, pour ſa chambre, une ſerrure à ſecret, qui ne ſe pût ouvrir que par-dedans. *Philippe*, inſtruit & alarmé des

précautions qu'il prenoit, reſolut de s'aſſurer de ſa perſonne. L'ouvrier de cette ſerrure extraordinaire, trouva le moyen de l'ouvrir. Le roi entra, pendant la nuit, dans la chambre de Don *Carlos*. Le malheureux prince dormoit ſi profondément, que le comte de *Lerme* put ôter, ſans l'éveiller, les piſtolets qu'il tenoit ſous ſon chevet. Il alla s'aſſeoir enſuite ſur le coffre où étoient les armes à feu. Le prince ayant été éveillé avec peine, s'écria qu'il étoit mort : le roi lui dit, *que tout ce qu'on faiſoit étoit pour ſon bien.* Mais Don *Carlos*, voyant qu'il ſe ſaiſiſſoit d'une caſſette pleine de papiers qui étoit ſous ſon lit, entra dans un déſeſpoir ſi furieux, qu'il ſe jeta tout nu dans un braſier que ſes gens avoient laiſſé allumé dans la cheminée, à cauſe du froid extrême qu'il faiſoit alors. Il fallut l'en tirer de force, & il parut inconſolable de n'avoir pas eu le temps de s'y étouffer. On démeubla d'abord ſa chambre, & pour tout meuble on n'y laiſſa qu'un méchant matelas à terre. Aucun de ſes officiers ne parut depuis en ſa préſence. On lui fit prendre un habit de deuil ; il ne fut plus ſervi que par des hommes vêtus de même. Le roi ayant vu ſes deſſeins & ſes intelligences par les papiers dont il s'étoit ſaiſi, lui fit faire ſon procès ; & il fut, dit-on, condamné à mort. On prétend qu'il ſe fit ouvrir les veines dans un bain ; d'autres diſent qu'il fut empoiſonné ou étranglé. On place ſa mort au 24 juillet 1568. Quelques auteurs ont cru que *Philippe* s'étoit porté à cette dure extrémité par un tranſport de jalouſie. On dit qu'il découvrit que le prince aimoit & étoit aimé de la reine *Elizabeth*, qui lui étoit deſtinée, & que ſon père avoit priſe pour lui-même. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que cette princeſſe mourut peu de temps après. L'Hiſtoire de Don *Carlos*, par l'abbé de *Saint-Réal*, au lieu de débrouiller cette triſte aventure, n'a ſervi qu'à l'obſcurcir encore, parce qu'il s'eſt moins attaché à chercher la vérité, qu'à ourdir un roman intéreſſant. — *Voyez* PHILIPPE II, roi d'Eſpagne.

CARLOSTAD *ou* CAROLSTAD, (André-Rodolphe) dont le véritable nom étoit *Boderſtein*, chanoine, archidiacre & profeſſeur de théologie à Wittemberg, donna le bonnet de docteur à *Martin Luther*, & ſe lia d'amitié avec lui. Un jour qu'ils étoient à table, *Luther*, avec un air dédaigneux, le défia d'écrire contre lui : & la diſpute s'étant échauffée aſſez vivement de part & d'autre, *Luther* tira de ſa bourſe un écu d'or, & promit de le donner à *Carloſtad*, s'il entreprenoit d'écrire : « Tenez, lui dit-il, prenez-le, & écrivez contre moi le plus fortement que vous pourrez. » *Carloſtad* accepta la condition. Enſuite ils ſe touchèrent dans la main, en ſe promettant mutuellement de ſe faire la guerre. *Luther* but à la ſanté de *Carloſtad*, & au bel ouvrage qu'il alloit mettre au jour. *Carloſtad* lui fit raiſon, & avala le verre plein ; ainſi la guerre fut déclarée à la manière Allemande, le 22 août 1524. L'adieu des combattans fut mémorable. « Puiſſé-je te voir ſur la roue ! dit *Carloſtad* à *Luther* ; qui lui répliqua : *Puiſſes-tu te rompre la cou, avant de ſortir de la ville !* » Voilà comment étoit prêché le nouvel Évangile : un cabaret produiſit le chef des Sacramentaires ! En effet, *Carloſtad*

écrivit contre le ſyſtême de *Luther* ſur l'Euchariſtie. Mais il donna dans les plus grandes abſurdités, en diſant que ces paroles de JÉSUS-CHRIST dans la Cène, *Ceci eſt mon Corps*, ne ſe rapportoient pas à ce qu'il donnoit; mais qu'il vouloit ſeulement ſe montrer aſſis à table. C'étoit un fanatique bouillant & ſingulier. Il ſe livroit à tout le monde, & perſonne ne le vouloit. Il erra long-temps de ville en ville, perſuadant aux écoliers de mépriſer les ſciences, de ne s'attacher qu'à la Bible, de brûler tous leurs livres, & d'apprendre quelque métier. Il leur en donna l'exemple, en ſe faiſant laboureur. Il fut le premier eccléſiaſtique en Allemagne qui ſe maria publiquement. Cette cérémonie ſe fit avec beaucoup de profanation. Ses diſciples firent des oraiſons propres pour ce mariage, & les chantèrent à la Meſſe. La première commençoit ainſi : *O Dieu, qui, après l'extrême aveuglement de vos Prêtres, avez daigné faire la grâce au bienheureux* Carloſtad, *d'être le premier qui ait oſé prendre femme, ſans avoir égard aux lois du Papiſme; nous vous prions, &c.* Il ſe retira à Baſle après avoir vu *Zuingle*, & y mourut dans la misère en 1541. On a de lui beaucoup d'*Ouvrages* de controverſe, mépriſés des Catholiques & peu eſtimés des Proteſtans.

CARLUS, (Diode de) troubadour Provençal, dont il nous reſte peu de pièces. L'une d'elle reproche à un jongleur, d'avoir moins l'air d'un poëte que d'un marchand; celui-ci lui répond qu'il eſt effectivement un marchand, puiſqu'il eſt venu lui vendre de l'honneur & du mérite.

CARMAGNOLE, (François) capitaine célèbre, fut ainſi appelé du lieu de ſa naiſſance. D'abord réduit à garder les pourceaux, il parvint, de cette profeſſion ignoble, à la dignité de général de *Philippe Viſconti*, duc de Milan. Il ſoumit à l'obéiſſance de ce prince, Parme, Crémone, Breſce, Bergame, &c. Son mérite lui avoit acquis le commandement; l'envie l'en dépouilla. *Carmagnole* retiré chez les Vénitiens, & devenu général de leur armée, marcha contre ſon prince, & l'obligea à demander la paix. Ses ſervices ne l'empêchèrent point d'être traité comme un perfide. Ayant été battu dans un combat naval, on l'accuſa de quelque intelligence avec l'ennemi, & ſur cette accuſation très-peu fondée, on lui coupa la tête en 1432. Son véritable crime étoit d'avoir traité les grands d'*orgueilleux* dans la paix & de *lâches* dans la guerre.

CARMAIN, *Voyez* CRAMAIL.

CARMANOR, (Mythol.) Crétois, purifia *Apollon* ſouillé du ſang du ſerpent *Python*. Ses fils *Chryſothémis* & *Eubulus* remportèrent, les premiers, le prix des jeux *Pythiques*, inſtitués pour célébrer la victoire de ce Dieu.

CARMÉLITES, Voy. THÉRÈSE (Sainte) — FRANÇOISE d'*Amboiſe*. — & AVRILLOT.

CARMELUS, (Mythol.) divinité de Syrie, qui donna ſon nom au mont Carmel, ſur lequel on lui avoit conſacré un autel célèbre. Un prêtre de *Carmelus*, ſuivant *Tacite*, prédit à *Veſpaſien* qu'il ſeroit bientôt empereur.

CARMENTE, prophéteſſe d'Arcadie & mère du roi *Evandre*, fut ainſi appelée à cauſe des oracles qu'elle rendoit en vers. Son véritable nom, dit-on, étoit *Nicoſtrate*. Elle avoit un temple

dans le huitième quartier de Rome, où l'on ne pouvoit pénétrer avec des vêtemens de cuir. Elle eſt repréſentée ſur une médaille de *Fabius-Maximus-Eburnus*, comme une jeune vierge ayant les cheveux friſés, bouclant ſur ſes épaules, & ſurmontés d'une couronne de féves. Près d'elle eſt une harpe pour déſigner ſes chants prophétiques. On faiſoit préſider *Carmente* à la naiſſance des enfans dont elle fixoit les deſtinées. Les mères célébroient une fête ſolennelle en ſon honneur, le 11 & le 15 janvier de chaque année; & elle avoit quinze flamines ou prêtres attachés à ſon culte. Il y avoit à Rome une porte qui s'appelloit d'abord *Carmentale*, & dans la ſuite *Scélérate*, parce que ce fut par cette porte que ſortirent les trois cent-ſix Fabiens, lorſque ſuivis de leurs cliens, ils allèrent contre les Etruſques, & tombèrent dans une embuſcade près du fleuve Crémère, où ils périrent tous ſans qu'il en revînt un ſeul.

CARMES, *Voyez* l'article du pape HONORÉ III, qui approuva leur règle. — & PAPEBROCK.

CARMES - DÉCHAUSSÉS, *Voyez* JEAN de la Croix, & THÉRÈSE (Sainte).

CARNÉADE, de Cyrène, fondateur de la troiſième académie, apôtre du pyrrhoniſme comme *Arcéſilas*, mais d'un pyrrhoniſme plus raiſonnable. Il admettoit des vérités conſtantes, & inaltérables, fondées ſur l'eſſence même de Dieu, mais obſcurcies par tant de ténèbres, que l'homme ne pouvoit démêler la vérité parmi les fauſſetés dont elle étoit entourée. Il conſentoit que la vraiſemblance nous déterminât à agir, pourvu qu'on ne prononçât ſur rien d'une manière affirmative. Il différoit d'*Arcéſilas*, ſon maître, en ce que celui-ci ne reconnoiſſoit abſolument ni vérités, ni vraiſemblances, & enhardiſſoit ſes diſciples à nier tout ce qu'on leur propoſoit. Les Stoïciens, & ſur-tout *Chryſippe*, eurent en *Carnéade* un adverſaire redoutable, mais il les réfuta avec beaucoup de retenue, diſpoſant ſon eſprit à les combattre par une priſe d'ellébore, & avouant que ſans *Chriſippe*, il n'auroit pas été ce qu'il étoit. La morale lui parut préférable à la phyſique : auſſi s'y appliqua-t-il davantage. Ce philoſophe païen avoit ſouvent ſur les lèvres cette maxime, digne d'un philoſophe Chrétien : *Si l'on ſavoit*, diſoit-il, *qu'un ennemi vînt s'aſſeoir ſur de l'herbe qui cacheroit un aſpic, on agiroit en mal-honnête homme, ſi on ne l'en avertiſſoit pas, quand même notre ſilence ne pourroit pas être repris publiquement.* Mais la conduite des Sages du paganiſme ſe démentoit preſque toujours. Ce grave philoſophe ne rougiſſoit pas d'avoir chez lui une concubine. *Plutarque* nous a conſervé un aſſez bon mot de *Carnéade*, dans le Traité où il marque la *différence qu'il y a entre un flatteur & un ami.* « Le manége eſt la ſeule choſe, diſoit ce philoſophe, où les jeunes princes n'ont rien à craindre de la flatterie. Leurs autres maîtres, aſſez ſouvent, leur attribuent de bonnes qualités qu'ils n'ont point. Ceux qui luttent avec eux ſe laiſſent tomber. Mais un cheval renverſe par terre, ſans diſtinction de pauvre ou de riche, de ſujet ou de ſouverain, tous les mal-adroits qui le montent. » Ayant ſu qu'*Antipater*, ſon antagoniſte, s'étoit détruit par le poiſon : *Qu'on m'en donne auſſi*, s'écria-t-il! — *Et quoi*, lui dit-on? — *Du vin miellé*, répondit-il, ayant bientôt reprimé

cette faillie de courage. — *Carnéade* étoit ſur-tout fort éloquent. Il domptoit en flattant; il commandoit lors-même qu'il prenoit un air de ſuppliant. Les Athéniens ayant été condamnés à payer cinq cents talens pour avoir pillé la ville d'Orope, ce philoſophe député à Rome parla avec tant de force, que *Caton*, ſe défiant des charmes de ſes diſcours: *Renvoyez*, dit-il, *ce Grec! il ſemble que les Athéniens, en le chargeant de leurs affaires, aient voulu triompher de leurs vainqueurs.* — *Carnéade* mourut âgé de 85 ans, la 129.e année avant Jéſus-Chriſt, regrettant fort la vie. Il y eut à ſa mort une éclipſe de lune: *comme ſi le plus bel aſtre après le ſoleil*, dit froidement le plat hiſtorien *Diogène Laërce*, *eût pris part à cette perte! Carnéade* étoit extrêmement laborieux, & ſi avare du temps, qu'il ne ſongeoit ni à couper ſes ongles, ni à manger. Il falloit que ſa ſervante vint ſans ceſſe le forcer à prendre des alimens.

CARNUS, (Mythol.) Acarnanien, devint prêtre d'Apollon, & prédit les plus grands malheurs aux Héraclides, qui marchoient dans l'Étolie contre les Athéniens. Les premiers le tuèrent à coups de flèches; auſſitôt on attribua à ce meurtre, la peſte qui ravagea leur territoire. On inſtitua bientôt les fêtes *Carnées*, qui ſe célébroient lorſque la lune entroit dans ſon plein, au mois Athénien *Métagitnion*. Elles offroient une image de la vie militaire, & des combats de muſique, dont *Terpandre* remporta pour la première fois le prix.

CARO, (Annibal) né à Civa-Nuova en Iſtrie, l'an 1507, d'une famille noble, fut ſucceſſivement ſecrétaire de pluſieurs prélats; puis du duc de *Parme*, & enfin de *Pierre-Louis Farnèſe*. Ce prince le députa vers *Charles-Quint* pour une commiſſion importante. *Caro*, auſſi bon négociateur que grand poëte, s'en acquitta avec ſuccès. Peu de temps après ſon retour en Italie, ſon maître ayant été tué par les Plaiſantins, ſes nouveaux ſujets, les cardinaux *Alexandre* & *Ranuce*, & le duc *Octave Farnèſe*, ſe diſputèrent *Caro*. Canonicats, prieurés, abbayes, commanderies même de l'ordre de Malte; tout lui fut prodigué. Il étoit trop heureux: l'envie l'attaqua. Il eut le triſte plaiſir de voir ſon ennemi pourſuivi à ſa prière par le ſaint-Office, arrêté & condamné comme hérétique, ſe dérober à peine aux feux de ce terrible & ſacré tribunal. *Caro*, accablé d'infirmités & dégoûté du métier de courtiſan, quitta ſes protecteurs, & finit ſa vie dans l'étude & la retraite, en 1566, à 59 ans. Sa mémoire eſt encore chère aux gens-de-lettres d'Italie, par les excellentes productions dont il les a enrichis. Les principales ſont: I. Une Traduction de l'*Enéide de Virgile*, en vers italiens, que la pureté & l'élégance du ſtyle, la fidélité & le choix des expreſſions, ont fait mettre à la tête des ouvrages qui font le plus d'honneur à leur langue. L'édition la plus rare eſt celle de Veniſe, 1581, in-4.° Il y en a eu pluſieurs autres: une des meilleures eſt celle de Paris, 1765, 2 vol. in-8.° II. Un recueil de ſes *Poéſies*, imprimé à Veniſe, en 1584, in-4.° La langue toſcane s'y montre dans toute ſa beauté. Les grands ſeigneurs, les gens-de-lettres, firent ſur-tout un accueil favorable à ſes Sonnets. On le compara à *Pétrarque* & à *Bembo*, & il ſoutient quelque

quefois le parallèle. III. Des *Traductions* de quelques Auteurs ſacrés & profanes, des Oraiſons de *Saint Grégoire de Nazianze* & de *Saint Cyprien*, de la Rhétorique d'*Ariſtote*, &c. Sa Traduction en proſe de *Longus*, a été ſupérieurement imprimée par *Bodoni*, à Parme, 1786, in-4.° IV. Un commentaire du *Capitolo* de MOLZA, *Voyez* ce mot. V. Deux volumes de *Lettres*, regardées par les Italiens comme des modèles en ce genre. Elles furent imprimées à Veniſe, en 1582, in-4°; & elles ont reparu à Padoue en 1749, en 3 vol. in-8°, avec la Vie de l'auteur.

CARON, *Voyez* CHARON.

CARON, (N.) récollet Irlandois, eſt auteur d'un ouvrage qui fit beaucoup de bruit dans le temps, & dans lequel il établit avec force l'indépendance temporelle des ſouverains, & combattit l'infaillibilité des papes. Il eſt dédié à *Charles II*, roi d'Angleterre; il eſt devenu extrêmement rare, parce que l'édition fut preſque conſumée en entier, dans l'incendie de Londres de 1666. On l'a compris dans le recueil des traités & des preuves des libertés de l'égliſe Gallicane.

CAROUAGIUS, (Bernardin) horloger, né dans le 16.e ſiècle, fit oublier la difformité d'une figure déſagréable, par les qualités de l'eſprit & une extrême habilité dans ſon art. Entr'autres ouvrages recherchés, il fit pour le profond juriſconſulte *Alciat*, une horloge d'un mécaniſme ſingulier. Non-ſeulement elle marquoit les heures; mais le marteau en frappant la cloche, frappoit auſſi une bougie qui s'allumoit à l'heure preſcrite.

CAROUGE, *Voyez* GRIS (le).

I. CARPENTIER, (Jean le) né à Abſcons en Oſtrevan, étoit chanoine régulier de l'abbaye de Saint-Aubert de Cambrai, lorqu'il ſe retira en Hollande avec une fille, dont il eut pluſieurs enfans, ſuivant *Foppens*, dans ſa Bibliothèque Belgique. Il y mourut vers 1670, aſſez avancé en âge. Il gagnoit ſa vie à faire des généalogies, qui ſe trouvent dans ſon *Hiſtoire de Cambrai & du Cambreſis*, Leyde 1664, 2 vol. in-4.° Il ne faut pas trop compter ſur ſa véracité, ni ſur ſon exactitude. Il n'y a qu'une édition de ce livre; cependant on voit des titres qui portent 1668.

II. CARPENTIER, (Pierre) prieur de Donchéri, né à Charleville en 1697, entra de bonne heure dans la congrégation de Saint-Maur, & s'y fit eſtimer par ſon ſavoir; mais ayant été pourvu d'un gros bénéfice par l'abbé de *Pomponne*, & appuyé du crédit d'un miniſtre, il paſſa dans l'ordre de Cluni. Il vécut à Paris ſans être attaché à aucune maiſon, cultivant les lettres, & fouillant dans les archives & dans les bibliothèques. Il mourut au mois de décembre 1767, à 70 ans. Il eſt auteur, en partie, de l'édition du *Gloſſaire* de *du Cange*, 6 vol. in-folio, & en entier du *Supplément* à ce Gloſſaire, 4 volumes in-folio, 1766, qui peuvent ſe relier en deux. Ce livre, plein d'érudition, eſt non-ſeulement un ſupplément du précédent: l'auteur y a fait entrer l'explication de pluſieurs mots françois qui ont vieilli. Il l'a enrichi de diverſes tables très-intéreſſantes, qui facilitent les recherches du lecteur. Il a donné un *Errata* pour le Gloſſaire en 6 vol., dont il avoit compoſé en entier huit lettres.

On a encore de lui *Alphabetum Tyronianum*, in-fol. 1747.

III. CARPENTIER, (Antoine-Matthieu) célèbre architecte, né à Rouen en 1709, mort à Paris en 1772, a bâti l'Arſenal, dirigé les augmentations du palais Bourbon, élevé les châteaux de Courteille & de la Ferté dans le Perche, celui de Batonvilliers ſur la route d'Orléans. Son déſintéreſſement égaloit ſa probité & ſes talens. « Je n'ai jamais pris mon crayon, diſoit-il, dans la penſée d'en retirer de l'argent. » Auſſi répandit-il en bienfaits la plus grande partie de ſa fortune.

IV. CARPENTIER, (N.) né à Beauvais, mort en 1778, à 39 ans, remplit avec ſuccès l'emploi d'expert-eſtimateur, & a publié quelques ouvrages ſur ſa profeſſion : I. *Avantage des Inventaires*. II. *Obſervations ſur les Noms anciens & modernes*, 1768, in-8.° III. L'*Art de l'Archiviſte-Expert*, 1769, in-12. IV. L'*Inſpecteur des Fonds de terre*. V. *Ebauches des Principes sûrs pour eſtimer le revenu net*, 1775, in-8°, &c.

V. CARPENTIER, *Voyez* MARIGNI *& les* CHARPENTIER.

I. CARPI, (Jacques) tira ſon nom de Carpi dans le Modenois. Il s'appeloit *Bérenger*, & floriſſoit vers l'an 1520. Il fut un des reſtaurateurs de l'anatomie. Les ignorans l'accuſèrent d'avoir diſſéqué deux Eſpagnols en vie, pour approfondir davantage cette ſcience. On avoit imputé le même crime, & avec auſſi peu de vraiſemblance à *Hérafiſtrate* & à *Hiérophile*. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que *Carpi* fit pluſieurs découvertes anatomiques, & qu'il fut un des premiers qui guérirent du mal vénérien, par les frictions mercurielles. Ce ſecret lui acquit des richeſſes conſidérables. Nous avons de lui des *Commentaires ſur l'Anatomie* de *Mondinus*, imprimés en 1521, in-4.°

II. CARPI, (Hugues) peintre & graveur, naquit en Italie dans le 15.e ſiècle, & fut l'un des premiers inventeurs des gravures en bois à trois planches; genre qui fut enſuite adopté par pluſieurs graveurs, & particulièrement par *Antoine de Trento* & *Balthazar Peruzzi*. La première de ces planches ſervoit de profil ou de trait, la ſeconde de détrempe, la troiſième d'ombre. *Carpi* a laiſſé pluſieurs eſtampes ſur papier gris.

CARPI, (le cardinal) *Voyez* ROISSARD.

CARPIONI, (Jules) peintre & graveur, né à Veniſe, en 1611, fut élève du peintre *Alexandre Varotari*, dit *le Padouan*. Il excella dans les ſujets nommés de caprice, & pouſſa ce genre de peinture à un dégré de perfection, auquel aucun peintre avant lui n'étoit parvenu. Il eſt mort à Vérone en 1674, après avoir parcouru pluſieurs villes d'Italie, où il laiſſa un grand nombre de ſes productions, renommées pour l'invention, le deſſin & le coloris.

CARPO, (Mythol.) fille de Zéphire, devint l'une des quatre ſaiſons, chez les anciens Sabins. Elle aima paſſionnément *Camillus*, fils de *Méandre*. Elle préſidoit à la conſervation des fruits.

CARPOCRATE, hérétique du ſecond ſiècle, contemporain de *Baſilide*, étoit d'Alexandrie. Il enſeignoit que *Jésus-Christ* n'étoit qu'un pur homme, fils de *Joſeph*; que ſon ame n'avoit au-deſſus de celles des autres hommes, qu'un peu plus de force & de vertu,

& que cette ſurabondance de grace lui avoit été accordée de Dieu, pour vaincre les Démons qui avoient créé le monde. Il rejetoit l'ancien Teſtament, nioit la réſurrection des morts, & ſoutenoit qu'il n'y a aucun mal dans la nature, & que tout dépend de l'opinion. Il laiſſa un fils, nommé *Epiphane*, qui fut héritier de ſa doctrine. Les Adamites joignirent ſes rêveries aux leurs. Il eut pluſieurs autres diſciples, dont quelques-uns portoient des marques à l'oreille. Ils avoient des images de *Jésus-Christ*, qu'ils plaçoient à côté de celles de *Pythagore*, de *Platon*, d'*Ariſtote*, &c.

I. CARPZOVIUS *ou* CARPZOU, (Benoît) naquit dans le marquiſat de Brandebourg, en 1565. Il ſe rendit très-habile dans la juriſprudence, fut profeſſeur en droit à Wittemberg, puis conſeiller de l'électeur de Saxe. Il mourut en 1624, laiſſant quatre fils: *Conrad*, profeſſeur en droit dans l'univerſité de Wittemberg, & trois autres, dont il eſt parlé ci-deſſous.

II. CARPZOVIUS, (Benoît) né en 1595, & mort en 1666, paſſa pour celui qui eut encore le mieux écrit ſur la pratique d'Allemagne. Il profeſſa avec diſtinction dans l'univerſité de Wittemberg. Retiré à Leipzig ſur la fin de ſes jours, il abandonna la juriſprudence, pour s'appliquer entièrement à l'étude de l'Écriture-Sainte. — Son frère, *David-Benoît*, miniſtre Luthérien, a laiſſé une *Diſſertation* ſur les vêtemens ſacrés des Hébreux, 1655, in-4.° Elle offre beaucoup de recherches.

III. CARPZOVIUS, (Jean-Benoît) frère des deux ſavans de l'article précédent, fut miniſtre Luthérien. On a de lui quelques ouvrages de controverſe, & une diſſertation *de Ninivitarum Pœnitentiâ*, imprimée à Leipzig, 1640, in-4.° Il mourut en 1657 à Leipzig, où il avoit été profeſſeur en théologie. Il laiſſa pluſieurs enfans, entr'autres deux fils.

IV. CARPZOVIUS, (Jean-Benoît) fils du précédent, naquit à Leipzig en 1639, & y mourut en 1699. Il s'eſt fait un nom par la *Verſion* latine de pluſieurs livres des Rabbins, & par beaucoup de *Diſſertations* ſingulières ſur l'Écriture-Sainte. On peut en voir la liſte dans la *Bibliothèque ſacrée* du Père *le Long*. — Son frère, *Frédéric-Benoît*, conſeiller de la ville de Leipzig, ſa patrie, fut utile à tous les ſavans d'Allemagne, & ſur-tout aux auteurs des *Acta Eruditorum*, commencés en 1682, par *Othon Mencke*. Ses correſpondances ſervirent beaucoup à enrichir ce Journal. Il mourut en 1699, à 50 ans.

CARRA, (Jean-Louis) né à Pont-de-Veſle, en Dombes, de parens pauvres, eut une jeuneſſe fougueuſe, & qui, dit-on, ne fut pas exempte de crimes. Les papiers publics de 1792, révélèrent une procédure criminelle, inſtruite en 1758, contre *Carra*, dans laquelle il fut décrété de priſe de corps, pour vol avec effraction, par le bailliage de Mâcon, & renvoyé deux ans après, ſous un plus amplement informé; & l'on ſe rappelle que cette ſorte de jugemens ne juſtifioit point l'accuſé. Si les preuves ne paroiſſoient pas ſuffiſantes pour le condamner aux dernières peines, le *plus amplement informé*, laiſſoit toujours dans l'opinion publique & la conſcience des magiſtrats, des préſomptions fortes, qui avoient empêché qu'ils ne prononçaſſent ſolennellement ſa juſtification. *Carra* voyagea en Moldavie & pé-

bêtra près de l'Hoſpodar qui régnoit dans cette contrée, & à qui il ſervit quelque temps de ſecrétaire. Revenu en France, les troubles de la révolution flattèrent ſon ame ulcérée & ardente; & il ſe fit bientôt remarquer par l'exagération de ſes opinions & un emportement forcené contre les autorités. Devenu bibliothécaire national, il parvint bientôt à l'aſſemblée légiſlative & à la convention. Il y déclara que, pour ſoulever toute l'Allemagne contre l'Empereur, il ne demandoit que douze preſſes, des imprimeurs, & 50000 hommes; il fit armer le peuple de piques; il remit à l'aſſemblée une tabatière d'or, qui lui avoit été envoyée par le roi de Pruſſe à qui il avoit dédié l'un de ſes écrits, & il demanda que cet or qu'il mépriſoit, fût employé à faire la guerre au ſouverain de qui il l'avoit reçue. Un journal, qu'il avoit entrepris ſous le titre d'*Annales Politiques*, lui donna la facilité de faire circuler ſes motions révolutionnaires; & il s'y vanta d'avoir organiſé le plan d'attaque du 10 août. Dans une ſéance des Jacobins, il s'écria, « Hâtons-nous de proſcrire *Louis XVI*, toute la race des Bourbons, & de porter le duc d'*Yorck* ſur le trône. » *Danton* lui-même fut forcé alors de le faire rappeler à l'ordre. Les relations de *Carra* avec le miniſtre *Roland* & pluſieurs chefs du parti de la Gironde, le rendirent ſuſpect aux membres du comité de ſalut public. Dénoncé ſucceſſivement par *Marat* & *Couthon*, il fut décrété d'accuſation, & envoyé à l'échafaud, le premier novembre 1793, à l'âge de 50 ans. *Carra* avoit une phyſionomie marquante, le front chauve, la taille haute. Il avoit des connoiſſances & de la facilité pour écrire. Ses ouvrages ſont: I. *Syſtême de la Raiſon* ou *le Prophète Philoſophe*. Cette brochure, imprimée à Londres en 1773, contenoit déjà des déclamations contre la royauté. Le ſtyle en eſt incorrect, revêtu d'images Orientales, quelquefois inintelligible. L'auteur paroit ſouvent ne pas s'entendre lui-même. II. *Hiſtoire de la Moldavie & de la Valachie*, 1778, in-12. Elle a plus d'intérêt dans les faits, & de correction dans le ſtyle. III. *Nouveaux principes de Phyſique*, 1782, 2 vol in-4.° IV. *Eſſai ſur la Nautique Aérienne*, 1784. L'auteur prétendoit y enſeigner l'art de diriger les ballons & d'accélérer leur courſe. V. *Examen Phyſique du Magnétiſme animal*, 1785, in-8.° Dans cet écrit ſage & aſſez judicieux, il doute, obſerve & compare les diverſes opinions ſur un agent annoncé avec enthouſiaſme, employé avec charlataniſme, & combattu avec perſévérance. VI. *Diſſertation élémentaire ſur la nature de la Lumière, de la Chaleur, du Feu & de l'Électricité*; 1787, in-8.° VII. *Un Mot de Réponſe à M.* de Calonne, *ſur ſa Requête au Roi*. VIII. *Hiſtoire de l'ancienne Grèce, de ſes Colonies & de ſes Conquêtes*, traduite de l'Anglois, 1787, 6 vol. in-8.° IX. *L'Orateur des États-Généraux*, 1789, in-8.° X. *Annales Politiques*. XI. *Mémoires Hiſtoriques ſur la Baſtille*, 1790, 3 vol. in-4.°

CARRACHE, *Voy.* CARACHE.

I. CARRANZA, (Barthélemi) né en 1503, à Miranda dans la Navarre, d'une famille noble, entra chez les Dominicains, & y profeſſa la théologie avec éclat. On l'envoya au Concile de Trente en 1545. Il y ſoutint, avec beaucoup de force & d'éloquence,

que la réſidence des évêques étoit de droit divin. En 1554, *Philippe II* roi d'Eſpagne, ayant épouſé la reine *Marie d'Angleterre*, mena avec lui *Carranza*, qui travailla de toutes ſes forces à rétablir la religion Catholique, & à extirper la Proteſtante. Ce prince le nomma bientôt à l'archevêché de Tolède. *Charles-Quint*, alors dans ſa retraite de Saint-Juſt, le fit appeler pour l'avoir auprès de lui dans ſes derniers momens. L'empereur fut ſoupçonné, je ne ſais pourquoi, d'être mort dans les ſentimens de *Luther*; & *Carranza*, accuſé de penſer comme ce patriarche de la Réforme, fut arrêté par ordre du ſaint-Office en 1559. Il dit aux deux évêques qui l'accompagnoient, lorſqu'il fut conduit à l'inquiſition : *Je vais en priſon, au milieu de mon meilleur ami & de mon plus cruel ennemi.* Ce propos ayant donné aux deux prélats de l'émotion : *Meſſieurs*, ajouta-t-il, *vous ne m'entendez pas, mon grand ami, c'eſt mon innocence; mon grand ennemi, c'eſt l'archevêché de Tolède.* Après huit ans de priſon il fut conduit à Rome, où ſa captivité fut encore plus dure & plus longue. (*Voyez* l'article II. NAVARRE.) On le jugea enfin en 1576, & on lui lut ſa ſentence. Elle portoit en ſubſtance, que « quoiqu'il n'y eût point de preuves certaines de ſon héréſie, il ne laiſſeroit pas de faire une abjuration ſolennelle des erreurs qu'il n'avoit pas avancées. » *Carranza* ſe ſoumit à ce décret, comme s'il avoit été juſte. Il mourut la même année au couvent de la Minerve, à 73 ans, après avoir proteſté les larmes aux yeux, & prêt à recevoir ſon Dieu, qu'il ne l'avoit jamais offenſé mortellement en matière de foi. Le peuple mépriſa les oppreſſeurs, & rendit juſtice à l'opprimé. Le jour de ſes funérailles toutes les boutiques furent fermées comme dans une grande fête. Son corps fut honoré comme celui d'un Saint. *Grégoire XIII* fit mettre ſur ſon tombeau une Épitaphe, dans laquelle on parloit de lui, comme d'un homme également illuſtre par ſon ſavoir & par ſes mœurs, modeſte dans la proſpérité, & patient dans l'adverſité. « Il falloit encore, dit un ſavant, qu'il marquât d'une note d'infamie les jugemens iniques qui avoient flétri ce digne prélat; mais c'eût été, ajoute-t-il, exiger trop de choſes à la fois de la multitude. » —Les principaux ouvrages de *Carranza*, ſont : I. *La Somme des Conciles*, & des Papes, depuis *Saint Pierre* juſqu'à *Jules III*, en latin, 1681, in-4° : ouvrage qui pourroit ſervir d'introduction à l'Hiſtoire eccléſiaſtique, ſi l'auteur ne s'étoit laiſſé entraîner par les préjugés de l'Ultramontaniſme. II. *Traité de la réſidence des Evêques & des autres Paſteurs*, imprimé à Veniſe, en 1547, in-4.° III. Un *Catéchiſme Eſpagnol*, 1558, in-folio, approuvé d'abord par l'inquiſition, cenſuré enſuite, & abſous de toute cenſure par le concile de Trente, en 1563. IV. On lui attribue encore un *Traité de la Patience*. Un homme qui avoit été ſi long-temps dans les priſons de l'inquiſition, ne pouvoit que connoître cette vertu.

II. CARRANZA, (Jérôme) natif de Séville, & chevalier de l'ordre de Chriſt en Eſpagne, étoit gouverneur de la province de Honduras en Amérique l'an 1689. Il a donné un livre de la pratique des armes, ſous le titre de *Philoſofia de las Armas*, Saint-Lucar, 1582, in-4°, qui eſt recherché, parce qu'il eſt rare.

CARRARE, (François) d'une famille illuſtre d'Italie, qui s'étoit

emparée de la ſouveraineté de Padoue, & qui en avoit été dépouillé par *Martin de l'Eſcale*, ſeigneur de Vérone. Les Vénitiens la lui firent rendre en 1338. La reconnoiſſance devoit attacher pour toujours les *Carrares* à la république: cependant *François Carrare*, un des rejetons de cette famille, prit le parti du roi de Hongrie contre les Vénitiens, & ce prince le contraignit de s'accommoder avec les républicains, dès qu'il put ſe paſſer de ſon ſecours. En 1370, il lui fit faire une trêve, & en 1374, une paix déſavantageuſe. Il avoit attenté inutilement à la vie du doge & des principaux ſénateurs : ſes émiſſaires avoient été découverts & punis. Comptant peu ſur le roi de Hongrie, il chercha d'autres alliés pour ſatisfaire la malignité de ſon cœur. Secondé du duc d'Autriche, du patriarche d'Aquilée & des Génois, il déclara la guerre aux Vénitiens & s'empara de Chiozza, après une vigoureuſe réſiſtance. Pour ſe venger de la perte qu'il avoit faite devant cette place, il fit paſſer par la main du bourreau deux des officiers qui s'étoient le plus diſtingués à la défenſe de la ville. Il reçut enfin la peine due à ſa perfidie; enfermé dans Vicence, il fut obligé de ſe rendre priſonnier, & finit ſes jours dans le château de Côme. Son fils *François* eut le bonheur de s'évader, rentra dans Padoue en 1390, & ſe réconcilia avec les Vénitiens, auxquels il jura une amitié éternelle, qu'il ne tarda pas à rompre. Les Vénitiens eurent le deſſus. Son fils *Jacques* fut fait priſonnier dans Vérone. Lui-même fut obligé de ſe rendre à *Galéas*, général des Vénitiens, à cauſe du ſoulèvement des Padouans contre lui. Ils furent menés tous deux à Veniſe, avec un autre de ſes fils nommé *François*, qui avoit auſſi été fait priſonnier. Les Vénitiens, ſans examiner trop le droit qu'ils en avoient, mais conſultant au moins l'intérêt qui les portoit à ſe défaire de pareils ennemis, les firent condamner à mort, & décapiter dans la priſon en 1405. Les deux *François* moururent dans le plus violent déſeſpoir, & les bourreaux furent obligés de les aſſommer pour ſe défendre de leurs fureurs. *Jacques* mourut dans de grands ſentimens de piété. *François* avoit encore deux autres fils en Toſcane : *Ubertin*, qui termina ſes jours à Florence ſans poſtérité ; & *Marsèle*, qui ſe maria à Gênes, & fit des efforts inutiles pour rentrer dans le bien de ſes ancêtres, lequel demeura aux Vénitiens.

CARRÉ, *Voyez* MONTGERON & QUARRÉ.

CARRÉ, (Louis) né le 26 juillet 1663, à Clofontaine dans la Brie, d'un bon laboureur, fut diſciple du Père *Malebranche*, qui ſe l'attacha, lui apprit les mathématiques & les principes de la métaphyſique. Il les enſeigna lui-même à pluſieurs perſonnes. Il eut même nombre de femmes pour diſciples : la première qu'il inſtruiſit, s'appercevant qu'il employoit beaucoup d'expreſſions vicieuſes, lui dit qu'*en revanche de la philoſophie qu'elle apprenoit de lui, elle vouloit lui apprendre le François* ; & il reconnoiſſoit qu'à cet égard, il avoit beaucoup profité avec elle. L'académie des ſciences ſe l'aſſocia en 1667. Ses travaux furent interrompus par une indiſpoſition habituelle, « qui le fit enfin tomber dans un état, dit *Fontenelle*, où il fut le premier à prononcer ſon arrêt. Il dit à un prêtre, qui, ſelon la pratique ordinaire, cherchoit des

détours pour le préparer à la mort, *qu'il y avoit long-temps que la Philoſophie & la Religion lui avoient appris à mourir.* Il eut toute la fermeté que toutes deux enſemble peuvent donner, & qu'il eſt encore étonnant qu'elles donnent toutes deux enſemble. Il comptoit tranquillement combien de jours il avoit à vivre, & enfin au dernier, combien d'heures : car cette raiſon qu'il avoit tant cultivée, fut reſpectée par la maladie. Deux heures avant ſa mort, il fit brûler en ſa préſence beaucoup de lettres de femmes, qu'il avoit. On comprend aſſez ſur quoi ces lettres rouloient, & que ſa diſcrétion étoit fort différente de celle qu'ont eue en ce cas quantité de gens d'une autre eſpèce que lui. Il mourut le 11 avril 1711, à 48 ans. Je n'ajouterai que quelques traits à ce qui a été dit ſur ſon caractère. Il ne demandoit jamais deux fois ce qui lui étoit dû, pour les peines qu'il avoit priſes. On étoit libre d'en uſer mal avec lui, & par-deſſus cela on étoit ſûr du ſecret. Il aimoit l'académie des Sciences comme une ſeconde patrie, & il auroit fait pour elle des actions de Romain. » On a de lui : I. Un ouvrage ſur le calcul intégral, ſous ce titre : *Méthode pour la meſure des ſurfaces, la dimenſion des ſolides, &c.* in-4.° II. Pluſieurs *Mémoires*, dans le recueil de l'académie.

CARRELET, (N.) curé de Dijon, & docteur en théologie, mort en 1766, laiſſa des *Œuvres ſpirituelles & paſtorales*, 7 vol. in-12, où les Fidèles trouvent à la fois l'édification & l'inſtruction.

CARRERA, (Pierre) prêtre Sicilien, fort habile aux échecs, a donné un *Traité* italien ſur ce jeu, 1617, in-4°, recherché des curieux. On a encore de lui une ſavante *Hiſtoire de Catane*, en italien, 1639 & 1641, 2 vol. in-folio. Il mourut à Meſſine en 1647, à 76 ans.

CARRERI, (Alexandre) né à Padoue en 1538, mourut dans la même ville en 1626. Il étoit curé de la paroiſſe de Saint-André, mais il quitta ce bénéfice pour ſe livrer entièrement à l'étude de la juriſprudence. Il publia pluſieurs ouvrages dans cette partie, où il adopte les opinions les plus outrées ſur la puiſſance & l'infaillibilité des papes.

CARREY, (Jacques) peintre de Troyes, né en 1645, mort en 1726, étoit élève de *le Brun*. Il ſuivit *de Nointel* à Conſtantinople, & à ſon retour, *le Brun* l'employa à la galerie de Verſailles.

CARRIER, (Jean-Baptiſte) monſtre de férocité, naquit à Yolai près Aurillac en 1756, & paſſa la plus grande partie de ſa vie dans les obſcures fonctions de procureur. Député du département du Cantal à la convention nationale, il y mérita bientôt par ſes dénonciations & ſes principes ſanguinaires, l'honneur d'être envoyé en miſſion dans le Calvados, pour y diſſiper les attroupemens formés en faveur des députés de la Gironde, qui venoient d'être proſcrits. Délégué enſuite dans la Vendée, il arriva à Nantes le 8 octobre 1793, & annonça auſſitôt qu'*il alloit faire un cimetière de cette partie de la France, plutôt que de ne la pas régénérer.* Quelques jours après, il écrivit au comité révolutionnaire de cette ville. « Comment le comité travaille-t-il donc ? vingt-cinq mille têtes doivent tomber, & je n'en vois pas encore une. » Pour hâter l'exécution de cet affreux projet, *Carrier*, non-

tentent de la guillotine qui exterminoit trop lentement à ſon gré, imagina la conſtruction de bateaux à ſoupape, qui, s'ouvrant au milieu de la Loire, noyoient cent perſonnes à la fois. Mêlant la plaiſanterie à l'atrocité, il appela *Mariages républicains*, l'union d'un homme & d'une femme garrottés des mêmes liens, & jetés enſemble à la riviere. Des vieillards dans la décrépitude, des enfans de dix à douze ans ne furent pas épargnés; les prêtres, les riches, tout ce qui portoit le caractère de la probité & des vertus, furent immolés. « Peuple, s'écrioit-il, prends ta maſſue pour en écraſer les hommes opulens; ſaiſis-toi d'un ſabre pour l'enfoncer dans le cœur des prêtres, des nobles & des négocians! Tu es en guenilles, & l'abondance eſt près de toi. » Après la chûte du parti de la *Montagne*, la convention rappela *Carrier*. Celui-ci, dénoncé par les agens mêmes de ſes fureurs, fut envoyé devant le tribunal révolutionnaire de Paris, qui le condamna à mort le 15 décembre 1794. Il marcha au ſupplice avec courage, ſoutenant toujours qu'il étoit pur & innocent, qu'il n'avoit fait qu'obéir à la Convention, qui après avoir ordonné tout ce qu'il avoit exécuté, l'en puniſſoit enſuite, & lui faiſoit expier ſes propres crimes.

CARRIERA, (Roza-Alba) célèbre par ſon talent pour la peinture, dans l'école de Veniſe, morte en 1761, réuſſit ſupérieurement dans le portrait. Ses Paſtels ſont connus de toute l'Europe: elle a traité la miniature dans un goût nouveau, qui lui donne une expreſſion ſingulière.

CARRIÈRES, (Louis de) né à Angers, entra dans la congrégation des Peres de l'Oratoire, où il remplit divers emplois. Il mourut à Paris en 1717, dans un âge avancé, avec la réputation d'un homme ſavant & modeſte. L'Écriture-Sainte fut ſa principale étude; nous avons de lui: un *Commentaire littéral de la Bible, inſéré dans la Traduction françoiſe, avec le texte latin à la marge*, en 24 vol. in-12, imprimé à Paris, depuis 1701 juſqu'en 1716. On en donna une nouvelle édition in-4.° en 6 vol., avec des cartes & des figures en 1750; & on le trouve dans la *Bible*, publiée par l'abbé *Rondet* en 17 vol. in-4.° & in-8.° Ce *Commentaire*, qu'on trouve ſéparément en 9 vol. in-12 & 10 vol. in-18, ne conſiſte preſque que dans pluſieurs mots adaptés au texte, pour le rendre plus clair & plus intelligible. Il a eu beaucoup de ſuccès, & il eſt d'une utilité journalière.

CARRY, *Voyez* LACARRY.

CARS, (Laurent) fils d'un graveur de Lyon, & graveur lui-même, naquit en 1701, & mourut à Paris en 1771. On a de lui différens Morceaux d'après *le Moine* & *Boucher*. Il étoit à l'académie de peinture.

CARSILLIER, (Jean-Baptiſte) de Mante, avocat au parlement de Paris, mort en 1760, ſe diſtingua dans le barreau & ſur le Parnaſſe. On a de lui: I. Quelques *Mémoires* ſur des affaires particulières. II. Des *Pièces de Vers* en latin & en françois: la plus connue eſt ſa *Requête au Roi pour le Curé d'Antoin, contre le Curé de Fontenoi*, 1745, in-12. III. *Etrennes des Auteurs*, en vers, 1744, in-12. Sa poéſie eſt foible.

CARSUGHI, (Rainier) Jéſuite, né en 1647, à Citerna, petite ville de la Toſcane, laiſſa

de bonnes *Epigrammes* ; & un poëme latin ſur l'*Art de bien écrire*, recommandable par les graces du ſtyle & par la juſteſſe des règles. Cet ouvrage, publié à Rome, in-8°, 1709, peut tenir lieu d'une Rhétorique. *Carſughi* mourut en 1709, provincial de la province Romaine.

CARTALO, Carthaginois, fut envoyé à Tyr pour y offrir des dépouilles au dieu *Hercule*, dont il étoit grand-prêtre. A ſon retour il trouva Carthage aſſiégée par ſon père *Maſée*, qui en avoit été banni injuſtement. Il paſſa au travers de ſon camp, mais ſans le ſaluer. *Maſée*, piqué de cette marque de mépris, le fit attacher ſur une croix, où il expira.

CARTE, (Thomas) *Voyez* THOU, n.° III.

CARTEIL, (Chriſtophe) capitaine Anglois, natif du pays de Cornouaille, porta les armes dès l'âge de 22 ans ; en 1572. Il s'acquit beaucoup de réputation dans ce métier, & fut fort eſtimé de l'illuſtre *Boiſot*, grand-amiral des Provinces-Unies. En 1582, le prince d'Orange & les états des Provinces-Unies lui donnèrent la conduite de la flotte qu'ils envoyèrent en Moſcovie. Lorſque *Carteil* fut repaſſé en Angleterre, la reine *Elizabeth* l'envoya avec *François Drack* dans les Indes Occidentales, où ils prirent les villes de Saint-Jacques de Carthagènes & de Saint-Auguſtin. Les ennemis mêmes y admirèrent la prudence & la conduite de *Carteil*, & ils avouèrent qu'ils n'avoient jamais vu la diſcipline militaire ſi bien obſervée, que dans les troupes qu'il commandoit. Après beaucoup d'heureux ſuccès, il vint mourir à Londres en 1593.

CARTELETTI, (François-Sébaſtien) précéda *le Taſſe* dans la carrière périlleuſe de l'épopée, par un *Poëme* en italien ſur le martyre de *Ste Cécile*. Quelques louanges que lui ait données *le Taſſe* lui-même dans un Sonnet ; les gens de goût placent cet ouvrage au rang des plus médiocres. Il a été imprimé pluſieurs fois ; mais l'édition la plus eſtimée eſt celle de Rome, corrigée & augmentée, en 1598 ; in-12.

CARTER, (François) de la ſociété des Antiquaires de Londres, mort en 1783, eſt connu par ſon *Voyage de Malaga à Gibraltar*, 2 vol in-8°, 1778, en anglois ; avec les planches ſéparées.

CARTERON, (N.) célèbre imprimeur de Lyon, prit pour deviſe quatre carterons, avec ces mots : *Les carterons font les livres.*

CARTES, (Des) *Voyez* DESCARTES.

CARTES A JOUER, (De l'invention des) *Voyez* GRINGONNEUR.

CARTHAGE, (Mythol.) ſœur de l'*Hercule* de Tyr, & d'*Aſtérie* ſœur de *Latone*, donna ſon nom à la ville d'Afrique, que *Didon* augmenta enſuite.

CARTICEYA, (Mythol.) divinité Indienne du ſecond ordre, & fils de *Shiva* & de *Parvati*, a ſix faces, une multitude d'yeux. Montée ſur un paon, elle commande l'armée céleſte. C'eſt le *Mars* Indien.

CARTIER, *ou* QUARTIER, (Jacques) de Saint-Malo, découvrit en 1554 une grande partie du Canada. Il fit ſon voyage ſous les auſpices de *François I*, qui diſoit plaiſamment : *Quoi ! le Roi*

d'Eſpagne & celui de Portugal partagent fort tranquillement entr'eux le Nouveau Monde, ſans m'en faire part ! Je voudrois bien voir l'article du teſtament d'Adam, qui leur légua l'Amérique. Le Baron de *Lévi*, dès l'an 1518, avoit découvert une partie du Canada. *Cartier* fit plus que découvrir, il viſita tout le pays avec beaucoup de ſoin, & laiſſa une *Deſcription* exacte des iſles, des côtes, des ports, des détroits, des golfes, des rivières, des caps qu'il reconnut. Nos marins ſe ſervent encore aujourd'hui de la plupart des noms qu'il donna à ces différens endroits.

CARTISMANDA, reine de Brigantes en Angleterre, ſous l'empire de *Claude*, embraſſa avec ardeur le parti des Romains, vers l'an 43 de Jéſus-Chriſt. Elle quitta *Vénuſius*, ſon premier mari, pour épouſer ſon grand-écuyer. Ce mariage mit la diviſion dans le royaume; les uns étoient pour le mari chaſſé, les autres pour la reine. *Vénuſius* aſſembla une puiſſante armée, chaſſa à ſon tour cette princeſſe, & l'eût priſe ſans l'aide des Romains, qui, ſous prétexte de la ſecourir, ſe rendirent maître de ſon état.

CARTOUCHE, *Voyez* l'article de MANDRIN, où nous parlons en paſſant de ce ſcélérat.

I. CARTWRIGHT, (Chriſtophe) miniſtre Anglican, né à Yorck en 1602, mort en 1658, à 56 ans, laiſſa des ouvrages eſtimés des Hébraïſans. Les principaux ſont : *Electa Targunico-Rabbinica in Geneſim*, Londres, 1648, in-8°; — *in Exodum*, 1653, in-8.°

II. CARTWRIGHT, (Thomas) paſteur à Anvers & à Milddelbourg, enſuite curé de Warwick, mort en 1603, eſt auteur : I. D'une *Harmonie Evangélique*. II. D'un *Commentaire* ſur les Proverbes de *Salomon*, Leyde 1617, in-4°; —ſur l'*Eccléſiaſte*, Londres, 1604, in-4.° Il a fait quelques autres ouvrages en anglois, qui ſont eſtimés.

I. CARVAJAL, (Jean de) évêque de Placentia, d'une famille illuſtre d'Eſpagne, s'acquit une très-grande réputation par ſon habileté & par ſes ſuccès dans vingt-deux légations. Il fut honoré du chapeau de cardinal, & mourut à Rome en 1469, à 70 ans.

II. CARVAJAL, (Bernardin de) fut ſucceſſivement évêque d'Aſtorga, de Bajadox, de Carthagène, de Siguença & de Placentia. *Alexandre VI* le fit cardinal en 1493. Il fut envoyé en Eſpagne & en Allemagne, & mourut évêque d'Oſtie & doyen du ſacré collége, en 1522, à 67 ans.

III. CARVAJAL, (Laurent de) conſeiller du roi *Ferdinand* & de la reine *Iſabelle*, mort du temps de *Charles-Quint*. On a de lui des *Mémoires de la vie de Ferdinand & d'Iſabelle*, en eſpagnol. Ils ſont plutôt d'un courtiſan, que d'un hiſtorien fidèle.

CARVALHO D'ACOSTA, (Antoine) naquit à Lisbonne en 1650, avec les diſpoſitions les plus heureuſes. S'étant adonné à l'étude des mathématiques, à l'aſtronomie & à l'hydrographie, il entreprit la *Deſcription topographique* de ſa patrie. Il viſita tout le Portugal avec un très-grand ſoin, ſuivant le cours des rivières, graviſſant les montagnes, & examinant tout de ſes propres yeux. Cet ouvrage, le meilleur qu'on ait ſur cet matière, eſt en trois vol. in-folio, qui parurent depuis

1706 juſqu'en 1712. On y trouve l'hiſtoire des lieux principaux, les hommes illuſtres qui y ont pris naiſſance, les généologies des principales familles, les curioſités naturelles, &c. On a encore de cet auteur, un *Abrégé de Géographie*, & une *Méthode d'Aſtronomie*. Le Portugal le perdit en 1715, à 65 ans. Il mourut ſi pauvre, qu'on fut obligé de payer les frais de ſon enterrement.

CARVER, (Jonathan) naquit dans le Connecticut, province de l'Amérique Septentrionale, en 1732, d'un père qui étoit juge de paix. Il le perdit dès l'âge de quinze ans. Deſtiné d'abord à la médecine, il l'abandonna pour entrer comme enſeigne dans un régiment où il ſervit, & fit toutes les guerres qui décidèrent du ſort du Canada. Le traité, conclu en 1763, entre la France & l'Angleterre, mit fin aux hoſtilités. *Carver* jugeant dès-lors ſes ſervices militaires inutiles, réſolut de reconnoître les pays les plus intérieurs de l'Amérique, & de pénétrer juſqu'à la mer Pacifique, à travers les terres. Son *Voyage* à été publié en 1786. On y trouve des détails curieux ſur la géographie de cette immenſe contrée, & ſur les mœurs des nombreuſes nations qui l'habitent. Le long ſéjour qu'il fit parmi les *Nadoéſſis*, & les ſervices qu'il leur rendit, lui fit accorder par un acte formel de ce peuple, un terrain conſidérable, ſitué au nord du lac *Pepin*. De retour de ſon voyage, il s'embarqua pour l'Angleterre, où il arriva en 1769. Il n'y fut pas accueilli comme il le deſiroit. Une ame énergique comme la ſienne, ne pouvoit deſcendre à cette importunité & à cette adulation, qui trop ſouvent ſont les ſeuls moyens de s'attirer la faveur des gens en place. Forcé par les beſoins d'une famille ſouffrante, d'exercer l'emploi chétif de commis d'une loterie, les chagrins de l'ame produiſirent bientôt chez lui l'affoibliſſement du corps. Il mourut le 31 janvier 1780, d'une dyſſenterie, ſuite d'abſtinences forcées, à l'âge de 48 ans. Ainſi périt, au milieu d'une des premières villes du monde, un homme qui avoit ſacrifié ſa fortune & riſqué ſa vie, dans la vue de rendre à ſa patrie d'importans ſervices. La modeſtie de *Carver* lui donnoit l'air réſervé. Il faiſoit aſſez bien les vers. Outre ſon *Voyage*, qui a obtenu pluſieurs éditions, il eſt auteur d'un petit *Traité ſur la culture du tabac*.

CARVILIUS MAXIMUS, (*Spurius*) capitaine Romain, célèbre par ſes vertus & ſa bravoure, fut conſul avec *Papirius Curſor*, l'an 293 avant Jéſus-Chriſt. Il prit Amiterne, tua deux mille huit cents hommes, fit quatre mille priſonniers, & ſe rendit maître de Cominium, Palumbi, Herculanum & d'autres places. De retour à Rome, il eut les honneurs du triomphe. — CARVILIUS, ſon fils, auſſi conſul, paſſe pour le premier Romain qui répudia ſa femme, vers l'an 231 avant Jéſus-Chriſt. D'autres attribuent cette innovation à *Carvilius Ruga*.

CARUS, (*Marcus-Aurélius*) naquit à Narbonne, d'une famille originaire de Rome, vers l'an 230. Elevé dans cette dernière ville, il cultiva les belles lettres avec ſuccès, s'éleva par ſon mérite au conſulat, aux premières dignités militaires. Il exerçoit la charge de préfet du prétoire, lorſqu'il fut élu empereur à la mort de *Probus*, en août 282. Il défit les Sarmates & les Perſes, & nomma

Céſars

Céſars ſes deux fils *Carin* & *Numérien*. Les grandes qualités qu'il montra, n'étant encore que particulier, & les belles actions qu'il fit étant empereur, lui ont acquis une place honorable dans l'hiſtoire. Il avoit cultivé les belles-lettres & la politique. Son premier ſoin, en montant ſur le trône, fut de venger la mort de ſon prédéceſſeur. Il fit punir ſes aſſaſſins, & veilla à la ſûreté publique. Comme la mort de *Probus* avoit mis en mouvement une partie des peuples de l'Occident, *Carus* envoya dans les Gaules *Carinus* ſon fils pour les contenir dans l'obéiſſance ; & il marcha contre les Sarmates, qu'il ſoumit après leur avoir tué ſeize mille hommes & fait vingt mille priſonniers. Il porta bientôt après la guerre en Perſe. Il reprit en 283 la Méſopotamie dont les Perſes s'étoient emparés, & entra de là dans leur pays, agité alors par des guerres civiles. *Varanane II*, prince inquiet & belliqueux, vint au-devant de lui pour combattre. *Carus* le vainquit ; & s'étant rendu maître de Ctéſiphon, capitale de l'empire, il ſoumit aiſément toutes les autres places. Cette conquête, illuſtrée par pluſieurs victoires, lui fit donner le nom de *Perſique*, dont il ne jouit pas long-temps. Ayant fait camper ſon armée ſur les bords du Tigre, à peu de diſtance de Ctéſiphon, il fut tué au milieu d'un orage, par un coup de foudre, dont il fut frappé dans ſa tente. Cet accident arriva vers le 20 décembre 283, après 16 ou 17 mois de règne. Il pouvoit être âgé d'environ 54 ans. Après ſa mort, les Romains le mirent au rang de leurs Dieux.

I. CARY, *Voyez* FALKLAND.

II. CARY, (Félix) de l'académie de Marſeille, ſa patrie, naquit en 1699 d'un libraire diſtingué dans ſa profeſſion, & mourut le 15 décembre 1754, dans ſa 55e année. Ses *Diſſertations* ſur la fondation de la ville de Marſeille, & ſon *Hiſtoire des Rois de Thrace & du Boſphore par les Médailles* ; in-4°, ſont dignes d'un ſavant. *Voyez* LESBONAX. L'auteur étoit homme d'eſprit & d'érudition. Il a fait beaucoup plus d'honneur à l'académie de Marſeille, que certains verſificateurs froids, qui ont eu cependant plus de réputation que lui.

CARYBDE & SCYLLA, (Myth.) ſont deux noms célèbres dans la mythologie, la géographie & la morale. CARYBDE fut une femme adonnée à la rapine, qui, ayant volé des bœufs à *Hercule*, fut précipitée dans la mer de Sicile, & changée en gouffre horrible, qui ſemble retenir encore ſa première rapacité. SCYLLA, fille de *Phorcus*, le diſputoit à *Circé* dans l'art funeſte de préparer des poiſons : ayant abuſé de ſon dangereux talent, elle fut changée en rocher ; & le mugiſſement des flots qui ſe briſent contre ſes flancs, fit feindre aux poëtes, qu'elle étoit entourée de chiens furieux & de loups hurlans ſans ceſſe. Ces deux écueils ſont fort voiſins & à l'oppoſite l'un de l'autre dans le détroit de Sicile, de ſorte qu'il eſt très-difficile de les éviter tous deux à la fois ; ce qui a donné lieu à ce proverbe, pour ſignifier que de deux maux preſſans, l'un eſt pour ainſi dire inévitable :

Incidit in Scyllam, cupiens vitare Charybdim.

CARYSTUS, fils de *Chiron* & de *Chariclée*, fonda dans l'iſle d'Eubée la ville de Caryſte.

CASA, (Jean della) *Voyez* CASE.

CASALANZIO, (Joſeph de) né à Péralte dans le royaume d'Aragon en 1556, d'une famille noble, n'embraſſa que fort tard l'état eccléſiaſtique, dont il avoit toutes les vertus. Il fit un voyage à Rome, & entra dans la confraternité de la Doctrine chrétienne. Il ſentit combien il étoit important d'inſtruire de bonne heure les enfans des devoirs de la religion. Quelques eccléſiaſtiques zélés ſe joignirent à lui, pour partager ce laborieux & important exercice. *Paul V*, perſuadé de l'utilité de cet inſtitut, l'érigea en congrégation, en 1617, ſous le nom de *Congrégation Pauline*. Ces eccléſiaſtiques ne faiſoient alors que des vœux ſimples; mais, en 1621, *Grégoire XV* leur permit de faire des vœux ſolennels, & leur donna le nom de *Clercs réguliers des Ecoles pies*. Leur habit reſſemble beaucoup à celui que portoient les Jéſuites, & ils ont été quelquefois leurs rivaux en littérature, en philoſophie, en théologie. Ils ont un grand nombre de colléges en Italie, en Eſpagne, en Allemagne, en Pologne & en Hongrie. Le pieux fondateur, en prenant l'habit de ſa congrégation, renonça au nom qu'il portoit dans le monde, & prit celui de *Frère Joſeph de la Mère de Dieu*. Il mourut ſaintement à Rome, le 25 août 1648, à 92 ans. *Clément XIII* l'a canoniſé en 1757.

I. CASALI, (Ubertin) cordelier, auteur d'un livre rare & ſingulier, intitulé: *Arbor vitæ crucifixæ JESU*, Veniſe 1485, in-fol. Il inſinue que *JÉSUS-CHRIST* eſt le premier inſtituteur de l'ordre de *S. François*. Il avoit publié, en 1321, un écrit pour les Spirituels contre les Frères de communauté. On le trouve dans les *Miſcellanea* de *Baluze*.

II. CASALI, (Le comte) né dans l'état de l'Égliſe au 18e ſiècle, s'eſt fait un nom dans les mathématiques. Les ſciences abſtraites n'avoient pas deſſéché ſon génie. Il ſe ſert avec une égale facilité de la lyre & du compas. On a de lui des *Poéſies*, qui ne ſont pas ſans mérite.

CASALS, (Guillaume-Pierre de) troubadour des environs de Narbonne, dans le 13e ſiècle, a laiſſé douze pièces de vers, d'une galanterie aſſez triviale & d'un ſtyle très-affecté. Dans l'un de ſes *Sirventes*, il dit: « On voit des gens perſuadés qu'il ſuffit, pour acquérir de l'honneur, d'élever de ſuperbes édifices, de parler haut, & de faire les mauvais plaiſans; tout cela n'eſt que fauſſe monnoie. Je ne puis ſouffrir un noble qui n'eſt point amoureux, une dame qui n'eſt point affable, un jeune gentilhomme qui n'aime point à rendre ſervice, une demoiſelle qui ne répond pas d'une façon polie, un riche avare, un jongleur déſagréable, un fanfaron qui menace tout le monde, un homme qui va par-tout étalant ſes titres & ſes qualités! »

CASANATE, (Jérôme) né à Naples en 1620, d'un régent au conſeil ſuprême, fréquenta d'abord le barreau par complaiſance pour ſon père; mais ayant fait un voyage à Rome, il embraſſa l'état eccléſiaſtique. Son eſprit orné & ſon caractère honnête, plurent à l'abbé *Altiéri*, depuis pape ſous le nom de *Clément X*. Ce pontife l'honora de la pourpre Romaine en 1673, & lui confia les

affaires les plus importantes. *Innocent XII*, ſachant qu'il joignoit l'amour des lettres à la connoiſſance des affaires, le nomma bibliothécaire du Vatican. Son projet étoit de faire part au public des richeſſes que renfermoit le tréſor confié à ſes ſoins. L'abbé *Zacagni* donna, ſous ſa direction, un recueil d'*Ouvrages anciens manuſcrits*, in-4°; & ils auroient été ſuivi de pluſieurs autres, ſi la mort du cardinal *Caſanate*, arrivée en 1700, à 80 ans, n'avoit interrompu cette entrepriſe. Ce prélat laiſſa en mourant, ſa bibliothèque aux Dominicains du couvent de la Minerve, à condition qu'elle ſeroit publique, avec un revenu de 4000 écus Romains, pour l'entretien de la bibliothèque, des bibliothécaires, & de deux profeſſeurs.

I. CASA-NOVA, (Marc-Antoine) poëte Latin de Rome, mort en 1527, s'eſt diſtingué dans le genre épigrammatique, auquel le portoit ſon humeur ſatirique & plaiſante. Il ſe forma ſur *Martial*, & en prit le ſtyle vif & mordant: il poſſédoit l'art d'aiguiſer la pointe de la fin, & il avoit à cet égard la plus grande facilité. *Catulle* fut ſon modèle dans les vers qu'il compoſa pour les hommes illuſtres de l'ancienne Rome: cependant il eſt loin de cette pureté, de cette douceur qui charment dans le poëte Latin. Il en imite quelquefois l'élégance; mais ſa diction eſt plus forte que moëlleuſe. On trouve ſes *Poéſies* dans les *Deliciæ Poëtarum Italorum*.

II. CASA-NOVA, (N.) ſculpteur qui acquit de la réputation, & qui profeſſa avec ſuccès l'architecture & la ſculpture à Dresde, où il mourut au commencement de 1796.

CASANOVE, (N.) auteur des *Theſſaliennes*, comédie en trois actes, repréſentée aux Italiens en 1782, eſt mort quelque temps après.

CASAS, (Barthélemi de las) né à Séville en 1474, d'une famille noble, ſuivit, dès l'âge de 19 ans, *Antoine de las Caſas*, ſon père, qui paſſoit dans les Indes avec *Chriſtophe Colomb*, en 1493. De retour en Eſpagne, il fut eccléſiaſtique & curé. Il quitta ſa cure & ſa patrie, pour aller travailler au ſalut & à la liberté des Indiens. Quelques gouverneurs faiſoient deteſter le nom Eſpagnol par leurs cruautés; *las Caſas* réſolut de retourner dans ſa patrie, pour porter ſes plaintes & les cris des Indiens aux pieds de *Charles-Quint*. L'affaire fut diſcutée dans le conſeil. Les traits de barbarie que *las Caſas* rapporta, touchèrent tellement l'empereur, qu'il fit des ordonnances très-ſévères contre les perſécuteurs, & favorables aux perſécutés. Ces règlemens ſi juſtes, ne furent point obſervés. Les gouverneurs Eſpagnols continuèrent leurs brigandages. Il y eut même un docteur, *Sépulvéda*, qui, s'éloignant des ſentimens doux & modérés, qui conviennent ſi bien, dit le Père *Fabre*, à un vrai théologien, entreprit de juſtifier leurs violences par les lois divines & humaines, & par l'exemple des Iſraélites, vainqueurs des Chananéens. Ce livre, imprimé à Rome, fut proſcrit en Eſpagne. *Las Caſas*, devenu évêque de Chiapa, réfuta cette apologie de la tyrannie. Ce traité, intitulé *La deſtruction des Indes*, & traduit en tant de langues, eſt plein de détails qui font frémir l'humanité, mais dont quelques-uns paroiſſent exagérés.

Sépulveda, niant les uns, excuſant les autres, ne ſe rendit point aux raiſonnemens de l'évêque de Chiapa. L'empereur nomma *Dominique Soto*, ſon confeſſeur, pour être l'arbitre de ce différend. Le prélat mit toutes ſes raiſons par écrit, pour être envoyées à *Charles-Quint*; mais ce prince, accablé d'affaires, laiſſa celle-ci indéciſe. Les Indiens continuèrent d'être tyrannisés. L'évêque de Chiapa, déſeſpérant de ſoulager les peuples opprimés, revint en Eſpagne en 1551, après s'être ſignalé pendant cinquante ans en Amérique, par un zèle infatigable & par toutes les vertus épiſcopales. Ce qui affoiblit un peu la reconnoiſſance que lui doit l'humanité, c'eſt que tandis qu'il travailloit avec un zèle infatigable à la liberté des Indiens, il employoit tout ſon crédit à aſſervir les Nègres, pour les faire travailler en Amérique. Il mourut à Madrid en 1566, âgé de 92 ans. Il s'étoit démis de ſon évêché entre les mains du pape, peu de temps auparavant. L'ordre de *S. Dominique*, dans lequel il étoit entré en 1622, lui doit pluſieurs établiſſemens dans le Pérou. Outre ſon *Traité* de la deſtruction des Indes, on en a pluſieurs autres contre *Sépulvéda*, dans leſquels on voit qu'avec beaucoup d'humanité & de ſavoir, il ſe laiſſoit quelquefois entraîner par la vivacité de ſon imagination. L'édition Eſpagnole de Séville, 1551, cinq parties en un vol. in-4°, caractère gothique, eſt plus eſtimée que les éditions ſuivantes en caractère ordinaire. On ne doit point oublier un ouvrage latin, de lui, auſſi curieux que rare, ſur cette queſtion : *Si les Rois ou les Princes peuvent en conſcience, par quelque droit ou en vertu de quelque titre, aliéner de la Couronne leurs citoyens & leurs ſujets, & les ſoumettre à la domination de quelques Seigneurs particuliers*; Tubinge 1625, in-4.° L'auteur y diſcute pluſieurs points très-délicats & très-intéreſſans, touchant les droits des ſouverains & des peuples. La *Relation* de la deſtruction des Indes a été traduite en françois en 1697, par l'abbé de *Bellegarde*. On en a auſſi une traduction latine, Franckfort, 1598, in-4.°

CASATI, (Paul) né à Plaiſance en 1617, d'une famille diſtinguée, entra jeune chez les Jéſuites. Après avoir enſeigné à Rome les mathématiques & la théologie, il fut envoyé en Suède à la reine *Chriſtine*, qu'il acheva de déterminer à embraſſer la religion Catholique. Il mourut à Parme, en 1707, à l'âge de 91 ans, laiſſant pluſieurs ouvrages en latin & en italien. Les principaux ſont : I. *Vacuum proſcriptum*. II. *Terra machinis mota*, Rome, 1668, in-4.° III. *Mechanicorum libri octo*, 1684, in-4.° IV. *De igne Diſſertationes*, 1686 & 1695, 2 parties in-4°: eſtimées. V. *De Angelis Diſputatio theologica*. VI. *Hydroſtaticæ Diſſertationes*. VII. *Opticæ Diſputationes*, à Parme, 1705. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'il fit ce traité d'Optique à 88 ans, étant déjà aveugle. Sa mort cauſa des regrets aux ſavans & aux gens de bien, qui aimoient ſon eſprit, ſon excellent caractère & ſa piété. On voit dans ſes ouvrages de phyſique beaucoup de recherches & d'expériences, & pluſieurs bonnes vues.

I. CASAUBON, (Iſaac) naquit en 1559 à Genève, où ſon père, ci-devant miniſtre en Dauphiné, s'étoit retiré pour cauſe de religion. Il profeſſa d'abord les belles-lettres dans ſa patrie, & enſuite la langue grecque à Paris. *Henri IV* lui confia

la garde de ſa bibliothèque en 1603. *Jacques I*, roi d'Angleterre, l'appela après la mort de ce prince, & le reçut d'une manière diſtinguée. Il mourut le premier juillet 1614, à 55 ans, & fut enterré à l'abbaye de Weſminſter. Il affecta toujours de montrer un eſprit de paix dans les querelles de la religion; mais pour avoir voulu plaire aux Catholiques & aux Huguenots, il ne fut agréable ni aux uns ni au autres. Un de ſes fils s'etant fait Capucin, alla lui demander ſa bénédiction. *Je te la donne de bon cœur*, lui dit ſon père. *Je ne te condamne point; ne me condamne pas non plus: Nous paroîtrons tous deux au tribunal de Jéſus-Chriſt.* —Étant allé en Sorbonne, on lui dit: *Voilà une ſalle où l'on diſpute depuis quatre cents ans.* —*Qu'y a-t-on décidé?* demanda-t-il ſur-le champ. On voit par ces réponſes, que *Caſaubon* étoit plutôt porté à la criminelle indifférence pour toutes les religions, qu'il ne penchoit pour le Calviniſme. On a de lui: I. Des *Commentaires* ſur pluſieurs auteurs anciens: ſur *Polybe*, 1609, in-folio; ſur *Théophraſte*, *Athénée*, *Strabon*, *Polybe*, &c. &c. On remarque dans tous une littérature immenſe, des vues nouvelles ſur pluſieurs paſſages mal entendus. II. *De libertate eccleſiaſticâ*, 1607, in-8°, traité imprimé juſqu'à la page 264, parce que le différend avec la république de Veniſe ayant été accordé, *Henri IV* en fit diſcontinuer l'impreſſion. Ce fragment ſe trouve avec ſes *Lettres*, Roterdam, 1709, in-fol. III. Des *Exercitations ſur les Annales* de *Baronius*, qui ſont très-mauvaiſes. Il ne pouſſe ſon examen que juſqu'aux trente-quatre premières années, & on a dit avec raiſon, qu'*il n'avoit attaqué l'édifice du Cardinal que par les girouettes*. *Le Clerc* le blâme d'avoir écrit ſur des matières qu'il n'entendoit pas aſſez, & qu'il n'étoit plus temps d'étudier dans ſes vieux jours. IV. Des *Lettres*, déjà citées. Elles ſont intéreſſantes par bien des particularités, & ſurtout par la modeſtie & la candeur qui y règnent: ces deux vertus formoient le caractère de l'auteur. V. *Caſauboniana*, 1710, in-4.°

II. CASAUBON, (Meric) fils du précédent, & d'une fille de *Henri Etienne*, né à Genève en 1599, élevé à Oxford, & enſuite chanoine de Cantorberi, refuſa une penſion que lui offroit *Olivier Cromwel* pour écrire l'Hiſtoire de ſon temps. Il mourut en 1671, à 72 ans, après avoir publié pluſieurs ouvrages, auſſi recherchés pour l'érudition, que dégoûtans par la dureté du ſtyle. Les principaux ſont des *Commentaires* ſur *Optat*, ſur *Diogène-Laërce*, ſur *Hiéroclès*, ſur *Epictète*, &c. Ses *Lettres* ont été imprimées avec celles de ſon père.

CASAUX, (Charles de) conſul de Marſeille dans le temps de l'avénement de *Henri IV* à la couronne, aima mieux traiter avec le roi d'Eſpagne qu'avec ſon ſouverain. Il avoit déjà envoyé ſes confidens à Madrid, & devoit bientôt livrer la ville à l'ennemi, lorſqu'un bourgeois nommé *Sibertat*, Corſe d'origine, introduiſit le duc de *Guiſe* par une porte qu'on lui avoit confiée, & tua *Caſaux* de ſa propre main, en 1596.

I. CASE, *Voyez* CASES.

II. CASE, (Jean de la) *ou* della CASA, archevêque de Bénévent, né d'une famille originaire de Mugello, dans l'état de Florence, en 1503, mourut à Rome en 1556, à 54 ans, dans le temps que *Paul IV* lui deſti-

noit la pourpre Romaine: il étoit ſecrétaire de ce pontife, & avoit été nonce de *Paul III* à Veniſe. Il fut regretté des ſavans dont il étoit l'ami & le protecteur, & laiſſa pluſieurs ouvrages italiens en vers & en proſe, écrits avec autant d'agrément que de délicateſſe. Sa *Galathée* ou *la Manière de vivre dans le monde*, traduite en françois, 1680, mérite ſur-tout cet éloge. *La Caſe* avoit, dans ſa jeuneſſe, & long-temps avant que d'avoir embraſſé l'état eccléſiaſtique, compoſé quelques poéſies licencieuſes, appelées par les Italiens, *Capitoli*. Trois de ces *Capitoli*, *del Forno*, *degli Baci*, & *ſopra il nome di Giovani*, étoient ſi obſcènes, qu'on les a ſupprimées dans les éditions des Œuvres de *la Caſe*, données depuis 1700; mais on les trouve, avec quelques autres pièces ſemblables de *Berni*, de *Mauro* & d'autres, dans un recueil imprimé à Veniſe en 1538, in-8.° Le *Capitolo del Forno* eſt ſans doute un ouvrage très-indécent; l'auteur s'y propoſe de décrire, ſous l'allégorie d'un four, les plaiſirs de l'amour. Mais quoiqu'il ſe borne à la volupté conforme aux lois de la nature, on s'aviſa de dire qu'il vouloit peindre des infamies, qui y ſont entièrement oppoſées. Un paſſage équivoque, dans lequel il paroiſſoit s'accuſer lui-même de ce goût déteſtable, lui attira une ſatire violente, de la part de *Vergerio*, ſon ennemi déclaré. Il y fit une réponſe en vers latins, dans laquelle il nia le fait, & ſoutint qu'il n'avoit prétendu louer que la jouiſſance des femmes. Il faut convenir que le mot *Meſtiero divino*, dont il ſe ſert, ne tombe point ſur l'abomination connue à Sodôme, mais ſur les plaiſirs des deux ſexes. *Voyez* les *Obſervations choiſies de Grundlingius*; Leipſig 1707, in-8°, dans leſquelles il a inſéré le *Capitolo del Forno* avec le *Poëme* apologétique de *la Caſe*. Malgré cette apologie, beaucoup d'écrivains Proteſtans adoptèrent les calomnies de *Vergerio*. Ils transformèrent même le *Capitolo del Forno*, en un livre latin, *De laudibus Sodomiæ*, qui n'a jamais exiſté que dans leur imagination. Les mœurs de *la Caſe* ne méritoient point cet outrage; elles furent dignes d'un prélat vertueux. Il étoit d'ailleurs ami d'un repos philoſophique, & redoutoit les embarras des cours. Tous les *Ouvrages* de cet auteur, ont été recueillis à Florence, 1707, en 3 vol. in-4°; à Veniſe, 1728 & 1729, en 5 vol. in-4°; & à Naples, 1703, en 6 vol. in-4.° Cette dernière édition eſt jolie. Parmi les auteurs qui ont juſtifié *la Caſe*, conſultez les *Fragmens d'Hiſtoire & de Littérature*, à la Haye, 1706, page 116 & ſuivantes.

CASEARIUS, (Jean) miſſionnaire de Cochin, a fait la *Deſcription des Plantes* de l'*Hortus Malabaricus*, 1678 & ſuiv. 12 vol. in-folio; auxquels il faut joindre l'*Index* de *Commelin*, 1696.

CASEAUX, *Voyez* CASAUX.

CASEL, (Jean) né à Gottingen en 1533, profeſſa la philoſophie & l'éloquence à Roſtoc & à Helmſtad. Il faiſoit grand cas des Pères Grecs, & il mourut dans cette dernière ville en 1613, à 80 ans. On a de lui pluſieurs ouvrages, & un recueil de *Lettres* latines, 1604, in-8.° Il s'oppoſa fortement à l'opinion de *Daniel Hofman*, qui ſoutenoit que « la philoſophie étoit contraire à la théologie, & qu'il y avoit plu-

ſieurs choſes vraies en théologie, qui ſont fauſſes en philoſophie. »

I. CASENEUVE, *Voyez* CASA-NOVA.

II. CASENEUVE, (Pierre de) Toulouſain, prébendé de l'égliſe de Saint-Etienne, mort en 1652, à 61 ans, eſt auteur des *Origines* ou *Etymologies françoiſes*, inſérées depuis à la ſuite du *Dictionnaire étymologique* de *Ménage*. On a encore de lui : I. L'*Origine des Jeux Floraux de Toulouſe*, où l'on trouve des recherches curieuſes. II. *Le Franc-Alleu de Languedoc*, Toulouſe, 1645, in-fol. III. *La Catalogne Françoiſe*, 1644, in-4.° IV. *La Caritée*, roman, in-8.° V. *Vie de S. Edmond*, in-8.° *Caſeneuve* étoit un homme de bonnes mœurs & modeſte. Il ne voulut jamais déſigner quel ſucceſſeur il deſiroit qu'on lui donnât dans ſon bénéfice, & refuſa qu'on tirât ſon portrait. Les états de Languedoc lui ayant offert une penſion, pour l'engager à travailler à l'*Hiſtoire des Comtes de Toulouſe*, il continua cette Hiſtoire, qu'il avoit déjà entrepriſe; mais il ne voulut pas de penſion. Le plaiſir de travailler pour ſa patrie lui paroiſſoit une récompenſe ſuffiſante.

CASES, (Pierre-Jacques) peintre, né à Paris en 1676, mourut dans la même ville le 25 juin 1754. Il eut pour maîtres dans ſon art, *Houaſſe*, enſuite *Bon Boullongne*. Il remporta le grand prix de peinture en 1699, & fut reçu membre de l'académie en 1704. *Caſes* peut être conſidéré comme un des premiers peintres de l'école Françoiſe. Son deſſin eſt correct & de grande manière; ſes compoſitions ſont d'un génie facile: il drapoit parfaitement bien, & poſſédoit à un très-grand degré l'intelligence du clair-obſcur. Sa touche eſt moëlleuſe, ſon pinceau brillant. Il y a beaucoup de fraîcheur dans ſes teintes. Cet illuſtre artiſte a beaucoup travaillé; mais ſes ouvrages ne ſont pas tous de la même beauté. Sur la fin de ſa vie, le froid de l'âge & la foibleſſe des organes lui ont fait produire des tableaux où ce maître eſt inférieur à lui-même. On voyoit de ſes ouvrages, à Paris dans l'égliſe de Notre-Dame, au collége des Jéſuites, à la Charité, au petit Saint-Antoine, à la chapelle de la Juſſienne, à l'abbaye de Saint-Martin, & principalement à Saint-Germain-des-Prés, où il a repréſenté la vie de *S. Germain* & de *S. Vincent*. On admiroit à Saint-Louis de Verſailles une *Sainte Famille*, qui eſt une des belles productions de ce maître. *Caſes* a réuſſi ſurtout dans les tableaux de chevalet. Le roi de Pruſſe a deux morceaux précieux de ce peintre, qui ont été comparés pour le beau *faire* aux ouvrages du *Corrége*. Le célèbre *le Moine* a été un des élèves de *Caſes*.

I. CASIMIR Ier, roi de Pologne, fils de *Miciſlas*, mort en 1034, monta ſur le trône après lui. Ses ſujets s'étant révoltés ſous la régence de ſa mère, il paſſa *incognitò* en France ſous le nom de *Charles*, entra dans l'ordre de Cluni, & prit le diaconat. Sept ans après, les Polonois, livrés aux troubles & aux diviſions depuis ſa retraite, obtinrent de *Benoît IX*, en 1041, que leur roi remonteroit ſur le trône & ſe marieroit. De retour en Pologne, *Caſimir* épouſa une fille du grand duc de Ruſſie, & en eut pluſieurs enfans. Il civiliſa les Polonois, fit renaître le commerce, l'abondance, l'amour du bien public,

l'autorité des lois. Il régla parfaitement bien le dedans, & ne négligea point le dehors. Il défit *Maſlas*, grand-duc de Moſcovie, enleva la Siléſie aux Bohémiens, & établit un ſiége épiſcopal à Breſlaw. Il mourut le 28 novembre 1058, après un règne de 18 ans.

II. CASIMIR III, *le* GRAND, né en 1309, fut roi de Pologne en 1333, après la mort de *Ladiſlas* ſon père. Il enleva pluſieurs places à *Jean* roi de Bohême, *Voy.* JEAN, n° LXI, & conquit la Ruſſie. Il joignit aux talens de la guerre, les vertus d'un grand roi, maintint la paix, fonda & dota des égliſes & des hôpitaux, & éleva un grand nombre de forteresſes. On ne lui reproche que ſa paſſion pour le vin & pour les femmes. L'évêque de Cracovie l'ayant excommunié, après l'avoir repris inutilement de ſes fautes, *Caſimir* fit jeter dans la rivière le prêtre qui lui ſignifia la cenſure. Il répara ſes fautes par une ſincère pénitence. Il mourut le 8 ſeptembre 1350, d'une chûte de cheval, apres avoir régné 37 ans.

III. CASIMIR V, (Jean) fils de *Sigiſmond III*, roi de Pologne, d'abord Jéſuite & cardinal, diſputa le trône après la mort de *Ladiſlas VII* ſon frère, arrivée le 29 mai 1648. Ayant été élu, il renvoya ſon chapeau & prit la couronne. Le pape lui donna la diſpenſe pour épouſer *Louiſe-Marie de Gonzague*, veuve de ſon frère. Il fut d'abord défait par *Charles-Guſtave*, roi de Suède; mais animé d'un vrai courage, & ſe montrant à la tête de ſes armées, il eut le bonheur de le repouſſer enſuite, & de conclure un traité de paix avec ſon ſucceſſeur en 1660. L'année d'après, ſon armée remporta une victoire ſur les Moſcovites en Lithuanie. Une ſédition élevée contre lui, qu'il appaiſa, lui inſpira du dégoût pour le gouvernement. Des 1661, il avoit annoncé aux Polonois, que la Moſcovie, la Pruſſe & la maiſon d'Autriche profiteroient de leurs diviſions, pour s'emparer d'une partie de la Pologne. Cette prédiction dédaignée alors, s'eſt verifiée de nos jours. Ayant perdu la reine ſon épouſe en 1667, *Caſimir* deſcendit du trône, & vint ſe retirer à Paris dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, que *Louis XIV* lui donna, avec une penſion convenable à un prince de ſon rang. Les plaiſirs de la ſociété & les charmes des belles-lettres, lui firent bientôt oublier les embarras brillans de la royauté. Il ne voulut jamais qu'on lui donnât à Paris le nom de *Majeſté*, titre qui lui rappeloit ſa gloire & ſes chaînes. Une femme du peuple, à Evreux, où il avoit l'abbaye de Saint-Taurin, l'ayant appelé *mon Révérend Père*, chacun ſe mit à rire. — *Elle a raiſon*, dit *Caſimir*, *j'ai été Jéſuite à Rome, & par conſéquent* Révérend Père; *j'ai été Roi, ainſi Père de mon peuple; je ſuis Abbé*: S. Paul *ne dit-il pas* ABBA PATER? Il mourut à Nevers le 14 décembre 1672. Il avoit épouſé ſecrètement en France, *Françoiſe Mignot*, veuve du maréchal de l'*Hôpital du Hallier*, morte en 1711. *Sigiſmond II* avoit été le dernier prince par les mâles de la maiſon de *Jagellon*; *Caſimir* fut le dernier par les femmes.

IV. CASIMIR SARBIEVIUS, *Voyez* SARBIEWSKI.

V. CASIMIR, (Saint) grand-duc de Lithuanie, fils de *Caſimir IV* roi de Pologne, diſputa, à l'âge de 13 ans, la couronne de Hongrie

à *Matthias Corvin*. Les armes du père n'ayant pu gagner au fils cette couronne, qui d'ailleurs eût été un fardeau bien peſant pour le jeune *Caſimir*, il ſe retira, très-content de cet évènement, au château de Dobski, où il ſanctifia ſa retraite. Il mourut le 4 mars 1484, dans ſa vingt-troiſième année, martyr de la chaſteté. Il avoit pratiqué auprès du trône toutes les auſtérités du cloître; il fut canoniſé en 1521.

CASSAGNES, (Jacques) garde de la bibliothèque du roi, membre de l'académie Françoiſe & de celle des Inſcriptions, naquit à Nîmes en 1634, & y fut élevé dans le ſein d'une famille opulente. Il vint de bonne heure à Paris, & s'y fit connoître par des ouvrages bien différens, des *Sermons* & des *Poéſies*. Les uns & les autres étoient bons pour le temps. Il étoit ſur le point de prêcher à la cour, lorſque *Deſpréaux* lança contre lui un trait de ſatire, qui effaça toute ſa gloire. L'abbé *Caſſagnes*, trop ſenſible, crut regagner l'eſtime du public en enfantant ouvrages ſur ouvrages. Le travail & la mélancolie lui firent bientôt perdre la tête: on le mit à Saint-Lazare, où il mourut en 1679, à 46 ans. L'abbé *de Brienne*, qui vécut pendant quelque temps dans la même retraite que lui, aſſure qu'il mourut en homme ſage & chrétien. La *Préface* des Œuvres de *Balzac*, compoſée par *Caſſagnes*, ſa *Traduction* de *Salluſte*, in-12, & quelques unes de ſes *Poéſies*, prouvent qu'il auroit pu faire quelque choſe, ſans l'affoibliſſement de ſon cerveau. *Boileau*, qui cauſa ſon malheur, diſoit au Père *Bourdaloue*, qui plaiſantoit ſur la folie attribuée ordinairement aux poëtes, qu'*aux petites maiſons, il y avoit dix prédicateurs pour un poëte*. L'infortuné abbé *Caſſagnes* put y être à ce double titre; mais il ne falloit pas contribuer à ſon malheur, par des ſatires injuſtes. Ce cantique de lui n'eſt pas ſi médiocre:

Que chantez-vous, petits oiſeaux?
Je vous regarde & vous écoute:
C'eſt Dieu qui vous a fait ſi beaux;
Vous le chantez ſans doute.

Son nom vous anime en ces bois;
Vous n'en célebrez jamais d'autre:
Faut-il que mon ingrate voix
N'imite pas la vôtre.

Vos airs ſi tendres & ſi doux,
Lui rendent tous les jours hommage;
Je le bénis bien moins que vous,
Et lui dois davantage.

Voyez l'*Hiſtoire de l'Académie Françoiſe*, par l'abbé d'*Olivet*.

I. CASSAN, empereur des Mogols dans la Perſe, abjura le Chriſtianiſme pour monter ſur le trône en 1294. Il ſubjugua la Syrie, vainquit le ſultan d'Egypte, & mourut en 1304, après être retourné à ſa première religion.

II. CASSAN, *Voyez* USUM-CASSAN.

I. CASSANDRE, (*Caſſandra*) fille de *Priam* roi de Troye, & d'*Hécube*, avoit le don de prophétie. *Apollon*, de qui elle l'avoit reçu, irrité des dédains que ſon amour eſſuyoit, décrédita ſes prédictions, ne pouvant lui ôter le don d'en faire. Fermée comme inſenſée dans une tour, elle annonça inutilement à ſa patrie ſes malheurs: on ne la crut qu'après l'événement. *Caſſandre* réfugiée dans le temple de *Pallas*, durant le ſac & l'incendie de Troye, fut violée brutalement par *Ajax* le *Locrien*, différent de celui qui diſputa les armes d'*Achille*. *Agamemnon*, tou-

ché de ſon mérite & de ſa beauté ; l'emmena en Grèce pour la garder dans ſon palais. *Clytemneſtre* ſa femme, fit aſſaſſiner l'amant & la maîtreſſe. On lui éleva un temple dans la ville de Leuctres. Sa ſtatue y ſervoit d'aſile aux jeunes filles, qui refuſoient de ſe marier à des prétendans laids & diſgraciés par la nature. Dès-lors elles devenoient prêtreſſes de *Caſſandre*.

II. CASSANDRE, (*Caſſander*) roi de Macédoine, après *Alexandre* le *Grand*, obligea les Athéniens de ſe mettre de nouveau ſous ſa protection, & confia le gouvernement de la république à l'orateur *Démétrius de Phalère*. Les Athéniens ayant refuſé de le recevoir dans la ville, il fondit tout d'un coup ſur Athènes, s'empara du Muſée & s'en fit une forteresſe. Ce coup imprévu intimida les Athéniens, & fit ouvrir leurs portes. *Olympias*, mère d'*Alexandre*, ayant fait mourir, par des ſupplices recherchés, la femme, les frères & les principaux partiſans de *Caſſandre*, il s'en vengea en aſſiégeant Pydne. *Olympias*, obligée de ſe rendre, fut condamnée à la mort par le vainqueur. Il fit périr en même temps *Roxane*, femme d'*Alexandre* le *Grand*, & *Alexandre* fils de ce conquérant. Parvenu au trône par des meurtres, il s'y ſoutint, en ſe liguant avec *Séléucus* & *Lyſimaque*, contre *Antigone* & *Démétrius*. il les défit l'un & l'autre, & mourut hydropique trois ans après ſa victoire, l'an 304 avant Jéſus-Chriſt. Le philoſophe *Théophraſte* donna des leçons de politique à ce ſouverain : il eût dû plutôt lui en donner de modération & de ſageſſe.

III. CASSANDRE *ou* CASSANDER, (George) naquit en 1513 dans l'iſle de Caſſand, près de Bruges, d'où il a tiré ſon nom. Après s'être diſtingué dans l'étude des langues, du droit, des belles-lettres & de la théologie, il ſe livra tout entier à la converſion des hérétiques. Il avoit toutes les qualités qu'il faut pour cet important miniſtère : un zèle actif, une douceur toujours égale, un déſintéreſſement parfait, des mœurs pures, & un ſtyle modéré. Son ardeur pour la réunion des Proteſtans au ſein de l'Égliſe Catholique, lui a peut-être fait un peu trop accorder aux hérétiques ; mais on le lui a pardonné en faveur de ſes motifs, & de ſon attachement conſtant à la vraie foi : cependant ſes écrits conciliateurs ne ſatisfirent ni les Catholiques, ni les Proteſtans. *Ab utrâque parte*, dit-il, dans une lettre, *plagas accipimus & ab illis lapidamur*. Ce traitement étoit d'autant plus injuſte, que *Caſſandre* n'eut d'autre paſſion que celle de connoître la vérité, & d'autre deſir que celui de l'enſeigner. Il mourut en 1566, âgé de 52 ans. Tous ſes Ouvrages ont été publiés à Paris, in-fol, en 1616. Les principaux ſont : Le *Traité du devoir de l'Homme pieux, & qui aime véritablement la paix, dans les différends de religion*, contre lequel *Calvin* écrivit vainement ; & ſon excellent livre des *Liturgies*. On convient qu'il eſt le premier qui ait écrit ſur cette matière avec choix & avec quelques connoiſſances des vrais principes. L'empereur *Ferdinand I* l'ayant prié de travailler à pacifier les eſprits, il entreprit d'expliquer les articles controverſés de la confeſſion d'Ausbourg, & publia une *Conſultation*, bien digne, par ſa modération, d'un miniſtre de J. C. On a encore de ce ſavant, un *Recueil d'Hymnes* avec des *Notes* curieuſes.

IV. CASSANDRE, (François) mort en 1695, s'attacha avec

ſuccès à l'étude des langues grecque & latine, & il fit quelques vers françois qui n'étoient pas ſans mérite. Son humeur atrabilaire & ſon caractère orgueilleuſement philoſophique, ternirent ſes talens & empoiſonnèrent ſa vie. Il vécut & mourut dans l'obſcurité & l'indigence. Sa miſantropie le ſuivit juſqu'au tombeau; & il eut autant de peine à ſe mettre bien avec Dieu, qu'il en avoit eu à vivre avec les hommes. Son confeſſeur l'excitant à l'amour divin par la vue des bienfaits qu'il avoit reçus de Dieu : *Ah oui !* s'écria *Caſſandre* d'un ton chagrin, *il m'a fait jouer un joli perſonnage ! Vous ſavez comme il m'a fait vivre ? Voyez*, ajouta-t-il en montrant ſon grabat, *comme il me fait mourir.* Mais, en ſe plaignant de Dieu & des hommes, il ne voyoit pas qu'il avoit beaucoup plus à ſe plaindre de lui-même. *Boileau* l'a peint dans ſa première ſatire ſous le nom de *Damon* :

Paſſant l'été ſans linge, & l'hiver ſans manteau,
Et de qui le corps ſec, & la mine affamée
N'en ſont pas mieux refaits pour tant de renommée, &c.

On a de lui : I. La *Traduction de la Rhétorique d'Ariſtote*, Paris 1675, la Haie 1718, in-12; la meilleure que nous ayons de l'ouvrage du philoſophe Grec. II. Les *Parallèles Hiſtoriques*, in-12, Paris 1680. Ce livre, dont l'idée étoit bonne, eſt très-mal exécuté. Le ſtyle eſt dur, lourd, incorrect; & certainement, ſi les *Verſions* de *Caſſandre* ſont écrites de même, on les a beaucoup trop vantées. III. La *Traduction* des derniers volumes du préſident *de Thou*, que *du Ryer* n'avoit pas achevée.

V. CASSANDRE-FIDÈLE, ſavante Vénitienne, qui s'appliqua avec ſuccès aux langues grecque & latine, à l'hiſtoire, à la philoſophie, à la théologie. Elle joignoit à tant de ſciences, la connoiſſance des arts agréables. Grande muſicienne, elle s'accompagnoit avec une voix charmante, du luth & de la lyre. — *Louis XII*, roi de France, *Jules II*, *Léon X*, *François I*, *Ferdinand* d'*Aragon*, lui donnèrent des preuves non-équivoques de leur eſtime. Les ſavans ne l'admirèrent pas moins que les princes, & pluſieurs même vinrent la voir à Veniſe, comme l'honneur de ſon ſexe. Elle ſoutint à Padoue, dit *Moréri*, des thèſes de philoſophie pour un chanoine de Concordia ſon parent; mais ce fait eſt dénaturé. Lorſque *Bertulius Lambertus*, le chanoine dont il eſt ici queſtion, fut reçu maître-ès-arts à l'univerſité de Padoue, *Caſſandre* fit ſeulement à cette occaſion un diſcours latin, qui fut imprimé à Modène en 1487. *Philippe Tomaſini* a publié le recueil des *Lettres* & des *Diſcours* de cette fille célèbre, & l'a enrichi de ſa *Vie*; Padoue 1636, in-8.° Elle avoit épouſé, dans ſes voyages, un médecin de Vicence, nommé *Mario Marpelto*, dont elle fut veuve à 56 ans. Elle ſe retira alors chez les hoſpitalières de Saint-Dominique, qui la nommèrent leur ſupérieure, & elle y finit ſes jours à l'âge de 102 ans, en 1567.

CASSARD, (Jacques) fils d'un armateur de Nantes, vit le jour dans cette ville en 1672. Ayant appris le pilotage à Saint-Malo, il commença à faire de petites courſes, & ſe ſignala en 1697, dans l'expédition de Carthagène, où il avoit ſuivi le célèbre *Pointis*. Son courage ſe montra ſur-tout à la tête des Flibuſtiers qu'il com-

mandoit. En 1703, il nettoya la Manche de corſaires, & reprima les Anglois dans la Méditerranée. Chargé, en 1712, d'attaquer, à la tête d'une flotte, les Portugais dans leurs colonies, il prit la ville de Ripera, grande capitale des iſles du Cap-verd, & fit un butin de plus de deux millions. Antigoa, Surinam, la Berbiche, Curaçao & autres poſſeſſions des Anglois & des Hollandois, éprouvèrent les effets de ſa bravoure, & quelques-unes payèrent de riches rançons. Ayant joint ſon eſcadre à celle d'un officier d'un grade ſupérieur, en ſtation à la Martinique, il la détacha, malgré les ordres du commandant, pour pourſuivre, lorſqu'ils revinrent en France, une flotte Angloiſe, à laquelle il enleva deux vaiſſeaux. En arrivant à Toulon, il éprouva le mécontentement de la cour, & pour s'en venger, il voulut mettre l'épée à la main contre le commandant qui l'avoit dénoncé comme un homme également téméraire & opiniâtre. *Voyons*, lui dit-il, *ſi vous ſavez vous battre, comme vous ſavez écrire.* Mais les autres officiers les raccommodèrent, & il eut le titre de capitaine de vaiſſeau en 1713. La paix rendit ſes talens inutiles. On oublia même qu'ils avoient ſervi l'État : car, ayant fatigué le miniſtère de lettres & d'injures au ſujet d'un armement fait pour la ville de Marſeille, & que cette ville refuſoit de lui payer, il fut renfermé dans le château du Ham, où il termina ſa carrière en 1740, à 68 ans. *Caſſard* avoit la valeur & l'intrépidité de *du Guai-Trouin*; mais ſes mœurs étoient bien moins douces, & ſon commerce bien moins agréable. Il avoit la groſſiéreté d'un matelot & la dureté d'un ſoldat. Cette dureté lui ſuſcita bien des querelles, éloigna de lui ſes amis, & l'empêcha d'être eſtimé ce qu'il valoit. *Du Guai-Trouin* lui rendit toujours juſtice. Un jour qu'il étoit à Verſailles, dans l'antichambre du Roi, où il s'entretenoit avec pluſieurs courtiſans; tout-à-coup il apperçoit dans un coin un homme ſeul, & dont l'extérieur annonçoit la misère : c'étoit *Caſſard*. Du *Guai-Trouin* quitte les ſeigneurs dont il étoit entouré, & va cauſer avec lui près de trois-quarts d'heure. Les courtiſans étonnés, lui demandent à ſon retour, *avec qui il étoit ?* — *Comment*, s'écria du Guai-Trouin, *avec qui j'étois ? avec le plus grand homme de mer, que la France ait aujourd'hui.*

CASSE, *Voyez* DUCASSE.

I. CASSEM, frère d'*Ali-Ben-Hamid*, 3ᵉ calife des Arabes Muſulmans en Eſpagne, fut placé ſur le trône après la mort de ſon frère. *Hairam*, un des principaux ſeigneurs Arabes, ſe ſouleva contre lui, & fit proclamer un autre calife, nommé *Mortadha*, qui étoit du ſang royal. La ville de Grenade ne voulant point le reconnoître, il ſe vit obligé de l'aſſiéger, & fut tué ſur ſes murailles. *Caſſem* ne laiſſa pas cependant d'être reconnu dans Séville, lorſque la ville de Cordoue prêta hommage à *Jahia*, fils d'*Ali Ben-Hamid*, ſon neveu; mais le règne de *Jahia* ne fut pas long. Les Cordouans, s'étant dégoûtés de lui, rappelèrent *Caſſem*, qu'ils avoient chaſſé. Ce prince ne fut pas plutôt rétabli ſur le trône, qu'il fit venir des troupes d'Afrique pour s'y affermir; mais cette entrepriſe ſouleva de nouveau cette ville mutine, en ſorte qu'il ſe vit encore une fois chaſſé, ſans eſpérance de retour. *Jahia*, ſon neveu, ayant repris ſa place, ſe ſaiſit de

ſa perſonne, & l'enferma dans une maiſon forte, où il finit ſes jours.

II. CASSEM Ier, quatrième ſultan de la race des Selgiucides, s'appeloit *Barkiarok*, de ſon nom de famille. Il prit celui de *Caſſem*, lors de ſa circonciſion. *Mahmud*, ſon jeune frère, lui diſputa l'empire, marcha contre lui, s'empara de la ville d'Iſpahan, & de la perſonne de *Caſſem*. Celui-ci, s'étant évadé, ſe réfugia auprès d'*Atabek*, gouverneur de Schiras, qui lui fournit des ſecours, & le fit reconnoître Sultan. *Caſſem* triompha d'*Iſmaël*, l'un de ſes oncles qui s'étoit révolté, d'*Arſlan*, ſultan du Khoraſan, & de *Mohamet* ſon frère, qui lui avoit enlevé une partie de ſes provinces. Il mourut l'an 500 de l'hégire. Les Hiſtoriens racontent que *Caſſem* s'étant retiré dans un lieu ſolitaire pour dormir, il écouta les hommes de ſa garde, dont l'un diſoit: « Ces ſultans Selgiucides ſont d'un naturel bien différent de celui des autres; ils ne ſavent ni ſe faire craindre, ni ſe venger des outrages qu'on leur fait. Voyez, ajouta-t-il, ce *Muiade* qui a été long-temps rebelle, & a cauſé tant de malheurs; le ſultan, pour récompenſe de ſes trahiſons, l'a élevé à la place de Viſir. » *Caſſem* fit mander quelques jours après *Muiade*, lui ordonna de s'aſſeoir, & ſans autres diſcours, d'un coup du cimeterre qu'il tenoit en main, lui coupa la tête avec tant de juſteſſe, qu'elle demeura ſur les épaules juſqu'à ce que le corps fût tombé par terre. Après cette exécution, *Caſſem* ſe tournant vers ceux qui l'entouroient, leur dit: « Voyez maintenant ſi les princes de ma maiſon ne ſavent pas ſe faire craindre, & tirer vengeance de leurs ennemis. »

CASSIANUS-BASSUS, *Voyez* CONSTANTIN PORPHIROGENÈTE.

I. CASSIEN, (Jules) fameux héréſiarque du IIe ſiècle, vivoit vers l'an 174. Il étoit comme le chef des *Docètes*, hérétiques, qui s'imaginoient que JÉSUS-CHRIST n'avoit qu'un corps fantaſtique, ou qu'une apparence de corps. *Caſſien* avoit compoſé des *Commentaires* & un *Traité ſur la continence*. Ces deux ouvrages ne ſont point parvenus juſqu'à nous. *St. Clément* d'Alexandrie les cite dans ſes *Stromates*.

II. CASSIEN, (Jean) Scythe, ou plutôt Gaulois de nation, ſelon l'*Hiſtoire littéraire de France*, ſortit d'une famille illuſtre & chrétienne. Ayant été élevé parmi les Solitaires de la Paleſtine & de l'Égypte, il ſe propoſa de bonne heure leur exemple à ſuivre. Il s'enfonça, avec *Germain* ſon ami, ſon parent & ſon compatriote, dans les ſolitudes les plus reculées de la Thébaïde. Après avoir admiré & étudié les hommes merveilleux de ces déſerts, il vint à Conſtantinople, & fut fait diacre par *S. Chryſoſtôme*, qui lui avoit ſervi de maître; de là il paſſa à Marſeille, où il fut vraiſemblablement ordonné prêtre. Il fonda un monaſtère d'hommes & un autre de filles, leur donna une règle, & eut ſous lui juſqu'à cinq mille moines. Il mourut vers l'an 433, plein de jours & de vertus. On a de lui: I. Douze livres d'*Inſtitutions Monaſtiques*, & vingt-quatre *Conférences* des Pères du Déſert, traduites en 2 vol. in-8°, 1663, par *Nicolas Fontaine*. II. Un *Traité de l'Incarnation* contre *Neſtorius*, fait à la prière du pape *S. Céleſtin*. Le ſtyle des livres de *Caſſien*, écrits en latin, répond aux choſes

qu'il traite. Il eſt tantôt net & facile, tantôt pathétique ; mais il n'a rien d'élevé ni de grand. *S. Benoît* recommandoit fort à ſes religieux la lecture de ſes conférences. Il y a dans la 13e des propoſitions qui n'ont pas paru conformes à la doctrine de l'Égliſe ſur la grâce. *Caſſien* n'avoit jamais pu goûter celle de *S. Auguſtin*. Il penſoit qu'elle avoit des conſéquences fâcheuſes contre la bonté de Dieu & la liberté de l'homme. Cependant il établiſſoit, conformément à la foi de l'Égliſe, que Dieu eſt le commencement de toute bonne œuvre. *S. Proſper*, diſciple & défenſeur de *S. Auguſtin*, a écrit contre *Caſſien*. La dernière édition des Œuvres de ce ſaint ſolitaire eſt de Leipzig, 1722, in-fol. avec des commentaires & des notes. Il y en a auſſi une édition de Paris, 1642, in-fol. On les trouve dans la *Bibliothèque des Pères*.

CASSIGNEL *ou* CASSINEL, (Gérarde) fille d'un chambellan de *Charles VI*, devint l'une des filles d'honneur de la reine *Iſabeau* de Bavière, & fit les délices de ſa cour par ſon eſprit & ſa beauté. *Charles VII*, n'étant encore que dauphin en devint très-amoureux. « Le roi, & ſon fils, dit *Juvenal des Urſins*, après qu'ils eurent été à Notre-Dame, en 1414, pour faire leurs offrandes & dévotions, partirent de Paris, & étoit le dauphin bien joli, & avoit un bel étendart tout battu d'or, où avoit un K, un cigne & un L. La cauſe étoit pour ce qu'il y avoit une demoiſelle moult belle qu'on nommoit la *Caſſinelle*, de laquelle on diſoit le dauphin amoureux, & pour ce portoit-il le dit *mot*. » On voit par cette citation que les *rébus* datent de loin.

I. CASSINI, (Jean-Dominique) né à Périnaldo, dans le comté de Nice, en 1625, d'une famille noble, s'appliqua d'abord à l'aſtrologie judiciaire; mais en ayant bientôt apperçu la chimérique abſurdité, il paſſa à l'aſtronomie, dont la ſolidité devoit avoir plus de charmes pour un eſprit né pour le vrai. Ses découvertes & ſes ſuccès répandirent bientôt ſon nom dans toute l'Europe. Le ſénat de Bologne le choiſit pour remplacer le Père *Cavalieri* dans la chaire d'aſtronomie. C'eſt dans cette ville qu'il traça une nouvelle Méridienne, plus utile & plus exacte que toutes celles que l'on avoit tracées juſqu'alors. Ce grand ouvrage étant fini, *Caſſini* deſcendit du ciel ſur la terre, pour régler les différends que les inondations fréquentes du Pô, ſon cours incertain & irrégulier, occaſionnoient entre Ferrare & Bologne. Cette dernière ville lui donna, pour récompenſer ſes ſoins, la ſurintendance des eaux de l'état eccléſiaſtique. *Colbert* envia cet homme célèbre à l'Italie. *Louis XIV* le fit demander à *Clément IX* & au ſénat de Bologne, ſeulement pour quelques années, afin de l'obtenir plus facilement. On le lui accorda. Le roi le reçut comme *Céſar* avoit jadis reçu *Soſigène* ; il eut une penſion proportionnée aux ſacrifices qu'il avoit faits. Le pape & Bologne le redemandèrent en vain quelques années après. L'académie des ſciences, dont il étoit correſpondant, lui ouvrit bientôt ſes portes : Il ſe montra digne d'elle par pluſieurs *Mémoires*. Il mourut le 14 ſeptembre 1712, à 88 ans. Il perdit la vue, comme *Galilée*, dans les dernières années de ſa vie; ce malheur ne lui ôta rien de ſa gaieté. Sa vie fut auſſi unie que ſon caractère, plein de modeſtie, de candeur & de ſimplicité. Il ne connut les cieux, que pour adorer

plus profondément le Créateur, dont ils racontent la gloire. Il communiquoit avec plaiſir ſes découvertes & ſes vues, ſans craindre qu'on les lui enlevât, parce qu'il étoit plus touché du progrès des ſciences que de ſa propre gloire. On a de lui un *Traité touchant la Comète* qui parut en 1652-53-64; un *Traité de la Méridienne de Saint-Pétrone*, 1656, in-folio; pluſieurs *Traités ſur les Planètes*, & des *Mémoires* eſtimés. Ce fut lui qui découvrit, en 1671, le 3e & le 5e ſatellites de Jupiter; il découvrit les deux premiers en 1684. Il inventa la méthode de repréſenter les éclipſes de ſoleil pour tous les habitans de la terre. La Méridienne de l'Obſervatoire de Paris, commencée par *Picard*, fut continuée par notre aſtronome & par *la Hire*. *Voyez* ſon éloge dans ceux de *Fontenelle*.

II. CASSINI, (Jacques) fils du précédent, & ſon ſucceſſeur à l'académie des ſciences, naquit à Paris le 18 février 1677. Il hérita des talens de ſon père. Il manquoit à la Méridienne de France une perpendiculaire: il la décrivit en 1733, depuis Paris juſqu'à Saint-Malo, & la prolongea en 1734, depuis Paris juſqu'au Rhin, près de Strasbourg. Il mourut le 16 avril 1756, à 84 ans, dans ſa terre de Thury, près de Clermont en Beauvoiſis. Il étoit maître des comptes. Les *Mémoires* de l'académie ſont ornés de pluſieurs de ſes obſervations. Il eſt compté parmi les aſtronomes qui connoiſſoient le mieux le ciel. On a de lui deux ouvrages très-eſtimés: I. Les *Élémens d'Aſtronomie*, avec les *Tables* aſtronomiques, 1740, 2 vol. in-4.° II. *Grandeur & figure de la Terre*, 1720, in-4.°

III. CASSINI DE THURY, (Céſar-François) fils du précédent, noble Siennois, maître des comptes, directeur de l'Obſervatoire de la ſociété royale de Londres, de l'inſtitut de Bologne, des académies de Berlin & de Munich, penſionnaire & aſtronome de l'académie des Sciences, naquit à Paris le 17 juin 1714. Les ſoins de ſon père, aidés des heureuſes diſpoſitions du fils, eurent un tel ſuccès, qu'il calcula à dix ans les phaſes de l'éclipſe totale du Soleil, qu'on attendoit pour l'année 1727. Reçu à l'académie des Sciences, en 1735, comme adjoint ſurnuméraire, à l'âge de 21 ans, il s'occupa de la vérification de la méridienne qui paſſe par l'Obſervatoire, & y corrigea quelques petites erreurs. On forma bientôt après le projet de faire une deſcription géométrique de la France; le jeune *Caſſini* s'attacha à ce travail avec toute l'activité de ſon âge, & il y conſacra, juſqu'à ſa mort, une partie de ſon attention. On envoya des ingénieurs & des arpenteurs dans toute l'étendue du royaume, pour lever des plans & tracer des cartes, où les plus petits détails ſont rendus avec fidélité. Les géographes ne ſe ſont pas bornés à marquer tous les objets, même juſqu'à des chaumières iſolées; ils y ont figuré le terrain autant qu'il a été poſſible. Le gouvernement accorda des encouragemens à cette entrepriſe intéreſſante, & *Caſſini*, qui avoit ſollicité ces encouragemens, a eu la conſolation de voir terminer preſqu'entièrement un travail ſi long & ſi difficile. Il mourut de la petite vérole, le 4 ſeptembre 1784. Son caractère étoit franc & ouvert. Son ame paroiſſoit inacceſſible à la haine, mais très-ſenſible à l'amitié. Il eut des liai-

ſons dans les différentes claſſes de la ſociété, & ne fut déplacé dans aucune. Eſtimé des magiſtrats, ſes confrères, par ſa probité, il étoit cher à ſes confrères de l'académie, par ſa ſimplicité & ſa douceur. Quoiqu'admis dans la familiarité des grands, il ſut conſerver leur eſtime. On l'a blâmé quelquefois d'avoir trop cherché à ſe rapprocher d'eux; mais du moins, ſi on lui reprocha des motifs de vanité dans ſes liaiſons, il dut être exempt des ſoupçons d'intérêt, puiſqu'elles ne lui procurèrent ni fortune, ni places, ni titres. Le deſir de perfectionner l'aſtronomie & la géographie, lui avoit fait entreprendre quelques voyages. Il étoit à Vienne, en juin 1761, lors du paſſage de Vénus, & il avoit été accueilli par l'empereur *François*, l'impératrice-reine, & divers autres princes de l'empire, avec la diſtinction qu'il méritoit. On a de lui: I. une *Relation* de deux voyages faits en Allemagne, 1763, in-4.° II. *Opuſcules* aſtronomiques, 1771, in-4.° III. Des additions aux *Tables Aſtronomiques* de ſon père. IV. L'édition des *Obſervations* du même, ſur la comète de 1531 & 1682, Paris, 1759, in-12. V. Pluſieurs *Mémoires*, dans ceux de l'académie. Le comte de *Caſſini*, ſon fils, directeur de l'Obſervatoire, & membre de l'académie des Sciences, a ſuivi les traces de ſon père & de ſes deux aïeux.

I. CASSIODORE, fils d'un guerier qui avoit repouſſé les Vandales, qui venoient de faire une irruption dans la Sicile, ſe montra digne héritier des vertus de ſon père, & fut également propre à la guerre & aux affaires. *Valentinien III* lui confia une portion de l'adminiſtration publique, & il eut lieu de ſe féliciter de ſon choix. Le farouche *Attila*, arbitre du deſtin de l'Italie, menaçoit d'envahir les plus riches provinces de l'empire. *Valentinien*, trop foible pour l'arrêter dans le cours de ſes conquêtes, ſe ſervit de la dextérité de *Caſſiodore*, dans les négociations, pour détourner ce fléau des nations. Il le choiſit pour ambaſſadeur auprès de ce roi Barbare, accoutumé à parler aux rois comme à des eſclaves. *Caſſiodore* eut à eſſuyer ſes hauteurs inſultantes; mais il oppoſa une indifférence dédaigneuſe à ce coloſſe d'orgueil; & ſes réponſes fières, ſans être outrageantes, donnèrent au Barbare une haute idée des forces de *Valentinien*. *Attila*, dépouillé de ſa férocité, adopta un ſyſtème pacifique, & conçut tant d'eſtime pour l'ambaſſadeur, qu'il lui demanda ſon amitié. L'empire recueillit avec reconnoiſſance le fruit de cette négociation. L'empereur voulut reconnoître ſes ſervices, par des terres & des dignités, qu'il eut la générosité de refuſer; &, content de ſa fortune, il ſe crut aſſez récompenſé, par la gloire d'avoir défendu l'Etat. Il ſe retira dans une contrée délicieuſe de l'Abruzze, pour y jouir de lui-même. Il mourut dans le château où il étoit né.

II. CASSIODORE, (*Magnus-Aurel. Cassiodorus*) Calabrois, d'une illuſtre famille, premier miniſtre du roi *Théodoric*, conſul en 514, préfet du prétoire ſous *Athalaric*, *Théodat*, & *Vitigès*; quitta le monde après la chûte de ce dernier prince, vers l'an 540. Il bâtit un monaſtère près de ſa patrie, & s'y retira à l'âge de 70 ans, ne s'occupant que de ſon ſalut. Sa ſolitude offroit toutes ſortes de commodités, des

réſervoirs

réſervoirs pour le poiſſon, des fontaines, des bains, des horloges au ſoleil & à l'eau, une bibliothèque auſſi riche que bien choiſie. C'eſt dans cette retraite qu'il mit au jour ſon *Commentaire ſur les Pſeaumes*, & ſes *Inſtitutions des divines Ecritures*, recueil de règles pour ſes moines ſur la maniere de les étudier. Il indique les principaux auteurs de la ſcience eccléſiaſtique, théologiens, hiſtoriens, aſcétiques. Il leur propoſe pour travail manuel de tranſcrire des livres; approuvant l'agriculture & le jardinage, pour ceux de ces ſolitaires, peu propres aux lettres. Il leur cite des livres, qui traitent de cette matière. Outre ces ouvrages, on a encore de lui une *Chronique* & des *Traités Philoſophiques*; celui de l'*Ame*, eſt un des meilleurs. Le ſtyle de *Caſſiodore* eſt aſſez pur pour ſon temps, & aſſez ſimple, quoique plein de ſentences & de penſées morales. Il avoit coutume de dire: « Qu'on verroit plutôt la nature errer dans ſes opérations, qu'un ſouverain, qui ne donne pas à ſa nation un caractère ſemblable au ſien. » *Faciliùs errare naturam, quàm principem formare rempublicam diſſimilem ſibi.* Il mourut ſaintement en 562, âgé de plus de 93 ans. Le père de *Ste-Marthe*, mort ſupérieur-général de la congrégation de Saint-Maur, a écrit la *Vie* de cet auteur, & l'a accompagnée de ſavantes notes. Les PP. *le Nourry* & *Garet*, ſes confrères, avoient publié une bonne édition de ſes Œuvres en 1679, à Rouen, deux vol. in-fol. Le marquis *Maffei* fit imprimer en 1721, à Vérone, un ouvrage qui n'avoit pas encore vu le jour. Il eſt intitulé: *Caſſiodori Complexiones in Epiſtolas, Acta Apoſtolorum & Apocalypſim*, in-8.° On le réimprima à Londres, l'année ſuivante. *Voyez* JORNANDÈS.

CASSIOPÉE, femme de *Céphée*, roi d'Ethiopie, & mère d'*Andromède*, fut aſſez vaine, pour prétendre ſurpaſſer en beauté les Néréides. *Neptune* vengea ſes nymphes, en ſuſcitant un monſtre marin qui déſola le pays. Pour appaiſer ce dieu, *Andromède* fut expoſée ſur un rocher. Le monſtre s'élançoit pour la dévorer, lorſque *Perſée*, monté ſur Pégaſe, le terraſſa & le tua. *Caſſiopée* fut placée, avec ſa famille, au nombre des conſtellations.

I. CASSIUS VISCELLINUS, (*Spurius*) ſe diſtingua contre les Sabins, fut trois fois conſul, une fois général de la cavalerie, & obtint l'honneur du triomphe deux fois. Son humeur remuante lui fit des ennemis. On l'accuſa d'aſpirer à la royauté. Ayant été nommé conſul, avec *Proculus-Virginius*, l'an de Rome 268, il propoſa la loi *Agraire*. Par cette loi, il étoit ordonné, qu'après avoir fait un dénombrement des terres conquiſes, dont les nobles s'étoient emparées, ou qu'ils s'étoient fait adjuger à vil prix, on les partageroit également entre tous les citoyens. En portant un décret qui devoit cauſer tant de troubles, *Caſſius* n'avoit d'autre objet que de ſe rendre le maître de Rome. D'autres ambitieux, dans des temps très-poſtérieurs, ont eu le même deſſein. Le peuple pénétra ſes intentions perfides. Non-ſeulement il ne le ſeconda point; mais il l'abandonna même au reſſentiment de la nobleſſe, qui le fit périr, ſans pourtant avoir l'adreſſe de détourner ſur la loi de *Caſſius*, la haine qu'on portoit à ſon auteur. Il fut préci-

pité du mont Tarpéïen. Sa maiſon fut raſée, & on bâtit à la place un temple à la déeſſe *Tellus*. — Il ne faut pas le confondre avec *Cassius Brutus* jeune Romain, qui ſe laiſſa corrompre pour de l'argent, & promit d'ouvrir une porte de Rome dans la guerre contre les Latins. Ayant été pris ſur le fait, il s'enfuit dans le temple de *Pallas*, comme dans un aſile inviolable; mais ſon père en fit fermer les portes, & l'y fit mourir de faim.

II. CASSIUS LONGINUS, (*Lucius*) préteur Romain, dont le tribunal redoutable étoit appelé l'*Ecueil des accuſés*. On lui attribue la maxime *Cui bono?* dont le ſens eſt, que tout coupable, de quelque crime que ce ſoit, le commet par intérêt. Il vivoit l'an 113 avant J. C.

III. CASSIUS LONGINUS, (*Caïus*) d'abord queſteur ſous *Craſſus*, ſe ſignala enſuite contre les Parthes, & les chaſſa de Syrie. Etant entré dans le parti de *Pompée*, il fut défait comme lui à la bataille de Pharſale, l'an 48 avant J. C. *Céſar* lui laiſſa la vie; mais cet ingrat ne s'en ſervit que pour conſpirer contre celle de ſon libérateur. Ses menées furent longtemps cachées. *Céſar*, les ayant découvertes, répondit à ſes amis, qui lui conſeilloient de ſe défier d'*Antoine* & de *Dolabella*: *Ce ne ſont pas ces beaux garçons, ces hommes parfumés, que je dois appréhender; mais plutôt ces hommes pâles & maigres, qui ſe piquent d'auſtérité.* Un jour il fit mettre au bas d'une ſtatue, élevée à l'honneur de *Brutus*, l'auteur de la liberté de ſa patrie: *Utinam viveres!* « Plût à Dieu que tu vécuſſes encore! » Une autre fois il répandit un billet, avec ces mots: *Tu n'es pas ſans doute le vrai Brutus, car tu dors.* Ces trames ſourdes étoient employées, pour que *Brutus* donnât le premier ſignal de la perte du tyran. *Céſar* fut maſſacré. Un des conjurés ne ſachant comment porter ſes coups: *Frappe*, dit *Caſſius*, *quand ce devroit être à travers mon corps.* *Octave* & *Antoine* ſe réunirent bientôt contre les conſpirateurs. Ils les atteignirent à Philippes; *Caſſius* y fut défait par *Antoine*, tandis que *Brutus* remportoit une victoire complète ſur *Octave*. *Caſſius*, s'imaginant que tout étoit déſeſpéré, ſe retira dans ſa tente, & s'y fit donner la mort par un de ſes affranchis, l'an 42 avant J. C. *Voyez* à l'art. ANTOINE, n° III, une réponſe de *Caſſius* à ce Romain. C'eſt à lui que *Brutus* donna le nom de *dernier des Romains*. — *Velléius-Paterculus* a dit, en faiſant le parallèle de *Brutus* & de *Caſſius*: « Que celui-ci étoit meilleur capitaine, & que l'autre étoit plus honnête homme, de façon qu'on devoit préférer d'avoir *Brutus* pour ami, & craindre davantage d'avoir *Caſſius* pour ennemi. » *Caſſius* étoit ſavant; il aimoit & protégeoit les lettres. C'étoit un Epicurien, mais ſans dérèglement extérieur. Fier, ambitieux, hardi, la doctrine qu'il avoit embraſſée devoit le rendre peu ſcrupuleux ſur les devoirs de la juſtice & de la vertu. Il avoit d'ailleurs le coup d'œil bon. Ce fut contre ſon avis qu'on livra la bataille de Philippes: il vouloit, avec raiſon, laiſſer détruire par la famine l'armée ennemie qui manquoit de tout.

IV. CASSIUS, (*Avidius*) célèbre capitaine Romain, ſe diſtingua par ſa valeur & par ſa conduite ſous les empereurs *Marc-Aurèle* & *L. Vérus*. Pluſieurs années

après la mort de celui-ci, arrivée l'an 169 de Jéſus-Chriſt, *Caſſius* ayant été ſalué empereur en Syrie, fut tué par trahiſon, trois mois après, & ſa tête envoyée à *Marc-Aurèle*, l'an 175. *Voyez* MARC, n° VIII.

V. CASSIUS SCÆVA, ſoldat de *Jules-Céſar*, ſe ſignala en pluſieurs occaſions ſur terre & ſur mer. Etant aſſiégé par un lieutenant de *Pompée* dans un château près de Dyrrachium, ville de Macédoine, où il commandoit, il ſoutint tous les efforts des ennemis avec un courage invincible. Un préſent de deux mille écus fut la récompenſe de ſa bravoure. Elle n'éclata pas moins ſur mer, lorſque *Céſar* rendit la Grande-Bretagne tributaire. *Caſſius ſcæva* s'étant embarqué avec quatre de ſes compagnons dans une chaloupe, & l'ayant attachée à un rocher proche de l'iſle, bordée d'un grand nombre d'ennemis, ceux-ci vinrent fondre ſur lui. *Caſſius* ne perdit point courage, quoique ſes compagnons l'euſſent lâchement abandonné. Il ſe défendit ſeul contre tous, juſqu'à ce qu'étant bleſſé en pluſieurs endroits, il ſe jeta dans la mer & ſe ſauva à la nage. *Céſar* vint le recevoir à bord, & louant ſa valeur en préſence de l'armée, il le fit centurion.

VI. CASSIUS, poëte tragique latin de la ville de Parme, dont *Horace* fait l'éloge dans la Satire dixième du livre premier, étoit tribun des ſoldats dans l'armée de *Brutus* & *Caſſius* à la journée de Philippes. Après la mort de ces grands-hommes, il demeura dans le parti de *Sexte-Pompée*; mais que dans la ſuite il ſe ſoit donné à *Antoine* & l'ait ſervi utilement, c'eſt ce qu'on ne croira pas. Il fut toujours ennemi déclaré d'*Auguſte*, qu'il appeloit par mépris *PETIT FILS DE BOULANGER*. Après la défaite d'*Antoine* à Actium, *Caſſius* ſe retira à Athènes. *Auguſte* qui le ſut, y envoya *Quintilius Varus* avec ordre de s'en défaire. Celui-ci l'ayant trouvé dans ſon cabinet, occupé à compoſer, le tua & le brûla avec ſes livres & ſes écrits.

VII. CASSIUS, *Voyez* II. DION.

CASTAGNO, (André del) fut le premier peintre de Toſcane qui connut la manière de peindre à l'huile. *Dominique de Veniſe*, qui l'avoit appriſe d'*Antoine de Meſſine*, étant venu à Florence, *André del Caſtagno* rechercha ſon amitié, & tira de lui ce beau ſecret. Il conçut enſuite une ſi cruelle jalouſie contre *Dominique*, ſon ami & ſon bienfaiteur, que, ſans avoir égard aux obligations qu'il lui avoit, il l'aſſaſſina un ſoir. *Dominique* n'ayant point reconnu ſon meurtrier, ſe fit porter chez ce cruel ami dont il ignoroit la perfidie, & mourut entre ſes bras. *Caſtagno* étant au lit de la mort, déclara cet aſſaſſinat, dont on n'avoit pu découvrir l'auteur. Il fut enterré avec la haine & l'indignation publique. Dès qu'il eut appris le ſecret de *Dominique*, il fit pluſieurs ouvrages dans Florence, qui furent admirés. Ce fut lui qui travailla, en 1478, au tableau que la république fit faire, où étoit repréſentée l'exécution des conjurés qui avoient conſpiré contre les *Médicis*.

CASTAING, (N...) ſavant ingénieur, inventa vers 1680 la machine à marcher ſur tranche, qui fut miſe en œuvre dans toutes nos monnoies ſous le règne de *Louis XIV*. Ce monarque récom-

penſa magnifiquement l'inventeur, qui mourut à Paris au commencement du dernier ſiècle.

CASTALDI, (Corneille) naquit à Feltri, d'une famille ancienne, en 1480. Il s'adonna en même temps au barreau & à la poéſie, égayant la ſéchereſſe de la juriſprudence par le charme des vers. Sa patrie l'ayant chargé de ſes intérêts auprès des Vénitiens, il obtint tout ce qu'elle demandoit. Les grands & les gens-de-lettres le regrettèrent également. Padoue, où il ſe fixa par le mariage, lui doit l'établiſſement d'un collége. Il finit ſes jours en 1537, à 57 ans. Ses *Poéſies*, long-temps ignorées, ont été publiées pour la première fois par les ſoins de l'abbé *Conti*, Vénitien, 1757, in-4.° On y trouve des pièces italiennes & des pièces latines : les premières offrent beaucoup de facilité, & une grande abondance d'images : les ſecondes reſpirent le goût de l'antiquité. La *Vie* de l'auteur, écrite avec une élégante ſimplicité par un patricien de Veniſe, eſt à la tête de ce recueil eſtimable.

CASTALIE, (Mythol.) nymphe aimée d'*Apollon*, & métamorphoſée par ce Dieu en fontaine, dont les eaux inſpiroient le goût de la poéſie. La Pythie en buvoit avant que de s'aſſeoir ſur le trépied & de prononcer ſes oracles.

CASTALION, CASTILION, CASTILLON, *ou plutôt* CHATEILLON qui étoit ſon vrai nom, (Sébaſtien) naquit en 1515 dans les montagnes du Dauphiné. L'étude des langues ſavantes, & ſurtout de l'hébraïque & de la grecque, lui acquit l'eſtime & l'amitié de *Calvin*. Ce patriarche des Réformés lui procura une chaire au collége de Genève; mais depuis s'étant brouillé avec lui, à cauſe de ſon peu de docilité pour le ſyſtême des Calviniſtes ſur la prédeſtination, le magiſtrat de Genève, tout dévoué à *Calvin*, le força de ſortir de cette ville. Baſle fut ſon aſile : il y enſeigna le grec, & y mourut, en 1563, à 48 ans. On a de lui pluſieurs ouvrages, dont les principaux ſont : I. Une *Verſion latine & françoiſe de l'Ecriture*, Baſle 1556, in-fol. La françoiſe, imprimée à Baſle en 1555, in-folio, eſt très-rare. Dans ces deux traductions, il ne garde pas le caractère d'un interprète des livres ſaints, il leur donne un tour entièrement profane. Son ſtyle affecté, efféminé, ſurchargé d'ornemens, eſt indigne du ſujet, & fait diſparoître cette ſimplicité noble, ce ton de candeur & de force, que l'on remarque dans les originaux. Il manque, d'ailleurs, d'exactitude & de fidélité; & dans la verſion latine il ne parle pas toujours bien la langue, quoiqu'il coure après les termes polis & élégans. La verſion françoiſe qui eſt d'ailleurs d'un ſtyle inſupportable aujourd'hui, eſſuya beaucoup de contradictions de la part des Catholiques & des Proteſtans. II. Quatre livres de *Colloquia ſacra*, Baſle 1565, in-8.° Ce ſont des *Dialogues* ſur les principales hiſtoires de la Bible : petit ouvrage écrit purement, mais qui n'eſt pas toujours conforme à la doctrine Catholique. III. Une *Verſion* latine des *Vers Sibyllins*, avec des remarques. IV. Une édition des trois premiers livres de l'*Imitation de Jéſus-Chriſt*, en meilleur latin que ne l'eſt celui de l'original : entrepriſe inutile, puiſque dans cet ouvrage, ainſi que dans l'Ecriture ſainte, on cherche l'onction & la ſolidité, & non les agrémens du ſtyle. V. Un *Traité* polémique, pour prouver que *les Magiſtrats ne*

peuvent punir ceux qui ſe rendent coupables d'héréſie. Quoique les principes de ce livre puiſſent ſouffrir des contradictions, ils ont une force ſupérieure contre la conduite fière, intolérante & deſpotique de *Calvin.* Ce fut apres la cataſtrophe de *Servet* que *Caſtalion* l'écrivit. VI. Une *Traduction* latine des *Dialogues* de *Bern. Ochin*, dont il avoit embraſſé, dit-on, les ſentimens ſur la polygamie. *Caſtalion*, qui avoit commencé par le Calviniſme, finit par une indifférence marquée pour toutes les religions. Il fut accuſé de favoriſer les erreurs des Anabaptiſtes, de penſer ſur la grace en Pélagien, & de ne pas croire beaucoup à la Providence.

CASTANEDA, *Voy.* FERDINAND, n° XIII.

CASTANIER D'AURIAC, auteur du roman des *Amours de Carite & Polidore*, étoit avocat-général au grand-conſeil, & mourut en 1762. Son ouvrage eſt, ſelon *Quarlon*, bien fait, bien écrit, d'une ſimplicité touchante, & le coſtume grec bien obſervé.

I. CASTEL, (Edmond) chanoine de Cantorbery, ſavant dans les langues orientales, étoit né en 1606, à Halley dans le comté de Cambridge, & profeſſa l'arabe à Londres avec beaucoup de diſtinction. La *Bible Polyglotte* de cette ville eſt dûe principalement à ſes ſoins. On lui eſt encore redevable du *Lexicon Heptaglotton*, à Londres, 1659, 2 vol. in-fol.: Dictionnaire en ſept langues, qui affoiblit ſes yeux & ruina ſa fortune, en lui acquérant un nom célèbre. Il mourut en 1685, accablé de dettes, & regretté des ſavans.

II. CASTEL, (Pierre) de Meſſine, profeſſeur de médecine à Rome, & directeur du Jardin botanique de ſa patrie; a publié *Hortus Meſſanenſis*, 1640, in-4°, figures. *De Smilace aſperâ*, 1652, in-4.°

III. CASTEL, (François Perard) de Vire en Normandie, avocat au grand-conſeil, banquier expéditionnaire en cour de Rome, mourut en 1687. Il laiſſa pluſieurs ouvrages, où la théorie & la pratique des matières de bénéfice ſont expoſées ſavamment. Les plus recherchés ſont: I. Ses *Queſtions notables ſur les matières bénéficiales*, Paris 1689, 2 vol. in-fol. II. *Définitions du Droit Canon*, Paris 1700, in-fol., avec les remarques de *Dunoyer.* III. *Règles de la Chancellerie Romaine*, 1685, in-folio.

IV. CASTEL, (Louis-Bertrand) géomètre & philoſophe, né à Montpellier en 1688, Jéſuite en 1703, ſe fit connoître à *Fontenelle* & au Père *de Tournemine* par des ébauches qui annonçoient de plus grands ſuccès. Le jeune homme étoit alors en province: ils l'appelèrent dans la capitale. *Caſtel* paſſa de Toulouſe à Paris, à la fin de 1720. Il ſoutint l'idée que ſes eſſais avoient donnés de lui. Le premier ouvrage qu'il mit au jour fut ſon *Traité de la Peſanteur univerſelle*, en 2 vol. in-12, 1724. Tout dépendoit, ſelon lui, de deux principes, de la gravité des corps, & de l'action des eſprits; l'une qui faiſoit tendre ſans ceſſe au repos, l'autre qui rétabliſſoit les mouvemens. Cette doctrine, la clef du ſyſtême de l'Univers à ce qu'il prétendoit, ne parut point telle à l'abbé de *Saint-Pierre.* Quoiqu'ami du mathématicien, il l'attaqua; le Jéſuite répondit. Les écrits de part & d'autre ſuppoſoient beaucoup d'eſprit dans les combattans, mais un eſprit ſingulier. Le ſecond ouvrage du Père *Caſtel* fut ſon *Plan*

d'*une Mathématique abrégée*, Paris 1727, in-4°, qui fut bientôt ſuivi d'une *Mathématique univerſelle*, 1728, in-4.° L'Angleterre & la France applaudirent à cet ouvrage. La ſociété royale de Londres ouvrit ſes portes à l'auteur. Son *Clavecin oculaire* acheva de faire connoître ſon genre d'eſprit naturellement facile, fécond & inventeur. Il fut entraîné par la vivacité de ſon imagination. Ses ſyſtêmes n'étoient d'abord que des hypothèſes; mais peu à peu il croyoit venir à bout de les réaliſer. En qualité de géomètre il pouvoit démontrer l'analogie des ſons & des couleurs; mais il n'y avoit qu'un radoteur millionnaire, qui pût tenter de fabriquer une machine auſſi coûteuſe que celle de ſon *Clavecin*, & dont l'exécution étoit impoſſible. Il faut avouer pourtant que cette chimère a produit des découvertes utiles. Le *Vrai Syſtême de Phyſique générale de* NEWTON, 1743, in-4°, lui fit plus d'honneur dans l'eſprit de certains ſavans; mais il déplut à d'autres. Il reſpectoit le philoſophe Anglois, ſans que ſa doctrine lui parût propre à dévoiler le vrai ſyſtême du Monde. « *Newton* & *Deſcartes*, diſoit-il, ſe valent bien pour l'invention; mais celui ci avoit plus de facilité & d'élévation; l'autre, avec moins de facilité, étoit plus profond. Tel eſt à peu près, le caractère des deux nations: le génie François bâtit en hauteur, & le génie Anglois en profondeur. Tous deux eurent l'ambition de faire un monde, comme *Alexandre* eut celle de le conquérir, & tous deux penſèrent en grand ſur la Nature. » On a encore du Père *Caſtel* un traité intitulé: *Optique des Couleurs*, Paris 1740, in-12, & d'autres productions moins importantes: ce ſont des brochures, ou des extraits répandus dans les *Mémoires de Trévoux*, auxquels il travailla long-temps: *Voyez ce Journal*, au deuxième volume d'avril, 1757. Le ſtyle de *Caſtel* ſe reſſentoit du feu de ſon eſprit & des écarts de ſon imagination. *Monteſquieu* l'appelloit l'*Arlequin de la philoſophie*. Un jour qu'on parloit, devant le célèbre *Fontenelle*, du caractère d'originalité que portent les ouvrages de ce ſavant, quelqu'un dit: *Mais il eſt fou.* — *Je le ſais bien*, répondit *Fontenelle*, *& j'en ſuis fâché, car c'eſt grand dommage! Mais je l'aime encore mieux original & un peu fou, que s'il étoit ſage ſans être original.* Le Père *Caſtel* mourut le 11 janvier 1757, à l'âge de 68 ans. Il s'étoit retiré du grand monde quelque temps avant ſa mort. Il y avoit d'abord été très-répandu, & avoit plu par ſes ſaillies & ſa vivacité. Les gens-de-lettres qui le conſultoient, trouvoient en lui de la complaiſance & des lumières. Il avoit avec eux la ſimplicité que donne l'étude des ſciences exactes. On le trouvoit au milieu de ſes livres, de ſes écrits, de ſon atelier pour le Clavecin oculaire, & d'un nombre infini de pièces ramaſſées confuſément dans le même réduit. L'abbé *de la Porte* publia en 1763, in-12, à Paris ſous le titre d'amſterdam, l'*Eſprit, les ſaillies & ſingularités du Père Caſtel*. L'auteur traite un grand nombre de ſujets; il n'en approfondit aucun: cependant il penſe beaucoup, & quelquefois très-bien.

V. CASTEL, *Voyez* FRÉARD, — & SAINT-PIERRE, n.° II.

CASTEL-BOLOGNÈSE, *Voyez* JEAN, n.° LXXVII.

CASTELLANE, (Boniface de) troubadour, de la noble famille de ce nom, en Provence, eut la

tête tranchée, pour s'être mis à la tête des Marſeillois révoltés contre leur Comte. *Boniface* eut le goût de la poéſie, & y réuſſit. Il aima, & célébra dans ſes vers, une demoiſelle de la maiſon de *Foz*, fille du ſeigneur d'Ières; mais ſon génie ardent réuſſiſſoit mieux dans la ſatire. Après avoir bu, il entroit dans une ſorte de fureur poétique, qui le faiſoit déclamer contre les perſonnes du plus haut rang; auſſi finit-il beaucoup de ſes chanſons par ce refrain : *Bocca, qu'as dich ?* qui ſignifie, *Bouche qu'as-tu dit ?* Comme ſe reprochant la hardieſſe de ſes expreſſions. Après le procès de *Boniface*, tous ſes fiefs furent confiſqués, & réunis au domaine de *Charles* d'Anjou.

CASTELLANUS, *Voyez* III. CHATEL, & I. CHATELAIN.

CASTELLESI, *Voy.* CORNETO.

I. CASTELLI, (Bernard) peintre Gênois, né en 1557, excellent coloriſte, réuſſiſſoit dans le portrait. Il peignit les grands poëtes de ſon temps, & fut chanté par eux. Il grava les figures de la *Jéruſalem délivrée* du *Taſſe*, ſon ami intime. On remarque du génie dans ſes ouvrages, mais trop peu de naturel. Il mourut à Gênes en 1629, à 72 ans, laiſſant pluſieurs tableaux à ſa patrie, à Rome, à Turin, &c.

II. CASTELLI, (Valerio) fils de *Bernard*, né à Gênes en 1625, perdit trop jeune ſon père pour pouvoir profiter de ſes leçons; mais ſon application ſuppléa à ce qu'il auroit pu apprendre ſous un tel maître. Il excella dans les batailles. Ses ouvrages ſont recommandables par le génie & le goût, le coloris & le deſſin. Il mourut en 1659.

III. CASTELLI, (Benoît) célèbre mathématicien Italien, devint abbé du Mont-Caſſin, & l'ami du ſavant *Cavalieri*. On connoît principalement de lui une *Apologie* pour Galilée. Il eſt mort au milieu du 17e ſiècle.

CASTELLOZA, (Donna) paroît Eſpagnole d'après ſon nom. Elle s'établit en Auvergne, où elle aima *Armand de Bréon*, qui devint l'objet de ſes poéſies. « Je vous aime, lui dit-elle, & j'y trouve ma ſatisfaction; quoique tout le monde diſe qu'il ſied mal à une dame, de faire à un chevalier des prévenances d'amour, & de le tenir continuellement auprès d'elle. Ceux qui le diſent ne ſavent pas bien aimer; eſt bien fou, qui me blâme de cet amour : il ne ſait guère ce qui ſe paſſe en moi. »

I. CASTELNAU, (Raimond de) troubadour du 13e ſiècle, attaqua principalement dans ſes poéſies, le luxe, l'avarice du clergé & des moines : « Si Dieu ſauve pour bien manger, dit-il, & pour ne pas payer ſes dettes, les moines noirs, les moines blancs, les templiers & les chanoines auront le ciel. *S. Pierre* & *S. André* ſont bien dupes d'avoir tant ſouffert de tourmens pour un paradis qui coûte ſi peu aux autres. » Il vivoit ſous *Alphonſe X*, roi de Caſtille, dont le règne commença en 1252.

II. CASTELNAU, (Michel de) ſeigneur de *Mauviſſière*, homme de guerre & de cabinet, auſſi ſincère que prudent, étoit d'une famille noble & ancienne. Il fut employé, par *Charles IX* & *Henri III*, dans pluſieurs négociations auſſi importantes que difficiles. Il mourut en 1592, après avoir été cinq fois ambaſſadeur en Angleterre. Les *Mémoires* de ſes négociations, pu-

bliés par *le Laboureur*, 1669, 2 vol. in-folio, réimprimés à Bruxelles en 1731, 3 vol. in folio, ſont au nombre des monumens curieux qui nous reſtent de l'hiſtoire de ſon temps. Ils ſont exacts & impartiaux. Les *Mémoires de Caſtelnau* avoient été déjà imprimés à Paris, en 1521, in-4.° *Le Laboureur* en parle ainſi dans la préface de ſon édition : « Je dirai en faveur de ces Mémoires, qu'il n'y en a pas de plus véritables, & que perſonne ne s'eſt mieux acquité d'un deſſein tel que le ſien, de donner une parfaite connoiſſance de la France, depuis l'an 1559 juſqu'en 1570. Son diſcours eſt pur & ſuccinct, ſes ſentimens ſont beaux & juſtes; on y voit la vérité ſans aucun artifice, un ſavoir ſans affectation, & une expérience ſans faſte & ſans vanité. Auſſi *Caſtelnau* eſt-il le ſeul des hiſtoriens modernes qu'on eſtime avoir moins de paſſion; & les Religionnaires, contre leſquels il a combattu & négocié, n'ont point eu à lui faire de reproches contre ſes Commentaires. Il a fait part au public de toutes ſes connoiſſances, & il n'a rien ignoré de tous les ſecrets du gouvernement dont il a été dépoſitaire, avec *Jean de Morvilliers*, évêque d'Orléans. Leur beauté y a fait trouver un défaut, c'eſt qu'il les ait un peu trop abrégés, & qu'il ne les ait pas pourſuivis plus avant. »

III. CASTELNAU, (Jacques, marquis de) maréchal de France, petit-fils du précédent, ſe ſignala dans pluſieurs ſiéges & combats. Il eut le commandement de l'aile gauche à la bataille des Dunes, le 14 juin 1658, & fut bleſſé deux jours après au ſiége de Dunkerque. Il mourut de ſes bleſſures à Calais, le 15 juillet ſuivant, à 38 ans, un mois après avoir reçu le bâton. *Oſmond* lui attribue mal à propos les *Mémoires* de *Michel de Caſtelnau*. Il eſt vrai qu'il engagea *le Laboureur* à les publier.

IV. CASTELNAU, (Henriette-Julie de) comteſſe de *MURAT*, une des Muſes Françoiſes, étoit petite-fille du maréchal, & héritière de ſa maiſon. Elle épouſa le comte de *Murat*, colonel d'un régiment d'infanterie, & mourut en 1716, à 45 ans. Elle a laiſſé des *Chanſons*, & d'autres petites *Pièces de Poéſie*, répandues dans différens recueils. On a encore d'elle: I. *Les Lutins de Kernoſi*, roman plein d'eſprit & de graces, en 2 parties, in-12. II. Des *Contes de Fées*, en 2 volumes; auſſi ingénieux que peuvent l'être ces ſortes de productions. III. Le *Voyage de Campagne*, 2 vol. in-12, écrit avec agrément.

CASTELVETRO, (Louis de) né à Modène en 1505, prévint favorablement le public par ſes talens. Il auroit pu être heureux dans ſa patrie; mais la fureur de critiquer troubla ſon bonheur, & lui fit des ennemis de ſes meilleurs amis. Leurs vexations l'obligèrent de quitter l'Italie pour l'Allemagne. De retour à Modène, après dix ans d'abſence, il fut accuſé d'avoir traduit en italien un livre de *Mélanchton*, & il fut pourſuivi par le Saint-Office. Comme ſes affaires prenoient un mauvais tour dans ce tribunal, il ſe ſauva à Baſle. On a de lui des *Éclairciſſemens ſur la Poétique d'Ariſtote*, pleins d'eſprit, mais d'une ſubtilité qui dégénère ſouvent en chicane. Le feu ayant pris à la maiſon qu'il habitoit à Lyon, il ſe mit à crier : *Sauvez ma Poétique !* C'étoit en effet le meilleur de ſes ouvrages. Ce ſeroit même un bon livre, ſelon la *Ménardière*, ſi la paſſion de cor-

tredire *Ariſtote* ne lui avoit fait embraſſer d'étranges ſentimens, & s'il n'y avoit pas fait entrer tant de queſtions & de raiſonnemens inutiles. *Dacier* n'en juge pas ſi favorablement: « *Caſtelvetro*, dit-il dans ſa préface ſur la Poétique d'*Ariſtote*, a beaucoup d'eſprit & de ſavoir, ſi l'on peut appeler eſprit ce qui n'eſt qu'imagination, & donner le nom de ſavoir à une grande lecture. Qu'on aſſemble toutes les qualités d'un bon interprète, on aura une juſte idée de *Caſtelvetro*, en prenant le contre-pied. Il ne connoit ni le théâtre, ni les paſſions, ni les caractères, il n'entend ni les raiſons, ni la méthode d'*Ariſtote*, & il cherche bien plus à le contredire qu'à l'expliquer. Il eſt d'ailleurs ſi entêté des auteurs de ſon pays, qu'il ne ſauroit être bon critique. Comme le *Therſite d'Homère*, il parle ſans meſure, & déclare la guerre à tout ce qui eſt beau. Il ne laiſſe pas quelquefois de dire de bonnes choſes; mais elles ne valent pas le temps qu'on perd à les chercher. » Il eſt d'ailleurs fort obſcur, & ne rapporte jamais que la moitié des paſſages qu'il cite, & même quelquefois il n'en rapporte que les premiers mots, qui ne font rien à ſon ſujet, comprenant le reſte qui y a rapport, ſous un *&c cætera*. La première édition de ſa *Poétique*, imprimée à Vienne en Autriche, en 1570, in-4°, eſt recherchée. On fait cas auſſi de celle de Baſle 1576, in-4.° On a encore de lui: *Opere critiche*, 1727, in-4.° Il mourut à Chiavène en 1571, à 66 ans. C'étoit un homme ſobre, réglé, de mœurs irréprochables. Il ne voulut point ſe marier, de peur que le ſoin du ménage ne le détournât de l'étude. Nullement attaché aux richeſſes, il abandonna à un de ſes frères tout ce qu'il poſſédoit. Ses amis avoient en lui un homme ardent & officieux; mais il falloit lui permettre de cenſurer les défauts d'un ouvrage; c'étoit là ſa paſſion. Il ſe fit donc beaucoup d'ennemis; car qui aime à être critiqué?

CASTIGLIO, *Voyez* I. GONZALE.

I. CASTIGLIONE, *Voyez* BENEDETTE (Le).

II. CASTIGLIONE, (Joſeph) poëte & critique, natif d'Ancone, ſe maria à Rome en 1582, devint gouverneur de Corneto en 1598, & mourut vers 1616. Il s'occupoit à faire des vers latins ſur les divers événemens de ſon temps. Il a fait auſſi quelques ouvrages de critique, contenus dans un livre imprimé ſous le titre de *Variæ Lectiones & Opuſcula*, Rome 1694, in-4.°

CASTIGLIONI, *ou* CASTELLION, (Balthaſar) poëte Italien, né à Caſatico dans le Mantouan, en 1478. Nommé ambaſſadeur du duc d'*Urbin* auprès de *Henri VIII* roi d'Angleterre, il reçut, de ce prince, l'ordre de la Jarretière. Il épouſa enſuite *Hippolyte Torella*, femme d'une grande beauté, & d'un génie au deſſus de ſa beauté. Cette union, formée par l'amour & par la conformité des goûts, ne dura que quatre ans. *Léon X*, pour le conſoler de la mort de ſa femme, voulut lui donner le chapeau de cardinal. *Clément VII*, neveu de ce pontife, eut pour *Caſtiglioni* la même conſidération que ſon oncle: il l'envoya auprès de *Charles-Quint* traiter des affaires du ſaint-ſiége, de l'Egliſe & du pape; *Caſtiglioni* gagna entièrement les bonnes graces de ce prince. Il étoit auſſi brave guerrier qu'habile négociateur. L'empereur le nomma

à l'évêché d'Avila. Ce prélat illuſtre mourut à Tolède en 1529, à 51 ans, pleuré par le pape & par l'empereur. Ses ouvrages, en vers & en proſe, lui acquirent la réputation de grand poëte & d'écrivain délicat. Son *Courtiſan*, appelé par les Italiens un LIVRE D'OR, eſt une production toujours nouvelle, malgré les changemens des mœurs. Qui pouvoit mieux donner des préceptes aux courtiſans, que celui qui avoit également plu dans tant de cours différentes, à Paris, à Londres, à Madrid? Cet ouvrage à été traduit en françois; mais quelque bien qu'on le rende, la verſion ſera toujours au-deſſous de l'original. La première édition, donnée en 1528, in-folio, à Veniſe, eſt peu commune. Les *Poéſies latines* de *Caſtiglioni* réuniſſent, ſi l'on en croit *Scaliger*, l'élévation des penſées de *Lucain*, & l'élégance du ſtyle de *Virgile*. La délicateſſe, la netteté, l'agrément, caractériſent ſes Elégies. Ses *Pièces Italiennes* ſont auſſi eſtimables que les latines, & on peut compter leur auteur parmi ceux qui ont fait le plus d'honneur à ſon ſiècle. On trouve quelques-unes de ces poéſies dans les *Deliciæ Poëtarum Italorum*.

CASTILLO-Y-SAAVEDRA, (Antoine del) peintre, né à Cordoue en Eſpagne, mourut dans la même ville en 1667, âgé de 64 ans. Après la mort de ſon père *Auguſtin Caſtillo*, dont il fut diſciple, il ſe rendit à Séville pour ſe perfectionner dans l'école de *François Zurbaran*. De retour dans ſa patrie, il mérita l'eſtime de ſes compatriotes par ſes ouvrages. Sa réputation s'y eſt même tellement conſervée, que l'on ne paſſe pas pour homme de goût, ſi l'on ne poſsède quelque morceau de cet artiſte. Il a traité avec un égal ſuccès l'hiſtoire, le payſage & le portrait. Son deſſin eſt excellent; mais ſon coloris manque de graces & de bon goût. On dit qu'étant retourné à Séville, il fut ſaiſi d'une ſi grande jalouſie, à la vue des tableaux du jeune *Murillo*, dont la fraîcheur & le coloris l'emportoient de beaucoup ſur les ſiens, qu'il en mourut de chagrin peu de temps après ſon retour à Cordoue.

CASTILLON, (Jean de) comte de *MOUCHAN*, naquit au château de Carboſte près de Mezin en Condomois, vers 1648, de *Michel de Caſtillon*, ſeigneur de Carboſte & baron de Mauveſin; & de *Françoiſe* de *Cous*, nièce d'*Antoine de Cous*, alors évêque de Condom. Son père & ſa mère étant morts lorſqu'il étoit en bas âge, il fut élevé ſous la tutelle de *Pardailhan*, comte de Bonas, ſon proche parent. Son ardeur pour le ſervice ſe développa de bonne heure; elle avoit pour aliment l'exemple de ſes ancêtres, preſque tous militaires. Il entra dans les Mouſquetaires en 1672, & dès la ſeconde année de ſon ſervice dans ce corps, il obtint ſur la brèche de Maſtricht le grade de ſous-brigadier, que lui accorda *Louis XIV*. Ce prince, témoin de ſa valeur, marqua l'eſtime qu'elle lui inſpiroit, en criant: *Je fais Mouchan ſous-brigadier!* Le comte de *Mouchan* ſortit des Mouſquetaires en 1688, pour prendre une compagnie dans le régiment de Bourbonnois. Il ſe diſtingua par ſa bravoure aux ſiéges de Philisbourg, de Manheim & de Frankendal, qui ſe firent la même année. Il ſervit l'année ſuivante en Allemagne ſous le maréchal de *Duras*, & parvint en 1692, à la compagnie de grenadiers qu'il com-

manda au ſiége de Namur, à la bataille de Steinkerque. Il ſe trouva les années ſuivantes dans toutes les actions d'éclat qui ſe paſsèrent en Flandre. Lorſque *Philippe* fut appelé au trône d'Eſpagne, le comte de *Mouchan*, connu de *Louis XIV* pour un homme dont l'eſprit étoit auſſi ſage que le cœur courageux, le choiſit pour être un des ſix gentilshommes qui devoient accompagner le prince. Il le ſuivit donc à *Naples*, & obtint peu de temps après une commiſſion de colonel réformé à la ſuite du régiment de Bourbonnois qu'il avoit quitté. De retour d'Italie il fut fait aide-major général de l'armée d'Allemagne, & ſe ſignala aux batailles de Spire & de Hochſtet. Le défaut d'argent, la diſette de vivres, la foibleſſe du gouvernement & les embarras de l'adminiſtration, avoient produit parmi les troupes Eſpagnoles & Françoiſes, l'indiſcipline & le mécontentement. Le comte de *Mouchan* fut nommé pour aller en Eſpagne faire les fonctions de major-général de l'infanterie, & il s'en acquitta avec autant d'intelligence que de fermeté. Il ſervit en qualité de major-général au ſiége de Gibraltar & à celui de Barcelone, & obtint le grade de brigadier en octobre 1705. La bataille d'Almanza en 1708, fut pour lui une nouvelle occaſion de ſe montrer tel qu'il étoit, homme de tête & de main. Le maréchal de *Berwick* écrivit à *Louis XIV* après cette fameuſe journée, que *le Comte* de Mouchan *méritoit une récompenſe & une diſtinction particulière*. Il fut nommé en effet au mois de mai de la même année colonel d'un régiment d'infanterie de ſon nom. Il auroit recueilli de plus grands fruits de ſes travaux; mais il fut tué l'année ſuivante au ſiége de Tortoſe. Lorſqu'on lui eut annoncé que ſes bleſſures étoient mortelles, il voulut mourir en chrétien, après avoir combattu en héros. Les rois de France & d'Eſpagne lui donnèrent les regrets les plus ſincères; & lorſque l'abbé *de Mouchan* fut préſenté à *Louis XIV*, peu de temps après la mort de ſon frère, ce prince lui dit : qu'*il avoit perdu en lui un de ſes meilleurs Officiers & qu'il travailleroit toujours avec plaiſir à l'avancement de ceux de ſa maiſon*. Cette famille en effet eſt non-ſeulement recommandable par ſon ancienneté, par ſes alliances avec les premières maiſons de la province; mais par l'avantage, infiniment plus précieux, d'avoir fourni depuis quatre ſiècles un grand nombre d'officiers dont le zèle, le courage & l'activité ne ſe ſont jamais démentis.

I. CASTOR & POLLUX, (Mythol.) frères d'*Hélène* & fils de *Léda*, eurent pour pères, celui-ci *Jupiter*, & l'autre *Tyndare*; *Voyez* LÉDA. Ils s'aimoient tellement, qu'ils ne ſe quittoient jamais, ni dans leurs voyages, ni dans leurs autres expéditions. Ils ſuivirent *Jaſon* dans la Colchide, & eurent beaucoup de part à la conquête de la Toiſon d'or. *Jupiter* ayant donné l'immortalité à *Pollux*, celui-ci ſollicita ſon père de lui permettre de la partager avec *Caſtor*. Le dieu y conſentit, à condition qu'ils vivroient & mourroient l'un après l'autre. Cette vie alternative dura juſqu'au temps que les deux frères furent métamorphoſés en aſtres, & placés dans le Zodiaque ſous le nom de la conſtellation des *Jumeaux*. Ce qui a donné lieu aux poëtes de feindre cette viciſſitude au ſujet de *Caſtor* & de *Pollux*, c'eſt que ces étoiles ne paroiſſent jamais toutes deux à la fois ſur l'horizon. Les Romains les hono-

roient dans la fête des Tyndarides. La ville de Céphalonie en Grèce leur rendit un culte particulier, ainſi que celle de Sparte, où ils avoient pris naiſſance, & d'Athènes qu'ils avoient preſervée du pillage. On les croyoit favorables aux navigateurs, & auteurs de ces feux follets qui paroiſſent quelquefois dans l'air & au haut des mâts. *Caſtor* etoit le patron de ceux qui diſputoient le prix de la courſe à cheval ; & *Pollux*, celui des lutteurs. On les voit ſouvent ſur les médailles anciennes, tenant une pique, & ayant une flamme qui s'élève au-deſſus de leurs caſques. Les Lacédémoniens les repréſentoient par deux pièces de bois parallèles jointes aux deux bouts. Cette figure déſigne encore en aſtronomie, la conſtellation des Gemeaux.

II. CASTOR, officier Juif, ſe fit un nom pendant le ſiége de Jéruſalem, par ſon intrépidité. La garde de la ſeconde tour lui avoit été confiée. Ne pouvant plus tenir, il fit ſemblant de vouloir parler à *Tite* ou à *Énée*. Cet *Énée* étoit un Juif retiré dans le camp des Romains. Dès qu'il fut au pied de la murai le, *Caſtor* roula ſur lui une groſſe pierre. *Énée* l'évita; mais un ſoldat qui l'accompagnoit, fut bleſſé. Alors *Tite* fit redoubler le jeu des machines contre la tour. *Caſtor* y mit le feu, & ſe jeta à travers les flammes, où il périt.

III. CASTOR, (Jérôme-Fra-) *Voyez* FRACASTOR.

CASTORIE, (l'évêque de) *Voyez* NÉERCASSEL.

CASTRICIUS, (*Marcus*) magiſtrat de Plaiſance, l'an 85 avant J. C. Refuſant des ôtages au conſul *Cncius Carbo*, qui vouloit engager cette ville dans le parti *Marius* contre *Sylla* ; *Carbo* l dit, pour l'intimider, qu'il avc beaucoup d'épées; *Et moi, bea coup d'années*, repartit *Caſtricius* voulant ſignifier par-là le p qu'il riſquoit, étant ſi avancé âge. — Il ne faut pas le confo dre avec *Titus* CASTRICIUS, c lèbre rhéteur Romain, au ſecoi ſiècle.

CASTRIES, (N. maréchal d parvint, par ſes ſervices militaire au grade éminent de maréchal France. Il commanda avec gloir en cette qualité, une armée Fra çoiſe pendant la guerre de ſe ans, & fut appelé enſuite au m niſtère de la marine, où il mor tra autant d'intelligence que probité. Nommé membre de l'a ſemblée des notables, en 1787 il n'approuva point les change mens politiques qui ſe projetoient & ſortit bientôt après de Franc Il mourut à Wolffenbutel, dans l états du duc de *Brunſwick*, au moi de janvier 1800. Son fils, le du de *Caſtries*, député aux états-gé néraux, ſervoit, en 1795, e Portugal.

CASTRIOT, *Voyez* SCANDER BERG.

I. CASTRO, (Inès de) *Voy* INÈS.

II. CASTRO, (François-Al fonſe de) Franciſcain, nomm à l'archevêché de Compoſtelle mourut, avant que d'en avoir pri poſſeſſion, en 1558, à 36 an Le P. *Feuardent* publia ſes Ou vrages, à Paris en 1578, ave la *Vie* de l'auteur. Le principal eſt ſon *Traité contre les héréſies* Paris, 1534, in-folio, diſpoſ ſelon l'ordre alphabétique de erreurs. L'auteur écrit paſſable ment. Il avoit lu, mais ſan

beaucoup de choix. La réfutation des nouvelles héréſies occupe plus de place chez lui que l'hiſtoire des anciennes, & la controverſe que l'hiſtoire.

III. CASTRO, (Léon de) chanoine de Valladolid, mort en 1580, profeſſeur de théologie à Salamanque, ſoutint aſſez mal à propos, dans un livre latin très-peu connu, que le texte de la Vulgate & celui des Septante ſont préférables au texte Hébreu. Cet ouvrage eſt intitulé : *Apologeticus pro Vulgatâ tranſlatione & LXX*, à Salamanque, 1585, in-folio.

IV. CASTRO, (Paul de) né à Caſtro, fut profeſſeur de droit à Florence, à Bologne, à Sienne, à Padoue. Il avoit d'abord été copiſte de *Balde*, & il acquit tant de ſavoir ſous ce juriſconſulte, qu'on diſoit de lui : *Si Bartholus non eſſet, eſſet Paulus.* On a de lui pluſieurs ouvrages, ſouvent réimprimés, en 8 vol. in-folio. Il mourut l'an 1437. *Cujas* en faiſoit le plus grand cas, & diſoit de lui : *Qui non habet* Paulum de Caſtro, *tunicam vendat, & emat.*

V. CASTRO, (Anne de) née en Eſpagne, a fait pluſieurs ouvrages ingénieux. Celui qui a pour titre : *Eternidad del rei Felippe III*, fut imprimé à Madrid, en 1629. *Lopez de Véga* a beaucoup loué *Anne de Caſtro.*

VI. CASTRO, *Voyez* III. GOMEZ, & III. DIANE.

CASTRUCCIO-CASTRACANI, naquit, ſelon la plus commune opinion, à Caſtruccio en 1281, au milieu des factions qui déchiroient alors l'Italie. Ses parens, *Gibelins*, furent obligés de ſe retirer avec lui à Ancone. *Caſtruccio* les ayant perdus à l'âge de vingt ans, & ne ſachant que devenir, paſſa en Angleterre, où il mérita les bonnes grâces d'*Edouard I*; mais ayant tué un ſeigneur de ſa cour, dont il avoit reçu un ſoufflet, il ſe vit forcé de quitter cette iſle. Retiré en Flandre, il ſignala ſon courage & ſes qualités militaires auprès de *Philippe-le-Bel*, qui le combla de bienfaits. Couvert de gloire, il retourna, l'an 1313, en Italie. Il ſe retira, non pas à Lucques, où les *Guelfes* étoient les maîtres; mais à Piſe, alors la retraite des *Gibelins*. Il rétablit leurs affaires, leur fit ouvrir les portes de Lucques, & força les *Guelfes* d'en ſortir. *Caſtruccio*, cher au peuple par ſa prudence & ſon courage, fut élu gouverneur. Son alliance avec l'empereur *Louis de Bavière*, lui valut les titres de comte du palais de Latran, de duc de Lucques & de ſénateur de Rome. *Caſtruccio* conduiſit ce prince avec les quatre premiers barons Romains, & le fit couronner dans Rome, ſans lui faire prêter ſerment de fidélité. Le légat du pape ne pouvant ſe défendre contre un tel homme, prit le parti de l'excommunier. *Caſtruccio* mourut peu de temps après, le 3 décembre 1328, à 47 ans. Après une victoire ſignalée contre les Florentins, qui furent précipités dans l'Arno (ceux-ci laiſsèrent ſur le champ de bataille vingt mille deux-cent trente-un hommes morts, & il y eut dix mille hommes qu'on ne retrouva point; tandis que le vainqueur ne perdit que treize-cent ſoixante & dix hommes.) *Caſtruccio*, tout couvert de pouſſière & de ſueur, paſſa en revue, le ſoir même, ſes troupes revenant du combat, & prit une pleuréſie dont il mourut. On dit, que ſe ſentant près de ſa fin, il fit appeler près de lui *Paul Guinigi*;

qu'il avoit déſigné pour ſon ſucceſſeur, & lui parla en ces termes : « Mon fils, ſi j'avois pu prévoir que je duſſe mourir, ſans être arrivé au terme où la fortune m'appeloit, je vous aurois laiſſé plus de domaines, moins d'ennemis & de jaloux ; je me ſerois contenté de la principauté de Lucques & de celle de Piſe; je n'aurois pas ſubjugué Piſtoie, je n'aurois pas tant irrité les Florentins ; j'aurois vécu ami de ces deux peuples ; je vous aurois remis, il eſt vrai, un pouvoir moins vaſte ; il eût été plus sûr & plus affermi : mais la fortune, qui veut être l'arbitre des choſes humaines, ne m'a accordé ni aſſez de diſcernement pour la connoître, ni aſſez de temps pour la vaincre. Vous aurez entendu dire, que tout jeune encore, je vins dans la maiſon de votre père, qu'il m'éleva ; il me recommanda, en mourant, tout ce qu'il avoit de plus cher, c'eſt-à-dire, vous : je vous laiſſe de grands états, & j'en ſuis content ; mais je vous les laiſſe foibles & malades, & j'en ai de la douleur : ſouvenez-vous que Lucques n'aimera jamais à vivre ſous vos lois ; ſouvenez-vous que les Piſans ſont inconſtans de leur naturel, & que, tout accoutumés qu'il ſont à être dominés, ils ne ſouffriront jamais qu'un Lucquois les domine. Il vous reſte Piſtoie, qui ne ſauroit vous être bien fidelle, ſoit parce que c'eſt une ville diviſée en elle-même, ſoit parce qu'elle nous en veut, à cauſe des torts que nous venons de lui faire. Que vous dire des Florentins ? c'eſt que la nouvelle de ma mort leur fera plus de plaiſir, qu'ils n'en auroient à conquérir la Toſcane entière. Ne comptez ni ſur l'empereur, ni ſur les Viſconti ; leurs ſecours ſont d'ordinaire lents à partir & plus lents à arriver. Vous ne devez donc rien attendre que de votre prudence, de mon exemple, & de la réputation que vous avez acquiſe. Il importe beaucoup, dans ce monde, de ſavoir ſe connoître ſoi-même, & meſurer les forces de ſon génie, ainſi que celles de ſa puiſſance. Celui qui ne ſe ſent pas capable de régner par les vertus guerrières, ne doit ſonger qu'à régner par les vertus pacifiques ; je vous conſeille de faire votre étude de ces dernières, & de tâcher de jouir, par ce moyen, des fatigues que j'ai eſſuyées, & des obſtacles périlleux que j'ai ſurmontés, par un bonheur que vous pourriez ne pas partager. » *Machiavel* a publié la *Vie* de ce célèbre capitaine, qui étoit ſon héros ; mais il a mêlé le menſonge à la vérité. Elle a été traduite en françois par *Dreux du Radier*. On lui préfère celle d'*Alde Manuce* le jeune, écrite en italien, peut-être avec moins d'élégance, mais avec plus d'exactitude. Elle fut imprimée à Lucques, in-4°, 1590. *Voyez* BUONAMICI, *à la fin.*

CASYAPA, (Mythol.) divinité Indienne, créateur du ciel & de la terre. C'eſt l'*Uranus* des Grecs.

CAT, (Claude-Nicolas le) naquit à Blerancourt, bourg de Picardie, en 1700. Son père, élève du célèbre *Mareſchal*, premier chirurgien du roi, lui fit faire de très-bonnes études à Soiſſons & à Paris. Après avoir porté l'habit eccléſiaſtique pendant dix ans, il le quitta pour étudier en médecine & en chirurgie. Il commença, en 1724, à ſe faire connoître dans la république des lettres, par une *Diſſertation* ſur le balancement des arcs-boutans de l'égliſe de Saint-Nicaiſe de

Rheims, phénomène de phyſique fort curieux. Il compoſa, en 1725, une *Lettre* ſur la fameuſe Aurore boréale qui parut cette année, & qui, étant la premiere qu'on eût obſervée en France, effraya beaucoup le vulgaire. En 1731, il obtint au concours la ſurvivance de la place de chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen. Il s'établit dans cette ville en 1733, & y forma, en 1736, une école publique d'anatomie & de chirurgie. Il raſſembla enſuite les ſavans & les amateurs de la ville, & fit éclore une ſociété littéraire, qui depuis, a été érigée en académie. Il en a été le ſecrétaire perpétuel pour les ſciences. Il étoit correſpondant de l'académie de Paris, doyen des aſſociés regnicoles, de celle de chirurgie de Paris, de l'académie impériale des curieux de la nature à Péteſbourg, de l'inſtitut de Bologne, &c. Le roi, inſtruit de ſon mérite, lui accorda, en 1759, une penſion de 2000, & en 1766, des lettres de nobleſſe, que le parlement & la chambre des comtes de Normandie enregiſtrèrent *gratis*. Il mourut le 21 août 1768, âgé de 68 ans. On a de lui : I. *Diſſertations*, couronnées à l'académie de Chirurgie, depuis 1732, premiere année de ces prix, juſqu'en 1738. C'étoit un athlète redoutable, & pluſieurs académies furent obligées de le prier de ne plus ſe préſenter au concours. II. *Traité des Sens*, en 2 vol. in-8°, Paris 1767 : ouvrage lumineux, plein d'idées profondes, dont quelques-unes ont paru trop hardies. III. *Lettres* concernant l'opération de la Taille. IV. Recueil de *Pièces ſur la Taille*. V. *Diſſertation* ſur l'exiſtence & la nature du fluide des nerfs, qui a remporté le prix à Berlin en 1753. VI. *Mémoire*, qui a remporté le prix de l'académie de Chirurgie en 1755. VII. La *Théorie de l'Ouïe*, 1758, in-8.° VIII. *Mémoire*, qui a remporté le prix à Toulouſe en 1757. IX. *Eloge de M. de Fontenelle*, 1759, in-12, qu'on lit avec plaiſir, parce qu'il y a quelques particularités qui ne ſe trouvent point ailleurs. X. *Traité* de l'exiſtence du fluide des nerfs, 1765, in-8.° XI. *Traité* de la couleur de la peau humaine, 1765, in-8.° XII. *Lettre* ſur les avantages de la réunion du titre de docteur en médecine, avec celui de maître en chirurgie. XIII. *Nouveau Syſtême* ſur la cauſe de l'évacuation périodique du ſexe, 1765, in-8.° L'auteur ne ſe bornoit pas à compiler des obſervations ; il aimoit à combiner des idées, & aimoit peut-être un peu trop celles qui étoient ſyſtématiques. XIV. *Cours abrégé d'Oſtéologie*, in-8°, 1767. *Le Cat* étoit un homme actif, ardent, laborieux, joignant beaucoup d'eſprit & d'imagination à des connoiſſances variées. Il avoit approfondi la théorie de ſon art, & étoit heureux dans la pratique.

CATANÉO, (Chriſtophe) né à Gênes, écrivit en italien, dans le 16e ſiècle, un traité de *Géomancie*, dont *Guillaume Dupréau* a publié une traduction françoiſe en 1558.

CATANOISE, (La) *Voyez* CABANE, & V. ANDRÉ.

CATARIN, *Voyez* CATHARIN.

CATEL, (Guillaume) conſeiller au parlement de Toulouſe, né en 1569, mort en 1626, à 57 ans, étoit un ſavant profond & un bon magiſtrat. Il a laiſſé : I. Une *Hiſtoire des Comtes de Toulouſe*, 1623, in-folio. II. Des *Mémoires* du Languedoc, 1633, in-folio, inférieurs à l'*Hiſtoire* de

cette province, par D. *Vaiſſette*, & où ce Bénédictin a beaucoup puiſé. *Catel* eſt le premier qui ait joint à l'hiſtoire les preuves des faits avancés; mais il n'auroit pas dû mettre ces preuves dans le corps de l'ouvrage. Il paroît avoir aſſez de diſcernement, & il écarte les faits faux ou exagérés.

I. CATELLAN, (Jean de) conſeiller au parlement de Toulouſe, mort en 1700, à 82 ans, fut un magiſtrat recommandable par ſon équité & ſes lumières. On a de lui le *Recueil des Arrêts remarquables du Parlement de Toulouſe*, 1723, 2 vol. in-4°; auxquels on joint les *Obſervations* de *Vedel*, 1733, un vol. in-4.° *Catellan* eſt parfaitement inſtruit, dit *Bretonnier*, de l'eſprit du fait, de ſes circonſtances & des motifs des arrêts. Il avoit, pour ainſi dire, un petit ſénat domeſtique; ſon père étant doyen du parlement, ſon frère préſident dans la première chambre, & ſes deux neveux conſeillers. Cependant ſon recueil n'eſt pas ſi bon que celui d'*Olive*, qu'il contredit ſouvent mal à propos. Cette maiſon, une des plus anciennes de Toulouſe, a produit un grand nombre d'évêques & de magiſtrats, également diſtingués.

II. CATELLAN, (Marie-Claire-Priſcille-Marguerite de) de la même famille que le précédent, naquit à Narbonne en 1662. Son goût pour les lettres l'obligea de fixer ſa demeure à Toulouſe en 1697. Les mêmes études & les mêmes talens, joints aux liens du ſang, l'unirent d'une étroite amitié avec le chevalier *de Catellan*, ſecrétaire perpétuel de l'académie des Jeux-Floraux. Cette compagnie couronna, plus d'une fois, les eſſais poétiques de Mlle *de Catellan*. Son ouvrage le plus applaudi, fut une *Ode* à la louange de *Clémence Iſaure*: cette *Ode* mérita le prix, & ſon auteur obtint peu après des lettres de maîtreſſe des Jeux-Floraux. Cette moderne *Corinne* mourut dans le château de la Maſquère, près de Toulouſe, en 1745, dans la 84e année de ſon âge. L'affabilité, la politeſſe, la diſcrétion, la décence, la bonne opinion d'autrui, étoient ſes qualités diſtinctives; & ces vertus étoient embellies par une taille avantageuſe, par une figure agréable, par les grâces de l'imagination & la délicateſſe d'eſprit.

CATESBY, (Marc) de la ſociété royale de Londres, a publié l'*Hiſtoire naturelle de la Caroline & de la Floride*, 1731 & 1743, 2 vol. in-folio, figures enluminées. Les explications ſont en anglois & en françois.

* CATHALAN, (Jacques) Jéſuite de Rouen, profeſſa, prêcha & dirigea avec ſuccès. Ses talens dans ces trois genres firent honneur à ſa Société. Il étoit né en 1671, & il mourut en 1757, à 86 ans. On a de lui: I. L'*Oraiſon funèbre de la Ducheſſe d'Orléans*, 1723, in-4.° II. Celle de *Monſeigneur, fils de Louis XIV*, in-4.° III. Celle de l'*Electeur de Trèves*, in-4.° Ces pièces offrent quelques paſſages heureux.

CATHARIN, (Ambroiſe) né en 1485, à Sienne, Dominicain en 1515, ſe diſtingua au concile de Trente. Il eut l'évêché de Minori en 1547, & l'archevêché de Conza en 1551; il mourut en 1553, à 68 ans. On a de lui pluſieurs ouvrages, mal écrits & ſans méthode, mais pleins de choſes ſavantes & ſingulières, ſur

ſur beaucoup de points de théologie. On en a une édition de Lyon, 1542, in-8°, & on les trouve à la ſuite de ſes *Enarrationes in Geneſim*, Rome, 1552, in-folio. Il ſoutint que JÉSUS-CHRIST ſeroit venu, quand même le premier homme n'auroit pas péché. Il prétend encore que la chûte des mauvais Anges vint, de ce qu'ils ne vouloient pas reconnoître le décret de l'incarnation. Il avance dans un Traité *de la Réſurrection*, que les enfans morts ſans baptême ſont non-ſeulement exempts de peines, mais qu'ils jouiſſent même d'une félicité convenable à leur état. *Catharin* pouſſoit la liberté de penſer juſqu'à la hardieſſe, & ne ſe piquoit guères de ſuivre *Saint Auguſtin*, *Saint Thomas*, & les autres théologiens. Une de ſes opinions, qui parut d'abord l'une des plus libres, & qui depuis a toujours été ſuivie en Sorbonne, eſt celle ſur l'intention extérieure du miniſtre des ſacremens. Il ſoutint au concile de Trente, qu'il n'étoit pas néceſſaire que le miniſtre eût une intention intérieure de faire une choſe ſacrée; mais qu'il ſuffiſoit qu'il voulût adminiſtrer extérieurement le ſacrement de l'égliſe, quoiqu'il s'en moquât intérieurement. *Catharin* a fait encore un *Commentaire* ſur les Epîtres de *S. Paul*, & les autres Epîtres canoniques; Veniſe 1551, in-fol. On lui attribue auſſi un livre italien, recherché des curieux, intitulé: *Rimedio alla peſtilente dottrina d'Ochino*, Rome, 1544, in-8.° Le vrai nom de *Catharin* étoit *POLITUS LANCELLOTUS*, qu'il quitta à 30 ans, pour ſe faire Dominicain. Il avoit profeſſé le droit avec diſtinction, ſous ſon premier nom.

CATHARRES, *Voyez* NOVAT.

I. CATHERINE, (Sainte) vierge, fille de *Ceſte*, tyran d'Alexandrie, fut martyriſée, dit-on, ſous *Maximin*. On n'a commencé à parler d'elle qu'au neuvième ſiècle. On trouva le cadavre d'une fille ſans corruption, au mont Sinaï en Arabie. Les Chrétiens de ce pays-là, apparemment ſur certains ſignes, le prirent pour le corps d'une martyre. Ils lui donnèrent le nom d'*Aicatarine*, c'eſt-à-dire *pure* & *ſans tache*, lui rendirent un culte religieux, & lui firent faire une légende. Le cardinal *Baronius*, peu content de cette légende, dit « qu'il vaut mieux mettre des faits dans la vie des Saints, que de mêler des choſes incertaines à leur hiſtoire. » Il croit reconnoître *Ste Catherine*, dans le portrait que fait *Euſèbe* d'une femme illuſtre d'Alexandrie, qui réſiſta à la paſſion du Céſar *Maximin*; elle étoit noble, riche & ſavante. Mais *Rufin* ayant nommé cette femme *Alexandrine-Dorothée*, la conjecture de *Baronius* paroît porter à faux. Quoi qu'il en ſoit, les Latins reçurent *Ste Aicatarine* des Grecs, dans le onzième ſiècle, & abrégèrent ſon nom, en l'appelant CATHERINE. Les philoſophes l'ont priſe pour leur patronne, parce qu'on raconte dans ſon hiſtoire, qu'elle diſputa, à l'âge de 18 ans, contre cinquante ſages, qui furent vaincus par elle. L'Egliſe célèbre ſa fête le 25 novembre. — *Voy.* LAUNOY, n° II.

II. CATHERINE DE SIENNE, (Sainte) naquit jumelle d'un teinturier de Sienne, en 1347. Elle embraſſa, à l'âge de 20 ans, l'inſtitut des Sœurs de *S. Dominique*. Ses révélations, ſon zèle & ſes écrits lui firent un nom célèbre. Elle réconcilia les Florentins avec

Grégoire XI, pour lors à Avignon. L'éloquence de la négociatrice fut ſi vive, qu'elle engagea le pontife à quitter les bords du Rhône pour ceux du Tibre. Elle joua un grand rôle dans toutes les querelles du ſchiſme. Les Urbaniſtes ayant remporté quelques avantages ſur les Clémentins, on ne manqua pas de l'attribuer à ſes prières. Elle écrivit de tous côtés en faveur d'*Urbain*, traitant de démons incarnés les cardinaux qui favoriſoient ſon compétiteur, & excitant tous les princes à lui faire la guerre. Elle mourut à Rome, le 29 avril 1380, à 33 ans. Sa *Légende* en italien, Florence, 1477, eſt très-rare : les éditions de 1524, in-4°, & 1626, in-8°, ſont rares auſſi. Sa *Vie* a été écrite en latin par *Jean Pins*, Bologne, 1515, in-4.° Il y en a une en françois, par le P. *Jean de Rehac*, Paris, 1647, in-12. *Catherine* avoit paru par-tout avec éclat, & joui d'un grand crédit par ſon éminente piété, malgré ſa jeuneſſe & ſes viſions. Tantôt elle avoit épouſé JÉSUS-CHRIST, tantôt elle avoit vu la VIERGE. Une imagination vive & échauffée par les jeûnes & les veilles, produiſoit en elle tous ces effets ſurprenans, ſi l'on en croit *Fleury*. Cette Sainte fut canoniſée par *Pie II*, en 1461. Ce pape lui aſſigna un office, dont les hymnes diſoient, qu'elle avoit porté ſur ſon corps la forme des plaies de J. C. Les Franciſcains, jaloux qu'on accordât cet honneur à d'autres qu'à leur ſéraphique fondateur, dénoncèrent cet office à *Sixte IV*, qui avoit été de leur ordre. Ce pontife défendit, même ſous des peines eccléſiaſtiques, de peindre les images de cette Sainte avec les ſtigmates. Il adoucit toutefois ſon décret quelque temps après, & en ôta les cenſures. « Les Cordeliers, dit *Sponde*, auroient mieux fait d'imiter la pauvreté & l'humilité de leur ſaint fondateur, que de vouloir reſtreindre la grâce par ces ſuperbes diſputes : parce que diſputer du mérite des Sts., c'eſt produire des conteſtations inutiles, d'où naiſſent enſuite les jalouſies, l'un ſoutenant un Saint, & l'autre un autre, & chacun s'opiniâtrant avec orgueil, à vouloir que ſon Saint ſoit plus grand que celui d'un autre, comme l'a remarqué l'auteur du livre de l'*Imitation de JÉSUS-CHRIST*. » On attribue à cette Sainte des *Poéſies* italiennes, in-8°, Sienne, 1505 ; quelques *Traités* de dévotion, & des *Lettres*, qui ſont purement écrites en italien : elles parurent à Bologne, en 1492, in-4.° Tous les ouvrages de *Ste Catherine* de Sienne, ont été publiés à Lucques & à Sienne, 1713, en 4 vol. in-4.°

III. CATHERINE, fille de *Charles VI*, roi de France, épouſa *Henri V*, roi d'Angleterre. Après la mort de ce prince, en 1422, elle ſe remaria ſecrètement à *Owen Tider* ou *Tudor*, afin de légitimer les enfans qu'elle avoit eus de lui. Ce *Tider* étoit un ſeigneur du pays de Galles, d'une famille qui avoit régné autrefois en Angleterre. Les hiſtoriens qui aiment à médire, diſent, à ce que prétend le P. d'*Orléans*, qu'il avoit été ſon tailleur. Sa bonne mine, ſon aſſiduité, ſes complaiſances, avoient touché la reine, qui oublia ce qu'elle devoit aux mânes de ſon époux. Ce ſecond mariage fut tenu fort ſecret du vivant de cette princeſſe, & on ne le ſut qu'après ſa mort, qui arriva en 1438. *Tider* fut auſſitôt mis en priſon. Il ſe ſauva quelque temps après ; mais

malheureuſement, ayant été repris pendant les guerres civiles des maiſons d'Yorck & de Lancaſtre, il eut ſur-le-champ la tête tranchée. *Catherine* eut de *Tider* un fils appelé *Edmond*, père de *Henri*, comte de *Richemont*, qui monta ſur le trône d'Angleterre, ſous le nom de *Henri VII*. Cette princeſſe, en ſacrifiant ſa gloire à ſon amour, donna à la Grande-Bretagne une poſtérité, qui ſoutint l'honneur du ſang maternel.

IV. CATHERINE D'ARAGON, fille de *Ferdinand V*, roi d'Aragon, & d'*Iſabelle*, reine de Caſtille, épouſa, en 1501, *Arthus*, fils aîné de *Henri VII*, dit le *Salomon* d'Angleterre. Ce prince étant mort cinq mois après cette union, le nouveau prince de Galles, connu depuis ſous le nom de *Henri VIII*, s'unit à la veuve de ſon frère, avec une diſpenſe de *Jules II*, accordée ſur la ſuppoſition que le mariage n'avoit point été conſommé. *Catherine* n'étoit née ni avec le talent, ni avec le deſir de plaire. Son époux ne tarda pas de s'en dégoûter, & de propoſer un divorce. Cette affaire importante fut plaidée avec deux légats de la cour de Rome, qui travaillèrent inutilement à réconcilier les deux époux. *Henri* fit prononcer une ſentence de répudiation; le pape refuſa de l'autoriſer. *Catherine* ne voulut jamais conſentir à la diſſolution d'un mariage qui faiſoit ſon malheur. Cette fermeté la fit éloigner de la cour pour toujours, en 1531. Il lui fut défendu de prendre, & à la nation de lui donner d'autre titre, que celui de princeſſe douairière de Galles. Le pape caſſa la ſentence de divorce, & ordonna à *Henri* de reprendre *Catherine*: cette princeſſe n'en fut pas moins exilée à Kimbalton, où elle mourut, le 3 janvier 1536, âgée d'environ 55 ans. Quand elle ſe ſentit près de la mort, elle écrivit à ſon mari, qui ne put refuſer des larmes à ſa lettre, & qui ordonna à ſa maiſon de prendre le deuil. Des mœurs ſimples, le goût de la retraite, l'amour de l'ordre, formoient le fonds de ſon caractère. Les ſoins domeſtiques, la prière & le travail, firent ſes occupations. Sa raiſon & ſa vertu furent ſans agrémens, ſans grâces, ſans dignité. Elle étoit plus faite pour un monaſtère que pour une cour. Elle compoſa, dans ſa retraite, des *Méditations* ſur les Pſeaumes, & un *Traité* des plaintes du pécheur.

V. CATHERINE DE MÉDICIS, fille unique & héritière de *Laurent de Médicis*, duc d'Urbin, nièce de *Clément VII*, née à Florence en 1519, annonça de bonne heure beaucoup d'eſprit, de fineſſe & de courage. La blancheur de ſon teint, la vivacité de ſes yeux, la nobleſſe de ſes traits, la mirent au rang des belles femmes de ſon ſiècle. Elle fut mariée par les intrigues du pape ſon oncle, en 1533, au dauphin de France, depuis *Henri II*. A la cour de *François I*, dont elle fut un des ornemens, elle montra, malgré ſa jeuneſſe, ces ſentimens de politique & de diſſimulation, qui l'ont fait regarder comme un modèle en ce genre; vivant également bien, & avec la ducheſſe d'*Etampes*, maîtreſſe de *François I*, & avec *Diane de Poitiers*, maîtreſſe du dauphin, ſon époux. *Voy.* FERNEL. Après la mort de *Henri II*, elle fut deux fois régente du royaume: elle l'avoit déjà été durant le voyage du roi ſon mari en Lorraine, en 1553. Elle le fut la deuxième, pendant la minorité

de *Charles IX*; la troiſième, depuis la mort de ce prince, juſqu'au retour de *Henri III*, alors roi de Pologne. Son objet principal, ſous la minorité de *Charles IX*, fut de diviſer, par l'intrigue, ceux qu'elle ne pouvoit gagner avec de l'argent. Placée entre les Catholiques & les Proteſtans, les *Guiſes* & les *Condés*, elle ſouleva les partis oppoſés, pour reſter ſeule maîtreſſe. Elle accorda aux inſtances des Huguenots, le colloque de Poiſſi en 1561; & l'année d'après, l'exercice public de leur religion, dans la crainte que la jonction du roi de Navarre aux *Guiſes*, ne rendît ce parti trop puiſſant. Lorſque *Charles IX* fut déclaré majeur, elle ſe fit continuer l'adminiſtration des affaires, & brouilla tout comme auparavant. Ayant fait lever des troupes, ſous le prétexte de ſe précautionner contre le duc d'*Albe*, mais réellement pour abaiſſer les Proteſtans; ce parti en prit de l'ombrage, & le royaume fut encore embraſé. *Catherine* avoit allumé la première guerre civile, en favoriſant les Huguenots; elle cauſa la ſeconde, en les irritant. Elle eut beaucoup de part à toutes les actions ſanglantes qui ſuivirent la priſe d'armes. Ce fut en partie par ſes conſeils, que le maſſacre de la *St-Barthélemi* fut ordonné; & elle vit, avec une eſpèce d'indifférence, ce ſpectacle de déſolation & d'horreur. L'air retentiſſoit d'imprécations & de cris menaçans. Le fracas des portes & des fenêtres enfoncées, les coups multipliés de piſtolets & d'arquebuſes, les hurlemens des gens poignardés ou prêts à l'être, le bruit des charrettes, les unes chargées du butin des maiſons ſaccagées, les autres, des corps demi-morts qu'on alloit jeter dans la rivière, tout ſervoit à répandre l'épouvante & la terreur. « Les Huguenots, dit *Deſormeaux*, rencontroient par-tout une deſtinée tragique. On les tuoit ſur les toits, on les précipitoit par les fenêtres; on les égorgeoit dans leur lit, dans les greniers, dans les caves: les femmes dans les bras de leurs maris, les maris ſur le ſein de leurs femmes, les fils aux pieds de leurs pères. On n'épargnoit pas même les enfans à la mamelle. On voyoit des jeunes filles, violées & traînées nues par les cheveux; des femmes groſſes & prêtes d'accoucher éventrées, & juſqu'à de petits garçons précipitant dans la rivière des enfans au berceau. Il y avoit dans les places publiques des monceaux de cadavres, les portes en étoient bouchées; les chambres & les cours des maiſons en étoient pleines, & quelques rues regorgeoient du ſang humain qui couloit dans la Seine à gros bouillons. » *Catherine* doit être peinte aux yeux de la poſtérité, comme coupable d'une partie de ces abominations, puiſqu'elle gouvernoit alors ſon fils; mais elle ſe brouilla avec ce prince ſur la fin de ſa vie, & enſuite avec *Henri III*. Elle mourut en 1589, à 70 ans, regardée comme une princeſſe d'un caractère incompréhenſible. L'auteur de la *Henriade* la peint toujours prête à changer d'intérêts & d'amis, s'uniſſant tantôt avec les uns, tantôt avec les autres. Il reſte une *Lettre*, par laquelle elle remercie le prince de *Condé* d'avoir pris les armes contre la cour. Lorſqu'on lui annonça, ſur un faux bruit, la perte de la bataille de Dreux, que l'on donna d'abord comme gagnée par les Proteſtans: *Hé bien*, dit-elle, *nous prierons Dieu en françois*. Elle voyoit les événemens les plus fâcheux, avec

l'indifférence néceſſaire pour pouvoir y remédier ; elle ſavoit même diminuer l'avantage que ſes ennemis en euſſent pu prendre, par le ſel d'un bon mot. Lorſque le roi de Navarre, qui venoit en 1578 de perdre la Réole, place importante, eut repris Fleurance, très-petite ville aux environs d'Auch, elle ſe contenta de dire, en ſouriant : *C'eſt la revanche de la Réole, le Roi de Navarre a voulu faire chou pour chou, mais le mien eſt plus pommé.* Elle avoit trouvé le moyen de détacher du parti des Proteſtans, un des gentilshommes les plus accrédités, *Uſſac*, qui étant devenu amoureux d'une des filles de la reine-mère, ſe fit Catholique, & livra la Réole, dont il étoit gouverneur. Si on nous la peint quelquefois triſte & abbatue, c'étoit une triſteſſe préparée, un abattement politique, pour ſe ménager des ſecours. C'eſt ainſi que, voyant ſon pouvoir anéanti par le crédit des *Guiſes*, ſous le règne de *François II*, elle plaint ſon état, ſa captivité & celle du roi ſon fils, au prince de *Condé*, & aux chefs des Proteſtans. *Souvenez-vous, mon Couſin*, écrivoit-elle au prince, *de conſerver les enfans, la mère & le royaume, comme celui qui y a le plus grand intérêt, & qui peut compter qu'il ne ſera jamais oublié.* La triſteſſe, les ſoupirs, les larmes même ſur ſon ſort & ſur celui de la maiſon royale, ne lui coûtoient rien dans ces fâcheuſes extrémités. Mais s'agiſſoit-il de faire tête aux revers ? elle affrontoit les périls, même ceux de la guerre, avec toute l'intrépidité d'un héros. Accoutumée aux hasards, pendant le ſiége de Rouen en 1562, elle alloit tous les jours au fort de Sainte-Catherine ; *les canonnades & arquebuſes*, dit Brantôme, *pleuvoient autour d'elle, qu'elle s'en ſouciοit autant que de rien.* Le connétable & le duc de *Guiſe* lui remontrant qu'elle s'expoſoit trop, elle n'en fit que rire, & leur demanda pourquoi elle *s'épargneroit plus qu'eux... ? Eſt-ce que j'ai moins d'intérêt*, ajouta-t-elle, *ou moins de courage que vous ? Il eſt vrai que j'ai moins de force, mais je n'ai pas moins de cœur...* Elle recherchoit avec empreſſement les officiers qui ſe diſtinguoient par leur valeur, & elle aimoit à ſe faire inſtruire de leurs actions, & des occaſions où ils s'étoient ſignalés. Elle les préſentoit enſuite elle-même au roi, & les lui recommandoit, en lui rappelant ce qu'ils avoient fait, ou pour ſa perſonne même, ou pour ſes prédéceſſeurs. S'ils avoient des démêlés enſemble, elle cherchoit à les réconcilier, avec tout le ménagement que leur délicateſſe ſur le point d'honneur pouvoit exiger. Elle prit ce ſoin pour *la Châteigneraie*, pour *Pardaillan*, & pour les braves *Crillon* & d'*Entragues*, au rapport de *Brantôme*. Cette conduite lui gagna le cœur de pluſieurs officiers, qui ne croyoient pas trop haſarder en lui ſacrifiant leur vie. On lui donna même l'éloge de *Mère des Gens-de-guerre*, MATER CASTRORUM, à l'exemple des Romains. Pendant le feu des guerres civiles, elle alloit quelquefois au camp, & y encourageoit les ſoldats ; elle diſſimuloit même leurs murmures. Quelques ſoldats, en la voyant paſſer, en diſoient mille horreurs. Le cardinal de Lorraine, qui les avoit entendus, lui dit qu'*il alloit les faire pendre.* — *Non, non*, *Monſieur le Cardinal*, lui répondit-elle, *laiſſez-les dire. Je veux apprendre à la poſtérité qu'une femme, une Reine & une Italienne, ont ſu commander à leur reſſentiment.* Ceux qui l'ont accuſée d'avarice,

ne l'ont point connue; elle n'aimoit que la dépenſe, & quand on lui oppoſoit l'état d'épuiſement où étoient les finances : *Il faut louer Dieu de tout*, diſoit-elle, *mais il faut vivre*. Prodigue pour ſes plaiſirs, elle n'étoit point économe, lorſqu'il falloit récompenſer les gens de mérite, qui avoient quelques droits à ſes largeſſes : les ſavans & les artiſtes l'éprouvèrent en différentes occaſions; non-ſeulement elle les traitoit avec diſtinction, mais elle ſavoit apprécier leurs ouvrages & leurs talens. Elle fit venir des manuſcrits de Grèce & d'Italie; fit élever les Thuileries, l'Hôtel-de-Soiſſons, où depuis on a bâti la Halle aux blés; on conſtruiſit auſſi par ſes ordres, Saint-Maur-des-Foſſés, Monceaux en Brie, Chenonceaux en Touraine, &c. &c. Quelque indifférente que fût *Catherine de Médicis* pour toutes les religions, elle ne laiſſoit pas d'être ſuperſtitieuſe. Elle croyoit non-ſeulement à l'aſtrologie judiciaire, mais encore à la magie. Elle portoit ſur l'eſtomac une peau de vélin, ou, ſelon quelques-uns, d'un enfant égorgé; elle étoit convaincue que cette peau avoit la vertu de la garantir de toute entrepriſe contre ſa perſonne. Rien ne dévoile mieux la noirceur de ſon caractère, que l'éducation de ſes enfans. Des combats de coqs, de chiens & d'autres animaux, étoient une de leurs récréations ordinaires. S'il y avoit quelque exécution conſidérable à la Grève, elle les y menoit. Pour les rendre auſſi laſcifs que ſanguinaires, elle donnoit de temps en temps de petites fêtes, où ſes filles d'honneur, les cheveux épars, couronnées de fleurs, ſervoient à table demi-nues. Son exemple ne leur prêchoit pas moins le libertinage : *François de Vendôme*, *Trollus de Meſgouez* & pluſieurs autres, furent, dit-on, les conſolateurs de ſon veuvage. Dans la foule de livres faits contre cette princeſſe, les curieux diſtinguent : *Legenda ſanctæ Catharinæ Mediceæ*, 1575, in-8°; & *la vie & les actions de Catherine de Médicis*, par *H. Etienne*, in-12, & dans le *Journal* de l'*Étoile*, en 5 vol. Dans ce dernier libelle, l'auteur la fait deſcendre d'un charbonnier, qui ayant gagné quelque choſe, fit ſon fils médecin. Celui-ci ayant fait une fortune immenſe, donna ſon nom à ſa maiſon, & prit pour armes cinq pilules; c'eſt ainſi que *Henri Etienne* qualifie les cinq tourteaux qui forment les armes des *Médicis*. Toutes les calomnies dont ce libelle infame eſt rempli, ſont à peu près dans ce goût; on ne peut pouſſer plus loin la méchanceté & le menſonge. *Voy.* I. MONTECUCULLI, & V. MONTMORENCI.

VI. CATHERINE DE PORTUGAL, femme de *Charles II*, roi d'Angleterre, & fille de *Jean IV*, roi de Portugal, naquit en 1638, ſon père étant encore duc de Bragance. Elle fut mariée en 1661, à *Charles II*. Elle avoit, dit-on, l'ame plus belle que le corps, & elle eut l'eſtime, mais non le cœur du roi ſon époux. Pendant le règne de *Jacques II*, cette princeſſe jouit de beaucoup de conſidération; mais en 1688, elle réſolut d'aller en Portugal, où elle ne ſe rendit cependant qu'au commencement de 1693. Elle y fut déclarée régente en 1704, par le roi *Pierre*, ſon frère, à qui ſes infirmités rendoient le repos néceſſaire. *Catherine* fit éclater alors les grandes qualités qu'elle avoit reçues de la nature. Elle continua de faire la guerre à l'Eſpagne avec beaucoup de vigueur. Sage & prudente dans

les conſeils, elle ſut faire exécuter ce qu'elle avoit réſolu; & pendant ſa régence, l'armée Portugaiſe reconquit ſur les Eſpagnols pluſieurs places importantes. Cette princeſſe mourut en 1705, à 67 ans.

VII. CATHERINE ALEXIOWNA, payſanne, dont le nom étoit *Alſendey*, devenue impératrice de Ruſſie, devoit le jour à des parens fort pauvres, qui vivoient près de Départ, petite ville de la Livonie. Elle naquit le 5 avril 1689. Au ſortir de l'enfance, elle perdit ſon père qui la laiſſa dans les bras d'une mère infirme; le travail de ſes mains ne ſuffiſoit pas à leur entretien. Ses traits étoient beaux, ſa taille charmante, & elle annonçoit de l'eſprit. Sa mère lui apprit à lire, mais elle fit aſſez peu de progrès; & un vieux miniſtre Luthérien lui donna les principes de la religion. A peine avoit-elle atteint ſa quinzième année, qu'elle perdit ſa mère. Le bon miniſtre la reçut chez lui, & la chargea du ſoin d'élever ſes filles. *Catherine* profita des maîtres de muſique & de danſe qu'on faiſoit venir pour elles. La mort de ſon bienfaiteur qui ſurvint, la replongea dans une extrême indigence. Son pays étant devenu le théâtre de la guerre entre la Suède & la Ruſſie, elle alla chercher un aſile à Marienbourg. Après avoir traverſé un pays dévaſté par les deux armées, & avoir couru de grands dangers, elle tomba entre les mains de deux ſoldats Suédois, qui ſans doute n'auroient pas reſpecté ſa jeuneſſe & ſes charmes, ſi un bas-officier ne fût ſurvenu, qui la leur arracha. Après avoir rendu graces à ſon libérateur, elle reconnut en lui le fils du miniſtre qui avoit eu ſoin de ſon enfance. Ce jeune homme, touché de ſon état, lui donna les ſecours néceſſaires pour achever ſon voyage, & une lettre pour un habitant de Marienbourg, qui s'appeloit *Gluck*, & qui avoit été l'ami de cet officier. Elle fut très-bien reçue; on lui confia l'éducation de deux filles. Elle ſe comporta ſi bien dans ce pénible emploi, que, le père étant veuf, lui offrit ſa main. *Catherine* la refuſa, pour accepter celle de ſon libérateur, quoiqu'il eût perdu un bras & qu'il fût couvert de bleſſures. Le jour même que ces deux époux vont ſe jurer leur foi aux pieds des autels, Marienbourg eſt aſſiégée par les Ruſſes; l'époux, qui étoit de ſervice, eſt obligé d'aller avec ſa troupe repouſſer l'aſſaut, & il périt dans cette action, ſans avoir recueilli le prix de ſa tendreſſe. Marienbourg eſt enfin emporté d'aſſaut, & la garniſon & les habitans paſſés au fil de l'épée, ou en proie à la brutalité du vainqueur. On trouva *Catherine* cachée dans un four: on ſe contenta de la faire priſonnière de guerre. Sa figure & ſon eſprit la firent bientôt remarquer du général Ruſſe *Menzikoff*; il fut frappé de ſa beauté, & la racheta du ſoldat auquel elle étoit tombée en partage, pour la placer auprès de ſa ſœur, où elle fut accueillie avec tous les égards dûs à la beauté, & à l'infortune. Quelque temps après, *Pierre* le *Grand* ſe trouvant à manger chez ce général, on la fit ſervir à table. Le Czar la diſtingua bientôt, & fut frappé de ſes graces. Il revint le lendemain chez *Menzikoff* pour revoir la belle priſonnière; elle répondit avec tant de vivacité à toutes les queſtions que lui fit ce monarque, qu'il en devint éperduement amoureux. Le mariage ſuivit de près cette inclination naiſſante; il ſe fit ſecrètement en 1707, & publiquement en 1712. Elle fut

couronnée en 1724, & reçut la couronne & le ſceptre des mains de ſon époux. Le comte de *Baſſewitz* dit dans ſon hiſtoire de l'empire de Ruſſie : « La *Czarine* avoit été non-ſeulement néceſſaire à la gloire de *Pierre*, mais elle l'étoit à la conſervation de ſa vie. Ce prince étoit malheureuſement ſujet à des convulſions douloureuſes, qu'on croyoit être l'effet d'un poiſon qu'on lui avoit donné dans ſa jeuneſſe. *Catherine* avoit trouvé le ſecret d'appaiſer ſes douleurs par des ſoins pénibles & des attentions recherchées, dont elle ſeule étoit capable, & ſe donnoit toute entière à la conſervation d'une ſanté auſſi précieuſe à l'état qu'à elle-même. Auſſi le Czar, ne pouvant vivre ſans elle, la fit compagne de ſon lit & de ſon trône. » Après la mort de ce prince en 1725, elle fut déclarée ſouveraine Impératrice de toutes les Ruſſies. Elle ſe montra digne de régner, non par ſa conduite ſecrète, qui étoit peu régulière, mais par ſon humanité. A ſon avénement à l'empire, les potences & les roues furent abattues. Elle inſtitua un nouvel ordre de chevalerie, ſous le titre de *Saint-Alexandre de Newski*. Elle reçut elle-même peu de temps après le collier de celui de l'Aigle-blanc. Pendant un règne de quinze à ſeize mois, elle ſuivit les plans de gouvernement de ſon époux, & ſoutint avec zèle tous les établiſſemens qu'il avoit formés ou commencés. De fréquens excès de vin de Tokai, lui causèrent une hydropiſie, dont elle mourut le 17 mai 1727, à l'âge de 38 ans. C'étoit une princeſſe d'une fermeté au-deſſus de ſon ſexe. Elle ſuivoit *Pierre* le *Grand* dans ſes expéditions, & lui rendit de grands ſervices dans la malheureuſe affaire du Pruth. Ce fut elle qui conſeilla au Czar de tenter le viſir par des préſens, ce qui lui réuſſit. On ne peut cependant diſſimuler qu'elle eut une inclination qui excita la jalouſie du Czar. Celui qui en fut l'objet étoit un chambellan, originaire de France, nommé *Mons de la Croix*. Le czar *Pierre* le fit décapiter ſous prétexte de quelque crime, & fit planter ſa tête ſur un pieu, au milieu de la place de Pétersbourg. Pour pouvoir montrer à loiſir à ſon épouſe le ſpectacle du cadavre de ſon amant, il lui fit traverſer cette place dans tous les ſens, & la conduiſit même au pied de l'échafaud. *Catherine* eut aſſez d'adreſſe ou de fermeté pour retenir ſes larmes... On a ſoupçonné cette princeſſe de n'avoir pas été favorable au czarowitz *Alexis*, que ſon père fit mourir. Comme aîné & ſorti d'un premier mariage, il excluoit du trône les enfans de *Catherine*; c'eſt peut-être le ſeul motif qui lui ait attiré ce reproche peu fondé. Elle ne ſavoit point écrire; ſa fille *Eliſabeth* ſignoit pour elle; & ſon ignorance fut cauſe de quelques abus de pouvoir, commis par les agens de l'état, auxquels elle remettoit les rênes.

VIII. CATHERINE II, (Alexiewna) Impératrice de Ruſſie, étoit fille du prince d'*Anhalt-Zerbſt*, gouverneur de Stettin, dans la Poméranie Pruſſienne, & ſe nommoit dans ſa jeuneſſe, *Sophie-Auguſte* d'*Anhalt*. Elle ne prit celui d'*Alexiewna*, qu'en embraſſant le rit grec, pour épouſer ſon couſin-germain, *Charles-Fréderic*, duc de Holſtein-Gottorp, que l'impératrice *Eliſabeth* avoit appelé auprès d'elle, après l'avoir fait élire grand-duc de Ruſſie, & déſigné pour ſon

ſucceſſeur. *Catherine*, dirigée par une mère ambitieuſe, s'attacha à ſe faire des partiſans, & à ſe créer dans l'état un parti indépendant de celui de ſon époux. Douée des grâces de ſon ſexe, avec un eſprit vaſte & hardi, le goût des connoiſſances, l'amour extrême du travail & du plaiſir, une ambition profonde, & ne redoutant rien pour arriver à ſon but, elle ne tarda pas à devenir puiſſante & redoutée. Vainement des intrigues galantes avec le chambellan *Soltikoff*, le Polonois *Poniatowski*, *Grégoire Orloff*, avoient-elles détruit tout accord entre elle & le grand-duc; envain, l'impératrice *Eliſabeth* lui avoit elle-même témoigné quelque mécontentement, *Catherine* attacha à ſa ſuite, à ſon parti, le peuple par des pratiques de dévotion, les grands par ſon accueil ſéduiſant, l'armée par ſes largeſſes. A la mort d'*Eliſabeth*, le grand-duc monta ſur le trône ſous le nom de *Pierre III*. Elle avoit à le redouter. Bientôt une rebellion couronnée du ſuccès, lui ôta l'empire pour le donner à ſon épouſe. Quelque temps après, la mort ſubite de ce ſouverain, privé de ſa liberté, fit accuſer celle-ci de l'avoir ordonnée; & ce qui ſembla juſtifier à cet égard tous les ſoupçons, fut l'imprudente promeſſe faite par l'Empereur, à la comteſſe *de Voronzoff*, de l'épouſer, de répudier *Catherine*, & d'exclure du trône, ſon fils *Paul Petrowitz*. « L'empereur de Ruſſie, écrivoit alors le roi de Pruſſe, a été détrôné par ſon épouſe; on s'y attendoit. Cette princeſſe a beaucoup d'eſprit, & les mêmes inclinations que la défunte *Eliſabeth*. Elle n'a aucune religion; mais elle contrefait la dévote. C'eſt le ſecond tome de *Zénon*, de ſon épouſe *Adriana*, & de *Marie de Médicis*. » En effet, pour aſſurer ſon pouvoir, l'Impératrice ſe montra très-populaire dans les premiers jours. On la vit donner ſes mains à baiſer à la multitude, mettre pied à terre en appercevant des *popes* ou prêtres Ruſſes raſſemblés à l'entrée du palais, & embraſſer les principaux d'entr'eux. Elle ſe rendit pluſieurs fois au ſénat pour y entendre juger des procès. D'un autre côté, elle donna de l'argent aux ſoldats, & avança en grade un grand nombre d'officiers ſupérieurs, en accordant une gratification d'une demi-année de paye à tous les officiers ſubalternes. Ces moyens appaiſèrent les murmures, & firent oublier peu à peu ceux dont elle s'étoit ſervi pour régner. *Catherine II* alla ſe faire ſacrer à Moſcow; & cette cérémonie ſe fit en 1762, avec la plus grande ſolennité dans la chapelle des Czars, en préſence de l'armée & d'un peuple immenſe. —Sachant, ſuivant un hiſtorien, quitter les plaiſirs pour paſſer aux travaux les plus ſérieux, & s'occuper des ſoins les plus pénibles du gouvernement, elle aſſiſtoit aux délibérations du conſeil, liſoit toutes les dépêches des ambaſſadeurs, dictoit ou minutoit de ſa main, toutes les réponſes qu'il falloit leur faire, ne chargeoit ſes miniſtres que des détails, & en ſurveilloit encore l'exécution. Bientôt elle fonda des hopitaux, & fit mettre des vaiſſeaux ſur le chantier. Voyant avec peine que la population de ſes états n'étoit point proportionnée à leur vaſte étendue, & que les terres les plus fertiles manquoient de bras, elle publia une déclaration, qui invita tous les étrangers à venir s'établir en Ruſſie, en leur promettant le libre exercice de leur culte, la faculté de quitter leur nouvelle habitation quand ils le voudroient,

& d'emporter dans leur patrie les richeſſes qu'ils auroient acquiſes. Des Allemands, des Moraves vinrent des-lors augmenter le nombre de ſes ſujets. — *Catherine II* employa le premier acte de ſa puiſſance à faire reconnoître *Biren*, duc de Courlande, au lieu de *Charles* de Saxe, fils du roi de Pologne *Auguſte III*. Ce dernier fut forcé de donner l'inveſtiture de cette ſouveraineté au ſpoliateur de ſon fils. La mort de ce roi en 1763, fournit à l'Impératrice l'occaſion de déployer tout l'aſcendant de ſa politique; elle parvint à neutraliſer les cours de Verſailles & de Berlin, & à leur faire promettre qu'elles ne ſe mêleroient point de l'élection du nouveau ſouverain. Dès-lors, la diette de Wola fut vaincue, ſoit par ſes intrigues, ſoit par la terreur de ſes armes; & *Catherine* fit proclamer roi de Pologne ſon ancien favori *Poniatowski*, qui prit le nom de *Stanislas-Auguſte*. Cette élection favoriſoit le plan qu'elle conçut alors, de réunir à ſon empire une partie de ce royaume. Pour l'exécuter, elle fit tracer une ligne de démarcation, qui comprenoit une grande partie de la Pologne dans ſes états, & elle demanda qu'on fixât les limites de la Ruſſie, telles qu'elle venoit de les préſenter. — Ces vues ambitieuſes ne tardèrent pas à inquiéter l'empire Turc, pour la ſûreté de ſes poſſeſſions ſur la mer Noire. Il leva l'étendart de la guerre avec 500 mille hommes en 1769. Ses efforts furent impuiſſans. Les Ruſſes chaſsèrent douze mille Tartares de la nouvelle Servie, & ſe rendirent maîtres d'Azoph & de Tangarok. D'un côté, *Romanzoff* gagna les fameuſes batailles du Pruth & de Kagoul, où deux cent mille Ottomans périrent, & le prince *Repnin* s'empara d'Iſmaïl; de l'autre, les eſcadres Moſcovites parurent pour la première fois dans l'Archipel Grec, firent ſoulever les Iſles, & brûlèrent complètement la flotte Turque dans la baie de Tſcheſmé, le 6 juillet 1770. L'Impératrice fit célébrer l'éclat de tant de triomphes par des fêtes & des monumens. Quelque temps après, *Romanzoff* ayant enfermé à Schumla l'armée du grand-Viſir, les Turcs furent forcés de demander la paix. Elle fut ſignée en 1774. *Catherine* obtint par le traité, les places d'Azoph & de Tangarok, la libre navigation de la mer Noire, & l'indépendance de la Crimée. L'oppoſition des Turcs n'avoit point empêché le démembrement de la Pologne. Il s'opéra par *Catherine*, le roi de Pruſſe & l'Empereur; & on ne laiſſa plus à *Stanislas* qu'une partie de ſon territoire. Une diète aſſemblée en 1773, fit ceſſion des droits des Polonois aux trois puiſſances, & régla entr'elles les conditions du partage. Le pays échu à la Ruſſie eſt le plus vaſte, & renferme deux millions d'hommes. — Au milieu de ſes conquêtes, l'Impératrice ſongea à obtenir une autre ſorte de gloire, & à devenir légiſlatrice. Il n'étoit aucun pays en Europe, où les lois fuſſent plus incertaines, plus embrouillées qu'en Ruſſie. Les tribunaux y jugeoient ſans règle, & par conſéquent ſans équité. Le pouvoir des juges étoit arbitraire & ſans bornes. Ils faiſoient à leur ſeule volonté, donner la queſtion, ou exiloient en Sibérie. *Catherine* s'occupa ſérieuſement de remédier à ces abus. Elle établit dans le miniſtère de la juſtice, diverſes cours ou conſeils ſpéciaux, qui, n'ayant à prononcer chacun que ſur un ſeul genre d'affaires, ſuivirent dès-lors une juriſprudence plus uniforme

& plus régulière. Elle augmenta le traitement des magiſtrats, pour les mettre à l'abri de la ſubornation, & leur en aſſura la moitié pour le temps de la vieilleſſe, où ils ne pourroient plus exercer leur emploi. « Toutes les provinces de la Ruſſie, dit l'un de ſes hiſtoriens, & même les nations barbares qui vivent dans les parties les plus reculées de ce vaſte empire, eurent ordre d'envoyer des députés à Moſcow, pour préſenter leurs idées ſur les lois qui leur étoient les plus propres. *Catherine* ſe rendit elle-même dans cette capitale. L'ouverture des États ſe fit avec une pompe extraordinaire. C'étoit un ſpectacle intéreſſant & nouveau, de voir les députés de peuples nombreux, ſi différens par leurs mœurs, leur coſtume, leur langage, étonnés de ſe trouver enſemble pour diſcuter leurs lois, eux qui n'avoient jamais ſu qu'obéir aux volontés arbitraires d'un maître, que ſouvent ils ne connoiſſoient pas. L'Impératrice s'étoit fait ménager dans la ſalle, une tribune, d'où ſans être apperçue, elle pouvoit tout voir & tout entendre. On commença par lire les inſtructions traduites en langue ruſſe, dont l'original écrit en françois, & preſque tout entier de la main de *Catherine*, a été dépoſé dans la bibliothèque de l'académie de Pétersbourg. Les applaudiſſemens en interrompirent ſouvent la lecture. Les ſeuls députés des Samoyèdes osèrent reſter ſans marque d'admiration. L'un d'eux prit même la parole, & dit : *Nous ſommes ſimples & juſtes. Nous faiſons tranquillement paître nos rennes. Nous n'avons pas beſoin d'un code nouveau : mais faites pour les Ruſſes, nos voiſins, & pour les Gouverneurs que vous nous envoyez, des lois qui arrêtent leurs brigandages.* » D'autres ſéances ne furent pas auſſi tranquilles. On avoit parlé de donner la liberté aux payſans : ceux-ci commençoient à ſe raſſembler ; on craignit des inſurrections. Des députés laiſsèrent entrevoir des idées funeſtes au pouvoir abſolu, l'Impératrice en frémit, & ſe hâta de diſſoudre les États. Avant leur ſéparation, ils décernèrent le titre de *Grande* & de *Mère de la Patrie* à cette princeſſe. Celle-ci fit diſtribuer à chacun des députés, une médaille d'or deſtinée à tranſmettre à la poſtérité, le motif qui les avoit fait raſſembler ; elle s'empreſſa d'adreſſer ſon nouveau code à la plupart des ſouverains, & le roi de Pruſſe répondit au comte de *Solms* : « *Sémiramis* commanda des armées ; *Eliſabeth* d'Angleterre eſt comptée au nombre des grands politiques ; *Marie-Thérèſe* d'Autriche a montré beaucoup d'intrépidité à ſon avénement au trône. Mais aucune femme n'avoit encore été légiſlatrice. Cette gloire étoit réſervée à l'Impératrice de Ruſſie. » — Après ce travail important, *Catherine* en ordonna un autre non moins utile. Ce fut de faire voyager pluſieurs ſavans dans l'intérieur de ſes vaſtes états, à peine connus, pour en obſerver la poſition, les productions, les reſſources. *Pallas* & *Falk* parcoururent les rives du Wolga, & parvinrent juſqu'à Caſan ; *Gmélin* & *Guldenſtadt* viſitèrent les bords du Tanaïs, juſqu'au Boriſthène, & toutes les contrées qui s'étendent depuis Aſtracan juſqu'aux frontières de la Perſe. *Blaumayer* fut chargé de vérifier les découvertes déjà faites dans l'archipel du Nord, & d'en tenter de nouvelles ; *Valchen-Stedt* pénétra dans les gorges du Caucaſe ; *Billings* aſſiſté de *Hall*, de *Beſing*, & du fameux mécanicien *Edwards*, parcourut l'Océan oriental juſques aux côtes du

Japon. *Pallas*, dans ſon voyage, avoit recueilli beaucoup d'objets d'hiſtoire naturelle, qui formoient un cabinet précieux; l'Impératrice en ordonna l'acquiſition. — L'académie de Pétersbourg obtint de nouveaux priviléges; & celle des arts reçut un plus grand nombre d'élèves. L'inoculation fut adoptée en Ruſſie; l'Impératrice fut la première à s'y ſoumettre, & à inviter le grand-duc à l'imiter. Une peſte affreuſe qui ravagea Moſcow, qui y emporta cent mille habitans, & menaçoit de ravir le reſte, fut arrêtée dans ſon invaſion. A la même époque, l'un des plus beaux diamans de l'univers fut acquis par *Catherine*, d'un Grec, qui, après l'avoir apporté d'Iſpahan, l'avoit dépoſé à la banque d'Amſterdam. Elle le paya cent mille livres ſterling, & aſſura en outre au vendeur une penſion de quatre mille roubles. La fameuſe ſtatue de *Pierre I*, fut inaugurée; elle eſt du célèbre *Etienne Falconnet*. Un immenſe rocher brut, tranſporté avec les plus grand frais des marais de la Karélie à Pétersbourg, lui ſervit de piédeſtal. En même temps, l'Impératrice recevoit à ſa cour, le roi de Suède, l'empereur *Joſeph II*, le prince héréditaire de Pruſſe, le prince *Henri*, & leur donnoit des fêtes ſuperbes; elle accueilloit *Diderot*, & le faiſoit aſſeoir à côté d'elle. Des banques publiques étoient ouvertes à Pétersbourg, pour les nobles & les marchands; & à Tobolsk, pour donner plus d'activité au commerce de la Sibérie. Elle n'épargnoit rien pour la ſplendeur de la manufacture d'acier de Toula, dont les ouvrages rivaliſent de perfection avec ceux d'Angleterre. Elle favoriſoit les tanneries, les fabriques de fil d'or & d'argent; les fonderies de caractères d'imprimerie. Elle faiſoit planter le mûrier dans l'Ukraine & y naturaliſoit le ver à ſoie. Pour bannir l'oiſiveté, elle établiſſoit en 1782, des courtiers à qui peuvent s'adreſſer tous les jours, à une heure indiquée, tous ceux qui demandent de l'occupation ou des ouvriers, & une maiſon de travail à Pétersbourg, pour y renfermer les pareſſeux & les mendians valides. *Catherine* fit plus; elle affranchit ceux qui ſe livreroient au négoce de la capitation & de tirer au ſort pour le recrutement de la marine & de l'armée. Elle calma les Tartares Baſchkirs qui s'étoient révoltés, & menaçoient de quitter ſon empire, comme avoient fait les Tourgouts, qui, pour éviter les vexations des gouverneurs Ruſſes, étoient allés ſe réfugier en Chine. *Voyez* OUBACHÉ. Elle accorda de grands ſecours pour rétablir la ville de Twer, preſque entièrement conſumée dans un incendie; elle fonda en 1778, celle de Cherſon, ſur les bords du Niéper, au-deſſus de l'embouchure du Bogh; on y voyoit peu de temps après, plus de quarante mille habitans, & il ſortoit de ſes chantiers, des vaiſſeaux marchands & de guerre, qui devinrent l'effroi des Ottomans. — Le commerce dans la mer Caſpienne, & avec la Perſe, fut favoriſé. Malgré les obſtacles du kan *Mahmed*, les navires Ruſſes allèrent échanger leur fer, leur acier, leurs fourrures contre la ſoie & le coton du Ghilan, les tapis de Perſe, le ſchamai & le lorſas, poiſſons excellens, & les chiens de mer, dont les Moſcovites vendent la peau aux Anglois, & dont ils emploient la graiſſe à faire du ſavon. Le commerce avec la Chine, ne reçut pas de moindres encouragemens. En 1653, des Sibériens & des Boukares avoient formé des caravanes, qui, traverſant la Tartarie

Chinoiſe, alloient trafiquer juſqu'à Pékin. Elles y portoient des fourrures, pour recevoir en échange de l'or, des pierreries, du thé & des porcelaines; mais ce négoce avoit été interrompu. *Catherine* le ranima. Elle écrivit à l'empereur de la Chine, qui conſentit à faire de la petite ville de Kiachta, le rendez-vous des marchands Ruſſes & Chinois. Pour faciliter cette communication, l'Impératrice fit partir pour Pékin pluſieurs jeunes gens chargés d'étudier la langue & les uſages de la Chine. Les établiſſemens de la Ruſſie dans pluſieurs iſles de l'Archipel du Nord, la rapprochoient auſſi du Japon; *Catherine* conçut le deſſein d'ouvrir une branche de commerce avec cet empire; & elle accueillit un jeune Japonois, jeté par la tempête ſur l'iſle de Cuivre, qui lui fut amené à Pétersbourg par le docteur *Laxmann*, & à qui elle donna des maîtres de langues ruſſe & tartare, pour qu'il pût ſervir d'interprète aux deux nations. D'un autre côté, elle s'empreſſa de ſeconder l'Empereur, qui deſiroit la libre navigation de l'Eſcaut, & de favoriſer les voyages faits dans les mers du Nord, pour y tenter le paſſage aux Indes. Enfin, un immenſe canal fut commencé par ſes ordres, pour ouvrir une communication intérieure aux vaſtes contrées ſitués entre la Baltique & la mer Caſpienne. — L'inſtruction de ſes ſujets, ne fut pas moins l'objet des ſoins de *Catherine*. Une commiſſion d'enſeignement fut établie: non-ſeulement toutes les villes eurent des maiſons d'éducation, mais les campagnes obtinrent des écoles normales, ſur le plan de celles d'Allemagne; & celle des cinq cents demoiſelles Ruſſes, fondée dans le fauxbourg de Saint-Alexandre-Newski, reçut un revenu fixe & annuel. La maiſon des cadets de terre lui dut ſon extenſion. Sept cents jeunes Ruſſes y reçoivent tous les principes de l'art militaire, & ne peuvent quitter l'établiſſement que leur inſtruction ne ſoit terminée & complète. Elle dure quinze ans; & chaque élève coûte à l'état quatre mille quatre cent-dix roubles. Aucun d'eux ne peut recevoir le moindre préſent de ſa famille; en ſorte que le fils de l'homme le plus riche, & celui de l'homme le plus pauvre, n'ont ni plus d'argent, ni plus de luxe. *Catherine* établit encore: 1.° une maiſon pour ſix cents cadets de la marine, qui font chaque année une campagne ſur la mer Baltique, & ſont ſous la direction ſpéciale d'un amiral; 2.° une autre pour quatre cent ſoixante jeunes Ruſſes deſtinés au génie ou à l'artillerie; 3.° une autre, pour deux cents élèves Grecs, Albaniens, Italiens ou Moſcovites, auxquels on apprend la plupart des langues étrangères, & qui après leurs cours, entrent dans le militaire, ou deviennent interprètes au ſervice de Ruſſie; 4.° trois écoles de médecine & de chirurgie, une école-pratique d'accouchemens, une autre de clinique; 5.° une école de mines, pour ſoixante élèves inſtruits aux frais du gouvernement; 6.° une autre pour l'étude des beaux-arts; 7.° une autre ſpécialement conſacrée à l'art théâtral, dans laquelle on apprend la danſe, la muſique & la déclamation; 8.° enfin, une école de navigation, où ſoixante-cinq élèves apprennent l'hydrographie, l'aſtronomie, l'architecture navale & la langue Angloiſe. L'Impératrice, ſachant que les peuples de la Ruſſie-Blanche montroient beaucoup d'attachement pour les Jéſuites, fonda un ſéminaire pour cet ordre éteint,

& demanda que la cour de Rome le rétablît dans ſes états. Elle eſpéroit que tous les Jéſuites Européens viendroient s'y réfugier, & y apporter leurs richeſſes & leurs lumières. Pour créer le courage & les actions utiles à la patrie, elle inſtitua divers ordres de chevalerie; celui de *Saint-George*, en faveur des généraux qui, commandant une armée en chef, auroient gagné une bataille; celui de *Saint-Wolodimir*, pour ceux qui auroient bien ſervi l'état dans quelque emploi civil. — Au milieu de ces nombreux détails d'un gouvernement immenſe, *Catherine* pacifia l'Autriche & la Pruſſe, qui avoient déjà tiré l'épée pour l'électorat de Bavière. Dans la guerre entre les Etats-Unis, la France & l'Angleterre, elle conçut & exécuta le plan de mettre les autres états à l'abri des atteintes hoſtiles & de faire reſpecter leurs pavillons, par une confédération de la Ruſſie, du Danemarck, de la Suède, de la Pruſſe, de l'Autriche & du Portugal. On appella cette confédération la *Neutralité armée*. Les Hollandois ayant héſité à s'y réunir, l'Angleterre leur déclara la guerre; mais la médiation de l'Impératrice la termina.—C'eſt alors qu'elle voulut exécuter le projet favori, qui depuis long-temps occupoit ſon imagination; c'étoit de chaſſer le Turc de l'Europe, de le repouſſer en Aſie, & de ſe faire couronner Impératrice d'Orient à Conſtantinople. *Joſeph II* devoit entrer dans ſon plan; elle le pria de venir en conférer avec elle ſoit à Mohilow, ville de Lithuanie, où elle arriva le 30 mai 1780, ſoit à Moſcow, où l'empereur fut reçu avec une extrême magnificence. Dans leurs entretiens, l'attaque des Ottomans fut concertée, ainſi que le partage de leurs dépouilles. *Catherine* commença en 1783 à dépoſſéder *Sahim-Ghérai*, kan de la Crimée, & à s'emparer de cette longue péninſule, de l'iſle de Taman & de tout le Kuban. Elle reſtitua alors à ces contrées leurs anciens noms; la Crimée reprit celui de Tauride; le Kuban, celui du département du Caucaſe. Trente mille Tartares périrent dans cette conquête; ſoixante mille Zaporaviens furent enlevés à leur pays, conduits ſur les côtes de la mer d'Azoph & de la mer Noire, où cette colonie fournit aujourd'hui des matelots aux eſcadres Ruſſes dans ces mers. — Bientôt la Souveraine voulut viſiter ces immenſes contrées. Elle partit de Pétersbourg le 18 janvier 1787, avec une ſuite brillante & nombreuſe; ſes traineaux alloient la nuit comme le jour. De diſtance en diſtance on avoit eu ordre d'allumer de grands feux pour marquer ſon paſſage. Toutes les maiſons où elle s'arrêta furent réparées ou bâties exprès pour la recevoir, & meublées à neuf. A la fin de chaque repas, on faiſoit don de tout le linge aux propriétaires de ces maiſons. Après un mois de route rapide, l'Impératrice arriva à Kioeff, où les princes & nobles Polonois vinrent l'accueillir. Des rochers gênoient la navigation du Niéper, on les briſa, & le fleuve reçut cinquante galères magnifiquement préparées pour porter *Catherine* & ſa ſuite. A Kanieff, le roi de Pologne, voyageant ſous ſon ancien nom de *Poniatowski*, vint à ſa rencontre, & ſe retira ſatisfait de l'avoir vue, & d'avoir été décoré par elle de l'ordre de *Saint-André*. Quelques jours après, l'empereur *Joſeph II* la rejoignit à Kaïdek, & l'accompagna dans une grande partie de ſon voyage. Arrivée à Cherſon, *Catherine* reçut

les hommages de ſes ſujets ſur un trône qui coûtoit quatorze mille roubles. Là, elle vit lancer à l'eau un vaiſſeau de ſoixante-ſix canons & une frégate de quarante. En parcourant l'enceinte de la ville, on lui fit lire ſur l'une des portes, cette inſcription : « *C'eſt ici qu'il faut paſſer pour aller à Byſance.* » A Butſchiſerai, elle logea dans le palais du kan des Tartares ; & y jouit du ſpectacle d'une montagne ſi prodigieuſement illuminée qu'elle parut tout en feu. Conduite à *Pultawa*, on lui préſenta l'image de la fameuſe bataille dont ce lieu avoit été le théâtre, entre le czar *Pierre I* & *Charles XII*, roi de Suède. Lorſqu'on lui fit remarquer la faute que firent les Suédois : « voilà donc, s'écria-t-elle, à quoi tiennent les deſtinées des empires ; ſans cette faute, nous ne ſerions pas ici. » — Au retour de *Catherine*, la guerre ne tarda pas à être déclarée à la Porte. *Potemkin* fut mis en 1787 à la tête de l'armée Ruſſe ; l'amiral *Kruſe* eut le commandement de la flotte. Le premier combat ſe donna près d'Oczacow, & les Turcs y furent vaincus ; quelques jours après, le prince de *Naſſau-Siegen* attaqua leur flotte dans le Liman, en brûla trois vaiſſeaux & en prit pluſieurs autres. Tandis que le général *Tamara* s'emparoit de la Georgie, que *Cobourg* prenoit la ville de Choczin, & *Potemkin* celle d'Oczacow, dont il fit maſſacrer les nombreux habitans ; *Kamenskoï* brûloit Galatza, la plus commerçante cité de la Moldavie, celle de Bender ſe rendoit à diſcrétion ; le prince *Gallitzin* triomphoit à Matzin, & *Souwaroff*, après avoir gagné la bataille de Fokſan, donnoit l'aſſaut à la ville d'Iſmaïl, & ſouilloit ſes lauriers en faiſant paſſer trente mille Turcs au fil de l'épée. C'eſt en apprenant tant de ſuccès, que *Catherine*, concevant l'orgueil de réaliſer bientôt le projet de porter ſous un climat plus heureux le ſiége de ſon empire, dit ironiquement à *Witworth*, ambaſſadeur d'Angleterre : « Puiſque M. *Pitt* veut me chaſſer de Péterſbourg, j'eſpère qu'il me permettra de me retirer à Conſtantinople. Cette eſpérance fut deçue : la politique des autres cours de l'Europe vint y mettre obſtacle, & l'Impératrice fut forcée par elles à conclure la paix avec les Turcs, par le traité fait à Yaſſy, en 1792. Les articles fixèrent les limites de la Ruſſie au Nieſter, confirmèrent les droits des principales villes de la Moldavie & de la Valachie, & aſſurèrent la tranquilité du département du Caucaſe. — A peine cette paix fut-elle ſignée, que *Catherine* ne pouvant pardonner à la Pologne ni les actes de la diète de 1788 qui avoit abrogé la conſtitution qu'elle avoit dictée, ni celle établie à Varſovie le 3 mai 1791, lui déclara la guerre, & détermina le partage définitif de ſon territoire. La diète reçut cette déclaration avec courage, & ordonna les préparatifs de défenſe ; mais les Polonois ne ſurent jamais réunir leurs forces, & malgré les talens de *Taddée Koſciusko*, ils furent bientôt preſſés & ſubjugués par les armées Ruſſes. Les plaines de la Pologne, & la capitale elle-même, devinrent alors les triſtes théâtres du pillage & de la plus ſanglante déſolation. Auſſitôt la Ruſſie & la Pruſſe partagèrent ſans obſtacle les reſtes de l'ancien royaume des *Caſimirs* & des *Jagellons*. L'Impératrice y réunit quelque temps après la Courlande, la Sémigalle & le cercle de Pilten qui, par acte du 18 mars 1795, ſe

ſoumirent à elle. — *Catherine* tourna dès-lors toutes ſes penſées à faire renaître la monarchie en France, & à empêcher les principes de la révolution de cette contrée de pénétrer dans ſes états. L'ambaſſadeur *Ségur* eut ordre de quitter Péterſbourg ; & elle lui dit lorſqu'il prit congé d'elle : « Je ſuis fâché de votre éloignement ; mais je ſuis ariſtocrate, car il faut faire mon métier. » *Catherine* défendit juſqu'à l'introduction des marchandiſes & des vins de France, & joignit à la flotte Angloiſe douze vaiſſeaux de ligne & huit frégates. Elle venoit de promettre à la coalition une armée de quatre-vingt mille hommes, lorſque le 17 novembre 1796, à dix heures du ſoir, elle ſuccomba à une violente attaque d'apoplexie. Elle fut inhumée avec la plus grande ſolennité. Pour cette cérémonie, *Paul I* ſon ſucceſſeur, fit ſortir le cercueil de *Pierre III*, de l'égliſe, où depuis trente-cinq ans il étoit dépoſé. On plaça au-deſſus la couronne impériale, & il fut mis ſur un lit de parade, à côté de celui de l'Impératrice auquel il fut attaché par une guirlande portant cette inſcription : *Diviſés pendant leur vie, unis à leur mort.* — Sans aimer le gouvernement monarchique ni moderne de la France, *Catherine* en préféroit les écrivains à ceux de toutes les autres nations. Elle entretint une correſpondance ſuivie avec *Voltaire* & d'*Alembert*. Elle fit offrir à ce dernier, vingt-quatre mille livres de penſion, pour venir achever l'*Encyclopédie* dans ſes états, & y ſurveiller l'éducation du grand duc. D'*Alembert* ne voulut point quitter ſa patrie, & eut la modération de refuſer des offres auſſi généreuſes. L'Impératrice n'en acheta pas moins ſa bibliothèque. Inſtruite que *Diderot* vouloit vendre la ſienne, pour en faire la dot d'une fille unique, elle la fit acquérir, en laiſſa la jouiſſance au philoſophe, & y réunit un traitement de bibliothécaire. Peu de temps après la mort de *Voltaire*, elle fit demander ſes livres à Mad. *Denis*, ſa nièce ; & lorſqu'elle les eut obtenu, elle écrivit à celle-ci : « Les ames ſenſibles ne verront jamais cette bibliothèque, ſans ſe ſouvenir que votre oncle fut inſpirer aux humains cette bienveillance univerſelle que tous ſes écrits, même ceux de pur agrément reſpirent, parce que ſon ame en étoit profondément pénétrée. Perſonne avant lui n'écrivoit comme lui : à la race future, il ſervira d'exemple & d'écueil... » L'enveloppe portoit ces mots : « A Madame *Denis*, nièce d'un grand homme qui m'aimoit beaucoup. » Pour remercier le célèbre chirurgien *Morand*, de l'envoi qu'il lui avoit fait de diverſes pièces d'anatomie, *Catherine* lui adreſſa ſon portrait avec une riche collection de médailles d'or & d'argent frappées en Ruſſie. Ses maximes favorites étoient celles-ci : « Il faut être conſtant dans ſes projets : il vaut mieux mal faire, que changer de réſolution : il n'y a que les ſots qui ſoient indécis » *J. Caſtera* qui a publié, l'an 8, à Paris, une Hiſtoire de cette Impératrice, en 4 vol. in-12, où l'élégance du ſtyle eſt réunie à l'intérêt des faits, en a tracé le portrait ſuivant : « *Catherine* avoit été belle dans ſa jeuneſſe, & elle conſervoit dans les derniers temps de ſa vie, de la grâce & de la majeſté. Elle étoit d'une taille médiocre ; mais bien proportionnée, & comme elle portoit la tête fort élevée,

élevée, elle paroiſſoit preſque grande. Son front étoit ouvert, ſon nez un peu aquilin, ſa bouche agréable & ſon menton un peu long, mais point difforme; ſes cheveux étoient châtain-brun; ſes ſourcils noirs & bien garnis. Ses yeux bleux avoient une douceur ſouvent affectée, & plus ſouvent encore remplacée par de la fierté. Sa phyſionomie ne manquoit pas d'expreſſion; mais cette expreſſion montroit peu ce qui ſe paſſoit dans l'âme de *Catherine*, ou plutôt elle ne lui ſervoit qu'à le mieux déguiſer. *Catherine* étoit ordinairement vêtue à la manière ruſſe. Elle portoit une robe verte, aſſez courte, qui formoit par-devant une eſpèce de veſte, & dont les manches étroites deſcendoient juſqu'au poignet. Ses cheveux légèrement poudrés, flottoient ſur ſes épaules, & étoient ſurmontés d'un petit bonnet couvert de diamans. Dans les dernières années de ſa vie, elle mettoit beaucoup de rouge; car elle avoit encore des prétentions à ne pas laiſſer paroître ſur ſon viſage les empreintes du temps, & ce n'étoit peut-être qu'à cauſe de ces prétentions, qu'elle vivoit avec beaucoup de ſobriété. Elle ne faiſoit qu'un léger déjeûner, mangeoit modérément à dîner, & ne ſoupoit jamais. Les jours de cérémonie, cette princeſſe réuniſſoit ſur ſa perſonne & dans ſa cour, tout ce que l'élégance Européenne peut ajouter d'éclat à la pompe Aſiatique. Alors ſes cheveux & ſa robe étoient couverts de pierreries, & ſa tête étoit parée d'une couronne de diamans d'un prix ineſtimable. » Cette femme extraordinaire eut l'ambition de réunir tous les genres de gloire; & elle ne négligea pas celle d'auteur. On lui doit pluſieurs Ecrits: I. L'*Antidote* contre l'abbé *Chappe*, dont les réflexions inſérées dans ſon *Voyage en Sibérie*, lui firent beaucoup de peine. II. Sa *Correſpondance* avec *Voltaire* & d'autres ſavans. III. *Bibliothèque* d'Hiſtoire & de Morale. Elle fut publiée pour ſervir à l'inſtruction des grands ducs *Alexandre* & *Conſtantin* ſes petits fils, & renferme des Contes moraux & un bon Abrégé de l'Hiſtoire de Ruſſie. IV. *Théâtre de l'Hermitage*, 2 vol. in-8.° On y trouve des proverbes traduits de la langue ruſſe & de petites pièces Françoiſes repréſentées ſur le théâtre de l'Hermitage. Ce ſont de ſimples canevas dramatiques plutôt que des pièces. Quiconque veut connoître plus particulièrement *Catherine*, peut conſulter ſa Vie, par *Caſtéra*; les Œuvres poſthumes de *Rhullières*; l'Hiſtoire de l'empire de Ruſſie, traduite de l'anglois de *Tooke*, 6 vol. in-8°, Paris, *Crapelet*, 1801; la Vie de *Pierre III*, &c.—*Voy.* PIERRE III, OUBACHÉ, ROMANZOFF, POTEMKIN, SOUWAROFF, STANISLAS-AUGUSTE.

IX. CATHERINE DE BOURBON, princeſſe de Navarre, ducheſſe de Bar, étoit fille d'*Antoine* de *Bourbon* & de *Jeanne* d'*Albret*, & ſœur de *Henri IV*. Elle naquit à Paris le 7 février 1558. Son frère, devenu roi de France, la maria en 1599 avec *Henri* de Lorraine, duc de Bar. Elle eut aſſez de peine à conſentir à ce mariage, formé par la politique; car elle avoit depuis long-temps une forte inclination pour le comte de *Soiſſons*. Auſſi quand on voulut lui perſuader que le duc de Bar, prince ſouverain, étoit plus digne d'elle: *Oui*, répondit-elle par un quolibet, *mais je n'y trouve pas mon compte*. *Voy.* l'article CAIET. Elle perſiſta dans le Pro-

teſtantiſme, quoique ſon frère ſe fût fait Catholique. Lorſque les Huguenots du Poitou & de la Saintonge envoyèrent à *Henri IV*, peu de temps après ſa converſion, des députés pour lui faire quelques demandes qui intéreſſoient leur ſecte : « *Adreſſez-vous à ma ſœur*, leur dit le roi, *car votre état eſt tombé en quenouille.* » *Catherine* mourut ſans enfans, à Nanci, le 13 février 1604, à 46 ans. C'étoit une princeſſe d'une vertu diſtinguée, d'un mérite ſupérieur, & qui, comme *Henri IV*, avoit la répartie vive, juſte & prompte. Elle avoit eu dans ſa cuiſine *Fouquet de la Varenne*, qui de cuiſinier de la ſœur étoit devenu le meſſager des plaiſirs du frère. Il fit en peu de temps une telle fortune auprès de *Henri IV*, que *Catherine* lui dit : *Je vois bien que tu as plus gagné à porter les poulets de mon frère, qu'à piquer les miens.* Mlle de la *Force* a compoſé ſur cette princeſſe un roman hiſtorique dont le fond eſt vrai. Une de ſes aïeules, *CATHERINE de Foix*, fut femme de *Jean d'Albret* roi de Navarre, auquel *Ferdinand* enleva ce royaume en 1512. Cette princeſſe étoit très-courageuſe. Elle diſoit au roi ſon mari : *Dom JEAN, ſi nous fuſſions nés, vous* Catherine *& moi* Dom Jean, *nous n'aurions jamais perdu la Navarre.* Elle mourut la même année que le roi ſon époux, en 1516.

X. CATHERINE DE LORRAINE, fille de *Charles* duc de *Mayenne*, & nièce du *Balafré*, avoit épouſé en 1599 *Charles de Gonzague*, duc de Nevers & depuis duc de Mantoue. Elle mourut le 8 mars 1618, âgée de 33 ans. *Henri IV* avoit tenté vainement de lui inſpirer de l'amour. « *C'étoit une princeſſe de très-grande vertu*, dit l'auteur du *Grand ALCANDRE*, *qui honoroit fort la perſonne du Roi, mais qui faiſoit peu de cas de ſa paſſion.* » *Henri* prit occaſion de la cérémonie du baptême des princes ſes fils, pour l'arrêter à la cour. Il chercha inutilement les moyens de s'en faire écouter. La ducheſſe, renfermée dans les bornes du reſpect, évita conſtamment tout ce qui eût pu donner priſe ſur elle ; & dès le lendemain de la cérémonie du baptême, elle partit avec le duc de *Nevers* ſon mari, *ſans quaſi dire adieu, & ne voulut plus revenir à la cour.* Elle ſuivit ſon mari à ſon ambaſſade de Rome. Étant allée ſaluer la reine à ſon retour, le roi qui s'y trouva, pour ſe venger de ſon indifférence, dit aſſez haut, qu'*elle étoit extrêmement changée.* Ce n'eſt pas le meilleur mot de *Henri IV*.

XI. CATHERINE, *Voyez* BORE. — PARR, &c.

CATHERINOT, (Nicolas) avocat, né au château de Luſſon, près Bourges, en 1628, plaida dans cette ville, & y mourut en 1688 à 60 ans. Il a fait un grand nombre d'*Opuſcules*, qui concernent le Berry. Quelques curieux les ont réunis, & ces recueils ſont rares, quand ils ſont complets ; la plupart ſont in-4.° Cependant il y en a d'in-12 & d'in-8.° *Voyez* la *Méthode de l'abbé Lenglet*, T. XIII, pag. 99 & 100. Cet auteur ne fait pas grand cas de *Catherinot*. *Valois* diſoit de lui, qu'il étoit honnête-homme & qu'il aimoit les ſavans ; mais qu'il étoit un ſavant du plus bas étage. Dans toutes ſes paperaſſes il n'y a guères que du fatras, & il étoit très-digne, ſuivant un homme d'eſprit, des armoiries de Bourges.

CATHO, *Voyez* CATTHO.

CATILINA, (Lucius) d'une des premières familles patriciennes de Rome, dérobé par ſon argent & ſes amis au dernier ſupplice, qu'il méritoit pour avoir été accuſé publiquement d'un inceſte avec une Veſtale, & pour avoir aſſaſſiné ſon propre frère, (*Voyez* SYLLA,) avoit été ſucceſſivement queſteur, lieutenant-général & préteur, ſans que ſon caractere eût changé. S'étant depuis préſenté deux fois inutilement pour le conſulat, & ayant eu *Cicéron* pour concurrent, il entreprit de le faire aſſaſſiner. Il y avoit déjà long-temps qu'il tramoit ſourdement de détruire Rome par le fer & par le feu. Pluſieurs jeunes-gens de la première naiſſance, réduits comme lui à la misère par leurs débauches, s'étant rendus ſes complices, il leur fit boire, dit-on, du ſang humain pour gage de leur union. Le jour avoit été fixé au premier janvier. Un contre-temps obligea de remettre le projet au cinq de février. Dans cet intervalle *Cicéron*, averti par *Fulvie*, maîtreſſe d'un des conjurés, découvrit le complot de *Catilina*, qui, accuſé en plein ſénat, dit en frémiſſant, qu'*il étoufferoit ſous les ruines de Rome l'embraſement où on la précipitoit.* — Peu effrayé de ſes menaces, *Cicéron* veilla à la ſûreté de la république. On intercepta les lettres des principaux conjurés, & l'on en fit exécuter cinq. *Catilina* veut en vain ſe juſtifier, en rappelant ſon illuſtre origine, les ſervices de ſes ancêtres : voyant tous les eſprits décidés contre lui, il quitte Rome, paſſe en Etrurie, à la tête de quelques légions mal armées, prêt à tout entreprendre ou à périr. *Antoine*, collègue de *Cicéron*, fit marcher *Pétréius*, ſon lieutenant, contre le conſpirateur. *Catilina* ſe battit en déſeſpéré, toujours au premier rang. Il fut vaincu, & ſe fit tuer, pour ne point ſurvivre à la ruine de ſes affaires, l'an 62 avant J. C. Ainſi périt cet homme, à qui les plus noirs attentats ne coûtoient rien. Auſſi hardi qu'habile, auſſi ambitieux que politique; auſſi capable de former de pernicieux deſſeins, que de les conduire; ſcélérat malgré ſes remords, avide tout à la fois & prodigue. S'il eût employé au ſervice de ſa patrie ſon activité, ſa vigilance, ſa valeur, ſon éloquence, c'eût été un héros. Tel qu'il vécut, & tel qu'il mourut, ce fut un brigand, un peu moins obſcur, mais non moins méchant que ceux qui périſſent à un gibet: *Voy.* l'excellente *Hiſtoire* de cette conjuration par *Salluſte*. On peut y ajouter ce portrait de *Catilina* par *Cicéron*, dans ſa belle Oraiſon pour *Célius*. « *Catilina* ſavoit préſenter l'apparence des plus grandes vertus, ſans en avoir la réalité. Lié avec une foule de ſcélérats, il affectoit d'être voué aux plus gens de bien. Ardent pour les plaiſirs, ſans être incapable d'application & de travail, il ſut allier les excès de la volupté avec les fatigues de la guerre. Quel homme fut plus avide dans ſes rapines, & plus prodigue dans ſes largeſſes ? Mais ce qui tenoit en lui du prodige, c'étoit ſon talent pour ſe faire des amis, pour ſe les conſerver par des ſoins attentifs, partageant avec eux tout ce qu'il avoit, les aidant de ſa bourſe, de ſon crédit, de ſes peines, de ſes crimes même s'il le falloit, & de ſon audace. C'étoit la flexibilité de ſon caractère qui prenoit toutes les formes, qui ſe plioit & ſe prêtoit à toutes les circonſtances : ſérieux avec les

eſprits auſtères & ſombres, gai avec les perſonnes enjouées, grave avec les vieillards, careſſant avec la jeuneſſe, audacieux avec les ſcélérats, diſſolu avec les débauchés. »

CATILLUS, (Mythol.) fils d'*Amphiaraüs*, & frère de *Tiburtus*, bâtit en l'honneur de ce dernier, qu'il avoit eu le malheur de voir périr, la ville de Tibur.

I. CATINAT, (Nicolas) né à Paris le premier ſeptembre 1637, du doyen des conſeillers au parlement, commença par plaider, perdit une cauſe juſte, & quitta le barreau pour les armes. Il ſervit d'abord dans la cavalerie, & ne laiſſa échapper aucune occaſion de ſe diſtinguer. En 1667, il fit, aux yeux de *Louis XIV*, à l'attaque de la contre-eſcarpe de Lille, une action de tête & de courage, qui lui valut une lieutenance dans le régiment des Gardes. Elevé ſucceſſivement aux premières dignités de la guerre, il ſe ſignala à Maſtricht, à Beſançon, à Senef, à Cambrai, à Valenciennes, à Saint-Omer, à Gand & à Ypres. Le grand *Condé* avoit ſu apprécier ſon mérite, & lui avoit écrit après la bataille de Senef, où *Catinat* avoit été bleſſé : *Perſonne ne prend plus de part que moi à votre bleſſure; il y a ſi peu de gens comme vous, que l'on perd trop quand on les perd.* Lieutenant-général en 1688, il battit le duc de *Savoie* à Staffarde & à la Marſaille, ſe rendit maître de toute la Savoie & d'une partie du Piémont. La difficulté du local rendoit ſes ſuccès plus difficiles. Il encouragea ſes troupes, en donnant l'exemple, de ſoutenir toutes les fatigues. « On le voyoit, diſent les Mémoires du temps, gravir ſur les montagnes à pied, & gliſſant ſur le cul, comme le ſoldat dans les deſcentes. » *Catinat* ne fut ni moins actif, ni moins valeureux en Flandres; il aſſiégea & prit Ath, en 1697. Il étoit maréchal de France depuis 1693, & le roi liſant la liſte des maréchaux dans ſon cabinet, s'écria, à ſon nom : *C'eſt bien la Vertu couronnée!* La guerre s'étant rallumée en 1701, il fut mis en Italie à la tête de l'armée Françoiſe contre le prince *Eugène*, qui commandoit celle de l'empereur. La cour, au commencement de cette guerre, étoit indéciſe ſur le choix de ſes généraux, & balançoit entre *Catinat*, *Vendôme* & *Villeroi*. On en parla dans le conſeil de l'empereur. *Si c'eſt* Villeroi *qui commande*, dit *Eugène*, *je le battrai; ſi c'eſt* Vendôme, *nous nous battrons; ſi c'eſt* Catinat, *je ſerai battu.* Le mauvais état de l'armée, le défaut d'argent pour la faire ſubſiſter, le peu d'intelligence entre lui & le duc de *Savoie*, dont il ſoupçonnoit la droiture, l'empêchèrent d'accomplir cette prédiction du prince *Eugène*. Il fut bleſſé à l'affaire de Chiari, & obligé de reculer juſques derrière l'Oglio. Cette retraite, occaſionnée par la défenſe que lui avoit faite la cour, de s'oppoſer au paſſage du prince *Eugène*, fut cauſe de ſes fautes & de ſa diſgrace. *Catinat*, malgré ſes victoires & ſes négociations, fut obligé de ſervir ſous *Villeroi*; & le dernier élève de *Turenne* & de *Condé*, n'agit plus qu'en ſecond. Il ſoutint cette injuſtice en homme ſupérieur à ſa fortune. *Je tâche d'oublier ma diſgrace*, mandoit-il à ſes amis, *pour avoir l'eſprit plus libre dans l'exécution des ordres du Maréchal* de Villeroi. *Je me mettrai juſqu'au cou pour l'aider. Les méchans ſeroient outrés, s'ils ſavoient juſqu'où va mon intérieur à ce ſujet.* Le roi

le nomma, en 1705, pour être chevalier de ſes ordres; mais il refuſa. Sa famille s'en plaignit amèrement à lui. *Eh bien*, dit-il à ſes parens, *effacez-moi de votre généalogie !...* Il n'augmentoit que le moins qu'il pouvoit la foule des courtiſans. *Louis XIV* lui ayant demandé pourquoi on ne le voyoit jamais à Marli, & ſi quelque affaire l'en empêchoit? *Aucune*, répondit le maréchal, *mais la cour eſt très-nombreuſe, & j'en uſe ainſi, pour laiſſer aux autres la liberté de vous faire leur cour.* La ſimplicité de ſon extérieur répondoit à ſon indifférence pour les honneurs. Ses jaloux diſoient, en lui ſuppoſant un orgueil raffiné, dont il n'étoit pas capable: « Cet habit de drap uni, dont le Maréchal eſt toujours vêtu, eſt la maniere la plus sûre de ſe faire remarquer. » Mais *Catinat* répondoit à cette inſinuation maligne, en paroiſſant avec des habits magnifiques dans les cérémonies d'éclat. Il mourut en philoſophe, ainſi qu'il avoit vécu, dans ſa terre de Saint-Gratien, le 25 février 1712, âgé de 74 ans, n'ayant jamais voulu ſe marier. La poſtérité maſculine de ſon frère aîné, a fini en 1745, par la mort de ſon fils, conſeiller au parlement. Le maréchal de *Catinat* s'étoit élevé par degrés, ſans cabale & ſans intrigue. Philoſophe au milieu de la grandeur & de la guerre, libre de tous préjugés, & n'affectant point de les mépriſer, ignorant la galanterie & le métier de courtiſan, ennemi de l'intérêt & du faſte, & ſe bornant à cultiver l'amitié. L'auteur du *Siècle de Louis XIV*, à qui l'on doit ce portrait, dit, qu'il eût été bon *Miniſtre*, *bon Chancelier*, *comme bon Général*; & c'eſt ce que le duc de *la Feuillade* avoit dit à *Louis XIV*, en lui parlant de *Catinat*. Il avoit dans l'eſprit une application & une activité, qui le rendoient capable de tout, ſans qu'il parût ſe mêler de rien. Son ſang froid ne ſe démentoit jamais. Il lui échappa, dans la malheureuſe affaire de Chiari, un mot digne des plus grands hommes de l'antiquité. Après une charge infructueuſe, il rallioit encore les troupes. Un officier lui dit: *Où voulez-vous que nous allions? à la mort? — Il eſt vrai*, répond *Catinat*, *la Mort eſt devant nous, mais la Honte eſt derrière.* Les ſoldats l'appeloient LE PÈRE LA PENSÉE. Quelques anecdotes feront connoître la trempe de ſon ame. *Catinat* reçut le bâton de Maréchal de France en Piémont. Le gentilhomme qui le lui apportoit, étant tombé malade en chemin, en chargea un courrier, qui eut, pour ſa récompenſe, un billet de mille écus. Celui qui étoit chargé de le payer à Paris, écrivit au nouveau maréchal, que le gentilhomme prétendoit que c'étoit à lui que devoit revenir cette gratification: *Qu'on donne mille écus à chacun des deux*, répondit *Catinat*, qui n'étoit pas riche. *Catinat* ſe rendit enſuite à la cour, pour rendre compte de ce qu'il avoit fait dans le Piémont, & pour concerter le plan de la campagne ſuivante. Après qu'il eut épuiſé tout ce qu'il avoit à dire ſur les opérations militaires, *Louis XIV* lui dit: *C'eſt aſſez parler de mes affaires; comment ſont les vôtres? — Fort bien*, SIRE, *grâces aux bontés de Votre Majeſté*, répondit le maréchal, malgré la médiocrité de ſa fortune. — *Voilà*, dit le Roi, en ſe tournant vers ſes courtiſans, *le ſeul homme de mon royaume, qui m'ait tenu ce langage.* Dès que *Catinat* avoit eu le com-

mandement des armées, ſon premier acte avoit été de refuſer ce que les généraux appellent le traitement du pays. Il fallut un ordre du roi, pour qu'il l'acceptât dans la ſuite. *Catinat*, né pauvre & faiſant les ſacrifices d'un homme riche, ne pouvoit trouver, dans ſon économie, un ſupplément à la modicité de ſon revenu. Auſſi, à la fin d'une campagne, pria-t-il avec confiance le miniſtre, de lui continuer une gratification de deux mille écus, qui, les autres années *étoient de commodité, mais celle-ci de néceſſité.* Auſſi humain que déſintéreſſé, il ne fit, dans ſes opérations militaires, que le mal qu'il ne pouvoit s'empêcher de faire. Après la priſe de Philisbourg, en 1688, il alla mettre à contribution le pays de Juliers & de Limbourg. *Faites de rudes exécutions*, lui écrivoit le barbare *Louvois*; *pillez, maſſacrez, brûlez, brûlez bien le pays.* *Catinat* ſut allier dans cette occaſion, le ſervice de l'état avec les lois ſacrées de l'humanité. Voici les propres paroles de ſes ordres: « Si par l'opiniâtreté des habitans, le feu devient le ſeul moyen de les ſoumettre, qu'on ait grand ſoin de n'enflammer qu'une maiſon ſéparée de chaque village, afin que le feu ne puiſſe ſe communiquer. » Mais les contributions, grâces à ſes ſoins, furent levées ſans incendies & ſans ravages. « La province de Juliers, écrivoit alors le gazetier de Hollande, a eu le bonheur que les troupes fuſſent commandées par ce général; ſi c'eût été tout autre, tout le pays auroit été brûlé. » Son ſang froid, au milieu des agitations de la guerre, étoit auſſi admirable que ſa conſtante équité. *Palaprat* rapporte, dans la préface de ſes Comédies, que quelques jours après la bataille de la Marſaille, un ſoir qu'il ſoupoit à la tente du maréchal de *Catinat*, on parla des différentes qualités des généraux. Le poëte, faiſant alluſion au héros qui étoit préſent, dit: *J'en connois un ſi ſimple, que, ſortant de gagner une bataille, il joueroit tranquillement une partie aux quilles.* « A peine eu-je achevé, que M. *de Catinat* me répartit froidement: *Je ne l'eſtimerois pas moins, ſi c'étoit en ſortant de la perdre.* » On raconte ce trait d'une autre manière. Le lendemain de la bataille de Staffarde, il joua aux quilles. Un officier parut ſurpris d'un tel délaſſement: *Vous vous trompez*, répondit *Catinat*; *cet amuſement ne pourroit vous étonner, que dans le cas où le général auroit perdu la bataille.* La relation qu'il donna de cette fameuſe journée, étoit ſi modeſte, qu'on étoit tenté de demander, en la liſant: *Catinat en étoit-il?* tant il oublioit ſes ſervices, pour faire valoir ceux des autres! Il ſavoit que *Feuquières* étoit ſon eſpion auprès de *Louvois*, & il l'employoit, parce qu'il le croyoit habile. « *Pourquoi lui ferois-je du mal?* diſoit-il à ſes amis; *ſon ambition le tourmente, plus que ſes délations ne me nuiſent.* » Le maréchal de *Catinat* ſavoit reſpecter les préjugés, autant qu'un homme, dont l'eſprit n'auroit pas été au-deſſus des préjugés. Deux dragons de la garniſon Françoiſe, qui étoit dans Mantoue, paſſoient dans une rue. Un Italien, qui étoit irrité contre l'un des deux, lui enfonça ſon poignard par derrière, le tua ſur la place, & ſe réfugia dans une égliſe. Le camarade du mort le pourſuivit juſques ſur l'autel, & le maſſacra. Le peuple, indigné qu'on eût oſé violer les immunités eccléſiaſtiques, s'attroupa & voulut fermer les portes. Mais le meurtrier

s'étant fait jour l'épée à la main, ſe retira dans la maiſon de ſon colonel. Elle fut inveſtie dans le moment, & le dragon demandé avec menace d'un ſoulèvement général. Pour appaiſer le tumulte, le général François fait conduire le dragon chargé de fers dans une priſon. Il eſt envoyé, pendant la nuit, dans une place éloignée. Quelques jours après, on produit un cadavre, qu'on dit être celui du dragon. La multitude le croit, & regarde cette mort, comme un châtiment du ciel. *Voyez* la *Vie du Maréchal de Catinat*, 1775, in-12.

II. CATINAT, l'un des chefs des *Camiſards*; Voyez CAVALIER.

CATINEAU, (N.) Sacriſtain de la ville de Beaupreau, ſe mit à la tête des mécontens qui s'inſurgèrent dans le bas Anjou, en 1793, & devint le premier chef des Vendéens. Il combattit diverſes fois avec bravoure, & s'empara de pluſieurs villages. Après avoir remis modeſtement le commandement de ſes troupes au jeune *Bonchamp*, qui fut tué à l'attaque de Chollet, il périt lui-même au ſiége de Nantes, à la fin de 1793.

CATOLET, (N.) auteur dramatique, mort en 1752, a donné pluſieurs petites pièces aux ſpectacles de la foire, & aux Italiens, entr'autres les *Aventures de la rue Quincampoix*, & une parodie de l'opéra de *Médée* & *Jaſon*.

I. CATON, le *CENSEUR*, (*Marcus Portius Cato*) d'une famille plébéienne, originaire de Tuſculum, ou Tivoly, naquit l'an 233 avant Jéſus-Chriſt. Il ſervit d'abord dans la ſeconde guerre punique ſous *Fabius Maximus*. Étant ſorti de ſa patrie, à la perſuaſion de *Valérius Flaccus*, il fut le premier de ſa famille qui s'établit à Rome, où ſon mérite le fit élever à toutes les charges ſans avoir jamais eſſuyé de refus. Il commença par être tribun des ſoldats en Sicile, enſuite préteur en Sardaigne qu'il acheva de ſubjuguer. Ce fut là qu'*Ennius* lui enſeigna le grec, quoiqu'il fût déjà avancé en âge; & il conſerva toujours beaucoup de goût pour cette langue, même dans ſa vieilleſſe. Enfin il fut fait conſul avec ſon ami *Flaccus*. Les affaires d'Eſpagne demandant un homme conſulaire, il y paſſa, réduiſit les rebelles, & s'empara en peu de temps de plus de quatre cents places. On lui entendit dire à lui-même, « qu'il avoit pris plus de villes, qu'il n'avoit paſſé de jours dans ſon département. » Le peuple lui décerna, d'une commune voix, le triomphe & la cenſure. Son premier ſoin fut de réformer le luxe & de donner des mœurs aux Romains. Sa vigilance le fit eſtimer des citoyens, & ſa dureté lui ſuſcita quelques ennemis; mais cette haine paſſagère n'empêcha point qu'on ne lui élevât une ſtatue, avec cette inſcription: *A la gloire de* CATON, *qui a remédié à la corruption des mœurs.* Ce magiſtrat, de tout temps déclaré contre les femmes, contribua beaucoup à faire paſſer la loi qui défendoit aux citoyens d'en inſtituer aucune héritière. L'âge n'adoucit point ſa ſévérité: *Voyez* I. & II. SCIPION. Athènes ayant envoyé à Rome des philoſophes & des orateurs pour une négociation, *Caton* alarmé de l'empreſſement de la jeuneſſe Romaine à les entendre, propoſa de les renvoyer, & s'avança juſqu'à dire qu'on devoit chaſſer auſſi les médecins: *Voyez* CARNÉADES. Il mourut en opinant pour la ruine de Carthage, l'an 151 avant Jéſus-

Chriſt, à 85 ans, regardé comme un homme juſte, mais inflexible & implacable dans ſes vengeances. Sa rigidité demandoit des alimens. *Acilius* ayant brigué la cenſure en même temps que lui, il l'accuſa publiquement d'avoir détourné à ſon profit les dépouilles des ennemis... Du temps de *Cicéron* il reſtoit encore de CATON, cent cinquante *Oraiſons*, un *Traité de l'Art militaire*, des *Lettres*; une *Hiſtoire* en ſept livres, intitulée *Des Origines*, parce que dans les ſecond & troiſième livres, il expliquoit l'origine de toutes les villes d'Italie. *Cicéron*, qui loue cette Hiſtoire, dit qu'il ne manquoit à ſon pinceau que cette vivacité de coloris inconnu de ſon temps. Nous n'avons actuellement que les fragmens de ce dernier ouvrage, avec un traité *De re ruſticâ*. On l'a inſéré dans *Rei ruſticæ Scriptores*, à Leipzig 1735, 2 vol. in-4.° *Sabourcux de la Bonneterie* l'a traduit en françois dans le premier volume de ſon *Œconomie Rurale*, Paris 1771, 6 vol. in-8.° On attribue à *Caton*, mais ſans raiſon, des *Diſtiques moraux*, ſur leſquels le célèbre *Pibrac* a formé ſes *Quatrains*. Ces *Diſtiques* ſont d'un auteur du 7.e ou 8.e ſiècle. On les trouve avec le *Publius Syrus*, Leyde 1635, in-8.°; & ſéparément, Amſterdam, 1754, in-8.°; — 1759, 2 vol. in-8.°; — latin & françois in-12. Il diſoit ordinairement qu'*il ſe repentoit de trois choſes: d'avoir paſſé un jour ſans rien apprendre; d'avoir confié ſon ſecret à ſa femme; & d'avoir été par eau, lorſqu'il pouvoit voyager par terre.* Quoiqu'il fût l'homme le plus ſobre de ſon temps, puiſqu'il ne buvoit que de l'eau à la guerre, & chez lui que le même vin que ſes eſclaves, il ne laiſſa pas, ſur la fin de ſes jours, ſur-tout à la campagne, de ſe réjouir avec ſes amis qu'il prioit ſouvent à ſouper, & même de vanter le plaiſir de la table. —Il eut deux fils, dont l'un ſervit avec honneur dans la guerre contre *Perſée* ſous *Paul-Emile*, & l'autre mourut du vivant de ſon père étant déſigné préteur. *Voy.* le livre *De Republicâ Romanâ* du Père *Cantel*.

II. CATON D'UTIQUE, ainſi appelé parce qu'il mourut dans cette ville, étoit arriere-petit-fils du précédent. Il pouſſa l'amour de ſa patrie juſqu'au fanatiſme, & la vertu juſqu'à l'héroïſme. Le conſul *Gellius*, ſous les ordres duquel il ſervoit, lui offrant des récompenſes militaires, il les refuſa, jugeant qu'elles ne lui étoient pas encore dûes. Élevé à la dignité de queſteur, il refuſa de payer les penſions que *Sylla* avoit conſtituées à ſes ſatellites ſur le tréſor public. Cette fermeté prenoit ſa ſource dans l'auſtérité de ſes mœurs & dans ſon ſyſtême de philoſophie. Il étoit Stoïcien dans la théorie & dans la pratique. Il aimoit mieux être homme de bien, que de le paroître, & moins il étoit touché du deſir de la gloire, plus elle ſembloit venir le chercher. *Eſſe quàm videri bonus malebat*, dit Salluſte, *itaque quò minùs gloriam petebat, eò magis illum aſſequebatur.* Il demanda le tribunat, pour empêcher un méchant homme de l'avoir. Il s'unit l'an 62 avant J. C. avec *Cicéron* contre *Catilina*, & avec les bons citoyens contre *Céſar*. Il s'oppoſa aux brigues de ce général & de *Pompée* pendant leur union, & tâcha de les accorder pendant les guerres civiles. Ses ſoins ayant été inutiles, il ſe tourna du côté de *Pompée*, qu'il regardoit comme le défenſeur de la république, tandis que ſon compétiteur

la menaçoit d'une prochaine ſervitude. Il porta toujours le deuil depuis le jour que commença la guerre civile, réſolu de ſe donner la mort ſi *Céſar* étoit vainqueur, & de s'exiler ſeulement ſi c'étoit *Pompée*. La bataille de Pharſale ayant tout décidé, ce zélé républicain s'enferma dans Utique, ſe préparant à exécuter ſon deſſein. Il dit adieu a ſon fils & à ſes amis, leur prouva que l'homme vertueux étoit toujours libre, & le méchant eſclave. *Il* paſſa une partie de la nuit *à lire* le Dialogue de *Platon* ſur l'immortalité de l'ame; puis eſſayant la pointe de ſon épée, & la plaçant à côté de lui, il dit: *Je ſuis enfin maître de moi-même.* Lorſque tout le monde fut retiré, il s'en donna un coup ſous l'eſtomac. La bleſſure n'étant pas aſſez profonde pour le faire mourir ſur l'heure, il tomba de ſon lit, & fit tomber en même-temps une table voiſine. A ce bruit ſes eſclaves entrèrent: les cris qu'ils pouſsèrent, firent accourir ſon fils & ſes amis, qui le virent baigné dans ſon ſang & une partie de ſes boyaux hors du ventre. Il avoit encore les yeux ouverts, mais ſans parole, ce qui engagea ſon médecin à le remettre ſur le lit & à panſer ſa plaie. Mais à peine eut il fini que *Caton* reprenant ſes eſprits, repouſſa le médecin, & avec un emportement qui tenoit de la fureur, il ouvrit ſa bleſſure, arracha ſes entrailles & expira devant eux à l'âge de 55 ans, l'an 48 avant Jéſus-Chriſt. Telle fut la mort de cet illuſtre perſonnage qu'*Horace* appelle NOBILE LETHUM, parce qu'il ſe tua pour ne pas ſe ſoumettre à ſon ennemi. *Cicéron* écrit dans le livre premier des *Offices*, que, « *Caton* fut le ſeul qui dût ſe tuer lui-même, & que tous les autres qui étoient dans le même parti auroient pu être blâmés de le faire, parce que leur vie avoit toujours été douce & leurs mœurs faciles, &c. » *Monteſquieu* penſe au contraire, que « ſi *Caton* ſe fût réſervé pour la république, il auroit donné aux affaires un tout autre tour. » Mais cette réflexion-là peut être contredite. « *Caton*, dit l'abbé *de Mably*, ſe conduiſant en citoyen de la république de *Platon* parmi des brigands, ſa vertu ne lui fourniſſoit que des reſſources impuiſſantes, & contrarioit même ſes bonnes intentions. » Le parallèle de *Cicéron* & de *Caton*, fait par le même préſident, paroit plus juſte. « L'acceſſoire chez *Cicéron*, c'étoit la vertu; chez *Caton*, c'étoit la gloire. *Cicéron* ſe voyoit toujours le premier, *Caton* s'oublioit toujours. Celui-ci vouloit ſauver la république pour elle-même, celui-là pour s'en vanter. Quand *Caton* prévoyoit, *Cicéron* tremblоit; là où *Caton* eſpéroit, *Cicéron* ſe confioit. Le premier voyoit toujours les choſes de ſang froid, l'autre au travers de cent petites paſſions. » *Caton* annonça, dès ſon bas âge, cette roideur inflexible de caractère qu'il fit paroître dans tout le cours de ſa vie. *Druſus* ſon oncle étoit tribun du peuple, & pluſieurs nations d'Italie, alliées des Romains, deſiroient d'être admiſes au nombre des citoyens de Rome. *Pompédius*, l'un des chefs des alliés, s'aviſa de demander en badinant au jeune *Caton* ſa recommandation auprès de ſon oncle. L'enfant garda le ſilence, témoignant par ſon regard & par un air de mécontentement, qu'il ne vouloit pas faire ce qu'on lui demandoit. *Pompédius* inſiſta, & voulant pouſſer à bout cet enfant, il le prit par le milieu du corps, & le porta à la fenêtre en le menaçant de le laiſſer tomber s'il

perſévéroit dans ſon refus. Mais la crainte ne fit pas ſur lui plus d'effet que les prières ; & *Pompédius* en le remettant dans la chambre, s'écria : « *Quel bonheur pour les Alliés, que ce ne ſoit là qu'un enfant ! car, s'il étoit en âge d'homme, nous n'aurions pas un ſeul ſuffrage.* » HIST. ROM. Sa haine pour la tyrannie ſe manifeſta, à l'âge de quatorze ans, par un trait remarquable, rapporté par *Plutarque : Sarpedon*, ſon gouverneur, l'avoit conduit dans le palais du dictateur *Sylla*. A l'aſpect des têtes ſanglantes des proſcrits, il demanda le nom du monſtre qui avoit aſſaſſiné tant de Romains. *C'eſt Sylla*, lui répondit *Sarpedon*. — *Eh quoi !* lui répliqua ſon jeune élève, *Sylla les égorgea, & Sylla vit encore ! Donne-moi ton épée, ô* Sarpedon ! *afin que je l'enfonce dans le cœur du tyran, & que ma patrie ſoit libre.* Il prononça ces dernières paroles d'un ton de voix ſi élevé & avec un regard ſi animé, que *Sarpedon* fut ſaiſi de crainte ; & depuis ce moment il obſerva plus ſoigneuſement ſon élève, de peur qu'il ne ſe portât à quelque coup hardi auquel perſonne n'oſoit même penſer... *Caton* cultiva l'éloquence, afin d'avoir une arme de plus, capable de défendre les droits de la juſtice. Il auroit regardé au-deſſous de lui de diſcourir, dans la ſeule vue d'obtenir la réputation d'excellent orateur. *On blâme votre ſilence*, lui dit un jour un de ſes amis. — *A la bonne heure*, répondit *Caton*, *pourvu qu'on n'ait rien à blâmer dans ma conduite...* Ce Romain, inſulté par un homme diffamé, lui répondit avec cet air de fierté qui ſied ſi bien à la vertu : *Le combat eſt trop inégal entre toi & moi ; ta coutume eſt de dire & de faire des infamies, & moi je n'en fais ni n'en dis...* Les vertus les plus pures du paganiſme offroient des ombres. Quoique *Vellétius Paterculus* ait fait un éloge admirable de *Caton* d'Utique, il eſt cependant vrai qu'il paſſoit ſouvent les nuits à boire, & qu'on l'avoit vu plus d'une fois noyé dans le vin.

III. CATON, (*Valérius*) poëte & grammairien Latin, né dans la Gaule Narbonnoiſe, ouvrit à Rome une école où l'on ſe rendoit de toutes parts. On diſoit de lui, « qu'il étoit le ſeul qui ſût lire & faire les poëtes. » Il mourut fort âgé, l'an 30 avant Jéſus-Chriſt, dans un état qui n'étoit guères au-deſſus de l'indigence. La ſeule de ſes Poéſies qui ſoit parvenue juſqu'à nous, eſt ſa pièce intitulée, *Diræ* : ce ſont des imprécations, que lui inſpirèrent l'abſence de ſon pays & celle de ſa *Lydie*. Chriſtophe *Arnold* publia ce petit Poëme à Leyde en 1652, in-12 : cette édition eſt rare. On le trouve auſſi dans le *Corpus Poetarum* de *Maittaire*.

CATROU, (François) né à Paris en 1659 d'un ſecrétaire du roi, Jéſuite en 1677, exerça le miniſtère de la chaire pendant ſept ans avec diſtinction. Il auroit été mis au rang des meilleurs prédicateurs de ſon ſiècle, s'il avoit pu ſe captiver à réunir avec ordre dans ſa mémoire les mêmes penſées qu'il avoit tracées ſur le papier ; cette contrainte, qui lui paroiſſoit avec quelque raiſon un travail perdu, l'arracha à la chaire. Le *Journal de Trévoux*, qui commença en 1701, l'occupa environ douze années. Il fut chargé d'y travailler, & s'en acquitta avec honneur. Il employa les intervalles que lui laiſſoit cet ouvrage périodique, à compoſer pluſieurs livres eſtimables. Les principaux ſont :

I. *Hiſtoire générale de l'empire du Mogol*, imprimée en 1702, réimprimée en 1705, & traduite en italien. On en a une édition de 1725, in-4°, & en 2 vol. in-12, augmentée du règne d'*Aureng-zeb*. Cette Hiſtoire a été faite ſur des mémoires curieux. II. *Hiſtoire du Fanatiſme des Religions Proteſtentes*, de l'*Anabaptiſme*, du *Davidiſme*, du *Quakériſme*; 1733, en 2 vol. in-12. La variété, la ſingularité des faits, jointes à l'agrément & à la vivacité du ſtyle, ne peuvent qu'attacher le lecteur. La narration eſt toujours élégante & intéreſſante, mais non pas toujours aſſez rapide & aſſez dégagée. III. *Traduction* de *Virgile*, avec des notes critiques & hiſtoriques, en 4 vol. in-12. *Catrou* a traité *Virgile*, comme *Berruyer* oſa traiter depuis les écrivains ſacrés. Il cherche dans ſon auteur des ſens alambiqués. Il lui prête des phraſes de roman, des mots précieux, des termes de ruelle. Sous prétexte de rendre les moindres circonſtances d'une penſée noble, il emploie des expreſſions populaires, baſſes, comiques, burleſques même, qui la dégradent & l'aviliſſent. Il ajoute des notes & des phraſes entières dans la traduction, & ſupplée quelquefois juſqu'à trois ou quatre lignes : comme s'il y avoit des lacunes à remplir dans ſon original, & ſi c'étoit à un traducteur à les remplir. Les *Commentaires*, dont il a orné ou chargé ſon *Virgile*, ſont ſouvent remplis de raiſonnemens ſubtils pour étayer des ſens faux par des explications raffinées & peu naturelles, ou par des recherches déplacées, &c. &c. C'eſt ainſi du moins qu'en ont jugé le public, & l'abbé *des Fontaines*, dernier traducteur de *Virgile*, mais critique peut-être trop ſévère de ceux qui avoient couru cette carrière avant lui. IV. *L'Hiſtoire Romaine*, en 21 vol. in-4°, & 20 vol. in-12. Ces deux éditions ſont accompagnées de notes hiſtoriques, géographiques & critiques; de gravures, de cartes, de médailles, &c. Cette Hiſtoire, traduite en différentes langues, eſt la plus étendue que nous ayons. Les faits y ſont enchaînés avec art, & les recherches très-ſavantes. Mais on y trouve un ſtyle ſouvent trop pompeux, des expreſſions ignobles, des termes haſardés, des hyperboles de rhétoricien, des raiſonnemens alambiqués, des circonſtances ajoutées & inutiles. On y rechercheroit vainement la noble ſimplicité de *Tite-Live*, & la nerveuſe préciſion de *Tacite*. En un mot, l'auteur écrit ſouvent à la *Maimbourg* & à la *Berruyer*. Ses harangues ſont d'un bel eſprit de collége. Les notes ſont plus eſtimables. Elles ſont preſque toutes du Père *Rouillé*, aſſocié & continuateur de *Catrou*. Le Père *Routh*, autre Jéſuite, devoit achever l'édifice que ſes confrères avoient commencé : mais la diſperſion de la ſociété a ſuſpendu cet ouvrage. Le Père *Catrou* mourut le 18 octobre 1737, à 78 ans. Il conſerva dans ſa vieilleſſe, le feu & la vivacité d'imagination qu'il avoit montrés dans ſon jeune âge.

CATTEMBURG, (Adrien) né à Rotterdam en 1664, y enſeigna pendant plus de vingt-cinq ans la théologie arminienne. Il eſt auteur des ouvrages ſuivans : I. *Vie de Grotius* en Flamand, 1727, 2 vol. in-folio. II. *Bibliotheca Scriptorum remonſtrantium*, 1728, in-12. III. *Syntagma ſapientiæ Moſaïcæ*, 1737, in-4.°

CATTHO, (Angelo) natif de Tarente, fut d'abord domeſtique

du duc de Bourgogne, qu'il quitta apres la bataille de Morat, pour s'attacher à *Louis XI*, qui le nomma ſon aumônier, & enſuite archevêque de Vienne en Dauphiné. Il acquit beaucoup de crédit auprès de ce monarque, par le double emploi de médecin & d'aſtrologue. *Philippe de Commines*, ſon ami, atteſte qu'il lui prédit, vingt ans avant l'événement, que le prince *Fréderic*, ſecond fils d'*Alfonſe* roi d'Aragon, monteroit ſur le trône; ce qui arriva. Il prédit auſſi à *Guillaume Briçonnet*, qu'il joueroit un grand rôle dans l'égliſe, & qu'il toucheroit de bien près à la tiare. *Briçonnet* étoit alors marié; il fut dans la ſuite cardinal. En ſuppoſant que ces faits ſoient vrais, il n'y a pas là de quoi guérir perſonne de l'eſprit d'incrédulité pour les prédictions: il n'eſt pas extraordinaire qu'un cadet monte ſur le trône après la mort de ſon aîné, & qu'un homme du monde entre dans l'égliſe. Le prétendu prophète mourut à Bénevent en 1497. Sa deviſe étoit: « *Ingenium superat vires.* » Ce fut à ſa prière que *Philippe de Commines* entreprit ſes *Mémoires*. En racontant la mort du duc de Bourgogne, cet hiſtorien dit qu'*Angelo Cattho*, diſant la meſſe en préſence de *Louis XI*, dans l'égliſe de Saint-Martin de Tours, lorſqu'on ſe battoit à Nanci le 5 janvier 1477, préſenta au roi la patène à baiſer, en lui diſant: *Conſummatum eſt!* lui annonçant par-là que l'armée du duc de Bourgogne venoit d'être défaite, & que lui-même avoit été tué. Le haſard vérifia encore cette prédiction.

CATTI, (François) chirurgien, né à Lucques en Italie, fit une étude particulière de l'anatomie. Il vivoit vers le milieu du XVe ſiècle. Il eſt auteur d'un ouvrage intitulé: *Anatomiæ Enchiridion*, Naples 1551, in-4.°

I. CATTIER, (Philippe) avocat au parlement de Paris, donnoit des leçons de grec. Il eſt auteur de divers ouvrages. I. *Exercitationes IV de uſu linguæ græcæ*, Paris 1647, in-4.° II. *Gazophylacium græcorum*. Cet écrit eſt d'un grand uſage pour l'étude du grec, dans les écoles de Hollande. Il parut à Paris en 1651, & a eu d'autres éditions à Franckfort & ailleurs. III. *Hortus Auguſti in quo radices linguæ latinæ reviresſcunt*, 1657, in-4.° *Cattier* eût mérité d'être profeſſeur au collége royal; mais ſa modeſtie le rendit inconnu à ſes compatriotes & aux lexicographes François.

II. CATTIER, (Iſaac) Pariſien, médecin ordinaire du roi, reçut les honneurs du doctorat en 1637, dans l'univerſité de Montpellier. Ses principaux ouvrages ſont: I. *Diffibulatoris Morologia*, 1646, in-4.° II. *Deſcription de la Macreuſe*, Paris 1651, in-8.° III. *Obſervationes Medicinales rariores*, Caſtris 1653, in-12; avec les *Obſervations de Pierre Borel*, Pariſiis 1656.

CATULLE, (*Caïus Valerius Catullus*) poëte Latin, né à Vérone l'an 86 avant J. C., imita dans ſes *Epigrammes*, la manière grecque, en l'anobliſſant. Le plaiſir & l'amour excitèrent ſon imagination, & donnèrent à ſes vers cette ſimplicité élégante, ces graces naturelles, cette facilité, cet enjouement qui faiſoient ſon caractère. Les grands le rechercherent & l'aimèrent. *Cicéron*, *Plancus*, *Cinna*, & les perſonnages les plus diſtingués de ſon ſiècle, furent ſes amis. *Jules-Céſar*, contre lequel il eut la hardieſſe de faire des

épigrammes, s'en vengea en l'invitant à ſouper. « Il ne faut pas cependant admirer trop la magnanimité de *Céſar*, dit *la Harpe*, car les épigrammes ne ſont pas bonnes, & je croirois volontiers que le bon goût de *Céſar* fit grace aux épigrammes en faveur des madrigaux. Si *Catulle* lui récita ſes vers *ſur le Moineau de Lesbie*, & ſon épithalame de *Thétis & Pélée*, ſon hôte dut être content de lui. Il dut voir dans *Catulle*, un génie facile qui excelloit dans les ſujets gracieux, & qui s'élevoit, quand il vouloit, au ſublime de la paſſion. L'épiſode d'*Ariane*, abandonnée dans l'iſle de Naxos, qui fait partie de l'épithalame, eſt du petit nombre des morceaux, où les anciens ont ſu faire parler l'amour. On ne peut le louer mieux qu'en diſant que *Virgile*, dans ſon quatrième livre de l'*Énéide*, en a emprunté toutes les idées, tous les mouvemens, quelquefois même les expreſſions, & juſqu'à des vers entiers. L'*Ariane* de *Catulle* a ſervi à embellir la *Didon* de *Virgile*. Peut-on douter qu'un homme qui a rendu ce ſervice à l'auteur de l'*Énéide*, n'eût pu devenir un grand poëte, s'il eût aimé le travail & la gloire? Mais *Catulle* n'aima que le plaiſir & les voyages : deux choſes qui laiſſent peu de loiſir pour les lettres. Il étoit né pauvre, & des amis l'enrichirent, entr'autres, *Manlius*, dont il fit l'épithalame; ſujet uſé, mais dont il ſut faire un ouvrage charmant, parce que le talent rajeunit tout. » Si le ſtyle de *Catulle* eſt pur, ſes idées ne le ſont pas toujours. C'eſt lui qui a donné occaſion à ce mot : « *Qui écrit comme* Catulle, *vit rarement comme* Caton. » Il mourut l'an 57 avant J. C., l'année que *Cicéron* ſon ami revint de ſon exil.

Ce poëte ſe trouve avec *Tibulle* & *Properce*, *cum Notis variorum*, Utrecht 1680, in-8.° — *ad uſum Delphini*, 1685, in-4.° On eſtime l'édition de *Couſtelier*, à Paris 1743, in-12, & reimprimée en 1754. Le texte a été épuré par l'abbé *Lenglet*, ſur la belle édition de Veniſe donnée par *Corradini* en 1738, in-fol. : on trouve dans le même volume les Poéſies de *Tibulle* & de *Properce*, ſur les corrections des meilleurs critiques, & particulièrement ſur les leçons de *Joſeph Scaliger*. Enfin, *Baskerville* l'a imprimé ſupérieurement comme tout ce qui eſt ſorti de ſes preſſes, en 1772, in-4.° La première édition de ces poëtes réunis, eſt de 1472, in-folio, ſans nom de ville ni d'imprimeur. Il en a paru une *Traduction* plus facile que correcte, par le marquis de *Pezai*, avec *Tibulle* & *Gallus*, 1771, en 2 vol. in-8.° L'édition qu'en donna *Voſſius* à Londres 1684, & à Utrecht 1691, in-4°, eſt recherchée des curieux, parce que l'éditeur fit entrer dans les notes le fameux *Traité* de *Beverland*, *De Proſtibulis veterum*, qui n'a jamais vu le jour ſéparément; & que les notes en ſont ſavantes & choiſies. On eſtime auſſi celle de Padoue avec *Tibulle* & *Properce*, & les notes *Variorum*, 1737, in-4.° — *Voyez* I. MARTIAL.

CATULUS, *Voyez* LUTATIUS.

CATUS, *Voyez* ÆLIUS-SEXTUS-CATUS.

CATZ, (Jacques) penſionnaire de Hollande & de Weſt-Friſe, garde-des-ſceaux des mêmes États, & ſtathouder des fiefs, politique habile, & poëte ingénieux, ſe démit de tous ſes emplois, pour cultiver en paix les lettres & la poéſie. Il ne ſortit de ſa retraite

qu'aux inſtances réitérées des États, qui l'envoyèrent ambaſſadeur en Angleterre, dans les temps orageux de la république de *Cromwel*. De retour dans ſa patrie, il ſe retira à Sorgoliet, une de ſes terres, où il mourut en 1660, à 83 ans. Il étoit né à Browershaven en Zélande l'an 1577. Ses *Poéſies*, preſque toutes morales, ont été imprimées pluſieurs fois en toutes ſortes de formats. Les Hollandois en font un cas infini. La dernière édition de ſes Œuvres eſt de 1726, 2 vol. in-folio.

CAVADES, *Voyez* CABADE.

CAVAGNES, *Voyez* BRIQUEMAUT.

I. CAVALCANTI, (Guido) poëte & philoſophe Florentin, élève de *Brunetto Latini*, ſurvécut peu à ſon maître. Il mourut en 1300, laiſſant divers ouvrages en vers & en proſe, entr'autres des *Règles pour bien écrire*. Ses *Sonnets* & ſes *Canzoni* parurent à Florence en 1527, in-8°, dans un *Recueil d'anciens Poëtes Italiens*, qui eſt fort rare.

II. CAVALCANTI, (Barthélemi) né à Florence en 1503, étoit verſé dans les belles-lettres. Il fut employé par *Paul III*; & par *Henri II*, roi de France. Il fit paroître beaucoup de prudence, d'intégrité & de capacité dans les affaires dont il fut chargé. *Cavalcanti* mourut à Padoue le 9 décembre 1562, à 61 ans. Ses principaux ouvrages ſont : I. *Sept livres de Rhétorique*, Veniſe 1558, in-fol. II. Un *Commentaire du meilleur état d'une République*, que *François Sanſovino* fit imprimer après la mort de l'auteur.

I. CAVALIER, (Jean) fils d'un payſan des Cévennes, eſt fameux par le rôle qu'il joua dans les guerres des Camiſards, ſur la fin du règne de *Louis XIV*. Sa bravoure, aidée de l'enthouſiaſme de ces fanatiques, le fit regarder dans ſon pays comme un homme extraordinaire, ſuſcité de DIEU pour le rétabliſſement du Calviniſme. De garçon boulanger, il devint prédicant, & de prédicant, chef d'une multitude d'enthouſiaſtes, avec leſquels il exerça, vers l'an 1704, de grandes cruautés contre les Catholiques. Le maréchal de *Montrevel* tenta vainement de les réduire. Enfin, le maréchal de *Villars* lui propoſa une amniſtie : il négocia avec *Cavalier*, qui promit de faire quitter les armes à ſon parti, à condition qu'on lui permettroit de lever un régiment dont il ſeroit colonel. Obſervé en France, il paſſa au ſervice de l'Angleterre, & ſe diſtingua à la bataille d'Almanza. Il mourut gouverneur de l'iſle de Jerſey, & entièrement guéri de ſes anciennes fureurs. Il étoit même, dans la ſociété, d'un caractère doux, & d'un commerce aimable. Le traité avec *Cavalier*, n'avoit point fait ceſſer les troubles des Cévennes. Il y avoit encore deux chefs de rebelles, RAVANEL & CATINAT, qui furent pris en avril 1705. Le duc de *Berwick*, qui commandoit alors, demanda à *Catinat* pourquoi il étoit rentré dans le royaume ? ce miſérable répondit : qu'*il y étoit envoyé par la Reine d'Angleterre; & que ſi on lui permettoit d'écrire à Londres, il pourroit être échangé avec le Maréchal de* Tallard. — *Et moi*, répartit le duc indigné, *je te réponds que dans quelques heures tu ne ſeras pas en vie*; & il fut exécuté. Comme ce malheureux ne méritoit point un article particulier, nous avons cru pouvoir joindre cette anecdote à l'article de *Cavalier*.

II. CAVALIER, (Louiſe) née à Rouen, le 23 novembre 1703, d'un procureur au parlement, épouſa un gendarme de la garde, nommé *Lévêque*, & fut diſtinguée par ſa belle figure & les grâces de ſon eſprit. Ses poéſies ont de l'agrément. On diſtingue parmi elles, les pièces intitulées : *Auguſtin*, *Minet*, *le Siècle*; elles ont été publiées à Paris en 1737. L'auteur mourut dans cette ville le 18 mai 1745.

I. CAVALIERI, (Bonaventure) Jéſuate de Milan, & non *Jéſuite*, comme le diſent tous les Dictionnaires, naquit en 1598. Il fut profeſſeur de mathématiques à Bologne, diſciple de *Galilée*, & ami de *Toricelli*. Il paſſa en Italie pour être l'inventeur du calcul des infiniment-petits. On a de lui : I. *Directorium univerſale Uranometricum*, à Bologne, 1632. II. *Geometria indiviſibilium continuorum*, Bologne, 1635; ouvrage original & très-ingénieux. L'auteur propoſe ſes vues avec la modeſtie & le ménagement néceſſaires à la vérité qui a le malheur d'être nouvelle. Son ſyſtême ſubit le ſort des nouveautés les plus dignes de l'approbation du public. De grands géomètres l'attaquèrent; de grands géomètres l'adoptèrent ou la défendirent. Il mourut en 1647, à 49 ans. Ce fut la goutte qui le jeta dans les mathématiques. Cette maladie cruelle le tourmentoit ſi fort, que *Benoît Caſtelli*, diſciple de *Galilée*, lui conſeilla de diſtraire ſes douleurs en s'appliquant à la géométrie. Il le fit, & s'en trouva bien.

II. CAVALIERI, (Marcel) religieux Dominicain, mort en 1705, à Gravina, dont il devint évêque, avoit d'abord profeſſé la philoſophie à Naples & à Bénevent. A la ſuite d'un tremblement de terre qui anéantit preſque entièrement cette dernière ville, il fut retiré ſain & ſauf du milieu des ruines du palais archiépiſcopal. On lui doit des *Statuts Synodaux*, qui parurent en 1693, & divers *Ecrits* ſur les règles & cérémonies eccléſiaſtiques. — Son frère *Jean-Michel* CAVALIERI, comme lui religieux de l'ordre de *Saint-Dominique*, a fait imprimer un *Traité du Roſaire*, qui a eu pluſieurs éditions; & une *Hiſtoire des Papes*, *Patriarches & Archevêques*, tirés de ſon ordre. Elle parut en 1696.

CAVALLI, muſicien Italien, que le cardinal *Mazarin* fit venir à Paris en 1660, pour mettre en muſique l'opéra de *Xercès*, en cinq actes, qui fut repréſenté en italien dans la grande galerie du Louvre. Cet opéra eut peu de ſuccès, parce que très-peu de gens entendoient l'italien, que preſque perſonne ne ſavoit la muſique, & que tout le monde haïſſoit le cardinal. A proprement parler, ce ne fut qu'en 1672, que les François eurent un ſpectacle de l'Opéra.

CAVALLINI, (Pierre) peintre & ſculpteur du XIVe ſiècle, diſciple du fameux *Giotto*, mourut à Rome ſa patrie, à l'âge de 83 ans, regardé comme un Saint & un bon peintre. On fait grand cas du *Crucifix* de l'égliſe de Saint-Paul de Rome, lequel, ſi l'on en croit le peuple, a parlé à *Sainte Brigitte*.

CAVANEL, (N.) célèbre charlatan & opérateur de Paris, acquit une grande fortune en vendant ſon *Baume à Simone*, ainſi appelé du nom d'une guenon qui le diſtribuoit, & faiſoit des tours d'agilité ſurprenans. *Cavanel* eſt mort vers 1760.

CAUCASE, (Mythol.) berger Scythe, menoit paître ſes trou-

peaux ſur le mont Niphate, & fut tué par *Saturne*, qui étoit venu ſe réfugier ſur cette montagne, qui prit alors le nom de ce berger. *Prométhée* y fut enchaîné & déchiré par un vautour, par l'ordre de *Jupiter*.

CAUCHON, (Pierre) évêque de Beauvais, puis de Liſieux, l'un des plus zélés partiſans de la maiſon de Bourgogne & des Anglois, contre *Charles VII*, ſon légitime ſouverain, étoit fils d'un vigneron. Il avoit des ſentimens dignes d'une telle origine. Il fut un des juges de la Pucelle d'Orléans, & la livra au bras ſéculier. Il mourut bientôt après, en 1443, de mort ſubite, en ſe faiſant faire la barbe. *Valeran* dit à ce ſujet dans un poëme ſur la *Pucelle* :

Expirans cadit, & gelidâ præ morte cadaver,
Decubat; ultrices ſic pendent crimina pœnas!

Calixte IV l'excommunia après ſa mort. Ses oſſemens furent déterrés & jetés à la voirie. *Voy.* JEANNE D'ARC, n.° X.

CAUCON, (Mythol.) fils de *Clinus*, fut le premier qui introduiſit les myſtères d'Éléuſis, chez les Meſſéniens.

CAVE, (Guillaume) d'abord curé d'Iſlington près de Londres, enſuite chanoine de Windſor, étoit né le 30 décembre 1637. Il mourut le 4 août 1713. C'eſt un des théologiens d'Angleterre qui ont le mieux connu l'hiſtoire & les antiquités eccléſiaſtiques. Quelques ſavans l'ont accuſé très-mal à propos de Socinianiſme. Il fut toujours bon Anglican; mais il pouſſa plus loin que ceux de ſon égliſe le reſpect pour les Pères. Il avoit des mœurs pures & une piété ſincère. Les ouvrages qu'il a produits, font honneur à ſon érudition. Les principaux ſont : I. *L'Hiſtoire littéraire des Auteurs Eccléſiaſtiques*, en latin; réimprimée en 1743 & 1749 à Oxford, in-folio, en 2 vol., avec des corrections & des additions de l'auteur même, communiquées à l'éditeur, & une longue Apologie de *Cave* contre *le Clerc*. Cet ouvrage eſt eſtimé pour les recherches. Sa critique n'eſt pas toujours ſûre, &, quoique Anglois, il eſt crédule. Il n'a pas l'art de caractériſer les auteurs comme *Dupin*; mais il a un ſtyle clair, net & coulant, ſoit en anglois ſoit en latin. II. *Le Chriſtianiſme primitif*, en anglois, traduit en françois, & imprimé à Amſterdam 1771 : c'eſt un tableau intéreſſant de la vie & des mœurs des premiers Chrétiens. III. *Les Antiquités Apoſtoliques*, in-folio, 1676. IV. *Hiſtoire de la vie, de la mort & du martyre des Saints contemporains des Apôtres*, in-folio, en anglois, comme le précédent & le ſuivant. V. La *Vie des Pères de l'Égliſe du quatrième ſiècle*, 1683, in-folio. VI. *Gouvernement de l'ancienne Égliſe*, 1683, in-8.°

CAVEDONE, (Jacques) peintre, né à Saſſuélo dans le Modénois en 1580, ſaiſit ſi heureuſement la manière d'*Annibal Carrache*, ſon maître, que les connoiſſeurs confondoient ſouvent leurs tableaux. Peu de peintres ont mieux entendu l'art de deſſiner le nu, & ont manié le pinceau avec plus de facilité. Les malheurs de ſa famille dérangèrent ſon eſprit & affoiblirent ſes talens. Il fut réduit à peindre des *Ex-voto*, & à demander publiquement l'aumône. Un jour s'étant trouvé mal, on le traîna dans une écurie voiſine, où il mouru

mourut en 1660. Ses principaux tableaux ſont à Bologne.

CAVEIRAC, (Jean Novi de) né à Nîmes le 6 mars 1713, embraſſa l'état eccléſiaſtique & a publié divers écrits, relatifs à la théologie & à la politique. Ce ſont : I. L'*Accord parfait de la Nature, de la Raiſon, de la Révélation & de la Politique*, 1753, in-12. II. *La Vérité vengée* ou *Réponſe à la Diſſertation ſur la Tolérance des Proteſtans*, 1756, in-12. III. *Apologie de Louis XIV & de ſon Conſeil, ſur la Révocation de l'Édit de Nantes*, 1758, in-4.° IV. *Appel à la Raiſon des Ecrits & Libelles publiés contre les Jéſuites*, 1762, 2 vol. in-12. V. *Lettres d'un Viſigoth à M.* Fréron, *ſur ſa Diſpute harmonique avec* Rouſſeau. VI. *Mémoire politico-critique ſur le Mariage des Calviniſtes*, 1756, in-8.° A la ſuite du troiſième ouvrage de cet auteur, il ajouta une *Diſſertation* ſur la Journée de la *Saint-Barthélemi*. Quelques écrivains, qui ne l'ont pas lue, ont annoncé que *Caveirac* y avoit fait l'apologie de cette ſanglante journée ; mais le but de l'auteur fut de prouver, en déplorant les horreurs du maſſacre, que la religion y eut moins de part que la politique, & qu'il y périt beaucoup moins de monde qu'on n'avoit cru. « Éloignés, dit-il, de deux ſiècles de cet affreux événement, nous pouvons le contempler, non ſans horreur, mais ſans partialité. On peut répandre des clartés ſur ſes motifs & ſes effets tragiques, ſans être l'approbateur tacite des uns, ou le contemplateur inſenſible des autres ; & quand on enlèveroit à la journée de la *Saint-Barthélemi*, les trois quarts des excès qui l'ont accompagnée, elle ſeroit encore aſſez affreuſe, pour être déteſtée de ceux en qui tout ſentiment d'humanité n'eſt pas entièrement éteint. » D'après ce paſſage, *Linguet* a eu raiſon de dire, dans ſes *Annales* : « L'abbé de *Caveirac* n'a point fait l'apologie de la *Saint-Barthélemi* ; mais on le déteſtera peut-être juſqu'à la fin des ſiècles, comme s'il l'avoit faite, parce qu'il a plu à des écrivains menteurs de l'en accuſer. Une calomnie, qui a une ſecte pour organe, s'établit toujours malgré la preuve contraire, parce que chez les hommes la hardieſſe & l'obſtination du calomniateur à répéter ſes impoſtures, deviennent une raiſon pour y croire ; au lieu que l'attention de l'accuſé à ſe juſtifier, commence par fatiguer & finit par le faire paroître coupable. »

I. CAVENDISH, *Voyez* CANDISH.

II. CAVENDISH, (Guillaume de) duc de Newcaſtle, né en 1592 d'une illuſtre famille d'Angleterre, s'attacha à *Charles II*, dont il avoit été le précepteur. Il ſuivit ce prince à Paris, où il vécut très-à-l'étroit, & revint en Angleterre, après ſon rétabliſſement ſur le trône. Ce prince le combla de bienfaits. *Cavendish* mourut le 25 décembre 1675, à 84 ans. Nous avons de lui une *Méthode nouvelle de dreſſer & travailler les Chevaux*. Elle a été traduite en françois, & imprimée à Anvers, in-fol. 1658. Le grand nombre & la beauté des figures, dont cette traduction eſt ornée, la rendent très-précieuſe, ſur tout de la première édition. Sa ſeconde femme, *Marguerite Lucas*, publia ſa *Vie*, in-fol. à Londres.

CAVICEO, (Jacques) prêtre Italien, eut de grands différens avec l'évêque de Parme ſa pa-

trie. Il en fut exilé, & commit un homicide, à ſon corps défendant, dont il fut abſous. Il devint enſuite vicaire-général de l'évêque de Rimini, puis de celui de Ferrare; & mourut en 1511, à 68 ans. Il s'eſt fait connoître par ſon roman de *Peregrin*, Veniſe 1526, in-8°; traduit en françois en 1528, in-8°, par *François Daſſy*.

CAULASSI, *Voyez* CAGNACCI.

CAULET, (François-Etienne de) né à Toulouſe en 1610, d'une bonne famille de robe, abbé de Saint-Voluſien de Foix à dix-ſept ans, fut ſacré évêque de Pamiers en 1645. Il donna une nouvelle face à ſon diocèſe déſolé par les guerres civiles, & par les déréglemens du clergé & du peuple. Son chapitre étoit compoſé de douze chanoines réguliers de Sainte-Géneviève, que *Spohde*, ſon prédéceſſeur, appeloit *douze léopards*: il les adoucit, il les réforma. Il fonda trois ſéminaires, viſita tout ſon diocèſe, prêcha & édifia par-tout. *Louis XIV* ayant donné un édit, en 1673, qui étendoit la régale ſur tout ſon royaume, l'évêque de Pamiers refuſa de s'y ſoumettre. On fit ſaiſir ſon temporel, ſans pouvoir l'ébranler. L'arrêt fut exécuté avec beaucoup de rigueur, & le prélat fut réduit à vivre des aumônes de ſes partiſans. Un de ſes amis, *le Pelletier-des-Touches*, lui ayant envoyé une ſomme d'argent, le P. *de la Chaiſe* voulut punir cet acte de généroſité & de charité, par une lettre de-cachet. *Non*, lui répondit *Louis XIV*, *il ne ſera pas dit que ſous mon règne quelqu'un ait été puni pour avoir fait l'aumône.* —*Caulet* mourut en 1680, dans ſa 71ᵉ année, honoré comme un Saint par ſes diocéſains & ſes amis, & traité comme un homme de parti par les antijanſéniſtes. Le pape *Innocent IX* le loua comme un évêque fidèle, que DIEU avoit ſuſcité dans des temps fâcheux, pour élever ſa voix comme une trompette, tandis que d'autres gardoient le ſilence. Il exalte ſa généroſité & ſon courage, qui ne ſe démentoient point, malgré la maladie, les privations, la pauvreté & les tribulations.... On a de lui un *Traité de la Régale*, publié en 1681, in-4.° —L'évêque de Grenoble, *Jean de* CAULET, né à Toulouſe en 1693, mort en 1763, connu par ſon *Inſtruction paſtorale ſur la Pénitence*, 1749, in-4°, étoit de la même famille.

CAULIAC, (Gui de) médecin de Montpellier au 14ᵉ ſiècle, eſt auteur d'un *Corps de Chirurgie*, eſtimé, & publié à Lyon en 1669, in-8.° *Fallope* en fit le plus grand éloge; & pluſieurs autres médecins, tels que *Jean Canape* & *Laurent Joubert*, l'ont commenté. Cet ouvrage ayant été, pendant long-temps, le ſeul guide des chirurgiens, & le premier ouvrage écrit en françois ſur leur profeſſion, on l'appela par honneur, le *Guidon*. *Cauliac* fut médecin des papes *Clément VI* & *Urbain V*. C'eſt à *Cauliac* que nous devons la deſcription de la terrible peſte qui, en 1348, fit périr le quart du genre humain.

I. CAUMARTIN, (Louis *le Fèvre* de) d'une bonne famille de robe, fut préſident au grand-conſeil, conſeiller d'état, & enfin garde des ſceaux en 1622. Il obtint cette dignité par le crédit du maréchal *de Baſſompierre*. *Louis XIII* la lui accorda avec répugnance. *Caumartin eſt bègue*, diſoit-il, *je le ſuis auſſi*; *mon Garde*

des ſceaux doit porter pour moi la parole ; & comment le pourra-t-il faire, s'il a beſoin d'un interprète ? Les talens que ce miniſtre avoit montrés dans ſes ambaſſades & dans les autres commiſſions qui lui avoient été confiées, décidèrent enfin ce monarque. Le nouveau garde des ſceaux mourut peu de temps après, en 1623, à 72 ans. Il laiſſa pluſieurs enfans, dont le plus connu fut *François*, évêque d'Amiens, homme vraiment apoſtolique, mort d'apoplexie en 1652.

II. CAUMARTIN, (Louis-Urbain *le Fèvre* de) marquis de *Saint-Ange*, d'abord conſeiller au parlement, puis maître des requêtes, intendant des finances & conſeiller d'état, mort ſous-doyen du conſeil, le 2 ſeptembre 1720, à 67 ans, étoit de la même famille que le précédent. C'étoit un magiſtrat plein d'eſprit, de jugement & de ſavoir. C'eſt dans ſon château de Saint-Ange que *Voltaire* commença la *Henriade*, excité par tout ce que *de Caumartin* lui racontoit de *Henri IV*. Le poëte en a fait le portrait ſuivant, dans une pièce de vers peu connue :

« Caumartin *porte en ſon cerveau*
De ſon temps l'hiſtoire vivante ;
Caumartin *eſt toujours nouveau*
A mon oreille qu'il enchante :
Car dans ſa tête ſont écrits
Et tous les faits & tous les dits
Des grands hommes, des beaux eſprits,
Mille charmantes bagatelles,
Des chanſons vieilles & nouvelles,
Et les annales immortelles
Des ridicules de Paris. »

Sa probité n'étoit pas moins connue que ſon eſprit, & *Boileau* dit dans une de ſes Satires :

Chacun de l'équité ne fait pas ſon flambeau ;
Tout n'eſt pas Caumartin, Bignon, *ni d'*Agueſſeau.

CAUMONT, *Voyez* FORCE & LAUZUN.

CAUN, général Perſan, ſurnommé *le Chercheur d'aventures*, étoit fils d'un forgeron, & s'éleva par ſon courage au commandement des armées de *Caicobad*, premier ſouverain de la dynaſtie des Caïanides. Il remporta pluſieurs victoires, & fut tué dans une bataille par *Afraſiab*, roi du Turkeſtan.

CAUNE, *Voyez* BIBLIS.

CAVOYE, (Louis d'*Oger*, marquis de) grand maréchal-des-logis de la maiſon du roi, né en 1640, fut le dernier rejeton d'une famille ancienne de Picardie. Il eut le bonheur d'être élevé auprès de *Louis XIV*. Dès qu'il fut en état de porter les armes, il ſe rendit en Hollande, & y acquit un nom célèbre par une action hardie, qui ſauva la flotte de cette république, en 1666. Un brûlot Anglois venant à force de voiles ſur l'amiral, il propoſa à *Ruyter* d'aller dans une chaloupe, avec les chevaliers de *Lorraine* & de *Coiſlin*, couper les câbles des chaloupes du brûlot. Ce deſſein ayant été exécuté heureuſement, les Anglois furent obligés de mettre le feu à leur brûlot. Les quatre ſeigneurs François, récompenſés par les États-Généraux, ne s'acquirent pas moins de gloire par leur libéralité que par leur bravoure, en diſtribuant tout l'argent à l'équipage. *Cavoye*, de retour en France, ſuivit *Louis XIV* dans toutes ſes campagnes, où ſon intrépidité lui acquit le titre de *Brave Cavoye*. Ce prince, qui l'honora

toujours d'une confiance particulière, lui donna la charge de maréchal-des-logis, pour l'engager à épouſer une demoiſelle laide, mais ſage & très-amoureuſe de lui. C'étoit *Louiſe de Coëtlogon*, fille-d'honneur de la reine *Marie-Thérèſe* d'Autriche, fille & ſœur de deux lieutenans-de-roi de Bretagne. Son rang lui procura moins d'amis que ſon mérite. Le vicomte de *Turenne*, qui avoit recherché ſon amitié, ſur l'idée que lui en avoit donnée l'action du brûlot, & le maréchal de *Luxembourg*, ſont ceux avec leſquels il fut le plus étroitement uni. Ce fut lui qui conſeilla au dernier, dans une action très-délicate, d'aller ſe rendre priſonnier à la Baſtille; & cette démarche déconcerta ſes accuſateurs. Ce qui lui fait le plus d'honneur, eſt la protection qu'il accorda toujours aux malheureux opprimés. Auſſi un officier, qu'il n'avoit jamais eu occaſion d'obliger, lui rendit ce témoignage, qu'*il ne s'étoit ſervi de ſon crédit, que pour faire plaiſir à tout le monde.* — *Cavoye* paſſa les vingt dernières années de ſa vie dans l'exercice des vertus chrétiennes. Il mourut comme il avoit vécu, en 1716, âgé de 76 ans. Il avoit été très-lié avec *Racine*, & il étoit ſouvent avec lui. Il produiſit à la cour l'abbé *Geneſt* & quelques autres gens-de-lettres, dont les entretiens ſervoient à orner ſon eſprit, naturellement poli & agréable. Le duc de *Saint-Simon* qui déprécie, à ſon ordinaire, la naiſſance & l'eſprit de *Cavoye*, dit « qu'il s'étoit érigé chez lui une eſpèce de tribunal, auquel il ne falloit pas déplaire; compté & ménagé juſques des miniſtres; mais d'ailleurs bon & fort honnête homme, à qui l'on pouvoit ſe fier en tout... C'étoit un des hommes de France le mieux fait & de la meilleure mine, & qui ſe mettoit le mieux; il en profita auprès des dames. C'étoit un temps où l'on ſe battoit fort malgré les édits; *Cavoye*, brave & adroit, s'y acquit tant de réputation, que le nom de *Brave Cavoye* lui demeura. » *Voyez* BOUTEVILLE.

CAURRES, (Jean de) principal du collége d'Amiens, né à Montreuil en Picardie, & mort en 1587, à 45 ans, donna ſes mauvais vers, ſous le titre d'*Œuvres morales & diverſifiées*, 1575, in-8.° Ce recueil ne peut être recherché, qu'à cauſe des peintures que l'auteur y fait des vices de ſon ſiècle. Il blâme beaucoup la coquetterie des dames de ſon temps, qui portoient de petits miroirs, pendus à leur ceinture. Ce mal ſera toujours incurable. *Caurres* publia encore un *Traité en vers, ſur la conſervation de la ſanté*; & un autre, *ſur la piété chrétienne*, 1573, in-8.° Dans l'une de ſes pièces, il fit l'apologie de la *Saint-Barthélemi*, qu'il regardoit comme néceſſaire au repos de la France; comme ſi toute perſécution n'étoit pas une atrocité, & tout maſſacre un crime.

CAURROY, (Euſtache du) François, l'un des plus grands muſiciens de ſon ſiècle, & un des ſous-maîtres de la chapelle des rois *Charles IX*, *Henri III* & *Henri IV*, a laiſſé une *Meſſe des Trépaſſés*, qui rend tout le pathétique & les horreurs de la mort. Il mourut en 1609, à 60 ans. *Piganiol de la Force* dit, dans ſa *Deſcription de la ville de Paris*, que « c'eſt une tradition reçue parmi ceux qui ſont au fait de l'hiſtoire de notre muſique, que les *Noëls* que l'on chante, ſont des gavottes & des menuets d'un ballet que

du Courroy avoit compoſé pour un divertiſſement de *Charles IX.* »

CAURUS, (Mythol.) vent de nord-oueſt, eſt repréſenté âgé, barbu, tenant un vaſe rempli d'eau, qu'il eſt prêt à verſer.

CAUSATHAN, (Mythol.) démon que *Porphyre* chaſſa, ſuivant lui, d'un bain public.

CAUSSIN, (Nicolas) Jéſuite, né à Troyes en 1583, ſe fit un nom par ſes ſermons & ſes ouvrages. Le cardinal de *Richelieu*, le croyant un homme ſimple, qu'il ſeroit aiſément entrer dans toutes ſes vues, le choiſit pour confeſſeur de *Louis XIII.* Mais cette ſimplicité même, qui tenoit beaucoup à ſa piété, le rendit très-oppoſé en pluſieurs choſes à l'adminiſtration du cardinal. Le P. *Cauſſin* regardoit avec horreur, l'alliance que le miniſtre avoit contractée avec les Proteſtans contre la maiſon d'Autriche. Il l'accuſa auprès de ſon pénitent royal, de rendre le gouvernement odieux, en accablant le peuple d'impôts, & en traitant inhumainement la reine-mère, qui manquoit de tout à Bruxelles. Il forma le projet de la faire revenir. *Louis XIII* aimoit à l'entendre parler contre un miniſtre dont il ſe ſervoit, mais qu'il n'aimoit pas. Il étoit le premier à blâmer en ſecret ſes galanteries. Il deſcendoit juſqu'aux moindres détails, trouvant fort mauvais qu'il ne dît point de bréviaire, lui qui avoit tant de bénéfices. Le confeſſeur, ſe ſervant de l'autorité que ſa place lui donnoit, & du pouvoir que Mlle *de la Fayette* avoit ſur l'eſprit du roi, gagnoit peu à peu du terrain. Mais *Richelieu* ne s'endormoit pas. Dans un entretien qu'il eut avec le prince, il diſſipa, à force de raiſons & d'éloquence, les impreſſions que le Jéſuite avoit faites ſur cet eſprit foible, & *Cauſſin* fut bientôt relégué dans une ville de Bretagne. Il mourut à Paris en 1651, à 68 ans, regardé comme un homme d'une probité exacte & que rien ne pouvoit ébranler. On a de lui pluſieurs ouvrages en françois & en latin. I. Le *Parallèle de l'Éloquence ſacrée & profane*, in-4.° On peut voir ce qu'en dit *Gibert* dans ſes *Jugemens ſur les Rhéteurs.* II. *La Cour ſainte*, en 5 vol. in-8°; pleins d'une morale rendue dans un ſtyle trivial, & accompagnée de contes, qui marquent plus ſa piéte que ſon jugement. Comme cet ouvrage eut un cours prodigieux, on diſoit de l'auteur qu'*il avoit mieux fait ſes affaires à la cour Sainte qu'à celle de France.* Ce livre fut traduit en toutes ſortes de langues, imprimé, réimprimé : il eſt à préſent au rang du *Pédagogue Chrétien* & des *Sept Trompettes.* III. La *Vie neutre des Filles dévotes, qui font état de n'être ni mariées ni religieuſes*; ou la *Vie de Sainte Iſabelle de France* ſœur du roi *S. Louis.*

CAUTIUS, (Mythol.) divinité Romaine, que l'on invoquoit pour rendre les jeunes gens prudens & ruſés.

CAUVET, (Martin & Jean-Baptiſte) furent deux frères, nés à Marſeille, & qui acquirent une fortune ſi conſidérable dans le commerce, ſuivant l'hiſtorien de Provence *Noſtradamus*, que pour la partager, ils ne prirent pas d'autre diviſion que celle des quatre parties du monde. Les biens du midi & de l'orient furent cédés à *Martin*; ceux du couchant & du ſeptentrion appartinrent à ſon frère. Ils vécurent dans le quatorzième ſiècle.

pagnie ; &, pour étendre les limites de l'art, il recueillit dans trois ouvrages de nouveaux ſujets de tableaux qu'il avoit rencontrés dans la lecture des anciens. Il fonda dans cette académie un prix annuel pour celui des élèves qui réuſſiroit le mieux à caractériſer une paſſion. Les deſſins coloriés qu'avoit faits à Rome le célebre *Pietro Sante-Bartoli*, d'après des peintures antiques, lui tombèrent entre les mains. Il les fit graver : c'eſt un des livres d'antiquités les plus ſinguliers ; toutes les pièces en ſont peintes avec une préciſion & une pureté inimitables. L'académie des Inſcriptions lui ayant donné, en 1742, une place d'honoraire, l'étude de la littérature devint ſa paſſion dominante ; mais ce fut toujours relativement aux arts. Il travailla ſur les embaumemens des momies Egyptiennes, ſur le *Papyrus*, ſur les maſſes énormes que les Egyptiens tranſportoient d'une extrémité de l'Egypte à l'autre. Il éclaircit pluſieurs paſſages de *Pline*, qui ont rapport aux arts. Il fit revivre les tableaux de *Polignote*. Il reconſtruiſit, pour ainſi dire, le théâtre de *Curion* & le magnifique tombeau de *Mauſole*. Il chercha dans les laves des volcans la pierre obſidienne, inconnue aux plus habiles naturaliſtes. Enfin il inventa le moyen d'incorporer les couleurs dans le marbre, & découvrit la peinture encauſtique. Dans plus de quarante *Diſſertations* qu'il a lues à l'académie, les arts & les lettres prêtent un ſecours mutuel à l'écrivain. Ce généreux protecteur fonda dans cette compagnie un prix de cinq cents livres, dont l'objet étoit d'expliquer par les auteurs & par les monumens, les uſages des anciens peuples. Il raſſembloit de toutes parts les antiquités de toute eſpèce ; Il les faiſoit enſuite deſſiner & graver, en les accompagnant d'obſervations ſavantes & judicieuſes. C'eſt ce travail qui a produit ſon *Recueil d'Antiquités Egyptiennes, Etruſques, Grecques, Romaines & Gauloiſes*, en 7 vol. in-4° ; à Paris chez *Tillard*. Le dernier tome de cette précieuſe collection a paru en 1767, avec l'Éloge hiſtorique de l'auteur, par *le Beau* Ses autres ouvrages ſont : I. *Nouveaux ſujets de Peinture & de Sculpture*, 1755 ; in-12. II. *Mémoires ſur la Peinture à l'encauſtique*, 1755, in-8.° III. *Tableaux tirés d'Homère & de Virgile*, avec des obſervations générales ſur le coſtume, in-8°, 1757. IV. *Deſcription d'un Tableau repréſentant le ſacrifice d'Iphigénie*, 1757, in-12. V. L'*Hiſtoire d'Hercule le Thébain*, tirée de différens auteurs, in-8°, 1758. VI. *Diſcours ſur les Peintures antiques*. VII. *Vies* de *Mignard*, de *le Moine*, & d'*Edme Bouchardon*, — On a encore de lui des Romans, dont on a imprimé en 1787 la collection en 10 vol. in-8.° La *Traduction* de *Tyran le Blanc*, 1740, 2 vol. in-12 ; du *Caloandre fidèle*, 1740, 3 volumes in-12 ; les *Écoſſeuſes*, ou les *Œufs de Pâques*, in-12, plaiſanterie aſſez inſipide ; *Féeries nouvelles*, 1741, 2 vol. in-12 ; *Contes orientaux*, 1743, 2 vol. in-12 ; cinq *Contes de Fées*, 1745, in-12 ; les *Manteaux*, 1746, in-12, &c. Ces différens ouvrages, ſi l'on excepte ſes romans qui n'étoient pour lui qu'un amuſement, prouvent une grande étendue de connoiſſances en pluſieurs genres. Mais on peut ſe plaindre qu'il a trop négligé ſon ſtyle, quelquefois lâche & ſouvent incorrect. Son mérite littéraire étoit ſoutenu par toutes les qualités qui honorent l'humanité. Il avoit un fond inépuiſable de bonté naturelle, une tendreſſe courageuſe

pour ſes amis, une politeſſe vraie & ſans apprêt, une probité intacte, une haine profonde des fanfarons & des flatteurs. Son indifférence pour les honneurs étoit ſingulière. La ſimplicité noble de ſon caractère paſſoit peut-être un peu trop juſques dans ſon extérieur; mais ſa libéralité faiſoit tout ſon luxe. Il encourageoit les talens par des récompenſes, & il prévenoit les beſoins des artiſtes indigens par des bienfaits. Sa famille deſcendoit d'une ſœur de *Jacques de Lévis* comte de *Caylus*, l'un des mignons de *Henri III*, qui fut tué en duel le 27 avril 1576, par le beau d'*Entragues*, favori du duc de *Guiſe*. *Henri III* lui fit élever dans l'égliſe de Saint-Paul un magnifique tombeau, que le peuple démolit en 1588.

IV. CAYLUS, (Mad. de) célèbre par ſes grâces & ſon petit ouvrage intitulé, *Mes ſouvenirs*, étoit de la même famille que le précédent. Le marquis *de la Fare* lui adreſſa ce madrigal :

M'abandonnant un jour à la triſteſſe,
Sans eſpérance, & même ſans deſirs,
Je regrettois les ſenſibles plaiſirs
Dont la douceur enchantoit ma jeuneſſe;
Sont-ils perdus, diſois-je, ſans retour ?
Et n'es-tu pas cruel, Amour,
Toi que j'ai fait, dès mon enfance,
Le maître de mes plus beaux jours,
D'en laiſſer terminer le cours
A l'ennuyeuſe indifférence ?
Alors j'apperçus dans les airs,
L'enfant maître de l'univers,
Qui, plein d'une joie inhumaine,
Me dit, en ſouriant : ami, ne te plains plus;
Je vais mettre fin à ta peine;
Je te promets un regard de Caylus.

CAYOT, (Auguſtin) membre de l'académie de ſculpture de Paris, depuis 1711, ſe fit un nom par les ouvrages ſortis de ſon ciſeau. On remarquoit ſur-tout les *Deux Anges adorateurs* du maître-Autel de Notre-Dame de Paris, exécutés en bronze; & une des *Compagnes de Diane* en marbre, dans le jardin des Tuileries. Il mourut à Verdun ſa patrie en 1779, à 52 ans.

CAYSTRIUS, (Mythol) Ephéſien, célèbre par ſes victoires, mérita après ſa mort un temple ſur les bords d'un fleuve, qui de ſon nom fut appelé *Cayſtre*; les cygnes ſe plaiſoient au milieu de ſes ondes.

CAZE, (N.) poëte dramatique, dont on ignore la vie, eſt auteur de deux pièces de théâtre; *Comane* & l'*Inceſte ſuppoſé*. Elles furent repréſentées en 1639.

CAZEL, CAZES, *Voyez* CASEL, *&c.*

CAZOTTE, (Jacques) né à Dijon, d'abord commiſſaire de la marine, puis maire à Pierry près d'Épernay, occupoit cette place à l'époque de la révolution. Loin de favoriſer les changemens qu'on vouloit faire dans la conſtitution de l'état, il s'en montra l'adverſaire. Conduit à Paris au mois d'août 1792, il y fut jeté dans les priſons de l'Abbaye. Bientôt arrivèrent les affreux jours de ſeptembre, pendant leſquels on maſſacra tous les priſonniers. *Cazotte* échappa à leur ſort, par le dévouement de ſa fille unique, belle, âgée de 17 ans, & qui s'étoit renfermée volontairement dans ſa priſon pour le ſervir. Lorſque le moment fatal arriva, elle ſe jeta dans les bras de ſon père, & ne

craignit pas de braver tous les coups qu'on vouloit lui porter, de le couvrir de ſon corps, & de demander au moins d'être frappée avec lui. Les aſſaſſins étonnés de ſon courage, ſentirent un inſtant la pitié; la hache échappa de leurs mains; *Cazotte* & ſa généreuſe fille en profitèrent, pour traverſer des cours pleines de victimes, & d'une foule immenſe avide de carnage, mais qui reſpecta en ce moment la vieilleſſe & la piété filiale. Quelques jours après, *Cazotte* fut arrêté de nouveau. Ses correſpondances avec l'intendant de la liſte civile, *Laporte*, avoient été ſurpriſes, & entraînèrent ſa perte. Le tribunal criminel le condamna à la mort, le 25 ſeptembre 1792, après vingt-ſept heures de débats. Il avoit alors 72 ans. C'étoit un homme probe, religieux; mais d'une imagination exaltée, que l'âge avoit affoiblie, & qui lui fit croire & annonçer, que *Louis XVI* ſeroit entouré d'une légion d'anges qui combattroient pour ſa défenſe. On a publié en 2 vol. in-8°, & 6 vol. in-16, ſes *Œuvres*, mêlées de vers & de proſe; il cultivoit les deux genres, & même avec ſuccès. La partie la plus importante de ce recueil eſt *Olivier*, que l'auteur intitule *Poëme* en proſe. Quelque nom qu'on lui donne, il prouve dans l'auteur de l'eſprit, de l'imagination, de la gaieté, & une tournure originale. Il a couvert d'un voile agréable, la morale qui fait le fond de ſa fiction. Trop de féerie, quelques longueurs, peu de liaiſon, ſurtout entre les chants, un dénouement trop précipité en ſont les défauts. On en eſt dédommagé par la diverſité des peintures, la vérité des caractères, & la vivacité du coloris. On trouve encore dans ce recueil, le *Diable amoureux*, & le *Lord impromptu*, bagatelles ingénieuſes, tiſſues avec aſſez d'art, & qui ſe font lire avec plaiſir.

CEBA, (Anſaldo) politique, hiſtorien, orateur & poëte Génois, au commencement du 17e ſiècle, donna quelques traités dans chacun de ces genres. Les Italiens font quelque cas de ſon *Traité du Poëme Epique*; mais il s'eſt ſurtout fait un nom par ſes Tragédies; les plus eſtimées ſont les *Jumelles de Capoue* & *Alcipe*. Le marquis *Maffei* les a jugées dignes d'entrer dans le *Recueil des meilleures Tragédies Italiennes*, imprimé à Vérone en 1723, en 3 vol. in-8.° Ce poëte mourut en 1623, à 58 ans. Il avoit plus d'eſprit que de diſcernement, du moins ſi l'on en juge par ſon Poëme épique d'*Eſther*, qu'il a rempli de fables indignes des vérités ſaintes de l'Écriture.

CÉBÈS, philoſophe Thébain, diſciple de *Socrate*, eſt auteur, à ce qu'on a cru, du *Tableau de la Vie humaine*, dialogue ſur la naiſſance, la vie & la mort des hommes. *Gilles Boileau* le traduiſit en françois en 1653; & *Gronovius* le publia en grec en 1689. L'abbé *Sevin* a prouvé que cet excellent traité eſt d'un auteur plus récent que ce philoſophe.

CÉBRION, (Mythol.) géant qui fit la guerre aux Dieux, & fut tué par *Vénus*.

CECCANO, (Annibal) né dans le pays de Labour, fut archevêque de Naples, & enſuite honoré de la pourpre en 1327, par *Jean XXII. Clément VI* l'envoya pour conclure la paix entre *Philippe de Valois*, roi de France, & *Edouard VI*, roi d'Angleterre. Le cardinal *Ceccano* étoit à Rome, lorſque le fameux *Rienzi* y exerçoit

ſon pouvoir tyrannique. Cette ville étoit dans un déſordre extrême : le jubilé ſurvenu au milieu des troubles, ne ſervit pas peu à les augmenter. *Ceccano* crut les appaiſer en partie, en abrégeant le nombre des jours que les étrangers devoient employer à leurs ſtations. Les diſpenſes qu'il accorda à cette occaſion, firent ſoulever le peuple de Rome, auſſi mutin que ſuperſtitieux. Le mécontentement éclata lorſqu'on s'y attendoit le moins. Le cardinal avoit dans ſes écuries un chameau qui excitoit la curioſité de la populace ; cet animal ayant été harcelé, le palefrenier s'irrita. On en vint aux injures, puis aux coups : les gens du légat chaſsèrent le peuple, qui briſa les portes, & fit voler les pierres de toutes parts ſur les fenêtres du palais, en criant *à l'Hérétique !* Le légat, revenu de cette première frayeur, ayant voulu quelques jours après faire les ſtations, on tira ſur lui, d'une fenêtre grillée, deux flèches dont il ne fut point bleſſé. Ce crime fut mis ſur le compte de *Rienzi*, déjà ſoupçonné d'avoir excité le peuple à la révolte. *Ceccano* excommunia de nouveau ce rebelle & ſes complices, le qualifia de *Patarin*, nom d'héréſie odieux & infamant, le chargea des plus horribles malédictions, le déclara déchu & incapable de toute charge, & lui interdit l'eau & le feu. *Rienzi*, coupable ou non de cet attentat, ſe ſauva dans les caravanes des Pélerins qui s'en retournoient. *Ceccano*, qui ignoroit ſa fuite, n'en craignoit pas moins quelque nouvelle entrepriſe : il redoubla les précautions, & les pouſſa juſqu'au ridicule : il ne paroiſſoit jamais en public, ſans porter une calote de fer ſous ſon chapeau, & une cuiraſſe ſous ſa ſoutane. Le pape lui donna la légation de Naples, pour le tirer de cette triſte ſituation ; mais il fut empoiſonné en chemin, l'an 1350. *Ceccano* n'avoit ni l'art de gagner les cœurs, ni celui de ménager les eſprits, & il fut la victime de ſes emportemens.

I. CECCO D'ASCOLI, ainſi appelé, d'Aſcoli, ville de la Marche d'Ancone, où il naquit en 1257, joignit à beaucoup d'ouverture d'eſprit un grand amour pour le travail. La poéſie, la théologie, les mathématiques & la médecine l'occupèrent tour-à-tour. La réputation qu'il s'acquit dans cette dernière ſcience, le fit connoître du pape *Jean XXII*, qui l'appela à Avignon pour être ſon médecin. Ses envieux l'obligèrent à quitter cette cour. Il vint à Florence, où ſon caractère cauſtique lui fit encore des ennemis. Il paſſa enſuite à Bologne, où il enſeigna l'aſtrologie & la philoſophie, depuis 1322 juſqu'en 1325. On le dénonça à l'inquiſiteur comme un hérétique, qui attribuoit tout aux influences des aſtres, & qui s'aviſoit d'être prophète. *Cecco* abjura ſes erreurs vraies ou prétendues, & ſe ſoumit à la pénitence. *Charles-Jean Sans Terre*, duc de Calabre, le rappela à Florence, & lui donna la qualité de ſon médecin & de ſon aſtrologue. *Cecco*, que ſes malheurs auroient dû rendre ſage, ne put réſiſter à la démangeaiſon prophétique. Le duc l'ayant ſollicité de tirer l'horoſcope de ſa femme & de ſa fille, *Cecco* prédit qu'elles s'abandonneroient au libertinage : ce qui lui attira la diſgrace de ce prince. Ses ennemis n'en devinrent que plus acharnés : ils le firent enfermer dans les priſons du ſaint-Office. Il fut accuſé d'avoir enſeigné à Florence les

erreurs rétractées à Bologne ; & d'avoir ſoumis J. C. même à l'empire des aſtres. Cette accuſation ridicule & très-peu fondée, le fit condamner à être brûlé. La ſentence fut exécutée en 1327, en préſence d'une foule de peuple, qui s'attendoit à voir un des génies familiers qu'on lui ſuppoſoit, l'arracher des flammes. Cette injuſtice couvrit d'opprobre les inquiſiteurs, & accabla de remords les dénonciateurs d'un vieillard ſeptuagénaire, grand fou à la vérité, mais innocent de toutes les abſurdités qu'on lui prêtoit. Son véritable nom étoit *François de Stabili : Cecco*, ſous lequel il eſt connu, eſt un diminutif de *Franceſco*. Il a donné un *Poëme*, rude & groſſier, ſur la Phyſique. La première édition eſt de Veniſe, 1478, in-4.° Celles de Milan & de Veniſe, 1484 & 1492, in-4°, ſont fort rares. Celles de Veniſe, 1487, in-4°, 1516, 1519 & 1550, in-8°, ſont auſſi aſſez recherchées : les deux dernières ſont corrigées.

II. CECCO, *Voyez* SALVIATI.

I. CECIL, (Guillaume) miniſtre d'État ſous la reine *Eliſabeth*, naquit en 1521, & mourut en 1598. Cette princeſſe le conſidéroit comme l'homme le plus habile de ſon conſeil. Elle vouloit qu'il s'aſsît toujours en ſa préſence. *Je me ſers de vous*, lui diſoit-elle, *non pour vos mauvaiſes jambes, mais pour votre bonne tête.* Sa deviſe étoit : *Prudens qui patiens.* Il diſoit ſouvent : *Je ne veux pas qu'un plus petit que moi me craigne, ni qu'un plus grand que moi me mépriſe.* L'hiſtoire loue ſa prudence, ſon éloquence, ſa dextérité ; mais elle lui reproche d'avoir conſeillé la mort de l'infortunée *Marie Stuard.*

II. CECIL, (Robert) ſecond fils du précédent, fut miniſtre comme ſon père, ſous *Eliſabeth*, qui l'envoya à *Henri IV* en 1598, pour traiter la paix avec l'Eſpagne. Il eſt regardé comme l'auteur de la mort du comte d'*Eſſex*, à laquelle, en effet, il contribua beaucoup. *Jacques I* le continua dans le miniſtère, & les Anglois ne s'en trouvèrent pas mieux. On prétend qu'il diſoit à ce prince : *Ne craignez point de trop charger vos peuples. Semblables aux ânes, ils ſe laiſſent mener ſans mors & ſans bride, lorſque le fardeau qu'on leur met ſur les épaules eſt un peu lourd.* Il mourut en 1612, avec la réputation d'un génie perçant, & d'un miniſtre peu populaire. On diſoit qu'il avoit des yeux de lynx, & qu'il poſſédoit dans un corps petit & difforme, une tête vaſte & capable des plus grands travaux. Sa *Correſpondance avec* Jacques *lorſqu'il n'étoit que Roi d'Écoſſe*, a été traduite en françois 1767, in-12. Il laiſſa ſept fils de ſon mariage avec *Catherine Howard*, fille du comte de *Suffolk.*

CECILE, (Sainte) eſt honorée comme martyre dans l'égliſe Latine, depuis le v.e ſiècle ; mais on ignore ce qui concerne ſa vie, ſes actions & ſa mort. « Quelques auteurs prétendent, dit *Baillet*, qu'elle étoit Romaine, née de parens nobles ; qu'elle fut mariée malgré la réſolution ſecrète qu'elle avoit priſe de garder une virginité perpétuelle ; qu'elle convertit ſon époux *Valérien*, dès les premiers jours de ſes noces ; & enfin qu'elle ſouffrit le martyre du temps du pape *S. Urbain*, & de l'empereur *Alexandre-Sévère.* » *Fortunat* de Poitiers, l'auteur le plus ancien qui en parle, fait entendre qu'elle termina ſa vie en Sicile,

comme *Ste Thècle* à Séleucie. L'égliſe célèbre ſa fête le 22 novembre. *Ste Cecile*, dit-on, réuniſſoit le ſon des inſtrumens aux chants qu'elle adreſſoit au Seigneur. C'eſt pourquoi les muſiciens l'ont priſe pour patrone.

CÉCILIE, *Voy.* TANAQUILLE.

CÉCILIEN, diacre de Carthage, fut élu évêque de cette ville en 311, après *Menſurius*. Les évêques de Numidie n'ayant point été appelés à ſon ordination, ſe réunirent au nombre de 66, & donnèrent le ſiége de Carthage à *Majorin*. Ils condamnèrent ſon compétiteur ſans l'entendre, & ſans l'accuſer d'autre choſe que d'avoir été ordonné par des *Traditeurs*, c'eſt-à-dire par ceux qui avoient abandonné les Livres ſacrés aux perſécuteurs du Chriſtianiſme. *Donat*, évêque de Caſenoire, leva l'étendard du ſchiſme, & pluſieurs prélats Africains le ſuivirent. L'empereur *Conſtantin* fit aſſembler à Rome un concile de dix-neuf évêques, pour terminer cette affaire. *Cécilien* fut conſervé dans tous ſes droits, & ſon accuſateur *Donat* condamné. Un concile d'Arles, aſſemblé un an après, en 314, confirma la déciſion de celui de Rome. *Cécilien*, abſous par les évêques, & ſoutenu par l'empereur, demeura en poſſeſſion de l'évêché de Carthage. Il mourut vers l'an 347, & ſa mort n'éteignit point le ſchiſme: l'égliſe d'Afrique en fut encore déchirée pendant près de deux ſiècles. *Henri de Valois* & *Dupin* ont écrit l'hiſtoire des Donatiſtes, l'un à la fin de ſon *Euſèbe*, l'autre dans ſa nouvelle édition d'*Optat*.

I. CÉCILIUS, (Saint) né en Afrique vers l'an 211, étoit livré à toutes les erreurs du monde & à tous les plaiſirs de ſon ſiècle. Les exhortations d'*Octavius* & de *Minutius-Félix*, ſes amis & ſes compagnons de table, qui venoient d'embraſſer l'évangile, le déterminèrent à les imiter. Le réſultat des conférences de ces trois Néophites, nous a été conſervé par *Minutius* lui-même, dans un dialogue dont le cardinal *Orſi* a donné l'analyſe dans le tome II de ſon *Hiſtoire Eccléſiaſtique*. *Cécilius*, ſuivant *Baronius*, convertit depuis *S. Cyprien* qui l'honora toujours comme ſon père & ſon maître dans la ſageſſe.

II. CÉCILIUS, *Voyez* METELLUS.

CÉCINA, lieutenant de *Germanicus*, n'eut pas moins de courage que ſon général. Voyant qu'une terreur panique s'étoit répandue dans ſon camp, il fit inutilement les derniers efforts pour retenir le ſoldat qui fuyoit. Enfin il ſe coucha par terre tout au travers de la porte. Le ſoldat, qui ne pouvoit ſortir ſans marcher ſur le corps de ſon commandant, s'arrêta, & le calme ſe rétablit peu à peu.

I. CÉCROPS, originaire d'Égypte, fondateur d'Athènes, ſe fixa en Grèce avec une colonie dans l'Attique, où il épouſa *Agraule*, fille d'*Actée*; & donna le nom de Cécropie à la citadelle qu'il conſtruiſit, ainſi qu'à tout le pays d'alentour. Il ſoumit les peuples par les armes & la douceur, les tira des forêts, les poliça, les diſtribua en douze cantons, & leur donna le ſénat ſi célebre depuis ſous le nom d'Aréopage, ainſi qu'on le voit dans les marbres d'*Arundel*. On croit que c'eſt vers l'an 1582 avant J. C. qu'il aborda dans l'Attique. C'eſt à cette époque que commence l'hiſtoire

d'Athènes. On regarde *Cécrops* comme le premier qui ait donné une forme certaine à la religion des Grecs. Il leur apprit à appeler *Jupiter* le *Dieu ſuprême*, ou plutôt le *Très-Haut*. Après avoir réglé le culte des Dieux, il leur donna des lois. La première fut celle du mariage ; avant lui ces peuples aſſouviſſoient indiſtinctement leur brutalité. *Cécrops* fit le dénombrement de ſes nouveaux ſujets, & il s'en trouva vingt mille. Il ordonna qu'on n'offrit aux Dieux que du blé, des fleurs & des fruits. Il mourut après un règne de 50 ans, & eut l'Athénien *Cranaüs* pour ſucceſſeur. *Cécrops* étoit repréſenté moitié homme & moitié ſerpent.

II. CÉCROPS II, ſeptième roi d'Athènes, ſuccéda à ſon père *Erechthée*, régna 40 ans, & eut pour fils *Pandion*. Il avoit épouſé la ſœur de *Dédale*.

CÉDITIUS, (*Quintius*) tribun des ſoldats en Sicile, ſe ſignala par une action hardie, l'an 254 avant J. C. L'armée Romaine enveloppée par les ennemis, étoit hors de toute eſpérance de ſalut. Il offrit au conſul *Attilius-Collatinus* de ſe mettre à la tête de quatre cents jeunes gens déterminés, & d'aller affronter à leur tête ceux qui les tenoient ſerrés de ſi près. Il prévoyoit bien que ni lui ni ſes compagnons ne pourroient éviter de périr dans cette entrepriſe ; mais il étoit perſuadé que, tandis qu'il attireroit une partie des ennemis au combat, le conſul pourroit attaquer l'autre, & mettre par ce moyen les troupes en liberté. Ce qu'il avoit prévu, arriva. Les Romains ſe dégagèrent du péril dont ils étoient menacés. Tous ceux qui l'avoient accompagnés furent tués, & lui ſeul fut conſervé par un bonheur extraordinaire.

CÉDRÉNUS, (George) moine Grec du XIe ſiècle, laiſſa une *Chronique depuis Adam juſqu'à Iſaac Comnène*, en 1057 : c'eſt une compilation ſans choix & ſans diſcernement, de pluſieurs hiſtoriens, que le moine Grec a copiés & gâtés. Ce fatras a été imprimé au Louvre en 1647, 2 vol. in-fol., avec la traduction latine de *Xylander*, les notes de *Goar*, & le gloſſaire de *Fabrot*.

CÉLADA, (*Didacus*) ſavant Jéſuite du XVIIe ſiècle. Ses *Commentaires* ſur pluſieurs livres de la Bible, ont été recueillis à Lyon en 1658, in-folio, 6 volumes. Les ſavans en font cas.

CÉLÉNO, (Mythol.) étoit la principale des Harpies. Elle prédit aux Troyens qui abordèrent aux iſles Strophades, qu'ils ne parviendroient à s'établir en Italie, que lorſque, dans une famine cruelle, ils auroient dévoré leurs tables.

CÉLER, *Voyez* MÉTELLUS.

CÉLER & SÉVÈRE, architectes, vivoient ſous *Néron*, qui ſe ſervit d'eux pour conſtruire *ſa Maiſon dorée*. Pour avoir une idée de ce magnifique palais, il ſuffit de ſavoir que le coloſſe de ce prince inhumain, haut de cent vingt pieds, étoit au milieu d'une vaſte cour, qui étoit environnée d'un portique formé de trois files de colonnes très-hautes, & qui avoit un tiers de lieue en long. Parmi les ſingularités qu'on y remarquoit, il y avoit une ſalle à manger circulaire, dont la voûte repréſentoit le firmament, & tournoit jour & nuit pour imiter le mouvement des aſtres. Les marbres

les plus rares, & les pierres précieuſes, étoient prodiguées de toutes parts : l'or s'y trouvoit en ſi grande quantité, ſoit à l'extérieur, ſoit à l'intérieur, que ce vaſte palais fut appelé la *Maiſon dorée.*

CÉLESTE, (Mythol.) divinité de Carthage, dont *Héliogabale* fit apporter la ſtatue à Rome, pour l'épouſer publiquement, en obligeant les ſénateurs de lui faire des préſens de noces. *Céleſte* paroît la même que la lune; elle étoit quelquefois repréſentée montée ſur un lion.

I. CÉLESTIN Ier, (Saint) Romain, monta ſur la chaire de *S. Pierre*, après *Boniface I*, & ce fut, ſuivant le Père *Pagi*, le 10 ſeptembre 422. Il commença par rétablir le prêtre *Apiarius*, & le renvoyer en Afrique. Les évêques de cette contrée, aſſemblés en concile, prièrent le pape de ne plus recevoir à ſa communion ceux qu'ils avoient rejetés de la leur. *Voyez* APIARIUS. *Céleſtin* fut plus applaudi dans la condamnation de la doctrine de *Neſtorius*, qu'il fit prononcer par un concile tenu à Rome en 430. L'année d'après il envoya deux députés au concile général d'Éphèſe, avec une lettre pour cette aſſemblée. Vers la fin de la même année, ayant appris que quelques prêtres Gaulois attaquoient la doctrine de *S. Auguſtin* après la mort de ce défenſeur de la grâce, il écrivit aux évêques des Gaules, contre ceux qui avoient oſé l'attaquer. Il mourut l'année d'après, en 432, regardé comme un pontife ſage & prudent. Ses Lettres ſont dans les *Epiſtolæ Roman. Pontif.* de D. *Couſtant*, in-fol., & dans les Collections des conciles.

II. CÉLESTIN II, de Tiſerne, élu pape après *Innocent II*, le 25 ſeptembre 1143, ne gouverna l'Égliſe que cinq mois.

III. CÉLESTIN III, Romain, ſucceſſeur de *Clément III*, en 1191, ſacra la même année l'empereur *Henri VI*, avec l'impératrice *Conſtance*, & pouſſa d'un coup de pied la couronne qu'on devoit mettre ſur la tête de ce prince, pour montrer qu'il avoit le pouvoir de le dépoſer. Les cardinaux la relevèrent, & la mirent ſur la tête de *Henri*. Le pontife l'inveſtit enſuite de la Pouille & de la Calabre, & lui défendit, comme ſuzerain de Naples & de Sicile, de penſer à cette conquête. Il donna, quelque temps après, la Sicile à *Fréderic*, fils de *Henri*, à condition qu'il payeroit un tribut au ſaint-Siége, & ne tarda pas à l'excommunier. Il mourut en 1198, après avoir fait prêcher des croiſades. Il reſte de lui *XVII Lettres*. C'étoit un pontife éclairé.

IV. CÉLESTIN IV, de Milan, fut mis ſur la chaire pontificale à la fin d'octobre 1241, après la mort de *Grégoire IX*. Il mourut lui-même dix-huit jours après ſon élection, regretté des gens de bien.

V. CÉLESTIN V, (Saint) appelé *PIERRE de Mouron*, naquit dans la Pouille en 1215, de parens obſcurs, mais vertueux. Il s'enfonça dans la ſolitude, dès l'âge de dix-ſept ans, paſſa enſuite à Rome, y fut ordonné prêtre, & ſe fit Bénédictin. Il ſe retira peu de temps après au Mont-de-Majelle, près de Sulmone. C'eſt là qu'il fonda un nouvel ordre, connu depuis, ſous le nom de *CÉLESTINS*, approuvé par *Grégoire X*, au ſecond concile-gé-

néral de Lyon, & ſupprimé en France en 1778. Le nouveau fondateur ſe confina dans une cellule particulière, ſi bien fermée, que celui qui lui répondoit à la meſſe, le ſervoit par la fenêtre. C'eſt dans ce réduit qu'on l'alla chercher pour être pape en 1294. Les députés virent l'hermite octogénaire élu pontife, à travers une grille, pâle, deſſéché, la barbe hériſſée, & les yeux enflés de larmes. On lui perſuada d'accepter la tiare, & il quitta ſa caverne. Il voulut mener avec lui un de ſes religieux nommé *Robert*, qui lui répondit avec ſageſſe : « J'étois le compagnon de votre retraite, mais je ne puis l'être de votre élévation, ni courir les riſques de votre nouvel état; épargnez-moi une peine qui ne ſerviroit point au ſoulagement de la vôtre. Je veux ſeulement être l'héritier de votre cellule & de votre repos. Souffrez que je vous laiſſe ſeul dans les périls où l'on vient de vous jeter, puiſque je n'aurois pas le moyen de vous en retirer. » Le nouveau pape vint, monté ſur un âne, à Aquila, entouré de prélats en ſuperbe équipage, s'y fit ſacrer, & commença déjà à faire repentir les cardinaux de leur choix. Le nouveau pape, avec les intentions les plus pures & les plus droites, commit bien des fautes, par ſimplicité, par ignorance, par défaut d'expérience, par l'artifice de ſes officiers. Les mêmes grâces étoient accordées à trois ou quatre perſonnes; les bulles ſcellées en blanc, les bénéfices donnés avant qu'ils fuſſent vacans. « Il parut bientôt, dit un hiſtorien, que le ciel ne juſtifie pas toujours par les effets, les préſomptions fondées ſur le concours des circonſtances qui ſemblent annoncer ſon choix. Ce nouveau pontife, parvenu dans la ſolitude à l'âge de 72 ans, ſans uſage, ſans études, ſujet à la timidité & aux irréſolutions ordinaires à un homme droit, mais qui ſe ſent dépourvu de connoiſſances & d'expérience, abandonné néceſſairement aux impreſſions de l'intrigue & de la flatterie, fut d'autant plus facilement trompé que la crainte de l'être le faiſoit ſouvent agir au haſard. Aſſervi ſans le ſavoir aux perſonnes & aux paſſions étrangères, il commit pluſieurs fautes, & fit ſur-tout les plus mauvais choix pour des prélatures importantes. » On murmuroit de tous côtés. Le bon *Céleſtin*, inſtruit de ce ſoulèvement, donna ſa renonciation au pontificat, cinq mois après avoir été élu, à l'inſtigation du cardinal *Cajetan*, couronné après lui ſous le nom de *Boniface VIII.* C'eſt un conte que ſon ſucceſſeur lui en inſpira la penſée, en lui parlant la nuit avec une ſarbacane. Ce qu'il y a de sûr, c'eſt que le nouveau pontife le fit enfermer dans le château de Fumone en Campanie. Des ſoldats le gardoient jour & nuit, & ne le laiſſoient voir à perſonne, de peur qu'on n'abusât de ſa ſimplicité pour lui perſuader de remonter ſur le ſiége pontifical. *Pierre*, loin de ſe plaindre, dit un mot qui montroit aſſez la tranquillité de ſon ame : *J'ai deſiré une cellule, & l'on m'en a donné une.* Il mourut dans ſa priſon le 19 mai 1296, à 76 ans, deux années après ſon élection; regardé comme un homme de bien, & un pontife incapable de gouverner. *Clément V* le canoniſa en 1313. Il le méritoit par ſes auſtérités & ſes vertus, & par la réſignation avec laquelle il avoit ſupporté les incommodités de ſa priſon & les mauvais traitemens de ſes gardes. On a de lui divers

Opuſcules

Opuſcules dans la *Bibliothèque des Pères*. Les principaux ſont: *Relatio vitæ ſuæ*; *De virtutibus*; *De vitiis*; *De hominis vanitate*; *De exemplis*; *De ſententiis Patrum*.

CELESTIUS, *Voyez* III. *PELAGE*.

CÉLÉUS, (Mythol.) fut roi d'Eléuſis & père de *Triptolème*, à qui *Cérès* enſeigna l'art de la culture.

CELLAMARE, (Antoine de GIUDICE, prince de) grand d'Eſpagne, & grand-écuyer de la reine, né à Naples, en 1657, d'une famille illuſtre, originaire de Gênes, fut élevé auprès de *Charles II*, roi d'Eſpagne. Il fit pluſieurs campagnes, & entr'autres celle de 1702 en Italie, où il accompagna, à ſes dépens, le nouveau roi *Philippe V*, petit-fils de *Louis XIV*, pour défendre Naples. Il ſe trouva, la même année, à la bataille de Luzzara, après laquelle il fut fait maréchal-de-camp des armées de ſa majeſté catholique. Il ſervit en cette qualité au ſiége de Gaïète, en 1707. Il y demeura priſonnier des Impériaux, & fut conduit au château de Milan, avec d'autres ſeigneurs Napolitains. Il ne fut échangé qu'en 1712, après cinq ans de détention. Il ſe rendit alors en Eſpagne, où il devint miniſtre du cabinet. Nommé, en 1715, ambaſſadeur extraordinaire à la cour de France, il y reſta juſqu'à la fin de 1718, qu'étant devenu ſuſpect, il eut ordre de ſortir inceſſamment de France. Ce n'étoit point ſans raiſon, qu'on avoit pris des ombrages contre lui. Il étoit, à l'inſtigation du cardinal *Alberoni*, l'ame d'une conſpiration contre le duc d'*Orléans*, régent du royaume. « Il ne s'agiſſoit de rien moins, diſent les Mémoires de *Noailles*, que d'arrêter ce prince dans une de ſes parties de plaiſir, & de convoquer les états-généraux pour changer la forme du gouvernement, de ſoulever enfin la nation en faveur du roi d'Eſpagne. » Les papiers que l'abbé *Porto-Carrero* portoit à Madrid, & qui lui furent enlevés, firent connoître les détails de cette conſpiration, tramée avec la ducheſſe du *Maine* & quelques autres chefs de parti, par le prince de *Cellamare*. *Voyez* II. LENGLET, *initio*. A ſon retour en Eſpagne, il fut fait gouverneur & capitaine-general des frontières de la vieille Caſtille, & ſuccéda aux biens & aux dignités de *Dominique Giudice*, duc de Giovenazzo, ſon pere. Il mourut à Séville, le 16 mai 1733, âgé de 77 ans.

I. CELLARIUS, (Chriſtophe) né à Smalkalde en 1638, célèbre profeſſeur d'éloquence & d'hiſtoire à Hall en Saxe, mourut le 4 juin 1707, âgé de 68 ans. Il s'eſt fait un nom parmi les ſavans, par pluſieurs ouvrages de ſa compoſition, & par la réimpreſſion de beaucoup d'auteurs anciens. On a de lui: I. *Notitia Orbis antiqui*, 2 vol. in-4°, à Leipzig; 1701—1706; le meilleur ouvrage que nous ayons ſur la géographie ancienne, mais plus ſavant que méthodique. II. *Atlas cæleſtis*, in-fol. III. *Hiſtoria antiqua*, Iène, 1698, in-12. C'eſt un abrégé de l'hiſtoire univerſelle, fort exact, mais trop ſuperficiel. Il donna, en 1702, une *Hiſtoria nova*, auſſi abrégée que ſon hiſtoire ancienne. IV. *De Latinitate mediæ & infimæ ætatis*. V. Une édition du *Theſaurus* de *Faber*, qu'il a augmenté. VI. Des éditions de plu-

ſieurs Auteurs anciens & modernes : de *Cicéron*, de *Cornelius Nepos*, de *Pline le jeune*, de *Quinte-Curce*, d'*Eutrope*, de *Sextus-Rufus*, de *Velleïus-Paterculus*, de *Lactance*, de *Minutius-Félix*, de *S. Cyprien*, de *Sedulius*, de *Prudence*, de *Silius-Italicus*, de *Pic de la Mirandole*, de *Cunaus*, &c. VII. *Diſſertations académiques*, Leipzig, 1712, in-8.° On voit, par le grand nombre d'ouvrages dont il a enrichi la littérature, qu'il étoit fort laborieux. Mais quoiqu'il ait beaucoup compoſé, il ne faiſoit rien avec précipitation. Sa ſanté lui étoit moins chère que l'étude : auſſi le travail l'épuiſa-t-il bientôt, & il ſentit de bonne heure les infirmités de la vieilleſſe. Il eut long-temps à ſouffrir des douleurs de la pierre; mais, ſoit que ſon mal fût incurable, ſoit qu'il ajoutât peu de foi à la médecine, il ne voulut jamais y avoir recours.

II. CELLARIUS, (Salomon) fils du précédent, & licencié en médecine, fut enlevé, à l'âge de vingt-quatre ans, en 1700, au commencement d'une carrière qu'il parcouroit déjà avec diſtinction. On a de lui l'ouvrage intitulé : *Origines & Antiquitates Medicæ*, qui a été publié par ſon père, Iena, 1701, in-8.°

III. CELLARIUS, *Voyez* KELLER.

CELLES, (Pierre de) *Voyez* PIERRE, n.° XV.

CELLIER, (Rémi) né à Barle-Duc, en 1688, fut connu de bonne heure par ſon goût pour l'étude & pour la piété. Il le cultiva dans la congrégation des Bénédictins de Saint-Vanne & de Saint-Hidulphe, dont il prit l'habit dans un âge peu avancé. Il occupa pluſieurs emplois dans ſon ordre, & devint prieur titulaire de Flavigni. Il mourut en 1761, à 73 ans. Nous avons de ce ſavant : I. Une *Hiſtoire générale des Auteurs ſacrés & eccléſiaſtiques*, qui contient leurs vies, le catalogue, la critique, le jugement, la chronologie, l'analyſe & le dénombrement des différentes éditions de leurs ouvrages; ce qu'ils renferment de plus intéreſſant ſur le dogme, ſur la morale, & ſur la diſcipline de l'Egliſe; l'hiſtoire des Conciles, tant généraux que particuliers, depuis le 1.er de Jéruſalem juſqu'au IV.e de Larran, & les actes choiſis des Martyrs; 23 vol. in-4°, publiés depuis 1729, juſqu'en 1763 : compilation pleine de recherches, mais diffuſe. L'auteur, beaucoup plus exact que *Dupin*, n'avoit pas le talent d'écrire & d'analyſer comme lui. Il avoit d'abord commencé ſon Hiſtoire en Latin : de là les latiniſmes qu'on trouve dans les premiers volumes. Son livre ne va d'ailleurs que juſqu'à *S. Bernard*. Ceux qui ne veulent ou ne peuvent lire les SS. Pères dans les originaux, doivent compter ſur l'exactitude de ſes extraits & de ſes traductions. II. *Apologie de la morale des Pères*, contre *Barbeyrac*, 1618, in-4° : livre plein d'érudition, mais peſamment écrit. Dom *Cellier* avoit les vertus de ſon état, l'amour de la retraite & du travail. Il ſe fit aimer de ſes confrères, qu'il gouverna en père tendre.

CELLINI, (Benvenuto) peintre, ſculpteur & graveur Florentin, né en 1500, mourut dans ſa patrie en 1570, à 70 ans. *Clément VII*, qui comptoit ſur ſa bravoure, autant qu'il eſtimoit ſes talens, lui confia la défenſe

du château Saint-Ange, aſſiégé par le connétable de *Bourbon*. Le peintre le défendit en homme qui auroit été élevé dans les armes. L'orfévrerie, la peinture, la gravure, la ſculpture, l'occupèrent tour-à-tour. Un Anglois a donné huit cents louis d'une taſſe d'argent ciſelée par *Cellini*. Celui-ci étant venu en France, *François I* le combla de bienfaits, malgré la ducheſſe d'*Étampes*, maîtreſſe de ce prince, qui favoriſoit le *Primatice*. De retour dans ſa patrie, il ſculpta à Florence, *Perſée* tranchant la tête de *Méduſe*, & pour la chapelle du palais *Pitti*, un crucifix de marbre, qui fait l'admiration des curieux. On a de lui quelques ouvrages : I. *Traité ſur la ſculpture & la manière de travailler l'Or*. Cet écrit eſtimé vit le jour à Florence, en 1568, in-4.° On en a une ſeconde édition, Florence, 1731, in-4°, ornée d'une préface, où l'on trouve pluſieurs traits curieux ſur la vie & les ouvrages de *Cellini*. II. *L'Hiſtoire de ſa vie*, en un vol. in-4°, à Naples, ſous le titre de Cologne 1730. Ce livre, écrit avec chaleur & enjouement, contient des anecdotes intéreſſantes ſur l'état de la ſculpture & ſur l'hiſtoire de ſon temps. L'auteur, dit-on, s'y vante d'avoir tué le connétable de *Bourbon* d'un coup de fauconneau.

CELLOT, (Louis) né à Paris, recteur du collége de la Flèche, & enſuite provincial des Jéſuites en France, mourut à Paris le 20 octobre 1678, à l'âge de 70 ans. Il écrivoit bien en latin & en grec. On lui doit, I. Une *Hiſtoire de Gotéſcalc*, 1655, in-fol. Elle eſt pleine de recherches curieuſes. II. *Opera poetica*, 1630, in-8.° III. Des *Panégyriques* & *Sermons*, en latin, 1640, in-8.° IV. *Hiſtoire du premier Concile de Douzy*, tenu en 871, avec des notes; & quelques ouvrages de *Hincmar*, Paris 1656, in-4.° V. Recueil d'*Opuſcules*, des auteurs du moyen âge. VI. Il combattit auſſi contre *Hallier* & l'abbé de *Saint-Cyran*, ſur l'affaire de la hiérarchie d'Angleterre, & publia à Rouen, en 1641, ſon livre *de Hierarchiâ*, qui fut mis à l'*Index*. *Hamon* ſe fit l'apologiſte de *Cellot*, ſous le nom d'*Alype de Sainte-Croix*.

CELMIS, (Mythol.) Théſſalien, fut changé en diamant par *Jupiter*, pour avoir ſoutenu que ce Dieu n'étoit qu'un ſimple mortel.

I. CELSE, (*Julius*) vivoit quelque temps avant la naiſſance de Jéſus-Chriſt. Il a fait une *Vie de Céſar*, 1473, in-folio; & dans l'édition de *Cæſar cum notis variorum*, Leyde 1713, in-4.°

II. CELSE, (*Cornel. Celsus*) de la famille patricienne *Cornélia*, appelé l'*Hippocrate* des Latins, floriſſoit ſous *Auguſte*, *Tibère* & *Caligula*. On ne ſait ce qu'il étoit. Il naquit à Rome ſelon les uns, & à Vérone ſelon les autres. Il a écrit ſur la rhétorique, la médecine, l'art militaire & l'agriculture; & ſi l'on en juge par ſes ouvrages, ce devoit être un homme également propre à tout, aux armes & aux lettres. On croit qu'il conſacra les dernières années de ſa vie, & le temps de la plus grande maturité de l'âge, à la médecine. Il nous reſte de lui un ouvrage ſur cette ſcience, en huit livres. Les quatre premiers regardent les maladies internes; le 5.° & le 6.°, les externes; le 7.° & le 8.°, les maladies chirurgicales. Cet ouvrage eſt eſtimable par la

pureté du langage, autant que par la juſteſſe des préceptes. Le grammairien, l'hiſtorien & l'antiquaire y trouvent de quoi ſe ſatisfaire, comme le phyſicien & le médecin. La partie chirurgicale y eſt traitée avec beaucoup d'exactitude. La meilleure édition eſt de Padoue, 1722, in-8.° La première eſt de Florence, 1478, in-folio. Celle d'*Elzévir*, 1657, in-12, plaît à cauſe du format; & eſt moins belle que celle de Paris, 1771, in-12. *Ninin* l'a traduit en françois, Paris 1753, 2 vol. in-12. Son *Abrégé de Rhétorique*, imprimé en 1569, eſt moins fait pour inſtruire des préceptes les ignorans, que pour les rappeler aux ſavans.

III. CELSE, philoſophe Épicurien du 2.e ſiècle. Il publia, ſous *Adrien*, un libelle plein de menſonges & d'injures contre le Judaïſme & le Chriſtianiſme, & il oſa lui donner le titre de *Diſcours de vérité*. Il reprochoit aux Juifs convertis d'avoir abandonné leur loi; & aux autres Chrétiens, d'être diviſés en pluſieurs ſectes qui n'avoient rien de commun que le nom. Il ne voyoit pas qu'il confondoit les ſectes ſéparées de l'égliſe, avec l'égliſe même. Ce philoſophe préſomptueux, croyant plaider la cauſe des Dieux, traitoit leurs adverſaires avec le dernier mépris. *Origène*, à l'inſtigation d'*Ambroiſe* ſon ami, réfuta l'Épicurien, & dévoila toutes ſes calomnies, dans une *Apologie* pleine de preuves fortes & convaincantes, rendues dans un ſtyle auſſi élégant qu'animé. C'eſt, de toutes les *Apologies* de la Religion Chrétienne, la plus achevée & la mieux écrite que l'antiquité nous ait laiſſée. Nous en avons une bonne traduction françoiſe par *Bouhereau*, imprimée à Amſterdam en 1700, in-4.° C'eſt à ce même *Celſe* que le *Pſeudomante* de *Lucien* eſt dédié.

IV. CELSE, (*Juventius*) Juriſconſul:, fut arrêté pour avoir conjuré contre l'empereur *Domitien*, qui s'étoit fait haïr de tout le monde par ſes cruautés: il évita par ſon adreſſe la punition qu'il devoit ſubir, en différant toujours de nommer ſes complices, juſqu'à la mort de *Domitien*, qui fut aſſaſſiné l'an 96 de J. C.

V. CELSE, (*Caïus Titus Cornelius*) tyran, qui s'éleva en Afrique du temps de l'empereur *Gallien*, vers l'an 265. Les Africains l'obligèrent d'accepter l'empire & le revêtirent du voile d'une ſtatue, pour lui ſervir de manteau impérial; mais ſept jours après il fut tué. Les habitans de Siccé laiſsèrent manger ſon corps aux chiens, & par un nouveau genre de ſupplice, ils attachèrent ſon effigie à une potence. C'étoit un homme d'une figure diſtinguée, plein de modération & d'équité; qui s'étoit retiré du tumulte des armes pour vivre tranquillement dans une maiſon de campagne près de Carthage, lorſque les chefs des légions de la province le firent proclamer empereur par le peuple.

CELTES, (Conrard) poëte Latin, natif de Sweinfurt près de Wurtzbourg en 1459, mourut à Vienne en 1508, à 47 ans, après avoir reçu le laurier poétique. Il a laiſſé des *Odes*, Strasbourg, 1513, in-8°; des *Epigrammes*; un *Poëme* ſur les mœurs des Allemands, 1610, in-8, & une *Deſcription hiſtorique* de la ville *de Nuremberg*, Strasbourg 1513, in-4.° L'imagination & les ſaillies ne lui manquoient pas, mais il n'eſt pas exempt des défauts de

ſon ſiècle. On peut lui reprocher des négligences dans le ſtyle, & des penſées plus brillantes que ſolides. On a encore de lui IV *Livres* en vers élégiaques, pour quatre maîtreſſes différentes que le poëte ſe vante d'avoir eues. Ils parurent à Nuremberg en 1502, in-4.° Ce volume eſt rare. L'empereur *Maximilien* lui confia la direction de ſa bibliothèque, & lui accorda le privilége de donner lui-même la couronne poétique à ceux qu'il en jugeroit dignes.

CELTUS, (Mythol.) chef des Celtes, à qui il donna ſon nom, étoit l'un des trois fils de *Galathée* & de *Polyphème*.

CENALIS, en françois CENEAU, (Robert) docteur de Sorbonne, évêque d'Avranches, ci-devant évêque de Vence & de Riez, mourut à Paris ſa patrie en 1560. On a de lui des ouvrages d'hiſtoire & de controverſe. I. Une *Hiſtoire de France*, dédiée au roi *Henri II*, en latin 1557, in-fol. C'eſt moins une hiſtoire, qu'un énorme recueil de diſſertations ſur le nom, ſur l'origine & ſur les aventures des Gaulois, des François & des Bourguignons. Il ſe plaint, dès la première page, de ce qu'on a diſputé aux François la gloire de deſcendre des Troyens. Plaiſante gloire, que celle de venir en ligne directe d'une troupe de pauvres gens, qui ſe ſauvent d'une petite ville incendiée ! On peut juger, par ce trait, de l'excellente critique du diſſertateur. II. Un *Traité des poids & des meſures*, en latin, 1447, in-8.° III. *Pro tuendo ſacro celibatu*, Pariſiis, 1545 in-8.° IV. *Larva ſycophantica in Calvinum*. Le goût de ſon ſiècle étoit de mettre des titres extraordinaires, ſouvent à de très-mauvais ouvrages.

CENCHRIS, (Mythol.) femme de *Cynire*, & mère de *Myrrha*. Ayant oſé ſe vanter d'avoir une fille beaucoup plus belle que *Vénus*, cette déeſſe s'en vengea en inſpirant à cette fille une paſſion infame pour ſon propre pere. — Une jeune fille de ce nom fut tuée d'un dard que *Diane* lançoit à une bête fauve. Sa mère *Pirène* fut inconſolable de la perte de ſa fille, & verſa tant de larmes qu'elle fut changée en une fontaine de ſon nom.

CENDÉBÉE, général des armées d'*Antiochus Sidetès*, qui fit des courſes ſur les terres des Juifs ſous la ſacrificature de *Simon*. Celui-ci ne pouvant, à cauſe de ſon âge avancé, aller au-devant de l'ennemi, y envoya ſes deux fils, *Jean* & *Judas*, qui défirent *Cendébée* dans une grande bataille & taillèrent en pièces ſon armée, vers l'an 172 avant J. C.

CÈNE, (Charles le) théologien Proteſtant, né à Caen en 1647, d'abord miniſtre en France, enſuite en Angleterre après la révocation de l'édit de Nantes, mourut à Londres en 1703, à 58 ans. Son occupation principale, ſurtout depuis ſa retraite, avoit été de travailler à une verſion nouvelle de la BIBLE en françois. Il en fit imprimer le *Projet* en 1696. Ce Projet, plein d'excellentes remarques, annonçoit un bon ouvrage; mais lorſque la verſion parut en 1741, Amſterdam, in-fol. par les ſoins du fils de l'auteur, libraire en cette ville, on rétracta ce jugement précipité. Sous prétexte qu'il ne faut pas traduire mot pour mot, & qu'un traducteur doit rendre le ſens plutôt que les termes, *le Cène* ſe permet des libertés & des ſingularités, qui défigurent les livres ſacrés. On a

encore de cet auteur quelques ouvrages théologiques, moins connus que ſon Projet & ſa Bible. Les principaux ſont : I. *De l'état de l'Homme après le péché, & de la prédeſtination au ſalut*, Amſterdam, 1684, in-12. II. *Entretiens, où l'on examine particulièrement les queſtions de la grace immédiate, du franc-arbitre, du péché originel, de l'incertitude de la métaphyſique, & de la prédeſtination.* Il y a une ſeconde partie, mais qui eſt de *le Clerc*, Amſterdam, 1685, in-8.° III. *Converſations, où l'on fait voir la tolérance que les Chrétiens des différens ſentimens doivent avoir les uns pour les autres, &c.* avec un *Traité de la liberté de conſcience.* Amſterdam 1687, in-12.

CÉNIS, *Cænis*, & CÉNÉE, *Cænus*, (Mythol.) jeune fille de Theſſalie qui demanda à *Neptune*, pour récompenſe de ſes complaiſances, de changer de ſexe, & de devenir homme & invulnérable ; ce qui lui ayant été accordé, elle changea ſon nom en celui de *Cénée*, & ſe trouva peu après au combat des Lapithes contre les Centaures, où elle ne reçut à la vérité aucune bleſſure : mais elle fut écraſée ſous une forêt d'arbres qui lui tombèrent ſur le corps, & enſuite métamorphoſée en oiſeau, comme le dit *Ovide*. *Virgile* dit qu'elle reprit ſon premier ſexe.

CENNINI, (Bernard) excellent orfévre de Florence, au milieu du 15.e ſiècle, eſt le premier qui introduiſit l'imprimerie dans cette ville. Il eut deux fils, *Dominique* & *Pierre*, qui n'étoient pas moins habiles que leur père. Ils fabriquèrent eux-mêmes leurs poinçons, formèrent des matrices, & ſe procurèrent tout ce qui eſt néceſſaire à une imprimerie. Le premier livre qui ſoit ſorti de leurs preſſes, & le ſeul qui nous reſte d'eux, eſt de l'année 1471. Il a pour titre : *Virgilii Opera omnia, cum commentariis Servii*, Florentiæ, in-folio. A la fin de l'édition, on lit cet éloge naïf que ſe donnent les imprimeurs. « *Bernard Cennini*, excellent orfévre, de l'aveu de tout le monde, & *Dominique* ſon fils, jeune homme d'un talent ſingulier, ayant d'abord taillé leurs poinçons, enſuite fondu leurs caractères, ont imprimé ce livre, qui eſt leur premier ouvrage. *Pierre* CENNINI, autre fils de *Bernard*, a mis tous ſes ſoins à le corriger, comme vous le voyez ; car rien n'eſt difficile aux eſprits de Florence. *Finis.* » Ces artiſtes ont été inconnus à tous ceux qui ont écrit ſur l'imprimerie avant le P. *Orlandin*.

I. CENSORIN, (*Appius Claud. CENSORINUS*) tyran en Italie ſous l'empereur *Claude II*, étoit d'une famille de ſénateurs, & avoit été deux fois conſul. Après avoir ſervi la république dans les ambaſſades & dans les armées, il s'étoit retiré dans ſes terres aux environs de Boulogne, pour y achever ſes jours en paix. Mais les ſoldats vinrent tumultuairement lui offrir l'empire, & le forcèrent de l'accepter l'an 270. *Cenſorin*, revenu des illuſions de ce monde, déjà âgé, & boiteux d'une bleſſure qu'il avoit reçue dans la guerre contre les Perſes, n'accepta qu'à regret le dangereux honneur de la pourpre. En effet, ſa chute fut auſſi rapide que ſon élévation. A peine y avoit-il ſept jours qu'il régnoit, que les ſoldats, qu'il vouloit ſoumettre à la diſcipline, lui ôtèrent le ſceptre & la vie. On mit ſur ſon tombeau : *Qu'il avoit été auſſi malheureux Empereur, qu'heureux Particulier.*

II. CENSORIN, ſavant grammairien du 3ᵉ ſiècle. Il laiſſa un Traité *de Die natali*, dans lequel il traite de la naiſſance de l'homme, des mois, des jours & des années. Cet ouvrage, publié à Cambridge 1695, in-8°, & à Leyde 1743, ou 1767, auſſi in-8°, eſt important pour la chronologie. *Cenſorin* avoit auſſi compoſé un ouvrage des *Accens*; & il eſt ſouvent cité par *Sidoine Apollinaire*, & par *Caſſiodore*.

III. CENSORIN, (*C. Marcus*) fut conſul avec *Aſinius Gallus*, ſous l'empire d'*Auguſte*, l'an de Rome 744, & huit ans avant J. C. *Horace* lui adreſſe une de ſes *Odes*. C'eſt la ſeptième du quatrième livre, dans laquelle il ſe propoſe de montrer que les louanges des poëtes ſont d'un grand prix.

CENTENAIRES MODERNES, (Célebres) *Voyez* CAMOUX, DRAKEMBERG, FONTENELLE; IV. MAILLÉ, & III. PARR.

CENTLIVRE, (Suſanne) morte le 1ᵉʳ décembre 1723, après avoir été mariée trois fois, fit ſes études à Cambridge, déguiſée en homme. Elle ſe retira enſuite à Londres, où elle cultiva la poéſie dramatique. On a d'elle quinze pièces de théâtre, dont la moins mauvaiſe eſt l'*Amant indécis*. Elle brilloit par la figure encore plus que par l'eſprit; & divers ſeigneurs la protégèrent, entr'autres le prince *Eugène* & le duc d'*Aumont*, ambaſſadeur de France.

CENTORIO, (Aſcagne) auteur Milanois, d'une maiſon illuſtre, dont il augmenta la gloire, porta les armes dans le 16ᵉ ſiècle, autant en philoſophe qui réfléchit, qu'en brave qui s'expoſe à propos. Il profita du loiſir que la paix lui procura, pour rédiger les *Mémoires militaires & hiſtoriques* qu'il avoit ramaſſés dans le tumulte de la guerre. Ils ſont fort priſés en Italie, ſoit pour leur excellence, ſoit pour leur rareté. Ils parurent à Veniſe en 1565 & 1569, en 2 vol. in-4°, pour l'ordinaire réliés en un. Le premier traite, en ſix livres, des guerres de Tranſilvanie; & le ſecond, de celles de ſon temps en huit livres.

CÉO *ou* CIEL, (Sœur Yolande de) née à Lisbonne en 1603, religieuſe au couvent de la Roſe, de l'ordre de Saint-Dominique, a fait honneur au Portugal par ſes ouvrages. Dès l'âge de ſeize ans, elle publia une comédie intitulée: *La Transformacion por Dios*, qui fut jouée en préſence de *Philippe III*, roi d'Eſpagne. Elle eut tant de ſuccès, que *Céo* encouragée, ſe livra plus vivement au travail, & que cette religieuſe a laiſſé deux volumes in-folio de Pièces de théâtre. Elle mourut à l'âge de 90 ans, en 1693.

I. CÉPHALE, (Mythol.) fut fils de *Deion*, ou ſelon d'autres, de *Mercure* & de *Herſé*, & mari de *Procris*, fille d'*Erechée* roi d'Athènes. *Aurore* l'enleva, mais inutilement; cette déeſſe, outrée de ſon refus, le menaça de s'en venger. Elle le laiſſa retourner auprès de *Procris*, ſa femme, qu'il aimoit paſſionnément. Doutant de la fidélité de cette épouſe, il ſe déguiſa, & chercha longtemps les moyens de s'introduire chez *Procris*. Enfin y ayant été admis, il lui offrit de ſi grands préſens, qu'elle étoit ſur le point de ſe rendre à ſes ſollicitations, lorſque, reprenant ſa première figure, il ſe fit connoître, & lui reprocha ſa foibleſſe. *Procris*, couverte de honte & de confuſion, quitta ſon mari.

& ſe retira dans les forêts. Enfin, s'étant réconciliée avec lui, elle lui fit préſent d'un chien de chaſſe que *Minos* lui avoit donné, & d'un javelot qui ne manquoit jamais ſon coup. *Céphale* avoit beaucoup d'ardeur pour la chaſſe & s'en occupoit tous les jours. *Procris*, mécontente de ſes abſences, & craignant que quelque Nymphe ne l'attirât dans les bois, s'aviſa de le ſuivre ſecrètement & de ſe cacher dans les brouſſailles. Son époux, excédé de fatigue & de chaleur, étant venu par haſard ſe repoſer ſous un arbre voiſin, où il invoqua, ſelon ſa coutume, l'haleine du *Zéphire* (*Aura*) pour le rafraîchir; ſa femme, qui l'entendit prononcer ce mot fatal *Aura*, ſoupçonnant qu'il parloit à une rivale, fit du bruit en ſe levant pour s'approcher: *Céphale* auſſitôt, croyant que c'étoit quelque bête, lança ſon javelot & la tua. *Ovide* dit que *Jupiter*, touché du malheur de *Céphale*, le changea en rocher. Suivant *Apollodore*, il fut banni de ſa patrie par l'aréopage, en punition du meurtre de *Procris*. Il ſe retira à Thèbes, puis dans les Iſles Fortunées.

II. CÉPHALE, célèbre orateur Athénien, ſe diſtingua par ſon exacte probité, encore plus que par ſon éloquence. *Ariſtophan*, ſon compatriote, ſe vantoit *de ce qu'ayant été cité en juſtice quatre-vingt-quinze fois, il avoit toujours été abſous.... Céphale* ſe glorifioit, avec plus de raiſon, *de n'avoir jamais été cité, quoiqu'il eût pris plus de part aux affaires qu'aucun citoyen de ſon temps.* C'eſt lui qui introduiſit l'uſage des exordes & des péroraiſons. Il florit avant *Eſchine* & *Démoſthènes*, qui parlent de lui avantageuſement.

III. CÉPHALE, Corinthien, vivoit du temps de *Timoléon*, Corinthien comme lui. C'étoit un homme celèbre dans la ſcience des lois & du gouvernement public; auſſi *Timoléon* le prit-il pour ſon conſeil & pour ſon guide, lorſqu'il voulut donner de nouvelles lois à Syracuſe, l'an 339 avant J. C.

CÉPHAS, l'un des 72 diſciples dont parle *S. Paul* dans l'*Epître aux Galates*. Quelques auteurs ont penſé que *Céphas* étoit un ſurnom de *S. Pierre*; mais ils ont été diſtingués par *Clément* d'Alexandrie, *Dorothée* de Tyr, le Père *Hardouin* & *Marcellin Molkenburh*. Ces deux derniers ont publié de ſavantes *Diſſertations* ſur ce ſujet.

CÉPHÉE, (Mythol.) roi d'Arcadie, fut, ſelon la fable, rendu invincible, à cauſe d'un cheveu que *Minerve* lui avoit attaché ſur la tête, après l'avoir tiré de celle de *Méduſe*. On l'a dit fils de *Lycurgue*, & l'un des chaſſeurs qui tuèrent le ſanglier de Calydon. —Un autre *CÉPHÉE*, roi d'Éthiopie & pere d'*Andromède*, ſe diſtingua dans l'expédition des Argonautes, & fut placé, après ſa mort, au rang des conſtellations.

CÉPHISE, (Mythol.) fleuve de l'Attique, étoit honoré comme un dieu par les habitans d'Orope. On voyoit ſur ſes bords un figuier ſauvage, près duquel *Pluton* étoit deſcendu dans les Enfers, après avoir enlevé *Proſerpine*. C'eſt ſur ces mêmes bords, que *Théſée* tua *Procuſte*. —Un autre *CÉPHISE*, fleuve de la Phocide, où les Grâces aimoient à ſe baigner, aima inutilement pluſieurs nymphes & en fut toujours dédaigné.

CÉPHUS, (Mythol.) divinité de Memphis, y étoit adoré ſous

la figure d'un ſinge, ayant des pieds & des mains d'homme. *Pline* dit, que *Pompée* fit venir, d'Éthiopie à Rome, un ſinge reſſemblant à *Céphus*.

CÉPHYRE, (Mythol.) fille de l'*Océan*, devint nourrice de *Neptune*.

CÉPION, (*Servilius Cepio*) étoit conſul lorſqu'il pacifia l'Eſpagne, révoltée par le général *Viriate*. Peu après, étant proconſul, il prit Toulouſe dans la Gaule Narbonnoiſe, & y pilla un temple où étoient en dépôt de grandes ſommes d'or & d'argent; mais dans la ſuite, il périt miſérablement avec tous ceux qui avoient eu part à ce ſacrilége. Dans ſon ſecond conſulat avec *Cn. Manlius*, on l'envoya contre les Cimbres qui venoient fondre ſur l'Italie. Il ſe mit en campagne; & les ayant rencontrés près du Rhône, il leur livra bataille, & fut vaincu. A la nouvelle de cette défaite, le peuple Romain ordonna que ſes biens ſeroient confiſqués & vendus à l'encan; qu'il abdiqueroit le conſulat & ſeroit renfermé dans une priſon. Il en fut retiré quelque temps après, & mis en pièces par le peuple qui traîna ſon cadavre aux Gémonies.

CÉRAMBE, (Mythol.) habitant du mont Othrys, ſe retira ſur le Parnaſſe, dans le déluge de *Deucalion*, & y fut changé en eſcarbot.

CÉRANUS, fils d'*Abas*, habitant de l'iſle de Paros, voyant pêcher à Conſtantinople un grand nombre de poiſſons, les acheta pour les rendre à la mer. Quelque temps après, ayant fait naufrage & s'en étant ſauvé, on dit qu'un dauphin l'avoit porté juſqu'à la caverne de l'iſle de Zacynthe, qui de ſon nom fut appelée *Céranion*.

CÉRATIN, (Jacques) ſavant grammairien Hollandois, né à Horne, mourut à Louvain, le 20 avril 1530. On lui doit des additions au Lexique Grec de *Manuce*, & un traité *de Sono Græcarum litterarum*, Cologne 1529, in-8.° Ce dernier ouvrage a été réimprimé à Paris, en 1536.

CERBIÉRI, (N. comte de) né dans la Morée, vint s'établir en Ruſſie, & y fut accueilli par l'impératrice *Cathérine II*. Ses connoiſſances dans la mécanique, ſe développèrent dans l'art qu'il employa, pour faire voiturer à Pétersbourg, le rocher énorme qui y ſert de baſe à la ſtatue de *Pierre I. Cerbiéri*, retourné dans ſa patrie, s'y appliqua à la culture de la canne à ſucre & de l'indigo. Pour l'aider dans ce travail, il fit venir des planteurs de la Martinique; mais ceux-ci l'aſſaſſinèrent avec ſa femme, en 1782.

CERCAMONS, jongleur de Gaſcogne, compoſa des vers & des *Paſtourelles*; & courut le monde, d'où il prit le nom de Cherche-monts, *Cercamons*. Il ſe plaint dans ſes poéſies, de ce que les troubadours inquiètent les maris & les femmes, en inſpirant de la jalouſie aux premiers, & en peignant l'amour comme trompeur aux autres. Ce jongleur vivoit ſous le règne de *S. Louis*.

CERCEAU, *Voyez* ANDROUET & l'article ſuivant.

CERCEAU, (Jean-Antoine du) né à Paris en 1670, entra chez les Jéſuites, & s'y fit un nom par ſon talent pour la poéſie françoiſe & latine. Il mourut

ſubitement en 1730, à 60 ans, à Veret, maiſon du duc d'*Aiguillon*, près de Tours, au retour d'un voyage, où il avoit accompagné Mad. la princeſſe de *Conti*. Ce Jéſuite s'annonça d'abord par un volume de *Poéſies latines*, Paris 1705, in-12, parmi leſquelles il y en a quelques-unes d'eſtimables. Ses vers françois, imités de *Marot*, quoique fort au-deſſous de leur modèle, offrent des morceaux d'un tour aſſez original; mais ils ſont, en général, d'un ton de plaiſanterie, qui n'eſt guères au-deſſus du burleſque. Il confondoit quelquefois le familier avec le bas, & le naïf avec le trivial. On lit cependant avec plaiſir le conte intitulé *la Nouvelle Ève*, & quelques autres pièces, dont le ſtyle eſt agréable & piquant. Ses *Réflexions ſur la Poéſie Françoiſe*, ſont auſſi peſantes, que quelques-unes de ſes poéſies ſont légères. La règle, qu'il donne pour diſtinguer les vers de la proſe, eſt ingénieuſe, mais fauſſe. Il a compoſé encore des pièces dramatiques, pour les penſionnaires du collége de *Louis-le-Grand*. Ses comédies ſont : *Eſope au Collége*; l'*Ecole des Pères*; le *Point-d'Honneur*; le *Faux Duc de Bourgogne* ou les *Incommodités de la Grandeur*, & l'*Enfant Prodigue*: ces deux dernières pièces ſont les meilleures. Les autres offrent, par fois, de bonnes plaiſanteries & des caractères ſoutenus; mais on ſent que l'auteur les faiſoit à la hâte, & qu'il ſe fioit trop ſur ſa facilité. Elles ont cependant un mérite peu commun au théâtre; celui de la décence des ſujets & des expreſſions. *Du Cerceau* a laiſſé pluſieurs ouvrages commencés. C'étoit ſon humeur qui dirigeoit ſon imagination, & cette humeur étoit capricieuſe. Ses autres productions ſont : I. L'*Hiſtoire de la dernière révolution de Perſe*, 2 vol. in-12. II. L'*Hiſtoire de la conjuration de Rienzi*, un vol. in-12. Le Père *Brumoy* y mit la dernière main. Elle eſt écrite d'une manière intéreſſante. III. Une critique de l'*Hiſtoire des Flagellans*, de l'abbé *Boileau*. IV. Pluſieurs extraits du *Journal de Trevoux*, ſur-tout des *Diſſertations* ſur la muſique des anciens. Ses *Pièces de théâtre* ont été imprimées en Hollande, en 2 volumes in-12.

CERCHI, (Umiliana de) née à Florence en 1219, fut renommée pour ſes vertus & ſes abondantes aumônes. Devenue veuve, après cinq ans d'une union mal aſſortie, elle prit l'habit du tiers-ordre de *Saint-François*, fonda la congrégation des Terzins, à Florence, & s'enferma dans une tour pour y paſſer le reſte de ſes jours, dans les pratiques de la dévotion. Elle mourut en 1246.

CERCYON, fameux voleur, qui exerçoit ſes brigandages dans l'Attique, & qui, forçant les paſſans à lutter contre lui, maſſacroit ceux qu'il avoit vaincus. Il avoit une force de corps & de bras ſi extraordinaire, qu'il faiſoit plier les plus gros arbres l'un contre l'autre, & enſuite il y attachoit ceux qu'il avoit terraſſés. Ce voleur fut vaincu par *Théſée*, qui, après l'avoir abbattu ſous lui, le punit à ſon tour par le même ſupplice qu'il avoit fait ſouffrir à tant d'autres. *Platon* fait *Cercyon* un des inventeurs de la lutte.

I. CERDA, (Jean-Louis de la) Jéſuite de Tolède, floriſſoit dans le 16e ſiècle. Il eſt connu par ſon *Commentaire* ſur *Virgile*, à Lyon 1619, 3 vol. in-folio. Ce format

s'annonce pas qu'il eût beaucoup de précision & beaucoup de goût. Une penſée ordinaire, un mot qui ne dit rien, exercent très-ſouvent l'eſprit du laborieux & ſavant commentateur. Il explique ce qui n'a pas beſoin d'être expliqué, & differte peſamment ſur ce qu'on doit ſentir avec délicateſſe. Cet ouvrage le rendit ſi célèbre, qu'*Urbain VIII* voulut avoir ſon portrait. On a encore de lui un *Commentaire* ſur *Tertullien*, dans le goût de celui de *Virgile*. L'érudition eſt prodiguée dans l'un & dans l'autre; mais il y a peu de gens qui puiſſent faire une pareille dépenſe. Il mourut en 1643.—Il ne faut pas le confondre avec LA CERDA, poëte Eſpagnol, dont les *Tragédies* ſont très-eſtimées en Eſpagne.

II. CERDA, (Bernarde Ferreira de la) Portugaiſe, ſavante dans la rhétorique, la philoſophie & les mathématiques, écrivoit poliment en proſe & en vers. On a d'elle un *Recueil* de Poéſies, un volume de *Comédies*, & un poëme intitulé: *Eſpagna liberata*, &c. Elle vivoit au commencement du XVIIe ſiècle.

III. CERDA, *Voyez* CORONEL. — EBOLI. — & I. ESPAGNE.

CERDON, héréſiarque du 2e ſiècle, admettoit deux Principes, l'un bon & créateur du ciel, l'autre mauvais & créateur de la terre. Il rejetoit l'ancien Teſtament, & ne reconnoiſſoit du nouveau, qu'une partie de l'Évangile de *Saint Luc*, & quelques Epîtres de *Saint Paul*. Il prétendoit encore, dit-on, que JÉSUS-CHRIST n'avoit qu'un corps fantaſtique. La doctrine des deux principes fut la ſource de l'héréſie des *Manichéens*.

CERDUAL, (*Cerdowalla*) *Voyez* SERGIUS I, n.° II.

CÉRÉIDAS, donna des lois aux habitans de Mégalopolis. Près de mourir, il ſe tourna vers ſes amis, & leur dit qu'il quittoit ſans regret la vie, & qu'il ſe hâtoit d'aller rejoindre *Homère*, le prince des poëtes, *Hécathée*, le plus illuſtre des hiſtoriens; *Olympe*, le plus excellent des muſiciens, & *Pythagore*, le plus ſage des philoſophes.

CÉRÈS, (Mythol.) fille de *Saturne* & de *Cybèle*, ſœur de *Jupiter* & mère de *Proſerpine*, courut la terre & la mer, deux flambeaux à la main, pour chercher ſa fille, que *Pluton* lui avoit enlevée dans les plaines de l'Enna. Excédée de fatigue, elle arriva chez *Éleuſius* roi de l'Attique, qui la reçut avec bonté; & remarquant en elle beaucoup de ſageſſe & de vertu, il la pria d'être la gouvernante de ſon fils *Triptolème*, à qui elle apprit l'art de cultiver la terre. Lorſqu'il fut inſtruit, elle l'envoya par tout l'univers enſeigner l'agriculture aux hommes. *Cérès*, après avoir parcouru le monde, ſans avoir rien appris de ſa fille, revint en Sicile, où la nymphe *Aréthuſe* lui dit que *Proſerpine* étoit femme de *Pluton*, & reine des enfers. A ce diſcours, *Cérès* monte ſur ſon char, & va trouver *Jupiter* pour ſe plaindre de l'outrage qu'elle avoit reçu de ſon frère, & fondant en larmes, elle le conjure de lui rendre ſa fille. *Jupiter* le lui promit, pourvu qu'elle n'eût rien mangé dans les enfers. Mais, comme ſur le rapport indiſcret d'*Aſcalaphe* qui étoit ſon gardien, il fut prouvé qu'en ſe promenant dans les jardins de *Pluton*, elle avoit cueilli une grenade, & en avoit mangé ſept grains, ſon retour fut déclaré impoſſible. *Cérès*, outrée de dépit de ſe voir fruſtrée de ſes eſpérances, fit

mourir *Aſcalaphe* & le changea en hibou, oiſeau de mauvais augure. Cependant *Jupiter*, pour calmer ſa douleur, permit à *Proſerpine* de paſſer ſix mois ſur la terre & ſix mois dans les enfers. Tous les poëtes attribuent à *Cérès* l'invention du labourage, & la font préſider aux moiſſons & à tout ce qui concerne l'agriculture. On la prend auſſi quelquefois pour la terre même. *Virgile* appelle *Cérès* & *Bacchus*, les aſtres les plus brillans de l'univers, *vos clariſſima mundi lumina, Bacchus & alma Ceres.* On repréſente cette Déeſſe couverte de mamelles pleines, ce qui la faiſoit appeler *Mammoſa*; & quelquefois avec une faucille dans une main, & dans l'autre une gerbe d'épis & de pavots. Sa tête eſt ordinairement couronnée d'une guirlande de cette dernière plante, qui eſt d'une grande fécondité. Son char eſt attelé de lions ou de ſerpens. On célébroit pluſieurs fêtes en ſon honneur. Les unes s'appelloient *Éleuſines*, d'*ÉLEUSINA*, nom donné à *Cérès*, ou de la ville d'Éleuſis qui leur donna naiſſance. Les autres fêtes appelées *Theſmophories*, tiroient leur nom de celui de *THESMOPHON*, ou Légiſlatrice, donné à cette déeſſe à cauſe des lois qu'elle établit chez les Athéniens. Enfin, les *Ambarvales*, ainſi nommées d'*AMBIRE ARVA*, étoient deſtinées à faire des proceſſions dans les champs pour obtenir une bonne récolte. Les fêtes *Éleuſines*, les plus célèbres des trois, qu'on appeloit auſſi *Myſtères*, étoient de deux ſortes, les grands & les petits myſtères. Il falloit paſſer par ceux-ci, pour être initié aux premiers, & les ſeuls Athéniens étoient initiables. La fête où ſe faiſoit cette grande cérémonie, revenoit tous les cinq ans, & duroit neuf jours. On la ſolennifoit à Éleuſis. Comme *Cérès* avoit donné aux Athéniens des leçons de morale & d'humanité, un prêtre répétoit ces leçons à ceux ou à celles qu'il initioit, & ils devoient promettre de les obſerver. L'initiation ſe faiſoit de nuit dans le temple de la Déeſſe, & l'on n'oublioit rien pour la rendre impoſante. D'une profonde obſcurité, le candidat paſſoit tout d'un coup à une éclatante lumière, & découvroit une ſtatue de *Cérès*, auſſi majeſtueuſe que l'art humain avoit pu la faire. Bientôt les ténèbres chaſſoient la lumière. Des éclairs, des coups de tonnerre, des figures & des voix extraordinaires achevoient de perſuader aux aſſiſtans qu'ils étoient dans le palais & ſous les yeux d'une divinité. Un ſilence abſolu ſur ce qu'on avoit vu & entendu, étoit une des conditions impoſées aux initiés. Les Athéniens ſe hâtoient d'y faire admettre leurs enfans, pour leur aſſurer la protection de la Déeſſe dans la vie préſente, & un éternel bonheur dans la vie future. Par une partialité peu honorable, ils refuſoient d'y admettre les étrangers, quoiqu'ils fuſſent perſuadés que les non-initiés ſeroient après leur mort dans la fange & dans l'obſcurité. Cette excluſion parut ſi injuſte à *Diogène* le cynique, qu'il ne voulut jamais être initié. *Quoi?* diſoit-il avec indignation, *Epaminondas ſeroit dans la boue, tandis que les plus vils Athéniens obtiendroient, par une cérémonie, les premières places dans les Iſles des bienheureux? Socrate*, apparemment vit ces myſtères du même œil, car il ne s'y fit point admettre, & ce fut peut-être, aux yeux de ſes juges, une des raiſons qui rendirent ſa religion ſuſpecte. Le ſecret des myſtères Éleuſiniens ne

méritoit pas ſans doute d'être connu, puiſque *Socrate* le dédaignoit. C'étoit un crime de le révéler. « On faiſoit ſerment de ſe taire, dit *Voltaire*, & tout ſerment fut toujours un lien ſacré. Aujourd'hui même encore, nos pauvres Francs-Maçons jurent de ne point parler de leurs myſteres. Ces myſteres ſont bien plats ; mais on ne ſe parjure preſque jamais. » Les myſtères de *Cérès* étoient peut-être auſſi peu importans; cependant ceux qui y participoient furent reſpectés, tant que le nombre en fut petit. Mais dès qu'il s'accrut, il n'eut pas plus de conſidération, dit encore *Voltaire*, que les barons Allemands, quand le monde s'eſt vu rempli de barons. *Georges Wheeler* découvrit, dans le ſiecle paſſé, une ſtatue coloſſale de *Cérès* par *Phidias*, dont *Périclès* avoit orné le temple d'Éleuſis. Deux voyageurs Anglois l'ont achetée & envoyée à l'univerſité de Cambridge.

CÈRESTE, (le Marquis de) *Voyez* BRANCAS, n.° II.

CÉRÉTA, (Laura) dame de Breſce, recommandable par les qualités de ſon cœur & de ſon eſprit, fut veuve après dix-huit mois de mariage, & profita de ſa liberté pour ſe livrer avec ardeur à la philoſophie & à la théologie. Elle mourut à la fleur de ſon âge, & ne vit pas la fin du XVe ſiècle. Elle étoit en relation avec les grands & les ſavans. On a d'elle, ſoixante & douze *Lettres*, publiées in-8°., en 1640, par *Philippe Thomaſini*.

CÉRÉTUS, (Daniel) médecin de Breſce en Italie, qui vivoit en 1470, a fait quelques Poéſies latines, que l'on trouve dans le *Sanazar*, d'Amſterdam 1728, in-8.°

CERF DE LA VIEUVILLE, (Jean-Laurent le) garde des ſceaux du parlement de Normandie, né à Rouen en 1664, mourut dans la même ville en 1707 à la fleur de ſon âge, d'un excès de travail. On a de lui une *Comparaiſon de la muſique Italienne & de la muſique Françoiſe*, contre le *Parallèle des Italiens & des François*, in-12. Le ſtyle de cet ouvrage, ſeme d'anecdotes ſur l'opéra François, eſt fort vif. L'auteur y ſoutient l'honneur de ſa patrie avec autant de feu, qu'on en a montré depuis contre le célèbre *Jean-Jacques*. C'étoit l'abbé *Raguenet*, qui avoit attaqué la muſique Françoiſe & exalté l'Italienne. Il défendit ſon ſentiment, & *le Cerf* le ſien. Celui-ci publia deux nouveaux volumes. Le médecin *André*, alors aſſocié au Journal des ſavans, tourna les deux dernières parties en ridicule, après avoir parlé avec éloge de la première. *La Vieuville*, piqué au vif, répondit par une brochure intitulée : *L'Art de décrier ce qu'on n'entend point*, ou *le Médecin Muſicien*. L'ouvrage a toute l'amertume que le titre promet. *Fontenelle* diſoit, que ſi quelqu'un, par une vivacité & une ſenſibilité extrêmes, avoit jamais mérité le nom de fou complet, de fou par la tête & par le cœur, c'étoit *la Vieuville*. Mais, comme la folie n'exclud que la raiſon, & non l'eſprit, *le Cerf* en avoit beaucoup, & même tant, qu'il n'avoit pas le ſens commun.

CERINTHE, héréſiarque, diſciple de *Simon* le Magicien, commença à publier ſes erreurs vers l'an 54. Il attaquoit la divinité de Jéſus-Chriſt, & n'admettoit en lui que la nature humaine. *Saint Jean* écrivit ſon Evangile à la prière des fidèles, pour réfuter

ſes erreurs ſacrilèges. On ajoute même, qu'ayant trouvé *Cerinthe* dans les bains publics, où il alloit pour ſe laver, il ſe retira avec indignation, en diſant ; *Fuyons, de peur que nous ne ſoyons abîmés avec cet ennemi de J. C.*

CERISANTES, (Marc Duncan, ſieur de) fils de *Marc Duncan*, gentilhomme Ecoſſois, établi à Saumur, avoit de l'eſprit & une figure agréable; mais il étoit vain, ambitieux & fanfaron. Le marquis de *Vigean* lui confia l'éducation du marquis de *Fors* ſon fils aîné, qui étant devenu colonel du régiment de Navarre, donna une lieutenance à ſon précepteur. Le marquis ayant été tué au ſiége d'Arras en 1640, *Ceriſantes* vendit ſa lieutenance, & fut envoyé l'année d'après à Conſtantinople, par le cardinal de *Richelieu*. Il paſſa enſuite en Suède en qualité d'envoyé; mais ſes rodomontades & ſon inſolence le firent rappeler en 1646. Rome lui parut une ville propre à tenter fortune; il s'y rendit en 1647. C'eſt dans cette année qu'éclata la fameuſe révolte de Naples. Le duc de *Guiſe*, homme ardent & téméraire, ſe chargea de porter du ſecours aux rebelles. *Ceriſantes* le ſuivit dans cette expédition périlleuſe, & mourut pendant le ſiége de Naples en 1648. Il fit un teſtament, par lequel il laiſſa des legs à ſes parens & à ſes amis : il avoit à peine de quoi ſe faire enterrer : mais il ſe croyoit déjà propriétaire de tous les biens que le duc de *Guiſe* lui avoit promis pour l'engager à partager ſes périls. Il ſe mêloit de poéſie, & s'il n'avoit fallu, pour réuſſir en ce genre, qu'une tête chaude, il y auroit excellé.

CERISIERS, (René de) Jéſuite plein de piété & de ſimplicité, vivoit ſous *Louis XIII*. Il eſt peu connu des Biographes; mais le peuple, & mêmes les ames ſenſibles qui ne ſont pas peuple, connoiſſent & liſent avec plaiſir ſon *Innocence reconnue*, ou Vie de *Sainte Geneviève de Brabant*. « Ce petit ouvrage, dit BERQUIN, qui fait partie de la *Bibliothèque bleue*, écrit en quelques endroits avec une affectation ridicule, eſt plein de morceaux de la ſimplicité la plus noble & la plus onctueuſe. Il ſeroit à ſouhaiter que quelque écrivain rajeunît ce livre, dont la lecture plaît beaucoup aux enfans. On a encore de *Ceriſiers* : *Les heureux Commencemens de la France Chrétienne*, ou *Vie de Saint Rémy*, Rheims, 1647, in-8.° L'auteur manque un peu de critique.

CERISY, *Voyez* II. HABERT.

CERMENAT, (Jean-Pierre) né à Milan, a publié un ouvrage politique ſous le titre de *Rapſodia, de rectâ regnorum ac rerum publicarum Adminiſtratione*, 1561, in-12. Cet écrit, dédié à l'ambaſſadeur de France chez les Griſons, eſt diviſé en trente-huit chapitres. Il a été traduit en françois, la même année, par *Guérould*, qui dédia ſa Traduction aux échevins de Lyon. Il n'étoit pas digne de paſſer dans une autre langue & devoit mourir dans la ſienne. Son titre de *Rapſodia* très-bien choiſi, annonce tout ſon mérite.

CERNUNNAS, (Mythol) divinité Gauloiſe, étoit invoquée par les chaſſeurs. On la repréſentoit avec des cornes, de longues oreilles, & un anneau paſſé dans chacune des cornes.

CÉRON, (N.) eſt auteur de la jolie comédie de l'*Amant auteur & valet*.

méritoit pas ſans doute d'être connu, puiſque *Socrate* le dédaignoit. C'étoit un crime de le révéler. « On faiſoit ſerment de ſe taire, dit *Voltaire*, & tout ſerment fut toujours un lien ſacré. Aujourd'hui même encore, nos pauvres Francs-Maçons jurent de ne point parler de leurs myſteres. Ces myſteres ſont bien plats ; mais on ne ſe parjure preſque jamais. » Les myſtères de *Cérès* étoient peut-être auſſi peu importans; cependant ceux qui y participoient furent reſpectés, tant que le nombre en fut petit. Mais dès qu'il s'accrut, il n'eut pas plus de conſidération, dit encore *Voltaire*, que les barons Allemands, quand le monde s'eſt vu rempli de barons. *Georges Wheeler* découvrit, dans le ſiècle paſſé, une ſtatue coloſſale de *Cérès* par *Phidias*, dont *Périclès* avoit orné le temple d'Éleuſis. Deux voyageurs Anglois l'ont achetée & envoyée à l'univerſité de Cambridge.

CÈRESTE, (le Marquis de) *Voyez* BRANCAS, n.° II.

CÉRÉTA, (Laura) dame de Breſce, recommandable par les qualités de ſon cœur & de ſon eſprit, fut veuve après dix-huit mois de mariage, & profita de ſa liberté pour ſe livrer avec ardeur à la philoſophie & à la théologie. Elle mourut à la fleur de ſon âge, & ne vit pas la fin du XVe ſiècle. Elle étoit en relation avec les grands & les ſavans. On a d'elle, ſoixante & douze *Lettres*, publiées in-8°, en 1640, par *Philippe Thomaſini*.

CÉRÉTUS, (Daniel) médecin de Breſce en Italie, qui vivoit en 1470, a fait quelques Poéſies latines, que l'on trouve dans le *Sanazar*, d'Amſterdam 1728, in-8.°

CERF DE LA VIEUVILLE, (Jean-Laurent le) garde des ſceaux du parlement de Normandie, né à Rouen en 1664, mourut dans la même ville en 1707 à la fleur de ſon âge, d'un excès de travail. On a de lui une *Comparaiſon de la muſique Italienne & de la muſique Françoiſe*, contre le *Parallele des Italiens & des François*, in-12. Le ſtyle de cet ouvrage, ſemé d'anecdotes ſur l'opéra François, eſt fort vif. L'auteur y ſoutient l'honneur de ſa patrie avec autant de feu, qu'on en a montré depuis contre le célèbre *Jean-Jacques*. C'étoit l'abbé *Raguenet*, qui avoit attaqué la muſique Françoiſe & exalté l'Italienne. Il défendit ſon ſentiment, & *le Cerf* le ſien. Celui-ci publia deux nouveaux volumes. Le médecin *André*, alors aſſocié au Journal des ſavans, tourna les deux dernières parties en ridicule, après avoir parlé avec éloge de la première. *La Vieuville*, piqué au vif, répondit par une brochure intitulée : *l'Art de décrier ce qu'on n'entend point*, ou *le Médecin Muſicien*. L'ouvrage a toute l'amertume que le titre promet. *Fontenelle* diſoit, que ſi quelqu'un, par une vivacité & une ſenſibilité extrêmes, avoit jamais mérité le nom de fou complet, de fou par la tête & par le cœur, c'étoit *la Vieuville*. Mais, comme la folie n'exclud que la raiſon, & non l'eſprit, *le Cerf* en avoit beaucoup, & même tant, qu'il n'avoit pas le ſens commun.

CERINTHE, héréſiarque, diſciple de *Simon* le Magicien, commença à publier ſes erreurs vers l'an 54. Il attaquoit la divinité de Jéſus-Chriſt, & n'admettoit en lui que la nature humaine. *Saint Jean* écrivit ſon Evangile à la prière des fidèles, pour réfuter

eſt fou, dit le roi aux courtiſans, *ou bien il lit Don Quichotte.* Le prince avoit raiſon; c'étoit effectivement ce livre que l'étudiant liſoit. « C'eſt un ouvrage, diſoit *St.-Évremond*, que je puis lire toute ma vie, ſans en être dégoûté un ſeul moment; de tous les ouvrages que j'ai lus, ce ſeroit celui que j'aimerois le mieux avoir fait. J'admire comment, dans la bouche du plus grand fou de la terre, *Cervantes* a trouvé le moyen de paroître l'homme le plus entendu & le plus grand connoiſſeur qu'on puiſſe imaginer. » *Voyez* RABELAIS. Le même écrivain donnoit pour tout conſeil à un exilé, celui « d'oublier ſa maîtreſſe, & de lire *Don Quichotte.* » Ce chef-d'œuvre, qui devoit faire la fortune de *Cervantes*, lui attira des perſécutions. Le miniſtre le fit maltraiter, & il fut obligé de diſcontinuer. Un *Alonzo Fernandès de Avellaneda*, écrivain pitoyable, s'étant aviſé de le continuer, & de décrier l'auteur après l'avoir pillé, *Cervantes* ſe vit obligé de reprendre ſon ouvrage. Ce travail ne l'empêcha pas de mourir dans l'indigence. Il eut cependant des protecteurs généreux, puiſqu'ils excitèrent en lui la plus vive reconnoiſſance. On ne peut rien lire de plus touchant, que la lettre qu'il écrivit au comte de *Lémos* quelques jours avant d'expirer. « Je me meurs. Je ſuis bien fâché de ne pouvoir pas vous dire combien votre arrivée en Eſpagne me cauſe de plaiſir. La joie que j'en ai, auroit dû me rendre la vie. Mais la volonté de Dieu ſoit faite! Votre excellence ſaura du moins que ma reconnoiſſance a duré autant que mes jours... Il faudroit, pour me guérir, un miracle du Tout-puiſſant, & je ne lui demande que d'avoir ſoin de Votre Excellence... *A Madrid, ce 19 avril 1616.* » Il avoit reçu l'extrême onction, lorſqu'il écrivit cette lettre, que nous avons abrégée. Ce fut le dernier ſoupir du cygne. Il mourut le 23 du même mois, à l'âge de 69 ans. *Laplace* lui a fait cette épitaphe :

« Toujours plaiſant, quoique moral,
Ci gît dont l'aimable génie
Ne connut point d'original,
Et n'a pas encor de copie. »

Outre *Don Quichotte*, traduit en françois par *Filleau de Saint-Martin*, en 4 vol. in-12, on a de *Cervantes*: I. *Douze Nouvelles*, la Haie 1739, 2 vol. in-8°, traduites en françois, 2 vol. in-12, la Haie 1744; Paris 1775. Le génie de l'auteur de *Don Quichotte* s'y montre de temps en temps; mais elles ne valent pas ce roman, à beaucoup près. Quatre ſeulement ſont dignes de lui: *Le Curieux impertinent*; *Rinconnet & Cortadille*; *la Force du ſang*, la plus intéreſſante de toutes; & le *Dialogue des deux Chiens*, critique charmante des mœurs eſpagnoles, où reſpirent la gaieté, le naturel & la philoſophie. II. Huit *Comédies*, dont aucune n'eſt ſupportable au lecteur accoutumé aux excellentes pièces du théâtre François. Point d'intérêt, point de conduite, ſouvent de l'eſprit, toujours de l'invraiſemblance. Dans celle qu'il appelle l'*Heureux Ruſien*, le héros, après avoir été au premier acte le plus grand coquin de Séville, ſe fait Jacobin au Mexique dans le ſecond acte. Il eſt l'exemple du couvent. Il a de fréquens combats ſur le théâtre avec le Diable, & demeure toujours vainqueur. Appelé pour exhorter à la mort une dame dont la vie avoit été ſcandaleuſe, il ſe charge de ſes péchés & lui donne ſes mérites. Les diables auſſitôt s'emparent du Jacobin

CERONI, (Jean-Antoine) fculpteur Milanois, mort à Madrid en 1670, à l'âge de 60 ans, fut appellé en Eſpagne, à cauſe de ſa grande réputation, par le roi Philippe IV. Les beaux anges de bronze, un des principaux ornemens du nouveau Panthéon de l'Eſcurial, & la célèbre ſtatue de l'Egliſe de Saint Etienne à Salamanque, ſont ceux de fes ouvrages qui ont le plus contribué à immortaliſer ſon nom.

CERVICOT, Voy. MICHEL-Ange de Cervicot, n.° VII.

CERVIN, (Mlle) vivoit au milieu du dix-ſeptième ſiècle. On a imprimé en 1667 des Poéſies qui font eſtimées.

CERTALDO, (Jean de) c'eſt le premier nom de Boccace; il prend ce dernier nom, dans lequel il eſt plus connu.

CERVANTES SAAVEDRA, (Miguel) naquit en 1549 à Alcala de Henarès, ville de la nouvelle Caſtille. Ses parens, voyant les diſpoſitions aux lettres, voulurent en faire un eccléſiaſtique ou un médecin; mais il devint ni prêtre ni poëte, & il fit des vers malgré eux. Ses premières eſſais furent mal accueillis. Il quitta l'Eſpagne & fe rendit à Rome, où la misère le força d'être valet de chambre du cardinal Aquaviva. Dégoûté d'un emploi qui lui convenoit fi peu, il s'enrôla dans les troupes de Marc-Antoine Colonne, & fe trouva comme ſimple ſoldat à la bataille de Lépante, en 1571. Il y reçut trois bleſſures, & y perdit la main gauche. Après avoir fervi encore trois ans dans le royaume de Naples, il repaſſa pour la ſeconde fois en Eſpagne. Sa traverſée fut malheureuſe. Ayant été fait eſclave par un corſaire Algérien, il tenta le paralet de la mettre en liberté avec toute l'intelligence de fon infortune. Leur deſſein fut découvert par un traître. Les malheureux Eſpagnols furent traînés devant le roi d'Alger. Ce prince leur promit la vie, s'ils vouloient déclarer l'auteur de l'entrepriſe. C'eſt moi, lui dit Cervantes: venez mon prince, & je vous montrerai. Le roi refpecta fon courage; mais il n'en reſta pas moins dans les fers. Enfin, après un eſclavage de cinq ans & demi, fa famille parvint à raſſembler la ſomme néceſſaire pour la rançon. De retour en Eſpagne, où il avoit été regardé dès fon jeune âge comme le meilleur poëte de ſon temps, Cervantes fe livra fans ſuccès avec le plus grand zèle. Sous Philippe III, les encouragemens de la faveur achevèrent la ruine de ſa fortune. Le duc de Lerme, premier miniſtre de Philippe III, peu ami des talens & des gens de lettres, le traita un jour avec trop peu de conſidération. Cervantes s'en vengea en entreprenant une ſatire fine de la nation & du miniſtre, contre les abus de chevalerie. Cet ouvrage, traduit dans toutes les langues des peuples qui ont des livres, eſt le premier de tous les romans comiques, par le génie, le goût, la nature, la bonne plaiſanterie, par la pureté, le naturel du ſtyle, par la force des penſées, par l'art de nouer, par celui de le conſerver juſqu'au dénouement, de ne rien perdre, & ſur-tout par le talent d'intéreſſer en amuſant. On voit à chaque page des tableaux comiques & des caractères ingénieux. L'auteur que Philippe III avoit fait mettre aux fers dans un cachot du palais de Madrid, il appartient aux étudians ufés, en lifant, quelques fois de temps en temps la priſon, & ils trouvent le livre avec des marques extraordinaires de plaiſir; c'eſt comme

tous obſcurs, oppoſés au Formulaire & à la Bulle *Unigenitus*, on trouve quelques articles qui peuvent ſervir à l'hiſtoire littéraire. On a encore de lui : I. *L'Eſprit de Nicole*, 1765, in-12, publié dans un temps où une foule de compilateurs ſans eſprit rédigeoient par chapitres l'eſprit de nos grands écrivains. Celui de *Nicole* ne réuſſit pas infiniment. II. Poëmes *ſur le Symbole des Apôtres & les Sacremens*, 1768, in-12. — Voy. *France littéraire*, tom. premier & troiſième. *Cerveau* remporta, en 1779, le prix d'éloquence de l'académie Françoiſe, par l'éloge de *Molière*. Il y avoit déja obtenu le prix de poéſie. Il fut long-temps dans l'intimité du duc de *la Vallière*.

CERULARIUS, *Voy.* XV. MICHEL.

CÉRUTTI, (Joſeph-Antoine-Joachim) naquit à Turin le 13 juin 1738. Après avoir été élevé chez les Jéſuites, il entra dans leur ordre, & fut profeſſeur à leur collége de Lyon. Très-jeune encore, il remporta, la même année, deux prix académiques à Toulouſe, & à Dijon. Les queſtions en étoient intéreſſantes. Il s'agiſſoit de flétrir le duel & d'en borner les ravages. Il falloit déterminer pourquoi les républiques modernes avoient acquis moins de ſplendeur que les républiques anciennes. Avant de connoître *Cérutti* pour l'auteur de ce dernier écrit, on le crut de *J. J. Rouſſeau*. L'ordre des Jéſuites, ébranlé, alloit ſuccomber ſous les attaques des cours : *Cérutti* prit ſa défenſe, & compoſa à Nancy, ſous les yeux du roi *Staniſlas*, l'*Apologie de l'Inſtitut*, 1762, deux parties in-8.° Peu de temps après, il fut obligé de ſe préſenter chez le procureur-général du parlement de Paris, pour abjurer l'ordre qu'il venoit de défendre. Ses ennemis répandirent alors qu'après avoir fait le ſerment preſcrit, il demanda s'il y avoit encore quelque choſe à ſigner, & que le magiſtrat lui répondit : *Oui, l'Alcoran ; mais je ne l'ai pas chez moi...* Quelle apparence, qu'un homme d'eſprit, tel que *Cérutti*, ne sût pas préciſément ce qu'il devoit ſigner. Son *Apologie*, trop remplie de *conglobata* & d'antithèſes, mais ſemée de traits brillans & de tirades éloquentes, le fit connoître au Dauphin, qui lui fit un accueil diſtingué. Il fut fêté à la cour. C'eſt là que la beauté & l'eſprit d'une dame du premier rang, lui inſpirèrent une paſſion violente & malheureuſe, qui lui fit perdre beaucoup de temps, & le jeta dans une longue maladie ; mais l'amitié le conſola des peines de l'amour. La ducheſſe de *Brancas*, devint ſa *mère*, ſa *providence* ; car c'eſt ainſi qu'il l'appeloit. Elle lui donna un honorable aſile pendant quinze ans dans ſa maiſon de Fléville, près de Nancy. La première fois qu'elle le reçut, elle lui mit un anneau au doigt, en lui diſant agréablement que l'*amitié venoit d'épouſer le mérite*. Venu à Paris, quelque temps avant la révolution, il en devint un chaud partiſan, & lui conſacra dès-lors toutes ſes penſées. Son intimité avec *Mirabeau* le fit ſouvent employer par celui-ci pour la rédaction de ſes nombreux diſcours & de ſes rapports ; & il en prononça l'*éloge* à Saint-Euſtache, lors des obſeques de ce député en 1791. *Cérutti* fut appelé à la légiſlature, & obtint cet honneur par la publication d'un *Mémoire* aux François ſur la néceſſité des contributions patriotiques. Il mourut en février 1792, & la municipalité de Paris donna alors ſon nom à l'une de ſes rues. — *Cérutti*

étoit aimable en ſociété, doux, complaiſant, ſachant plier ſon eſprit & ſon caractère ſuivant les temps & les perſonnes qu'il approchoit. Sa figure avoit été agréable, & un fond de ſenſibilité & de mélancolie la rendoit intéreſſante. Sa converſation, vive & animée comme ſes écrits, le tendre accent de ſes paroles, lui donnoient le moyen de plaire à tous les eſprits & de s'attacher les cœurs. Il parloit avec grâce, avec éloquence. On lui a reproché, avec raiſon, d'avoir flatté toutes les idoles du moment. Outre les ouvrages que nous avons cités, on a encore de lui : I. *L'Aigle & le Hibou*, apologue en vers. Ceux-ci, coupés toujours de la même manière, ſont monotones & proſaïques. Le ſujet eſt un aigle, qui, pour apprendre à régner, parcourt les diverſes contrées & en étudie les gouvernemens. Les notes qui accompagnent ce petit écrit valent beaucoup mieux que la poéſie. II. *Opuſcules divers*. Ils furent publiés par *Marnéſia*, ami de l'auteur, & ils offrent trois morceaux, écrits avec autant de goût que de fineſſe : c'eſt peut-être ce que *Cérutti* a fait de mieux. Le premier eſt une *Diſſertation* ſur les monumens antiques à l'occaſion d'une inſcription de ſix vers grecs, trouvée ſur une tombe découverte à Naples en 1756. Le ſecond eſt une *Épître* ſur le *Charlatanisme*; le troiſième, un petit *Poëme* ſur les *Échecs*, où la difficulté de peindre les événemens de ce jeu, eſt adroitement vaincue. III. *Les Jardins de Betz*, poëme, 1792. Les deſcriptions de ce poëme ne ſont point imaginaires. Elles ſont puiſées dans un ſite plein de fraîcheur & de beauté. IV. *Lettre* ſur les *Ermitages* & l'origine de la gaieté françoiſe; in-12. V. *Diſcours* ſur cette queſtion : *Combien un eſprit trop ſubtil reſſemble à un eſprit faux*, 1759, in-8.° VI. Autre ſur ce ſujet : *Les vrais plaiſirs ne ſont faits que pour la vertu*, 1761, in-4.° Ces deux diſcours obtinrent le prix de l'académie de Montauban. VII. Autre ſur la queſtion : *Pourquoi les Arts utiles ne ſont-ils pas cultivés préférablement aux Arts agréables*, 1761, in-4.° VIII. Autre *ſur l'origine & les effets du deſir de tranſmettre ſon nom à la poſtérité*, 1761, in-8.° IX. *Traduction* libre de trois Odes d'*Horace*, 1789. X. De l'*Intérêt* d'un ouvrage dans le ſujet, le plan & le ſtyle, 1763. Celui-ci en a beaucoup. La juſteſſe qui le diſtingue, ne le guida point dans pluſieurs brochures politiques, où il ſe livra trop aux illuſions du moment. Nous ne citerons que ſa *Correſpondance* avec *Mirabeau*, & ſes *Idées ſimples* ſur les aſſignats. Si ces idées ſont ſimples, elles ne ſont guère judicieuſes, & l'événement a bien démenti les belles eſpérances qu'il donnoit à ſes lecteurs ſur ces richeſſes imaginaires. XI. Il a été le principal rédacteur de la *Feuille villageoiſe*, journal conſacré à faire pénétrer dans les campagnes les principes de la révolution. Il auroit été encore plus à la portée du peuple, ſi l'auteur eût été moins bel eſprit, & plus avare de tours antithétiques & de phraſes recherchées. On a réuni, en 1793, ſous le titre d'*Œuvres diverſes*, in-8°, diverſes pièces de *Cérutti* déjà publiées. « En général, a dit l'auteur des *Trois Siècles*, les ouvrages de cet écrivain ſont pleins d'eſprit & de légéreté; mais de cet eſprit recherché, qui, loin de donner du prix aux bonnes choſes, ne fait ſouvent que les dépriſer. L'eſprit ne plaît qu'autant qu'il aſſaiſonne la raiſon, ſans chercher trop à ſe montrer. » Ce

jugement, quoique ſévère, n'eſt point mal appliqué ; cependant le recueil des écrits purement littéraires de *Cérutti*, en les corrigeant avec un peu de ſoin, offriroit de l'intérêt, de la variété & de l'agrément.

CÉRYNES, fils de *Téménus* roi d'Argos, fut tué d'un coup de flèche par ſon beau-frère *Déiphonte*.

I. CÉSAIRE, (Saint) frère de *S. Grégoire de Nazianze*, & médecin de l'empereur *Julien*, conſerva une foi pure & des mœurs innocentes au milieu d'une cour païenne. Il ſe joua de la dialectique de *Julien*, & lui prouva un jour avec tant de force l'impiété de l'idolâtrie, que ce prince s'écria : *O bienheureux père ! O malheureux enfans !* paroles qui marquoient le bonheur du père d'avoir produit de tels enfans, & le malheur des enfans d'être ſi fermes dans une religion qu'il croyoit mauvaiſe. *Céſaire* s'exila lui-même de la cour, & ſe retira dans ſa famille, à la prière de *S. Grégoire de Nazianze*. Il fut enſuite queſteur de Bithynie, & mourut en 368. On lui attribue quatre *Dialogues*, qui ſont d'un auteur plus récent : on les trouve dans la *Bibliothèque des Pères*.

II. CÉSAIRE, (Saint) né en 470, près de Châlons-ſur-Saône, ſe conſacra à Dieu dans le monaſtère de Lérins, ſous la conduite de l'abbé *Porcaire*. Ses auſtérités l'ayant rendu malade, on l'envoya à Arles pour rétablir ſa ſanté. Trois ans après il fut élevé, malgré lui, ſur le ſiége de cette ville. Il gouverna ſon diocèſe en apôtre. Il fonda à Arles un monaſtère de filles, & leur donna une règle, adoptée depuis par pluſieurs autres monaſtères. Un des articles ordonne la flagellation contre les religieuſes indociles. Les évêques commençoient à uſer de cette eſpèce de correction, comme dans la loi de *Moïſe* ; mais peu conforme, ſuivant quelques théologiens, à l'eſprit du chriſtianiſme. La calomnie vint interrompre les biens qu'il faiſoit à ſon diocèſe. On l'accuſa auprès d'*Alaric* d'avoir voulu livrer aux Bourguignons la ville d'Arles ; on le calomnia de nouveau auprès de *Théodoric* : mais ces deux princes reconnurent l'innocence de cet homme apoſtolique, ainſi que la méchanceté de ſes calomniateurs. Son nom n'en fut que plus célèbre. Dans un voyage à Rome, où il étoit deſiré depuis long-temps, le pape l'honora du *Pallium*, & permit à ſes diacres de porter des dalmatiques comme ceux de l'égliſe de Rome. On croit que c'eſt le premier prélat d'Occident qui ait porté le *Pallium*. Le pape ajouta à ces honneurs le titre de ſon vicaire dans les Gaules, avec le pouvoir de convoquer des conciles. *Céſaire* préſida à celui d'Agde en 506, au ſecond concile d'Orange en 529, & à pluſieurs autres. Il mourut le 27 août 544, à 74 ans, la veille de la fête de *S. Auguſtin*, dont il avoit été un des plus fidèles diſciples. Nous avons de lui des *Homélies*, miſes au jour par *Baluſe*, Paris 1669, in-8° ; & d'autres Ouvrages dont il ſeroit à ſouhaiter que quelqu'un donnât une bonne édition. On les trouve dans la *Bibliothèque des Pères*. Non-ſeulement il avoit compoſé ſes ſermons pour les prêcher à ſon peuple : mais il les envoyoit encore à ſes confrères de France, d'Italie & d'Eſpagne, afin qu'ils y puiſaſſent des inſtructions pour leur troupeau. Il copioit ſouvent lui-même les diſcours des autres,

notamment ceux de *S. Auguſtin* ſur les matières de la grâce.

III. CÉSAIRE, (Saint) diacre, arrivant d'Afrique à Terracine en Italie, y vit avec effroi immoler un jeune homme en l'honneur d'*Apollon*. Il condamna ce ſacrifice inhumain; mais il fut arrêté & jeté dans la mer, l'an 300, ſous l'empire de *Dioclétien*. Une antique égliſe de Rome étoit ſous l'invocation de ce martyr; enſévelie ſous des ruines, elle fut rebâtie avec magnificence par le pape *Clément VIII*.

IV. CÉSAIRE, né à Cologne, entra dans l'ordre de Cîteaux, devint maître des novices, dans le monaſtère d'Heiſterbach près de Bonn, & mourut vers l'an 1240. On a de lui un *Recueil* de miracles & d'hiſtoriettes dont il entretenoit ſes novices. Il fut d'abord imprimé à Nuremberg & réimprimé à Douai en 1604. Il a été mis à l'*index* en Eſpagne. On doit encore à *Céſaire* un écrit intitulé: *De vitâ & paſſione Sancti Engelberti*; Cologne 1633.

CÉSALPIN, (André) né en 1519 à Arezzo, ſavant en philoſophie & en médecine, profeſſa à Piſe avec éclat, & fut enſuite premier médecin du pape *Clément VIII*. Quoiqu'il vécût dans une cour ſainte, ſa foi n'en fut pas plus pure. Ses principes approchoient un peu de ceux de *Spinoſa*. Il n'admettoit, comme *Ariſtote*, que deux ſubſtances: Dieu & la matière. Le monde étoit peuplé, ſelon lui, d'ames humaines, de démons, de génies, & d'autres intelligences plus ou moins parfaites, mais toutes matérielles. Il croyoit, dit-on, que les premiers hommes furent formés de la matière avec laquelle quelques philoſophes s'imaginent que s'engendrent les grenouilles. Mais, en avouant ce qui a pu faire tort à *Céſalpin*, il ne faut point lui dérober la gloire d'avoir connu la circulation du ſang, & la vraie méthode dans la diſtribution des plantes. Ses principaux ouvrages ſont: I. *Speculum artis medicæ Hippocraticum*. II. *De Plantis libri XVI*, à Florence en 1583, in-4°: ouvrage rare, & le premier dans lequel on trouve la méthode de diſtribuer les plantes conformément à leur nature. Il en diſtribua les claſſes ſelon le nombre, les différences ou les rapports des ſemences. Rien ne manque à cette excellente hiſtoire, que d'être ornée de figures, dont la beauté, pour certains curieux, eſt ſouvent un mérite ſupérieur à l'érudition même. *Céſalpin* étoit, pour ſon temps, très-habile dans la phyſique. Il comparoit les ſemences des plantes aux œufs des animaux; & la manière dont les parties de l'œuf ſe développent, approchoit beaucoup, ſelon lui, des premiers accroiſſemens que donne à la plante la fermentation dans chaque graine. Le fameux *Jean Ray* dit, dans la préface de ſa *Nouvelle Méthode de Botanique*, qu'il a profité du ſyſtême ingénieux de *Céſalpin*; qu'avant cet auteur, on n'arrangeoit les plantes que ſuivant les lieux où elles croiſſoient & les vertus qu'elles avoient: diſtinction groſſière, qui n'établiſſoit ni genre ni eſpèce; qui confondoit tout, & réuniſſoit, ſous un même chapitre, les plantes les moins ſemblables entr'elles. Cependant, quelques ſecours que *Ray* eût tiré pour la méthode de celle de *Céſalpin*, il ne jugea pas à propos de ſuivre cet auteur en tout. III. *De Metallicis libri tres*, à Rome, 1596, in-4°: peu commun. IV. *Praxis*

univerſæ Medicinæ. V. *Quæſtionum Peripateticarum libri quinque*, Rome 1603, in-4.° Ce dernier ouvrage fut attaqué par le médecin *Taurel* dans ſes *ALPES CÆSÆ*, hoc eſt, *Andreæ Ceſalpini monſtroſa dogmata diſcuſſa & excuſſa*. Il veut lui prouver qu'il eſt athée; mais ſes preuves ne ſont point des démonſtrations. VI. *De Medicamentorum facultatibus*, Veniſe 1593, in-4.° *Céſalpin* mourut à Rome en 1604, à 84 ans. VII. *Dæmonum inveſtigatio*, Florence 1580, in-4.° L'auteur recherche dans ce livre ſi quelques maladies ſont cauſées par un pouvoir ſurnaturel.

I. CÉSAR, (*Caïus Julius CÆSAR*) naquit à Rome, l'an 98 avant J. C. de l'illuſtre famille des *Jules*, qui ſe vantoit de deſcendre d'*Iule*, fils d'*Énée*. Né ſimple citoyen d'une république, il forma de bonne heure le projet d'aſſujettir ſa patrie, & il en vint à bout par le double talent de l'éloquence & des armes. Le tyran *Sylla*, qui voyoit en lui pluſieurs *Marius*, voulut le faire mourir; mais, vaincu par les importunités de ſes amis, il lui laiſſa la vie, en leur diſant: *Que celui dont les intérêts leur étoient ſi chers, renverſeroit un jour la république...* *Caton* qui le connoiſſoit bien, diſoit: *Qu'il s'appliquoit de ſang froid, & par une méditation ſombre, à ruiner la république...* *Céſar* encore jeune alloit à Rhodes étudier la rhétorique ſous le célèbre *Apollonius*; mais il fut pris dans le trajet par des pirates qui lui démandèrent vingt talens pour ſa rançon. Il ſe mit à rire de cette demande, comme venant de gens qui ne connoiſſoient pas le prix de leur proie, &, au lieu de vingt talens, il leur en promit cinquante. Il fut trente jours parmi ces hommes féroces, & les traita avec tant de hauteur & de mépris, que toutes les fois qu'il vouloit repoſer, il envoyoit leur commander de ne point faire de bruit. Il oſa même les menacer de les faire mettre en croix. Ces corſaires regardoient cette menace comme une fanfaronnade de jeune homme. Cependant auſſitôt que *Céſar* eut recouvré ſa liberté, il arma quelques petits bâtimens, ſurprit les pirates qui étoient encore à l'ancre, & les fit périr par le ſupplice dont il les avoit menacés. — L'Aſie fut le premier théâtre de ſa valeur. Il ſe diſtingua ſous *Thermus*, préteur, qui l'envoya vers *Nicomède*, roi de Bithynie, auquel, dit-on, il ſe proſtitua. De retour à Rome, il ſignala ſon éloquence contre *Dolabella*, accuſé de péculat. Son nom ſe répandant peu à peu, il fut élevé aux charges de tribun militaire, de queſteur, d'édile, de ſouverain pontife, de préteur & de gouverneur d'Eſpagne. Ce fut en arrivant à Cadix, que voyant la ſtatue d'*Alexandre*, il dit, en répandant des larmes: *A l'âge où je ſuis, il avoit conquis le monde, & je n'ai encore rien fait de mémorable!* Ce deſir de la gloire, joint à de grands talens ſecondés par la fortune, le conduiſit peu à peu à l'empire. On lui avoit entendu dire: *Qu'il aimeroit mieux être le premier dans un hameau, que le ſecond dans Rome.* Et il avoit cité plus d'une fois ce vers d'*Euripide*: *Si la vérité & la juſtice doivent être violées, c'eſt pour régner.* Revenu en Italie, il demanda le triomphe & le conſulat: il fut créé conſul l'an 59 avant J. C. avec *Bibulus*, qu'il obligea bientôt d'abandonner cette place. Ainſi l'ambitieux *Céſar* eut ſeul l'adminiſtration de la première république de l'univers. Les gens d'eſprit de Rome en firent

des railleries au lieu de s'alarmer. Au lieu de mettre dans les dates de leurs lettres : *César & Bibulus étant conſuls*, ils écrivoient : *Jules & César étant conſuls*. On fit courir en même temps ce diſtique :

Non Bibulo *quicquam nuper, ſed* Cæſare *factum eſt ;*
Nam Bibulo *fieri conſule nil memini.*

Il s'unit à *Pompée* & à *Craſſus* par ſerment, & forma ce qu'on appelle le premier triumvirat. *Caton*, qui vit porter ce coup à l'état, & qui ne put le parer, s'écria : *Nous avons des maîtres, c'en eſt fait de la république ! — Céſar* recueillit les premiers fruits de cette union. Tout plia ſous ſes violences & ſes artifices, hormis *Caton*. Il ſe procura l'amitié des chevaliers, en leur accordant une part dans les impôts, & celle des étrangers, en les faiſant déclarer alliés & amis du peuple Romain. Il éloigna de Rome *Cicéron* & *Caton*, les plus grands défenſeurs de la liberté, & s'aſſura des conſuls de l'année ſuivante. Son crédit lui fit obtenir le gouvernement des Gaules. Il partit, roulant dans ſon eſprit les plus vaſtes projets. Son deſſein étoit de ſubjuguer les Gaules, de ramener ſon armée victorieuſe contre la république, & d'aller à la ſouveraine puiſſance les armes à la main. Ses premiers exploits furent contre les Helvétiens : il les battit, & tourna ſes armes contre les Germains & les Belges. Après avoir taillé en pièces leur armée, il attaque les Nerviens, les défait, & ſubjugue preſque tous les peuples des Gaules. *Voy.* CORRÉE. Ses conquêtes & ſes victoires occaſionnèrent un nouveau triumvirat entre *Céſar*, *Craſſus* & *Pompée*, qui, ſans le penſer, devenoient les inſtrumens de la fortune de leur collègue, & de leur propre perte. Un des articles de la confédération, fut de faire proroger à *Céſar* ſon gouvernement pour cinq nouvelles années, avec la qualité de proconſul. De nouveaux ſuccès dans les Gaules, en Germanie & dans la Grande-Bretagne, le couvrirent de gloire, & lui donnèrent de nouvelles eſpérances ſur Rome. *Pompée* commença alors à ſe détacher de lui, & à obtenir pour lui-même ce qu'il devoit partager avec ſon collègue. *Céſar* prit occaſion des honneurs extraordinaires qu'on venoit d'accorder à *Pompée*, pour demander le conſulat avec prolongation de ſes gouvernemens. Mais ayant appris que la brigue de ſes ennemis avoit fait rejeter ſa demande, parce qu'il étoit abſent, & qu'on vouloit d'ailleurs l'obliger à venir la faire en perſonne, il fut ſi piqué de ce refus, qu'il dit en mettant la main ſur ſon épée : *Celle-ci obtiendra ce qu'on me refuſe injuſtement.* Comme il étoit inſtruit de tout ce qui ſe tramoit à Rome contre lui, il paſſa les Alpes à la tête de trois légions ; & s'arrêta à Ravenne. Dès que le ſénat eut appris ſa marche, il lui nomma un ſucceſſeur, & rendit un arrêt qui lui ordonnoit *de licencier ſon armée dans un temps déterminé, s'il ne vouloit être pourſuivi comme ennemi de la république.* A cette nouvelle, *Céſar* s'approcha du Rubicon, petite rivière qui ſéparoit ſon gouvernement de la Gaule Ciſalpine, du reſte de l'Italie, & qu'il ne pouvoit paſſer en armes ſans ſe déclarer ouvertement rebelle aux lois & aux ordres du ſénat. *Antoine*, alors tribun du peuple, avoit pris la fuite après avoir formé oppoſition au ſénatuſconſulte. *Céſar* commença la

guerre, ſous le ſpécieux prétexte de venger les droits du tribunat violés en la perſonne d'*Antoine*. Il marche ſecrètement vers Rimini & paſſe le Rubicon. Le héros s'arrête un moment ſur les bords de cette rivière, qui ſervoit de bornes à ſa province. La traverſer avec une armée qui a ſubjugué les Gaulois, intimidé les Germains, réduit les Bretons, c'étoit lever l'étendard de la révolte. Il s'arrêta donc en diſant à ſes principaux officiers : *Si je differe à la paſſer, je ſuis perdu ; & ſi je la paſſe, que je vais faire de malheureux !* Enfin, après avoir encore réfléchi un inſtant, il ſe jeta dans l'eau en criant : *Le ſort en eſt jeté !* Il continua ſa marche avec précipitation, & Rimini, Peſaro, Ancone, Arezzo, Oſimo, Aſcoli, &c. ſont à lui. Une conduite ſage & modérée, en dévoilant ſes projets ambitieux, les ſoutenoit. Il faiſoit paſſer à Rome des ſommes immenſes, pour corrompre les magiſtrats, ou acheter les magiſtratures ; ce qui donna lieu à ce bon mot : *Céſar a conquis les Gaules avec le fer des Romains, & Rome avec l'or des Gaulois*. Son armée ne lui étoit pas moins dévouée. Tandis que *Pompée* paſſe en Épire, abandonnant l'Italie à ſon ennemi, *Céſar* s'y comporte en vainqueur & en maître. Rome, à ſon approche, perd le ſentiment de ſes forces. *Céſar* y étant entré, veut ſe ſaiſir du tréſor. Le tribun *Métellus* s'y oppoſa fortement, & chacun le louoit de ſa fermeté. Mais *Céſar*, parlant en vainqueur, le menaça de le tuer ſur-le-champ s'il n'obéiſſoit : *Tu n'ignores pas, jeune homme*, lui dit-il, *qu'il m'eſt plus aiſé de le faire que de le dire*. Ces dernières paroles troublèrent ſi fort *Métellus*, qu'il exécuta avec ſoumiſſion tous les ordres de *Céſar*. *Pompée*, nommé général des troupes de la République, s'étoit retiré dans le fond de l'Italie avec une armée peu aguerrie. Ses lieutenans commandoient dans différentes provinces. *Céſar* marchant d'abord à eux, dit qu'*il alloit combattre des troupes ſans général, pour revenir enſuite combattre un général ſans troupes*. Dans toutes ſes expéditions, ce grand homme s'attacha plutôt à ſe concilier les cœurs par la bienveillance qu'à les ſoumettre par la force des armes. Un certain *Domitius* déſeſpérant de pouvoir défendre ſa place, avoit demandé du poiſon à un de ſes eſclaves, qui étoit médecin. Cet eſclave lui donna un breuvage qu'il avala, dans l'eſpérance de mourir très-promptement. A peine a-t-il le poiſon dans l'eſtomac, qu'il apprend la clémence dont le vainqueur uſoit envers ſes priſonniers. Il ſe met à déplorer ſon infortune, & à ſe plaindre de la promptitude avec laquelle il avoit pris cette funeſte réſolution. Mais le médecin calma ſes frayeurs, en l'aſſurant que le breuvage qu'il lui avoit donné, n'étoit point mortel, & n'étoit capable que de procurer un aſſoupiſſement. *Domitius* auſſitôt ſe leva & alla trouver *Céſar*, qui lui accorda la liberté. —Après s'être aſſuré des partiſans à Rome par un mélange heureux de douceur & de fermeté, *Céſar* partit pour l'Eſpagne. Il forma, en paſſant, le ſiége de Marſeille, en laiſſa la conduite à *Trébonius*, & alla battre en Eſpagne *Pétréius*, *Afranius* & *Varron*, généraux de *Pompée*. De retour à Rome, où il avoit été nommé dictateur, il favoriſe les débiteurs, rappelle les exilés, rétablit les enfans des proſcrits, s'attache, par la clémence, les ennemis qu'il s'étoit faits par

la force, & obtient le conſulat pour l'année ſuivante. Il quitte l'Italie pour aller en Grèce combattre *Pompée*, s'empare de toutes les villes d'Epire, ſe ſignale en Étolie, en Theſſalie, en Macédoine, & atteint enfin ſon rival & ſon ennemi. *Le voici*, dit-il à ſes ſoldats, *ce jour ſi attendu. C'eſt à nous à voir ſi nous aimons véritablement la gloire.* L'armée de *Pompée* fut entièrement miſe en déroute à la journée de Pharſale, l'an 48 avant J. C. Un rien décida de cette fameuſe bataille, qui, en ſoumettant la République Romaine à *Céſar*, le rendit maître du Monde entier : ce fut l'attention qu'il eut de recommander à ſes ſoldats de frapper directement au viſage les cavaliers de *Pompée* qui devoient entamer l'action. Ces jeunes gens, jaloux de conſerver leur figure, tournèrent bride honteuſement. Sept mille cavaliers prirent la fuite devant ſix cohortes. *Pompée* laiſſa ſur la place quinze mille des ſiens, tandis que *Céſar* n'en perdit que douze cents. La clémence du vainqueur envers les vaincus attira un ſi grand nombre de ſoldats ſous ſes drapeaux, qu'il fut en état de pourſuivre ſon ennemi. Ce grand homme n'étoit déjà plus : il venoit d'être maſſacré inhumainement en Egypte, où il avoit cru trouver un aſile. *Céſar* le pleura, & lui fit élever un tombeau magnifique. Son courage, conduit par un art ſupérieur, lui ménagea de nouvelles victoires. Il vainquit *Ptolomée*, roi d'Egypte, ſe rendit maître de ſon royaume, & le donna à la fameuſe *Cléopâtre*, dont il eut un fils, nommé *Céſarion*. *Pharnace*, roi de Pont, ne tarda pas de tomber ſous ſes coups. Cette victoire lui coûta peu. La guerre fut commencée & finie dans un jour. C'eſt ce qu'il exprima par ces trois mots : VENI, VIDI, VICI. Il repaſſa enſuite avec tant de rapidité en Italie, que l'on y fut auſſi ſurpris de ſon retour que de ſa prompte victoire. Son ſéjour à Rome ne fut pas long ; il alla vaincre *Juba* & *Scipion* en Afrique, & les fils de *Pompée* en Eſpagne. On le vit bientôt à Rome triompher, cinq jours conſécutifs, des Gaules, de l'Egypte, du Pont, de l'Afrique & de l'Eſpagne. La dictature perpétuelle lui fut décernée. La république expira, & Rome eut un maître ſous le titre d'empereur. Le ſénat lui permit d'orner ſa tête chauve d'une couronne de laurier. On délibéra même, dit-on, de lui donner ſur toutes les Dames Romaines des droits qui font frémir la pudeur. *Céſar*, au plus haut point de ſa gloire, voulut l'augmenter encore, en décorant la ville de Rome de nouveaux édifices, pour l'utilité & pour l'agrément ; en faiſant creuſer, à l'embouchure du Tibre, un port capable de recevoir les plus gros vaiſſeaux ; en deſſéchant les marais Pontins, qui rendoient mal-ſaine une partie du Latium ; en coupant l'iſthme de Corinthe, pour faire la jonction de la mer Égée & de la mer Ionienne ; en réformant le Droit, & le réduiſant à ce qu'il a de plus important ; en raſſemblant de nombreuſes bibliothèques publiques. C'eſt à lui qu'on doit la réformation du Calendrier Romain, faite par *Soſigènes*, ſavant aſtronome, qu'il appela d'Alexandrie, pour régler l'année ſur le mouvement du ſoleil. *Voyez* SOSIGÈNES. *Cicéron* dit à ce ſujet, *que le ciel changeoit à la volonté de Céſar* : il auroit pu ajouter, *& la terre auſſi*. Cependant au milieu des projets que *Céſar* formoit pour l'embelliſſement de Rome, & pour la ſplendeur de l'empire,

il ſe tramoit une conſpiration contre lui. *Caïus-Caſſius* en étoit le principal chef: *Voyez* ſon article. Quoique *Céſar* n'ignorât point les menées de ſes ennemis, il montroit une grande ſécurité & faiſoit des préparatifs pour la guerre contre les Parthes. Plus de ſoixante ſénateurs étoient entrés dans le complot. Le jour fut pris pour l'exécution. C'étoit aux ides de mars, parce que ce jour-là on devoit donner à *Céſar*, au moment qu'il ſortiroit de Rome, le titre de Roi, en conſéquence d'un prétendu oracle des Sybilles, qui annonçoit *que les Parthes ne pourroient être vaincus, ſi les Romains n'avoient un Roi pour leur général.* On étoit convenu que *Céſar* ne prendroit ce titre que hors de Rome & même hors de l'Italie; mais qu'à Rome il n'auroit que celui de *Dictateur*. Les avertiſſemens qu'avoit eus *Céſar*, de ſe défier particulièrement du jour des ides de mars; les alarmes de *Calpurnie* ſa femme, qui tâcha par ſes prières & par ſes larmes de l'empêcher de ſortir ce jour-là, auroient dû lui faire prendre quelques précautions. Mais *Brutus*, l'un des conjurés, quoiqu'il fût le confident de *Céſar*, craignit que la conſpiration ne fût découverte, s'il différoit de ſe rendre au ſénat. Il lui repréſenta « que les ſénateurs étant actuellement aſſemblés pour lui accorder le diadême, ce ſeroit les outrager que de rompre leur délibération par la crainte d'un vain ſonge de *Calpurnie*. » En diſant ces mots, ce perfide ami le prit par la main & l'entraîna en quelque ſorte hors de ſa maiſon. Le ſénat s'aſſembloit, ce jour-là, dans un palais que *Pompée* avoit fait bâtir & qui portoit ſon nom. Dès que *Céſar* eut pris place, les conjurés l'environnèrent comme pour le ſaluer. *Tullius-Cimber*, l'un d'eux, s'approcha de lui pour lui demander la grace de ſon frère qui étoit exilé. *Céſar*, importuné de ſes inſtances, le repouſſe pour l'éloigner. Alors *Servilius-Caſca*, qui étoit derrière ſa chaiſe, le frappa à l'épaule d'un coup de poignard: le coup gliſſa, & *Céſar* s'étant retourné, lui cria: « *Traître! que fais-tu?* » Et comme il s'étoit levé, il reçut dans l'eſtomac un coup mortel. Dans l'inſtant tous les conjurés fondirent ſur lui avec tant de fureur, que pluſieurs d'entr'eux ſe bleſsèrent eux-mêmes. Tout mourant qu'il étoit, il ſe défendoit comme un lion, lorſqu'appercevant *Brutus* un poignard à la main, il lui fit un tendre reproche, ſe couvrit la tête de ſa robe & alla tomber percé de vingt-trois coups, aux pieds de la ſtatue de *Pompée*, dans la 56e année de ſon âge, l'an 44 avant J. C. *Cicéron*, qu'on n'avoit point admis dans le ſecret du complot, parce que ſa timidité étoit connue, ſe plaignit après coup que les conjurés n'euſſent pas fait main-baſſe ſur les principaux amis de *Céſar*. *Ils ont exécuté un projet d'enfant, avec un courage de héros*, écrivit-il à *Atticus*; *l'arbre eſt abattu, mais les racines ſubſiſtent*. Couper les racines de la tyrannie, étoit impoſſible alors; elles tenoient aux mœurs qu'on ne pouvoit plus changer. Mais ſi Rome ne pouvoit plus demeurer libre; s'il falloit néceſſairement qu'elle ſubît la loi d'un ſeul, *Céſar* n'auroit-il pas mérité qu'on eût préféré ſa domination à celle de tous les autres ambitieux de Rome? » On a beaucoup parlé de ſa fortune, a dit un homme d'eſprit; mais cet homme extraordinaire avoit tant de grandes qualités, ſans aucun défaut, quoiqu'il eût bien des

vices, qu'il auroit été bien difficile que quelque armée qu'il eût commandée, il n'eût été vainqueur; & qu'en quelque République qu'il fût né, il ne l'eût gouvernée. » Ses avantages étoient, une figure noble & gracieuſe, un eſprit brillant & ſolide; une éloquence tour-à-tour agréable & mâle, également propre à gagner le cœur d'une femme & à ranimer celui d'un ſoldat; une hardieſſe ſurprenante pour enfanter les projets les plus vaſtes, une activité merveilleuſe pour les ſuivre dans tous leurs détails, & un talent ſupérieur pour les faire réuſſir; une valeur qui ſubjuguoit tout, & une clémence qui captivoit le cœur de ſes ennemis mêmes. *Voyez* CATULLE. — *Céſar* apprend la mort de *Caton*, & il s'écrie : *O Caton! je t'envie la gloire de ta mort; car tu m'as envié celle de te ſauver la vie.* Cette douceur prenoit ſa ſource autant dans ſa politique que dans ſon caractère : *Je veux*, diſoit-il, *regagner tous les eſprits par cette voie, s'il eſt poſſible, afin de jouir long-temps du fruit de mes victoires.* Il eut, par-deſſus tout, le grand art de former des hommes qui lui reſſemblaſſent, & de faire autant de héros, de tous les capitaines de ſon armée. Il leur donna la leçon & l'exemple. Son armée ayant plié à la bataille de Munda en Eſpagne, il ſe jeta au milieu des ennemis pour ſe faire tuer, & leur arracha la victoire par cet acte de valeur. Sa vie, dans les camps, étoit ſimple & frugale. On lui ſervit un jour des aſperges, où l'on avoit mis de l'huile de ſenteur, au lieu de l'huile ordinaire; il les mangea, ſans faire ſemblant de s'appercevoir de la mépriſe. On le vit coucher de préférence ſous le toit d'une maiſon de payſan au dehors, pour que ſes officiers malades puſſent trouver une chambre au-dedans. Il fut, en un mot, tel que devoit être le maître de Rome, ſi Rome avoit dû en avoir un. Son nom eſt à côté & au-deſſus peut-être de celui d'*Alexandre*. *Plutarque* écrit, « qu'il emporta de force, ou qu'il réduiſit par la terreur de ſes armes, huit cents villes; qu'il ſubjugua trois-cents peuples ou nations; qu'il défit, en différens combats, trois millions d'hommes, dont un million fut tué dans les batailles & un autre million fait priſonnier. » S'il eut les qualités d'*Alexandre*, il eut auſſi quelques-uns de ſes vices : cette ambition ſans bornes, déterminée à tout oſer, à tout gagner ou à tout perdre. Le héros Romain pouſſa encore plus loin que le conquérant Grec, le goût de la débauche. On diſoit de lui : « qu'il étoit le mari de toutes les femmes, & la femme de tous les maris. » — *Céſar* cultiva toujours les lettres au milieu du tumulte des armes. S'il ſe fût livré entièrement à l'éloquence, *Cicéron* auroit eu un rival qui l'auroit égalé. *Pline* rapporte de lui des choſes extraordinaires, entr'autres, « qu'il écrivoit & liſoit en même temps; qu'il dictoit à ſes ſecrétaires, & donnoit audience à des ambaſſadeurs. » Des ouvrages en vers & en proſe, que *Céſar* avoit compoſés, il ne nous reſte que ſes *Commentaires* ſur les guerres des Gaules, & ſur les guerres civiles : ouvrage qui, quoique fait en forme de mémoires, peut paſſer pour une hiſtoire complète, mais pas toujours impartiale. *Voyez* MÉTELLUS. Le héros narre ſes victoires avec la même rapidité qu'il les a remportées. L'éloge qu'en faiſoit *Cicéron*, n'eſt point outré. Le voici : *Nudi ſunt, recti & venuſti, & omni orationis ornatu, tanquam*

veſte, detracto ; ſtultis ſcribendi materiam præbuit, ſanos verò homines à ſcribendo deterruit. Parmi les éditions de ces Commentaires, les curieux recherchent la première de Rome 1469, in-folio; celle *cum notis variorum*, Amſterdam 1697, in-8°; Leyde 1713, in-8°, & 1737, 2 vol. in-4°; celle de Londres, in-folio, 1712; celle *ad uſum Delphini*, in-4°, 1678; celle d'*Elzévir*, 1735, in-12; celle de *Barbou*, 2 vol. in-12, 1755, qui eſt ornée de quatre cartes & d'une nomenclature géographique; & celle de Glaſgow, 1750, in-folio. D'*Ablancourt* a traduit les *Commentaires* de *Céſar*, in-4°, & en 2 vol. in-12. En 1787, *Turpin de Criſſé* en a donné une traduction en françois, avec des notes judicieuſes & ſavantes, qui préſentent une inſtruction tout à la fois politique & militaire, 3 vol. in-8.° Les Hiſtoriens ont remarqué qu'aucun de ſes meurtriers ne lui avoit ſurvécu de trois ans, & que tous avoient péri de mort violente. *Voy. au mot* CROMWEL, un parallèle entre lui & *Céſar*.

II. CÉSAR, (*Lucius Cæſar*) oncle de *Marc-Antoine* le triumvir, avoit ſuivi le parti de *Pompée*. Ayant été député des deux factions pour parler de paix, il fut mis au rang des proſcrits par le jeune *Octave*, & aſſaſſiné peu après. *Antoine*, vivement piqué de l'outrage fait à ſon oncle, ne ſe reconcilia avec *Octave* qu'à condition qu'il abandonneroit *Cicéron* à ſa vengeance pour lui faire ſubir le même traitement.—*Voyez* II. JULIE, épouſe de *Marc-Antoine*.

CÉSAR DE BORGIA, *Voyez* BORGIA.

CÉSAR DE VENDÔME, *Voyez* I. VENDÔME.

CÉSARA, petite fille de *Noé*; ſe retira en Irlande, ſuivant la tradition de cette iſle, après le déluge, & en fut la première habitante.

CÉSARI, (Alexandre) dit *le Grec*, habile graveur en creux au 16e ſiècle, mérita les éloges de *Michel-Ange* ſon contemporain. Le chef-d'œuvre de cet artiſte eſt, au rapport de *Vaſari*, un camée repréſentant la tête de *Phocion* l'Athénien. *Michel-Ange* voyant une médaille de *Céſari*, repréſentant d'un côté le pape *Paul III*, & de l'autre *Alexandre le Grand*, proſterné aux pieds du grand-prêtre des Juifs, s'écria qu'elle étoit le chef-d'œuvre de l'art, & que la gravure, loin d'acquérir plus de perfection, ne pouvoit que rétrograder! *Céſari* a gravé auſſi le portrait de *Henri II* roi de France, ſur une cornaline.

CÉSARI, *Voyez* SAINT-CÉSARI.

CÉSARINI, (Julien) cardinal, d'une famille noble de Rome, préſida au concile de Baſle, & parut avec éclat à celui de Florence. Le pape *Eugène IV* l'envoya en Hongrie, pour prêcher la croiſade contre les Turcs, & pour porter le roi *Ladiſlas* à rompre avec eux. Il n'y avoit point de prétexte pour violer une paix jurée ſur l'Evangile; mais *Céſarini* fit valoir la prière du pape, & la maxime de ne pas garder la foi aux hérétiques, & encore moins aux Muſulmans. Il perſuada. Il y eut une bataille donnée près de Varne, en 1444, *Voyez* AMURAT II, gagnée par les Turcs contre les Chrétiens. Le cardinal, qui s'y étoit trouvé, périt dans cette journée. Les uns diſent qu'en paſſant une rivière,

il fut abîmé par le poids de l'or qu'il portoit; d'autres assurent que les Hongrois mêmes le tuèrent, & se vengèrent sur lui du mauvais succès de leur parjure. — De la même famille étoit *Virginio* CÉSARINI, jeune seigneur Romain, mort en 1624 à 30 ans, après avoir montré des connoissances rares en médecine, en jurisprudence, dans les langues, & avoir cultivé avec succès l'art oratoire & la poésie latine & italienne. On frappa, à son honneur, une médaille, où son portrait étoit à côté de celui de *Pic de la Mirandole*.

CÉSARION, naquit à Alexandrie, de *Jules-César* & de *Cléopâtre*; il avoit une ressemblance marquée avec son père, & possédoit plusieurs de ses qualités. Lorsqu'il eut atteint sa treizième année; *Antoine* & *Cléopâtre* le déclarèrent successeur du royaume d'Égypte, de l'isle de Chypre & de la Coelé-Syrie. Mais *Auguste*, loin de lui confirmer ce riche héritage, le fit mourir cinq ans après. Il fut porté, dit-on, à cette cruauté par le philosophe *Arius*, l'un de ses courtisans, qui lui dit, « que le monde seroit embarrassé de deux *Césars*, & qu'il n'en pouvoit souffrir qu'un. »

CÉSONIE, (Milonia) femme de l'empereur *Caligula*, n'étoit ni fort jeune ni fort belle, lorsque ce prince l'épousa l'an 39 de Jésus-Christ. Mais elle avoit l'art de se faire aimer, en entrant dans tous les goûts de son époux, l'accompagnant dans ses voyages habillée en Amazone, flattant son inclination pour le luxe & la volupté. On prétend qu'elle poussoit la complaisance jusqu'à permettre qu'il l'exposât nue aux yeux de ses favoris, dans la fureur de ses débauches insensées. *Caligula* ayant été assassiné, *Chéréas* envoya le tribun *Cœlius-Lupus*, pour se défaire de *Césonie* & de sa fille *Julie-Drusille*. Cet homme perça la mère de plusieurs coups d'epée, & écrasa la tête de la fille contre la muraille de la galerie où son père avoit été poignardé, afin qu'il ne demeurât rien d'un sang si abominable. *Césonie* présenta son sein découvert au fer meurtrier, avec une constance admirable.

CESPÈDES, (Paul) peintre de Cordoue, s'est rendu célebre en Espagne & en Italie où il fit deux voyages. Sa manière de peindre approche beaucoup de celle du *Corrége*: même exactitude dans le dessin, même force dans l'expression, même coloris. Voyant une statue antique de *Sénèque* le philosophe, sans tête, il en substitua une qui excita l'admiration publique. On ne peut encore voir sans émotion son tableau de la *Cène* dans la cathédrale de Cordoue; où chaque Apôtre présente un caractère différent de respect, d'amour & de sainteté; le CHRIST, un air à la fois de grandeur & de bonté; & *Judas*, un air chagrin & faux. Les talens de *Cespèdes* ne se bornoient pas à la peinture, si l'on en croit l'enthousiasme des auteurs Espagnols pour cet artiste, il fut philosophe, antiquaire, sculpteur, architecte; savant dans les langues hébraïque, grecque, latine, arabe & italienne; grand poëte & fécond écrivain. Il mourut en 1608, âgé de plus de 70 ans.

CESTIUS, satirique impudent, osa exercer sa critique sur *Cicéron*. Sa témérité fut punie comme elle le méritoit. Ce censeur parasite mangeoit un jour chez *M. Tullius*, fils de *Cicéron*, qui avoit alors le

gouvernement de l'Aſie. *Tullius*, qui ne tenoit rien du génie de ſon père, & qui avoit très-peu de mémoire, demanda pluſieurs fois à un de ſes domeſtiques, quel étoit celui qui mangeoit au bas bout de ſa table ? Comme il oublioit toujours le nom de *Ceſtius*, le domeſtique lui dit enfin : *C'eſt ce miſérable cenſeur, qui ſoutenoit que votre père étoit un ignorant... Tullius* indigné, ordonna qu'on apportât des verges, & fit rudement fouetter le *Zoïle* en ſa préſence.

I. CÉTHÉGUS, noble Romain, qu'on croit être le même que *Publ. Corn. Céthégus*, qui prit le parti de *Marius* contre *Sylla*, jouit d'un ſi grand crédit dans Rome, qu'il étoit preſqu'impoſſible de réuſſir en rien ſans ſon entremiſe. Il avoit une maîtreſſe à laquelle il ne pouvoit rien refuſer, & qui, par cette raiſon, diſpoſoit à ſon gré de toute la république. *Lucullus* fut obligé de faire ſa cour à cette femme, pour obtenir la permiſſion d'aller combattre *Mithridate*, & les Romains de la première qualité ne rougirent pas de commettre mille baſſeſſes, pour monter aux charges par la recommandation de *Céthégus*.

II. CÉTHÉGUS, (Caïus Corn.) convaincu d'avoir conſpiré avec *Catilina* à la ruine de ſa patrie, & d'avoir été le plus emporté de ſes complices, fut étranglé dans ſa priſon.—Un autre ſénateur de cette famille, convaincu d'adultère, fut décapité ſous *Valentinien*, en 368.

CÉTHURA, ſeconde femme d'*Abraham*, que ce patriarche épouſa à l'âge de cent quarante ans, & dont il eut ſix enfans : *Zamram*, *Jecſan*, *Madan*, *Madian*, *Jesboc* & *Sué*. *Abraham* donna des préſens à tous ſes enfans, & les envoya demeurer vers l'Orient dans l'Arabie déſerte, ne voulant pas qu'ils habitaſſent dans le pays que le Seigneur avoit promis à *Iſaac*. On croit que c'eſt d'eux que ſortirent les Madianites, les Éphéens, les Dédanéens & les Sabéens, dont il eſt ſouvent parlé dans l'Écriture.

CÊTO, (Mythol.) fille de *Neptune*, épouſa ſon frère *Phorcus*, & en eut les Phorcyades & les Gorgones.

CÉUS, (Mythol.) fils de *Titan* & de la *Terre*, prit les armes contre *Jupiter*, qui avoit abuſé de *Latone*; mais il fut foudroyé comme ſes frères.

CÉYX, (Mythol.) fils de l'étoile du Jour, roi de Trachinie, étoit mari d'*Alcyone*, fille d'*Eole*. Ce prince, voulant aller conſulter l'oracle de Claros ſur la métamorphoſe de ſon frère en épervier, ſa femme, qui l'aimoit tendrement, craignant qu'il ne lui arrivât quelque malheur dans ſon voyage, le conjuroit, par ſes prières & par ſes larmes, de renoncer à cette réſolution ; *Céyx* de ſon côté la prioit auſſi avec inſtance de le laiſſer partir, lui promettant qu'il ſeroit de retour avant deux mois. Enfin il partit. A peine ſon vaiſſeau étoit en pleine mer, qu'il fut battu d'une violente tempête & coulé à fond. Cependant *Alcyone* faiſoit nuit & jour des vœux pour le retour de ſon cher époux, lorſqu'elle apprit en ſongeant qu'il étoit mort. A ſon réveil, elle courut ſur le rivage de la mer où, après avoir porté ſes regards de tous côtés, elle apperçut de loin un cadavre

au milieu des flots. Ayant bientôt reconnu que c'étoit *Céyx*, elle alloit ſe précipiter dans la mer, lorſque les Dieux, touchés de compaſſion, la changèrent en oiſeau de ſon nom. Auſſitôt elle vola ſur la tête de ſon mari; & après lui avoir donné mille baiſers, qui lui rendirent le ſentiment, elle le vit tout-à-coup changé comme elle en *Alcyon*. Le calme régnoit ſur les mers dans le temps que ces oiſeaux faiſoient leurs nids, attachés aux algues marines & ſuſpendus ſur les flots.

CÉZELI, (Conſtance de) d'une ancienne & riche famille de Montpellier, femme de *Barri de Saint-Aunez*, gouverneur pour *Henri IV* à Leucate, s'eſt immortaliſée par un courage au-deſſus de ſon ſexe. Les Eſpagnols prirent ſon mari, en 1590, comme il alloit communiquer un projet au duc de *Montmorenci*, commandant en Languedoc. Ils marchèrent auſſitôt avec les Ligueurs vers Leucate, perſuadés qu'ayant le gouverneur entre leurs mains, cette place ouvriroit tout de ſuite ſes portes. L'intrépide *Conſtance* aſſembla la garniſon & les habitans, & ſe mit à la tête des aſſiégés, une pique à la main. Les aſſiégeans furent repouſſés par-tout où ils ſe préſentèrent. Honteux & déſeſpérés de leur mauvais ſuccès, ils envoyèrent dire à cette héroïne, que ſi elle continuoit à ſe défendre, ils alloient faire pendre ſon mari. *Conſtance* fut attendrie, ſans être ébranlée. *J'ai des biens conſidérables*, répondit-elle, les yeux baignés de larmes; *je les ai offerts, & je les offre encore pour ſa rançon; mais je ne rachèterai point par une indigne lâcheté, une vie, dont il auroit honte de jouir.* Les aſſiégeans ayant échoué dans une nouvelle attaque, ils eurent la baſſe cruauté de faire mourir *Barri*, & leverent le ſiége. La garniſon voulut uſer de repréſailles ſur le ſeigneur *de Loupian*, Ligueur, fait priſonnier. Cette femme, auſſi généreuſe que vaillante, s'y oppoſa. *Henri IV*, pénétré d'admiration, lui envoya le brevet de gouvernante de Leucate, avec la ſurvivance pour ſon fils.

CÉZÈNE, (Michel de) *Voyez* OCKAM.

CHABANES, *Voyez* DAMMARTIN.

I. CHABANES, (Jacques de) ſeigneur de *la Palice*, maréchal de France, gouverneur du Bourbonnois, de l'Auvergne, du Forez, du Beaujolois, du Lyonnois, ſe ſignala dans toutes les guerres de ſon temps. Il ſuivit le roi *Charles VIII* à la conquête de Naples, & *Louis XII* au recouvrement du duché de Milan. Il contribua beaucoup au gain de la bataille de Ravenne, en 1512. Priſonnier l'année d'après à la journée des Éperons, après s'être comporté en grand capitaine & en ſoldat plein de bravoure, il échappa à ceux qui l'avoient arrêté. L'Italie fut encore témoin de pluſieurs de ſes exploits. Il ſe trouva à la priſe de Villefranche, à la bataille de Marignan, & au combat de la Bicoque, en 1522. De l'Italie il paſſa en Eſpagne, ſecourut Fontarabie, fit lever le ſiége de Marſeille, & alla mourir, les armes à la main, à la bataille de Pavie, en 1525. Si *François premier* l'avoit cru, il ſe ſeroit retiré, au lieu de courir le riſque de cette journée. *Chabanes* eut ſon cheval tué ſous lui, & comme il ſe mettoit en état de combattre à pied, il fut fait priſonnier par un Eſpagnol, & mé[illegible] mourut bientôt de ſang

froid par un autre. *D'Arnaud* rapporte ſa mort à un autre événement que la bataille de Pavie. « *La Palice*, dit cet écrivain, commandoit dans une citadelle; il avoit fait une ſortie vigoureuſe; il eſt couvert de bleſſures; il veut reprendre le chemin du fort: les Eſpagnols lui ferment le paſſage. Alors il s'appuie contre une muraille, ſe défend long-temps avec ſon épée & ſoutient le choc de pluſieurs aſſaillans. Cédant enfin à ſa malheureuſe ſituation, il tombe tout couvert de ſang. Un ſoldat a l'inhumanité de lui décharger un coup de pique ſur la tête, qui lui fracaſſe les os; l'épée échappe enfin des mains de *la Palice*; il eſt traîné expirant à la tente de *Gonſalve*, qui le menace de lui faire ſouffrir une mort ignominieuſe, s'il n'oblige à l'inſtant les aſſiégés de lui livrer le fort. Ce grand homme écoute tranquillement l'Eſpagnol, & ſe contente de proférer ces mots, d'une voix mourante: *Qu'on me porte aux pieds des remparts!* & là, il fait appeler ſon lieutenant, qui paroît « *Cornon*, lui dit-il, *Gonſalve*, que vous voyez, menace de m'ôter un reſte de vie, ſi vous ne vous rendez promptement. Mon ami, vous devez ſavoir en quel état eſt la citadelle: regardez-moi comme un homme déjà mort; &, ſi vous avez quelqu'eſpoir de tenir juſqu'à l'arrivée du duc de *Nemours*, faites votre devoir. » *La Palice*, continue le même auteur, n'étoit ni Grec, ni Romain; il étoit François. On ne ſauroit mettre trop ſouvent ſous nos yeux ces portraits de famille. *Mendoza*, un des généraux Eſpagnols, ne put, dit l'Hiſtoire, s'empêcher dans une occaſion de s'écrier: *O heureux La Palice! Que* Ferdinand *avec toute ſa puiſſance, que* Gonſalve *avec toute ſon habileté, me paroiſſent petits auprès de toi!* Eloge d'autant plus flatteur, qu'il étoit dans la bouche d'un ennemi.

II. CHABANES, (Joſeph-Gaſpard Gilbert de) évêque d'Agen, mort en 1767, avoit prêché avec quelque ſuccès. On a de lui des *Sermons* & quelques *Diſcours*, imprimés ſéparément. C'étoit un prélat de beaucoup d'eſprit, qui avoit débuté, dans ſon diocèſe, par la hauteur & l'eſprit de réforme, & qui finit par la bonté & l'indulgence: auſſi étoit-il preſque généralement aimé. Il n'étoit point de la branche du maréchal *de Chabanes*, qui s'étoit éteinte dans ſon petit-fils; mais d'une autre branche perpétuée par un oncle du maréchal.

CHABANON, (N. de) de l'académie Françoiſe & de celle des Belles-lettres, né en 173... mort à Paris le 12 juillet 1792, étoit un poëte médiocre, mais un littérateur eſtimable, inſtruit & laborieux. Il donna, en 1762, au théâtre ſa tragédie d'*Eponine* qui n'eut aucun ſuccès; il fit imprimer, en 1764, celle d'*Eudoxie*, qui ne réuſſit guère plus à la lecture que l'autre à la repréſentation. *Chabanon* eſſaya auſſi de l'opéra par celui de *Sabinus*, joué en 1773; mais il échoua encore, parce que le travail ne ſupplée point le génie. Sa verſification eſt, en général, sèche, pénible & glacée. Les ouvrages en proſe de *Chabanon*, ont plus de mérite. Les principaux ſont: I. *Traduction* des *Pythiques* de *Pindare*, avec des notes, 1771, in-8.° *Voltaire* en a fait l'éloge. II. *Traduction* des *Idylles* de *Théocrite*. C'eſt la ſeule de ce poëte ancien, qui nous en donne une foible idée. Elle eſt, en général, écrite avec pureté & quelquefois avec élégance, mais manquant de chaleur

& de coloris. Dans l'*Eſſai* ſur le genre bucolique qui la précède, les poëtes qui s'y ſont exercés, ſont ſagement appréciés. III. *Eloge de Rameau*, 1764. IV. *Diſſertation ſur Homère*. V. *Vie du Dante*, 1773, in-8.° VI. *De la Muſique*, conſidérée en elle-même & dans ſes rapports avec la parole, les langues, la poéſie & le théâtre, 1785, 2 vol. in-8.° Cet ouvrage, écrit avec goût & juſteſſe, mérita beaucoup de lecteurs. VII. *Eloge de Foncemagne*, 1780. VIII. *Eloge de le Féron*, 1791. IX. *Tableau de quelques circonſtances de ma vie*, 1795. Cet écrit eſt poſthume; l'auteur s'y peint comme ſouvent trompé par les événemens & les objets de ſes plus tendres affections. L'eſpérance des ſuccès littéraires, qui fut ſouvent déçue, troubla auſſi la vie de ce littérateur qui méritoit d'être heureux. Il avoit toutes les qualités ſociales. Doux, officieux, complaiſant, il ne s'indignoit point des ſuccès des autres; il s'empreſſoit à les ſoutenir par ſes éloges & à les ſervir; & il s'eſt peint avec vérité dans ce vers :

J'aime à louer; j'y trouve une douceur ſecrète.

Malgré ſon érudition, il cultivoit les arts agréables & jouoit avec ſupériorité du violon. — Son frère, CHABANON *de Maugris*, mort en 1780, avoit comme lui du goût pour la poéſie & la muſique. Il donna à l'opéra, en 1775, *Alexis & Daphné*, paſtorale tirée d'une idylle de *Geſſner*; & *Philémon & Baucis*, ballet héroïque. On a encore de ce dernier, une traduction du troiſième livre d'*Horace*, en vers durs & raboteux. Elle parut en 1773.

CHABAUD, (Joſeph) Oratorien du diocèſe de Senès, mort en 1762, remporta des prix dans diverſes académies, & publia le *Parnaſſe Chrétien*, 1760, 2 vols in-12; recueil de vers, où il a inſéré ce qu'il avoit fait de plus ſupportable en poéſie.

I. CHABOT, (Jeanne) abbeſſe du Paraclet, laiſſa ſon abbaye, au grand ſcandale de ſes contemporains, pour profeſſer publiquement la religion proteſtante, ſans néanmoins ſe marier, ni abandonner ſon habit de religieuſe. Elle mourut le 25 juin 1593. Son nom a ſemblé un titre pour quitter le cloître. *Voyez* V. CHABOT.

II. CHABOT, (Philippe) ſeigneur de *Brion*, d'une famille illuſtre originaire du Poitou, amiral de France, chevalier de l'ordre de St-Michel & de la Jarretière, gouverneur de Bourgogne & de Normandie, fut pris à la bataille de Pavie, en 1525, avec le roi *François I*, dont il étoit le favori. On l'envoya l'an 1535 en Piémont, à la tête d'une armée : les villes du Bugey, de la Breſſe, de la Savoie, lui ouvrirent leurs portes. Il auroit pouſſé plus loin ſes conquêtes, ſi ſes ennemis n'y euſſent mis des bornes. On ne ſait pourquoi *Montmorenci* & le cardinal de *Lorraine*, jaloux de ſa faveur, l'accuſèrent de malverſation. Une commiſſion, à la tête de laquelle étoit le chancelier *Poyet*, le condamna, en 1541, à perdre ſa charge, & à payer une groſſe amende. *François I*, aux reproches duquel il avoit répondu inſolemment, auroit voulu un arrêt de mort, pour le rendre plus reſpectueux, & pour avoir le plaiſir de lui donner ſa grâce. Comme il ne put payer l'amende de 70,000 écus à laquelle il avoit été condamné, il demeura plus de deux ans en priſon. La ſentence prononcée contre *Chabot*, avoit auſſi peu ſatisfait le chancelier que le roi. Sous prétexte que c'étoit à ce magiſtrat, en

qualité de préſident du tribunal, à y donner la dernière forme, *Poyet* ſe la fit apporter, & ajouta de ſon chef aux concuſſions & malverſations dont étoit convaincu l'amiral, les mots *infidélités*, *déloyautés*. Il ajouta encore à la privation des offices & au banniſſement auxquels on le condamnoit, la clauſe: *ſans pouvoir jamais être rappelé*. Cette rigueur ne ſe ſoutint pas long-temps contre les larmes de la ducheſſe d'*Etampes*. L'amiral obtint la permiſſion de mettre ſous les yeux des mêmes commiſſaires qui l'avoient jugé, quelques pièces qui ſervoient à ſa juſtification, & qui n'avoient point été produites pendant le cours de la procédure. Les commiſſaires, ſans porter atteinte au premier jugement, déclarèrent l'accuſé exempt du crime de leſe-majeſté, & d'infidélité au premier chef. Bientôt après, le roi lui permit de venir à la cour. *Eh bien*, lui dit-il, *vanterez-vous encore votre innocence?* — SIRE, répondit humblement l'amiral, *j'ai trop appris que nul n'eſt innocent devant ſon Dieu & devant ſon Roi; mais j'ai du moins cette conſolation, que toute la malice de mes ennemis n'a pu me trouver coupable d'aucune infidélité envers Votre Majeſté*. Abattu par ce revers, & ne conſervant plus rien de ſa première fierté, il ſollicita & obtint des lettres de grâce qui le déchargeoient de l'amende & le rétabliſſoient dans ſes emplois, mais aux dépens de ſon honneur, puiſqu'il paroiſſoit s'interdire à jamais tous les moyens de revenir contre le premier jugement. Le chancelier qui les dreſſa, non-ſeulement y inſéra mot à mot le premier arrêt; mais il eut l'attention d'ajouter, qu'il avoit été *porté au vu & au ſu du Roi, & muni de ſon approbation*, ce qui achevoit de le mettre à l'abri de toute réviſion. *Chabot* mourut le 1er juin 1543, regardé comme un homme plus courtiſan que grand politique, & comme un ſeigneur vain & faſtueux, qui avoit plus de fierté dans les manieres, que de généroſité dans le cœur. Sa poſtérité maſculine fut éteinte par la mort de ſon fils, qui ne laiſſa que des filles. — Il y avoit d'autres branches, de l'une deſquelles étoit le fameux *Jarnac*: un petit-fils de celui-ci a commencé la branche des *Rohan-Chabot*, qui prit ce titre de *Marguerite*, héritière de *Henri* duc de *Rohan*, & épouſe *de Henri de Chabot*, mort en 1655.

III. CHABOT, *Voy.* JARNAC.

IV. CHABOT, (Pierre *Gautier*, dit) né en Poitou l'an 1516, précepteur des petits-fils du fameux chancelier *de l'Hôpital*, s'appliqua principalement à leur expliquer *Horace* d'une manière particulière. Son *Commentaire* ſur ce poëte eſt une analyſe du texte, ſuivant les règles de la grammaire & celles de la rhétorique. Il fit imprimer un échantillon de cet ouvrage en 1582, & le mit en entier au jour cinq ans après. Il travailloit à une ſeconde édition, lorſqu'il mourut en 1597, à 80 ans. *Jacques Graſſet*, héritier de ſes remarques nouvelles, les inféra dans l'édition de 1615, in-folio.

V. CHABOT, (François) né à Saint-Geniez dans le département de l'Aveyron, ſe fit capucin, & quitta le froc ſi-tôt que les décrets de l'aſſemblée conſtituante le lui permirent. Une humeur atrabilaire, une violence naturelle, l'habitude de l'impoſture en firent le lieutenant de *Robeſpierre*, près duquel il ſiégea à la première légiſlature & à la convention. Ses motions peignent ſa férocité; elles eurent pour objet de dénoncer les généraux *Dillon*, *Rochambeau*, le duc

de *Briſſac*, & un grand nombre de ſes collégues ; de faire mettre à prix la tête de *Lafayette* ; de tranquilliſer l'aſſemblée ſur les maſſacres qui s'opéroient au mois de ſeptembre 1792 dans les priſons ; de s'oppoſer à ce qu'on donnât des conſeils à *Louis XVI* accuſé ; de demander une nouvelle loi contre les émigrés, ſi ſimple, *qu'un enfant pût les envoyer à la guillotine* ; d'abroger la loi martiale, afin que le peuple pût librement ſe raſſembler, ſe faire juſtice, & frapper *quiconque lui paroîtroit ennemi de la révolution*. *Chabot*, ayant fait vœu de pauvreté, comme capucin, & ne pouvant avoir de fortune, n'annonça pas moins, en épouſant une Autrichienne, qu'il jouiſſoit de ſept cent mille livres. Il introduiſit, l'un des premiers, le dégoûtant coſtume qui diſtinguoit alors les chauds patriotes, ſurnommés *Sans-culottes*. On le vit entrer à la Convention, la poitrine découverte, les jambes nues, en ſabots, avec le bonnet rouge ſur la tête. Renfermé au Luxembourg comme complice de *Danton*, il fut envoyé à l'échafaud le 5 avril 1794. Il avoit cherché à s'empoiſonner quelques jours auparavant avec du ſublimé corroſif ; mais les douleurs qu'il reſſentit en ayant fait ſoupçonner la cauſe, on lui donna des ſecours, & on prolongea ſes jours juſqu'à ſon exécution, qu'il ſubit avec fermeté à l'âge de 35 ans.

CHABRÆUS, (Dominique) mort au milieu du XVIIe ſiecle, a donné *Stirpium Sciagraphia & Icones*. Genève, 1677, in-folio.

CHABRIAS, général Athénien, célèbre par ſes grandes actions, défit, dans un combat naval, *Pollis* général Lacédémonien. Envoyé au ſecours des Thébains contre les Spartiates, & abandonné de ſes alliés, il ſoutint ſeul, avec ſes gens, le choc des ennemis. Il fit mettre ſes ſoldats l'un contre l'autre, un genou en terre, couverts de leurs boucliers, & étendant en avant leurs piques ; cette attitude empêcha qu'ils ne fuſſent enfoncés : *Agéſilas*, général des Lacédémoniens, quoique vainqueur, fut obligé de ſe retirer. Les Athéniens érigèrent une ſtatue à *Chabrias*, dans la poſture où il avoit combattu. Ce grand-homme rétablit enſuite *Nectenabo* ſur le trône d'Égypte : peu de temps après, il mit le ſiége devant Chio, & y périt l'an 355 avant J. C. Son vaiſſeau fut coulé à fond. Il auroit pu l'abandonner & ſe ſauver à la nage ; mais il préféra la mort à une fuite honteuſe. *Chabrias* avoit une grande idée du poſte de général, & il croyoit qu'il falloit être pourvu d'excellentes qualités pour le bien remplir : *Je préférerois*, diſoit-il, *une armée de Cerfs commandée par un Lion, à une armée de Lions commandée par un Cerf*.

CHABRIT, (Pierre) conſeiller au conſeil ſouverain de Bouillon, & avocat au parlement de Paris, mourut dans cette ville en 1785. Né ſans fortune, les beſoins & les chagrins abrégèrent ſes jours. En liſant ſes ouvrages, on eſtimera ſon eſprit ; en le voyant, on eſtimoit encore davantage ſon caractère. Ses mœurs étoient ſimples ; il n'avoit point cette politeſſe affectée qui cache ſouvent les vices de l'ame. Quoiqu'il fût très-doux, il paroiſſoit capable de réſolutions fortes, & il ſoutenoit les travaux les plus pénibles. Son livre intitulé : *De la Monarchie Françoiſe, & de ſes Lois*, 1784, 2 vol. in-8°, offre des vues nou-

ſit Jéſuite au ſortir de ſa rhétorique. Il étoit petit-neveu du Père *Cotton*, célèbre dans cette compagnie. Après avoir profeſſé avec beaucoup de ſuccès les belles-lettres, la philoſophie & la théologie, il fut élu provincial de la province de Lyon. Il rempliſſoit cet emploi, lorſque *Louis XIV* le choiſit pour ſon confeſſeur, à la place du Père *Ferrier*, en 1675. Une figure noble & intéreſſante, un eſprit orné, un caractère doux & poli, lui acquirent beaucoup de crédit auprès de ſon pénitent. Il préſenta au roi preſque tous les ſujets pour les bénéfices, & ce ne fut pas toujours avec choix. Il aimoit le luxe & les plaiſirs, plus qu'il ne convenoit à un religieux, & ſur-tout au confeſſeur d'un roi. Les mécontens lui reprochèrent ſouvent ſes maiſons de campagne, ſes équipages, ſes repas, les richeſſes qu'il répandoit ſur ſa famille. Madame *de Maintenon*, peu amie des Jéſuites, quoïqu'ennemie des Janſéniſtes, lui attribua long-temps la tiédeur de *Louis XIV*. Cette dame le trouvoit faux & beaucoup trop familier. « Il a, dit-elle dans une lettre au cardinal de *Noailles*, plus de talent pour le mal que pour le bien. Cela peut-il être autrement, quand les intentions ne ſont pas droites ? Peut-être auſſi eſt-ce faute de lumière. Il fait de grandes doléances au Roi... Il ſurprend ſa bonté par de tels diſcours. » — « Le Père *de la Chaiſe* eſt venu me voir, dit-elle dans une autre lettre : il étoit gai, libre à ſa manière. Sa viſite avoit plus l'air d'une inſulte que d'une honnêteté. » Les Janſéniſtes lui furent encore moins favorables que Mad. *de Maintenon*. Ils l'accusèrent d'indulgence, dans un temps où, ſelon eux, il auroit dû être ſévère. Ils le blâmèrent encore plus d'être entré dans toutes les perſécutions que la ſociété leur ſuſcita. Il eſt sûr qu'il ne leur fut pas favorable, & qu'il tourna l'eſprit de ſon pénitent contre eux : mais ſi on le compare à ſon ſucceſſeur le Père *Tellier*, il étoit très-modéré. *Duclos* le peint comme un homme qui avoit plus de ſoupleſſe & d'adreſſe que ce Jéſuite normand. « ſachant à propos alarmer ou calmer la conſcience de ſon pénitent, il ne perdoit point de vue ſes intérêts ni ceux de ſa compagnie, qu'il ſervoit ſourdement, laiſſant au roi l'éclat de la protection. Perſécuteur voilé de tout parti oppoſé, il en parloit avec modération, en louoit même quelques particuliers. Il montroit ſur ſa table le livre du Père *Queſnel*, ſes *Réflexions morales*, & diſoit à ceux qui paroiſſoient étonnés de ſon eſtime pour un auteur d'un parti oppoſé à la ſociété : *Je n'ai plus le temps d'étudier ; j'ouvre ce livre, & j'y trouve toujours de quoi m'édifier & m'inſtruire.* A ſa mort, en 1709, le roi en fit publiquement l'éloge, rappela les occaſions où le Père *de la Chaiſe* avoit pris contre lui le parti de gens accuſés ou ſuſpects, & ajouta : je lui diſois quelquefois, vous êtes trop doux. Ce n'eſt pas moi qui ſuis trop doux, me répondoit-il, c'eſt vous, ſire, qui êtes trop dur. » Il eſt bon de rapprocher de ce jugement de *Duclos*, celui du duc de *Saint-Simon* : « Le Père de *la Chaiſe*, dit-il, étoit d'un eſprit médiocre, mais d'un bon caractère ; juſte, droit, ſenſé, ſage, doux & modéré, fort ennemi de la délation, de la violence & des éclats. Il avoit de l'honneur, de la probité, de l'humanité, de la bonté ; affable, poli, modeſte, même reſpectueux. Il étoit déſintéreſſé en

tout genre, quoique fort attaché à ſa famille ; il ſe piquoit de nobleſſe, & il la favoriſa en tout ce qu'il put ; il étoit ſoigneux de bons choix pour l'épiſcopat, ſurtout pour les grandes places ; & il fut heureux tant qu'il eut l'entier crédit. Facile à revenir, quand il avoit été trompé, & ardent à réparer le mal que ſon erreur lui avoit fait faire, d'ailleurs judicieux & précautionné... Par bien des faits en ſa vie, il ſupprima bien des friponneries, & des avis anonymes contre beaucoup de gens, en ſervit quantité, & ne fit jamais de mal, qu'à ſon corps défendant ; auſſi fut-il généralement regretté. Les ennemis même des Jéſuites furent forcés de lui rendre juſtice, & d'avouer que c'étoit un homme de bien & honnêtement né, & très-digne de remplir ſa place. » On a imprimé à Cologne en 1696, l'hiſtoire particulière du Père *de la Chaiſe*, 2 vol. in-16. Elle eſt remplie de traits ſatiriques. Il mourut le 20 janvier 1709, à 85 ans, membre de l'académie des Inſcriptions, dans laquelle il méritoit une place par ſon goût pour les médailles. Le Père de *la Chaiſe* reçut de toutes parts les plus beaux morceaux d'antiquités, & les communiqua toujours à l'académie, qui ne lui doit pas peu à cet égard. *Voyez* CAULET.

CHAIX, (Dominique) curé de Baux près de Gap, Botaniſte exact, & recommandable par ſes lumières & ſa bienfaiſance. On a inſéré ſa *Flore Gapençaiſe* dans l'*Hiſtoire des plantes du Dauphiné*, par *Villars*. Ce dernier a lu au Lycée de Grenoble, l'éloge de *Chaix*, mort à 69 ans, dans le courant de l'an huit.

CHALAIS, (Henri de Taleyrand prince de) étoit un cadet de l'illuſtre maiſon de *Taleyrand*. Il parut à la cour de *Louis XIII*, & plut à ce prince par les agrémens de ſa figure, & par ſon habileté dans divers exercices. Il fut nommé grand-maître de la garde-robe. *Gaſton*, frère du roi, en fit ſon favori, & la fameuſe ducheſſe de *Chevreuſe* ſon amante. Le cardinal de *Richelieu* avoit indiſpoſé une partie des courtiſans par ſon orgueil & ſon deſpotiſme. *Gaſton* étoit à la tête des mécontens. Il ſe forma un complot pour aſſaſſiner le miniſtre, qui ayant ſu que *Chalais* y étoit entré, le fit accuſer par le comte de *Louvigni* d'avoir conſpiré contre la vie du roi. La cour étoit alors à Nantes, où le grand-maître fut d'abord mis en priſon. Une commiſſion tirée du parlement de Bretagne, le garde des ſceaux *Marillac* à leur tête, lui fit ſon procès. On peut voir la relation de ce procès dans le Journal d'*Aubery*. « Je dirai ſeulement que le bruit public dans le temps fut, dit *du Bury* ; que *le Comte s'étoit reconnu coupable d'avoir conſeillé à* Gaſton *de quitter la Cour & de ſe joindre aux Huguenots ; d'avoir ſollicité les Commandans de pluſieurs places importantes, de les livrer à ce prince pour les mettre en état de réſiſter au Roi ; d'exciter les troubles dans le royaume ;* enfin *d'avoir aſſiſté à un Conſeil où le grand-Prieur étoit avec ceux de ſa faction, dans lequel on avoit propoſé de poignarder le Cardinal de* Richelieu, *pour tirer de priſon le Maréchal d'Ornano.* » Tels furent les principaux chefs d'accuſation. A l'égard des autres qu'on mêla dans cette grande affaire, je rapporterai ſeulement ce que dit le Père *Griffet*, & je laiſſerai aux lecteurs la liberté d'en penſer ce

qu'ils jugeront à propos, ne trouvant pas ce qu'il avance appuyé de preuves ſuffiſantes. « Il paroit, dit ce Jéſuite, qu'il y eut encore d'autres dépoſitions, qui furent tenues plus ſecrètes; car on ajoute que *Chalais*, ſoit par la force de la vérité, ſoit par l'eſpérance d'arrêter les procédures, en nommant parmi les complices une Reine qu'on ne pouvoit s'empêcher de ménager, avoit dépoſé qu'il s'étoit agi parmi les conjurés, de faire déclarer le roi impuiſſant & incapable de régner, de lui ôter la couronne, de faire caſſer ſon mariage avec *Anne d'Autriche*, qui auroit enſuite épouſé MONSIEUR; & que cette princeſſe étroitement liée avec la ducheſſe de *Chevreuſe*, & par elle avec la plupart des conjurés, ayant eu connoiſſance de ce projet, y avoit donné les mains : mais cette dépoſition ne fut point rendue publique; & il n'eſt pas même certain qu'elle ait exiſté... Quoi qu'il en ſoit, *Gaſton*, ſollicita en vain la grace de *Chalais*; il fut condamné à avoir la tête tranchée. Les amis de cet infortuné courtiſan firent abſenter le bourreau, dans l'eſpérance que les délais donneroient le moyen de toucher le roi. Mais *Richelieu*, craignant de perdre cette occaſion d'intimider ſes ennemis, ſe ſervit d'un cordonnier détenu pour crime dans les priſons de Nantes. Cet homme, armé d'une eſpèce de hache de tonnelier, donna plus de trente coups au malheureux *Chalais*, avant que la tête fut ſéparée de ſon corps. Au vingtième coup, le mourant s'écria pour la dernière fois : *JESUS ! MARIE !* Cette exécution ſe fit le 19 août 1626. Un ennemi de *Chalais*, ou un courtiſan de *Richelieu*, oſa lui faire une épitaphe, où il avoit la ſottiſe barbare de dire que c'étoit par un trait de la juſtice divine, qu'*au lieu d'être décapité, il avoit été hâché.* On a prétendu que, pendant l'inſtruction du procès, le cardinal de *Richelieu* s'étoit maſqué pluſieurs fois pour aller trouver le priſonnier, auquel il promit ſon pardon s'il avouoit qu'il avoit conſpiré contre le roi. *Chalais* fit, dit-on, cet aveu; mais voyant qu'il n'avoit ſervi qu'à avancer ſa mort, il nia conſtamment ce prétendu complot. *Voyez l'Hiſtoire de Louis XIII* par *le Vaſſor*, les *Mémoires de Baſſompierre*, & le ſixième volume des *Mémoires* de l'abbé d'*Artigni*. On rapporte dans ce dernier ouvrage, que lorſque *Chalais* habilloit *Louis XIII*, il lui faiſoit des grimaces par derrière; que même dans ſa priſon, il ne pouvoit s'empêcher de dire du mal du roi : ce qui fit dire à *Louis XIII : Cet homme eſt d'un malicieux naturel.* Mais il ſe peut faire auſſi, que ceux qui vouloient le perdre dans l'eſprit de ce prince ombrageux, aient ſuppoſé les propos & les grimaces faites par derrière.

CHALCAS, *Voy.* CHALCHAS.

CHALCIDIUS, philoſophe Platonicien du 3e ſiècle, a laiſſé un bon *Commentaire* ſur le *Timée* de ſon maître. Quelques ſavans l'ont cru Chrétien, parce qu'il parle de l'inſpiration de *Moïſe*. Il eſt vrai qu'il rapporte ce que les Juifs & les Chrétiens en ont penſé; mais il en parle avec l'indifférence d'un philoſophe, ſans ſe déclarer ni pour les uns, ni pour les autres : il ne paroît décidé, que lorſqu'il s'agit du Paganiſme. Son *Commentaire*, traduit du grec en latin, parut à Leyde en 1617, in-4.°

CHALCINUS, deſcendant de *Céphale*, vivoit deux ſiècles après

ce héros, banni d'Athènes, pour avoir tué ſa ſœur *Procris*. Son petit-fils deſiroit revoir la patrie de ſes ancêtres; mais avant que de s'y préſenter, il alla conſulter l'oracle de Delphes, qui lui impoſa une expiation. *Chalcinus* parut alors à Athènes, où il reçut le droit de bourgeoiſie.

I. CHALCONDYLE, (Démétrius) Grec, né à Candie, ſuivant *Fontenai*, réfugié en Italie, après l'invaſion des Turcs, mourut à Rome, en 1513, après avoir publié une *Grammaire* grecque, in-fol. dont la première édition, ſans date & ſans nom de ville, eſt très-rare. *Fontenai* dit qu'il fut imprimeur à Florence, puis à Milan, & qu'il imprima lui même dans la première ville, l'*Homère* grec, en 2 vol. in-fol. qui porte ſon nom. Ce dernier ouvrage paſſe pour un chef-d'œuvre typographique, ſoit parce qu'il eſt en beaux caractères avec de grandes marges, ſoit parce qu'on le croit le premier livre grec imprimé. Sa date eſt de 1488. Le titre de cet *Homère* ne prouve pas que *Chalcondyle* fût imprimeur. *Debure* le rapporte en entier. Il y eſt eſt dit: *Labore & induſtriâ Demetrii Chalcondylæ*; & plus bas, *Florentiæ Typis Bernardi & Nerrii Tanaïdis Gilii*. Cette édition fut réimprimée à Paris en 1525, & à Baſle, en 1546, in-4.°

II. CHALCONDYLE, (Laonic) natif d'Athènes, écrivit, dans le 15.e ſiècle, une *Hiſtoire des Turcs*, en dix livres, depuis 1298, juſqu'en 1462. Cette Hiſtoire, traduite en latin par *Glauſer*, eſt intéreſſante pour ceux qui veulent ſuivre l'empire Grec dans ſa décadence & dans ſa chûte, & la puiſſance Ottomane dans ſon origine & ſes progrès; mais il y a beaucoup de faits poſés ſans examen. L'Hiſtoire de *Chalcondyle* parut en grec & en latin, au Louvre 1650, in-fol. Il y en a une traduction françoiſe, de *Vigenère*, continuée par *Meſerai*, 1662, 2 vol. in-fol.

CHALES, (Claude-François Millet de) Jéſuite; né à Chambéri en 1621, fit honneur à ſa ſociété, par ſes talens pour les mathématiques. Ses ſupérieurs l'ayant chargé d'enſeigner la théologie, en auroient fait d'un excellent mathématicien un théologien médiocre, ſi le duc de *Savoie* n'avoit dit qu'on devoit laiſſer vieillir un tel homme dans la ſcience pour laquelle il avoit un talent décidé. Il profeſſa avec diſtinction à Marſeille, à Lyon, à Paris, & mourut à Turin en 1678, à 57 ans. On a de lui un *Cours de Mathématiques* complet, 4 vol. in-fol. Lyon 1690. Son *Traité de la Navigation*, & ſes *Recherches ſur le centre de Gravité*, ſont les deux morceaux de ce recueil dont les connoiſſeurs font le plus de cas. Le Père *de Chales* n'a pas beaucoup inventé; mais il a ramaſſé avec choix & avec jugement les idées des autres, & c'eſt un mérite plus rare qu'on ne penſe. *Voyez* EUCLIDE.

CHALES, *Voyez* CHASLES.

CHALIER, (Marie-Joſeph) né en 1747, à Beautard en Dauphiné, d'une famille Piémontoiſe, embraſſa d'abord l'état eccléſiaſtique, & le quitta pour ſuivre une vie déſordonnée. Chaſſé de ſon pays, il parcourut le Portugal, le royaume de Naples, & vint à Lyon ſuivre la carrière du négoce, où il acquit quelque fortune. Dès l'origine de la révolution françoiſe, il en adopta les idées les plus outrées & les plus ſanguinaires. Diſciple de *Marat* qu'il étoit allé admirer à Paris, il en reçut des leçons, pour immoler à Lyon tous les citoyens diſtingués par leurs lumières ou leur

probité. *Châlier*, avide d'imiter les maſſacres exécutés à Paris les deux & trois ſeptembre 1792, entra au club des Jacobins de Lyon, un poignard à la main, & propoſa d'établir une guillotine ſur le pont *Morand*, pour exécuter 900 perſonnes, & jeter leurs corps dans le Rhône. Cet horrible projet fut heureuſement déjoué. Bientôt les Lyonnois, laſſés de la tyrannie de la Convention, firent un généreux effort pour en ſecouer le joug; *Châlier* alors fut arrêté, traduit devant le tribunal criminel, & condamné à mort, le 17 juillet 1793. Après le ſiége de Lyon, les révolutionnaires déterrèrent le corps de *Châlier*, honoré par eux comme un martyr, le brûlèrent, renfermèrent ſes cendres dans une urne d'argent, & les portèrent à la Convention, qui les fit placer au Panthéon. Elles en furent ôtées quelque temps après.

CHALINIÈRE, (Joſeph-François Sans du Bois de la) chanoine pénitencier de l'égliſe d'Angers, membre de l'académie de la même ville, & ancien profeſſeur en théologie, eſt auteur des *Conférences du diocèſe d'Angers ſur la Grâce*, en 3 vol. in-12. Quoiqu'il eût moins de préciſion & de netteté dans l'eſprit que *Babin*, le premier auteur de ces Conférences, ſon ouvrage ne laiſſe pas d'être eſtimé. Il partagea ſa vie entre l'étude & les exercices de ſon miniſtère, & ſe diſtingua autant par ſon zèle que par ſon érudition. Il mourut en 1759.

CHALIPPE, (François-Louis) Récollet ſous le nom de Père *Candide*, mort à Paris ſa patrie en 1757, à 90 ans, après 73 ans de profeſſion religieuſe, ſe fit reſpecter par ſon ſavoir & ſes vertus. *Baillet* ayant dit qu'il étoit étonnant que, dans un ordre auſſi étendu que celui de *S. François*, il n'eût pas encore paru de *Vie* de ce ſaint fondateur, qui fût écrite d'une manière ſupportable, le Père *Chalippe* entreprit cette Hiſtoire & la publia, in-4°, 1728. Cet ouvrage eſt eſtimé pour les recherches & la critique. On a encore de lui quelques *Sermons* détachés, qu'il avoit prêchés dans différentes occaſions.

CHALLE, (Charles-Michel-Ange) profeſſeur de l'académie de peinture à Paris, ſa patrie, naquit en 1718, & mourut dans cette ville, le 8 janvier 1778, honoré de lettres de nobleſſe & décoré du cordon de l'ordre de *Saint-Michel*. Ses tableaux ornent divers édifices de la capitale. Celui qu'on voit à Saint-Hippolyte, repréſentant le clergé de Rome qui félicite ce Saint ſur ſa converſion, eſt un des plus eſtimés. Le roi de Pruſſe, pour lequel il avoit fait une *Vénus* & une *Diane*, tenta en vain de l'appeler à Berlin. Les Anglois, l'impératrice de Ruſſie & d'autres princes, lui firent les mêmes invitations, & ne réuſſirent pas mieux que *Fréderic*. *Challe* a imité tour-à-tour la manière du *Guide*, de *Salvator Roſa* & de *Boucher*, & les a quelquefois imités avec ſuccès. Il n'eut point d'enfans de ſon épouſe, fille du célèbre *Nattier*. Il a laiſſé, en manuſcrit, la traduction des *Œuvres* de *Piraneſe*, & un *Voyage d'Italie*.

I. CHALLONER, (Thomas) né à Londres en 1515, ſuivit *Charles-Quint* dans ſon expédition d'Alger, & s'échappa du naufrage à l'aide d'une corde. De retour dans ſa patrie, *Eliſabeth* l'envoya comme ambaſſadeur en Allemagne & en Eſpagne. Il revint mourir à Londres, le 7 octobre 1565. On lui doit un *Poëme* en latin à la louange d'*Henri VIII*, une traduction en

anglois de l'*Eloge de la Folie*, par *Eraſme*, & un ouvrage, in-4°, imprimé à Londres, en 1579, ſous ce titre : *De Republicâ Anglorum inſtauranda.*

II. CHALLONER, (Robert) quitta, à vingt ans, la religion proteſtante pour ſe faire catholique, & devint évêque de Dibra. Il mourut en 1778, après avoir publié des *Mémoires* pour ſervir à l'hiſtoire de ceux qui ont ſouffert en Angleterre pour la religion, Londres 1741.

CHALON, prêtre de l'Oratoire, mort au milieu du ſiècle qui vient de finir, a publié, en 1720, un très-bon *Abrégé de l'Hiſtoire de France*, en 3 vol. in 12. Le préſident *de Harlay* lui avoit demandé cet ouvrage pour ſervir à l'éducation de ſon fils. *Hénault* qui le loue, reconnoit y avoir puiſé avec ſuccès. Cet *Abrégé*, à peine connu, mériteroit une autre édition.

CHALONS, (Philibert de) prince d'Orange. *Voy.* ORANGE.

CHALOTAIS, (Louis-René de Caradeuc de la) procureur-général au parlement de Rennes, mort le 14 juillet 1785, fut l'un des premiers magiſtrats qui ſe ſignalèrent dans l'affaire de l'expulſion des Jéſuites. Son *Compte rendu* de leurs Conſtitutions, 1762, 2 vol. in-12, ſera long-temps célèbre par la force & l'énergie du ſtyle. Mais, comme l'éloquence entraine quelquefois trop loin, il n'a point gardé de juſtes meſures, lorſqu'il a parlé des hommes célèbres que la ſociété éteinte a produits dans preſque tous les genres. Une affaire plus intéreſſante encore l'occupa enſuite. Il crut, en qualité d'homme public, pouvoir contrarier les opérations du commandant de la province, qui n'agiſſoit que par ordre de la cour. Cette démarche lui attira une diſgrace longue, des empriſonnemens, & ſon procès lui fut fait par des commiſſaires nommés par le gouvernement. Les accuſations intentées contre lui ayant paru deſtituées de preuves, il revint dans ſa patrie, & y jouit de l'amitié & de l'eſtime de tous ſes concitoyens. Il avoit dans la converſation beaucoup de feu, d'agrément, & l'eſprit de ſaillie. Le marquis de *Luchet* le compare à cet égard à *Voltaire*. Comme ce fameux poëte, il ne ſut pas toujours réprimer ſes bons mots, & il éprouva comme lui qu'une parole haſardée mal-à-propos eſt quelquefois la ſource de bien des peines. Parmi les Mémoires qu'il publia pendant le cours de ſa fameuſe affaire, on diſtingua l'*Expoſé juſtificatif de ſa conduite*, 1767, in-4.° Il écrivit l'un de ſes Mémoires avec un cure-dent & de la ſuie ; & c'eſt à cette occaſion que *Voltaire* dit que ſon *cure-dent gravoit pour l'immortalité*. On a encore de lui un *Eſſai d'éducation nationale*, 1763, in-8°, où l'on trouve des vues lumineuſes & quelques idées qu'on ne pourroit adopter qu'avec des modifications. —Son fils, auſſi procureur-général du parlement de Rennes, fut immolé par le tribunal révolutionnaire de Paris, le 28 meſſidor an 2, à l'âge de 65 ans.

CHALUCET, (Armand-Louis Bonin de) étoit évêque de Toulon, lorſque le duc de *Savoie* aſſiégea cette ville en 1707. Il rendit de grands ſervices en cette occaſion. Il s'appliqua avec ardeur à entretenir l'union parmi les commandans de l'armée qui devoit la défendre. Il fournit de l'argent & de la farine pour le pain, & pendant le ſiége il demeura intrépide au milieu des bombes, qui tombè-

rent au nombre de treize dans ſa maiſon, même au coin de ſon lit. En reconnoiſſance de ſon zèle, la ville lui fit dreſſer un monument dans l'hôtel-de-ville, avec une inſcription honorable. Ce prélat avoit autant de lumières que vertus. Il mourut au mois d'août 1712.

CHALUET, (Matthieu de) conſeiller au parlement de Toulouſe, juge de la poéſie Françoiſe, & mainteneur des Jeux-Floraux, étoit d'une ancienne famille d'Auvergne. Il fut nommé par *Henri IV* à une place de conſeiller d'état, ſans employer d'autre ſollicitation que celle de ſon mérite & de ſon attachement au roi. Il eſt principalement connu dans la république des lettres, par ſa traduction des *Œuvres de Sénèque* le philoſophe, miſe au jour à Paris en 1604, in-folio. Il a rendu en phraſes longues & bourſouflées les penſées conciſes & vives de ſon original. *Chaluet* mourut à Toulouſe en 1607, à 79 ans.

CHAM, fils de *Noé*, frère de *Sem* & de *Japhet*, né vers l'an 2476 avant J. C., cultiva la terre avec ſon père & ſes frères après le déluge. Un jour que *Noé* avoit pris du vin avec excès, il s'endormit dans une poſture indécente. *Cham* le vit & en avertit ſes frères, pour expoſer ſon père à leurs railleries. *Noé*, inſtruit de ſon impudence, maudit *Chanaan* fils de *Cham*, puniſſant le père dans les enfans. *Cham* eut une nombreuſe poſtérité. On croit que l'Égypte, où il s'établit, l'adora dans la ſuite ſous le nom de *Jupiter Ammon*.

CHAMBERLAYNE, (Édouard) gouverneur du duc de *Grafton*, mort à Chelſea en 1703, eſt auteur de l'*État préſent de l'Angleterre*; dont *Jean* ſon fils donna une nouvelle édition, qui a été ſuivie de quelques autres. La première eſt de 1671, in-12. *Jean*, mort en 1725, a traduit beaucoup d'ouvrages françois, italiens & hollandois.

CHAMBERS, (Éphraïm) naquit à Milton, dans le Weſt-Morland, d'un fermier qui le deſtinoit à une profeſſion mécanique. *Éphraïm* ayant fait de bonnes études à Oxford & plein de goût pour les ſciences, ſe plaça chez un faiſeur de globes. Mais la paſſion des études du cabinet l'emportant, il ſe renferma dans la retraite, où il conçut le projet de ſon *Encyclopédie*, dont les deux premiers volumes in-fol. parurent en 1728, & qui fut augmentée enſuite de trois autres volumes. L'auteur avoit été ſollicité d'en donner une édition en France, où il s'étoit rendu pour changer d'air. Mais il aima mieux retourner dans ſa patrie en 1739, & s'étant livré au travail plus que jamais, il n'y vécut pas long-temps. Il mourut l'année d'après à Iſlington, le 15 mai 1740. Il ſe fit lui-même ſon épitaphe, dans laquelle il dit qu'il a été *multis pervulgatus, paucis notus; nec eruditus, nec idiota, tranſiliens vitam inter lucem & umbram*, &c. &c. Le plan de ſon *Encyclopédie* eſt bon; mais l'éxécution n'y répond pas toujours. On y deſire une foule de choſes dans les articles de ſciences & d'arts libéraux. On ne trouve quelquefois que deux ou trois phraſes, où il falloit des pages. Dans la partie des arts mécaniques, preſque tout eſt à ſuppléer; *Chambers* aimant la ſolitude, compiloit des livres, & ne voyoit guères d'artiſtes. Dans les autres parties, il a copié ſouvent ſans choix & ſans meſure les livres françois. Il faut avouer ce-

pendant qu'il y a un certain nombre d'articles traités avec clarté & méthode. *Chambers* a eu part à l'*Hiſtoire philoſophique* de l'académie des ſciences de Paris, publiée par *Martyn*, en 3 vol. in-8.°

CHAMBONNIÈRE, (N.) muſicien François, mort en 1670, compoſoit des pièces avec goût, & les exécutoit avec le même ſuccès ſur le clavecin. Ses ouvrages ſont diviſés en deux livres, dans leſquels on diſtingue deux pièces, *la Courante* & *la Marche du marié & de la mariée.*

I. CHAMBRAI, (Robert de) élu abbé de Saint-Étienne de Caen l'an 1368, mort en 1393, étoit d'une illuſtre maiſon de Normandie au diocèſe d'Évreux. Le pape *Clément VII* lui accorda, par une bulle, le droit de porter les ornemens pontificaux dans ſon monaſtère, & dans les autres égliſes qui en dépendent, même en préſence de l'évêque diocéſain & de tout autre prélat. Ce fut de ſon temps que les armes des meilleures familles de Normandie, avec leurs alliances, furent peintes dans les lieux les plus fréquentés de cette abbaye. C'eſt donc une erreur, de croire que ce ſont les armes des ſeigneurs qui accompagnèrent le duc *Guillaume* l'an 1066 à la conquête d'Angleterre, puiſque ces armes n'ont été peintes que vers 1370, ſous le règne de *Charles V* dit *le Sage.*

II. CHAMBRAI, (Jacques-François de) chevalier, grand-croix de l'ordre de Saint-Jean de Jéruſalem, né à Évreux en 1687, étoit de la même famille que le précédent. Il s'acquit une grande réputation dans la guerre qu'il fit toute ſa vie aux Infidèles, ſur leſquels il prit onze vaiſſeaux, entr'autres *la Patronne de Tripoli* en 1723, & en 1732 *la Sultane*, portant pavillon de contre-amiral du grand-ſeigneur. Pour récompenſe de ſes ſervices, le grand-maître le fit vice-amiral & commandant-général des troupes de terre & de mer, de la religion. Ce brave homme fit conſtruire à ſes frais dans l'iſle de Gozo une forteresſe appelée de ſon nom *la Cité neuve de Chambrai*; & par cet ouvrage important il a mis les Gozetins à l'abri des inſultes des Barbareſques, rendu le ſiége de Malte preſque impoſſible, & aſſuré le commerce des puiſſances Chrétiennes dans la Méditerranée. Il mourut en 1756, à 69 ans, à Malte, avec la réputation d'un des plus grands hommes de mer de ſon ſiècle. L'ordre a accordé à ſon petit-neveu *Louis de Chambrai*, marquis de Conflans, la permiſſion de porter la croix de Malte.

III. CHAMBRAI, (Rolland FRÉARD, ſieur de) appelé auſſi *Chantelou*, parent & ami de *Deſnoyers* ſecrétaire d'état, eſt plus connu pour avoir amené *le Pouſſin* de Rome en France, que par ſon *Parallèle de l'Architecture antique avec la moderne*, à Paris, in-fol. en 1650, quoique bien accueilli dans ſon temps, & aſſez eſtimé encore aujourd'hui. Il a été réimprimé en 1702. On a encore de lui une verſion françoiſe du *Traité de la Peinture* de *Léonard de Vinci*, Paris 1651, in-fol.

I. CHAMBRE, (Marin Cureau de la) né au Mans vers l'an 1594, membre de l'académie Françoiſe & de celle des ſciences, médecin ordinaire du roi, égaya l'étude de la médecine & de la philoſophie par la culture des belles-lettres. Il laiſſa des ouvrages dans tous ces genres. I. *Les Caractères*

des Paſſions, 4 vol. in-4°, réimprimés à Amſterdam en 5 vol. in-12. II. *L'Art de connoître les hommes* : deux ouvrages de morale, qui ne valent pas, pour le fonds & pour la forme, *Abbadie* & *la Bruyère*. Il y a beaucoup de choſes vagues, & quelques-unes chimériques. III. *La Connoiſſance des Bêtes*, in-4.° IV. *Conjectures ſur la digeſtion*. V. *Le Syſtême de l'Ame*; & pluſieurs autres morceaux ſur des matières de phyſique. Il mourut le 29 novembre, en 1669, à 75 ans, pénétré des vérités de l'Évangile, dont il avoit pratiqué les devoirs.

II. CHAMBRE, (Pierre Cureau de la) fils puîné du précédent, & membre comme lui de l'académie Françoiſe, fut deſtiné d'abord à la médecine; mais une ſurdité qui lui ſurvint, le fit tourner du côté de l'égliſe. Il mourut en 1693, curé de Saint-Barthélemi. Ses connoiſſances ne ſe bornoient pas aux matières eccléſiaſtiques. Il écrivit peu; mais il engagea pluſieurs perſonnes timides, quoiqu'habiles, à écrire. Il ſe comparoit à *Socrate*, qui ne produiſant rien de lui-même, aidoit les autres à produire. On lui a attribué pluſieurs bons mots. Le P. *Hardouin* ayant prétendu que l'*Hiſtoire des Juifs* de *Joſèphe* étoit de quelque moine du 13e ſiècle. « *Nous le croirons*, dit l'abbé de *la Chambre*, *quand il nous* « *aura prouvé que les Jéſuites ont* « *compoſé les* LETTRES *Provin-* « *ciales*. » Il vouloit qu'en écrivant on effaçât beaucoup : il diſoit que les *ratures des Auteurs ſont des mouches qui ſiéent bien aux Muſes*. Quoiqu'il aimât la poéſie, il ne fit jamais qu'un ſeul vers en ſa vie; *Boileau*, à qui il le récita, s'écria en l'admirant : *Ah! M. le Curé, que la rime en eſt belle!* On a de lui pluſieurs *Panégyriques*, imprimés ſéparément in-4.° *Voy.* BOUHOURS, *à la fin*.

III. CHAMBRE, (François Illharart de la) docteur de la maiſon & ſociété de Sorbonne, & chanoine de Saint-Benoît, mourut à Paris, ſa patrie, en 1753, à 56 ans. On a de lui différens ouvrages, qui prouvent qu'il avoit approfondi les matières qu'il a traitées. Les principaux ſont: I. Un *Traité de la vérité de la Religion*, 5 vol. in-12. II. Un *Traité de l'Égliſe*, 6 vol. in-12. III. Un *Traité de la Grace*, 4 vol. in-12. IV. Un *Traité du Formulaire*, en 4 volumes in-12; & pluſieurs autres écrits contre le Baianiſme, le Janſéniſme & le Queſnelliſme, qu'on lut dans le temps. V. Une *Introduction à la Théologie*, in 12, &c.

CHAMBROY, (N.) chirurgien de Lyon, fut renommé dans ſon art, & publia, en 1680, un *Traité des Maladies vénériennes*. Il mourut en 1715. Son fils devint abbé de Sainte-Geneviève à Paris.

CHAMIER, (David) Dauphinois, fut long-temps miniſtre à Montelimar. Nommé en 1612 profeſſeur de théologie à Montauban pour les Proteſtans, il y fut tué d'un coup de canon en 1621, ſur un baſtion où il faiſoit les fonctions de prédicant & de ſoldat. Ce miniſtre, ſouvent employé dans les affaires difficiles de ſon parti, dreſſa avec *Forget* le célèbre *Édit de Nantes*. La politique ne nuiſit point en lui à la controverſe. On a de lui 4 vol. in-fol. contre *Bellarmin*, ſous le titre ſingulier de *Panſtratie Catholique*, ou *Guerre de l'Éternel*. Quoique ce titre ſoit fanatique, & que l'ouvrage le ſoit auſſi, on y trouve pourtant des choſes curieuſes. Son petit-fils,

miniſtre en Dauphiné, accuſé de prêcher violemment en faveur du Calviniſme, fut roué en 1683, & placé parmi les martyrs de la ſecte. Le grand-père & le petit-fils étoient, de l'aveu des Proteſtans, des hommes *roides, inflexibles, & incapables de céder aux artifices que la Cour mettoit en uſage pour les affoiblir.*

I. CHAMILLARD, (Étienne) Jéſuite, né à Bourges 1656, enſeigna les humanités & la philoſophie avec ſuccès. On le vit paroître enſuite dans les chaires, & il annonça la parole de Dieu pendant vingt ans avec autant de zèle que de fruit. Il mourut à Paris en 1730, à 70 ans. Il étoit très-verſé dans la connoiſſance de l'antiquité. On a de lui : I. Une ſavante édition de *Prudence* à l'uſage du Dauphin, avec une interprétation & des notes; Paris 1687, in-4.° Elle eſt rare. II. *Diſſertations ſur pluſieurs Médailles, Pierres gravées & autres Monumens d'antiquités*, in-4°, Paris, 1711. Le P. *Chamillard*, qu'une inclination naturelle avoit porté à l'étude des médailles, étoit devenu un antiquaire habile. Cependant le déſir de poſſéder quelque choſe d'extraordinaire, & qui ne ſe trouvât point dans les autres cabinets de l'Europe, l'aveugla ſur deux médailles qu'il crut antiques. La première étoit un *Pacatien* d'argent, médaille inconnue juſqu'à ſon temps, & qui l'eſt encore aujourd'hui. Le P. *Chamillard*, ayant trouvé cette pièce, en fit grand bruit. *Pacatien*, ſelon lui, étoit un tyran; mais par malheur perſonne avant lui n'en avoit parlé, pas même *Treb. Pollio*; & ce tyran ſortoit de deſſous terre, après quatorze ou quinze cents ans d'oubli. La fauſſeté de cette médaille a été généralement reconnue, depuis la mort de ſon poſſeſſeur. La ſeconde médaille ſur laquelle il ſe trompa auſſi, étoit une *Annia Fauſtina*, Grecque, de grand bronze. La princeſſe y portoit le nom d'*Aurelia*, d'où le P. *Chamillard* conclut qu'elle deſcendoit de la famille des *Antonins*. Elle avoit été frappée, ſelon lui, en Syrie, par les ſoins d'un *Quirinus* ou *Cirinus*, qui deſcendoit, à l'en croire, de ce *Quirinus* dont il eſt parlé dans l'Évangile de *S. Luc*. *Chamillard* étala ſon érudition dans une belle diſſertation. Il triomphoit, lorſqu'un antiquaire Romain ſe déclara le père d'*Annia Fauſtina*, & en fit voir quelques autres de la même fabrique. *Voy.* COLONIA.

II. CHAMILLARD, (Michel de) d'abord conſeiller au parlement de Paris, maître des requêtes, conſeiller d'état, contrôleur-général des finances en 1699, & miniſtre de la guerre en 1707, parvint à toutes ces places par ſon adreſſe au billard, jeu qui plaiſoit beaucoup à *Louis XIV*. Il ne voulut ſe charger ni des finances, ni de la guerre, qu'après que le roi lui eut dit : *Je ſerai votre ſecond*. Il connoiſſoit lui-même ſon inhabileté, & il écrivoit à *Catinat* : *Je ne ſuis qu'un robin qui fait ſon noviciat dans la guerre; ainſi, entre vous & moi, tout ce que je vous dis ne veut rien dire*. Les cris du public l'obligèrent à ſe démettre de ces deux emplois, du premier en 1708, & du ſecond en 1709. *Voy.* BONNEVAL. Il augmenta les impôts, il multiplia les billets de monnoie, il vendit à vil prix les croix de Saint-Louis; il ſe ſervit de tous les expédiens auxquels on a recours dans les temps malheureux. Peu de miniſtres ont eſſuyé autant d'épigrammes que *Chamillard*, parce que les peuples ſouffroient, & que

les ſouffrans ſe plaignent volontiers. Lorſqu'il mourut en 1721, à 70 ans, un anonyme lui fit cette épitaphe :

Ci gît le fameux Chamillard,
De ſon roi le protonotaire,
Qui fut un Héros *au billard,*
Un Zéro *dans le miniſtère.*

Il étoit en effet regardé comme un miniſtre foible & incapable, mais comme un particulier honnête homme. Il donna une grande preuve de ſa probité, lorſqu'il étoit conſeiller au parlement. Rapporteur d'un procès injuſtement perdu par ſa négligence, il rendit à la partie condamnée vingt mille livres dont il s'agiſſoit dans cette affaire.

I. CHAMILLY, (Noël Bouton de) cadet d'une maiſon ancienne, originaire du Brabant, porta les armes de bonne heure & avec diſtinction. Il paſſa l'an 1663 en Portugal, & y ſervit en qualité de capitaine de cavalerie ſous le maréchal de *Schomberg*. Ce fut pendant les loiſirs que lui laiſſoient ſes fonctions militaires, qu'il ſe lia de l'amitié la plus tendre avec une religieuſe Portugaiſe. Les *Lettres* qu'on a données au public, 1682, in-12, & ſouvent réimprimées depuis, ſont le fruit de leurs amuſemens. *Voyez* SUBLIGNI, & II. DORAT. Après avoir paſſé par tous les grades, & s'être ſignalé en 1675, par la belle défenſe de Grave, il fut honoré du bâton de maréchal de France en 1703. Il mourut à Paris, en 1715, à 79 ans. Le roi l'avoit nommé chevalier de ſes ordres en 1705. Il n'eut point de poſtérité; & celle de ſon frère aîné fut éteinte en 1722. Celui-ci lui étoit ſupérieur pour l'eſprit, à ce que dit l'abbé de *Saint-Pierre*, qui peint d'ailleurs le maréchal de *Chamilly* comme bienfaiſant & généreux. Il l'étoit en effet. Après la défenſe de Grave, *Louis XIV* lui permit de lui demander une grace. *SIRE*, lui répondit *Chamilly, je vous prie de m'accorder celle de mon colonel qui eſt à la Baſtille. — Et qui peut être votre colonel?* lui répartit le roi avec ſurpriſe. — *C'eſt M. de* Briquemault : *j'ai eu autrefois une compagnie dans ſon régiment; il m'a formé dans l'art de la guerre, & je ne pourrois, ſans ingratitude, oublier ce ſervice.* Le roi, touché de la généroſité de *Chamilly*, lui accorda ce qu'il demandoit.

II. CHAMILLY, (Claude-Chriſtophe LORMIER D'ÉTOGES de) né à Paris, devint premier valet de chambre de *Louis XVI*, & demanda à être fermé au Temple avec ce dernier; ce qui lui fut accordé. Il fut enſuite transféré à la Force & dans la priſon du Luxembourg. *Chamilly*, à qui *Louis* adreſſa des remercimens dans ſon Teſtament, fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire de Paris, le 23 juin 1794, à l'âge de 62 ans.

CHAMOS, (Mythol.) Dieu des Cananéens & des Moabites, étoit adoré ſur les monts couverts de chênes. *Salomon* lui éleva un temple ſur celui des Oliviers. *Voſſius* croit que *Chamos* eſt le même que le *Comus* des Grecs.

CHAMOUSSET, (Charles-Humbert PIARRON de) maître des comptes à Paris, né dans cette ville en 1717, n'a vécu que pour ſe rendre utile à ſes concitoyens. N'enviſageant que le ſoulagement des malheureux, il s'eſt efforcé de procurer, par d'excellens projets, les utiles établiſſemens que ſa fortune ne lui permettoit pas d'entreprendre. Il publia d'abord le *Plan*

d'une

une *Maiſon d'aſſociation pour les Malades*; deux *Mémoires*, l'un ſur la conſervation des enfans, l'autre ſur l'emploi des biens de l'hôpital Saint-Jacques; *Obſervations* ſur la liberté du commerce des grains, in-12. Ces différens Mémoires & Projets ont été raſſemblés par l'abbé *Deshouſſoyes*, chanoine de Rouen, mort en Sorbonne dont il étoit docteur, en 1783. Il les a publiés ſous le titre d'*Œuvres complètes de M. de Chamouſſet*, 1783, 2 vol. in-8.° Ce recueil intéreſſant renferme de plus, tout ce que ce bon citoyen a fait pour l'humanité malheureuſe en général, pour l'humanité malheureuſe en particulier, ſes découvertes en médecine, & ſes idées pour augmenter les agrémens de la ſociété. C'eſt à lui qu'on doit l'invention de la *petite Poſte*. Tous ſes momens furent employés à conſoler les infortunés. Il pourvoyoit à leurs beſoins en ſanté; il les traitoit dans leurs maladies. Habile dans l'art de guérir & pratiquant lui-même la chirurgie, une foule de malheureux abordoit continuellement ſon hôtel, qu'on auroit pu appeler à juſte titre l'*Hôtel de la Bienfaiſance*. Il ſaignoit les uns, adminiſtroit les autres, donnoit des conſeils à ceux-là, des alimens à ceux-ci, & de l'argent à tous. Ces pauvres gens le béniſſoient. *Chamouſſet* préféra la charge de maître des comptes à celle de conſeiller au parlement, pour conſacrer plus de temps aux œuvres de miſéricorde. Il étoit d'une ſociété douce & agréable. Il avoit cette gaieté polie, & ce bon ton qui ſe rencontrent toujours dans une ame ſenſible. Sa naiſſance, ſa fortune & ſes talens lui firent propoſer de fort bons mariages. Il étoit ſur le point d'en conclure un, lorſqu'il adreſſa ces paroles à la Dlle qu'on lui deſtinoit: *S'il eſt doux d'exiſter pour ce qu'on aime, il l'eſt preſqu'autant de conſacrer une partie de ſon exiſtence à ceux qu'on plaint! Mon deſſein eſt de me retirer dans ma terre & d'y fonder un* Hôpital. *Quelle ſera ma joie, lorſque mes vaſſaux vous verront partager ma charité, & vous loueront comme un Ange deſcendu du Ciel!* Cette effuſion de cœur manqua ſon effet ſur la jeune demoiſelle, & le mariage ne ſe fit point. *Chamouſſet* embraſſa le célibat: non ce célibat philoſophique ſi fort à la mode, mais celui qui conſerve la pureté des mœurs. Sa principale récréation étoit la muſique, qu'il aimoit paſſionnément. Ce citoyen vertueux eſt mort, trop tôt pour l'humanité, le 27 mars 1773, à 56 ans.

CHAMPAGNE, (le Comte de) *Voy.* THIBAUT IV.

I. CHAMPAGNE, *ou* CHAMPAIGNE, (Philippe) peintre, né à Bruxelles en 1602, mort en 1674, à 72 ans, vint à Paris en 1621, & s'y perfectionna ſous *le Pouſſin*, & ſous *Duchesne*, premier peintre de la reine. Après la mort de cet artiſte, il eut ſa place, ſon appartement au Luxembourg, & une penſion de douze cents livres. Il auroit été auſſi premier peintre du roi, ſi le crédit, la réputation & les talens de *le Brun* ne lui euſſent enlevé cette place. La décence guida toujours ſon pinceau, ainſi que ſes mœurs. Il ne ſe chargeoit d'aucun tableau, dont les figures auroient été entièrement nues. Il ne travailloit jamais le dimanche, quoiqu'il fût très-laborieux. Se levant dès quatre heures du matin, & maniant le pinceau toute la journée, il diſoit à ſes élèves: *Vous devez déjeûner ſans quitter l'ouvrage, & la récréation de l'après dîner eſt le temps que vous mettez à deſcendre l'eſcalier pour aller à l'en-*

droit du travail. Le cardinal de *Richelieu* auroit voulu ſe l'attacher ; mais craignant d'être l'eſclave de ce miniſtre, & aimant mieux l'être de ſon pinceau, il répondit : *Je borne toute mon ambition à être le premier de mon art. Ainſi je n'ai rien à deſirer de ſon éminence, puiſqu'il lui eſt impoſſible de me rendre le plus habile peintre.* Son caractère ne pouvoit guères s'aſſortir avec celui du miniſtre. Il étoit doux, complaiſant, bon ami. Ses tableaux ont de l'invention, ſon deſſin eſt correct, ſes couleurs ſont d'un bon ton, & ſes payſages agreables ; mais ſes compoſitions ſont froides, & ſes figures n'ont pas aſſez de mouvement. Il copioit trop ſervilement ſes modèles. Le *Crucifix* de la voûte des Carmélites du fauxbourg Saint-Germain, regardé comme un chef-d'œuvre de perſpective, eſt de lui. On voit encore beaucoup de ſes ouvrages dans pluſieurs maiſons royales, & dans différentes égliſes de Paris.

II. CHAMPAGNE, (Jean-Baptiſte) peintre, neveu du précédent, né à Bruxelles en 1643, fut élevé par ſon oncle. Il ſaiſit entièrement ſa manière de peindre ; mais il mit dans ſes tableaux moins de force & de vérité. Ses principaux ouvrages ſe voient à Vincennes, aux appartemens bas des Tuileries, & dans pluſieurs égliſes de Paris. Il mourut, profeſſeur de l'académie de peinture, en 1688, à 45 ans.

CHAMPCENETZ, (L.) officier aux gardes-Françoiſes, connu par l'agrément de ſon eſprit & de ſes vers, périt à 35 ans, victime du tribunal révolutionnaire de Paris, qui le condamna à mort en juillet 1793. Il avoit travaillé aux *Actes des Apôtres*, feuilles gaies & malignes qui parurent au commencement de la révolution, & où l'on trouve des détails piquans & des anecdotes aſſez curieuſes. Les couplets ſatiriques de *Champcenetz* lui avoient quelquefois mérité l'animadverſion de l'ancien gouvernement. En voici deux de lui qui ſont gais ſans être méchans :

D'un ami ſuivant les leçons,
Je fais des chanſons & des dettes ;
Les premières ſont ſans façons ;
Mais les ſecondes ſont bien faites.
C'eſt pour échapper à l'ennui
Qu'un homme prudent ſe dérange.
Quel bien eſt ſolide aujourd'hui ?
Le plus ſûr eſt celui qu'on mange.

Eh ! qui ne doit pas maintenant ?
C'eſt la mode la plus conſtante,
Et le plus petit intrigant
De mille créanciers ſe vante.
Vieux parens, en vain vous prêchez ;
Vous êtes d'ennuyeux apôtres.
Rappelez-vous donc vos péchés,
Pour être indulgens ſur les nôtres.

CHAMPDIVERS, (Odette de) fille d'un marchand de chevaux, plut à *Charles VI*, dont l'eſprit étoit déjà affoibli. On cherchoit moins à le guérir qu'à l'amuſer, parce que ſa maladie paroiſſoit incurable. La reine ſa femme fut la première à lui procurer cette jeune demoiſelle, en qui les agrémens de l'eſprit ornoient la beauté. *Charles*, ſubjugué par *Odette*, ſe laiſſoit conduire par elle, tandis qu'il réſiſtoit aux prières de ſes autres domeſtiques. Un des effets de la triſte maladie de ce prince, étoit de refuſer de changer de linge. *La petite Reine*, car c'eſt ainſi qu'on l'appeloit, le menaçoit de ſon indifférence ou de ſa haine ; &, dans la crainte de n'en être plus aimé, il faiſoit ce qu'on exigeoit de lui. *Odette* calmoit ſes humeurs, & l'arrachoit à ſes caprices. Les moyens qu'elle employoit, dit *Saint-Foix*, étoient plus na-

tatels que ceux dont on ſe ſervit dans la ſuite. On faiſoit entrer dans ſa chambre dix ou douze hommes bizarrement vêtus & barbouillés de noir, qui le prenoient ſans lui rien dire, le déshabilloient & le mettoient au lit : il en avoit peur, & n'oſant leur réſiſter, il faiſoit tout ce qu'ils vouloient. Nous ignorons l'année de la mort d'*Odette*.

CHAMPEAUX, (Guillaume de) archidiacre de Paris dans le 12e ſiècle, fonda une communauté de chanoines Réguliers à Saint-Victor-lès-Paris, & y profeſſa avec diſtinction. *Abailard* ſon diſciple devint ſon rival, & diſputa longuement & vivement avec lui. *Champeaux* mourut religieux de Citeaux en 1121, après avoir été pendant quelque temps évêque de Châlons-ſur-Marne. On a de lui un *Traité de l'origine de l'Ame* dans le *Theſaurus anecdotorum* de *Martenne*, & d'autres Ouvrages manuſcrits.

CHAMPFORT, (N.) né à Paris, commença ſa carrière par être clerc de procureur, enſuite précepteur chez un riche Liégeois nommé *Vaneck*, qui l'emmena dans ſa patrie. Revenu à Paris, *Champfort* travailla d'abord au *Journal encyclopédique*. Bientôt après, il publia les *Éloges* de *Molière* & *la Fontaine*, qui méritèrent le prix de l'académie Françoiſe & de celle de Marſeille. Ces deux excellens Diſcours commencèrent ſa réputation, & parurent deux Traités complets de la comédie & de la fable. *Champfort*, forcé par ſon peu de fortune d'accepter les bienfaits du duc de *Choiſeul* & de Mad. *Helvétius*, ſe mit à travailler au *Vocabulaire François* & au *Dictionnaire des Théâtres*. Ce dernier ouvrage lui donna l'idée de devenir auteur dramatique ; & il y réuſſit. Sa tragédie de *Muſtapha* & *Zéangir*, donnée en 1778, a des beautés, & a obtenu des ſuccès. On dit que *Voltaire*, liſant le quatrième acte de cette pièce, s'écria : « Diantre, voila du *Racine !* » On a cependant reproché à l'auteur d'avoir calqué ſon rôle de *Soliman* ſur celui de *Mithridate*. *La jeune Indienne* & *le Marchand de Smyrne* ſont deux jolie comedies remplies de philoſophie & de fraîcheur, ecrites avec un naturel élegant & facile. *Champfort* publia pluſieurs Poéſies fugitives, des Epitres, des Contes, des Fables, des Épigrammes, des Traductions de l'*Anthologie* & de Martial. L'*Épitre d un père à ſon fils ſur la naiſſance d'un petit-fils*, obtint le prix de l'académie Françoiſe, & le méritoit par ces beaux vers :

Sainte Religion dont le regard deſcend
Du Créateur à l'homme, & de l'être au néant,
Montre-nous cette chaîne adorable & cachée,
Par la main de Dieu même à ſon trône attachée,
Qui pour notre bonheur, unit la terre au ciel,
Et balance le monde aux pieds de l'Éternel.

Champfort fut reçu à l'académie Françoiſe. Cependant dans les derniers temps de ſa vie, il compoſa un rapport pour demander la ſuppreſſion des académies ; rapport que *Mirabeau* s'étoit chargé de prononcer à l'aſſemblée nationale. Ce dernier étoit lié d'amitié avec *Champfort*, & lui ſoumettoit ſes ouvrages, ſes opinions, & ſe plaiſoit ſouvent à adopter les ſiennes. La Brochure ſur l'ordre de *Cincinnatus* fut faite par eux, & les morceaux les plus

éloquens de cet écrit ſont de *Champfort*. Celui-ci, partiſan de la révolution Françoiſe, enviſagea cependant avec horreur les crimes qu'elle produiſit. Voyant écrits ſur toutes les murailles ces mots tracés par les Jacobins, *Fraternité ou la Mort*, il dit : « La fraternité de ces gens-là avec les autres citoyens, reſſemble fort à celle de *Caïn* & d'*Abel*. » *Champfort*, ſous le miniſtère de *Roland*, obtint une place à la bibliothèque nationale ; ce qui ne l'empêcha pas d'être empriſonné ſous *Robeſpierre*. Il contracta dans les fers une ſi profonde horreur pour la priſon, que quelque temps après ayant été élargi, puis menacé d'être enfermé de nouveau, il ſe tira un coup de piſtolet, & ſe fit pluſieurs bleſſures avec un raſoir. Il ne ſurvécut que peu de jours à cet évènement, & mourut en avril 1794. Ses Œuvres ont été recueillies à Paris, en 1795, en 4 vol. in-8.° On y trouve pluſieurs autres Opuſcules en proſe, des *Penſées diverſes*, des *Obſervations ſur l'imitation de la nature dans l'art dramatique*, & en général de l'eſprit & du jugement, mais peu d'invention, & un peu trop d'affectation dans le ſtyle. « *Champfort*, dit un critique célèbre, eſt toujours ingénieux & correct, mais ſa délicateſſe recherchée devient ſubtilité : il s'attache trop à de petits rapports, & ſouvent ſon eſprit s'échappe & s'évapore comme dans un alambic. »

I. CHAMPIER, (Symphorien) premier médecin d'*Antoine* duc de Lorraine, ſuivit ce prince en Italie, & y combattit à côté de lui. Son ſavoir & ſa valeur le mirent en commerce avec pluſieurs ſavans, François & étrangers. Il mourut à Lyon ſa patrie, vers 1540, après avoir publié beaucoup de mauvais ouvrages : I. *Les grandes Chroniques des Ducs & Princes de Savoie*, Paris 1516, in-fol. ; compilation mal écrite, mais pleine de recherches. II. *De origine & commendatione civitatis Lugdunenſis*, Lyon, 1507 & 1537, in-fol. Ce livre eſt plein de fables. La ſeconde édition eſt plus ample que la première ; & l'auteur y a pris le nom de PIERCHAM : c'eſt l'anagramme du ſien. III. La *Vie du chevalier Bayard* ; ouvrage romaneſque, indigne de ce héros. IV. *Recueil des Hiſtoires d'Auſtraſie*, &c. V. Le *Triomphe de Louis XII*. C'eſt une hiſtoire en ſtyle ampoulé : elle eſt pourtant aſſez ſincère. VI. La *Nef des Dames*, la *Nef des Princes*, in-4.° VII. *Roſa Gallica*, 1514, in-8.° VIII. *Caſtigationes Pharmacopolarum*, 1532, en quatre tom. in-8.° IX. *Hortus Gallicus*, 1533, in-12. X. *Campus Elyſius*, 1553, in-12, &c. XI. *Gallini campi hiſtoriales* ; *Baſileæ*, 1532. XII. *De Dialecticâ*, *Rhetoricâ*, *Geometriâ* ; Baſle 1537. XIII. *Crebatio medicamentorum*, Lyon 1537. XIV. *De Phlegmone*, Lyon. XV. *Miroir des Apothicaires*, Paris 1539. XVI. *Prophéties des Sybilles*, Paris, in-4.° XVII. *Doctrine du père de famille*, in-8.° XVIII. *Déclaration du ciel & du monde*, Paris 1515. XIX. *Police ſubſidiaire*, Lyon 1531. XX. *Du Royaume des Allobroges*, Lyon, in-8°, Paris 1538. XXI. *Fondemens & origine des titres de nobleſſe*, Paris 1535. XXII. *De monarchiâ Gallorum*. XXIII. *Chroniques de Lorraine*. XXIV. *De claris Lugdunenſibus* ; in-8.° Il avoit été conſul de Lyon en 1520 & 1533.

II. CHAMPIER, (Claude) fils du précédent, écrivit à l'âge de 18 ans ſes *Singularités des Gaules*, livre curieux, imprimé en 1538, &

in-16. — Son couſin *Jean Bruyerin* CHAMPIER, docteur en médecine, exerçoit cet art à Lyon dans le même ſiècle. On a de lui : *De re cibariâ*, Lyon 1560, in-8.° II. La traduction, *De corde ejuſque facultatibus* d'*Avicenne*, in-8°, *Lyon* 1559.

CHAMPIONNET, (Jean-Étienne) général de la république Françoiſe, étoit avocat avant la révolution. Il ſervit dans l'armée de Sambre & Meuſe, & ſe diſtingua au combat d'Altenkirchen, au paſſage du Rhin à Neuwied, qu'il exécuta avec *Bernadotte*, & à la priſe de Wurtzbourg. Envoyé en 1798 en Italie pour y commander l'armée contre le roi de Naples, il expulſa ce ſouverain de ſes états, & fit priſonnier le général Autrichien *Mack*, avec tout ſon état-major. Cette victoire & l'indépendance où il voulut ſe mettre du directoire, le firent deſtituer. Il remplaça enſuite pour quelque temps le général *Moreau* en Italie, mais ſans y obtenir de nouveaux ſuccès. *Championnet* eſt mort au commencement de 1800, avec la réputation d'un général brave, & ayant des talens militaires; mais offrant des principes de républicaniſme dangereux, exagérés & contraires à la paix publique.

CHAMPLAIN, (Samuel de) né en Saintonge, fut envoyé par *Henri IV* dans le nouveau Monde, en qualité de capitaine de vaiſſeau. Il s'y ſignala par ſon courage & par ſa prudence, & on peut le regarder comme le fondateur de la nouvelle France. C'eſt lui qui fit bâtir la ville de Québec; il fut le premier gouverneur de cette colonie, & travailla beaucoup à l'érection d'une nouvelle compagnie pour le commerce du Canada. Cette ſociété établie en 1628, fut appelée la compagnie des Aſſociés, qui avoient à leur tête le cardinal de *Richelieu*. On a de *Champlain* les *Voyages de la nouvelle France, dite Canada*, in-4°, 1632. Il remonte aux premières découvertes de *Verazani*, & deſcend juſqu'à l'an 1631. Cet ouvrage eſt excellent pour le fond des choſes, & pour la manière ſimple & naturelle dont elles ſont rendues. On ne peut lui reprocher qu'un peu trop de crédulité. L'auteur paroît un homme de tête & de réſolution, déſintéreſſé, & plein de zèle pour la Religion & pour l'État. *Champlain* avoit demeuré en Amérique depuis 1603, & il mourut vers 1635.

CHAMPMÊLÉ, (Marie-Deſmares femme de *Charles Chevillet*, ſieur de) née à Rouen en 1644, fut comédienne de province, & débuta au théâtre du Marais en 1669 avec un ſuccès peu commun. Elle paſſa à celui de Bourgogne avec ſon mari, à la rentrée de Pâques 1670. Elle le ſuivit en 1679 au théâtre de *Guénegaud*, & fut conſervée à la réunion en 1680. Cette actrice mourut en 1698, âgée de 54 ans. Élève de *Racine*, dont elle fut pendant quelque temps la maîtreſſe, ſuivant les Mémoires du temps, elle rempliſſoit les premiers rôles tragiques avec un applaudiſſement général. *Racine* la forma à la déclamation, en la faiſant entrer dans le ſens des vers qu'elle avoit à réciter, en lui montrant les geſtes, en lui dictant les tons, & en les lui notant même quelquefois. Elle profita ſi bien des leçons de ſon maître, qu'elle effaça toutes ſes rivales.

Jamais Iphigénie en Aulide immolée
N'a coûté tant de pleurs à la Grèce aſſemblée,

Que, dans l'heureux ſpectacle à nos yeux étalé,
En a fait ſous ſon nom verſer la Champmêlé.

BOILEAU, Ép. à *Rac.*

Cependant on doute qu'elle eût obtenu de nos jours les ſuffrages qu'on lui prodigua. La déclamation, comme l'a obſervé un auteur judicieux, n'étoit qu'un récitatif meſuré, un chant preſque noté, qui mettoit un obſtacle à ces grands mouvemens de la tragédie, qui ſe peignent par un mot, par une attitude, par un ſilence, par un cri qui échappe à la douleur. Mlle *de Champmêlé* plaiſoit & touchoit, & il falloit déchirer. — Son epoux, moins bon acteur qu'elle dans le tragique, réuſſiſſoit mieux dans le comique. Il jouoit aſſez bien les *Rois* dans la tragédie. *Champmêlé* joignoit à ſes talens celui d'auteur dramatique. Nous avons de lui des *Comédies*, dont quelques-unes lui appartiennent entierement; il compoſa les autres en ſociété avec *la Fontaine*. Celles-ci ſont: I. *Le Florentin*, comédie en un acte & en vers, 1685. II. *La Coupe enchantée*, comédie en un acte & en proſe, 1688. III. *Le Veau perdu.* IV *Je vous prends ſans verd.* Les Œuvres de *Champmêlé* ont été imprimées en 2 vol. in-12, a Paris, 1742. Il étoit Pariſien: il mourut en 1701, d'une manière aſſez extraordinaire. Il étoit allé chez les Cordeliers faire dire deux meſſes de mort, l'une pour ſa mère, l'autre pour ſa femme. L'honoraire de ces meſſes étoit alors de dix ſous; *Champmêlé* ayant donné au ſacriſtain une pièce de trente ſous, le Religieux ne peut lui rendre les dix ſous reſtans. « En ce cas, lui dit l'acteur, faites dire ſur le champ une troiſième meſſe de mort; elle ſera pour moi. » En effet, il mourut ſubitement en ſortant de l'égliſe. Son talent principal dans ſes comédies conſiſtoit à peindre d'après nature les ridicules des petites ſociétés bourgeoiſes. Ses ſituations ſont neuves & intéreſſantes, ſes incidens heureux & plaiſans; ſon ſtyle incorrect, mais badin & enjoué. Il connoiſſoit le théâtre moins par une étude réfléchie, que par un exercice journalier; mais il ſe livroit trop à la facilité que lui donnoit cette connoiſſance: preſque tous ſes dénouemens ſont manqués ou amenés par de petits moyens; preuve de la ſtérilité ou de la pareſſe de l'auteur.

CHAMPRENUS, (Jacques de) a fait la Tragédie d'*Ulyſſe*, repréſentée en 1600.

I. CHAMPS, (Etienne Agard DES) né à Bourges en 1613, provincial des Jéſuites de Paris, ſe fit aimer au dedans & conſidérer au dehors par ſon mérite. Le grand *Condé* & le prince de *Conti* l'honorèrent de leur eſtime. Le premier aimoit en lui ſa vertu, embellie par un extérieur avantageux, & par un caractère honnête; il lui confia, dans les dernières années de ſa vie, ce qu'il avoit de plus précieux. Ce Jéſuite mourut à la Flèche le 31 juillet 1701, à l'âge de 88 ans, accablé par cette extrême vieilleſſe, & ſurvivant, pour ainſi dire, à lui-même. Il s'eſt fait principalement connoître des théologiens par ſon livre *De Hæreſi Janſenianâ*, dédié à *Innocent X*, en 1654. La matière de la grâce y eſt approfondie. On l'a réimprimé à Paris, en 1728, in-fol.

II. CHAMPS, (François-Michel-Chrétien DES) Champenois,

né en 1688, d'abord deſtiné à l'état eccléſiaſtique, enſuite à l'état militaire, finit par le mariage & les finances. On a de lui quatre tragédies; *Caton d'Utique*, pièce foible, qui fut jouée ſur les théâtres de Paris & de Londres, & imprimée en 1715; *Antiochus*, imprimé à Paris chez *Muſieren*, 1717; *Artaxercès* & *Médus*, qui eurent un ſuccès moins heureux. On lui doit encore un ouvrage qui prouve de l'érudition, quoiqu'il ne ſoit pas toujours exact. Il a pour titre: *Recherches hiſtoriques ſur le théâtre François*. L'auteur mourut à Paris en 1747, à 64 ans. — *Voyez* DESCHAMPS.

CHAMPY, (Jacques) avocat au parlement de Paris dans le 17e ſiècle, eſt connu par deux livres peu communs: I. *La Coutume de Melun commentée*, Paris 1687, in-12. II. Celle *de Meaux*, ibid. même année.

CHAM-TI, (Mythol.) Dieu des Chinois, qui préſide du haut du ciel au gouvernement de l'univers & des corps terreſtres.

CHAMYNUS, citoyen de Piſe, renommé par ſes richeſſes & ſon amour pour la vérité, déplut à *Pantaléon*, fils d'*Omphalion*, tyran de ſa patrie. Celui-ci l'ayant fait mourir, fut tourmenté de remords; & pour s'en affranchir, il conſacra tous les biens du proſcrit à élever un temple à *Cérès*, qui en fut ſurnommée *Chamyne*.

CHANAAN, l'un des fils de *Cham*, donna ſon nom à cette portion de terre, promiſe à la poſtérité d'*Abraham*, appelée dans la ſuite Judée, & aujourd'hui Paleſtine *ou* la Terre-Sainte. On montroit autrefois ſon tombeau, long de vingt-cinq pieds, dans la caverne de la montagne des Léopards, qui n'étoit pas loin de Jéruſalem.

CHANCELLOR, (Richard) célèbre marin Anglois, qui naviguant dans la mer Blanche, pour y trouver un paſſage aux Indes par les mers du Nord & de l'Eſt, y découvrit le port d'Archangel, où, bientôt après, la Ruſſie fit jeter les fondemens d'une ville. La découverte de *Chancellor* date de 1538. Elle favoriſa le commerce des Anglois avec les Ruſſes, qui s'accrut au point que le produit de la douane d'Archangel, monta bientôt à la ſomme annuelle de cent mille roubles. Les Anglois en tirent des cuirs, de la potaſſe, du goudron, des plumes, de la cire, du kaviar, du liége, de la rhubarbe, des cordages, des ſoies de Perſe & de la Chine. *Chancellor* mourut quelque temps après ſon expédition.

CHANDIEU, (Antoine de la ROCHE-) miniſtre Proteſtant, d'une famille noble du Dauphiné où il étoit baron de Chandieu, ſe retira à Genève en 1583, & mourut en 1591, à 57 ans. On a de lui un grand nombre d'*Ouvrages de controverſe*, 1615, in-fol.; dans leſquels il prend les noms de *Sadel* & de *Zamariel*, qui en hébreu ſignifient *Champ de Dieu* & *Chant de Dieu*. Ces livres ſont ignorés pour la plupart. L'auteur étoit peu verſé dans l'antiquité eccléſiaſtique; mais comme il parloit avec feu, il eut du crédit dans ſon parti. « Les erreurs, dit *Chorier*, ſembloient des vérités dans la bouche de *Chandieu*. Le roi (*Henri IV*) l'écoutoit avec plaiſir; mais il quitta la cour dès que ce prince eut abjuré. Il eut peur qu'on ne le regardât comme un captif attaché au char de triomphe de l'Egliſe catholique, qui avoit porté ce prince à l'Egliſe. » *Voy.* GREVIN.

I. CHANDLER, (Marie) née à Malmesbury en 1687, fut célèbre en Angleterre par ſes Poéſies. On eſtime ſur-tout ſon *Poëme* ſur les eaux de Bath, qui a été loué par *Pope*. Elle mourut à 57 ans, en 1745.

II. CHANDLER, (Samuel) miniſtre Anglois, né à Hungerford, a publié divers ouvrages, relatifs à l'hiſtoire & à la défenſe du Proteſtantiſme, & mourut le 8 mai 1766. On lui doit : I. *Diſcours* contre *Ant. Collins*, ſur la nature des miracles, & les preuves de la religion Chrétienne, 1725, in-8.° II. *Réflexions* ſur la conduite des Déiſtes modernes, 1727, in-8.° III. *Preuves* de la Réſurrection de J. C., 1744, in-8.° IV. *Marmora Oxonienſia*, Oxford, 1763, in-folio. V. *Traduction* en anglois de l'Hiſtoire de l'Inquiſition, par *Limbroch*, 1731, deux volumes in-4.° VI. *Hiſtoire* des Perſécutions, 1736, in-8.°

CHANDOS, (Jean) chevalier de la Jarretière, fut nommé, par *Edouard III* roi d'Angleterre, lieutenant-général de toutes les terres que ce prince poſſédoit hors de cette iſle. Ce fut lui qui fit priſonnier *Bertrand du Gueſclin* dans la bataille donnée en Bretagne l'an 1364. Lorſqu'*Edouard III* érigea le duché d'Aquitaine en principauté, en faveur du prince de *Galles* ſon fils, *Chandos* devint le connétable du jeune prince. Il fut tué en 1369, au combat de Luſſac en Poitou.

CHANDOUX, (N.) philoſophe chimiſte, fut pendu ſur la place de Grève en 1651, après avoir été convaincu d'avoir fabriqué de la fauſſe monnoie. C'étoit un de ces génies libres, qui, dans la renaiſſance des lettres & de la philoſophie, entreprirent de ſecouer le joug de la ſcolaſtique & des chicanes Péripatéticiennes. Mais, en voulant ſe frayer un chemin nouveau, il donna dans des rêveries qui causèrent ſa perte.

CHANG-KO, (Mythol.) divinité Chinoiſe, eſt particulièrement honorée par les célibataires, qui lui offrent des vœux.

CHANGE, *Voyez* DUCHANGE.

CHANTAL, (Sainte-Jeanne-Françoiſe Fremiot de) naquit à Dijon le 13 janvier 1572. Son père préſident à mortier, avoit refuſé la charge de premier préſident, que *Henri IV* lui avoit offerte. La jeune *Fremiot* fut mariée à *Chriſtophe de Rabutin*, baron de *Chantal*, l'aîné de cette maiſon. Sa vie dans le mariage fut un modèle achevé : la prière ſuccédoit à la lecture, & le travail à la prière. Sa piété ne ſe démentit point, lorſqu'elle eut perdu ſon mari, tué par malheur à la chaſſe. Quoiqu'elle n'eût alors que 28 ans, elle fit vœu de ne point ſe remarier, & vécut depuis comme une femme qui n'étoit plus dans le monde que pour Dieu & ſes enfans. Leur éducation, le ſoin des pauvres & des malades, devinrent ſes uniques occupations & ſes ſeuls divertiſſemens. Ayant connu *S. François de Sales* en 1604, elle ſe mit entièrement ſous ſa conduite. Ce ſaint évêque ne tarda pas à lui communiquer ſon projet pour l'établiſſement de l'ordre de la *Viſitation*. Elle entra dans ſes vues, & en jeta les premiers fondemens à Anneci l'an 1610. *Voyez* XII FRANÇOIS. Le reſte de ſa vie fut employé à fonder de nouveaux monaſtères, & à les édifier par ſes vertus & par ſon zèle. Lorſqu'elle mourut le 13 décembre 1641, âgée de

près de 70 ans, on en comptoit 87. Il y en eut à la fin du ſiècle 150, & environ 6600 religieuſes. Elle termina ſes jours à Moulins. Dans l'inſtant même qu'elle expira, elle fut canoniſée par la voix de ſes filles & par celle du peuple. Le pape *Benoît XIV* a confirmé ce jugement, en la béatifiant en 1751; & *Clément XII* en la canoniſant en 1767. On publia ſes *Lettres*, 1660, in-4.° L'abbé *Marſollier* & l'abbé *Cordier* ont publié ſa *Vie*.

CHANTELOU, *Voyez* CHAMBRAI, n° III.

CHANTELOUVE, (François de) gentilhomme Bordelois, chevalier de Malte, eſt auteur de deux pièces dramatiques, aſſez rares : *Pharaon*, 1582, in-16; *Coligni*, 1575, in-8°, réimprimé vers 1740.

CHANTEREAU LE FÊVRE, (Louis) intendant des fortifications de Picardie, puis des Gabelles, enſuite de l'évaluation de la principauté de Sédan, enfin intendant des finances des duchés de Bar & de Lorraine, exerça tous ces emplois avec beaucoup d'applaudiſſement. L'eſprit des affaires étoit ſoutenu en lui par l'étude de l'hiſtoire, de la politique, des belles-lettres, par un grand fonds d'érudition. *Chantereau* étoit né à Paris en 1588, & il y mourut en 1658, à 74 ans, regretté des ſavans, auxquels ſa maiſon ſervoit de retraite. On a de lui : I. Des *Mémoires ſur l'origine des Maiſons de Lorraine & de Bar*, in-folio, 1642; compoſés ſur les pièces originales. II. Un *Traité des Fiefs*, 1662, in-folio; dans lequel il s'attache à accréditer cette erreur, indigne d'un ſavant tel que lui : « Que les fiefs héréditaires n'ont commencé qu'après *Hugues Capet*, » *Chantereau* étoit plus propre à rétablir des paſſages tronqués, qu'à débrouiller le chaos dans lequel l'origine des anciennes maiſons & dignités eſt plongée. III. Un *Traité* touchant le mariage d'*Ansbert* & de *Blitilde*, 1647, in-4.° IV. Un autre où il agite cette queſtion : *Si les Terres d'entre la Meuſe & le Rhin ſont de l'Empire ?* 1644, in-4°, ou in-8.°

CHANTEREINE, (N. de) officier diſtingué, devint colonel de la garde à pied de *Louis XVI*. Détenu dans les priſons de l'Abbaye, il y fut inſtruit des maſſacres que l'on préparoit pour les premiers jours de ſeptembre, & ſe donna volontairement la mort de trois coups de couteau, en s'écriant : *Puiſque nous ſommes tous deſtinés à périr, mon Dieu, je vais à vous !* Il mourut auſſitôt le 22 août 1792.

CHANTOCÉ, (Gilles de Bretagne de) étoit ſecond fils de *Jean IV* duc de Bretagne & de *Jeanne* de France, ſœur de *Charles VII*. *François premier* ſon frère, duc de Bretagne, l'avoit envoyé en Angleterre en qualité d'ambaſſadeur. On prétend qu'il y forma des liaiſons ſuſpectes, & que fort de l'appui du roi d'Angleterre, il demanda à ſon retour un apanage plus fort que celui que ſon père lui avoit fait aſſigner. *François* le fit arrêter & condamner à mort par ſon conſeil ſecret. Il fut étranglé ou étouffé entre deux matelas, après trois ans & dix mois de priſon, la nuit du 24 au 25 avril 1450. Son plus grand crime, à ce que diſent quelques hiſtoriens, étoit la haine implacable que lui portoient le duc ſon frère, & *Arthus de Montauban*, que le prince *Gilles* ſupplanta en amour, en épouſant ſecrètement *Françoiſe de*

Dinant, riche héritière, & dont il étoit aimé. On ajoute, que le cordelier qui avoit confeſſé *Chantocé*, cita de ſa part le duc ſon frère au jugement de Dieu, pour y comparoître en un certain jour qu'il lui marqua par écrit ; & que le duc mourut en effet peu de mois après. Si l'eſprit ſe prête avec peine a ces ajournemens, le cœur ne peut s'empêcher d'être touché, & ſemble deſirer ces vengeances temporelles de la Providence. — *Voyez* la *Nouvelle* hiſtorique de d'*Arnaud*, intitulée : *Le Prince de Bretagne. Pierre II*, ſucceſſeur de *François*, fit punir les complices de la mort de ſon frère *Gilles*.

CHANVALON, (N. de) Oratorien, auteur d'un ouvrage eſtimé, intitulé : *Manuel des champs*, in-12, mourut en 1765.

I. CHANUT, (Pierre) conſeiller-d'état ordinaire, & ambaſſadeur de France auprès de la reine *Chriſtine*, étoit de Riom. Il avoit commencé ſa carrière diplomatique à Lubeck, où il fut employé en qualité de médiateur entre la Pologne & la Suède. Après l'abdication de *Chriſtine*, cette reine entretint toujours un commerce de lettres avec lui, & le traita comme ſon ami. Il mourut à Paris en 1662, laiſſant des *Mémoires*, qui ont été publiés après ſa mort en 1665, 3 vol. in-12. *Voyez* DESCARTES.

II. CHANUT, (Martial) fils du précédent, fut abbé d'Iſſoire, aumônier de la reine *Anne d'Autriche*, & viſiteur-général des Carmélites en France, qu'il gouverna pendant trente ans avec zèle. On a de lui quelques *Traductions* d'ouvrages de piété : celle du *Concile de Trente*, in-4° & in-12 : celle de la *Vie* & des *Œuvres de Sainte Thérèſe*, in-4.° Son ſtyle eſt foible & languiſſant. Il mourut en 1695, dans un âge avancé.

CHAON, fils de *Priam*, que ſon frere *Hélénus* tua par mégarde à la chaſſe. *Hélénus* le pleura beaucoup, & pour honorer ſa mémoire, il donna ſon nom à une contrée de l'Epire, qu'il appella *Chaonie*, célèbre par les glands qu'elle produiſoit, & par des pigeons qui prédiſoient, dit-on, l'avenir.

CHAOR-BOOS, (Mythol.) Dieu des Indiens, préſide aux vents. Les malades accourent dans ſon temple pour immoler en ſon honneur des oiſeaux, & obtenir la ſanté. C'eſt particulièrement dans le royaume d'Aſem que ſon culte eſt établi.

CHAPEAUVILLE, (Jean) Liégeois, chanoine de Liége & grand-pénitencier, mourut en 1617, à 66 ans. Il a donné une *Hiſtoire Eccléſiaſtique de Liége*, 1612 & 1618, en trois volumes in-4°, pleine de recherches, mais aſſez mal digérée.

I. CHAPELAIN, (Jean) naquit à Paris, le 4 décembre 1595. Au ſortir des claſſes, il ſe chargea de l'éducation des enfans du marquis de *la Trouſſe*, grand-prévôt de France, & enſuite de l'adminiſtration de ſes affaires. Ce fut chez ce marquis, qu'il crut ſentir des talens pour la poéſie. Le ſuccès qu'eut ſon *Jugement* de l'*Adonis* du cavalier *Marini*, lui fit croire qu'il étoit appelé à enfanter un Poëme épique. Le plan de ſa *Jeanne d'Arc*, d'abord en proſe, ſembla fort beau; mais lorſque l'ouvrage, mis en vers, après vingt ans de travail, vit le jour, il fut ſifflé par les moin-

dres connoiſſeurs. Une Ode au cardinal *de Richelieu*, la critique du *Cid*, une vaſte littérature, quelques pièces de poéſie, lui avoient fait une foule de partiſans & d'admirateurs. La conſidération dont il jouiſſoit, étoit telle, que le cardinal *de Richelieu* voulant réfuter un ouvrage, pria *Chapelain* « de lui prêter ſon nom en cette occaſion, offrant de lui prêter ſa bourſe en quelqu'autre. » La *Pucelle*, publiée en 1656, in-folio, avec figures, détruiſit en un moment la gloire de quarante années. On reconnut que l'on pouvoit ſavoir parfaitement les règles de l'art poétique, & n'être pas poëte. *Montmort* lui adreſſa ce diſtique :

Illa Capellani dudùm expectata Puella,
Poſt tanta in lucem tempora prodit anus.

Le poëte *Linière* le traduiſit ainſi en françois :

Nous attendions de Chapelain
Une Pucelle
Jeune & belle ;
Vingt ans, à la former, il perdit ſon latin ;
Et de ſa main
Il ſort enfin
Une vieille ſempiternelle.

Ce Poëme eut d'abord ſix éditions en dix-huit mois, grâces à la réputation de l'auteur, & au mauvais goût de quelques-uns de ſes partiſans ; mais les vers en parurent durs aux arbitres de la poéſie. *Boileau*, *Racine*, *la Fontaine* & quelques autres, s'impoſèrent la peine de lire un certain nombre de pages de ce poëme, lorſqu'il leur échappoit quelque faute contre le langage. *Boileau* voulant faire connoître la dureté anti-poétique des vers de *Chapelain*, fit cette tirade à ſon imitation :

Droits & roides rochers, dont peu tendre eſt la cime,
De mon flamboyant cœur l'âpre état vous ſavez.
Savez auſſi, durs bois, par les hivers lavés,
Qu'holocauſte eſt mon cœur pour un front magnanime.

Chapelain, devenu la riſée du public, après en avoir été l'oracle, voulut bien avouer qu'il faiſoit mal des vers ; mais il ſoutint en même temps, qu'en digne diſciple d'*Ariſtote*, il avoit obſervé toutes les règles de l'art. Il n'avoit, à la vérité, manqué qu'à une ſeule : celle d'intéreſſer & de plaire. Mad. *de Longueville*, à qui un des admirateurs de *Chapelain* vantoit la beauté de la *Pucelle*, répondit : *Oui, cela eſt parfaitement beau, & parfaitement ennuyeux.* Cette réponſe revient au propos du Campagnard de *Boileau* :

« *La* Pucelle *eſt encore une œuvre bien galante,*
Et je ne ſais pourquoi je bâille en la liſant. »

Le poëme de *Chapelain*, en excitant le mépris du public, n'empêcha pas que le grand miniſtre *Colbert* ne lui demandât une liſte des ſavans que *Louis XIV* vouloit honorer de gratifications, ou de penſions. Il en obtint lui-même une de trois mille livres, & n'en fut pas moins avare. Il portoit un manteau au cœur de l'été, ſous prétexte qu'il étoit indiſpoſé ; & *Conrart* lui dit à ce ſujet que *ſon habit étoit plus indiſpoſé que lui.* Cet habit étoit ſi recouſu, que les fils formoient deſſus la repréſentation d'une toile d'araignée, ce qui le fit appeler par un mauvais plaiſant : *le Chevalier de l'ordre de l'Araignée.* On connoît les plaiſanteries de *Deſpréaux* & de *Racine*

ſur ſa perruque. On la métamorphoſa en comète. *Furetière*, qui avoit part à tous ces badinages mêlés de baſſeſſe, remarqua que la métamorphoſe manquoit de juſteſſe, en un point : *C'eſt*, dit-il, *que les comètes ont des cheveux, & la perruque de* Chapelain *eſt ſi uſée qu'elle n'en a plus.* Un plaiſant répondit, au nom de *Chapelain*, qu'*il aimoit mieux conſerver ſa penſion que ſes cheveux.* « Nous étions mal avec *Chapelain*, *Pélliſſon* & moi, dit *Ménage*, nous cherchâmes à nous réconcilier. Nous allâmes chez lui, & je vis encore à ſa cheminée, les mêmes tiſons que j'y avois vus il y avoit douze ans. » Son avarice fut, dit-on, la cauſe de ſa mort. S'étant mis en chemin pour ſe rendre à l'académie, un jour de pluie, il ne voulut pas payer pour paſſer le ruiſſeau ſur une planche. Il paſſa au travers de l'eau, & s'étant mouillé juſqu'à mi-jambe, il ne laiſſa pas d'aller à l'aſſemblée académique, qui lui faiſoit eſpérer deux ou trois jetons. Le froid le ſaiſit, & il en eut une oppreſſion de poitrine dont il mourut. Le jour qu'il expira, les ſacs de ſon argent étoient encore rangés autour de lui, & il les contemploit avec plaiſir. C'eſt à cette occaſion, qu'un homme de lettres dit à M. *de Valois : Je vous annonce, Monſieur, que notre ami* Chapelain *vient de mourir comme un meûnier, au milieu de ſes ſacs.* Il faut avouer que *Chapelain*, comme poëte, étoit tel qu'on l'a dépeint; mais il étoit d'ailleurs doux, complaiſant, officieux, ſincère. Il avoit de la philoſophie dans le caractère, & il refuſa la place de précepteur du grand-Dauphin, que le duc de *Montauſier* lui avoit fait donner. On doit le regarder comme un des principaux ornemens de l'académie Françoiſe dans ſon aurore, par les qualités de ſon cœur & la juſteſſe de ſon goût. Il mourut le 22 février 1674, à 79 ans. Les ouvrages qui reſtent de lui, outre ſon *Poëme de la Pucelle*, dont il n'y a eu jamais que douze chants imprimés, (les douze autres étant reſtés manuſcrits dans la bibliothèque du Roi) ſont une *Paraphraſe* en vers du *Miſerere*; des *Odes* parmi leſquelles celle qu'il adreſſa au cardinal de *Richelieu*, mérite d'être diſtinguée. On lui attribue encore une *Traduction* du roman de *Guſman d'Alfarache... Van-Effen* a fait un parallèle ingénieux de l'Iliade d'*Homère*, avec la Pucelle de *Chapelain*. Il y eut une grande différence non-ſeulement entre les ouvrages, mais encore entre les perſonnes du poëte Grec & du verſificateur François. L'homme de génie mourut dans la pauvreté, & le rimailleur dans l'opulence : on lui trouva cinquante mille écus à ſa mort. Les plaiſans prétendirent que c'étoit pour *marier ſa Pucelle à un enfant de bonne maiſon*, ou pour *la faire canoniſer*; mais ces railleries étoient aſſez froides. *Chapelain* rebuté par les femmes, s'en vengeoit en ſoutenant que la plus ſpirituelle ne pouvoit jamais avoir qu'*une moitié de raiſon*. Dans la liſte des ſavans auxquels *Colbert* voulut donner des gratifications au nom du roi, *Chapelain*, y eſt pour trois mille livres, comme *le plus grand poëte qui ait jamais été, & du plus ſolide jugement. Voyez* I. BOILEAU; BARDIN; BOURZÉIS; III. CAMUSAT.

II. CHAPELAIN, (Charles-Jean-Baptiſte le) Jéſuite né à Rouen le 15 août 1710, d'un procureur-général au parlement, ſe conſacra à la chaire, & occupa bientôt celle de la Cour. Il fut

applaudi à Verſailles, autant qu'il l'avoit été à Paris. Après la diſſolution de la ſociété, il fut appelé à Vienne par l'Impératrice-reine, & y prêcha avec ſuccès. Une maladie l'ayant forcé de quitter la cour impériale, il ſe retira à Malines auprès du cardinal archevêque de cette ville. Il s'y livroit aux occupations du miniſtère, lorſque, le 26 décembre 1780, il tomba mort au moment où il entroit dans la métropole pour célébrer la Meſſe. On a de lui des *Sermons*, Paris, 6 vol. in-12, remarquables par la clarté du ſtyle, la force du raiſonnement & le pathétique des péroraiſons. Des mœurs pures & une piété ſolide vinrent à l'appui des vérités qu'il annonça pendant plus de trente années.

I. CHAPELLE, (Claude-Emmanuel LUILLIER) fut ſurnommé *Chapelle*, parce qu'il étoit né en 1624 dans le village de la Chapelle entre Paris & Saint-Denys. Il étoit fils naturel de *François Luillier*, maître des comptes. Il eut *Gaſſendi* pour maître dans la philoſophie, & la nature dans l'art des vers. La délicateſſe & la légèreté de ſon eſprit, l'enjouement de ſon caractère, le firent rechercher des perſonnes du premier rang, & des gens-de-lettres les plus célèbres, *Racine*, *Deſpréaux*, *Molière*, *la Fontaine*, *Bernier*, l'eurent pour ami & pour conſeil. *Boileau* l'ayant un jour rencontré, le prêcha ſur ſon penchant pour le vin. *Chapelle* feignit d'entrer dans ſes raiſons, le pouſſa dans un cabaret pour moraliſer plus à ſon aiſe, & le fit enivrer avec lui. Il diſoit quelquefois des vérités aſſez dures à ce poëte. Un jour *Boileau* lui lut à la fin d'un repas un de ſes ouvrages, que *Chapelle* critiqua ſévèrement. *Tais-toi*, lui dit le ſatyrique, *tu es ivre*. — *Je ne ſuis pas ſi ivre de vin*, lui répliqua *Chapelle*, *que tu l'es de tes vers*. Les productions de *Chapelle* portent l'empreinte de ſon caractère, mêlé de molleſſe, de plaiſanterie, & quelquefois de malignité. Son *Voyage*, compoſé avec *Bachaumont*, eſt le premier modèle de cette poéſie aimable & facile, dictée par le plaiſir & l'indolence. Un bel eſprit a dit, que *Chapelle* étoit plus naturel que poli, plus libre dans ſes idées que correct dans ſon ſtyle; mais le talent de dire des riens avec eſprit, eſt bien au-deſſus de la correction. Le ſeul défaut que je lui reprocherois avec *Deſpréaux*, c'eſt qu'il tombe ſouvent dans le bas. *Chapelle* avoit dans la converſation les charmes que nous admirons dans ſes ouvrages, une chaleur douce, mais ſi ſéduiſante, qu'on ne pouvoit s'empêcher de prendre beaucoup de part à ce qu'il diſoit. Un jour qu'il étoit avec Mlle *Chouars*, fille d'eſprit & de mérite, la femme de chambre les trouva tous deux en larmes. Elle en demanda la raiſon; & *Chapelle* lui répondit d'un ton naïf & animé, qu'*ils pleuroient la mort du poëte Pindare tué par les médecins*. Il recommença alors l'énumération des talens & des belles qualités de *Pindare* d'un air ſi pénétré, que la femme de chambre partagea la douleur commune, & fondit en larmes. Cette anecdote fait le ſujet d'une très-jolie pièce de vers inſérée dans un *Almanach des Muſes*. La liberté fut la divinité de *Chapelle*. Il ne ſacrifia à perſonne, pas même aux princes. Le grand *Condé* l'ayant invité à ſouper, il aima mieux ſuivre des joueurs de boules avec leſquels il ſe trouva & s'enivra. Le prince lui en faiſant des re-

proches : *En vérité, Monſeigneur*, lui dit-il, *c'étoient de bonnes gens & bien aiſés à vivre, que ceux qui m'ont donné ce ſouper...* Le duc de *Briſſac* engagea *Chapelle* à l'accompagner dans ſes terres. Celui-ci y conſentit. Arrivé à Angers, *Chapelle* alla dîner chez un chanoine de ſes amis. Après le repas, il vint trouver le duc pour lui apprendre qu'ayant lu chez le chanoine un paſſage de *Plutarque* portant : *Qui ſuit les grands, ſerf devient*, il ne pouvoit continuer la route, & s'en retournoit à Paris. Ce qu'il fit auſſitôt malgré toutes les inſtances du duc. Toutes les fois qu'il étoit en pointe de vin, il expliquoit le ſyſtême de *Gaſſendi* aux convives, & lorſqu'ils étoient ſortis de table, il continuoit la leçon aux maîtres d'hôtel... Pluſieurs traits de la comédie des *Plaideurs*, dont *Chapelle* fournit ſa part, furent le fruit des petits repas que *Boileau*, *la Fontaine*, *Racine* ſe donnoient. Ce dernier, ami intime de *Chapelle*, lui demanda ce qu'il penſoit de ſa *Bérénice* ? — « *Ce que j'en penſe*, répondit *Chapelle* ?

Marion *pleure*, Marion *crie*,
Marion *veut qu'on la marie.* »

Cette ſaillie naïve, qui a été attribuée mal à propos à d'autres, eſt un jugement très-ſenſé de cette tragédie, ou plutôt de cette paſtorale héroïque. Les hommes un peu inſtruits des anecdotes littéraires, ont ſans doute entendu parler du fameux ſoupé fait à Auteuil, qui ſe termina par un événement plus vrai que vraiſemblable. Le vin jeta tous les convives, de la joie la plus immodérée, dans la morale la plus ſérieuſe. Les réflexions ſur les miſères de la vie & ſur cette maxime peu conſolante de quelques ſophiſtes anciens : *Que le premier bonheur eſt de ne point naître, & le ſecond de mourir promptement*, leur fit prendre une réſolution extravagante : ils ſe déterminèrent à ſe jeter dans la riviere qui n'étoit pas loin. La folie alloit ſe conſommer, lorſque *Molière* leur repréſenta qu'une ſi belle action ne devoit pas être enſévelie dans les ténèbres, & qu'elle méritoit d'être faite en plein jour à la face de tout Paris. Cette plaiſanterie les arrêta dans leur beau deſſein, & *Chapelle* dit en riant : *Oui, Meſſieurs, ne nous noyons que demain matin ; & en attendant, allons boire le vin qui nous reſte.* On ſent bien que le jour ſuivant changea leurs idées. — *Chapelle* ne ſe refuſoit jamais un bon mot. Mécontent d'un mauvais dîné qu'on lui avoit donné, il s'approcha de *Chevreau*, qui étoit l'un des convives, & lui dit tout haut : *Où irons-nous dîner en ſortant d'ici.* On louoit devant lui le portrait d'un ſeigneur de la cour, grand parleur, & l'on diſoit qu'il n'y manquoit que la parole. *Il n'en eſt que meilleur*, reprit *Chapelle.* Cet aimable Épicurien vécut ſans engagement, content de huit mille livres de rente viagère, & mourut à Paris en ſeptembre 1686, âgé d'environ 70 ans. D'*Aſſouci* le repréſente comme *étant tout eſprit, & n'ayant preſque point de corps* : ce qui fait penſer qu'il étoit petit, maigre & fluet. On a de lui, outre ſon *Voyage*, quelques petites *Pièces fugitives* en vers & proſe, qu'on lit avec plaiſir. *Le Févre de Saint-Marc* a donné en 1755, en 2 volumes in-12, une nouvelle édition du *Voyage de Chapelle & Bachaumont*, & des ouvrages du premier, avec des notes & des mémoires curieux ſur la vie de l'un & de l'autre. *Voyez* BACHAUMONT, & I. CHARTIER.

II. CHAPELLE, (Henri, ſieur de la) *Voyez* BESSET. — & HUTTEN.

III. CHAPELLE, (Jean de la) né à Bourges en 1655, d'une famille noble, fut pendant pluſieurs années receveur-général des finances de la Rochelle. Homme d'eſprit & cherchant à plaire, il ne reſſembla point aux Turcarets de ſon temps. Le prince de *Conti*, qui aimoit ſon caractere & ſa converſation, lui donna le titre de ſon ſecrétaire, & l'envoya en Suiſſe en 1687. *Louis XIV*, inſtruit de ſon talent pour les affaires, l'employa auſſi quelque temps dans le même pays. *La Chapelle* fit connoître bientôt ſes diſpoſitions pour la politique & pour les intérêts des princes. Les *Lettres d'un Suiſſe à un François*, ſur la guerre de 1701, compoſées ſur les Mémoires des miniſtres de la cour de France, ſont pleines de réflexions judicieuſes, & quelquefois triviales. C'eſt un tableau de l'état où ſe trouvoient alors les puiſſances belligérantes. Comme tous les prophètes en politique, il annonça, aux ennemis de la France, des malheurs qui ne leur arrivèrent point. L'auteur cacha en vain ſon nom & ſa patrie; ſon ſtyle le décela. L'académie Françoiſe lui avoit ouvert ſes portes en 1688, après la mort de l'abbé *Furétière*. Dans ſon diſcours de réception, il regretta « d'être réduit à déplorer les égaremens de ſon prédéceſſeur, au lieu de donner des louanges à ſon mérite, & des pleurs à ſa mémoire. » Il mourut à Paris, le 29 mai 1723, âgé de 68 ans. Outre ſes *Lettres d'un Suiſſe*, recueillies en huit volumes in-12; on a de lui pluſieurs tragédies, *Ajax*, *Zaïde*, *Téléphonte*, *Cléopâtre*; & le *Carroſſe d'Orléans*, comédie ou plutôt petite farce qu'on joue encore quelquefois. Ces pièces ſont recueillies dans le tome dix du Théâtre François, 1737. *La Chapelle* fut un de ceux qui tâchèrent d'imiter *Racine*: car *Racine*, dit un homme d'eſprit, forma ſans le vouloir, une école, comme les grands peintres; mais ce fut un *Raphaël*, qui ne fit point de *Jules Romain*. Les pièces de l'imitateur ſont fort au-deſſous de leur modèle. Elles eurent pourtant quelque ſuccès, & l'on joue encore ſa *Cléopâtre*. On lui doit de plus: *Les Amours de Catulle & de Tibulle*. L'hiſtoire de celles de *Catulle* eſt en deux volumes, & celles de *Tibulle* ſont en trois; ce ſont des romans plutôt que des hiſtoires. L'auteur y a fait entrer les pièces des poëtes latins, traduites ou imitées en vers françois, & le ſouvenir de l'original nuit ſouvent à la copie. *Catulle* & *Lesbie* y parlent fort mauſſadement, ſi l'on en croit l'abbé *de Chaulieu*. L'auteur dit à la fin de ſon *Tibulle*, qu'il deſireroit employer le reſte de ſa vie à écrire l'Hiſtoire du règne de *Louis XIV*: c'étoit bien mal s'y préparer, que d'exercer ſa plume ſur des aventures romaneſques.

IV. CHAPELLE, (Armand de la) paſteur de l'égliſe Wallone à la Haye, mort dans cette ville en 1746, étoit auſſi zélé pour ſa religion, qu'ardent à cultiver les lettres. Sa *Bibliothèque Angloiſe*, 1716 à 1727, quinze vol. in-12, & ſa *Bibliothèque raiſonnée des Ouvrages des Savans*, juillet 1728, à juin 1735, quatorze vol. in-8°, ſont deux journaux, qu'il entreprit avec quelques autres littérateurs; & ils eurent une eſpèce de ſuccès, moins pour le ſtyle qui manque ſouvent de pureté & de préciſion, qu'à cauſe de l'érudition & de la critique qu'il ſut y répandre. On a encore de lui, la traduction du traité de *H. Dixon*,

intitulé : *La Religion Chrétienne démontrée par la réſurrection de JÉSUS-CHRIST*, Paris, 1729, in-4°; & un Traité de *la Néceſſité du Culte public*, 1746, in-8°, où il tâche de juſtifier les aſſemblées des Religionnaires du Languedoc.

CHAPELLES, (le Comte de) *Voyez* dans l'article BOUTEVILLE.

CHAPELLIER, (Iſaac-René GUI le) né à Rennes d'un avocat diſtingué dans ſa profeſſion, & qui avoit obtenu des lettres de nobleſſe ſur la demande des états de ſa province, acquit lui-même de la réputation au barreau de Rennes. Dans les troubles qui agitèrent le parlement & la nobleſſe de Bretagne, il prit parti contre eux, & mérita ainſi d'être appelé par le Tiers-état à l'aſſemblée Conſtituante. Là, il développa une grande facilité à s'énoncer, un organe ſonore, & de la lucidité dans les idées; là, il s'éleva contre les raſſemblemens de troupes conduites près de Paris, le renvoi de M. *Necker*, les priviléges des provinces, la propriété territoriale du clergé. Il fit décréter que tout député ne pouvoit être conſidéré comme un mandataire d'une ſimple province, mais comme l'un des repréſentans de la Nation entière. Membre du comité de Conſtitution, il fit ſupprimer les droits d'aineſſe, & rédigea le décret portant abolition de la nobleſſe. Les Proteſtans d'Alſace lui durent le libre exercice de leur culte & leur appel à tous les droits de citoyen. D'après les plans qu'il propoſa, les priviléges excluſifs accordés aux théâtres furent abolis, & la haute-cour nationale organiſée. Sur la fin de la ſeſſion, il parut ſe repentir d'avoir trop ſapé la monarchie & les prérogatives de la royauté; il chercha à les relever dans la réviſion de la Conſtitution, qu'il propoſa, & en mettant des bornes à l'exceſſive influence des *clubs* ou ſociétés populaires. Mais le mal étoit fait, & le torrent trop impétueux pour pouvoir être contenu. Le décret que *Chapellier* obtint ſur cet objet, ne ſervit enſuite qu'à le faire proſcrire, ainſi que tous ceux qui adoptèrent cette réviſion, & les diſpoſitions contre les clubs. Obligé de fuir en Angleterre, il revint bientôt à Paris, pour éviter le ſéqueſtre de ſes biens, prononcé contre tous les abſens. Arrêté auſſitôt, traduit devant le tribunal révolutionnaire, il y fut condamné à mort le 22 avril 1794, & conduit à l'échafaud, à l'âge de 39 ans, au milieu de ſes deux collègues *Thouret* & d'*Eſprémeſnil*. *Chapellier* étoit meilleur logicien qu'orateur; il avoit le talent précieux pour une grande aſſemblée, de réſumer avec clarté les divers avis, & de propoſer enſuite avec force, celui qu'il croyoit le plus convenable. Il avoit le viſage ovale, le teint bilieux, la taille moyenne, les yeux foibles & toujours garnis de lunettes. Il aimoit la parure, le jeu & tous les plaiſirs.

CHAPOTON, (N.) eſt auteur de deux tragédies, *Coriolan*, jouée en 1638; & *Orphée & Eurydice*, repréſentée en 1640.

CHAPOULARD, (N.) ſergent au régiment de Cambréſis, fut arrêté à Perpignan, avec les officiers de ce régiment, au commencement de la Révolution, & conduit à Orléans. Touché de la ſituation de ſon lieutenant-colonel, d'*Adhémar*, vieillard reſpectable, il demanda à porter ſes fers, & à réunir leur poids à celui des ſiens. Cette demande qui fut ſouvent

réitérée,

réitérée, fit ôter les chaînes à d'*Adhémar*. Le ſergent fut maſſacré quelques jours après à Verſailles, avec les autres priſonniers d'Orleans, le 9 ſeptembre 1792.

CHAPPE D'AUTEROCHE, (Jean) célèbre aſtronome de l'académie des ſciences de Paris, naquit à Mauriac en Auvergne l'an 1722, d'une famille noble. Il prit l'état eccléſiaſtique de bonne heure, & ſe conſacra dès-lors à ſa ſcience favorite, à l'aſtronomie. L'académie des ſciences le nomma en 1760, pour aller obſerver en Sibérie le paſſage de Vénus, fixé au 6 juin 1761. L'abbé *Chappe* partit avec l'enthouſiaſme qu'inſpire ce qu'on aime. Arrivé à Tobolsk, capitale de la Sibérie, à travers mille périls, il fit ſon obſervation, & termina ſon opération & ſes calculs. De retour en France, il rédigea la *Relation de ſon voyage en Sibérie*; & la fit ſuperbement imprimer à Paris en 1768, en 2 vol in-4.° La minéralogie, l'hiſtoire naturelle, politique & civile, le tableau des mœurs & des uſages, rien n'eſt négligé dans cet ouvrage, enrichi d'ailleurs d'excellentes cartes géographiques, que l'auteur lui-même avoit tracées ou rectifiées. L'auteur prétend que le vaſte empire de Ruſſie offre plus de marais & de déſerts, que de villes peuplées & de campagnes floriſſantes. Il peut y avoir de la ſévérité dans quelques-unes de ces obſervations; mais elles ſont en général vraies & juſtes. *Voyez* l'article KRACHENINNIKOW. Un nouveau paſſage de Vénus étant annoncé pour le 3 Juin 1769, notre aſtronome partit en 1768, pour l'aller obſerver en Californie; il l'obſerva en effet le 3 juin 1769. Une maladie épidémique déſoloit cette contrée: l'Abbé *Chappe* en fut attaqué, & il mourut le premier août ſuivant, victime de ſon zèle pour l'aſtronomie. Il avoit dit en quittant Paris, que *s'il étoit sûr de mourir le lendemain de ſon obſervation, ce ne ſeroit point un motif pour le détourner de ce voyage.* En effet, quatre jours avant ſa mort, il dit à ceux qui l'environnoient: *Il faut finir; je ſens que je n'ai plus que huit jours à vivre; j'ai rempli mon objet & je meurs content.* Cependant ſes Obſervations, publiées par *Caſſini*, Paris 1772, in-4°, ſous le titre de *Voyage de Californie*, n'ont pas répandu ſur l'aſtronomie des lumières dignes du ſacrifice de la vie. La vraie diſtance du ſoleil, qu'elles devoient, a ce qu'on eſpéroit, faire connoître, reſte toujours une eſpèce de problême. L'abbé *Chappe* étoit plus attaché aux ſciences, qu'aux agrémens d'une vie douce & paiſible. Son caractère étoit noble, déſintéreſſé, droit & plein de candeur. Il avoit un eſprit ouvert, aimable, gai, & cependant capable de fermeté.

CHAPPOTIN DE SAINT-LAURENT Michel) littérateur, attaché à la bibliothèque du roi, mort à Paris ſa patrie, en 1775, publia en 1754, une traduction du *Traité des Diamans & des Pierres* de *Jeffries*, in-8.°

CHAPPUZEAU, (Samuel) Génevois, precepteur de *Guillaume III* roi d'Angleterre, enſuite gouverneur des pages du duc de *Brunſwick-Lunebourg*, mourut dans cet emploi, à Zell le 31 août 1701, vieux, aveugle & pauvre. On lui doit: I. Les *Voyages de Tavernier*, qu'il mit en ordre, & qu'il publia en 1675, in-4° II. Un *Projet d'un nouveau Dictionnaire Hiſtorique, Géographique, Philoſophique*, ouvrage

qu'il ne put achever. *Mortri* avoit profité, dit-il, de ſon manuſcrit. III. Le *Théâtre François*, en quatre livres : ouvrage mal digéré, ſans ordre & ſans exactitude. L'auteur y traite de l'uſage de la comédie, des auteurs qui ſoutiennent le théâtre, & de la conduite des comédiens. Il ſe mêloit auſſi de poéſie. On a de lui pluſieurs pièces : l'*Académie des Femmes*, le *Riche mécontent*, la *Dame d'intrigue*, *Colin-Maillard*, les *Eaux de Pyrmont*, *Armezar* ou *les Amis ennemis*. Elles ſont raſſemblées ſous le titre de *la Muſe enjouée* ou *le Théâtre comique*. On n'y reconnoît ni le génie de *Molière*, ni celui de ſes imitateurs. Il n'eſt pas cependant ſans mérite, du côté de l'intrigue & de l'invention ; mais ſa verſification eſt pitoyable. On lui doit un ouvrage en proſe, intitulé : *Lyon dans ſon luſtre*, in-8.°

CHAPT, *Voyez* CHAT.

I. CHAPUIS, (Claude) né en Touraine, étoit chanoine de Rouen, valet de chambre & garde de la bibliothèque du roi. Il mourut vers 1572, aſſez avancé en âge. On a de lui : I. Différentes *Poéſies*, dans un livre intitulé : *Blaſons anatomiques du corps féminin*, faits par divers auteurs, Lyon 1537, in-16. II. *Diſcours de la Cour*, Paris 1543, in-16, &c.

II. CHAPUIS, (Gabriel) neveu du précédent, natif de Noyeroy, vécut à Lyon juſqu'en 1583, qu'il vint s'établir à Paris, où il mourut vers 1611. On a de lui : I. *Diſcours politiques & militaires*, traduits de différens auteurs, à Paris 1593, in-8.° II. *Primaléon de Grèce*, 1618, 4 vol. in-16. III. Pluſieurs volumes d'*Amadis des Gaules*, qui a vingt-quatre livres & autant de volumes. *Voyez* HERBERAI & LOBEIRA. IV. Un livre curieux, intitulé : *Les facétieuſes Journées contenant cent Nouvelles*, par G. C. D. T. (Gabriel CHAPUIS de Tours) Paris 1584, in-8°, peu commun. *Voy.* GILLES, n° VI. — GARZONI — & IV. MARIUS.

III. CHAPUIS, (François) médecin de Lyon dans le dernier ſiècle, y a publié un *Traité ſur la Peſte*.

CHAPUIS-MAUBOST, (Jean-Pierre) né en Forez, devint un officier d'artillerie diſtingué, & dirigea toutes les batteries des Lyonnois, en 1793, contre l'armée de la Convention. Fait priſonnier par les vainqueurs, il fut condamné à être fuſillé. Vainement lui offrit-on la vie au moment de l'exécution, à condition qu'il ſerviroit dans l'artillerie de la République, il préféra la mort, qu'il ſubit à l'inſtant même.

CHARAS, (Moïſe) habile pharmacopole, né à Uſez, en exerça d'abord la profeſſion à Orange, d'où il vint s'établir à Paris. S'étant fait connoître avantageuſement par ſon *Traité de la Thériaque*, il fut choiſi pour faire le cours de chimie au Jardin royal des plantes de Paris, & s'en acquitta avec un applaudiſſement général durant neuf années. Sa *Pharmacopée*, 1753, 2 vol. in-4°, fut le fruit de ſes leçons & de ſes études ; & quoiqu'on ait fait mieux depuis, elle n'eſt pas hors d'uſage. On la traduiſit dans toutes les langues de l'Europe, & en chinois même, pour la commodité de l'empereur. Il explique dans cet ouvrage, pourquoi l'eau-forte fond tous les métaux, excepté l'or ; & pourquoi l'eau régale, qui met l'or en fuſion, ne peut pas fondre les autres métaux, par exemple l'ar-

gent. « L'argent, dit-il, a des pores, dont l'ouverture eſt proportionnée à la groſſeur des pointes des particules de l'eau-forte, aſſez aiguës par un bout pour entrer, & aſſez larges par l'autre pour ſéparer les parties du métal. Mais l'or, dont les pores ſont beaucoup plus étroits que ceux de l'argent, ne peut pas admettre ces particules; donc l'eau forte doit fondre l'argent & non pas l'or. Quant à l'eau régale, elle doit au contraire fondre l'or & non pas l'argent. Les parties de ce diſſolvant, ſubtiliſées par le ſel ammoniac, paſſent trop librement par les pores de l'argent, & ne trouvent que dans l'or, des pores diſpoſés à les ſeconder dans leurs fonctions. » Les ordonnances contre les Calviniſtes, l'obligèrent de quitter ſa patrie en 1680. Il paſſa en Angleterre, de là en Hollande, & enſuite en Eſpagne avec l'ambaſſadeur, qui le menoit au ſecours de ſon maître *Charles II*, languiſſant depuis ſa naiſſance. On étoit alors convaincu en Eſpagne, que les vipères, à douze lieues à la ronde de Tolède, n'avoient aucun venin, parce qu'un archevêque le leur avoit ôté : le docteur François s'éleva contre cette erreur. Les médecins de la cour, jaloux du mérite de *Charas*, ne manquèrent pas d'être ſcandaliſés de ſa témérité ; ils le déférèrent à l'inquiſition, & il n'en ſortit qu'après avoir abjuré la religion Proteſtante. *Charas* avoit alors 72 ans. Il revint à Paris, fut agrégé à l'académie des ſciences, & mourut bon Catholique en 1698, âgé de 80 ans. On a de lui, outre ſa *Pharmacopée*, un excellent *Traité de la Thériaque*, à Paris 1668, in-12, dont nous avons parlé ; & un autre non moins eſtimable, *de la Vipère*, 1694, in-8. Il joignit à celui-ci un *Poëme* latin ſur ce reptile, qui n'eſt que médiocre pour le ſtyle. *Voyez* la *Relation de ſon voyage en Eſpagne*, dans le *Journal de Verdun*, année 1776, mois de mars & ſuivans.

CHARBUY, (N.) profeſſeur d'éloquence au collége d'Orléans, mourut dans cette ville en 1788. Il eſt auteur de pluſieurs livres élémentaires eſtimés, & de pluſieurs autres ouvrages, qui prouvent des connoiſſances hiſtoriques, & des talens pour la poéſie. Les principaux ſont : I. Une Traduction des *Partitions Oratoires* de *Cicéron*, où le traducteur a ajouté de très-bonnes notes. II. *Abrégé chronologique de l'Hiſtoire des Juifs*. III. *Aurelia liberata* ou *Orléans délivré*, poëme latin en trois chants, qui a été traduit par *de Méré*. IV. Une Epître latine ſur un *Voyage à Paris*, traduite dans le recueil amuſant des Voyages, imprimé chez *Nyon*, en 1784.

I. CHARDIN, (Jean) fils d'un joaillier proteſtant de Paris, né en 1643, voyagea en Perſe & dans les Indes Orientales. Le roi de Perſe le nomma en 1666 ſon *Marchand*, & il vint à Paris l'an 1670 avec cette commiſſion. Il retourna en Perſe en 1677, & parcourut ce pays avec une attention particulière : le commerce de pierreries, qu'il connoiſſoit très-bien, lui donnoit le moyen de s'introduire par-tout. De retour en Europe, *Charles II*, roi d'Angleterre, lui conféra de ſa main la dignité de chevalier. Il mourut à Londres en 1713, à 70 ans, eſtimé & regretté à cauſe de ſon caractère franc & honnête, & de ſon eſprit net & judicieux. Le *Recueil de ſes Voyages*, traduits en italien, en anglois, en flamand & en allemand, eſt en 10 vol. in-12,

1711; & 4 vol. in-4°, 1735; Amſterdam, avec figures. Ils ſont à la fois très-curieux & très-vrais; & on doit bien les diſtinguer de ceux de *Paul Lucas*, & de tant d'autres voyageurs, qui n'ont couru le monde que pour en rapporter des ridicules & des menſonges. *Chardin* donne une idée complète de la Perſe, de ſes uſages, de ſes mœurs, de ſes coutumes, &c. La deſcription qu'il fait des autres pays Orientaux qu'il a parcourus, n'eſt pas moins exacte. Ses *Voyages* peuvent être très-utiles, ſur-tout à ceux qui feroient le même commerce que lui.

II. CHARDIN, (Jean-Baptiſte) célèbre peintre Pariſien, de l'académie, né en 1698, mort en 1779, avoit été marié deux fois. C'étoit un excellent artiſte & un homme modeſte. Il a peint beaucoup de petits ſujets domeſtiques avec le coloris le plus vrai. L'impératrice de Ruſſie, le roi de Suède & d'autres princes étrangers étoient empreſſés à ſe procurer ſes ouvrages. Le tableau du roi qu'on appelle *le Bénédicité* & celui du *Jacquet*, qu'acheta Mad. *Victoire*, ſont cités avec éloge. *Chardin* étoit bon coloriſte; mais ſon talent ne ſe bornoit pas là. Un particulier lui ayant demandé un tableau, dont les couleurs fuſſent très-vives & très-brillantes. *Eh! qui vous a dit*, s'écria l'artiſte, *qu'on fait des tableaux ſeulement avec des couleurs?*

CHARDON, (l'Ordre *DU*) *Voyez* JACQUES IV, roi d'Écoſſe.

CHARENTON, (Joſeph-Nicolas) Jéſuite, né à Blois en 1649, mourut à Paris en 1735, à 86 ans. On a de lui l'*Hiſtoire générale d'Eſpagne, du Père* Mariana *Jéſuite, traduite en François, augmentée du ſommaire du même auteur & des faſtes juſqu'à nos jours; avec des notes hiſtoriques, géographiques & critiques; des médailles & des cartes géographiques*, à Paris 1725, en 5 vol. in-4°, qui ſe relient en 6. C'eſt par l'ordre de *Philippe V*, roi d'Eſpagne, qu'il entreprit cette traduction; il la dédia à ce prince. Sa préface eſt curieuſe, & l'ouvrage eſt eſtimable.

I. CHARÈS, orateur Athénien. Il lui arriva un jour de parler fortement contre les ſourcils terribles de *Phocion*; Les Athéniens s'en étant mis à rire, *Phocion* leur dit: *Cependant ces ſourcils ne vous ont fait aucun mal; mais les riſées de ces beaux plaiſans ont fait ſouvent verſer bien des larmes à votre ville.* On croit que ce *Charès* eſt le même qui vivoit l'an 367 avant Jéſus-Chriſt.

II. CHARÈS, ſculpteur Lydien, diſciple de *Lyſippe*, s'immortaliſa par le fameux *Coloſſe du Soleil*, l'une des ſept merveilles du monde; cette ſtatue étoit d'airain, & avoit cent cinquante pieds de hauteur. *Charès* y employa douze ans, & le plaça à l'entrée du port de Rhodes. Elle avoit un pied ſur la pointe d'un des rochers de ce port & l'autre pied ſur le rocher oppoſé, de façon que les navires paſſoient à pleines voiles entre ſes jambes. Ce coloſſe fut abbatu par un tremblement de terre, après avoir été 56 ans debout. *Moavias*, calife des Sarafins, s'étant emparé de Rhodes l'an 667 de J. C., le vendit à un marchand Juif qui en chargea neuf cents chameaux. On pouvoit à peine embraſſer ſon pouce.

CHARETTE DE LA COINTRIE, (François-Athanaſe de) général des inſurgés de la Vendée, naquit à Couffé en Bretagne en 1763, & entra au ſervice de la marine,

où il obtint le grade de lieutenant de vaiſſeau. Fatigué des excès produits par la révolution, il ſe mit à la tête d'un raſſemblement du Bas-Poitou, & le 10 mars 1793, il s'empara de Pornic, petit port près de Nantes, & quelques jours après de Machecoul, après avoir battu le général *Beyſſer*. Il mit alors le ſiége devant Nantes, dont il ne put ſe rendre maître par la défection d'une colonne d'Angevins non accoutumés au feu, & qui ſe retirèrent à la première attaque. Après diverſes rencontres où il fut tantôt vainqueur & tantôt repouſſé avec avantage par *Turreau* & *Canclaux*; après avoir ſigné un traité de pacification, auſſitôt rompu que ſigné, & cherché à favoriſer la deſcente de Quiberon, il fut fait priſonnier dans le combat de la Chabotière. Bleſſé à la tête & à la main, fuyant à travers un bois, il fut forcé de rendre les armes. Conduit à Angers, on lui fit ſon procès, & on le transféra à Nantes pour y être fuſillé. Lui-même donna aux ſoldats le ſignal de ſa mort; & trois jours après, la municipalité de Nantes fut forcée de le faire exhumer, pour calmer la terreur extrême des habitans qui croyoient qu'il s'étoit évadé, & ſe trouvoit encore à la tête d'une armée de ſix mille hommes. Sa veſte fut vendue après lui ſix cent quarante-huit livres en or. *Charette* avoit la taille moyenne & mince, & le regard fier. Son caractère dur & trop hautain ne lui attacha pas ſes ſoldats; mais il eut un courage réfléchi & déterminé, une conception vive, & le dévouement le plus entier à ſon parti. Les royaliſtes Vendéens lui ont reproché cependant d'avoir nui à leur cauſe, en diviſant leurs forces, & en n'ayant jamais voulu ſe ſoumettre au commandement des autres chefs.

CHARIBERT, *Voyez* CARIBERT.

CHARIBDE, *Voy.* CARYBDE.

CHARICLO, (Mythol.) fille d'*Apollon*, épouſa le centaure *Chiron*, & en eut une fille nommée *Ocyroé*.

CHARIDÈME, illuſtre Athénien, fut exilé de ſa patrie par ordre d'*Alexandre*, contre lequel il s'étoit déclaré. S'étant réfugié à la cour de *Darius* roi des Perſes, ce prince le fit mourir pour lui avoir dit avec trop de franchiſe & de liberté ce qu'il penſoit de ſon armée & de celle du roi de Macédoine.

I. CHARILAÜS, neveu de *Lycurgue*, & roi de Lacédémone l'an 885 avant J. C., commença de ſe ſignaler par une victoire ſur les Argiens. Il fit enſuite la guerre aux Tégéates, & quoiqu'il eût ſuivi le commandement de l'Oracle, il ne laiſſa pas d'être mis en déroute, & même d'être pris dans une ſortie que firent les Tégéates, ſecondés par leurs femmes. Il racheta ſa liberté en leur accordant la paix. Ce roi étoit d'un naturel ſi doux, qu'*Archélaüs*, ſon collègue, diſoit quelquefois, en parlant de ſa grande bonté: *Qu'il ne s'étonnoit pas que* Charilaüs *fût ſi bon envers les gens de bien, puiſqu'il l'étoit même à l'égard des méchans.*

II. CHARILAÜS, Lacédémonien, étoit fort attentif à conſerver la beauté de ſa chevelure. On lui demanda un jour pourquoi il en prenoit tant de ſoin? il répondit: « Que c'étoit le plus bel ornement d'un homme, le plus agreable, & celui qui coûtoit le moins de dépenſe. « *Quia ea ornatu hoc foret pulchrior venuſtiorque.*

ce ſumptis minimi. Une autre fois on lui demanda pourquoi *Lycurgue* avoit fait ſi peu de lois ? *Il faut peu de lois*, dit-il, *à ceux qui parlent peu... Pauca dicentibus, paucitas legum ſufficit.* Il faut remarquer que les Lacédémoniens parloient peu, & qu'ils diſoient beaucoup en peu de mots : d'où vient cette expreſſion qui dure encore, *un ſtyle laconique*, pour dire un ſtyle vif & concis.

CHARILE, jeune fille de Delphes, ſe préſenta au ſouverain de cette ville, dans une famine, pour en obtenir quelques ſecours. Celui-ci, importuné de ſes prières, la chaſſa avec outrage : *Charile* alors ſe pendit de déſeſpoir. Pour appaiſer ſes mânes, on inſtitua les fêtes *Charilées*, qui ſe célébroient à Delphes tous les neuf ans, & pendant leſquelles le roi diſtribuoit des denrées à tous les aſſiſtans.

CHARISIUS, grammairien Latin dont parle *Priſcien*. Son ouvrage ſe trouve dans le *Recueil des Anciens Grammairiens de Putſchius*, Hanovre 1605, in-4.°.

CHARITÉ, *Voyez* FOI.

CHARITÉ, (les Frères de la) *Voyez* JEAN DE DIEU, n° 17.

CHARITÉ, (les Filles de la) ou *SŒURS GRISES*, *Voyez* GRAS, & VINCENT DE PAUL.

CHARITON D'APHRODISE, ſecrétaire d'un rhéteur nommé *Athénagore*, vivoit à la fin du IVe ſiècle, ſi ces noms ne ſont pas ſuppoſés, comme il y a grande apparence. On a trouvé de nôtre temps un roman grec ſous ſon nom, intitulé : *Les Amours de Chareas & Callyrhoé*, dont d'*Orville*, profeſſeur d'hiſtoire à Amſterdam, a publié une édition en 1750, 2 vol. in-4°, avec la traduction latine & des notes. Il y en a une traduction françoiſe, par *Larcher*, à Paris en 1763, 2 vol. in-8.° *Fallet* en a donné une verſion nouvelle en 1775, in-8.° La fable de ce roman eſt aſſez bien conduite, ſans épiſodes & ſans écarts. Il y a de l'intérêt, & il eſt bien ménagé. Le dénouement en eſt ſimple ; la vraiſemblance eſt gardée preſque partout : nulle ſituation licencieuſe, point d'images obſcènes. La 2e traduction eſt plus élégante que la 1re ; mais celle-ci eſt d'une fidélité plus ſcrupuleuſe.

CHARLAS, (Antoine) prêtre de Conſerans, ſupérieur du ſéminaire de Pamiers ſous *Caulet*, mourut dans un âge avancé en 1698, à Rome où il s'étoit fixé après la mort de cet évêque. On a de lui : I. *Tractatus de Libertatibus Eccleſiæ Gallicanæ*, in-4.° Le but de l'auteur n'étoit d'abord que d'attaquer différens abus, introduits, ſelon lui, par les juriſconſultes & les magiſtrats François, ſous prétexte de conſerver les libertés de leur égliſe. Mais un de ſes protecteurs à la cour de Rome, l'engagea à étendre la matière, & à traiter des droits du pape, violés, aux yeux des Ultramontains, dans les articles du clergé de France, en 1682. La dernière édition de cet ouvrage en 1720, à Rome, in-4°, 3 vol., eſt bien plus ample que la première. II. *De primatu ſummi Pontificis*, in-4.° III. *De la puiſſance de l'Égliſe*, contre le Jéſuite *Maimbourg*.

ROIS DE FRANCE.

I. CHARLEMAGNE, ou CHARLES Ier, roi de France & premier empereur d'Occident, étoit fils de *Pépin* le *Bref* & de *Bertrade*. Il naquit vers 742, au château de

Saltzbourg, dans la haute Bavière. Après la mort de ſon père, il eut l'Auſtraſie & la Neuſtrie, avec quelques provinces de l'ancienne Germanie; & après celle de *Carloman* ſon frère en 771, il fut reconnu roi de toute la monarchie Françoiſe. Ses premiers exploits furent contre les Saxons. Il trouve à leur tête un homme digne de ſe meſurer avec lui, le fameux *Witikind* : il le défait près de Paderborn, raſe le temple de ces barbares, maſſacre leurs prêtres, ſur les débris de leur idole, & pouſſe ſes conquêtes juſqu'au Weſer. Tandis qu'il ſe battoit ſur les bords de ce fleuve, l'Italie implorait ſon ſecours. *Didier*, roi des Lombards venoit de reprendre l'exarchat de Ravenne ſur le pape *Adrien*, *Voyez* DIDIER, n° III. *Charles* vole à lui, le fait priſonnier en 774, & eſt couronné ſouverain de Lombardie à Monza. Le conquérant renouvelle au pontife la donation de l'exarchat. *Adrien* lui confirme, par reconnoiſſance, le patriciat de Rome, avec le droit d'ordonner de l'élection des papes & de la confirmer. Les Romains de leur côté lui abandonnent tous leurs droits & toute leur puiſſance. *Charlemagne* étoit venu en Italie pour défendre *Adrien*; il paſſe en Eſpagne pour rétablir *Ibin-Algrabi* dans Sarragoſſe. Il aſſiége Pampelune, ſe rend maître du comté de Barcelone, eſt défait à Roncevaux l'an 778 par les Arabes & les Gaſcons, & perd dans cette journée *Roland*, ſon neveu ſuppoſé, ſi célèbre dans nos anciens romans. Les Saxons avoient profité de ſon abſence pour ſe révolter. *Charles* accourt, s'en venge par le maſſacre de Verden, fait trancher la tête à quatre mille cinq cents des principaux partiſans de *Witikind*, remporte de nouvelles victoires ſur ce général, & le ſoumet à l'Etat & à la religion, qui n'eurent pas depuis de plus zélé défenſeur. Pour prévenir de nouvelles révoltes, & forcer les vaincus à reſter fidèles, le vainqueur les répandit dans pluſieurs villes de ſes royaumes. *Charles*, maître de l'Allemagne, de la France & de l'Italie, marche à Rome en triomphe, ſe fait couronner empereur d'Occident par *Léon III* l'an 800, & renouvelle l'empire des Céſars, éteint en 476 dans *Auguſtule*. On le déclare Céſar & Auguſte, on lui décerne les ornemens des anciens empereurs Romains, ſur-tout l'aigle impériale. *Nicéphore*, empereur d'Orient, qui recherchoit ſon amitié, lui envoya des ambaſſadeurs pour aſſurer la paix entre les deux empires, & ils furent reçus avec un appareil frappant, & qui ſembloit accumuler merveilles ſur merveilles. Les ambaſſadeurs trouvèrent *Charlemagne* en Alſace, dans ſon palais de Selz : ce prince crut devoir leur donner une idée de la magnificence de l'empire, d'autant plus qu'il avoit eu à ſe plaindre de l'arrogance des Orientaux qui regardoient tous les Occidentaux comme des barbares. Il voulut qu'on les introduiſit à ſon audience, d'une manière qui leur causât autant de ſurpriſe que d'embarras. On les fit paſſer par quatre grandes ſalles magnifiquement ornées, où l'on avoit diſtribué les officiers de la maiſon de l'empereur, tous richement vêtus, tous dans une contenance reſpectueuſe, & debout devant celui des ſeigneurs qui les commandoit. Dès la première où étoit le connétable aſſis ſur un trône, les ambaſſadeurs alloient ſe proſterner; on les en empêcha, en leur repréſentant que ce n'étoit

qu'un officier de la couronne. Même erreur dans la ſeconde, où ils trouvèrent le comte du palais avec une cour encore plus brillante. La troiſième où étoit le maître de la table du roi; & la quatrième où préſidoit le grand-chambellan, en redoublant leur incertitude, donnèrent lieu à de nouvelles mépriſes; le degré de magnificence augmentant à proportion du nombre de ſalles. Enfin, deux ſeigneurs vinrent les prendre, & les introduiſirent dans l'appartement de l'empereur. Le monarque, tout éclatant d'or & de pierreries, étoit debout au milieu des rois ſes enfans, des princeſſes ſes filles, & d'un grand nombre de ducs & de prélats avec leſquels il s'entretenoit familièrement. Il avoit la main appuyée ſur l'épaule de l'évêque *Hetton*, pour lequel il affecta d'autant plus de conſidération, qu'il avoit eſſuyé plus de mépris dans ſon ambaſſade à la cour de Conſtantinople. Les ambaſſadeurs, ſaiſis de crainte, ſe jetterent à ſes pieds. Il s'apperçut de leur embarras, les releva avec bonté, & les raſſura en leur diſant qu'*Hetton* leur pardonnoit, & que lui-même, à la prière du prélat, vouloit bien oublier ce qui s'étoit paſſé. Un traité avantageux fut le fruit de ce magnifique étalage dont nous n'offrons ici le détail que pour faire connoître les mœurs du temps. Il portoit que *Charlemagne* & *Nicéphore* auroient également le nom d'*AUGUSTE*, & que le premier prendroit le titre d'*Empereur d'Occident*, & le ſecond celui d'*Empereur d'Orient*. Depuis Benévent juſqu'à Bayonne, & de Bayonne juſqu'en Bavière, tout étoit ſous la puiſſance de *Charlemagne*. Qu'on ſuive les limites de ſon empire, on verra qu'il poſſédoit toute la Gaule, une province d'Eſpagne, le continent de l'Italie juſqu'à Bénévent, toute l'Allemagne, les Pays-Bas, & une partie de la Hongrie. Les bornes de ſes états étoient à l'orient le Naab & les montagnes de la Bohême, au couchant l'Océan, au midi la Méditerranée, au nord l'Océan & l'Oder. Dès qu'il fut empereur, *Irène*, impératrice d'Orient, voulut, dit-on, l'épouſer, pour réunir les deux empires; mais une révolution ſubite ayant précipité du trône cette princeſſe, fit évanouir ſes eſpérances. Vainqueur par-tout, il s'appliqua à policer ſes états, rétablit la marine, viſita ſes ports, fit conſtruire des vaiſſeaux, forma le projet de joindre le Rhin au Danube par un canal, pour la jonction de l'Océan & du Pont-Euxin. Il avoit donné des loix les armes à la main, il les ſoutint dans la paix & en ajouta de nouvelles. Auſſi grand par ſes conquêtes que par l'amour des lettres, il en fut le protecteur & le reſtaurateur. *Voyez* II ADRIEN & ALCUIN. On tint devant lui des conférences, qu'on peut regarder comme l'origine de nos académies. Son palais fut l'aſile des ſciences. *Pierre de Piſe* vint d'Italie, *Alcuin* d'Angleterre, &c. *Voyez* EARDULES: tous furent comblés de biens & de careſſes. L'Égliſe, dans ſon empire, lui dut le chant Grégorien, la convocation de pluſieurs conciles, la fondation de beaucoup de monaſtères. Outre l'école de Paris qu'il établit, il en érigea dans toutes les égliſes cathédrales, & à Rome un ſéminaire. C'eſt relativement à ſon nom que l'on donna le nom de livres *Carolins*, à un *Traité ſur le culte des Images*, dont la dernière édition eſt de Hanovre 1731,

in-8°, ſous ce titre : *Auguſta Concilii Niceni II Cenſura.* Outre les *Capitulaires*, dont la meilleure édition eſt de *Baluze*, Paris 1677, 2 vol. in-folio, on a de *Charlemagne* une *Grammaire*, dont on trouve des fragmens dans la *Polygraphie* de *Trithême.* Ses lois ſur les matières tant civiles qu'eccléſiaſtiques, ſont admirables, ſurtout pour un temps moins éclairé que le nôtre. Il ordonna, (ce qu'il eſt heureux qu'on commence à executer en France) que les poids & meſures ſeroient mis par tout ſon empire ſur un pied égal. Il réprima autant qu'il put la mendicité, en ordonnant que chaque paroiſſe eût à recevoir ſes pauvres, à les nourrir, à les faire travailler. Il fixa irrévocablement le prix du froment, du ſeigle, de l'avoine. Il régla le prix des étoffes, & l'habillement de ſes ſujets, ſur leur état & ſur leur rang. Il ordonna par ſon teſtament que les querelles des trois princes ſes fils pour les limites de leur état, ſeroient décidées par le jugement de *la croix*; ce jugement conſiſtoit à donner gain de cauſe à celui des deux partis qui tenoit le plus longtemps les bras élevés en croix : s'il les aſſujettit à ce jugement, c'eſt que le génie ne prévaut jamais entierement ſur les coutumes d'un ſiècle ſuperſtitieux. Se ſentant près de ſa fin, il aſſocia à l'empire *Louis*, le ſeul fils qu'il lui reſtoit, lui donna la couronne impériale & tous ſes autres états, à l'exception de l'Italie, qu'il garda pour *Bernard*, bâtard de ſon fils *Pepin.* Il mourut l'année d'après, en 814, dans la 71e année de ſon âge, la 47e de ſon règne, & la 14e de ſon empire. On l'enterra à Aix-la-Chapelle, avec les ornemens d'un chrétien pénitent, & ceux d'un empereur & d'un roi de France. Lorſqu'*Othon III* fit ouvrir ſon tombeau, on retira ceux que le temps & l'humidité n'avoient pas gâtés, & ils ſont encore aujourd'hui partie du tréſor de l'empire, particulierement ſa couronne & ſon cimeterre. Le nom de ce conquérant légiſlateur remplit la terre. « Le prince étoit grand, dit un homme de génie, l'homme l'etoit davantage. Les rois ſes enfans furent ſes premiers ſujets, les inſtrumens de ſon pouvoir & les modèles de l'obeiſſance. Il mit un tel tempérament dans les ordres de l'état, qu'ils furent contrebalancés & qu'il reſta le maître. Tout fut uni par la force de ſon génie. Il empêcha l'oppreſſion du clergé & des hommes libres : en menant continuellement la nobleſſe d'expédition en expédition, il ne lui laiſſa pas le temps de former des deſſeins, & l'occupa toute entière à ſuivre ſes ſiens. L'empire ſe maintint par la grandeur du chef. S'il eût fait de Rome ſa capitale, ſi ſes ſucceſſeurs y euſſent fixé leur principal ſéjour, & ſur-tout s'il n'eût pas ſuivi l'uſage de ſon temps, de partager ſes états à ſes enfans, & s'il n'eût pas déchiré ainſi ſon héritage, & armé néceſſairement ſes ſucceſſeurs les uns contre les autres, il eſt vraiſemblable qu'on eût vu renaître l'empire Romain. On ne voit point dans cette ſciſſion, cet eſprit de prévoyance qui comprend tout, & qui brille dans ſes autres lois. Vaſte dans ſes deſſeins, ſimple dans l'exécution, nul ſouverain n'eût, à un plus haut degré, l'art de faire les plus grandes choſes avec facilité, & les plus difficiles avec promptitude. Il parcouroit ſans ceſſe ſon vaſte empire, portant la main où il menaçoit de tomber, paſſant rapidement des Pyrénées en Allemagne, & d'Allemagne en

Italie. » Quelques hiſtoriens modernes lui ont diſputé le titre de *Grand*; ils ont ſans doute raiſon, ſi par *Grand* ils entendent *parfait, exempt de défauts*; mais s'ils attachent à ce mot le ſens qu'on y attache ordinairement, perſonne ne mérita mieux de porter le nom de *Grand*, que *Charlemagne*. Son caractère ne parut cruel qu'à l'égard des Saxons: il étoit doux d'ailleurs, & ſes manières étoient ſimples, ainſi que celles des grands hommes. Il aimoit à vivre avec les gens de ſa cour. On lui a reproché d'avoir eu neuf femmes à la fois; mais, en ſuppoſant que ce fait fût vrai, ſes maîtreſſes ne le dominèrent point. Il gouverna ſa maiſon avec la même ſageſſe que ſon empire. Il fit valoir ſes domaines & en tira de quoi répandre d'abondantes aumônes & ſoulager ſon peuple... Il révéroit dans les eccléſiaſtiques la dignité de leur caractère, mais il vouloit qu'ils s'y conformaſſent. Un jeune homme auquel il venoit de donner un évêché, s'en retournoit très-ſatisfait: s'étant fait amener ſon cheval, il y monta ſi légèrement, que peu s'en fallut qu'il ne ſautât par-deſſus. L'empereur qui le vit d'une fenêtre de ſon palais, l'envoya chercher: *Vous ſavez*, lui dit-il; *l'embarras où je ſuis pour avoir de bonnes troupes de cavalerie. Étant auſſi bon écuyer que vous l'êtes, vous ſeriez fort en état de me ſervir; j'ai envie de vous retenir à ma ſuite; vous m'avez tout l'air de réuſſir, & d'être encore meilleur cavalier que bon évêque.* Généreux, mais ſage dans ſes libéralités, il ne donnoit jamais qu'un ſeul évêché, ou qu'une ſeule abbaye, à une ſeule perſonne. Il concilioit, par ce moyen, la ſaine politique à la ſévérité des canons eccléſiaſtiques. *En ne réuniſſant pas pluſieurs bénéfices ſur la même tête, je trouve*, diſoit-il, *le moyen de multiplier mes obligés. Un ſujet pourvu de pluſieurs abbayes, ne m'eſt pas plus attaché que celui qui n'en a qu'une.* — Lorſque ce monarque ſcelloit ſes ordres, il le faiſoit avec le pommeau de ſon épée, où étoit gravé ſon ſceau, & diſoit: *Voilà mes ordres... & voilà*, ajoutoit-il, en montrant ſon épée, *ce qui les fera reſpecter de mes ennemis.* Tout étoit grand dans ce prince; il étoit de la plus haute taille, avoit les yeux grands & vifs, un viſage gai & ouvert, le nez aquilin. Il ne portoit en hiver, dit *Éginhard*, qu'un ſimple pourpoint fait de peau de loutre, ſur une tunique de laine bordée de ſoie. Il mettoit ſur ſes épaules une eſpèce de manteau de couleur bleue; & pour chauſſure, il ſe ſervoit de bandes de diverſes couleurs, croiſées les unes ſur les autres. Ennemi du luxe, il tâchoit de le proſcrire de ſa cour. Quand il voyoit quelques-uns de ſes courtiſans magnifiquement vêtus en habits de ſoie avec des fourrures de grand prix, il les menoit précipitamment à la chaſſe, & les faiſoit courir dans les bois à travers les halliers. Les beaux habits revenoient en lambeaux ou humides de pluie. Il ne vouloit point alors qu'aucun ſeigneur changeât d'habit; puis il leur diſoit en préſence de tout le monde: » Voyez comme vous voilà faits, tandis que mon manteau de peau de mouton, que je tourne à mon gré ſelon le temps qu'il fait eſt auſſi beau qu'il étoit hier. Rougiſſez & apprenez à vous habiller en hommes. Laiſſez la ſoie & les parures aux femmes. L'habit eſt pour l'uſage, & non pour la montre. » *Charlemagne* avec ſa peau de mouton paroîtra, aux yeux du philoſophe, bien plus intéreſſant que s'il étoit environné de toutes les vaines décorations du luxe,

Paſchal III mit ce prince au nombre des Saints, en 1165 ou 66, & *Louis XI* ordonna que ſa fête ſeroit célébrée le 28 janvier. On fait cette fête dans pluſieurs égliſes d'Allemagne, quoique dans d'autres, comme à Metz, on faſſe tous les ans un ſervice pour le repos de ſon ame. Quoi qu'il en ſoit, le Paganiſme lui auroit, ſans doute, accordé l'apothéoſe, & il la méritoit. « Les pays qui compoſent aujourd'hui la France & l'Allemagne juſqu'au Rhin, dit un hiſtorien célèbre, furent tranquilles pendant près de cinquante ans, & l'Italie pendant treize. » Depuis ſon avénement à l'empire, point de révolution en France, point de calamités pendant ce demi-ſiècle, qui par-là eſt unique. Quelques pirates ſeulement infeſtoient les frontières de l'empire; & *Charles*, qui ſavoit les contenir, prévoyoit les maux qu'ils feroient un jour: *Eh! ſi malgré ma vigilance*, diſoit-il, *ils inſultent les côtes de mes états, que ſera-ce donc après ma mort?* — *Voyez* ſon *Hiſtoire* par de *la Bruère*, 2 volumes in-12; & par *Gaillard*, 4 vol. in-12.

II. CHARLES II, dit *le Chauve*, fils de *Judith*, ſeconde femme de *Louis* le *Débonnaire*, né à Franckfort ſur le Mein, le 13 juin 823, devint roi de France en 840. Elu empereur par le pape & le peuple Romain en 875, il fut couronné l'année d'après. Le commencement de ſon règne eſt célèbre par la bataille de Fontenai en Bourgogne, donnée en 841, où ſes armes, jointes à celles de *Louis de Bavière*, vainquirent *Lothaire* ſon frère. *Charles* ne profita point de ſa victoire. La paix fut conclue. Il conſerva l'Aquitaine avec la Neuſtrie, tandis que *Louis* avoit la Germanie, *Lothaire* l'aîné l'Italie & le titre d'empereur. *Voyez* ADRIEN II. Une nouvelle guerre vint l'occuper. Les Normands avoient commencé leurs irruptions & leurs ravages. *Charles* leur oppoſa l'or au lieu du fer. Ces ménagemens indignes d'un roi, qui auroit plutôt dû ſe battre que marchander, occaſionnèrent de nouvelles courſes & des déprédations. Ayant ſu profiter de la mort de *Louis* le *Germanique*, & reprendre ſur ſes enfans ce qu'il avoit cédé dans le dernier partage de la Lorraine, il fut battu par *Louis*, ſecond fils du prince défunt. Preſſé à la fois par ſon neveu, par les Mahométans, par les intrigues du pape, l'empereur vaincu repaſſa en Italie pourſuivi par ſes vainqueurs. Il mourut à Briord en Breſſe, le 6 octobre 877, à 54 ans; après avoir régné trente-ſept ans comme roi de France, & preſque deux comme empereur. Les hiſtoriens diſent qu'un Juif, nommé *Sédécias*, ſon médecin & ſon favori, l'empoiſonna. C'eſt à ſon empire que commence le gouvernement féodal, & la décadence de toutes choſes. Il n'avoit pas ſu défendre, contre les papes, les droits de ſa couronne; il ne les défendit pas mieux contre ſes propres ſujets. La France, dévaſtée par les guerres civiles que les enfans de *Louis* le *Débonnaire* s'étoient faites entr'eux, étoit devenue la proie des Normands. Les ſeigneurs François, obligés de ſe défendre chacun ſur ſon territoire, s'y fortifièrent, & ſe rendirent redoutables aux ſucceſſeurs de *Charles*. Ils ne les laiſsèrent ſur le trône, que tant que ceux-ci eurent en main de quoi les enrichir; mais quand enfin ils furent dépouillés de tout, les grands, qui n'avoient plus rien à en eſpérer, ſe firent déclarer rois: tels que *Eudes* & *Raoul*, dont la puiſſance ne paſſa

pas cependant à leur poſtérité. Les grands offices militaires, les dignités & les titres, les duchés, les marquiſats, les comtés devinrent héréditaires; & ce ne fut pas un petit coup porté à l'autorité royale. Le règne de *Charles II* doit être regardé comme l'époque de la ruine de la maiſon *Carlovingienne*. Artificieux, fourbe, méchant, haï à la fois des grands & du peuple, il ne ſut point défendre ſes états contre les Normands, & ſans ceſſe il vouloit dépouiller ſa famille. Les ſavans qu'il combloit de ſes bienfaits à l'exemple de ſon aïeul, lui donnèrent le nom de *Grand* : la poſtérité, plus équitable, ne lui a laiſſé que celui de *Chauve*. « En effet, dit un hiſtorien, ce monarque étoit un prince plus puiſſant que digne de l'être, plus ſenſible à l'ambition qu'à la gloire, moins prudent que ruſé, & plus avide de conquêtes, que propre à régir & à défendre ſes états. Tout ce qu'il eut de grand ou de ſingulier, c'eſt que dans l'alternative de proſpérités & d'adverſités, où il paſſa preſque toute ſa vie, il ſoutint beaucoup mieux les revers que la bonne fortune. »

III. CHARLES III, le *Simple*, fils poſthume de *Louis* le *Bègue*, naquit le 17 ſeptembre 879. Le trône fut uſurpé pendant ſa minorité. *Foulques*, archevêque de Rheims, aima pour le lui faire rendre, & le couronna le 29 janvier 893. Sa foibleſſe ſe manifeſta dès qu'il eut en main les rênes de l'Etat. Il ne profita pas de ſes avantages au-dehors, & ne remédia pas aux guerres inteſtines de ſon royaume. Les Normands continuoient leurs ravages. *Charles* le *Simple*, touché des repréſentations de ſon peuple accablé par ces pirates, offre à leur chef *Rollon*, la paix, ſa fille *Giſelle*, & la Neuſtrie qu'ils appeloient déjà Normandie, ſous la condition qu'il en feroit hommage, & qu'il embraſſeroit le Chriſtianiſme. Le barbare demanda encore la Bretagne : on diſputa, & on la lui céda. L'empereur *Louis IV* étant mort, *Charles* le *Simple* auroit pu être élu ; mais réduit à un petit domaine par les uſurpations des grands de ſon royaume, dépouillé de la Lorraine par l'empereur *Henri l'Oiſeleur*, & privé de la Bretagne, comme nous venons de le dire, il ſe vit hors d'état de faire valoir ſes droits à l'empire. Il s'étoit aliéné le cœur de la nobleſſe, par la dureté ſuperbe d'un miniſtre, ou plutôt d'un maître qu'il ſe donna en la perſonne de *Haganon*, homme d'une origine obſcure, mais habile, plein de la fermeté & du courage qui manquoient au roi. De ce moment la nobleſſe ne put plus approcher le foible monarque. Le duc de Saxe, arrivé pour le voir, ſollicite en vain cette grace. Choqué de ce refus : « *De deux choſes l'une*, dit-il : *Ou* HAGANON *ſera bientôt roi avec* Charles, *ou* CHARLES *ſera bientôt ſimple gentilhomme avec* Haganon... » La prédiction ne tarda pas à ſe vérifier. Les ſeigneurs, irrités de la tyrannie du miniſtre, ſe révoltent contre *Charles* : *Robert*, frère du roi *Eudes*, fait éclater le ſoulevement, & ſe fait ſacrer roi en 922 par *Hervé*, archevêque de Rheims. *Charles* lui livra bataille & le tua. Cette mort ne lui donna pas la victoire. Il fut battu par *Hugues* le *Grand* ſon fils, & contraint de ſe ſauver chez *Herbert*, comte de Vermandois, qui, ſous prétexte de défendre ſa couronne, l'enferma au château de Peronne ; il y mourut le 7 octobre 929, à 50 ans, après une captivité de ſept années. Il eut

d'Ogive, ſa quatrième femme, un fils qui fut *Louis d'Outremer*.

IV. CHARLES IV, le *Bel*, troiſième fils de *Philippe* le *Bel*, parvint à la couronne de France en 1322, par la mort de ſon frère *Philippe* le *Long*; & à celle de Navarre, par les droits de *Jeanne* ſa mère. Il ſe ſignala d'abord par les recherches des financiers, preſque tous venus de Lombardie & d'Italie pour piller la France. On confiſqua le fruit de leurs rapines, & on les renvoya dans leurs pays tels qu'ils étoient venus : *Punition la plus grande qu'on pût leur infliger*, dit *Mézerai*. Les ſemences de diviſion entre l'Angleterre & la France ſubſiſtoient toujours. La guerre commença entre *Charles* le *Bel* & *Edouard II*. *Charles de Valois*, ſon oncle, alla en Guienne, & s'empara de pluſieurs villes en 1324. La reine *Iſabelle* d'Angleterre fut priée de paſſer la mer, pour aller rétablir la concorde entre ces deux princes, dont l'un étoit ſon frère, & l'autre ſon mari. L'affaire fut terminée par un traité en 1326. *Charles* rendit au roi d'Angleterre tout ce qu'il lui avoit *pris*, à condition que ce prince viendroit en perſonne à ſa cour rendre hommage de la Guienne, ou qu'il en chargeroit *Edouard* ſon fils, en lui cédant le domaine de cette belle province. L'arrivée du jeune prince en France, fut le ſceau de la paix entre les deux nations. *Charles* le *Bel* mourut le 31 janvier 1328, à l'âge de 34 ans. Il fut le premier roi qui accorda des décimes au pape, *Jean XXII*, qui lui promit de les partager avec lui. Ce pontife fit de vains efforts pour mettre ſur ſa tête la couronne impériale, qu'il vouloit ôter à *Louis de Bavière*. *Charles* le *Bel* n'avoit ni aſſez de courage, ni aſſez d'intrigue, pour pouvoir la prendre & la garder. Il montra cependant du zèle pour la juſtice, & ſes courtiſans diſoient de lui qu'*il tenoit plus du philoſophe que du roi*. Mais ſes peuples n'en furent guères mieux traités, & il laiſſa l'état accablé de dettes. Il eut ſucceſſivement trois femmes. La dernière *Jeanne d'Évreux*, lui donna *Blanche*, mariée à *Philippe* duc d'Orléans, fils de *Philippe VI*, dit *de Valois*. Ses autres enfans moururent en bas âge.

V. CHARLES V, *le Sage*, fils aîné du roi *Jean* & de *Bonne de Luxembourg*, naquit à Vincennes, le 21 janvier 1337. Il fut le premier enfant de France qui prit le titre de *Dauphin*. Couronné à Rheims en 1364, il trouva la France dans la déſolation & l'épuiſement. Il remédia à tout par ſes négociateurs & ſes généraux. *Bertrand du Gueſclin* tomba, dans le Maine & dans l'Anjou, ſur les quartiers des troupes Angloiſes, & les défit toutes les unes après les autres. Il rangea peu à peu le Poitou, la Saintonge, le Rouergue, le Périgord & une partie du Limouſin, le Ponthieu, ſous l'obéiſſance de la France. Il ne reſta aux Anglois que Bordeaux, Calais, Cherbourg, Bayonne, & quelques fortereſſes. « La valeur de *du Gueſclin* avoit tellement épouvanté nos ennemis, dit *Mezerai*, qu'*ils n'oſoient plus le regarder que par les creneaux de leurs murailles.* » Le vainqueur des Anglois s'étoit déjà ſignalé par ordre de *Charles V* en Eſpagne; il avoit chaſſé du royaume de Caſtille *Pierre* le *Cruel*, meurtrier de ſa femme, & avoit fait couronner à ſa place un bâtard frère de ce roi. Ses avantages ſur l'Angleterre étoient toujours conſtans, une bataille navale ſur les côtes de la Ro-

chelle en 1362, où le comte de *Pembrock* ? huit mille des ſiens furent faits priſonniers, accéléra une trêve entre la France & l'Angleterre. Les François avoient perdu, ſous le roi *Jean*, tout ce que *Philippe-Auguſte* avoit conquis ſur les Anglois. *Charles* s'en remit en poſſeſſion par ſa dextérité & par ſes armes. La mort d'*Edouard III* le mit en état d'achever la conquête de la Guienne, qu'il reprit toute entière, à la réſerve de Bordeaux. L'empereur *Charles IV*, s'étant voué à Saint-Maur de France dans les douleurs de la goutte, & voulant jouir, avant de deſcendre au tombeau, de la conſolation de voir *Charles* le *Sage*, vint de Prague à Paris, comme la reine de Saba étoit venue voir *Salomon*. Le roi de France le reçut avec magnificence. Cet événement fut bientôt ſuivi de ſa mort, qui arriva le 16 ſeptembre 1380, à 43 ans. Les hiſtoriens le font mourir d'un poiſon que le roi de Navarre lui avoit fait donner lorſqu'il n'étoit encore que dauphin. Le médecin de l'empereur arrêta, dit-on, la violence du poiſon, en lui ouvrant le bras par une fiſtule qui donnoit iſſue au venin. *Charles V* fut enterré à Saint-Denis, avec ſon épouſe, *Jeanne de Bourbon*, morte en 1377. Le jour même de ſa mort, il ſupprima, par une ordonnance expreſſe, la plupart des impôts. On trouva, dans ſes coffres, dix-ſept millions de livres de ſon temps, dûs a l'ordre & à l'économie qu'il mit dans les finances, & aux ſoins de faire refleurir l'agriculture & le commerce. Jamais prince ne ſe plut tant à demander conſeil, & ne ſe laiſſa moins gouverner que lui par ſes courtiſans. Ayant appris qu'un ſeigneur avoit tenu un diſcours trop libre devant le jeune prince *Charles* ſon fils aîné, il chaſſa le coupable de ſa cour, & dit à ceux qui étoient préſens : *Il faut inſpirer aux enfans des Princes l'amour de la vertu, afin qu'ils ſurpaſſent en bonnes œuvres ceux qu'ils doivent ſurpaſſer en dignité.* Inſenſible à la flatterie, il connoiſſoit le véritable prix des éloges. Le ſire de *la Rivière*, ſon chambellan & ſon favori, s'entretenoit avec ce prince ſur le bonheur de ſon regne : *Oui*, lui dit le roi, *je ſuis heureux, parce que j'ai le pouvoir de faire le bien.... Edouard* diſoit qu'il n'y avoit point de roi qui parût ſi peu à la tête de ſes armées, & qui lui ſuſcitât tant d'affaires. Dans moins de cinq années, ſans ſortir de ſon cabinet, *Charles V*, aidé du connétable *du Gueſclin*, ſe vit en état de punir, avec le glaive de la juſtice & du ſouverain, ce vaſſal ambitieux. La guerre avec l'Angleterre fit renaître la marine. La France eut une flotte formidable pendant quelque temps. C'eſt à *Charles V* qu'on doit encore l'arrêt qui fixe la majorité de nos rois à quatorze ans : arrêt qui remédia aux abus des régences, qui abſorboient l'autorité royale. Il déracina, autant qu'il put, l'ancien abus des guerres particulières des ſeigneurs. Pour réprimer la licence militaire, il défendit à tout homme-d'armes de ſe retirer ſans la permiſſion d'un officier ſupérieur; de jamais rien exiger des bourgeois & des payſans; de lever des compagnies ſans une permiſſion expreſſe. Les jeux de haſard furent défendus; & il n'honoroit de ſes bonnes grâces *Jean de Saintré*, que parce qu'il ne jouoit ni aux cartes ni aux dez. Les talens eurent en lui un protecteur. Il aimoit les livres & encourageoit les auteurs. Ce fut ſous ſon règne que parut le *Songe du Vergier*, qui traite de la puiſſance eccléſiaſtique & tem-

poretle. On l'attribue à divers ſavans, à Philippe *de Maizières*, à Raoul *de Preſles*; mais ce dernier ne fit que l'abréger. Son véritable auteur eſt *Charles de Louviers*. Il a été imprimé à Paris en 1491, in-folio & dans les *Libertés de l'Égliſe Gallicane*. On raconte, au commencement de ce livre, que *Charles V* ſe faiſoit lire chaque jour quelque ouvrage ſur le gouvernement. Sa bibliothèque étoit placée dans le château du Louvre. Il vint à bout de raſſembler environ neuf cents volumes : collection, à la vérité, mal choiſie; mais qui marquoit du moins ce qu'étoit un prince, à qui ſon père n'avoit laiſſé qu'environ vingt volumes. C'eſt de ſon temps que l'on joua les premières pièces dramatiques, appelées *Myſtères*. Dans l'examen que l'abbé *de Mably* a fait du règne de *Charles V*, il a très-bien montré tout ce qu'étoit ce prince, & tout ce que la France lui devoit. « *Charles*, dit-il, comprit que le bonheur du peuple eſt le reſſort le plus puiſſant que la politique puiſſe mouvoir pour le rendre redoutable au-dehors. Tel fut ſon premier principe, & tel à toujours été celui de tous les princes qui ont médité de grandes entrepriſes. Ses vertus lui gagnèrent promptement le cœur de ſes ſujets, & le bon ordre qu'il établit entre les parties déſunies de ſon État, ne donna à tous les François qu'un même intérêt. L'abondance ſuccéda à cette misère dont parlent tous nos hiſtoriens, & la France trouva en elle-même autant de reſſources que la république Romaine. *Charles* le *Sage* ne parut point à la tête de ſes armées, & força cependant ſes ennemis à le regarder comme un grand capitaine. Il en avoit en effet les principales parties; jamais général n'établit avec plus de préciſion l'état de la guerre : de ſon palais, il en régloit toutes les opérations; il étoit l'ame du fameux *du Gueſclin*, qui n'agiſſoit que par ſes ordres. Ses projets étoient formés ſur une connoiſſance exacte de ſes forces & de celles de ſes ennemis; & malgré l'ignorance où l'on étoit encore de la ſcience militaire, cette guerre préſente un ſpectacle auſſi inſtructif qu'intéreſſant. *Charles* avoit un génie vaſte & intrépide, conduit, mais jamais borné par la prudence. Inébranlable dans ſes réſolutions, après avoir été ſage dans les conſeils, modéré dans ſes eſpérances, plein du paſſé, attentif à toutes les démarches de ſes ennemis, & pour ainſi dire préſent dans l'avenir, il ſe défia toujours de la fortune. Pour l'attacher plus ſûrement à ſes armes, il avoit tempéré l'impétuoſité de la valeur Françoiſe. Comme un autre *Fabius*, il voyoit ſans émotion les incurſions de ſes ennemis; & les armées nombreuſes des Anglois qui ſe répandoient dans la France par la Picardie, y étoient, pour ainſi dire, aſſiégées. Elles n'oſoient inſulter une ſeule fortereſſe, ou ſe répandre dans un autre pays que celui que *Charles* leur avoit abandonné, & elles fuyoient à Bordeaux, plus ruinées par leur marche & par la diſette qui les avoit ſuivies, que nos ſoldats ne le furent après les batailles de Creci & de Maupertuis. *Du Gueſclin* étoit le *Marcellus* & l'épée de la France; *Charles* en fut le bouclier, comme *Fabius* l'avoit été de ſa patrie; ou plutôt, je le répète encore, ce prince n'eſt comparable qu'à tout le corps même de la république Romaine. »

VI. CHARLES VI, dit le *Bien-Aimé*, fils du précédent, né

le 3 décembre 1368 à Paris, parvint au trône en 1380, âgé ſeulement de douze ans neuf mois. Sa jeuneſſe livra la France à l'avarice & à l'ambition de ſes trois oncles, les ducs d'*Anjou*, de *Berri* & de *Bretagne*. Ils étoient, par leur naiſſance, les tuteurs de l'état; ils en devinrent les tyrans. *Louis d'Anjou*, après s'être emparé du tréſor de ſon pupille, accabla le peuple d'impôts. *Voy.* LOUIS, n.° XXVIII. La France ſe ſouleva. Les rebelles de Paris, qu'on nommoit les *Maillotins*, parce qu'ils s'étoient ſervi de maillets de fer pour ſe défaire des Financiers, furent punis, ſans qu'on pût faire ceſſer les murmures. La ſédition étoit arrivée pendant l'abſence du roi. *Charles*, âgé ſeulement de quatorze ans, mais guerrier dès l'enfance, venoit de gagner ſur les Flamands révoltés contre le comte de Flandres, la bataille de Rosbecq, dans laquelle il leur tua vingt-cinq mille hommes en 1382. Cette victoire jeta l'épouvante dans les villes rebelles: toutes ſe ſoumirent, à l'exception de Gand. *Voyez* BENOIST, n.° XVIII. Il ſe préparoit à fondre ſur l'Angleterre, lorſque, marchant contre *Jean de Montfort*, duc de Bretagne, chez qui *Pierre de Craon*, *Voy.* CRAON, aſſaſſin du connétable *Cliſſon*, s'étoit réfugié; il fut frappé d'un coup de ſoleil, qui lui tourna la tête & le rendit furieux. Sa démence s'étoit annoncée quelques jours auparavant, par des égaremens dans les yeux & dans l'eſprit. Les uns prétendent qu'elle provenoit d'une potion amoureuſe; les autres, de la frayeur que lui cauſa un grand homme noir, eſpèce de fantôme, qui, quelques momens auparavant, étoit ſorti d'un buiſſon, & qui ayant arrêté ſon cheval par la bride, avoit crié: *Arrête, Prince! Tu es trahi... Où vas-tu?* Dans ſes premiers accès, le roi tira ſon épée & tua quatre hommes. Les projets de guerre, comme on le penſe bien, s'évanouirent. On ſigna une trêve de vingt-huit ans avec *Richard II*. *Charles* étoit toujours dans ſa frénéſie; pour comble de malheur, il reprenoit quelquefois ſa raiſon: *V.* CHAMPDIVERS, GILEMME & GRINGONNEUR. Ces lueurs de bon ſens furent fatales. On n'oſa point aſſembler les États, ni rien décider, & *Charles* reſta roi. *Jean Sans-peur*, duc de Nevers & de Bourgogne, vint à la cour pour y exciter des troubles & s'emparer du gouvernement. Ce prince, né ſcélérat, fit tuer le duc d'*Orléans*, frère du roi. Ce meurtre mit le feu aux quatre coins du royaume. Les Anglois ne manquèrent pas de profiter de la diviſion. Ils remportèrent une victoire à Azincourt en 1415, qui couvrit la France de deuil. Sept princes François reſtèrent ſur le champ de bataille: *Voy.* ALBERT, n.° II. Les ennemis prirent Rouen avec toute la Normandie & le Maine. Les François, diviſés ſous les noms d'*Orléanois* & de *Bourguignons*, s'immoloient à l'envi aux fureurs de l'une & de l'autre faction. Le duc de *Bourgogne* fit regorger de ſang la capitale & les provinces; & lorſqu'il fut tué en 1419 par *Tannegui de Chatel*, ſa mort, loin d'arrêter le carnage, ne fit que l'augmenter. *Philippe* le *Long*, ſon fils, voulant venger ce meurtre, s'unit avec *Henri V*, roi d'Angleterre, & avec *Iſabelle de Bavière*, femme de *Charles VI*, princeſſe dénaturée, qui, par ce complot, faiſoit perdre la couronne au dauphin ſon fils. *Henri V* fut déclaré régent en 1420 & héritier du royaume, par

ſon mariage avec *Catherine*, dernière fille de France. Le roi d'Angleterre vint à Paris, & y gouverna ſans contradiction. Le dauphin, retiré dans l'Anjou, travailla vainement à défendre le trône de ſon père. On croyoit que la couronne de France ſeroit pour toujours à la maiſon de *Lancaſtre*. Il n'étoit nullement probable qu'un jeune prince facile, voluptueux, ſans expérience tel qu'étoit le dauphin, triomphât du vainqueur d'Azincourt, ſoutenu de l'Angleterre, de la moitié de la France & de la Bourgogne. Mais on oublie toujours dans les calculs politiques, la mort qui nous pourſuit ſans ceſſe, & qui n'épargne pas plus les conquérans que les bergers. Deux ans après ſon mariage, *Henri V* mourut à Vincennes, en 1422. *Charles VI* ne lui ſurvécut que fort peu de temps, étant mort le 20 octobre de la même année, âgé de 54 ans. Son Teſtament fera connoître ſon caractère. *Je laiſſe*, dit Charles, *à la chapelle de Saint-George, pour les réparations, mille & cinq cents francs*; item *à m'Amie qui m'a loyaument ſervi, deux mille & cinq cents francs*. Et *le ſurplus*, ajouta-t-il, en s'adreſſant à ſes officiers, *vous êtes compagnons & devez être frères, partagez entre vous tous bellement; & ſi vous ne pouvez être d'accord, & que le Diable ſe mette entre vous, vous voyez là une hache, bonne, forte & bien tranchante, rompez l'arche*, (le coffre fort), *& puis en ait, qui en avoir pourra*..... Sa maladie avoit dégénéré en une ſombre imbécillité, & pluſieurs l'attribuèrent à la magie. Sa démence ayant augmenté par un accident arrivé dans un ballet, on envoya chercher un magicien à Montpellier, pour le défenſorceler, au lieu d'appeler des médecins pour le guérir. « La mort de *Charles VI* ſauva la France, dit le préſident *Heſnault*, comme celle de *Jean Sans-Terre* avoit ſauvé l'Angleterre. Quand on conſidère ces temps malheureux, ajoute ce ſage hiſtorien, on ne ſauroit comprendre l'aveuglement des peuples. Ils abandonnent, ſans le moindre murmure, les lois fondamentales de l'État, à la fureur d'une reine déshonorée, & à l'imbécillité d'un roi ſans volonté; tandis que dans d'autres temps ils s'oppoſent avec véhémence à des diſpoſitions ſages, faites pour les rendre heureux. *Anne d'Autriche* eſt l'objet de la haine des Pariſiens, & *Iſabelle de Bavière* l'eſt de leur confiance. On conſent à devenir ſujet d'un roi d'Angleterre, & on refuſe de reconnoître *Henri IV*. » Le tableau que fait l'abbé *Millot* du malheureux règne de *Charles VI*, eſt effrayant. « Déprédation dans les finances, mépris des lois, trahiſons, violences & injuſtices; c'eſt par-là que les princes & les ſeigneurs ſignaloient leur autorité. Dans le temps que le peuple mouroit de faim, & qu'on lui retranchoit le néceſſaire, ils étaloient un faſte qui ſembloit inviter à la révolte. Les gens de guerre ſans frein & ſans diſcipline, étoient des voleurs de grand chemin, encore plus à craindre que les ennemis. Preſque tous reſſembloient à ce fameux brigand, nommé *AIMERIGOT Tête-Noire*, qui poſſédoit pluſieurs châteaux dans le Limouſin & l'Auvergne. » Le peuple étoit livré à la rapacité de ces barbares, qui renonçoient ſouvent à leur pays pour exercer impunément leurs brigandages. Écraſé d'ailleurs par des impôts, dont les grands & les financiers profitoient ſeuls, tandis que le roi manquoit du néceſſaire, il étoit tourmenté à la fois par la famine & par les maladies con-

tagieuſes. Dans cet état déſeſpérant, il avoit perdu tout ſentiment de patriotiſme & de vertu : tantôt ſtupide ſous le poids de la douleur, tantôt furieux dans l'ardeur des factions. S'il y avoit eu quelque remède aux maux publics, au bouleverſement total des choſes, on auroit pu l'eſpérer du parlement. Cette compagnie rendue fédentaire par *Philippe* le *Bel*, mais ne s'aſſemblant que deux fois par an, devint perpétuelle ſous *Charles VI. La foibleſſe du cerveau du roi, & les partialités des princes furent cauſe*, dit *Paſquier*, *qu'ayant leurs eſprits bandés ailleurs, on ne ſe ſouvint plus d'envoyer nouveaux rôles de conſeillers, & par ce moyen le parlement fut continué.* Les magiſtrats demeurant les mêmes, les ſéances n'étant plus interrompues, il eut des principes, des règles fixes, un plan que les États-Généraux n'eurent jamais. De ſix enfans mâles que *Charles VI* avoit eus, *Charles VII* fut le ſeul qui lui ſurvécut. Sa fille *Catherine* épouſa *Henri V*, roi d'Angleterre. — *Voy.* l'*Hiſtoire* de *Charles VI* ; publiée ſous le nom de Mlle *de Luſſan* par *Baudot de Juilli*, en 9 vol. in-12 ; & celle de *le Laboureur*, 1663, 2 vol. in-fol.

VII. CHARLES VII, dit *le Victorieux*, parce qu'il reconquit preſque tout ſon royaume ſur les Anglois, moins par lui-même que par ſes généraux, étoit fils de *Charles VI*. Il naquit à Paris le 22 février 1403. Il prit la qualité de régent en 1418, *Voy.* JEAN *Sans-Peur*, n.° LXVII, & fut couronné à Poitiers en 1422. *Iſabelle* de Bavière, ſa mère, & mère dénaturée, fit proclamer roi *Henri VI*, fils de *Henri V* roi d'Angleterre. *Charles VII* eut donc à combattre, en prenant le ſceptre, des factions inteſtines & des troupes étrangères. Tous les avantages furent d'abord du côté des Anglois, qui furent vainqueurs à Crévan près d'Auxerre en 1423 ; à Verneuil en 1424 ; & à Janville en 1427. Ils ne nommoient *Charles VII*, alors dans le Berri, que *le roi de Bourges*. Il ſe moqua de leur inſolence, & s'en vengea à la bataille de Gravelle en 1423, & à celle de Montargis en 1427. Ces deux ſuccès ne découragèrent pas les Anglois. Ils poſſédoient pluſieurs belles provinces de France. Le Languedoc, le Dauphiné, l'Auvergne, le Bourbonnois, le Berri, le Poitou, la Xaintonge, la Touraine, l'Orléanois, & une partie de l'Anjou & du Maine, compoſoient tout le royaume de *Charles VII*. Le reſte étoit entre les mains de l'Angleterre, dont l'alliance avec le duc de Bourgogne, ſembloit préſager encore de nouvelles conquêtes. Le duc de Bretagne même embraſſa, pendant quelque temps, le parti de ces étrangers, entraîné par le torrent contre ſa propre inclination. Une brouillerie ſurvenue entre le duc de Bourgogne & le duc de *Bedford*, régent d'Angleterre, avoit laiſſé reſpirer *Charles*, qui en avoit profité pour négocier un accommodement avec le duc de Bretagne. Le comte de *Richemont*, ſon frère, ſi connu depuis ſous le nom d'*Arthus le Juſticier*, avoit accepté l'épée de connétable, mais en exigeant que *Charles VII* diſgraciât tous ſes favoris. La crainte que la valeur de *Richemont* inſpiroit aux Anglois, ne les empêcha pas de mettre le ſiége devant Orléans, qui fut prêt à ſe rendre, quoique le brave *Dunois* le défendît. *Charles VII* penſoit déjà à ſe retirer en Provence, lorſqu'on lui préſenta une jeune payſanne de

vingt ans, pleine de courage & de vertu, qui lui promit de faire lever le ſiége d'Orléans, & de le faire ſacrer roi à Rheims. On réſiſte d'abord. On arme enſuite cette amazone. Elle marche à la tête d'une armée, ſe jette dans Orléans, & en chaſſe les Anglois le 8 mai 1429. De nouveaux ſuccès viennent à la ſuite. Le comte de *Richemont* défait les Anglois à la bataille de Patay, où le fameux *Talbot* fut fait priſonnier. *Louis III*, roi de Sicile, joint ſes armes à celles de ſon beau-frère. Auxerre, Troyes, Châlons, Soiſſons, Compiégne ſe rendent au roi. Rheims, occupé par les Anglois, lui ouvre ſes portes. Il y eſt ſacré, le 17 juillet 1429, en préſence de la *Pucelle*, priſe bientôt après au ſiége de Compiegne, & brûlée à Rouen comme ſorcière, le 14 juin 1431. *Henri VI*, pour animer ſon parti, quitte Londres & vient ſe faire ſacrer à Paris, le 27 novembre de la même année. Cette ville étoit alors aux Anglois. Les François ne tardèrent pas de s'en rendre les maîtres. *Charles* y fit ſon entrée en 1437. Il ſoumit enſuite la ville de Metz, gagna la bataille de Fourmigni en 1450, ſe rendit maître de la Normandie & de la Guienne. Enfin *Talbot* ayant été tué à la bataille de Carliſle, en 1451, les comtes de *Dunois*, de *Penthièvre*, de *Foix* & d'*Armagnac*, généraux de *Charles VII*, reprirent toutes les conquêtes des Anglois, & il ne leur reſta plus que Calais. *Charles* ne fut en quelque ſorte, ſelon le préſident *Heſnault*, que le témoin des merveilles de ſon règne. S'il parut à la tête de ſes armées, ce fut comme guerrier, & non comme chef. *Voltaire* ne penſe pas de même. « *Charles VII*, dit-il, regagna ſon royaume à peu près comme *Henri IV* le conquit cent cinquante ans après. Il n'avoit pas, à la vérité, ce courage brillant, cet eſprit prompt & actif, & ce caractère héroïque de *Henri IV*. Mais obligé, comme lui, de ménager ſouvent ſes amis & ſes ennemis, de donner de petits combats, de ſurprendre des villes & d'en acheter, il entra comme lui dans Paris, par intrigue & par force. » Il nous paroît que *Voltaire* n'a pas aſſez ſenti combien *Henri* étoit au-deſſus de *Charles*. *Henri IV* fut redevable de ſa couronne à lui-même; *Charles* ne la dut qu'aux généraux qui le faiſoient agir : à *Dunois*, à *Saintrailles*, à *Arthus le Juſticier*, à *Culant*, &c. Sans eux il auroit ſouvent négligé ſes armes & ſes affaires, pour ſe livrer à ſes amours. *Voy.* SOREL & X. MARIE. Un jour qu'il étoit tout occupé d'une fête, il demanda à *la Hire*, qui lui parloit de choſes plus importantes, ce qu'il penſoit de ces divertiſſemens? *Je penſe*, lui répondit *la Hire*, *qu'on ne ſauroit perdre ſon royaume plus gaiement*. Le dauphin, fâché de cette indolence, & aigri contre ſon père par les ducs d'*Alençon* & de *Bourbon*, ſe révolte contre lui. Son père le pourſuit, le déſarme, & lui pardonne. Sa clémence ne le corrigea pas : il perſiſta dans ſa rébellion, & ſe maria avec la fille du duc de *Savoie*, pour ſe ménager un appui contre le reſſentiment du roi. On a bien eu raiſon de dire de *Charles VII*, qu'il avoit été malheureux par ſon père & par ſon fils. La fin de ſon règne, quoique infortunée pour lui, fut aſſez heureuſe pour la France, ſur-tout ſi l'on en conſidère le commencement. Quant à lui-même, il éprouva que le trône ne donne pas le bonheur. Il ſe laiſſa mourir de faim à Meun-ſur-Yèvre en Berri, le 22 juillet

1461, âgé de 58 ans, dans la crainte d'être empoiſonné par le dauphin ſon fils. *Voy.* II. CHATEL. Ce roi avoit des qualités aimables & même brillantes; mais il ſe laiſſa gouverner par ſes courtiſans & ſes maîtreſſes. Il aimoit cependant la vérité. *Mais qu'eſt-elle devenue*, diſoit-il quelquefois? *il faut qu'elle ſoit morte & morte ſans trouver de confeſſeur.* « *Charles VII*, dit un hiſtorien, dans la ſuite de ſa vie ainſi qu'à la mort, n'offrit qu'un long tiſſu de contradictions: il fut en butte aux plus grands revers, en commençant & avant de commencer à régner, & durant trente ans enſuite accompagnés ſans interruption de la victoire; plein de foi, religieux juſqu'à la piété, & très-peu réglé dans ſes mœurs; plus ſoldat que capitaine, plus heureux qu'habile, choiſiſſant bien ſes généraux, & aſſez mal ſes favoris; bon, libéral, populaire, affable juſqu'à la familiarité, & parfaitement obéi, ſi ce n'eſt de ſon fils, dont il ne fut ni aimé ni ménagé, tandis qu'il étoit adoré de ſon peuple. » C'eſt ſous *Charles VII* que ceſſèrent de ſe tenir les cours plénieres; la guerre contre les Anglois en fut le prétexte. Elles étoient fort à charge au roi & à la nobleſſe. La nobleſſe s'y ruinoit au jeu; le roi en dépenſes énormes de table, d'habits & d'équipages: il lui falloit chaque fois habiller ſes officiers, ceux de la reine & ceux des princes. Ce fut lui qui aſſembla à Bourges l'Égliſe Gallicane, & qui éleva, en établiſſant le 7 juillet 1438 la *Pragmatique-ſanction*, cette barrière qui arrêta les abus de la cour de Rome juſqu'au règne de *François I.* Ce fut auſſi ſous *Charles VII*, que la *Taille* devint perpétuelle. Juſques-là les États-généraux, ſuivant les beſoins de l'État, s'étoient impoſé une taille. Il y avoit des droits légers ſur la vente des boiſſons en détail, appelés *Aydes* & *Gabelle.* Ils avoient nommé des gens pour les percevoir: ces impôts n'étoient que pour un temps. *Charles VII* les rendit perpétuels, & paya des prépoſés pour les recueillir. Il jugeoit ou faiſoit juger par ſes officiers les malverſations de ces prépoſés, qui l'auroient été par le peuple, s'il euſſent continué à être les prépoſés du peuple. Ce fut encore ſous ce prince que la gendarmerie fut réduite à quinze compagnies, chacune de cent hommes-d'armes: chaque gendarme avoit ſon chevau-léger. Il établit auſſi cinq mille quatre cents archers, dont une partie combattoit à pied, & l'autre ſervoit de cavalerie légère. La France prit une nouvelle face. Lorſqu'il en devint roi, ce n'étoit qu'un théâtre de carnage; chaque ville, chaque bourg avoit garniſon. On voyoit de tous côtés des forts & des châteaux bâtis ſur les éminences, ſur les rivières, ſur les paſſages, & en pleine campagne. Les rois n'avoient eu juſques là que les troupes que devoient fournir les feudataires, qui ne les prêtoient que pour le nombre de jours ſtipulé, & avec leſquels on pouvoit livrer une bataille, & rien de plus. Mais quand *Charles VII* eut des troupes à lui, il détruiſit beaucoup de ces fortereſſes, & *Louis XI* encore plus. Outre ce prince, il eut de *Marie d'Anjou* ſon épouſe, *Charles* duc de Guienne, mort ſans alliance en 1472, huit filles; & trois autres filles d'*Agnès Sorel. Voyez* CŒUR. — JEAN n° LXXI. — & MARTIAL d'Auvergne, n° II. de ſes ouvrages. Son *Hiſtoire* a été publiée par *Baudot de Juilli*, 2 volumes in-12.

VIII. CHARLES VIII, dit l'*Affable* & le *Courtois*, fils de *Louis XI*, roi de France, naquit à Amboiſe le 30 juin 1470. Il monta ſur le trône en 1483, âgé de 13 ans & deux mois. Son eſprit n'avoit reçu aucune culture. *Louis XI* craignant que ſon fils ne ſe liguât contre lui, comme il s'étoit ligué lui-même contre ſon père, le tint dans l'obſcurité & dans l'ignorance. Il ſe borna à lui faire apprendre ces mots latins : *QUI NESCIT DISSIMULARE, NESCIT REGNARE.* La ſœur de *Charles VIII*, *Anne* de France, dame de *Beaujeu*, eut le gouvernement de la perſonne de ſon frère, par le teſtament de ſon père, confirmé par les États-généraux. *Louis* duc d'*Orléans*, connu depuis ſous le nom de *Louis XII*, premier prince du ſang, jaloux de ce que l'autorité avoit été confiée à une femme, excita une guerre civile pour avoir la tutelle. On ſe battit dans les provinces, & ſurtout en Bretagne; mais le duc ayant été fait priſonnier à la journée de Saint-Aubin le 26 juillet 1488, & enfermé tout de ſuite dans la tour de Bourges, les diviſions ceſsèrent. Le mariage de *Charles VIII*, en 1491, avec *Anne* de *Bretagne*, une des plus belles princeſſes de ſon temps, cimenta la paix, & procura de nouveaux États à la France. *Charles* & *Anne* ſe cédèrent mutuellement leurs droits ſur la Bretagne, & *Charles* s'engagea à payer les dettes qu'*Anne* avoit contractées pour ſe défendre lorſqu'elle n'étoit que ducheſſe. La conquête du royaume de Naples tentoit l'ambition du roi de France, qui avoit pour prétexte les droits de la maiſon d'Anjou, cedés à *Louis XI*. Il fait la paix avec le roi d'Aragon, lui rend la Cerdagne & le Rouſſillon, & perſuadé par deux Cordeliers dévoués à la cour d'Eſpagne, lui fait une remiſe de 300,000 écus qu'il devoit; ſans faire attention que douze villages qui joignent un État, valent mieux, dit un hiſtorien, qu'un royaume à 300 lieues de chez ſoi. *Charles*, enivré de ſa chimère, & pouſſé par *Briçonnet* & *de Veſc* ſes favoris, qui avoient des intelligences avec *Ludovic Sforce* & *Alexandre VI*, deſcend en Italie. *Voyez* CAPPONI. Il eſt reçu avec acclamation dans Florence le 17 novembre 1494; & le 31 décembre ſuivant, il entre dans Rome en vainqueur à la lueur des flambeaux, & fait des actes de ſouverain dans cette métropole du monde Chrétien. *Alexandre VI*, réfugié dans le château Saint-Ange, capitule avec lui, l'inveſtit du royaume de Naples, & le couronne empereur de Conſtantinople. Le pape diſoit en parlant de cette expédition, que *les François étoient venus, ce ſemble, en Italie, la craie à la main, pour y marquer leurs logemens.* La terreur que *Charles VIII* avoit inſpirée, lui ouvrit les portes de Capoue & de Naples. Il entra dans cette dernière ville le 22 février 1495 avec les ornemens impériaux. Le pape, les Vénitiens, *Sforce* duc de Milan, *Ferdinand d'Aragon*, *Iſabelle de Caſtille*, étonnés d'une conquête ſi prompte, travaillèrent à la lui faire perdre. Il fallut qu'il repartît pour la France, ſix mois après l'avoir quittée. Il n'y rentra qu'avec beaucoup de peine, & par une victoire. Il fallut livrer bataille à Fornoue, village près de Plaiſance, le 6 juillet 1495. L'armée des confédérés étoit forte d'environ 40000 hommes; la ſienne n'étoit que de 8000. Les François, leur roi à leur tête, furent vain-

queurs dans cette journée, d'autant plus glorieuſe, qu'il n'y perdit que 80 hommes, & qu'il délivra le duc d'*Orléans* ſon couſin, aſſiégé dans Novare. Naples fut perdu en auſſi peu de temps qu'il avoit été conquis. Le ſuccès prompt & déciſif de la confédération des puiſſances contre *Charles*, devint un trait de lumière pour tous les princes & tous les politiques. Le ſyſtême de l'équilibre du pouvoir naquit alors. Cet art d'empêcher un ſouverain de s'élever à un degré de force, incompatible avec la liberté générale, fut bientôt perfectionné. Pendant toutes les guerres dont l'Italie fut peu de temps après le théâtre, on ſentit l'importance de cette politique néceſſaire, qui, pendant la paix, prévient les dangers éloignés, & qui, pendant la guerre, empêche les conquêtes trop rapides. Ce ne fut pas le ſeul effet de l'invaſion de *Charles VIII* en Italie. Elle ſervit encore à rendre général le changement fait dans les troupes Françoiſes. Tous les princes qui ſe montrèrent ſur cette nouvelle ſcène, établirent la force militaire de leurs royaumes ſur le même pied que celle de France. Le ſervice des vaſſaux féodaux ne pouvant être que d'un foible & dangereux uſage dans des pays éloignés, il fallut néceſſairement employer des troupes régulières, & conſtamment entretenues. *Charles VIII* avoit marché en Italie avec une cavalerie entièrement compoſée de ces compagnies de gens d'armes formées par *Charles VIII*, & conſervées par *Louis XI*. Son infanterie étoit compoſée en partie de Gaſcons, armés & diſciplinés à la manière des Suiſſes. Dès-lors, les peuples d'Europe apprirent à connoître la ſupériorité de l'infanterie dans la guerre. L'eſprit impétueux de la nation Françoiſe ſe plia d'abord difficilement à la ſubordination & à la diſcipline. Mais peu à peu ils furent en état de le diſputer aux Suiſſes mêmes pour l'ordre & la valeur; & les gentilshommes du plus haut rang qui avoient craint d'entrer dans des corps militaires ſoudoyés, abandonnèrent leurs anciens préjugés, & ſervirent avec diſtinction. *Charles*, auteur d'une partie de ces changemens, ne put point en profiter pour tenter de conquêtes nouvelles; celle de Naples lui avoit trop coûté. Revenu en France, il ne ſongeoit qu'à y faire fleurir les arts & la paix lorſqu'il mourut d'apoplexie le 7 avril 1498, au château d'Amboiſe, à 27 ans, dont il en avoit régné 15. Sa ſanté avoit toujours été chancelante, mais ſa valeur ne tenoit pas de ſa ſanté; auſſi les étrangers lui donnèrent-ils ce vers pour deviſe :

Major in exiguo regnabat corpore virtus.

« Dans ſon débile corps logeoit une grande ame. »

Sa bonté & ſa douceur étoient ſans égales. Il étoit ſi tendrement aimé de ſes domeſtiques, que deux tombèrent morts en apprenant qu'il venoit d'expirer. Les hiſtoriens rapportent une action qui fait d'autant plus d'honneur à ſa vertu, qu'il aimoit beaucoup les femmes. Dans le temps qu'il étoit à Aſt, il trouva, le ſoir, en ſe retirant dans ſon appartement, une jeune fille fort belle, que les courtiſans lui avoient achetée. Cette fille le ſupplia, les larmes aux yeux, de ſauver ſon honneur. Le roi fit venir ſes parens, & ayant ſu que leur pauvreté les avoit empêchés de marier leur fille, & les avoit obligés à la vendre; il paya ſa

dot ; & la renvoya pénétrée de reſpect & de reconnoiſſance. *Charles VIII* avoit projeté peu de temps avant ſa mort, de diminuer la taille, de ſupprimer les épices des juges ; d'obliger les évêques à réſider dans leurs diocèſes, ſous peine d'être privés de leur temporel ; & de donner chaque jour une audience, où le moindre de ſes ſujets fût admis librement. C'eſt ſous lui que le grand-conſeil fut érigé en cour ſouveraine, & les coutumes rédigées. Les quatre enfans, trois princes & une princeſſe, qu'il avoit eus d'*Anne* de Bretagne étant morts en bas âge, le duc d'*Orléans*, ſon couſin, lui ſuccéda ſous le nom de *Louis XII*. — *Voy.* BEDFORT.

IX. CHARLES IX, né à Saint-Germain-en-Laye le 27 juin 1550, monta ſur le trône le 15 décembre 1560, après la mort de ſon frère *François II*, fils de *Henri II*. Il n'avoit pas encore onze ans, quand il fut ſacré à Rheims, le 15 mai 1561, par le cardinal de Lorraine. *Catherine de Médicis* ſa mère, lui ayant demandé ſi la foibleſſe de ſon âge pourroit lui permettre de ſupporter la fatigue des longues cérémonies qui accompagnent le ſacre de nos rois ? *Oui, oui, Madame*, lui répondit-il, *ne craignez rien ; qu'on me donne des ſceptres à ce prix, la peine me paroîtra bien douce : la France vaut bien quelques heures de fatigue.* Le plus grand embarras de la reine ſa mère, étoit d'arrêter l'ardeur qu'il montroit pour la guerre. *Eh ! pourquoi*, diſoit-il en ſe plaignant, *me conſerver ſi ſoigneuſement ? Veut-on me tenir toujours enfermé dans une boëte, comme les meubles de la couronne ? — Mais, Sire*, lui remontroit-on, *ne peut-il pas arriver quelqu'accident fâcheux à votre perſonne ? — Qu'importe ?* répondit-il. *Quand la France me perdroit, n'ai-je pas des frères pour prendre ma place ?... Catherine de Médicis* eut l'adminiſtration du royaume, avec le roi de Navarre, *Antoine de Bourbon*, qu'on déclara lieutenant-général. *Catherine*, partagée entre deux factions, celle des *Bourbons* & celle des *Guiſes*, réſolut de les détruire l'une par l'autre, & alluma ainſi la guerre civile. Elle commença par aſſembler les États dans Orléans, le 13 décembre 1560 ; & cette aſſemblée ne produiſit aucun bien réel. Le chancelier *de l'Hôpital* qui en fit l'ouverture, exhorta vainement les députés à oublier toutes les diſputes, & à ſe réunir pour l'avantage commun. Le défaut d'harmonie, la rivalité des trois ordres, les intérêts de parti étoient un obſtacle invincible aux vues bienfaiſantes de ce magiſtrat. La nobleſſe & le tiers-état, déclamèrent contre l'ignorance, les déſordres & ſur-tout contre les richeſſes du clergé, dont une partie devoit être employée, ſelon eux, à payer les dettes de l'état. L'orateur du clergé invectiva contre les Calviniſtes, ennemis de ſa doctrine & jaloux de ſes biens. Il demanda même que quiconque auroit préſenté ou préſenteroit des requêtes, pour leur obtenir l'exercice de leur religion, fût puni comme hérétique. En vain l'*Hôpital* inſiſta pour que l'on retranchât ces noms odieux de *Luthériens*, *Huguenots*, *Papiſtes*, qui ſentoient les anciennes factions *Guelfe* & *Gibeline*, & qu'on ne retînt que le beau nom de *Chrétien* ; les eſprits étoient trop aigris, pour être modérés. Après la paix, les finances étoient ce qui intéreſſoit le plus la patrie. Les dettes montoient à quarante-deux millions,

quoique *Henri II* eût trouvé dix-ſept cent mille écus dans l'épargne. On propoſa de faire rendre compte aux adminiſtrateurs des revenus du roi. C'étoit en particulier le cardinal de *Lorraine* qu'on avoit en vue; il étoit alors tout puiſſant, & la demande ſi juſte des États fut inutile. Tout le fruit de cette célèbre aſſemblée ſe réduiſit à une ordonnance, par laquelle l'adminiſtration de la juſtice fût entièrement réſervée aux gens-de-robe, & la pragmatique renouvelée par rapport aux élections; mais la cour de Rome fit rétablir le concordat l'année d'après. Les états d'Orléans furent ſuivis du colloque de Poiſſi, tenu au mois d'août 1561, entre les Catholiques & les Proteſtans. Cette conférence ne pouvoit guères être utile, parce que les deux religions ainſi que les cœurs, étoient diamétralement oppoſés. D'un côté, on voyoit le cardinal de *Lorraine*, le cardinal de *Tournon*, des évêques & des théologiens défenſeurs de l'autorité & de la puiſſance du pape; de l'autre, étoient de ſimples miniſtres Proteſtans, dépouillés de biens, & voulant que les prêtres Catholiques fuſſent auſſi pauvres qu'eux. Les miniſtres des deux religions ne s'accordant ni pour le dogme, ni pour la diſcipline, ſe ſéparèrent très-mécontens les uns des autres. On prétend que le cardinal de *Tournon*, ayant reproché à *Catherine de Médicis*, qu'elle avoit miſe au haſard la religion Catholique, en permettant cette diſpute ſolennelle, la reine lui répondit: *Je n'ai rien fait que de l'avis du conſeil & du parlement de Paris.* Le réſultat du colloque fut un édit favorable aux Proteſtans, long-temps connu ſous le nom d'*Édit de janvier*, parce qu'il fut donné en janvier 1562, au milieu des députés de tous les parlemens du royaume, aſſemblés à Saint-Germain-en-Laye. *Dans les malheurs de l'état*, leur dit le chancelier *de l'Hôpital*, *n'imitons pas* Caton, *à qui* Cicéron *reprochoit d'opiner au ſein de la corruption, comme il eût fait dans les temps vertueux de la république.* Par cet édit, il fut permis aux Calviniſtes d'avoir des temples dans les fauxbourgs de toutes les villes. Nul magiſtrat n'étoit autoriſé à les inquiéter; au contraire, on devoit leur prêter main forte contre toute inſulte; mais auſſi ils devoient reſtituer les égliſes, les maiſons, les terres, les dixmes dont ils s'étoient emparés; & on leur enjoignoit de donner en tout l'exemple de la ſoumiſſion aux lois, en leur permettant de ſervir Dieu ſelon leur conſcience. On avoit cru par des moyens modérés pacifier les troubles, & le royaume fut en feu. Un autre évènement hâta la guerre civile. Le duc de *Guiſe*, en paſſant près de Vaſſi en Champagne, trouva des Calviniſtes qui chantoient leurs pſeaumes dans une grange. Une partie de ſes gens les inſultèrent. On commence à ſe battre. *Guiſe* accourut pour appaiſer le tumulte: il eſt frappé d'une pierre; ſes gens furieux tuent ſoixante perſonnes. Ce maſſacre, fort exagéré par le bruit public, fut le ſignal de la révolte. *Condé*, déclaré peu de temps après chef & protecteur des Proteſtans, ſurprit Orléans, devenu le boulevart de l'héréſie. Les Huguenots, à ſon exemple, ſe rendirent maîtres de Rouen & de pluſieurs villes. Le duc de *Guiſe* les vainquit à Dreux le 15 décembre 1562. Les généraux des deux armées furent faits priſonniers: c'étoit le prince de *Condé* & le connétable de *Montmorenci*, qui commandoient. *Guiſe*

gagna la bataille, quoiqu'il ne commandât qu'en ſecond. Du champ de victoire de Dreux, il alla aſſiéger Orléans. Il étoit prêt a y entrer, lorſque *Poltrot*, huguenot fanatique, l'aſſaſſina en 1563. La même année *Charles IX* fut déclaré majeur à 13 ans & un jour, au parlement de Rouen, après la priſe du Havre ſur les Anglois, ennemis de la France & amis des Huguenots. La paix fut conclue l'année ſuivante avec l'Angleterre. *Charles*, après l'avoir jurée, partit pour faire la viſite de ſon royaume. A Bayonne il eut une entrevue avec *Iſabelle* d'Eſpagne, ſa ſœur, femme *de Philippe II.* La préſence du roi ne pacifia pas les troubles dans les différentes provinces. Les Huguenots, animés par *Condé* & par *Coligni*, voulurent ſe ſaiſir de ſa perſonne à la fin de ſeptembre 1567. Le roi qui étoit dans le centre d'un corps de Suiſſes, & marchoit en bataille au milieu d'eux, loin de ſe rebuter du mauvais temps, & de la fatigue qu'il eut à eſſuyer, les anima lui-même : *Courage*, leur dit-il, *mes amis ! j'aime mieux mourir libre & roi avec vous, que vivre captif.* Le roi qui partit précipitamment la nuit du 28 au 29 ſeptembre, n'arriva qu'à cinq heures du ſoir à Paris, & fut quinze ou ſeize heures à cheval & ſans manger. Rien ne l'aigrit tant contre les Calviniſtes, que cette entrepriſe. Il ne l'oublia jamais. Il eſt à préſumer qu'elle fut cauſe de la haine mortelle qu'il conçut contre l'amiral de *Coligni*. Le connétable de *Montmorenci*, non moins irrité que le roi, gagna la bataille de Saint-Denys, le 10 novembre 1567, & mourut de ſes bleſſures. Le duc d'*Anjou*, depuis *Henri III*, ſe mit bientôt après à la tête de l'armée royale. Ce prince, général heureux, quoique roi foible dans la ſuite, fut vainqueur, le 13 mars 1569, de *Condé* dans la bataille de Jarnac, & de *Coligni*, le 3 octobre ſuivant, dans celle de Montcontour. L'éclat de ces deux journées inſpira à *Charles IX* une vive jalouſie contre le duc d'*Anjou* ſon frère. Après la mort d'*Anne de Montmorenci*, la reine-mère demanda, pour le duc d'*Anjou*, la dignité de connétable. Le roi pénétrant ſes vues, qui étoient de donner à ce prince de nouvelles occaſions de ſe ſignaler, lui répondit : *Tout jeune que je ſuis, je me ſens aſſez fort pour porter mon épée ; & quand cela ne ſeroit pas, mon frère, plus jeune que moi, ſeroit-il propre à s'en charger ?...* Une paix avantageuſe aux Proteſtans, vint finir cette guerre ſanglante, & ſervit de préparatif à de nouveaux carnages. Les avantages accordés aux Huguenots, donnèrent des ſoupçons aux chefs de ce parti. *Charles*, élevé dans la perfidie par le maréchal de *Retz* & par *Catherine* ſa mère, diſſipa tout ombrage, en donnant ſa ſœur en mariage au jeune *Henri*, roi de Navarre. Ces apparences ſéduiſantes cachoient le complot le plus affreux. Le dimanche 24 août 1572, jour de *Saint-Barthélemi*, toutes les maiſons des Proteſtans furent forcées en même temps. Hommes, femmes, enfans, les *Guiſes* maſſacrèrent tout ſans diſtinction. *Coligni*, *Voyez* ce mot, n° III. fut aſſaſſiné par *Beſme*. Son corps, ſéparé de ſa tête, fut pendu par les pieds au gibet de Montfaucon. *Charles IX*, qui pendant le maſſacre avoit animé les meurtriers, voulut encore aller jouir de ce ſpectacle horrible. Un de ſes courtiſans l'avertiſſant de ſe retirer, parce que le cadavre ſentoit mauvais, il lui répondit par ces mots de

Vitellius : « *Le corps d'un ennemi mort ſent toujours bon.* » *Voyez* LIGNEROLES & HENNUYER. « Le maſſacre dura ſept jours, dit l'abbé *Pluquet*. Durant ce temps, il fut tué plus de cinq mille perſonnes dans Paris, entr'autres cinq à ſix cents gentilhommes. On n'épargna ni les vieillards, ni les enfans, ni les femmes enceintes; les uns furent poignardés, les autres tués à coups d'épées & d'arquebuſes, précipités par les fenêtres, aſſommés à coups de crocs, de maillets ou de léviers : le détail de la cruauté des Catholiques, fait frémir tout lecteur en qui l'humanité n'eſt pas abſolument éteinte. » — Comme les ordres expédiés pour les maſſacrer, avoient couru par toute la France, dit *Boſſuet*, ils firent d'étranges effets, principalement à Rouen, à Lyon, à Toulouſe. Cinq conſeillers du Parlement de cette dernière ville, furent pendus en robes rouges : vingt à trente mille hommes furent égorgés en divers endroits, & on voyoit les rivières traîner avec les corps morts, l'horreur & l'infection dans tous les pays qu'elles arroſoient. (BOSSUET, *abrégé de l'Hiſtoire de France.*) *Voyez* auſſi V. CATHERINE *de Médicis*. Il y eut plus de deux mille Proteſtans d'égorgés à Lyon. Le bourreau de cette ville, à qui le gouverneur ordonna d'en aller expédier quelques-uns qui étoient dans les priſons, répondit : *Qu'il ne travailloit que judiciairement.* « Voilà l'homme le plus vil par ſon état, dit un écrivain d'eſprit, qui a plus d'honneur qu'une reine & ſon conſeil. » Cette boucherie, pour laquelle *Grégoire XII* fit une proceſſion à Rome, parce qu'il la regardoit fauſſement comme la fin des guerres civiles, porta la rage de la vengeance au cœur des Proteſtans, déjà aſſez animés par la fureur du fanatiſme. Ils ne voulurent point laiſſer reprendre les places de ſûreté, qu'on leur avoit accordées. Montauban leva l'étendard d'une nouvelle révolte. La Rochelle l'imita. Le duc d'*Anjou*, qui en fit le ſiége, y perdit preſque toute ſon armée; & les Huguenots, malgré la Saint-Barthélemi, & les victoires de Jarnac & de Montcontour, furent toujours formidables. *Charles*, depuis la barbarie qu'il avoit approuvée & excitée, paroiſſoit tout changé. Son ſang couloit à travers les pores de ſa peau : maladie regardée par quelques-uns comme un effet de la vengeance divine, & qui l'emporta à 24 ans, le 30 mai 1574. *Je me conſole*, dit-il avant de mourir, *de n'avoir point de fils; ce ne ſeroit qu'un enfant.* Il ſe repentit d'avoir régné, & encore plus d'avoir laiſſé régner des hommes violens ſous ſon nom. Pendant ſa dernière maladie, l'affreuſe journée de la Saint-Barthélemi fut ſans ceſſe préſente à ſa mémoire. Il marquoit, par ſes tranſports & par ſes larmes, le regret qu'il en reſſentoit. *Ambroiſe*, avoit-il dit quelques jours auparavant à ſon chirurgien, *je ne ſais ce qui m'eſt ſurvenu depuis deux ou trois jours; mais je me trouve l'eſprit & le corps tout auſſi émus que ſi j'avois la fièvre. Il me ſemble, à tout moment, ſoit que je veille, ſoit que je dorme, que ces corps maſſacrés ſe préſentent à moi la face hideuſe & couverte de ſang. Je voudrois bien qu'on n'y eût pas compris les foibles & les innocens.* Pierre *Matthieu* le repréſente ayant la taille haute, maigre & effilée, les épaules courbées, les jambes grêles, le viſage pâle, les yeux hagards & la phyſionomie farouche. Ce roi ſanguinaire aimoit pourtant les lettres & les

beaux-arts, qui auroient dû adoucir la férocité de ſon ame. Il reſte encore des vers de lui, qui ne ſont pas ſans mérite pour ſon temps. Dans un moment d'humeur, il fit cet impromptu :

François Ier *prédit ce point,*
Que ceux de la maiſon de Guiſe
Mettroient ſes enfans en pourpoint,
Et ſon pauvre peuple en chemiſe.

Il aimoit les poëtes, quoiqu'il ne ne les eſtimât pas. On aſſure qu'il diſoit d'eux, " qu'*il falloit les traiter comme les bons chevaux, les bien nourrir & ne les pas raſſaſier.* " Il apprécioit leurs éloges ſuivant leur juſte valeur. Un poëte lui ayant préſenté des vers ſur les victoires de Jarnac & de Montcontour, où il louoit ſa valeur : *Ne faites rien pour moi*, lui dit-il ; *toutes ces louanges ne ſont que menſonge & flatterie, puiſque je ne les ai pas méritées. Adreſſ.-les au duc d'*Anjou *qui vous taille tous les jours de la beſogne.* Son plus grand plaiſir étoit la chaſſe, à laquelle il ſe livroit avec une ſorte d'emportement, parce qu'on lui ôta l'occaſion de ſignaler ailleurs ſon courage. En rêve, il appeloit ſes chiens par leur nom l'un après l'autre. Il ſe plaiſoit auſſi à forger & à battre le fer. Son activité étoit extrême ; il appeloit les maiſons *les tombeaux des vivans.* Il ne tourna pas cette grande vivacité du côté des affaires ; car c'eſt depuis lui que les ſecrétaires d'état ont ſigné pour le roi. *Villeroi* lui ayant préſenté pluſieurs fois des dépêches à ſigner dans le temps qu'il alloit jouer à la paume : *Signez, mon père*, lui dit-il, *ſignez pour moi.* — *Eh bien, mon maître*, reprit Villeroi, *puiſque vous me le commandez, je ſignerai.* C'eſt encore ſous ce règne de ſang que furent faites nos lois les plus ſages, & les ordonnances les plus ſalutaires à l'ordre public, par les ſoins de l'immortel chancelier *de l'Hôpital.* Ce grand homme donna pour deviſe au roi deux colonnes, avec ces mots : *Pietate & Justitia.* Quelle deviſe pour l'auteur de la Saint-Barthelemi ! *Charles* s'étoit exercé ſur les bêtes à verſer le ſang de ſes ſujets. Un de ſes plaiſirs étoit d'abattre d'un ſeul coup la tête des ânes & des cochons qu'il rencontroit en allant à la chaſſe. *Lanſac*, un de ſes favoris, l'ayant trouvé l'épée à la main contre ſon mulet, lui demanda gravement : " Quelle querelle eſt donc ſurvenue entre Sa Majeſté très-Chrétienne & mon mulet ? " En 1790, on a mis au théâtre une tragédie de *Charles IX*, où les horreurs de la Saint-Barthélemi ſont retracées. On a de ce monarque un ouvrage que *Villeroi* publia en 1625, ſous ce titre : *Chaſſe Royale compoſée par Charles IX*, in-8.° C'eſt la première & ſeule édition. Ce prince ne laiſſa pas d'enfans d'*Eliſabeth* d'Autriche ſon épouſe ; mais il eut de *Marie Touchet*, *Charles* duc d'Angoulême. *Voyez* AYMAR, n.° II. — & VI. ÉLISABETH.

Empereurs.

X. CHARLES le *Gros*, fils de *Louis le Germanique*, roi de Suabe en 876, fut élu roi d'Italie & empereur en 881 ; mais on le deſtitua dans une diète tenue auprès de Mayence en 887, par les François & les Allemands. Il avoit réuni ſur ſa tête toutes les couronnes de *Charlemagne.* Il parut d'abord aſſez fort pour les porter ; mais ſa foibleſſe ſe fit bientôt connoître. Il fut mépriſé par ſes ſujets & par l'impératrice *Richarde*, qu'on accuſoit d'un commerce ſecret avec *Luidward*, évêque de Verceil, ſon premier miniſtre. Ce prélat, chaſſé

de la cour par *Charles*, ſe retira auprès d'*Arnoul* ſon neveu, duc de Carinthie, & l'anima tellement contre l'empereur, qu'il fut le premier mobile de la deſtitution de ce prince, dont il devint le ſucceſſeur. L'empereur dépoſé, réduit à demander ſa ſubſiſtance à *Arnoul* ſon rival, mourut de chagrin auprès de Conſtance, le 13 janvier 888.

XI. CHARLES IV, fils de *Jean de Luxembourg*, & petit-fils de l'empereur *Henri VII*, monta ſur le trône impérial, en 1347. Son regne eſt célèbre par la fameuſe Bulle d'OR, donnée dans la diète de Nuremberg en 1356; *Barthole* la compoſa. Le ſtyle de cette charte ſe reſſent de la barbarie du ſiècle. On commence par apoſtropher les ſept péchés mortels. On y prouve la néceſſité de ſept électeurs, par les ſept dons du Saint-Eſprit, & par le chandelier à ſept branches. Par cette loi fondamentale, on fixe 1.° Le nombre des électeurs à ſept. 2.° On aſſigne à chacun d'eux une grande charge de la couronne. 3.° On règle le cérémonial de l'élection & du couronnement. 4.° On établit deux vicariats. 5.° Les électorats ſont déclarés indiviſibles. 6.° On confirme aux électeurs tous les droits de la ſouveraineté, appelée ſupériorité territoriale. 7.° Le roi de Bohême eſt placé à la tête des électeurs ſéculiers. Cette loi de l'Empire, conſervée à Frankfort, & écrite ſur du vélin très-mal propre, en très-mauvais latin, avec un grand ſceau ou bulle d'or au bas, fut preſque achevée à Nuremberg. On y mit la dernière main à Metz aux fêtes de Noël. *Charles IV*, s'imaginant que ce parchemin l'établiſſoit le roi des rois, ſe fit ſervir dans une cour plénière en prince qui l'auroit été. Le duc de *Luxembourg* & de *Brabant* lui donna à boire; le duc de *Saxe*, grand-maréchal, parut avec une meſure d'argent pleine d'avoine, qu'il prit dans un gros tas devant la ſalle à manger. L'électeur de *Brandebourg* donna à laver à l'Empereur & à l'Impératrice, & le comte *Palatin* poſa les plats ſur la table. *Charles IV* gouvernant l'Empire depuis plus de trente ans, fit élire ſon fils *Wenceſlas* roi des Romains, quoiqu'il n eût que quinze ans & qu'il fût foible de corps & d'eſprit, moyennant cent mille ducats d'or qu'il donna à chacun des électeurs. Il voulut, ſur la fin de ſes jours, revoir la cour de France. Il avoit été élevé ſous le règne de *Charles* le *Bel*; il s'étoit trouvé à la bataille de Creſſy: & il étoit attaché au roi *Jean* ſon beau-frère, & à *Charles V* ſon neveu. Il écrivit en 1377 à ce prince, que « ſe ſentant déjà vieux & caſſé par les douleurs de la goutte, il ſouhaitoit de le voir encore une fois avant que de mourir. » Le roi fit tout préparer pour ſa réception. On lui fit des entrées magnifiques dans toutes les villes; mais on prit garde de ne lui rendre aucun des honneurs que les ſujets rendent à leur ſouverain. On ſe ſouvenoit des prétentions chimériques de ſouveraineté que quelques empereurs, & entr'autres *Henri IV*, avoient eues ſur tous les royaumes chrétiens. On ne lui préſenta pas le poële, on ne ſonna pas les cloches, & ceux qui le haranguèrent, ne manquèrent pas de lui dire que c'étoit par ordre du roi. *Charles*, très-ſatisfait de l'accueil que lui fit *Charles V*, retourna dans ſes États, & mourut le 29 novembre 1378, à Prague, dont il avoit fondé l'univerſité en 1361. Il introduiſit, autant qu'il put, en Allemagne, les lois & les coutumes de France, où il avoit été élevé. Il aima encore plus ſa

famille, que l'Allemagne. On diſoit même, que « comme il l'avoit ruinée pour acquérir l'Empire, il ruina enſuite l'Empire pour remettre ſa maiſon. » Il en fit garder les tréſors & les ornemens dans un de ſes châteaux de Bohême. Son ſiècle, ſuperſtitieux & barbare, ſe prévenoit toujours pour celui qui avoit ces ornemens à ſa diſpoſition. *Charles* étoit même ſi perſuadé qu'il perpétueroit de cette manière la couronne impériale dans ſa famille, qu'il fit graver les armes de Bohême ſur le pommeau de l'épée de *Charlemagne*. *Charles IV* aimoit & cultivoit les lettres. Il parloit cinq langues. Mais il joignoit à une ame foible un eſprit vain, & un cœur intéreſſé & avide. L'empereur *Maximilien* ne l'appeloit que *la peſte de l'Empire*, & ce mot peint ſes talens politiques & ſon adminiſtration. *Charles IV* avoit été marié quatre fois. 1.° A *Blanche*, ſœur de *Philippe VI*, roi de France, morte en 1347, après vingt ans de mariage. 2.° A *Anne*, fille du comte Palatin du Rhin, morte en 1352. 3.° Sa troiſième femme fut *Anne*, fille du duc de Jaure dans la baſſe Siléſie, qui mit au monde *Venceſlas* ſon ſucceſſeur. 4.° Il donna ſa main à *Élizabeth*, fille du duc de Poméranie, de laquelle il eut les princes *Sigiſmond* & *Jean*. Il laiſſa auſſi de ſes trois derniers mariages dix filles, toutes très-bien mariées. Par ſon teſtament, il donna la Bohême à *Venceſlas*, le Brandebourg à *Sigiſmond*, & deux duchés dans la Siléſie à *Jean* ſon troiſième fils. On a de lui de bons *Mémoires ſur ſa vie*. C'eſt au commencement de ſon règne qu'on doit placer l'invention des armes à feu, par *Berthold Schwartz*, Franciſcain de Fribourg en Briſgaw.

XII. CHARLES V, dit communément CHARLES-QUINT, étoit le fils aîné de *Philippe* archiduc d'Autriche, fils de l'empereur *Maximilien*, & de *Jeanne* de Caſtille, fille unique de *Ferdinand* & d'*Iſabelle*. Il naquit à Gand, le 25 février 1500, jour de *S. Matthias*; ce qui fit dire à ſon aïeule que *le ſort étoit tombé ſur Matthias*, eſpèce de prédiction qui ſe vérifia dans la ſuite. Archiduc après la mort de ſon père en 1506, déclaré roi d'Eſpagne en 1516, il fut empereur deux ans après, à la mort de *Maximilien*, ſon grand-père. *François I*, roi de France, lui diſputa l'empire par ſes intrigues & ſon argent. *Charles*, qui ſe ſervit des mêmes armes, & dont la jeuneſſe donnoit moins d'ombrage aux électeurs que la valeur de ſon rival, l'emporta ſur lui. Cette rivalité alluma la guerre entre la France & l'Empire, en 1521. L'Italie en fut principalement le théâtre. Elle avoit commencé en Eſpagne, elle fut bientôt dans le Milanois. *Charles-Quint* s'en empara, & en chaſſa *Lautrec*. Il ne reſta à *François I* que Crémone & Lodi; Gênes, qui tenoit encore pour les François, leur fut bientôt enlevée par les Impériaux. *Charles* ligué avec *Henri VIII*, roi d'Angleterre, pour porter des coups plus ſûrs à la France, tenta d'en corrompre les généraux. Il promet *Eléonore* ſa ſœur, au connétable de *Bourbon*, & *Bourbon* le ſert contre ſa patrie. *Adrien VI*, Florence & Veniſe ſe joignent à lui. Son armée, conduite par *Bourbon*, entre en France, fait le ſiége de Marſeille, le lève, & revient en Italie en 1524. La même année, les François, commandés par *Bonnivet*, ſont battus à Biagras, & perdent le chevalier *Bayard*, qui ſeul valoit une ar-

mée. L'année d'après ſe donna la fameuſe bataille de Pavie, le 24 février 1525, où *François I* fut pris. *Charles-Quint*, alors à Madrid, reçut ſon priſonnier, & diſſimula ſa joie. Il pouſſa la feinte juſqu'à défendre les marques de l'allégreſſe publique. *Les Chrétiens*, dit-il, *ne doivent ſe réjouir que des victoires qu'ils remportent ſur les Infidèles.... François I* étant tombé malade, *Charles* le tranquilliſa par la promeſſe d'une liberté prompte, & n'en différa pas moins l'exécution de ſa promeſſe. « La priſe d'un roi, d'un héros, qui devoit faire naître de ſi grandes révolutions, ne produiſit guères, dit un hiſtorien célèbre, qu'une rançon, des reproches, des démentis, des défis ſolennels & inutiles. Au lieu d'attaquer la France immédiatement après la bataille de Pavie, il chicana en Eſpagne avec *François I*, ſur les conditions de ſa liberté. » *Voyez* l'article BURGENSIS. Le roi de France, à qui ſes malheurs & l'humeur conquérante de ſon adverſaire avoient donné des amis, eut pour lui *Clément VII*, le roi d'Angleterre, les Florentins, les Vénitiens & les Suiſſes. *Bourbon* marche contre Rome en 1527, & y eſt tué; mais le prince d'*Orange* prend ſa place: Rome eſt pillée & ſaccagée. Le pape, réfugié au château Saint-Ange, eſt fait priſonnier; & l'empereur, qui auroit pu le mettre en liberté par une ſimple lettre, ordonne des proceſſions & des prières pour demander à Dieu ſa délivrance. Cette comédie dura juſqu'à ce que *Clément VII* eût acheté ſa liberté. Un traité conclu le 5 août 1529, à Cambrai, appelé le *Traité des Dames*, entre *Marguerite de Savoie*, tante de *Charles-Quint*, & *Louiſe de Savoie*, mère de *François I*, concilia ces deux monarques. *Charles* s'accommoda auſſi avec les Vénitiens, & donna la paix à *Sforce* & à ſes autres ennemis. Tranquille en Europe en 1535, il paſſa en Afrique avec une armée de plus de cinquante mille hommes, & commença ſes opérations par le ſiége de la Goulette. L'expérience lui ayant appris que les ſuccès ſuivoient la vigilance, il viſitoit ſouvent ſon camp. Une nuit, faiſant ſemblant de venir du côté des ennemis, il s'approche d'une ſentinelle, qui cria ſuivant l'uſage: *Qui va là? Charles* lui répondit en contrefaiſant ſa voix: *Tais-toi, je ferai ta fortune.* La ſentinelle, le prenant pour un ennemi, lui tira un coup de fuſil, qui heureuſement fut mal ajuſté. *Charles* fit auſſitôt un cri, qui le fit reconnoître. *Voyez* auſſi TAMAIO. Après la priſe de la Goulette, il défait le fameux amiral *Barberouſſe*, entre victorieux dans Tunis, rend la liberté à vingt-deux mille eſclaves Chrétiens, & rétablit *Muley-Haſcen* ſur ſon trône. *Voy.* AYSA. Comme il pouvoit être à toute heure dans le cas de donner ou de recevoir bataille, il marchoit toujours en avant au milieu des enfans perdus. Le marquis *du Guaſt* eſt obligé de lui dire: *Comme général, je vous ordonne de vous placer au centre de l'armée & avec les enſeignes... Charles*, pour ne pas affoiblir la diſcipline militaire qu'il avoit établie, obéit ſans murmure. La paix de Cambrai, en pacifiant la France & l'Eſpagne, n'avoit pas rapproché le cœur des deux rois. *Charles-Quint* entre en Provence en 1536, avec cinquante mille hommes, s'avance juſqu'à Marſeille, met le ſiége devant Arles, & fait ravager en même-temps la Champagne & la Picardie. Contraint de ſe retirer après avoir

perdu preſque toute ſon armée, il penſe à la paix. On conclut une trève de dix ans à Nice, en 1538. Il s'étoit cru ſi aſſuré du ſuccès, qu'il avoit dit à *Pierre de la Baume*, qui le prioit de le rétablir ſur ſon ſiége de Genève, dont il avoit été chaſſé par les Calviniſtes : *M. l'Evêque, quand j'aurai conquis la France pour moi, je prendrai Genève pour vous... Charles* ſe trompa, & apprit à mieux connoître les François. Avant cette expédition, ce prince demandant un jour à un gentilhomme François, qui étoit parmi ſes priſonniers, combien il y avoit de journées d'une place de Provence où il étoit, juſqu'à Paris ? ce gentilhomme lui répondit : *Si par journées vous entendez des batailles, il peut y en avoir ſeize, à moins que vous ne ſoyez battu dès la première...* En 1539, les Gantois s'étant révoltés, l'empereur, qui vouloit calmer cet orage naiſſant, obtint de *François I* la permiſſion de paſſer par la France. Toutes les hiſtoires font mention de la pompe & de la magnificence avec laquelle il fut reçu. La politique pouvoit profiter des circonſtances, pour faire révoquer le traité de Madrid ſi onéreux à la France ; mais la franchiſe généreuſe de *François I*, étoit un sûr garant pour *Charles*. *Voy.* TRIBOULET. Le roi de France pourtant ne diſſimula pas le parti que de lâches courtiſans lui ſuggéroient : « Voilà une dame, lui dit-il un jour en lui montrant la ducheſſe d'*Etampes*, qui me conſeille de ne point vous laiſſer ſortir de Paris, que vous n'ayez révoqué le traité de Madrid. » *Si le conſeil eſt bon*, répondit *Charles* un peu déconcerté, *il faut le ſuivre.* Mais ce prince, craignant que la généroſité de *François* ne cédât enfin aux inſtances de ſa maîtreſſe, crut devoir la mettre dans ſes intérêts. Le ſoir même, comme il alloit ſe mettre à table & qu'il ſe lavoit les mains, il feignit de laiſſer tomber aux pieds de la ducheſſe un anneau de très-grand prix qu'il portoit au doigt ; cette dame l'ayant ramaſſé, le préſenta à l'empereur, mais celui-ci lui dit : « Je vois bien que cet anneau veut changer de maître, & je vous prie de le garder. » Dès ce moment, la ducheſſe changea de langage, & affermit *François premier* dans ſa noble réſolution de ne point violer les droits de l'hoſpitalité. Un chevalier Eſpagnol lui avoit déjà dit, que ſi les François ne le retenoient priſonnier, ils ſeroient bien foibles ou bien aveugles. *Ils ſont l'un & l'autre*, lui répondit l'empereur ; *& c'eſt ſur cela que je me fie.* Il auroit pu répondre avec plus de vérité : *Ils ſont généreux, & c'eſt ce qui me tranquilliſe.* *Charles-Quint* reſta ſix jours à Paris. *Charles* ayant remédié à la révolte des Pays-Bas, où il s'étoit rendu, diſoit-il, *comme roi & juge, le ſceptre & l'épée à la main*, médita en 1541 la conquête d'Alger. Le vieux *André Doria* n'approuvoit point ce projet haſardeux. *Mon père*, lui dit l'empereur, *ſoixante-douze ans de vie à vous, & vingt-deux ans d'empire à moi, doivent nous ſuffire. S'il faut périr, périſſons.* Il fallut partir ; l'expédition fut malheureuſe, comme tous les gens ſenſés l'avoient prévu... *Charles* avoit promis l'inveſtiture du Milanois à *François*, pour un de ſes fils ; ſorti de France, il oublia ſa promeſſe, ce qui ralluma la guerre en 1542. Il ſe ligua avec l'Angleterre contre les François ; mais ſes entrepriſes eurent peu de ſuccès. Son armée fut défaite à Cériſoles, & la paix conclue à Crépi en 1545. Quelques années auparavant il avoit

paſſé en Afrique contre *Barberouſſe*, & en étoit revenu ſans gloire. *Charles-Quint* n'eut pas un caractère moins diſſimulé dans les querelles du Luthéraniſme, que dans ſes guerres contre *François I* & *Clément VII*. Il oppoſa, à la confeſſion d'Ausbourg & à la ligue offenſive & défenſive de Smalkade, des troupes & des édits; mais il n'accorda pas moins la liberté de conſcience juſqu'à la tenue du concile général. Il eſt vrai qu'il avoit de puiſſans adverſaires; ni la victoire qu'il remporta à Mulberg, ſur l'armée des confédérés, en 1547, ni la détention de l'électeur de Saxe & du landgrave de Heſſe, ne firent point quitter les armes aux Proteſtans. Il publia, l'année d'après, le grand *Interim* dans la diète d'Ausbourg: formulaire de foi, catholique pour le dogme, favorable aux hérétiques pour la diſcipline. On permettoit la coupe aux laïcs & le mariage aux prêtres. Ce tempérament ne ſatisfit perſonne. *Maurice* électeur de Saxe, & *Joachim* électeur de Brandebourg, toujours ſes ennemis ligués avec *Henri II*, le forcèrent, en 1552, de ſigner la paix de Paſſaw. Ce traité portoit que l'*Interim* ſeroit caſſé & annullé; que l'empereur termineroit à l'amiable dans une diète les diſputes ſur la religion; & que les Proteſtans jouiroient, en attendant, d'une pleine liberté de conſcience. *Charles-Quint* ne fut pas plus heureux devant Metz, défendu par le duc de *Guiſe*: un ſtratagême ſauva la ville, & ruina ſon armée, compoſée de toutes les forces de l'Empire. Ce fut l'une des plus grandes peines de ſa vie. Forcé de lever le ſiége, & conſidérant l'aſcendant que le jeune roi *Henri II* prenoit ſur lui, il s'écria: *Je vois bien que la fortune eſt une femme qui préfère les jeunes gens aux vieillards.* On frappa une médaille ſur cet événement. Elle offre un aigle attaché aux colonnes d'*Hercule*, qui ſont les armoiries d'Eſpagne, avec ces mots: *Non ultrà Metas*, qui ſignifioient également qu'on ne paſſoit point au-delà de ces bornes, ou au-delà de Metz. Il ſe vengea de ce malheur ſur Térouane, qu'il prit & raſa l'année ſuivante. La guerre duroit toujours ſur les frontières de la France & de l'Italie, avec beaucoup de ſuccès balancés. *Paul IV* alloit ſe joindre à la France. *Charles-Quint*, vieilli par ſes maladies, aigri par les proſpérités de ſes ennemis & par ſes revers, ſe propoſe de finir ſa vie, juſques-là tumultueuſe, dans un monaſtère. Il fait élire roi des Romains ſon frère *Ferdinand*, & lui cède l'empire le 7 ſeptembre 1556, après s'être démis l'année d'auparavant, le 25 octobre 1555, de la couronne d'Eſpagne, en faveur de *Philippe* ſon fils. *Je fais*, lui dit-il dans la cérémonie de cette ceſſion, *une choſe dont l'antiquité fournit peu d'exemples, & qui n'aura pas beaucoup d'imitateurs dans la poſtérité... Si vous fuſſiez*, ajouta-t-il, *entré par ma mort en poſſeſſion de tant de provinces, j'aurois ſans doute mérité quelque choſe pour vous avoir laiſſé un ſi vaſte héritage. Mais puiſque je vous en fais jouir d'avance, je vous demande que vous donniez au ſoin des affaires & à l'amour de vos peuples, ce que vous devez à un père qui vous chérit.* Il avoit avoué peu de temps avant, que ſes plus grandes proſpérités avoient été mêlées de tant de chagrins, qu'il n'avoit jamais goûté de véritable contentement. Déterminé à diſparoître de deſſus la ſcene du monde, il s'embarqua en Zélande, ayant à ſa ſuite plus de quarante vaiſſeaux. Un vent favorable le conduiſit en Eſpagne, & il aborda

Laredo, port de Biſcaie, où il fut reçu par le grand connétable de Biſcaie, qui vint au-devant de lui avec beaucoup de ſeigneurs. A peine ce prince fut-il deſcendu de ſon vaiſſeau, qu'une tempête qui s'éleva ſubitement au port, en éloigna la flotte, & coula à fond le navire impérial. Auſſitôt que *Charles* eut touché le rivage, il ſe mit à genoux, & collant ſa bouche ſur la terre, il dit : « qu'il baiſoit avec reſpect cette mère commune de tous les hommes ; & que comme autrefois il étoit ſorti tout nu du ſein de ſa mère, il retournoit nu, volontairement & ſans aucune contrainte, dans le ſein de cette autre mère. » Il ſe retira à Saint-Juſte, monaſtère ſitué dans un vallon agréable, ſur les frontières de Caſtille & de Portugal. La promenade, la culture des fleurs, les expériences de mécanique, les offices, les autres exercices clauſtraux, remplirent tout ſon temps ſur ce nouveau théâtre. Tous les vendredis de carême il ſe donnoit la diſcipline avec la communauté. Un matin qu'il éveilloit à ſon tour les religieux, il ſecoua fortement un novice, enſéveli dans un profond ſommeil ; le jeune homme, ſe levant à regret, lui dit d'un ton chagrin : *C'étoit bien aſſez que vous euſſiez troublé le monde, ſans venir encore troubler ceux qui en ſont ſortis !* Un bouffon nommé *Pédro*, lui ayant paru étonné de ce qu'il le ſaluoit, & lui ayant dit : *Voulez-vous me prouver que vous n'êtes plus Empereur ?* — *Non*, lui répondit *Charles ; mais je n'ai plus rien à te donner, que cette marque de courtoiſie...* On a prétendu que, dans ſa retraite, il regretta le trône, parce que le vulgaire ne peut ſe perſuader qu'on puiſſe abandonner ſans regret, ce que les ambitieux deſirent avec fureur. Ce qu'il y a de sûr, c'eſt que le cardinal de *Granvelle* diſant à *Philippe II : Il y a aujourd'hui un an que l'Empereur s'eſt démis de tous ſes états* ; ce prince lui répondit : *Il y a auſſi aujourd'hui un an qu'il s'en repent.* Mais cette réponſe prouve ſeulement que l'ambitieux *Philippe II* n'imaginoit pas que ſon pere pût avoir oublié le théâtre où il avoit joué un ſi grand rôle. Quelques hiſtoriens, tels que *Brantôme*, n'ont pas mieux jugé de *Charles-Quint* en diſant qu'il n'avoit quitte la couronne que pour avoir la tiare. Ce deſſein chimérique n'entra jamais dans ſa tête. (*Voyez* CARRANZA ; & I. BOURBEILLES *vers la fin.*) *Charles-Quint* finit ſon perſonnage par une ſcene ſingulière. Il fit célébrer ſes obſèques pendant ſa vie, ſe mit en poſture de mort dans un cercueil, entendit faire pour lui-même toutes les prières qu'on adreſſe à Dieu pour ceux qui ne ſont plus, & ne ſortit de ſa bière que pour ſe mettre dans un lit : (*Voyez* ESCALQUENS.) Une fièvre violente, qui le ſaiſit la nuit d'après cette comédie funèbre, l'emporta le 21 ſeptembre 1558, âgé de près de 59 ans. *Charles-Quint* ne vouloit être ni loué, ni blâmé. Il appelloit ſes hiſtoriens *Paul-Jove* & *Sleidan*, ſes menteurs, parce que le premier avoit dit trop de bien de lui, & l'autre trop de mal. En l'enviſageant du côté de l'eſprit, du courage, de la politique, il méritoit des éloges. Perſonne ne ſut jamais mieux s'accommoder aux génies divers des peuples & des états. Grave en Eſpagne, prévenant dans les Pays-Bas, fier en Allemagne, ſimple avec le peuple, familier avec les militaires, poli avec les grands, ingénieux avec les gens-de-lettres,

aimable avec les femmes, compatiſſant avec les pauvres; il prenoit toutes les formes. En le conſidérant du côté de la modération dans les deſirs, de la droiture, de la franchiſe, de la probité, de la ſincérité, on ne ſait quelles épithètes lui donner. Reconnu généralement pour diſſimulé, il juroit toujours, *A fé de hombre de bien*, *Foi d'homme d'honneur*; & faiſoit ordinairement le contraire de ce qu'il juroit. *Machiavel* étoit un de ſes auteurs favoris. Ses traités étoient tous conçus avec cette ambiguité, qui affoiblit la réputation, ſans augmenter les états. Engageant les autres à s'ouvrir par l'air de confiance qu'il portoit, il ne s'ouvroit preſque jamais lui-même. Les Eſpagnols comparent ce prince à *Salomon* pour la ſageſſe, à *Céſar* pour le courage, à *Auguſte* pour le bonheur; & le reſte de l'Europe l'a comparé à *Annibal* pour la fidélité à tenir ſes promeſſes. (*) Il avoit cependant des qualités, qui dans la ſociété le rendoient aimable. Il aimoit à railler, & il ſouffroit la raillerie. Il ſe tenoit en garde contre la flatterie; & quand il recevoit à ſa cour quelque nouveau ſeigneur, il avoit l'habitude de le conduire dans ſon cabinet, & de lui dire: « Je vous donne avis que vous me plairez en me diſant la vérité, & que je ſuis ennemi né des flatteurs. » —Un de ſes courtiſans l'ayant un jour loué exceſſivement, en préſence de quelques ſeigneurs qui renchériſſoient encore: *Je vois bien*, dit-il, *que vous penſez à moi, même dans vos ſonges*.—Dans un village d'Aragon, où, ſelon l'uſage du pays, il y avoit un roi de Pâques, celui qui jouoit ce perſonnage, ſe préſenta à l'empereur & lui dit qu'il étoit roi: *Tant pis*, lui dit *Charles! vous avez pris là un dangereux emploi*.—On cite de lui pluſieurs traits de bonté. Dans un voyage à Bruxelles, ſes chevaux

(*) Un auteur nous a blâmés d'avoir peint *Charles-Quint* comme un prince qui connoiſſoit peu la droiture & la franchiſe. Sans lui citer les nombreux hiſtoriens qui ont parlé comme nous, il ſuffira de lui répondre par ce paſſage de l'abbé de *Condillac*. « Tout l'art de négocier, dans le 17e ſiècle, conſiſtoit à ſe tendre des piéges, à traiter avec mauvaiſe foi, & à former le projet de ſe ſervir d'un allié pour l'abandonner enſuite, ou pour l'écraſer. La diſſimulation & la fauſſeté étoient le ſublime de la politique, au point qu'on tiroit vanité d'être diſſimulé & faux. Tels étoient, ſur-tout, *Ferdinand* le Catholique, *Charles-Quint* & *Philippe II*. Il y a des hiſtoriens qui les en louent. Vous voyez que, ſi les princes ſont quelquefois aſſez aveugles pour croire qu'un vice eſt une vertu en eux, les écrivains ſont ſouvent aſſez ſots & aſſez bas, pour donner à ce vice le nom de vertu. » (*Cours d'Hiſtoire*, tom. XIII, p. 221 & 222.) *Mably* dit que *Charles-Quint* n'étoit pas plus honnête homme que *Ferdinand*; mais qu'il mit plus d'honnêteté dans ſa politique, parce qu'il étoit plus habile, c'eſt-à-dire qu'il trompa, mais avec plus d'art. Nous ajouterons que le Père *Berthier*, qui doit être une autorité pour notre cenſeur, dit que dans la guerre ſurvenue, en 1543, entre *Charles-Quint* & *François I*, ce dernier prince auroit été aiſé à calmer, *s'il avoit eu en tête un adverſaire moins ambitieux & plus jaloux de garder ſa parole*. Nous n'avons donc été, dans l'article de CHARLES-QUINT, que les échos des hiſtoriens les plus ſages & les plus exacts.

écrasèrent une brebis. Le berger le fit aſſigner pour avoir un dédommagement, & le juge condamna l'empereur. Les courtiſans voulurent l'indiſpoſer contre ce magiſtrat; mais le prince ne leur répondit qu'en employant par la ſuite ce juge intègre dans des affaires importantes. —Un ſeigneur qui le ſuivoit ſeul à la chaſſe du ſanglier, s'étant bleſſé avec ſon couteau qui, ſuivant l'uſage de ce temps-là, étoit empoiſonné avec du ſuc de juſquiame. Le ſeul moyen d'arrêter le poiſon étoit de le ſucer. *Charles* n'héſita pas un inſtant, & malgré la réſiſtance du ſeigneur, il lui donna un prompt ſoulagement. —Il faiſoit, des petites querelles occaſionnées par le cérémonial, le cas qu'elles méritent. Deux dames s'étant vivement diſputé le pas à la porte d'une égliſe, il décida que *la plus folle paſſeroit la première.* —Les conſeils lâches des courtiſans le trouvèrent ſouvent inébranlable. Quelques ſeigneurs lui conſeilloient de ſe livrer à ſon penchant pour la femme d'un brave officier de ſon armée : *A Dieu ne plaiſe*, dit-il, *que j'offenſe l'honneur d'un homme, qui défend le mien l'épée à la main !...* Neuf voyages en Allemagne, dix aux pays-Bas, ſept en Italie, ſix en Eſpagne, quatre en France, deux en Angleterre, deux en Afrique, prouvent ſon inconcevable activité. Il connut les hommes, & le choix de ceux qu'il employoit fut une des principales cauſes de ſes ſuccès. Il apprécioit auſſi très-bien les différens états de la vie civile. *Les gens de qualité*, diſoit-il un jour, *me dépouillent, les gens de lettres m'inſtruiſent, les marchands m'enrichiſſent. Charles V* avoit épouſé ELISABETH, fille d'*Emmanuel* roi de Portugal, dont il eut : 1.° PHILIPPE II; 2.° JEANNE, mariée à *Jean* infant de Portugal; 3.° MARIE, épouſe de l'empereur *Maximilien II.* Ses enfans légitimés furent Don *JUAN d'Autriche*, & *MARGUERITE d'Autriche.* Les rois d'Eſpagne n'ont porté le titre de MAJESTÉ que depuis ſon avènement à l'empire. *Antoine de Vera* a donné ſa *Vie* en eſpagnol, qui a été traduite par *le Hayer. Léti* l'a écrite en italien, & on l'a traduite en françois, en 4 volumes in-12; mais on préfère l'*Hiſtoire* du même prince, écrite en anglois par *Robertſon*, & traduite en notre langue avec autant d'élégance que de fidélité, par *Suard*, Paris 1771, 2 vol. in-4.° & 6 vol. in-12. On ne peut lire l'hiſtoire de *Charles-Quint* avec indifférence, ſi l'on fait attention que pendant ſon règne les puiſſances de l'Europe formèrent un vaſte ſyſtême politique, où chacune prit un rang conſervé depuis avec autant de fiabilité, que peuvent le permettre des révolutions intérieures & des guerres étrangères. Les principes qui s'établirent alors entre les monarques, ont encore aujourd'hui des effets ſenſibles; puiſque les idées ſur l'équilibre du pouvoir, formées à cette époque influent encore ſur preſque toutes les grandes opérations des Cours. *Charles-Quint* avoit pris pour deviſe les cinq voyelles A, E; I, O, U, dont le ſens caché étoit, *Auſtriacorum Eſt Imperare Orbi Univerſo.*

XIII. CHARLES VI, cinquième fils de l'empereur *Léopold*, né le 1.er octobre 1685, déclaré archiduc en 1687, fut couronné empereur d'Allemagne en 1711. Il prit beaucoup de part à la guerre de la ſucceſſion d'Eſpagne, allumée dans les dernières années du règne de ſon père. *Léopold* le

fit proclamer à Vienne, en 1703, roi d'Eſpagne ſous le nom de *Charles III.* Il alla faire en cette qualité ſon entrée publique à Madrid, où il fut reconnu par une partie de la nation. Mais *Philippe V*, légitime héritier du trône, ayant reçu des troupes de France & le duc de *Vendôme* pour général, l'obligea de quitter ſa capitale & de ſe retirer en Catalogne, où il perdit tout à l'exception de Barcelone & de Tarragone. Ayant été élu empereur en 1711, il continua de faire la guerre par ſes généraux, dont le principal étoit le comte de *Staremberg*. La paix fut enfin ſignée à Raſtadt entre l'empereur & la France, le 6 mai 1714, & ratifiée par l'empire le 9 octobre ſuivant. Par ce traité & par celui de Bade qui le ſuivit le 7 ſeptembre 1714, les frontières de l'Allemagne furent remiſes ſur le pied du traité de Ryſwick. On céda à l'empereur les royaumes de Naples & de Sardaigne, les Pays-Bas, les duchés de Milan & de Mantoue. L'Allemagne, tranquille depuis cette paix, ne fut troublée que par la guerre de 1716 contre les Turcs. L'empereur ſe ligua avec les Vénitiens pour les repouſſer. Le prince *Eugène*, qui les avoit vaincus autrefois à Zentas fut encore vainqueur à Peterſwaradin. Temeſwar, la dernière place qu'ils poſſédaſſent en Hongrie, ſe rendit l'an 1716. Cette guerre finit par la paix de Paſſarowitz en 1718, qui donna à la maiſon impériale Temeſwar, Belgrade & tout le royaume de Servie. Les victoires remportées ſur les Ottomans n'empêchèrent pas le roi d'Eſpagne de recommencer la guerre contre l'empereur. Le cardinal *Alberoni*, alors premier miniſtre de cette monarchie, vouloit recouvrer les provinces démembrées par la paix d'Utrecht. Une flotte Eſpagnole débarque en Sardaigne, & en moins de huit jours chaſſe les Impériaux de tout le royaume. La quadruple alliance conclue à Londres le 2 août 1718, entre la grande-Bretagne, la France, l'Empereur & les États-généraux, fut occaſionnée par cette conquête. Elle avoit pour objet de maintenir les traités d'Utrecht & de Bade, & d'accommoder les affaires d'Italie. L'empereur ſatisfaiſoit *Philippe V*, en le reconnoiſſant roi d'Eſpagne, & en nommant Don *Carlos*, ſon fils aîné, ſucceſſeur éventuel des duchés de Parme, de Plaiſance & de Toſcane. L'empereur avoit la Sicile, au lieu de la Sardaigne. Le roi d'Eſpagne ayant rejeté ces conditions, la guerre continua avec des ſuccès inégaux, juſqu'à la diſgrace d'*Alberoni*. *Philippe V* accéda le 26 janvier 1720 à la quadruple alliance, & fit évacuer les iſles de Sicile & de Sardaigne. Le traité de Vienne, ſigné le 30 avril 1725, finit tout. *Charles* renonça à ſes prétentions ſur la monarchie Eſpagnole, & *Philippe* aux provinces qui en avoient été démembrées. La *Pragmatique Sanction*, qui avoit eſſuyé d'abord quelques contradictions, avoit été reçue l'année d'auparavant, comme une loi fondamentale. L'empereur, par ce réglement, appelloit à la ſucceſſion des états de la maiſon d'Autriche, au défaut d'enfans mâles, ſa fille aînée & ſes deſcendans; enſuite ſes autres filles & leurs deſcendans, ſelon le droit d'aîneſſe. *Charles VI*, heureux par ſes armes & par ſes traités, auroit pu l'être plus longtemps, s'il n'eût travaillé à exclure le roi *Staniſlas* du trône de Pologne. *Auguſte II* étant mort en 1733, *Charles VI* fit élire *Fré-*

ric-Auguſte, fils du feu roi, & appuya ſon élection par ſes armées & par celles de Ruſſie. Cette démarche alluma la guerre. L'Eſpagne, la France, la Sardaigne la lui déclarèrent. Les François prirent Kell, Trèves, Tarbach, Philisbourg. Le roi de Sardaigne, à la tête des armées Françoiſe & Eſpagnole, s'empara en peu de temps de tout le duché de Milan. Il ne reſta plus à l'empereur que la ville de Mantoue. L'armee Impériale eſt battue à Parme & à Guaſtalla. Don *Carlos*, à la tête d'une armée Eſpagnole, ſe jette ſur le royaume de Naples, &, après avoir défait les ennemis à la bataille de Bitonto, prend Gaëte, Capoue, & ſe fait déclarer roi de Naples en 1734. L'année d'après il eſt couronné à Palerme roi des Deux-Siciles. Le vaincu fut trop heureux de recevoir les conditions de paix que lui offrirent les vainqueurs. Les préliminaires du traité furent arrêtés à Vienne le 3 octobre 1735. Par ce traité, le roi *Staniſlas* abdiquoit la couronne de Pologne & en conſervoit le titre. On le mettoit en poſſeſſion des duchés de Lorraine & de Bar. On aſſignoit au duc de *Lorraine* le grand duché de Toſcane. Don *Carlos* gardoit le royaume des Deux-Siciles. Le roi de Sardaigne avoit Tortone, Novare, la ſouveraineté de Langhes. L'empereur rentroit dans le duché de Milan & dans les états de Parme & de Plaiſance. La France y gagnoit la Lorraine & le Bar apres la mort de *Staniſlas*, & garantiſſoit la *Pragmatique Sanction*. La mort du prince *Eugène* fut un ſurcroît de malheur pour *Charles VI*. Les Ottomans ſe jettent ſur les terres de la maiſon d'Autriche. L'armée Impériale, ruinée par les marches, la peſte & la famine, tenta en vain de s'oppoſer à leurs progrès. Tous les avantages furent du côté des Turcs, & dans le cours de la guerre, & dans la paix ſignée le 1er ſeptembre 1739. On leur céda la Valachie impériale, la Servie, Belgrade & Sabach, après les avoir démolies. On régla que les rives du Danube & du Sahu ſeroient déſormais les frontières de la Hongrie & de l'empire Ottoman. *Charles VI* mourut l'année d'après, le 20 octobre 1740, à 55 ans, avec le regret d'avoir perdu tout le fruit des conquêtes du prince *Eugène*. Il fut le ſeizième & le dernier empereur de la maiſon d'*Autriche*, dont la tige maſculine fut éteinte avec lui. — *Voyez* MARIE-THÉRÈSE, & MÉTASTASE.

XIV. CHARLES VII, fils de *Maximilien-Emmanuel*, électeur de Bavière, & de *Thérèſe-Cunegonde*, fille de *Jean III* roi de Pologne, naquit à Bruxelles le 6 août 1697, épouſa en 1722 la fille de l'empereur *Joſeph*, & ſuccéda en 1726 à ſon père dans l'électorat de Bavière. Après la mort de *Charles VI*, en 1740, il demanda le royaume de Bohême, en vertu du teſtament de *Ferdinand I*; la haute Autriche, comme province démembrée de la Bavière; & le Tirol, comme un héritage enlevé à ſa maiſon. Il refuſa de reconnoître l'archiducheſſe *Marie-Thérèſe*, pour héritière univerſelle de la maiſon d'Autriche, & proteſta contre la *Pragmatique Sanction*, dont une armée de cent mille hommes auroit dû faire la garantie, ſuivant la penſée du prince *Eugène*. Ses prétentions furent le ſignal de la guerre de 1741. Les armes de *Louis XV* firent couronner l'électeur, duc d'Autriche à Linz, roi de Bohême à Prague, & enfin empereur à Francfort le 24 janvier

1742. Des commencemens ſi heureux ne ſe ſoutinrent pas, & *Charles VII* ſembloit l'avoir prévu: car lorſque le maréchal de *Saxe* le félicita ſur ſon couronnement à Prague, il lui répondit: *Oui, certes! me voilà Roi de Bohême, comme vous êtes Duc de Courlande.* Les troupes Françoiſes & Bavaroiſes furent détruites peu à peu par celles de la reine de Hongrie, qui reprit Paſſaw, Lintz, la haute Autriche, & s'empara d'une partie de l'électorat de Bavière. La guerre étoit un fardeau trop peſant pour un prince accablé d'infirmités & dénué de grandes reſſources, tel qu'étoit *Charles VII.* On lui reprit tout ce qu'il avoit conquis. En 1744 le roi de Pruſſe ayant fait une diverſion dans la Bohême, *Charles* en profita pour recouvrer ſes états. Il rentra enfin dans Munich, ſa capitale, & mourut deux mois après, le 20 janvier 1745, dans la quarante-huitième année de ſon âge. On trouva, dit-on, ſes poumons, ſon foie & ſon eſtomac gangrenés, des pierres dans ſes reins, & un polype dans ſon cœur. Il eut les honneurs funéraires qu'on décerne aux empereurs.

Rois d'Eſpagne.

CHARLES 1er, roi d'Eſpagne, *Voyez* CHARLES-QUINT, empereur; c'eſt le même.

XV. CHARLES II, roi d'Eſpagne, fils & ſucceſſeur de *Philippe IV* en 1665, à l'âge de quatre ans; épouſa en premières noces *Marie-Louiſe d'Orléans*, & en ſecondes *Marie-Anne de Bavière*, princeſſe de Neubourg. Il n'eut point d'enfans, ni de l'une, ni de l'autre. La ſeule choſe qui l'occupa dans ſa vie, fut le choix d'un ſucceſſeur. Son premier teſtament, fait en 1698, appeloit au trône d'Eſpagne le prince de Bavière, neveu de ſa femme. Deux ans après, en 1700, il déclara *Philippe* de France duc d'Anjou, héritier de toute la monarchie Eſpagnole, par un nouveau teſtament ſigné le 2 octobre. Il mourut le 1er novembre ſuivant, âgé de 39 ans. Quelques mois avant ſa mort, il fit ouvrir les tombeaux de ſon père, de ſa mère & de ſa première femme, & baiſa les reſtes de ces cadavres. Sa ſanté avoit toujours été fort chancelante, ainſi que ſon eſprit. Il avoit été élevé dans l'ignorance. Il ne connoiſſoit pas les États ſur leſquels il régnoit; & lorſque les François aſſiégèrent Mons, il crut que cette place étoit au roi d'Angleterre. Son teſtament occaſionna un embraſement général; mais ces événemens n'appartiennent point à ſon article. En lui finit la branche aînée de la maiſon d'Autriche, règnante en Eſpagne. *Voy.* PHILIPPE V.

XVI. CHARLES III, roi d'Eſpagne, naquit le 20 janvier 1716, de *Philippe V* & d'*Éliſabeth Farnèſe*, ſa ſeconde femme. Roi des Deux-Siciles en 1734, il gouverna ce royaume avec ſageſſe & avec douceur. Appelé au trône d'Eſpagne, par la mort de ſon frère *Ferdinand VI*, en août 1759, il tâcha de tirer la nation de l'inertie dans laquelle elle languiſſoit. Il rétablit ſa marine, encouragea les arts, protégea le commerce, & créa pour les Eſpagnols celui du Levant, qu'ils connoiſſoient à peine. Le pacte de famille qu'il conclut avec la France, lui fut nuiſible dans la première guerre, où il l'entraîna contre l'Angleterre. Les Anglois s'emparèrent des tréſors de la Havane en 1763, & la paix fut peu avantageuſe à

l'Eſpagne. Mais les réſultats de la guerre de 1778 furent plus heureux. *Charles III* enleva Mahon aux Anglois, & ſe fit donner la Louiſiane. Il mourut en 1789.

Rois d'Angleterre.

XVII. CHARLES Ier, roi d'Angleterre, d'Écoſſe & d'Irlande, naquit à Dumfermling, le 19 novembre 1600. Succeſſeur de *Jacques I*, ſon père, en 1625, il épouſa la même année *Henriette de France*, fille de *Henri* le *Grand*. Son règne commença par des murmures contre le monarque, & finit par le renverſement de la monarchie. La faveur de *Buckingham*, ſon expédition malheureuſe à la Rochelle, les conſeils violens de *Guillaume Laud*, archevêque de Cantorbery, produiſirent un mécontentement général. En Angleterre, tout tendoit à l'indépendance; en Écoſſe, les grands & le peuple étoient encore moins diſpoſés à la ſoumiſſion. Ils avoient le même amour de la liberté, & plus ardent encore, parce que les principes de la ſecte dominante, celle des Presbytériens, avoit jeté dans tous les eſprits des germes d'inſurrection. Cette ſemence ne tarda pas à éclore. *Charles*, attaché aux cérémonies du culte, envoya la liturgie Anglicane aux Écoſſois. Il ordonna en même temps à toute la nation de la recevoir, & au clergé de ne pas en ſuivre d'autre. Cette liturgie qui, aux yeux des peuples prévenus, ſe rapprochoit trop du culte catholique, fut proclamée au milieu des plus violens murmures, en juillet 1637. Mais lorſqu'on vit le doyen de la cathédrale d'Édimbourg paroître en ſurplis, pour commencer l'office, le peuple entra en fureur; la guerre civile éclata, & les Écoſſois armèrent contre leur ſouverain. On conclut un traité équivoque pour faire finir les troubles. *Charles* congédia ſon armée. Les Écoſſois, ſecrètement ſoutenus par *Richelieu*, feignirent de renvoyer la leur, & l'augmentèrent. *Charles*, forcé d'armer de nouveau, aſſemble tous les pairs du royaume, convoque le parlement, & ne trouve par-tout que des factieux & des perfides. Le comte de *Strafford* étoit ſon unique appui. On l'accuſe d'avoir voulu détruire la réformation & la liberté; ſous ce faux prétexte on le condamne à mort en mai 1641, & *Charles* eſt forcé de ſigner ſa condamnation. Preſſé de tous côtés, il convoque un nouveau parlement, qu'il ne fut plus maître de caſſer enſuite. On y décida qu'il faudroit le concours des deux chambres pour la caſſation. On obligea le roi d'y conſentir, & deux ans après on le contraignit de ſortir de Londres. La monarchie Angloiſe fut renverſée avec le monarque. En vain il livra pluſieurs batailles aux parlementaires: la perte de celle de Nazerbi, en 1645, décida tout. *Charles* déſeſpéré alla ſe jeter dans les bras de l'armée d'Écoſſe, qui le livra au parlement Anglois. Le prince, inſtruit de cette lâcheté, dit: *Qu'il aimoit mieux être avec ceux qui l'avoient acheté chèrement, qu'avec ceux qui l'avoient baſſement vendu.* La chambre des communes établit un comité de dix-huit perſonnes, pour dreſſer contre lui des accuſations juridiques. On érigea une cour de juſtice nouvelle, compoſée de *Fairfax*, de *Cromwel*, d'*Ireton* gendre de *Cromwel*, de *Waller* & de cent quarante-ſept juges. Quelques pairs qui s'aſſembloient encore dans la chambre haute, furent ſommés de joindre leur aſſiſtance juridique à cette nouvelle chambre; aucun d'eux

n'y voulut conſentir. La nouvelle cour de juſtice n'en continua pas moins ſes procédures ; & pour les légitimer en partie, la chambre baſſe declara, d'après divers publiciſtes, que le *pouvoir ſouverain réſide originairement dans le peuple*, & que ſes repréſentans avoient l'autorité légitime. « C'étoit, dit *Voltaire*, une queſtion que l'armée jugeoit par l'organe de quelques citoyens ; c'étoit renverſer toute la conſtitution de l'Angleterre. La nation eſt, à la vérité, repréſentée légalement par la chambre des communes ; mais elle l'eſt auſſi par le roi & par les pairs. On s'eſt toujours plaint dans les autres états, quand on a vu les particuliers jugés par des commiſſaires ; & c'étoient ici des commiſſaires, nommés par la moindre partie du parlement, qui jugeoient leur ſouverain. Il n'eſt pas douteux que la chambre des communes ne crût en avoir le droit ; elle étoit compoſée d'*Indépendans* qui penſoient tous que la nature n'avoit mis aucune différence entre le roi & eux, & que la ſeule qui ſubſiſtoit étoit celle de la victoire. » Cette ſecte, ou ce parti des *Indépendans* s'étoit d'abord caché, parce qu'étant à peine comptés pour Chrétiens, ils auroient trop bleſſé les autres ſectes. Mais lorſque les Presbytériens les plus outrés ſe furent jetés dans leur parti, ils levèrent la tête. Leur eſprit d'indépendance s'empara même de pluſieurs ſoldats de l'armée, qui ſe firent appeler les *Aplaniſſeurs* : nom qui ſignifioit qu'ils vouloient tout mettre au niveau, & ne reconnoître aucun maître au-deſſus d'eux, ni dans l'armée, ni dans l'état, ni dans l'égliſe. Les *Indépendans*, ſemblables aux Quakers en ce qu'ils ne vouloient d'autres prêtres qu'eux-mêmes, & d'autre explication de l'Évangile que leurs propres lumieres, différoient d'eux en ce qu'ils étoient auſſi turbulens que les Quakers étoient pacifiques. *Leur projet chimérique*, dit encore *Voltaire*, *étoit l'égalité entre tous les hommes* ; (*) *mais ils alloient à cette égalité par la violence*. Ils furent les plus ardens ennemis du monarque ; & les plus ſouples inſtrumens de l'uſurpateur *Cromwel*. C'eſt par leurs intrigues que l'infortuné *Charles* fut enfin condamné à mourir ſur un échafaud. Quelques-uns des juges furent d'avis de ne condamner *Charles* qu'à une priſon perpétuelle, comme on l'avoit fait à l'égard d'*Édouard II* & de *Richard II* ; mais *Cromwel* opina fortement à la mort, & ſon avis prévalut. *Charles* entendit ſa ſentence avec réſignation ; on lui accorda un délai de trois jours avant l'exécution, & dans cet intervalle il parut toujours doux & tranquille. Le calme ne l'abandonna point ſur l'échafaud. Il ſalua ſans affectation ceux qui ſe trouvèrent près de lui, pardonna à ſes ennemis, retrouſſa ſes cheveux ſous un bonnet qu'on lui préſenta, & poſa lui-même ſa tête ſur le billot. Quelque temps avant ſa mort, ce monarque avoit écrit au prince de *Galles*, ſon fils : « Les Anglois ſont un peuple ſage, quelque infatués qu'ils ſoient à préſent. Si Dieu vous donne du ſuccès, uſez-en avec modeſtie, & ayez toujours de l'éloignement pour la vengeance. S'il vous rétablit à des conditions dures, tenez tout ce que vous aurez promis... Que mon expérience vous ap-

(*) *Voltaire* rejetoit l'égalité des fortunes ; mais ſa réflexion ne peut tomber ſur l'égalité politique qui étoit dans ſes principes.

prenne à ne point affecter plus de pouvoir qu'il n'en faut réellement pour le bien des ſujets, non pour la ſatisfaction des favoris. Par-là vous ne manquerez pas de moyens d'être un bon père à l'égard de tous, & un prince libéral envers ceux que vous voudrez favoriſer. » *Charles* eut la tête tranchée le 9 février 1649, dans la quarante-neuvième année de ſon âge, & la vingt-cinquième de ſon règne, les uns diſent par la main du bourreau, les autres par celle d'un grand-ſeigneur, maſqué. *Charles*, d'une taille au-deſſus de la médiocre & bien proportionnée, avoit dans ſon air de tête de la nobleſſe & de la douceur. Son tempérament étoit ſain, robuſte, & capable de ſupporter les plus grandes fatigues. Il eut des vertus; mais les défauts qui les accompagnoient, joints aux diſgraces de la fortune, lui empêchèrent d'en tirer tout le fruit qu'il pouvoit en eſpérer. Son inclination bienfaiſante étoit obſcurcie par des manières impérieuſes; ſa piété dégénéroit quelquefois en ſuperſtition. Il s'occupoit trop des petites choſes, & un mémoire à dreſſer fixoit plus ſon attention qu'une bataille à livrer. Son jugement naturel perdoit beaucoup, par ſa déférence aux conſeils des perſonnes d'une capacité inférieure à la ſienne, & ſa modération ne le garantiſſoit pas toujours des réſolutions bruſques & précipitées. Ses qualités, enfin, le rendoient plus propre à faire le bonheur d'un Etat monarchique & ſoumis, qu'à réprimer ou à modérer les emportemens d'une nation décidée à s'ériger en république. Lorſque ce projet ſe tramoit, & qu'il étoit déjà queſtion de ſe défaire du roi, *Bellièvre*, ambaſſadeur de France, qui en avoit été inſtruit des premiers, alla pour communiquer à *Charles* ce ſecret important. On fit attendre long-temps l'ambaſſadeur. Enfin le roi vint, & lui dit: *J'étois à la repréſentation d'une comédie, qui eſt la plus plaiſante choſe du monde.* — SIRE, répondit l'ambaſſadeur, *c'eſt une tragédie dont il eſt queſtion!* & lui ayant rendu compte de tout ce qu'il ſavoit, le roi répliqua froidement à la propoſition de ſe ſauver ſur un bateau que l'on feroit trouver dans l'endroit le plus favorable, par ce vers d'*Alain* de Lille: » *Qui jacet in terrâ, non habet undè cadat.* » — SIRE, dit *Bellièvre*, *on peut lui faire tomber la tête.* Le prince ne s'offenſa pas de cette répartie; & comment l'auroit-il priſe en mauvaiſe part, lui qui témoigna pluſieurs fois ſon mépris pour la baſſe adulation des courtiſans? Un jour entr'autres, quelques perſonnes de ſa cour s'entretenoient devant lui ſur l'eſpèce des chiens qui méritoit le plus notre attachement. Toute la compagnie convint que c'étoit l'*Epagneul*, ou le *Limier*: mais le roi prononça en faveur de ce dernier; *à cauſe*, diſoit-il, qu'*il poſſédoit le bon naturel de l'autre, ſans en avoir la cajolerie*... Après la mort funeſte de ce prince infortuné, la chambre des pairs fut ſupprimée; le ſerment de fidélité & de ſuprématie aboli, & tout le pouvoir remis entre les mains du peuple, qui venoit de tremper ſes mains dans le ſang de ſon roi. *Cromwel*, principal auteur de cette cataſtrophe, déclaré général perpétuel des troupes de l'Etat, régna deſpotiquement ſous le titre modeſte de *Protecteur*. La conſtance de *Charles* dans ſes revers & dans le ſupplice, étonna ſes ennemis mêmes: les plus envenimés ne purent s'empêcher de dire, « qu'il étoit mort avec bien plus de gran-

deur qu'il n'avoit vécu ; & qu'il prouvoit ce qu'on avoit ſouvent dit des *Stuarts*, qu'*ils ſoutenoient leurs malheurs mieux que leurs proſpérités.* » On l'honore aujourd'hui comme un martyr de la religion Anglicane : le jour de ſa mort eſt célébré par un jeûne général. Ce prince aimoit la peinture & les beaux-arts. Son économie & ſon peu de revenus ne l'empêchèrent pas de vivre avec magnificence. Il poſſédoit vingt-quatre maiſons royales, toutes aſſez bien meublées pour qu'il paſsât de l'une à l'autre ſans avoir beſoin d'y tranſporter la moindre choſe. Il aimoit les gens d'eſprit, & étoit bon juge de leurs productions. *Jacques I*, ſon père, l'avoit fait recevoir docteur dans l'univerſité d'Yorck, avec *toutes les fourrures & cérémonies accoutumées*, dit le père *de Saint-Romuald*. On lui attribue un petit ouvrage, intitulé ; *Icon Baſiliki*, qui eſt traduit en françois, ſous le titre de *Portrait du Roi*, in-12. Ce livre, qui étoit, ſelon *Burnet*, du docteur *Gauden*, mais que *Charles I* avoit lu & approuvé, eſt plein de ſentimens de religion & de bonté. Il produiſit autant d'effet ſur les Anglois, que le teſtament de *Céſar* ſur les Romains, & fit déteſter à ces inſulaires, ceux qui les avoient privés de leur roi. Son *Procès* eſt auſſi traduit en françois, petit volume in-12, réimprimé dans la dernière édition de *Rapin Thoiras*. Voyez l'*Abrégé de l'Hiſtoire univerſelle* de *Rouſtan*, où il expoſe les imprudences & les fautes qui menèrent *Charles* à l'échafaud ; tom. VIII, chap. XXII. « Les préjugés, l'erreur, la flatterie, dit-il, aſſiégent les princes dès le berceau ; & ils ſont ſouvent corrompus, avant de ſavoir ce que c'eſt que corruption. Il eſt donc juſte de les plaindre, lors même qu'on ne peut les juſtifier. » — *Voyez* ÉVANS. — & IIe CROMWEL.

XVIII. CHARLES II, fils du précédent, né le 29 mai 1630, étoit à la Haye lorſqu'il apprit la mort funeſte de ſon père. Il paſſa ſecrètement en Écoſſe, & ſe fit des partiſans. Reconnu d'abord en Irlande roi d'Angleterre par le zèle du marquis d'*Ormond*, il fut battu & défait par *Cromwel* à Dunbar & à Worchèſter, en 1651. Il ſe ſauva à grand'-peine à travers mille périls, déguiſé tantôt en bucheron, tantôt en valet de chambre, & ſe retira en France auprès de la reine ſa mère. *Monck*, gouverneur d'Écoſſe, devenu maître abſolu du parlement après la mort de *Cromwel*, en ſeptembre 1658, s'imagina de faire revenir le roi, & y réuſſit. *Charles* fut rappelé en Angleterre en 1660, & l'année ſuivante couronné à Londres. L'un de ſes premiers ſoins fut de venger la mort du roi ſon père, ſur ceux qui en étoient les auteurs ou les complices : dix des plus coupables furent punis du dernier ſupplice ; mais ce peu de ſang étant répandu, il ſe montra clément : le peuple, qui avoit paru ſi fort républicain, aima ſon roi, & lui accorda tout ce qu'il voulut. La guerre contre les Hollandois & contre les François, quoique très-onéreuſe, n'excita preſque point de murmures : elle finit en 1667, par la paix de Breda. Cinq ans après, il fit un traité avec *Louis XIV*, contre la Hollande. La guerre qui en fut la ſuite, ne dura que deux ans, & laiſſa à *Charles* tout le temps qu'il falloit pour faire fleurir la paix, les arts & les belles-lettres dans ſon royaume, & pour rétablir Londres, déſolé par la peſte-

& par un horrible incendie : ce dernier fléau fut attribué par des fanatiques aux Catholiques, auſſi peu coupables de ce crime, que les premiers Chrétiens le furent de l'incendie de Rome ſous *Néron*. On croit communément que le feu prit chez un boulanger par l'irruption de ſon four allumé, qui enflamma la maiſon, & enſuite une partie de la ville, parce qu'un vent de nord qui ſouffla trois jours avec violence, donna plus d'activité au feu. Les flammes détruiſirent 89 égliſes, la maiſon-de-ville, pluſieurs hôpitaux, un grand nombre d'édifices publics, 400 rues & plus de 13,200 maiſons. Des 26 quartiers de la ville, 15 furent ruinés & huit conſidérablement endommagés. Mais l'induſtrieuſe activité des Anglois répara tout, & Londres ſortit de ſes cendres plus régulier & plus beau qu'avant l'incendie. *Charles*, voulant s'attacher tous ſes ſujets, fit publier la liberté de conſcience, & ſuſpendit les lois pénales contre les non-Conformiſtes. Pour conſerver la paix dans ſon royaume & la tranquillité ſur le trône, il ſe rappela ſouvent ce que lui avoit dit *Gourville*[a] : *Un roi d'Angleterre qui veut être l'homme de ſon peuple, eſt le plus grand roi du monde; mais, s'il veut être quelque choſe de plus, il n'eſt rien du tout.* Pour s'attacher davantage ſes ſujets, il ſe plaiſoit à dîner ſouvent avec ce qu'il appeloit ſes bons citoyens de Londres, & ſur-tout à l'inſtallation d'un nouveau maire. Il permettoit aux convives la plus grande familiarité, montroit de la joie & en inſpiroit. Lorſque la liberté alloit un peu trop loin, il ſe bornoit à répéter ce refrain d'une ancienne chanſon : *Tout homme ſoûl eſt auſſi grand qu'un roi.* En 1660, il fonda la ſociété royale de Londres & l'encouragea. Le parlement d'Angleterre lui aſſigna un revenu de douze mille livres ſterlings. *Charles*, malgré cette ſomme, & une forte penſion de la France, fut preſque toujours pauvre. Il vendit Dunkerque à *Louis XIV* deux cent cinquante mille livres ſterlings. Sa prodigalité, ſon irréligion, ſes mœurs déréglées, déshonorèrent ſon règne, & les qualités brillantes & aimables qui l'auroient rendu un des premiers princes de l'Europe. On a prétendu qu'*il n'avoit jamais dit une choſe folle, ni fait une ſage.* Son caractère fut toujours porté à la douceur & à l'indolence. Un jour que le duc d'*Yorck*, ſon frère, lui propoſoit quelques meſures précipitées & violentes. *Mon frère*, lui dit-il, *je ſuis trop vieux pour recommencer mes courſes; vous le pouvez, ſi c'eſt votre goût.* Un ſeigneur Anglois, qui connoiſſoit ſon inſouciance, diſoit, en comparant les deux freres : *CHARLES a le talent de régner, & ne peut en ſoutenir les travaux; le duc d'YORCK ſoutiendroit les fatigues du trône, mais il n'en a pas les talens.* Le dévouement de *Charles* à la France, le fit ſoupçonner cependant de vouloir ſe rendre abſolu par le ſecours de cette couronne. *Clifford*, un des miniſtres favoris, diſoit que *la qualité de vice-roi ſous un grand monarque tel que* Louis XIV, *étoit préférable pour ſon maître à celle d'eſclave de cinq cents de ſes inſolens ſujets.* Sa foibleſſe lui fit ſacrifier ſes plus fidèles ſerviteurs, lorſqu'ils déplurent à la nation. *Voy.* HYDE. Il mourut d'apoplexie le 16 février 1685, à 55 ans, ſans poſtérité. Ce monarque étoit indulgent, même envers ceux qui l'attaquoient dans leurs écrits. Il vit, un jour, en paſſant, un homme

au pilori. Il demanda pourquoi il étoit là ? — *Sire*, lui répondit-on, *c'eſt parce qu'il a compoſé des libelles contre vos miniſtres.* — *Le grand ſot*, dit le roi ! *Que ne les écrivoit-il contre moi ? on ne lui auroit rien fait*... Il n'eut point d'enfans de la reine *Catherine de Portugal*, princeſſe vertueuſe, qui ne put jamais ſe faire aimer de ſon époux. La ducheſſe de *Portſmouth*, qui étoit une Françoiſe, eût un empire abſolu ſur ſon cœur, & fut le canal de toutes les grâces. Il eut cependant d'autres maîtreſſes ; mais c'étoit moins l'amour, que le dégoût des affaires, qui le rappeloit auprès d'elles : le plaiſir de vivre & de parler ſans contrainte, étoit, ſuivant le duc de *Buckingham*, ſa vraie ſultane favorite. Etant en France, il avoit demandé en mariage une niece du cardinal *Mazarin*, dont il eſſuya un refus à cauſe de ſa mauvaiſe fortune Ses maîtreſſes lui coûtoient beaucoup, & il étoit accablé de dettes lorſqu'il mourut. On lui trouva pourtant quatre-vingt-dix mille guinées en or, qu'il avoit ſi bien cachées, qu'aucun des courtiſans qui l'entouroient, n'en ſavoit rien. *Charles II* fut favorable aux Catholiques : on croit même avec fondement, qu'il eut l'avantage de mourir muni des ſacremens de l'égliſe. On prétend qu'un prêtre Catholique nommé *Huddleſton*, d'autres diſent un Bénédictin, qui avoit eu beaucoup de part à la converſion de *Charles*, lui donna le viatique ; & que ce prince le remercia de l'*avoir ſauvé deux fois, ſon corps à la première, & ſon ame à la ſeconde.* La chambre des communes avoit voulu dès ſon vivant exclure ſon frere, le duc d'*Yorck*, de la couronne d'Angleterre. *Charles* caſſa ce parlement, & finit ſa vie ſans en aſſembler davantage. Il eſt vrai que ſon argent l'avoit rendu maître de la plupart des ſuffrages. — *Voy.* les articles MONTMOUTH. — III. BARCLAI. — BARROW. — & I. BUTLER.

Rois de Suède.

XIX. CHARLES GUSTAVE X, fils de *Jean Caſimir*, comte Palatin du Rhin, né à Upſal en 1622, monta ſur le trône de Suède en 1654, après l'abdication de la reine *Chriſtine*, ſa couſine. Brave & entreprenant, il ne connoiſſoit que la guerre, & la fit heureuſement. Il tourna d'abord ſes armes contre les Polonois, remporta la célebre victoire de Varſovie, & leur enleva pluſieurs places. Cette conquête fut rapide : depuis Dantzick juſqu'à Cracovie, rien ne lui réſiſta. *Caſimir* roi de Pologne, ſecondé par l'empereur *Léopold*, fut vainqueur à ſon tour, & délivra ſes États, après avoir été obligé de les quitter. Les Danois avoient pris part à cette guerre. *Charles* marcha contre eux. Il paſſa ſur la Mer glacée, d'iſle en iſle, juſqu'à Copenhague, & réunit la Scanie à la Suede. Il mourut à Gottembourg, le 13 février 1660, à l'âge de 37 ans, avec le deſſein d'établir dans ſon royaume la puiſſance arbitraire : deſſein qui ternit toutes ſes autres qualités, ſa valeur, ſon application aux affaires, &c. *Puffendorf* a écrit ſon *Hiſtoire* en latin, 2 vol. in folio, Nuremberg 1696, traduite en françois l'année d'après, *Ibid.* 2 vol. in-folio.

XX. CHARLES XI, né le 25 décembre 1655, étoit fils du précédent. Il ſuccéda à ſon pere en 1660. *Chriſtiern V*, roi de Danemarck, lui ayant déclaré la guerre en 1674, *Charles* la

battit dans différentes occaſions, à Helmſtadt, à Lunden, à Landſkroon, & n'en perdit pas moins toutes les places qu'il poſſédoit en Poméramie. Il recouvra ces places par le traité de Nimègue en 1676, & mourut le 15 avril 1697, dans la 42e année de ſon âge, lorſque l'Empire, l'Eſpagne & la Hollande, d'un côté, la France de l'autre, l'avoient choiſi pour médiateur de la paix conclue à Ryſwick. C'étoit un prince guerrier, ſage, prudent, mais deſpotique. Son précepteur ne lui inculqua que ces deux maximes, d'une mauvaiſe politique : *Il faut toujours diſſimuler, & être roide dans toutes ſes réſolutions.* Il abolit l'autorité du ſénat, il tyranniſa ſes ſujets. Sa femme le priant un jour d'en avoir compaſſion, *Charles* lui répondit : *Madame, je vous ai priſe pour me donner des enfans, & non des avis...* On a imprimé un livre curieux des *Anecdotes de ſon règne*, 1716, in-12. *Voyez* II. MEVIUS.

XXI. CHARLES XII, fils de *Charles XI*, naquit le 27 juin 1682. Il commença comme *Alexandre*. A l'âge de ſept ans, il ſavoit déjà manier un cheval. Les exercices violens auxquels il ſe plaiſoit, & qui découvroient ſes inclinations martiales, lui formèrent de bonne heure une conſtitution vigoureuſe. Quoiqu'il parût doux dans ſon enfance, il avoit, dans certaines occaſions, une opiniâtreté inſurmontable. Le ſeul moyen de plier ſon caractère étoit de le piquer d'honneur. Il avoit naturellement de l'averſion pour le latin; mais dès qu'on lui eut dit que le roi de Pologne & le roi de Danemarck l'entendoient, il l'apprit bien vîte, & en retint aſſez pour le parler le reſte de ſa vie. On lui fit traduire *Quinte-Curce*, dont le ſujet lui plaiſoit encore plus que le ſtyle. Son précepteur lui ayant demandé ce qu'il penſoit d'*Alexandre ? — Je penſe*, lui dit ce jeune prince, *que je voudrois lui reſſembler. — Mais*, lui dit-on, *il n'a vécu que trente-deux ans. — Ah !* reprit-il, *n'eſt-ce pas aſſez, quand on a conquis des royaumes ?* On rapporta ces paroles au roi ſon pere, qui s'écria : *Voilà un enfant qui vaudra mieux que moi, & qui ira plus loin que le grand Guſtave.* Un jour il s'amuſoit à regarder deux cartes géographiques, l'une d'une ville de Hongrie priſe par les Turcs ſur l'empereur; l'autre de Riga, capitale de la Livonie, province conquiſe par les Suédois. Au bas de la carte de la ville Hongroiſe, il y avoit ces mots de *Job* : DEUS *dedit*, DEUS *abſtulit*, *Sit nomen Domini benedictum !* Le jeune prince ayant lu ces paroles, prit ſur-le-champ un crayon, & écrivit ſur la carte de Riga : « DIEU me l'a donnée, le Diable ne me l'ôtera pas. » *Charles XI* ſon pere étant mort en 1697, laiſſa à ſon fils âgé de 15 ans, un grand nombre de ſujets pauvres, mais belliqueux, avec des finances en bon ordre. Mais de peur que la jeuneſſe de *Charles XII* ne le livrât à des diſſipations, il retarda par ſon teſtament ſa majorité juſqu'à dix-huit ans. Le nouveau roi, impatient de jouir de tout ſon pouvoir, ſe fit déclarer majeur à quinze; & lorſqu'il fallut le couronner, il arracha la couronne des mains de l'archevêque d'Upſal, & ſe la mit lui-même ſur la tête avec un air de grandeur qui en impoſa à la multitude. *Frédéric IV*, roi de Danemarck, *Auguſte* roi de Pologne, *Pierre* czar de Moſcovie, comptant

tirer avantage de ſa jeuneſſe, ſe liguèrent tous trois contre ce jeune prince. *Charles*, âgé à peine de 18 ans, les attaqua tous, l'un après l'autre ; courut dans le Danemarck, aſſiégea Copenhague, força les Danois dans leurs retranchemens. Il fit dire à *Fréderic* leur roi, que, s'il ne rendoit juſtice au duc de *Holſtein*, ſon beau-frère, contre lequel il avoit commis des hoſtilités, il ſe préparât à voir Copenhague détruite, & ſon royaume mis à feu & à ſang. Ces menaces du jeune héros amenèrent le traité de Travendall, dans lequel ne voulant rien pour lui-même, & content d'humilier ſon ennemi, il demanda & obtint ce qu'il voulut pour ſon allié. Cette guerre finie en moins de ſix ſemaines dans le cours de 1700, il marcha droit à Nerva aſſiégée par cent mille Ruſſes. Il les attaque avec neuf mille hommes, & les force dans leurs retranchemens. Trente mille furent tués ou noyés, vingt mille demandèrent quartier, & le reſte fut pris ou diſperſé. *Charles* permit à la moitié des ſoldats Ruſſes de s'en retourner déſarmés, & à l'autre moitié, de repaſſer la rivière avec leurs armes. Il ne garda que les généraux, auxquels il fit donner leurs épées & de l'argent. Il y avoit parmi les priſonniers un prince Aſiatique né au pied du Mont-Caucaſe, qui alloit vivre en captivité dans les glaces de la Suède. *C'eſt*, dit *Charles*, *comme ſi j'étois priſonnier chez les Tartares de Crimée* : paroles qu'on rapporte pour donner un exemple des bizarreries de la fortune, & dont on ſe rappela le ſouvenir, lorſque le héros Suédois fut forcé de chercher un aſile en Turquie. Il n'y eut guères, du côté de *Charles XII*, dans la bataille de Nerva, que douze cents ſoldats tués & environ huit cents bleſſés. Le vainqueur ſe mit en devoir dans le printemps de 1701, de ſe venger d'*Auguſte*, après s'être vengé du *Czar*. Il paſſa la rivière de Duna, battit le maréchal *Stenau* qui lui en diſputoit le paſſage, força les Saxons dans leurs poſtes, & remporta ſur eux une victoire ſignalée. Il paſſe dans la Courlande qui ſe rend à lui, vole en Lithuanie, ſoumet tout, & va joindre ſes armes aux intrigues du cardinal-primat de Pologne, pour enlever le trône à *Auguſte*. Maître de Varſovie, il le pourſuit, & gagne la bataille de Cliſſau, malgré les prodiges de valeur de ſon ennemi. Il met de nouveau en fuite l'armée Saxonne commandée par *Stenau*, aſſiége Thorn, fait élire en 1705 roi de Pologne *Staniſlas Leczinski*. La terreur de ſes armes faiſoit tout fuir devant lui. Les Moſcovites étoient diſſipés avec la même facilité. *Auguſte*, réduit aux dernières extrémités, demanda la paix : *Charles* lui en dicte les conditions, l'oblige de renoncer à ſon royaume, & de reconnoître *Staniſlas*. Cette paix ayant été conclue le 24 novembre 1706, *Auguſte* détrôné, *Staniſlas* affermi ſur le trône, *Charles XII* auroit pu & même dû ſe réconcilier avec le *Czar* : il aima mieux tourner ſes armes contre lui, comptant apparemment le détrôner comme il avoit détrôné *Auguſte*. Il part de la Saxe dans l'automne de 1707, avec une armée de quarante-trois mille hommes. Les Moſcovites abandonnent Grodno à ſon approche : il les met en fuite, paſſe le Boriſthène, traite avec les Coſaques, & vient camper ſur le Dezena. *Charles XII*, après pluſieurs avantages, s'avançoit vers Moſcow par les déſerts de l'Ukraine. La fortune l'abandonna à Pultawa, le 8 juillet 1709. Il fut

défait par le *Czar*, bleſſé à la jambe; toute ſon armée détruite ou faite priſonnière, & contraint de ſe ſauver ſur des brancards. Réduit à chercher un aſile chez les Turcs, il repaſſa le Boriſthène, gagna Oczakow, & ſe retira à Bender. Cette défaite remit *Auguſte* ſur le trône, & immortaliſa le *Czar*. Le grand-Seigneur reçut *Charles XII*, comme le méritoit un guerrier dont le nom avoit rempli l'Europe. Il lui donna une eſcorte de quatre cents Tartares. Le deſſein du roi de Suède, en arrivant en Turquie, fut d'exciter la Porte contre le *Czar*. N'ayant pas pu y réuſſir, ni par ſes menaces, ni par ſes intrigues, il s'opiniâtra contre ſon malheur, & brava le grand ſultan, quoiqu'il fût preſque ſon priſonnier. La Porte Ottomane ſouhaitoit beaucoup de ſe défaire d'un tel hôte. On voulut le forcer à partir. Il ſe retrancha dans ſa maiſon de Bender, s'y défendit le 11 février 1713, avec quarante domeſtiques contre une armée, & ne ſe rendit que quand la maiſon fut en feu. De Bender on le transféra à Andrinople, puis à Demir-tocca. Cette retraite lui déplaiſoit: il réſolut de paſſer au lit tout le temps qu'il y ſeroit. Il reſta dix mois couché, feignant d'être malade. Ses malheurs augmentoient tous les jours. Ses ennemis profitant de ſon abſence, détruiſoient ſon armée, & lui enlevoient non-ſeulement ſes conquêtes, mais celles de ſes prédéceſſeurs. Il partit enfin de Demir-tocca, traverſa en poſte, avec deux compagnons ſeulement, les états héréditaires de l'empereur, la Franconie & le Mecklenbourg, & arriva à Stralſund le 22 novembre 1714. Aſſiégé dans cette ville, il ſe ſauva en Suède, réduit à l'état le plus déplorable. Ses revers ne l'avoient point corrigé de la fureur de combattre. Il attaqua la Norwége avec une armée de vingt mille hommes, accompagné du prince héréditaire de Heſſe, qui venoit d'épouſer ſa ſœur, la princeſſe *Ulrique*. Il forma le ſiége de Frédericshall au mois de décembre 1718. Une balle perdue l'atteignit à la tête, comme il viſitoit les ouvrages des ingénieurs à la lueur des étoiles, & le renverſa mort le 12 décembre ſur les neuf heures du ſoir. Il n'avoit que 37 ans. Quelques-uns ont prétendu que *Charles XII* avoit été aſſaſſiné par l'ingénieur *Maigret*, d'après la ſollicitation d'un officier nommé *Cronſtedt*. Celui-ci, dit-on, qui avoit remis à l'ingénieur le piſtolet qui ſervit à tuer le roi, reprit enſuite cette arme, & la garda juſqu'à la fin de ſes jours ſuſpendue dans ſon cabinet. L'opinion la plus commune, eſt qu'il périt d'un coup de fauconneau tiré de la place aſſiégée. Tous ſes projets de vengeance périrent avec lui. Il méditoit des deſſeins qui devoient changer la face de l'Europe. Le *Czar* s'uniſſoit avec lui pour rétablir *Staniſlas*, & pour dégrôner ſon compétiteur. Il lui fourniſſoit des vaiſſeaux pour chaſſer la maiſon d'Hanovre du trône d'Angleterre, & y remettre le Prétendant; & des troupes de terre, pour attaquer *George* dans ſes états de Hanovre, & ſur-tout dans Brême & Werden, qu'il avoit enlevés au héros Suédois. *Charles XII*, dit le préſident *de Monteſquieu*, n'étoit point *Alexandre*; mais il auroit été le meilleur ſoldat d'*Alexandre*. La nature ni la fortune ne furent jamais ſi fortes contre lui, que lui-même. Le poſſible n'avoit rien de piquant pour lui, dit le préſident *Heſnault*, il lui falloit des ſuccès hors du vraiſemblable. Le titre de

Don Quichotte du Nord, qu'on lui a donné, n'eſt pas décent; mais il le caractériſe bien. Il porta, dit ſon hiſtorien, toutes les vertus des héros à un excès, où elles ſont auſſi dangereuſes que les vices oppoſés. Inflexible juſqu'à l'opiniâtreté, libéral juſqu'à la profuſion, courageux juſqu'à la témérité, ſévère juſqu'à la cruauté, il fut dans ſes dernières années moins roi que tyran, &, dans le cours de ſa vie, plus ſoldat que héros. « Ce prince, dit *Duclos*, avoit des qualités eſtimables qui l'auroient fait chérir, s'il n'eût été qu'un particulier; une frénéſie guerrière en fit un fléau pour le genre humain. Des milliers d'hommes détruits par le fer & par le feu furent les fruits de ſon règne. La dévaſtation, la dépopulation de la Suède, étoient, à la mort de *Charles XII*, au point qu'il ne reſtoit plus d'hommes que des enfans & des vieillards. On ne voyoit plus que des filles labourer les terres, ſervir les poſtes, & juſques dans les bains publics, on étoit réduit à les employer à toutes les fonctions que la foibleſſe & la décence ſemblent leur interdire. » Le bel eſprit qui a dit que *Charles XII* auroit été *Alexandre*, s'il eût eu moins de vices & plus de fortune, devoit ajouter, & plus de politique. Les projets d'*Alexandre* étoient non-ſeulement ſages, mais ſagement exécutés; au lieu que *Charles XII*, ne connoiſſant que les armes, ne ſe régloit jamais ſur la diſpoſition actuelle des choſes, & ſe laiſſoit emporter avec une ardeur qui l'entraînoit ſouvent trop loin, & qui cauſa ſa mort. Ce fut un homme ſingulier, mais ce ne fut pas un grand homme. Ce héros avoit une taille avantageuſe & noble, un beau front, de grands yeux bleus, les cheveux blonds, le teint blanc, un nez bien formé, mais preſque point de barbe ni de cheveux, & un ſourire déſagréable. Cet homme, d'un courage effréné, pouſſoit la douceur & la ſimplicité dans le commerce, juſqu'à la timidité. Ses mœurs étoient auſtères & dures même, & jamais il ne ſacrifia à l'amour; ce qui le diſtingue de preſque tous les héros anciens & modernes. Quant à ſa religion, il fut indifférent pour toutes, quoiqu'il profeſsât extérieurement le Luthéraniſme... On croit faire plaiſir au lecteur de rapporter quelques particularités, qui faſſent connoître par les faits le caractère de *Charles XII*. Lorſqu'il battit les troupes de Saxe à Pultansk en Pologne, l'an 1702, le haſard fit que le même jour on joua à Marienbourg une comédie, qui repréſentoit un combat entre les Saxons & les Suédois au déſavantage de ces derniers. *Charles*, inſtruit peu après de cette particularité, dit froidement: *Je ne leur envie point ce plaiſir-là. Que les Saxons ſoient vainqueurs ſur les théâtres, pourvu que je les batte en campagne*..... La princeſſe *Lubomirski*, qui étoit dans les bonnes grâces du roi *Auguſte*, prit la route d'Allemagne, pour fuir les horreurs de la guerre cruelle qui déſoloit la Pologne, en 1705. *Hagen*, lieutenant-colonel Suédois, averti de ce voyage, ſe met en embuſcade, & ſe rend maître de la princeſſe, de ſes équipages, de ſes pierreries, de ſa vaiſſelle & de ſon argent comptant, objets extrêmement conſidérables. *Charles*, informé de cette aventure, écrit de ſa propre main à *Hagen*: *Comme je ne fais point la guerre aux dames, le lieutenant-colonel remettra, auſſitôt ma préſente reçue, ſa priſonnière en liberté*,

liberté, & lui rendra tout ce qui lui appartient : Et ſi, pour le reſte du chemin, elle ne ſe croit pas aſſez en ſureté, le lieutenant-colonel l'eſcortera juſques ſur la frontière de Saxe.... *Charles*, qui faiſoit indifféremment la grande & la petite guerre, ſuivant l'occaſion, attaqua & battit en Lithuanie un corps Ruſſe. Il vit, parmi les vaincus reſtés ſur le champ de bataille, un officier qui excita ſa curioſité. C'étoit un François, nommé *Buſanville*, qui répondit avec une grande préſence d'eſprit à toutes les queſtions qu'on lui fit. Il ajouta qu'il mouroit avec l'unique regret de n'avoir pas vu le roi de Suède. *Charles* s'étant fait connoître, *Buſanville* lève la main droite, & dit avec un air plein de ſatisfaction : *J'ai ſouhaité depuis pluſieurs années de ſuivre vos drapeaux ; mais le ſort a voulu que je ſerviſſe contre un ſi grand prince : DIEU bénisſe Votre Majeſté, & donne à ſes entrepriſes tout le ſuccès qu'Elle deſire !* Il expira quelques heures après, dans un village où il avoit été porté. On l'enterra avec de grands honneurs, & aux dépens du roi.... *Charles* ayant forcé les Polonois à exclure le roi *Auguſte* du trône où ils l'avoient placé, entra en Saxe pour obliger ce prince lui-même à reconnoître les droits du ſucceſſeur qu'on lui avoit donné. Il choiſit ſon camp près de Lutzen, champ de bataille fameux par la victoire & par la mort de *Guſtave-Adolphe*. Il alla voir la place où ce grand homme avoit été tué. Quand on l'eut conduit ſur le lieu : *J'ai tâché*, dit-il, *de vivre comme lui ; DIEU m'accordera peut-être un jour une mort auſſi glorieuſe.* — *Charles* ſe promenant près de Leipzig, un payſan vint ſe jeter à ſes pieds pour lui demander juſtice d'un grenadier qui venoit de lui enlever ce qui étoit deſtiné pour le dîner de ſa famille. Le roi fit venir le ſoldat. *Eſt-il bien vrai*, lui dit-il d'un viſage ſévère, *que vous ayez volé cet homme ?* — *SIRE*, lui dit le ſoldat, *je ne lui ai pas fait tant de mal, que Votre Majeſté en a fait à ſon maître ; vous lui avez ôté un royaume, & je n'ai pris à ce maraud qu'un dindon.* Le roi donna dix ducats de ſa propre main au payſan, & pardonna au ſoldat en faveur de la hardieſſe du bon mot, en lui diſant : *Souviens-toi, mon ami, que ſi j'ai ôté un royaume au roi Auguſte, je n'en ai rien pris pour moi....* Les plus grands dangers ne firent jamais la moindre impreſſion ſur ce prince. Ayant eu un cheval tué ſous lui à la bataille de Nerva, ſur la fin de 1700, il ſauta légèrement ſur un autre, en diſant gaiement : *Ces gens-ci me font faire mes exercices.* — Un jour qu'il dictoit des lettres pour la Suède à un ſecrétaire, une bombe tomba ſur la maiſon, perça le toit, & vint éclater près de la chambre même du roi. La moitié du plancher tomba en pièces. Le cabinet où le roi dictoit, étant pratiqué en partie dans une groſſe muraille, ne ſouffrit point de l'ébranlement ; & par un bonheur étonnant, nul des éclats qui ſautèrent en l'air, n'entra dans le cabinet, dont la porte étoit ouverte. Au bruit de la bombe, & au fracas de la maiſon qui ſembloit tomber, la plume échappa des mains du ſecrétaire. *Qu'y a-t-il*, lui dit le roi d'un air tranquille ? *Pourquoi n'écrivez-vous pas ?* Celui-ci ne put répondre que ces mots : *Eh ! Sire !... la bombe !...* — *Eh bien*, reprit le roi, *qu'a de commun la bombe avec la lettre que je vous dicte ? continuez.* — Les ennemis de *Charles* étoient sûrs de ſon approbation, lorſqu'ils ſe conduiſoient militai-

rement. Un célèbre général Saxon lui ayant échappé par de savantes manœuvres, dans une occasion où cela ne devoit pas arriver, ce prince dit hautement : Schulembourg *nous a vaincus.* — Il avoit conservé plus d'humanité que n'en ont d'ordinaire les conquérans. Un jour d'action, ayant trouvé dans la mêlée un jeune officier Suédois blessé & hors d'état de marcher, il le força à prendre son cheval, & continua de combattre à pied à la tête de son infanterie. — Quoique *Charles* vécût d'une manière fort austère, un soldat mécontent ne craignit pas de lui présenter, en 1709, du pain noir & moisi, fait d'orge & d'avoine, seule nourriture que les troupes eussent alors, & dont elles manquoient même souvent. Ce prince reçut le morceau de pain sans s'émouvoir, le mangea tout entier, & dit ensuite froidement au soldat : *Il n'est pas bon, mais il peut se manger.* — Lorsque dans un siége ou dans un combat on annonçoit à *Charles XII* la mort de ceux qu'il estimoit & qu'il aimoit le plus, il répondoit sans émotion : *Eh bien! ils sont morts en braves gens pour leur prince.* Il disoit à ses soldats : *Mes amis, joignez l'ennemi, ne tirez point; c'est aux poltrons à le faire.* Ceux qui vouloient lui plaire dans sa retraite de Bender, l'accompagnoient dans ses courses à cheval, & étoient tout le jour en bottes. Un matin qu'il s'étoit rendu chez son chancelier *Mullern*, encore endormi, il prit tous ses souliers, & les jeta dans le feu. Quand le chancelier sentit, à son réveil, l'odeur du cuir brûlé & en apprit la raison ; *voilà un étrange roi*, dit-il, *dont il faut que le chancelier soit toujours botté.* Il ne fut pas plus économe à Bender, qu'il ne l'avoit été à Stockolm. *Grothusen*, son favori & son trésorier, étoit le dispensateur de ses libéralités, ou plutôt de ses prodigalités. Il lui apporta un jour un compte de soixante mille écus en deux lignes : *Dix mille écus donnés aux Suédois & aux Janissaires par ordre de S. M., & le reste mangé par moi... Voilà*, dit le roi, *comme j'aime que mes amis me rendent leurs comptes.* Mullern *me fait lire des pages entières pour des sommes de dix mille francs. J'aime mieux le style laconique de* Grothusen. — Un de ses vieux officiers, soupçonné d'avarice, se plaignit à lui de ce qu'il donnoit tout à ce dernier favori. *Je ne donne de l'argent*, répondit *Charles XII*, *qu'à ceux qui savent en faire usage...* Cette générosité déplacée dans des circonstances qui exigeoient la plus sévère économie, réduisit le roi à n'avoir pas de quoi donner, & plusieurs de ses sujets à n'avoir pas de quoi vivre. Son *Histoire* a été pesamment écrite par *Nordberg*, son chapelain, en 3 vol. in-4°, Amsterdam 1742; & élégamment par *Voltaire*, en un vol. in-12 ou in-8.° — *Voy.* ADLERFELDT, GOETZ & PATKUL.

Autres SOUVERAINS & PRINCES.

XXII. CHARLES II, roi de Navarre, comte d'Evreux, dit *le Mauvais*, naquit l'an 1332. Il avoit de l'esprit, de l'éloquence & de la hardiesse ; mais sa méchanceté ternit l'éclat de ses talens. Il fit assassiner *Charles* d'Espagne *de la Cerda*, connétable de France, en haine de ce qu'on avoit donné à ce prince le comté d'Angoulême, qu'il demandoit pour sa femme, fille du roi *Jean*. *Charles V*, fils de ce monarque, & lieutenant-général du royaume, le fit arrêter. Mais le Navarrois s'étant sauvé de sa prison, conçut le projet

de ſe faire roi de France. Il vint ſouffler le feu de la diſcorde à Paris, d'où il fut chaſſé, après avoir commis toutes ſortes d'excès. Dès que *Charles V* fut parvenu à la couronne, le roi de Navarre chercha un prétexte pour reprendre les armes. Il fut vaincu. Il y eut un traité de paix entre *Charles* & lui, en 1365. On lui laiſſa le comté d'Evreux, ſon patrimoine, & on lui donna Montpellier & ſes dépendances pour ſes prétentions ſur la Bourgogne, la Champagne & la Brie. Le poiſon étoit ſon arme ordinaire : on prétend qu'il s'en ſervit pour *Charles V*. Sa mort, arrivée en 1387, à 55 ans, fut digne de ſa vie. Il s'étoit fait envelopper dans des draps trempés dans de l'eau de vie & du ſoufre, ſoit pour ranimer ſa chaleur affoiblie par les débauches, ſoit pour guérir ſa lèpre : le feu prit aux draps tandis qu'on les couſoit, & le conſuma juſqu'aux os. C'eſt ainſi que preſque tous les hiſtoriens François racontent la mort de *Charles II* : cependant, dans la lettre que l'évêque de Dax, ſon principal miniſtre, écrivit à la reine *Blanche*, ſœur de ce prince, & veuve de *Philippe de Valois*, il n'eſt fait nulle mention de ces affreuſes circonſtances ; mais ſeulement des vives douleurs que le roi avoit ſoufferres dans ſa derniere maladie, avec de grandes marques de pénitence & de réſignation à la volonté de Dieu... *Voltaire* a prétendu que *Charles* le *Mauvais* n'étoit pas plus mauvais que tant d'autres princes. *Ferreras* avoit dit avant lui : « Les François l'ont ſurnommé *le Mauvais*, à cauſe des occupations qu'il leur a données, & des troubles qu'il a fomentés dans leur pays. Si l'on enviſage cependant ſes actions, on conviendra qu'il n'a point été aſſez méchant pour mériter ce ſurnom. » C'eſt préciſément ſes actions qui l'en ont rendu digne. *Il étoit*, dit le P. *Daniel*, *fourbe, perfide, vindicatif, cruel, & il fut la cauſe de la ruine entière de la France* ; & le P. *Daniel* parle directement comme *Mariana*, qui a tracé avec énergie ſes cruautés, ſes violences, ſon avarice, ſes trahiſons & ſes infames débauches. Les meilleurs hiſtoriens l'ont peint comme *Mariana*. Mais une des manies de notre ſiècle eſt de vouloir rétablir les réputations les plus décriées, & de détruire les mieux établies. — *Voyez* LE GASTON.

XXIII. CHARLES MARTEL, fils de *Pepin Hériſtal*, & d'une concubine nommée *Alpaïde*, fut reconnu duc par les Auſtraſiens en 715. Héritier de la valeur de ſon père, il défit *Chilperic II*, roi de France, en différens combats, & ſubſtitua à ſa place en 718, un fantôme de roi nommé *Clotaire IV*. Après la mort de ce *Clotaire*, il rappela *Chilperic* de l'Aquitaine, où il s'étoit réfugié, & ſe contenta d'être ſon maire du palais. Il tourna enſuite ſes armes contre les Saxons & les Sarraſins. Ceux-ci furent taillés en pièces près de Poitiers, l'an 732. On combattit un jour entier. On a écrit que les ennemis perdirent trois cent ſoixante-quinze mille hommes, ce qui paroît peu vraiſemblable. *Abdérame* leur chef fut tué, & leur camp pillé. Cette victoire acquit à *Charles* le ſurnom de *Martel*, comme s'il ſe fût ſervi d'un marteau pour écraſer les Barbares. Leurs incurſions continuant toujours dans le Languedoc & la Provence, le vainqueur les chaſſa entièrement, & s'empara des places dont ils s'étoient rendus maîtres

dans l'Aquitaine. *Charles* ne posa point les armes ; il les tourna contre les Frisons révoltés, les gagna à l'Etat & à la religion, & réunit leur pays à la couronne. *Thierri*, roi de France, étant mort en 737, le conquérant continua de régner sous le titre de *Duc* des François, sans nommer un nouveau roi. Il jouit paisiblement dans ses dernières années de sa puissance & de sa gloire, & mourut le 22 octobre 741, à Cressi-sur-Oise, après avoir gouverné vingt-quatre ans. Il fut regretté & comme guerrier & comme prince. On le voyoit passer rapidement des Gaules dans le fond de la Saxe, & des glaces de la Saxe dans les provinces méridionales de l'Europe. Le clergé perdit beaucoup sous ce conquérant ; il entreprit de le dépouiller, & se trouva dans les circonstances les plus heureuses. « Il étoit craint & aimé des gens de guerre, dit un savant, & il travailloit pour eux : il avoit le prétexte de ses guerres contre les Sarrasins. Il fut haï du clergé, mais il n'en avoit aucun besoin. Le pape, à qui il étoit nécessaire contre les Lombards & contre les Grecs, lui tendoit les bras. » *Carloman* & *Pepin*, enfans de *Charles Martel*, partagèrent après lui le gouvernement du royaume.

XXIV. CHARLES DE FRANCE, second fils du roi *Philippe* le *Hardi*, naquit en 1270. Il eut en apanage les comtés de Valois, d'Alençon & du Perche en Parisis. Il fut investi, en 1283, du royaume d'Aragon, & prit en vain le titre de roi. *Boniface VIII* y ajouta celui de vicaire du saint-Siége. Il passa en Italie, y fit quelques exploits, & y fut surnommé *Défenseur de l'Eglise*. Il servit avec plus de succès en Flandres & en Guienne, où *Charles* le *Bel* l'avoit envoyé contre le roi d'Angleterre. Il soumit tout le pays qui est entre la Dordogne & la Garonne. Cette conquête accéléra la paix. *Charles* mourut de paralysie à Nogent, le 16 novembre 1325, à 55 ans. On a dit de lui « qu'il avoit été *fils de roi, frère de roi, oncle de trois rois, & père de roi, sans être roi.* » Il fut frère de *Philippe* le *Bel*, oncle de *Louis Hutin*, de *Philippe* le *Long* & de *Charles* le *Bel*, & père de *Philippe VI*, dit *de Valois*. Il avoit eu successivement trois femmes. C'est de sa première épouse, *Marguerite de Sicile*, morte en 1299, qu'il eut *Philippe VI*.

CHARLES DE VALOIS, *Voyez* DIANE, n.° III.

CHARLES DE BOURBON, (Le Connétable) *Voy.* II. BOURBON.

CHARLES DE BOURBON, (Les Cardinaux). *Voy.* III. BOURBON.

Rois de Naples.

XXV. CHARLES DE FRANCE, comte d'Anjou, frère de *S. Louis*, né en 1220, épousa *Béatrix* héritière de Provence, qui l'accompagna en Egypte, où il avoit suivi *S. Louis*. Il y fut fait prisonnier l'an 1250. Ce prince à son retour soumit Arles, Avignon, Marseille, qui prétendoient être indépendantes, & qui même, après les succès de *Charles*, conservèrent de grands priviléges. Le pape *Urbain IV* voulant se venger de *Mainfroi*, l'appela en Italie. Il fut investi du royaume de Naples & de Sicile en 1265. *Mainfroi*, usurpateur de ce royaume, fut vaincu par lui & tué l'année d'après dans les plaines de Bénévent. Sa femme, ses enfans, ses trésors furent livrés au vainqueur, qui

fit périr en priſon cette veuve & le fils qui lui reſtoit. *Conradin*, duc de Souabe, & petit-fils de l'empereur *Fréderic II*, étant venu avec *Fréderic d'Autriche* pour recouvrer l'héritage de ſes aïeux, fut fait priſonnier deux ans après, & exécuté dans le marché de Naples par la main du bourreau. Ces exécutions ternirent le règne de *Charles*. Un Gibelin, paſſionnément attaché à la maiſon de Souabe, & brûlant de venger le ſang répandu, trama un complot contre lui. Les Siciliens ſe révoltèrent, excités par *Pierre III* roi d'Aragon. Le ſecond jour de Pâques 1282, au ſon de la cloche de vêpres, tous les François furent maſſacrés dans l'iſle, les uns dans les égliſes, les autres aux portes, ou dans les places publiques, les autres dans leurs maiſons. Il y eut huit mille perſonnes d'égorgées. *Voy.* PORCELETS & PROCHITAS. *Charles* mourut le 7 janvier 1285, à 66 ans, avec la douleur d'avoir forcé ſes ſujets, par des oppreſſions, à commettre ce forfait à jamais exécrable, connu ſous le nom de *Vêpres Siciliennes*. Ce prince ayant fixé ſon ſéjour à Naples, l'embellit par des édifices ſomptueux, & pourvut à ſa défenſe par des murailles, des châteaux & des tours. Il rétablit ou plutôt il donna de nouveaux priviléges à l'univerſité : elle reprit bientôt ſa première ſplendeur, & ſa réputation s'étendit dans toute l'Europe. Naples, gouvernée en forme de république, avoit conſervé ſes privileges ſous les rois Normands & ſous les empereurs d'Allemagne. Deux ordres compoſoient cette république : les nobles, repréſentés par le ſénat : & les ſimples citoyens, qui s'aſſembloient de temps en temps pour les affaires importantes. *Charles*, voulant dominer au dedans comme au dehors, déſunit inſenſiblement ces deux ordres, & bientôt il n'y eut plus d'aſſemblée. Sa puiſſance en Europe étoit formidable. Maître de la Sicile, de la Pouille, de la Calabre, des comtés de Provence, du Maine & d'Anjou, de l'iſle de Corfou, de celle de Malte ; il obtint le titre de roi de Jéruſalem, que *Marie*, fille du prince d'Antioche, lui céda avec tous ſes droits. Il joignoit à ces avantages celui d'être l'oncle du roi de France, d'avoir à ſa diſpoſition tous les *Guelfes* d'Italie, de tenir ſur pied des troupes nombreuſes commandées par d'excellens capitaines ; & il s'aſſura l'empire de la mer Méditerranée par ſes ports & ſes vaiſſeaux. Mais avec tant de puiſſance, il eut très-peu de bonheur, du moins de ce bonheur qui conſiſte dans la paix de l'ame & dans le calme des paſſions. *Charles* eut de *Béatrix* de Provence, ſa première femme, *Charles* le *Boiteux* ſon ſucceſſeur, *Philippe*, & *Robert* ; avec trois filles, *Béatrix*, impératrice de Conſtantinople, *Blanche*, comteſſe de Flandres, & *Iſabelle*.

XXVI. CHARLES II, le *Boiteux*, s'étoit ſignalé du vivant de ſon père. Mais, dans un combat naval qu'il livra en 1283 au roi d'Aragon, *Pierre III*, qui avoit des prétentions au royaume de Sicile, il avoit été fait priſonnier avec pluſieurs ſeigneurs François. Conduit à Meſſine, il fut condamné par les partiſans du roi d'Aragon à perdre la tête, comme ſon père l'avoit fait couper à *Conradin*. Ce fut un vendredi que l'arrêt lui fut prononcé. Ce prince religieux ſe félicita de mourir le même jour que J. C. ſon Sauveur,

ſa réſignation & ſa piété touchèrent *Conſtance*, reine d'Aragon & fille de *Mainfroi*, qui lui ſauva la vie & l'envoya à Barcelone, où il fut détenu pendant quatre ans. Après la mort de *Charles* ſon père, *Robert* comte d'Artois, ſon parent, eut la régence. *Charles* le *Boiteux* fut enſuite couronné à Rome roi des deux Siciles ; mais il eut deux compétiteurs, dans *Alphonſe*, & *Jacques* roi d'Aragon. On propoſa un accommodement, & *Charles* fut confirmé ſur le trône. Cependant *Frédéric*, frère de *Jacques* roi d'Aragon, profita de l'abſence de *Charles* pour s'emparer de la Sicile. *Jacques* indigné qu'on violât ainſi les traités, donna lui-même des troupes pour dépoſſéder ſon frère. Mais l'uſurpateur ſut ſe maintenir en Sicile, & il eut enfin la permiſſion de porter le titre de roi pendant ſa vie. *Charles* employa le reſte de ſes jours à faire fleurir la religion & les arts dans le royaume de Naples. Il mourut en 1309, à 61 ans, laiſſant pluſieurs enfans de *Marie de Hongrie*, ſon épouſe. Les principaux ſont : *Charobert*, roi de Hongrie ; *Robert*, ſon ſucceſſeur à Naples, & *S. Louis*, évêque de Toulouſe. *Charles* avoit toutes les vertus d'un bon prince, bienfaiſance, affabilité, amour de la juſtice. Aux yeux des Napolitains, ſon règne fut l'âge d'or de la monarchie. Il ordonna, par ſon teſtament, à ſon ſucceſſeur de payer ſes dettes, de diminuer les impôts, de reſtituer les confiſcations injuſtes faites au profit du tréſor royal. Perſonne ne ſut mieux pardonner les fautes & ſe ſouvenir des ſervices. Il recherchoit les talens, & les récompenſoit, même dans ſes ennemis. Peut-être fut-il trop libéral, même envers les égliſes. La religion veut qu'on l'honore, non par des dons multipliés, mais par des bienfaits répandus ſur ſes enfans, ſur-tout quand le peuple a beſoin d'être ſoulagé ; & celui de Naples devoit l'être.

Ducs de Bourgogne, & Comtes de Flandres.

XXVII. CHARLES, duc de Bourgogne, dit *le Hardi*, *le Guerrier*, *le Téméraire*, fils de *Philippe le Bon*, naquit à Dijon en 1433. Il ſuccéda à ſon père en 1467. Deux ans auparavant il avoit gagné la bataille de Montlhéri. Il fut encore vainqueur à Saint-Tron contre les Liégeois : il les ſoumit, humilia les Gantois, & ſe déclara l'ennemi irréconciliable de *Louis XI*, (*Voyez* l'article de ce monarque) avec lequel il fut toujours en guerre. Ce fut lui qui livra à ce prince le connétable de Saint-Paul, qui étoit allé ſe remettre entre ſes mains, après en avoir reçu un ſauf-conduit : cette perfidie lui valut Saint-Quentin, Ham, Bohain, & les tréſors de la malheureuſe victime de ſa lâcheté. Ses entrepriſes, depuis, furent toutes funeſtes. Altéré de ſang & incapable de repos, il fit la guerre aux Suiſſes ſous quelque léger prétexte. En vain ces peuples libres lui repréſentèrent que tout ce qu'il pourroit gagner chez eux, ne valoit pas les *éperons des chevaliers de ſon armée* ; il aſſiégea la ville de Granſon, la prit, & fit paſſer au fil de l'épée huit cents hommes qui la gardoient. Mais ce fut ſon dernier ſuccès. Les Suiſſes remportèrent ſur lui les victoires de Granſon & de Morat, en 1476. C'eſt à cette dernière journée qu'il perdit ce beau diamant, vendu alors pour un écu, que le duc de Florence acheta depuis ſi chèrement. Les piques &

les eſpadons des Suiſſes, triomphèrent de la groſſe artillerie & de la gendarmerie de Bourgogne. *Charles* le *Téméraire* périt le 5 janvier 1477, à 44 ans, défait par le duc de Lorraine, & tué en ſe ſauvant après la bataille qui ſe donna près de Nanci, qu'il avoit aſſiégé. *Voy.* CATTHO. Cette défaite fut en partie occaſionnée par un certain *Campo-Baſſo*, Napolitain, l'un de ſes principaux officiers, & qui étoit vendu aux intérêts du duc de Lorraine. Ainſi la trahiſon fut vengée par la trahiſon. « Le duc de Bourgogne, dit un hiſtorien, étoit le plus puiſſant de tous les princes qui n'étoient pas rois, & peu de rois étoient auſſi puiſſans que lui. A la fois vaſſal de l'empereur & du roi de France, il étoit très-redoutable à l'un & à l'autre. Il inquiéta tous ſes voiſins, & preſque tous en même temps. Il fit des malheureux, & le fut lui-même. Cependant, malgré ſon ambition, il eut quelques vertus. Il fut chaſte, défendit vigoureuſement le duel, & rendit la juſtice avec exactitude. » *Voyez* RHINSAULD. Il eut de ſa première femme une fille unique, *Marie*, qui épouſa *Maximilien* archiduc d'Autriche. Il avoit pris en ſecondes noces *Marguerite d'Yorck*, dont il n'eut point d'enfans.

XXVIII. CHARLES, comte de Flandres, étoit fils de *Canut* roi de Danemarck, & ſuccéda à *Baudoin*, qui l'inſtitua ſon héritier en 1119. Il s'appliqua conſtamment à rendre les Flamands heureux. Ennemi de la flatterie, charitable à l'excès, il épuiſa pluſieurs fois ſes tréſors en faveur des pauvres. Il leur diſtribua un jour dans la ville d'Ypres juſqu'à huit mille pains, & eut ſoin de tenir toujours le blé à bas prix, afin qu'on ne reſſentit jamais les effets de la diſette. Ses vertus lui firent accorder le titre de *Vénérable*; mais elles ne le garantirent pas de la mort que des aſſaſſins lui donnèrent en 1124, dans l'égliſe de Saint-Donatien de Bruges, où le comte alloit chaque matin faire ſa prière. Rien ne put l'en détourner, quoiqu'on l'eût prévenu qu'on y méditoit un complot contre ſes jours. « Nous ſommes toujours entourés, dit-il, de dangers; il ſuffit que nous ayons le bonheur d'appartenir à Dieu, quand la mort nous frappe. »

Ducs de Lorraine.

XXIX. CHARLES Ier, duc de Lorraine, fils puîné de *Louis d'Outremer*, naquit à Laon en 953, & fit hommage-lige de ſes états à l'empereur *Othon II*, ſon couſin; ce qui indigna les ſeigneurs François. *Louis* le *Fainéant*, ſon neveu, étant mort, *Charles* fut privé de la couronne de France par les Etats aſſemblés en 987, & *Hugues Capet* fut mis ſur le trône. Ce prince tenta vainement de faire valoir ſon droit par les armes. Il fut pris à Laon, le 2 avril 991, & renfermé dans une tour à Orléans, où il mourut trois ans après, à 41 ans.

XXX. CHARLES II, duc de Lorraine, étoit fils du duc *Jean*, empoiſonné à Paris le 27 ſeptembre 1382, & de *Sophie de Wirtemberg*. Il ſe ſignala dans pluſieurs combats, fut connétable en 1418, & mourut en 1430.

XXXI. CHARLES IV DE LORRAINE, petit-fils de *Charles III*, prince guerrier, plein d'eſprit, mais turbulent & capricieux. Il ſe brouilla ſouvent avec la France, qui le dépouilla deux fois de ſes

Etats, & le réduiſit à ſubſiſter de ſon armée qu'il louoit aux princes étrangers. En 1641, il ſigna la paix, & auſſitôt après ſe déclara pour les Eſpagnols, qui moins traitables que les François, & comptant peu ſur ſa fidélité, l'enfermèrent dans la citadelle d'Anvers, & le transférèrent de là à Tolède juſqu'en 1659. L'hiſtoire de ſa priſon ſe trouve à la fin des *Mémoires de Beauveau*, Cologne, 1690. in-12. Trois ans après, en 1662, il ſigna le traité de Montmartre, par lequel il faiſoit *Louis XIV* héritier de ſes états, à condition que tous les princes de ſa famille ſeroient déclarés princes du ſang de France, & qu'on lui permettroit de lever un million ſur l'Etat qu'il abandonnoit. « Qui auroit dit à *Charles IV*, que le don qu'il faiſoit alors de la Lorraine ſous des conditions illuſoires, dit le préſident *Hénault*, ſe réaliſeroit ſous *Louis XV*, qui en deviendroit un jour le ſouverain par le conſentement de toute l'Europe ? » Ce traité produiſit de nouvelles bizarreries dans le duc de Lorraine. Le roi envoya le maréchal de *la Ferté* contre lui. Il céda Marſal, & le reſte de ſes Etats lui fut rendu. Le maréchal de *Créqui* l'en dépouilla de nouveau en 1670. *Charles*, qui étoit accoutumé à les perdre, réunit ſa petite armée avec celle de l'empereur. *Turenne* le défit à Ladenbourg, en 1674. *Charles* s'en vengea ſur l'arrière-ban d'Anjou, qu'il battit à ſon tour. Il aſſiégea l'année d'après le maréchal *de Créqui* dans Trèves, s'en rendit maître, & le fit priſonnier. Il mourut près de Birkenfeld la même année 1675, âgé de 72 ans. *Pavillon* lui fit une Epitaphe badine, où il eſt aſſez bien caractériſé :

Ci gît un pauvre Duc ſans terre,
Qui fut, juſqu'à ces derniers jours,
Peu fidelle dans ſes amours,
Et moins fidelle dans ſes guerres.

Il donna librement ſa foi
Tour-à-tour à chaque Couronne ;
Et ſe fit une étroite loi
De ne la garder à perſonne.

Il entreprit tout au haſard,
Se fit tout blanc de ſon épée ;
Il fut brave comme Céſar,
Et malheureux comme Pompée.

Il ſe vit toujours maltraité
Par ſa faute & par ſon caprice ;
On le détrôna par juſtice,
On l'enterra par charité.

« Ce prince, né avec beaucoup de valeur & de talens pour la guerre, dit le préſident *Hénault*, n'étoit cependant qu'un aventurier, qui eût pu faire fortune s'il fût né ſans biens, & qui ne ſut jamais conſerver ſes états. » Il étoit ſingulier en galanterie comme en guerre. Mari de la ducheſſe *Nicole*, il épouſa la princeſſe *de Cantecroix*. Amoureux enſuite d'une Pariſienne *Marie-Anne Pajot*, fille d'un apothicaire, il paſſa un contrat de mariage avec elle, du vivant de la princeſſe. *Louis XIV* fit mettre ſa maîtreſſe dans un couvent, ainſi qu'une autre demoiſelle à laquelle le bizarre Lorrain vouloit s'unir. Il finit par propoſer un mariage à une chanoineſſe de Pouſſey, & il l'auroit épouſée, ſans les oppoſitions de la princeſſe de *Cantecroix*. — *Voy.* II. ESSARS.

XXXII. CHARLES V, ſecond fils du duc *François* & de la princeſſe *Claude de Lorraine*, ſœur de la ducheſſe *Nicole de Lorraine* & neveu de *Charles IV*, naquit à Vienne en Autriche, le 3 avril 1643. « Il ſuccéda l'an 1675 à ſon oncle dans ſes Etats, ou plutôt,

dit le préſident *Hénault*, dans l'eſpérance de les recouvrer. L'empereur *Léopold* n'eut point de plus grand général, ni d'allié plus fidelle : il commanda ſes armées avec gloire. Il avoit toutes les qualités de ſon malheureux oncle, ſans en avoir les défauts, dit l'auteur du *Siècle de Louis XIV*. Mais en vain mit-il ſur ſes étendards : *AUT NUNC, AUT NUNQUAM : Ou maintenant, ou jamais* ; le maréchal *de Créqui* lui ferma toujours l'entrée de la Lorraine. *Charles V* fut plus heureux dans les guerres de Hongrie, où il ſe ſignala par pluſieurs victoires remportées ſur les mécontens, & par des conquêtes ſur le grand-Seigneur. En 1674, on le mit ſur les rangs pour la couronne de Pologne ; mais ni ſon nom, ni ſes intrigues, ne purent la lui procurer. Il prit en 1676 Philisbourg ſur le maréchal de *Luxembourg*, & gagna, en 1687, la célebre bataille de Mohatz ſur les Turcs. De retour de ſes expéditions de Turquie, il vint ſervir contre la France, prit Mayence en 1690, & mourut la même année à 48 ans. *Louis XIV* dit en apprenant ſa mort, que *la moindre qualité du Duc de Lorraine étoit celle de prince. Je viens de perdre*, ajouta-t-il, *le plus ſage & le plus généreux de mes ennemis*. Il avoit eu la gloire de ſeconder *Jean Sobieski* dans la délivrance de Vienne, & celle de le délivrer lui-même à la journée de Barkam. Ce prince, digne, par ſes vertus politiques, militaires & chrétiennes, d'occuper le premier trône de l'Univers, ne jouit jamais de ſes états. L'empereur lui fit épouſer ſa ſœur *Éléonore-Marie*, fille de l'empereur *Ferdinand III*, & reine-douairière de Pologne. De ce mariage naquit le duc *Léopold I*, père de l'empereur *François I* ; & de *Charles-Alexandre de Lorraine*, dont nous allons parler. Etant venu à Paris après la paix des Pyrenées, *Louis XIV* lui avoit propoſé Mlle de *Montpenſier*, puis Mlle de *Nemours* ; mais ces deux mariages manquèrent par le caprice de *Charles IV* ſon oncle. *La Brune* a donné la *Vie* du duc *Charles V*, in-12. Il a paru auſſi ſous ſon nom un *Teſtament politique*, Leipzig, 1696, in-8° : l'ouvrage eſt médiocre, & il n'eſt pas de lui.

XXXIII. CHARLES-ALEXANDRE DE LORRAINE, gouverneur des Pays-Bas, grand-maître de l'ordre Teutonique, naquit à Lunéville le 12 décembre 1712, de *Léopold I*, duc de Lorraine, & d'*Eliſabeth-Charlotte d'Orléans*. Le prince *Charles*, quelque temps après le mariage de ſon frère avec l'héritière de la maiſon d'*Autriche*, fut fait général d'artillerie, puis feld-maréchal. Il commanda l'armée en Bohême l'an 1742 : s'étant emparé de Czaſlau, il y livra bataille au roi de Pruſſe, qui remporta la victoire en perdant preſque toute ſa cavalerie. La paix ayant été faite la même année entre le roi de Pruſſe & la reine de Hongrie, le prince *Charles* tourna ſes armes contre les François, qui faiſoient de grands progrès en Bohême ; enleva Piſeck, Pilſen, mit le ſiége devant Prague le 28 juillet, & prit Leutmeritz avant la fin de cette campagne. En 1744 il paſſa le Rhin, à la tête d'une armée, s'empara des lignes de Spire, de Germentheim, de Lauterbourg & de Haguenau, & s'établit au milieu de l'Alſace. Mais le roi de Pruſſe ayant fait une diverſion puiſſante, le prince *Charles* fut obligé de repaſſer le Rhin à Bentheim le 25 d'août, en préſence de l'armée Françoiſe. De retour en

Bohême, il contraignit le roi de Pruſſe d'abandonner ſes conquêtes. L'année ſuivante ce monarque le battit à Freidberg & à Prandnitz. Il commanda encore les armées Autrichiennes en 1757, défit le général *Keith*, & chaſſa les Pruſſiens de toute la Bohême. La même année, le 22 novembre, il les défit encore près de Breſlau. Il n'eut pas le même bonheur le 5 décembre ſuivant, à la bataille de Liſſa où il fut vaincu. Ce prince, ſouvent malheureux dans les combats, n'en fut pas moins un grand général. Brave, intrépide dans les dangers, ſage dans le conſeil, il ſe fit ſouvent redouter, même après ſa défaite. Perſonne ne ſut mieux que lui choiſir un camp, le fortifier, faire une retraite sûre & honorable. Il ſe faiſoit aimer & reſpecter, autant par ſa généroſité & ſon affabilité, que par ſon eſprit, l'étendue de ſes connoiſſances, & la protection qu'il accordoit aux lettres. Il mourut le 4 juillet 1780, en héros Chrétien, qui avoit toujours aimé la religion. Il avoit épouſé le 7 janvier 1744 *Marie-Éléonore d'Autriche*, ſeconde fille de *Charles VI*, qui mourut la même année.

CHARLES, cardinal de Lorraine, *Voyez* I. LORRAINE.

CHARLES, duc de Mayenne, *Voyez* MAYENNE.

Ducs de Savoie.

XXXIV. CHARLES *le Guerrier*, duc de Savoie, étoit fils d'*Amédée IX*, & frère de *Philibert I*, auquel il ſuccéda en 1482. Ce prince étoit bien fait, ſage, vertueux, affable, libéral & inſtruit. Il eut beaucoup de traverſes à eſſuyer au commencement de ſon règne. C'étoit pour y faire alluſion, qu'il prit un Soleil naiſſant ſur une tempête, avec ces mots : *Non tamen indè minus*. L'an 1485, *Charlotte* reine de Chypre, & veuve de *Louis de Savoie*, confirma, en faveur de *Charlotte*, la donation qu'elle avoit faite de ſon royaume au duc ſon époux. C'eſt ſur ce fondement que les ducs de Savoie ont pris le titre de *Rois* de Chypre. *Charles* épouſa *Blanche de Montferrat*, fille de *Guillaume Paléologue VI*, marquis de Montferrat, dont il eut un fils qui lui ſuccéda. *Charles* le *Guerrier* promettoit un règne glorieux, lorſqu'il mourut le 13 mars 1489, à 21 ans. Le marquis de *Saluces*, qu'il avoit vaincu en perſonne, & dont il avoit ſubjugué le pays, fut ſoupçonné de l'avoir fait empoiſonner.

XXXV. CHARLES-EMMANUEL Ier, duc de Savoie, dit *le Grand*, naquit au château de Rivoli en 1562. Il ſignala ſon courage au camp de Montbrun ; aux combats de Vigo, d'Aſt, de Châtillon, d'Oſtage, au ſiége de Verue, aux barricades de Suze. Il entreprit de ſe faire comte de Provence en 1590. *Philippe II*, ſon beau-pere, l'aida à ſe faire reconnoître protecteur de cette province par le parlement d'Aix, afin que cet exemple engageât la France à reconnoître le roi d'Eſpagne pour protecteur de tout le royaume. Le duc de Savoie, non moins entreprenant, aſpiroit auſſi à cette couronne. Son ambition ſans bornes lui inſpira des deſſeins ſur le trône impérial, après la mort de l'empereur *Matthias* ; ſur le royaume de Chypre, qu'il vouloit conquérir ; & ſur la principauté de Macédoine, que les peuples de ce pays, tyrannifés par les Turcs, lui offrirent. Les Génevois furent

obligés de défendre leur ville, en 1602, contre les armes de ce prince, qui fit tenter une eſcalade en pleine paix. Les chefs de cette entrepriſe ayant été faits priſonniers, furent pendus comme des voleurs de nuit. *Henri IV*, qui avoit auſſi à s'en plaindre, & qui le battit pluſieurs fois par le duc de *Lesdiguières*, Voyez *ce mot*, fit avec lui un traité par lequel il lui laiſſoit le marquiſat de Saluces, pour la Breſſe & le Bugey. Lorſqu'on lui parla à la cour de rendre le marquiſat, il répondit: « Que le mot de *reſtitution* ne devoit jamais entrer dans la bouche des princes, & ſur-tout des guerriers. » Toujours remuant, il s'expoſa encore aux armes des François, à celles des Eſpagnols & des Allemands, après la guerre pour la Valteline. Il mourut de chagrin à Savillon le 26 juillet 1630, à 78 ans. *Lingendes*, évêque de Mâcon, prononça ſon oraiſon funèbre. Son ambition le jeta dans des voies détournées & indignes d'un grand prince. Il n'y eut jamais d'homme moins ouvert que lui. On diſoit que ſon cœur étoit comme ſon pays, inacceſſible. Il bâtit des palais & des égliſes; il aima & cultiva les lettres: mais il ne ſongea pas aſſez à faire des heureux & à l'être.

XXXVI. CHARLES-EMMANUEL II, fils de *Victor-Amédée I*, commença à régner en 1638, après la mort du duc *François*. Il n'avoit alors que quatre ans. Les Eſpagnols profitèrent de la foibleſſe de la régence, pour s'emparer de diverſes places; mais la paix des Pyrenées rétablit la tranquillité en Savoie: elle ne fut troublée que par un léger différend avec la république de Gênes. *Charles-Emmanuel* mourut en 1675, de la révolution que lui cauſa un accident arrivé à *Victor-Amédée*, ſon fils, renverſé de cheval en faiſant ſes exercices. Turin lui doit pluſieurs de ſes embelliſſemens. Il n'oublia pas les autres parties de ſes états. Il perça un rocher qui ſéparoit la Savoie du Dauphiné, & y pratiqua un chemin large & commode, pour faciliter le commerce entre ces deux provinces; ce travail, digne d'*Annibal*, lui fit plus d'honneur qu'une conquête. Le nom de ce prince mérite d'ailleurs de paſſer à la poſtérité, par ſon eſprit, & par la protection qu'il accorda aux gens-de-lettres.

XXXVII. CHARLES-EMMANUEL III, fils de *Victor-Amédée II*, naquit en 1701. D'excellens maîtres développèrent les talens qu'il avoit reçus de la nature pour la guerre & pour la politique. Son père ayant renoncé volontairement à la couronne en 1730, *Charles-Emmanuel* monta ſur le trône & l'occupa en grand prince. Il entra dans les projets que firent l'Eſpagne & la France, d'affoiblir en 1733 la maiſon d'*Autriche*; & après s'être ſignalé dans cette courte guerre par la victoire de Guaſtalla, il fit la paix, & obtint le Novarois, le Tortonois, & quelques autres fiefs dans le Milanois. Cette paix de 1738 fut ſuivie d'une guerre qui arma preſque toute l'Europe. Le roi de Sardaigne, quelque temps incertain, s'unit au commencement de 1742 avec la reine de Hongrie contre la France & l'Eſpagne. Il eut des ſuccès & des revers; mais il fut plus ſouvent vainqueur que vaincu; & lors même qu'il eut le malheur d'être battu, on admira en lui les diſpoſitions & les reſſources d'un général habile. Il eut encore le

bonheur de faire une paix avantageuſe. Il reſta en poſſeſſion de toutes les acquiſitions dont il jouiſſoit alors, & principalement de celles qu'il avoit faites en 1743, du Vigevanesque, d'une partie du Paveſan, &c. *Charles-Emmanuel*, tout entier à ſes ſujets, embellit ſes villes, fortifia ſes places, diſciplina ſes troupes, & régla tout par lui-même. Un de ſes ſoins les plus aſſidus fut de travailler à payer ſes dettes, pour pouvoir ſoulager ſes peuples des impôts que la guerre avoit rendu néceſſaires. On n'oubliera jamais ce qu'il dit, en 1763, à l'un de ſes favoris : *C'eſt aujourd'hui le plus beau jour de ma vie ; je viens de ſupprimer le dernier impôt extraordinaire.* Il mourut le 20 février 1773 à 72 ans, après avoir été marié trois fois. Il n'avoit pas voulu prendre part à la guerre de 1756 ; mais il eut la gloire d'être le médiateur de la paix de Fontainebleau en 1763. Sa ſage économie dans l'adminiſtration des finances, ſon éloignement du faſte & des plaiſirs, ſon attention à ne pas abandonner les rênes du gouvernement à des mains ſubalternes, lui donnèrent le moyen de réformer bien des abus, de faire des établiſſemens utiles, & de redonner l'abondance à un pays ſtérile. Tous les ordres de l'État furent ſagement policés ; la débauche fut proſcrite, le jeu reſtreint & modéré. Il régnoit une confuſion extrême dans les diverſes branches de la légiſlation ; *Charles-Emmanuel* y mit de l'ordre par des ordonnances judicieuſes, qui en ſimplifiant l'adminiſtration de la juſtice, abrégèrent ſes longueurs. Son *Code*, traduit en françois, a été imprimé à Paris (*Caen*) 1771, 2 volumes in-12. La religion fut protégée & les talens de ſes miniſtres encouragés ; toutes les places eccléſiaſtiques, même les évêchés furent donnés au concours.

XXXVIII. CHARLES de SAINT-PAUL, dont le nom de famille étoit *Violart*, ſupérieur-général de la congrégation des Feuillans, fut évêque d'Avranches en 1640, & mourut en 1644. Il eſt très-connu par ſa *Géographie ſacrée*, imprimée avec celle de *Sanſon*, Amſterdam 1707, 3 vol. in-fol. Son *Tableau de la Rhétorique Françoiſe* eſt au-deſſous du médiocre : auſſi reſte-t-il dans l'oubli.

CHARLES BORROMÉE, (Saint) *Voyez* I. BORROMÉE.

CHARLETON, (Gautier) médecin Anglois, naquit dans le comté de Sommerſet le 2 février 1619. Après avoir été reçu au doctorat à Oxford en 1642, il fut mis au nombre des médecins ordinaires du roi *Charles I*, & devint membre de la ſociété royale de Londres. Sa réputation & ſes ſuccès le firent appeler à Padoue en 1678, pour y occuper la première chaire de médecine-pratique ; mais n'ayant pu s'accoutumer à ce pays, il revint à Londres au bout de deux ans, & ſe retira enſuite dans l'iſle de Jerſey, où il mourut en 1707, à 87 ans. *Charleton* a beaucoup écrit : ſur l'athéiſme, ſur la puiſſance de l'amour & la force de l'eſprit, ſur l'immortalité de l'ame, ſur la loi naturelle & la loi divine poſitive ; mais particulièrement ſur la médecine. Ses principaux ouvrages en ce genre ſont : I. *Exercitationes phyſico-medicæ, ſive Œconomia animalis*, Londres, 1659, in-12. L'édition de la Haye, 1681, in-12, eſt plus ample. II. *Exercitationes Pathologicæ*, Londres, 1661, in-4.° III. *De diffe-*

humilis & nominibus animalium, Oxfort, 1673, in-fol. IV. *De Scorbuto*, Londres, 1671, in-8.°

CHARLEVAL, (Charles FAUGON de RY, ſeigneur de) naquit avec un corps très-délicat & un eſprit qui lui reſſembloit. Il aima paſſionnément les lettres, & ſe fit chérir de tous ceux qui les cultivoient. Sa converſation étoit mêlée de douceur & de fineſſe : c'eſt le caractère de ſes vers & de ſa proſe. *Scarron*, qui mettoit du burleſque par-tout, juſques dans ſes louanges, diſoit, en parlant de la délicateſſe de ſon eſprit & de ſon goût : *que les Muſes ne le nourriſſoient que de blanc-manger & d'eau de poulet. Charleval* avoit adreſſé à la femme de *Scarron*, qui fut enſuite Mad. *de Maintenon*, ce joli couplet :

Bien ſouvent l'amitié s'enflâme
Et je ſens qu'il eſt mal-aiſé
Que l'ami d'une belle dame
Ne ſoit un amant déguiſé.

Les qualités du cœur de *Charleval* égaloient celles de ſon eſprit. Ayant appris que M. & Mad. *Dacier* alloient quitter Paris, pour vivre moins à l'étroit en province, il alla leur offrir auſſitôt dix mille francs en or, & les preſſa vivement de les accepter. Il régla ſa conduite ſur les maximes ſuivantes qu'il mit en vers :

Modérons nos propres vœux,
Tâchons de nous mieux connoître.
Deſires-tu d'être heureux ?
Deſire un peu moins de l'être.

Le fameux ſouverain bien,
En un ſéjour de miſère,
N'eſt qu'un pompeux entretien
Et qu'une noble chimère...

Voici comment j'ai compté
Dès ma plus tendre jeuneſſe ;
La vertu, puis la ſanté ;
La gloire, puis la richeſſe.

Fidèle au régime qu'il s'étoit preſcrit, il pouſſa ſa carrière juſqu'à l'âge de 80 ans, malgré la délicateſſe de ſon tempérament. Le fréquent uſage de rhubarbe lui cauſa un échauffement, qui produiſit la fièvre. Les médecins comptoient de l'avoir chaſſée à force de ſaignées ; ils diſoient entr'eux, en préſence de *Thévenot*, ſous-bibliothécaire du roi : *Enfin voilà la fièvre qui s'en va.* — *Et moi*, répliqua Thévenot, *je vous dis que c'eſt le malade* ; & *Charleval* mourut une ou deux heures après : c'étoit en 1693. Son eſprit conſerva dans l'âge le plus avancé les graces de la jeuneſſe, & ſon cœur tous les ſentimens deſirables dans les vrais amis. Ses *Poéſies* tombèrent entre les mains du premier préſident *de Ry*, ſon neveu ; mais ce magiſtrat ne voulut point faire ce préſent au public, qui l'auroit bien accueilli. On en a fait un petit recueil en 1759, in-12. Elles ſont pleines de légéreté & de graces ; mais foibles d'imagination & de ſtyle. Elles conſiſtent en Stances, Epigrammes, Sonnets, Chanſons. On cite tous les jours dans la ſociété quelques-unes de ſes Epigrammes, telles que celle-ci :

En vain Liſe *fait la mignarde,*
Chaque jour elle s'enlaidit ;
Ce n'eſt pas que je la regarde ;
Mais tout le monde me le dit.

La *Converſation du Maréchal d'Hocquincourt & du Père Canaye*, imprimée dans les Œuvres de *Saint-Evremont*, pièce plaiſante & originale, eſt de *Charleval* juſqu'à la petite diſſertation ſur le Janſéniſme & le Moliniſme, que *Saint-Evremont* y a ajoutée, mais qui eſt beaucoup moins piquante que le reſte de l'ouvrage.

CHARLEVOIX, (Pierre-François-Xavier de) Jéſuite, né

à Saint-Quentin en 1684, profeſſa les humanités & la philoſophie avec beaucoup de diſtinction. Nommé pour travailler au *Journal de Trévoux*, il remplit cet ouvrage, pendant vingt-quatre ans, d'excellens extraits. Il mourut en 1761, à 78 ans. Des mœurs pures & une ſcience profonde le rendoient le modele de ſes confrères & l'objet de leur eſtime. On a de lui pluſieurs ouvrages qui ont eu beaucoup de cours. I. *Hiſtoire & Deſcription du Japon*, en 6 vol. in-12, & 2 in-4.° Ce livre bien écrit & très-détaillé, renferme ce que l'ouvrage de *Kempfer* offre de vrai & d'intéreſſant, & l'on y trouve également ce qui peut ſatisfaire une curioſité religieuſe & profane. II. *Hiſtoire de l'Iſle de Saint-Domingue*; 2 vol. in-4°, Paris, 1730; ou Amſterdam 1733, 4 vol. in-8.° Cet ouvrage, qui eſt écrit avec ſimplicité & avec ordre, eſt auſſi curieux que ſenſé. L'auteur s'eſt borné à l'hiſtoire civile & politique, ſans entrer dans le détail des miſſions. III. *Hiſtoire du Paraguai*, in-12, 6 vol. C'eſt le même ton, la même ſagacité & la même exactitude, que dans les ouvrages précédens. IV. *Hiſtoire générale de la Nouvelle France*, en 4 vol. in-12. C'eſt le meilleur de tous les livres écrits ſur cette matière. V. *Vie de la Mère Marie de l'Incarnation*, 1724, in-12; livre écrit avec onction, & propre à nourrir la piété. Ces différens ouvrages ont été bien reçus de ceux qui jugent ſans préjugé; l'on ſouhaiteroit ſeulement un peu plus de préciſion dans le ſtyle. L'auteur étoit diffus, & lorſqu'il parloit, & lorſqu'il écrivoit.

I. CHARLIER, (Jean) ſurnommé *Gerſon*, prit ce nom d'un village du diocèſe de Rheims, où il vit le jour en 1363. Il étudia la théologie ſous *Pierre d'Ailli*, & lui ſuccéda dans la dignité de chancelier & de chanoine de l'égliſe de Paris. *Jean Petit* ayant eu la lâcheté de juſtifier le meurtre de *Louis* duc d'*Orléans*, tué en 1408 par ordre du duc de *Bourgogne*, *Gerſon* fit cenſurer la doctrine de ce partiſan du tyrannicide, par les docteurs & par l'évêque de Paris. Son zèle n'éclata pas moins au concile de Conſtance, où il aſſiſta comme ambaſſadeur de France. Il s'y ſignala par pluſieurs diſcours, & ſur-tout par celui de la ſupériorité du concile au-deſſus du pape. Il fit anathématiſer, par le concile, l'erreur de *Jean Petit*. N'oſant pas revenir à Paris, où le duc de *Bourgogne* l'auroit perſécuté, il fut contraint de ſe retirer en Allemagne, déguiſé en pélerin; & enſuite à Lyon dans le couvent des Céleſtins, où ſon frère étoit prieur. Cet homme illuſtre pouſſa l'humilité juſqu'à devenir maître d'école. Il mourut à Lyon le 12 juillet 1429, à 66 ans. Nous avons un *Recueil de ſes Ouvrages* en 5 vol. in-folio, publié en Hollande 1706, par les ſoins de *Dupin*. Ils ſont diſtribués en cinq claſſes. On trouve dans la première, les *Dogmatiques*; dans la ſeconde, ceux qui roulent *ſur la Diſcipline*; dans la troiſième, les *Œuvres de morale & de piété*; dans la quatrième, les *Œuvres mêlées*. Cette édition eſt ornée d'un *Gerſoniana*; ouvrage curieux, & digne d'être lu par les amateurs de l'hiſtoire littéraire & eccléſiaſtique. *Gerſon* a été, ſans contredit, le docteur le plus recommandable de ſon temps: c'eſt l'éloge que lui donna le cardinal *de Zabarella* dans le concile de Conſtance, dont il fut l'ame. Il rendit des ſervices ſignalés à l'Égliſe & à l'État. Il fa

montra plein de zèle pour la réforme, & soutint ce zele par les mœurs les plus pures. Son style est dur & négligé, mais énergique. Il approfondit les matières & les traite avec méthode. Tout est appuyé ou sur l'Ecriture ou sur la raison, & l'on ne peut que profiter de la lecture de ses ouvrages, si l'on s'arrête moins à la forme qu'au fonds. Quelques auteurs lui ont attribué l'excellent livre de l'*Imitation de JÉSUS-CHRIST*. « *Jean Gerson*, dit l'abbé *Goujet*, fut surnommé le *Docteur très-Chrétien*, ou *Evangélique*, & il méritoit un tel titre. La pureté de sa doctrine, & la piété solide qui brilloit dans ses mœurs, le lui avoient justement acquis. Ajoutons qu'il en étoit digne encore, pour avoir fait une guerre sainte au Pharisaïsme de son temps, & pour avoir heureusement triomphé de ceux qui vouloient introduire dans le Christianisme des nouveautés contraires à la liberté évangélique & à la simplicité de la religion, & qui s'efforçoient d'accabler les Fidelles sous le joug de plusieurs préceptes onéreux, & de divers établissemens dans la discipline, dont la plupart étoient inouis jusqu'alors dans l'Eglise..... Pour le cardinal de *Cusa*, j'ignore les raisons qui ont porté à l'honorer du même titre. Les uns l'ont loué de son bel esprit, de son habileté dans les affaires ecclésiastiques & politiques: les autres l'ont fait passer pour un excellent canoniste : d'autres ont admiré sa connoissance des mathématiques ; mais il ne paroît pas que l'on ait rien remarqué de singulier dans tout ce qu'il a écrit concernant la religion & la théologie, qui ait dû le faire distinguer des autres par la qualité de *Très-Chrétien*. »

II. CHARLIER, (Gilles) savant docteur de Sorbonne, natif de Cambrai dont il fut élu doyen en 1431, se distingua au concile de Basle en 1433, & mourut doyen de la faculté de théologie de Paris en 1472. On a de lui divers Ouvrages sur les cas de conscience, qu'on ne consulte plus. Ils furent imprimés à Bruxelles en 1478 & 1479, 2 vol. in-folio, sous le titre de *Carlierii Sporta & Sportula*.

I. CHARLOTTE DE SAVOIE, fille de *Louis* duc de Savoie, & d'*Anne de Chypre*, devint reine de France par son mariage avec *Louis XI*, qui l'épousa en secondes noces. Elle fut sage & vertueuse ; « Aussi, la lui falloit-il telle, dit *Brantôme* ; car étant ombrageux & soupçonneux prince, s'il en fût un, il lui eût bientôt fait passer le pas des autres. Quand il mourut, il commanda à son fils d'aimer & d'honorer fort sa mère, mais non de se gouverner par elle, parce qu'elle étoit plus Bourguignone que Françoise. » Cette princesse se tenoit ordinairement au château d'Amboise, où elle mena une vie retirée, pieuse & bienfaisante.

II. CHARLOTTE DE BOURBON, reine de Chypre, fille de *Jean de Bourbon I*, comte de la Marche ; & mariée, en 1489, à *Jean II*, roi de Chypre, fut l'une des plus belles & des plus sages princesses de son temps.

III. CHARLOTTE, reine de Chypre, fille de *Jean III*, épousa d'abord *Jean de Portugal*, duc de Coimbre, & en secondes noces *Louis*, duc de Savoie. Après la mort de son père, elle fut couronnée à Nicosie, souveraine des royaumes de Chypre, de Jéru-

ſalem & d'Arménie. Au retour de cette cérémonie, la haquenée qui la portoit s'étant cabrée, ſa couronne tomba; ce qui fut regardé comme un funeſte préſage. En effet, *Jacques*, bâtard de ſon père, qui avoit embraſſé l'état eccléſiaſtique, mit dans ſes intérêts le ſoudan d'Egypte; & avec ſon ſecours il priva *Charlotte* de ſes états. Celle-ci mourut à Rome de paralyſie, en 1487, après avoir fait donation du royaume de Chypre au duc de Savoie ſon neveu, en préſence du pape & de pluſieurs cardinaux.

IV. CHARLOTTE DE BRUNSWICK WOLFFENBUTEL, née en 1684, épouſa en 1711, *Alexis Pétrowitz*, fils de *Pierre* le *Grand*, czar de Ruſſie, qui ne la rendit pas heureuſe. On a même prétendu que ce prince lui donnant des ſujets de jalouſie & de mécontentement, elle ſe fit paſſer pour morte, qu'on enterra une bûche qu'on mit dans ſa bière; que la comteſſe de *Koniſmarck*, qui conduiſoit cette aventure incroyable, lui fournit le moyen de ſe ſauver avec un de ſes domeſtiques; que ce domeſtique de la comteſſe paſſa pour ſon père; qu'après avoir fait un voyage à Paris, elle s'embarqua pour l'Amérique, où elle épouſa *d'Auban* officier François, qu'elle avoit connu à Pétersbourg; qu'étant revenue d'Amérique en France, elle fut reconnue par le maréchal *de Saxe*, qui découvrit cet étrange ſecret au roi; que *Louis XV*, quoiqu'alors en guerre avec la reine d'Hongrie, lui écrivit de ſa main pour l'inſtruire de la bizarre deſtinée de ſa tante; que la reine de Hongrie écrivit à la princeſſe, en la priant de ſe ſéparer d'un mari trop au-deſſous d'elle, & de venir à Vienne; mais que la princeſſe étoit déjà en Amérique; qu'elle y reſta juſqu'en 1757, temps auquel ſon mari mourut; qu'alors elle ſe retira à Bruxelles, où elle ſubſiſtoit d'une penſion de vingt mille florins que lui faiſoit la reine de Hongrie. *Voltaire*, à qui l'hiſtoire de l'aventurière de Bruxelles étoit connue, nie avec raiſon que ce fût la princeſſe *Charlotte*, qui, quoique ſœur de l'impératrice d'Allemagne, épouſe de *Charles VI*, eut un ſort très-malheureux. Il prétend que ſon mariage avec le Czarovitz, fût très-infortuné. « *Alexis* ſon époux, ſe livra, dit-il, à toutes les débauches de la jeuneſſe & à toute la groſſièreté des anciennes mœurs. Ces déréglemens l'abrutirent. Sa femme mépriſée, maltraitée, manquant du néceſſaire, privée de toute conſolation, languit dans le chagrin, & mourut enfin de douleur le 1er novembre 1715, après avoir accouché d'un fils qui monta ſur le trône, ſous le nom de *Pierre II*. » L'aventurière qui prenoit ſon nom, mourut en janvier 1770, à Vitri près de Paris. Son extrait mortuaire fut imprimé dans le *Journal de Paris*, du 15 février 1781; & cet extrait mortuaire dément entièrement l'hiſtoire ou plutôt la fable de ſon mariage avec le Czarovitz. Elle fut enterrée ſous le nom de *Dortis-Eliſabeth Danielſon*; ce dernier nom fait ſoupçonner qu'elle étoit Angloiſe.

CHARLOTTE DES ESSARTS, *Voy.* II. ESSARTS.

CHARLOTTE DES MONTMORENCY, *Voyez* X. MONTMORENCY.

CHARLOTTE-ÉLIZABETH DE BAVIÈRE, *Voy.* PHILIPPE, n.° XXI.

CHARLY,

CHARLY, (Louiſe) *Voyez* L. LABBÉ.

CHARMETTON, (Jean-Baptiſte) chirurgien renommé de Lyon ſa patrie, naquit en 1710. Appelé à la place importante de chirurgien-major de l'un des deux hoſpices de cette ville, il y inſtitua les premiers cours de chirurgie & d'accouchemens qui s'y ſoient faits. Né ſenſible, il trouva ſans ceſſe l'occaſion d'être utile, & ne la laiſſa jamais échapper. Il employa la plus grande partie de ſes loiſirs à découvrir le traitement le moins incertain de pluſieurs eſpèces de maladies : pour lui l'opération fut toujours la dernière reſſource ; & lorſqu'il fut obligé de l'employer, elle fut preſque toujours heureuſe entre ſes mains. En 1748, l'académie de chirurgie de Paris ayant propoſé pour ſujet de ſon prix de déterminer la nature & les uſages des remèdes deſſicatifs & cauſtiques, d'expliquer leur manière d'agir, & de diſtinguer leurs différentes eſpèces, *Charmetton* le remporta. Il obtint encore une nouvelle couronne de la même académie en 1752, par un ſavant *Mémoire* ſur les écrouelles, 1 vol. in-12. La vraie curation de cette maladie étoit ignorée ; *Rotron* avoit vanté quelques remèdes ; *Faure* avoit indiqué un bol de ſavon, d'éponge brûlée, & de racines de ſcrophulaire mêlées avec de la limaille de fer ; *Bordeu* avoit recommandé l'uſage des eaux minérales de Lesbonnes & de Barége : *Charmetton* eſt venu après eux préſenter la méthode la plus ſimple, en propoſant de commencer le traitement par les diſſolvans les plus légers avant d'avoir recours aux plus actifs. Les deux *Mémoires* de *Charmetton* offrent une ſavante théorie ; mais on y deſireroit quelquefois plus de clarté & moins de conciſion. Avec des lumières, il eut des vertus : libéral envers les indigens, il ne mit jamais les riches à contribution. Il légua, en mourant, deux mille livres aux pauvres de ſa paroiſſe, & vingt mille aux deux hôpitaux de ſa patrie. Saiſi à l'âge de 71 ans d'une ſubite affection comateuſe, il ceſſa de vivre le 27 janvier 1781.

CHARMIS, médecin empyrique de Marſeille, trop reſſerré ſur ce théâtre, vint briller ſur celui de Rome ſous l'empire de *Néron*. Il ſe fit un nom en ordonnant tout le contraire de ce que ſes confrères preſcrivoient. Il faiſoit prendre des bains d'eau froide dans la plus grande rigueur de l'hiver. *Sénèque*, malgré toute ſa ſageſſe, ſe faiſoit gloire de ſuivre ſes ordonnances. *Charmis* ſe les faiſoit payer chèrement. On dit qu'il exigea d'un homme qu'il avoit ſoigné pendant une maladie, environ vingt mille livres de notre monnoie ; ce qui a fait dire à un écrivain de nos jours, que, *lorſque dans une grande ville le luxe ne connoît plus de bornes, les talens en réputation n'ont plus de prix.*

CHARMOIS, (N. de) ſecrétaire du maréchal de *Schomberg*, devint, dans le 17e ſiècle, l'un des amateurs les plus éclairés des beaux-arts. C'eſt particulièrement au célèbre peintre *le Brun* & à lui, que l'académie de peinture & de ſculpture à Paris, dut ſon établiſſement en 1648. Le goût des chefs-d'œuvre de l'antiquité ſe répandoit en France, & on commençoit à croire que ceux qui cultivent les arts méritoient des diſtinctions. *Charmois* préſenta au conſeil une requête ſignée de pluſieurs artiſtes demandant à s'aſſem-

bler pour conférer ſur les objets de leurs travaux. Le chancelier *Seguier* la fit admettre; dès-lors, l'académie naiſſante s'aſſembla chez *Charmois*, qui en dreſſa les premiers règlemens. Il y établit un cours gratuit de géométrie par *Chauveau*, un autre d'anatomie par *Quatroulx*, un autre de perſpective par le graveur *Abraham Boſſe*. Il mourut quelque temps après, juſtement regretté pour ſon aménité & ſes connoiſſances.

CHARMUS, jeune homme d'Athènes, fut le premier, dit-on, qui conſacra un autel à l'Amour. Il fut contemporain de *Piſiſtrate*.

CHARNACÉ, (Hercule, baron de) fils d'un conſeillêr au parlement de Bretagne, fut un des plus habiles négociateurs de ſon temps. Ambaſſadeur de *Louis XIII* auprès de *Guſtave* roi de Suède, il remplit ſes négociations avec beaucoup de ſuccès. Il négocia enſuite en Danemarck, en Pologne & en Allemagne. Joignant le courage à l'eſprit, & les fonctions de colonel avec l'état d'ambaſſadeur, il voulut ſe trouver au ſiége de Breda en 1637, où commandoit le prince *Henri-Fréderic* d'Orange. *Charnacé* ayant dit à ce prince qu'il s'expoſoit beaucoup : *V. A. feroit bien de ſe retirer. — Si vous avez peur*, répondit *Henri*, *vous pouvez le faire*. L'ambaſſadeur, piqué de cette réponſe, monte ſur-le-champ à la tranchée, & y eſt tué. Il fut fort regretté à la cour.

CHARNES, (Jean-Antoine des) doyen du chapitre de Villeneuve-lès-Avignon dans le 17e ſiècle, étoit homme de goût, d'une ſociété aimable, & d'une plaiſanterie fine. Les ouvrages qu'il a donnés au public, ſont : I. *Converſations ſur la Princeſſe de Clèves*, petit in-12, imprimé à Paris en 1679, dans le temps que ce joli roman faiſoit du bruit; elles ne manquent ni de pureté, ni de fineſſe. II. *Vie du Taſſe*, in-12, Paris 1690; vraie & intéreſſante. III. Il a eu beaucoup de part aux agréables *Gazettes de l'ordre de la Boiſſon*, dont il étoit membre. Le caractère facile de ſes productions lui fit une réputation à la cour : il y fut même queſtion de le placer ſous-précepteur auprès d'un grand prince; mais diverſes raiſons empêchèrent la réuſſite de ce projet. Cet auteur mourut au commencement du ſiècle paſſé.

CHARNOIS, (N**, l Vacher de) né à Paris, commença à ſe faire connoître dans la littérature par la continuation du *Journal des Théâtres* entrepris par *Fuel de Méricourt*. Il travailla enſuite au *Mercure*, & fut chargé de la partie des ſpectacles, qu'il traita avec autant d'honnêteté que de goût. On lui doit des romans : *Clairville & Adélaïde*, & l'*Hiſtoire de Sophie & d'Urſule*, 1788, deux vol. in-12; des *Recherches ſur les Théâtres & les Coſtumes anciens* : ouvrage eſtimé. *Charnois* vivoit tranquille & heureux, aimé des gens-de-lettres qu'il guidoit par ſes conſeils, & près d'une épouſe aimable, fille du célèbre comédien *Préville*, lorſqu'en 1791, il ſe chargea de la rédaction du *Modérateur*, journal commencé par MM. *Fontanes* & *Delandine*. Le titre de cette feuille devint funeſte à ſon auteur. Lorſque les factieux, nés de la révolution, métamorphoſèrent toutes les vertus en crimes, & que la *modération* ſur-tout en devint un irrémiſſible, la maiſon de *Charnois* fut pillée. Arrêté lui-même, & conduit après la journée du 10 août 1792, à la

priſon de l'Abbaye, il y fut maſſacré le 2 ſeptembre ſuivant.

I. CHARON, *ou* CARON, (Mythol.) fils d'*Erèbe* & de la *Nuit*, l'une des divinités infernales, étoit nautonnier des enfers. Les poëtes ont feint que les ames des morts alloient ſe rendre ſur les bords du Styx; que *Charon* paſſoit dans ſa barque celles qui avoient eu les honneurs de la ſépulture & qui lui préſentoient une obole, laiſſant impitoyablement errer toutes les autres pendant cent ans ſur les bords de ce fleuve. Les pauvres & les riches étoient accueillis de la même façon par ce batelier farouche & intraitable. *Virgile* le repréſente ſous la figure d'un vieillard mal-propre, rude & groſſier. Le nom de *Charon*, qui ſignifie *gracieux*, lui a été donné par antiphraſe. L'idée de cette fable eſt priſe, ſelon *Diodore*, d'un uſage des Egyptiens de Memphis, qui enterroient leurs morts au-delà du lac Achéron. Pluſieurs ont regardé *Charon* comme un prince puiſſant, qui a donné des lois à l'Egypte, & levé le premier un droit ſur les ſépultures. Au moyen des tréſors réſultans de ce tribut, il fit conſtruire ce labyrinthe célèbre, où l'opinion vulgaire plaçoit le veſtibule des enfers. Cet ouvrage, qui ſubſiſte en partie, conſerve le nom de ſon fondateur, & les Arabes le nomment *Quellai Charon*, l'édifice de *Charon*. Sur un ſarcophage antique du couvent de Saint-François de Palerme, *Charon* eſt repréſenté arrivant avec ſa nacelle, pour emmener l'ombre d'une femme qui vient d'expirer. Ce monument a été gravé par *Houel*, dans ſon *Voyage de Sicile*. Il a été peint ſur cuivre par l'*Albane*. Le nautonnier infernal eſt auſſi repréſenté par *Michel-Ange* dans ſon tableau du *Jugement dernier*, où l'on voit ſa nacelle ſur l'Achéron, coulant au pied de la croix.

II. CHARON, *Voyez* CHARRON, & CHARONDAS n.° II.

I. CHARONDAS, de Catane en Sicile, donna des lois aux habitans de Thurium, bâti par une colonie de Theſſaliens, & les diviſa en dix tribus. Il leur défendit, ſous peine de mort, de ſe trouver armés dans les aſſemblées. Un jour ayant appris, au retour d'une expedition, qu'il y avoit beaucoup de tumulte dans l'aſſemblée du peuple, il y vola pour l'appaiſer, ſans avoir eu l'attention de quitter ſon epée. On lui fit remarquer qu'il violoit ſa propre loi; il répondit: *Je prétends la confirmer, & la ſceller même de mon ſang*; & ſur-le-champ il s'enfonça ſon arme dans le ſein. Parmi ſes lois on remarque celles-ci: 1.° « Quiconque paſſoit à de ſecondes noces après avoir eu des enfans du premier lit, étoit exclu des dignités publiques; dans l'idée qu'ayant paru mauvais père, il ſeroit auſſi mauvais magiſtrat. 2.° « Les calomniateurs étoient condamnés à être conduits par la ville, couronnés de bruyères, comme les derniers des hommes. 3.° « Les déſerteurs & les lâches devoient paroître trois jours dans la ville, revêtus d'un habit de femme. 4.° « *Charondas*, regardant l'ignorance comme la mère de tous les vices, vouloit que les enfans des citoyens fuſſent inſtruits des belles-lettres & des ſciences. 5.° « Il ordonna que l'éducation des orphelins fût confiée aux parens maternels, parce que n'ayant aucune prétention à leur héritage, ils ſeroient plus attentifs à la

conſervation de leurs jours. Il voulut au contraire que l'adminiſtration de leurs biens fût confiée aux parens paternels qui, pouvant devenir héritiers, étoient intéreſſés à ne pas les détériorer. » Ce légiſlateur étoit diſciple de *Pythagore*, ſelon *Diogène Laërce*. Il floriſſoit 444 ans avant J. C.

II. CHARONDAS, (Louis) *ou* LE CHARON, avocat de Paris & lieutenant-général de Clermont, mort en 1617, à 80 ans, a laiſſé divers Ouvrages de juriſprudence & de belles-lettres, que l'on conſulte aſſez rarement, mais qui ont été utiles dans leur temps.

I. CHARPENTIER, (François) doyen de l'académie Françoiſe & de celle des belles-lettres, né à Paris en 1620, mourut dans cette ville le 22 avril 1702, à 82 ans. On le deſtina d'abord au barreau; mais il préféra les charmes des belles-lettres aux épines de la chicane. Les langues ſavantes & l'antiquité lui étoient très-connues. Il contribua plus que perſonne à cette belle ſuite de Médailles, qu'on a frappées ſur les principaux événemens du règne de *Louis XIV*. On a de lui: I. Quelques *Poéſies*, pleines de grands mots & vides de choſes. « Toute ſa vie, écrivoit *Boileau* à *Broſſette*, il a eu le ſtyle le plus écolier. » II. La *Vie de Socrate*, in-12, qu'il accompagna des *Choſes mémorables* de ce philoſophe, traduite du grec de *Xénophon*. III. Une traduction de la *Cyropédie*, in-12. IV. *La Défenſe & l'excellence de la Langue Françoiſe*, 2 vol. in-12. Il s'étoit élevé une querelle pour ſavoir ſi les inſcriptions des monumens publics de France, devoient être en latin, ou en françois. Il n'eſt pas douteux que la langue latine ne ſoit plus propre aux inſcriptions que la françoiſe; & *Charpentier* ne l'a pas aſſez ſenti. « Mais, d'un autre côté, c'eſt dégrader, dit l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, une langue qu'on parle dans toute l'Europe, que de ne pas s'en ſervir; c'eſt aller contre ſon but, que de parler à tout le public dans une langue, que les trois quarts au moins de ce public n'entendent pas. » Les inſcriptions que *Charpentier* fit pour les tableaux des conquêtes de *Louis XIV*, peintes à Verſailles par *le Brun*, montrèrent qu'il étoit plus facile de ſoutenir la beauté de notre langue, que de s'en ſervir heureuſement. *Charpentier* cherchoit le délicat, & ne trouvoit que l'emphatique. *Racine* & *Boileau* firent des inſcriptions plus ſimples, qu'on mit à la place de ſes hyperboles. On a encore de *Charpentier* pluſieurs Ouvrages manuſcrits. Sa proſe eſt aſſez noble, mais elle manque de préciſion. Cet écrivain étoit naturellement éloquent, & parloit d'un ton fort animé. Il avoit le corps robuſte & ſain, la voix mâle & forte, avec un certain air de confiance qui tenoit de l'intrépidité, ſelon les uns, & de l'impudence, ſelon les autres. Lorſque ſon feu s'allumoit par la contradiction, il lui échappoit quelquefois des choſes plus belles que tout ce qu'il a écrit. Il aimoit à porter la parole au nom des académiciens ſes confrères, & remplaçoit avec plaiſir ceux que des raiſons de timidité ou de pareſſe empêchoient de ſe montrer aux regards du public. Chargé par ſa compagnie du panégyrique du roi, il entra tout-à-coup dans une eſpèce d'enthouſiaſme, & adreſſa une partie de ſon diſcours au portrait de *Louis XIV*, expoſé dans la ſalle. Cette eſpece d'invocation lui attira quelques épigrammes,

quoiqu'elle eût été faite dans le temps de la plus vile adulation. On a publié, en 1724, in-12, un *Carpentariana* : recueil qui n'a pas été mis, par le public, au rang des bons ouvrages de ce genre ; on y trouve pourtant quelques anecdotes curieuſes. —*V.* CANTENAC.

II. CHARPENTIER, (Marc-Antoine) né à Paris en 1634, alla à Rome dès l'âge de 15 ans, pour y étudier la peinture ; mais étant entré dans une égliſe, où l'on exécutoit un motet de *Cariſſimi*, il fut tellement ravi d'admiration qu'il quitta auſſitôt l'étude de la peinture pour celle de la muſique. Après avoir été long-temps élève de ce même *Cariſſimi*, il revint en France pour y devenir le rival de *Lully*. Nommé intendant de la muſique du duc d'*Orléans*, régent de France, ſon élève dans la compoſition, il fut depuis maître de muſique de la Sainte-Chapelle. Il mourut à Paris ſa patrie, en 1702, à 68 ans. On a de lui des *Opéra* : celui de *Médée* fut très-applaudi de ſon temps. Il en avoit compoſé un autre, intitulé *Philomèle*, repréſenté trois fois au Palais royal. Le duc d'*Orléans*, qui avoit travaillé à cet ouvrage, ne voulut point qu'on le rendît public. On a encore de lui pluſieurs autres Pièces de muſique. La table du *Journal* de Verdun l'appelle *François* mal-à-propos.

III. CHARPENTIER, (Hubert) prêtre, né en 1565 à Colommiers, dans le diocèſe de Meaux, eſt auteur de l'établiſſement des *Prêtres du Calvaire* ſur le Mont-Valérien près de Paris. Il fit deux établiſſemens pareils ſur la montagne de Betharam en Béarn, & à Notre-Dame de Garaiſon dans le diocèſe d'Auch. Il mourut à Paris en 1650, à 85 ans, avec une grande réputation de piété. — *Voy.* les CARPENTIER.

IV. CHARPENTIER, (N.) s'attacha à la fortune du lieutenant de police *Hérault*, & mourut à Paris en 1730, après avoir donné au théâtre de l'Opéra-comique quelques pièces foiblement écrites & intriguées, mais où il ſe trouve quelques étincelles de gaieté. En voici les titres : *Les aventures de Cythère ; Qui dort dîne ; Jupiter amoureux d'Io.*

V. CHARPENTIER, (Paul) né en 1699, mort en 1773, embraſſa la profeſſion religieuſe dans l'ordre des Petits-Auguſtins, où il devint provincial. Il avoit fait un Poëme ſur l'horlogerie. On lui doit les deux écrits ſuivans : I. *Traduction* de l'Hiſtoire du ſiége de Rhodes, par *Guichard*, 1765. II. *Lettre* encyclique ſur les affaires d'Eſpagne, 1767, in-12.

CHARRETTE, (François-Athanaſe). *Voy.* CHARETTE.

CHARRI, (Jacques *Prevoſt*, ſeigneur de) gentilhomme Languedocien, ſe diſtingua dans les armées Françoiſes ſous *Henri II* & *Charles IX*. Le maréchal de *Montluc* en parle ſouvent dans ſes *Commentaires*, comme d'un des plus braves officiers de ſon temps. Il falloit qu'il fût auſſi l'un des plus vigoureux, ſi l'on en croit ce qu'en dit *Boivin du Villars* dans ſon *Hiſtoire des guerres du Piémont*. Il raconte que *Charri*, dans un combat où il défit trois cents Allemands de la garniſon de Creſcentin, abattit le bras d'un revers de ſon épée au capitaine de cette troupe, quoique armé de corſelet & manches de maille ; & que ce bras fut porté à *Bonnivet*, qui admira la force du coup.

Charri en 1563 commandoit dix enſeignes d'infanterie, qui furent choiſis par le roi pour en faire ſa Garde-Françoiſe à pied; & il fut le premier meſtre-de-camp du régiment des Gardes-Françoiſes, dont l'inſtitution ſe rapporte à cette époque. Cet honneur lui coûta cher, & fut peu de temps après la cauſe de ſa mort. En lui donnant ſes proviſions, on lui fit entendre ſecrètement, que l'intention du roi n'étoit point qu'il dépendit de *d'Andelot*, alors colonel-général de l'infanterie Françoiſe. *D'Andelot*, piqué de voir ſon autorité méconnue, conçut le projet de ſe défaire de *Charri*. On croit qu'il engagea dans ſes intérêts *Chatelier Portant*, gentilhomme du Poitou, dont *Charri* avoit tué le frère quelques années auparavant. Cet officier ſuborna treize aſſaſſins, au nombre deſquels on eſt fâché de trouver le *brave Mouvans*. Le 31 décembre 1563, *Charri* allant au Louvre, fut attaqué ſur le pont Saint-Michel par *Chatelier* & ſes complices, qui l'environnèrent, le tuerent avec deux amis qui l'accompagnoient, & ſortirent à l'inſtant de Paris. Telle fut la fin de *Charri*, qui, ſuivant *Brantôme*, « étoit un ſecond *Montluc* en valeur & en orgueil, & qui l'auroit pu être en dignités, s'il ne s'étoit fait de trop grands ennemis pour l'atteindre. »

CHARRIER, (Marc-Antoine) avocat, fut député de Mende aux états-généraux de 1789, & s'y montra un ardent ami de la monarchie. Retiré dans le département de la Lozère, il le ſouleva contre la Convention, ſe mit à la tête du raſſemblement, marcha ſur Mende qu'il prit, eut divers ſuccès ſur les troupes de la république, fut fait priſonnier par elles & conduit devant le tribunal de l'Aveyron, qui le condamna à mort le 16 juillet 1794.

CHARRON, (Pierre) né à Paris en 1541, d'abord avocat au parlement, fréquenta le barreau pendant cinq ou ſix années. Il le quitta pour s'appliquer à l'étude de la théologie & à l'éloquence de la chaire. Pluſieurs évêques s'empreſsèrent de l'attirer dans leurs dioceſes, & lui procurèrent des bénéfices dans leurs égliſes. Il fut ſucceſſivement théologal de Bazas, d'Acqs, de Leictoure, d'Agen, de Cahors, de Condom & de Bordeaux. *Michel Montagne*, alors un des ornemens de cette dernière ville, lui accorda ſon amitié & ſon eſtime. Il lui permit par ſon teſtament de porter les armes de ſa maiſon : grace puérile, mais dont un Gaſcon, quoique philoſophe, devoit faire beaucoup de cas. *Charron* lui témoigna ſa reconnoiſſance, en laiſſant tous ſes biens au beau-frère de ce philoſophe. En 1595, *Charron* fut député à Paris pour l'aſſemblée générale du clergé, & choiſi pour ſecrétaire de cette illuſtre compagnie. Il auroit voulu finir ſes jours chez les Chartreux ou chez les Céleſtins; mais on le refuſa dans ces deux ordres à cauſe de ſon âge avancé. Il mourut ſubitement d'une apoplexie ſanguine à Paris, dans une rue, en 1603, à 62 ans. Il avoit fait l'année précédente ſon teſtament, qui étoit preſque tout en faveur des pauvres écoliers & des pauvres filles. C'étoit un homme plein de ſageſſe & de piété, tel que devoit être un prêtre qui, aux lumières de la philoſophie, joignoit les vérités & la morale de la religion. Son viſage étoit toujours gai & riant, ſon humeur agréable. Il parloit avec autant de

force que d'aiſance. On a de lui : I. *Les trois Vérités*, in-8.° 1595. Par la première, il combat les Athées ; par la ſeconde, les Payens, les Juifs, les Mahométans ; par la troiſième, les Hérétiques & les Schiſmatiques. Les Catholiques applaudirent à cet ouvrage, & les Proteſtans l'attaquèrent vainement : aucun de leurs écrivains d'alors n'avoit ni la force de ſtyle, ni l'eſprit méthodique de *Charron*. II. *Traité de la Sageſſe*, Bordeaux 1601, in-8.° *Elzévir*, in-12, 1646. Il y avoit dans la première édition quelques expreſſions inexactes, qui ont été rectifiées ou adoucies dans les éditions poſtérieures. 1.° L'auteur diſoit en général, que les religions venoient des hommes, & non de Dieu. Il excepta dans la deuxième édition la religion Chrétienne, comme il le devoit. 2.° Il prétendoit que l'immortalité de l'ame étoit la plus univerſellement crue, & la plus foiblement prouvée ; & ce paſſage répréhenſible fut encore adouci. 3.° Les maux que les querelles, excitées dans le ſein de l'Égliſe, ont produits, étoient repréſentés avec autant d'élégance que de force ; mais il étoit très-facile de rejeter ces maux ſur les paſſions des hommes qui ont abuſé de tout, & qui ont changé les remèdes les plus ſalutaires en poiſons déteſtables. 4.° *Charron* expoſoit les difficultés des libertins avec beaucoup d'énergie, & ce fut ce qui fournit à ſes ennemis une nouvelle occaſion de ſemer des doutes ſur ſon Chriſtianiſme. On lui reprocha, par exemple, d'avoir mis dans la bouche d'un Athée ces paroles : *La Religion eſt une ſage invention des hommes, pour contenir la populace dans ſon devoir.* Le Jéſuite *Garaſſe* l'accuſa d'avoir commis à cet égard une honteuſe prévarication, en faiſant valoir indirectement la cauſe des impies, & en ne les réfutant pas avec aſſez de force. Il eſt très-faux que *Charron* ſoit coupable de cette criminelle partialité : car, après avoir rapporté fidellement les objections des Athées, il les réfute avec autant de franchiſe que de ſolidité. Cependant ce livre, écrit avec force & avec hardieſſe, devoit faire une vive ſenſation dans le public, & ſur-tout parmi les théologiens. Deux docteurs de Sorbonne le cenſurerent, ne faiſant point attention que, dans pluſieurs endroits de cet ouvrage, *Charron* parle plutôt en philoſophe qu'en théologien. On ſouleva l'Univerſité, la Sorbonne, le Châtelet, le Parlement, contre lui ; mais le préſident *Jeannin*, à qui l'on confia cette affaire, diſſipa l'orage, & dit qu'il falloit permettre la vente du livre, *comme d'un livre d'État.* Cette déciſion n'empêcha point le Jéſuite *Garaſſe* de mettre *Charron* au rang des *Théophile* & des *Vanini.* Il le croit même plus dangereux, *d'autant qu'il dit plus de vilainies qu'eux, & qu'il les dit avec quelque peu d'honnêteté.* Il le peint *livré à un Athéiſme brutal & accoquiné à des mélancolies langoureuſes & truandes.* Pluſieurs gens-de-lettres l'ont défendu contre les déclamations calomnieuſes & emportées du Jéſuite, entr'autres l'abbé de *Saint-Ciran. Garaſſe* auroit pu lui reprocher, avec plus de raiſon, que dans ſon livre *de la Sageſſe* il copie ſouvent *Montagne* ſon maître, & même *du Vair.* Il tranſcrit même leurs propres paroles. III. Seize *Diſcours Chrétiens*, imprimés à Bordeaux, en 1600, in-8.°

I. CHARTIER, (Alain) archidiacre de Paris, conſeiller au Par-

lement, fut ſecrétaire de *Charles VI* & de *Charles VII*, rois de France. Il fit les délices & l'admiration de la cour ſous ces deux princes, qui l'envoyèrent en ambaſſade vers pluſieurs ſouverains. *Marguerite d'Écoſſe*, première femme du dauphin de France, depuis *Louis XI*, l'ayant vu endormi ſur une chaiſe, s'approcha de lui pour le baiſer. Les ſeigneurs de ſa ſuite s'étonnant qu'elle eût appliqué ſa bouche ſur celle d'un homme auſſi laid, la princeſſe leur répondit : *Qu'elle n'avoit pas baiſé l'homme, mais la bouche qui avoit prononcé tant de belles choſes.* On lui donna le nom de père de l'éloquence Françoiſe : il étoit digne de ce titre par ſa proſe, plutôt que par ſes vers. Le peu que nous avons de ces derniers, ſont une preuve que *Chapelle* n'eſt pas l'inventeur des *rimes redoublées*, comme on le croit communément. *Chartier* étoit l'homme de ſon temps qui parloit le mieux. Il mourut à Avignon en 1449. Ses *Œuvres* ont été publiées en 1617, in-4°, par *du Cheſne*. La première partie renferme des ouvrages en proſe, le *Corial*, le *Traité de l'Eſpérance*, le *Quadrilogue invectif* contre *Édouard III*, & pluſieurs autres pièces qu'on lui a fauſſement attribuées. On trouve ſes *Poéſies* dans la ſeconde partie ; mais tous les morceaux ne ſont pas de lui, & pluſieurs même ſont indignes de ſon nom. Il étoit natif de Bayeux, ainſi que ſes deux frères qui ſuivent.

II. CHARTIER, (Jean) Bénédictin, eut la place de chantre de Saint-Denys. Il eſt auteur des grandes *Chroniques de France*, vulgairement appelées *Chroniques de Saint-Denys*, rédigées en françois, depuis *Pharamond* juſqu'au décès de *Charles VII*, en 3 vol. in-fol. Paris 1493 : livre rare & très-cher. L'*Hiſtoire de Charles VII*, par *Jean Chartier*, parut au Louvre en 1661, in-folio, par les ſoins du ſavant *Godefroi*, qui l'enrichit de remarques ; & de pluſieurs autres pièces qui n'avoient pas encore vu le jour. *Chartier* eſt auſſi crédule que peu exact. Il écrit ſechement & en vrai compilateur.

III. CHARTIER, (Guillaume) conſeiller au parlement de Paris, puis évêque de cette ville en 1447, fut un des commiſſaires nommés pour la réviſion du procès de la *Pucelle d'Orléans*, & pour la réhabilitation de ſa mémoire. Dans ſes dernières années, il encourut la diſgrace de *Louis XI*, par rapport à la députation qu'il accepta vers les princes pendant la guerre du *Bien public*. Le roi étendit le reſſentiment juſques après ſa mort, en ordonnant *de mettre ſur ſon corps une Épitaphe contenant les motifs de cette haine*. Mais après le règne de *Louis XI*, le monument de ſon humeur vindicative fut ſupprimé ; & la poſtérité, dont il avoit voulu dicter le ſuffrage, rendit juſtice à la mémoire d'un prélat, dont les conſeils, s'ils euſſent été ſuivis par ſon prince, auroient prévenu bien des déſordres. Il mourut le premier mai 1472.

IV. CHARTIER, (Réné) né à Vendôme, ſe fit médecin à Paris où il mourut en octobre 1654 à 82 ans. Il a donné une très-belle édition des Œuvres d'*Hippocrate* & de *Galien* en grec & latin. Paris, 1639, neuf vol. in-folio. Cette entrepriſe ruina l'éditeur.

V. CHARTIER, (Pierre) peintre en émail clair, excella dans le 17e ſiècle à peindre les

fleurs. On a beaucoup vanté ſon chef-d'œuvre, qui eſt un *Deſſus-de-Boite* rond, où ſerpente une guirlande de fleurs. La fineſſe, la légéreté caractériſe ce morceau précieux; la fraîcheur & le velouté ſont illuſion à l'œil, & ſemblent appeler l'odorat.

CHARTRES, (Renaud de) évêque de Beauvais, puis archevêque de Reims en 1414, fut nommé chancelier de France en 1424, & reçut l'an 1439 le chapeau de cardinal, au concile de Florence, des mains du pape *Eugène IV*. La même année ce prélat ſacra dans ſon égliſe métropolitaine, en préſence de la *Pucelle d'Orléans*, le roi *Charles VII*, auquel il rendit de grands ſervices. Il mourut ſubitement le 4 avril 1443, à Tours où il étoit allé trouver le roi pour traiter de la paix avec l'Angleterre.

I. CHASLES, (Grégoire de) né à Paris le 17 août 1659, étudia au collége de la Marche, où il fit connoiſſance avec *Colbert de Seignelay*, qui lui procura une place d'écrivain dans la marine. Il paſſa la plus grande partie de ſa vie à voyager en Canada, au Levant, aux Indes Orientales. Il fut fait priſonnier en Canada par les Anglois, & ſubit le même ſort en Turquie. *Chaſles* étoit un homme enjoué, qui aimoit la bonne chère, un ami de *Bacchus*, qui ne parloit que d'*arroſer le goſier*; mais trop enclin à la ſatire, ſur-tout contre les moines. Quelques-unes de ſes ſaillies le firent chaſſer de Paris, & reléguer à Chartres, où il vivoit aſſez meſquinement en 1719 ou 1720, âgé d'environ 60 ans. Il eſt auteur, I. Des *Illuſtres Françoiſes*, 3 vol. in-12, contenant ſept hiſtoires: augmentées de deux nouvelles dans l'édition d'Utrecht, 1739, 4 vol. in-12, & de Paris 4 vol.; mais ces deux hiſtoires ſont bien inférieures aux premières, & les unes & les autres ſont écrites d'une manière un peu languiſſante, quoique le fond de celles de *de Chaſles* ſoit ordinairement intéreſſant. Il eſt, dit-on le héros de quelques-unes, & il paroit qu'il ne ſe piquoit ni de délicateſſe ni d'une exacte probité avec les femmes. II. Du *Journal d'un Voyage* fait aux Indes Orientales ſur l'eſcadre de *du Queſne*, en 1690; & 1691, Rouen 1721, 3 vol. in-12. III. Du *Tome VI* de *Dom Quichotte*.

II. CHASLES, (François-Jacques) avocat au parlement de Paris, a fleuri dans le dernier ſiècle. Il eſt auteur du *Dictionnaire univerſel chronologique & hiſtorique de Juſtice, Police & Finances*, contenant les édits & les arrêts du conſeil, depuis l'année 1600 juſques & compris 1720, en 3 vol. in-fol. 1725. Cette compilation utile & aſſez bien faite, pourroit ſervir, pour ainſi dire, de bouſſole pour ſe conduire dans la déciſion des affaires embrouillées, ſi les arrêts n'étoient pas quelquefois contradictoires. Les matières que l'auteur y traite, ſont éclaircies par des pièces ſûres & authentiques.

CHASOT, *Voyez* NANTIGNY.

CHASSAIGNE, (Antoine de la) docteur de Sorbonne en 1710, enſuite directeur du ſéminaire des Miſſions étrangères, naquit à Châteaudun dans le diocèſe de Chartres, & mourut en 1760 à 78 ans. Il joignit à des mœurs très-pures un ſavoir étendu; ſon attachement pour le parti oppoſé à la bulle *Unigenitus*, lui attira

bien des peines. On a de lui la *Vie de Nicolas Pavillon*, évêque d'Aleth, 3 vol. in-12. Cet ouvrage diffus eſt écrit avec un peu trop de négligence.

CHASSÉ, (Claude-Louis-Dominique de) ſeigneur de Ponceau, l'un des plus célebres acteurs de l'Opéra, débuta ſur ce théâtre au mois d'août 1721. Il y remplit les premiers rôles avec un grand ſuccès juſqu'en 1757, qu'il demanda ſa retraite. Son jeu étoit noble, & il ſit ſervir ſes connoiſſances à le perfectionner. Des prétendus gens de goût lui trouvoient plus de dignité que de feu. On connoit l'épigramme qui finit par ces vers :

C'eſt un gentilhomme qui chante ;
Il ne ſe fatigue pas.

Mais, malgré cette critique, il ſavoit mettre de la chaleur dans les rôles qui en exigeoient ; il avoit ſoin ſeulement de la placer à propos : éloge qu'on a pu donner à quelques-uns de ſes ſucceſſeurs. Cet habile acteur mourut à Paris le 27 octobre 1786, à 88 ans. Il jouiſſoit depuis 50 ans de la penſion de muſicien de la chambre du roi, qu'il tenoit de *Louis XV*. Ce prince la lui avoit accordée de ſon propre mouvement. Au milieu des écueils de ſon état, il avoit conſervé une probité ſévère, qui augmentoit le prix de ſes talens. « Acteur unique & homme eſtimable, dit *J. J. Rouſſeau*, il laiſſera l'admiration & le regret de ſon talent aux amateurs de ſon théâtre, & un ſouvenir honorable de ſa perſonne à tous les honnêtes gens. »

CHASSENEUX, (Barthélemi de) *à Chaſſaneo*, né à Iſſi-l'Évêque près d'Autun en 1480, paſſa du parlement de Paris où il étoit conſeiller, à celui de Provence, où il fut premier ou plutôt ſeul préſident ; car alors il n'y en avoit point d'autres. Il occupoit ce poſte, lorſque cette compagnie rendit, en 1540, le fameux arrêt contre les Vaudois, habitans de Merindol. Ce qui ſuſpendit l'exécution de cet arrêt, fut, dit-on, une choſe puérile en apparence, mais qui peint les mœurs du ſiècle. *Chaſſeneux* avoit publié en 1529 un gros ſatras in-folio, intitulé *Catalogus gloriæ mundi*. « Il y raconte, dit *Garnier*, que dans les temps qu'il exerçoit à Autun la profeſſion d'avocat (*) il pullula tout-à-coup une ſi grande multitude de rats, que les campagnes furent dévaſtées & qu'on craignit une diſette générale. Comme les remèdes humains paroiſſoient inſuffiſans contre ce fléau, on eut recours aux ſurnaturels. Le grand-vicaire fut chargé de les excommunier. Pour rendre cette excommunication valide, on crut devoir ſuivre toutes les formalités de l'ordre judiciaire. Sur la plainte rendue par le promoteur, les rats furent aſſignés à comparoître. Après les délais expirés, le promoteur obtint un arrêt par défaut, &

(*) Quoique le conte des Rats, rapporté par *Garnier*, ſe trouve dans *de Thou*, *Bouche*, *Gauffridi*; *Nicéron* le révoque en doute, comme tiré du Martyrologe des Proteſtans. Il prétend que ce n'eſt pas dans ſon *Catalogue de la gloire du monde*, mais dans ſes *Conſeils*, que *Chaſſeneux* raconte l'Hiſtoire non des Rats, mais de certaines Mouches qui détruiſoient les raiſins aux environs de Beaune. *Voyez Mémoires de Nicéron*, Tome III.

demanda qu'on procédât à la ſentence définitive. Le grand-vicaire conſtitua d'office un défenſeur contre les accuſés, & ce défenſeur fut *Chaſſeneux*. Il s'attacha d'abord à prouver que les rats, diſperſés dans un grand nombre de villages, n'avoient point été ſuffiſamment appelés par une ſimple aſſignation, & qu'elle devoit leur être ſignifiée au prône de chaque paroiſſe, ce qui lui fit obtenir un délai aſſez conſidérable. Lorſqu'il fut expiré ſans que les parties euſſent comparu, il entreprit de les excuſer, ſur la longueur & les incommodités du voyage, ſur le danger évident de mort auquel ils étoient expoſés de la part des chats, leurs ennemis jurés, qui les guettoient à tous les paſſages. Enfin il remontra tous les inconvéniens & l'injuſtice de ces proſcriptions générales, qui enveloppent les enfans avec les pères, les innocens avec les coupables; & fit ſi bien valoir toutes les raiſons, ſoit d'équité naturelle, ſoit de droit poſitif, qui étoient favorables à ſa cauſe, qu'il acquit dès-lors de la célébrité, & jeta les fondemens de ſon élévation. Dans le temps qu'il pourſuivoit avec chaleur l'exécution des arrêts du parlement d'Aix contre les Vaudois, d'*Allens* (*) gentilhomme Provençal, alla le trouver, & lui remettant ſous les yeux cet endroit de ſon ouvrage : *Penſez-vous*, lui dit-il, *qu'un premier Préſident doive, moins qu'un Avocat, reſpecter l'ordre judiciaire & en obſerver les formes ? ou croyez-vous qu'une ſociété d'hommes mérite moins d'égards qu'un vil amas d'inſectes ?* Le préſident rougit, &, s'il ne déſavoua pas publiquement ſes premiers arrêts, il en ſuſpendit tant qu'il vécut l'exécution. » Les commiſſaires de la cour ſecondèrent les vues de *Chaſſeneux*, devenu beaucoup plus indulgent. *Guillaume du Bellay*, ſeigneur de *Langei*, gouverneur du Piémont, fut chargé par le roi de s'informer des mœurs & des principes des Vaudois. Il manda à la cour, après une perquiſition exacte, « que ceux qu'on nommoit *Vaudois* dans les montagnes de Provence, étoient des gens qui depuis trente ans avoient pris des terres en friche, à la charge d'en payer la rente à leurs maîtres, & que, par un travail aſſidu, ils les avoient rendues fertiles & propres au pâturage & au grain; qu'ils étoient gens de beaucoup de fatigue & de peu de dépenſe; qu'ils payoient exactement la taille au roi, & les droits à leurs ſeigneurs; qu'à la vérité on les voyoit peu à l'égliſe; qu'y étant, ils ne

(*) Ce gentilhomme ne s'appeloit pas d'*Allens*, mais *Allein*. (Jacques de Renaud d') C'étoit un homme modéré dans un temps de fanatiſme, très-verſé dans les belles-lettres, & qui s'étoit acquis, par ſa probité autant que par ſon ſavoir, beaucoup de crédit ſur l'eſprit du préſident de *Chaſſeneux*. Sa famille originaire d'Arles, jouit d'une conſidération méritée par les ſervices qu'elle a rendus dans l'état militaire & dans les ambaſſades. *Nicolas de Renaud*, père de *Jacques* dont il eſt queſtion ici, étoit ambaſſadeur de *Charles VIII* auprès du Saint-Siége; & les négociations auprès de cette cour demandoient alors autant de talent que d'adreſſe. C'eſt en faveur des ſervices de la famille de *Renaud*, que *Louis XIV* érigea la terre d'*Allein* en marquiſat, en mars 1695.

ſe mettoient point à genoux devant les images ; qu'ils ne faiſoient point dire de meſſes, ni pour eux, ni pour les morts ; qu'ils ne faiſoient pas le ſigne de la croix ; qu'ils ne prenoient pas d'eau bénite ; qu'ils n'ôtoient point le chapeau devant les croix ; que leurs cérémonies étoient différentes des nôtres ; que leurs prières publiques ſe faiſoient en langue vulgaire ; qu'enfin ils ne reconnoiſſoient ni le pape, ni les évêques, & avoient ſeulement quelques-uns d'entr'eux qui leur ſervoient de miniſtres & de paſteurs dans les exercices de leur religion. » (*Fabre*, *Histoire Eccléſiaſtique*, livre CXLI, n° 63.) Ce rapport ayant été fait au roi, il envoya au parlement d'Aix une déclaration, datée du 18 de février 1541, par lequel il pardonnoit aux Vaudois, pourvu que dans trois mois ils abjuraſſent leurs erreurs. Auſſitôt les habitans de Mérindol envoyèrent à Aix deux députés, pour demander qu'il plût au parlement de faire informer de leurs erreurs & de les leur faire connoître. *Chaſſeneux* les ayant mandés, leur remontra qu'il étoit inutile d'informer de ces erreurs, qui étoient notoires. Il les exhorta à y renoncer, & à ne pas obliger le parlement à procéder contre eux avec la dernière rigueur ; que cependant ils pouvoient donner leur confeſſion de foi. Ils le firent en effet, dans une requête, du 7 avril 1541, qui contenoit un grand nombre d'articles. Mais pendant qu'on les examinoit à Aix, ainſi qu'à Paris, la mort emporta *Chaſſeneux*. Ce fut en 1542, à 60 ans, qu'il termina ſa carrière. Tous les hiſtoriens conviennent, & *Piton* aſſure dans ſon *Hiſtoire de la ville d'Aix*, qu'il mourut empoiſonné avec un bouquet de fleurs. Il ne nous apprend pas d'où ce coup lui vint ; mais il y a lieu de ſoupçonner, dit *Nicéron*, que ce fut l'effet de la haine que conçurent contre lui ceux qui étoient ſi fort acharnés à la ruine des habitans de Mérindol, & qui, peu de temps après, firent jouer contr'eux une ſanglante tragédie. On a de *Chaſſeneux* : I. Un *Commentaire* latin ſur les Coutumes de Bourgogne & de preſque toute la France, in-folio, imprimé cinq fois pendant la vie de l'auteur, & plus de quinze depuis. La dernière édition, enrichie de l'Éloge de *Chaſſeneux* par le préſident *Bouhier*, a été donnée in-4°, Paris 1717 ; & encore depuis refondue par le même éditeur dans une autre de deux vol. in-fol. *Chaſſeneux* fut un des premiers qui éclaircit le Droit coutumier en France, & qui le concilia avec le Droit Romain. Il reſſemble d'ailleurs à la plupart des juriſconſultes de ſon temps, qui, contens d'entaſſer autorités ſur autorités, ne ſongeoient, ni à ſoutenir leurs déciſions par le raiſonnement, ni à les éclairer par la méthode, ni à les rendre plus agréables à lire par un ſtyle pur, ſimple & correct. II. *Conſilia*, Lyon 1531, in-fol. Ce ſont des conſultations ſur différentes matières de droit. III. *Les Épitaphes des Rois de France juſqu'à* François I, *en vers, avec leurs effigies* ; Bordeaux, ſans date, très-rare. — *Chaſſeneux* avoit épouſé *Pétronille Languet* ; mais le bien que lui apporta ſa femme ne le dédommagea pas de ſa mauvaiſe humeur.

CHASSIGNET, (Jean-Baptiſte) né à Beſançon dans le milieu du quinzième ſiècle, fut l'un de ceux qui commença à tirer notre poéſie

de la barbarie. Sa Traduction des *Pſeaumes* a de la force & de l'harmonie. Les auteurs des *Annales Poétiques*, en ont fait connoître le mérite: juſqu'à eux, nul bibliographe n'avoit parlé de *Chaſſignet*.

CHASTELAIN, (Claude) chanoine de l'égliſe de Paris, ſa patrie, fut mis par *de Harlay*, archevêque, à la tête d'une compagnie pour la compoſition des Livres d'égliſe. Il poſſédoit la ſcience des liturgies, des rits & des cérémonies eccléſiaſtiques. Il avoit parcouru l'Italie, la France, l'Allemagne, & partout il avoit étudié les uſages de chaque égliſe particuliere. Il connoiſſoit tout ce qu'il y avoit de curieux dans les lieux où il paſſoit, & ſouvent il en inſtruiſoit même les gens du pays. Il mourut en 1712, à 73 ans. On a de lui: I. Les deux premiers mois de l'année du *Martyrologe Romain*, traduits en françois; avec des additions à chaque jour, des Saints qui ne ſont point dans ce Martyrologe, placés ſelon l'ordre des ſiècles: la premiere, de ceux de France: la ſeconde, de ceux des autres pays; avec des notes ſur chaque jour. II. *Martyrologe univerſel*, Paris 1709, in-4°, compoſé dans le goût du précédent, plein de l'érudition la plus recherchée. Les *Bollandiſtes* lui ont dédié un vol. de leur ſavante collection.

CHASTELAIN, *Voyez* CHATELAIN.

CHASTELET, *Voyez* GUESCLIN *à la fin*, — & CHATELET.

CHASTELET, (Gabrielle-Émilie de Breteuil, marquiſe du) naquit en 1706 du baron de *Breteuil*, introducteur des ambaſſadeurs. Son eſprit & ſes grâces la firent rechercher en mariage par pluſieurs ſeigneurs diſtingués. Elle épouſa le marquis *du Chaſtelet-Lomont*, lieutenant-général des armées du roi, d'une famille illuſtre. Les bons auteurs anciens & modernes lui furent familiers dès ſa plus tendre jeuneſſe. Elle s'appliqua ſur-tout a la lecture des philoſophes & des mathématiciens. Son coup d'eſſai fut une explication de la *Philoſophie de Leibnitz*, ſous le titre d'*Inſtitutions de Phyſique*, in-8.° adreſſée à ſon fils, ſon élève dans la géométrie, & éleve digne d'elle. Les idées du philoſophe Allemand ne lui ayant paru enſuite que des rêves, elle l'abandonna pour *Newton*. Elle traduiſit ſes *Principes*, & les commenta. Cet ouvrage, imprimé apres ſa mort, en 2 volumes in-4°, revu & corrigé par *Clairaut*, a paru digne de ſon auteur & de ſon cenſeur. La marquiſe *du Chatelet* mourut à 43 ans, d'une ſuite de couches le 10 ſeptembre 1749, au palais de Lunéville. L'étude ne l'éloigna point du monde. On vit, non ſans étonnement la commentatrice de *Newton* ſe livrer à tous les plaiſirs, les rechercher même comme une femme ordinaire, & au ſortir d'une table de jeu aller converſer avec des philoſophes & les inſtruire. Elle en avoit toujours auprès d'elle, à Paris, à Cyrei, & à Lunéville. *Voltaire* fut lié de bonne heure avec elle, d'abord par l'amitié, & bientôt par l'amour. « Ils furent inſéparables pendant près de vingt années. Cette liaiſon eut pour *Voltaire* de grandes douceurs; mais on ignore ce qu'elle coûta à ſa tranquillité. Ils ſe quereller ſouvent; mais ils ſe ſupportoient, parce que l'habitude de vivre enſemble les rendoit néceſſaires l'un à l'autre. *Émilie* lui pardonnoit ſes bruyantes humeurs;

de ſon côté, il ſe montroit indulgent pour ſes caprices & même pour ſes infidélités. Les colères de *Voltaire* étoient des coups de foudre; mais l'orage n'avoit rien de durable. Le calme & la ſérénité renaiſſoient au moment où ceſſoit la tempête. *Émilie* aimoit l'étude & la célébrité; mais ce goût n'étoit qu'une paſſion ſecondaire. Ses deux paſſions dominantes étoit le jeu & l'amour. » La première lui coûta beaucoup d'argent; & la ſeconde troubla le repos de *Voltaire*, en excitant pluſieurs fois ſa jalouſie. *Voyez* de plus amples détails dans la Vie de *Voltaire*, par *du Vernet*, que nous venons de citer. Cependant on ne pouvoit être aimé plus tendrement. La moindre abſence mettoit Mad. *du Chaſtelet* au déſeſpoir. *C'eſt une tête bien complètement tournée*, écrivoit Mad. de *Tencin* au maréchal de *Richelieu*; *elle me fait grande pitié*. Quoique Mad. *du Chaſtelet* fût liée avec des ſavans, & fût elle-même très-inſtruite, elle ne parloit ordinairement de ſcience qu'à ceux avec qui elle croyoit pouvoir s'inſtruire. Elle vécut long-temps dans des ſociétés où l'on ignoroit ce qu'elle étoit, & elle ne prenoit pas garde à cette ignorance. Les dames qui jouoient avec elle chez la reine, étoient bien éloignées de ſe douter qu'elles fuſſent à côté du commentateur de *Newton*; on la prenoit pour une perſonne ordinaire. On s'étonnoit ſeulement de la rapidité & de la juſteſſe avec laquelle on la voyoit faire les comptes & terminer les différens du jeu. Dès qu'il y avoit quelque combinaiſon à faire, la philoſophe ne pouvoit plus ſe cacher. On l'a vue diviſer juſqu'à neuf chiffres par neuf autres, de tête & ſans aucun ſecours, en préſence d'un géomètre étonné, qui ne pouvoit la ſuivre. Née avec une eloquence ſingulière, cette éloquence ne ſe déployoit que quand elle avoit des objets dignes d'elle. Le mot propre, la préciſion, la juſteſſe & la force, étoient le caractère de ſon ſtyle; mais cette fermeté ſévère & cette trempe vigoureuſe de ſon eſprit, ne la rendoient pas inacceſſible aux beautés de ſentiment. Les charmes de la poéſie & de l'éloquence la pénétroient; & ſon oreille étoit extrêmement ſenſible à l'harmonie. Elle ſavoit par cœur les meilleurs vers, & ne pouvoit ſouffrir les médiocres. Elle en faiſoit elle-même d'agréables. On peut en juger par cette inſcription pour les jardins de Gyrei :

Du repos, une douce étude,
Peu de livres, point d'ennuyeux;
Un ami dans ma ſolitude,
Voilà mon ſort : il eſt heureux.

L'étude de ſa langue fut une de ſes principales occupations. Elle parloit bien & avec feu; mais elle ne rendoit pas, comme tant d'autres femmes, ſa converſation piquante, en relevant les ridicules de ſes rivales en eſprit & en beauté. Elle n'avoit ni le temps, ni la volonté de s'en appercevoir, & quand on lui diſoit que quelques perſonnes *ne lui avoient pas rendu juſtice*, elle répondoit qu'*elle vouloit l'ignorer*. Un auteur ayant été enfermé pour avoir écrit contre elle, la marquiſe *du Chaſtelet* prit la plume en ſa faveur, & lui procura ſon élargiſſement. Elle a laiſſé en manuſcrit un *Traité* ſur le bonheur, « le ſeul peut-être des ouvrages ſur cette queſtion, dit *Condorcet*, qui ait été écrit ſans prétention & avec une entière franchiſe. » Il n'a point encore été publié. L'*Eloge* de Mad. *du Chaſtelet* par *Voltaire*, eſt à la

tête de la *Traduction des Principes de Newton*. *Voy.* LINANT.

CHASTELLUX, (François-Jean, marquis de) maréchal des camps & armées du roi, de l'académie Françoiſe, & de diverſes autres ſociétés littéraires, mort à Paris, le 24 octobre 1788, étoit d'une famille illuſtre, qu'il illuſtra encore par ſes talens militaires & littéraires, par l'aménité de ſon caractère & par ſes ouvrages. Les principaux-ſont : I. *De la Félicité publique*, in-8.° Lorſque ce livre parut pour la première fois, il ne fit point cette ſenſation qui annonce un grand ſuccès. Le titre parut vague, le ſtyle quelquefois négligé ; le but de l'auteur ne ſembloit pas aſſez déterminé. On ne vit pas d'abord qu'il s'étoit propoſé de tracer un tableau du genre humain, & d'examiner dans quel ſiècle, dans quel pays, ſous quel gouvernement il auroit été plus avantageux aux hommes d'exiſter. Quelques chapitres de cet examen ſont ſuperficiels ; mais d'autres ſe diſtinguent par la ſageſſe des principes & la profondeur des recherches. Il ne faut pas pourtant mettre la *Félicité publique* au-deſſus de l'*Eſprit des Lois*, comme a fait *Voltaire*, trop ſévère envers *Monteſquieu* qui n'exiſtoit plus, & trop indulgent envers le marquis de *Chaſtellux* qui paſſoit pour avoir du crédit à la cour. II. *Voyage dans l'Amérique Septentrionale, en 1780, 1781 & 1782*, in-8.° Ce voyage eſt inſtructif & agréable ; mais les Anglo-Américains ſe ſont plaints que l'auteur amuſoit quelquefois ſes lecteurs à leurs dépens. Le marquis de *Chaſtellux* avoit ſervi en Amérique, & avec diſtinction. Il avoit été accueilli partout comme il le méritoit ; & ce devoit être une raiſon pour lui de ménager un peu les ridicules de ſes hôtes. Il eſt vrai qu'il ne deſtinoit point ce livre à l'impreſſion, & que divers morceaux lui ayant été dérobés & livrés à un Journaliſte étranger, cette infidélité l'obligea de communiquer au public ſon manuſcrit original.

CHASTENET, *Voy.* PUYSEGUR & CHEVREAU.

CHASTEUIL, *Voy.* GALAUP.

I. CHASTRE, (Claude de la) maréchal de France, chevalier des ordres du roi, & gouverneur de Berri & d'Orléans, s'éleva par ſon mérite & par la faveur du connétable de *Montmorenci*, dont il avoit été page. Il ſe fit un nom diſtingué par ſes exploits en divers ſiéges & combats. S'étant jeté dans le parti de la Ligue, il ſe ſaiſit du Berri, qu'il remit dans la ſuite au roi *Henri IV*. Il mourut le 18 décembre 1614, à 78 ans, avec la réputation d'un très-brave officier, mais d'un médiocre général. — Il eut un fils, *Louis de la* CHASTRE, qui, ſans beaucoup de mérité, obtint cependant le bâton de maréchal de France en 1616, & mourut en 1630. La maiſon de *la Chaſtre* tire ſon nom d'un grand bourg de Berri ſur l'Indre. Elle a produit pluſieurs autres perſonnages illuſtres : entr'autres, *Pierre de la* CHASTRE, archevêque de Bourges & cardinal, mort en 1171.

II. CHASTRE, (Edme, marquis de la) comte de *Nançai*, de la même famille que les précédens, maître de la garderobe du roi, puis colonel-général des Suiſſes & Griſons en 1643, ſe ſignala à la bataille de Nortlingue, où il fut fait priſonnier. Il fut à la guerre d'Allemagne en 1645,

& mourut de ſes bleſſures la même année. On a de lui des *Mémoires*, curieux & intéreſſans, qui ſe trouvent imprimés avec ceux de *la Rochefoucauld*, à la Haye, in-12, 1691. Ils ont le mérite de la vérité avec l'air de roman.

III. CHASTRE, (Jean de) chanoine de l'égliſe Saint-Nizier de Lyon & aumônier du roi, publia en 1647, une *Méthode pour accommoder le Bréviaire de Lyon avec le Romain*. On lui doit encore *Compendium Theologicæ veritatis Alberti Magni*, in-12, 1649.

CHAT, *Voy.* DUCHAT.

I. CHAT *ou* CHAPT, (Aymeri) étoit iſſu d'une illuſtre & ancienne maiſon du Périgord, qui fait remonter ſon origine aux anciens *Sires de Chabanois*, connus dans nos hiſtoires dès la fin du 11e ſiècle. Il fut d'abord tréſorier de l'égliſe Romaine, évêque de Volterre & gouverneur de Bologne, enſuite transféré à l'archevêché de la même ville en 1361. Il obtint, en 1365, de l'empereur *Charles IV*, la confirmation des priviléges de ſon égliſe, & le titre de prince de l'empire. Il y fit fleurir l'univerſité dont il étoit chancelier. Il fut transféré de nouveau en 1371, à l'évêché de Limoges, & nommé gouverneur de toute la vicomté de cette ville. Il mourut la veille de Saint-Martin, l'an 1390. Ce prélat, également recommandable par les qualités qui font le citoyen, par les vertus d'un évêque, & par le caractère libéral d'un prince, fut pleuré comme un père. Protecteur des ſavans & ſavant lui-même, il répandit ſes bienfaits ſur les gens-de-lettres.

II. CHAT DE RASTIGNAC, (Raimond de) de la même maiſon que le précédent, ſeigneur de Meſſilhac, fut chevalier des ordres du roi, capitaine de cinquante hommes d'armes, lieutenant-général & bailli de la haute-Auvergne. Il donna les preuves les plus éclatantes de zèle & d'attachement à nos rois, pendant les troubles qui de ſon temps agitoient la France. Il s'oppoſa, avec autant de ſuccès que de courage, aux entrepriſes des Ligueurs en Auvergne, déconcerta leurs projets, & leur enleva pluſieurs places dont ils s'étoient emparés. Il battit, en 1590, le comte de *Randan*, au combat d'Iſſoire, & le duc de *Joyeuſe*, en 1592, à celui de Villemur. Il prit des meſures ſi efficaces pour les intérêts du roi, qu'il maintint une partie de l'Auvergne dans ſon obéiſſance, y fit rentrer l'autre, & vint à bout de rétablir entièrement la paix dans cette province. Ce héros citoyen, marcha en 1594, contre les révoltés, connus ſous le nom de *Tard-venus*, qui s'étoient aſſemblés dans le Limouſin, les attaqua, en tua deux mille près de Limoges, & les mit entièrement en déroute. Le roi le récompenſa de ſes ſervices, en le nommant chevalier du Saint-Eſprit en 1594. Ce brave guerrier fut tué le vendredi 26 janvier 1596, à la Fère, où il étoit allé pour traiter de quelques affaires avec le roi. *De Thou* l'appelle un homme d'un courage infatigable, *virum indefeſſæ virtutis*; & cet éloge ne paroîtra pas outré à ceux qui feront attention aux différens événemens de ſa vie.

III. CHAT DE RASTIGNAC, (Louis-Jacques de) de la même famille que les deux précédens, naquit dans le Périgord, l'an 1685. Après avoir brillé en

Sorbonne

Sorbonne où il prit le bonnet de docteur, il alla à Luçon en qualité de grand-vicaire, & fut nommé à une des premières places du chapitre de la Cathédrale. Son mérite lui procura l'évêché de Tulles en 1721. Il fut député, en 1723, à l'assemblée du clergé, & y parut avec tant d'éclat, que deux mois après il fut transféré à l'archevêché de Tours. En 1730 & 1733, il présida, en qualité de commissaire du roi, au chapitre général de la congrégation de Saint-Maur, tenu à Marmoutiers. Les talens par lesquels il se signala dans les assemblées du clergé de 1726, 1734 & 1743, le firent choisir pour chef de celles qui furent tenues en 1747 & 1748. Les procès-verbaux de ces différentes assemblées sont des monumens de son savoir & de son éloquence. Cet illustre prélat mourut en 1750, à 63 ans, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit. Il avoit le don de connoître les hommes & de les employer, & savoit faire aimer & respecter l'autorité. Né généreux & bienfaisant, il n'usoit de son crédit que pour faire du bien. On l'a vu dans les temps des inondations de la Loire, fournir la nourriture & des logemens à tous les pauvres habitans des campagnes voisines de Tours, avec leurs troupeaux, & à tout le menu peuple de la ville. Il se plaisoit à cultiver à ses frais les talens des jeunes ecclésiastiques, à inspirer à son clergé le goût des sciences. Esprit juste & conciliant, il se servoit de ses lumières pour terminer les différens & prévenir les dissensions. Des mœurs douces, un commerce sûr, un cœur né pour l'amitié, lui avoient attaché les plus illustres amis. On a de lui: I. Des *Harangues*, des *Discours* & autres pièces, qui se trouvent dans les Procès-verbaux du clergé. II. Des *Lettres*, des *Mandemens* & des *Instructions Pastorales*, où il défend avec zèle la doctrine de l'Église. III. Des *Instructions* Pastorales *sur la Pénitence*, *la Communion & la justice Chrétienne*, contre le fameux livre du Père *Pichon*, Jésuite. Ces *Instructions Pastorales*, son principal ouvrage, ont été reçues avec le plus grand applaudissement par les uns, & attaquées avec beaucoup de vivacité par les autres.

CHATAM, (Mylord) *Voyez* PITT.

CHATEAU, (Guillaume) graveur d'Orléans, fut encouragé par *Colbert*. Il mérita les bienfaits de ce sage ministre, par plusieurs estampes gravées d'après les ouvrages du *Poussin*. Il avoit perfectionné son talent en Italie. Il mourut à Paris en 1683, à cinquante ans.

CHATEAUBRIAND, (Françoise de Foix, épouse de *Jean de Laval*, comte de) étoit fille de *Phœbus de Foix*, & sœur du fameux comte de *Lautrec*, & du maréchal *de Foix*, qui lui durent en partie leur fortune. Elle fut maîtresse de *François I*, qui la quitta pour la duchesse d'*Etampes*. Cependant sa figure égaloit celle de sa rivale, & elle avoit la fierté d'une femme née dans une famille qui ne voyoit que les princes du sang au-dessus d'elle. « J'ai ouï conter, dit *Brantôme*, & le tiens de bon lieu, que lorsque le roi *François I* eut laissé Mad. de *Châteaubriand*, sa maîtresse favorite, pour prendre Mad. d'*Etampes*... que Mad. la Régente avoit prinse avec elle pour une de ses filles... Mad. d'*Etampes*, pria le Roi

de retirer de madite dame de *Châteaubriand*, tous les plus beaux joyaux qu'il lui avoit donnés, non pour le prix & la valeur; car pour lors les pierreries n'avoient pas la vogue qu'elles ont eues depuis, mais pour l'amour des belles deviſes qui y étoient miſes, engravées & empreintes, leſquelles la reine de Navarre, ſa ſœur, avoit faites & compoſées; car elle y étoit très-bonne maîtreſſe. Le roi *François* lui accorda ſa prière, & lui promit qu'il le feroit; ce qu'il fit. Et pour ce, ayant envoyé un gentilhomme vers elle pour les lui demander, elle fit la malade pour le coup, & remit le gentilhomme dans trois jours à venir, & qu'il auroit ce qu'il demandoit. Cependant dans le dépit elle envoya querir un orfèvre, & fit fondre tous les joyaux, ſans avoir reſpect ni acception des belles deviſes qui y étoient engravées; & après le gentilhomme retourné, elle lui donna tous ſes joyaux convertis en lingots. *Allez*, dit-elle, *portez cela au Roi; & dites-lui, que puiſqu'il lui a plu me révoquer ce qu'il m'avoit donné ſi libéralement, je le lui rends & lui renvoie en lingots d'or. Quant aux deviſes, je les ai ſi bien empreintes & colloquées en ma penſée, & les y tiens ſi chères, que je n'ai pu permettre que perſonne en diſpoſât & jouît, & en eût du plaiſir que moi-même.* Quand le Roi eut reçu le tout en lingots, & les propos de cette dame, il ne dit autre choſe, ſinon : *Retournez & rendez-lui le tout. Ce que j'en faiſois n'étoit pas pour la valeur, car je lui euſſe rendu deux fois plus, mais pour l'amour des deviſes; & puiſqu'elle les a ainſi fait perdre, je ne veux pas de l'or, & le lui renvoie. Elle a montré en cela plus de courage & de généroſité, que je n'euſſe penſé provenir d'une femme.* » DAMES *Galantes*, tom. 2. Le romancier *Varillas* rapporte que *Laval*, dans un accès de jalouſie, fit ouvrir les veines à ſa femme; mais ce conte doit être mis au rang de tant d'autres, qu'il débite avec autant de fauſſeté que d'effronterie. La comteſſe de *Châteaubriand* mourut en 1537. Elle étoit née vers l'an 1475.

CHATEAUBRUN, (Jean-Baptiſte Vivien de) maître d'hôtel ordinaire du duc d'*Orléans*, né à Angoulême en 1686, fut reçu membre de l'académie Françoiſe en 1753, à l'âge de 67 ans. Il avoit donné, au mois de novembre 1714, une tragédie de *Mahomet II.* Il compoſa quelques années après, *les Troyennes*. Cette ſeconde pièce, ſupérieure à la précédente, & qui eſt reſtée au théâtre, ne fut jouée qu'en 1754. Le plan manque de régularité; & comme le dit *Boileau : Chaque acte dans la Pièce eſt une Pièce entière*; mais les ſituations en ſont attachantes & intéreſſent le ſpectateur. Celle du troiſième acte, imitée de *Sénèque*, où *Andromaque* vient cacher ſon fils dans le tombeau d'*Hector*, a toujours produit l'attendriſſement. Il étoit extrême, lorſque la célèbre & touchante *Gauſſin* rempliſſant le rôle d'*Andromaque*, diſoit toute épouvantée à *Ulyſſe* ce ſeul vers :

Ces farouches ſoldats, les laiſſez-vous ici ?

Châteaubrun eſt auſſi auteur des tragédies de *Philoctète* & d'*Aſtianax*, dont le principal défaut eſt d'être foibles de poéſie, mais qui ſont aſſez bien conduites. L'auteur mourut à Paris en 1775, à 89 ans. C'étoit un vrai philoſophe; il ne tint qu'à lui de faire la plus grande fortune, & il la dédaigna. Il rem-

plit avec honneur, près d'un demi-ſiècle, des poſtes qui en auroient enrichi d'autres, moins indifférens que lui ſur les biens de ce monde. Il joignoit à ce rare déſintéreſſement, des mœurs douces & irréprochables. « M. de *Châteaubrun*, dit le célèbre *Buffon* dans un Diſcours à l'académie, homme juſte & doux, pieux, mais tolérant, ſentoit, ſavoit que l'empire des lettres ne peut s'accroître & même ſe ſoutenir que par la liberté. Il approuvoit donc tout aſſez volontiers, & ne blâmoit rien qu'avec diſcrétion. Jamais il n'a rien fait que dans la vue du bien ; jamais rien dit qu'à bonne intention. » *De Châteaubrun*, livré pendant ſa jeuneſſe aux affaires & à ſes devoirs, ne s'en délaſſoit que par l'étude des poëtes Grecs & Latins, dont il s'étoit nourri, & dont il a porté le goût dans ſes dernières tragédies. Il eut aſſez d'empire ſur lui-même pour garder pendant quarante ans ſes pièces dans ſon porte-feuille ſans les faire jouer. L'emploi qu'il occupoit, & la crainte de déplaire à un prince pieux auquel il étoit attaché, furent les motifs qui l'arrêtèrent.

CHATEAU-GIRON, (Géofroy de) gentilhomme Breton, défendit avec courage le duc de Bretagne, ſon ſouverain, contre les Anglois. Il leur fit lever le ſiége de Saint-Malo en 1382, & celui du Mont-Saint-Michel, après les avoir défaits dans un combat naval.

CHATEAUGONTIER, *Voyez* BAILLEUL.

I. CHATEAUNEUF, (Pierre de) troubadour connu par ſes chanſons, fut arrêté en route par des voleurs. Dépouillé & prêt à périr, il demanda permiſſion de leur chanter une de ſes chanſons : les voleurs, enchantés de ſa voix, lui laiſsèrent la vie, & lui rendirent ce qu'ils lui avoient pris.

II. CHATEUNEUF, *Voyez* AUBESPINE. — BURETTE. — & II. JARS.

CHATEAURENAUD, (François-Louis Rouſſelet, comte de) d'une maiſon ancienne de Touraine, fut également utile à la France & ſur terre & ſur mer. S'étant conſacré en 1661 au ſervice de la marine, il ſe diſtingua à l'expédition de Gigeri, où il fut bleſſé. La mer Méditerranée étoit infeſtée par les pirates. Il donna la chaſſe à ceux de Salé avec un ſeul vaiſſeau. Nommé chef d'eſcadre en 1673, il défit le jeune *Ruyter* en 1675. Il conduiſit un convoi en Irlande en 1689, & l'année d'après il en ramena les troupes Françoiſes, & dix-huit mille Irlandois. Dans la guerre de la ſucceſſion d'Eſpagne, il conduiſit les flottes Eſpagnoles en Europe, & mit en ſûreté les iſles de l'Amérique. Ses ſervices lui méritèrent la place de vice-amiral en 1701, le bâton de maréchal de France en 1704, & le collier des ordres du roi en 1705. Il mourut en 1716, à 80 ans, laiſſant pluſieurs enfans. L'abbé de *Saint-Pierre* dit qu'*il étoit un eſprit médiocre, mais courageux, entreprenant & heureux.*

CHATEAUROUX, *Voyez* MAILLY, n° II.

CHATEIGNERAYE, (François de Vivonne, ſeigneur de la) fils puîné d'*André de Vivonne*, grand-ſénéchal du Poitou, parut avec diſtinction à la cour ſous *François I* & *Henri II.* Il étoit lié de la plus tendre amitié avec *Gui de Chabot*,

ſeigneur de Jarnac; l'indiſcrétion de ſes propos le brouilla avec ce courtiſan. Il dit un jour à *François I* dont il étoit fort aimé, que *Jarnac* s'étoit vanté à lui d'avoir eu les faveurs de ſa belle-mère, *Magdeleine de Puiguyon*, ſeconde femme de *Charles Chabot*, ſeigneur de *Jarnac*, ſon père. Le roi en plaiſanta le jeune *Jarnac*; celui-ci piqué au vif, non content de nier le fait, répondit, que *ſauf le reſpect dû à ſa Majeſté, la Chateigneraye avoit menti*. Sur ce démenti qui devint public, *la Chateigneraye* demanda à *François I* la permiſſion d'un combat à outrance; mais ce prince ne la voulut point accorder. Ils l'obtinrent enfin de *Henri II*, ſucceſſeur de *François I*. Le 10 juillet, 1547, le combat ſe fit en champ-clos dans le parc de Saint-Germain-en Laye, en préſence du roi, du connétable *Montmorency*, & de quelques autres ſeigneurs. *La Chateigneraye*, après avoir reçu une bleſſure très-dangereuſe au jarret, tomba par terre. Sa vie étoit à la diſcrétion de *Jarnac*; le vainqueur ſupplia pluſieurs fois le roi d'accepter le don qu'il lui faiſoit de *la Chateigneraye*, qui ne vouloit point demander la vie. Le roi ſe laiſſa enfin gagner par les prières de *Jarnac* & par celles du connétable, & permit qu'on portât *la Chateigneraye* dans ſa tente, pour le panſer; mais la honte de ſe voir vaincu le jeta dans un tel déſeſpoir, qu'il en mourut trois jours après, avec la réputation d'un des plus robuſtes & des plus braves hommes de la France. Il fut l'aſſaillant dans le combat, & *Jarnac* le ſoutenant. Il avoit à peine 28 ans. Il ſe fioit tellement ſur ſon adreſſe, & faiſoit ſi peu de cas de ſon ennemi, qu'il avoit, ſuivant *Brantôme*, préparé un ſouper ſplendide, pour régaler ſes amis le jour même du combat; mais la fortune des armes en décida autrement. Le *coup de Jarnac* a paſſé depuis en proverbe, pour ſignifier une ruſe, un tetout imprévu de la part d'un ennemi. L'intervalle des formalités qui précédoient ces ſortes de combats, avoit été employé par les deux champions à s'exercer dans les armes. *Jarnac* avoit, dit-on, ſi bien profité des leçons d'un maître d'eſcrime, qu'en s'exerçant avec lui, il ne manquoit jamais le coup qu'il porta à *la Chateigneraye*. Ce combat en champ-clos eſt le dernier qui ſe ſoit vu en France. Le regret qu'eut *Henri II* de la mort de *la Chateigneraye*, ſon favori, le fit jurer qu'il n'en accorderoit plus. A cette ancienne inſtitution des lois Lombardes, ſuccéda la licence des duels particuliers, qui depuis deux ſiècles a fait verſer plus de ſang en Europe, & ſur-tout en France, qu'il n'en avoit été répandu dans les combats en champ-clos depuis leur origine.

I. CHATEL, (Tanneguy du) grand-maître de la maiſon du roi, d'une famille ancienne de Bretagne, paſſa l'an 1404 en Angleterre pour venger la mort de ſon frère aîné, tué par les Anglois devant l'iſle de Jerſey. Il revint de cette expédition, chargé d'un riche butin. Il ſe ſignala enſuite en Italie contre l'armée de *Ladiſlas*, uſurpateur de la couronne de Sicile. De retour en France, il combattit avec valeur à la journée d'Azincourt en 1415, & deux ans après ſe rendit maître de Monthléry, & de pluſieurs autres places aux environs de Paris, occupées par les Bourguignons. Lorſque cette ville fut

priſe par la faction de Bourgogne en 1418, il ſauva le dauphin *Charles*, auquel il étoit attaché. Comme il étoit un de ſes plus intimes confidens, on lui imputa le conſeil du meurtre de *Jean Sans-Peur*, duc de Bourgogne, ennemi déclaré de ce prince. Après la mort de *Charles VI*, *Charles VII* récompenſa ſes ſervices par la charge de grand-maître de ſon hôtel. Il l'envoya enſuite en Provence avec le titre de gouverneur; & c'eſt dans cette province qu'il mourut l'an 1449, avec la réputation d'un grand capitaine & d'un habile politique. Il n'eut point d'enfans; mais ſa famille ſubſiſte dans des branches collatérales.

II. CHATEL, (Tanneguy du) vicomte de la *Bellière*, neveu du précédent, a obtenu une place dans l'hiſtoire par l'attention qu'il eut de faire rendre les derniers devoirs à *Charles VII*, abandonné par les courtiſans, occupés alors à flatter le nouveau roi. Il employa 30,000 écus pour ces funérailles, & n'en fut rembourſé que dix ans après. Dans le ſiècle ſuivant, *François II* après ſa mort ayant été négligé par les *Guiſes*, comme l'avoit été *Charles VII*, on mit ſur ſon drap mortuaire ces mots: *Où eſt maintenant Tanneguy du Châtel!* Ce ſujet fidelle fut tué d'un coup de fauconneau au ſiége de Bouchain en 1477.

III. CHATEL, (Pierre du) *Caſtellanus*, l'un des plus ſavans prélats du 16e ſiècle, natif d'Arc en Barrois. Après avoir étudié & régenté à Dijon, il voyagea en Allemagne, en Italie, & dans la Grèce; & dans ſes courſes utiles il recueillit grand nombre de connoiſſances & l'eſtime des ſavans. De retour en France, il fut lecteur & bibliothécaire du roi *François I.* Il étoit le ſeul homme de lettres que ce prince prétendoit n'avoir pas épuiſé en deux ans. Il vivoit à la cour & y étoit goûté. Les envieux de ſon érudition & de ſa faveur, ſe réunirent pour élever ſur ſes ruines un nommé *Bigot*, dont ils vantoient avec affectation l'eſprit & le vaſte ſavoir. Le roi, avant de le faire venir de Normandie, ſa patrie, voulut le connoître. *Du Châtel* lui dit que c'étoit un philoſophe qui ſuivoit les opinions d'*Ariſtote*. — *Et quelles ſont ces opinions*, continua le prince? — SIRE, repartit l'adroit courtiſan, *Ariſtote préfère les républiques à l'état monarchique.* Ce mot fit une impreſſion ſi forte ſur l'eſprit de *François I*, qu'il ne voulut plus entendre parler de *Bigot*.... Ce prince voulant élever *du Châtel* aux premières dignités de l'Egliſe, fut curieux d'apprendre de lui s'il étoit gentilhomme? SIRE, répondit le ſavant bel-eſprit, *ils étoient trois frères dans l'Arche de Noé; je ne ſais pas bien duquel des trois je ſuis ſorti.* Peu de temps après, il parvint à l'épiſcopat. Il fut évêque de Tulle en 1539, de Mâcon en 1544, grand-aumônier de France en 1548, enfin évêque d'Orléans en 1551. Il y mourut d'apoplexie en prêchant, le 3 février 1552. *Du Châtel* étoit très-verſé dans les langues orientales, & fort éloquent en chaire. Il prononça en 1547 l'oraiſon funèbre de *François I.* La faculté de théologie de Paris fut ſcandaliſée d'un endroit de ſon diſcours, où il diſoit que l'*ame du Roi étoit allée tout droit en Paradis.* La faculté nomma des députés pour en aller faire des reproches à l'évêque de Mâcon, qui étoit alors à St-Ger-

main-en-Laye auprès de *Henri II.* En attendant que le prélat fût averti, on les adreſſa à un maître-d'hôtel, Eſpagnol, connu pour ſes bons mots. *Mendoze* (c'étoit le nom du maître-d'hôtel) régala d'abord les députés ; & venant au ſujet de leur voyage, il leur dit : « Vous craignez, Meſſieurs, que l'évêque de Mâcon n'ait porté atteinte à la croyance du purgatoire, en aſſurant que l'ame du roi avoit été en droiture au ciel ? Raſſurez-vous. Tel étoit le caractère du feu roi mon maître ; il ne s'arrêtoit guères en un lieu, lors même qu'il y étoit à ſon aiſe. Suppoſé donc qu'il ſoit allé en purgatoire, il n'y aura fait que paſſer, & tout au plus goûter le vin en paſſant. » Cette plaiſanterie un peu trop libre eut toutefois le bon effet, dit le Père *Berthier*, de faire connoître aux docteurs qu'ils alloient former une querelle où ils auroient tous les rieurs contre eux. (*Hist. de l'Egliſe Gallicane*, liv. 53.) On a de *du Châtel* quelques Ouvrages. *Pierre Galland* a écrit la Vie de ce prélat, & *Baluze* l'a fait imprimer à Paris en 1684, in-8.°

IV. CHATEL, (Jean) fils d'un marchand drapier de Paris, ne profita point de l'éducation que ſon père lui avoit donnée. Il s'annonça dans le monde par un crime exécrable. Ce jeune homme, plein de ſon noir projet, trouva le moyen de pénétrer dans l'appartement de *Henri IV*, de retour à Paris, après ſon expédition des Pays-Bas en 1594. Ce prince s'avançoit vers deux officiers qui étoient venus lui rendre leurs devoirs & qui tombèrent à ſes genoux : comme il ſe baiſſoit pour les relever, *Châtel* lui donna un coup de couteau dans la lèvre ſupérieure, du côté droit. Le coup lui caſſa une dent. L'aſſaſſin ſe fourra dans la preſſe, mais on le reconnut à ſon viſage effaré. Se voyant pris, il avoua auſſitôt ſon crime. *Henri IV* voulut qu'on le laiſſât aller ; mais il fut conduit au Fort-l'évêque ſous bonne garde. Il ſoutint, dans ſon premier interrogatoire, qu'il avoit commis ce parricide comme une action qu'il croyoit méritoire. Le roi n'étant pas encore réconcilié avec l'Égliſe, & ne pouvant paſſer, ſelon lui, que pour un tyran, il s'imagina pouvoir expier ſes péchés par ce forfait. On lui demanda chez qui il avoit étudié ? Il répondit que c'étoit chez les Jéſuites du collége de Clermont. On l'avoit ſouvent enfermé dans la chambre des *Méditations*, où l'enfer étoit repréſenté avec pluſieurs figures épouvantables, éclairées d'une lueur ſombre, qui ſeule étoit capable de déranger l'imagination la moins foible. L'eſprit mélancolique, bouillant & inquiet de *Châtel* ne put tenir contre les impreſſions de cette chambre funeſte, & contre les propos très-imprudens que l'on tenoit alors. Le *Journal d'Henri IV* dit, tom. II, pag. 145, « qu'enquis par qui il avoit été perſuadé de tuer le roi ? il répondit qu'en pluſieurs lieux il avoit entendu dire qu'il étoit permis de le tuer. Interrogé s'il n'avoit pas entendu dire la même choſe chez les Jéſuites ? il répondit qu'oui, mais ſans pouvoir nommer perſonne en particulier. » On peut encore citer le préſident *de Thou*, qui dit dans le Livre CIX.e de ſon Hiſtoire : *Tùm ſæpè in illâ in quâ fuerat educatus ſchola audiviſſe, licere Regem occidere, quippè tyrannum, neque à Pontifice pro Rege approbatum ; eam ratam certamque inter eos Patres ſententiam eſſe.* THUAN.

Hiſt. Tom. 5, pag. 93, Francofurti 1621, in-8.° On croit pouvoir s'en rapporter à un hiſtorien dont le père & tous les parens étoient alors dans le parlement, & qui en étoit lui-même un des membres les plus diſtingués. Ce n'eſt pas qu'on doive conclure qu'aucun Jéſuite exhorta nommément *Châtel* à aſſaſſiner *Henri IV*. Cet inſenſé avoit reçu chez ces Pères quelques-unes de ces impreſſions qu'on recevoit alors dans preſque toutes les écoles; &, ces impreſſions reſtant gravées dans un cerveau foible & furieux, il crut *expier ſes péchés en tuant ſon Roi*. Mais il paroît, par le témoignage de divers hiſtoriens, que ni le P. *Guéret*, ni aucun de ſes confrères, ne furent ſes complices; ſi par complice on entend celui qui conſeille directement l'auteur d'un crime, ou qui y participe. Ils eurent ſeulement le malheur d'enſeigner, comme pluſieurs autres, une doctrine dont quelques enthouſiaſtes tirèrent de fâcheuſes conſéquences. Les dépoſitions de *Jean Châtel*, jointes aux libelles injurieux contre *Henri III* & *Henri IV* qu'on trouva dans le cabinet du P. *Guignard*; au ſouvenir du zèle ardent que divers Jéſuites avoient fait éclater, dans les troubles de la Ligue, pour les intérêts de l'Eſpagne; aux maximes de pluſieurs prédicateurs, qui attaquoient la ſureté des rois, & les lois fondamentales de la France; au pouvoir que les colléges & les confeſſions pouvoient leur donner ſur la jeuneſſe, obligèrent le parlement de Paris d'envelopper toute la ſociété dans la punition du crime de leur écolier. Le même arrêt condamna ce monſtre aux peines accoutumées contre de ſemblables parricides, & ordonna: *Que les Prêtres & autres ſoi-diſans de la* SOCIÉTÉ DE JÉSUS, *comme étant corrupteurs de la jeuneſſe, perturbateurs du repos public, ennemis du Roi & de l'Etat, videront dans trois jours de leurs maiſons & colléges, & dans quinze de tout le Royaume.* — *Guignard* fut pendu & brûlé, & *Guéret*, l'un des maîtres de *Châtel*, n'ayant rien avoué à la queſtion, fut ſeulement banni du royaume, comme ſes autres confrères. L'arrêt du parlement de Paris n'eut point d'exécution dans l'étendue de ceux de Bordeaux & de Toulouſe. *Châtel*, le malheureux inſtrument du fanatiſme de ſon ſiècle, fut tiré à quatre chevaux, après avoir été tenaillé. Il s'obſtina à dire, qu'il ne ſe repentoit point de ſon attentat, & ne fit pas la moindre plainte au milieu de ſes tourmens horribles, perſuadé que ſon ſupplice effaceroit ſes crimes & le conduiroit au ciel. Quelques Ligueurs en firent un martyr, & obtinrent que l'arrêt du parlement fût mis à l'*Index* à Rome. Les parens de l'aſſaſſin furent condamnés au banniſſement & à une amende. On raſa la maiſon; on éleva à la place une pyramide, ſur laquelle on grava le crime & l'arrêt en lettres d'or. Cette colonne fut abatue dix ans après, lorſque la ſociété fut rappelée en France. On verra avec plaiſir l'extrait d'une lettre que *Henri IV* écrivit à diverſes villes de ſon royaume, auſſitôt après l'attentat de *Jean Châtel*. „ Un jeune garçon, nommé *Jean Châtel*, fort petit, & âgé de dix-huit à dix-neuf ans, s'étant gliſſé avec la troupe dans la chambre, s'avanca ſans être quaſi apperçu; & penſant nous donner dans le corps, du couteau qu'il avoit, le coup ne nous a porté que dans la lèvre ſupérieure du

côté droit, & nous a entamé & coupé une dent... Il y a, Dieu merci, ſi peu de mal, que pour cela nous ne nous mettrons pas au lit de meilleure heure. » L'éditeur de notre *Dictionnaire hiſtorique*, ou le contrefacteur de Liége, ayant cité l'*Hiſtoire Eccléſiaſtique* de *Fabre* comme contraire à ce que nous avons rapporté, il eſt bon d'avertir que le P. *Fabre*, qui copie ordinairement *de Thou* mot pour mot, l'a tronqué en racontant l'attentat de *Jean Châtel*. La raiſon en eſt, que les derniers volumes de ſon *Hiſtoire Eccléſiaſtique* éprouvèrent beaucoup de traverſes, ſuſcitées par ceux qui voudroient enchaîner toute vérité hiſtorique, lorſqu'elle leur eſt défavorable. Mais il eſt encore des ames fermes, que ni les menaces, ni les injures ne peuvent intimider, & qui penſent que le premier devoir d'un hiſtorien eſt de mettre ſous les yeux du lecteur les faits eſſentiels, & non de les déguiſer ou de les ſupprimer.

I. CHATELAIN, (George) *Caſtellanus*, gentilhomme Flamand, élevé à la cour des ducs de Bourgogne, paſſoit pour un des hommes de ſon temps, qui entendoit le mieux la langue Françoiſe. Il mourut en 1475. On a de lui : I. Un *Recueil* en vers françois *des choſes merveilleuſes avenues de ſon temps*, 1531, in-4.° II. L'*Hiſtoire de Jacques Lallain*, Anvers 1634, in-4°; & d'autres Ouvrages, qui ne ſont lus aujourd'hui que par les ſavans qui veulent tout voir. On lui attribue *le Chevalier délibéré*, ou *la Mort du Duc de Bourgogne devant Nanci*, 1489, in-4.°

II. CHATELAIN, (Martin) né aveugle à Warwick dans le dernier ſiècle, faiſoit au tour des ouvrages finis en leur genre : tels que des violes, des violons, &c. On lui demandoit un jour ce qu'il deſireroit le plus de voir? *Les couleurs*, répondit-il, *parce que je connois preſque tout le reſte au toucher.* — *Mais*, répliqua-t-on, *n'aimeriez-vous pas mieux voir le Ciel?* — *Non*, dit-il, *j'aimerois mieux le toucher.*

III. CHATELAIN, (Henri) né à Paris en 1684, paſſa en Hollande après la révocation de l'édit de Nantes, & fut paſteur de l'égliſe Vallone d'Amſterdam, où il mourut en 1743, à 59 ans. Ses *Sermons* ont été imprimés en cette ville, 1759, 6 volumes in-8.° Ils ſont plus ſolides qu'éloquens.

IV. CHATELAIN, (Claude) *Voy.* CHASTELAIN.

CHATELARD, *Voy.* CHATELLARD.

CHATELARD, (N. du) gentilhomme Dauphinois, petit-neveu du côté de ſa mère, du célèbre chevalier *Bayard*, étoit attaché à la maiſon de *Montmorenci*. Sa figure & ſa taille étoient parfaites, & ſon eſprit répondoit à ſa figure. Il devint éperdument amoureux de la reine *Marie Stuart*, femme de *François II*, & on prétend que cette princeſſe ne fut pas inſenſible à ſes ſoupirs. Lorſqu'elle partit pour l'Ecoſſe après la mort de ſon époux, *Châtelard* la ſuivit, & eut l'imprudence de ſe cacher la nuit dans ſa chambre pour ſatisfaire ſa paſſion. Il fut condamné à perdre la tête. Vraiſemblablement, il n'eût point été puni auſſi ſévèrement qu'il le fut, s'il n'eût eu que *Marie* pour juge; mais elle ne put refuſer ſon ſupplice à la dignité du trône offenſée, & à ſon conſeil : il fut décapité. *Le jour venu*, dit *Brantôme*, Châtelard *ayant été mené ſur l'é-*

chafaud, avant de mourir, print en ſes mains les Hymnes de Monſieur de Ronſard ; *& pour ſon éternelle conſolation, ſe mit à lire tout entièrement l'hymne de la Mort, qui eſt très-bien fait, & propre pour ne point abhorrer la mort ; ne s'aidant autrement d'aucun autre livre ſpirituel, ni de Miniſtre, ni de Confeſſeur. Après avoir fait entière lecture, il ſe tourna vers le lieu où il penſoit que la Reine fût, & s'écria tout haut : «* Adieu, la plus belle & la plus cruelle Princeſſe du monde ! » *Et puis, conſtamment tendant le col à l'exécuteur, ſe laiſſa défaire fort aiſément.*

CHATELET, *Voy.* CHASTELET. — BEAUCHATEAU, — & BEAUSOLEIL.

CHATELET, (Paul Hay, ſeigneur du) gentilhomme Breton, avocat-général au parlement de Rennes, enſuite maître-des-requêtes & conſeiller-d'état, fut nommé commiſſaire au procès du maréchal de *Marillac*. Celui-ci le récuſa, comme ſon ennemi capital, & comme auteur d'une *Satire* latine, en proſe rimée, contre lui. On croit qu'il fit ſuggérer lui-même cette requête de récuſation au maréchal ; mais le cardinal de *Richelieu*, ayant découvert ſon artifice, le fit mettre en priſon. Il en ſortit quelque temps après. C'étoit un homme d'une belle figure & d'un eſprit ardent, beau parleur & plein de ſaillies. Etant un jour avec *Saint-Preuil*, qui ſollicitoit avec chaleur la grace du duc de *Montmorenci*, le Roi lui dit : *Vous voudriez, je penſe, avoir perdu un bras pour le ſauver.* — *Je voudrois, SIRE,* répondit *du Châtelet, les avoir perdus tous deux, car ils ſont inutiles à votre ſervice ; & en avoir ſauvé un qui vous a gagné des batailles, & qui vous en gagneroit encore.* Il fit un *Factum* également hardi & éloquent pour ce général. Le cardinal de *Richelieu* lui ayant fait des reproches, ſous prétexte que cette pièce condamnoit la juſtice du roi : *Pardonnez-moi*, répliqua *du Châtelet, c'eſt pour juſtifier ſa miſéricorde, s'il a la bonté d'en uſer envers un des plus vaillans hommes de ſon royaume.* Peu de temps après qu'il fut ſorti de priſon, on le mena à la meſſe du roi, qui tournoit la tête d'un autre côté, pour éviter la vue d'un homme puni injuſtement. *Du Châtelet* s'en apperçut, & s'approchant de M. de *Saint-Simon*, il lui dit : *Je vous prie, monſieur, de dire au Roi que je lui pardonne de bon cœur, & qu'il me faſſe l'honneur de me regarder... Saint-Simon* le dit à *Louis XIII*, qui en rit, & qui careſſa *du Châtelet.* Il mourut bientôt après, le 6 avril 1636, à 43 ans. Il étoit de l'académie Françoiſe ; & il fut le premier qui y prononça un diſcours de réception. On a de lui divers Ouvrages en vers & en proſe : I. L'*Hiſtoire de Bertrand du Gueſclin*, connétable de France, in folio, 1666, & in-4°, 1693 ; curieuſe par les pièces juſtificatives dont on l'a enrichie. II. Les *Obſervations ſur la vie & la condamnation du Maréchal de Marillac*, Paris 1633, in-4.° III. *Recueil de Pièces pour ſervir à l'Hiſtoire*, 1635, in-fol. IV. *Proſe rimée*, en latin, contre les deux frères *Marillac*, dans le Journal du cardinal de *Richelieu*. V. Une *Satire* aſſez longue contre la vie de la cour. VI. Pluſieurs *Pièces* de vers, qui ne ſont pas ce qu'il a fait de mieux.

CHATELLARD, (Jean-Jacques du) né à Lyon en 1693, entra de bonne heure dans la Compa-

gnie de *Jéſus*. Il profeſſa d'abord les belles-lettres ; mais ſon goût l'entraînoit vers les mathématiques, & ſes ſupérieurs ne voulurent pas le gêner. Après les avoir enſeignées dans les colléges, il fut nommé profeſſeur d'hydrographie à Toulon. Il remplit cette place avec honneur, & mourut en 1756, à 63 ans. On a de lui des *Elémens de Mathématiques* à l'uſage des Ingénieurs, en 3 vol. in-12 : ils ſont eſtimés.

CHATELUS, (Claude de *Beauvoir*, ſeigneur de) vicomte d'Avalon & maréchal de France, d'une famille noble & ancienne, ſuivit le parti des ducs de *Bourgogne*, dont il étoit né ſujet, & qui lui firent de grands biens. Il fut employé dans pluſieurs affaires importantes. Il mourut à Auxerre en 1453, avec une haute réputation d'intelligence & de bravoure. La cathédrale de cette ville fut, dit-on, ſi embellie par ſes libéralités, que l'évêque & le chapitre lui accordèrent, & à ſa poſtérité, une prébende en 1423, avec droit de la deſſervir l'épée au côté.

I. CHATILLON, (Gaucher, ſeigneur de) d'une maiſon alliée à celle de France, qui tire ſon nom de Châtillon-ſur-Marne, entre Épernai & Château-Thierri, étoit ſénéchal de Bourgogne & bouteiller de Champagne. Il ſuivit le roi *Philippe-Auguſte*, au voyage de la Terre-Sainte, & ſe diſtingua au ſiége d'Acre, en 1191. Il ne ſe ſignala pas moins à la conquête de la Normandie, en 1200, en Flandres où il ſe rendit maître de Tournai, & à la bataille de Bovines, au gain de laquelle il contribua. Il prit enſuite le nom de comte de *Saint-Paul*, ſa femme ayant hérité de ce comté. Il mourut comblé d'honneurs & de gloire en 1219, la même année qu'il s'étoit croiſé contre les Albigeois. La maiſon de *Châtillon* a produit pluſieurs autres grands hommes. L'auteur des *Mémoires* pour l'inſtruction du duc de *Bourgogne* a raiſon de dire que cette maiſon a été décorée, dans ſes premières branches, de tant de grandeurs, qu'il ne reſtoit que la royauté au-deſſus d'elle.

II. CHATILLON, (Odet de) *Voy.* II. COLIGNY.

III. CHATILLON, (le Maréchal de) *Voy.* V. COLIGNY.

IV. CHATILLON, *Voy.* les articles CASTIGLIONI. — GUALTHER. — SALADIN.

V. CHATILLON, (Louis de) peintre en émail, graveur & deſſinateur de l'académie des ſciences, étoit de Saint-Menehoult, & mourut à Paris en 1734. Il fit, pour *Louis XIV*, différens portraits en émail, & grava une partie des conquêtes de ce prince, d'après *le Clerc*, & les *Parques* filant la deſtinée de *Marie de Médicis*, d'après *Rubens*.

CHATRI, femme d'un tailleur d'habits de la ville de Sens, ſous *Henri III*, eut, vingt ans après ſon mariage, toutes les marques d'une véritable groſſeſſe : elle demeura trois ans au lit, ſans pouvoir accoucher. Enfin, ſes douleurs s'étant appaiſées, & l'enflure durant toujours, elle reſta dans cet état près de vingt-quatre ans. Après ſa mort, qui arriva à la ſoixante-huitième année de ſon âge, ſon mari la fit ouvrir, & on trouva dans ſon ſein le corps d'une petite fille, tout formé, mais pétrifié. D'*Alibour*, alors médecin de la ville de Sens, & depuis

d'*Henri IV*, témoin oculaire de cette ſingularité, en a donné la *Relation*.

CHATTERTON, (Thomas) littérateur Anglois, né à Briſtol en 1752, fut placé à quatorze ans chez un procureur. Malgré ſon extrême jeuneſſe, il avoit déjà le goût le plus vif pour le génie & les antiquités. Il enrichit les journaux de différentes obſervations & d'extraits de manuſcrits anciens. Mais bientôt dégoûté de la chicane, & ne pouvant ſubſiſter par la littérature, il s'empoiſonna à Londres, au mois d'août 1770. On a de lui: I. *Mélange de vers & de proſe*, 1778, in-8.° II. *Poéſies de Rouſley*, 1777, in-8°, qu'on a publiées comme tirées de différens manuſcrits, & qu'on croit être de ce jeune homme ſi précoce & ſi malheureux.

CHAVAGNAC, (Gaſpard, comte de) né en Auvergne, d'une famille noble, ſervit avec diſtinction en France, & ſe retira enſuite en Autriche, où l'empereur le nomma ſon ambaſſadeur en Pologne. Il mourut dans ſa patrie, après la paix de Nimègue. Il a publié des *Mémoires*, Paris, 1700, 2 vol. in-12. Ils renferment ce qui s'eſt paſſé de plus remarquable depuis 1624 juſqu'en 1679, & ſont écrits d'une manière naïve & attachante.

CHAUCER, (N.) le *Marot* des Anglois, né à Londres en 1328, mort le 25 octobre 1400, à 72 ans, fut inhumé dans l'abbaye de Weſtminſter. Il contribua beaucoup, par ſes poéſies à la louange du duc de *Lancaſtre* ſon beau-frère, à lui procurer la couronne. Il partagea la bonne & la mauvaiſe fortune de ce monarque. Ses *Poéſies* furent publiées à Londres en 1721, in-folio. *Caxin* les a réimprimées a Paris, en 14 vol. in-12. On y trouve des contes pleins d'enjouement, de naïveté & de licence, faits d'après les *Troubadours* & *Bocace*. L'imagination qui les a dictés, étoit vive, riante, féconde, mais très-peu réglée, & trop ſouvent obſcène. Son ſtyle eſt avili par grand nombre de mots obſcurs & inintelligibles. La langue Angloiſe étoit encore, de ſon temps, rude & groſſière. Si l'eſprit de *Chaucer* étoit agréable, ſon langage ne l'étoit pas, & les Anglois d'aprèſent ont peine à l'entendre. *Chaucer* a laiſſé, outre ſes *Poéſies*, des ouvrages en proſe: *le Teſtament d'Amour*; un *Traité de l'Aſtrolabe*. Il s'étoit appliqué à l'aſtronomie & aux langues étrangères, autant qu'à la verſification. Il avoit même voulu dogmatiſer. Les opinions de *Wiclef* faiſoient alors beaucoup de bruit; *Chaucer* les embraſſa, & ſe fit chaſſer pour quelque temps de ſa patrie.

CHAUFEPIED, (Jacques-George de) miniſtre Proteſtant d'Amſterdam, mort dans cette ville le 3 juillet 1786, étoit né à Leuwarde en Friſe, le 9 novembre 1702. C'étoit un homme attaché à ſes devoirs autant qu'à l'étude, & qui travailla juſqu'à la fin de ſa longue carrière. Son *Dictionnaire hiſtorique & critique*, pour ſervir de ſupplément à celui de *Bayle*, à Amſterdam, 1750 à 1756, 4 vol. in-folio, eſt une compilation qui n'eſt pas toujours bien digérée. L'auteur en continuant *Bayle*, ne l'a imité ni dans le bien, ni dans le mal. Il n'a pas l'art d'intéreſſer ſes lecteurs, comme le philoſophe de Rotterdam; ſon ſtyle eſt lourd, incorrect. Mais il reſpecte la religion,

quoiqu'il déclame quelquefois contre les Catholiques, & qu'il ſe complaiſe à célébrer des miniſtres Proteſtans & des non-Conformiſtes Anglois, la plupart très-obſcurs. La prolixité des notes dont il accompagne leurs articles, ſert encore à rendre leur hiſtoire plus ennuyeuſe. D'autres articles ſe font lire avec plus de plaiſir; & l'on y voit des recherches abondantes ſur des littérateurs de France, & ſur-tout d'Angleterre & de Hollande, avec des remarques curieuſes.

CHAVIGNI, *Voyez* BOUTHILIER.

CHAVIGNI, (Jean *Aymes* de) abandonna Beaune, ſa patrie, pour aller prendre des leçons d'aſtrologie ou de folie ſous *Noſtradamus*, médecin à Salon en Provence. Après la mort de ſon maître, il alla s'établir à Lyon. Il y médita, vingt-huit ans, ſur les prophéties imprimées de l'aſtrologue Provençal, & ſur les commentaires qu'il en avoit donnés de vive voix, & publia ſes veilles ſous le titre ſuivant: *La première face du* Janus François, *contenant ſommairement les troubles, guerres civiles & autres choſes mémorables advenues dans la France & ailleurs, de l'an de ſalut 1534, juſqu'à l'an 1589, fin de la maiſon Valéſienne; extraite & colligée des Centuries & autres Commentaires de M. Michel* de *Notre-Dame*; in-4°, Lyon, 1584. Il étoit naturel que *Chavigni* ayant paſſé une partie de ſa vie avec un prophète, voulût l'être à ſon tour, & ne ſe bornât pas au rôle de commentateur. Il publia, en 1603, ſes productions ſous ce titre: *Les Pléïades du Sieur de Chavigni, Beaunois, diviſées en ſept livres, priſes des anciennes Prophéties, & conférées avec les oracles du célèbre & renommé* Michel *de* Notre-Dame, *où eſt traité du renouvellement des ſiècles, changement des Empires, & avancement du Nom Chrétien*; à Lyon, in-8°, de plus de neuf cents pages. Ses *Pléïades* ſont autant de prédictions, enrichies d'un commentaire prophétique, & dédiées à *Très-chrétien & victorieux* Henri IV, *roi de France & de Navarre.* — *Chavigni* eſt la Sybille de Cumes, qui préſenta à *Tarquin* ſon recueil d'oracles ſur la deſtinée de l'empire Romain; il ſuit pas à pas *Henri IV* dans toutes ſes conquêtes à venir, & après lui avoir fait renverſer l'empire Ottoman, il le laiſſe enfin maître de tout l'univers.

CHAULIAC, *Voy.* CAULIAC.

CHAULIEU, (Guillaume Amfrye de) naquit à Fonteuai dans le Vexin-Normand en 1639, avec un génie heureux & facile, qu'une excellente éducation perfectionna. Les agrémens de ſon eſprit & la gaieté de ſon caractère lui méritèrent l'amitié des ducs de *Vendôme*. Ces princes le mirent à la tête de leurs affaires, & lui donnèrent pour trente mille livres de rente en bénéfices. Le grand-prieur alloit ſouper chez lui comme chez un ami. L'abbé *de Chaulieu* avoit, dans ſon appartement du Temple, une ſociété choiſie de gens de lettres & d'amis, qu'il charmoit par ſon enjouement & par les qualités de ſon cœur. Elève de *Chapelle*, il ſe livra comme lui à la volupté, & rendit fidellement dans ſes poéſies ſon génie & celui de ſon maître. On l'appeloit l'*Anacréon du Temple*, parce que, comme le poëte Grec, il goûta les plaiſirs de l'eſprit & de l'amour juſqu'au dernier âge. A 80 ans, étant aveu-

gle, il aimoit Mlle *de Launai*, depuis Madᵉ *de Staal*, & l'aimoit avec la chaleur de la première jeuneſſe. L'abbé *de Chaulieu* mourut le 27 juin 1720, à 81 ans. Les meilleures éditions de ſes *Poéſies* ſont : celles de 1733, en 2 vol. in-8°, ſous le titre d'Amſterdam ; & celle de Paris en 1774, en deux vol. in-8°, d'après les manuſcrits de l'auteur, & augmentée d'un grand nombre de pièces nouvelles. *Deſeſſarts*, libraire à Paris, a rendu ſervice au poëte, en réduiſant ſes ouvrages des deux tiers, & en retranchant une foule de poéſies médiocres & de vers de ſociété, dans l'*Élite* des poéſies de *Chaulieu*, un vol. in-12. L'auteur du *Temple du goût* l'a très-bien caractériſé dans les vers ſuivans :

Je vis arriver en ce lieu
Le brillant abbé de Chaulieu,
Qui chantoit en ſortant de table.
Il oſoit careſſer le Dieu,
D'un air familier, mais aimable.
Sa vive imagination
Prodiguoit, dans ſa douce ivreſſe,
Des beautés ſans correction,
Qui choquoient un peu la juſteſſe,
Et reſpiroient la paſſion.

Le Dieu du goût l'avertit « de ne ſe croire que le premier des poëtes négligés, & non pas le premier des bons poëtes. » En effet, il ſe permet des négligences qu'on ne pardonneroit aujourd'hui à aucun écrivain ; & ſes éditeurs ont groſſi ſon recueil d'un grand nombre de pièces fort inſipides. Dans le petit nombre de celles qui mériteroient d'être conſervées, ſes vers expriment avec feu les ſentimens du cœur. Son imagination eſt tour-à-tour ſimple, naïve, enjouée, originale. Gai au milieu des douleurs de la goutte, il inſpire cette gaieté à ſon lecteur, lors même qu'il l'entretient de ſes maux. *Horace* & *Anacréon* ſont les deux auteurs de l'antiquité auxquels l'abbé *de Chaulieu* reſſemble le plus ; il a quelque choſe de la délicateſſe de l'un, & de la raiſon aimable de l'autre. L'air de vérité fait ſur-tout le charme de ſes poéſies ; on voit qu'il penſe comme il écrit & qu'il eſt tel qu'il ſe peint lui-même. Il invite ainſi *la Fare* à venir ſouper chez lui avec une dame de ſes amies :

Ce ſoir, lorſque la nuit, aux amans favorable,
Sur les yeux des mortels répand l'aveuglement,
Dans un petit appartement
Les Grâces & l'Amour conduiront ma maîtreſſe.
A cet objet de ma tendreſſe,
De mon cœur partagé rejoins l'autre moitié ;
Et donne-moi, ce ſoir, le plaiſir d'être à table
Entre l'Amour & l'Amitié.

Les pièces ſur-tout qui ont une certaine étendue, ſont pleines d'eſprit & de ſentimens ; mais il y a quelquefois des longueurs, & autant de licences en morale qu'en poéſie. Le mérite de *Chaulieu* étoit reconnu dans les pays étrangers, comme en France. Lorſque ſon neveu, meſtre-de-camp de cavalerie, fut bleſſé & fait priſonnier du duc de *Savoie* à la bataille de la Marſaille en 1693, ce prince eut toutes ſortes d'égards pour lui, en conſidération de ſon oncle. Non-ſeulement il le fit traiter par ſes propres chirurgiens, mais il l'honora lui-même de pluſieurs viſites. Lorſqu'il fut rétabli, il le renvoya en France, en exigeant pour unique rançon une parole expreſſe, « *que le neveu de l'abbé* de Chaulieu *reviendroit paſſer l'hiver à ſa cour, puiſqu'elle n'avoit jamais eu aſſez de*

charmes pour attirer l'abbé de Chaulieu *lui-même.* » Il auroit été reçu de l'académie Françoiſe, ſi *Tourreil* n'eût pas cabalé pour l'en faire exclure : cet académicien exerça la même ſévérité à l'égard de *Chaulieu*, que *Boileau* envers le marquis de *St-Aulaire*.

CHAULMAR, (Charles') eſt auteur d'une tragédie de *Pompée*, jouée en 1638, mais qui n'eſt pas reſtée au théâtre.

CHAULNES, (le Duc de) *Voy.* II. ALBERT (Honoré d')

CHAUMETTE, (Pierre-Gaſpard) né à Nevers le 24 mai 1763, eut pour père un cordonnier. Il ſe fit mouſſe, & devint enſuite clerc de procureur à Paris, puis employé au journal de *Prudhomme*. Ignorant, il ne douta de rien; factieux, il entreprit tout; hardi, il domina la multitude. Lorſque le peuple inſurgé marcha contre la Baſtille, *Chaumette* fut le premier qui arbora la cocarde nationale. Devenu membre de la municipalité du dix août 1792, qui s'inſtalla elle-même, il fut nommé procureur de la commune de Paris, au mois de décembre de la même année. Le préſident lui ayant demandé dans cette circonſtance ſon prénom, « Dans l'ancien régime, répondit *Chaumette*, je m'appelois *Pierre-Gaſpard*, parce que mon parrain fut un imbécille qui croyoit aux Saints; je m'appelle maintenant *Anaxagoras*, ne voulant pour patron qu'un Saint qui a été pendu pour ſon républicaniſme. » Le pouvoir de cet agent révolutionnaire devint alors extrême; ſon intimité avec *Hébert* augmenta ſon influence. Il fit la loi à ſon parti, à la convention même qui le redouta. *Pour démoraliſer*, diſoit-il *la nation*, il inſtitua ces proceſſions ridicules & indécentes qu'on appela *les Fêtes de la Raiſon*. Il fit brûler les livres pieux & détruire les ſculptures & les tableaux repréſentant les objets du culte catholique. Il propoſa des guillotines ambulantes, montées ſur quatre roues, pour verſer à la ſuite des cohortes révolutionnaires le ſang avec plus de profuſion, & de mitrailler tous les ſoldats requis qui refuſeroient de marcher. Il abreuva d'injures & de privations *Louis XVI*, priſonnier au Temple, & eut la férocité de faire paſſer au jeune *Charles*, fils de ce dernier, une petite guillotine pour lui ſervir d'amuſement. *Robeſpierre* lui-même, crut devoir mettre un terme aux excès de *Chaumette*. Ce ſcélérat audacieux, par qui rien ne fut reſpecté, renfermé dans la priſon du Luxembourg, y parut lâche & plein d'effroi. Tranſféré à la Conciergerie, on a obſervé qu'il y occupa le même cachot que ſon ami *Hébert*, qui l'avoit précédé, & qui reçut après lui *Danton* & *Robeſpierre*, par qui il fut envoyé à la mort. *Chaumette* fut exécuté le 13 avril 1794. Monté ſur l'échafaud, il reprit aſſez de courage pour prédire à ceux qui l'avoient condamné, qu'ils ne tarderoient pas à le ſuivre; & les évènemens juſtifièrent bientôt cette prédiction. On a attribué à *Chaumette* un *Précis* hiſtorique ſur ſa Vie, publié en 1793. *Voyez* HÉBERT.

CHAUMOND, (St.) porta d'abord le nom d'*Ennemond*, & vint à Paris ſous le règne de *Clovis II*, qui le choiſit pour être le parrain de ſon fils aîné qui régna après lui ſous le nom de *Clotaire III*. Nommé à l'archevêché de Lyon, il y fonda l'abbaye de *Saint-Pierre*,

le 28 ſeptembre 657. *S. Chaumond* fut aſſaſſiné près de Châlons-ſur-Saône par des emiſſaires d'*Ebroïm*, maire du palais, qui étoit devenu ſon ennemi perſonnel, parce que le ſaint évêque avoit eu le courage de lui reprocher ſes vexations.

I. CHAUMONT, (Charles d'*Amboiſe* de) parvint, par la protection de ſon oncle le cardinal d'*Amboiſe*, aux grades de maréchal & d'amiral de France. Il ne manquoit ni de valeur, ni de connoiſſances dans l'art militaire; mais ſon opiniâtreté lui nuiſit ſouvent. Il ſe trouva à la bataille d'Aignadel en 1509, & manqua de faire priſonnier le pape *Jules II* en 1511; mais il laiſſa prendre la Mirandole. Le vif chagrin qu'il conçut de cette perte, le mit au tombeau, dans le mois de février ſuivant, âgé de 38 ans. En mourant il ſentit des remords *pour avoir fait la guerre au Pape*, & il en demanda l'abſolution. Il fut le dernier de la branche aînée de la famille d'*Amboiſe*; ſon fils unique ayant été tué à la bataille de Pavie en 1524.

II. CHAUMONT, (Jean de) ſeigneur du Bois-Garnier, conſeiller d'état ordinaire, & garde des livres du cabinet du roi, mourut le 2 août 1667, à 84 ans. Ce magiſtrat s'occupa de la théologie; mais il ne fut point engagé dans les liens du mariage, comme l'a légèrement avancé le *Dictionnaire hiſtorique* de *Ladvocat*, qui lui donne auſſi le nom de *Jacques*. Nous avons de lui, *La Chaîne de diamans ſur ces paroles* : CECI EST MON CORPS; Paris 1644, in-8°; & d'autres ouvrages de controverſe.

III. CHAUMONT, (Paul-Philippe de) frère puîné, & non fils du précédent, lui ſuccéda dans la place de garde des livres du cabinet, & fut reçu de l'académie Françoiſe en 1654. *Louis XIV*, dont il étoit lecteur, lui donna l'évêché d'Acqs en 1671. L'amour de l'étude le lui fit remettre en 1684, pour ſe livrer entièrement à ſon penchant. Il mourut à Paris en 1697, dans un âge aſſez avancé. *Chapelain* a parlé fort mal de lui dans ſa *Liſte de quelques Gens-de-lettres François, vivant en 1662*. « *Chaumont*, dit-il, ne manque pas d'eſprit, & a aſſez le goût de la langue. On n'a pourtant rien vu de lui qui puiſſe lui faire honneur. S'il ne prêche bien, il prêche hardiment & facilement. Le deſir de la fortune l'a engagé à des baſſeſſes au-deſſous de ſa naiſſance, & à un certain air d'agir qui lui a fait tort; mais c'eſt plus par manque de jugement, que par malignité naturelle. » On a de lui un livre contre l'incrédulité, qui a pour titre : *Réflexions ſur le Chriſtianiſme*, Paris 1693, 2 volumes in-12. Cet ouvrage eſt, ſelon *Nicéron*, ſolide & bien écrit.

CHAUSSE, (Michel-Ange de la) habile antiquaire Pariſien, célèbre dans le dernier ſiècle, quitta ſa patrie de bonne heure pour aller à Rome étudier les antiquités. Le même goût qui l'y avoit amené, l'y fixa. Son *Muſæum Romanum*, Rome 1690, in-folio, & 1746, 2 vol. in-fol. prouva ſes ſuccès. Ce recueil eſtimable comprend une ſuite nombreuſe de gravures antiques, dont on n'avoit pas encore joui par l'impreſſion. Il s'en eſt fait pluſieurs éditions. *Grævius* l'inféra en entier dans ſon *Recueil des Antiquités Romaines*. Le même auteur publia à Rome, en 1707, un *Recueil de Pierres gravées antiques*, in-4.° Les

explications ſont en italien, & les planches exécutées par *Bartoli*. On a encore de lui : *Picturæ antiquæ Cryptarum Romanarum & Sepulchri Naſonum*, 1738, in-folio. Ces différens ouvrages offrent beaucoup d'érudition & de ſagacité; les curieux les conſultent ſouvent.

CHAUSSÉE, (La) *Voy.* NIVELLE, n.° II.

I. CHAUVEAU, (François) peintre, graveur & deſſinateur François, naquit à Paris en 1613, & y mourut en 1676, âgé de 63 ans. Il débuta par quelques eſtampes d'après les tableaux de *Laurent* de *la Hire*; mais la vivacité de ſon imagination ne s'accommodant pas de la lenteur du burin, il ſe mit à graver à l'eau-forte ſes propres penſées. Si ſes ouvrages n'ont pas la douceur, la délicateſſe & le moëlleux qui diſtinguent ceux de pluſieurs autres graveurs; il y mit du feu, de la force & de l'eſprit. Sa facilité étoit ſurprenante. Ses enfans lui liſoient après ſouper les hiſtoires qu'il avoit à traiter. Il en ſaiſiſſoit tout d'un coup le ſujet le plus frappant, en traçoit le deſſin ſur la planche avec la pointe, & avant de ſe coucher la mettoit en état de pouvoir la faire mordre par l'eau-forte le lendemain, tandis qu'il graveroit ou deſſineroit autre choſe. Il fourniſſoit non-ſeulement des deſſins à des peintres & à des ſculpteurs; mais auſſi à des ciſeleurs, à des orfèvres, à des brodeurs, & même à des menuiſiers & à des ferruriers. Outre plus de trois mille pièces gravées de ſa main, pour différens livres, tels que la *Pucelle*, *Alaric*, les *Délices de l'Eſprit*, les *Métamorphoſes* de *Benſerade*, il y en a près de quatorze cents gravées d'après ſes deſſins. On a encore de lui quelques petits tableaux aſſez gracieux. L'illuſtre *le Brun*, ſon ami, en acheta pluſieurs après ſa mort.

II. CHAUVEAU, (René) fils du précédent, marcha ſur les traces de ſon père. Il avoit, comme lui, une facilité admirable pour inventer ſes ſujets & pour les embellir; une variété & un tour ingénieux pour diſpoſer toutes ſes figures. Il ſe diſtingua dans la ſculpture. Il fut employé par *Louis XIV* & par pluſieurs princes étrangers. Le marquis de *Torci* fut le dernier pour qui il travailla, dans ſon château de Sablé. Ce ſeigneur lui ayant demandé par deux différentes fois, *combien il vouloit gagner par jour ? Chauveau*, piqué d'une queſtion qui répondoit ſi peu à ſon mérite, quitta bruſquement l'ouvrage & le château. Il vint tout de ſuite à Paris, & y mourut en 1722, âgé de 59 ans, de la fatigue du voyage, jointe à la douleur d'avoir converti ſon argent en billets de banque.

I. CHAUVELIN, (Germain-Louis) d'une famille diſtinguée dans la robe, occupa pendant quelque temps une charge de préſident à mortier au parlement de Paris. D'*Armenonville* garde des ſceaux, & ſon fils le comte de *Morville*, miniſtre des affaires étrangères, ayant été diſgraciés en 1727, il les remplaça l'un & l'autre. Il n'étoit point au-deſſous de ces deux places. Sa connoiſſance des lois, ſon intégrité, ſa fermeté, le rendoient très-propre à être chef de la juſtice; & ſon génie ſouple & inſinuant, ſa profonde étude des hommes & des cours, ſes vues étendues, ſes correſpondances multipliées lui donnoient une facilité extrême pour traiter avec les miniſtres des

puiſſances

puiſſances étrangères. Il étoit d'ailleurs laborieux, expéditif, d'un abord facile & d'une converſation ſéduiſante. Le cardinal de *Fleuri* lui donna toute ſa confiance. *Chauvelin* ſentant la ſupériorité de ſes lumières ſur celles du premier miniſtre, s'indigna de n'être qu'en ſecond dans l'adminiſtration du royaume. Secondé par le parti de M. le duc, de Mad. la ducheſſe ſa mère, & de quelques autres mécontens de la cour, il forma, dit-on, le projet de ſupplanter le cardinal. Sa diſgrace ſuivit bientôt ce deſſein ambitieux. Pour le perdre dans l'eſprit de *Louis XV*, on l'accuſa d'avoir ſacrifié, par le traité de Vienne, les intérêts des alliés de la France, à ceux de l'empereur, & d'avoir reçu de l'argent pour cette prévarication ſi peu vraiſemblable. Il fut enfermé, en 1737, dans un château fort, comme un criminel d'état, & enſuite exilé à Bourges, où il ſe fit aimer par ſa popularité. Il mourut le 1er avril 1762, à 78 ans, emportant l'eſtime publique. Pendant ſon miniſtère, il avoit protégé les beaux arts, & avoit accueilli les ſavans & les artiſtes avec cette politeſſe affectueuſe, preſque équivalente aux grâces.

II. CHAUVELIN, (Philippe de) abbé de l'abbaye de Monſtier-Ramey, & conſeiller d'honneur depuis 1768, au parlement de Paris, étoit petit-fils du précédent. Il avoit été conſeiller de la grand'-chambre, où il s'étoit diſtingué par ſes lumières, ſa ſagacité & ſon éloquence. Il fit briller ſur-tout ſes talens dans l'affaire de la proſcription des Jéſuites. Après une vie traverſée par des infirmités continuelles & par un travail infatigable, ce magiſtrat mourut le 14 janvier 1770, à 56 ans. Il étoit d'un eſprit agréable, mais d'une figure & d'une taille qui ne répondoient point à ſon eſprit. C'eſt à quoi fait alluſion l'épitaphe que lui a faite *La Place* :

Des puiſſances du monde admirez le néant !
Ci gît un Nain qui vainquit un Géant.

S'étant trouvé dans une maiſon, où un enfant effrayé de ſa laideur, ſe mit à pleurer ; *il me prend ſans doute pour un diable*, dit-il en s'adreſſant à la mère. — *Non*, lui répondit cette dame, *car les diables n'ont jamais eu de plus grand ennemi que vous.* Nous avons de lui deux *Diſcours* ſur les Conſtitutions des Jéſuites, prononcés en 1761, les chambres aſſemblées. — Son frère le marquis de CHAUVELIN, lieutenant-général des armées, & maître de la garde-robe de *Louis XV*, mourut ſubitement à Verſailles dans l'appartement & ſous les yeux de ce monarque. Il réuniſſoit en lui le mérite du guerrier, de l'homme d'état & du citoyen. Ses ſuccès à Gênes dans la double qualité de miniſtre de France & de général, & ſa conduite habile dans ſon ambaſſade de Suède, lui avoient acquis la confiance & l'eſtime du roi, qui trouvoit de plus en lui l'aménité des mœurs & les agrémens de l'eſprit.

I. CHAUVIN, (Étienne) miniſtre Proteſtant, natif de Nimes, quitta ſa patrie après la révocation de l'édit de Nantes, & paſſa à Rotterdam, puis à Berlin, où il occupa avec diſtinction une chaire de philoſophie. Il mourut en 1725, à 85 ans. On a de lui : I. Un *Lexicon philoſophicum*, in-folio, 1692, publié à Rotterdam &

à Leward, 1713, avec figures: II. Un nouveau *Journal des Savans*, commencé en 1694, à Rotterdam, & continué à Berlin; mais moins accueilli que l'*Hiſtoire des ouvrages des Savans* par *Baſnage*, meilleur écrivain & plus homme de goût.

II. CHAUVIN, (Pierre) médecin du dernier ſiècle, a publié une édition plus complète des *Œuvres* d'*Etmuler*, & un traité *ſur la Baguette divinatoire de Jacques Aymar.*

CHAZAN, *Voy.* BREGY.

CHAZELLES, (Jean-Matthieu de) profeſſeur d'hydrographie à Marſeille, de l'académie des ſciences de Paris, naquit à Lyon en 1657, & mourut à Marſeille le 6 janvier 1710, à 52 ans & demi. Il joignit à ſes talens un grand fonds de religion: ce qui, comme dit *Fontenelle*, aſſure & fortifie toutes les vertus. Il avoit voyagé dans la Grèce & dans l'Égypte, & en avoit rapporté des obſervations & des lumières. Il y meſura les pyramides, & trouva que les quatre côtés de la plus grande ſont expoſés préciſément aux quatre régions du monde, à l'Orient, à l'Occident, au Midi & au Septentrion. Ce fut lui qui imagina qu'on pourroit ſe ſervir de galères ſur l'Océan, pour remorquer les vaiſſeaux, quand le vent leur ſeroit contraire ou leur manqueroit. En 1690, quinze galères, parties de Rochefort, donnèrent un nouveau ſpectacle ſur l'Océan. Elles allèrent juſqu'à Torbay en Angleterre, & ſervirent à la deſcente de Tingmouth. *Chazelles* y fit les fonctions d'ingénieur, & ſe montra ſous deux points de vue bien différens, ſous ceux de ſavant & d'homme de guerre. On lui doit la plupart des Cartes qui compoſent les deux volumes du *Neptune François*, 1693, in-folio, ſans compter un grand nombre d'obſervations très-utiles pour l'aſtronomie, la géographie & la navigation. Son école de Marſeille lui fut toujours chère, & les occupations plus brillantes qu'il eut ſi ſouvent, ne l'en dégoûtèrent point. Les plus grandes ames ſont celles qui s'arrangent le mieux pour la ſituation préſente, & qui dépenſent le moins en projets pour l'avenir. Tel étoit *Chazelles.*

CHAZOT DE NANTIGNI, *Voy.* NANTIGNI.

CHÈCOCKE, (Mythol.) Dieu Africain, honoré dans le royaume de Loango, prédit l'avenir dans des ſonges, & veille à la conſervation des tombeaux; auſſi, ſes temples ſont-ils comme ces derniers, placés près des chemins; & l'on y voit ſa ſtatue noire & lugubre. Son culte conſiſte particulièrement à lui adreſſer des vœux en ſe frappant les mains.

CHÉDEL, (Pierre CANTIN) graveur de petits ſujets groteſques, de payſages, étoit élève de *Laurent Cars*, & fit honneur à ſon maître. Après avoir travaillé longtemps à Paris, il alla mourir à Châlons-ſur-Marne, ſa patrie, en 1762, âgé d'environ 62 ans.

CHÉLONÉ, (Mythol.) Nymphe pareſſeuſe que *Jupiter* changea en tortue, pour la punir de ce qu'elle étoit arrivée la dernière à la célébration de ſes noces. Il la condamna à porter ſa maiſon & à un éternel ſilence. Ainſi, la tortue devint chez les anciens l'emblême de la retenue ſilencieuſe.

CHEFFONTAINES, (Chriſtophe) en latin *Capite Fontium*, &

appelé autrement *Penfentenior* ; étoit bas-Breton. Il floriſſoit vers le milieu du 16e ſiècle, & mourut à Rome en 1595, âgé de 63 ans. Sa ſcience & ſa piété l'élevèrent ſucceſſivement, à l'emploi de profeſſeur en théologie chez les Cordeliers, où il étoit entré de bonne heure ; à celui de général de leur ordre, dont il fut le 55e ; & à la dignité d'archevêque de Céſarée. Il fit les fonctions épiſcopales du diocèſe de Sens, en l'abſence du cardinal de *Pellevé*, qui en étoit titulaire. L'envie l'avoit attaqué, lorſqu'il n'étoit que profeſſeur. La néceſſité qui le contraignit de s'aller défendre à Rome, fut l'occaſion pour lui de ſon élévation ; mais ſon mérite réel en fut la vraie cauſe. A la malice de ſes ennemis, il oppoſa plus de patience que d'apologies en forme. Il vit cinq papes pendant ſon ſéjour dans cette capitale du chriſtianiſme : *Sixte-Quint*, *Urbain VII*, *Grégoire XIV*, *Innocent IX*, *Clément VII*. Les marques de bonté qu'il reçut de chacun de ces pontifes, témoignèrent aſſez combien on mépriſoit les délations de ſes ennemis. Engagé par devoir à enſeigner la ſcolaſtique, il eut aſſez de pénétration pour en voir le foible, & aſſez de hardieſſe pour oſer écrire ce qu'il en penſoit. Son recueil intitulé : *Varii Tractatus & Diſputationes de neceſſariâ Theologiæ ſcholaſticæ correctione*, Paris 1586, in-8°, eſt recherché & mérite de l'être par les théologiens dégagés des minuties de l'école. Ses autres traités, les uns moraux, les autres dogmatiques, ſont moins eſtimés, quoique dignes de quelque attention. Ils marquent un homme qui avoit ſecoué quelques préjugés, & qui cherchoit à en faire revenir ſon ſiècle. Il s'éleva contre le préjugé meurtrier de la nobleſſe de ſon temps, & que la nôtre plus philoſophe abandonne. Son *Traité* ſur cette matière eſt en françois, ſous ce titre : *Chrétienne Confutation du Point d'honneur, ſur lequel la Nobleſſe fonde ſes monomachies & querelles*, Paris 1579, in-8.° Il le traduiſit auſſi en latin. On lui doit encore pluſieurs ouvrages, dont les principaux ſont : I. *Défenſe de la foi que nos ancêtres ont eue en la Préſence réelle*. II. *Réponſe familière à une Epître contre le Libre-Arbitre*, in-8°, Paris 1571. C'eſt cet ouvrage qui fournit à l'envie le prétexte de l'attaquer. III. *Defenſio Fidei adverſùs Impios, Atheos*, &c. in-8.° *Cheffontaines* joignoit à la ſcience théologique, quelque teinture des langues Grecque, Hébraïque, Eſpagnole, Italienne & Françoiſe. Si la connoiſſance du bas-Breton peut être miſe au rang des talens, ce ſavant poſſédoit parfaitement auſſi ce patois, qui eſt peut-être plus mal aiſé à apprendre qu'aucune langue morte ou vivante.

CHEKE, (Jean) né en 1514, fut profeſſeur de Grec dans l'univerſité de Cambridge ſa patrie. Il eſſaya de changer la prononciation ordinaire de cette langue, ſurtout à l'égard des voyelles & des diphthongues. Cette nouveauté déplut au chancelier, qui ordonna par un décret, en 1542, de ne pas philoſopher ſur les ſons, mais de s'en tenir à l'uſage. *Henri VIII* lui confia l'éducation du jeune *Edouard* ſon fils, & le récompenſa de ſes ſoins par les titres de chevalier & de ſecrétaire d'état. Après la mort de ce prince, les Catholiques le firent mettre à la tour de Londres. Il montra d'abord beaucoup de confiance ; mais la crainte du bûcher dont on le menaçoit, lui fit abjurer la religion

Anglicane. Cette cérémonie ſe fit en préſence de la reine d'Angleterre. Le doyen de Saint-Paul fit un diſcours, dans lequel il le peignit comme un vrai pénitent. « Comme *S. Pierre*, il a verſé des larmes pour avoir renié; comme *S. Paul*, il dit : *Quid me vis facere ?* » On lui prêtoit ces ſentimens; car la crainte ſeule lui avoit inſpiré ſon abjuration, & il mourut à Londres, le 13 ſeptembre 1557, à 43 ans, du chagrin de l'avoir faite. On a de *Cheke* : I. Un *Traité de la ſuperſtition*, à Londres, 1705, in-8°, imprimé à la ſuite de la *Vie* de l'auteur par *Strype*; cet ouvrage n'a rien de fort intéreſſant. II. Un *Livre de la prononciation véritable de la langue Grecque*, à laquelle l'auteur s'étoit attaché avec beaucoup de ſuccès; Baſle 1555, in-8°, en latin.

CHELEBY, (Moyſe) *Voyez* MOYSE, n.° VI.

CHELLES, (Jean de) architecte du 13ᵉ ſiècle, s'occupa de la conſtruction de l'égliſe de Notre-Dame de Paris, & bâtit le portique du côté de l'archevêché.

I. CHEMIN, (Catherine du) femme du célèbre ſculpteur *Girardon*, & digne de l'être par ſon talent ſupérieur de peindre les fleurs. L'académie de peinture & de ſculpture lui ouvrit ſes portes. Elle mourut à Paris en 1698. Son illuſtre époux conſacra à ſa mémoire le beau mauſolée que l'on voit dans l'égliſe de Saint-Landry. Ce monument de génie & de reconnoiſſance, fut exécuté par *Nouriſſon* & *le Lorrain*, deux de ſes élèves, d'après le modèle de leur maître.

II. CHEMIN, (Jean-Baptiſte) né le 26 novembre 1726, devint curé de Tourneville, dans le diocèſe d'Évreux, & s'appliqua particulièrement à l'Hiſtoire de Normandie, ſur laquelle il laiſſa pluſieurs manuſcrits. Il eſt mort le 15 mars 1781, après avoir publié les *Vies* de *S. Vénérand* & de *S. Maure*, martyrs.

CHEMIN, *Voy.* DUCHEMIN.

CHEMINAIS, (Timoléon) Jéſuite, né à Paris en 1652, d'un commis de M. *de la Vrillière* ſecrétaire d'état, fit admirer ſon talent pour la chaire à la cour & à la ville. Lorſque ſes infirmités lui eurent interdit le miniſtère de la prédication dans les égliſes de Paris, il alloit tous les dimanches inſtruire les pauvres de la campagne. On appeloit *Bourdaloue* le *Corneille* des prédicateurs, & *Cheminais* le *Racine*; mais on ne lui donne plus ce nom, depuis que *Maſſillon* a paru. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait dans ſes *Sermons* des morceaux pathétiques & très-touchans; mais il n'a pas, à un degré auſſi ſupérieur que l'évêque de Clermont, le talent d'enlever l'eſprit & d'attendrir le cœur. Il ne ſe ſoutient pas ſi bien; il écrit avec moins de pureté. On dit qu'il vouloit s'affranchir du joug des diviſions & des ſubdiviſions, entraves du génie & quelquefois du ſentiment. Le P. *Bretonneau* a publié ſes *Diſcours* en 3 vol. in-12. Le P. *Cheminais* mourut en 1689, âgé de 38 ans, en digne miniſtre de cette religion qui l'avoit animé pendant ſa vie. Sa carrière fut courte, mais elle fut bien remplie. On a encore de lui *Les Sentimens de piété*, imprimés en 1691, in-12; ouvrage qui ſe reſſent un peu trop du ſtyle brillant de la chaire, & pas aſſez du langage affectueux de la dévotion. Le P. *Cheminais* avoit, dit-on, du talent pour les poéſies légères

& pour les vers de ſociété; mais il ne nous reſte de lui en ce genre que quelques vers, cités dans la *République des Lettres* de *Bayle*, (ſeptembre 1686) qui les appelle *fort jolis & fort galans*.

I. CHEMNITZ, (Martin) *Chemnitius*, diſciple de *Mélanchthon*, eſt célèbre par ſon *Examen Concilii Tridentini*, cours de théologie Proteſtante, en quatre parties, qui forment 1 vol. in-fol., Francfort 1585, ou 4 vol. in-8.° Il fut attaqué par *Andrada*... *Chemnitz* mourut en 1586, à 64 ans. Il étoit né en 1522 à Britzen dans le Brandebourg, d'un ouvrier en laine. Son mérite le rendit cher aux princes de ſa communion, qui l'employèrent dans les affaires de l'Égliſe & de l'État.

II. CHEMNITZ, (Chrétien) petit-neveu de *Martin*, naquit à Koningsfeldt en 1615. Après avoir été miniſtre à Veimar, il fut fait profeſſeur de théologie à Iène, où il mourut en 1666 à 51 ans. On a de lui : I. *Brevis inſtructio futuri Miniſtri Eccleſiæ*. II. *Diſſertationes de Prædeſtinatione*, &c. &c.

III. CHEMNITZ, (Bogeſlas-Philippe) petit-fils de *Martin*, eſt auteur d'une *Hiſtoire* très-détaillée & fort eſtimée en 2 vol. in-fol. de la guerre des Suédois en Allemagne ſous le grand *Guſtave-Adolphe*. La reine *Chriſtine*, en récompenſe de cet ouvrage, anoblit l'auteur, & lui donna la terre de Holſtedt en Suède, où il mourut l'an 1678.

CHENAYE DES BOIS, *Voyez* DESBOIS.

CHENIER, (André) fils d'un conſul François à Conſtantinople, naquit dans cette capitale de l'empire Ottoman & ſe fit connoître par un talent aimable pour la poéſie. Quelques articles de lui, inſérés en 1792 dans le journal de Paris, irritèrent les Jacobins, qui le firent condamner à mort deux ans après par le tribunal révolutionnaire de Paris. Il n'étoit âgé que de 31 ans.

CHENU, (Jean) avocat à Bourges, puis à Paris, ſe maria en 1574, & mourut en 1627, à 68 ans. On a de lui : *Antiquités de Bourges*, Paris 1621, in-4°; *Chronologie des Archevêques de Bourges*, en latin, 1621, in-4°; & quelques livres de juriſprudence, oubliés. Ses autres ouvrages ſont ſavans, mais mal écrits. C'étoit un homme très-laborieux.

CHEOPS, *Voyez* KOPHTUS.

CHERBURY, (Mylord) *Voyez* I. HERBERT.

CHEREAU, (François) graveur ordinaire du roi, né à Blois en 1681, mort à Paris en 1729, à 48 ans, a gravé *S. Jean dans le déſert* d'après *Raphaël*; le portrait du cardinal de *Polignac* d'après *Rigaud*. Ces eſtampes ſont très-eſtimées, ainſi que preſque tout ce qui eſt ſorti de ſon burin.

CHEREBERT, *Voyez* CARIBERT.

CHÉRÉMOCRATE, célèbre architecte, bâtit le fameux temple de *Diane* à Éphèſe, qui paſſa pour l'une des merveilles du monde.

CHÉRÉPHON, poëte tragique d'Athènes, vivoit du temps de *Philippe* roi de Macédoine. Il étoit ami de *Socrate* & de *Démoſthènes*. *Ariſtophane* ſe moquoit de ſa maigreur, qui étoit ſi extraordinaire qu'elle étoit paſſée en proverbe.

CHÉRILE, poëte Grec, ami d'*Hérodote*, chanta la victoire que les Athéniens remportèrent ſur *Xercès*. Son poëme charma tellement les vainqueurs, qu'ils firent donner à l'auteur une pièce d'or pour chaque vers, & qu'ils ordonnèrent qu'on réciteroit ſes *Poéſies* avec celles d'*Homère*. Si nous en jugeons par les fragmens qui nous en reſtent, dans *Ariſtote*, dans *Strabon*, & dans *Joſèphe* contre *Apion*, cet ouvrage méritoit une telle récompenſe. Le général *Lyſandre* voulut toujours avoir *Chérile* auprès de lui, pour que ce poëte tranſmît à la poſtérité ſa gloire & ſes actions. —Il y eut un autre CHÉRILE, poſtérieur à celui-ci, qui, quoique mauvais verſificateur, a acquis une ſorte de célébrité, parce qu'*Alexandre* lui avoit permis de le ſuivre en Aſie pour chanter ſes victoires, & qu'il le récompenſa comme il auroit fait un poëte excellent. Quelques auteurs racontent la choſe autrement, & diſent que ce prince qui le connoiſſoit, lui avoit promis un philippe d'or pour chaque bon vers, & un ſoufflet pour chaque mauvais; & que s'en étant à peine trouvé ſept de bons dans un poëme fort long, *Alexandre* indigné de ſon ignorance, le fit mettre en priſon, où il le laiſſa mourir de faim.

CHERIN, (Bernard) généalogiſte des ordres du Saint-Eſprit & de Saint-Lazare, mort à Paris en 1785, mettoit de l'équité dans l'examen des titres, où d'autres n'ont mis qu'une ſimple complaiſance. L'on diſoit même qu'il étoit *injuſte à force de juſtice*. On a de lui *la Généalogie de Montesquiou*, in-4.°

I. CHÉRON, (Mythol.) fils d'*Apollon*, donna ſon nom à la ville de Chéronée en Grèce, qui avant lui ſe nommoit Arné.

II. CHÉRON, (Élizabeth-Sophie) fille d'un peintre en émail de la ville de Meaux, naquit à Paris en 1648, & eut ſon père pour maître. A l'âge de 14 ans, le nom de cette enfant étoit déjà célèbre, & éclipſoit celui de ſon père. L'illuſtre *le Brun* la préſenta en 1672 à l'académie de peinture & de ſculpture, qui couronna ſes talens en lui donnant le titre d'académicienne. Cette fille illuſtre ſe partageoit entre la peinture, les langues ſavantes, la poéſie & la muſique. Elle a deſſiné en grand beaucoup de pierres gravées, travail pour lequel elle avoit un talent décidé. Ses tableaux n'étoient pas moins recommandables, par un bon goût de deſſin, une facilité de pinceau ſingulière, un beau ton de couleur, & une grande intelligence du clair-obſcur. Toutes les manières de peindre lui étoient familières. Elle a excellé dans l'hiſtoire, dans la peinture à l'huile, dans la miniature en émail, dans le portrait, & ſur-tout dans ceux des femmes: le ſeul qui nous reſte de Mad. *Deshoulières* eſt de ſa main. On dit qu'elle peignoit ſouvent de mémoire des perſonnes abſentes, avec autant de reſſemblance que ſi elle les avoit eues ſous les yeux. Elle aimoit ſur-tout à conſerver les portraits de ſes amis, *pour avoir le plaiſir*, diſoit-elle, *de s'entretenir avec eux, même en leur abſence*. L'académie des *Ricovrati* de Padoue l'honora du ſurnom d'*Erato*, & lui donna une place dans ſa compagnie. Une ſi grande réunion de talens lui fit accorder par *Louis XIV* une penſion de cinq cents livres. Elle mourut à Paris le 3 ſeptembre 1711, âgée

de 63 ans, auſſi eſtimable par les qualités du cœur que par celles de l'eſprit. Elle avoit été élevée dans la religion Proteſtante; mais l'ayant quittée pour la Catholique, elle prouva par ſes vertus la ſincérité de ſa converſion. Une dame coquette lui ayant demandé cinq copies de ſon portrait, un ami de Mlle *Chéron* lui dit : « Eh ! pourquoi le tant multiplier ?... » *Quoniam*, répondit-elle, *multiplicatæ ſunt iniquitates ejus.* On a de cette fille célèbre : I. *Eſſai des Pſeaumes & Cantiques mis en vers*, enrichi de figures, à Paris 1693, in-8.° Les figures ſont de *Louis* CHÉRON, ſon frère, bon graveur & habile peintre, né à Paris en 1660, & mort à Londres en 1723 à 63 ans. II. *Le Cantique d'Habacuc & le Pſeaume* CIII, *traduits en vers françois*, & publiés en 1717, in-4°, par *le Hay*, ingénieur du Roi, qui avoit épouſé cette femme d'eſprit. III. *Les Ceriſes renverſées*, pièce ingénieuſe & plaiſante, que le célèbre poëte *Rouſſeau* eſtimoit & qu'on publia en 1717 avec la *Batrachomyomachie* d'*Homère*, traduite en vers par *Boivin* le cadet. La poéſie de Mlle *Chéron* eſt foible, & ne vaut pas ſes tableaux ; il y a pourtant quelques jolis détails, & l'*Ode ſur le Jugement dernier*, n'eſt pas un ouvrage mépriſable. Quelques-uns ont attribué cette dernière pièce au Père *Campiſtron* Jéſuite. L'abbé *Boſquillon* fit les vers ſuivans pour ſon portrait :

« *De deux talens exquis l'aſſemblage nouveau*,
Rendre toujours Chéron *l'ornement de la France.*
Rien ne peut de ſa plume égaler l'excellence,
Que les graces de ſon pinceau. »

CHERSIPHON, *Voyez* CTÉSIPHON, n.° I.

CHÉRUBIN D'ORLÉANS, (le Pere) Capucin, cultiva la phyſique & l'optique. On a de lui : I. *La Dioptrique oculaire*, à Paris 1671, in-fol. II. *La Viſion parfaite*, 1677 & 1681, en 2 vol. in-fol. figures. Ces livres renferment des choſes curieuſes qui les font rechercher.

CHESEAUX, (Jean-Philippe de Loys de) né à Lauſanne en 1717, mort à Paris en 1751 à 33 ans, étoit petit-fils du célèbre *Crouſas*. Les académies des ſciences de Paris, de Gottingen & de Londres, ſe l'aſſocièrent. C'étoit un ſavant univerſel. L'aſtronomie, la géométrie commune & ſublime, la théologie, le droit, la médecine, l'hiſtoire, la géographie, les antiquités ſacrées & profanes, l'occupèrent tour-à-tour. Dès l'âge de 17 ans, il avoit fait trois Traités de phyſique ſur la *Dynamique*, ſur la *force de la poudre à canon*, & ſur le *mouvement de l'Air dans la propagation du ſon*. On a encore de *Cheſeaux*, un vol. in-8° de *Diſſertations critiques ſur la partie prophétique de l'Écriture-Sainte*, Paris 1751 ; un *Traité de la Comète de* 1743 ; une *Table des Équinoxes du Soleil & de la Lune* ; & des *Élémens de Coſmographie & d'Aſtronomie*, qu'il compoſa en faveur d'un jeune ſeigneur. Ce dernier ouvrage, plein de clarté & de préciſion, eſt juſtement eſtimé.

CHESELDEN, (Guillaume) chirurgien célèbre de Londres, mort en 1752 à 64 ans, étoit de la ſociété royale de cette ville, & correſpondant de l'académie des ſciences de Paris. Les heureux ſuccès de *Douglas* dans l'extraction

de la pierre par le haut appareil, l'animèrent à ſuivre & à pratiquer la même méthode ; & dans l'expérience qu'il en fit, il ne trouva d'autre ſujet de ſe repentir, que celui de n'avoir pas tenté ce ſecours plutôt. Mais de toutes ſes opérations celle qui lui fit le plus d'honneur, fut d'avoir donné la vue à un jeune homme de 14 ans, aveugle de naiſſance, en lui ouvrant la prunelle des deux yeux. On trouve les détails circonſtanciés de cette opération, dans les *Tranſactions philoſophiques*, & dans les *Mémoires de l'Académie de Chirurgie*. Cet habile lithotomiſte donna, en 1713, une *Anatomie du Corps humain* ; il y en a eu huit éditions : la dernière a été imprimée à Londres en 1752. Cet ouvrage eſt ſemé d'obſervations chirurgicales très-curieuſes, & orné de quarante planches fort exactes. Le même auteur a donné une *Oſtéographie*, Londres 1733, in-folio, avec de très-belles figures. On y trouve une expoſition des maladies des Os, recommandable par ſon exactitude. *Voy.* BAULOT.

CHESNAYE, (Nicole de la) auteur abſolument inconnu, auquel on attribue une Moralité par perſonnages, aſſez rare, qui eſt intitulée : *La Nef de ſanté, avec le gouvernail du Corps humain, la condamnation des Banquets, & le Traité des Paſſions de l'Ame* ; Paris, Verard, in-4°, ſans date.

I. CHESNE, (André du) appelé *le Père de l'Hiſtoire de France*, naquit en 1584 à l'Iſle-Bouchard en Touraine. Il fut écraſé en 1640, à 56 ans, par une charrette, en allant de Paris à ſa maiſon de campagne à Verrière. On a de lui : Une *Hiſtoire des Papes*, Paris 1653, 2 vol. in-folio. II. Une *Hiſtoire d'Angleterre* en 2 vol. in-fol. comme la précédente, Paris 1634, & regardées l'une & l'autre comme des compilations un peu indigeſtes. III. *L'Hiſtoire des Cardinaux François*, qu'il commença, & que ſon fils acheva en partie, Paris 1660. Il n'y en a eu que 2 vol. de publiés, & il devoit y en avoir quatre. C'eſt un ouvrage mal fait, mal digéré, & encore plus mal écrit. IV. *Recueil des Hiſtoriens de France*. Il devoit contenir 24 vol. in-folio. *Du Cheſne* donna les deux premiers vol. depuis l'origine de la nation juſqu'à *Hugues Capet* : le troiſième & le quatrième, depuis *Charles Martel* juſqu'à *Philippe-Auguſte*, étoient ſous preſſe lorſqu'il mourut, (*Voyez* DEERIO & HUGUES, n° VII.) Son fils *François* DU CHESNE, héritier de l'érudition de ſon père, publia le cinquième, depuis *Philippe-Auguſte* juſqu'à *Philippe le Bel*. V. *Hiſtoriæ Francorum & Normannorum Scriptores*, in-fol. VI. *Les Généalogies de Montmorenci, Châtillon, Guines, Vergy, Dreux, Béthune, Chateigniers*, 7 volumes in-folio. VII. *Hiſtoire des Ducs de Bourgogne*, 1619 & 1628, 2 vol. in-4.° VIII. *Bibliotheca Cluniacenſis*, Paris, 1614, in-fol. &c. ; recueil utile, publié avec *Dom Marrier*. — *Du Cheſne* étoit un des plus ſavans hommes que la France ait produits pour l'hiſtoire, ſurtout pour celle du Bas-Empire. Il communiquoit libéralement ſes recherches, non-ſeulement à ſes amis, mais encore aux étrangers. *Les Recherches ſur les Antiquités des Villes de France*, que pluſieurs écrivains lui ont attribuée, ne paroît être ni de cet écrivain, ni digne de ſa plume.

II. CHESNE, (Jean-Baptiſte Philipotot du) Jéſuite, né en 168[illegible]

au village du Chesne en Champagne, dont il prit le nom, mourut en 1755, dans sa 63e année. On a de lui : I. *Abrégé de l'Histoire d'Espagne*, in-12. II. *Abrégé de l'Histoire ancienne*, in-12. Ces deux ouvrages, quoique superficiels, ont servi à l'éducation de la jeunesse, pour laquelle l'auteur avoit du talent. III. *Le Prédestinatianisme*, 1724, in-4.° IV. *Histoire du Baïanisme*, 1731, in-4.° V. *La Science de la jeune Noblesse*, 1730, 3 volumes in-12.

III. CHESNE, (Joseph du) *QUERCETANUS*, seigneur de *la Violette*, médecin ordinaire du Roi, étoit natif de l'Armagnac. Après avoir fait un assez long séjour en Allemagne, il vint exercer son art à Paris. Il avoit acquis de grandes connoissances dans la chimie, à laquelle il s'étoit particulièrement appliqué. Les succès qui suivirent sa pratique dans cette partie, déchaînèrent contre lui les autres médecins, sur-tout *Guy-Patin*, qui s'efforça de le couvrir de sarcasmes & de railleries. Il porta son acharnement jusqu'à s'en prendre à tout le pays d'Armagnac, qu'il appeloit *maudit pays*. Cependant l'expérience a fait voir que *du Chesne* a mieux rencontré sur l'antimoine que *Patin* & ses confrères. Ce savant chimiste, qui est appelé *du Quesne* par *Moréri*, mourut à Paris en 1609, dans un âge très-avancé. Il a fait en vers françois, *La Folie du Monde*, 1583, in-4.°; *Le grand Miroir du Monde*, 1593, in-8.° Il avoit aussi composé plusieurs livres de *Chimie*, qui ont eu de la réputation; tel qu'un *Traité* sur la *Cure des Arquebusades*, un *Antidotaire spargyrique*; une *Apologie des Chimistes*.

IV. CHESNE, *Voyez* CHEYNE, & ENZINAS.

CHESTERFIELD, (Philippe Dorner Stanhope, comte de) né à Londres le 22 septembre 1695, mort le 24 mars 1773, à 78 ans, a été l'un des meilleurs philosophes moralistes d'Angleterre. Après avoir fait d'excellentes études, il voyagea pour connoître les hommes, dont la lecture ne donne jamais que des idées imparfaites. De retour dans sa patrie, il se produisit à la cour, & obtint en 1722, la place de capitaine aux Gardes-Suisses; mais trois ans après il fut disgracié, & privé de tous ses emplois. La mort de son père en 1726, le fit entrer dans la chambre-haute, & la mort de *George I*, en 1727, lui procura une situation brillante. Il eut le bonheur d'avoir pour contemporains, les hommes les plus illustres ou les plus célèbres de sa nation, *Addisson*, *Vambrung*, *Garth*, *Gay*, *Pope*, &c., &c. Tous ces écrivains furent ses amis, & il ne s'enorgueillit pas avec eux, comme tant d'autres grands, d'être leur protecteur. Mais une funeste passion ternit sa gloire & altéra la douceur de sa vie : c'est l'amour excessif du jeu, qui le lia quelquefois avec les hommes les plus mépriſables. Le poste d'envoyé à la Haye, en 1728, acheva de déranger son commerce avec les Muses. Les grâces d'une élocution facile & les prodigalités d'un caractère magnifique lui firent tant de partisans, que le roi le crut nécessaire en Hollande. En 1732, il eut l'honneur d'affocier à l'ordre des Francs-Maçons le duc de Lorraine, depuis empereur sous le nom de *François I*. Ce prince le traita toujours en ami tendre. Le comte de *Chesterfield* étant tombé

malade à la Haye, demanda ſon rappel, & brilla ſur un autre théâtre. Son éloquence & ſes talens lui donnèrent une grande influence dans la chambre-haute. Enfin, décidé à cultiver dans une retraite honorable la philoſophie & les lettres, il rompit les liens qui l'attachoient à la cour. Il ſe maria en 1733, & ſon hymen fut heureux. Il avoit obtenu le gouvernement de l'Irlande, où ſon humanité & ſon humeur libérale ont rendu ſa mémoire très-chère. Il conſerva ſa gaieté juſques dans ſa vieilleſſe. Quelques jours avant ſa mort, il alla ſe promener en carroſſe. Quelqu'un lui demanda, *s'il avoit été prendre l'air?* — *Non*, répondit-il, *j'ai été faire une répétition de mon enterrement.* On a de lui divers *Ouvrages* de morale, de philoſophie & de politique, qui ne ſont pas exempts de défauts, mais qui offrent des réflexions originales. Un des plus piquans eſt ſon *Bramine inſpiré*, qui a été traduit en françois en un petit volume in-12. On diſtingue auſſi ſes *Lettres à ſon fils*, Amſterdam 1777, 4 vol. in-12, où il parle en homme qui connoît le monde, mais qui croit trop qu'on eſt toujours aſſez honnête, lorſqu'on eſt aimable. Au lieu de l'inſtruire des devoirs d'un citoyen, d'un philoſophe, il lui apprend le moyen de tromper les femmes. Ce fils, pour lequel il écrivoit, étoit un bâtard; car il n'a pas laiſſé d'enfans légitimes. On a accuſé mylord *Cheſterfield* de porter le ſcepticiſme juſques dans les principes de la morale, de croire peu à la vertu, parce que lui-même n'en avoit pas beaucoup, du moins de celle qui véritablement mérite ce nom. Auſſi le vit-on dans le parlement changer chaque jour d'opinion, parce qu'il changeoit d'intérêt. Il abandonna la cauſe des rois, lorſqu'ils étoient dans l'infortune; & trahit celle de la nation, lorſqu'il eſpéra la faveur des rois. C'eſt lui qui contribua le plus à rendre le parlement ſeptennal; & ce n'eſt pas la ſeule atteinte qu'il porta à la conſtitution de ſa patrie.

I. CHETARDIE, (Joachim Trotti de la) bachelier de Sorbonne & curé de Saint-Sulpice de Paris, naquit en 1636, au château de la Chétardie dans l'Angoumois, & mourut en 1714. Il avoit été nommé à l'évêché de Poitiers en 1702; mais il le refuſa. Ses devoirs de paſteur ne l'empêchèrent point d'enrichir le public de pluſieurs ouvrages utiles. Il publia: I. *Homélies pour tous les Dimanches & Fêtes de l'année*, 3 vol. in-4° pleines d'onction & de ſolidité. II. L'ouvrage connu ſous le nom de *Catéchiſme de Bourges*, en 2 vol. in-12, & 1 vol. in-4.° III. *Explication de l'Apocalypſe*, in-8.° & in-4.° IV. *Entretiens Eccléſiaſtiques*, 4 vol. in-12.

II. CHETARDIE, (le Chevalier de la) neveu du curé de Saint-Sulpice, mort vers 1700, étoit un homme d'eſprit, plein de politeſſe. Il eſt auteur de deux ouvrages dont les leçons ſont excellentes, mais dont le ſtyle & les réflexions n'ont rien de bien remarquable. Le premier a pour titre: *Inſtruction pour un jeune Seigneur*; & le ſecond: *Inſtruction pour une Princeſſe*, in-12.

CHEVALET, (Antoine) gentilhomme Dauphinois, eſt auteur de la *Vie de S. Chriſtophe par perſonnages*, Grenoble, 1530, in-fol. fort rare.

CHEVALIER, (Nicolas) François réfugié à Utrecht, à

cauſe de la religion Proteſtante qu'il profeſſoit, a fait paroître un ſavant ouvrage, intitulé : *Recherches curieuſes d'Antiquités conſervées à Utrecht*, 1709, in-folio.

CHEVALIER SANS REPROCHE, *Voy.* les articles BARBAZAN, BAYARD, TREMOILLE, trois guerriers auxquels on donna ce nom.

CHEVALON, (Claude) imprimeur diſtingué dans le 16ᵉ ſiècle, a publié des éditions précieuſes & exécutées avec ſoin, telles que les *Œuvres de S. Jérôme*, de *S. Auguſtin*, le *Droit civil* avec des *Commentaires*.

CHEVANES, (Jacques de) né à Autun, ſe fit capucin, & obtint un nom parmi les prédicateurs & les théologiens. On lui doit pluſieurs *Ouvrages* où il règne plus de piété que de bon goût. Il eſt mort à la fin du 17ᵉ ſiècle.

CHEVASSU, (Joſeph) curé des Rouſſes dans le diocèſe de Saint-Claude, mort à Saint-Claude ſa patrie, le 25 octobre 1752, à 78 ans, étoit l'exemple du troupeau qu'il inſtruiſoit. On a de lui : I. Des *Méditations Eccléſiaſtiques*, 6 volumes in-12, 1764, où il y a des choſes ſolides & peu de touchantes. II. *Le Miſſionnaire Paroiſſial*, 4 vol. in-12, renfermant ſes Prônes & des Conférences ſur les principales vérités de la religion. L'onction n'étoit pas la qualité dominante de cet orateur ; mais il étoit inſtruit, & poſſédoit bien l'Ecriture & les Pères.

CHEVERT, (François de) né à Verdun-ſur-Meuſe, le 21 février 1695, d'abord enfant de chœur, s'éleva, du poſte de ſimple ſoldat, au grade de lieutenant-général. Il dut tout à ſon mérite, & rien à la faveur ni à l'intrigue. Il eut à lutter contre l'envie & contre l'obſcurité de ſa naiſſance. Une étude profonde de la tactique, un amour extrême de ſes devoirs, un deſir ardent de ſe diſtinguer ; tels furent les protecteurs qui veillèrent à ſon avancement. Nous ne ſuivrons pas toutes les actions éclatantes qui le diſtinguèrent. Tout le monde connoît la retraite de Prague par le maréchal de *Belle-Iſle*. *Chevert*, qu'il y laiſſa avec dix-huit cents hommes, preſſé de ſe rendre par la famine, par les habitans & par une armée nombreuſe, prend les ôtages de la ville, les renferme dans ſa propre maiſon, & met dans les caves des tonneaux de poudre, réſolu de ſe faire ſauter avec eux, ſi les bourgeois veulent lui faire violence. Il obtint ce qu'il demandoit, c'eſt-à-dire de ſortir avec tous les honneurs de la guerre : le prince *Lobkowitz* lui accorda deux pièces de canon. — Les guerres de 1741 & de 1757, offrirent à notre guerrier les occaſions les plus dangereuſes & les plus brillantes. A la journée d'Haſtembeck, il fut chargé de chaſſer l'ennemi des ſommités d'une montagne couverte de bois. C'eſt en y pénétrant qu'il fixa ſur le marquis de *Bréhant* des regards enflammés, & que le ſaiſiſſant par la main : *Jurez-moi*, lui dit-il, *foi de chevalier, que vous & votre régiment vous vous ferez tuer juſqu'au dernier, plutôt que de reculer.* — La confiance qu'il inſpiroit aux ſoldats étoit extrême. Dans une occaſion où il s'agiſſoit de s'emparer d'un fort, il appelle un grenadier dont il connoiſſoit la bravoure : *Va droit à ce fort*, lui dit-il, *ſans s'arrêter. On te dira* : Qui va là ? *Tu ne répondras rien ; on te le dira*

encore, tu avanceras toujours ſans rien répondre : à la troiſième fois on tirera ſur toi ; on te manquera ; tu fondras ſur la garde ; & je ſuis là pour te ſoutenir. Le grenadier partit à l'inſtant, & tout arriva comme *Chevert* l'avoit prévu. — Ce brave officier mourut le 24 janvier 1769, dans la 74e année de ſon âge. Il étoit commandeur-grand-croix de l'ordre de Saint-Louis, chevalier de l'aigle blanc de Pologne, gouverneur de Givet & de Charlemont, lieutenant-général des armées du roi. Il fut inhumé en la paroiſſe de Saint-Euſtache de Paris. L'éloge le plus vrai qu'on puiſſe faire de *Chevert*, eſt apposé en forme d'épitaphe à la porte principale de cette égliſe. Cet éloge eſt conçu en ces termes : « Sans aïeux, ſans fortune, ſans appui, orphelin dès l'enfance, il entra au ſervice à l'âge de onze ans. Il s'éleva malgré l'envie à force de mérite, & chaque grade fut le prix d'une action d'éclat. Le ſeul titre de *Maréchal de France* a manqué, non pas à ſa gloire, mais à l'exemple de ceux qui le prendront pour modèle. » *Chevert* étoit, dit-on, auſſi fier de l'obſcurité de ſa naiſſance, que d'autres le ſont de leur nobleſſe. Lorſqu'il fut parvenu aux premiers grades militaires, un gentilhomme réclama ſon crédit à la cour, en qualité de couſin. *Chevert* lui répondit : *Vous êtes gentilhomme ; vous ne pouvez être mon parent ; car vous voyez en moi le premier & le ſeul gentilhomme de ma race.* Le maréchal de *Saxe*, eut la plus grande eſtime pour lui. Il en faiſoit l'éloge devant un officier titré qui crut l'atténuer, en diſant : *Oui*, Chevert, *eſt un bon militaire, mais c'eſt un officier de fortune.* — *Maurice* répliqua auſſitôt : *Vous me l'apprenez : juſqu'à préſent je n'avois eu pour* Chevert *que de l'eſtime ; mais déſormais, je lui dois du reſpect.*

CHEVILLARD, (Jacques) généalogiſte, mort le 24 octobre 1751, âgé de 71 ans. On a de lui : I. Un *Dictionnaire Héraldique*, 1723, in-12 ; il contient les armes des princes, des grands officiers de la couronne, avec celles de pluſieurs maiſons & familles du royaume. II. *Carte* contenant les armes, les noms & qualités des gouverneurs, capitaines & lieutenans-généraux de la ville de Paris. III. D'autres *Cartes* concernant l'art héraldique : pauvre ſcience & pauvre auteur ! Dans ſon *Dictionnaire Héraldique*, il n'y a guères que des eſtampes. L'hiſtorique des armoiries pouvoit être utile ; mais ces recherches demandoient un ſavant, & *Chevillard* ne l'étoit guère.

CHEVILLIER, (André) né à Pontoiſe en 1636, parut en Sorbonne avec tant de diſtinction, que l'abbé *de Brienne*, depuis évêque de Coutances, lui céda le premier lieu de licence, & en fit même les frais. Il mourut en 1700, à 64 ans, bibliothéchaire de Sorbonne. Sa piété égala ſon ſavoir, & ſon ſavoir étoit profond. On l'a vu ſe dépouiller lui-même pour revêtir les pauvres, & vendre ſes livres pour les aſſiſter. On a de lui : I. *Origine de l'imprimerie de Paris*, diſſertation hiſtorique & critique, pleine d'érudition, & ſouvent citée dans les *Annales Typographiques* de *Maittaire*, 1694, in-4.° II. *Le grand Canon de l'Egliſe Grecque*, traduit en françois, in-12, 1699. C'eſt plutôt une paraphraſe, qu'une traduction. III. *Diſſertation* latine ſur le Concile de Calcédoine, touchant les formules de foi, 1664, in-4.°

CHEVILLON, *Voy.* VIII. AMBOISE.

CHEVREAU, (Urbain) naquit à Loudun en 1613. Il fit paroître de l'eſprit dans ſes premières études. La reine *Chriſtine* de Suède le choiſit pour ſon ſecrétaire, & l'électeur Palatin pour ſon conſeiller. *Chevreau*, fixé dans cette cour, contribua beaucoup à la converſion de la princeſſe électorale, depuis ducheſſe d'*Orléans*. Après la mort de l'électeur il revint en France, & fut choiſi par *Louis XIV* pour précepteur du duc du *Maine*. Le deſir de vaquer en repos aux exercices de la vie chrétienne, l'obligea de quitter la cour pour ſe retirer dans ſa patrie. Il mourut le 15 février 1701, âgé de 88 ans, laiſſant une belle bibliothèque. Il ne rougit jamais de la religion au milieu des grands. Sa piété fut tendre, autant que ſon érudition fut profonde. On doit à ce ſavant bel eſprit les ouvrages ſuivans : *Les Tableaux de la Fortune*, 1651, in-8°, depuis réimprimés avec des changemens, ſous ce titre : *Effets de la Fortune*, en 1656, in-8°; ouvrage qui fut bien accueilli dans le temps, quoiqu'il ſoit d'un ſtyle foible & incorrect. C'eſt un tableau raccourci des grandes révolutions arrivées dans le monde. II. *L'Hiſtoire du Monde*, en 1686, réimprimée pluſieurs fois. La meilleure édition eſt celle de Paris, 1717, en 8 vol. in-12, avec des additions conſidérables par *Bourgeois de Chaſtenet*. On ſent, en liſant cette Hiſtoire, que l'auteur a puiſé dans les ſources primitives; mais il ne les cite pas toujours avec fidélité. L'hiſtoire Grecque & la Romaine, la Mahométane, celle de la Chine, y ſont traitées avec aſſez d'exactitude. L'auteur auroit pu ſe diſpenſer de mêler aux vérités utiles de ſon ouvrage, les généalogies Rabbiniques qui le défigurent, & quelques diſcuſſions, qui ne devoient entrer que dans une hiſtoire en grand. Il ſemble qu'il ait voulu inſérer dans ſon ouvrage, non les faits néceſſaires, mais tout ce qu'il avoit mis dans ſa tête ou dans ſes recueils. Sa diction eſt d'ailleurs rude & raboteuſe. III. *Œuvres mêlées*, deux parties in-12, la Haye 1697. Ce ſont des lettres ſemées de vers latins & françois quelquefois ingénieux, quelquefois foibles; d'explications de paſſages d'auteurs anciens grecs & latins; d'anecdotes littéraires, &c. IV. *Chevreana*, 2 vol., Paris 1697–1700 : recueil dans lequel l'auteur a verſé de petites notes, des réflexions, des faits littéraires qu'il n'avoit pu faire entrer dans ſes autres ouvrages; parmi ces faits il y en a quelques-uns de haſardés. L'auteur n'ayant pas l'eſprit méditatif, aimoit aſſez les compilations. Il avoit joint cependant à l'étude des anciens le commerce de quelques-uns des modernes, & il s'étoit formé chez les uns & chez les autres : mais la lecture, & la ſociété des gens d'eſprit, ne purent l'élever au-deſſus du médiocre. V. Pluſieurs pièces de théâtre, le *Mariage du Cid*, *l'Avocat dupé*, *Lucrèce*, *Coriolan*, *les deux Amis*, *l'Innocent exilé*, *les Frères rivaux*.

CHEVREMONT, (l'abbé Jean-Baptiſte de) Lorrain de nation, ſecrétaire de *Charles V* duc de Lorraine, ſe retira à Paris après la mort de ſon maître, & y mourut en 1702. On a de lui : I. *La connoiſſance du Monde*. II. *L'Hiſtoire de Kemiski*. III. *La France ruinée, par qui & comment*. IV. *Le Teſtament politique du Duc de Lorraine*, Leipzig 1696, in-8.° V. *L'É-*

tat actuel de la Pologne. VI. *Le Chriſtianiſme éclairci ſur les différens du temps en matière de Quiétiſme*, &c. Les ouvrages de l'abbé *de Chevremont* n'ont rien pour gagner le lecteur : ils ſont remplis de projets ridicules, d'idées fauſſes ; & le ſtyle en eſt languiſſant.

CHEVREUSE, (Marie de *ROHAN Montbaſon*, ducheſſe de) née en 1600, d'*Hercule de Rohan*, duc de *Montbaſon*, épouſa, en 1617, *Charles d'Albert*, duc de Luynes, connétable de France. Après la mort du connétable, elle ſe remaria en 1622 à *Claude de Lorraine*, duc de Chevreuſe, ci-devant prince de *Joinville*, rival d'*Henri IV* auprès de la marquiſe de *Verneuil*, mort en 1657, à 79 ans. Cette dame fut célèbre par ſa beauté & par ſon eſprit. *Voy.* SIBILOT & III. AUBESPINE. « Je n'ai jamais vu qu'elle, dit le cardinal de *Retz*, en qui la vivacité ſuppléât au jugement. Elle avoit des ſaillies ſi brillantes, qu'elles paroiſſoient comme des éclairs ; & ſi ſages, qu'elles n'auroient pas été déſavouées par les eſprits les plus judicieux de ſon ſiècle. » Son grand malheur étoit de laiſſer dominer ſa raiſon par tous ceux qu'elle aimoit. *Charles IV*, duc de Lorraine, qui fut l'un de ſes premiers adorateurs, la jeta dans les intrigues & les affaires. Le duc de *Buckingham* l'entretint dans ce goût, qu'elle ne perdit point à la cour orageuſe de *Louis XIII*. Son attachement pour la reine *Anne d'Autriche* lui fit haïr le cardinal de *Richelieu*, parce qu'elle voyoit avec peine la manière dont ce miniſtre traitoit cette princeſſe. Le cardinal l'en punit par l'exil ; elle fut même obligée de ſortir de France, & de ſe retirer à Bruxelles, d'où elle entretenoit un commerce réglé avec la reine. Quand *Anne d'Autriche* fut devenue régente, la ducheſſe de *Chevreuſe* revint triomphante à la cour ; mais ſa faveur fut de courte durée. Etant [illegible] dans les intrigues contre [illegible]rdinal *Mazarin*, & ſe laiſſa [illegible]ouverner par le coadjuteur [illegible]puis cardinal de *Retz*, l'un de [illegible] derniers amis, elle montra u[illegible]nduite fort inconſtante & [illegible] certaine, & fit beaucoup de fau[illegible] démarches. Cependant elle co[illegible] ſerva toujours de l'aſcendant ſur l'eſprit de la reine. Ce fut elle qui la porta à conſentir à la diſgrâce du fameux ſurintendant *Fouquet*. Elle mourut en 1679, à 79 ans. Ce fut par elle que le duché de Chevreuſe vint à ſes enfans du premier lit. Elle n'eut du ſecond que trois filles, dont deux ſe firent religieuſes, & la troiſième mourut ſans alliance. — Il ne faut pas la confondre avec ſa belle-fille, *Charlotte-Marie de LORRAINE*, morte en 1652, à 25 ans, laquelle joue un rôle dans les *Mémoires* du cardinal de *Retz*.

CHEVRI, (N.** de) fille d'un préſident à la chambre des comptes de Paris, vivoit à la fin du 17e ſiècle. Devenue religieuſe de Saint-Pierre à Lyon, elle ſe fit quelque réputation par ſon talent pour la poéſie. On connoit d'elle un *Poëme à Louis XIV*, ſur ce qu'on ne pouvoit lui donner de nom qui répondît à ſa grandeur. On le trouve, dans le recueil qui a pour titre, *La nouvelle Pandore*.

CHEVRIER, (François-Antoine) né à Nanci d'un ſecrétaire du roi, montra dès ſa jeuneſſe beaucoup d'eſprit & de méchanceté. Il ſervit d'abord, en qualité de volontaire, dans le régiment de Tournaiſis. Il ſe dégoûta bientôt du métier de la

guerre, & alla à Paris, où il travailla pendant quelque temps pour le théâtre comique. Se voyant obſcurci par des rivaux, & s'étant fait des ennemis par ſon génie ſatirique, il quitta la capitale & ſe mit à courir le monde. Après avoir parcouru divers pays, s'être conſacré tour-à-tour à l'intrigue & aux lettres, il alla mourir en Hollande en 1762. Une forte indigeſtion l'enleva à Rotterdam, le 2 juillet, à 41 ans. C'étoit un homme d'une aſſez haute taille; le viſage maigre & alongé; les yeux vifs & pleins de feu. Une humeur âcre le rongeoit ſans ceſſe, & il l'entretenoit par la liqueur bachique. Dans ſes accès ſatiriques, il n'épargnoit perſonne, quoiqu'il fût d'une exceſſive poltronnerie, & qu'il eût recueilli quelquefois de triſtes fruits de ſa fureur de médire. Cet écrivain avoit d'ailleurs quelques talens, de l'eſprit & de l'imagination, & ſurtout beaucoup de facilité; mais il en abuſoit, & il n'a rien laiſſé de véritablement eſtimable. Il eſt auteur de quelques comédies: *La Revue des Théâtres*, en un acte en vers, 1753: *Le Retour du Goût*; *La Campagne*, 1754: *L'Épouſe ſuivante*; *Les Fêtes Pariſiennes*, 1755. On a encore de lui pluſieurs ouvrages en proſe: I. Pluſieurs romans: *Cela eſt ſingulier*; *Maga-Kou*; *Mémoires d'une honnête Femme*, in-12: *Le Colporteur*, in-12. Ce dernier ouvrage, plein d'atrocités révoltantes & de ſaillies heureuſes, eſt une ſatire affreuſe des mœurs du ſiècle. II. *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de Lorraine*, 2 vol. in-12. III. *Les Ridicules du ſiècle*, in-12: ouvrage qui fut proſcrit dans ſa nouveauté. L'auteur avoit trempé ſon pinceau dans le fiel, & preſque tous ſes caractères ſont outrés; ce livre eſt d'ailleurs très-médiocre. IV. *Le Journal militaire*. V. *Le Teſtament Politique du Maréchal de Belle-Iſle*, ſon *Codicile* & ſa *Vie*, en 3 vol. in-12, dont le premier renferme quelques vues judicieuſes & quelques idées aſſez bonnes. Il eut beaucoup de cours; mais les deux autres furent moins goûtés. VI. *L'Hiſtoire de Corſe*, in-12, Nanci, 1749. VII. *Projet de Paix générale*. VIII. *Almanach des Gens d'eſprit, par un Homme qui n'eſt pas ſot*. L'indécence, la ſatire impudente, l'obſcénité & l'impiété dominent dans cette miſérable brochure, ainſi que dans la plupart des livres de cet écrivain, dont les mœurs ne valoient pas mieux que les ouvrages. « Preſque tous ſes ouvrages, dit un écrivain, ſont infectés de l'eſprit de ſatire & du poiſon de la haine, & peuvent être comparés à ces nuées d'inſectes éphémères qui piquent un moment, & ne vivent qu'un jour. » Il préparoit de nouvelles horreurs contre le marquis *de Caraccioli*, contre *Fréron*, &c. lorſqu'il mourut. La *Vie du P. Norbert*, Capucin, connu auſſi ſous le nom d'abbé *Platel*, fut une des dernières productions de *Chevrier*, & ce n'eſt pas la moins méchante.

CHEYNE, (George) Anglois, docteur en médecine de la ſociété royale de Londres, naquit en Écoſſe en 1671. Il s'appliqua à la philoſophie & aux mathématiques, enſuite à la médecine, & réuſſit très-bien dans la pratique de cette ſcience. Il mourut en 1743, dans ſa 72ᵉ année. Il eſt fort connu, par un ouvrage intitulé: *De infirmorum ſanitate tuendâ*, à Londres, 1726, in-8°; traduit en françois par l'abbé *de la Chapelle*, ſous le titre de: *Règles ſur la ſanté & les moyens de prolonger*

la vie, ou *Méthode naturelle de guérir les maladies du corps & celles de l'eſprit qui en dépendent*, 2 vol. in-12, Paris 1749. Quoiqu'il y ait de bonnes choſes dans ce livre, & que l'abbé *Jacquin* en ait profité dans ſon *Traité de la Santé*; celui-ci vaut mieux, parce qu'il eſt écrit avec plus de clarté & de préciſion, & qu'on y trouve des détails utiles que l'auteur Anglois a omis. On a encore de lui un *Traité de la Goutte*, 1724, in-8°, en anglois; & quelques ouvrages de philoſophie & de mathématiques, qui ne valent pas ſes livres de médecine.

CHIABRERA, (Gabriel) poëte Italien, né à Savonne en 1552, fortifia à Rome ſon inclination & ſes talens pour les belles-lettres. *Alde Manuce* & *Antoine Muret* lui donnèrent leur amitié, & l'aidèrent de leurs conſeils. Il mourut à Savonne le 14 octobre 1638, à 86 ans. Le pape *Urbain VIII*, protecteur des poëtes, & poëte lui-même, l'invita en 1624, à aller à Rome pour l'année ſainte; mais *Chiabrera* s'en excuſa ſur ſon âge & ſur ſes infirmités. Ce poëte étoit un des plus plus beaux eſprits & des plus laids perſonnages de l'Italie. Il a laiſſé des *Poéſies* héroïques, dramatiques, paſtorales, lyriques. On eſtime ſurtout ces dernières, imprimées ſéparément en 1718, in-8.° L'abbé *Paolucci* publia un recueil de ſes Ouvrages en 1728, à Rome, en 3 vol. in-8.° La Vie de l'auteur, qu'on regarde comme le *Pindare* de l'Italie, eſt à la tête de ce recueil. On en a une édition plus récente, Veniſe en 1731, 4 vol. in-8.° Nous croyons devoir ajouter à la fin de l'article de ce poëte, le jugement qu'en porte *Landi*, mais en corrigeant ſon ſtyle moitié françois, moitié italien. « Il n'y a aucun genre de poéſie ſur lequel *Chiabréra* ne ſe ſoit exercé. Perſonne n'a fait plus de poëmes épiques que lui; il eſt auteur de l'*Italie délivrée*; de la *Florence*, de la *Gothiade*, de l'*Amadéide*, du *Roger*. Ce ſont des poëmes de longue haleine; le nombre des petits eſt bien plus grand. Dans tous on trouve de la majeſté, de l'harmonie, de la fécondité, ſoit d'images, ſoit d'expreſſions, & un grand fonds d'érudition grecque, latine & mythologique. Cependant les Poëmes de *Chiabréra* n'ont pas fait autant de fortune qu'on devoit l'eſpérer. Il eſt difficile qu'un génie rempli de feu, tel que celui des véritables poëtes lyriques, puiſſe ſe plier à la marche lente & régulière d'un poëme; & ſi *Pindare* avoit fait une *Iliade*, il auroit été vraiſemblement au-deſſous d'*Homère*. La même raiſon a rendu les pièces de théâtre de *Chiabréra* inférieures à celles de quelques autres poëtes de ſa nation. C'eſt dans les odes & dans les petites pièces lyriques qu'il a vaincu tous ſes rivaux. *Pindare* dans les ſujets ſublimes, *Anacréon* dans le genre érotique, il eut encore le mérite d'introduire de nouveaux mètres dans la poéſie italienne, & il la rapprocha ainſi de la grâce & de la mélodie de la poéſie grecque. On lui reproche ſeulement d'avoir mis trop de hardieſſe dans ſes métaphores; mais il ſe fit pardonner ce défaut par la nobleſſe des penſées, la vivacité des images & l'enthouſiaſme vraiment poétique, dont il anime ſes lecteurs. » Peu d'écrivains ont joui de leur vivant d'une ſi grande réputation. Preſque tous les princes d'Italie lui prouvèrent leur eſtime par des préſens ou des récompenſes. Nous avons cité *Urbain VIII*;

Urbain VIII; nous aurions pu nommer encore les grands ducs *Ferdinand I* & *Cosme II*, *Charles-Emmanuel* duc de Savoie, *Vincent de Gonzague* duc de Mantoue, la république de Gênes, &c. &c.

CHIAPPEN, (Mythol.) dieu des ſauvages qui habitent les environs de Panama en Amérique, en eſt honoré par des ſacrifices ſanglans, & par la privation de ſel. C'eſt leur dieu de la guerre. Ils ne partent jamais pour aucune expédition, qu'ils n'aient conſulté les prêtres de *Chiappen*, & immolé des eſclaves à ce dieu.

CHIARI, (Joſeph) peintre Romain, élève de *Carle Maratte*, mort d'apoplexie dans ſa patrie en 1727, à 73 ans, ſe fit un nom parmi ceux de ſa profeſſion, par pluſieurs beaux morceaux de peinture pour les égliſes & pour les palais de Rome. — L'abbé CHIARI, célèbre poëte Italien, mort à Breſcia, au mois de ſeptembre, 1786, étoit de la même famille.

CHICOT, fou de *Henri IV*, fut très-attaché à ce prince. Il étoit né en Gaſcogne, & avoit de la fortune & de la valeur. Il ſe trouva en 1591 au ſiége de Rouen, & y fit priſonnier le comte de *Glatigny*, de la maiſon de Lorraine. En le préſentant au roi, il lui dit : *Tiens, je te donne ce priſonnier qui eſt à moi.* Le comte, déſeſpéré de ſe voir pris par un homme tel que *Chicot*, lui donna un coup d'épée au travers du corps, dont il mourut quinze jours après. Il y avoit, dans la chambre où il étoit malade un ſoldat mourant. Le curé du lieu, mauvais François & entêté des viſions de la Ligue, vint pour le confeſſer ; mais il ne voulut pas lui donner l'abſolution, parce qu'il étoit au ſervice d'un roi huguenot. *Chicot*, témoin du refus, ſe leva en fureur de ſon lit, penſa tuer le curé, & l'auroit fait, s'il en eût eu la force ; mais il expira quelques momens après. Ce bouffon mourut riche. Il diſoit très-librement aux grands de la cour leurs vérités ; & il joignoit à ſes avis des plaiſanteries, dont quelques-unes étoient agréables.

I. CHICOYNEAU, (François) conſeiller-d'état & premier médecin du roi, naquit à Montpellier en 1672, de *Michel Chicoyneau*, profeſſeur & chancelier de la faculté de médecine de cette ville. Après avoir été reçu au doctorat, n'étant âgé que de vingt-un ans, il fut pourvu en ſurvivance des places de ſon père ; & à ſa mort, il y ajouta celle de conſeiller en la cour des aides de Montpeiller. Envoyé pour guérir la peſte de Marſeille par le duc d'*Orléans*, régent du royaume, ce médecin parut plein d'audace & de confiance dans cette ville, où tout un peuple égaré n'attendoit que la mort ; il raſſura les habitans, il calma par ſa préſence leurs vives alarmes : on crut voir renaître l'eſpérance dès qu'il ſe montra. Ces ſervices furent récompenſés par un brevet honorable, & par une penſion que le roi lui accorda. En 1731, il fut appelé à la cour pour y être médecin des enfans de France, par le crédit de *Chirac* dont il avoit épouſé la fille ; & à la mort de celui-ci, il fut fait premier médecin du roi, conſeiller-d'état, & ſurintendant des eaux minérales du royaume. Il étoit auſſi aſſocié libre de l'académie des Sciences de Paris, à laquelle il fournit quelques Mémoires. Il mourut à

Verſailles en 1752, âgé de près de 80 ans. *Chicoyneau* n'a laiſſé que de très-petits ouvrages, & à peine connus. Le plus curieux eſt celui où il ſoutient *que la Peſte n'eſt pas contagieuſe*; Lyon & Paris, 1721, in-12. On croit qu'il n'embraſſa cette opinion que pour plaire à *Chirac* ſon beau-père, qui en étoit fortement entiché.

II. CHICOYNEAU, (François) né à Montpellier en 1702, eut pour premier maître ſon père, dont on vient de parler. Le célèbre *Chirac* lui enſeigna enſuite à Paris les principes de la médecine, *du Vernay* & *Winſlow* l'anatomie, & *Vaillant* la botanique. *Chicoyneau*, né avec un génie facile, délicat, pénétrant, ne pouvoit que faire des progrès ſous de tels maîtres. La démonſtration des plantes fut ſa première fonction dans l'univerſité de Montpellier: il la remplit avec le plus grand ſuccès. Le jardin royal de cette ville, le plus ancien du royaume, & l'ouvrage de *Henri IV*, fut renouvelé entierement & en peu de temps. Ce ne fut pas avec moins de diſtinction qu'il préſida au cours public d'anatomie. Son père ayant voulu le faire revêtir de la charge de conſeiller à la cour des aides, il parla le langage des lois avec la même aiſance, mais avec beaucoup moins de goût que celui de la médecine. Il mourut en 1740, à 38 ans, profeſſeur & chancelier de l'univerſité de médecine de Montpellier, il étoit le 5e de ſa famille qui occupa cette dignité. Son fils, quoiqu'à peine ſorti du berceau, fut déſigné par le roi pour être ſucceſſeur de ſes pères. *Chicoyneau* avoit lu pluſieurs *Mémoires* de ſa compoſition dans les aſſemblées de l'académie des Sciences de Montpellier, dont il étoit membre. On retrouvoit dans tous l'obſervateur exact, ainſi que l'écrivain élégant.

CHIÈVRES, *Voyez* CROY.

I. CHIFFLET, (Jean-Jacques) naquit à Beſançon en 1588, d'une famille noble. Après avoir viſité en curieux & en ſavant les principales villes de l'Europe, il fut choiſi pour médecin ordinaire de l'archiducheſſe des Pays-Bas, & du roi d'Eſpagne *Philippe IV*. Ce prince le chargea d'écrire l'*Hiſtoire* de l'ordre de la Toiſon d'or. Il s'étoit déja fait connoître au public par des ouvrages ſavans. Les principaux ſont: I. *Veſuntio, civitas Imperialis.... monumentis illuſtrata*, &c. in-4°, à Lyon, 1650. Cette Hiſtoire de Beſançon eſt en aſſez beau latin; mais l'auteur fait, de cette ville Celtique, une ville toute Romaine. D'ailleurs, ſi l'on retranchoit de la partie civile l'érudition étrangère, & de la partie eccléſiaſtique les fables & les légendes, ſon in-4° ſeroit un fort petit in-12. II. *Vindiciæ Hiſpanicæ*, in-folio, à Anvers, 1650; ouvrage fait pour prouver que la race de *Hugues Capet* ne deſcend pas en ligne maſculine de *Charlemagne*; & que du côté des femmes, la maiſon d'Autriche précède celle des Capétiens. Ce livre a eſſuyé des contradictions, ainſi que tous ceux que *Chifflet* a publiés contre la France. L'auteur y raiſonne plus en ſavant prévenu, qu'en hiſtorien déſintéreſſé. III. *Le faux Childebrand*, 1649, in-4°; en réponſe au *Vrai Childebrand* d'*Auteuil de Gombault*, 1659, in-4.° C'eſt encore pour conteſter l'opinion de ceux qui faiſoient deſcendre *Hugues Capet* de *Childebrand*, frère de *Charles Martel*. IV. *De Ampullâ*

Remenſi, à Anvers, 1651, in-fol.; dans lequel l'auteur traite de fable l'hiſtoire de ce qu'on appelle *la Sainte-Ampoule*. Il entreprend de prouver qu'*Hincmar*, archevêque de Reims, en a été l'inventeur, pour faire valoir les droits de ſon égliſe. Ce deſtructeur de l'*Ampoule* de Reims, admettoit le Suaire de Beſançon; il a même écrit un in-4°, pour ſoutenir ſon ſentiment. V. *Pulvis febrifugus ventilatus*, 1653, in-8.° C'eſt une déclamation contre le Quinquina, à peu près auſſi ſolide que ſa Diſſertation ſur le ſaint-Suaire. Ce ſavant mourut en 1660, âgé de 72 ans. Comme médecin, il n'eſt guère connu; mais comme érudit, il a joui de quelque eſtime. Ses livres ſont pleins de recherches, & ſi en les écrivant il eût ſecoué certains préjugés, & ſe fût attaché à un arrangement plus méthodique, ils auroient encore plus de réputation qu'ils n'en ont. *Voyez* BLONDEL. Ses *Ouvrages Politico-Hiſtoriques* ont été recueillis à Anvers en deux vol. in-fol.

II. CHIFFLET, (Jules) fils du précédent, docteur en théologie, prieur de Dampierre, & grand-vicaire de l'archevêque de Beſançon, fut fait, l'an 1648, chancelier de l'ordre de la Toiſon d'or par *Philippe IV*, roi d'Eſpagne. Il n'étoit pas moins ſavant que ſon père, & il s'eſt fait connoître par pluſieurs ouvrages, dont voici quelques-uns: I. *L'Hiſtoire du bon Chevalier Jacques de Lalain*, Bruxelles 1634, in-4.° II. *Traité de la maiſon de Rye*, 1644, in-folio. III. *Les Marques d'honneur de la Maiſon de Taſſis*, Anvers, 1645, in-folio. IV. *Breviarium hiſtoricum Velleris aurei*, 1652, in-4.°

III. CHIFFLET, (Jean) frère du précédent, naquit à Beſançon, & devint chanoine de Tournai & prédicateur de *Philippe IV*, roi d'Eſpagne. Il étoit verſé dans la connoiſſance du droit, des langues anciennes & des médailles. Il mourut en 1663. Ses principaux ouvrages ſont: I. Pluſieurs *Diſſertations* ſur des inſcriptions. Elles ont été inſérées dans le *Tréſor* des antiquités Romaines de *Grævius*, & dans celui des antiquités Grecques de *Gronovius*. II. *Diſſertation* ſur *Juſtinien*, *Tribonien* & *Gratien*, Anvers 1651. On la trouve auſſi dans le *Tréſor* de la juriſprudence Romaine d'*Evrard Othon*. III. *Judicium de fabulâ Joannæ Papiſſæ*, 1666, in-4.° IV. *Diſſertation* ſur *Socrate* & ſes diverſes repréſentations, 1657, in-4.° Elle eſt en latin & très-curieuſe.

IV. CHIFFLET, (Pierre-François) ſavant Jéſuite, né à Beſançon, étoit parent des précédens. Après avoir profeſſé pluſieurs années la philoſophie, la langue hébraïque & l'Ecriture-ſainte, il fut appelé à Paris l'an 1673, par le grand *Colbert*, pour mettre en ordre les médailles du roi. Il mourut le 5 octobre, & non le 11 mai, comme le dit le Dictionnaire de *Ladvocat*, en 1682, à 92 ans. On a de lui quantité d'ouvrages, entr'autres: *Lettre ſur Béatrix, comteſſe de Champagne*, Dijon 1656, in-4.° *Hiſtoire de l'abbaye & de la ville de Tournus*, ibid, 1664, in-4.° Il a donné auſſi des éditions de pluſieurs anciens écrivains. — Il y a eu quelques autres gens de lettres de ce nom.

CHIGI, *Voy.* ALEXANDRE VII, n°. XIII.

CHILDEBERT, Ier fils de *Clovis* & de *Ste-Clotide*, commença de régner à Paris en 511.

Il ſe joignit à ſes frères, *Clodomir* & *Clotaire*, contre *Sigiſmond* roi de Bourgogne, le vainquit, le fit maſſacrer, lui, ſon épouſe & ſes enfans, & précipiter dans un puits. *Gondemar*, devenu ſucceſſeur de *Sigiſmond*, fut défait comme lui. Sa mort mit fin à ſon royaume, que les vainqueurs partagèrent entr'eux. Il y avoit près de 120 ans que la Bourgogne jouiſſoit du titre de royaume, quand elle fut réunie à la France en 524. Après avoir triomphé de leurs ennemis, *Voy.* AMALARIC, *Childebert* & *Clotaire* ſe firent la guerre entr'eux; mais un orage, qui vint fondre ſur le camp du premier, l'obligea de faire la paix. *Childebert*, accompagné de *Clotaire*, tourna enſuite ſes armes contre l'Eſpagne, alla mettre le ſiége devant Saragoſſe, fut battu & contraint de le lever en 542. De retour en France, il fit une ceſſion à *Clotaire* de ce qui lui revenoit de la ſucceſſion de *Théodebalde*, bâtard de *Théodebert* leur neveu. Il étoit malade lorſqu'il lui céda cet héritage. Dès qu'il fut en ſanté, il voulut le r'avoir, & ſeconda la révolte de *Cramne*, fils naturel de *Clotaire*: la mort mit fin à tous ſes projets. Il fut enterré en 558, à Paris, dans l'égliſe de Saint-Germain-des-Prés, qu'il avoit fait bâtir ſous le titre de Sainte-Croix & de Saint-Vincent. Il ne laiſſa que des filles de ſa femme *Ultrogote*, inhumée dans la même égliſe. Son frère *Clotaire* régna ſeul après lui. C'eſt le premier exemple de la loi fondamentale, qui n'admet que les mâles à la couronne de France. La charité de ce prince, & ſon zèle pour la religion, ont fait en partie oublier ſon ambition & ſa cruauté. Il donna ſa vaiſſelle d'or & d'argent pour ſoulager les pauvres de ſa capitale, & ſignala ſa piété par un grand nombre de fondations. *Voyez* III. GERMAIN (St.)

II. CHILDEBERT II, fils de *Sigebert* & de *Brunehaud*, ſuccéda à ſon père dans le royaume d'Auſtraſie en 575, à l'âge de cinq ans. Il ſe ligua d'abord avec *Gontran* ſon oncle, roi d'Orléans, contre *Chilpéric* roi de Soiſſons; puis il s'unit à celui-ci pour faire la guerre à *Gontran*. Il porta enſuite ſes armes en Italie, mais ſans beaucoup de ſuccès. Après la mort de ſon oncle, il réunit à l'Auſtraſie les royaumes d'Orléans & de Bourgogne, & une partie de celui de Paris. Il mourut de poiſon trois ans après, en 596, à 26 ans. Son règne fut remarquable par divers règlemens pour le maintien du bon ordre dans ſes états. Il y en a un qui ordonne que *l'homicide ſera puni de mort*: auparavant il n'étoit condamné qu'à une peine pécuniaire.

III. CHILDEBERT III, dit *le Juſte*, fils de *Thierri II* ou *III*, frère de *Clovis III*, ſuccéda en 695 à ce dernier, dans le royaume de France, à l'âge de 12 ans. Il en régna ſeize ſous la tyrannie de *Pepin*, maire du palais, qui ne lui donna aucune part au gouvernement. Il mourut l'an 711, & fut enterré dans l'Égliſe de Saint-Étienne-de-Choiſy près Compiegne.—*Voyez* II. DAGOBERT; & I. MADELÈNE, *à la fin.*

CHILDEBRAND, fils de *Pepin* le *Gros* & frère de *Charles Martel*, eſt, ſelon quelques auteurs, la tige des rois de France de la troiſième race, à ce qu'ils conjecturent d'après *Frédegaire* & ſon continuateur. Il eut ſouvent

le commandement des troupes ſous *Charles Martel*, & il les conduiſit avec courage.

I. CHILDERIC Ier, fils & ſucceſſeur de *Mérovée*, monta ſur le trône des François l'an 456. Il fut dépoſé l'année ſuivante pour ſa mauvaiſe conduite, & contraint de ſe retirer en Thuringe, d'où il ne fut rappelé qu'en 463. On connoit peu les autres évènemens de ſon règne, ainſi que ceux des règnes précédens. On ſait ſeulement qu'il fit la guerre à *Egidius*, général Romain, qu'il prit Cologne & Trèves, conquit la Lorraine, & ſe rendit maître de Beauvais & de Paris. On dit qu'ayant vaincu les Saxons, il les employa dans la guerre qu'il fit aux Allemands; mais en revenant de cette expédition, il mourut âgé de 45 ans, en 481, & non 451, comme le dit *Ladvocat*. Il avoit épouſé *Baſine*, de laquelle il eut *Clovis* & trois princeſſes. On découvrit à Tournai, l'an 1655, le tombeau de ce prince: l'empereur *Léopold* fit préſent à *Louis XIV*, des armes, des médailles & autres antiquités qui s'y trouvèrent. *Voyez* BASINE.

II. CHILDERIC II, fils puîné de *Clovis* & de *Ste. Bathilde*, roi d'Auſtraſie en 660, le fut de toute la France l'an 670, par la mort de *Clotaire III*, ſon frère, & par la retraite forcée de *Thierri*. *Ebroïn*, maire du palais, ayant voulu mettre ce dernier ſur le trône, fut raſé & confiné dans un monaſtère, & le prince enfermé dans l'abbaye de Saint-Denys. *Childeric*, maître abſolu du royaume, ſe conduiſit d'abord par les ſages conſeils de *Léger*, évêque d'Autun. Tant que le ſaint prélat vécut, les François furent heureux; mais après ſa mort, il ſe rendit odieux & mépriſable à ſes ſujets, par ſes débauches & ſes cruautés. *Bodilon*, ſeigneur de la cour, lui ayant repréſenté avec liberté le danger d'une impoſition exceſſive qu'il vouloit établir, il le fit attacher à un pieu contre terre, & fouetter cruellement. Cet outrage fit naître une conſpiration. Le même *Bodilon*, chef des conjurés, l'aſſaſſina dans la forêt de Livri en 673, à peine âgé de 24 ans. Il fit le même traitement à la reine *Bilichide*, alors enceinte, & à *Dagobert* leur fils ainé, encore enfant. Leur autre fils, nommé *Daniel*, échappa ſeul à ce maſſacre. *Thierri* ſortit de Saint-Denys, & reprit la couronne: *Voyez* THIERRI II, roi de France, & CHILPERIC II.

III. CHILDERIC III, dit l'*Idiot*, le *Fainéant*, dernier roi de la première race, fut proclamé ſouverain en 742, dans la partie de la France que gouvernoit *Pepin*, alors ſeul roi véritable, c'eſt-à-dire dans la Neuſtrie, la Bourgogne & la Provence. *Pepin* le fit deſcendre quelque temps après du trône ſur lequel il l'avoit placé, le fit raſer & enfermer dans le monaſtère de Sithiu, aujourd'hui Saint-Bertin, en 752. *Childeric* y mourut trois ans après ſa dépoſition. C'étoit un prince foible, incapable, qui pouvoit à peine commander aux domeſtiques de ſa maiſon. *Pepin* eut ſoin de faire conſulter le pape pour ſavoir s'*il étoit à propos de laiſſer ſur le trône de France, des Princes qui n'en avoient que le nom?* Le pape répondit, « qu'il valoit mieux donner le nom de *Roi* à celui qui en avoit le pouvoir. » Ainſi finit la première race des rois de France, qui eut vingt-un rois, à ne prendre

que ceux de Paris ; & près de quarante, ſi l'on comptoit ceux qui régnèrent en Auſtraſie, en Neuſtrie, dans l'Orléanois, dans le Soiſſonnois. « Les quatre premiers de ces rois, dit *Mézerai*, furent idolâtres, & tous les autres Chrétiens. Mais, à dire le vrai, le baptême n'adoucit guères leur barbarie. Ils furent féroces & ſanguinaires, juſqu'à *Clotaire II.* Ce prince & tous les ſuivans ſe montrèrent plus débonnaires & plus religieux, hormis *Childeric II*; mais tous étant ou foibles de cerveau, ou mineurs, furent néceſſairement ſous la puiſſance d'autrui..... » C'eſt ſous *Childeric*, l'an 743, que fut convoqué le concile de *Leptine*, aujourd'hui *Leſtine* en Cambreſis. C'eſt dans ce concile que l'on commença à compter les années depuis l'Incarnation de J. C. Cette époque a pour auteur *Denys le Petit* dans ſon *Cycle* de l'an 526, & *Bède* l'employa depuis dans ſon *Hiſtoire d'Angleterre.*

CHILLIAT, (Michel) vivoit à la fin du 17e ſiècle, & a publié, *Méthode facile pour apprendre l'hiſtoire de Savoie*, avec la deſcription de ce duché, 1697, in-12. —On attribue à un autre auteur de ce nom qui vivoit ſous *Louis XI*, le Journal intitulé : *La Chronique ſcandaleuſe*, renfermant les événemens publics depuis 1461 juſqu'en 1483. L'écrit, ſouvent calomnieux, n'en eſt pas moins recherché pour ſa rareté.

CHILLINGWORTH, (Guillaume) né à Oxford en 1602, conſacra ſes talens à la controverſe. Les miſſionnaires Jéſuites qui allèrent en Angleterre, ſous les règnes de *Jacques I* & de *Charles I*, luttèrent contre lui, & eurent l'honneur de la victoire. *Chillingworth* fut terraſſé par *Jean Fiſher*, le plus célèbre de ces athlètes ſacrés, qui lui fit reconnoître la néceſſité d'un juge infaillible en matière de foi, & le convertit à la religion catholique. *Laud*, évêque de Londres, fâché que les ennemis de l'égliſe Anglicane euſſent fait cette conquête, tâcha de ramener le nouveau converti, qui, après avoir fait un voyage à Douai, rentra dans ſon ancienne communion, pour être revêtu de la chancellerie de Salisbury, & de la prébende de Brixworth dans le Northampton. Alors les Catholiques lancèrent contre lui quantité d'écrits. *Chillingworth* leur répondit, en 1637, par ſon ouvrage traduit d'anglois en françois, ſous ce titre : *La Religion Proteſtante, voie ſûre pour le ſalut*, à Amſterdam 1730, 3 vol. in-12. Cet ouvrage, modèle de logique, ſelon *Locke*, a paru plus ſolide aux Proteſtans qu'aux Catholiques ; mais les uns & les autres ont été forcés d'avouer qu'il y a de la netteté dans le ſtyle, de la force dans le raiſonnement, & de l'érudition dans les autorités que l'auteur raſſemble. *Chillingworth* avoit formé ſon eſprit par l'étude de la géométrie. Il excelloit autant dans les mathématiques que dans la théologie. Il fit même la fonction d'ingénieur au ſiége de Gloceſter en 1643. Il ſe trouva à la priſe du château d'Arundel, où il fut fait priſonnier. On le conduiſit à Chicheſter ; il y mourut le 30 janvier 1644, à 42 ans. Le miniſtre *Cheinell*, qui l'aſſiſta dans ſes derniers momens, dit dans ſon livre, intitulé *Chillingworthi noviſſima*, « que la véritable héréſie de cet auteur étoit d'oppoſer la raiſon à la foi. » Il le repréſente comme un homme que la raiſon avoit rendu fou. Ce miniſtre pria le mourant de ré-

pondre à cette queſtion : *Un homme qui eſt & qui meurt Turc, Papiſte ou Socinien, eſt-il ſauvé, ou peut-il l'être?* — *Chillingworth*, qui étoit très-tolérant, répondit qu'il ne vouloit ni abſoudre, ni condamner un tel homme ; & il dit à *Cheinell* : *Traitez-moi charitablement, puiſque j'ai uſé, pendant ma vie, de charité envers tout le monde... Cheincll* fut peu ſenſible à cette prière, car il vouloit lui refuſer la ſépulture. *Chillingworth* laiſſa la réputation d'un écrivain laborieux, & d'un citoyen zélé. On a de lui des *Sermons* en ſa langue, & d'autres écrits, outre celui que nous avons cité; mais c'eſt le ſeul qu'on ait traduit en françois.

CHILMÉAD, (Edmond) ſavant Anglois, né dans le comté de Gloceſter, chapelain de l'égliſe de Chriſt à Oxford, fut chaſſé de ce poſte en 1648, à cauſe de ſa fidélité pour le roi *Charles I.* Retiré à Londres, il ſubſiſta de la muſique, & y mourut en 1654. On a de lui pluſieurs ouvrages, parmi leſquels il y a beaucoup de *Traductions* en anglois, de livres latins, françois & italiens. On lui doit encore des *Notes* ſur divers auteurs, entr'autres ſur la Chronique de *Jean d'Antioche*, dit *Malala*, Oxford 1681, in-8° ; & les *Catalogues* des manuſcrits grecs de la bibliothèque Bodléienne; mais ce Catalogue, que l'on dit exact & bien fait, n'a pas été imprimé.

CHILON, l'un des ſept Sages de la Grèce, éphore de Sparte vers l'an 556 avant J. C., mena une vie toujours conforme à ſes préceptes, & penſoit avec une grande juſteſſe. Il répondit à quelqu'un qui lui demandoit ce qu'il y avoit de plus difficile? *Garder le ſecret, ſavoir employer le temps, & ſouffrir les injures ſans murmurer.* Il avoit coutume de dire : « Que comme les pierres de touche ſervent à éprouver l'or, de même l'or répandu parmi les hommes, étoit la pierre de touche des gens de bien & des méchans. » Voici encore quelques-unes de ſes maximes : *Honore les vieillards. — Ne médis jamais des morts. — Forcé de choiſir entre la perte & le gain déshonnête, prends toujours la première. — Sois plutôt jaloux d'être eſtimé que craint, &c. Périandre* lui ayant écrit qu'il alloit ſe mettre à la tête d'une armée, & qu'il étoit prêt de ſortir de ſon pays pour entrer dans le pays ennemi; il lui répondit : « Qu'il ſe mît en ſureté chez lui, au lieu d'aller troubler les autres ; & Qu'un tyran devoit ſe croire heureux, lorſqu'il ne finiſſoit ſes jours, ni par le fer, ni par le poiſon. » C'eſt lui qui fit graver en lettres d'or ces maximes au temple de Delphes : *Connois-toi toi-même*, & *Ne déſire rien de trop avantageux.* On dit que *Chilon* mourut de joie, en embraſſant ſon fils, qui avoit remporté le prix du ceſte aux jeux olympiques. Il ne ſe reprocha qu'une choſe en mourant; ce fut d'avoir arraché, pendant ſa magiſtrature, l'un de ſes amis à la mort qu'il avoit méritée par un crime.

I. CHILPERIC Ier, fils puîné de *Clotaire I*, voulut avoir Paris pour ſon partage, après la mort de ſon père, en 561. On tira au ſort les quatre royaumes, & il régna ſur Soiſſons. Il épouſa en 567 *Galeſuinte*, & lui aſſura pour dot, ſuivant l'uſage de ſon temps, une partie des domaines dont il avoit hérité de *Charibert*. *Chilperic* avoit alors pour une concubine, la barbare *Frédegonde*. La reine fut trouvée morte dans ſon lit. Le

ſoupçon de cet attentat tomba avec raiſon ſur la maîtreſſe, ſur-tout lorſque le roi l'eut épouſée. *Brunehaut*, ſœur de *Galaſuinte*, arma *Sigebert* ſon mari, & vengea ſa mort, en obtenant les domaines donnés à ſa ſœur pour dot. Le règne de *Chilperic* fut une ſuite de querelles & d'injuſtices. Ses ſujets furent accablés d'impôts; chaque arpent payoit une barique de vin; on donnoit une ſomme pour chaque tête d'eſclave. *Chilperic*, pouſſé par *Frédegonde*, commit toutes ſortes de forfaits, juſqu'à ſacrifier ſes propres enfans à ce monſtre d'impudicité & de barbarie. Il fut aſſaſſiné à Chelles, en revenant de la chaſſe, l'an 584. *Frédegonde*, pour laquelle il avoit tout fait, & *Landri* ſon amant, furent ſoupçonnés d'avoir eu part à ce meurtre. *Voy.* FRÉDEGONDE. *Grégoire de Tours* n'appelle *Chilperic* que le *Néron* & l'*Hérode* de ſon temps. Ce prince poſſédoit très-bien, dit-on, la langue latine: choſe étonnante pour un ſiècle où les grands ſe faiſoient un mérite de leur ignorance. Il ordonna qu'on ſe ſervît, dans l'écriture, des lettres doubles des Grecs: cette loi bizarre fut ſans effet après ſa mort. Il avoit écrit au ſujet des diſputes de l'Arianiſme pour défendre de ſe ſervir, en parlant de DIEU, des noms de *Trinité* & de *Perſonne*; mais la réſiſtance de quelques évêques lui fit abandonner cette entrepriſe. Les donations des rois précédens ayant trop enrichi le clergé ſéculier & régulier, *Chilperic* caſſoit la plupart des teſtamens faits en faveur de l'égliſe, & tournoit les prélats en ridicule.

II. CHILPERIC II, appelé auparavant *Daniel*, fils de *Childeric II*, ſuccéda à *Dagobert III* en 715, & fut nommé *Chilperic*. *Rainfroi*, maire du palais, le mit à la tête des troupes contre *Charles Martel*; mais il fut défait, & contraint de reconnoître ſon vainqueur pour maire. *Chilperic II* mourut à Attigny en 720, & fut tranſporté à Noyon, où il eſt enterré.

CHIMÈNE, *Voyez* CID (le)

CHIMÈRE, (Mythol.) monſtre né d'*Échidna* ſelon la fable, vomiſſoit feu & flamme, & ravageoit la Lycie: elle avoit une tête de lion, un corps de chèvre, une queue de ſerpent, (*Prima leo, poſtrema draco, media ipſa Chimæra.* LUCAN.) *Bellérophon*, fils de *Glaucus*, roi de Corinthe, en délivra le pays par le ſecours de *Neptune*, qui lui donna *Pégaze*, cheval ailé. On explique ce trait de mythologie, en diſant que la *Chimère* étoit quelque montagne, dont le ſommet recéloit un volcan & nourriſſoit des lions; le milieu étoit couvert de pâturages, où les chèvres paiſſoient, & le pied étoit hériſſé de ſerpens. *Bellérophon*, ſans doute, la rendit habitable.

CHINA, (Mythol.) divinité des peuples Septentrionaux de la côte de Guinée en Afrique, protége la récolte du riz, & eſt honorée par une proceſſion ſolennelle, qui s'exécute à minuit à la fin de novembre. Sa repréſentation eſt une tête de bélier pétrie avec de la farine de millet, des plumes, du ſang & des cheveux. On brûle du miel devant cette idole.

CHINE-NOUNG, empereur de la Chine, l'an 2837 avant Jéſus-Chriſt, enſeigna aux hommes à cultiver la terre, à tirer le pain du froment & le vin du riz. Les Chinois lui doivent encore, ſuivant leurs hiſtoriens, l'art de faire

les toiles & les étoffes de ſoie, la connoiſſance de traiter les maladies, les chanſons ſur la fertilité de la campagne, la lyre & la guittare. Les hiſtoriens Chinois ajoutent qu'il meſura le premier la figure de la Terre, & détermina les quatre Mers.

I. CHING, empereur de la Chine, vivoit l'an 1115 avant J. C. Il donna, dit-on, à l'ambaſſadeur de la Cochinchine, une machine qui ſe tournoit toujours vers le midi de ſon propre mouvement, & qui conduiſoit ſurement ceux qui voyageoient par mer ou par terre. Quelques écrivains ont cru que c'étoit la bouſſole.

II. CHING, *ou* XI *ou* CHI-HOANG TI, empereur de la Chine vers l'an 240 avant J. C. rendit ſon nom illuſtre par un grand nombre de victoires; mais il le déshonora, en ordonnant de brûler tous les livres. Après avoir conquis toute la Chine, dont il ne poſſédoit auparavant qu'une partie, il porta ſes armes victorieuſes contre les Tartares; & pour empêcher leurs irruptions, il fit bâtir, dans l'eſpace de cinq ans, cette fameuſe *Muraille* qui ſéparé la Chine de la Tartarie. Elle ſubſiſte encore dans un contour de cinq cents lieues de France, s'élève ſur des montagnes & deſcend dans des précipices, ayant preſque par-tout vingt pieds de largeur, ſur plus de trente de hauteur. Ce rempart, ſupérieur aux Pyramides d'Egypte, par ſon utilité comme par ſon immenſité, n'a pas empêché les Tartares de ſubjuguer la Chine.

III. CHING, (Judas) ſavant rabbin Juif, naquit en Arabie dans le 10e ſiècle, & ſe diſtingua par ſes profondes connoiſſances des livres hébreux. Il a laiſſé ſur cette langue l'une des plus anciennes grammaires que l'on connoiſſe.

CHIN-HOAN, (Mythol.) génie Chinois qui prend ſoin des cités. Chaque ville a le ſien, & dans le temple qui lui eſt conſacré, une inſcription en lettres d'or porte: « C'eſt ici la demeure du gardien ſpirituel de la ville. » Le mandarin qui prend poſſeſſion du gouvernement de celle-ci, ne manque jamais d'aller rendre ſolennellement hommage au *Chin-Hoan*, & de le prier de lui inſpirer de bonnes vues pour la proſpérité publique.

CHINILADDAN, roi d'Aſſyrie, ſucceſſeur de *Saoſduchin*, vers l'an 667 avant J. C., défit & tua *Phraortes*, roi des Mèdes; mais *Cyaxares*, fils & ſucceſſeur de ce prince, aſſiégea Ninive; comme il étoit ſur le point de la prendre, *Chiniladdan* ſe brûla dans ſon palais, vers l'an 626 avant J. C. Quelques auteurs le confondent avec *Sardanapale*; d'autres prétendent qu'il eſt le même que le *Nabuchodonoſor* dont fait mention le livre de *Judith*. Il eſt aſſez difficile de ſavoir la vérité, lorſque les évènemens ſont arrivés ſous nos yeux: que doit-ce être, lorſqu'il y a deux mille ans entre eux & nous?

CHINTILA, *Voyez* SUINTILA.

CHIO, (Mythol.) nymphe, fille de l'*Océan*, célèbre par ſa beauté, donna ſon nom à une iſle fertile de l'Archipel Grec.

CHIONÉ, (Mythol.) fille de *Deucalion*, fut aimée d'*Apollon* & de *Mercure*. Elle les épouſa l'un & l'autre en même temps, & eut du premier, *Philamon*, grand joueur de luth; & du ſecond, *Autolique*, célèbre filou comme

ſon père. La beauté fatale de *Chioné* lui inſpira une préſomption ſi forte, qu'elle oſa ſe préférer à *Diane*; cette déeſſe, pour la punir, lui perça la langue avec une fleche, & elle en mourut peu de temps après.

CHIRAC, (Pierre) premier médecin du roi, de l'académie des ſciences de Paris, naquit en 1650, à Conques en Rouergue. Le célèbre *Chicoyneau*, chancelier de l'univerſité de Montpellier, ayant connu les talens de ce jeune homme, alors eccléſiaſtique, lui confia l'éducation de ſes deux fils, dont l'un fut depuis premier médecin du roi. Le goût de l'abbé *Chirac* pour la médecine, paroiſſant plus déterminé que ſa vocation pour l'état eccléſiaſtique, il devint membre de la faculté de Montpellier en 1682, & y enſeigna cinq ans après avec le plus grand ſuccès. De la théorie il paſſa à la pratique, & ne fut pas moins applaudi. Le maréchal de *Noailles*, à la prière de *Barbeyrac*, alors le plus célèbre docteur de Montpellier, lui donna la place de médecin de l'armée de Rouſſillon en 1692. L'armée ayant été attaquée de la dyſſenterie l'année d'après, *Chirac* lui rendit les plus importans ſervices. Le duc *d'Orléans* voulut l'avoir avec lui en Italie en 1706, & en Eſpagne en 1707. *Homberg* étant mort en 1715, ce prince, déjà régent du royaume, le fit ſon premier médecin; & à la mort de *Dodart* en 1730, il eut la même place auprès de *Louis XIV*. Il avoit été reçu en 1716 membre de l'académie des ſciences, & deux ans après il ſuccéda à *Fagon* dans la ſur-intendance des jardins royaux. Cet habile homme obtint du roi en 1728 des lettres de nobleſſe, & mourut le 11 mars 1732, à 82 ans. Rochefort & Marſeille lui eurent de grandes obligations; la première de ces villes dans la maladie épidémique connue ſous le nom de *maladie de Siam*; & la ſeconde dans le ravage de la peſte de 1720. Du ſein de la cour, il procura à cette ville les médecins les plus inſtruits, les conſeils les plus ſalutaires, les ſecours les plus abondans. On connoît de lui: I. Une grande *Diſſertation*, en forme de thèſe, ſur les Plaies, traduite depuis peu en françois. II. Une partie des *Conſultations* qui ſont dans le deuxième volume du recueil intitulé: *Diſſertations & Conſultations Médecinales de MM. Chirac & Silva*, 3 vol. in-12. III. Deux *Lettres* contre *Vieuſſens*, célèbre médecin de Montpellier, ſur la découverte de l'acide du ſang, dans leſquelles on trouve beaucoup de vivacité & des perſonnalités. *Chirac* écrivoit avec trop peu de correction; il étoit taciturne, ſec, ſans agrément dans ſon parler, & n'avoit pas l'art de conſoler les malades. Mais il poſſédoit un coup-d'œil excellent, & s'il ne ſavoit pas plaire, il ſavoit guérir; bien différent de ces petits-maîtres médecins qui amuſant à merveille le malade, ne connoiſſent rien à la maladie.

CHIRON, (Mythol.) ſurnommé le Centaure, étoit fils de *Saturne* & de *Phyllira*. Son père ayant été ſurpris dans ſes amours par ſa femme *Ops*, il ſe changea tout-à-coup en cheval pour n'être point reconnu; c'eſt pour cela que ſon fils fut un monſtre, moité homme & moitié cheval, qu'on appela *Centaure*. Dès que Chiron fut grand, il ſe retira ſur les montagnes & dans les forêts, où il s'appliqua à la connoiſſance

des plantes & à celle des étoiles. C'étoit vraiſemblablement un des plus anciens perſonnages célèbres de la Grèce, puiſqu'il a précédé la conquête de la Toiſon d'or & la guerre de Troie. Là fable en fit un homme monſtrueux. Quoi qu'il en ſoit, *Chiron* ſe rendit recommandable par ſes connoiſſances & ſes talens dans la médecine & la chirurgie. Il enſeigna ces ſciences à *Eſculape*. Il eut auſſi pour élèves *Achille*, *Caſtor* & *Pollux*, *Hercule*, *Jaſon*, *Méléagre*, *Diomède*, *Théſée* & pluſieurs autres. *Hercule* lui ayant fait, ſans le vouloir, avec l'une de ſes flèches une plaie incurable qui lui cauſoit des douleurs violentes, *Chiron* pria les Dieux de le priver de l'immortalité & de terminer ſes jours. *Jupiter* exauça ſa prière, & le plaça dans le Zodiaque. C'eſt la conſtellation du Sagittaire. On attribue à *Chiron* le premier calendrier Grec, employé par les Argonautes dans leur expédition, & un *Traité* ſur les maladies des chevaux. Un tableau antique trouvé à Herculanum repréſente *Chiron*, donnant des leçons de muſique à *Achille*.

CHIRON, *Voy.* BOISMORAND.

CHISHULL, (Edmond) célèbre antiquaire Anglois, réſida longtemps à Smyrne & mourut dans ſa patrie, le 18 mai 1733. Outre des *Poéſies* latines & quelques ouvrages de controverſe, on lui doit : I. Une *Diſſertation* ſur les médailles frappées en honneur des médecins. Elle eſt réunie à l'*Oratio Harveia* de *Mead*, 1724. II. *Antiquitates Aſiaticæ*, 1728, in-fol. C'eſt un recueil précieux pour l'hiſtoire Grecque des inſcriptions & monumens découverts ſur les côtes d'Aſie & dans l'Archipel. *Chishull* les explique avec autant de clarté que de ſavoir.

CHIVERNI, *Voy.* HURAULT.

CHLORIS, (Mythol.) fille de *Flore*, avoit épouſé *Zéphyre*, qui lui donna l'empire des fleurs. *La Tourette*, célèbre botaniſte de Lyon, a donné à la deſcription des plantes & des fleurs des environs de ſa patrie, l'ingénieux nom de *Chloris Lugdunenſis*. — Il y eut une autre CHLORIS, fille d'*Amphion* & de *Niobé*, qui épouſa *Nélée*, dont elle eut *Neſtor* & pluſieurs autres enfans. Elle fut percée à coups de flèches avec ſes frères & ſes ſœurs par *Apollon* & *Diane*, pour punir l'inſolence de ſa mère qui avoit oſé ſe préférer à *Latone*.

CHOCQUET, (Louis) poëte François du 16ᵉ ſiècle, eſt auteur du *Myſtère* à perſonnages de l'*Apocalypſe de S. Jean*, qui fut repréſenté en 1541 à Paris. Ce poëme d'environ neuf-mille vers, & très-rare, fut imprimé la même année à Paris, in-fol., à la ſuite des *Actes des Apôtres* des deux *Grebans*.

CHODORLAHOMOR, fut roi de l'Elymaïde, vers l'an 1925 avant J. C. Les rois de Babylone & de la Méſopotamie relevoient de lui. Il étendit ſes conquêtes juſqu'à la mer Morte. Les rois de la Pentapole s'étant révoltés, il marcha contr'eux, les défit, & emmena un grand nombre de priſonniers, parmi leſquels étoit *Loth*, neveu d'*Abraham*; le patriarche ſurprit pendant la nuit & défit l'armée de *Chodorlahomor*, & ramena *Loth* avec tout ce que ce prince lui avoit enlevé.

I. CHOIN, (Marie-Emilie Joly de) d'une famille noble originaire de Savoie & établie en Breſſe, fut placée vers la fin du dernier ſiècle auprès de la princeſſe de *Conti*. Le dauphin, qui eut occaſion de la voir, en

devint, dit-on, amoureux. Sa figure n'étoit pas régulière ; mais elle avoit de beaux yeux, des agrémens dans l'eſprit, de la dignité dans les manières, & de la douceur dans le caractère. On prétend qu'elle ne ſouffrit les aſſiduités du dauphin, qu'après l'avoir épouſé ſecrètement, comme *Louis XIV*, ſon père, avoit épouſé Mad^e de *Maintenon*. Depuis cette union, le prince réforma ſes mœurs, & réprima ſon penchant à la prodigalité. Le roi, très-ſatisfait de ce changement, voulut que les ordonnances de ſon fils fuſſent acquittées au tréſor-royal, comme les ſiennes. Mll^e *de Choin*, contente de ſa propre eſtime, dédaigna d'avoir un rang & n'aſpira point à la fortune. Le dauphin, à la veille d'un départ pour l'armée, lui ayant fait lire un teſtament par lequel il lui aſſuroit de grands revenus, elle le déchira, en diſant : *Tant que je vous conſerverai, je ne puis manquer de rien ; & ſi j'avois le malheur de vous perdre, mille écus de rente me ſuffiroient.* Après la mort du dauphin, en 1711, elle ſe retira à Paris, dans une maiſon qu'avoit habitée Mad. *de la Fayette*. Elle y vécut dans une eſpèce d'obſcurité, avec un petit nombre d'amis qui lui reſtèrent, & délivrée d'une foule de courtiſans qui s'éloignèrent ſans pudeur & ſans préparatifs. Elle ne ſortoit de ſa retraite que pour faire de bonnes œuvres, & mourut en 1744. *Duclos* dit en 1730. Nous rapportons en partie ſon hiſtoire d'après *La Beaumelle* ; mais nous ne cacherons point que l'auteur du *Siècle de Louis XIV* dit, qu'il n'y a pas la moindre preuve que *Monſeigneur* ait épouſé Mll^e *de Choin*. « Il faudroit, ajoûte-t-il avec plus d'humeur que de raiſon, être non-ſeulement contemporain, mais muni de preuves, pour avancer de telles anecdotes. Renouveler ainſi, au bout de 60 ans, des bruits de ville ſi vagues, ſi peu vraiſemblables, ſi décriés, ce n'eſt point écrire l'hiſtoire : c'eſt compiler au haſard des ſcandales. » Réſoudra, qui voudra, ou qui pourra, ce problême hiſtorique. *Duclos* ſemble l'avoir réſolu dans ſes *Mémoires*, en donnant de fortes préſomptions de la réalité du mariage de Mll^e *Choin*. « Son commerce avec le dauphin, dit-il, fut long-temps caché, ſans être moins connu. Ce prince partageoit ſes ſéjours entre la cour du roi ſon père, & le château de Meudon. Lorſqu'il y devoit venir, Mll^e *Choin* s'y rendoit de Paris dans un carroſſe de louage, & en revenoit de même, lorſque ſon amant retournoit à Verſailles. Malgré cette conduite ſimple d'une maîtreſſe obſcure, tout ſembloit prouver un mariage ſecret. Le roi, dévot comme il étoit, & qui d'abord avoit témoigné du mécontentement, finit par offrir à ſon fils de voir ouvertement Mll^e *Choin*, & même de lui donner un appartement à Verſailles ; mais elle refuſa conſtamment & perſiſta dans le genre de vie qu'elle s'étoit preſcrit. Au ſurplus, elle paroiſſoit à Meudon tout ce que Mad. *de Maintenon* étoit à Verſailles, gardant ſon fauteuil devant le duc & la ducheſſe de *Bourgogne*, & le duc de *Berri*, qui venoient ſouvent la voir ; les nommant familièrement le *Duc*, la *Ducheſſe*, ſans addition de *Monſieur*, ni de *Madame*, en parlant d'eux & devant eux. Le duc de Bourgogne étoit le ſeul pour qui elle employât le mot de *Monſieur*, parce que ſon maintien ſérieux n'inſ-

piroit pas la familiarité, au lieu que la ducheſſe de *Bourgogne* faiſoit à Mlle *Choin* les mêmes petites careſſes qu'à Mad. *de Maintenon*. La favorite de Meudon avoit donc tout l'air & le ton d'une belle-mère; & comme elle n'avoit le caractère inſolent avec perſonne, il étoit naturel d'en conclure la réalité d'un mariage.... Si je me ſuis permis ces petits détails domeſtiques, ajoute *Duclos*, qui les a puiſés dans les *Mémoires de Saint-Simon*, c'eſt qu'ils donnent les notions les plus juſtes des perſonnages." La même raiſon doit ſervir d'excuſe à cet article & à beaucoup d'autres de ce *Dictionnaire*.

II. CHOIN, (Louis-Albert-Joly de) né à Bourg-en-Breſſe le 22 janvier 1702, de la même famille que Mlle *de Choin*, embraſſa l'état eccléſiaſtique, & fut élevé dans le ſéminaire de Saint-Sulpice à Paris. Au ſortir de cette école, il devint grand-vicaire de Nantes, & fut nommé évêque de Toulon en 1738. Son diocèſe ſe reſſentira long-temps des biens qu'il y produiſit, par ſon zèle, par ſa charité, par ſes lumières. On a de lui un ouvrage important, réimprimé à Lyon en 1778, 3 vol. in-4°, ſous ce titre : *Inſtruction ſur le Rituel*, contenant la théorie & la pratique des ſacremens & de la morale, & tous les principes & déciſions néceſſaires aux curés, confeſſeurs, &c. Ce livre, fruit d'une lecture aſſidue de l'Ecriture, des Pères, des théologiens & des caſuiſtes, renferme des principes ſûrs & des applications lumineuſes des déciſions à chaque cas. Il peut preſque tenir lieu de bibliothèque à un Eccléſiaſtique. Le 3me volume eſt diviſé en deux parties, dont la ſeconde eſt le Rituel Romain pour l'uſage du diocèſe de Toulon. *De Choin* mourut dans ſon diocèſe, le 17 avril 1759, en ſa 58e année.

I. CHOISEUL, (Charles de) marquis de *Praſlin*, d'une des plus illuſtres familles de France, ſortie de celle des anciens comtes de *Langres*, brilla au ſiége de la Fère en 1580, à celui de Paris en 1589, & au combat d'Aumale en 1592. *Henri IV*, qui aimoit en lui le grand général & le ſujet fidelle, le fit capitaine de ſes gardes. Il obtint le bâton de maréchal de France ſous *Louis XIII*, en 1619, & fut employé dans la guerre contre les Huguenots, en 1621 & 1622. Quoiqu'il ne commandât pas en chef, il eut plus de part que les connétables de *Luynes* & de *Leſdiguières*, ſous leſquels il ſervoit, à la priſe de Clérac, de Saint-Jean d'Angeli, de Royan, de Carmain & de Montpellier. On prétend qu'il entendoit mieux la guerre de ſiége que celle de campagne. Il eut cependant, en différentes fois, le commandement de neuf armées. Il ſe trouva à 47 batailles ou combats, remit ſous l'obéiſſance du roi 53 villes des rebelles, ſervit pendant 45 ans, & reçut dans toutes ſes expéditions 36 bleſſures. Il mourut en 1626, âgé de 63 ans. Il réuniſſoit toutes les vertus civiles & militaires. Sa conduite en tout temps fut le réſultat d'un fonds inaltérable de nobleſſe, de candeur, de reſpect pour lui-même, de bienfaiſance pour les autres, & d'attachement le plus déſintéreſſé & le plus inviolable pour ſes rois.

II CHOISEUL DU PLESSIS-PRASLIN, (Céſar de) duc & pair de France, neveu du précédent, ſe ſignala dès ſa jeuneſſe en plu-

ſieurs ſiéges & combats. Il fut fait maréchal de France le 20 juin 1645, gagna la bataille de Trancheron en 1648. L'exploit le plus éclatant de cet homme illuſtre fut la victoire de Rhétel, où il défit entièrement, l'an 1650, le maréchal de *Turenne* qui commandoit l'armée Eſpagnole. Cette journée fut un jour de triomphe pour la cour, dont la tranquillité dépendoit du ſort des armes. *Choiſeul* avoit été choiſi l'année d'auparavant pour être gouverneur de *Monſieur*. Il fut fait cordon-bleu en 1662, duc & pair l'année d'après. *Voyez* à l'article de *Louis XIV*, une réponſe honorable que fit le monarque à ce héros qui gémiſſoit de ne pouvoir plus ſervir. Il mourut à Paris en 1675, à 78 ans, également recommandable par ſa valeur, ſes ſervices & ſa fidélité. Les héritiers de ſon nom ont ſuccédé à ſes talens. Le maréchal de *Choiſeul* paſſoit pour être plus capable d'exécuter un projet, que de le former. Il avoit, dit-on, plus d'expérience que de talent, & plus de bon ſens que de génie. *Turpin* a publié ſa *Vie*, & celle du précédent, à la ſuite de l'*Hiſtoire des Hommes illuſtres de France*, qu'il a continuée avec l'applaudiſſement du public. Elle compoſe le vingt-ſixième volume.

III. CHOISEUL, (Claude de) dit le comte de *Choiſeul*, de la branche de *Francière*, commença à ſervir en 1649, & donna des marques de ſa valeur au combat de Vitri-ſur-Seine. Il paſſa l'an 1664 en Hongrie, & s'y diſtingua à la bataille de Saint-Gothard. Il ſe ſignala enſuite au ſiége de Candie, où il eut ſon cheval tué ſous lui à une ſortie le 25 juin 1669. Il ſervit dans toutes les guerres de *Louis XIV*, qui lui donna le bâton de maréchal de France en 1693. Il commanda depuis en Normandie & ſur le Rhin, devint en 1707, doyen des maréchaux de France, & mourut le 15 mars 1711, à plus de 78 ans, ſans laiſſer de poſtérité. Ce brave militaire, le troiſième maréchal de France de ſa famille, fut eſtimé de ſon roi, aimé des grands, honoré de la nation, qui reſpectoit en lui ſon âge, ſa naiſſance & ſes exploits.

IV. CHOISEUL DU PLESSIS-PRASLIN, (Gilbert de) frère du précédent, embraſſa l'état eccléſiaſtique, tandis que ſes frères prenoient le parti des armes. Ils ſe diſtinguèrent tous également. L'abbé *de Choiſeul* fut reçu docteur de Sorbonne en 1640, & nommé à l'évêché de Cominges l'an 1644. La barbarie & l'ignorance craſſe régnoient dans ce diocèſe; on y connoiſſoit à peine la religion: *Choiſeul* lui donna une nouvelle face, par ſes viſites, par ſes ſoins, par ſes lumières, par ſa charité. Il nourrit ſes pauvres dans les années de miſère, aſſiſta les peſtiférés dans un temps de contagion, établit des ſéminaires, réforma ſon clergé par ſes leçons & ſes exemples. Devenu évêque de Tournai en 1671, il s'y montra, comme à Cominges, un homme apoſtolique. Il donna à l'étude tout le temps que lui laiſſoient les travaux de l'épiſcopat. Ce prélat, digne des premiers ſiècles, mourut à Paris en 1689, à 76 ans. Il avoit été employé, en 1664, dans des négociations pour l'accommodement des diſputes entre les théologiens, au ſujet du gros livre de *Janſénius*. Il avoit eu auſſi beaucoup de part aux conférences qui ſe tinrent aux États du Languedoc, ſur l'affaire des quatre évêques. On a de lui pluſieurs

ouvrages : I. *Mémoires* touchant la religion, en 3 vol. in-12, contre les Athées, les Déiſtes, le Libertins & les Proteſtans, & vainement attaqués par ceux-ci. II. Une *Traduction* françoiſe des *Pſeaumes*, des *Cantiques* & des *Hymnes* de l'égliſe; réimprimée pluſieurs fois. III. *Mémoires* de divers exploits du maréchal *du Pleſſis-Praſlin*, 1675, in-4.° « Le maréchal *du Pleſſis*, dit l'abbé *Lenglet*, avoit compoſé ces Mémoires à la prière de *Ségrais*, qui les mettoit au net. » Mais *Gilbert de* CHOISEUL, évêque de Tournai, les revit & les laiſſa dans l'état où ils ſont. C'eſt un ouvrage digne de ces deux frères. Cette famille, auſſi illuſtre qu'ancienne, a produit pluſieurs autres perſonnes de mérite.

V. CHOISEUL, (Étienne-François de *Choiſeul de Stainville*, duc de) né en 1719, & mort à Paris le 8 mai 1785. Après avoir été ambaſſadeur à Vienne, miniſtre des affaires étrangères & de la guerre, & avoir eu l'entière confiance de *Louis XV*, il fut diſgracié, & jouit dans ſa retraite de plus de conſidération que n'en obtient ordinairement un miniſtre renvoyé. C'eſt à lui qu'on dut en partie la paix de 1763. Il a eu le ſort de tous ceux dont les talens font une vive ſenſation; on en a dit beaucoup de bien & beaucoup de mal. Mais ſes plus grands ennemis n'ont pu lui refuſer une certaine élévation de caractère, beaucoup d'eſprit, un travail facile, & le talent de pénétrer les hommes & de profiter des événemens. Les poëtes & les gens-de-lettres, penſionnés par lui, l'ont peint comme le plus magnanime des hommes; ceux qui n'eurent point de part à ſes libéralités, ont cherché à affoiblir cet éloge, en lui reprochant de la hauteur & une adminiſtration peu économique. S'il prodigua le bien de l'État, il ne fut certainement pas avare du ſien. La généroſité étoit donc chez lui une vertu naturelle. Mais cette vertu ſe change en vice dans un miniſtre qui gouverne un état obéré. On a publié ſes *Mémoires*, Paris 1789, deux brochures in-12, qui n'apprennent pas grand'choſe. C'eſt plutôt un recueil de quelques écrits du duc de *Choiſeul*, que de véritables Mémoires hiſtoriques. Il avoit épouſé Mlle *Crozat*, dont il n'a pas laiſſé d'enfans. Quoiqu'il fût d'une figure petite & déſagréable, il prit en entrant dans le monde, le rôle d'homme à bonnes fortunes, qui lui réuſſit; & dans le cours de ſon miniſtère, il ne refuſa guères les grâces qui lui furent demandées par de jolies femmes. Mad. de *Pompadour* fut l'origine de ſa première faveur à la cour: faveur qui fut bientôt ſuivie de la diſgrace du cardinal *de Bernis*, à laquelle il eut beaucoup de part.

CHOISI, (François-Timoléon de) prieur de Saint-Lo, & grand-doyen de la cathédrale de Bayeux, l'un des quarante de l'académie Françoiſe, naquit à Paris en 1644. Son aïeul paternel avoit la réputation de jouer ſupérieurement aux échecs. Le marquis d'*O*, ſurintendant des finances, qui ſe croyoit fort habile à ce jeu, voulut eſſayer ſes forces contre lui. *Choiſi* eut non-ſeulement l'adreſſe de ſe laiſſer gagner, mais l'adreſſe plus grande encore de paroître ſe bien défendre. Le miniſtre s'attacha dès-lors ſon adverſaire au jeu, lui trouva de la capacité dans les affaires, l'employa dans pluſieurs intrigues ſecrètes & con-

tribua beaucoup à ſa fortune. — L'abbé de *Choisi*, ſon petit-fils, reçut une bonne éducation; mais ſa mère, dont il étoit l'idole, le gâta de bonne heure. Par un effet de la politique du cardinal *Mazarin*, on élevoit *Monſieur*, frère de *Louis XIV*, de la manière la plus efféminée; on l'habilloit quelquefois en femme. Mad. *de Choiſi* ſe prêtoit à cette extravagance par une ſuite de ſon goût pour l'intrigue, & elle faiſoit prendre le même habit à ſon fils, ſoit pour faire ſa cour à *Monſieur*, ſoit qu'elle trouva ſon petit abbé plus joli avec des cornettes & des mouches. On ne peut diſſimuler les folies qu'il fit ſous cet étrange ajuſtement. Sa première jeuneſſe ne fut pas fort réglée. Il eſt très-vrai qu'il vécut en femme pendant quelques années, & que ſous le nom de la comteſſe *des Barres*, il ſe livra, dans une terre auprès de Bourges, au libertinage que couvroit ce déguiſement; mais il n'eſt pas vrai que pendant qu'il menoit cette vie, il écrivoit ſon *Hiſtoire Eccléſiaſtique*, comme le dit *Voltaire*, qui ſacrifioit ſouvent la vérité à un bon mot. Le premier volume de cet ouvrage parut en 1703. L'abbé *de Choiſi* avoit alors près de ſoixante ans: il auroit été difficile qu'à cet âge, il eût conſervé les agrémens & la figure qu'il lui falloit pour jouer ce rôle. En 1685 il fut envoyé, en qualité d'ambaſſadeur, auprès du roi de Siam, qui vouloit, dit-on, ſe faire chrétien. L'abbé *de Choiſi* ſe fit ordonner prêtre dans les Indes par le vicaire apoſtolique: non pas pour avoir de quoi s'amuſer dans le vaiſſeau, comme le dit le ſatirique abbé *Lenglet*; mais par des motifs plus nobles. Il mourut le 2 octobre 1724, à Paris, à 81 ans. L'enjouement de ſon caractère, les grâces de ſon eſprit, ſa douceur & la politeſſe le firent rechercher, peut-être plus qu'eſtimer. « Avec des qualités aimables pour la ſociété, dit *d'Alembert*, il lui manqua la plus eſſentielle pour lui-même, la ſeule qui donne du prix à toutes les autres, la dignité de ſon état, ſans laquelle les agrémens n'ont qu'un éclat frivole, & ne ſont guères qu'un défaut de plus. Toujours plongé dans les extrêmes, où la décence comme la vérité ne ſe trouvent jamais, il joignoit à l'amour de l'étude trop de goût pour les bagatelles, à l'eſpèce de courage qui mène au bout du monde, les petiteſſes de la coquetterie. Il fut dans tous les momens entraîné par les plaiſirs, & tourmenté par les remords. Il avoit d'ailleurs le cœur bon, & les mœurs douces; mais de cette douceur qui tient plus à la foibleſſe & à l'amour du repos, qu'à un fonds de bienveillance pour ſes ſemblables. *Grâces à Dieu*, dit-il dans ſes Mémoires, *je n'ai point d'ennemis; & ſi je ſavois quelqu'un qui me voulût du mal, j'irois tout à l'heure lui faire tant d'honnêtetés qu'il deviendroit mon ami.* Avec ce naturel facile, il ne devoit pas en effet avoir des ennemis, & n'en eut pas. Il ſe flattoit même d'avoir des amis; mais on n'en a pas, ſi on ne ſait l'être, & pour être digne & capable d'aimer, il faut avoir dans le caractère une conſiſtance & une énergie dont l'abbé *de Choiſi* ne ſe piquoit pas. » Cet écrivain n'étoit pas ſavant, & il étoit très-éloigné de vouloir le paroître. On en voit la preuve dans le compte naïf qu'il rend à un de ſes amis, de ſes converſations, ou plutôt de ſon ſilence, avec les ſavans Miſſionnaires qu'il avoit trouvés dans ſon ambaſſade de Siam.

« J'ai,

« J'ai, dit-il, une place d'écoutant dans leurs aſſemblées, & je me ſers ſouvent de votre méthode; une grande modeſtie, point de démangeaiſon de parler. Quand la balle me vient bien naturellement, & que je me ſens inſtruit à fond de la choſe dont il s'agit, alors je me laiſſe forcer, & je parle à demi-bas; modeſte dans le ton de la voix auſſi bien que dans les paroles. Cela fait un effet admirable; & ſouvent quand je ne dis mot, on croit que je ne veux pas parler : au lieu que la bonne raiſon de mon ſilence, eſt une ignorance profonde, qu'il eſt bon de cacher aux yeux des autres. » On diſtingue parmi ſes ouvrages, les ſuivans : I. *Journal du Voyage de Siam*, in-4.° & in-12. Cet ouvrage, écrit d'un ſtyle aiſé, plein de gaieté & de ſaillies, manque quelquefois de vérité; il eſt d'ailleurs très-ſuperficiel, ainſi que la plupart de ſes autres écrits. *Voy.* GERBILLON. II. *La Vie de David*, in-4.° & celle de *Salomon*, in-12 : la Vie de *David* eſt accompagnée d'une interprétation des Pſeaumes, avec les différences de l'Hébreu & de la Vulgate. III. *Histoire de France ſous les règnes de St. Louis, de Philippe de Valois, du roi Jean, de Charles V & de Charles VI*, 5 volumes in-4.° Ces Vies avoient été publiées chacune ſéparément; on les a réunies en 1750, en 4 volumes in-12. L'auteur les a écrites de cet air libre & naturel qui fixe l'attention ſur la forme, & empêche de trop examiner l'exactitude du fonds. IV. L'*Imitation de J. C.*, traduite en françois, réimprimée in-12 en 1735. La première édition étoit dédiée à Mad. *de Maintenon* avec cette épigraphe : « *Audi, filia & vide, & inclina aurem tuam, & concupiſcet Rex decorem tuum.* » Ce paſſage fut retranché dans la ſeconde édition, à cauſe des commentaires qu'il occaſionna. V. L'*Histoire de l'Égliſe*, en 11 volumes in-4.° & in-12. En la comparant à celle de *Fleury*, on fit le jeu de mot que l'abbé *Fleury* étoit *Choiſi* dans ſon ouvrage, & que l'abbé *Choiſi* étoit *Fleury* dans le ſien. Celui-ci auroit pu l'intituler : *Hiſtoire Eccléſiaſtique & Profane.* Il y parle des galanteries des rois, après avoir raconté les vertus des fondateurs d'Ordres. C'eſt *Boſſuet* qui l'engagea, à ce qu'il dit, à travailler à l'Hiſtoire de l'Égliſe. « J'eus beau lui repréſenter, ajoute-t-il, la grandeur du deſſein, & mon peu de capacité. *Je ne vous conſeillerois pas*, me dit-il, *d'entreprendre une Hiſtoire pour les ſavans; l'abbé de* Fleury *y travaille, & a déjà donné quatre volumes qui ont un grand ſuccès. Je voudrois que vous fiſſiez un ouvrage pour les gens du monde, les demi-ſavans, les femmes; les religieux & religieuſes, qui ne demandent ni controverſe, ni diſcuſſions trop exactes de chronologie; mettez-y ſeulement les principaux faits, les plus grandes héréſies, & cela dans le plus grand détail; paſſez ſous ſilence une infinité de petits Hérétiques, qui ſont morts preſque avant que de naître; joignez-y, à l'exemple de M.* de Tillemont, *les principales actions des empereurs depuis* Conſtantin, *& celles des rois de France qui ont toujours été protecteurs de l'Égliſe.*... Encouragé par ce grand homme, je travaillai, & lui portai le manuſcrit de mon premier volume, qu'il eut la bonté de corriger; ce qui le doit rendre meilleur que les ſuivans. » En ne voulant point accabler ſon ouvrage d'érudition, il a ſupprimé une infinité de faits & de détails auſſi inſtructifs qu'intéreſſans. Le ton de l'auteur n'eſt pas aſſez noble, & il cherche trop

à égayer une hiſtoire qui ne devroit être qu'édifiante. Il en a fait d'ailleurs une eſpèce d'hiſtoire univerſelle, en y faiſant entrer tout ce qui peut intéreſſer dans l'hiſtoire des empires d'Orient & d'Occident, & dans celle de France. Quoiqu'on vante la façon d'écrire de l'abbé *de Choiſi*, il faut avouer que les derniers volumes ſont bien mal faits, & aſſez mal écrits. VI. *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de Louis XIV*, 2 vol. in-12. On y trouve des choſes vraies, quelques-unes de fauſſes, beaucoup de hasardées; & le ſtyle en eſt trop familier. VII. *Les Mémoires de la Comteſſe des Barres*, en 1736, petit in-12. C'eſt l'hiſtoire des débauches de la jeuneſſe de l'auteur. Le compilateur de la *Vie de l'abbé de Choiſi*, in-8.° publiée en 1748 à Geneve, (qu'on croit être l'abbé d'*Olivet*,) s'eſt beaucoup ſervi de cet ouvrage ſcandaleux, dans le détail des aventures galantes de ſon héros. VIII. *Quatre Dialogues*, ſur l'immortalité de l'ame, ſur l'exiſtence de Dieu, ſur la providence & ſur la religion; 1684, in-12. Le premier de ces Dialogues eſt de l'abbé *Dangeau*, le deuxième du même & de l'abbé de *Choiſi*, le troiſième & le quatrième de ce dernier. Ils ſont dignes de l'un & de l'autre, quoique peu approfondis. On a réimprimé cet ouvrage à Paris, en 1768, in-12. *Voyez* DUCHÉ.

CHOKIER-SURLET, (Jean-Erneſt) né à Liége en 1551, devint chanoine de la cathédrale, & mourut en 1650, après avoir fondé dans ſa patrie pluſieurs établiſſemens utiles, tels que la maiſon des Repenties, l'hôpital des Incurables, &c... *Juſte-Lipſe*, dont il fut l'ami, lui avoit inſpiré le goût des antiquités. On lui doit I. Des notes ſur le traité de *Sénèque*, *De Tranquillitate Animi*, 1607. II. *De re nummariâ priſci ævi*, 1649, in-8.° III. *Facis hiſtoriarum Centuriæ duæ*, 1650, in-fol. IV. Un *Commentaire* ſur la *Politique* de *Juſte-Lipſe*, 1642, in-fol. V. Un *Traité* de la *Permutation des Bénéfices*, un autre des *Cas réſervés*, & pluſieurs *Ecrits* de controverſe.—Son frère *Éraſme de* CHOKIER fut un très-célebre juriſconſulte; il mourut en 1625, après avoir publié quelques ouvrages relatifs à ſa profeſſion.

CHOLET, (Jean) cardinal, natif du Beauvoiſis, d'une famille noble, fonda à Paris le collége qui porte ſon nom. Il mourut le 2 août 1293. La fondation du collége *des Cholets* n'eut ſon exécution qu'en 1295. On y honore la mémoire de ce cardinal, qui dut ſa fortune à ſes talens.

CHOLIÈRES, (N...) eſt un auteur inconnu de quelques ouvrages preſque auſſi inconnus que leur auteur; il vivoit dans le 16.e ſiècle. On a de lui: I. Des Contes ſous le titre des *Neuf Matinées & Neuf Après-dinées du ſieur de Cholières*, Paris, 1610, 2 vol. in-12. Les Matinées avoient déjà été imprimées en 1585, in-8.°, & les Après-dinées, 1587, in-12. II. *La Guerre des Mâles contre les Femelles*, & autres *Œuvres Poétiques*, 1588, in-12. La rareté de ces ouvrages eſt leur ſeul mérite.

CHOLIN, (Pierre) de Zug en Suiſſe, fut précepteur de *Théodore de Bèze*. Il devint enſuite profeſſeur de belles-lettres à Zurich, & mourut l'an 1542. *Cholin* étoit habile dans la langue grecque: *Budé* en faiſoit beaucoup de cas. Il a traduit de grec en latin les

livres que les Proteſtans regardent comme apocryphes. Il a eu part, avec *Léon de Juda*, *Bibliander*, *Pellican* & *R. Gautier*, à la *Bible* de Zurich, qui eſt chargée de notes littérales & de ſcolies ſur les marges. Cette *Bible* a un nom parmi les Proteſtans.

I. CHOMEL, (Noël) curé de Saint-Vincent à Lyon, mort en 1712, s'appliqua de bonne heure aux connoiſſances qui intéreſſent le cultivateur, l'habitant des campagnes & les pères de famille. Les recueils qu'il avoit faits en ce genre, produiſirent ſon *Dictionnaire économique* contenant l'art de faire valoir les terres, & généralement tout ce qui concerne l'agriculture & l'économie. Ce livre imparfait dans ſa naiſſance, a été amélioré par *de la Mare*, qui en a donné une nouvelle édition à Paris en 1767, 3 vol. in-folio, entièrement corrigée & conſidérablement augmentée.

II. CHOMEL, (Pierre-Jean-Baptiſte) docteur-régent & ancien doyen de la faculté de médecine de Paris ſa patrie, médecin ordinaire du roi, aſſocié vétéran de l'académie des ſciences, mort en 1740, étoit neveu du précédent. Il s'appliqua avec ſuccès à la botanique, dont il donnoit des leçons au jardin du roi. Nous avons de lui une *Hiſtoire* très-utile *des Plantes uſuelles*, en 3 vol. in-12, Paris 1761. Les connoiſſances que prouve ce livre, la douceur de ſon caractère, ſon humanité envers les pauvres, ſon aſſiduité auprès des malades, lui avoient donné la réputation d'un médecin auſſi ſage que ſavant. Modeſte dans ſes diſcours, ſimple dans ſon extérieur, il étoit plus occupé à ſoulager les perſonnes ſouffrantes qu'à éblouir ceux qui les aſſiſtoient par une éloquence étudiée. —Son fils, *Jean-Baptiſte-Louis*, docteur en médecine comme lui, mourut en 1765 à Paris ſa patrie, après avoir donné divers ouvrages. I. *Eſſai ſur l'Hiſtoire de la Médecine en France*, in-12, ouvrage curieux & intéreſſant. II. *La Vie de Molin*, in-12. III. *Éloge de Duret*, 1765, in-12. IV. *Lettre* ſur une maladie de Beſtiaux, 1745, in-8.° V. *Diſſertation* ſur un mal de gorge gangreneux, 1749, in-12. C'eſt lui qui dirigea l'impreſſion de l'*Abrégé de l'Hiſtoire des Plantes uſuelles*, de ſon père, faite en 1761, & dont il avoit paru pluſieurs éditions.

CHOMENTOWSKI, noble Polonois, fut renommé pour ſes talens militaires. Lorſque *Kociusko* ſouleva une partie de la Pologne contre les Ruſſes en 1794, *Chomentowski* partagea ſes opinions & ſon zèle pour l'indépendance de ſa patrie. Il fit ſoulever les payſans des diſtricts de Chelm & de Lublin, ſe réunit à *Zajonczek*, & eut la tête emportée par un boulet de canon à la bataille de Chelm. La nouvelle de ſa mort, vivement reſſentie par ſes ſoldats, fut la première cauſe de leur fuite & de leur défaite.

CHOMPRÉ, (Pierre) licencié en droit, né à Nanci, diocèſe de Châlons-ſur-Marne, vint de bonne heure à Paris, & y ouvrit une penſion. Son zèle pour l'éducation de la jeuneſſe, lui procura beaucoup d'élèves; il leur inſpiroit le goût de l'étude & l'amour de la religion. Il mourut à Paris le 18 juillet 1760, à 62 ans. On a de lui pluſieurs ouvrages; les principaux ſont: I. *Dictionnaire abrégé de la Fable*, pour l'intelligence des poëtes, des tableaux & des ſtatues dont les ſujets ſont

tirés de l'hiſtoire poétique : petit in-12, ſouvent réimprimé. Une nouvelle édition, très-augmentée par *Millin*, a paru en l'an 9. II. *Dictionnaire abrégé de la Bible*, pour la connoiſſance des tableaux hiſtoriques, tirés de la Bible même & de *Flavius Joſèphe*, in-12. III. *Introduction à la Langue Latine*, 1753, in-12. IV. *Méthode d'enſeigner à lire*, in-12. V. *Vocabulaire univerſel Latin-François*, 1754, in-8.° VI. *Vie de Brutus, premier Conſul à Rome*, 1730, in-8.° VII. *Vie de Calliſthènes Philoſophe*, 1730, in-8.° Ces deux Vies ſont peu eſtimées, & le ſtyle en eſt trop négligé. VIII. La *Table* de *l'Hiſtoire des Voyages* par l'abbé *Prévoſt*. IX. *Traduction des Modèles de latinité*, 1774, 6 vol. in-12. C'eſt la verſion d'un recueil de l'auteur, publié ſous le titre de *Selecta latini ſermonis Exemplaria*, 1771, 6 vol. in-12. L'auteur a compilé ce qu'il a jugé de plus propre à ſon objet dans les anciens Auteurs latins, ſoit en proſe, ſoit en vers : le texte y eſt conſervé dans ſa parfaite intégrité. Tous les extraits ſont accompagnés d'un petit vocabulaire utile. Quant à la traduction, il y a pluſieurs morceaux rendus avec fidélité & avec élégance ; mais on en trouve auſſi un grand nombre qui ſont ſemés d'expreſſions peu françoiſes, de phraſes louches & mal conſtruites.

CHOPIN, (René) natif de Bailleul en Anjou en 1537, plaida long-temps avec diſtinction au parlement de Paris : retiré enſuite dans ſon cabinet, il fut conſulté comme un des oracles du droit. Il mourut à Paris en 1606, à 69 ans, entre les mains d'un opérateur qui le tailloit de la pierre. On lui fit cette Épitaphe :

CHOPINUS hic cubat,
Memoriæ theſaurus & penus Legum.
Tota Gallia nunc gemit Chopinum,
Andi municipes gemunt alumnum,
Cives Pariſii gemunt patronum,
Quem nunc Eliſii tenent colonum.

Ses ouvrages ont été publiés en 1663, 6 vol. in-fol. en latin & en françois. Il y a auſſi une autre édition, latine ſeulement, en 4 vol. Son latin eſt fort concis, & ſouvent obſcur & ampoulé. On le comparoit au juriſconſulte *Tuberon*, qui avoit affecté de ſe ſervir des mots les plus ſurannés. Auſſi *Chopin* ayant reproché à *Bacquet* d'avoir copié ſon Traité du Domaine, celui-ci lui répondit que *cela n'étoit pas poſſible, attendu qu'il n'entendoit pas la moitié de ſon latin*. Ses ouvrages les plus eſtimables ſont : I. Le ſecond vol. de la *Coutume d'Anjou*. La ville d'Angers lui accorda en 1581 le titre & les honneurs d'Échevin, pour le remercier de ce livre. II. Le traité *De Domanio*, pour lequel *Henri III* l'anoblit. III. Les livres, *De ſacrâ Politicâ Monaſticâ*; *De privilegiis Ruſticorum* : ſemés de belles recherches & de déciſions judicieuſes. Son livre *ſur la Coutume de Paris* eſt trop abrégé, & rempli de trop de digreſſions & de citations de lois étrangeres. *Chopin* avoit beaucoup d'eſprit & d'érudition ; mais ſon zèle pour la Ligue lui valut une Satyre macaronique, ſous le titre d'*ANTI-CHOPINUS*, 1592, in-4°, attribuée à *Jean de Villiers-Hotman*. Comme le ſtyle burleſque de cette pièce ne convenoit pas à la matière, elle fut brûlée par arrêt du conſeil. Ce qui y avoit donné lieu, eſt : *Oratio de pontificio Grègorii XIV ad Gallos Diplomate, à criticis noſtris vindicato*, Pariſiis, 1591, in-4°, qui n'eſt pas dans ſes Œuvres ;

non-plus que *Bellum ſacrum Gallicum*, *Poema*, 1562, in-4.° Le jour que *Henri IV* entra dans Paris, ſa femme perdit l'eſprit, & il reçut ordre d'en ſortir; il y reſta cependant par le crédit de ſes amis. Ce juriſconſulte étudioit ordinairement couché par terre ſur un tapis, & entouré des livres qui lui étoient néceſſaires.

CHORIAS, (Mythol.) prêtreſſe de *Bacchus*, devint chef des Ménades, femmes guerrières, qui ſuivirent ce héros venant aſſiéger Argos. *Perſée* le repouſſa : la plupart des Ménades périrent dans cette action, & obtinrent une ſépulture commune; mais *Chorias* eut un tombeau à part près des fortifications d'Argos.

CHORIER, (Nicolas) avocat au parlement de Grenoble, né à Vienne en Dauphiné l'an 1609, cultiva de bonne heure la littérature, & négligea le barreau pour ſe livrer tout entier à l'hiſtoire. Il publia celle *du Dauphiné*, en 2 vol. in-folio, 1661 & 1672. « *Chorier*, dit l'abbé *Lenglet*, étoit un auteur peu exact. Il ne lui falloit que la plus légère connoiſſance d'un fait pour bâtir deſſus une nouvelle hiſtoire. » On doit porter le même jugement : I. De ſon *Nobiliaire du Dauphiné*, en 4 vol. in-12, 1697. II. De ſon *Hiſtoire Généalogique* de la maiſon de *Saſſenage*, en 4 vol. in-12. III. De ſon *Hiſtoire du Duc de Leſdiguières*, en 2 vol. in-12. Ces ouvrages firent paſſer *Chorier* pour un écrivain ennuyeux; mais ſon livre intitulé, *Aloyſiæ SIGEÆ Toletanæ Satyra Sotadica de arcanis Amoris & Veneris*, le fit regarder comme un auteur infame. Cette abominable production, attribuée ſans fondement à l'illuſtre *Louiſe Sigée* de Tolède, eſt certainement de *Chorier*, dont toute la vie a répondu aux maximes qui y ſont débitées. Il en donna les ſix premiers dialogues à ſon libraire, pour le dédommager de la perte qu'il avoit faite ſur le premier vol. de l'Hiſtoire du Dauphiné. Un magiſtrat de Grenoble ſe chargea, dit-on, d'en payer les frais, & le fils du libraire d'en faire la traduction. Ce livre, digne du feu, loin de rétablir les affaires de l'imprimeur, l'obligea d'abandonner ſon commerce, & d'éviter par la fuite un châtiment exemplaire. Le ſeptième entretien fut imprimé à Genève ſur un manuſcrit très-peu liſible; ce qui occaſionna les fautes dont cette édition fourmille. *Chorier* eut l'impudence de s'en plaindre, voulant abſolument en être reconnu pour l'auteur; & ſes amis, trop convaincus de ſa dépravation, n'eurent pas de peine à le croire. Son livre, imprimé enſuite ſous le titre de *Joannis Meurſii Elegantiæ latini ſermonis*, in-12, & traduit en françois ſous le titre d'*Académie des Dames*, 2 petits vol. in-12, méritoit bien peu d'ailleurs qu'on le revendiquât. Son latin eſt très-peu de choſe, quoiqu'*Allard*, Bibliothécaire du Dauphiné, diſe qu'il eſt fleuri, agréable & coulant; & que ſes vers, faits en la même langue, ſont ſi beaux, qu'on les prendroit pour des productions du ſiècle d'*Auguſte*. On croiroit volontiers qu'*Allard* a voulu faire une ironie, s'il avoit eu aſſez d'eſprit pour cela. *Chorier* mourut à Grenoble, âgé de 83 ans, le 14 août 1692. C'eſt cette même année que parut à Lyon, in-4°, la plus eſtimable production qu'il ait laiſſée, c'eſt la *Juriſprudence de Guy-Pape*, abrégé du grand ouvrage de ce juriſconſulte.

I. CHOSROÈS Ier, dit *le Grand*, fils & ſucceſſeur de *Cabade* roi de Perſe, en 531, donna la paix aux Romains, à condition qu'ils lui rendroient les villes qu'ils avoient conquiſes, & qu'ils ne fortifieroient point de places frontières. Quelques années après il revint ſur les terres Romaines; *Béliſaire* le repouſſa, & le força de rentrer dans ſes états, l'an 542. *Voyez* TRIBUNUS. Après la mort de *Juſtinien*, *Choſroès* envoya un ambaſſadeur à *Juſtin II*, pour l'engager à continuer la penſion que lui faiſoit l'Empire. Ce prince lui répondit fièrement, *Qu'il étoit honteux pour les Romains de payer tribut à de petits peuples diſperſés de côté & d'autre.* Une ſeconde ambaſſade n'ayant pas été mieux reçue, *Choſroès* leva une puiſſante armée, fondit ſur l'Empire, prit pluſieurs villes, & n'accorda une trève de trois ans qu'après beaucoup de ravages. Il la rompit en 579, déſola la Méſopotamie & la Cappadoce; mais ſon armée ayant été entièrement défaite par les troupes de l'empereur *Tibère II*, & lui-même contraint de s'enfuir, il mourut de chagrin en cette année, après un règne de 48 ans. C'étoit un prince fier, dur, cruel, imprudent; mais courageux, qui n'eut le titre de *Grand* que par ſes talens militaires & ſes conquêtes. C'eſt du moins ainſi que l'ont peint les auteurs Chrétiens; mais les écrivains Orientaux en parlent autrement. Ils lui donnent autant de vertus que de talens. Sa cour étoit l'aſile du mérite malheureux. Il aſſiſtoit régulièrement à ſes conſeils; il protégeoit les ſciences; il connoiſſoit la mécanique auſſi bien que les meilleurs artiſtes. Quoique ſa converſation fût toujours ſérieuſe, il ne trouvoit pas mauvais que ſes courtiſans l'égayaſſent. Au milieu de ſes proſpérités, il montroit une grande égalité d'ame. Un jour un courrier s'écria en l'abordant: *Dieu eſt juſte! L'implacable ennemi de notre Roi vient de mourir.—A Dieu ne plaiſe*, répondit Choſroès, *que je me réjouiſſe de la mort de mon ennemi! Il n'y a rien de plus ridicule pour des mortels, que de ſe réjouir à la vue d'un exemple de mortalité.* —Un jour, comme il étoit à la chaſſe, voyant qu'il avoit envie de manger un plat de gibier, quelques-uns de ſes gens allèrent à un village voiſin, & y prirent la quantité de ſel dont ils avoient beſoin. Le roi, qui ſoupçonnoit qu'on n'avoit pas donné le prix de ce ſel, ordonna qu'il fût payé ſur-le-champ. Se tournant enſuite vers ſon premier miniſtre: *La choſe*, dit-il, *eſt peu importante en elle-même, mais elle l'eſt beaucoup par rapport à moi. Un Roi doit toujours être juſte, parce qu'il ſert d'exemple à ſes ſujets. S'il m'eſt impoſſible de faire obſerver les lois de la juſtice à mon peuple dans les plus petites choſes, je puis du moins lui faire voir qu'il eſt poſſible de les obſerver.*—On prétend qu'il fit mettre ſur ſon diadême l'inſcription ſuivante: *La vie la plus longue & le règne le plus glorieux paſſent comme un ſonge, & nos ſucceſſeurs nous preſſent de partir. C'eſt de mon père que je tiens ce diadême, qui ſervira bientôt d'ornement à quelqu'autre.*—Il confia l'éducation de ſon fils *Hormiſdas*, à *Buzurge-Mihir*, le premier des ſages de la Perſe. Un jour ce philoſophe ſe trouvant à une conférence qui ſe tenoit entre des beaux-eſprits Grecs & Indiens en préſence de *Choſroès*, ce monarque demanda *quelle eſt la ſituation la plus fâcheuſe?* Un philoſophe Grec répondit: *La vieilleſſe, accompagnée de la pauvreté.* Un ſage Indien fut

d'avis que c'étoit *un extrême abattement d'eſprit, ſuivi de violentes douleurs de corps... Buzurge-Mihir* décida, que « le plus malheureux des hommes étoit celui qui ſe trouvoit près du terme de ſa vie ſans avoir pratiqué la vertu. » *Choſroès* fut un jour étonné de ce que ce philoſophe gardoit le ſilence dans un de ſes conſeils, où chacun de ſes miniſtres avoit donné ſon avis. *Les Conſeillers d'état*, répondit-il au Roi, *doivent reſſembler aux Médecins, qui ne donnent leurs remèdes qu'à ceux qui en ont beſoin.*

II. CHOSROÈS II, monta ſur le trône de Perſe l'an 590, à la place de ſon père *Hormiſdas III*, que ſes ſujets avoient mis en priſon, après lui avoir crevé les yeux. Le nouveau roi fit aſſommer ſon père, & fut chaſſé quelque temps après comme lui. Dans ſon malheur il s'adreſſa à l'Être-Suprême, lâcha la bride à ſon cheval, & lui laiſſa la déciſion de ſon ſort. Après bien des fatigues, il arriva dans une ville des Romains. L'empereur *Maurice* le reçut avec bonté, lui donna des ſecours, & le fit proclamer roi une ſeconde fois. *Choſroès*, rétabli paiſible ſur le trône, punit les rebelles, récompenſa ſes bienfaiteurs, & ſes renvoya dans leurs états. Après la mort de *Maurice*, aſſaſſiné par *Phocas*, *Choſroès* voulant venger ſa mort, pénétra dans l'empire avec une puiſſante armée en 604, s'empara de pluſieurs villes, entra en Arménie, en Cappadoce, en Paphlagonie, défit les Romains en pluſieurs occaſions, & pouſſa ſes dégâts juſqu'à Chalcédoine. *Héraclius* couronné empereur, après avoir fait mourir *Phocas*, demanda la paix au roi de Perſe, en lui repréſentant qu'il n'y avoit plus aucun juſte ſujet de faire la guerre. *Choſroès*, pour toute réponſe, envoya une armée formidable en Paleſtine. Ses troupes prennent Jeruſalem, brûlent les égliſes, enlèvent les vaſes ſacrés, maſſacrent les clercs, & vendent aux Juifs tous les Chrétiens qu'ils font priſonniers. *Zonare* rapporte que, dans ſa fureur, *Choſroès* jura qu'il pourſuivroit les Romains juſqu'à ce qu'il les eût forcés de renier J. C. & d'adorer le Soleil. *Héraclius* ayant repris courage, défit les Perſes, & propoſa la paix à leur roi; qui écoutant à peine cette offre, dit avec dédain, *que ſes généraux & ſes ſoldats feroient la réponſe.* L'armée Romaine, animée par pluſieurs ſuccès réitérés, remporta de nouvelles victoires, & obligea *Choſroès* à prendre la fuite. Ce prince, ſe laiſſant aller à l'abattement, déſigna alors pour ſon ſucceſſeur *Merdeſane* ſon cadet, au préjudice de *Syroès* ſon fils aîné. Celui-ci prend les armes, fait arrêter ſon père, l'enferme ſous une voûte qu'il avoit fait bâtir pour cacher ſes tréſors; & au lieu de nourriture, lui fait ſervir de l'or & de l'argent. Il mourut de faim au bout de quatre jours, en 628. Quelques hiſtoriens ont dit « que *Choſroès* ſavoit mieux *Ariſtote*, que *Démoſthène* ne ſavoit *Thucydide.* » Son ambition & ſa cruauté ne prouvent pas qu'il eût beaucoup profité des leçons de morale du philoſophe Grec.

CHOUET, (Jean-Robert) magiſtrat de Genève, ſa patrie, fut le premier qui enſeigna la philoſophie de *Deſcartes* à Saumur. Rappelé a Genève en 1669, il y donna des leçons avec applaudiſſement. *Chouet* devint enſuite conſeiller & ſecrétaire d'état, & compoſa l'*Hiſtoire de ſa République.* Il mourut le 17 ſeptembre 1731.

à 89 ans. Ses écrits n'ont point encore été imprimés, & il n'y a pas apparence qu'ils voient le jour. L'auteur avoit tout ce qui prévient & qui attache : une phyſionomie heureuſe, des manières honnêtes, une humeur égale, une converſation enjouée, & une extrême circonſpection dans ſes paroles & dans ſes démarches.

CHOUL, (Guillaume du) gentilhomme Lyonnois, bailli des montagnes du Dauphiné, fit le voyage d'Italie pour ſe perfectionner dans la connoiſſance de l'antiquité. *La Croix du Maine* l'appelle « le plus diligent & le plus grand rechercheur d'antiquités de ſon temps. » Il eſt connu par un traité excellent & rare, *De la Religion & Caſtramétation des anciens Romains.* Cet ouvrage ſingulier d'antiquités eſt remarquable, ſur-tout par rapport à la ſeconde partie, qui traite de la manière de dreſſer & de fortifier les camps chez les Romains, de leur diſcipline & de leurs exercices militaires. Il a été traduit en latin, en italien & en eſpagnol. La première de ces verſions fut imprimee à Amſterdam en 1685, in-4°; & la ſeconde l'avoit été à Lyon, par *Rouillé*, en 1559, in-folio. Ces deux éditions ſont aſſez rares; mais moins que l'original françois, Lyon 1556, in-fol., avec des figures en bois, gravées par le petit *Bernard.* On a encore de lui, le *Promptuaire des Médailles*; un *Traité des Bains des Grecs & des Romains.* —Nous devons à *Jean* DU CHOUL, fils du précédent, un petit traité latin, peu commun, intitulé : *Varia Quercûs hiſtoria*, Lyon 1555, in-8°; & une *Deſcription* en latin des Plantes du Mont-Pila, imprimée auſſi à Lyon.

CHOUN, (Mythol.) dieu du Pérou, parut dans cette contrée ſous la figure d'un homme, qui avoit un corps ſans os & ſans muſcles. Il aplaniſſoit les montagnes, combloit des vallées, & civiliſa les premiers Péruviens, en leur donnant les élémens de la culture. Ceux-ci l'ayant offenſé, il rendit leur pays aride, & y deſſécha les plantes; mais dans la ſuite, touché de leur repentir, il ouvrit les fontaines & rétablit la fertilité.

CHOUQUET, *Voyez* l'article LEMOS.

CHRAMNE, fils naturel de *Clotaire I*, ſe révolta contre lui, & ſe ligua avec le comte *de Bretagne*; mais le père irrité livra bataille à ſon fils, le vainquit, & le brûla avec toute ſa famille, dans une cabane où il s'étoit ſauvé, en 560.

I. CHRÉTIEN DE TROYES, dit *Meneſſier*, poëte François, qui vivoit vers l'an 1200, étoit orateur & chroniqueur de Mad. *Jeanne* comteſſe de Flandres. Il a fait en vers pluſieurs *Romans de Chevalerie de la Table-ronde*, qui ſont en manuſcrit, pour la plupart. Celui de *Perceval le Gallois*, a été traduit en proſe, & imprimé en 1530, in-fol.

II. CHRÉTIEN, (Gervais) plus connu ſous le nom de *Maître* GERVAIS, né à Vendes près de Caen, fonda à Paris, l'an 1370, le collége qui porte ſon nom, & mourut à Bayeux le 3 de mai 1383. Il étoit premier phyſicien, c'eſt-à-dire médecin du roi *Charles V*, chanoine de Paris, & chantre de Bayeux.

III. CHRÉTIEN, (Florent) naquit à Orléans en 1541, d'une famille noble. Son génie & ſes talens le firent choiſir pour veiller

à l'éducation d'*Henri* de Navarre, depuis roi de France. On a de lui divers ouvrages en vers & en proſe; des *Tragédies*, traduites de *Buchanan*; une *Traduction* d'*Oppien*, en vers françois, imprimée à Paris, chez *Mamert Patiſſon* en 1575, in-4°; des *Epigrammes* grecques, les *Quatrains* de ſon ami *Pibrac*, mis en grec & en latin; des *Satires* très-mordantes contre *Ronſard*, ſous le nom de *la Baronnie*, 1564, in-8.° Il avoit du talent pour ce dernier genre, & il eut part à la *Satyre Menippée*. Il poſſédoit ſupérieurement les fineſſes de la langue grecque. Le préſident *de Thou*, dont il fut l'ami, dit que ſes vers grecs avoient tant de grâces, qu'on les prenoit pour des vers anciens. Ce bel-eſprit mourut en 1596, à 56 ans, après être rentré dans le ſein de l'égliſe Catholique. Quoiqu'il eût fait des Satires, il conſerva des amis: ſon cœur n'avoit point de part à ſes cenſures, qui ne prenoient leur ſource que dans la chaleur de ſon imagination. *Florent Chrétien* s'appeloit en latin QUINTUS SEPTIMIUS CHRISTIANUS; *Quintus*, parce qu'il étoit le cinquième de ſes frères, & *Septimius*, parce qu'il naquit au ſeptième mois de la groſſeſſe de ſa mère. *Voyez* CUJAS. —Son père, *Guillaume* CHRÉTIEN, médecin de *François I* & de *Henri II*, a traduit en françois quelques ouvrages de médecine, entr'autres le livre d'*Hippocrate*, intiulé; *De Geniturâ*, Paris 1559, in-8.°

CHRISÈS & autres ſemblables. *Voy.* CHRYZÈS, &c.

CHRIST, *Voy.* JÉSUS-CHRIST.

I. CHRISTIAN, *autrement* CHRISTIERN Ier, roi de Danemarck, étoit fils de *Thierri*, comte d'Oldembourg. Il ſuccéda à *Chriſtophe* de Bavière en 1448, & ſe fit eſtimer & chérir par ſa prudence, ſa douceur, & par ſes libéralités envers les pauvres, qui furent ſi abondantes, qu'il manquoit quelquefois du néceſſaire. Il inſtitua en 1478 l'ordre de l'*Éléphant*, & mourut en 1481.

II. CHRISTIERN II, roi de Danemarck, ſurnommé *le Cruel*, monta ſur le trône après la mort de *Jean* ſon père, en 1513. Il aſpira à la couronne de Suède dès qu'il poſſéda celle de Danemarck. Ayant eu le bonheur d'être élu en 1520, après quelques traverſes, il devint le tyran de ſes nouveaux ſujets, qu'il avoit promis de traiter comme ſes enfans. Il donna une fête aux principaux ſeigneurs eccléſiaſtiques & ſéculiers, & les fit égorger les uns après les autres au milieu du feſtin. Voici les circonſtances de cette horrible boucherie: *Chriſtiern* choiſit la fête de Touſſaint, 1er novembre 1520, pour ſon couronnement. La cérémonie fut magnifique & dura huit jours. Le 8e fut deſtiné au ſuperbe feſtin, où ſe devoient trouver les ſénateurs & les officiers de la couronne de Suède. Les conviés, au nombre de 94, ne furent pas plutôt aſſemblés, que *Chriſtiern* marcha en pompe à leur tête pour ſe rendre dans la principale égliſe, où l'on devoit rendre grâces du couronnement. A la meſſe qui fut ſolennellement célébrée, le roi jura ſur l'Euchariſtie, de garder tous les priviléges de la nation. On retourna enſuite au palais royal. Les convives étoient déjà à table, ne penſant qu'à ſe livrer à la joie & au plaiſir, lorſque *Chriſtiern* ſe lève ſous prétexte de quelque néceſſité, & paſſe dans un cabinet voiſin. On entend tout-à-coup un bruit ter-

rible. C'étoient des officiers Suédois qui arrivoient armés. Une partie ſe ſaiſit des avenues du palais, & l'autre ſe jette en foule, l'épée à la main, dans la ſalle du feſtin. Tous les convives ſont arrêtés. On dreſſe des échafauds devant la porte du palais; & les évêques, les grands du royaume & les ſénateurs périſſent par la main des bourreaux. Le grand-prieur de *Saint-Jean* de Jéruſalem, qui avoit montré le plus de zèle pour la patrie, eſt attaché à une croix de Saint-André, où on lui fend le ventre & on lui arrache le cœur. Enſuite on ſe jette ſur le peuple. Les ſoldats font main-baſſe ſur tous ceux qui étoient accourus pour voir cette ſanglante exécution. Tant d'inhumanité ſouleva tous les états du royaume. *Guſtave*, à la tête de quelques Suédois, réſolut de délivrer ſa patrie de ce monſtre. *Chriſtiern*, qui avoit en ſon pouvoir à Copenhague la mère & la ſœur de ſon ennemi, fit jeter ces deux princeſſes dans la mer, enfermées l'une & l'autre dans un ſac. Le corps de l'adminiſtrateur de Suède fut déterré, & le barbare pouſſa ſa férocité juſqu'à ſe jeter deſſus & le mordre. Il faiſoit couper les cadavres par morceaux, & les envoyoit dans les provinces pour inſpirer une terreur générale. Les payſans furent menacés de ſe voir couper un pied & une main, s'ils faiſoient la moindre plainte. *Un payſan, qui eſt né pour la guerre*, diſoit le tyran, *devoit ſe contenter d'une main & d'un pied naturel avec une jambe de bois.* Ce ſcélérat, teint du ſang de ſes ſujets, fut bientôt auſſi exécrable aux Danois qu'aux Suédois. Ses peuples, animés par *Frédéric* duc de Holſtein, lui firent ſignifier l'acte de ſa dépoſition l'an 1523, par le premier magiſtrat de Jutland. Ce chef de juſtice porta à *Chriſtiern* ſa ſentence dans Copenhague même. Le tyran ſe dégrada lui-même en fuyant, & ſe retira en Flandres dans les états de *Charles-Quint* ſon beau-frère, dont il implora long-temps le ſecours. Après avoir erré dix ans, il fit de vains efforts pour remonter ſur le trône. Les troupes Hollandoiſes lui furent inutiles. Il fut pris & mis dans une priſon, où il finit ſes jours le 25 janvier 1559, dans une vieilleſſe abhorrée & mépriſée. Il avoit 78 ans. On l'appela le *Néron du Nord*. *Voyez* FREDOURG. *Frédéric* de Holſtein, ſon oncle, fut élu dans Copenhague roi de Danemarck, de Norwege & de Suède; mais il n'eut de la couronne de Suède que le titre: *Guſtave Waſa*, le libérateur de ſon pays, en fut proclamé roi.

III. CHRISTIERN III, neveu & ſucceſſeur de *Frédéric I* en 1534, fut couronné l'an 1536 à la manière des Luthériens, dont il embraſſa la ſecte, déjà introduite par ſon père dans ſes états. Il chaſſa les évêques, & ne garda que les chanoines. Il mourut le 1er janvier 1559, à 56 ans, regretté comme un bon roi par ſes ſujets, & comme un protecteur par les gens-de-lettres. Il inſtitua le collége de Copenhague, & raſſembla une belle bibliothèque. Il eut, dit-on, une longue conférence avec *Chriſtiern II*, ſon priſonnier, qui ne lui ſurvécut que vingt-quatre jours, & une parfaite réconciliation en fut le fruit. Il laiſſa pluſieurs enfans de *Dorothée*, fille de *Magnus* duc de Saxe, entr'autres *Frédéric II*, qui lui ſuccéda.

IV. CHRISTIERN IV, roi de Danemarck, ſuccéda en 1588 à

Fréderic II ſon père. Il fit la guerre aux Suédois, & fut élu chef de la ligue des Proteſtans contre l'empereur, pour le rétabliſſement du prince Palatin, en 1625. Il mourut le 28 février 1648, à 71 ans, après s'être diſtingué par un grand nombre de belles actions. Il fut le fondateur des villes de Chriſtianople & de Chriſtianſtadt, qui furent depuis cédées à la Suède par le traité de Roſchild en 1658. *Chriſtiern* ſon fils avoit été élu, de ſon vivant même, roi de Danemarck; mais il précéda ſon père au tombeau le 2 juin 1647. La plupart des hiſtoriens ne le comptent pas au nombre des rois de Danemarck.

V. CHRISTIERN V, monta ſur le trône de Danemarck en 1670, après *Fréderic III* ſon père, qui l'avoit déclaré ſon ſucceſſeur dès 1655. Il ſe ligua avec les princes d'Allemagne, & déclara la guerre aux Suédois; mais ceux-ci battirent ſes troupes en diverſes occaſions. Il mourut le 4 ſeptembre 1699, dans ſa 54e année. C'étoit un prince courageux & entreprenant.

I. CHRISTIN, (Jean-Pierre) né à Lyon en 1683, fut un ami éclairé des arts. Il rétablit, dans ſa patrie, un concert qui s'y ſoutint long-temps, & une *Société des beaux-arts*, qui fut réunie enſuite à l'académie de Lyon. Il fonda un prix de phyſique au jugement de cette ſociété, & lui légua ſes livres, ſes eſtampes & ſes machines. Il mourut en 1755.

II. CHRISTIN, (N.**) avocat, périt dans l'incendie de la ville de Saint-Claude ſa patrie, en 1799. Il y fut regretté pour ſes qualités perſonnelles & l'aménité de ſon caractère. Il avoit employé une grande partie de ſa vie à réclamer l'affranchiſſement des ſerfs du mont-Jura; ce qui lui avoit acquis les éloges & l'amitié de *Voltaire*. Ses *Mémoires* ſur ce ſujet ont été recueillis en 1772, in-8.° Il publia dans la même année, une ſavante *Diſſertation* ſur l'établiſſement de l'abbaye de Saint-Claude, & ſur les droits des habitans, in-8.° L'auteur fut député du baillage d'Aval aux États-Généraux de 1789, & y montra de la modération & des principes amis de l'ordre.

I. CHRISTINE, (Sainte) Vierge, ſouffrit le martyre ſous le règne de *Dioclétien*. L'Égliſe en célebre la fête le 24 juillet.

II. CHRISTINE, reine de Suède, née le 8 février 1626, ſuccéda à *Guſtave-Adolphe* ſon père, mort en 1532 au milieu de ſes victoires. La pénétration de ſon eſprit & ſon courage éclatèrent dès ſon enfance. *Guſtave* eſpérant beaucoup de la jeune princeſſe, s'étoit plu à la mener avec lui dans ſes voyages. Il la conduiſit à Colmar; elle n'avoit pas encore deux ans. Le gouverneur demanda ſi on tireroit le canon, & ſi on ne craignoit pas que le bruit n'épouvantât l'enfant? *Guſtave* héſita d'abord ſur la réponſe; mais, après un moment de ſilence: *Tirez*, dit-il; *elle eſt fille d'un ſoldat, il faut qu'elle s'y accoutume.* L'enfant, loin de s'effrayer, rioit, battoit des mains, & ſembloit demander qu'on redoublât. Cette intrépidité plut à *Guſtave*, qui depuis faiſant la revue de ſes troupes devant elle, & voyant le plaiſir qu'elle prenoit à ce ſpectacle militaire: *Allez*, dit-il, *laiſſez-moi faire; je vous mènerai un jour en des lieux où vous aurez contentement.* Il mourut trop tôt pour lui tenir parole, & *Chriſtine*, qui regretta toute ſa vie de ne s'être pas trouvée dans une bataille & à la

tête d'une armée, regretta encore plus de n'avoir pas fait l'apprentiſſage de la guerre ſous un tel maître. Rien n'échappa à l'activité de ſon eſprit. Elle apprit huit langues, & lut en original *Thucydide* & *Polybe*, dans un âge où les autres enfans liſent à peine des traductions. *Grotius*, *Bochart*, *Deſcartes* & pluſieurs autres ſavans furent appelés à ſa cour, & l'admirèrent. *Chriſtine*, devenue majeure, gouverna avec ſageſſe, affermit la paix dans ſon royaume. Comme elle ne ſe marioit point, les États lui firent à ce ſujet de vives repréſentations; elle s'en débarraſſa un jour en leur diſant: *J'aime mieux vous déſigner un bon Prince & un ſucceſſeur capable de tenir avec gloire les rênes du gouvernement. Ne me forcez donc point de me marier; il pourroit auſſi facilement naître de moi un Néron qu'un Auguſte.* Une des grandes affaires qui occupèrent *Chriſtine* ſur le trône, fut la paix de Weſtphalie, terminée au mois d'octobre 1648. *Salvius*, ſon ſecond plénipotentiaire au congrès & ſon chancelier particulier, contribua beaucoup à la concluſion de cette importante affaire. La reine le récompenſa, en l'élevant au rang de ſénateur: rang toujours déféré en Suède à la naiſſance, & qu'elle crut pouvoir conférer au mérite. *Quand il eſt queſtion*, dit-elle au ſénat, *de bons avis & de ſages conſeils, on ne demande pas les ſeize quartiers, mais ce qu'il faut faire. Il ne manque à* Salvius *que d'être d'une grande maiſon, & il peut compter pour un avantage, qu'on n'ait point d'autre reproche à lui faire: il m'importe d'avoir des gens capables...* L'amour des lettres & la liberté lui inſpirèrent le deſſein, dès l'âge de vingt ans, d'abandonner un peuple qui ne ſavoit que combattre, & d'abdiquer la couronne. Elle laiſſa mûrir ce deſſein pendant ſept années. Enfin, après avoir préſidé par ſes ambaſſadeurs aux traités de Weſtphalie qui pacifièrent l'Allemagne, elle deſcendit du trône pour y faire monter *Charles-Guſtave*, ſon couſin-germain, le 16 juin 1654. Le dégoût pour les affaires, les embarras de la royauté, quelques ſujets de mécontentement, contribuèrent autant à ce ſacrifice, que ſa philoſophie & ſon goût pour les arts. *Chriſtine* quitta la Suède peu de jours après ſon abdication, & fit frapper une médaille, dont la légende étoit: *Que le Parnaſſe vaut mieux que le Trône.* Traveſtie en homme, elle traverſa le Danemarck & l'Allemagne, ſe rendit à Bruxelles, y embraſſa la religion Catholique, & de-là paſſa à Inſpruck, où elle abjura ſolennellement le Luthéraniſme. Le ſoir même on lui donna la comédie; ce qui fit dire aux Proteſtans, qui n'approuvoient point ce changement de religion, ou qui ne le croyoient pas ſincère: *Il eſt bien juſte que les Catholiques lui donnent le ſoir la comédie, puiſqu'elle leur a donné le matin.* Elle écrivit ſur un manuſcrit, où l'on mettoit en doute la ſincérité de ſa converſion: *Chi lo ſa non ſcrive, chi lo ſcrive non lo ſa.* On peut ſe rappeler ici que c'eſt cette même princeſſe qui avoit pris pour deviſe: *FATA viam invenient*; « Les deſtins dirigeront ma route. » Indifférente pour toutes les religions, elle n'en changea, dit-on, que pour jouir avec plus de liberté, en Italie, des chefs-d'œuvre que ce pays renferme. Les Jéſuites de Louvain lui promettant une place auprès de *Sainte-Brigitte* de Suède, elle leur répondit: *J'aime bien mieux qu'on me place parmi les Sages.* Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'en

paſſant à Vienne en Dauphiné, *Boiſſac* fut très-mal reçu d'elle, pour lui avoir fait, au lieu de harangue, un diſcours ſur les jugemens de Dieu & le mépris du monde. La cour de France lui rendit de grands honneurs. La plupart des femmes & les courtiſans n'obſervèrent pas dans cette princeſſe le génie qui brilloit en elle; & n'y virent qu'une femme habillée en homme, qui danſoit mal, bruſquoit les flatteurs, dédaignoit les coiffures & les modes. Des hommes moins frivoles, en rendant juſtice à ſes talens & à ſa philoſophie, déteſtèrent l'aſſaſſinat de *Monaldeſchi* ſon grand écuyer, & ſon amant ſelon quelques-uns. On ſait qu'elle le fit poignarder preſque en ſa préſence, à Fontainebleau dans la galerie des cerfs, le 10 novembre 1657. Les juriſconſultes qui ont compilé des paſſages pour juſtifier cet attentat d'une Suédoiſe jadis reine, méritoient d'être ou ſes bourreaux ou ſes victimes. L'horreur générale qu'inſpira ce meurtre, la dégoûta de la France. Elle voulut paſſer en Angleterre; mais *Cromwel* n'ayant pas approuvé ce voyage, elle repartit bientôt pour Rome. *Chriſtine* s'y livra à ſon goût pour les arts & pour les ſciences, principalement pour la chimie, les médailles & les ſtatues. *Alexandre VII* étoit alors ſur la chaire de St. Pierre. *Chriſtine* ayant eu quelques ſujets de mécontentement ſous ſon pontificat, penſa à retourner en Suède en 1660, après la mort du roi *Charles-Guſtave*. Les états n'étoient point diſpoſés à lui redonner une couronne qu'elle avoit abdiquée. Elle revint à Rome pour la troiſième fois, continua ſon commerce avec les ſavans de cette partie des arts, & avec les étrangers. *Voyez* FILICAÏA. En 1685, année de la révocation de l'Édit de Nantes, elle écrivit au chevalier *de Terſon*, ambaſſadeur de France en Suède, une lettre ſur l'Édit revocatif. Elle y diſoit que *les gens de guerre étoient d'étranges Apôtres*; & comparoit la France *à un Malade à qui l'on coupe un bras, pour extirper un mal que la patience & la douceur auroient guéri*. Elle déploroit le ſort des Calviniſtes avec un air de franchiſe, qui fit dire à *Bayle*, qui l'inſéra dans ſon Journal, « que cette lettre étoit un reſte de Proteſtantiſme; c'étoit plutôt un premier mouvement de compaſſion pour les proſcrits, ou un reſte d'animoſité contre la France. Le prince *de Condé* finit ſa carrière l'année d'après. *Chriſtine*, qui l'avoit toujours admiré, écrivit à Mlle *de Scuderi*, pour l'engager à célébrer ce héros. *La mort*, diſoit-elle dans ſa lettre, *qui s'approche & ne manque jamais ſon moment, ne m'inquiète pas; je l'attends, ſans la défier ni la craindre*. Elle mourut trois ans après, le 19 d'avril 1689, dans ſa 63e année. Elle ordonna qu'on ne mettroit ſur ſon tombeau que ces mots: *D. O. M. Vixit* CHRISTINA, *ann. LXII.* « Les inégalités de ſa conduite, de ſon humeur & de ſes goûts, dit d'*Alembert*; le peu de décence qu'elle mit dans ſes actions; le peu d'avantage qu'elle tira de ſes connoiſſances & de ſon eſprit, pour rendre les hommes heureux; ſa fierté ſouvent déplacée; ſes diſcours équivoques ſur la religion qu'elle avoit quittée, & ſur celle qu'elle avoit embraſſée; enfin la vie, pour ainſi dire, errante qu'elle a menée parmi des étrangers qui ne l'aimoient pas: tout cela juſtifie, plus qu'elle ne l'a cru, la briéveté de ſon épitaphe. » Son mécontentement s'an-

nonce preſque toujours dans ſes lettres par la menace de la mort. Dans l'affaire des franchiſes, dont elle ſoutint les injuſtes droits avec beaucoup de hauteur, elle écrivoit aux officiers du pape : *Je vous donne ma parole que ceux que vous avez condamnés à mort, vivront, s'il plait à Dieu, encore quelque temps; & ſi par haſard ils venoient à mourir d'une autre mort que de la naturelle, ils ne mourroient pas ſeuls.* Un muſicien l'ayant quittée pour paſſer à la muſique du duc de Savoie, elle daigna en être furieuſe, au point d'écrire ces indignes paroles : *Il n'eſt plus au monde pour moi, & s'il n'y chante pas pour moi, il ne chantera pas long-temps pour qui que ce ſoit... Il doit vivre & mourir à mon ſervice.* — *Chriſtine* avouoit elle-même, qu'elle étoit *méfiante, ſoupçonneuſe, ambitieuſe juſqu'à l'excès, emportée, impatiente, mépriſante, railleuſe, incrédule, indévote; d'un tempérament ardent & impétueux, qui ſe portoit à l'amour, mais auquel elle ne ſuccomba point par fierté.* Si on l'en croit, elle eut en général un mélange trop ſingulier de défauts & de grandes qualités, pour qu'on ſoit étonné de la diverſité des jugemens qu'on porte encore ſur elle. — Quant à ſa conſtitution phyſique, *Chriſtine* étoit infatigable; elle couchoit ſouvent ſur la dure au ſerein. Elle mangeoit peu, & dormoit encore moins. Elle paſſoit deux ou trois jours ſans boire, parce qu'on ne lui permettoit pas de boire de l'eau, & qu'elle avoit une répugnance invincible pour le vin & pour la bière. Elle ſouffroit la faim, la ſoif, le froid & le chaud, & elle faiſoit de grandes traites à pied & à cheval. *Miſſon*, qui l'avoit vue à Rome l'année avant ſa mort, en fait le portrait ſuivant : « Elle eſt fort petite, fort groſſe & fort graſſe. Elle a le teint, la voix, & le viſage mâles : le nez grand, les yeux grands & bleus, les ſourcils blonds, un double menton parſemé de quelques longs poils de barbe, la lèvre de deſſous un peu avancée, les cheveux châtains, clairs, poudrés & hériſſés ſans coiffure en tête naiſſante, un air riant, des manières obligeantes. Figurez-vous pour l'habillement, un juſtaucorps d'homme de ſatin noir, tombant ſur les genoux & boutonné juſqu'au bas, une jupe noire fort courte qui découvre un ſoulier d'homme, un fort gros nœud de ruban noir au lieu de cravate, une ceinture par-deſſus le juſtaucorps, laquelle fait paroître la rondeur du ventre. » *Arkenholtz*, bibliothécaire du landgrave de Heſſe-Caſſel, a donné quatre gros vol. in-4.° ſur cette princeſſe, ſous le titre de *Mémoires*. On y trouve deux cents vingt *Lettres*, & deux Ouvrages de *Chriſtine*. Le premier eſt intitulé : *Ouvrage de loiſir*, ou *Maximes & Sentences*, les unes triviales, les autres ingénieuſes, fines & fortement penſées. La reine de Suède y parle, preſqu'en même temps, pour la tolérance, & l'infaillibilité du pape. Le ſecond écrit a pour titre : *Réflexions ſur la vie & les actions du Grand Alexandre*, auquel cette princeſſe aimoit à être comparée. On a imprimé une petite Satire contre elle, ſous le titre de *Vie de la Reine Chriſtine*, 1677, in-12; le *Recueil de ſes Médailles*, 1742, in-folio. Enfin *Lacombe* a donné en 1762, in-12, une *Hiſtoire de Chriſtine*, bien écrite. — Un autre *Lacombe* d'Avignon a publié des *Lettres choiſies* de la reine de Suède, qui ſont réellement d'elle, & des *Lettres ſecrètes* qui ſont ſuppoſées.

III. CHRISTINE DE FRANCE, fille de *Henri IV* & de *Marie de Médicis*, née en 1606, épouſa *Victor-Amé* duc de Savoie, en 1619. Elle conſacra tous ſes jours à la pratique des vertus & à l'éducation de ſes enfans. Elle en eut ſix de ſon époux, qui la laiſſa veuve en 1637. Cette ſage princeſſe gouverna, pendant la minorité de ſon fils, avec beaucoup de prudence. Ne donnant rien au luxe de la cour, elle fonda des monaſtères, & répara des égliſes. Elle mourut ſaintement en 1663, après avoir mis, par un vœu ſolennel, les provinces & la perſonne de ſon fils ſous la protection de la Sainte Vierge : elle ſuivit en cela l'exemple de *Louis XIII*, ſon frère, dont elle eut la piété, ſans en avoir les défauts.

CHRISTINEN, (Paul) né à Malines en 1553, mort en 1631, devint ſyndic du conſeil de ſa patrie, & a laiſſé un grand nombre d'ouvrages de juriſprudence, dont les plus remarquables ſont : I. *Deciſiones Curiæ Belgicæ*, 1671, 3 vol. in-fol. II. *Juriſprudentia heroïca*, 1668, in-fol. On trouve dans ce dernier écrit de grandes recherches ſur l'hiſtoire de la nobleſſe des Pays-Bas.

I. CHRISTOPHE, (Saint) eut la tête tranchée l'an 250, pendant la ſanglante perſécution de l'empereur *Dèce* contre les Chrétiens. On le repréſente ordinairement d'une hauteur prodigieuſe, *Voy.* ALESIO, & ESSARTS, n.° I. parce que dans les ſiècles d'ignorance, ſelon *Molanus*, on s'imaginoit ne pouvoir mourir ſubitement, ni par accident, le jour qu'on avoit vu une image de ce Saint :

Chriſtophorum videas, poſtèà tutus eas.

On le plaçoit ordinairement au portail des cathédrales, ou à l'entrée des égliſes, afin que chacun le vît en entrant. Son nom, qui en grec ſignifie *Porte-Chriſt*, a engagé apparemment les peintres à mettre l'enfant *Jéſus* ſur ſes épaules. Les fables ajoutées par quelques légendaires à l'hiſtoire de *S. Chriſtophe*, ne doivent pas faire révoquer en doute ſon exiſtence, qui a été reconnue par les Bollandiſtes & par d'autres critiques. « Quand il ſeroit vrai, dit *Baillet*, que le nom de ce ſaint eût été appellatif, & que les actes de ſon hiſtoire ſeroient tous fabuleux, le conſentement univerſel des Orientaux & des Occidentaux à ſolenniſer ſon culte, détruit l'opinion de ceux qui tâchent de le faire paſſer pour un ſaint imaginaire. Le grand nombre de reliques qu'on honore de lui dans une infinité d'égliſes, fait juger qu'il étoit d'une grande taille. » *Vies des Saints*, au 25 juillet.

II. CHRISTOPHE, Romain de naiſſance, chaſſa le pape *Léon V*, & s'empara du ſiége de Rome en novembre 903 ; il fut chaſſé à ſon tour l'année ſuivante, relégué dans un monaſtère & chargé de chaînes. Il eſt regardé comme antipape par pluſieurs auteurs.

III. CHRISTOPHE, fils aîné de *Romain Lecapène* & de *Théodora*, fut aſſocié à l'empire par ſon père en 920. Deux des frères de ce prince, *Étienne* & *Conſtantin*, furent également déclarés Auguſtes. Ainſi l'on vit avec étonnement cinq empereurs régner en même temps à Conſtantinople. *Romain*, qui avoit uſurpé le premier rang, occupoit le trône avec *Chriſtophe*, *Étienne*, *Conſtantin IX* & *Conſtantin X* ; mais *Romain* fut celui qui eut l'autorité prépondérante.

Chriſtophe régna, avec ſes collègues, onze ans & trois mois, & termina ſa vie à la fleur de ſon âge, en août 931. — Il ne faut pas le confondre avec CHRISTOPHE, fils de l'empereur *Conſtantin Copronyme*, déclaré Céſar par ſon père en 769, & qu'*Irène* fit mettre à mort en 797, dans la ville d'Athènes où il étoit relégué.

IV. CHRISTOPHE III du nom, comme roi de Danemarck, & 1er comme roi de Suède, étoit fils de *Jean de Bavière* & neveu d'*Éric IX*, par ſa mère *Sophie*. Les États de Danemarck l'appelèrent à la couronne en 1439. Il paſſa en Suède, & ſe rendit à Stockholm, où il fut proclamé roi en 1441. Il étoit bon, courageux, & ſon règne fut aſſez doux. Sa mort arrivée en 1448, fut l'époque de la déſunion des deux royaumes, dont chacun eut un roi particulier.

CHRISTOPHORSON, (Jean) natif de Lancaſtre, fut placé en 1557, ſur le ſiége de l'égliſe de Chicheſter. Ce prélat a traduit du grec en latin, aſſez défectueuſement, *Philon*, *Euſèbe*, *Socrate*, *Théodoret*, *Sozomène* & *Évagre*. Son ſtyle n'eſt ni pur, ni précis; les barbariſmes le défigurent. Le traducteur brouille, renverſe les périodes; il coupe & tranche le ſens à ſa mode, joint ce que les originaux ont ſéparé, & déſunit ce qu'ils ont joint. Sa critique étoit peu sûre, & ſes connoiſſances ſur l'antiquité très-ſuperficielles. *Jean Chriſtophorſon* connoiſſoit bien les langues, & principalement la grecque; mais cela ſuffit-il pour faire un bon interprète? Il mourut en 1558.

CHRISTOPHORUS, (Angelus) auteur Grec du 17e ſiècle, publia l'an 1619, en Angleterre où il étoit alors, un *État de l'Égliſe Grecque*. Ce livre, traduit en latin, & réimprimé à Leipzig, 1676, in-4°, roule principalement ſur la diſcipline & les cérémonies. Il offre pluſieurs choſes curieuſes ſur les jeûnes des Grecs, ſur leurs fêtes, ſur la manière dont ils ſe confeſſent, ſur la diſcipline monaſtique, &c. &c.

CHRODEGANG, *ou* CHRODOGANG, (Saint) évêque de Metz, mort le 6 mars 766, fut employé par *Pepin* en diverſes négociations. La plus honorable eſt celle de l'année 753, où il fut chargé d'amener en France le pape *Étienne II*, qui lui accorda le *pallium* avec le titre d'archevêque. Il inſtitua une communauté de clercs réguliers dans ſa cathédrale, & leur laiſſa une *Règle*. Elle a été publiée par le Père *Labbe* dans ſa *Collection des Conciles*, & par le Père *le Cointe* dans ſes *Annales*. Ce ſaint prélat eſt regardé comme le reſtaurateur de la vie commune des clercs: voilà l'origine la mieux marquée des chanoines réguliers.

CHROMACE, (Saint) *Chromatius*, pieux & ſavant évêque d'Aquilée au 4e ſiècle, défendit avec zèle *Rufin* & *S. Jean Chryſoſtôme*, fut ami de *S. Ambroiſe* & de *S. Jérôme*. Il mourut avant 412. Il nous reſte de lui des *Homélies ſur les* huit *Béatitudes* & quelques *Traités* imprimés dans la Bibliothèque des Pères.

CHRYSAME, Theſſalienne, nourrit un taureau d'alimens empoiſonnés, & le lâcha enſuite dans le camp des ennemis de ſa patrie. Ceux-ci le mangèrent, tombèrent dans l'aſſoupiſſement, & furent vaincus.

CHRYSAOR,

CHRYSAOR, (Mythol.) naquit du ſang répandu par *Méduſe* à qui *Perſée* avoit coupé la tête, & parut dès ſa naiſſance armé d'une épée d'or. Il épouſa la nymphe *Callirhoé*, dont il eut *Géryon*, *Échidna* & la *Chimère*, trois monſtres de l'antiquité. *Chryſaor* fut, dit-on, le premier qui ſut travailler l'ivoire & l'unir à l'or.

CHRYSÉIS, (Mythol.) fut fille de *Chryſès*, grand-prêtre d'*Apollon*. *Achille* l'ayant priſe dans le ſac de Lyrneſſe, *Agamemnon* la garda pour lui. *Chryſès*, revêtu de ſes ornemens pontificaux, vint redemander ſa fille, offrant une riche rançon. *Agamemnon*, amoureux de la fille, chaſſa le père indignement. Le prêtre d'*Apollon* s'adreſſa alors à ce Dieu, qui affligea l'armée Grecque d'une maladie contagieuſe. Les Grecs renvoyèrent *Chryſéis*, ſur l'avis du devin *Calchas*, & la peſte ceſſa. Le vrai nom de cette fille étoit *Aſtynomé*.

CHRYSÉRUS *ou* CHRYSORUS, affranchi de l'empereur *Marc-Aurèle*, vers l'an 162 de J. C. Il eſt auteur d'un ouvrage qui contient la liſte de tous ceux qui avoient commandé à Rome depuis la fondation de cette ville. Cet *Index* ſe trouve parmi les additions que *Scaliger* a inſérées dans la *Chronique* d'*Euſèbe*.

I. CHRYSÈS, (Mythol.) fils de *Chryſéis* & d'*Apollon*, ſelon les uns, & d'*Agamemnon*, ſelon les autres. On lui cacha ſa naiſſance juſqu'au temps qu'*Oreſte* & *Iphigénie* ſe ſauvèrent de la Cherſonèſe Taurique, avec la ſtatue de *Diane*, dans l'iſle de Sminthe. *Chryſès* avoit ſuccédé en cette iſle à ſon aïeul maternel, dans la charge de grand-prêtre d'*Apollon*, & c'eſt là qu'ils ſe reconnurent tous trois, en cauſant dans un feſtin. Ils s'en retournèrent dans la Taurique, puis à Mycène, pour prendre poſſeſſion de l'héritage de leur père.

II. CHRYSÈS, architecte d'Alexandrie dans le 6ᵉ ſiècle, eſt regardé comme l'inventeur des digues propres à réprimer l'irruption des fleuves. Il en éleva à Dara, ville de la Perſe, pour contenir le fleuve Euripe, dont le flux & reflux fatiguoient les habitans de ſes bords.

I. CHRYSIPPE, étoit fils naturel de *Pélops*, roi d'Élide qui l'aimoit extrêmement. *Hippodamie* ſa femme, craignant qu'un jour cet enfant ne régnât au préjudice des ſiens propres, le traita fort mal, & ſollicita fortement ſes fils *Atrée* & *Thyeſte* de le tuer. Ceux-ci ayant refuſé de ſe prêter à ce forfait, *Hippodamie* prit la réſolution de l'égorger elle-même. S'étant ſaiſie de l'épée de *Laïus*, prince étranger, détenu priſonnier dans cette cour, elle en perça *Chryſippe*, tandis qu'il dormoit, & la lui laiſſa dans le corps. Il vécut encore aſſez de temps pour empêcher qu'on ſoupçonnât une main innocente de ce crime. L'horreur de cet aſſaſſinat, la honte & le dépit de ſe voir découverte, pouſsèrent *Hippodamie* à ſe donner elle-même la mort. D'autres diſent qu'elle ſe réfugia à Midée, ville de l'Argolide, où elle mourut.

II. CHRYSIPPE, philoſophe Stoïcien, natif de Solos dans la Cilicie, ſe diſtingua parmi les diſciples de *Cléanthe*, ſucceſſeur de *Zénon*, par un eſprit délié. Il étoit ſi ſubtil, qu'on diſoit « que, ſi les Dieux faiſoient uſage de la logique, ils ne pourroient ſe ſervir que de celle de *Chryſippe*. » Avec

beaucoup de génie, il avoit encore plus d'amour propre. Quelqu'un lui ayant demandé à qui il confieroit ſon fils? il répondit : *A MOI ; car ſi je ſavois que quelqu'un me ſurpaſsât en ſcience, j'irois, dès ce moment, étudier à ſon école....* *Diogène Laërce* a donné le Catalogue de ſes ouvrages, qui, ſelon lui, ſe montoient à trois cents onze *Traités de Dialectique*. Il ſe répétoit & ſe contrediſoit dans pluſieurs, & pilloit à tort & à travers ce qu'on avoit écrit avant lui. Ce qui fit dire à quelques critiques, « que ſi l'on ôtoit de ſes productions ce qui appartenoit à autrui, il ne reſteroit que du papier. » Il fut, comme tous les Stoïciens, l'apôtre du deſtin & le défenſeur de la liberté : contradiction qu'il eſt difficile d'accorder. Sa doctrine ſur pluſieurs autres points étoit abominable. Il approuvoit ouvertement les mariages entre un père & ſa fille, une mère & ſon fils. Il vouloit qu'on mangeât les cadavres, au lieu de les enterrer. Telles étoient les nobles leçons d'un philoſophe qui paſſoit pour le plus ferme appui de l'école la plus ſévère du Paganiſme. *Chryſippe* déshonora ſa ſecte par pluſieurs ouvrages, plus dignes d'un lieu de débauche, que du Portique. *Aulugelle* rapporte cependant un fragment de ſon *Traité de la Providence*, qui lui fait beaucoup plus d'honneur. « Le deſſein de la nature, dit-il, n'a pas été de ſoumettre les hommes aux maladies ; un tel deſſein ſeroit indigne de la ſource de tous les biens. Mais ſi du plan général du monde, tout bien ordonné qu'il eſt, il réſulte quelques inconvéniens, c'eſt qu'ils ſe ſont rencontrés à la ſuite de l'ouvrage, ſans qu'ils aient été dans le deſſein primitif & dans le but de la Providence. » Ce philoſophe mourut l'an 207 avant Jéſus-Chriſt, d'un excès de vin avec ſes diſciples ; ou, ſelon d'autres, d'un excès de rire en voyant un âne manger des figues dans un baſſin d'argent. — *Voy.* ÉPICURE.

CHRYSIS, prêtreſſe de *Junon* à Argos, s'étant endormie, laiſſa prendre le feu aux ornemens ſacrés, puis au temple, & fut enfin brûlée elle-même. Cet incendie arriva la neuvième année de la guerre du Péloponnèſe.

CHRYSOLANUS, (Pierre) archevêque de Milan au 12e ſiècle, ſe fit un nom par ſon ſavoir & ſes vertus. On a de lui, dans *Allatius*, un *Diſcours* adreſſé à *Alexis Comnène* touchant la proceſſion du Saint-Eſprit, contre l'erreur des Grecs.

CHRYSOLOGUE, *Voyez* PIERRE, n.° VII.

CHRYSOLORAS, (Emmanuel) ſavant Grec du quinzième ſiècle, paſſa en Europe à la demande de l'empereur de Conſtantinople, pour implorer l'aſſiſtance des princes Chrétiens contre les Turcs. Il profeſſa enſuite à Pavie & à Rome, la langue Grecque, preſqu'entièrement ignorée alors en Italie. Il la fit renaître, ainſi que la latine, devenue barbare. L'Italie & les lettres lui dûrent beaucoup. Ce ſavant mourut à Conſtance, durant la tenue du concile, le 15 avril 1415, à 47 ans. On a de lui : I. Une *Grammaire Grecque*, Ferrare 1509, in-8.° II. Un *Parallèle de l'ancienne & de la nouvelle Rome*. III. Des *Lettres*. IV. Des *Diſcours*, &c. — *Jean* CHRYSOLORAS, ſon neveu & ſon diſciple, ſoutint la gloire de ſon oncle ; celui-ci mourut avant 1427. — Il y a eu auſſi un *Dé-*

Métrius CHRYSOLORAS, autre écrivain Grec, qui vivoit à peu près dans le même temps, ſous le règne de *Manuel Paléologue.*

CHRYSOR, (Mythol.) Dieu des Phéniciens, qu'ils regardoient comme l'inventeur de l'hameçon & de la pêche à la ligne; ce qui lui valut les honneurs divins, & le culte particulier des pêcheurs.

CHRYSOTHÉMIS, fille de *Clytemneſtre*, & ſœur d'*Oreſte* & d'*Électre*, ne ſe livroit point comme cette dernière, ſuivant *Sophocle*, aux reproches violens & mérités par l'aſſaſſinat de ſon père *Agamemnon.*

CHRYSOSTOME, *Voyez* VII. JEAN; & III. DION.

CHUBB, (Thomas) né près de Salisbury en 1679, mort dans cette ville en 1747; fut d'abord apprenti gantier, enſuite chandelier. Son goût pour la métaphyſique & la théologie, lui fit abandonner cette profeſſion. Il publia un écrit intitulé: *La Supériorité du Père prouvée*, qui lui fit de la réputation & des ennemis. Quoiqu'il enveloppe ſes opinions, il paroît qu'il ne regardoit JÉSUS-CHRIST, que comme un pur homme. A ſa mort, on lui refuſa la ſépulture ordinaire; & de ſon vivant, il fut vivement réfuté par les théologiens Anglicans. Il n'eſt guères connu en France que par ſes *Nouveaux Eſſais ſur la bonté de Dieu, La liberté de l'Homme & l'origine du mal*, traduits en françois, Amſterdam 1732, in-12. On voit dans ce livre un génie ſubtil, mais un peu obſcur. On a encore de lui des *Œuvres poſthumes*, 2 volumes, in-12.

CHUDMAI, (Mythol.) génie bienfaiſant, dont les Hérétiques ſectateurs de Baſilide, gravoient le nom ſur leurs *abraxas* ou talismans, pour être préſervés de malheurs.

CHUN YEOU-YU, c'eſt-à-dire *Maître du pays de Yu*, un des premiers empereurs de la Chine, ſucceſſeur d'*Yao*, dont il épouſa les deux filles, ſe montra digne de ſon prédéceſſeur en continuant les travaux immenſes qu'il avoit commencés. Son nom eſt béni à la Chine. Il mourut l'an 2208 avant l'ère Chrétienne, la 48ᵉ année de ſon règne, & la 110ᵉ de ſon âge.

CHURCHILL, *Voyez* MARLEBOROUGH.

CHURCHILL, (Charles) poëte ſatirique Anglois, né en 1731, d'un ſous-miniſtre de Weſtminſter, mort à Boulogne ſur mer en 1764, prit l'état de ſon père & ſe maria. Il ne fut ni bon époux, ni bon eccléſiaſtique. Il ſe retira à Londres, où il fut d'abord maître d'école, enſuite écrivailleur. Ses *Poéſies* ont été recueillies en 2 vol. in-8.°

CHUSAÏ, l'un des plus fidelles ſerviteurs de *David*, ayant appris la révolte d'*Abſalon*, vint trouver le roi, la tête couverte de pouſſière & les habits déchirés. *David* l'ayant engagé à feindre d'entrer dans le parti d'*Abſalon*, pour pénétrer ſes deſſeins & s'oppoſer aux conſeils d'*Achitophel*, *Chuſaï* alla à Jéruſalem, gagna la confiance de ce prince rebelle, & détourna par ſa prudence le conſeil que lui donnoit *Achitophel* de pourſuivre *David*. Ce ſervice fut le ſalut de ce malheureux roi, qui paſſa auſſitôt le Jourdain pour ſe mettre en ſureté, vers l'an 1023 avant J. C.

CHUSAN-RASATHAÏM, Éthiopien, roi de Méſopotamie,

fit la guerre aux Iſraélites & les réduiſit en ſervitude. Dieu le permettoit ainſi, pour les punir de leur idolâtrie. Ils demeurèrent dans cet eſclavage huit ans, à la fin deſquels, Dieu, touché de leur repentir, ſe ſervit d'*Othoniel* pour les remettre en liberté, vers l'an 1414 avant J. C.

CHYCUS, ſurnommé *Æſculanus*, parce qu'il étoit d'Aſcoli en Italie, ſe rendit célèbre par la hardieſſe de ſes opinions & ſes viſions aſtrologiques. Un médecin de Florence nommé *Garbo* devint ſon ennemi, & le dénonça à l'inquiſition. Ce tribunal le condamna comme magicien, & le fit brûler vif en 1320. On doit à *Chycus* un *Commentaire* ſur la ſphère de *Sacrobofco*, & un *Traité* de phyſique en vers italiens.

CHYNDONAX, fut grand-prêtre des Druides dans les Gaules. En 1598, on découvrit ſon tombeau près de Dijon. Il renfermoit une pierre ronde & creuſe, entourant un vaſe de verre orné de peintures, & on liſoit en grec cette inſcription : « Dans le bocage de Mythra, ce tombeau couvre les reſtes du grand pontife *Chyndonax*. Impie, éloigne-toi, les dieux veillent auprès de ma cendre. »

CHYTRÆUS, (David) miniſtre Luthérien, né à Ingelfing en 1530, & mort en 1600, à 70 ans, étoit un homme doux, modeſte, ſobre, & toujours diſpoſé à obliger. Quoiqu'il eût pluſieurs incommodités, il ne leur oppoſa jamais d'autres remèdes que la patience, l'abſtinence & le repos. Mais le jugement ne le dirigea pas toujours, lorſqu'il prit la plume. On a de lui pluſieurs ouvrages, qui furent recherchés, dans le temps, par ceux de ſon parti. Le plus connu eſt un *Commentaire ſur l'Apocalypſe*, 1575, in-8°, rempli de rêveries. Il croit que l'*Antechriſt* avoit commencé à paroître vers l'an 600, & que *S. Grégoire* le grand avoit été ſon premier pontife. On a encore de lui une *Hiſtoire de la Confeſſion d'Ausbourg*, & une *Chronologie* latine de l'Hiſtoire d'*Hérodote* & de *Thucydide*, Helmſtad 1585, in-4°, très-rare. *Chytræus* n'étoit guères au-deſſus de ce qu'on appelle un compilateur Allemand. Il ne penſoit point ; il recueilloit dans mille auteurs de quoi compoſer ſes ouvrages. On en imprima le recueil à Hanovre, 1604, en 2 vol. in-fol. — *Nathan* CHYTRÆUS, ſon frère, & miniſtre Luthérien comme lui, étoit pour le moins auſſi verſé dans les belles-lettres. Il mourut en 1598, à 55 ans.

CIA, femme d'*Ordelaffi*, tyran de Forli dans le 14ᵉ ſiècle, étoit auſſi brave que ſon mari. Au milieu des troubles qui agitoient alors l'Italie, *Ordelaffi* commandoit dans Forli, & *Cia* gouvernoit Céſène. C'étoient les deux places d'armes d'où ils bravoient leurs adverſaires. Elles furent attaquées en même temps. *Ordelaffi* écrivit à ſa femme pour l'exhorter à ſe bien défendre ; elle lui répondit : *Ayez ſoin de Forli, je réponds de Céſène*.... Elle auroit tenu parole, malgré les forces du légat qui l'aſſiégeoit, ſi *Ordelaffi* n'eût encore écrit à *Cia* de faire décapiter *Jean Zagonella*, *Jacques Baſtardi*, *Paletzino* & *Bertonuccia*, quatre Céſenois qu'il ſoupçonnoit d'être *Guelfes*, c'eſt-à-dire favorables au pape. *Cia* n'obéit point à cet ordre : elle trouva les accuſés innocens, & d'ailleurs elle craignoit que leur mort ne cauſât quelque révolte. Les quatre proſcrits, ayant vu le danger qu'ils

avoient couru, ſe formèrent un parti, avec lequel ils forcèrent *Cia* à ſe renfermer dans la citadelle. Cette femme irritée fit couper la tête à *Scaraglino* & à *Tumpertui*, deux confidens de ſon mari, qui lui avoient conſeillé à elle-même de ne point agir contre les quatre Céſenois. Le légat, voyant que cette héroïne faiſoit une forte réſiſtance dans la citadelle, la fit miner. *Cia*, pour retarder la priſe de la place, s'aviſa d'y enfermer un grand nombre de Céſenois dont elle ſe défioit le plus. Le légat, allant un jour viſiter les travaux, fut ſurpris de voir plus de cinq cents femmes échevelées ſe jeter à ſes pieds avec de grands cris, & demander grâce pour leurs maris & leurs parens, qui alloient périr ſous les ruines de la citadelle. *Albornos*, c'étoit le nom du légat, ſentit l'artifice, & en profita pour preſſer la reddition de la place, qui en effet ne réſiſta plus. Il ſauva la vie à ceux qu'on avoit mis dans la tour, & *Cia* alla dévorer dans les fers ſon orgueil & ſon dépit.

I. CIACONIUS, *ou* CHACON, (Pierre) né à Tolède en 1525, mort à Rome le 24 octobre 1581, à 56 ans, fut employé par le pape *Grégoire XIII* à corriger le Calendrier, avec d'autres ſavans. Il étoit chanoine à Séville. C'étoit un homme en qui la modeſtie & le ſavoir brilloient également; ami de la retraite, & uniquement occupé de ſes livres qu'il appeloit *ſes fidelles compagnons*, ne ſe ſouciant pas de faire la cour aux grands, & les fuyant même. Il penſoit là-deſſus comme *Horace*:

Dulcis inexpertis cultura potentis amici;
Expertus metui....

L'imprudente candeur veut des amis puiſſans;
Moi, j'appris à les craindre à mes propres dépens.

On doit à ſes veilles des *Notes* ſavantes ſur *Tertullien*, ſur *Caſſien*, ſur *Pompéius-Feſtus*, ſur *Céſar*, &c. C'étoit ſon génie de corriger les anciens auteurs, de rétablir les paſſages tronqués, d'expliquer les difficultés, & de leur donner un nouveau jour. On a encore de lui: I. *Opuſcula in Columnæ roſtratæ Inſcriptiones, de ponderibus & menſuris & nummis*; Rome 1608, in-8.° II. *De Triclinio Romano*, Rome 1590, in-8.° On a joint les traités de *Fulvius Urſinus* & de *Mercurialis* ſur la même matière, dans une édition poſtérieure, faite à Amſterdam, in-12.

II. CIACONIUS, *ou* CHACON, (Alfonſe) de Baëça dans l'Andalouſie, profeſſa avec diſtinction dans l'ordre de Saint-Dominique. Il mourut à Rome en 1599, à 59 ans, avec le titre de patriarche d'Alexandrie. On a de lui: I. *Vitæ & geſta Romanorum Pontificum & Cardinalium*, réimprimés à Rome 1676, en 4 vol. in-folio, avec une continuation: collection ſavante & pleine de recherches; mais plus propre à être lue par un érudit compilateur, que par un homme qui aime des faits choiſis avec diſcernement & arrangés avec ordre. II. *Hiſtoria utriuſque belli Dacici.* C'eſt dans cet ouvrage que *Ciaconius* veut prouver que l'ame de *Trajan* a été délivrée de l'enfer par les prières de *Saint Grégoire.* III. *Bibliotheca Scriptorum ad annum 1583*, publiée par *Camuſat* à Paris, 1731, in-fol., & Amſterdam 1743: répertoire utile aux bibliographes, mais qui n'eſt pas exempt de fautes. Les inquiſiteurs, bleſſés des louanges que l'auteur donnoit aux hérétiques, ne voulurent pas permettre que cette Bibliothèque vît

le jour. Elle eſt par ordre alphabétique, & ne va que juſqu'à la lettre *E*. Il n'a preſque fait que copier, ſelon *Niceron*, les *Épitomes* de *Geſner*, auxquels il a ajouté fort peu de choſe. L'ouvrage n'eſt paſſable que pour les auteurs qu'il avoit été à portée de connoître. IV. *Explication de la Colonne Trajane*, en latin, 1576, in-fol. fig.; en italien 1680, in-fol. figures. *Ciaconius* manquoit de critique. Outre le conte de *Trajan* qu'il débitoit d'un air grave, il donnoit la pourpre Romaine à *Saint Jérôme*.

CIAMPINI, (Jean-Juſtin) maître des brefs de grâce, préfet des brefs de juſtice, & enſuite abréviateur & ſecrétaire du grand parc; naquit à Rome en 1633, d'une honnête famille. Il abandonna l'étude du droit pour la pratique de la chancellerie apoſtolique. Ces emplois ne lui firent pourtant pas négliger les belles-lettres & les ſciences. Ce fut par ſes ſoins que ſe forma à Rome, en 1671, une académie deſtinée à l'étude de l'hiſtoire eccléſiaſtique, pour laquelle il avoit une forte inclination. En 1677, il établit, ſous la célebre *Chriſtine*, une académie de phyſique & de mathématiques, que le nom de ſa protectrice & le mérite de ſes membres firent bientôt connoître dans l'Europe. Ce ſavant mourut en 1698, à 65 ans. Né avec un tempérament vif, il ſe laiſſoit facilement emporter à la colère; mais il s'appaiſoit de même. Quoiqu'il eût le cœur bon, il n'avoit point, avec ſes amis, cette condeſcendance qui contribue à les conſerver. Quand il avoit embraſſé un ſentiment, il ne falloit pas eſpérer qu'il l'abandonnât: cette opiniâtreté venoit en partie de ſon amour propre. Il ſe croyoit capable des plus grandes entrepriſes, & s'y livroit avec ardeur. On a de lui beaucoup d'ouvrages en italien & en latin, très-ſavans, mais peu méthodiques, & dont la diction n'eſt pas toujours pure. I. *Conjecturæ de perpetuo Azymorum uſu in Eccleſiâ Latinâ*, in-4°, 1688. II. *Vetera Monumenta, in quibus præcipuè Muſiva opera, ſacrarum profanarumque Ædium ſtructura, diſſertationibus iconibuſque illuſtrantur*, 1690, 1699, 2 vol. in-fol. C'eſt un traité ſur l'origine de ce qui reſte de plus curieux dans les bâtimens de l'ancienne Rome, avec l'explication & les deſſins de ces monumens. III. *De ſacris Ædificiis à Conſtantino Magno conſtructis*, in-fol. 1693. IV. L'*Examen des Vies des Papes*, publiées ſous le nom d'*Anaſtaſe* le bibliothécaire; en latin, Rome 1688, in-4.° *Ciampini* prétend que ces Vies ſont de pluſieurs auteurs, & qu'il n'y a que celles de *Grégoire IV*, de *Sergius II*, de *Léon IV*, de *Benoît III*, & de *Nicolas I*, qui ſoient d'*Anaſtaſe*. V. Pluſieurs autres *Diſſertations*, imprimées & manuſcrites. Ses Œuvres ont été recueillies à Rome en 1747, & forment 3 vol. in-fol. Tout ce qu'a fait *Ciampini* eſt eſtimé en Italie, & n'eſt pas commun dans les autres pays. Ce prélat étoit extrêmement curieux en livres, & il ſavoit diſcerner les bons.

CIASLAS, *ou* SEISLAS, le ſeizième des rois de Dalmatie, étoit fils du roi *Rodoſlas*. Les Croates s'étant révoltés, *Ciaſlas* qui commandoit quelques troupes, leur permit de vendre les priſonniers de guerre. Son père commandoit une autre armée; il la fit ſoulever, & lui enleva la couronne. Une action ſi dénaturée lui fit donner le nom d'apoſtat. Dieu

la laiſſa impunie quelque temps ; pour en rendre la vengeance plus éclatante. *Ciaſlas*, en guerre avec les Hongrois, remporta ſur eux une grande victoire, où leur général périt. La veuve de ce général ſe mit à la tête des armées, entra dans la Dalmatie, enleva le camp de *Ciaſlas*, qui fut lui-même du nombre des priſonniers. Cette héroïne lui fit couper le nez & les oreilles, & enſuite jeter chargé de chaînes dans la Save. Ses enfans pris avec lui furent traités de même ; il ne reſta de ſa famille qu'une ſeule fille, mariée à *Tycomil*, kan de Raſcie. On peut rapporter ces événemens à l'an 860 de J. C. ou environ.

CIBBER, (Gabriel) ſculpteur Allemand, retiré à Londres, où il épouſa la fille de *Guillaume* COLLEY, écuyer. Il eſt moins connu par ſes ouvrages, que pour avoir donné le jour à un célèbre comédien de ſon nom. Celui-ci, COLLEY CIBBER, né à Londres en 1671, monta ſur le théâtre à l'âge de 30 ans. Dégoûté de ſon état, il le quitta en 1731, & mourut en 1757, à 86 ans. Son caractère étoit fier & préſomptueux ; il avoit une grande idée de ſon mérite, & ne s'en cachoit pas. Il eſt le héros de la *Dunciade* de *Pope*, contre lequel il avoit lancé pluſieurs traits de ſatire. Comme acteur, il s'étoit fait un nom diſtingué par l'excellence de ſon jeu. Il voulut joindre à la palme de la déclamation, la gloire plus durable d'auteur. On a un *Recueil de Pièces* de ſa compoſition, 1760, 4 vol. in-12. Il ſaiſit, comme *Boiſſi*, les événemens du jour, pour aſſurer le ſuccès de ſes comédies ; mais la plupart ſont irrégulières, & pleines de mauvaiſes plaiſanteries. C'eſt quelquefois le mélange monſtrueux du mauvais goût de *Shakeſpear*, & des farces de la foire. *Cibber* eut un fils acteur comme lui, dont la vie & la mort furent également malheureuſes. Il périt en 1757, ſur un vaiſſeau dans le canal Saint-George ; & ſa conduite déſordonnée lui avoit fait éprouver toutes ſortes de malheurs. Sa femme, *Suſanne-Marie Arne*, étoit une excellente actrice. Elle traduiſit en anglois l'*Oracle* de *Saint-Foix*, & mourut en 1766.

CIBÉNIUS, Allemand d'origine, publia à Lyon, en 1544, un *Lexique* poétique & hiſtorique, qui fut eſtimé.

I. CIBO, (Catherine) ducheſſe de Camérino, dans la Marche d'Ancône, fille de *François Cibo* comte d'Anguillara, & de *Magdelaîne de Médicis*, avoit une facilité étonnante pour s'inſtruire. Elle ſavoit l'hébreu, le grec, le latin, la philoſophie & la théologie. Le pape *Léon X* ſon oncle, la maria à *Varéno* duc de *Camérino*, dont elle n'eut qu'une fille nommée *Julie*, qu'elle maria à *Gui Ubaldo* duc d'Urbin. Le pape *Paul III* ayant ôté le duché de Camérino à ſon gendre, *Catherine* en eut tant de chagrin, qu'elle ne trouva de conſolation que dans l'exercice des bonnes œuvres. Elle fonda le premier couvent qu'aient eu les Capucins en Italie, & mourut le 10 février 1557.

II. CIBO, célèbre ſculpteur Italien, rendoit avec la plus grande vérité les veines & les muſcles de l'homme, comme on peut le voir dans ſa ſtatue de *S. Barthélemi* écorché, qui tient ſa peau ſous le bras, que l'on admire dans la cathédrale de Milan.

CICERI, (Paul-Céſar de) abbé commendataire de Notre-

Dame en Baſſe-Touraine, prédicateur ordinaire du roi & de la reine, & membre de l'académie Françoiſe, naquit à Cavaillon dans le Comtat-Venaiſſin en 1718, d'une famille noble, originaire de Milan. Il remplit, pendant le cours d'une vie aſſez longue, l'honorable miniſtère de la chaire, avec autant de ſuccès que de zèle. Privé de la vue ſur la fin de ſes jours, & par conſéquent aſſez déſoccupé, il ſe détermina à revoir ſes *Sermons*; & ſa mémoire fut preſque ſon unique guide dans ce travail. On les imprimoit, lorſqu'il mourut le 27 avril 1759, à l'âge de 81 ans. L'abbé *de Ciceri* allioit aux vertus chrétiennes & morales, un caractère aimable & une humeur égale. Ses actions n'étoient pas la réfutation de ſes diſcours. Ce recueil a paru à Avignon en 1761, chez *Jean Jove* & *Jean Chailliol*, en 6 volumes in-12. Une diction pure, ſaine & naturelle des deſſeins communément bien pris, des citations appliquées à propos, des mouvemens bien ménagés, des raiſonnemens & des preuves; voilà ce qui lui aſſureroit une place parmi le petit nombre des orateurs ſacrés de la ſeconde claſſe, s'il avoit plus de cette onction qui pénètre le cœur.

I. CICÉRON, (*Marcus-Tullius* CICERO.) *Plutarque*, qui fait deſcendre la famille *Tullia* de *Tullus Attius*, roi des Volſques, prétend que le ſurnom de *Cicero* fut donné à l'orateur Romain, parce qu'il avoit une verrue ſur le nez, de la forme d'un pois appelé *cicer*; ce qui eſt contredit par *Cicéron* lui-même, qui nous apprend que ſon père & ſon aïeul portoient ce ſurnom. *Varron* qui le tire *à ciceribus ſerendis*, parce que quelqu'un de cette famille ſemoit des pois par prédilection, paroît avoir trouvé la vraie origine de ce ſobriquet. Quoi qu'il en ſoit, *Cicéron* étoit né à Arpinum, petite ville du pays des Volſques, aujourd'hui *Terre de Labour* en Italie, le 3 des nones de janvier, l'an 105 avant J. C., ſous le conſulat de *Publius Rutilius* & de *Servillius Cæpius*. Son père, qui étoit chevalier Romain, s'appeloit *M. Tullius*, & ſa mère *Helvia*. Le jeune *Cicéron* montra un goût extraordinaire pour l'étude; ſon père prit un ſoin particulier de ſon éducation en le mettant ſous la direction de *Craſſus*, qui préſidoit à ſes études & en régloit le plan. Il reçut les leçons des plus habiles maîtres de Rome, & il égala bientôt la gloire de tous les orateurs de ſon temps. La nature lui avoit accordé tous les dons néceſſaires à l'éloquence: une figure agréable; un eſprit vif, pénétrant; un cœur ſenſible; une imagination riche & féconde. La première fois qu'il plaida en public, il enleva les ſuffrages des juges, l'admiration des auditeurs, & fit renvoyer *Roſcius*, ſon client, abſous de l'accuſation d'avoir été le meurtrier de ſon père. *Cicéron*, malgré ces applaudiſſemens, n'étoit pas encore content de lui-même; il ſentoit qu'il n'étoit pas tout ce qu'il pouvoit être. Il quitta Rome, paſſa à Athènes, & s'y montra, pendant deux ans, moins le diſciple que le rival des plus illuſtres orateurs de cette capitale de la Grèce. *Apollonius Molan*, l'un d'entr'eux, l'ayant un jour entendu déclamer, demeura dans un profond ſilence, tandis que tout le monde s'empreſſoit d'applaudir. Le jeune orateur lui en ayant demandé la cauſe: *Ah!* lui répondit-il, *je vous loue ſans doute & vous admire; mais je plains le ſort*

de la Grèce ! Il ne lui reſtoit plus que la gloire de l'éloquence : vous allez la lui ravir & la tranſporter aux Romains... *Cicéron*, de retour à Rome, y fut ce que *Démoſthènes* avoit été à Athènes. Ses talens le firent monter aux premières dignités. A l'âge de trente-un ans, il fut queſteur & gouverneur en Sicile. A ſon retour il obtint la charge d'édile, & fit condamner *Verrès*, le déprédateur de cette province, à réparer ſes concuſſions. On le nomma enſuite préteur, & enfin on l'honora du conſulat, ſoixante-trois ans avant Jéſus-Chriſt. Pendant ſon édilité, il ſe diſtingua moins par les jeux & les ſpectacles que ſa place l'obligeoit de donner, que par les grandes ſommes qu'il répandit dans Rome affligée de la diſette. Son conſulat eſt à jamais célèbre par la découverte de la conſpiration de *Catilina*, qui, à l'exemple de *Sylla*, vouloit tremper ſes mains dans le ſang de ſes concitoyens. *Cicéron*, averti par *Fulvia* maîtreſſe d'un des conjurés, éventa le complot, & fit punir les factieux. Cette entrepriſe étoit d'autant plus difficile à déconcerter, que *Céſar* la favoriſoit ſecrètement. Bien des gens avoient traité auparavant *Cicéron* d'homme de deux jours, qu'on ne devoit pas élever à la première dignité de l'État ; on ne vit plus alors en lui que le citoyen le plus zélé, & on lui donna par acclamation le nom de *Père de la Patrie*. Le jour de l'expiration de ſon conſulat, étant obligé de faire les ſermens ordinaires, & ſe préparant à haranguer le peuple ſelon la coutume, il en fut empêché par le tribun *Métellus* qui vouloit l'outrager. *Cicéron* avoit commencé par ces mots : *JE JURE...* le tribun l'interrompit, & déclara qu'il ne lui permettoit pas de haranguer. Il s'éleva un grand murmure. *Cicéron* s'arrêta un moment, & renforçant ſa voix noble & ſonore, il dit pour toute harangue : *JE JURE QUE J'AI SAUVÉ LA PATRIE !* L'aſſemblée enchantée s'écria : *Nous jurons qu'il a dit la vérité !* Ce moment fut le plus beau de ſa vie... *Clodius* ayant cabalé contre lui quelque temps après, *Cicéron* ſe vit obligé de ſortir de Rome, après l'avoir ſauvée, & ſe retira à Theſſalonique en Macédoine. Les vœux de toute l'Italie le rappellèrent l'année ſuivante, 58e avant J. C. Le jour de ſon retour fut un jour de triomphe ; ſes biens lui furent rendus, ſes maiſons de la ville & de la campagne rebâties aux dépens du public. *Cicéron* fut ſi charmé des témoignages de la conſidération & de l'alégreſſe publique, qu'il dit : « Qu'à ne conſidérer que les intérêts de ſa gloire, il eût dû, non pas réſiſter aux violences de *Clodius*, mais les rechercher & les acheter. » Sa diſgrace avoit cependant fait beaucoup d'impreſſion ſur lui, plus même qu'on n'auroit dû l'attendre d'un homme formé dans l'école de la philoſophie : il fatigua de ſes plaintes ſes amis & ſes parens ; & cet homme qui avoit ſi bien défendu les autres, n'oſa pas ouvrir la bouche pour ſe défendre lui-même. Le gouvernement de Cilicie lui étant échu, il s'y diſtingua par ſon équité, par ſon déſintéreſſement, & il réunit l'affabilité & l'activité, deux vertus ſi rarement compatibles. Les Parthes étant venus attaquer Antioche en pleine paix, il ſe mit à la tête des légions, pour garantir ſa province de l'inçurſion de ces peuples. Il ſurprit les ennemis, les défit, ſe rendit maître de Pindeniſſe l'une de leurs plus fortes places, la livra au pillage,

& en fit vendre les habitans à l'enchere. Ses exploits guerriers lui firent décerner par ſes ſoldats le titre d'*Imperator*, & on lui auroit accordé à Rome l'honneur du triomphe, ſans les obſtacles qu'y mirent les troubles de la république. Ces applaudiſſemens étoient d'autant plus flatteurs que la valeur & l'intrépidité ne paſſoient pas pour ſes plus grandes vertus. Dans le commencement de la guerre civile de *Céſar* & de *Pompée*, où Rome étoit plongée, lorſque *Cicéron* y revint, il parut d'un caractère foible, timide, flottant, irréſolu, ſe repentant de ne pas s'attacher à *Pompée*, & n'oſant ſe déclarer pour *Céſar*. Enfin, après avoir flotté long-temps entre ces deux rivaux, il ſe décida à ſuivre *Pompée* dans ſa fuite. Les railleries de ſes envieux & de ſes ennemis déterminèrent ſon incertitude. Ses faiſceaux ornés de lauriers, ſes licteurs, & tout cet appareil d'un empereur qui s'étoit cru deſtiné au triomphe, l'expoſoient tous les jours à des plaiſanteries ameres. Il mit donc à la voile le 11 juin 50 ans avant J. C., *ſe précipitant*, dit-il, *les yeux ouverts & volontairement dans ſa ruine*. Il arriva heureuſement au camp de *Pompée* avec ſon fils, ſon frère, ſon neveu, & ſur-tout avec une ſomme conſidérable : choſe toujours précieuſe à un chef de parti. Le général reçut ſon argent avec grand plaiſir, & ne profita guères de ſes conſeils. Pendant tout le cours de cette guerre fatale, ce ne fut qu'une ſuite continuelle d'imprudences & de fauſſes démarches, où des amis perfides plongèrent *Pompée*; & la bataille de Pharſale en fut le funeſte dénouement. *Cicéron*, malade de corps & d'eſprit, ne ſe trouva point à ce malheureux combat; & ſentant qu'il falloit abandonner le vaincu à ſa deſtinée, il vint ſe livrer ſans héſiter à la diſcrétion du vainqueur. Après bien des inquiétudes & des délais, il eut une entrevue avec *Céſar* auprès de Tarente. A peine ce héros généreux & clément l'eut-il apperçu qu'il courut au-devant de lui pour l'embraſſer. Ils marchèrent quelque temps enſemble. Le vainqueur de *Pompée* lui parla toujours avec beaucoup de modération & de familiarité, & *Cicéron* dès-lors tâcha d'obtenir ſon amitié par les plus baſſes adulations. Dans ſon diſcours pour le roi *Déjotarus*, il commence par avouer qu'il eſt interdit en ſa préſence; il l'appelle le vainqueur du monde, *victorem orbis terrarum*. Son diſcours pour *Marcellus* n'eſt en grande partie que l'éloge de *Céſar*; & de *Céſar* maître de Rome. Il eſt triſte que celui qui dans Rome libre avoit été ſurnommé le *Père de la Patrie*, ait été forcé, dix-ſept ans après, à louer l'oppreſſeur de la patrie. Dans les troubles qui ſuivirent l'aſſaſſinat de *Céſar*, il favoriſa *Octave* pour s'en faire un protecteur; & cet homme qui s'étoit vanté « que ſa robe avoit détruit les armées d'*Antoine*, » donna à la république un ennemi cent fois plus dangereux. On lui reprochoit de craindre moins la ruine de la liberté, que l'élévation d'*Antoine* ſon ennemi perſonnel. Dès que le triumvirat fut formé, *Antoine*, contre qui il avoit prononcé ſes *Philippiques*, demanda ſa tête à *Octave*, qui eut la lâcheté de la lui accorder. *Cicéron* voulut d'abord ſe ſauver par mer; mais ne pouvant ſoutenir les incommodités de la navigation, il ſe fit mettre à terre, diſant : « Qu'il préféroit de mourir dans ſa patrie, qu'il avoit

autrefois ſauvée des fureurs de *Catilina*, à la douleur d'en vivre éloigné. » Les aſſaſſins l'atteignirent auprès d'une de ſes maiſons de campagne : il fit auſſitôt arrêter ſa litière, & préſenta tranquillement ſon cou au fer des meurtriers. Le tribun *Popilius Léna*, qui devoit la vie à ſon éloquence, exécuta ſa commiſſion barbare, coupa la tête & la main droite de *Cicéron*, & porta ce digne tribut au féroce triumvir. *Fulvie*, femme d'*Antoine*, auſſi vindicative que ſon époux, perça en pluſieurs endroits, avec un poinçon d'or, la langue de *Cicéron*. Ces triſtes reſtes du plus grand des orateurs, du libérateur de ſa patrie, furent expoſés ſur la tribune aux harangues, qu'il avoit tant de fois fait retentir de ſa voix éloquente. Il avoit ſoixante-trois ans lorſqu'il fut égorgé, l'an 43 avant J. C. Les hiſtoriens peignent *Cicéron* avec une taille haute, mais mince, le cou d'une longueur extraordinaire, le viſage mâle & les traits réguliers ; l'air ſi ouvert & ſi ſerein, qu'il inſpiroit tout-à-la-fois l'attachement & le reſpect. Son tempérament étoit foible, mais il l'avoit fortifié par la frugalité. Dans les habits & la parure, que les ſages ont regardés comme les enſeignes de l'ame, il obſervoit ce qu'il a preſcrit dans ſes *Offices*. Il s'habilloit avec la modeſtie & la décence qui convenoient à ſon rang & à ſon caractère. Il aimoit la propreté ſans affectation. Il évitoit avec ſoin les ſingularités, également éloigné de la négligence groſſière & de la délicateſſe exceſſive. Rien n'étoit plus aimable que ſa conduite & ſes manières dans ſa vie domeſtique & dans la ſociété de ſes amis : père indulgent, ami zélé & ſincère, maître ſenſible & généreux. Son humeur étoit naturellement enjouée, & ſon eſprit tourné à la raillerie. Voy. *entr'autres* l'article DOLABELLA. L'uſage qu'il en fit dans les affaires publiques, fut toujours aſſez meſuré pour ne lui attirer aucun reproche ; mais dans les converſations particulières, il mêla trop ſouvent des plaiſanteries, bonnes ou mauvaiſes, aux choſes les plus ſérieuſes : il ne craignit pas aſſez de ſe faire des ennemis par ſes bons mots. On a remarqué encore, qu'il s'enfloit trop dans la proſpérité, qu'il s'abattoit trop dans la diſgrace ; dans l'une ou dans l'autre ſituation, il ſe perſuadoit aiſément qu'elles ne devoient jamais finir. La plus vive & la plus éclatante paſſion de ſon cœur fut celle de la gloire, & cette ſoif de louange que rien n'étoit capable de ſatisfaire. Il le confeſſoit lui-même : il la nourriſſoit avec indulgence, & la portoit quelquefois juſqu'au ridicule. On ſe moqua ſouvent de l'affectation avec laquelle il célébroit perpétuellement ſon mérite & ſes ſervices. Dans ſon Traité des lois, les deux principaux interlocuteurs ſont comme deux écoliers devant leur maître ; toujours en extaſe & l'encenſoir à la main, uniquement occupés, ce ſemble, à adreſſer des louanges à *Cicéron* & ſur ſa proſe & ſur ſes vers. Choſe ſingulière, que la vanité dans les génies les plus élevés ! On diroit, aux précautions que prenoit l'orateur Romain, qu'il ſe défioit du ſuffrage de la poſtérité. Cette poſtérité, en oubliant ſes foibleſſes, a rendu juſtice à ſes ſublimes talens. Les ouvrages qui nous reſtent de lui, contribuent autant à l'immortaliſer, que ſon amour & ſon zèle pour la patrie. — La première édition de *Cicéron*, complète, eſt de Milan, 1498 & 1499, 4 vol. in-folio.

Celle de Veniſe 1534—36—37, 4 vol. in-fol. eſt auſſi fort rare. Celle d'*Elzevir* eſt de 1642, 10 vol. in-12, ou 1661, 2 vol. in-4.° Il n'y a de *Cicéron*, *cum notis variorum*, in-8°, que *Epiſtolæ ad familiares*, 1677, 2 vol. *ad Atticum*, 1684, 2 vol.; *De Officiis*, 1688, 1 vol.; *Orationes*, 1699, 3 tom. en 6 vol. Pour les compléter, il faut y joindre les 6 volumes qu'a donnés *Davifius* à Cambridge depuis 1737 juſqu'en 1745, qui ſont : *De Divinatione*; *Academica*; *Tuſculanæ Quæſtiones*; *De finibus bonorum & malorum*; *De naturâ Deorum*; *De Legibus*, & *Rhetorica*; Leyde 1761, in-8.° Le *Cicéron* de *Gronovius*, Leyde 1692, 4 vol. in-4°; & celui de *Verburge*, Amſterdam 1724, 2 vol. in-folio, ou 4 vol. in-4°, ou 12 vol. in-8°, ſont eſtimés. Il y en a une jolie édition de Glaſcow 1749; 20 vol. in-12; & une de Paris, 1767, 14 vol. in-12. Les livres de *Cicéron*, *ad uſum Delphini*, ſont : *De arte Oratoriâ*, 1687, 2 vol. in-4.° *Orationes*, 1684, 3 vol. in-4.° *Epiſtolæ ad familiares*, 1685, in-4.° *Opera Philoſophica*, 1689, in-4.° Enfin l'abbé *d'Olivet* donna en 1740, en 9 vol. in-4°, une belle & ſavante édition des ouvrages de l'orateur Romain. On les diviſe ordinairement en quatre parties. I. Ses *Traités ſur la Rhétorique*, qui ſont mis à la tête des rhéteurs Latins, comme ſes harangues à la tête des orateurs. Ses trois *Livres de l'art Oratoire*, traduits par l'abbé *Colin*, in-12, ſont infiniment précieux à tous ceux qui cultivent l'éloquence. Dans cet excellent ouvrage, la ſéchereſſe des préceptes eſt égayée par tout ce que l'urbanité Romaine a de plus ingénieux, de plus délicat & de plus riant. Son livre intitulé *l'Orateur* ne le cède, ni pour les préceptes, ni pour les tours au précédent. *Cicéron* y donne l'idée d'un orateur parfait, non tel qu'il y en ait jamais eu, mais tel qu'il peut être. Son *Dialogue* adreſſé à *Brutus*, eſt un dénombrement des perſonnages illuſtres qui ont brillé au barreau chez les Grecs & les Romains. Il n'appartenoit qu'à un génie fécond & flexible, tel que *Cicéron*, de crayonner avec tant de reſſemblance tant de portraits différens. Ses *Partitions oratoires* ſont une très-bonne rhétorique donnée par diviſions & ſous-diviſions de matières, d'un ſtyle fort ſimple, mais clair & à la portée de ceux qui commencent. II. Ses *Harangues*. Elles ſont miſes à côté, & peut-être au-deſſus de celles de *Démoſthènes*. Ces deux grands hommes, ſi ſouvent comparés, parviennent par des routes différentes à la même gloire. L'éloquence de l'orateur Grec eſt rapide, forte, preſſante : ſes expreſſions ſont hardies, ſes figures véhémentes; mais ſon ſtyle eſt ſouvent ſec & dur. L'éloquence de l'orateur Latin eſt plus douce, plus coulante, plus abondante, & peut-être même trop abondante. Il relève les choſes les plus communes, & embellit celles qui ſont les moins ſuſceptibles d'agrément. Toutes ſes périodes ſont cadencées, & c'eſt ſur-tout dans cet arrangement des mots, qui contribue infiniment aux grâces du diſcours & au plaiſir de l'oreille, qu'il excelle au plus haut degré. On a remarqué que *Démoſthènes* auroit été encore plus goûté à Rome que *Cicéron*, parce que les Romains étoient naturellement ſérieux; & *Cicéron* à Athènes plus que *Démoſthènes*, parce que les plaiſanteries & les fleurs dont il ornoit ſon éloquence, auroient amuſé les Athéniens, peuple léger & badin. Parmi les bons mots qu'on attribue à cet orateur, nous

lerons choix des plus agréables. *Verrès* avoit été préteur en Sicile, où il avoit exercé une rapacité énorme. Il fut cité en jugement; & pour engager l'orateur *Hortenſius* à prendre ſa défenſe, il lui avoit fait préſent d'un Sphynx d'ivoire, qui étoit une ſtatue de grand prix. *Cicéron* plaidoit contre ce préteur. *Hortenſius*, ſon défenſeur, feignoit de ne rien comprendre aux diſcours de *Cicéron*. *Je m'en étonne*, lui répliqua malignement cet orateur, *car vous avez chez vous le Sphinx*. —*Publius Cotta* qui ſe donnoit pour habile juriſconſulte, quoiqu'il fût fort ignorant, étant cité en témoignage par *Cicéron*, répondit qu'il n'avoit aucune connoiſſance du fait : *Non, non; c'eſt du Droit*, lui répondit *Cicéron*. —*Métellus Népos*, l'un de ſes adverſaires, pour lui reprocher qu'il étoit un homme nouveau, c'eſt-à-dire, un homme d'un ſang peu connu, lui faiſoit ſouvent cette queſtion : QUIS EST PATER TUUS ? Quel eſt votre père ? *Votre mère*, répliqua *Cicéron*, fatigué de ſes redites, *a rendu pour vous cette queſtion difficile à réſoudre*. La conduite de ſa mère n'étoit pas en effet fort régulière. —Le même *Métellus* lui reprochoit un jour qu'il avoit fait mourir plus de gens en les accuſant, qu'il n'en avoit ſauvé en les défendant. *Je l'avoue*, répondit *Cicéron : car il y a en moi encore plus de bonne foi que d'éloquence*. —Un jeune homme qui étoit accuſé d'avoir empoiſonné un de ſes parens dans un gâteau, s'emportoit & faiſoit des menaces à *Cicéron*. *Courage, mon ami*, lui dit cet orateur ! *j'aime encore mieux tes menaces que ton gâteau*. —Un certain *Octavius* avoit été eſclave en Afrique; or c'étoit l'uſage dans ce pays de percer les oreilles aux eſclaves. Un jour que *Cicéron* plaidoit, cet homme s'aviſa de dire qu'il ne l'entendoit point. *Tu as pourtant l'oreille bien percée*, lui dit *Cicéron*. —*M. Appius*, plaidant une grande cauſe, dit dans ſon exorde, que ſon ami pour lequel il plaidoit, l'avoit ſupplié d'apporter dans cette affaire beaucoup de ſoin, d'exactitude, d'érudition & de bonne foi. *Comment as-tu le cœur aſſez dur*, lui dit *Cicéron* en l'interrompant, *pour ne rien faire de ce que tu as promis à ton ami ?*... C'eſt par des réparties ſemblables, que cet orateur, ſouvent au défaut d'un raiſonnement ſolide, repouſſoit ſon adverſaire, qu'il l'éblouiſſoit, qu'il l'accabloit. Si la perſonne contre laquelle il parloit méritoit des égards, il préparoit, pour ainſi dire, le traitavam que de l'enfoncer; il amolliſſoit la partie qu'il vouloit bleſſer : mais ſes armes n'en étoient pas moins victorieuſes. La plupart des autres bons mots qu'on cite de lui, ne méritoient guères d'être dits, & ne ſont pas dignes d'être écrits. III. *Livres Philoſophiques*. Ce qui doit étonner, dit un homme d'eſprit, c'eſt que dans le tumulte & les orages de ſa vie, cet homme, toujours chargé des affaires de l'Etat & de celles des particuliers, trouvât encore du temps pour être inſtruit à fond de toutes les ſectes des Grecs, & qu'il fût le plus grand philoſophe des Romains, ainſi que l'orateur le plus éloquent. Ses livres *des Offices* ſont infiniment recommandables par le ton de bonnes mœurs, de réflexion, d'humanité, de patriotiſme, qui y règnent tour-à-tour. On y voit *Cicéron*, non peut-être tel qu'il a été préciſément, mais tel qu'il a deſiré d'être. Si ce traité ne peut faire un Chrétien, il eſt du moins très-propre à former un bon citoyen, un homme droit & rai-

ſonnable. Ses livres *des Lois*, dont il ne nous reſte que trois, attachent autant par leur goût exquis de politique, que par les beaux ſentimens de patriotiſme & de vertu, les grandes vues & les détails admirables dont ils ſont remplis; mais les matières pourroient être quelquefois amenées avec plus d'art, & arrangées dans un ordre plus méthodique. Les interlocuteurs, comme nous l'avons déjà rémarqué, ſemblent n'être placés dans ce traité, qui eſt en forme de dialogue, que pour écouter *Cicéron* & lui applaudir. Cet orateur avoit compoſé auſſi, à l'imitation de *Platon*, un livre *De la République*, qui n'eſt pas parvenu juſqu'à nous. On trouve dans ſes *Tuſculanes*, dans ſes *Queſtions académiques*, & ſes deux livres *de la nature des Dieux*, le philoſophe profond & l'écrivain élégant. On a accuſé trop légèrement *Cicéron* de ne pas croire à l'immortalité de l'ame. « Un vrai académicien & un honnête homme, tel qu'étoit *Cicéron*, n'étoit pas, dit l'abbé *d'Olivet*, un homme qui ne crût rien. C'étoit un philoſophe, qui, ne déférant à la ſimple autorité d'aucune ſecte en particulier, ſe réſervoit le droit d'examiner le *pour* & le *contre* de toutes les opinions, & n'uſoit de cette liberté, que pour s'attacher à ce qu'il jugeoit le moins douteux & le plus ſain. » IV. Ses *Épîtres*. *Bayle* leur donnoit la préférence ſur tous les ouvrages de ce grand écrivain. L'homme-de-lettres, l'homme-d'état, ne devroient jamais ſe laſſer de les relire. On peut les regarder comme une hiſtoire ſecrète de ſon temps. Les caractères de ſes plus illuſtres contemporains y ſont peints au naturel, les jeux de leurs paſſions développés avec fineſſe. On y apprend à connoître le cœur de l'homme & les reſſorts qui le font agir. *Cicéron* s'étoit auſſi mêlé de poéſie; & quoiqu'il nous reſte de lui quelques beaux fragmens, *Juvenal*, ayant conſigné dans ſes Satires ce vers barbare :

O fortunatam, natam me Conſule, Romam !

l'a couvert d'un ridicule éternel. Parmi les traductions de ſes ouvrages, on diſtingue : I. Les *Oraiſons* par *Villefore*, 8 vol. in-12. II. Les *Epîtres familières*, 4 vol.; les *Offices*, un vol.; la *Vieilleſſe* & l'*Amitié*, un vol. par *Dubois*. III. Les *Lettres à Brutus*, par l'abbé *Prévôt*, un vol.; celles à ſes amis par le même, 5 vol. in-12. IV. Les *Lettres à Atticus*, 6 vol. par l'abbé *de Mongault*. V. Les *Tuſculanes*, deux vol.; & les *Catilinaires*, un vol. par l'abbé d'*Olivet*. VI. Des *Vrais Biens & des vrais Maux*, par l'abbé *Régnier Deſmarais*, in-12; la *Divination*, par le même, in-12. VII. Le *Traité des Lois*, par *Morabin*, in-12. L'infatigable *du Ryer* avoit traduit la plus grande partie des Ouvrages de *Cicéron*, 1670, en 12 vol. in-12; mais cette verſion, lâche, incorrecte & infidelle, ne peut être d'aucun uſage. L'abbé *Prévôt* nous a donné une *Hiſtoire de Cicéron, tirée de ſes écrits & des monumens de ſon ſiècle, avec des preuves & des éclairciſſemens*, en cinq vol. in-12. Cet ouvrage, traduit de l'anglois de *Midleton*, eſt écrit avec cette élégance qui caractériſe le ſtyle des autres productions de cet écrivain. *Morabin* a publié une autre *Hiſtoire* de l'Orateur latin, en 2 vol. in-4.° Chacune a ſon mérite, & les littérateurs, qui veulent connoître *Cicéron*, doivent lire l'une & l'autre. *Thomas*, dans ſon *Eſſai ſur les Eloges*, a conſacré un chapitre à l'orateur Romain.

Quoique nous ne penſions pas en tout comme lui, nous ne pouvons nous empêcher de tranſcrire le beau portrait qu'il en trace. « *Cicéron*, dit-il, né dans un rang obſcur, devint, par ſon génie, l'égal de *Pompée*, de *Céſar*, de *Caton*. Il gouverna & ſauva Rome. Il fut vertueux dans un ſiecle de crimes, défenſeur des lois dans l'anarchie, républicain parmi les grands qui ſe diſputoient le droit d'être ſes oppreſſeurs. Il eut cette gloire, que tous les ennemis de l'état furent les ſiens. Il vécut dans les orages, les travaux, les ſuccès & les malheurs. Enfin après avoir 60 ans défendu l'état & les particuliers, lutté contre les tyrans, cultivé, au milieu des affaires, la philoſophie, l'éloquence & les lettres, il périt. Un homme à qui il avoit ſervi de protecteur & de père, vendit ſon ſang; un homme à qui il avoit ſauvé la vie, fut ſon aſſaſſin. Trois ſiècles après, un empereur plaça ſon image dans un temple domeſtique, & l'honora à côté des dieux. Il eſt triſte que celui, qui dans Rome avoit été ſurnommé *le Père de ſa Patrie*, ait été forcé dix-ſept ans après, à louer l'oppreſſeur de la patrie. S'il ſacrifia ſa gloire ou ſes intérêts à l'intérêt de Rome, il faut l'admirer; s'il redouta *Céſar*, il faut l'excuſer & le plaindre. Mais ce qui prouva que ſon ame n'étoit pas flétrie par la ſervitude, c'eſt l'éloge de *Caton*, qu'il compoſa vers le même temps. On s'étonne quelquefois que le même homme, qui avoit loué le deſtructeur de la liberté Romaine, ait eu le courage de louer *Caton*, vainqueur & martyr de la liberté. Il y a des caractères ardens qui ſont un mélange de grandeur & de foibleſſe, & quelques perſonnes mettent *Cicéron* de ce nombre. Vertueux, dit-on, mais circonſpect, tour-à-tour brave & timide, aimant ſa patrie, mais craignant les dangers, ayant plus d'élevation que de force; ſa fermeté, quand il en eut, tenoit plus à ſon imagination qu'à ſon ame. On ajoute, que foible par caractère, il n'étoit grand que par réflexion; il comparoit la gloire avec ſa vie, & le devoir au danger. Alors il ſe faiſoit un ſyſteme de courage; ſa probité devenoit de la vigueur, & ſon eſprit donnoit du reſſort à ſon ame. Quoi qu'il en ſoit, nous ne pouvons douter que *Cicéron*, ſous *Céſar* même, n'ait toujours paru attaché à ſa patrie & à l'ancien gouvernement. Ses amis cherchèrent à le détourner de faire l'éloge de *Caton*, ou du moins voulurent l'engager à l'adoucir; il n'en fit rien. On voit cependant, par une de ſes lettres, qu'il ſentoit toute la difficulté de l'entrepriſe. L'éloge de *Caton* à faire, diſoit-il, eſt un problême d'*Archimède* à réſoudre. Nous ne pouvons juger comment le problême fut réſolu; nous ſavons ſeulement que l'ouvrage eut le plus grand ſuccès. *Tacite* nous apprend que *Cicéron*, dans cet éloge, élevoit *Caton* juſqu'au ciel. *Cicéron* aimoit la gloire, mais il ne l'attendoit pas toujours; il ſe précipitoit ſur elle, comme s'il eût été moins ſûr de l'obtenir. Pardonnons-lui pourtant, & ſurtout après ſon exil. Songeons qu'il eut ſans ceſſe à combattre la jalouſie & la haine. Un grand homme perſécuté a des droits que n'a pas le reſte des hommes. Il étoit beau à *Cicéron*, au retour de ſon banniſſement, d'invoquer ces dieux du Capitole, qu'il avoit preſervés des flammes étant conſul; ce ſénat qu'il avoit ſauvé du carnage; ce peuple Romain qu'il avoit dé-

robé au joug & à la ſervitude; & de montrer d'un autre côté ſon nom effacé, ſes monumens détruits, ſes maiſons démolies & réduites en cendres pour prix de ſes bienfaits. Il étoit beau d'atteſter ſur les ruines mêmes de ſes palais, l'heure & le jour, où le ſénat & le peuple l'avoient proclamé le *Père de la Patrie*. Eh! qui pourroit lui faire un crime de parler de ſes grandes actions, dans ces momens, où l'ame réclamant contre l'injuſtice des hommes, ſemble élevée au-deſſus d'elle-même, par le ſentiment & le caractère auguſte du malheur. « Tous les hiſtoriens n'ont pas jugé de *Cicéron* auſſi favorablement que *Thomas*, & nous avons recueilli les témoignages des plus impartiaux, en compoſant cet article. Quelques critiques n'ont pas plus ménagé l'auteur lui-même, que d'autres l'adminiſtrateur de la choſe publique. Le principal défaut que *Fontenelle* trouvoit à *Cicéron*, comme écrivain, c'eſt d'être un peu diffus & trop verbeux. « Cet auteur, dit auſſi *Montaigne*, étouffe, par ſes longueries, ce qu'il a dit de vif & de moëlle; » & d'autres critiques, des anciens mêmes, l'en ont pareillement blâmé. Ce reproche ſeroit injuſte, ſi *Cicéron* n'étoit diffus que dans ſes livres philoſophiques, par exemple, dans celui *de la Nature des Dieux* : car il y traitoit des matières nouvelles au plus grand nombre de ſes lecteurs : mais il l'eſt dans tous ſes ouvrages, dans ceux ſur la morale, ſur la rhétorique, &c. Riche en belles paroles, il les prodigue. On ſent que ſon tour d'eſprit le portoit à cette abondance, autant que l'habitude à l'éloquence du barreau & de la place publique. Auſſi dans ſes Traités de morale, & en particulier dans celui de l'*Amitié*, il ſe borne quelquefois à paraphraſer en périodes harmonieuſes, des vérités utiles ſans doute, mais un peu froides & ſouvent communes. Ce défaut ſe fait ſentir ſur-tout en liſant les traductions françoiſes; car les charmes de l'original le font diſparoître en partie. *Voyez* II. CATON. — ALCIONIUS. — LABERIUS. — PREYSIUS. — PHILELPHE. — III. TULLIE. — NIZOLIUS. *Cicéron* laiſſa un fils, appelé comme lui *MARCUS-TULLIUS*; mais il ſe montra bien indigne d'un tel père : ſans génie, brutal, débauché, il étoit tellement adonné au vin, qu'on le ſurnomma *Bicongius*, c'eſt-à-dire qui contient deux conges ou ſix pintes. Quoiqu'il eût été mis au nombre des proſcrits, on ne le fit pourtant pas mourir. Au contraire, lorſqu'*Octave* ſe vit le maître, il le rétablit dans ſes biens & le fit préteur; il devint même conſul, ayant été ſubſtitué à *Caïus Antiſtius*, l'an 30 avant J. C. Il acheva l'année, dont il ne reſtoit plus que deux mois. Ainſi il ne fut conſul que comme ceux qu'on appeloit *Conſules ſuffecti*. Pendant ſa courte adminiſtration, il ordonna que les ſtatues d'*Antoine* ſeroient détruites. *Voyez* l'article CESTIUS.

II. CICÉRON, (*Quintus-Tullius*) frère de l'Orateur Romain, après avoir été préteur, l'an de Rome 691, eut, au ſortir de ſa charge, le département de l'Aſie, où il demeura trois ans. *Céſar* le prit enſuite pour ſon lieutenant dans la guerre des Gaules. Il n'eut pas lieu de ſe repentir de ſon choix. *Cicéron* ſe comporta avec tout le courage & la prudence poſſibles dans pluſieurs occaſions périlleuſes; mais durant la guerre civile,

civile, il abandonna le parti de ce général, pour ſuivre celui de *Pompée* : ce qui fut la cauſe de ſa perte. Compris dans la proſcription des Triumvirs, il fut tué avec ſon fils, l'an 43 avant J. C. On trouve de lui, ainſi que de l'Orateur ſon frère, quelques *Poéſies* dans le *Corpus Poetarum* de *Maittaire*. On a une Hiſtoire *des quatre Cicéron*, par l'abbé *Macé*, *Voyez* ce mot, n° II.

CID, (Le) dont le vrai nom étoit *Rodrigue Dias de Bivar*, fut élevé à la cour des rois de Caſtille, & s'acquit, par ſa bravoure, la réputation d'un des plus grands capitaines de ſon ſiècle. Dès qu'il fut en état de porter les armes, on le fit chevalier. Les hiſtoriens ou plutôt les romanciers Eſpagnols, ont mêlé à l'hiſtoire du *Cid* une foule de faits merveilleux : voici à quoi les réduit *Ferréras*, qui a diſcuté avec autant d'exactitude que de jugement les points les plus intéreſſans des *Annales* d'Eſpagne. Le *Cid* s'attacha à Don *Sanche* roi de Caſtille, qu'il accompagna en 1063 en Aragon. Il ſe ſignala à la bataille de Grao, dans laquelle fut tué Don *Ramire I*, roi d'Aragon. Il ſervit encore avec valeur Don *Sanche* dans la guerre contre *Alfonſe* ſon frère, roi de Léon, & le ſuivit au ſiége de Zamora, où Don *Sanche* fut tué par trahiſon. *Alfonſe VI* ayant réuni la Caſtille au royaume de Léon, le *Cid* paroît s'être attaché à ce prince. Il épouſa en 1074 Dona *Ximène Diaz*, fille du comte Don *Diègue Alvarez* des Aſturies. *Alfonſe* lui ayant donné des ſujets de mécontentement, il quitta la Caſtille, emmenant avec lui pluſieurs de ſes parens & de ſes amis. Secondé par ces braves gens, il entra dans l'Aragon qu'il ravagea, & s'empara du château d'Alcocer. Les mécontens de Caſtille & de Léon s'étant rangés ſous ſes drapeaux, il fit des courſes ſur les terres des Maures qu'il ne ceſſoit de harceler. L'avantage qu'il tiroit des lieux eſcarpés, lui fit donner la préférence aux quartiers de Teruel, & il ſe maintint là dans une forteresſe appelée depuis la *Roche du Cid*. Enfin, après la mort de *Hiaya*, roi de Tolède, il ſe rendit maître de Valence, & y demeura juſqu'en 1099 qu'il mourut. Voilà l'expoſé ſommaire des belles actions de ce héros Caſtillan. Tout ce qu'on trouve de plus dans *Mariana* & dans d'autres hiſtoriens, eſt fabuleux ; ſans en excepter ſon combat avec Don *Gomez*, que *le Cid* tua, dit-on, dans un combat particulier. On ajoute qu'il aimoit paſſionnément *Chimène* ou *Ximène*, fille de ce comte, & qu'il n'en étoit pas moins aimé. L'honneur exigeoit d'elle la vengeance, l'amour vouloit le pardon ; celui-ci l'emporta. *Chimène* demanda le *Cid* au roi *Ferdinand*, pour eſſuyer ſes larmes, & en fit ſon époux. C'eſt cette ſituation déchirante qu'a ſi bien exprimée le grand *Corneille* dans la tragédie intitulée *Le Cid*, imitée de l'Eſpagnol.

CIECHANOWIECZ, *Voyez* KISKA.

CIEL, (Mythol.) *Cœlus*, le plus ancien des Dieux, étoit fils de la *Terre*. Il eut quantité d'enfans. *Saturne*, un d'entr'eux, ſurprit ſon père pendant la nuit & le mutila avec une faulx. Du ſang qui coula de la plaie ſur la *Terre*, naquirent les *Géans*, les *Furies* & les *Nymphes Mélies* : le reſte fut jeté avec la faulx dans la mer, & de l'écume qui s'y éleva, fut formée *Vénus*, que les flots portèrent dans l'iſle de Cypre.

CIENFUÉGOS, (Alvarez) né l'an 1657 à Aguerra, ville d'Eſpagne dans les Aſturies, Jéſuite en 1676, profeſſa la philoſophie à Compoſtelle, & la théologie à Salamanque avec beaucoup d'applaudiſſement. Sa pénétration & ſon habileté engagèrent les empereurs *Joſeph I* & *Charles VI* à l'employer auprès des rois de Portugal dans diverſes négociations importantes, qu'il termina au gré des deux couronnes. Ce dernier empereur lui procura le chapeau en 1720, non ſans difficulté, par rapport à ſon ouvrage *ſur la Trinité*, dans lequel pluſieurs docteurs croyoient avoir trouvé des propoſitions inſoutenables. L'empereur le fit enſuite ſon miniſtre plénipotentiaire à Rome, évêque de Catane, puis archevêque de Montréal en Sicile. Ce cardinal, après s'être démis de ſon archevêché, mourut à Rome le 19 août 1739, à 82 ans. On a de lui différens ouvrages : I. *Ænigma theologicum in myſterio SS. Trinitatis*, Vienne 1717, 2 vol. in-folio. II. *Vita abſcondita ſub ſpeciebus euchariſticis*, Rome 1728, in-folio. III. *La Vida del venerabile P. Jean Nieto*, 1693, in-8.° IV. *La Vida del ſanto Franciſco de Borgia*, 1702, in-fol.

CIEZAR, (Joſeph) peintre Eſpagnol, mort à Madrid en 1699, dans ſa 40.e année, excelloit à peindre les payſages & les fleurs. Ces dernières ſont rendues avec tant de délicateſſe & de légéreté, qu'on diroit que l'air va les faire mouvoir.

CIGALA, (Lanfranc) noble Génois, fut juge & poëte, vers 1248. Une Provençale nommée *Berlanda*, de l'ancienne maiſon Génoiſe de *Cibo*, dont une branche étoit venue s'établir de Gênes à Marſeille, devint l'objet de ſes chants. Enchanté de ſon ſourire, il lui donna le nom poétique de *Belris*. « On ſe garantiroit, dit-il, plutôt d'un archer à double haubert, que du double regard perçant de cette belle. D'un de ſes yeux elle frappe; puis redoublant de l'autre, elle y joint un charmant petit ſourire. Elle eſt entrée ainſi, & s'eſt enfoncée profondément dans mon cœur. » Une complainte touchante exprima la douleur du poëte à la mort de *Berlanda*. « Il y a plus de mille ans, dit-il, que la mort n'a commis un ſi grand crime. Perſonne ne vit la beauté que je pleure ſans l'aimer. Elle rendoit bons les méchans & meilleurs les bons. » La dévotion remplaça l'amour dans le cœur de *Cigala*. Il chanta les Croiſades & les guerres d'outre-mer. « Je ne regarde point comme chevalier, s'écria *Cigala*, quiconque ne va pas de bon cœur & de tout ſon pouvoir au ſecours de Dieu *qui en a ſi grand beſoin*. » Ce dernier mot peint aſſez la ſimplicité du temps. Dans une de ſes Pièces, il examine cette queſtion : « Si l'homme loyal peut uſer de tromperie envers les trompeurs. » Dans une autre, il ſe récrie contre le ſtyle obſcur & entortillé qui étoit à la mode de ſon temps. « Je ſaurois bien faire, dit *Cigala*, ſi je le voulois, des chanſons fines & ſubtiles. Mais je n'aime point les poéſies obſcures, & je veux que les miennes ſoient auſſi claires que le jour. Le ſavoir eſt peu eſtimable, ſi la clarté ne l'illumine. Un auteur obſcur eſt comme mort; & un homme d'eſprit doit en avoir aſſez pour tirer de l'eau claire d'un clair ruiſſeau. » *Cigala*, au rapport de *Noſtradamus*, fut aſſaſſiné en 1278, dans un voyage qu'il faiſoit de Provence à Gênes.

CIGALE, (Jean-Michel) impoſteur, qui parut à Paris en 1670, s'y diſoit *Prince du ſang Ottoman, Baſſa & Plénipotentiaire Souverain de Jéruſalem, du royaume de Cypre, de Trébizonde, &c.* Il s'appeloit autrement *Mahomet Bei*. Ce prince, vrai ou prétendu, naquit, ſelon *Rocoles*, de parens Chrétiens, dans la ville de Trogoviſti en Valachie. Son père étoit fort eſtimé de *Matthias*, vaivode de Moldavie. Il mit ſon fils auprès de ce prince, qui l'envoya avec ſon réſident à Conſtantinople. Après la mort de *Matthias*, *Cigale* revint en Moldavie, où il eſpéroit de s'élever, avec l'appui des ſeigneurs du pays; mais n'ayant pu réuſſir dans ſon deſſein, il retourna à Conſtantinople & ſe fit Turc. Cet aventurier courut de pays en pays, racontant par-tout ſon hiſtoire avec une hardieſſe qui la faiſoit prendre pour vraie, quoique ce ne fût qu'une ſuite d'impoſtures. Il y parloit de l'antiquité de la famille des *Cigales* en Sicile, & s'y faiſoit deſcendre de *Scipion*, fils du fameux vicomte *Cigale*, qui fut fait priſonnier par les Turcs en 1561. Il diſoit que *Scipion* étant captif avec ſon père, prit le turban pour plaire à *Soliman II*; qu'il fut élevé aux premières charges de l'empire, & qu'il épouſa la ſultane, *Canon Salier*, fille du ſultan *Achmet*, & ſœur d'*Oſman*, d'*Amurat IV*, & d'*Ibrahim*, aïeul de l'empereur *Mahomet IV*. Il ſe diſoit fils de cette ſultane, & racontoit de quelle manière il avoit été établi vice-roi de la Terre-Sainte, puis ſouverain de Babylone, de Caramanie, de Magnéſie & de pluſieurs autres grands gouvernemens, & enfin vice-roi de Trébizonde, généraliſſime de la mer Noire. Il ajoutoit qu'il s'étoit enfui ſecrètement en Moldavie, d'où il avoit paſſé dans l'armée des Coſaques, alors en guerre avec les Moſcovites. Enfin il alla en Pologne, où la reine *Marie de Gonzague* le reçut fort honorablement, &. lui perſuada de recevoir le baptême. *Cigale* parcourut enſuite les différentes cours de l'Europe, & fut traité par-tout avec diſtinction. Après différentes courſes à Rome, à Naples, à Veniſe, à Paris, il paſſa à Londres: le roi d'Angleterre lui fit un accueil gracieux. Il jouiſſoit du fruit de ſon impoſture, lorſqu'un homme de condition, qui ſavoit ſon hiſtoire, l'ayant vu à Vienne, démaſqua ce fourbe, qui n'oſa plus reparoître.

CIGNANI, (Charles) peintre Bolonois, né en 1638, fut diſciple de l'*Albane*. Il mourut en 1719, à 82 ans. *Clément XI*, qui avoit ſouvent employé ſon pinceau, le nomma prince de l'académie de Bologne, appelée encore aujourd'hui l'*Académie Clémentine*. La coupole de *la Madona del Fuoco* de Forli, où ce peintre a repréſenté le paradis, eſt un des plus beaux monumens de la force de ſon génie. Ses principaux ouvrages ſe voient à Rome, à Bologne, à Forli. Ils ſont tous recommandables par un deſſin correct, un coloris gracieux, une compoſition élégante. *Cignani* peignoit avec beaucoup de facilité, drapoit avec goût, exprimoit très-bien les paſſions de l'ame, & les auroit encore mieux rendues, s'il ne ſe fût pas attaché à finir trop ſes tableaux. On n'y trouve jamais cette ſorte de négligence qui plaît ſouvent parce qu'elle annonce la vivacité & le feu de la compoſition. Une longue vie qui donna à *Cignani* le temps de travailler beaucoup, le mit à même de gagner

beaucoup d'argent; cependant il ne fut jamais riche, parce que ſes amis dans le beſoin, & tous les pauvres en général, partagèrent le fruit de ſes travaux. Cet artiſte joignoit à ſes talens une douceur de mœurs & une bonté de caractère auſſi eſtimables que rares. Il parloit avec éloge de ſes plus cruels ennemis. On voyoit de lui au Palais-Royal à Paris, un *Noli me tangere*; & dans le cabinet du roi, une *Deſcente de Croix*, & *Notre-Seigneur apparoiſſant* en jardinier *à la Magdeleine*, qui ſont des morceaux admirables.

CIGOLI, *Voy.* CIVOLI.

CILIX, fils d'*Agénor* & frère d'*Europe*, alla fonder une colonie dans cette contrée de l'Aſie-Mineure, qui de ſon nom fut appelée *Cilicie*.

CIMABUÉ, (Jean) peintre & architecte de Florence, mort en 1300, à 70 ans, eſt regardé comme le reſtaurateur de la peinture. Inſtruit par les peintres Grecs que le ſénat de Florence avoit appelés, il fit renaître cet art dans ſa patrie. *Charles I*, roi de Naples, paſſant par Florence, l'honora d'une viſite. On poſsède encore quelques reſtes de ſes tableaux à freſque & à détrempe, où l'on remarque du génie & beaucoup de talent naturel, mais peu de ce bon goût, que l'on doit aux réflexions & à l'étude des beaux ouvrages. *Voy.* GIOTTO.

I. CIMON, général des Athéniens, étoit fils de *Miltiade* & d'*Égéſiphile*. Les premieres années de ſa vie ne lui avoient point fait d'honneur, ni donné de lui une idée fort avantageuſe. Son père étant mort chargé d'une amende, *Cimon* fut empriſonné pour l'acquitter, & il ne recouvra ſa liberté qu'en cédant *Elpinice* ſa ſœur & en même temps ſa femme, à *Callias*, qui ſatisfit pour lui au fiſc public. Sa mauvaiſe réputation avoit tellement indiſpoſé le peuple contre lui, qu'il en fut très-mal reçu, lorſqu'il ſe préſenta parmi ceux qui aſpiroient aux charges. Rebuté par ce fâcheux accueil, il ſongeoit à renoncer abſolument aux affaires publiques, lorſqu'*Ariſtide*, découvrant en lui de grandes qualités à travers de grands défauts, lui rendit l'eſpérance, & s'appliqua particuliérement à le former. Bientôt après *Cimon* trouva des occaſions fréquentes de ſe ſignaler dans les combats. Les Athéniens ayant armé contre les Perſes, il enleva à ces derniers leurs plus fortes places & leurs meilleurs alliés en Aſie. Il défit le même jour les armées Perſanes par terre & par mer; & ſans perdre de temps, il vola au devant de quatre vingts vaiſſeaux Phéniciens qui venoient joindre la flotte des Perſes de la Cherſonèſe, les prit tous, & tailla en pièces la plus grande partie des troupes qui les montoient. Il mit en mer une flotte de deux cents vaiſſeaux, paſſa en Cypre, attaqua *Artabaſe*, ſe rendit maître d'un grand nombre de ſes vaiſſeaux, & pourſuivit le reſte de ſa flotte juſqu'en Phénicie. En revenant, il atteignit *Mégabize*, autre général d'*Artaxerce*, lui livra combat & le défit. Ces ſuccès contraignirent le roi de Perſe à ſigner ce traité ſi célèbre, qui procura une paix glorieuſe pour les Athéniens & leurs alliés. Quand il fallut partager les priſonniers faits dans ſes victoires, on s'en rapporta au général vainqueur: il mit d'un côté les priſonniers tout nus, & de l'autre leurs colliers d'or, leurs braſſelets, leurs armes, leurs ha-

bits, &c. Les alliés prirent les dépouilles, croyant avoir fait le meilleur choix ; & les Athéniens gardèrent les hommes, qu'ils vendirent chèrement aux vaincus. *Cimon* parut auſſi grand dans la paix que dans la guerre. Il rendit beaucoup de ſes concitoyens heureux par ſes libéralités. Sa maiſon devint l'aſile de l'indigent. Il fit abattre toutes les haies qui entouroient ſes terres & ſes jardins, afin de permettre à chacun d'y prendre ce qu'il jugeroit à propos. Il avoit tous les jours une table ſervie ſimplement, mais abondamment, où tous les pauvres citoyens étoient admis ſans diſtinction. Il fut le premier qui établit des écoles publiques à Athènes, comme *Pythagore* en avoit établi en Italie. L'orateur *Gorgias* diſoit de lui : *Qu'il amaſſoit des richeſſes pour s'en ſervir, & qu'il s'en ſervoit pour ſe faire aimer & eſtimer.* Malgré ſes vertus morales, il n'égaloit point *Thémiſtocles* dans la ſcience du gouvernement. Son crédit fut ébranlé par ſes abſences fréquentes, par les vérités dures qu'il diſoit au peuple ; & après avoir ſervi ſa patrie, il eut la douleur d'en être banni par l'oſtraciſme. On le rappela enſuite ; on le nomma général de la flotte des Grecs alliés. Il porta la guerre en Egypte : il reprit ſon ancien projet de s'emparer de l'iſle de Cypre ; mais il ne put l'exécuter, étant mort, à ſon arrivée dans cette iſle à la tête de ſon armée, l'an 449 avant J. C.

II. CIMON, vieillard Romain, ayant été condamné par le ſénat, pour quelque crime, à mourir de faim dans les fers ; ſa fille, qui avoit la liberté de le venir voir, le fit ſubſiſter quelque temps, en lui donnant à ſucer ſon propre ſein. Les juges, informés de cette piété induſtrieuſe, firent grace au père en faveur de la fille. *Tite-Live* & d'autres écrivains diſent, que c'étoit la mère de cette fille, & non le père, qu'on avoit condamnée à mourir de faim. Quoi qu'il en ſoit, un graveur Flamand ayant copié une *Charité Romaine* de *Rubens*, mit au bas ce quatrain :

Diſcite quid ſit amor ! Lactat pia gnata parentem,
Quem miſerandâ fames & fera vincla premunt.
Tantus amor ſertur vitam meruiſſe Cimoni,
Sicque fuit patri filia facta parens.

Du Belloi a employé dans ſa *Zelmire* ce trait d'hiſtoire intéreſſant.

III. CIMON, (Cléoneus) peintre ancien, fut le premier qui repréſenta avec ſuccès les plis & draperies des vêtemens, & qui ſur le nu diſtingua les veines & les nerfs. Il fut auſſi l'inventeur des portraits en *profil*. On dit qu'ayant eu à peindre un borgne, il imagina de le repréſenter ainſi, pour cacher ſa difformité.

CINARE, (Mythol.) femme de Theſſalie. Elle eut deux filles d'une vanité effrenée, qui s'étant préférées à *Junon*, furent changées par cette déeſſe en marches, qu'on fouloit en entrant dans l'un de ſes temples.

CINCINNATUS, (*Lucius Quintius*), ainſi ſurnommé à cauſe qu'il portoit des cheveux bouclés & friſés, fut tiré de la charrue pour être conſul Romain, l'an 458 avant J. C. Il maintint, par une ſage fermeté, la tranquillité pendant le cours de ſa magiſtrature, & retourna labourer ſon champ. On l'en tira une ſeconde fois, pour l'oppoſer aux Èques & aux Volſques. Le ſeul regret qu'il

témoigna aux députés de la république, c'eſt « que ſon champ alloit reſter inculte cette année ; » mais le ſénat, touché de ſa naïveté généreuſe, ordonna que le petit domaine du nouveau conſul ſeroit cultivé aux dépens de l'État. *Cincinnatus*, environné d'un nombreux cortége, fut conduit dans ſon logis. En entrant à Rome, il commença par haranguer le peuple pour le raſſurer. Le lendemain, il donna ordre à tous les citoyens capables de porter les armes, de ſe trouver, avant le coucher du ſoleil, au champ de Mars, avec du pain cuit pour cinq jours, & douze pieux chacun. Le dictateur marcha à la tête de ſon armée en ordre de bataille, & arriva au milieu de la nuit près du camp des ennemis, qu'il fit inveſtir. On en vint aux mains. Les Éques battus de tous côtés demandèrent la paix au dictateur, qui la leur accorda à condition qu'ils paſſeroient ſous le joug ; ce qui fut exécuté. L'armée du conſul *Minucius* ayant été délivrée par cette victoire, *Cincinnatus* lui fit abdiquer le conſulat : *Vous apprendrez*, lui dit-il, *la guerre comme lieutenant, avant de commander les légions comme conſul.* En effet, *Minucius* s'étoit laiſſé ſurprendre par l'ennemi. *Cincinnatus* revint enſuite à Rome, où on lui décerna le triomphe, & il ne tint qu'à lui de ſe voir auſſi riche qu'il étoit illuſtre. On lui offrit des terres, des eſclaves, des beſtiaux ; il les refuſa conſtamment, & ſe démit de la dictature, au bout de ſeize jours, pour aller reprendre ſa charrue l'an 456 avant J. C. Élu une ſeconde fois dictateur, à l'âge de 80 ans, il triompha des Prénestiens, & abdiqua vingt-un jours après. Ainſi vécut ce Romain, ſimple & ſublime tour-à-tour, ou plutôt toujours ſublime, juſques dans ſa ſimplicité : auſſi grand, dit l'hiſtoire, quand ſes mains victorieuſes ne dédaignoient pas de tracer un ſillon, que lorſqu'il dirigeoit les rênes du gouvernement, & qu'il triomphoit des ennemis de la république. Ce fut lui qui fit augmenter le nombre des tribuns du peuple pour les diviſer. On les augmenta de cinq. *Cincinnatus* jugea bien qu'ils ſeroient moins unis, à meſure qu'ils deviendroient plus nombreux.

CINELLI, (Jean) médecin de Florence, né en 1625, avoit des connoiſſances dans ſon art & poſſédoit une vaſte littérature ; mais il ſe fit des ennemis par ſon caractère dur & cauſtique. Ayant déchiré cruellement dans ſa *Bibliothèque volante* le docteur *Moniglia*, premier médecin de *Côme III*, il fut mis en priſon, & n'obtint la liberté qu'à condition qu'il ſe rétracteroit publiquement. Il ſortit bientôt des états du grand duc de Florence ; &, après avoir parcouru l'Italie, il ſe fixa à Lorette où il exerça la médecine. C'eſt dans cette ville qu'il mourut le 16 août 1706, à 81 ans. Sa *Bibliothèque volante* en italien, réimprimée à Veniſe en 1734 en vingt parties, eſt une compilation de beaucoup de brochures fugitives, de petits traités ſur des matières intéreſſantes, avec des jugemens critiques, pas toujours équitables, & des notices ſur leurs auteurs. *Magliabechi*, ce ſavant bibliothécaire, intime ami de l'auteur, l'aida de ſes lumières & de ſes recherches.

I. CINNA, (*Lucius-Cornélius*) conſul Romain, l'an 87 avant J. C. Ayant voulu rappeler *Marius*, malgré les oppoſitions d'*Octavius* ſon collègue, partiſan de *Sylla* ; il ſe vit obligé de ſortir de Rome,

& fut dépouillé par le ſénat de la dignité conſulaire. Retiré chez les alliés, il lève promptement une armée de trente légions, vient aſſiéger Rome, accompagné de *Marius*, de *Carbon* & de *Sertorius*, qui commandoient chacun un corps d'armée. La famine & les déſertions ayant obligé le ſénat de capituler avec lui, il entre dans Rome en triomphateur, aſſemble le peuple à la hâte, fait prononcer l'arrêt du rappel de *Marius*. Des ruiſſeaux de ſang coulèrent bientôt dans Rome. Les ſatellites du vainqueur égorgèrent ſans pitié tous ceux qui venoient le ſaluer, & auxquels il ne rendoit pas le ſalut : c'étoit le ſignal du carnage. Les plus illuſtres ſénateurs furent les victimes de ſa rage. *Octavius* ſon collègue eut la tête tranchée. Ce barbare fut tué trois ans après, l'an 84 avant J. C., par un centurion de ſon armée. « Il avoit, dit un homme d'eſprit, toutes les paſſions qui font aſpirer à la tyrannie, & aucun des talens qui peuvent y conduire. » Quoique d'une maiſon patricienne, il s'étoit attaché au parti du peuple, où il eſpéroit trouver plus de conſidération que dans celui de la nobleſſe qui le mépriſoit. C'étoit un homme d'une humeur hautaine & violente, ſans mœurs, ſans réflexion, précipité dans ſes deſſeins & dans ſes engagemens, qu'il ſoutenoit néanmoins avec un courage digne d'un meilleur citoyen. Etant conſul, il ſe propoſa d'abolir toutes les lois de *Sylla*, & d'en établir de nouvelles ; & pour y parvenir, il traita les plus gens-de-bien & les perſonnes les plus conſidérables avec tant d'injuſtice & de fureur, que la plupart, pour ſe ſouſtraire à ſa tyrannie, prirent le parti de ſe réfugier en Grèce.

II. CINNA, (*Cnéius-Cornélius*) devoit le jour à une petite-fille du grand *Pompée*. Il fut convaincu d'une conſpiration contre *Auguſte*, qui lui pardonna, à la priere de l'impératrice *Livie*. L'empereur le fit venir dans ſa chambre, lui rappela les obligations qu'il lui avoit ; & après quelques reproches ſur ſon ingratitude, le pria d'être de ſes amis ; & lui donna même le conſulat qu'il exerça l'année ſuivante, environ la 36e du règne d'*Auguſte*. Cette généroſité toucha ſi fort *Cinna*, qu'il fut depuis un des ſujets les plus zélés de ce prince. Il lui laiſſa, ſelon *Dion*, ſes biens en mourant. *Voltaire* doute beaucoup de la clémence d'*Auguſte* envers *Cinna*. *Tacite* ni *Suétone* ne diſent rien de cette aventure. Le dernier parle de toutes les conſpirations faites contre *Auguſte* : auroit-il paſſé ſous ſilence la plus célèbre ? La ſingularité d'un conſulat donné à *Cinna* pour prix de la plus noire perfidie, n'auroit pas échappé à tous les hiſtoriens contemporains. *Dion Caſſius* n'en parle qu'après *Sénèque*, & ce morceau de *Sénèque* reſſemble plus à une déclamation qu'à une vérité hiſtorique. De plus, *Sénèque* met la ſcène en Gaule, & *Dion* à Rome. Cette conſpiration, réelle ou ſuppoſée, a fourni au grand *Corneille* le ſujet de l'un, & peut-être du premier de ſes chef-d'œuvres tragiques.

III. CINNA, (*Caïus-Helvius*) poëte Latin, vivoit dans le temps des Triumvirs. Il avoit compoſé un poëme en vers hexamètres, intitulé *Smyrna*, dans lequel il décrivoit l'amour inceſtueux de *Myrrha*. *Servius* & *Priſcien* nous en ont conſervé quelques vers, inſérés dans le *Corpus Poetarum* de *Maittaire*.

CINNAMÈS, hiſtorien Grec du 12e ſiècle, accompagna l'empereur

Manuel Comnène dans la plupart de ſes voyages. Il écrivit l'*Hiſtoire* de ce prince en ſix livres. Le premier contient la vie de *Jean Comnène*, & les cinq autres celle de *Manuel*. C'eſt un des meilleurs hiſtoriens Grecs modernes, & on peut le compter après *Thucydide*, *Xénophon*, & les autres hiſtoriens anciens. Son ſtyle eſt noble & pur; les faits ſont bien détaillés & choiſis avec goût. Il ne s'accorde pas toujours avec *Nicétas*, ſon contemporain. Celui-ci dit que les Grecs firent toutes ſortes de trahiſons aux Latins; & *Cinnamès* aſſure que les Latins commirent des cruautés horribles contre les Grecs. Ils pourroient bien avoir raiſon tous les deux. *Du Cange* a donné une édition de *Cinnamès*, in-fol. 1670, imprimée au Louvre, en grec & en latin, avec de ſavantes obſervations.

CINQ-ARBRES, (Jean) *Quinquarboreus*, natif d'Aurillac, nommé profeſſeur royal en langues hébraïque & ſyriaque en 1554, avoit beaucoup de piété; &, ce qui eſt aſſez rare dans un ſavant, il étoit homme d'oraiſon. Il mourut l'an 1587, après avoir laiſſé: I. Une *Grammaire Hébraïque*, imprimée pluſieurs fois, & dont la meilleure édition eſt de 1609, in-4.° II. La *Traduction* de pluſieurs ouvrages d'*Avicenne*, médecin Arabe.

CINQ-MARS, (Henri Coiffier, dit *Ruzé*, marquis de) ſecond fils d'*Antoine Coiffier* marquis d'*Effiat*, maréchal de France, fut redevable de ſa fortune au cardinal de *Richelieu*, intime ami de ſon père. Il fut fait capitaine aux gardes, puis grand-maître de la garde-robe du roi en 1637, & deux ans après, grand-écuyer de France. Son eſprit étoit agréable, & ſa figure ſéduiſante. Le cardinal de *Richelieu*, qui vouloit ſe ſervir de lui pour connoître les penſées les plus ſecrètes de *Louis XIII*, lui apprit le moyen de captiver le cœur de ce prince. Il parvint à la plus haute faveur; mais l'ambition étouffa bientôt en lui la reconnoiſſance qu'il devoit au miniſtre & au roi. Il haïſſoit intérieurement le cardinal, parce que *Richelieu* prétendoit le maîtriſer: il n'aimoit guères plus le monarque, parce que ſon humeur ſombre gênoit le goût qu'il avoit pour les plaiſirs. *Je ſuis bien malheureux*, diſoit-il à ſes amis, *de vivre avec un homme qui m'ennuie depuis le matin juſqu'au ſoir!* Cependant *Cinq-Mars*, par l'eſpérance de ſupplanter le miniſtre & de gouverner l'état, diſſimula ſes dégoûts. Tandis qu'il tâchoit de cultiver le penchant extrême que *Louis XIII* avoit pour lui, *Richelieu* lui donna quelques mortifications auxquelles il fut très-ſenſible. Il ſe trouvoit ordinairement en tiers dans les conſeils que le roi tenoit avec le cardinal. *Je veux*, diſoit *Louis*, *que mon cher ami s'inſtruiſe de bonne heure des affaires de mon conſeil, afin qu'il ſe rende capable de me rendre ſervice.* Le cardinal, à qui la préſence de *Cinq-Mars* étoit importune, & *ne trouvant pas bon qu'il lui marchât toujours ſur les talons quand il alloit chez le Roi*, lui reprocha un jour ſon ingratitude dans les termes les plus énergiques. Il lui dit qu'il n'appartenoit pas à une tête auſſi légère que la ſienne, de ſe mêler des affaires d'état, & qu'il ne faudroit qu'un homme tel que lui, pour décréditer la France auprès des puiſſances étrangères. Il lui défendit de ſe trouver déſormais à aucun conſeil, & il le traita avec tant de dureté, que *Cinq-Mars* en pleura de dépit & de colère. Dès-lors celui-ci médita une ven-

geance éclatante. Il excita *Gaſton* duc d'Orléans à la révolte, & attira le duc de *Bouillon* dans ſon parti. On envoya un émiſſaire en Eſpagne, & l'on fit un traité avec *Gaſton* pour ouvrir la France aux ennemis. Le roi étant allé en perſonne, l'an 1642, conquérir le Rouſſillon, *Cinq-Mars* le ſuivit, & fut plus que jamais dans ſes bonnes graces. *Louis XIII* lui parloit ſans ceſſe de la peine qu'il reſſentoit d'être dominé par un miniſtre impérieux. *Cinq-Mars* profitoit de ſes confidences pour l'aigrir encore davantage contre le cardinal : il lui propoſoit tantôt de le faire aſſaſſiner, tantôt de le renvoyer de la cour. *Richelieu*, dangereuſement malade à Taraſcon, ne doutoit plus de ſa diſgrace ; mais ſon bonheur voulut qu'il découvrît le traité conclu par les factieux avec l'Eſpagne. Il en donna avis au roi. L'imprudent *Cinq-Mars* fut arrêté à Narbonne & conduit à Lyon. On inſtruiſit ſon procès ; il falloit des preuves nouvelles pour le condamner : *Gaſton* les fournit pour acheter ſa propre grace. *Cinq-Mars* eut la tête tranchée, le 12 ſeptembre 1642, n'étant que dans la 22ᵉ année de ſon âge. On raconte que *Louis XIII*, ſachant à peu près l'heure de l'exécution, regardoit quelquefois ſa montre, & qu'il diſoit : *Dans une heure d'ici, Monſieur le Grand-Écuyer paſſera mal ſon temps.* — *Voyez* les articles FABERT, DE THOU nº IV, & FONTRAILLES.

CINTHIO, *Voy.* GIRALDI.

CINUS *ou* CINO, juriſconſulte de Piſtoie, étoit d'une famille noble du nom de *Sinibaldi*. On a de lui : I. Des *Commentaires* ſur le Code & ſur une partie du Digeſte. II. Quelques *Pièces de Poéſie* italienne. *Creſcimbeni* dit qu'il eſt le plus doux & le plus agréable poëte qui ait fleuri avant *Pétrarque*. Il eſt regardé par les Italiens comme le premier qui a ſu donner de la grace à la poéſie lyrique. Ils liſent encore ſes vers, dont le *Recueil* a été imprimé à Rome en 1559, & à Veniſe en 1589. Il mourut à Bologne en 1336, avec la réputation d'un homme ſavant.

CINXIA, (Mythol.) divinité Grecque qui préſidoit aux noces, & dont l'emploi particulier étoit de faciliter les nouvelles mariées à délier leur ceinture.

CINYRAS, roi de Cypre, & père d'*Adonis* par ſa fille *Mirrha*, eſt compté parmi les anciens devins. Il étoit ſi opulent, que les richeſſes qu'il poſſédoit ont donné lieu au proverbe *Cinyræ opes*. Son royaume fut ruiné par les Grecs, auxquels il ne voulut pas fournir les vivres qu'il leur avoit promis pour le ſiége de Troie. On lui attribue la fondation de Paphos & de Smyrne, ainſi que l'invention des tuiles, du marteau, des tenailles, du levier & de l'enclume. Ses deſcendans furent ſucceſſivement grands-prêtres du temple de *Vénus* à Paphos.

CIOFANI, (Hercule) de Sulmone en Italie, commenta ſavamment & avec élégance, dans le 16ᵉ ſiècle, les *Métamorphoſes d'Ovide*, qu'il aimoit comme ſon compatriote, Francfort, 1661, in-fol.

CIPIÈRE, (Philibert de Marcilly, ſeigneur de) étoit un gentilhomme Mâconnois, capitaine de cinquante hommes d'armes, & gouverneur de la ville d'Orléans. Après avoir ſignalé ſa valeur & ſa prudence ſous *Henri II*, il fut choiſi pour veiller à l'éducation

du duc d'*Orléans*, depuis *Charles IX*, qui le fit enſuite premier gentilhomme de ſa chambre. « Ce fut, dit *Brantôme*, le maréchal de *Retz*, Florentin, qui pervertit ce prince, & lui fit oublier la bonne nourriture que lui avoit donnée le brave *Cipière*... » Il mourut à Liége l'an 1565, en allant prendre les eaux d'Aix-la-Chapelle. *Cipière* étoit, ſuivant *de Thou*, un grand capitaine & un homme de bien, qui avoit également à cœur la gloire de ſon maître & la tranquillité de l'état.

CIPPUS, (*Marcus Génutius*) revenoit vainqueur des ennemis de Rome, lorſque ſe regardant dans le Tibre, il crut voir des cornes ſur ſon front. Ayant conſulté les prêtres, ceux-ci lui annoncèrent qu'il ſeroit roi de Rome, s'il y reſtoit. *Cippus*, ne voulant point détruire la conſtitution de ſa patrie, s'exila volontairement. Le ſénat par reconnoiſſance, fit ſculpter une tête cornue au-deſſus de la porte par laquelle *Cippus* étoit ſorti de Rome, & accorda à ce citoyen autant de terrain en Italie, qu'il pût en renfermer dans un ſillon tracé depuis l'aube du jour juſqu'au ſoir.

CIRAN, (St.) né dans le Berri, fut élevé à Tours, & y devint échanſon du roi *Clotaire II*. *Sigelaïe* ſon père, qui étoit évêque de Tours, voulut le marier, mais *Ciran* préféra abandonner les grandeurs du monde, pour embraſſer l'état eccléſiaſtique. Il réforma le clergé de Tours, & bâtit le monaſtère de Meaubec & celui de Lonrey, où il mourut en 657. *Mabillon* a écrit la Vie de ce ſolitaire.

CIRANI, (Élizabeth) fille célèbre par ſon talent pour la peinture, illuſtra l'école de Bologne, ſa patrie. Formée ſur les tableaux des grands maîtres, elle avoit de belles idées, qu'elle rendoit heureuſement. Son coloris eſt frais & gracieux; mais ſa manière n'eſt ni ferme, ni décidée. Quoiqu'elle eût plus de talent pour les ſujets ſimples ou tendres, elle choiſiſſoit de préférence les ſujets terribles; mais elle manquoit de force pour les exécuter.

CIRCÉ, (Mythol.) fille du *Soleil* & de la nymphe *Perſa*, étoit ſavante dans l'art de compoſer des poiſons. Elle ſe ſervit de ce dangereux ſecret contre le roi des Sarmates, ſon mari, qu'elle empoiſonna pour régner ſeule. Ce crime l'ayant rendue odieuſe à ſes ſujets, ils lui ôtèrent la couronne & l'obligèrent de prendre la fuite. Elle ſe retira ſur les côtes d'Italie à l'extrémité du Latium, & donna ſon nom au cap Circéen, ſur lequel elle bâtit un palais enchanté. Ce fut là qu'elle changea en monſtre marin la jeune *Scylla*, parce qu'elle étoit aimée de *Glaucus*, dieu marin, pour lequel elle avoit conçu une violente paſſion. Elle en uſa de même à l'égard de *Picus*, roi d'Italie, qu'elle changea en pivert, parce qu'il refuſa de quitter ſa femme *Canente* pour s'attacher à elle. *Ulyſſe*, pouſſé par la tempête, étant abordé ſur cette côte, éprouva dans ſes compagnons changés en pourceaux la puiſſance des enchantemens de *Circé*. Pour lui, elle le reçut avec bonté, & fut ſi charmée de le voir, que non-ſeulement elle rendit à ſes compagnons leur première forme, mais elle l'engagea à l'aimer & à reſter avec elle pendant un an. *Circé* fut honorée comme une divinité dans l'iſle d'*Ea*, où elle faiſoit ſa principale réſidence. *Voy.* ULYSSE & TÉLÉGONE.

CIRILLO, (Bernardin) ſe fit connoître ſur la fin du 16e ſiècle par une *Hiſtoire* curieuſe & peu commune, en italien, de la belle, mais malheureuſe ville d'Aquila, ſa patrie, dans l'Abruzze. Elle fut imprimée à Rome en 1570, in-4.° Pour avoir un corps d'Hiſtoire complet de cette ville, des ſavans qu'elle a produits, & des calamités qu'elle a eſſuyées, on y joint ordinairement celle de *Salv. Maſſonio*, auteur du même pays; cette dernière fut imprimée à Aquila en 1594, in-4.°

CIRINI, (André) clerc régulier de Meſſine, mort à Palerme en 1664, à 46 ans, eſt auteur de pluſieurs ouvrages conçernant la venaiſon: I. *Varia Lectiones, ſive De Venatione Heroum*, Meſſine 1650, in-4.° II. *De Venatione & naturâ Animalium*, Palerme 1653, in-4.° III. *De naturâ & ſolertiâ Canum*, *De naturâ Piſcium*, ibid. IV. *Iſtoria della Peſte*, Gênes 1656, in-4.°

CIRNUS, abandonna l'iſle de Théramène où il régnoit, & qui étoit dévaſtée par la peſte, pour aller s'établir en Afrique, où il fonda la ville de Cyra.

CIRO-FERRI, peintre & architecte Romain, né en 1634, fut comblé d'honneurs par *Alexandre VII*, par les trois papes ſes ſucceſſeurs, & par d'autres princes. Le grand-duc de Florence le chargea d'achever les ouvrages que *Pierre de Cortone*, ſon maître, avoit laiſſés imparfaits: le diſciple s'en acquitta dignement. Une grande manière, une compoſition ſage, un beau génie, feront toujours admirer ſes ouvrages. Cette admiration ſeroit encore mieux méritée, s'il eût animé & varié davantage ſes caractères. *Ciro-Ferri* mourut à Rome en 1689, à 55 ans, de la jalouſie que lui cauſa le mérite de *Bacici*, célèbre peintre Génois.

CIRON, (Innocent) chancelier de l'univerſité de Toulouſe, profeſſa le droit en cette ville avec réputation au 17e ſiècle. On a de lui des *Obſervations* latines ſur le Droit canonique, qui ſont eſtimées, & qui l'étoient davantage autrefois; imprimées à Toulouſe, 1645, in-folio.

CISNER, (Nicolas) Luthérien, né à Mosbach dans le Palatinat en 1529, fut profeſſeur en droit à Heidelberg, & enſuite recteur de l'univerſité de cette ville, où il mourut de paralyſie, le 6 mars en 1583, à 54 ans. On a de lui pluſieurs ouvrages, qui ne ſont pas aſſez bons pour que nous en donnions la liſte. Nous citerons cependant ſes *Opuſcula Politico-Philologica*, parce qu'ils renferment quelques pièces utiles pour l'hiſtoire & le droit public de l'Allemagne. Ils furent imprimés à Francfort en 1611, in-8.°

CISNEROS, (D. Garcias de) couſin du cardinal *Ximenès*, & abbé du Mont-Serrat. *Voyez* IGNACE DE LOYOLA.

CISSUS, (Mythol.) jeune homme aimé de *Bacchus*, fut tué par accident en jouant avec les Satyres. Le dieu inconſolable de ſa perte le changea en lierre, plante qui lui fut depuis conſacrée, & que l'on découvrit, pour la première fois, dans le territoire d'Acharne en Attique, patrie de *Ciſſus*. — Un Égyptien du même nom, empoiſonné par ſa femme, qui lui avoit fait manger des œufs de ſerpent, invoqua avec ferveur *Sérapis* pour être garanti de la mort. Ce dieu lui inſpira de mettre la main dans un vaſe où étoit une mu-

rène. Celle-ci le mordit, & *Ciſſus* fut guéri.

CISTERNAY, *Voyez* FAY.

CITEAUX, (Ordre de) *Voyez* ÉTIENNE, n° XII; ROBERT, n° XIII; & BERNARD, n° III.

CITRA-POUTRIN, (Mythol.) ſecrétaire du dieu *Yama*, adoré par les Indiens, il tient le regiſtre, où ſont inſcrits les bonnes actions & les crimes de chaque mortel. On célèbre ſa fête en jeûnant en ſon honneur, & en ſe contentant de manger un peu de riz cuit au lait, le jour de la pleine lune du mois *Chittéré*.

CITRY DE LA GUETTE, (N.) a publié diverſes traductions, dont quelques-unes ſont eſtimées, & qui ont naturaliſé dans notre langue pluſieurs ouvrages eſpagnols, tels que ceux de *Ferdinand Soto*, ſur la conquête de la Floride, d'*Antonio de Solis*, ſur la conquête du Mexique, d'*Auguſtin de Zarate*, ſur celle du Pérou. *Citry* eſt encore auteur d'une *Hiſtoire des deux Triumvirats*, depuis la mort de *Catilina* juſqu'à celle d'*Antoine*, Paris 1719, 4 vol. in-12. Elle offre du naturel dans le ſtyle, & de l'intérêt dans les faits. On y a réuni dans cette édition l'hiſtoire d'*Auguſte* par *Larrey*. *Citry* eſt mort au commencement du ſiècle paſſé.

CIVILIS, (*Claudius*) Batave, illuſtre par ſa nobleſſe & par ſa valeur, vivoit dans le premier ſiècle. Il avoit été accuſé d'avoir voulu troubler le repos de l'empire ſous *Néron*, qui le fit mettre aux fers. *Galba* l'en tira, & s'en repentit. *Civilis*, voulant venger ſon injure, ſouleva contre Rome les Bataves & leurs alliés. Il conduiſit cette révolte avec adreſſe; ennemi déclaré ſans le paroître, il ſut abuſer les Romains qui ne lui ſoupçonnoient point de tels ſentimens. Mais quelque temps après il leva le maſque, & s'étant joint aux Gaulois, il défit *Aquilius* ſur les bords du Rhin. Les Germains, attirés par le bruit de cette victoire, unirent leurs armes aux ſiennes. *Civilis*, fortifié par ce ſecours, vainquit en deux combats *Lupercus* & *Herennius-Gallus*, qui tenoient pour *Vitellius*, & feignit de n'avoir pris les armes qu'en faveur de *Veſpaſien*. Il ſe ſervit heureuſement de ce prétexte, battit *Vocula* & fit entrer quelques légions dans ſon parti; mais lorſque la révolte des Gaules, qu'il avoit ſuſcitée l'an 70. de J. C., eut détrompé les Romains, ils ſe rendirent près de *Céréalis*. Ce général fut attaqué dans ſon camp même, vers Trèves, où *Tutor* & *Claſſicus* s'étoient unis avec lui. On le battit; mais ayant ranimé ſon courage & celui de ſes troupes, il défit les ennemis & prit leur camp. Une ſeconde victoire repouſſa *Civilis* dans la Batavie. Ce rebelle ſut donner des couleurs ſi favorables à ſa révolte, qu'on la lui pardonna. En d'autres temps un grand homme, innocent, qui dédaignoit de ſe juſtifier des inculpations de l'envie, étoit condamné pour prix de ſes ſervices: ici, un impoſteur trouve le moyen, grace à ſes belles paroles, d'éluder les juſtes accuſations dont on le charge.

CIVILLE, (François de) gentilhomme Normand, mérite une place dans l'Hiſtoire, par la ſingularité de ſon aventure au ſiége de Rouen, en 1562. Il étoit capitaine de cent hommes de pied, faiſant partie de la garniſon Proteſtante de cette ville, lorſque l'armée royale vint l'aſſiéger. Bleſſé à un aſſaut, le 15 octobre, *d'un coup d'arquebuſe à la joue & mâchoire droite, la balle ſortant par derrière proche la foſſette du cou*, il tomba du haut du rempart dans le

ſoſſé, c'étoit vers onze heures du matin, & fut enterré ſur la place, avec le corps d'un autre guerrier, qu'on trouva étendu près de lui. Vers la nuit, ſon valet informé du malheur de ſon maître, & voulant lui procurer une ſépulture plus honorable, obtint du gouverneur, le comte de *Montgommery*, la permiſſion d'aller l'exhumer. Mais ayant découvert les deux corps, il ne put reconnoître celui de ſon maître, tant le viſage étoit défiguré par le ſang, l'enflure, & la boue. Il ſe retiroit avec un homme qui l'avoit accompagné, lorſque celui-ci apperçut, au clair de la lune, reluire quelque choſe à l'endroit où étoient les corps. Il s'en rapprocha, & vit que cet éclat partoit d'un diamant qu'avoit au doigt l'un d'eux, dont la main étoit reſtée découverte. A ce ſigne, le valet reconnut ſon maître. Il retourne enlever ce corps, & lui trouve encore un reſte de chaleur. Il ſe hâte de le porter aux chirurgiens de la garniſon, qui d'abord refuſent de le ſecourir, le regardant comme mort. Ce zélé domeſtique n'en penſant pas de même, le porte dans la maiſon où il avoit coutume de loger. *Civille* reſta là cinq jours & cinq nuits ſans aucune marque de ſentiment, & ſans mouvement, mais brûlant de fièvre. Cependant des parens du bleſſé, *de Verbois*, *de Vally*, & *Duval*, l'étant venus voir, appelèrent deux médecins, *Gueronte* & *le Gras*, & un chirurgien, *Jacques Davaux*. Ceux-ci jugèrent à-propos de le panſer. On lui fit avaler quelque peu de bouillon en lui deſſerrant les dents. Le lendemain, l'appareil levé, le malade commença à revenir à lui; & même articula quelques paroles, mais ſans reconnoître perſonne. Peu à peu la connoiſſance lui revint, & on commençoit à ne pas déſeſpérer de lui, quoiqu'il eût toujours une violente fièvre, lorſque le 26 octobre, onze jours après ſa bleſſure, la ville fut emportée d'aſſaut. La frayeur lui cauſa un redoublement de fièvre des plus violens. Cependant quatre ſoldats qui pillèrent la maiſon où il étoit, ſe trouvant par haſard de la compagnie d'un de ſes amis, *le capitaine Lago*, le traitèrent avec beaucoup d'humanité. Mais au bout de quelques jours ces ſoldats ayant été contraints de quitter ce logement, qui avoit été marqué pour un officier de l'armée royale, *Deſmoulins* lieutenant des Gardes-Écoſſoiſes, les valets de cet officier le jetèrent ſur une méchante paillaſſe dans une petite chambre de derrière. Pour comble de diſgrace, quelques ennemis du jeune frère de *Civille*, étant venus le chercher dans cette maiſon, dans le deſſein de le tuer, & ne l'ayant pas trouvé, s'en vengèrent ſur le bleſſé, & le jetèrent par la fenêtre ſur un tas de fumier. Il demeura là trois jours & trois nuits, en chemiſe, avec un ſimple bonnet de nuit ſur la tête, expoſé aux injures de l'air. Au bout de ces trois jours, un de ſes parens, *de Croiſſet* ſon couſin-germain, étant venu s'informer de lui dans la maiſon, une vieille femme lui répondit qu'il avoit été jeté par la fenêtre dans une cour de derrière. Ce parent voulut le voir, & fut étrangement ſurpris de le trouver vivant. Cependant l'abſtinence & le froid ayant apparemment produit de bons effets, il étoit preſque ſans fièvre, & quelques heures après, il fut tranſporté par eau, au château de Croiſſet-ſur-la-Seine, à une lieue de Rouen. Il y fut traité par les mêmes médecins & chirurgiens qui l'avoient d'abord ſecouru; & au bout de quelques mois ayant repris une

partie de ſes forces, il fut tranſporté chez deux gentilshommes, frères, du pays de Caux, *de Ruſoſſe* & *de Sainte-Marie le Bailleul*, qui avoient d'excellens remèdes pour les plaies. Leurs ſoins réuſſirent parfaitement. *Civille* ſe vit bientôt en état de reprendre le métier de la guerre, où il eſſuya depuis de nouveaux coups & beaucoup de fatigues qui rouvrirent ſes anciennes plaies. Ce ne fut qu'en 1586 que deux fameux médecins, *Lavinius* de Prague & *Maillard* d'Orléans, le guérirent radicalement en Angleterre où il s'étoit réfugié comme Proteſtant. Il y écrivit lui-même ſon *Hiſtoire* en 1606, 44 ans après ſa bleſſure, étant alors âgé de 70 ans. C'eſt de cette Hiſtoire que cet article eſt tiré. *Miſſon* l'avoit vue en Angleterre entre les mains d'un gentilhomme du nom de *Sicqueville*, lequel avoit épouſé une arrière-petite-fille de *Civille*, & l'a inſérée à la ſuite de ſon *Voyage d'Italie*. Nous ajouterons que *Civille* étant plus qu'octogénaire, devint amoureux & jaloux d'une jeune demoiſelle; & qu'ayant paſſé la nuit ſous ſes fenêtres par un temps de gelée, il gagna une fluxion de poitrine qui termina ſa carrière: ce qui a inſpiré à un poëte cette épitaphe:

Ci gît qui fut deux fois braver la mort,
Et deux fois revint à la vie;
Et dont l'amoureuſe folie,
Dans l'hiver de ſes ans, a terminé le ſort.

CIVOLI *ou* CIGOLI, (Louis) né au château de Cigoli en Toſcane, l'an 1559, fut appelé ainſi du nom de ſa patrie: car ſon vrai nom étoit *Gardi*. *Alexandre Allori*, peintre renommé du 16ᵉ ſiècle, lui apprit l'art de peindre; l'étude de l'anatomie lui dérangea l'eſprit; mais le repos & l'air natal le lui ayant rétabli, il fut reçu comme peintre à l'académie de peinture de Florence, & comme poëte à celle *della Cruſca*. Il touchoit très-bien le luth: on lui reprocha que cet inſtrument l'empêchoit de finir ſes tableaux, & il le briſa. C'eſt à lui qu'on doit le deſſin du palais *Médicis*, dans la place *Madama*; & celui du piedeſtal du cheval en bronze, qui portoit la ſtatue du grand, du bon *Henri IV*, ſur le Pont-neuf à Paris. Son pinceau étoit ferme, vigoureux, & décéloit le génie. Le pape lui donna un bref pour le faire recevoir chevalier-ſervant de Malte; il reçut cet honneur au lit de la mort. Il mourut à Rome en 1613, à 54 ans. Ses principaux ouvrages ſont dans cette dernière ville & à Florence. Un *Ecce Homo*, qu'il fit en concurrence avec *le Baroche* & *Michel-Ange de Caravage*, éclipſa les tableaux de ces deux peintres.

CLAESEN, Danois, ſavant dans l'Hiſtoire, recueillit un grand nombre de livres ſur les Mathématiques & les Arts, dont il a légué la jouiſſance au public dans la ville de Copenhague. Il eſt mort dans le 18ᵉ ſiècle.

CLAGNI, (l'Abbé de) *Voyez* LESCOT.

I. CLAIR, (Saint) fut envoyé de Rome dans les Gaules, vers l'an 280, & devint le premier évêque de Nantes. On croit qu'il mourut dans le diocèſe de Vannes; mais en 878 ſon corps fut porté dans l'abbaye de *Saint-Aubin* d'Angers.

II. CLAIR, (Saint) né à Vienne en Dauphiné, devint abbé du monaſtère de *Saint-Marcel* & le modèle de la piété. Il mourut le premier janvier 660. Ses reliques furent

déposées dans l'église de Saint-Pierre de Vienne; & dispersées ensuite par les Huguenots dans le 16e siècle. On dit que sur la fin de ses jours il prédit les ravages que les Vandales & les Sarrasins causeroient, 72 ans après, en France.

III. CLAIR, (Saint) naquit à Rochester en Angleterre. Il quitta sa patrie pour prêcher la foi dans les Gaules au diocèse de Rouen. Une femme qui l'aimoit, furieuse de sa résistance, le fit assassiner en 894.

CLAIR, *Voyez* LECLAIR.

CLAIRAC, (Louis-André de la Mamie) ingénieur en chef à Bergues, mourut en 1751. Nous avons de lui: I. *L'ingénieur de Campagne*, ou *Traité de la Fortification passagère*, in-4.° II. *Histoire de la dernière Révolution de Perse, avant Thamas-Koulikan*, 3 vol. in-12.

CLAIRAUT, (Alexis-Claude) naquit à Paris le 7 mai 1713 d'un habile maître de mathématiques, qui lui apprit à lire dans les *Élémens d'Euclide*. Depuis *Pascal*, personne n'avoit montré plus de génie pour les sciences, que le jeune *Clairaut*. A quatre ans, il savoit lire & écrire; à neuf, l'application de l'Algèbre à la Géométrie lui étoit déjà familière, & la solution des problêmes les plus difficiles n'étoit qu'un jeu pour lui. A onze ans, il lisoit, il entendoit les sections coniques & l'analyse des *Infiniment-petits* du marquis de l'*Hôpital*. Au même âge, il avoit fait sur quatre Courbes du troisième genre qu'il avoit découvertes, un Mémoire, imprimé dans les *Miscellanea Berolinensia* de 1724, avec un certificat honorable de l'académie des sciences. Il soutint l'idée qu'avoient donnée de lui de si heureux commencemens; & il publia en 1730 des *Recherches sur les Courbes à double courbure*, in-4.° dignes des plus grands géomètres. L'académie des sciences lui ouvrit son sein à dix-huit ans, avant l'âge prescrit par ses réglemens, & l'associa, *Voyez* MAUPERTUIS, aux académiciens qui allèrent au Nord pour déterminer la figure de la Terre. Au retour de la Laponie, il osa calculer la figure du Globe, c'est-à-dire quelle forme lui doit imprimer son mouvement de rotation, joint à l'attraction de toutes ses parties. Il soumit encore au calcul l'équilibre qui retient la lune entre le Soleil & la Terre, suivant le système Newtonien de ces trois corps. L'aberration des étoiles & des planètes, que *Bradley* avoit trouvé être des phénomènes de la lumière, doit encore à *Clairaut* la théorie claire qu'on en a. Nous ne parlons pas d'une infinité de *Mémoires* sur les mathématiques & l'astronomie, dont il a enrichi l'académie. C'est d'après ses vues, que l'opinion de regarder les comètes comme des planètes aussi anciennes que le monde, & soumises à des lois universelles, n'est pas seulement une hypothèse, mais une vérité prouvée. Nous avons de lui: I. *Élémens de Géométrie*, 1741, in-8.° très-estimables par leur clarté & leur précision. Il y suit une route contraire à la méthode ordinaire. Il remonte de la Géométrie pratique à la connoissance des principes & des axiomes: méthode qui laisse à l'élève le plaisir d'être en quelque sorte inventeur avec son maître. On prétend qu'il composa ces Élémens pour l'illustre marquise *du* CHATELET: Voyez *son article*. II. *Élémens d'Algèbre*, 1746, in-8°, qui ont le mérite des précédens. III. *Théorie de la figure de la Terre*,

1743, in-8.° IV. *Tables de la Lune*, 1754, in-8.° Ces ouvrages le firent regarder comme un des premiers géomètres de l'Europe, & il obtint les récompenſes qu'il méritoit. Il étoit de la ſociété du *Journal des Savans*, qu'il remplit d'excellens extraits. Il obtint après ſa mort, un *Éloge* hiſtorique dans ce Journal, dont l'auteur s'exprime ainſi : « M. *Clairaut* ſe devoit au monde, & ne pouvoit ſe livrer à nous tout entier. Il ne nous a rien donné que d'excellent. Il traitoit en maître, & preſqu'en ſe jouant, les objets de ſon reſſort, lorſqu'il les jugeoit dignes de lui; mais il avoit peu le loiſir de s'occuper de rendre compte des idées des autres, tandis qu'il avoit lui-même tant d'idées importantes à expoſer pour le progrès des ſciences, tant de découvertes utiles à publier. Souvent, en liſant les ouvrages qu'il ſe propoſoit d'analyſer, il s'abandonnoit à l'ardeur de découvrir, & quittoit l'auteur pour réſoudre les problêmes. Dans nos aſſemblées, où il étoit fort aſſidu, nous avions eu lieu d'admirer conſtamment cette modeſtie, cette douceur qui doubloient le prix de ſes talens, qui embelliſſoient l'éclat de ſa gloire en le tempérant. L'homme ſupérieur ne brilloit que dans ſes ouvrages : l'homme ſimple, juſte, égal, ſe montroit ſeul dans la ſociété; & c'eſt une autre ſorte de gloire qu'on ne peut trop publier, une gloire qui nous le rend plus cher, qui mêle plus d'amertume à nos regrets. Ajoutons que, ſur les matières les plus étrangères aux travaux qui remplirent toute ſa vie, il avoit le goût le plus fin & le tact le plus sûr; que s'il critiquoit peu, & toujours avec douceur, il applaudiſſoit toujours à-propos; & que ſon approbation, dont il n'étoit ni prodigue ni avare, étoit en tout genre un prix très-flatteur. *Clairaut* eſt mort le 17 mai 1765, au bout de quelques jours de maladie, entre les bras de ſon père, qui avoit déjà vu périr dix-neuf enfans. » Il avoit eu un frère cadet, qui auroit peut-être égalé la ſagacité de ſon aîné, s'il n'étoit mort à l'âge de 16 ans. Un an auparavant, il avoit publié un *Traité des Quadratures circulaires*, que l'académie des ſciences honora de ſes éloges. On a mis les vers ſuivans au bas du portrait de *Clairaut* :

Par ſes travaux la Terre a changé de figure; (a)
La Lune vit par lui ſes écarts dévoilés; (b)
Ces Globes chevelus, errans à l'aventure,
Fixèrent leur retour, à ſa voix rappelés; (c)
Et ſon calcul profond, rival de la nature,
Démontra les ſecrets à Newton révélés.

CLAIRE, (Sainte) née à Aſſiſe en 1193, d'une famille noble, renonça au ſiècle entre les mains de *S. François* l'an 1212. Ce ſaint inſtituteur lui donna l'habit de pénitence à Notre-Dame de la Portioncule. Elle s'enferma enſuite dans l'Égliſe de Saint-Damien près Aſſiſe, où elle demeura quarante-deux ans, avec pluſieurs compagnes de ſes auſtérités & de ſes vertus. Cette égliſe fut le berceau de l'ordre des Pauvres-Femmes, appelé en Italie *delle Povere-Donne*, & en France *de Sainte-Claire*, ou *Clariſſes*. Cette fondatrice le gouverna ſuivant les inſtructions qu'elle avoit reçues de *S. François*.

(a) Voyage au Nord. (b) Tables de la Lune. (c) La Comète de 1759.

à l'imitation de ſon père ſpirituel, elle fit un Teſtament, pour recommander à ſes ſœurs l'amour de la pauvreté. « Elle vit dans cette vertu, dit un écrivain, le retranchement de tous les objets propres à enflammer les paſſions. Elle la regardoit comme l'école de la patience, par les occaſions qu'elle fournit de ſouffrir toutes ſortes de privations, & comme le moyen de parvenir à ce parfait détachement du monde, qui fait l'eſſence de la véritable piété. » Elle mourut le 11 août 1253 à 60 ans. Son corps fut porté à Aſſiſe. Ce convoi, honoré de la préſence du pape & des cardinaux, ſe fit comme un triomphe, au ſon des trompettes & avec toute la ſolennité poſſible. *Alexandre IV* la mit, peu de temps après, dans le catalogue des Saints. Les religieuſes de ſon ordre ſont diviſées en *Damianiſtes*, ſcrupuleuſes obſervatrices de la règle donnée à leur fondatrice par *S. François*; & en *Urbaniſtes*, qui ſuivent les réglemens mitigés, donnés par *Urbain VI*.

CLAIRFAIT, (N. Comte de) Wallon d'origine, chevalier de la toiſon d'or, devint feld-maréchal au ſervice de l'empereur. Il avoit commencé à ſe faire avantageuſement connoître contre les Turcs, lorſqu'il fut appelé en 1792, à commander les troupes Autrichiennes contre la France. Il déploya dans cette guerre les plus grands talens. Pour pénétrer en Champagne, il eut à forcer le poſte important de la Croix-des-Bouquets. Une chauſſée pratiquée au milieu d'un bois de haute futaie, où l'on avoit fait des abattis de bois conſidérables, conduiſoit à une hauteur défendue par une batterie de canons chargés à mitraille. Surmonter ces obſtacles furent pour *Clairfait* l'affaire de quelques heures. Après avoir pris Longwi & Stenai, il ſe retira dans les Pays-Bas, & y perdit la fameuſe bataille de Jemappes; mais cette défaite fut pour lui un triomphe, car il diſputa long-temps la victoire, quoique ſon armée fût de la moitié moins nombreuſe que celle des François. Sa retraite ſur le Rhin, où on le vit combattant ſans ceſſe, n'oubliant aucune de ſes reſſources, réparant par la prudence & les connoiſſances de l'art les dangers de ſa ſituation, aſſura ſa gloire. *Clairfait* placé ſous le commandement du prince de Cobourg, obtint de brillans avantages à Aldenhoven, à Quievrain, à Hanſon, à Famars. Il commandoit l'aile gauche à la bataille de Nerwinde & décida de ſon ſuccès. Oppoſé enſuite dans la Weſt-Flandres au général *Pichegru*, il lui diſputa pas à pas le terrain, malgré l'inégalité de ſes forces; & ce ne fut qu'après ſept combats qu'il le laiſſa maître du pays. Sa retraite ſur Thielt, fut alors auſſi ſavante que courageuſe. *Clairfait* prit en 1795 le commandement de l'armée de Mayence, & y attaqua le camp retranché que les François avoient établi devant cette ville. Ceux-ci avoient mis près de ſix mois à fortifier ce camp; *Clairfait* le fait tourner par ſix eſcadrons de cavalerie, l'attaque avec le reſte de ſon armée, le prend en une nuit, & fait un très-grand nombre de priſonniers. *Clairfait*, pourſuivant les François avec toute la chaleur de la victoire, reçut à Manheim l'ordre de s'arrêter. Piqué de voir mettre un terme à ſes ſuccès, il donna ſa démiſſion, & ſe rendit à Vienne, où l'empereur lui accorda l'accueil qu'il méritoit; ce ſouverain alla lui-même lui rendre viſite. Bientôt après, il devint membre du conſeil de la guerre, & mourut à

Vienne en 1798. *Clairfait*, ſévère partiſan de la diſcipline militaire, fut eſtimé, mais redouté de ſes ſoldats. Brave, inſtruit, doué du plus grand ſang froid, calme au milieu de l'action, quelquefois trop circonſpect, il prouva par ſes opérations que la guerre pouvoit être conſidérée comme un ſimple jeu calculé. Il a emporté la réputation du général le plus ſavant & le plus habile qui ait été oppoſé aux François pendant leur révolution.

CLAMORGAN, (Jean de) capitaine de la marine, ſervit pendant quarante-cinq ans ſous trois rois. Il publia un *Traité de la Chaſſe au loup*, qu'il offrit à *Charles IX*, prince paſſionné pour la chaſſe. Cet ouvrage parut à Paris, chez *Jacques Dupuis*, en 1576, & il a été inſéré dans *la Maiſon ruſtique*. *Clamorgan* préſenta à *François premier* une *Mappe-monde* d'une forme nouvelle avec l'indication des longitudes, que le monarque fit placer à la bibliothèque de Fontainebleau. On lui attribue quelques écrits non imprimés ſur l'*Aſtronomie* & la *Police de la Navigation*.

CLAPASSON, (N.) de Lyon & de l'académie de cette ville, a publié une *Deſcription* des Curioſités & Monumens de ſa patrie, in-8°, Lyon, 1741. Elle eſt bien écrite & eſtimée.

CLARA, (DIDIA-) fille de l'empereur *Julien I*, fut mariée au ſénateur *Cornélius Repentinus*. Son père étant parvenu à l'empire l'an 193 de l'ère Chrétienne, elle obtint le titre d'Auguſte pour elle, & la charge de préfet de Rome pour ſon époux. Mais celui-ci ne la conſerva que durant le règne de ſon beau-père. *Septime-Sévère*, qui l'en dépouilla, priva auſſi, la même année, *Didia-Clara* de ſa qualité d'Auguſte, & du patrimoine qu'elle tenoit de ſon père. Ainſi elle éprouva dans l'eſpace de quelques mois toutes les faveurs & toutes les rigueurs de la fortune. Elle avoit alors environ 40 ans.

CLARA D'ANDUSE, dont on ignore la patrie, ſe diſtingua par ſes poéſies dans le 13ᵉ ſiècle. L'amour ne la rendit point heureuſe, à ce qu'il paroît par une pièce adreſſée à ſon amant, où elle lui dit : « Les médiſans, les eſprits ſoupçonneux, deſtructeurs de la joie & de la vertu, ont mis mon cœur dans une vive agitation & dans une triſteſſe profonde. Leurs mauvais diſcours vous obligent de vous éloigner de moi, vous que j'aime par-deſſus toutes choſes ! j'ai perdu le plaiſir de vous contempler ; j'en meurs de douleur, de fureur & de rage. C'eſt en vain qu'on me reproche mon amour. Non, rien ne peut diminuer la tendreſſe de mon cœur pour vous, ni l'ardent deſir que j'ai de vous voir. Je n'ai point d'ennemis, tant odieux me ſoient-ils, qui ne me deviennent chers, ſi je leur entends dire du bien de vous ; & je me brouille avec mes meilleurs amis, s'ils m'en diſent du mal. Ami, j'ai tant de douleur & de déſeſpoir de ne vous voir pas, que lorſque je veux chanter, je pleure & je ſoupire. Que ne puis-je obtenir par ces couplets l'objet de mes vœux ! »

CLARAMONTIUS, (Scipion) né à Césène en 1565, fut à la fois bon hiſtorien & grand mathématicien. Ses ouvrages ſont une *Diſſertation* ſur la hauteur du *Caucaſe* ; une autre, ſur la comète de 1618 ; une autre, ſur trois nouvelles étoiles apparues en 1572, 1600 & 1604 ; une autre,

ſur les phaſes de la Lune. On lui doit encore : I. Une *Réfutation* du Syſtême de *Tycho-Brahé*. II. Une *Hiſtoire* de la ville de Céſène, en ſeize livres, 1641, in-4.° III. *De conjectandis cujuſque moribus, lib. x.*

CLARENCE, (le duc de) *Voyez* V. GEORGE.

CLARENDON, (Edouard, comte de) *Voyez* I. HYDE.

CLARET, *Voyez* TOURRETTE (de la)

CLARISSES, ou RELIGIEUSES DE STE CLAIRE, *Voyez* CLAIRE.

I. CLARIUS, moine de Saint-Pierre-le-Vif de Sens, eſt auteur d'une *Chronique* utile à l'hiſtoire de France. C'eſt celle de ſon abbaye qui s'étend juſqu'à l'année 1124. Elle a été continuée par un anonyme juſqu'en 1184. *D'Achéry* l'a publiée en grande partie dans ſon *Spicilége*.

II. CLARIUS *ou* CLARIO, (Iſidore) né au château de Chiara près de Breſce, en 1495; de Bénédictin du Mont-Caſſin devenu évêque de Foligno, il parut avec diſtinction au concile de Trente, & ſe fit aimer & reſpecter de ſon peuple pour ſon zèle & ſur-tout pour ſa charité. Il laiſſa pluſieurs ouvrages, eſtimables par l'érudition qu'ils renferment & par leur utilité. Les principaux ſont : I. *Scholia in Bibliâ*, à Veniſe 1564, in-folio. II. *Scholia in Novum Teſtamentum*, 1545, in-8.° Ces deux ouvrages, ſouvent conſultés, ſont au rang des meilleurs qui aient été faits en ce genre. Son double Commentaire fut mis à l'*Index*, pour quelques paſſages de la préface, dans leſquels l'auteur ne reſpectoit pas aſſez la Vulgate; mais la défenſe de le lire fut levée par les députés du concile de Trente pour l'examen des livres. III. Des *Sermons* latins, 1 vol. in-fol., & en 2 in-4.° IV. Des *Lettres* avec deux *Opuſcules*, Modène, 1705, in-4.° Ce ſavant & ſaint prélat mourut le 28 mai 1555, à 60 ans. Il écrivoit nettement & avec facilité.

I. CLARKE, (Samuel) né à Brackley dans la province de Northampton en Angleterre, fut très-verſé dans les langues Orientales, & devint directeur de la bibliothèque Bodléienne. Il a aidé *Walthon* dans l'édition de ſa *Polyglotte*, & eſt mort le 27 décembre 1669, après avoir publié un traité *de Proſodiâ arabicâ*, 1661.

II. CLARKE, (Samuel) miniſtre Anglois, fut perſécuté par *Cromwel*, & député pour féliciter *Charles II* ſur ſon rétabliſſement au trône d'Angleterre. Il mourut en 1682, après avoir publié dans ſa langue un *Martyrologe*, les *Vies* des généraux Anglois, l'*Hiſtoire* de *Guillaume le Conquérant*, un *Traité* contre la Tolérance, les *Vies* de quelques hommes célèbres de ſon ſiècle, 1684, in-folio. —Son fils, mort en 1701, eſt connu en Angleterre par pluſieurs ouvrages ſur l'Écriture ſainte.

III. CLARKE, (Samuel) né à Norwick le 11 octobre 1675, d'un magiſtrat de cette ville, obtint par ſon mérite la cure de la paroiſſe de Saint-Jacques de Londres. Il fut quelque temps dans le parti des nouveaux Ariens, parmi leſquels ſe trouvoient *Newton* & *Whiſton*. Il ſoutint ſon ſentiment dans un livre intitulé : *La Doctrine de l'Écriture ſur la Trinité*, imprimé en 1712, réimprimé avec des additions en 1719, & donné au public pour la troiſième fois après ſa mort, avec des augmentations trouvées

dans ſes papiers, écrites de ſa propre main. Son attachement trop connu à la ſecte qu'il avoit embraſſée, l'empêcha d'être archevêque de Cantorberi. La reine *Anne* voulant lui donner cette dignité, *Gipſon*, évêque de Londres, dit à cette princeſſe : *Madame, Clarke eſt le plus ſavant & le plus honnête homme de l'Angleterre : il ne lui manque qu'une choſe, c'eſt d'être Chrétien.* — *Clarke* ſe diſtingua autant par ſon caractère que par ſes talens. Doux, communicatif, il a été également recherché par les étrangers & par ſes compatriotes. Il mourut le 11 mai 1729, à 54 ans, après avoir abandonné l'Arianiſme. Malgré quelques opinions particulieres, il avoit un grand fonds de religion. « Je me ſouviens, dit l'auteur des *Elémens de la philoſophie de Newton*, que dans pluſieurs conférences que j'eus, en 1726, avec le docteur *Clarke*, jamais ce philoſophe ne prononçoit le nom de DIEU qu'avec un air de recueillement & de reſpect très-remarquable. Je lui avouai l'impreſſion que cela faiſoit ſur moi ; & il me dit, que c'étoit de *Newton* qu'il avoit pris inſenſiblement cette coutume, laquelle doit être en effet celle de tous les hommes. » Son déſintéreſſement étoit extrême. Après la mort de *Newton*, en 1727, on lui offrit la place d'intendant de la monnoie, qui rapporte annuellement douze cents louis ; mais un revenu ſi conſidérable ne put tenter un philoſophe qui connoiſſoit mieux le prix du temps que celui des richeſſes : il le refuſa. Ses Ouvrages, publiés à Londres en 1738, en 4 vol. in-folio, ſont pour la plupart en anglois ; quelques-uns ont été traduits en françois. On remarque dans tous un ſavant éclairé, un écrivain méthodique, qui met les matières les plus abſtraites à la portée de tout le monde, par une netteté & une préciſion admirables. Le bel-eſprit qui l'a appelé une *vraie Machine à raiſonnement*, devoit ajouter que c'étoit une machine ſi bien dirigée, qu'elle n'en produiſoit ordinairement que de convainquans & de démonſtratifs. On a de lui : I. *Diſcours concernant l'être & les attributs de Dieu, les obligations de la Religion naturelle, la vérité & la certitude de la Révélation Chrétienne*, contenus en 16 ſermons, prêchés dans l'égliſe cathédrale de Saint-Paul, en 1704 & 1705, à la lecture fondée par *Robert Boyle*. Cet ouvrage, traduit en françois par *Ricotier*, Amſterdam 1727, 3 vol. in-8°, & dans lequel l'auteur a ſuivi le plan d'*Abbadie*, a été réimprimé pluſieurs fois. L'édition d'Avignon, 1756, ſans nom de ville, en 3 vol. in-12, renferme quelques *Notes*, & une *Diſſertation* du même docteur ſur la ſpiritualité & l'immortalité de l'ame, traduite de l'anglois. II. *Des Paraphraſes ſur les quatre Evangéliſtes*. III. *Dix-ſept Sermons ſur différens ſujets intéreſſans*. IV. *Lettres à Dodwel* ſur l'immortalité de l'ame, avec des réflexions ſur le livre intitulé *Amyntor*, ou Défenſe de la Vie de *Milton*. V. *Lettres à M. Hoadley* ſur la proportion de la viteſſe & de la force. VI. *La Phyſique de Rohault* traduite en latin, 1718, in-8.° VII. Une autre *Traduction*, dans la même langue, *de l'Optique de Newton*, 1719, in-8.° *Clarke* fut un des premiers qui ſoutinrent dans les écoles les principes de ce célèbre phyſicien. VIII. De ſavantes *Notes ſur les Commentaires de Céſar*, Londres 1712, in-fol. IX. *L'Iliade d'Homère* en grec & en latin, Londres 1754, 4 vol. in-4°, avec des obſervations pleines d'érudition qui développent bien le ſens du poëte Grec. L'auteur mourut en achevant cet ouvrage, dont il n'avoit encore publié que la moitié. *Voyez* I. COLLINS.

— Il ne faut pas le confondre avec un autre théologien Anglois, *Guillaume* CLARKE, né dans le comté de Shrop en 1696, mort en 1771, auteur de l'*Accord des Monnoies Romaines, Saxones & Angloiſes*, en Anglois 1767, in-4.°

CLARKSON, (David) né en 1621 dans la province d'Yorck, mort à Londres en 1687, étudia les Antiquités eccléſiaſtiques, & fut le maître de *Tillotſon*. Il a publié un *Traité* ſur l'état primitif de l'Épiſcopat, & un autre ſur la Liturgie, 1716.

CLARUS, (*Julius*) juriſconſulte habile, natif d'Alexandrie de la Paille, remplit les premières places de la ville de Milan, & mourut en 1575. Ses *Œuvres* ont été imprimées à Francfort, 1636, in-folio, & ne ſont plus d'aucun uſage.

CLATHRA, (Mythol.) divinité de l'Étrurie, préſidoit aux grilles & aux ſerrures. Les Romains adoptèrent ſon culte, & lui conſacrèrent un temple en commun avec *Apollon*, ſur le Mont Quirinal.

CLAVASIO, *Voyez* I. ANGE.

CLAUBERGE, (Jean) ſavant Calviniſte, né à Solingen en Weſtphalie l'an 1622, mort le 31 janvier 1665, à 33 ans, eſt un des premiers qui aient enſeigné la philoſophie de *Deſcartes* en Allemagne. L'électeur de Brandebourg lui donna des témoignages non équivoques de ſon eſtime. Ses Ouvrages ont été recueillis en 2 vol. in-4°, à Amſterdam, 1691. Le plus eſtimable eſt ſa *Logica vetus & nova*, dont il faiſoit cas avec raiſon.

CLAUDE-LYSIAS, *Voyez* LYSIAS, n° II.

I. CLAUDE Ier, (*CLAUDIUS Néro*) fils de *Druſus* & oncle de *Caligula*, né à Lyon dix ans avant l'ere Chrétienne, fut le ſeul de ſa famille que ſon neveu laiſſa vivre. Après la mort de *Caligula*, aſſaſſiné, *Claude* fut proclamé empereur par les ſoldats qui le rencontrèrent par haſard, comme il ſe cachoit pour échapper aux meurtriers. Quoique le ſénat eût envie de rétablir la république, on n'oſa s'oppoſer à ſon élection, & on le reconnut l'an 41 de J. C. Il étoit alors dans ſa 50e année. Les maladies de ſa jeuneſſe l'avoient rendu foible & timide. Au commencement de ſon règne, il s'annonça aſſez bien; mais il ſe démentit bientôt, & ce ne fut plus qu'un enfant ſur le trône. Il avoit refuſé tous les titres faſtueux que l'adulation des courtiſans avoit inventés; il avoit orné Rome d'édifices publics, & l'avoit charmée par ſon affabilité & ſa politeſſe & ſon application aux affaires, & ſon équité. Mais il ne parut enſuite qu'un imbécille, qui ne connoiſſoit ni ſa force, ni ſa foibleſſe, ni ſes droits, ni ſes devoirs. Le ſénat, toujours flatteur parce qu'il n'étoit plus maître, décerna les honneurs du triomphe à l'empereur, pour le ſuccès de ſes armes dans la Bretagne. *Claude* voulut le mériter lui-même, paſſa dans cette iſle l'an 43 de J. C., & y fut vainqueur par ſes généraux. A ſon retour, il retomba dans ſa ſtupidité. L'impudique *Meſſaline*, ſa femme, le ſubjugua au point, qu'il en apprit les débauches, & en fut même témoin, ſans en être troublé. Ce monſtre de barbarie & de lubricité, vouloit-elle ſe venger du mépris d'un amant, elle trouvoit ſon foible époux toujours prêt à lui obéir. Trente

écrite par *la Devèze*, Amſterdam 1687, in-16. *Voyez* GASTINAU & CONRARD.

VII. CLAUDE, (Jean-Jacques) petit-fils du précédent, naquit à la Haye en 1684. Dès l'âge de 15 ans, il publia une *Diſſertation* latine ſur la ſalutation des Anciens, Utrecht 1702, in 12; & à l'âge de 18 ans, une autre *Diſſertation* dans la même langue, ſur les nourrices & les pédagogues. S'étant conſacré enſuite, par la ſuggeſtion du miniſtre *Martin*, à l'étude de la théologie, il devint paſteur de l'égliſe Françoiſe de Londres en 1710, & mourut en 1712 à 28 ans, fort regretté. Après ſa mort, ſon frère fit imprimer un vol. de ſes *Sermons*, où il y a plus de ſolidité, que d'ornement & de pathétique.

VIII. CLAUDE DE FRANCE, fille de *Louis XII* & d'*Anne de Bretagne*, naquit a Romorantin en 1499. La reine ſa mère, qui n'aimoit pas *François* comte d'Angoulême, depuis roi de France, voulut la marier à *Charles d'Autriche*; mais *Louis XII*, qui avoit d'abord cédé à ſes deſirs, s'y oppoſa par le conſeil des ſeigneurs les plus ſages de ſa cour. La princeſſe *Claude* fut donc fiancée au prince *François*, en 1506, & ce mariage fut célébré à Saint-Germain-en-Laye, le 14 mai 1514. Une piété ſincère, un caractère égal, une extrême bonté; telles furent les qualités, qui la firent appeler de ſon temps *la bonne Reine*. Elle n'étoit pas ſi bien partagée du côté des qualités extérieures. Elle boitoit un peu: défaut qu'elle tenoit de ſa mère. Sa taille étoit médiocre. Les traits de ſon viſage, qui reſſembloient à ceux de ſon père, n'avoient rien qui fixât l'attention, qu'un grand air de douceur. Auſſi *Louis XII* dit à *Anne de Bretagne*, qui lui faiſoit craindre les dégoûts du comte d'Angoulême: *Oui, elle n'eſt pas belle; mais ſa vertu touchera le Comte, & il ne pourra s'empêcher de lui rendre juſtice.* Son unique ſoin fut de plaire à ſon époux, & de ſervir Dieu & les malheureux. Elle avoit pris pour deviſe une Lune au plein avec ces mots: *CANDIDA CANDIDIS*. Elle avoit été couronnée à Saint-Denys en 1517, & elle mourut à Blois le 20 juillet 1524, à 25 ans, après avoir donné le jour à trois princes & à quatre princeſſes.

IX. CLAUDE DE FRANCE, ducheſſe de Lorraine, ſeptième enfant de *Henri II* & de *Catherine de Médicis*, naquit à Fontainebleau en 1547. On la maria en 1558 à *Charles II* du nom, duc de Lorraine, dont elle eut une illuſtre poſtérité. Ses vertus la firent aimer de ſon époux & de ſes ſujets. Elle mourut le 20 février 1575.

X. CLAUDE, peintre ancien, natif de Marſeille, excella dans l'art de peindre ſur le verre. Étant venu à Rome, il y fit connoître le premier cette invention.

CLAUDE DE TOURNON, *Voy.* TOURNON, n.° III.

I. CLAUDIA, Veſtale, fut accuſée d'un inceſte; mais *Veſta*, ſuivant la Fable, fit un prodige en ſa faveur pour manifeſter ſa ſageſſe. *Claudia* tira ſeule avec ſa ceinture le vaiſſeau ſur lequel étoit la ſtatue de *Cybèle*, qu'on venoit de chercher en Phrygie, & qui étant entré dans le Tibre, s'y trouvoit tellement engravé, que pluſieurs milliers d'hommes avoient inutilement eſſayé de le faire avancer. Cette veſtale étoit de la famille patricienne des *Claudes*.

II. CLAUDIA, dame Romaine, fut convertie par *S. Paul.* Cet apôtre en parle ſur la fin de ſa ſeconde Épitre à *Timothée.* On ignore de qui elle étoit femme.

III. CLAUDIA, (ANTONIA-) fille de l'empereur *Claude*, fut d'abord mariée à *Cnéius Pompéius*, condamné à perdre la tête à l'inſtigation de *Meſſaline*; & enſuite à *Sylla Fauſtus*, dont elle eut un fils. Ce ſecond époux de *Claudia* fut aſſaſſiné par ordre de *Néron*, l'an 62 de J. C. Elle fut victime elle-même de la barbarie de ce prince. Devenu veuf de *Poppée*, morte enceinte ſous ſes coups, il offroit de donner la main à *Claudia* & de la faire reconnoître impératrice. Elle rejeta ſes offres; & *Néron* lui fit ôter la vie, lorſqu'elle étoit encore à la fleur de ſon âge.

CLAUDIEN, poëte Latin, natif d'Alexandrie en Égypte, floriſſoit ſous *Arcadius* & *Honorius*, qui lui firent ériger une ſtatue dans la place Trajane. Il fut l'ami de *Stilicon*, qui périt en voulant uſurper le trône impérial. Alors l'amitié d'un grand homme devenu coupable, fut un crime; & *Claudien* quitta la cour. On croit qu'il paſſa ſa vie dans la retraite & la diſgrace. Ce poëte étoit né avec un eſprit vif & elevé: c'eſt le caractère de ſes écrits. Une imagination qui a quelquefois l'éclat de celle d'*Homère*, & des expreſſions de génie, de la force quand il peint, de la préciſion toutes les fois qu'il eſt ſans images, aſſez d'étendue dans ſes tableaux, & ſur-tout la plus grande richeſſe dans ſes couleurs; voilà les beautés de *Claudien.* Mais il eſt rare que la fin de ſes pièces réponde à leur commencement. Il eſt ſouvent enflé. Il ſe laiſſe emporter à ſes ſaillies. Il n'a nul goût pour varier le tour de ſes vers, qui retombent ſans ceſſe dans la même cadence. Les écrivains qui ont dit que c'eſt le poëte héroïque qui a le plus approché de *Virgile*, devoient auſſi remarquer que ce n'eſt que de fort loin. Il paſſe pourtant pour un des derniers poëtes Latins, qui aient eu quelque pureté dans un ſiècle groſſier... Parmi les éditions de *Claudien*, on eſtime la première, de Vicence 1482, in-folio; celle de *Heinſius* le fils, Elzevir 1650, in-12; celle de *Barthius*, quoique chargée d'un long commentaire, Francfort 1650, in-4°; celle des *Variorum*, 1665, in-8°; l'édition donnée in-4.° 1677, *ad uſum Delphini*, laquelle eſt peu commune; & celle de *Burman*, Amſterdam 1760, in-4.° Les pièces que les connoiſſeurs liſent avec le plus de plaiſir dans *Claudien*, ſont les *Invectives* contre *Rufin*, en deux livres; celles contre *Eutrope*, auſſi en deux. Après ces pièces, vient le poëme de l'*Enlèvement de Proſerpine*; & celui du *Conſulat d'Honorius* ſuit de près. L'*Enlèvement de Proſerpine* eſt plein de verve & d'enthouſiaſme. Les caractères ſont naturels & bien deſſinés, les images vives & heureuſes, les penſées juſtes & ſages, les deſcriptions piquantes. Le troiſième livre, preſque tout dramatique, eſt plein de mouvemens tendres & paſſionnés. Le nombre de morceaux où le faux goût de ſon ſiècle ſe mêle quelquefois, eſt petit en comparaiſon des morceaux touchans & bien écrits.

CLAUDIEN MAMERT, prêtre & frère de *Mamert* archevêque de Vienne, publia dans le cinquième ſiècle un *Traité ſur la nature de l'Ame*, contre *Fauſte* de Riez,

qui prétendoit, dit-on, qu'elle n'eſt pas ſpirituelle; Hanau 1612; & Zwickau 1655, un vol. in-8.° L'*Hiſtoire Eccléſiaſtique* de l'abbé *Racine* lui attribue une pièce de vers contre la poéſie profane; mais ce poëme eſt une ſuite de la *Lettre* de *S. Paulin* de Nole à *Jove*. C'eſt avec plus de raiſon qu'on lui donne l'Hymne de la Croix, que pluſieurs diocèſes chantent au Vendredi-Saint : *Pange, lingua, glorioſi Prælium certaminis*, &c. Elle ſe trouve dans la Bibliothèque des Pères, & dans les livres d'égliſe. *Mamert* avoit été moine dans ſa jeuneſſe, & avoit lu une partie des auteurs Grecs & Latins. Il étoit un des plus ſavans de ſon temps : il mourut en 473 ou 474.

CLAUDINE DE TOURNON, *Voy.* TOURNON, n.° III.

I. CLAUDIUS PULCHER, fils d'*Appius Claudius Cæcus*, conſul Romain l'an 249 avant J. C., avec *L. Julius Pullus*, perdit une bataille navale en Sicile contre les Carthaginois. Il fit une autre entrepriſe ſur Drepani; mais *Aſdrubal*, gouverneur de la place, en étant averti, l'attendit en bataille à l'embouchure de ſon port. *Claudius*, quoique ſurpris de trouver les ennemis en bonne poſture, les attaqua inconſidérément. *Aſdrubal*, ſe ſervant de ſon avantage coula à fond pluſieurs vaiſſeaux des Romains, en prit 93, & pourſuivit les autres juſqu'auprès de Lilybée. Les dévots du Paganiſme crurent que le mépris, bien louable en lui-même, s'il eût pris ſa ſource dans une philoſophie éclairée, que *Claudius* avoit fait paroître des augures, lui avoit attiré ce châtiment; car comme on lui préſenta la cage où étoient les oiſeaux ſacrés, voyant qu'ils ne vouloient pas de grain : *Qu'ils boivent*, dit-il, *puiſqu'ils ne veulent point manger*; & auſſitôt il les fit jeter à l'eau. *Claudius* de retour à Rome, fut dépoſé & condamné à l'amende. On l'obligea même de nommer un dictateur. Il déſigna un certain *C. Glaucia*, l'objet de la riſée du peuple. Le ſénat contraignit ce dernier à ſe démettre en faveur d'*Attilius Collatinus*. *Claudius* ne reſpectoit pas plus ſa patrie que ſa religion. Il étoit un de ces téméraires, trop communs aujourd'hui, qui ſe moquent également, & des honneurs qu'on rend à Dieu, & de l'obéiſſance qu'on doit aux hommes placés à la tête du gouvernement.

II. CLAUDIUS, (*Appius*) décemvir Romain, très-connu par la mort de *Virginie*. — *Voyez* VIRGINIE & CLAUSUS.

III. CLAUDIUS MARIUS VICTOR ou *Victorinus*, rhéteur de Marſeille dans le 5.e ſiècle, mort ſous l'empire de *Théodoſe* le *jeune* & de *Valentinien III*, laiſſa un *Poëme ſur la Genèſe* en vers hexamètres, & une *Epître* à l'abbé *Salomon*, contre la corruption des mœurs de ſon ſiècle. Ces deux ouvrages ont été imprimés, in-8°, 1536, 1545, 1560, avec les *Poéſies* de *St. Avite* de Vienne. *Victor* mourut vers l'an 445.

IV. CLAUDIUS CENTINIANUS, grammairien, introduiſit dans la langue latine l'uſage de ſubſtituer l'*s* à l'*r* dans pluſieurs mots, & on prononça *fuſius* & *Valeſius* pour *furius* & *Valerius*.

CLAVER, (Pierre) miſſionnaire Eſpagnol, fut envoyé, en 1610, à Carthagène en Amérique pour y prêcher la foi & la charité chrétienne. Sa vie entière fut conſacrée à la bienfaiſance. Il ſe fit le conſolateur des Nègres, l'ami des pauvres & des priſonniers, & mourut le 8 ſeptembre 1774. Le P. *Fleuriau* a écrit la Vie de *Claver*.

CLAVERET, (Jean) né à Orléans, y ſuivit la profeſſion d'avocat pendant quelque temps. Venu à Paris, il donna au théâtre diverſes pièces : L'*Eſprit Follet*, le *Pélerin amoureux*, les *Eaux de Forges*, l'*Ecuyer*, la *Viſite différée*, le *Roman du Marais*, comédies ; *Proſerpine*, tragédie repréſentée en 1639. On ignore la date de la mort de cet auteur.

CLAVIÈRE, (Étienne) fils d'un François qui s'établit à Genève, entra avec vivacité dans toutes les querelles qui troublèrent cette petite république ; il ne put cependant y faire adopter le ſyſtême populaire. Genève étoit un théâtre trop reſſerré pour ſon génie intrigant. Il ſe rendit à Paris ; & lorſque la révolution fut faite, il s'en montra le partiſan outré & le prôneur exagéré. Pour ſe faire connoître, il publia diverſes petites brochures qui décèlent du talent, de la fineſſe ; mais trop d'idées ſyſtématiques, dès-lors peu juſtes, & rendues dans un un ſtyle incorrect & déclamatoire. Après la retraite de *Tarbé* du miniſtère des contributions publiques, il obtint cette place, en mars 1792. Il ne réuſſit pas mieux que ſes prédéceſſeurs à rétablir les finances. On l'accuſa même de concuſſion. Soit que cette accuſation fût fondée, ou qu'elle ne le fût pas, il fut traduit au tribunal révolutionnaire, & s'écria, lorſqu'il reçut ſon acte d'accuſation : *La Victime échappera à ſes bourreaux !* En effet, retiré dans ſa chambre, il ſe plongea un poignard dans le cœur, pour arracher ſa fortune à la confiſcation & la conſerver à ſa famille. Ses amis & ſes ennemis lui accordoient de la ſagacité & des connoiſſances ; mais les derniers lui trouvoient un amour propre extrême, & une tête exaltée. *Mallet du Pan*, qui l'appelle *le plus artificieux & le plus immoral des perturbateurs*, l'accuſe d'avoir propoſé au général *Montſquiou*, d'employer l'armée du Var à extorquer aux Génois un emprunt forcé de trente millions, en eſpèces, à quatre pour cent, & de faire ſervir l'armée des Alpes à une opération ſemblable ſur les Bernois & les Genevois. Cette imputation, faite de la part d'un ennemi, devroit être rejetée, ſi *Clavière* s'étoit montré d'ailleurs ſage, modéré & juſte. Il étoit naturellement craintif, & ſe croyoit toujours entouré d'ennemis prêts à l'expoſer à des évènemens ſiniſtres. Il ſembla ainſi avoir depuis long-temps prévu ſon ſort.

CLAVIGNY, (Jacques de la Mariouſe de) du diocèſe de Bayeux, dont il fut chanoine, abbé de Gondam, eſt auteur de pluſieurs petits ouvrages, in-16 : I. *Traduction libre des Pſeaumes, des Vêpres du Dimanche.* II. *Du Luxe.* III. *La Vie de* Guillaume *le Conquérant, roi d'Angleterre.* IV. *Les Prières que* David *a faites à Dieu comme Roi.* Il mourut en 1702.

CLAVILLE, *Voyez* IV. MAISTRE.

CLAVIUS, (Chriſtophe) Jéſuite de Bamberg, fut envoyé à Rome, où *Grégoire XIII* l'employa à la correction du Calendrier. Il fut chargé d'expliquer & de faire valoir la réforme qui y fut faite en 1581. C'eſt ce qu'il exécuta dans ſon traité *De Calendario Gregoriano.* Cet ouvrage fut attaqué par pluſieurs Proteſtans paſſionnés, entr'autres par *Joſeph Scaliger* ; mais *Clavius* le défendit avec autant de ſavoir que de vivacité. Ce Jéſuite, auſſi profond géomètre qu'habile aſtronome, fut regardé comme un nouvel *Euclide.* On a de lui pluſieurs ouvrages, recueillis en 5 vol. in-fol. On y trouve : I. Des *Commentaires* ſur *Euclide*, ſur *Théodore*, ſur *Sa-*

croboſco. II. Des *Traités* de mathématiques. III. Ses *Apologies* du Calendrier Romain, contre *Scaliger* & *Lydiat*. *Clavius* mourut à Rome le 6 février 1612, à 75 ans.

CLAUSUS, roi des Sabins, réunit ſes forces à celles de *Turnus* contre *Énée*. C'eſt de ce prince que deſcendoit *Appius* CLAUDIUS, qui peu après l'expulſion des *Tarquins*, vint à Rome avec cinq mille cliens. On lui donna un des quartiers de la ville pour s'y établir avec ſa ſuite. Telle étoit l'origine de la famille des *Claudiens*, ſelon *Virgile*.

CLAYTON, (Robert) évêque de Clogher en Irlande, mort en 1758, publia divers ouvrages pour réfuter les incrédules. Mais il eſt ſurtout connu : I. Par ſon *Journal du Voyage du Grand Caire au Mont-Sinaï*, 1753, in-4° & in-8°, en anglois. On trouve dans cet ouvrage des recherches curieuſes ſur les hiéroglyphes & la mythologie des anciens Égyptiens. II. par ſon *Introduction* à l'Hiſtoire des Juifs, qui a été traduite en françois. III. Par ſa *Défenſe* de l'hiſtoire du vieux & du nouveau Teſtament contre *Bolyngbrocke*, 1759, trois vol. in-8.°

CLÉANDRE, Phrygien d'origine, eſclave de condition, ſut gagner les bonnes graces de l'empereur *Commode*, qui en fit ſon favori & ſon chambellan, l'an 182 de J. C., après la mort de *Perennius*, puni deux ans auparavant du dernier ſupplice pour ſes concuſſions & ſes crimes. *Cléandre*, dans ce poſte gliſſant, ne fut pas plus modéré que celui auquel il ſuccédoit. Créé miniſtre d'état, il vendoit toutes les charges de l'empire, plaçoit à prix d'argent des affranchis dans le ſénat, & l'on compta en une ſeule année vingt-cinq conſuls déſignés. Il caſſoit les jugemens des magiſtrats ; & ceux qui lui étoient ſuſpects, il les rendoit criminels auprès de ſon maître. Enfin ſon inſolence & ſa cruauté montèrent à un tel excès, que le peuple Romain ne pouvant plus ſouffrir, fut ſur le point de ſe ſoulever. L'empereur, contraint d'abandonner *Cléandre* à l'indignation publique, lui fit couper la tête l'an de J. C. 190.

CLÉANTHE, philoſophe Stoïcien, né à Aſſon dans l'Éolide en Aſie, fut d'abord athlète, & ſe mit enſuite parmi les diſciples de *Zénon*. Il gagnoit ſa vie à tirer de l'eau pendant la nuit, afin de pouvoir étudier le jour. L'Aréopage l'ayant appelé pour répondre quel métier le faiſoit vivre, il amena un jardinier & une bonne femme : il puiſoit de l'eau pour l'un, & pétriſſoit pour l'autre. Les juges voulurent lui faire un préſent ; mais *Cléanthe*, qui avoit un tréſor dans ſon travail, refuſa de l'accepter. Après la mort de *Zénon*, il remplit ſa place au Portique, & eut pour diſciples, le roi *Antigone*, & *Chryſippe* qui fut ſon ſucceſſeur. Ce philoſophe, qui floriſſoit environ l'an 240 avant J. C., ſe laiſſa mourir de faim, à l'âge de 99 ans. Comme preſque tous les Stoïciens, il penſoit qu'on ne doit s'applaudir, ni ſe plaindre de ſa deſtinée, ſe ſavoir gré de ſes vertus, ni ſe dédaigner pour ſes vices. Le mal moral ou phyſique ne lui paroiſſoit pas moins néceſſaire à la beauté de l'univers, que le bien phyſique ou moral. La perfection pour lui, étoit de ſubir volontairement une deſtinée inévitable. Il enduroit patiemment les plaiſanteries des philoſophes, ſes confrères. Quelqu'un l'ayant appelé *âne* : *Je ſuis celui de Zénon*, répondit-il, *il n'y a que moi ſeul qui puiſſe porter ſon paquet*. —On lui reprochoit un jour ſa timidité : *C'eſt un heureux défaut*, dit-il, *j'en commets moins de*

fautes. — On le blâmoit un jour de ce qu'il avoit tant de ſingularité dans ſes opinions, il répondit : *Seroit-ce la peine d'être philoſophe, ſi je penſois comme les autres & ſi je ſuivois la foule?* — Les Athéniens lui offrirent le droit de bourgeoiſie dans leur ville. *Quoi donc!* répondit-il, *eſt-on déshonoré pour être né dans une ville plutôt que dans une autre? Quel nouveau mérite acquerrois-je en me faiſant Grec par adoption?* Il comparoit les Péripatéticiens aux inſtrumens de muſique, qui font du bruit & ne s'entendent pas eux-mêmes. Cette comparaiſon a dû être appliquée long-temps aux philoſophes. De tous les ouvrages qu'il avoit compoſés, il ne reſte que des fragmens dans les *Stromates* de *Clément Alexandrin*, & dans *Carmina Novem Poetarum* de *Plantin*, 1568, in-8.°

I. CLÉARQUE, Spartiate, envoyé à Byzance par ſa république, profita des troubles de cette ville pour s'ériger en tyran. Lacédémone l'ayant rappelé, il aima mieux ſe réfugier dans l'Ionie, près du jeune *Cyrus*, que d'obéir. Après la victoire d'*Artaxerce*, ſur ce prince ſon frère, *Cléarque* alla chez *Tiſſapherne*, ſatrape d'*Artaxerce*, avec pluſieurs officiers Grecs. *Tiſſapherne* les arrêta, & les envoya au roi qui les fit mourir, contre la foi du traité, l'an 403 avant J. C. La grande maxime de *Cléarque* étoit qu'*on ne ſauroit rien faire d'une armée, ſans une ſévère diſcipline* : auſſi répétoit-il ſouvent, qu'*un ſoldat doit plus craindre ſon général que les ennemis.*

II. CLÉARQUE, philoſophe Péripatéticien, & diſciple d'*Ariſtote*, étoit natif de Sorli. Tous les anciens auteurs parlent de lui avec éloge, & aſſurent qu'il ne cédoit en mérite à aucun de ſa ſecte. Il compoſa divers ouvrages, dont il ne reſte qu'un fragment du *Traité touchant le Sommeil*, conſervé par *Joſèphe*.

CLÉCIDES, ancien peintre Grec, excelloit à bien repréſenter le nu.

CLÉLIE, fille Romaine, fut donnée en ôtage à *Porſenna*, lorſqu'il mit le ſiége devant Rome, vers l'an 507 avant Jéſus-Chriſt, pour rétablir les *Tarquins* ſur le trône. Ennuyée du tumulte du camp, elle ſe ſauva & paſſa le Tibre à la nage, malgré les traits qu'on lui tiroit du rivage. *Porſenna*, à qui on la renvoya, lui fit préſent d'un cheval ſuperbement équipé, & lui permit d'emmener avec elle, en s'en retournant, celles de ſes compagnes qu'elle voudroit : elle choiſit les plus jeunes, parce que leur âge les expoſoit davantage. Le ſénat fit ériger à cette héroïne une ſtatue équeſtre dans la place publique.

CLÉMANGIS *ou* DE CLAMINGES, (Nicolas) né à Claminges, village du diocèſe de Châlons, docteur de Sorbonne, enſuite recteur de l'univerſité de Paris, fut ſecrétaire de l'anti-pape *Benoît XIII*. On l'accuſa d'avoir dreſſé la bulle d'excommunication contre le roi de France, *Charles VI*. N'ayant pu ſe laver entièrement de cette imputation, il alla s'enfermer dans la Chartreuſe de Valle-Profonde, & y compoſa pluſieurs ouvrages. Le roi lui ayant accordé ſon pardon, il ſortit de ſa retraite, & mourut proviſeur du collége de Navarre vers 1430. Il avoit été chanoine de Langres; il étoit alors chantre & archidiacre de Baïeux. Ses écrits ont été publiés à Leyde en 1613, in-4.° Les plus conſidérables ſont : un traité *De corrupto Eccleſiæ ſtatu*, à Wittemberg 1608, in-4°, inſéré dans le *Spicilége du Père d'Acheri*; & pluſieurs *Lettres*. Son latin eſt aſſez pur, pour un temps où la barbarie régnoit. Il ne cède preſque en rien à la plu-

part des anciens pour l'éloquence, la nobleſſe des penſées, l'élégance du ſtyle, les applications des auteurs profanes & ſacrés; mais il eſt déclamateur, ſatirique, & ami de l'exagération.

CLÉMENCE DE HONGRIE, fille du roi de Hongrie, épouſa en 1315 *Louis X*; dit *le Hutin*, roi de France. Cette princeſſe étoit une des plus belles perſonnes de ſon temps. Sa vertu égaloit ſa beauté, & ſe faiſoit remarquer dans ſes actions comme dans ſes diſcours. Ayant été obligée de ſe rendre en France par mer, ſon vaiſſeau fut battu d'une ſi horrible tempête, qu'il fut près de faire naufrage. *Clémence* moins effrayée pour elle que pour ſa ſuite, adreſſa à Dieu cette prière : « Beau ſire, Dieu, garde que ta gente ſoit enſévelie ſous les eaux; ou s'il te faut une victime, épargne ceux que ma fortune expoſe à la fureur des ondes, & contente-toi de ma mort. » Un ſi noble ſentiment fut récompenſé. Le ciel calma la tempête; & *Clémence* en fut quitte pour la perte de ſes bijoux. Son affabilité la fit adorer des François. *Louis X*, à ſa mort arrivée le 8 juin 1316, la laiſſa enceinte. Elle accoucha ſept mois après d'un prince nommé *Jean*, qui ne vécut que cinq jours.

CLÉMENCE ISAURE, *Voyez* ISAURE.

CLÉMENCET, (D. Charles) né à Painblanc au diocèſe d'Autun, entra dans la congrégation de Saint-Maur en 1722, âgé de dix-huit ans. Après avoir enſeigné avec diſtinction la rhétorique à Pont-le-Voy, il fut appelé à Paris dans le monaſtère des Blancs-Manteaux, où il mourut en 1778. C'étoit un homme pieux, vrai, ſincère, bon ami, mais ardent, attaché à ſes opinions & ſouffrant avec peine qu'on les combattit. Doué d'une mémoire heureuſe, & né avec l'amour du travail, il travailla juſqu'au tombeau. Les fruits de ſon application ſont : I. *L'Art de vérifier les Dates*, 1750, in-4°, qu'il compoſa avec D. *Durand*, & qu'il fit réimprimer avec D. *Clément*, 1770, in-folio : c'eſt plutôt un nouvel ouvrage, qu'une nouvelle édition. La partie hiſtorique contient le fonds & la ſubſtance de l'hiſtoire univerſelle depuis J. C. juſqu'à nos jours; & l'on ne peut pouſſer plus loin le ſavoir & l'exactitude chronologique. On en a donné une nouvelle édition en 1786. II. *Lettre à* Morénas *ſur ſon Abregé de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique* de *Fleury*, 1757, in-12 : bien écrite & pleine de choſes bien diſcutées, mais où l'on retrouve trop la chaleur de ſon eſprit & du parti de Port-Royal qu'il avoit embraſſé. III. *Hiſtoire générale de Port-Royal* depuis la réforme de l'abbaye juſqu'à ſon entière deſtruction, 1755—1757, 10 volumes in-12. Ce livre, qui renferme pluſieurs pièces importantes, eſt fait avec beaucoup de ſoin; plus d'impartialité & de préciſion l'auroient rendu agréable, & peut-être plus utile. IV. Chargé par ſes ſupérieurs de continuer l'*Hiſtoire littéraire de France*, il en donna le 10e vol. en 1756, & le 11e en 1759. Il en parut depuis un douzième qui eſt de D. *Clément*. V. *La Juſtification de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique* de *Racine*, 1760, in-12. VI. *La Vérité & l'Innocence victorieuſes de l'Erreur & de la Calomnie*, au ſujet du *Projet de Bourg-Fontaine*, 1758, 2 vol. in-12, &c. Ce livre qui eſt écrit chaudement, n'eſt pas le

ſeul dans lequel l'auteur ait combattu les Jéſuites. Il donna diverſes brochures contr'eux avant & après l'arrêt du Parlement de 1762. Il auroit été ſans doute plus généreux de ne pas jeter des pierres à ceux qui étoient à terre. Mais puiſqu'un religieux vouloit écrire contre des religieux, il auroit dû prendre un ton plus modéré; le ſien ne l'étoit aſſurément pas. Qu'on en juge par ce titre d'une brochure: *Authenticité des Pièces du procès-criminel de religion & d'état, qui s'inſtruit contre les* JÉSUITES *depuis deux cents ans, démontrée*; 1760, in-12.

I. CLÉMENT, (*Caſſius* CLEMENS) ſénateur, prit le parti de *Peſcennius Niger*, contre l'empereur *Sévère*. Comme ce prince lui faiſoit ſon procès en perſonne, il lui repréſenta avec beaucoup de hardieſſe: « Que la cauſe de *Niger*, quoique vaincu, n'étoit pas moins juſte que celle de *Sévère* qui étoit vainqueur; qu'ils avoient tous deux eu le même but, de détrôner un uſurpateur; & que ſi *Sévère* puniſſoit les partiſans de *Niger*, il devoit punir les ſiens propres; que c'étoit commettre une injuſtice dont il ne ſe laveroit jamais aux yeux de la poſtérité. » Ces réflexions firent rentrer en lui-même l'empereur, qui accorda la vie à *Clément*, avec une partie de ſes biens, l'an de J. C. 194.

II. CLÉMENT D'ALEXANDRIE, (Saint) philoſophe Platonicien, devenu Chrétien, s'attacha à *S. Pantenus* qui gouvernoit l'école d'Alexandrie, & qu'il compare à une abeille induſtrieuſe, qui formoit ſon miel des fleurs des apôtres & des prophètes. *Clément*, élevé au ſacerdoce, fut mis après lui à la tête de cette école l'an 190. Il eut un grand nombre de diſciples, que l'on compta enſuite parmi les meilleurs maîtres: entr'autres *Origène* & *Alexandre* évêque de Jéruſalem. Mais la violence de la perſécution le força d'abandonner ſon école. Il ſe cacha, non par crainte de la mort: « Mais quand JÉSUS-CHRIST nous ordonne de fuir, dit-il, ce n'eſt pas qu'il veuille que nous regardions la perſécution comme un mal, ni que nous redoutions la mort; mais pour nous apprendre que nous ne devons ni être cauſe de notre mort, ni contribuer aux crimes de ceux qui nous perſécutent, & qu'il ne faut leur donner aucun ſujet de diſpute, de plainte, de procès, de haine. » Il répondit à ceux qui demandoient *pourquoi Dieu n'empêchoit pas le mal qu'on faiſoit aux Chrétiens?* « qu'il ne falloit pas regarder comme un mal, une mort qui nous ouvroit un chemin plus court pour aller à lui. » Il mourut vers l'an 220. Parmi ſes ouvrages, les plus célèbres ſont: I. Son *Exhortation aux Païens*, dans laquelle il tourne en ridicule les fables qui faiſoient la matière ordinaire de leurs poéſies, & les exhorte à ouvrir les yeux à la vérité. II. Son *Pédagogue*. C'eſt, ſelon lui, un maître deſtiné à former un enfant dans la voie du ciel, & à le faire paſſer de l'état d'enfance à celui d'homme parfait. *Dupin* auroit voulu retrancher de ce livre tout ce qui a rapport aux péchés contre la chaſteté. On deſireroit auſſi plus de liaiſon dans les idées, & plus de juſteſſe dans les raiſonnemens. III. Ses *Stromates* ou *Tapiſſeries*, tiſſues des maximes de la philoſophie chrétienne, auxquelles il a mêlé quelquefois celles de la philoſophie ſtoïcienne; car il jetoit ſur le papier, ſans beaucoup de choix, tout ce qui ſe préſentoit à ſon eſprit ou à ſa mémoire. IV. Ses

Hypotypoſes ou *Inſtructions*, dans leſquelles il fait un peu trop d'uſage du Platoniſme, ſur-tout pour un docteur ſi voiſin des Apôtres. L'école d'Alexandrie ne s'appliqua pas aſſez à éviter ce reproche : ſes chefs, en inventant des ſyſtêmes fondés ſur la métaphyſique, ne s'écartèrent que trop ſouvent de la ſimplicité de la foi. L'érudition de *Clément* s'étendoit au ſacré & au profane. Il étoit beaucoup plus fort ſur la morale, que ſur le dogme. Il écrit preſque toujours ſans ordre & ſans ſuite. Son ſtyle eſt en général fort négligé, excepté dans ſon *Pédagogue* où il eſt plus fleuri. La meilleure édition des *Ouvrages* de ce Père, eſt celle d'Oxford, donnée par le docteur *Potter* en 1715, 2 vol. in-folio. On fait encore cas de celle de Paris, 1629 : celle-ci eſt peu commune. Une partie de ſes Ouvrages ont été traduits en françois, Paris 1696, in-8.°

III. CLÉMENT Ier, (Saint) diſciple de *S. Pierre*, dont il reçut l'ordination, ſuivant le témoignage de *Tertullien*, ſuccéda l'an 91 à *S. Clet* ou *Anaclet*. L'apôtre *S. Paul* parle de lui dans ſon *Épître aux Philippiens*. Ce fut ſous ſon pontificat que *Domitien* excita la ſeconde perſécution contre les Chrétiens. Quoi qu'en diſent pluſieurs ſavans modernes, il y a bien de l'apparence que c'eſt à *S. Clément*, & non à *S. Fabien*, qu'on doit rapporter la miſſion des premiers évêques dans les Gaules. Il mourut ſaintement, ou, ſelon d'autres, il ſouffrit le martyre l'an 100. On a attribué à ce ſaint pape pluſieurs Ouvrages anciens. Le ſeul qui ſoit de lui, eſt une *Épître aux Corinthiens*, publiée à Oxford en 1633 par *Patricius Junius*, ſur un manuſcrit venu d'Alexandrie, où elle eſt à la fin du Nouveau-Teſtament. C'eſt un des plus beaux monumens de l'antiquité ; la plupart des auteurs l'ont citée après l'Écriture-Sainte. « Il y a, dit *Tillemont*, beaucoup de force & d'onction. Le ſtyle en eſt clair. Elle a un grand rapport avec l'*Épître aux Hébreux*. On y trouve le même ſens & les mêmes paroles ; ce qui a fait croire à quelques-uns que *S. Clément* étoit le traducteur de cette *Épître* de *S. Paul*. » On a publié à Rome, en 1706, une *Vie* de ce ſaint pape par *Philippe Rondinini*.

IV. CLÉMENT II, Saxon, appelé auparavant *Suidger*, évêque de Bamberg, élu pape au concile de Sutri en 1046, mourut le 9 octobre 1047. C'étoit un pontife vertueux, qui montra beaucoup de zèle contre la ſimonie.

V. CLÉMENT III, Romain, évêque de Préneſte, obtint la chaire apoſtolique après *Grégoire VIII*, le 19 décembre 1187, & mourut le 27 mars 1191, après avoir publié une croiſade contre les Sarraſins. C'eſt le premier des papes qui ait ajouté l'année de ſon pontificat aux dates du lieu & du jour. *Voy.* GUIBERT, n.° I.

VI. CLÉMENT IV, (Guy *Foulquois* ou *de Foulques*) né de parens nobles à Saint-Gilles ſur le Rhône, d'abord militaire, enſuite juriſconſulte, devint ſecrétaire de *S. Louis*. Après la mort de ſa femme, il embraſſa l'état eccléſiaſtique. Il devint archevêque de Narbonne, cardinal-évêque de Sabine, & légat en Angleterre. Enfin, il fut élu pape à Pérouſe le 5 février 1265. On eut beaucoup de peine à lui faire accepter la papauté, qu'il ne garda que quatre ans, étant mort à Viterbe le 29 novembre 1268. Le trône

pontifical

pontifical ne changea point ſes mœurs. Il ne voulut jamais conſentir au mariage de ſa nièce, qu'à condition qu'elle épouſeroit le fils d'un ſimple chevalier. La lettre qu'il écrivit à *Pierre* le *Gros*, ſon neveu, dans cette occaſion, eſt un monument trop remarquable pour ne pas l'inférer ici. « Plusieurs ſe réjouiſſent de notre promotion, lui dit-il; mais nous n'y trouvons matière que de crainte & de larmes. Nous ſentons ſeuls le poids immenſe de notre charge. Afin donc que vous ſachiez comment vous devez vous conduire en cette occaſion, apprenez que vous devez être plus humble. Nous ne voulons pas que vous & votre frère, ni aucun autre des nôtres, viennent vers nous ſans notre ordre particulier; autrement, ils s'en retourneroient confus & fruſtrés de leurs eſpérances. Ne cherchez pas à marier votre ſœur plus avantageuſement à cauſe de nous. Nous ne le trouverions pas bon, & nous ne vous y aiderions pas: toutefois, ſi vous la mariez au fils d'un ſimple chevalier, nous nous propoſons de donner trois cents tournois d'argent. (C'étoit environ *cent écus.*) Si vous aſpirez plus haut, n'eſpérez pas un denier de nous; encore voulons-nous que ceci ſoit très-ſecret, & qu'il n'y ait que vous & votre mère qui le ſachiez. Nous ne voulons pas qu'aucun de nos parens s'enfle, ſous prétexte de notre élévation; mais que *Mabille* & *Cécile* prennent des maris, comme ſi nous étions dans la ſimple clérica-ture. Voyez *Gélie*, & dites-lui de ne pas changer de place; mais qu'elle demeure à Suze, qu'elle garde la gravité & la modeſtie convenables dans ſes habits; qu'elle ne ſe charge de recommandations pour perſonne; elles ſeroient inutiles à celui pour qui on les feroit, & nuiſibles à elle-même. Si on lui offre des préſens à ce ſujet, qu'elle les refuſe, ſi elle veut avoir nos bonnes graces. Saluez votre mère & vos frères. Nous ne vous écrivons pas avec la Bulle, ni à ceux de notre famille; mais avec le ſceau du pêcheur, dont les Papes ſe ſervent pour les affaires ſecrètes. Donné à Pérouſe le jour de ſaintes Perpétue & Félicité, c'eſt-à-dire le ſeptième de mars 1265. » Ses nièces aimèrent mieux ſe faire religieuſes que d'accepter la petite dot que leur offroit leur oncle. — *Clément IV* tâcha de diſſuader *S. Louis* d'une nouvelle croiſade, & ne la publia qu'avec répugnance: preuve d'un jugement ſain & ſupérieur à ſon ſiècle. C'eſt ſous le pontificat de *Clément IV*, que les confrères du *Gonfanon* s'aſſocièrent à Rome en l'honneur de la Sainte Vierge. Cette confrérie a été, dit-on, la première & le modèle de toutes les autres. On a de ce pape quelques *Ouvrages* & des *Lettres* dans le *Theſaurus Anecdotorum* de *Martenne*.

VII. CLÉMENT V, appelé auparavant *Bertrand de Gouth* ou *de Goth*, né à Villaudran dans le diocèſe de Bordeaux, fut archevêque de cette égliſe en 1300. Après la mort de *Benoît XI*, le ſacré collége, aſſemblé à Pérouſe, fut long-temps diviſé; enfin il ſe réunit en ſa faveur, & lui donna le ſiége pontifical le 5 juin 1305. Son couronnement ſe fit le 14 ſeptembre de la même année, à Lyon où il appela les cardinaux. *Matthieu Roſſo des Urſins*, leur doyen, dit à cette occaſion: *L'Égliſe ne reviendra de long-temps en Italie; je connois les Gaſcons.* Le vieux cardinal ne ſe trompoit pas. Le nouveau pape établit la cour Romaine ſur les bords du Rhône.

Il déclara vouloir faire ſon ſéjour à Avignon, & s'y fixa en 1309. Les Romains ſe plaignirent beaucoup, & malheureuſement la conduite de *Clément V* ſembloit fournir des ſujets à la médiſance. Ils dirent qu'il avoit établi le ſaint Siége en France, pour ne pas ſe ſéparer de la comteſſe de *Périgord*, fille du comte de *Foix*, dont il étoit éperdument amoureux, & qu'il menoit toujours avec lui. On l'accuſoit de faire un honteux trafic des choſes ſacrées, & de ſouffrir que quelques-uns de ſes officiers fiſſent payer les bénéfices. Il s'appropria tous les revenus de la première année de ceux qui devoient vaquer en Angleterre. « Dans le voyage qu'il fit de Lyon à Bordeaux, on ſe plaignit partout, dit le P. *Brumoi*, des frais immenſes que cauſoit ſa préſence & celle de toute ſa cour : juſques-là que l'archevêque de Bourges, *Gilles de Rome*, épuiſé par les dépenſes de cette réception, fut réduit à ſuivre tous les offices de ſon égliſe comme un ſimple chanoine. » *Clément V* ſe joignit à *Philippe le Bel* pour exterminer l'ordre des Templiers, & l'abolit en partie dans un conſiſtoire ſecret pendant le concile général de Vienne en 1312 : *Voy.* MOLAY. Ce pontife mourut le 20 avril 1314, à Roquemaure près d'Avignon, comme il ſe faiſoit tranſporter à Bordeaux pour reſpirer l'air natal. *Villani* & les hiſtoriens favorables aux Templiers ont tâché de flétrir la mémoire de ce pontife. Mais les Italiens ne ſont pas tout-à-fait croyables ſur les papes d'Avignon ; & les défenſeurs des Templiers, contre *Clément V* en particulier, avoient trop d'intérêt de charger ſon portrait de couleurs odieuſes. Cette réflexion ne doit pas empêcher, dit le P. *Brumoi*, de dire les faits univerſellement avoués ; & c'eſt ce que nous avons fait dans cet article, où *Clément V* eſt peint à peu près tel qu'il étoit, ou du moins tel que nous l'avons vu d'après les meilleurs hiſtoriens. Son couronnement avoit été ſuivi de préſages que les Italiens regardèrent comme funeſtes. Ce ſpectacle avoit attiré tant de monde à Lyon, qu'une vieille muraille, trop chargée de ſpectateurs, s'écroula, bleſſa *Philippe le Bel*, écraſa le duc de Bretagne, renverſa le pape, & lui fit tomber la tiare de deſſus la tête. Les Romains appellent encore aujourd'hui la tranſlation du ſaint Siége, *la Captivité de Babylone.* » On doit à *Clément V* une compilation nouvelle, tant des Décrets du concile général de Vienne auquel il avoit préſidé, que de ſes Épîtres ou Conſtitutions : c'eſt ce qu'on appelle les *Clémentines*, dont les éditions de Mayence 1460, 1467 & 1471, in-fol. ſont rares.

VIII. CLÉMENT VI, (Pierre ROGER) Limouſin, docteur de Paris, fut élu pape le 13 mai 1342, après la mort de *Benoît XII*. Il avoit été Bénédictin de la Chaiſe-Dieu en Auvergne, puis archevêque de Rouen, enfin cardinal. Le commencement de ſon pontificat fut marqué par la publication d'une Bulle, par laquelle il promettoit des graces à tous les pauvres clercs qui ſe préſenteroient dans deux mois. Cette promeſſe en attira en peu de temps plus de cent mille, qui inondèrent Avignon & fatiguèrent le pape. *Clément VI* ne trouva rien de mieux, que de faire quantité de réſerves de prélatures & d'abbayes, comptant pour nulles les élections des chapitres & des communautés. Quand on lui repréſentoit que

ſes prédéceſſeurs n'avoient pas agi ainſi, il répondoit laconiquement: *Nos prédéceſſeurs ne ſavoient pas être Papes.* En 1343 il accorda, pour la 50e année, l'indulgence que *Boniface VIII* n'avoit établie que pour la centième. Sa Bulle eſt la première qui compare cette indulgence au Jubilé de l'ancienne Loi. On compta à Rome, en 1350, depuis un million, juſqu'à douze cent mille pélerins. *Clément*, alors à Avignon, *Voyez* V. JEANNE, voulant faire élire un empereur en Allemagne, ſans attendre, dit *Fleury*, la mort de *Louis de Bavière*, reprit les procédures de *Jean XXII* contre ce prince. Après une monition où il lui enjoignit de venir ſe ſoumettre en perſonne à ſes ordres, il prononça en 1346 une dernière ſentence contre lui. Par cette bulle, promulguée ſolennellement le Jeudi-Saint, « il défend à qui que ce ſoit de lui obéir, d'obſerver les traités faits avec lui, de le recevoir chez eux, ni de demeurer en ſa communion; enfin il le charge de malédictions. » (*Fleury*, *Hiſt. Eccl.*) Malgré cette bulle, *Louis de Bavière* conſerva des partiſans en Italie, qui cherchèrent à décrier le pape, même après la mort de ce prince. En 1351 on vit paroître une lettre écrite au nom du prince des ténèbres, en ſtyle empoulé, au pape *Clément* ſon vicaire, & ſes conſeillers les cardinaux. *Satan* rapportoit les péchés favoris de chacun d'eux, & les exhortoit à mériter de plus en plus les premières places de ſon royaume. Il finiſſoit par les complimens des ſept péchés mortels. *Votre mère la Superbe vous ſalue, avec ſes ſœurs l'Avarice & l'Impureté; & les autres, qui ſe vantent que par votre ſecours elles ſont bien dans leurs affaires. Donné au centre des Enfers, en préſence d'une troupe de Démons...* Cette Lettre, dit *Fleury* qui la rapporte, parut avant la dernière maladie du pape, qui en fit peu de compte. *Clément VI* mourut à Avignon le 6 décembre 1352, dans de grands ſentimens de religion. L'année d'auparavant, étant tombé malade, il donna une conſtitution où il diſoit: *Si autrefois étant à un moindre rang, ou depuis que nous ſommes élevés ſur la chaire Apoſtolique, il nous eſt échappé, en diſputant ou en prêchant, quelque choſe contre la Foi catholique ou la morale chrétienne, nous le révoquons & le ſoumettons à la correction du ſaint Siége.* — *Fleury* a peint *Clément VI*, d'après *Villani*, comme un pontife livré au luxe, à la magnificence: entretenant ſa maiſon à la royale, y recevant les plus belles dames, & leur accordant des graces: enrichiſſant ſes parens, & en faiſant pluſieurs cardinaux, quoiqu'ils fuſſent de mœurs peu eccléſiaſtiques. Mais en diſant le mal d'après l'hiſtorien Italien ſans doute un peu paſſionné, il auroit dû rapporter le bien d'après *Pétrarque*, qui avoit beaucoup connu *Clément VI*. Ce poëte le repréſente comme un prélat ſavant, un prince généreux & un homme aimable: *C'étoit*, dit-il, *la Clémence même.* Au milieu du faſte de ſa cour, il n'oublia pas les intérêts de l'Égliſe. Il travailla avec zèle à la réunion des Grecs & des Arméniens. Nous avons de lui des *Sermons*, & un *Diſcours* pour la canoniſation de *St. Yves.* Sa nièce, qui étoit de la branche aînée de ſa famille, épouſa le maréchal *de Boucicaut.* La branche cadette dont il étoit, finit vers l'an 1430.

IX. CLÉMENT VII, (Jules de MÉDICIS) étoit fils poſthume de *Julien de Médicis*, tué à Florence

par les *Pazzi* en 1478, & d'une ſimple demoiſelle, qui prétendit être reconnue pour ſa femme après ſa mort. Il fut d'abord chevalier de Rhodes; *Léon X* ſon couſin l'ayant fait cardinal en 1513, l'envoya légat à Bologne, & lui donna les archevêchés de Florence, d'Embrun, de Narbonne, & l'évêché de Marſeille. Ce pape l'avoit déclaré fils légitime, ſur la dépoſition de quelques perſonnes, qui aſſurèrent qu'il y avoit eu entre ſon père & ſa mère une promeſſe de mariage. La faveur dont il jouit ſous *Léon X*, lui fraya le chemin à la chaire pontificale. Il y monta après la mort d'*Adrien VI*, le 19 novembre 1523. Une fauſſe politique, toujours dirigée par l'intérêt, fut le mobile de ſes démarches & la ſource de ſes malheurs. Il ſe ligua avec *François I*, les princes d'Italie & le roi d'Angleterre, contre l'empereur *Charles-Quint*. Cette Ligue appelée *ſainte*, parce que le pape en étoit le chef, ne lui procura que des infortunes. Le connétable de *Bourbon*, qui avoit quitté *François I* pour *Charles-Quint*, fit ſommer *Clément VII* de lui donner paſſage par Rome, ſous prétexte d'aller à Naples en 1527. Le pape refuſa, & ſa capitale fut ſaccagée pendant deux mois entiers. Les barbares qui ſuivirent *Alaric*, commirent moins d'excès. Il y avoit beaucoup de Luthériens parmi les Impériaux. Les ſoldats de cette ſecte, s'étant ſaiſis des habits du pape & de ceux des cardinaux, s'aſſemblèrent dans le conclave, revêtus de ces habits; & après avoir dégradé *Clément*, ils élurent à ſa place *Martin Luther*. Ils exercèrent ſur-tout leur fureur ſur la baſilique de *St-Pierre*; ils fouillèrent dans les tombeaux des ſouverains pontifes, foulèrent aux pieds les reliques, & changèrent la chapelle pontificale en écurie. Les vaſes ſacrés furent employés à des uſages profanes; on pilla les égliſes; & les dames Romaines, qui y avoient cherché un aſile contre la brutalité du ſoldat, n'y furent pas plus reſpectées qu'ailleurs. Les Eſpagnols & les Italiens, plus cruels & plus avares encore que les Allemands Luthériens, s'acharnèrent ſur les grands & ſur les riches. Prélats, évêques, abbés, magiſtrats, banquiers, tous furent tourmentés, pendus par les pieds, brûlés, déchirés à coups de fouet, pour obtenir d'eux de plus fortes rançons. Après les avoir dépouillés de leurs biens, les barbares vouloient encore qu'ils trouvaſſent de l'or pour ſe racheter de leurs mains ſanglantes. Pluſieurs de ces malheureuſes victimes ſe donnèrent la mort; d'autres s'échappant des mains des furieux, ſe précipitèrent par les fenêtres dans les rues, où leurs corps demeurèrent ſans ſépulture. Le pape, aſſiégé dans le château Saint-Ange, n'en ſortit qu'au bout de ſix mois déguiſé en marchand. Il fut obligé d'accepter toutes les conditions qu'il plut au vainqueur de lui impoſer. *Clément VII* eut bientôt après un nouveau ſujet de chagrin. Ayant refuſé des lettres de divorce à *Henri VIII*, & ſe voyant forcé de condamner ſon mariage avec *Anne de Boulen*, il lança une bulle contre ce prince, qui en prit occaſion de ſe ſéparer de l'Égliſe Romaine. Il mourut le 26 ſeptembre 1534, avec la réputation d'un politique qui ſe trompa quelquefois dans ſes calculs. Il avoit eu, quelque temps avant ſa mort, une entrevue à Marſeille avec *François I*, qui maria ſon fils le duc d'Orléans, depuis *Henri II*, avec *Catherine de Médicis*. Cette alliance illuſtre ne

corrigea pas ſon caractère, naturellement très-économe. Entendant parler un jour d'un Romain qui reſtoit vingt jours ſans boire & ſans manger, il dit avec une vivacité qui déceloit ſon avarice : *Il faudroit de tels hommes pour une armée.* Au reſte, cette réponſe citée par quelques hiſtoriens comme un trait d'avarice, pourroit bien n'être que la répartie d'un homme d'eſprit. Il en eſt de même de l'avis qu'il donna à ſa nièce *Catherine de Médicis*, de ménager le cœur de ſon époux pour avoir des enfans; & que des hiſtoriens ſatiriques ont rendu par ces mots indécens, qu'un pontife n'a pas dû prononcer : « *Fate figlioli in ogni maniera.* — *Voyez* BASCHI & GENÈVE. — *Voyez* auſſi les articles L. DUPRAT. — JULES III, *vers le milieu*; & MACHIAVEL, *initio.*

X. CLÉMENT VIII, (Hippolyte *Aldobrandin*) originaire de Florence & né à Fano dans l'État eccléſiaſtique, étoit frère de *Jean Aldobrandin* cardinal. Il fut d'abord auditeur de rote & référendaire de *Sixte V*, qui l'honora de la pourpre en 1585. Il devint enſuite grand pénitencier & légat en Pologne, où il ſe diſtingua par ſon zèle pour la religion Catholique. Enfin il fut élu ſouverain pontife après la mort d'*Innocent IX*, le 30 janvier 1592. Prévenu contre *Henri IV* par les Eſpagnols & les Ligueurs, il envoya une bulle & un légat en France, pour ordonner aux Catholiques d'élire un roi, & lui refuſa long-temps l'abſolution. *Oliviéri*, auditeur de rote, craignant les effets de ce refus opiniâtre, lui dit : *Clément VII perdit l'Angleterre par complaiſance pour Charles-Quint; Clément VIII perdra la France par complaiſance pour Philippe II.* Ces paroles frappèrent le pontife. *Henri* ayant ſu que le pape étoit plus favorablement diſpoſé à ſon égard, envoya à Rome *du Perron* & d'*Oſſat*, depuis cardinaux, qui parvinrent à le réconcilier avec le ſaint Siége. La cérémonie de l'abſolution ſe fit en la perſonne de ces deux envoyés le 7 ſeptembre 1595. Le pape les toucha du bout d'une petite baguette, à l'imitation des anciens Romains, qui affranchiſſoient ainſi leurs eſclaves, & pour marquer qu'on rendoit la liberté chrétienne à ceux qui étoient liés par les cenſures. *Clément*, extrêmement ſatisfait de cet événement, voulut le faire paſſer à la poſtérité par des médailles, qui portoient ſon portrait d'un côté, & de l'autre celui de *Henri IV.* Les François eurent beaucoup de peine à empêcher qu'il ne ſe ſervît de cette formule : *Nous réhabilitons Henri dans ſa royauté.* L'abſolution de *Henri IV* avoit failli à être retardée par l'expulſion des Jéſuites de France en 1594, après l'attentat de *Jean Châtel*. « *Eſt-il juſte*, dit-il au cardinal d'*Oſſat*, *de punir tout un corps pour la faute d'un particulier? Les grands ſervices que les Jéſuites ont rendus à l'Égliſe dans toutes les parties du monde, ſont bien mal récompenſés! Je vois par-là, quoi que vous puiſſiez dire, M. le cardinal, que les Calviniſtes ſont encore bien puiſſans en France.* » Être hérétique, ou ennemi de la ſociété, étoit alors à peu près la même choſe, du moins à Rome. En 1595, deux évêques Ruſſes vinrent prêter obédience au ſaint Siége, au nom du clergé de leur province : de retour chez eux, ils trouvèrent leur égliſe plus obſtinée que jamais dans le ſchiſme. Une autre légation du patriarche d'Alexandrie, eut des ſuites plus heureuſes : les députés abjurèrent entre ſes mains

les erreurs des Grecs, & reconnurent la primauté de l'Égliſe Romaine. Le livre du Jéſuite *Molina*, ayant fait naître une querelle entre les Dominicains & les Jéſuites ſur les matières de la grace, le roi d'Eſpagne renvoya les combattans à *Clément VIII*. Ce pontife établit à Rome les fameuſes congrégations *de Auxiliis*, ou *des Secours de la Grace*, compoſées de prélats & de docteurs diſtingués. Ces congrégations commencèrent à s'aſſembler le 2 janvier 1598. Les jugemens des conſulteurs ne furent pas favorables à *Molina*. Le pape avoit cette affaire fort à cœur. Il aſſiſta en perſonne à toutes les conférences, toujours accompagné de quinze cardinaux. Les ſoins qu'il ſe donna pour faire finir ces diſputes, contribuèrent beaucoup à ſa mort, arrivée le 5 mars 1605, à 69 ans. Il n'eut pas le bonheur de les terminer. Elles recommencèrent ſous *Paul V*, ſon ſucceſſeur. — *Clément* fut recommandable comme pontife & comme prince. Il condamna les duels, établit une congrégation pour l'examen des nouveaux évêques en Italie; réprima les brigandages uſuraires des Juifs, en ne leur permettant de s'établir qu'à Rome, Ancone & Avignon; ramena un grand nombre d'hérétiques au ſein de l'Égliſe, & ne contribua pas peu à la paix de Vervins en 1598. Après la mort d'*Alfonſe II*, duc de Ferrare & de Modène, il accrut le domaine eccléſiaſtique du duché de Ferrare. La ſucceſſion du dernier duc appartenoit naturellement à ſon couſin-germain *Céſar d'Eſt*; mais *Céſar*, déclaré fils naturel, prit en vain les armes. Trop foible pour réſiſter aux foudres ſpirituels & temporels du ſaint Père, il s'accommoda enfin avec lui, & renonça au Ferrarois. — *Clément VIII* a corrigé le *Pontifical Romain*, imprimé à Paris en 1664, in-folio, & 1683 in-12; & le *Cérémonial des Évêques*, ibid. 1633, in-folio. — *Voyez* CLÉMENT, n.° XVII. — MUGNOS. — & JAMÉS.

XI. CLÉMENT IX, (Jules *Roſpigliosi*) d'une famille noble de Piſtoie en Toſcane, naquit en 1599. *Urbain VIII*, qui l'avoit donné au cardinal *Barberin* ſon neveu pour auditeur de légation, ou plutôt pour conſeil, l'envoya depuis nonce en Eſpagne. Pendant onze ans qu'il remplit cette place, il ſe fit aimer des grands, & tellement conſidérer du roi, qu'il le pria d'être parrain d'une de ſes filles. Après la mort d'*Alexandre VII*, il fut placé ſur le trône de Saint-Pierre le 20 juin 1667, & ſe montra un pontife libéral, magnifique, ami des lettres, & encore plus illuſtre par ſon caractère pacifique. Il commença par décharger les peuples de l'État eccléſiaſtique, des tailles & des autres ſubſides, & il employa ce qui lui reſtoit de ſon revenu, à procurer du ſecours à Candie contre les Turcs. Il ne ſouhaita pas moins ardemment de donner la paix à l'égliſe de France. La diſtinction du *fait* & du *droit* dans l'affaire de *Janſénius*, la troubloit depuis long-temps. *Clément IX* étouffa ces conteſtations, &, contens des ſoumiſſions des quatre évêques oppoſans, il leur rendit ſes bonnes graces & les honora d'un Bref en 1668. Le roi, ſatisfait du ſuccès de la négociation pour la paix, l'annonça lui-même à la France, & fit frapper une médaille pour en conſerver le ſouvenir. Ce bon pontife, dont le règne fut trop court, mourut le 9 décembre 1669, dans ſa 71.e année, du chagrin que lui cauſa la perte de l'iſle de Candie.

XII. CLÉMENT X, (Jean-Baptiſte-Émile *Altiéri*) Romain, d'une ancienne famille de cette ville, fut fait cardinal par *Clément IX*, ſon prédéceſſeur. Ce pape, au lit de la mort, ſe hâta de le revêtir de la pourpre ſacrée, & lorſqu'*Altiéri* vint le remercier de ſa promotion, il lui dit : *Dieu vous deſtine à être mon ſucceſſeur ; j'en ai quelque preſſentiment.* La prédiction de *Clément IX* s'accomplit ; & ſon ſucceſſeur, élu le 29 avril 1670, fut auſſi doux & auſſi pacifique que lui. Il mourut le 22 juillet 1676, à 86 ans. Le cardinal-patron, ſon neveu, gouverna ſous ſon pontificat : ce qui fit dire au peuple, « qu'il y avoit deux papes, l'un de *fait* & l'autre de *nom.* »

XIII. CLÉMENT XI, (Jean-François *Albani*) né à Peſaro en 1649, d'un ſénateur Romain, fut d'abord ſecrétaire des brefs, & enfin créé cardinal en 1690. Il fut élu pape le 24 novembre 1700, après *Innocent XII.* Il n'accepta la tiare qu'au bout de trois jours, & qu'après avoir conſulté des hommes pieux & éclairés pour ſavoir s'il devoit ſe charger de ce fardeau. Le cardinal *de Bouillon*, devenu depuis peu doyen du ſacré collége, eut beaucoup de part à la nomination de *Clément XI*, dont l'eſprit, la piété & la prudence s'étoient fait connoître ſous les pontificats précédens. Les vertus du nouveau pontife lui méritèrent une médaille frappée en Allemagne. D'un côté l'on voyoit ſon buſte, avec cette légende :

Albanum coluêre patres, nunc maxima rerum
Roma colit....

Et de l'autre, ſes armes entourées d'une couronne de fleurs, avec ces quatre mots : *JUSTITIA, PIETAS, PRUDENTIA, ERUDITIO. Clément XI* n'avoit que cinquante-un ans lorſqu'il fut placé ſur la chaire de *St.-Pierre.* L'Égliſe avoit beſoin d'un pape qui fût dans la force de l'âge. L'Italie alloit devenir le théâtre de la guerre : en effet celle de la ſucceſſion ne tarda pas à s'allumer. L'empereur *Léopold* le força à reconnoître l'archiduc pour roi d'Eſpagne. *Clément*, quoique naturellement porté pour la France, renonça à ſon allianee, & réforma les troupes qu'il avoit armées. Son pontificat fut encore troublé par les querelles du Janſéniſme. Il donna, en 1705, la bulle *Vineam Domini Sabaoth*, contre ceux qui ſoutenoient les cinq fameuſes propoſitions, & qui prétendoient qu'on ſatisfaiſoit par le ſilence reſpectueux à la ſoumiſſion due aux bulles apoſtoliques. *Voy.* DUPIN. En 1713, il publia la fameuſe conſtitution *Unigenitus* contre cent & une propoſitions du Nouveau-Teſtament de *Queſnel*, prêtre de l'Oratoire. « L'abbé *Renaudot*, l'un des plus ſavans hommes de France, rapportoit, ſuivant *Voltaire*, qu'étant à Rome la première année du pontificat de *Clément XI*, un jour qu'il alla voir ce pape ami des ſavans, & qui l'étoit lui-même, il le trouva liſant le livre qu'il proſcrivit enſuite. » *Voilà*, lui dit le pape, *un ouvrage excellent ; nous n'avons perſonne à Rome, qui ſoit capable d'écrire ainſi. Je voudrois attirer l'auteur auprès de moi.* Il ne faut pourtant pas regarder ces éloges de *Clément XI*, & les cenſures dont ils furent ſuivis, comme une contradiction. On peut être fort touché, dans une lecture, des beautés frappantes d'un ouvrage, & en condamner enſuite les défauts cachés. Le bien, il eſt vrai, s'y montroit de tous côtés ; le mal, il falloit le cher-

cher, mais il y étoit. *Clément XI* mourut le 19 mars 1721 dans sa 72e année, après un règne de plus de vingt ans. Ce pape étoit aussi pieux que savant. Il forma une congrégation composée des plus habiles astronomes d'Italie, pour soumettre à leur examen le *Calendrier Grégorien*. On y reconnut quelques défauts; mais comme on ne pouvoit les corriger que par des moyens très-difficiles, on aima mieux le laisser tel qu'il étoit. *Clément XI* donna retraite au fils de *Jacques II*, qui jouit à Rome des honneurs de la royauté sous le nom de *Jacques III*. Ce fut encore à ce pontife que la Provence dut quelques bâtimens chargés de grains, avec des sommes considérables, qu'il envoya pour être distribuées pendant la peste de 1720. *Clément XI* écrivoit assez bien en latin. Le *Bullaire* de ce pape avoit été publié en 1718, in-folio. Le cardinal *Albani*, son neveu, recueillit tous ses *Ouvrages*, & les fit imprimer à Rome en 2 volumes in-folio, 1729. Sa *Vie* est à la tête de ce recueil. *Lafiteau* & *Reboulet* l'ont aussi écrite. Le premier a publié la sienne en 2 volumes in-12, & le second en 2 vol. in-4.° Celle-ci est la meilleure, quoiqu'elle ait souffert des contradictions. *Voyez* GUIDI & II. MARSIGLI.

XIV. CLÉMENT XII, (Laurent *Corsini*) pape après *Benoît XIII* en 1730, mort le 6 février 1740, presque âgé de 88 ans, étoit né à Rome d'une ancienne famille de Florence. Après avoir exercé plusieurs prélatures à Rome, & rempli la place de trésorier de la chambre apostolique, il obtint la pourpre en 1706. Dès qu'il eut été couronné souverain pontife, il abolit une partie des impôts, & fit châtier ceux qui avoient malversé sous le pontificat précédent. Le lendemain de son couronnement, le peuple assemblé de toutes parts avoit crié à sa suite: *Vive le Pape CLÉMENT XII! Justice des injustices du dernier ministère!* Et le nouveau pape eut égard à leurs plaintes: mais lorsque les cardinaux voulurent lui indiquer certains sujets pour l'administration générale des affaires, il leur répondit: *C'est aux Cardinaux à élire le Pape: mais c'est au Pape à choisir ses Ministres.* Ses revenus furent pour les pauvres. Son trésorier lui ayant rendu ses comptes, il vit qu'il n'avoit pas quinze cents écus en caisse: *Comment!* dit le Pontife: *J'étois plus riche étant Cardinal, que depuis que je suis Pape!* & cela étoit vrai. Après sa mort, le peuple Romain lui érigea par reconnoissance une statue de bronze, qui fut placée dans une des salles du Capitole.

XV. CLÉMENT XIII, (Charles *Rezzonico*) d'une famille originaire de Côme dans le Milanois, naquit à Venise en 1693. Il fut d'abord protonotaire apostolique participant, puis gouverneur des villes de Riéti & de Fano, ensuite auditeur de rote pour la nation Vénitienne. *Clément XII*, plein d'estime pour ses connoissances & ses vertus, le décora de la pourpre en 1737. Il fut élevé sur le siége de Padoue en 1743, & signala son épiscopat par une piété si tendre & une charité si généreuse, qu'après la mort de *Benoît XIV*, il fut élu pape le 6 juillet 1758. Son pontificat sera long-temps célèbre, par l'expulsion des Jésuites du Portugal, de la France, de l'Espagne & du royaume de Naples. Les efforts

qu'il fit pour les ſoutenir furent inutiles. Ayant voulu, par le conſeil de quelques perſonnes qu'il écoutoit trop facilement, exercer en 1768, dans les états de Parme, une juridiction qui n'appartient qu'au ſouverain, il perdit le comtat d'Avignon & la principauté de Bénévent, qui ne furent rendus au ſaint Siége que ſous ſon ſucceſſeur. Le roi de France avoit fait ſaiſir le premier état en juin 1768, & le roi de Naples le ſecond quelque temps après. *Clément XIII* mourut ſubitement le 2 février 1769, à 76 ans, avec la douleur de n'avoir pu pacifier les troubles élevés dans l'Égliſe. Un grand fond de religion & de bonté, un caractère bienfaiſant, une douceur inaltérable, lui ont mérité les regrets de ſes ſujets, & la vénération des ennemis même du ſaint Siége. Trop de facilité à céder à ce que lui inſpiroient ſes miniſtres, & trop peu de diſcernement dans le choix qu'il en faiſoit, furent les ſeules taches de ſon pontificat, dont les Romains ſe ſouviennent avec reconnoiſſance. Le port de Civita-Vechia étoit négligé depuis long-temps, & commençoit à ſe combler : *Clément XIII* le fit nettoyer & reconſtruire ; & ce beau monument de ſon règne date de l'an 1761. La diſette qui affligea Rome en 1764, lui donna une nouvelle occaſion de ſignaler ſa bienfaiſance ; il prodigua les ſecours aux infortunés. C'eſt ce pontife qui a ordonné qu'à la Meſſe on diroit tous les Dimanches la *Préface de la Trinité* pour expier les outrages faits de nos jours à ce myſtère. *N. B.* Les ennemis des Jéſuites nous ont reproché d'avoir traité *Clément XIII* avec trop d'indulgence. Le *Voyage d'Italie*, par *Duclos*, qui a paru en 1791, juſtifie ce que nous avons dit long-temps avant lui. « *Clément XIII*, dit cet hiſtorien, eſt de la plus haute piété. Il a toujours eu des mœurs pures, beaucoup de candeur & de douceur dans le caractère ; le cœur & l'eſprit droits. Peut-être ne lui a-t-il manqué pour avoir plus d'étendue dans l'eſprit, que de l'avoir appliqué aux affaires, & d'avoir oſé prévoir qu'il monteroit un jour ſur le trône... Le cardinal *Paſſionei* dit hautement, qu'il avoit refuſé ſa voix à *Rezzonico*, parce qu'il le croyoit incapable de gouverner l'Égliſe. Il a ſouvent répété ce propos dans l'affaire de Portugal. Quand on lui objectoit la pureté d'ame de *Clément XIII* ; JÉSUS-CHRIST, diſoit *Paſſionei*, rendoit le même témoignage à *Nathanaël : Bonus Iſraëlita*, &c. ; mais il n'en fit pas un apôtre. Les cardinaux auroient dû ſuivre le conſeil qu'un anonyme afficha à la porte du conclave : *Si doctus, doceat nos ; ſi ſanctus, oret pro nobis ; ſi prudens, gubernet nos.* —*Clément XIII* n'ayant pas les qualités propres au gouvernement, ne s'eſt pas, comme tant d'autres, imaginé les avoir ; & ce n'eſt pas un mérite commun que de ſavoir ſe juger. Uniquement occupé de ſon ſalut, il abandonna toutes les affaires à ſon miniſtre ; mais il n'a pas été heureux dans le choix qu'il a fait du cardinal *Torrigiani*. Ce miniſtre eſt honnête homme, grand travailleur, entendant bien l'affaire quant au poſitif des lois, mais incapable d'en connoître l'eſprit, d'y faire fléchir la lettre, ou de réformer ce qu'elles peuvent avoir de vicieux. Plus opiniâtre que ferme, la contradiction l'affermit dans un ſentiment qu'on lui feroit abandonner en le flattant. » On doit conclure de cette citation

que le vertueux *Clément XIII*, avec un miniſtre plus prudent, n'auroit pas fait de fauſſes démarches, & n'auroit laiſſé qu'un ſouvenir honoré par ſa piété & ſes bonnes œuvres.

XVI. CLÉMENT XIV, (Jean-Vincent-Antoine *Ganganelli*) naquit d'un médecin, à Saint-Arcangelo, bourg près de Rimini, le 31 octobre 1705. Dès l'âge de dix-huit ans, il entra dans l'ordre des Mineurs conventuels. Il s'accoutuma de bonne heure à répondre avec juſteſſe & préciſion. *Ses réparties ſont vives*, diſoient ſes ſupérieurs; *mais il y met tant de raiſon, qu'on ne peut s'en offenſer.* Il ſe prêtoit alors volontiers à toucher des orgues. *Les facultés de ſon ame*, dit l'un de ſes confrères, *ſont dans une telle harmonie, qu'il n'y a rien d'étonnant qu'il ſoit naturellement muſicien.* On le fit paſſer ſucceſſivement à Péſaro, à Recanati, à Fano, & à Rome même, pour y étudier la philoſophie & la théologie. Il devint bientôt profeſſeur à ſon tour. Ses diſciples l'aimoient autant qu'ils le reſpectoient: il leur inſpiroit des penſées élevées, des ſentimens nobles, les dégageant de toutes les petiteſſes & de tout ce qui s'appelle moinerie. *Benoît XIV* mettant un jour la main ſur la tête du Père *Ganganelli*, dit au général de ſon ordre: *Tenez grand compte de ce petit Frère; je vous le recommande fortement.* Ce fut ſous le règne de ce pape immortel, que *Ganganelli* devint conſulteur du Saint-Office: place importante à Rome. Ce pontife éclairé voyant qu'il uniſſoit le flegme germanique à la vivacité italienne, l'appeloit ſouvent pour avoir ſon avis: *Il joint*, diſoit-il, *un jugement ſolide à une vaſte érudition; & ce qui fait plaiſir, c'eſt qu'il eſt mille fois plus modeſte qu'un homme qui ne ſait rien, & qu'on croiroit qu'il n'a jamais gardé la retraite, tant il eſt gai.* C'étoit le moyen de plaire à *Lambertini*, dont on connoit l'enjouement & les heureuſes ſaillies. — Le Père *Ganganelli* allant un jour à Aſſiſe, rencontra un payſan qui lui prédit ſa grandeur future. Ils marchoient de compagnie; le payſan, après l'avoir entendu parler, lui dit: *C'eſt dommage que vous ne ſoyez qu'un Frère convers!* (Il en jugeoit ainſi ſur ſon extérieur ſimple & négligé.) *Car il me paroît, mon Frère, que ſi vous aviez étudié, vous pourriez bien être comme* Sixte V. *Nous avons ſon portrait chez nous, & je trouve que vous avez ſon air ruſé... Ganganelli* fut élevé au cardinalat par *Clément XIII*; & il n'en fut ni moins modeſte, ni moins compatiſſant. Un de ſes domeſtiques étant tombé malade, il ſe rendit auprès de lui avec la plus grande précipitation, & après lui avoir donné tout ce qu'il avoit dans ſa bourſe, il s'écria: *Il n'y a pas d'autre grandeur que celle de faire du bien.* Ce fut ſa maxime lorſqu'il fut pape. Mais quelques vertus & quelques talens qu'il fit paroître étant cardinal, on ne s'attendoit pas à voir un religieux ſur la chaire de Saint-Pierre. La liberté avec laquelle il s'expliquoit ſur la néceſſité de déférer aux volontés des ſouverains, ne paroiſſoit pas lui concilier les cardinaux. Dans la plupart des congrégations qui ſe tenoient ſous les yeux du pape même, au ſujet des duchés de Parme & de l'affaire des Jéſuites, il avoit donné des avis tellement contraires aux ſentimens du pontife & du ſecrétaire d'état, qu'on prit le parti de ne le plus conſulter. *On ne me communique rien,*

diſoit-il, *& je ſais tout. Mais on a beau faire : ſi l'on ne veut pas voir la Cour de Rome décheoir de ſa grandeur, il faudra, néceſſairement, ſe réconcilier avec les Souverains ; ils ont les bras plus longs que les frontières, & leur pouvoir s'élève au-deſſus des Alpes & des Pyrenées.* Ces ſentimens connus des cours étrangères, en éloignant de lui le miniſtère papal, lui concilioient les princes, & lui aſſuroient, en cas de vacance du ſaint Siége, de puiſſans protecteurs. *Clément XIII* étant mort en 1769, le conclave fut très-orageux. Enfin le ſacré collége, décidé par l'éloquence perſuaſive du cardinal *de Bernis*, proclama le cardinal *Ganganelli* ſouverain pontife le 19 mai 1769, quoiqu'il ne fût pas encore évêque. Lorſqu'après ſon exaltation, on lui demanda s'il n'étoit pas fatigué ? *Je n'ai jamais vu*, répondit-il, *cette cérémonie plus à mon aiſe.* Aucun pape n'avoit été élu dans des temps plus difficiles. Le Portugal, brouillé avec le ſaint Siége, vouloit ſe donner un patriarche : la manière dont le prédéceſſeur de *Clément XIV* avoit traité le duc de Parme, avoit indiſpoſé les rois de France, d'Eſpagne & de Naples : Veniſe prétendoit réformer les communautés religieuſes, ſans le concours du pape : la Pologne cherchoit à diminuer ſon autorité : les Romains eux-mêmes murmuroient. Un eſprit d'innovation répandu de toutes parts, attaquoit tous les principes reçus ſur le gouvernement pontifical. Pour prévenir ſa deſtruction ou ſon affoibliſſement, *Clément XIV* chercha d'abord à ſe concilier les ſouverains ; il envoya un nonce à Lisbonne ; il ſupprima la lecture de la bulle *In cœnâ Domini*, qui révoltoit & indignoit les princes ; il négocia avec l'Eſpagne & la France, ſans rien faire qui pût marquer la puſillanimité ou la baſſeſſe. — Preſſé de ſe décider ſur le ſort des Jéſuites, il demanda du temps pour examiner cette grande affaire. *Je ſuis*, écrivoit-il, *le Père des fidelles, & ſur-tout des Religieux. Je ne puis détruire un Ordre célèbre, ſans avoir des raiſons qui me juſtifient aux yeux de Dieu & de la poſtérité... Les affaires*, diſoit-il dans une autre occaſion, *ont leur maturité comme les fruits ; & ce n'eſt qu'au moment qu'elles preſſent, que nous devons penſer à les terminer. Notre imagination eſt notre plus grande ennemie, & je tâche de la réprimer avant que de prendre un parti dont je pourrois me repentir.* Après pluſieurs années de diſcuſſion, il donna, le 21 juillet 1773, le fameux Bref qui éteint à jamais la *Compagnie de Jéſus*. Depuis cette ſuppreſſion, *Clément XIV*, accablé de travaux, de ſoucis & de craintes, regrettant ſous la tiare ſa cellule de Cordelier, ne fit preſque plus que languir. Dès la fin de juillet 1774, le pape n'étoit plus qu'une ombre de lui-même : ſes os ſembloient diminuer & s'amollir. Des dartres rentrées, que l'art des médecins ne purent attirer au dehors, lui faiſoient ſouffrir des douleurs cruelles. Sa voix s'étoit éteinte. *Je vais à l'éternité*, diſoit-il, *& je ſais pourquoi.* Il rendit le dernier ſoupir le 22 ſeptembre ſuivant. Cet évènement funeſte donna lieu à des conjectures malignes, détruites en partie par le médecin du pape, qui atteſta qu'il avoit été victime non du poiſon, mais d'un travail exceſſif & d'un mauvais régime. L'Égliſe perdit par cette mort un pontife ſage, courageux, juſte, éclairé, ami des lettres. Élevé comme *Sixte V* de l'ombre du cloître à l'éclat du

trône, placé comme lui dans des circonſtances difficiles, conſidéré comme *Sixte* des étrangers & des ſouverains, il ne fut ni dur, ni inflexible, ni ſuperbe comme ce pape. Il traitoit avec beaucoup d'indulgence les religieux qui vouloient quitter leur cloître. Un général d'Ordre ſe plaignant d'un bref de ſécularisation qu'il avoit accordé à l'un de ſes religieux : *Vous devez plutôt m'en remercier*, lui répondit ce pape ; *ce religieux ſe ſeroit perdu chez vous, auroit entraîné les autres dans ſa perte, & vous auroit peut-être égorgé.* Se regardant comme le père commun de tous les Chrétiens, il accueilloit également bien les étrangers, hérétiques, ou catholiques. Auſſi Mylord*** diſoit-il un jour à quelques-uns de ſes compatriotes : *Vous connoiſſez mes richeſſes & ma fille unique. Je l'adore. Eh bien, je la donnerois au Pape, s'il pouvoit ſe marier, tant je ſuis enchanté de ſa perſonne & de ſon eſprit.* Les Anglois placèrent, de ſon vivant, ſon buſte parmi ceux des grands hommes. Quand *Clément XIV* apprit cette nouvelle : *Plût à Dieu*, dit-il, *qu'ils ſiffent pour la Religion, ce qu'ils ſont pour moi !...* Il étoit très-ſecret, &, ſuivant l'expreſſion d'un cardinal homme d'eſprit, ſon pontificat n'étoit pas celui des curieux. *Un Souverain*, diſoit ce pape, *qui a beaucoup de confidens, ne ſauroit manquer d'être trahi. Ce qui n'a pas été dit, ne s'écrit point.* — Une princeſſe s'étant montrée curieuſe de ſavoir s'il n'avoit rien à craindre de ſes ſecrétaires ? *Non*, répondit-il ; *j'en ai cependant trois*, en montrant ſes doigts. Les petits artifices des politiques ſubalternes lui étoient inconnus. Si jamais il trompa ceux qui vouloient le deviner, ce n'étoit que par ſon ſilence. La vérité, lorſqu'il parloit, s'exprimoit toujours par ſa bouche. Infatigable au travail, il veilloit une partie des nuits pour s'occuper des affaires de l'Égliſe dont il étoit le chef, ou des États dont il étoit le père. *La règle*, diſoit-il quelquefois, *eſt la bouſſole des Religieux ; mais le beſoin des Peuples eſt l'horloge des Souverains : à quelque heure qu'ils aient beſoin de nous, il faut être à eux.* Il étoit d'un caractère enjoué, diſant ſouvent de bons mots, mais ne bleſſant jamais perſonne. *Je ne ſuis point ſurpris*, diſoit-il un jour, *que M. le Cardinal* de Bernis *ait beaucoup déſiré de me voir Pape. Ceux qui cultivent la Poéſie, aiment les métamorphoſes.* — Comme il vouloit mettre quelques nouveaux droits ſur les marchandiſes qui venoient de l'étranger, on lui repréſenta qu'il indiſpoſeroit les Anglois & les Hollandois. *Bon, bon*, répondit-il en ſouriant, *ils n'oſeront montrer leur mécontentement ; car, s'ils me fâchent, je ſupprimerai le Carême.* — Il parut très-peu ému des libelles que ſes ennemis lancèrent contre lui. *On me feroit preſque croire*, diſoit-il, *que ceux qui veulent me noircir, penſent que je ſuis un Grand-homme ; car les ſatires n'attaquent le plus ſouvent que le mérite.* Son amour pour les lettres, l'engagea à former à Rome un *Muſæum*, où il raſſembla beaucoup de reſtes précieux de l'antiquité. Mais il ne décidoit jamais ſur ces monumens en homme qui veut paſſer pour un amateur, pour un homme de goût. « Né dans un village, élevé dans un cloître, diſoit-il au chevalier *de Chatelux*, je n'ai pu acquérir les lumières néceſſaires pour les juger en connoiſſeur. Mais, comme Souverain, je me ſuis cru obligé d'expoſer aux yeux des artiſtes les modèles les plus par-

faits de l'antiquité, pour qu'ils puſſent les étudier & les imiter. » —Il s'étoit fait donner une liſte des plus célèbres écrivains de ſes états, &, ſi la mort n'eût pas empêché l'exécution de ſes deſſeins, il devoit récompenſer ceux dont les ouvrages avoient pour objet la religion ou la patrie. « Il eſt juſte, diſoit-il au cardinal *Cavalchini*, que les auteurs qui nous inſtruiſent ou nous édifient, trouvent des rémunérateurs dans les princes. L'argent ne peut être mieux employé qu'à ſoutenir le mérite & à encourager les talens. Il eſt honteux qu'il n'y ait des recherches établies que pour les malfaiteurs, & qu'on ne s'informe ni de la fortune, ni de la demeure des hommes qui éclairent le monde. » Quoique très-zélé pour la religion, il avoit pour les errans la même indulgence que le divin légiſlateur envers les Saducéens & les Samaritains. Il diſoit : *Pour maintenir la foi, n'oublions pas la charité. S'il ne nous eſt point permis d'avoir une tolérance criminelle pour l'erreur, il nous eſt défendu de haïr & de perſécuter ceux qui malheureuſement l'ont embraſſée.* Ajoutons à ces traits, qu'il fut ſobre, déſintéreſſé, & qu'il ne connut pas le népotiſme. Sa ſucceſſion fut celle d'un religieux plutôt que d'un pape. On le preſſoit de faire un teſtament : il répondit, *que les choſes iroient à qui elles appartiendroient.* Aſſis au rang des rois, il fut ſervi comme un ſimple religieux. Lorſqu'on lui repréſenta que la dignité papale exigeoit plus d'apprêts, il ſe contenta de répondre : *Ni* S. Pierre, *ni* S. François *ne m'ont appris à dîner plus ſplendidement*; & lorſque le chef de cuiſine vint le ſupplier de le conſerver dans ſon poſte, il lui dit : *Vous ne perdrez pas vos appointemens; mais, pour vous mettre en exercice, je ne perdrai pas ma ſanté.* Quelquefois il donnoit à dîner à des grands d'Eſpagne dans ſon palais de Caſtelgandolfe. Alors le repas étoit plus ſplendide; & oubliant ſa ſouveraine autorité, il faiſoit gaiement les honneurs de la fête, ſans permettre que perſonne ſe levât pour le ſaluer... Le marquis de *Caracciòli* a donné ſa *Vie*, Paris 1775 & 1776, un vol. in-12; & la *Traduction* des prétendues *Lettres* & autres *Écrits* dont la plus grande partie a été fauſſement attribuée à ce ſouverain pontife, 1776 & 1777, en 3 vol. in-12. Le mérite principal des Lettres miſes ſous le nom de *Clément XIV*, eſt d'être un aſſez bon roman moral, de renfermer des principes de ſageſſe, de douceur, d'indulgence, & de repréſenter fidellement le caractère du pontife. Si l'éditeur avoit voulu ſe mettre au-deſſus de tout ſoupçon, il auroit dépoſé dans une bibliothèque publique les originaux, avec les atteſtations de ceux qui avoient reconnu l'écriture. Quand on met à la tête d'un livre le nom d'un pape qui ne fait que de mourir, on ne ſauroit prendre aſſez de précautions pour prouver au public que ce livre eſt de lui. Quant aux autres écrits qui compoſent le troiſième volume, la plupart ſont très-médiocres; & quand même ils ſeroient, ce qu'on ne croit pas, de *Clément XIV*, ils ne peuvent guères ajouter à ſa réputation. Ce pontife, perſuadé qu'il y a trop d'écrivains médiocres, craignoit toujours d'être tenté d'en accroître le nombre. Il diſoit un jour en plaiſantant : *Qui ſait s'il ne paſſera pas un jour par la tête de Frère* François, *de vouloir faire un livre? Je répondrois cependant bien que ce ne ſera*

pas l'hiſtoire de ſes ragoûts, ou le livre ſera bien court. On a publié en 1787, en 2 volumes in-12, de nouvelles *Lettres* de *Clément XIV*; mais elles ne ſont pas plus de lui que les premières.

XVII. CLÉMENT VII, regardé comme pape : *Voy.* GENÈVE (Robert de).

XVIII. CLÉMENT VIII, antipape : *Voyez* MUGNOS (Gilles).

XIX. CLÉMENT, (Jacques) Dominicain, natif du village de Sorbon au diocèſe de Rheims, étoit âgé d'environ vingt-cinq ans, & venoit d'être fait prêtre lorſqu'il prit la réſolution d'aſſaſſiner *Henri III.* C'étoit un homme d'un eſprit foible & d'une imagination déréglée. Il conſulta ſon prieur *Bourgoing* ſur ſon deſſein ; & cet homme, au lieu de l'en détourner, lui conſeilla de prier & de jeûner, pour connoître la volonté de Dieu. On aſſure même qu'on lui parla pendant la nuit, & qu'on lui fit entendre une voix comme venue du ciel qui lui ordonnoit de tuer le tyran. On dit encore, que la ducheſſe de *Montpenſier*, ſœur des *Guiſes*, acheva de le déterminer. Elle l'aſſura, dit-on, que s'il échappoit, le pape ne manqueroit pas de le faire cardinal ; & que s'il périſſoit, il ſeroit canoniſé comme libérateur de ſa patrie, gouvernée par un perſécuteur de la foi. *Voyez* l'*Hist. Eccl.* du Père *Fabre*, année 1589. Le fanatique partit de Paris le dernier de Juillet 1589, avec pluſieurs lettres de recommandation, & fut amené à Saint-Cloud par *la Gueſle*, procureur-général. Celui-ci ſoupçonnant un mauvais coup, & l'ayant fait épier pendant la nuit, on le trouva profondément endormi, ſon bréviaire auprès de lui, ouvert à la page du meurtre d'*Holoferne* par *Judith*. Le parricide, conduit le lendemain premier août chez le roi, dit qu'il venoit lui apprendre les choſes les plus importantes de la part de ſes fidelles ſerviteurs de Paris ; mais qu'il ne pouvoit les communiquer qu'à lui ſeul. Comme on ſe retiroit, on entendit *Henri III* s'écrier : *Ah malheureux ! que t'avois-je fait pour m'aſſaſſiner ainſi ?* On rentre, & l'on voit ſon ſang couler du bas-ventre, où ce ſcélérat avoit enfoncé ſon couteau & l'avoit laiſſé dans la plaie. Le roi le retira lui-même, & en frappa le monſtre à la tête. Les ſeigneurs, dans le premier mouvement, le percèrent de mille coups. Son corps fut enſuite traîné ſur la claie, tiré à quatre chevaux, & brûlé. Cet exécrable attentat fut reçu bien autrement par les Ligueurs. Lorſque la mère de *Jacques Clément* parut à Paris, après le parricide commis par ſon fils, les prédicateurs engagèrent le peuple à aller *vénérer cette bienheureuſe mère d'un ſaint Martyr* : c'eſt ainſi qu'on appeloit en chaire le monſtre, tandis qu'on ne donnoit à *Henri* que le nom d'*Hérode*. Son portrait fut placé ſur les autels de Paris. La Sorbonne, à ce que diſoit l'abbé de *Longuerue*, délibéra de demander ſa canoniſation. On propoſa de lui ériger une ſtatue dans l'égliſe de Notre-Dame : on alla en foule à Saint-Cloud ràcler la terre teinte de ſon ſang. On imprima le *Martyre de S. Jacques Clément*, Paris 1589, in-8°, avec ſa figure. *Sixte-Quint* prononça ſon éloge dans un conſiſtoire, & oſa le comparer à *Judith* & à *Éléazar*. « Cette mort, dit-il, qui donne tant d'étonnement & d'admiration, ſera crue à peine de la poſtérité.

Un très-puiſſant roi, entouré d'une forte armée, qui a réduit Paris à lui demander miſéricorde, eſt tué d'un ſeul coup de couteau par un pauvre religieux. Certes! ce grand exemple a été donné, afin que chacun connoiſſe la force des jugemens de Dieu. » Telle étoit, dit le P. *Fabre* qui nous a fourni preſque tout cet article, la force des préjugés qui régnoient alors, fondés ſur des principes qu'un zele outré avoit établi dans des temps de trouble & de confuſion. On doit rappeler les maux que ces préjugés ont fait commettre, parce que l'hiſtoire des ſiècles paſſés doit être la leçon des ſiècles à venir. On ne ſauroit trop répéter d'ailleurs, que l'eſprit du Chriſtianiſme n'inſpire que douceur & ſoumiſſion, & que les Ligueurs citoient en vain, pour autoriſer leurs attentats, une religion ſainte qui les déſavoue.

XX. CLÉMENT, (Julien) chirurgien-accoucheur, natif d'Arles en Provence, excella dans l'art de ſoulager les femmes dans l'enfantement. Il fut appelé trois fois à Madrid, pour la reine d'Eſpagne, en 1713, 1716 & 1720. *Louis XIV* l'avoit anobli dès 1711, avec la clauſe expreſſe qu'il ne pourroit quitter la pratique des accouchemens. Cet habile homme mourut à Paris en 1729, à quatre-vingts ans.

XXI. CLÉMENT, (Pierre) né à Genève en 1707, exerça d'abord le miniſtère évangélique dans ſa patrie; mais les paſteurs Génevois le forcèrent d'y renoncer en 1740. Il paſſa en Angleterre, où il devint gouverneur de my-lord *Waldegrave*, & l'accompagna dans ſes voyages en Italie. Enfin il ſe fixa à Paris, & compoſa depuis 1749 juſqu'en 1754, un Bulletin de littérature. Il en fit un recueil, ſous le titre de *Nouvelles Littéraires de France*, en 1755, 4 volumes in-8°, & on le réimprima à Lyon en 2 vol. in-12. Cet ouvrage, écrit d'un ſtyle léger & ſaillant, aſſaiſonné par le ſel de la critique, & rempli de jugemens impartiaux, plut beaucoup, quoique la décence y ſoit ſouvent offenſée, & que l'auteur affecte trop d'eſprit & de gaieté. Il vouloit paroître homme du monde & homme de plaiſir, & il affiche trop ſouvent le ton de ces deux perſonnages. On a encore de lui un recueil de *Poéſies légères*, in-12; & trois pièces de théâtre: I. Les *Francs-Maçons trahis*, 1740. II. Une *Mérope*, 1749. III. Le *Marchand de Londres*, tragédie angloiſe, traduite de *Lillo*, 1751, in-8°: cette dernière pièce eſt la ſeule dont on ſe ſouvienne. Cet auteur étoit fait pour le plaiſir & la ſociété. Il avoit beaucoup de goût pour la ſatire, & il ne manquoit pas de talent dans ce genre dangereux. L'extrême vivacité de ſon eſprit le jeta dans la folie; il fut enfermé à Charenton, & y mourut en 1767, à 60 ans.

XXII. CLÉMENT, (Denys-Xavier) de l'académie de Nanci, doyen de l'égliſe collégiale de Ligni, prédicateur du roi, confeſſeur de *Meſdames*, né à Dijon en 1706, mourut en 1771, à 65 ans, avec une grande réputation de piété. Ayant ſurmonté par ſa patience une difficulté qu'il avoit dans la parole, il ſe conſacra de bonne heure à la chaire & à la direction, & il ſervit utilement l'égliſe dans ce double emploi. Il ramena avec une charité douce & patiente, pluſieurs incrédules & quelques libertins à la vérité & à la vertu. *Staniſlas*, roi de Po-

logne, lui avoit donné le titre de ſon prédicateur ordinaire. Ses *Sermons* ont été imprimés en 1772, 4 vol. in-12. Il y règne l'éloquence ſimple & forte d'un homme de bien, qui n'a pas puiſé ſes ornemens dans les auteurs profanes, mais qui s'eſt nourri dès ſon enfance, du lait ſubſtantiel de l'Évangile; toutefois ſon coloris eſt foible. Nous avons quelques ouvrages de piété, où l'abbé *Clément* montre le même eſprit que dans ſes Sermons, avec un ſtyle plus froid & plus compaſſé. Les principaux ſont : *Avis à une Perſonne engagée dans le monde*, in-18. *Méditations ſur la Paſſion*, in-12. *Inſtructions ſur le Sacrifice de la Meſſe*, in-12. *Maximes pour ſe conduire chrétiennement dans le monde*, in-12; *Exercices de l'Ame pour la Pénitence & l'Euchariſtie*, in-12, &c.

XXIII. CLÉMENT D'ASCAIN, (le Père) Capucin, né dans le Béarn, occupa dans ſon ordre les places de définiteur & de provincial, & montra le plus grand zèle pour le maintien de la diſcipline & pour le progrès des lumières. Il occupa pendant plus de 50 ans les meilleures chaires de la Guienne & des provinces voiſines. Ses miſſions produiſirent de grands biens, parce que ſe bornant à l'inſtruction, il dédaigna la vaine pompe d'une éloquence mondaine, & n'en convertit que mieux les pécheurs. Il mourut à Baïonne le 26 juin 1781, dans la 86ᵉ année de ſon âge, & la 71ᵉ de ſon entrée dans le cloître. On a gravé le portrait de ce digne religieux, au bas duquel nous avons oſé mettre ces quatre vers, qui n'expriment que foiblement ce que nous penſons de ſa piété, de ſes travaux, de ſes ſuccès, & de ſon caractère :

Il fut doux ſans foibleſſe, auſtère avec prudence;
Il ſubjugua l'eſprit, il ſut toucher les cœurs;
Et joignant les vertus au don de l'éloquence,
Il prouva conſtamment ſes diſcours par ſes mœurs.

XXIV. CLÉMENT DU MEZ, (Alberic) premier maréchal de France qui ait joui d'une certaine réputation, étoit fils d'un miniſtre de *Philippe-Auguſte*. Il commanda les armées de ce prince, le ſuivit en Paleſtine, & fut tué au ſiége d'Acre, en 1191. Son frère & ſon fils furent auſſi maréchaux de France, ainſi que ſon petit-fils, en qui fut éteinte ſa poſtérité maſculine.

XXV. CLÉMENT, (Claude) Jéſuite de Franche-Comté, profeſſa les belles-lettres à Madrid. Il s'eſt fait connoître par ſon Syſtême bibliographique, & a publié ſes idées à ce ſujet, dans un ouvrage, in-4°, publié à Lyon en 1635, ſous ce titre : *Muſei ſive Bibliothecæ tam privatæ quam publicæ extructio, cura, uſus. Libri IV.* A la fin de l'ouvrage, l'auteur a placé une deſcription de la bibliothèque de l'*Eſcurial*.

XXVI. CLÉMENT, (David) ſavant bibliographe Allemand, a publié une *Bibliothèque* curieuſe, ou *Catalogue* raiſonné des livres rares & difficiles à trouver, Gottingue, 1750, 9 vol. in-4.° La mort de l'auteur l'empêcha de finir cet important ouvrage, qui ſuit l'ordre alphabétique & ſe termine aux lettres I–H I.

XXVII. CLÉMENT, (François dom) né à Baize en Bourgogne le 7 avril 1714, entra dans la congrégation des Bénédictins de Saint-Maur, & ſe dévoua, comme pluſieurs de ſes confrères, à l'étude

approfondie

approfondie de l'hiſtoire. Ces derniers avoient publié les dix premiers volumes de l'Hiſtoire littéraire de France, finiſſant au douzième ſiècle; dom *Clément* fut chargé de la continuer, & s'en occupa avec une activité infatigable, dans le monaſtère des Blancs-manteaux de Paris. Les tomes onze & douze de cet important ouvrage ne tardèrent pas à paroître. Une autre grande collection vint alors attirer ſon attention: c'étoit celle des anciens hiſtoriens de France, commencée par *André Duchesne* & ſuivie par dom *Bouquet*. Dom *Clément* lui ſuccéda dans ce travail, & fit paroître les volumes douze & treize, qui renferment deux cents articles, curieux & profonds, ſur des hiſtoriens peu connus. On doit encore au même ſavant: I. *Nouveaux éclairciſſemens ſur l'origine du Pentateuque des Samaritains*. Cet ouvrage avoit été commencé par un ami de dom *Clément*; celui-ci le termina & le publia. II. *Catalogue* des manuſcrits de la maiſon profeſſe des Jéſuites, dépoſés à la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés. III. L'*Art de vérifier les dates*, 1780—1787, 3 vol. in-folio. Cet ouvrage, regardé comme le chef-d'œuvre de l'érudition, avoit été foiblement commencé par les Bénédictins *Dantine*, *Clément* & *Durand*, & n'avoit paru qu'en un vol. in-4.° Dom *Clément* le compléta, & en fit l'inventaire ſavant & utile de l'hiſtorien, du publiciſte & du juriſconſulte. Il paſſa treize ans de ſa vie à le compoſer, ſe levant toujours, en été, au milieu de la nuit pour travailler, & ne ſe permettant preſque aucune diſtraction. On a reproché à la Table chronologique de ce recueil immenſe, qui parut en 1792, de manquer de préciſion & d'être chargée de trop de détails; mais l'ouvrage en lui-même eſt le monument le plus précieux que le ſavoir ait élevé dans le 18.e ſiècle. Dom *Clément* fut nommé aſſocié libre de l'académie des Inſcriptions. Les ſuppreſſions opérées par la révolution françoiſe lui firent ſucceſſivement quitter ſa retraite des Blancs-manteaux, l'abbaye de Saint-Germain & celle de Saint-Denis, où il s'étoit retiré. L'un de ſes neveux lui donna enfin un aſile. Là, au milieu des livres, des chartes, des manuſcrits, préparant une quatrième édition de l'*Art de vérifier les dates*, il fut frappé d'apoplexie, & mourut quelques heures après, le 29 mars 1793, à l'âge de 79 ans. *Voyez* CLÉMENCET.

CLÉNARD, (Nicolas) né à Dieſt dans le Brabant, mort à Grenade en 1542, voyagea en France, en Eſpagne & en Afrique, pour ſe familiariſer avec les langues vivantes: il ſavoit déjà la plupart des langues mortes, le latin, le grec, l'hébreu. On a de lui: I. Des *Lettres Latines ſur ſes Voyages*, curieuſes & rares, & dont la meilleure édition eſt celle de 1606, in-8°, avec quelques additions. Le latin en eſt aſſez pur; il l'auroit été encore davantage, ſi l'auteur n'avoit pas entaſſé tant de langues différentes dans ſa tête. II. Une *Grammaire Grecque*, qui eut long-temps beaucoup de cours. *Voſſius* en publia une édition à Amſterdam en 1650, in-8.° III. *Meditationes Græcanicæ in artem grammaticam*, Paris 1534, in-8.° Cet écrit a pour objet de faciliter l'étude du grec ſans maître. IV. Des *Tables* ſur la grammaire hébraïque, Louvain 1529, in-4.°

CLÉOBIS & BITON, *Voyez* l'article SOLON.

CLÉOBULE, fils d'*Evagoras*, l'un des *Sept Sages* de la Grèce,

fit un voyage en Égypte, pour apprendre la philoſophie de ce peuple. Il étoit contemporain & ami de *Solon*. On ne le connoît guères que par ſes maximes. Il recommandoit « de ne point s'enorgueillir dans la proſpérité, de ne point s'abattre dans l'affliction; d'obliger ſes amis pour ſe les attacher davantage, & ſes ennemis pour en faire des amis; de ſe marier à ſa ſemblable, parce qu'en prenant une femme de meilleure maiſon, on ſe rend eſclave de ſes parens; de ne flatter ni gronder ſa femme en préſence des étrangers, l'un étant une petiteſſe, & l'autre une indiſcrétion; d'examiner avant de ſortir de ſa maiſon, ce qu'on va faire, & à ſon retour ce qu'on a fait; d'être d'autant plus avare de ſa liberté, qu'on en a plus à ſa diſpoſition; de ne ſouhaiter ni de commander, ni d'obéir, l'obéiſſance ſe changeant ordinairement en averſion, & le commandement en tyrannie, &c. &c. » Il diſoit auſſi : *Heureux le Prince qui ne croit rien de ce que lui diſent ſes courtiſans.* Il mourut vers l'an 560 avant J. C., dans ſa 70ᵉ année. — Il y a eu un autre CLÉOBULE, hérétique du premier ſiècle & contemporain de *Simon* le magicien; mais ſes erreurs n'ont pas fait aſſez de bruit, pour mériter un article ſéparé. — Un autre CLÉOBULE, Lydien, fut auteur d'une chanſon grecque, très-célèbre, appelée la *Chélidonie*, parce qu'elle célébroit le retour de l'hirondelle & des beaux jours. Les Rhodiens la faiſoient chanter au commencement du printemps, par de jeunes enfans, allant de porte en porte, couronnés de fleurs.

CLÉOBULINE, fille du Sage de ce nom, ſe rendit également célèbre par ſa beauté & par ſon eſprit. Les Égyptiens admirèrent ſes *Énigmes*. Il faut croire que les hiſtoriens ont fait parvenir à la poſtérité les plus mauvaiſes; car nous n'en n'avons aucune qui mérite d'être dans le dernier de nos Journaux. En voici une pour échantillon : « Un père eut douze enfans; & chaque enfant eut trente fils *blancs*, & trente filles *noires*, leſquels ſont immortels, quoiqu'on les voie mourir tous les jours. » Il ne faut être ni un *Œdipe*, ni un *Joſeph*, pour appercevoir dans cette énigme l'*Année* qui a douze mois, & chaque mois trente jours & trente nuits.

CLÉODÉE, (Mythol.) fils d'*Hyllus*, fit, après la mort de ſon père, d'impuiſſans efforts pour reprendre la poſſeſſion du Péloponnèſe. Son courage lui mérita, de la part des Grecs, des ſtatues & des autels.

CLÉOMBROTE, nom de deux rois de Lacédémone : l'un tué à la bataille de Leuctres en Béotie, gagnée par *Épaminondas*, général Thébain, l'an 371 avant J. C.: le ſecond, gendre de *Léonidas*, & qui monta ſur le trône de Sparte au préjudice de ſon beau-père. *Voyez* II. AGIS. Celui-ci ayant été rappelé par les Lacédémoniens, pourſuivit le traître qui l'avoit dépouillé de ſon royaume, & le condamna à mort. *Chélonide*, épouſe de *Cléombrote*, avoit quitté ſon mari, pour ſuivre ſon père dans ſa retraite. Cette femme, fille & épouſe également malheureuſe, apprend l'arrêt porté contre ſon époux. Elle va ſe jeter aux pieds de *Léonidas*, qui change la peine de mort en un exil, & preſſe ſa fille de reſter à ſa cour. *Chélonide* aima mieux ſuivre ſon mari. — On connoît un 3ᵉ CLÉOMBROTE, philoſophe, natif d'Ambrané, qui ſe

précipita dans la mer, après avoir lu le *Phédon* de *Platon* ſur l'immortalité de l'ame.

CLÉOMÈDE, fameux athlète, étoit ſi fort, que, pour avoir été privé du prix de la victoire qu'il avoit gagnée à la lutte ſur un habitant d'Epidaure, il rompit, dit-on, la colonne d'une école, ſous laquelle il y eut ſoixante enfans d'écraſés. Il ſe ſauva dans un ſépulchre, où l'on fut bien ſurpris de ne le plus trouver. L'oracle, conſulté ſur cet évènement, répondit qu'il étoit le *dernier des Héros*. Quel héros ! La réponſe eût certes été plus juſte, de le déclarer le dernier des forcenés.

I. CLÉOMÈNE Ier, roi de Lacédémone, ſucceſſeur d'*Anaxandride* ſon père, l'an 557 avant J. C., vainquit les Argiens, & délivra les Athéniens de la tyrannie des *Piſiſtratides*. Les premiers s'étoient oppoſés à l'invaſion de ſes armées dans l'Argolide. *Cléomène*, à la tête des Lacédémoniens & de leurs alliés, remporta ſur eux une victoire auſſi ſanglante que ſignalée. Cinq mille Argiens ſe réfugièrent dans une forêt voiſine; *Cléomène* y fit mettre le feu malgré la prière des vaincus, qui furent bientôt conſumés par les flammes. *Cléomène* tourna enſuite ſes armes contre les Eginètes, & ne les punit pas moins cruellement. Son humeur vindicative ſe changea en fureur ſur la fin de ſes jours; &, dans un accès de phrénéſie, il ſe perça de ſon épée l'an 480 avant J. C. C'étoit un guerrier peu délicat & de mauvaiſe foi. Dans le cours de ſon expédition contre ceux d'Argos, ayant fait une trève de quelques jours avec eux, il ne les attaqua pas moins dans une nuit, en tua une partie, & fit les autres priſonniers, prétendant « que les *nuits* n'étoient pas compriſes dans la trève. » *Voyez auſſi* TÉLÉSILLE.

II. CLÉOMÈNE III, fils de *Léonidas* roi de Lacédémone, lui ſuccéda l'an 230 avant J. C. à l'âge de dix-ſept ans. Sa première penſée, en montant ſur le trône, fut d'arracher l'autorité aux éphores, magiſtrats puiſſans dans Lacédémone, qui faiſoient la loi aux rois mêmes. Ses victoires ſur les Achéens lui facilitèrent l'exécution de ce projet. De retour à Sparte, il fit aſſaſſiner les éphores, & afficher le nom de plus de quatre-vingts citoyens, condamnés au banniſſement : le peuple, effrayé par ce coup d'éclat, reçut toutes les lois qu'il voulut lui donner. Il fit revivre la plupart de celles de *Lycurgue*, procéda à un nouveau partage des terres, abolit les dettes, bannit le luxe, la moleſſe, l'intempérance, autant par ſon exemple que par ſes leçons. Son autorité affermie & la république réformée, *Cléomène* parcourut, les armes à la main, l'Arcadie & l'Élide, reprit quelques villes ſur les Achéens, & les défit en bataille rangée. *Aratus*, chef des vaincus, implora le ſecours d'*Antigone* roi de Macédoine, contre le vainqueur. L'armée des Spartiates fut taillée en pièces à la bataille de Sélaſie. *Cléomène*, après cette défaite, retiré en Égypte, y mourut d'une manière tragique. Ayant été bien accueilli de *Ptolomée Évergète* qui en étoit roi, il encourut enſuite la diſgrace de ſon ſucceſſeur, qui le fit mettre en priſon. *Cléomène* indigné briſa ſes fers, excita une ſédition, & finit par ſe donner la mort, l'an 220 avant l'ère chrétienne.

III. CLÉOMÈNE, ſculpteur Athénien, étoit fils d'*Apollodore*;

on lui a attribué, ſans preuve, la *Vénus* de *Médicis*; mais il avoit fait certainement les ſtatues des neuf Muſes, repréſentées dans le coſtume des femmes de *Theſpis*.

CLÉON, Athénien, étoit fils d'un corroyeur & corroyeur lui-même. Cependant, par ſes intrigues, il acquit une ſi grande autorité à Athènes, qu'il parvint à ſe faire donner le commandement des armées. Quoiqu'il fût plus grand diſcoureur que grand guerrier, il prit des villes & battit les Lacédémoniens retirés dans l'iſle de Sphactérie. Mais, peu après, ayant été envoyé contre *Braſidas*, général Lacédémonien qui s'étoit jeté dans Amphipolis, il fut vaincu & mis en déroute dans une ſortie que firent les aſſiégés. *Cléon* fut reconnu dans la fuite & maſſacré avec tous ceux qui l'accompagnoient, l'an 424 avant Jéſus-Chriſt.

CLÉONICE, jeune fille de qualité, que *Pauſanias* fit enlever à Byzance pour en faire ſa maîtreſſe. Arrivée dans la maiſon de ce général, *Cléonice*, timide encore, & pleine de la pudeur de ſon âge, pria ſes gens, avant que d'entrer dans la chambre de ſon raviſſeur, qu'on éteignit toutes les lampes; mais comme elle s'approchoit du lit, elle en renverſa une. *Pauſanias* déjà endormi, s'éveillant au bruit, prend ſon poignard, & croyant courir ſur un ennemi, frappe cette fille qui mourut du coup qu'elle reçut. Cet accident acheva de révolter tous les alliés contre lui.

CLÉONYME, fils de *Cléomène II*, roi de Sparte, mécontent de ſa patrie qui l'avoit privé de la couronne, pour la donner à *Aréus* ſon neveu, ſollicita le ſecours du célèbre *Pyrrhus*, roi d'Épire, contre Lacédémone. *Pyrrhus* l'aſſiégea, & fut contraint de ſe retirer. Le courage des femmes de Sparte qui travaillèrent elles-mêmes aux retranchemens, contribua beaucoup à la levée du ſiége, l'an 273 avant J. C.

CLÉOPATRE, *Voyez* OLYMPIAS.

I. CLÉOPATRE, fille de *Ptolomée-Philométor*, roi d'Égypte, femme de trois rois de Syrie, & mère de quatre princes qui portèrent la couronne, épouſa d'abord *Alexandre Bala*, enſuite *Démétrius*. Ce dernier prince lui ayant fait infidélité pour *Rodogune*, elle offrit ſa main & ſa couronne à *Antiochus* ſon frère. *Séleucus*, fils aîné de *Démétrius*, voulut monter ſur le trône de ſon père. Il ſe fit un parti, & trouva dans *Cléopâtre* une mère cruelle & une ennemie irréconciliable. Cette femme ambitieuſe, qui avoit cauſé la mort du père, en lui refuſant un aſile à Ptolémaïs, enfonça ſon poignard dans le ſein du fils. Ce meurtre ſouleva le peuple contr'elle; *Cléopâtre* l'appaiſa, en couronnant *Antiochus* ſon ſecond fils. Ce jeune prince, borné au titre de roi ſans en avoir le pouvoir, ſouffroit impatiemment de partager avec ſa mère la ſuprême autorité. *Cléopâtre*, encore plus jalouſe de régner que lui, fit préparer une coupe empoiſonnée qu'elle lui préſenta au retour de quelque exercice. Son fils ſoupçonnant ſa ſcélérateſſe, l'obligea de prendre le poiſon qu'elle lui avoit apprêté. Ainſi mourut ce monſtre d'ambition & de cruauté, l'an 120 avant J. C. Cette *Cléopâtre* eſt principalement connue par le rôle qu'elle joue dans la *Rodogune* du grand *Corneille*.

II. CLÉOPATRE, fille de *Ptolomée-Épiphanes*, veuve & sœur de *Ptolomée-Philométor*, voulut assurer la couronne à son fils, après la mort du père; mais *Ptolomée-Physcon*, roi de la Cyrénaïque, traversa ses projets. Un ambassadeur Romain les accommoda, en les faisant convenir qu'il épouseroit *Cléopâtre*; que le fils de la reine seroit déclaré héritier du trône, mais que *Physcon* en jouiroit durant sa vie. *Voyez* PTOLOMÉE, n.° VI.

III. CLÉOPATRE, fille de la précédente & de *Ptolomée-Philométor*, donna la main à son oncle *Ptolomée-Physcon*. Ce prince qui avoit répudié la mère pour épouser la fille, mourut bientôt après, & laissa à cette dernière la royauté d'Égypte & deux enfans, avec la liberté de s'associer celui qu'elle voudroit. *Cléopâtre* plaça sur le trône *Alexandre* son second fils, au préjudice de *Lathyrus* son aîné. Le jeune roi, effrayé de l'ambition de sa mère, à qui les plus grands crimes ne coûtoient rien, se vit forcé d'abdiquer l'empire; mais le peuple d'Alexandrie ne voulant pas souffrir qu'une femme tînt seule le timon du gouvernement, obligea la reine de rappeler son fils. *Cléopâtre*, ne pouvant plus supporter de partage dans l'autorité royale, attenta à la vie du jeune roi. *Alexandre*, informé de son complot, prévint sa mère en la faisant mourir l'an 89 avant J. C. Cette princesse ambitieuse & dénaturée avoit tout sacrifié au desir effréné de régner: elle fut punie de ses crimes par un autre crime qui égaloit les siens.

IV. CLÉOPATRE, reine d'Égypte, fille de *Ptolomée-Aulète*. Son père en mourant laissa la couronne aux aînés des deux sexes, l'an 51 avant J. C. avec ordre de se marier ensemble, suivant l'usage de sa famille. *Ptolomée-Denys*, frère de *Cléopâtre*, voulant régner seul, répudia & exila sa sœur, & fit casser le testament de son père par *Pompée*, qui lui adjugea le trône d'Égypte. Ce général Romain ayant été vaincu vers le même temps à la bataille de Pharsale, & fuyant en Egypte devant *César*, y fut massacré par ordre de *Ptolomée*. Ce fut en cette conjoncture que *Cléopâtre* demanda justice à son vainqueur contre son frère. Elle avoit tout ce qu'il falloit pour faire une profonde impression sur le cœur de ce héros: c'étoit la plus belle femme de son temps, la plus aimable, la plus ingénieuse: elle parloit toutes les langues, & n'eut jamais besoin d'interprète. Cette princesse, voulant solliciter elle-même *César*, arriva de nuit au pied du château d'Alexandrie. Il falloit tromper la garde Égyptienne: son guide la fit étendre au milieu d'un paquet de hardes, & la porta ainsi sur ses épaules au palais de *César*. Le conquérant Romain la vit, & sa cause fut gagnée. Il ordonna qu'elle gouverneroit l'Égypte conjointement avec son frère. Son juge étoit déjà son amant. Il en eut un fils, nommé *Césarion*, & promit de la mener avec lui à Rome & de l'épouser. Il comptoit faire passer dans l'assemblée du peuple une loi, par laquelle il seroit permis aux citoyens Romains d'épouser autant de femmes, même étrangères, qu'il leur plairoit. Arrivé à Rome, il fit placer la statue de sa maîtresse dans le temple de *Vénus*, à côté de celle de la déesse. *Ptolomée* s'étant noyé dans le Nil, *César* assura la couronne à *Cléopâtre* & à son autre frère, âgé alors de onze ans: mais cette princesse am-

bitieuſe ne partagea pas long-temps le trône avec lui ; elle le fit empoiſonner, des qu'il eut atteint ſa quinzième année. Après la mort de *Céſar*, elle ſe déclara pour les Triumvirs. *Antoine* vainqueur à Philippes, la cita devant lui, pour répondre à quelques accuſations formées contr'elle. *Cléopâtre* réſolut dès-lors d'enchaîner *Antoine*, comme elle avoit enchaîné *Céſar*. Elle fit ſon voyage ſur une galère brillante d'or, enrichie des plus belles peintures, avec des voiles de ſoie couleur de pourpre, mêlée d'or, & des rames d'argent, qui ne ſe mouvoient qu'au ſon d'une infinité d'inſtrumens de muſique. *Cléopâtre*, habillée en *Vénus* ſortant de la mer, paroiſſoit ſous un magnifique pavillon de drap d'or. Ses femmes repréſentoient les Nymphes & les Graces. La poupe & la proue étoient couvertes des plus beaux enfans, déguiſés en Amours. Il n'en falloit pas tant pour ſéduire *Antoine*. Son armée, ſaiſie comme lui d'admiration, ſe mit à crier que *Vénus étoit venue trouver Bacchus* : comparaiſon qui ne déplut point à *Antoine*. La reine d'Égypte éclipſa entièrement à ſes yeux la belle *Lycoris* ſa maîtreſſe, & s'empara tellement de ſon eſprit, qu'il fit mourir à ſa priere la princeſſe *Arſinoé* ſa ſœur, réfugiée dans le temple de *Diane* à Milet, comme dans un aſile impénétrable. Tout le temps qu'elle fut à Tarſe, ſe paſſa en fêtes & en feſtins. Ces fêtes ſe renouvellèrent à Alexandrie avec une magnificence dont il n'y a jamais eu d'exemple. Ce fut à la fin d'un de ces repas, que *Cléopâtre*, détachant de ſon oreille une perle d'un prix ineſtimable, la jeta dans une coupe pleine de vinaigre, & l'avala auſſitôt, pour dévorer en un moment autant de richeſſes, qu'*Antoine* en avoit employées pour ſatisfaire à leur luxe & à leurs débauches. « *Cléopâtre* fit voir, dit *Plutarque*, que *Platon* n'étoit qu'un ignorant dans la connoiſſance de l'art de la flatterie ; car elle imagina des moyens que ce philoſophe n'avoit pas prévus. Ne perdant jamais de vue ſon amant, elle ne le quittoit ni le jour ni la nuit ; jouant aux dés avec lui, buvant avec lui, chaſſant avec lui, & aſſiſtant à tous les exercices des armes. » Un des plaiſirs d'*Antoine* étoit de ſe mêler le ſoir à une troupe de libertins obſcurs, de ſe déguiſer en valet pour aller la nuit courir la ville, de s'arrêter aux portes des boutiques pour chercher querelle aux artiſans. *Cléopâtre*, ſouvent déguiſée en ſervante, fut de toutes les parties aviliſſantes de ce diſtributeur de couronnes. Quoiqu'elle eût bien plus d'eſprit & de délicateſſe, elle ſut ſe mettre de niveau avec lui pour le ſubjuguer. La vie licencieuſe & turbulente d'*Antoine* le rendoit ſuſpect à la plupart des habitans d'Alexandrie ; mais il calmoit les eſprits par des plaiſanteries. *Je prends pour vous*, leur diſoit-il, *un maſque comique ; je reſerve le maſque tragique pour les Romains.* « Mais de rapporter, dit *Plutarque*, beaucoup de ſes tours & de ſes bons mots, cela ſeroit trop long & trop puérile. » Cet hiſtorien ſe borne à un ſeul trait, qu'il trouve plus plaiſant que les autres. « Un jour qu'*Antoine* pêchoit à la ligne & qu'il ne prenoit rien, il étoit très-fâché, parce que *Cléopâtre* étoit préſente. Il ordonna donc à des pêcheurs d'aller ſous l'eau attacher ſecrètement à ſon hameçon quelqu'un des gros poiſſons qu'il avoit pris les jours précédens. *Cléopâtre* s'apperçut de la ſupercherie, & la

lendemain, elle fit accrocher à l'hameçon un poiſſon ſalé. A la vue d'une telle pêche, voilà de grands éclats de rire. » Alors *Cléopâtre* dit à *Antoine* : *Mon général, laiſſez-nous la ligne à nous autres, rois du Phare & de Canope ; votre chaſſe, c'eſt de prendre des villes, des royaumes & des rois.* Un voyage d'*Antoine* à Rome interrompit ces fêtes, les unes éclatantes, les autres honteuſes. *Cléopâtre* ſe conſola de l'abſence de ſon amant, par les charmes de l'étude : elle rétablit la bibliothèque d'Alexandrie, brûlée quelques années auparavant, & l'augmenta de celle de Pergame, compoſée de plus de deux cent mille volumes. *Antoine*, de retour à Alexandrie, y entra en triomphe, & fit proclamer *Cléopâtre* reine d'Egypte, de Cypre & de la Cœléſyrie ; & les enfans qu'il en avoit eus, rois des rois : *Voyez* JUBA, n.° II. Sa paſſion pour elle l'avoit aveuglé au point de ne pouvoir lui rien refuſer. C'eſt par ſes inſtances qu'il fit mourir, comme nous l'avons dit, *Arſinoé*, ſœur de cette princeſſe. C'eſt pour lui plaire uniquement qu'il répudia encore ſa femme *Octavie*, ſœur d'*Octave*, qui fut forcé après cet affront de lui déclarer la guerre. On arma donc de part & d'autre. *Cléopâtre* fit équiper une flotte de cinq cents vaiſſeaux, & voulut la commander en perſonne. On embarqua ſur cette flotte deux cent mille hommes d'infanterie & douze mille de cavalerie. *Octave* de ſon côté ſe mit en mer avec des forces bien inférieures pour le nombre, mais ſupérieures par leur valeur & leur expérience. Les deux flottes ſe rencontrèrent à l'entrée du golfe d'Ambraſie ſur les côtes d'Épire, près de la ville d'Actium, & en vinrent aux mains le 2 ſeptembre, l'an 31 avant J. C. Le combat fut douteux juſqu'à la retraite de *Cléopâtre*. Cette reine, effrayée du tumulte & des cris des combattans, prit la fuite & entraîna avec elle toute ſon eſcadre Égyptienne. *Antoine* qui la vit fuir, la ſuivit, & céda à *Octave* une victoire qu'il auroit pu lui diſputer. *Cléopâtre*, prit la route d'Alexandrie, où *Antoine* ſe rendit peu après. Cette reine ambitieuſe, pour ne point tomber entre les mains du vainqueur qui aſſiégeoit ſa capitale, ne ſongea plus qu'à le gagner & à lui faire un ſacrifice de ſon amant. Mais s'étant apperçue qu'*Octave* ſouhaitoit avec paſſion de s'aſſurer de ſa perſonne & de ſes tréſors, elle ramaſſa toutes ſortes de poiſons pour éprouver ceux qui faiſoient mourir avec le moins de douleur. Après beaucoup de recherches, elle trouva que la morſure de l'aſpic avoit l'avantage de ne cauſer ni convulſions ni tranchées. Ce fut celui auquel elle ſe fixa. Ainſi dès qu'elle eut appris qu'*Antoine* s'étoit percé de ſon épée, elle demanda une corbeille de figues qu'un payſan venoit d'apporter ; & l'ayant approchée d'elle, on la vit un moment après ſe coucher ſur un lit comme pour s'endormir : mais c'eſt que l'aſpic qui étoit caché parmi les fruits, l'ayant piquée au bras qu'elle lui avoit tendu, le venin l'avoit tuée ſans douleur, & même ſans qu'on s'en apperçût, l'an 30 avant J. C. *Plutarque* & *Dion* écrivent que l'on n'a jamais rien ſu de certain de la mort de *Cléopâtre* ; qu'on lui trouva ſeulement au bras deux petites marques livides, comme deux piqûres, qui donnèrent lieu de croire qu'elle s'étoit fait mordre par un aſpic. On peut douter d'ailleurs que la morſure de ce ſerpent ait produit préciſément l'effet qu'en attendoit *Cléopâtre*. Quoi qu'il en ſoit, ſa

mort fut très-prompte; car les gens d'*Octave* étant accourus, la trouvèrent ſans vie, parée de ſes habits royaux & couchée ſur un lit d'or. Des deux femmes qui la ſervoient, *Iras*, c'étoit le nom de la premiere, étoit morte à ſes pieds, & l'autre appelée *Charmion*, étoit mourante. *Voilà qui eſt beau, Charmion*, lui dit un des officiers d'*Octave*... *Oui*, répondit *Charmion, très-beau & très-digne d'une reine qui deſcendoit de tant de rois*; & ſur-le-champ elle tomba morte au pied du lit. *Cléopâtre* termina ſa vie à 39 ans, dont elle avoit régné 22. Les ſtatues d'*Antoine* furent abatues; mais celles de la reine d'Égypte furent conſervées, à la prière d'*Archibius* l'un de ſes amis & peut-être de ſes amans, qui donna mille talens à *Octave*, pour épargner cet outrage à la mémoire de cette princeſſe adorée. Après ſa mort, l'Égypte fut réduite en province Romaine. —On a donné ſous ſon nom deux ouvrages, qui ne ſont ni d'elle, ni dignes d'elle: I. *De medicamine faciei Epiſtolæ eroticæ*, dans le *Petrone Variorum*. II. *De morbis Mulierum*, dans *Gynæciorum libri ab Iſr. Spacchio collecti*, Strasbourg 1597, in-fol.

CLÉOPHYLE, Grec renommé pour nous avoir conſervé les Poëmes d'*Homère*, qu'il fit connoître le premier.

CLÉOSTRATE, aſtronome Grec, natif de Ténédos vers l'an 536 avant J. C., découvrit le premier les ſignes du Zodiaque, obſerva ceux du *Bélier* & du *Sagittaire*, & réforma le Calendrier des Grecs. —Ce nom fut celui d'un jeune Theſſalien, choiſi par le ſort, pour devenir la proie d'un animal furieux. Son ami *Méneſtrate* lui ſauva la vie, en tuant ce dernier.

CLÉOTHÈRE, (Mythol.) fille de *Pandarée*, fut enlevée par les Harpies & livrée aux Furies comme elle alloit ſe marier.

I. CLÉRAMBAULT, *Voy.* CLÉREMBAULT.

II. CLÉRAMBAULT, (Louis-Nicolas) né à Paris en 1676, mort dans la même ville en 1749 à 73 ans, plut à *Louis XIV* par ſes Cantates. Ce prince le nomma ſurintendant des concerts particuliers de Mad. *de Maintenon*. Il étoit déjà organiſte de Saint-Cyr. On a de lui cinq livres de *Cantates*, parmi leſquelles celle d'*Orphée* eſt regardée comme ſon chef-d'œuvre, *Voyez* LOUVENCOURT. On lui doit pluſieurs *Motets*, & des morceaux de muſique compoſés pour des fêtes particulières. *Clérambault* unit à la qualité d'habile muſicien, celle de bon père, de bon mari, de bon ami; & les caprices ordinaires à quelques artiſtes, ne ternirent jamais ſes talens. *Clérambault* laiſſa une fille & deux fils. Sa famille étoit attachée à la cour depuis *Louis XI*.

III. CLÉRAMBAULT, (César-François-Nicolas de) fils du précédent, devint organiſte de St-Sulpice, & eut de la réputation dans ſon genre. Il mourut en 1760.

I. CLERC, (Jean le) dit *Buſſy*, procureur au parlement de Paris, fut fait gouverneur de la Baſtille par le duc de *Guiſe* pendant les troubles de la Ligue. Il avoit été d'abord maître d'armes. Cet homme obſcur, un des chefs de la faction des *Seize*, entra dans la grand'chambre du parlement, ſuivi de cinquante ſatellites auſſi mutins que lui. Il oſa préſenter à cette compagnie une requête, ou plutôt un ordre de s'unir avec le prévôt des marchands, les éche-

vins & les bourgeois de Paris pour la défendre de la religion Catholique, c'eſt-à-dire contre la maiſon royale. Sur le refus du parlement, il mena à la Baſtille en 1569, l'épée à la main, tous ceux qui étoient oppoſés à ſon parti. Le premier préſident, *Achille de Harlay*, & environ ſoixante autres membres de cet illuſtre corps, ſuivirent ce miſérable, qui les conduiſit comme en triomphe. Il les fit jeûner au pain & à l'eau, pour obliger ces magiſtrats à ſe racheter de ſes mains; c'eſt ce qui lui mérita le titre de *Grand Pénitencier du Parlement*. « Le ſamedi 18 août 1590, dit l'*Étoile*, *Buſſy* qui, comme ſes compagnons, ne vouloit pas entendre parler de paix, non par zèle pour la religion, mais par la peur du médecin qu'on nommoit *la corde*, vint aborder le préſident *Briſſon*, auquel il dit avoir entendu parler de paix ou d'un accord. Ledit préſident filant doux, répondit: *Que de ſa part il auroit toujours plus d'égard à la religion qu'à la néceſſité.* —*Quoique très-grande néceſſité*, répartit Buſſy, *je ſais que c'eſt la couverture de tout, que cette belle néceſſité; mais je vous dirai, je n'ai qu'un enfant, & cependant je le mangerai plutôt à belles dents que de me rendre jamais*; & il ajouta, mettant la main ſur ſon épée: *J'ai une épée tranchante, avec laquelle je mettrai en quartier le premier que je ſaurai qui parlera de paix...* » Lorſque le duc de *Mayenne* délivra Paris de la faction des *Seize*, en 1591, *le Clerc* rendit la Baſtille à la première ſommation, à condition d'avoir la vie ſauve. On lui tint parole; il ſe ſauva à Bruxelles, où il vécut miſérablement, faiſant le métier de prévôt de ſalle, qui avoit été ſa première profeſſion. Il vivoit encore en 1634, ayant toujours un gros chapelet à ſon cou, parlant peu, mais avec enthouſiaſme, des grands projets qu'il avoit manqués.

II. CLERC, (Antoine le) ſieur de *la Foreſt*, maître-des-requêtes de la reine *Marguerite de Valois*, combattit d'abord pour les Calviniſtes, & embraſſa enſuite la religion Catholique, à laquelle il conſacra ſes talens. *S. François* de Sales, *S. Vincent* de Paul, le cardinal *du Perron*, les perſonnes les plus vertueuſes & les plus éclairées de ſon ſiècle, furent liées avec lui. Il mourut à Paris en odeur de ſainteté, le 23 janvier 1628, à 65 ans. On a écrit ſa Vie ſous le titre du *Séculier parfait*. Le cardinal d'*Eſtampes* vouloit le faire béatifier; mais la mort de cette éminence dérangea ſon projet. On a de *le Clerc* quelques Ouvrages de piété, de droit & d'érudition.

III. CLERC, (Michel le) natif d'Albi, avocat au parlement de Paris, l'un des Quarante de l'académie Françoiſe, mourut à Paris le 8 décembre 1692, dans un âge aſſez avancé. Il eſt principalement connu par une *Traduction* des cinq premiers chants de la *Jéruſalem délivrée* du *Taſſe*, qu'il a rendue preſque vers pour vers, & dans un ſtyle fort au-deſſous du médiocre. Il avoit entrepris un ouvrage en proſe, qui auroit fait plus de plaiſir. Il devoit l'intituler: *Conformités des Poëtes Grecs, Latins, Italiens & François*. Son deſſein étoit de montrer que la plupart des poëtes ne font que ſe copier mutuellement, & qu'ils doivent preſque tous leurs ouvrages à ceux qui les ont précédés. On lui donne encore les tragédies de *Virginie* & d'*Iphigénie*, d'*Oreſte*, & l'opéra d'*Orontée*, joué en 1688. C'eſt cet auteur que *Racine* honora de

l'épigramme : *Entre* le Clerc & ſon *ami* Coras, *&c.*

IV. CLERC, (Sébaſtien le) deſſinateur & graveur, naquit à Metz l'an 1637, d'une famille ſi commune, qu'il entra fort jeune dans l'abbaye de *Saint-Arnould* de la même ville, en qualité d'aide-de-cuiſine. Le goût qui décide les talens, le portoit à employer ſes momens de loiſir à former avec une plume divers petits portraits ſur des chiffons de papier. Le prieur de la maiſon le trouva un jour occupé de cet amuſement, & regarda ce qu'il faiſoit : ce petit ouvrage lui parut tellement approcher de la belle nature, qu'il ne douta pas que le jeune *le Clerc* ne dût exceller, pour peu qu'il fût aidé par l'art. Il prit auſſitôt la réſolution de cultiver ſes talens enfouis, lui mit le crayon à la main, & le confia à un de ſes religieux pour veiller ſur lui & l'inſtruire. Dès l'âge de dix ans, il manioit le burin. Il s'appliqua en même temps à l'étude de la géométrie, de la perſpective, de la fortification, de l'architecture, & y fit des progrès auſſi rapides que dans le deſſin & la gravure. Le maréchal de *la Ferté* le choiſit pour ſon ingénieur-géographe ; *Louis XIV*, pour ſon graveur ordinaire, à la ſollicitation de *Colbert* ; & le pape *Clément XI* l'honora du titre de chevalier Romain. *Le Clerc* joignoit à un mérite ſupérieur, & au goût de tous les arts, un cœur ſenſible, & un caractère doux & inſinuant. Il mourut à Paris le 25 octobre 1714, à 77 ans. Ce maître traitoit également bien tous les ſujets : le payſage, l'architecture, les ornemens. On y apperçoit une imagination vive, brillante, mais bien réglée, un deſſin très-correct, une fécondité admirable, une expreſſion noble & élégante, une belle exécution. Les productions de ſon burin, qui ſe montent à plus de trois mille, auroient ſuffi pour lui faire un grand nom, indépendamment des productions de ſa plume. Les principales en ce dernier genre ſont : I. Un *Traité de Géométrie théorique & pratique*, réimprimé en 1745 in-8°, avec la Vie de l'auteur. *Colbert*, inſtruit du ſuccès de cet ouvrage, fit donner à *le Clerc* une penſion de ſix cents écus & un appartement aux Gobelins. Mais il abandonna enſuite cette penſion qui l'attachoit au ſervice du roi, pour travailler plus librement & ſur des ſujets de ſon choix. II. Un *Traité d'Architecture*, 2 vol. in-4.° III. Un *Diſcours ſur le Point de vue*, matière que l'auteur avoit approfondie. Après *Callot*, c'eſt le graveur qui a fait voir le plus diſtinctement cinq ou ſix lieues de pays dans un petit eſpace. Voyez le *Catalogue raiſonné de l'Œuvre de Sébaſtien le Clerc, avec ſa Vie*, par *Jombert*, Paris 1775, 3 vol. in-8° ; ouvrage curieux & intéreſſant. —Il ne faut pas le confondre avec *Sébaſtien* LE CLERC, peintre, mort à Paris en 1763.

V. CLERC, (Laurent-Joſſe le) prêtre de Saint-Sulpice, étoit fils du célèbre graveur. Il s'eſt fait connoître dans la république des lettres, par quelques brochures pour éclaircir divers points d'hiſtoire & de littérature ; & ſur-tout par un *Traité du Plagiat littéraire*, que l'on conſervoit manuſcrit à la bibliothèque du ſéminaire de Saint-Irenée de Lyon. On ignore ce qu'eſt devenu ce dépôt, & s'il ſera jamais rendu au public, toujours curieux de connoître ceux qui, ne faiſant que copier ce qu'ils ont lu, le donnent pour des fruits de leurs

mains ou de leur mémoire. On a encore de lui des Remarques ſur le *Dictionnaire* de *Bayle*, imprimées dans l'édition de Trévoux, 1734. Il y a quelques minuties dans ſa critique ; mais on y trouve des obſervations judicieuſes & ſolides. L'auteur avoit les mœurs ſimples & pures d'un vrai ſavant. Il ſe concilia l'eſtime & l'amitié de tous ſes confrères. Il mourut en 1736.

VI. CLERC, (David le) miniſtre & profeſſeur en hébreu à Genève, mourut dans cette ville en 1635, à 64 ans. Ses *Quæſtiones ſacræ* ont été publiées avec les Ouvrages d'*Étienne le Clerc*, ſon frere, en 1685 & 1687, 2 vol. in-8°, par *Jean le Clerc* ſon neveu, profeſſeur à Amſterdam dont nous parlons au n.° VIII.

VII. CLERC, (Daniel le) médecin de Genève, & conſeiller d'état dans ſa patrie, né en 1652, neveu du précédent, fut aimé & eſtimé de ſes concitoyens par ſa bonté, ſa candeur, & la facilité de ſon caractère. Il étoit naturellement gai, mais d'une gaieté froide, qui par cela même étoit plus piquante. Il s'acquit une réputation aſſez étendue parmi ceux de ſon art : I. Par l'*Hiſtoire de la Médecine*, pouſſée juſqu'au temps de *Galien*, incluſivement ; à Amſterdam 1729, in-4.° Ce livre, plein de recherches ſavantes, eſt écrit avec netteté, & l'auteur y fait bien connoître le caractère des anciens médecins, leurs opinions, leurs pratiques, leurs remèdes. II. *Hiſtoria naturalis latorum Lumbricorum*, Genève 1715, in-4.° Ce traité des Vers-plats eſt très-eſtimé. III. *Le Clerc* a auſſi publié, avec *Manget*, la *Bibliothèque Anatomique*. Il mourut le 8 juin 1728, à 76 ans.

VIII. CLERC, (Jean le) autre neveu de *David le Clerc*, & frère du précédent, naquit en 1657, avec la mémoire la plus heureuſe, & des diſpoſitions pour tous les genres de littérature. Après avoir parcouru la France, l'Angleterre & la Hollande, il ſe fixa à Amſterdam, où il profeſſa les belles-lettres, les langues & la philoſophie. En 1728, il perdit tout d'un coup la parole en donnant ſes leçons. Depuis cet accident, ſa mémoire & ſon eſprit s'affoiblirent, & il ne reſta du ſavant *le Clerc* qu'un automate languiſſant. Il parloit ; il ſembloit même, à ſon air compoſé, qu'il penſoit encore : mais toutes ſes idées étoient ſans ordre & ſans ſuite. Il s'amuſoit ſans ceſſe dans ſon cabinet à lire, à écrire, à corriger. Il donnoit enſuite ſes brouillons à ſon copiſte pour les porter à l'imprimeur, qui les mettoit au feu tout de ſuite. Il perdit ſa femme, fille de *Grégoire Leti*, au milieu de ces accidens, en 1734. Il la ſuivit deux ans après, & mourut le 8 janvier 1736, ſur la fin de ſa 79e année. On ne peut lui refuſer beaucoup d'ardeur pour le travail, une érudition vaſte, un jugement ſolide, une fécondité ſurprenante, une grande facilité pour écrire ſur toutes ſortes de matières, mais quelques-uns de ſes livres ſe reſſentent de la rapidité avec laquelle il les compoſoit, & de la trop grande variété de ſes travaux littéraires. Il avoit, preſque toujours, cinq ou ſix ouvrages ſur le métier, & il travailloit ordinairement à meſure que l'imprimeur manquoit de copie. Soixante ans d'étude n'avoient pu le ramener à la vérité. Sectateur ſecret de *Socin*, il n'oublia rien pour expliquer pluſieurs des miracles rapportés dans l'ancien & le nou-

veau Teſtament, par des voies naturelles, pour détourner les prophéties qui regardent le Meſſie, & corrompre les paſſages qui prouvent la Trinité, & la divinité de J. C. On l'accuſa d'avoir compoſé le livre intitulé : *Sentimens de quelques Théologiens de Hollande, touchant l'Hiſtoire critique du Vieux Teſtament*, par *Simon*, & la *Défenſe* de ce même livre, dans l'intention de détruire l'inſpiration des livres ſacrés ; 2 vol. in-8.° Il tâche fort inutilement d'y montrer que *Moïſe* n'eſt pas l'auteur du Pentateuque, que l'hiſtoire de *Job* eſt une méchante tragi-comédie, & le Cantique des cantiques une idylle profane & amoureuſe. Voici ceux de ſes ouvrages qui ont le plus de réputation : I. *Bibliothèque Univerſelle & Hiſtorique* ; journal commencé en 1686, & fini en 1693, faiſant 26 vol. in-12. On y trouve des extraits fort étendus & aſſez exacts des livres de quelque conſéquence, accompagnés ſouvent de ſavantes remarques du journaliſte. II. *Bibliothèque choiſie*, pour ſervir de ſuite à la Bibliothèque univerſelle, en 28 vol. Le premier eſt de 1703, & le dernier de 1713. III. *Bibliothèque ancienne & moderne*, pour ſervir de ſuite aux Bibliotheques univerſelle & choiſie, en 29 vol. in-12, depuis 1714 juſqu'en 1727. IV. *Ars Critica*, 3 vol. in-8.°, 1712 & 1730 ; un des bons ouvrages de l'auteur, & dans lequel on a repris la liberté avec laquelle il s'explique ſur pluſieurs écrivains, & principalement ſur les Pères. V. *Traité de l'Incrédulité*, où l'on examine les motifs & les raiſons qui portent les incrédules à rejeter la religion Chrétienne, 1714 & 1733, in-8° ; livre ſolide & bien fait. VI. *Parrhaſiana*, ou *Penſées diverſes ſur des matières de critique, d'hiſtoire, de morale & de politique* : les unes juſtes, & les autres haſardées ou fauſſes ; 2 vol. in-8.° Il n'a guères eu d'autre peine que de compiler, & d'ajouter à ſes recherches quelques réflexions qui donnent à ſon livre un air de critique & de philoſophie. VII. Des *Commentaires* latins ſur la plupart des livres de l'Écriture-Sainte ; à Amſterdam, 1710 & 1731, 5 volumes in-folio. VIII. *Harmonia Evangelica*, en grec & en latin, Amſterdam 1700, in-folio : ouvrage recherché. IX. Une *Traduction* du Nouveau-Teſtament en françois, avec des notes, 1703, in-4.° Ses ouvrages ſur l'écriture déplurent aux Catholiques & aux Proteſtans, par une foule d'interprétations Sociniennes que *le Clerc* y gliſſa, tantôt avec art, tantôt à découvert. *Voyez* HAMMOND. X. De nouvelles *Éditions* de pluſieurs auteurs anciens & modernes, ſacrés & profanes : de *Pedo Albinovanus*, de *Cornélius Sévérus*, de *Sulpice-Sévère*, d'*Eſchine*, de *Tite-Live*, de *Ménandre*, de *Philémon*, d'*Æuſone*, d'*Éraſme*, du Traité de la Religion de *Grotius*, &c. &c. XI. *Hiſtoire des Provinces-Unies des Pays-Bas*, depuis 1560 juſqu'en 1728 : compilation inexacte & mal écrite, réimprimée à Amſterdam 1738, trois tomes en 2 volumes in-fol. XII. *Hiſtoire du Cardinal de Richelieu*, 2 vol. in-12, réimprimée avec des *Pièces* en cinq volumes. XIII. Beaucoup d'*Écrits polémiques*, dans leſquels règnent très-ſouvent la préſomption & l'aigreur. *Voyez* la *Vie* de *J. le Clerc* en latin, publiée par lui-même, Amſterdam 1711, in-8.° & dans ce *Dictionnaire*, les articles II. EUSÈBE. — MARSIGLI, n.° I. & MURATORI, n.° III. de leurs ouvrages.

IX. CLERC, (Paul le) Jéſuite, né à Orléans en 1647, enſeigna les belles-lettres avec ſuccès. Appelé à Paris, il eut divers emplois, & mourut en 1740, à 93 ans. Il eſt auteur des ouvrages ſuivans : I. *La Vie d'Antoine-Marie Ubaldin*, à la Flèche en 1686, in-16, & pluſieurs fois réimprimée depuis. Le Père *Jacques Biderman*, de la même ſociété, avoit écrit cette *Vie* en latin. II. *Réflexions ſur les quatre Fins dernières*, Paris & ailleurs. III. Pluſieurs *livres de Piété*.

X. CLERC, (Charles-Guillaume le) libraire, né à Paris le 28 octobre 1723, a publié quelques écrits utiles : I. *Inſtructions pour les Négocians*, 1789, in-12. Elles ſont claires, préciſes, & le code commercial y eſt bien développé. II. *Supplément* au Dictionnaire hiſtorique de *Ladvocat*, 1788. Il forme le quatrième volume de l'édition de 1777. *Le Clerc* fut député à l'aſſemblée conſtituante, & y détermina l'organiſation des juges de commerce ; il eſt mort le 26 ſeptembre 1795.

XI. CLERC DE SEPTCHÊNES, (N. le) né à Paris, perfectionna ſes études par des voyages, faits en Italie, en Hollande, en Suiſſe & en Angleterre, & publia, après ſon retour en France : I. *Mythologie des Grecs*, 2 vol. in-8° : ouvrage foible, peu approfondi, ſans rapprochemens ingénieux. II. *Traduction* des premiers volumes de l'Hiſtoire de la décadence de l'empire Romain, par *Gibbon* : elle eſt correcte & excite l'intérêt. *Septchênes* a publié encore une édition complète des *Œuvres* de *Frérêt*, en 20 vol. in-12.

XII. CLERC, (le) *Voyez* BAUBRE.

CLERCS MINISTRES DES INFIRMES, *Voyez* LELLIS.

CLERCS RÉGULIERS DE LA MÈRE DE DIEU. *Voy.* LÉONARDI.

CLERCS RÉGULIERS MINEURS. *Voyez* ADORNE.

CLERCS DES ECOLES PIES. *Voyez* CASALANSIO.

CLEREL, (Nicolas) chanoine de Rouen, a fait une *Relation* de ce qui ſe paſſa aux états provinciaux de Rouen, tenus en 1578, & a donné les *Diſcours* qu'il y prononça.

I. CLEREMBAULT. *Voy.* CLÉRAMBAULT.

II. CLEREMBAULT, (Philippe de) comte de *Palluau*, maréchal de France, en 1653, mourut à Paris en 1665, à 59 ans. Il ſervit en qualité de meſtre-de-camp de la cavalerie-légère, aux ſiéges de Philisbourg, de Dunkerque, de la Baſſée & de Courtrai. Les Eſpagnols ayant tenté, en 1648, de reprendre cette dernière place, il les repouſſa vigoureuſement. *Clérembault* étoit auſſi diſtingué par le mérite de l'eſprit, que par celui de la bravoure. Quoiqu'il eut quelque peine à parler, ſa converſation étoit agréable ; ſon eſprit fin & délicat, donnoit un tour piquant à tout ce qu'il diſoit. Il avoit été long-temps l'ami de Mad. *Cornuel*, célèbre par ſes bons mots. S'étant brouillé avec cette dame, elle dit en plaiſantant : *Je ſuis fâchée de l'avoir perdu ; je commençois à l'entendre.* Le *Ménagiana* rapporte que dans ſes derniers momens, le maréchal *de Clérembault* dit : *Je vais donner tête baiſſée dans l'avenir.* Mais on peut douter qu'il ſe ſoit ſervi d'une expreſſion ſi peu convenable, & qui ſe trouve dans les *Eſſais* de

Montaigne, d'où quelque malin la tira ſans doute, pour la mettre dans la bouche du maréchal *de Clérembault*. Il étoit père de *Jules Clérembault*, abbé de Saint-Taurin d'Evreux, l'un des 40 de l'académie Françoiſe, mort en 1714. Celui-ci avoit ſuccédé à *la Fontaine*; & comme il étoit contrefait, un plaiſant dit, que l'*Académie avoit choiſi Ésope pour remplacer la Fontaine*. L'abbé *de Clérembault* avoit d'autres titres que la difformité de ſa taille, beaucoup d'eſprit, une mémoire excellente; il connoiſſoit l'Hiſtoire, & ſa converſation abondoit en expreſſions fortes & ſingulières. La famille de *Clérembault* étoit connue dès le 13e ſiècle; les fils du maréchal n'ont point laiſſé de poſtérité. *Voyez* I. LABOUREUR.

CLERGERIE, *Voy.* II. BRY.

CLÉRI, (Pétermann) né à Fribourg en Suiſſe, l'an 1510, capitaine au ſervice de *Henri II*, puis colonel d'un régiment Suiſſe au ſervice de *Charles IX*, rendit de grands ſervices à ces princes dans pluſieurs expéditions. Il ſe diſtingua à la bataille de Dreux, & perdit la vie à celle de Montcontour, le 3 novembre 1569, après avoir ſignalé ſa valeur à la tête de ſon régiment, qui contribua beaucoup à décider la victoire. *Henri II* l'avoit créé chevalier en 1554.

CLÉRIC, (Pierre) Jéſuite, natif de Béziers, mort à Toulouſe en 1740, à 79 ans, après y avoir profeſſé vingt-deux ans la rhétorique, fut couronné huit fois par l'académie des Jeux-Floraux. La plupart de ſes Poëmes ſe trouvent dans le *Parnaſſe Chrétien*, Paris 1750, in-12. Ce Jéſuite avoit beaucoup de ce feu qui caractériſe le poëte; mais ſon imagination n'étoit pas aſſez réglée, & ſes ouvrages manquent de correction. On a de lui une traduction de l'*Electre* de *Sophocle*, en vers françois; & pluſieurs autres *Pièces de Poéſie* en latin & en françois.

CLERMONT-D'AMBOISE, (Réné de) *Voy.* III. MONTLUC.

I. CLERMONT-TONNERRE, (François de) d'une famille ancienne & diſtinguée du Dauphiné, qui remonte juſqu'au XIe ſiècle, naquit en 1629. Il embraſſa l'état eccléſiaſtique, & fut nommé évêque de Noyon, après avoir occupé ſucceſſivement trois ſiéges épiſcopaux. Plein de la ſplendeur de ſa race, il étala une vanité peu épiſcopale. Il voulut qu'un chanoine de ſa cathédrale lui portât la queue dans les proceſſions & dans les autres cérémonies. Le chapitre s'oppoſa à cette ſingulière prétention. L'affaire fut portée au parlement. L'avocat *Fourcroi*, qui plaidoit pour les chanoines, dit que « la queue de M. *de* NOYON, étoit une comète dont la maligne influence s'étendroit ſur toute l'égliſe Gallicane. » — Un cordelier ayant dédié une Thèſe à ce prélat, lui demanda ſi ſes titres étoient tels qu'il le vouloit? « Mon père, lui dit l'évêque, vous avez oublié: *Viro in Scripturis potentiſſimo.* » Il croyoit en effet être un grand interprète de l'Écriture. Il ne ſe piquoit pas moins de bel-eſprit, & il fut reçu de l'académie Françoiſe, après la mort de *Barbier d'Aucour*, en 1694. On s'étonna que, tout rempli de ſa nobleſſe & de celle de ſes ancêtres, il eût voulu occuper la place d'un académicien roturier. Auſſi l'abbé *de Caumartin* lui dit, dans la réponſe à ſon diſcours: « Si les places de l'académie Françoiſe n'étoient

conſidérées que par les dignités de ceux qui les ont remplies, nous n'aurions oſé vous offrir celle dont vous venez de prendre poſſeſſion; & peut-être n'auriez-vous pas eu vous même tout l'empreſſement que vous avez témoigné pour l'avoir. » L'évêque de Noyon remplit du moins les fonctions d'académicien, en fondant un prix pour la poéſie. On lui a attribué beaucoup de bons mots, qui ne méritent guères ce nom. On lui fait dire au duc de *Mazarin*, qui lui demandoit ſa bénédiction à genoux : *Je vous donne ma compaſſion.* On ajoute que, lorſqu'il prêchoit, il appeloit ſon auditoire *Canaille Chrétienne.* Tout cela eſt bien peu vraiſemblable de la part d'un homme qui, quoique ſingulier, avoit de l'eſprit & connoiſſoit les bienſéances. Il mourut en 1701, à 72 ans. Ceux qui ont parlé de ſon faſte bruyant & de ſon orgueil, auroient dû dire auſſi qu'il fit des choſes nobles & généreuſes, & qu'il racheta ſes défauts par quelques vertus. Il gouverna bien ſon dioceſe, établit des ſynodes, fonda un ſéminaire & répandit d'abondantes aumônes. — La famille de *Clermont-Tonnerre* eſt diviſée en pluſieurs branches. Le maréchal de *Clermont-Tonnerre* (Gaſpard) qui étoit de celle de *Cruſy*, obtint le bâton en 1747, & mourut en mars 1781. Sa famille eſt différente de celle des comtes de *Clermont* en Beauvoiſis, qui produiſit un connétable ſous *Philippe-Auguſte*, (*Raoul* de Clermont, mort en 1191) & qui s'éteignit vers l'an 1400. *Voyez* III. LUXEMBOURG.

II. CLERMONT-TONNERRE, (Staniſlas, comte de) député de la nobleſſe de Paris aux états-généraux de 1789, y montra de l'énergie contre les déſorganiſateurs, de la philoſophie dans ſes idées, de l'éloquence dans ſa diction. On lui reprocha d'avoir abandonné ſon ordre, dès le commencement de l'aſſemblée, pour ſe réunir au tiers-état; mais il ne ſe laiſſa point emporter par l'exagération de ceux qui, ſous le prétexte de tout réformer, vouloient tout détruire. Pour oppoſer un contre-poids à la puiſſance effrayante du *Club* dit *des Jacobins*, il en fonda un autre, ſous le nom de *Club des Amis de la Monarchie.* Il s'oppoſa au renvoi des miniſtres, & propoſa pluſieurs fois le ſyſtême des deux chambres. Ses principes de modération devenus odieux, le firent comprendre au nombre des victimes maſſacrées dans les premiers jours de ſeptembre 1793. Ses opinions ont été recueillies & imprimées, 1791, 4 vol. in-8.° On lui doit encore l'*Examen* de de la Conſtitution de 1791, in-8.° Il la diſcute avec profondeur, & développe les abus qu'on auroit dû y réformer. —Son père le duc *de* CLERMONT, périt avec courage ſous la hache révolutionnaire le 26 juillet 1793, à l'âge de 74 ans.

CLERSELIER, (Claude) philoſophe Carteſien, mort à Paris en 1684, à 70 ans, étoit beau-père de *Rohault*, & fit la préface de la phyſique de ſon gendre. On a encore de lui la traduction de divers ouvrages de *Deſcartes*, qui n'avoit point de plus zélé partiſan. La philoſophie ne fit point en lui tort à la religion. Il fut Chrétien d'eſprit & de cœur.

CLÉSIDE, peintre Grec, vécut ſous le règne d'*Antiochus I*, vers l'an 276 avant J. C. Ayant eu quelque ſujet de mécontentement de la reine *Stratonice*, il s'en vengea en la repréſentant dans les bras d'un

pêcheur. Cette princeſſe ſe trouva peinte avec tant de charmes dans ce tableau ſatirique, que, malgré ſon indécence, elle laiſſa ſubſiſter l'ouvrage & récompenſa l'auteur. Le peintre ne connoiſſoit pas ce ſexe, dont l'amour propre eſt la première & la plus forte paſſion: il auroit ſans doute mieux ſervi ſa vengeance, s'il eût prêté à *Stratonice* une laideur injurieuſe.

CLET, (St.) *Voy.* I. ANACLET.

CLÉTA, (Mythol.) nom de l'une des Graces chez les Lacédémoniens, qui n'en comptoient que deux.

CLÈVELAND, (Jean) mauvais poëte Anglois, très-attaché à la cauſe de *Charles I*, pour lequel il fut perſécuté. On le priva des places qu'il avoit dans l'univerſité de Cambridge; & on le réduiſit à venir vivre à Londres de ſes vers & des généroſités des royaliſtes. Il mourut dans cette ville en 1658. Ses poéſies ont paru pour la dernière fois en 1687, in-8.° Il avoit été un des rivaux de *Milton*, quoiqu'il lui fût très-inférieur.

CLÈVES, (Marie de) *Voyez* IV. JEANNE.

CLÈVES, (Anne de) *Voy.* I. CROMWEL, & HENRI VIII, n.° XX.

CLICQUOT-BLERVACHE, (Simon) né à Rheims le 7 mai 1723, fut d'abord inſpecteur des manufactures, & devint procureur-ſyndic de ſa patrie. Ses relations fréquentes avec les miniſtres, le firent avantageuſement connoître, & M. *de Trudaine* le nomma, en 1765, inſpecteur-général du commerce. Il exerça cette place avec honneur juſqu'en 1790, où elle fut ſupprimée. Ses qualités ſociales le firent aimer; il fut ami ſûr, bon parent, bon époux. Sa vie fut marquée par des ouvrages utiles; ſa mort par des regrets ſincères. On lui doit: I. *Diſſertation* ſur l'effet que produit le taux de l'argent ſur l'agriculture & le commerce. Elle fut couronnée, en 1755, par l'académie d'Amiens. II. *Autre* ſur l'état du commerce en France, depuis *Hugues Capet* juſqu'à *François premier*. Elle obtint le prix de la même académie, en 1756. III. *Conſidérations* ſur les arts & métiers. Cet ouvrage, plein de vues judicieuſes, mais qui pouvoient paroître hardies dans le temps, parut d'abord en 1758, in-12, ſous le nom de *Deliſle*. Il a été réimprimé depuis. L'abbé *Coyer* y puiſa toutes les idées du roman de *Chinki*. IV. *L'Ami du Cultivateur*, par un Savoyard, 1789, 2 vol. in-8.° L'élégance & la clarté du ſtyle ſe réunit dans cet écrit à des idées fortes ſur les droits féodaux, les dîmes, &c. V. *Mémoire* ſur la poſſibilité & l'utilité d'améliorer les laines dans la province de Champagne. Cet ouvrage fit nommer ſon auteur membre de la ſociété d'Agriculture de Paris. VI. *Conſidérations* ſur le traité de commerce entre la France & l'Angleterre. Il combat avec autant de juſteſſe que de préciſion, les motifs de ce traité. VII. *Mémoire* ſur l'état du commerce intérieur & extérieur de la France, depuis la première Croiſade juſqu'au règne de *Louis XII*. Il fut couronné par l'académie des Inſcriptions, & publié à Paris en 1790. L'érudition y eſt accompagnée de vérités utiles. VIII. On regrette deux Ouvrages que l'auteur a laiſſés manuſcrits, l'un *ſur la Navigation de la rivière de Veſle*, l'autre très-conſidérable *ſur le Commerce du Levant*. — En général, tous les écrits de *Clicquot-Blervache* ont pour but l'intérêt public,

public, & prouvent tout à la fois un écrivain judicieux & un excellent citoyen.

CLICTHOUE, (Joſſe) *Jodocus Clicthoveus*, natif de Nieuport en Flandres, docteur de Sorbonne, mort théologal de Chartres le 22 ſeptembre 1543, fut un des premiers qui combattirent *Luther*. Son *ANTI-LUTHERUS*, Paris 1524, in-fol., eſt eſtimé. Ses ouvrages, ſelon *Éraſme*, ſont *uberrimus rerum optimarum fons*. Si la critique & la ſcience des langues ne lui avoient manqué, il auroit été placé au rang des meilleurs controverſiſtes. Il poſſédoit l'Écriture, & avoit beaucoup lu les Pères. Il réfute l'erreur avec ſolidité, ſans s'emporter contre les errans. Son latin eſt plus pur que celui des ſcolaſtiques, & moins élégant que celui de pluſieurs orateurs de ſon temps. On peut lire encore ſes ouvrages avec fruit.

CLIMAQUE, *Voy.* JEAN-CLIMAQUE, (Saint).

CLINAS, célèbre médecin de Marſeille, alla exercer ſon art à Rome, & y amaſſa tant de richeſſes, qu'il légua par ſon teſtament ſix millions de ſeſterces pour les fortifications de ſa patrie.

CLING, (Conrad) *Clingius*, Allemand, religieux de l'ordre de Saint François, vivoit en 1550. Il a compoſé divers Traités de controverſe : I. Un *Catéchiſme*, Cologne 1570, in-8.° II. *De ſecuritate Conſcientiæ*, contre l'*Interim* de *Charles-Quint*, ibid. 1563, in-folio. On doit lire avec précaution ce qu'il a écrit ſur la juſtification.

CLINGSTET, *Voy.* KLINGSTET.

I. CLINIAS, père d'*Alcibiade*, fit revivre l'hoſpitalité entre les Athéniens & les Lacédémoniens. Il ſe ſignala dans la guerre de *Xercès*, ſur une galère armée à ſes dépens, & fut tué à la bataille de Coronée, l'an 447 avant Jéſus-Chriſt.

II. CLINIAS, Pythagoricien, qui vivoit vers l'an 520 avant l'ere chrétienne, égaya les leçons de la philoſophie par les charmes de la muſique. Il étoit d'un naturel prompt & bouillant; mais il trouvoit dans les ſons de ſa lyre, un lénitif qui calmoit les mouvemens de ſa colère. Il avoit coutume de s'écrier dans ces occaſions : *Ah! je m'adoucis.*

CLIO, (Mythol.) l'une des neuf Muſes, fille de *Jupiter* & de *Mnémoſyne*, préſide à l'Hiſtoire. On la repréſente couronnée de laurier, une trompette dans la main droite, & un livre dans la gauche. On lui attribuoit l'invention de la guitarre.

I. CLISSON, (Olivier de) connétable de France en 1380, ſous *Charles VI*, élève de *Bertrand du Gueſclin*, étoit Breton comme lui. Il porta d'abord les armes contre la France; mais *Charles V* l'attira à ſon ſervice par de fortes penſions, & par l'eſpérance des grandes charges de la couronne. Il commandoit l'avant-garde à la fameuſe bataille de Rosbecq, en 1382, contre les Flamands, qui y perdirent vingt-cinq mille hommes. Cinq ans après, s'étant rendu auprès du duc de *Bretagne*, celui-ci le fit arrêter, après l'avoir accablé de careſſes. Il ordonna à *Bavalan*, capitaine de ſon château de l'Hermine, de le coudre dans un ſac, & de le jeter dans la mer. *Bavalan* comptant ſur les remords du duc, ne crut pas devoir exécuter cet ordre. Son

maître, revenu à lui-même, rendit ſon priſonnier ; mais ce ne fut qu'après avoir reçu une groſſe rançon. Ils ſe réconcilièrent depuis ſi ſincèrement, que *Jean V*, en mourant, laiſſa ſes enfans ſous la garde de *Cliſſon*. Il méritoit cette confiance par ſon exacte probité ; car *Marguerite*, ducheſſe de Penthièvre, ſa fille, ayant voulu lui inſinuer de ſe défaire de ſes pupilles, pour mettre la couronne ducale de Bretagne ſur la tête de *Jean de Blois* ſon époux ; *Cliſſon* fut ſi indigné de cette horrible propoſition, que la ducheſſe auroit éprouvé les effets de ſa colère, ſi elle ne ſe fût retirée auſſitôt de ſa préſence. Le connétable de retour en France, s'occupoit du projet de chaſſer les Anglois du royaume, lorſque *Pierre de Craon*, à la tête d'une vingtaine de ſcélérats, fondit ſur lui la nuit du 13 au 14 juin 1393. *Cliſſon*, après s'être défendu aſſez long-temps, tomba de cheval, percé de trois coups & laiſſé pour mort par les aſſaſſins. Ses bleſſures n'étoient pas dangereuſes, il en guérit. Le roi *Charles VI*, peu de temps après, fut attaqué de ſes accès de frénéſie. Les ducs de *Bourgogne* & de *Berri*, régens du royaume, dépouillèrent le connétable de toutes ſes charges, après l'avoir condamné au banniſſement perpétuel, & à une amende de cent mille marcs d'argent. Il ſe retira en Bretagne, & mourut dans ſon château de Joſſelin en 1407, aimé des gens de guerre auxquels il permettoit tout, & haï des grands qu'il traitoit avec hauteur. On le comparoit à *du Gueſclin* pour le courage ; mais il lui étoit ſupérieur par l'art de ſe ménager des reſſources, & de former des projets favorables à ſon ambition. Ses premiers exploits avoient annoncé ce qu'il fut. A la journée d'Auray, il reçut un coup de lance qui lui creva un œil, & il ne voulut pas quitter le champ de bataille. On ſe récria beaucoup, de ſon temps, ſur la ſomme de dix-ſept cent mille livres à laquelle on faiſoit monter ſon bien : on ne faiſoit pas attention qu'il avoit joui pendant douze ans des appointemens de connétable, qu'il étoit très-riche de ſon patrimoine, & qu'il avoit conquis ſes autres richeſſes plutôt ſur les ennemis que ſur l'état.

II. CLISSON, (Jeanne de Belleville, femme d'*Olivier III*, ſire de) vivoit ſous le règne de *Philippe de Valois*. Elle ſe rendit célèbre par ſon courage : ſon mari ayant eu la tête tranchée à Paris le 2 août 1343, *Jeanne* ne s'occupa que de ſa vengeance. Elle n'avoit qu'un fils qu'elle envoya à Londres ; & dès qu'elle le ſut en ſûreté, elle vendit ſes diamans, arma trois vaiſſeaux, fit des deſcentes en Normandie, & y força des châteaux. « On voyoit, ſuivant *Saint-Foix*, une des plus belles femmes de l'Europe, armée d'une épée d'une main & d'un flambeau dans l'autre, venger & ſa famille & ſon pays. »

CLISTHÈNES, magiſtrat d'Athènes, de la famille des *Alcméonides*, fit un nouveau partage du peuple. Il le diviſa en dix tribus, au lieu de quatre, & fut l'auteur de la loi connue ſous le nom d'*Oſtraciſme*, par laquelle on condamnoit un citoyen au banniſſement, de peur qu'il ne devînt le tyran de ſa patrie. Le nom d'*Oſtraciſme* vient du mot *Oſtracon*, qui ſignifie écaille, parce que c'étoit ſur une écaille qu'on écrivoit le nom du proſcrit. *Cliſthènes* fit chaſſer par cette loi le tyran *Hippias*, & rétablit la liberté de la république, l'an 510 avant J. C. Il étoit aïeul de *Périclès*.

CLITE, fille de *Mérops*, roi de Rhyndaque, épouſa *Cyzicus*, fondateur de la ville de Cyzique. Cette princeſſe s'étrangla, pour ne pas ſurvivre à ſon mari qu'elle aimoit tendrement, & qui avoit été tué dans un combat.

CLITEMNESTRE, *Voy.* CLYTEMNESTRE.

CLITOMAQUE, philoſophe de Carthage, quitta ſa patrie à l'âge de quarante ans. Il ſe rendit à Athènes, où il fut diſciple & ſucceſſeur de *Carnéade*, vers l'an 140 avant J. C. Il avoit compoſé un grand nombre d'ouvrages qui ſe ſont perdus, & dont on faiſoit cas.

CLITOPHON, ancien hiſtorien de Rhodes, ou Rhoda, colonie des Rhodiens près du Rhône, mérite quelque conſidération. On cite de lui pluſieurs ouvrages aſſez importans, dont il n'exiſte plus que des paſſages dans le livre des *Fleuves* & des *Petits Parallèles*, attribué à *Plutarque*. — *Voyez* le Tom. XX des *Mémoires des Inſcriptions*, in-4°, *pag.* 15.

CLITOR, fils d'*Azan*, fonda une ville d'Arcadie, où *Cérès* & *Eſculape* avoient des temples. On voyoit dans ſes environs une fontaine dont l'eau avoit le goût du vin.

CLITORIS, (Mythol.) fille d'un Myrmidon, étoit ſi petite, que *Jupiter*, amoureux d'elle, fut obligé de ſe transformer en fourmi pour la viſiter.

CLITUMNE, fleuve de l'Ombrie, fut honoré comme un dieu. Son temple, ſuivant *Pline*, étoit placé ſur ſes bords; & l'on y voyoit la ſtatue du fleuve vêtue en habit romain. Un pont ſéparoit la partie des eaux, qui étoit ſacrée, de celle qui ne l'étoit pas. Dans la première, on pouvoit ſe baigner & ſe purifier, mais on ne pouvoit paſſer en bateau que dans la ſeconde.

I. CLITUS, frère d'*Hellanice*, nourrice d'*Alexandre* le *Grand*, ſe ſignala ſous ce prince, & lui ſauva la vie au paſſage du Granique. Un Satrape alloit abattre d'un coup de hache la tête du héros, lorſque *Clitus* coupa d'un coup de ſabre le bras prêt à frapper. Ce ſervice lui gagna l'amitié d'*Alexandre*. Il jouiſſoit de ſa confiance & de ſa familiarité. Un jour ce roi s'étant mis à exalter ſes exploits & à rabaiſſer ceux de *Philippe* ſon père, dans un accès d'ivreſſe; *Clitus*, qui apparemment n'étoit pas moins échauffé, oſa relever les actions de *Philippe*, aux dépens de celles de ſon fils: *Tu as vaincu*, lui dit-il, *mais c'eſt avec les ſoldats de ton père*. Il alla juſqu'à lui reprocher la mort de *Philotas* & de *Parménion*. *Alexandre*, dans le feu de la colère & du vin, le perça d'un javelot, en lui diſant: *Va donc auſſi rejoindre Philippe, Parménion & Philotas!* Quand la raiſon lui fut revenue, & qu'il vit *Clitus* noyé dans ſon ſang, il vouloit s'immoler pour appaiſer ſes manes: mais les philoſophes *Calliſthènes* & *Anaxarque* l'en empêchèrent.

II. CLITUS, Juif, fut condamné, ſous l'empereur *Veſpaſien*, à avoir les deux mains coupées, en punition d'une ſédition qu'il avoit excitée à Tibériade. L'hiſtorien *Joſèphe*, qui avoit chargé *Lévias*, un de ſes gardes, d'infliger ce châtiment au coupable, touché par les prières de *Lévias*, modéra la peine de *Clitus*, & lui laiſſa une main, ſous la condition qu'il ſe couperoit lui-même l'autre. Ce malheureux ſe fit ſur-le-champ ſauter la gauche.

CLIVE, (N.) fils d'un procureur de Shrewsbury, parvint par ſon génie & ſes talens militaires, à être nommé lord & gouverneur-général du Bengale. Né ſans fortune, il avoit commencé à ſe jeter dans le commerce des Indes, où il avoit acquis des bénéfices lorſque la guerre élevée dans l'Inde entre les Anglois & les François, lui fit prendre le parti des armes. Il s'éleva, par ſa valeur, au commandement général, & établit la puiſſance Angloiſe au point de ſplendeur où elle eſt parvenue en Aſie. On lui a reproché des concuſſions, d'avoir été ſans foi dans ſes traités, & d'avoir regardé comme indifférens les crimes qui pouvoient le conduire à ſon but; mais l'envie a un peu chargé ce tableau. En effet, elle l'a accuſé d'avoir fait périr de faim, en 1769, une immenſe population dans le Bengale, & à cette époque, il n'étoit pas dans l'Inde. Le lord *Clive* étoit naturellement mélancolique; & après avoir joui de tous les avantages de la puiſſance, de la fortune & des grandeurs, il s'eſt donné volontairement la mort. Lord *Clive* a eu l'honneur de voir ſa ſtatue placée dans l'hôtel de la compagnie des Indes, en Angleterre.

CLOACINE, (Mythol.) divinité de Rome, préſidoit aux égouts de cette ville. *Titus Tatius* ayant trouvé une ſtatue dans un cloaque, en fit la déeſſe *Cloacine*.

CLOCHES, (Bénédiction des) *Voy.* JEAN XIII.

CLODION le *Chevelu*, fut ſurnommé ainſi, parce qu'il ordonna, dit-on, par une loi que les princes du ſang royal porteroient des cheveux longs, au lieu que le reſte des François les portoit très-courts. Succeſſeur de *Pharamond* ſon père vers l'an 427, il paſſe pour le ſecond roi des François. Il prit Tournai, Cambrai, fut défait par *Aétius*, reprit courage, ſe rendit maître de l'Artois & d'Amiens. Après la priſe de cette ville, il envoya ſon fils aſſiéger Soiſſons. Ce jeune prince y ayant été tué, *Clodion* en mourut, dit-on, de douleur en 447 ou 48. On ne ſait ni le nom de ſa femme, ni le nombre de ſes enfans. Pluſieurs auteurs diſent, qu'il n'en eut que deux, *Clodebaut* & *Clodomir*. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que *Clodion* laiſſa à *Mérouée* la tutelle de l'un de ſes fils.

CLODIUS, (*Publius*) ſénateur Romain, de la famille *Clodienne*, étoit à la fois libertin ſans pudeur, mauvais citoyen & ennemi de la république. Il fut ſurpris en rendez-vous avec *Pompéia*, femme de *Céſar*, dans la maiſon même de ſon mari, où l'on célébroit ce jour-là les myſtères de la Bonne-Déeſſe. On ſait qu'il étoit défendu aux hommes d'y paroître. *Clodius* s'y introduiſit, déguiſé en muſicienne. On lui fit ſon procès: il corrompit ſes juges à force d'argent, & fut abſous. *Clodius* devenu tribun, fit exiler *Cicéron*, & fut tué enſuite par *Milon*, l'an 53 avant J. C. *Cicéron* ſe chargea de la défenſe du meurtrier. — *Voy.* FULVIE, GABINIUS, & II. MILON. On ne peut rien ajouter à l'idée que les hiſtoriens nous donnent de la corruption de ſes mœurs. Il fut inceſtueux avec ſes trois ſœurs; du moins le public l'en accuſoit: mais on ſait qu'il ne faut pas toujours croire le public.

CLODOALDE, *Voyez* CLOUD (Saint).

CLODOMIR, fils de *Clovis* & de *Clotilde*, héritier du royaume d'Orléans, fit la guerre à *Sigiſmond* roi de Bourgogne, le prit priſonnier, le fit mourir, & fut tué lui-même en 524 : *Voyez* CLOTILDE. Il laiſſa trois enfans de ſa femme *Gondiuque* : les deux premiers, *Gontaire* & *Théodebalde*, furent maſſacrés par *Childebert* & *Clotaire*, leurs oncles. Le troiſième, *Clodoalde*, ſe ſauva dans une retraite, fut raſé, & s'y ſanctifia.

CLOOTZ, (Jean-Baptiſte de) baron Pruſſien, naquit à Clèves le 24 juin 1755. Poſſeſſeur d'une grande fortune, il la prodigua dans ſes voyages, ſes projets, ſes goûts diſpendieux. En Angleterre, il ſe lia avec *Burke*, alors l'un des chefs du parti de l'oppoſition. Appelé en France par les principes d'une révolution qui flattoit ſon imagination ardente & ſon amour extrême de la liberté, il en devint l'apôtre le plus extravagant ; dès-lors, il changea ſon nom patronimique, pour prendre celui d'un philoſophe ancien, & ſe fit nommer *Anacharſis*. Il changea de même ſon titre de *Baron* pour ſe qualifier d'*Orateur du genre humain*, & il chercha à juſtifier cette dernière dénomination en paroiſſant, le 17 juin 1790, devant l'Aſſemblée nationale, à la tête d'une nombreuſe députation, déguiſée par divers coſtumes étrangers, maſcarade appelée l'*Ambaſſade du genre humain*. *Clootz* donna douze mille livres pour faire la guerre aux rois ; il offrit de lever une légion Pruſſienne, ſous le nom de légion *Vandale* ; il demanda qu'on mît à prix la tête du roi de Pruſſe, & loua beaucoup *Ankarſtroom*, l'aſſaſſin du roi de Suède. « Mon cœur eſt françois, s'écrioit-il, & mon ame a toujours été *ſans-culotte*. » Ce fou, digne des petites maiſons, n'en fut pas moins député à la Convention. Là, il fit la guerre à *Jéſus*, dont il ſe déclara l'ennemi perſonnel, & publia une brochure, intitulée : *La République Univerſelle*, utile à conſerver pour quiconque aime à juger combien l'eſprit humain, avec de fauſſes idées philoſophiques, tend à s'égarer. Il y ſoutient que le peuple eſt ſouverain du monde, qu'il eſt *Dieu*, que l'univers n'eſt qu'une famille qui ſe réunira aux François qui eſt le *Peuple-Dieu*. *Clootz*, dont les extravagances déplurent à *Robeſpierre*, fut arrêté & condamné à mort le 24 mars 1794. Il la ſubit avec fermeté & ſans déroger à ſes idées. En allant à l'échafaud avec *Hébert*, il l'exhorta à bannir tout ſentiment religieux dans ſes derniers momens ; & il demanda à être exécuté le dernier, pour ſe convaincre, diſoit-il, des véritables principes du matérialiſme, en voyant tomber les têtes des compagnons de ſon trépas. Il étoit neveu de *Corneille Paw*, écrivain érudit & diſtingué. Envieux de la gloire de ſon oncle, il voulut auſſi écrire & faire du bruit. L'orgueil le conduiſit bientôt à la déraiſon, & celle-ci à la mort.

CLOPINEL, ou *JEAN de Meun*, naquit à Meun en 1280, & fut appelé *Clopinel* parce qu'il étoit boiteux. Il s'appliqua à la théologie, à la philoſophie, à l'aſtronomie, à la chimie, à l'arithmétique, & ſur-tout à la poéſie. Il fit les délices de la cour de *Philippe le Bel*, par ſon eſprit & par ſon enjouement. Quoique médiſant & ſatirique à l'égard des femmes, il en fut aimé. Quelques dames voulurent, pour ſe venger de ſes médiſances,

le fuſtiger : il ſe tira d'embarras, en leur demandant *que les premiers coups lui fuſſent portés par celle qui donnoit le plus de priſe à la ſatire.* On croit qu'il mourut vers l'an 1364. Il légua par ſon teſtament aux Dominicains de la rue Saint-Jacques, un coffre rempli de choſes précieuſes, à ce qu'on pouvoit juger au moins par ſa peſanteur, & qui ne devoit être ouvert qu'après ſa mort. On l'ouvrit, & l'on n'y trouva que des pièces d'ardoiſe. Les Jacobins, indignés de ſe voir joués, s'avisèrent de déterrer *Clopinel*; mais le parlement de Paris les obligea de lui donner une ſépulture honorable dans le cloître même de leur couvent. Quelques biographes traitent cependant cette hiſtoriette de conte fait à plaiſir. Le poëte s'étoit d'abord fait connoître par quelques petites *Pièces*. Le roman de la *Roſe* lui étant tombé entre les mains, il réſolut de le continuer : *Guillaume de Lorris*, premier auteur de cet ouvrage, n'avoit pas pu l'achever. L'amour profane, la ſatire, la morale & l'érudition, mais ſur-tout les deux premiers, y règnent tour à tour. Il eſt fort bien écrit, pour un temps où notre langue ne faiſoit que de ſortir de la barbarie Celtique & Tudeſque; mais quelques louanges que les éditeurs de ce vieux roman lui aient données, on lira toujours les nouveaux avec plus de ſatisfaction. C'eſt un tas informe de ſatires, de contes, de ſaillies, de groſſièretés, de traits moraux & d'ordures. Pour un moment de plaiſir qu'on aura en le liſant, on rencontrera cent inſtans d'ennui. Il y a une ingénuité, une naïveté, qui plaît d'autant plus, qu'elle n'eſt plus de notre ſiecle; voilà tout ſon mérite, quoi qu'en diſe l'abbé *Lenglet*, qui nous a donné une édition de ce roman en 1735, 3 volumes in-12. Cet ouvrage fut mis en proſe par *Jean* MOULINET, chanoine de Valenciennes, qui floriſſoit vers l'an 1480. Cette eſpece de verſion fut publiée à Paris en 1521, avec ces quatre vers à la tête :

« *C'eſt le Roman de la Roſe,*
Moraliſé clair & net,
Tranſlaté de vers en proſe
Par votre humble Moulinet. »

Clément Marot changea, en 1527, pluſieurs termes du roman de *la Roſe* pour le rendre plus intelligible; & les amateurs des vieilles guenilles de la langue françoiſe regardèrent cette liberté comme une profanation. *Clopinel* a fait encore une *Traduction* du livre *De la Conſolation de la Philoſophie*, par le célèbre *Boëce*, 1494, in-folio. *Soret* croit que c'eſt la première traduction françoiſe d'un ouvrage latin. Mais *Ducange* a prouvé que *Mikius de Harnes* avoit traduit auparavant la *Chronique* latine de l'archevêque *Turpin*. *Clopinel* a publié une traduction des *Lettres* d'*Abailard*, & un petit ouvrage *ſur les réponſes des Sybilles*, &c. *Clopinel* rapporte lui-même le titre de pluſieurs de ſes ouvrages dans une *Épître* à *Philippe IV*. « A ta royale majeſté qui jadis au roman de *la Roſe* ai enſeigné; j'ai tranſlaté de latin en françois le livre de *Végèce* de la Chevalerie, le livre des Merveilles de Hirlande, le livre des Épîtres de *Pierre Abailard*, le livre de *Aelred* de ſpirituelle Amitié. J'envoie ores (maintenant) *Boëce* de la Conſolation, que j'ai tranſlaté en françois. »

CLOPPENBURG, (Jean) miniſtre Hollandois, profeſſeur de théologie dans l'univerſité de Franeker, mourut en 1652, à 60 ans.

On a de lui quelques *Ouvrages de Théologie*, Amſterdam 1684, deux volumes in-4.° On y trouve des diſſertations érudites contre les Anabaptiſtes & les Sociniens, ſur l'uſure, ſur les ſacrifices des patriarches, ſur le jour où *Jésus* mangea l'agneau paſcal.

CLORIS, *Voyez* CHLORIS & I. FLORE.

CLOS, *Voyez* DUCLOS.

CLOSTER, fils d'*Arachné*, inventa, ſuivant *Pline l'ancien*, les fuſeaux propres à filer la laine, la navette & quelques autres inſtrumens utiles à la tiſſeranderie & aux arts.

I. CLOTAIRE I, quatrième fils de *Clovis* & de *Clotilde*, roi de Soiſſons en 511, joignit ſes armes à celles de *Clodomir* & de *Childebert* contre *Sigiſmond* roi de Bourgogne. Il ſuivit *Thierri* à la guerre contre le roi de Thuringe, s'unit enſuite avec ſon frère *Childebert*, & fit, de concert avec lui, une courſe en Eſpagne l'an 542. Après la mort de *Thierri*, *Clotaire* eut le royaume d'Auſtraſie; & après celle de *Childebert* en 558, il réunit tout l'empire François. Il ſe ſignala contre les Saxons & les Thuringiens, & mourut à Compiegne en 561, dans la 64.e année de ſon âge & la 51.e de ſon règne. L'année d'auparavant, *Chramne* ſon fils naturel s'étoit révolté, ſon père l'ayant ſurpris les armes à la main, le brûla avec toute ſa famille, dans une cabane où il s'étoit retiré. Depuis cette vengeance atroce, ce prince vécut dans une triſteſſe profonde, qui le précipita enfin au tombeau, le même jour, dit-on, & à la même heure qu'il avoit ordonné la mort de ſon fils & des ſiens. Il dit avant que d'expirer : *Hélas! que doit être le Roi du Ciel, puiſqu'il fait mourir ainſi les plus grands Rois ſur la terre!...* *Clotaire* eut ſix femmes, & laiſſa quatre enfans qui lui ſuccédèrent. Ce prince étoit courageux, libéral & grand politique, mais cruel & ambitieux. Son règne n'offre que des adultères, des inceſtes, des meurtres, des horreurs. —*Voyez* I. DAGOBERT & CLOTILDE.

II. CLOTAIRE II, fils & ſucceſſeur de *Chilperic I* dans le royaume de Soiſſons, à l'âge de quatre mois, en 584, fut ſoutenu par *Frédegonde* ſa mère contre les efforts de *Childebert*. Elle remporta ſur ce prince une victoire ſignalée près de Soiſſons en 593. Après la mort de ſa mère, il fut défait par *Théodebert* roi d'Auſtraſie, & par *Thierri* roi de Bourgogne. Ces deux princes étant morts, il réunit toute la monarchie Françoiſe. Il dompta les Saxons, tua de ſa main leur duc *Berthoald*, & ne ſongea plus, après la victoire, qu'à aſſurer la paix de l'État, en y faiſant régner la juſtice & l'abondance. Il mourut en 628, âgé ſeulement de 45 ans; laiſſant deux fils, *Dagobert* & *Charibert*. L'amour des lois, l'art de gouverner, le zèle pour l'obſervation des canons, ont fait oublier en partie ſa cruauté. Il fit égorger les quatre enfans de *Théodoric*, ſon couſin; il condamna *Brunehaut* à une mort cruelle; il livra les Saxons à la fureur du ſoldat, &c. Ce fut *Clotaire II*, dit un écrivain, qui prépara de loin cette révolution ſi fatale à ſa poſtérité, par laquelle les maires du palais furent placés ſur le trône de leurs ſouverains : il conſentit de donner à vie cette charge ſi importante, qui, dans ſon origine, n'étoit remplie que pour un temps. Les maires avoient favoriſé ſon uſur-

pation ſur la malheureuſe famille de *Thierri*. Elle fut vengée. Les enfans de *Clotaire* furent, à leur tour, précipités du trône par les enfans de ces mêmes hommes qu'ils avoient fait aſſeoir à leurs côtés. *Paſquier* dit à ce ſujet, avec cette énergie qui lui eſt propre : *Dieu en fit une punition à la Royale.*

III. CLOTAIRE III, fut roi de Bourgogne & de Neuſtrie, après la mort de *Clovis II* ſon père en 655. *Batilde* ſa mère, aidée de *S. Éloi* & de *S. Léger*, gouverna durant ſa minorité avec beaucoup de ſageſſe. Cette princeſſe s'étant retirée au monaſtère de Chelles, *Ébroïn*, maire du palais, s'empara de toute l'autorité, & ſe fit déteſter par ſes cruautés & ſes injuſtices. *Clotaire III* mourut en 670, ſans poſtérité.

CLOTHO *ou* CLOTHON, (Mythol.) la plus jeune des trois Parques, tient la quenouille, & file la deſtinée des hommes. Elle eſt repréſentée avec une longue robe de diverſes couleurs, & une couronne ornée de ſept étoiles ſur la tête. *Reſtout* l'a peinte dans ſon tableau d'*Orphée* venant aux enfers pour en retirer *Eurydice*, & il a donné à cette parque toutes les graces de la jeuneſſe. Les Grecs croyoient qu'elle réſidoit ſouvent dans la lune pour en régler les mouvemens.

CLOTILDE, (Sainte) fille de *Chilperic* roi des Bourguignons, épouſa en 493 *Clovis*, premier roi Chrétien de France, malgré ſon oncle *Gondebaud*, meurtrier de *Chilperic* & uſurpateur de ſon trône. Elle contribua beaucoup à la converſion de ſon époux, par ſon eſprit & par ſa vertu. Après la mort de *Clovis* en 511, *Clodomir* roi d'Orléans, *Childebert* de Paris, & *Clotaire* de Soiſſons, portèrent la guerre dans le royaume des Bourguignons. *Clotilde* excita cette guerre qui lui paroiſſoit juſte. Cette princeſſe avoit des droits à réclamer, & vouloit venger la mort de ſon père ſur *Sigiſmond* roi de Bourgogne, fils & ſucceſſeur de *Gondebaud*. *Clodomir*, auſſi barbare que ce dernier, ſe ſouilla du ſang de *Sigiſmond*, & de celui de ſa femme & de ſes enfans, qu'il avoit faits priſonniers. Il pouſſa la guerre avec furie, & fut tué dans une bataille. Ses enfans éprouvèrent bientôt tout ce que l'ambition & l'avarice inſpirent de fureur à des parens cruels & dénaturés. *Childebert* & *Clotaire* formèrent enſemble le deſſein de ravir leur héritage. Le premier avoit engagé *Clotilde* à les mener à Paris, où il vouloit, diſoit-il, leur donner ſolennellement le titre de rois. A peine ſont-ils arrivés dans cette ville, qu'on les arrête. Les deux oncles envoient à *Clotilde* des ciſeaux & une épée, lui annonçant ainſi qu'il n'y a d'autre parti à prendre pour ces jeunes princes que le cloître ou la mort. *Clotilde* tranſportée de douleur, & ne prévoyant pas un parricide, dit qu'*elle aimeroit mieux les voir morts, que dépouillés de leurs couronnes.* Cette réponſe devint le ſignal du crime : *Clotaire* égorgea de ſa propre main les deux aînés. Le cadet dérobé à ſa fureur, fut caché dans un couvent, & on l'honore ſous le nom de *S. Cloud*. *Clotilde*, témoin de tant de malheurs, ſe retira à Tours, auprès du tombeau de S. Martin. Elle y mourut dans de grands ſentimens de piété l'an 543. Son corps fut rapporté à Paris en l'égliſe de Saint-Pierre & Saint-Paul, où *Clovis* étoit enterré. Cette princeſſe avoit l'eſprit

noble, l'ame grande, un génie délicat, un caractère inſinuant. Elle conſerva toujours ſur *Clovis* cet aſcendant que donnent le mérite & les vertus. « Mais, quoique dévote, dit l'abbé *le Gendre*, elle n'en étoit pas moins vindicative. Sans doute elle croyoit ſes reſſentimens juſtes : c'eſt l'erreur où tombent ſouvent les perſonnes de piété, qui ſe perſuadent aiſément que les injures qu'elles reçoivent, ſont des injures faites à Dieu. » Il eſt certain que ſi elle avoit pu oublier le meurtre de ſon père, elle auroit épargné bien du ſang ; ſa maiſon n'auroit pas vraiſemblablement été éteinte, ni ſes petits-fils mis à mort. « *Clotilde*, dit l'abbé *Goujet* dans ſa *Vie des Saints*, ſe laiſſa aller à deux paſſions d'autant plus dangereuſes, qu'elles paſſent ſouvent pour grandeur d'ame : la vengeance & l'ambition. » Mais pleine de regret des fautes qu'elle avoit faites, elle les expia par la pénitence.—Il ne faut pas la confondre avec CLOTILDE ſa fille, mariée à *Amalaric* roi des Viſigoths. *Voy.* AMALARIC. Elle fut délivrée de la tyrannie de ce prince par *Childebert*, ſon frère ; mais elle mourut en revenant en France l'an 531. *Clotilde* étoit un modèle de patience. Son époux, qui étoit Arien, employa pour corrompre ſa foi la violence & les outrages. Il la faiſoit couvrir d'ordures lorſqu'elle ſortoit pour aller à l'égliſe, & il la frappoit lui-même juſqu'à lui faire vomir le ſang.

CLOUD, (Saint) appelé auparavant CLODOALDE, le plus jeune des enfans de *Clodomir*, échappé au maſſacre & à la fureur de *Clotaire*, ſe retira auprès de *Séverin*, pieux ſolitaire, enfermé dans une cellule près de Paris. Il fut ordonné prêtre en 551, par l'évêque *Eusèbe*. Son hermitage a produit le joli village de Saint-Cloud, à deux lieues de Paris. Il mourut ſaintement en 560.—Un autre *S.* CLOUD, parut avec éclat à la cour des rois d'Auſtraſie, & devint premier miniſtre de *Clotaire II.* Dégoûté des grandeurs humaines, il ſe retira dans la ſolitude, où les habitans de Metz l'allèrent chercher pour en faire leur évêque. Il mourut en 696, à l'âge de 91 ans. Sa vie a été publiée par *Henſchénius*.

CLOVIO, (Julio) peintre Eſclavon, mort à Rome en 1578, âgé de 80 ans, excelloit dans la miniature. On a de lui des *Figures* admirables en ce genre, que l'on conſerve au palais de *Farnèſe*, dans un *Office de la Vierge* écrit à la main.

I. CLOVIS Ier, (appelé auſſi CLODOVIX, LUDUVIC ou LOUIS, car c'eſt le même nom) eſt regardé ordinairement comme le véritable fondateur de la monarchie Françoiſe. Il naquit vers l'an 467, & ſuccéda à *Childeric* ſon père l'an 481 : *Voyez* BASINE. Occupé de bonne heure du ſoin d'étendre les conquêtes des François, il affermit leur puiſſance, & détruiſit celle des Romains dans la partie des Gaules ſituée entre la Somme, la Seine & l'Aiſne. *Siagrius*, général Romain, fut vaincu par lui & décapité près Soiſſons, où le vainqueur établit le ſiége de ſa monarchie. Ces victoires furent ſuivies d'autres ſuccès remportés ſur les Germains. *Clovis* les défit à Tolbiac près de Cologne en 496. Ses troupes commençant à plier, il fit vœu d'adorer le Dieu de *Clotilde* ſa femme, s'il le rendoit vainqueur. La victoire lui étant reſtée, il fut baptiſé le jour de

Noël de la même année, par *S. Remi*, archevêque de Rheims, avec trois mille perſonnes de ſon armée. Il étoit alors le ſeul roi Catholique qu'il y eût dans le monde. L'empereur *Anaſtaſe* favoriſoit les Eutychiens; *Voyez* ANASTASE II; le roi des Vandales en Afrique, *Théodoric* roi des Oſtrogoths en Italie, *Alaric* roi des Viſigoths en Eſpagne, *Gondebaud* roi des Bourguignons, étoient Ariens. L'annee après ſon baptême, en 494, les peuples renfermés entre les embouchures de la Seine & de la Loire, ainſi que les Romains qui gardoient les bords de la Loire, ſe donnèrent à lui. Ayant tourné ſes armes contre *Alaric* roi des Goths, il gagna contre lui la célèbre bataille de Vouglé près Poitiers, & le tua de ſa propre main l'an 507. Il ſoumit enſuite toutes les provinces qui s'étendent depuis la Loire juſqu'aux Pyrenées, le Poitou, la Saintonge, le Bordelois, l'Auvergne, le Querci, le Rouergue, l'Albigeois; prit Angoulême & Toulouſe: mais il fut vaincu près d'Arles par *Théodoric* en 509. *Anaſtaſe* empereur d'Orient, redoutant ſa valeur & admirant ſes ſuccès, lui envoya le titre & les ornemens de conſul, de patrice & d'auguſte, avec une couronne d'or & un manteau de pourpre. Ce fut alors que Paris devint la capitale de ſon royaume. Il y mourut en 511, à 45 ans, après en avoir régné 30. Ce héros ne triompha pas ſeulement par les armes; il triompha encore davantage par la force de ſon génie & de ſes lois. Mais il ne faut pas s'imaginer qu'il eût organiſé le gouvernement, tel qu'il a été ſous *Louis XIV* ou *Louis XV*. Quelques flatteurs de la cour l'ont dit; mais ils ſont démentis par les codes de lois des différens peuples établis dans les Gaules; par *Grégoire* de Tours & par les anciens annaliſtes. Il eſt évident que la forme du gouvernement parmi tous ces peuples, étoit extrêmement ſimple & groſſière. Le roi ou le chef avoit l'autorité ſur les ſoldats ou compagnons, qui par choix & non par crainte avoient ſuivi ſes étendards; mais il dépendoit ſouvent de leurs caprices ou de leurs volontés. Si les premiers rois de France, dit *Robertſon*, poſſédoient une autorité ſi bornée, même à la tête de leur armée, on conçoit que leur pouvoir, en temps de paix, étoit encore plus limité. « Ils montoient ſur le trône, non par droit de ſucceſſion, mais en conſéquence d'une élection libre & volontaire faite par leurs ſujets. *Voyez* la *Gaule Françoiſe* d'*Hottoman*, Chap. VI, page 47. Le but de l'élection des rois n'étoit pas ſans doute de leur conférer un pouvoir abſolu; tout ce qui avoit rapport au bien général de la nation étoit mis en délibération publique, & ſe concluoit par les ſuffrages du peuple dans les aſſemblées annuelles, appelées *Champs de Mars*. Les rois ne ſubſiſtoient preſque entièrement que des revenus de leurs domaines, des profits provenans de l'adminiſtration de la juſtice & de quelques petites amendes, &c. » Si quelques rois de la première race furent deſpotiques, ce fut une ſuite des circonſtances ou de leur caractère, & non l'effet des lois générales du gouvernement. Malgré l'avantage ineſtimable du Chriſtianiſme, *Clovis* fut d'une cruauté qui ne répondoit guères à la douceur que la religion auroit dû lui inſpirer. Il exerça des barbaries inouies contre tous les princes ſes parens. Il s'empara de leurs états,

Sigebert roi de Cologne, *Cararic* roi des Morins, *Renomert* roi du Mans, *Ranacaire* roi de Cambrai, furent les malheureuſes victimes de ſon ambition ſanguinaire. Ce dernier prince, ſon parent, vaincu & trahi par ſes ſujets, ayant été conduit en ſa préſence, les mains liées, avec *Ricaire* ſon frère : *Lâche*, lui dit *Clovis*, *pourquoi te laiſſer charger de chaînes ? Ne valoit-il pas mieux périr, que de ſouffrir qu'on te traitât en eſclave, & déshonorer ta race ?* Et auſſitôt il lui fendit la tête de ſa hache-d'armes. Puis ſe tournant du côté de *Ricaire* : *Et toi*, lui dit-il, *ſi tu avois ſecouru ton frère, il n'eût pas été en cet état ;* en même temps, d'un autre coup, il lui ôta la vie. Les traîtres dont il ſe ſervit pour faire périr ces deux princes, lui ayant fait dire qu'ils avoient été trompés, puiſque les préſens qu'il leur avoit faits, au lieu d'être d'or, comme il le leur avoit fait croire, n'étoient que de cuivre doré : *C'eſt à eux de ſe taire*, dit-il ; *qu'ils me ſachent gré de la vie que je veux leur laiſſer. J'ai dû payer en fauſſe monnoie le ſervice de ces faux amis, qui ont trahi leur maître & leur honneur.* Ayant ſurpris un prince des petits états qui environnoient les ſiens, & qui portoit le titre de roi, dont il étoit excluſivement jaloux, dit *Mercier*, il le fit raſer, ſans avoir même un prétexte plauſible. Le fils voyant ſon père dans le déſeſpoir, & lui ayant dit pour le conſoler, *que les branches repouſſeroient un jour, puiſque le tronc n'étoit pas coupé ; Clovis* leur fit trancher la tête à l'un & à l'autre. Cependant il réparoit quelquefois les injuſtices ; mais ſon caractère cruel perçoit, même lorſqu'il ſe montroit équitable. Ses troupes avoient pillé les égliſes. Celles du Soiſſonnois ayant été du nombre, l'évêque le ſupplia de lui faire rendre un calice d'or d'une grandeur extraordinaire, & par conſéquent d'un très-grand prix. Lorſque le partage ſe fit, *Clovis* demanda comme une grace, qu'on mît ce calice à part. Perſonne n'oſa le refuſer ; mais un ſoldat étourdi & inſolent, dit en donnant un coup de ſa hache ſur le vaſe : *Que* Clovis *l'auroit, s'il tomboit dans ſon lot.* Le calice fut donné au roi, qui diſſimula l'inſulte ; mais un an après, ayant remarqué ce ſoldat dans une revue générale, il alla à lui, lui reprocha ſa négligence à tenir ſes armes propres, & lui arracha ſa hache qu'il jeta à terre. Le ſoldat s'étant baiſſé pour la ramaſſer, il lui déchargea la ſienne ſur la tête, & le fit tomber mort à ſes pieds, en diſant : *C'eſt ainſi que tu as frappé le calice que je demandois à Soiſſons.* Le préſident *Heſnault* prétend que les évêques, en haine de l'Arianiſme, avoient favoriſé *Clovis* dans ſes conquêtes, & que la reconnoiſſance de ce prince à leur égard, fut la ſource de l'autorité qu'ils ont conſervée ſi long-temps en France. Il fonda & dota des égliſes ; il bâtit des monaſtères. Il avoit la plus profonde vénération pour *S. Martin.* Souvent il répétoit avec exclamation : *Comment obtiendrions-nous la victoire, ſi nous avions le malheur d'offenſer le grand S. Martin ?* Un ſoldat ayant coupé de l'herbe autour de l'égliſe de ce Saint, il le fit mettre à mort comme coupable d'une profanation ſacrilége. *Clovis* fut enterré dans l'égliſe de Saint-Pierre & Saint-Paul, qu'il avoit commencée, (aujourd'hui Sainte-Geneviève.) Ses quatre fils, *Thierri, Clodomir, Childebert* & *Clotaire*, partagèrent entre eux les états de leur père. C'eſt ſous ce prince que les premiers vers à ſoie furent apportés des Indes. En 1788, *Viallon*, cha-

noine de Sainte-Geneviève, a publié une *Vie* de *Clovis*, terminée par un abrégé de celle de *S. Remy*.

II. CLOVIS II, fils de *Dagobert*, régna après lui en 638 dans les royaumes de Neuſtrie & de Bourgogne, étant à peine âgé de neuf ans, ſous la tutelle de *Nantilde* ſa mère, qui gouverna avec les maires du palais. Ce prince épouſa *Batilde*, & mourut en 655, à 23 ans. Il fut le père des pauvres. Dans un temps de diſette, après avoir épuiſé ſes coffres pour ſecourir ſes ſujets, il fit enlever les lames d'argent dont ſon père *Dagobert* avoit fait couvrir le chevet de l'égliſe de Saint-Denys, & en fit diſtribuer le produit aux pauvres. Il laiſſa trois fils, *Thierri*, *Clotaire III* & *Childeric II*. Les hiſtoriens ne ſont point d'accord ſur le caractère de ce prince. « Selon les uns, il étoit abandonné à toutes ſortes de débauches, brutal & ſans cœur. Selon d'autres, il avoit de la ſageſſe, de belles inclinations, du courage, de l'équité & de la piété. » (*Hist. de France* du P. *Daniel.*) *Archambaud*, maire du palais, régna ſous ſon nom, & on peut le mettre à la tête des rois fainéans. Ce fut lui qui le premier donna le ſpectacle ſans dignité, où l'on vit.

Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille & lent,
Promener dans Paris le Monarque indolent.

Cette voiture n'avoit juſques-là ſervi qu'à nos reines.

III. CLOVIS III, fils de *Thierri III*, roi des François, lui ſuccéda en 691. Il régna cinq ans. ſous la tutelle de *Pepin Heriſtel*, maire du palais, qui s'étoit emparé de l'autorité royale. Il mourut en 695, à 14 ans.

IV. CLOVIS, (Le faux) *Voyez* ÉBROÏN.

CLUENTIUS, Romain, fut accuſé par ſa mère *Soſie* d'avoir fait mourir *Oppianicus* ſon beau-père l'an 54 avant J. C.; mais *Cicéron* prit ſa défenſe, & prononça en ſa faveur la belle oraiſon *pro Cluentio*.

CLUGNY, (François de) né l'an 1637 à Aigues-Mortes en Languedoc, entra fort jeune dans la congrégation de l'Oratoire à Paris. Après avoir enſeigné avec réputation dans divers colléges, il fut envoyé à Dijon en 1665. Il y paſſa le reſte de ſes jours, occupé à la direction des ames, prêchant, confeſſant, catéchiſant. Il mourut à Dijon en 1694, à 57 ans. Ses *Œuvres Spirituelles* ſont en 10 volumes in-12. On les lit peu, quoiqu'elles ne manquent pas d'onction. Elles parurent en Traités ſéparés, ſans nom d'auteur, mais avec ce ſimple titre : *Par un Pécheur*. C'eſt un titre que beaucoup de gens pouvoient prendre ; mais le P. *de Clugny* le méritoit moins qu'un autre : car il mourut conſumé de mortifications & de travaux ſpirituels.

CLUNY, (Pierre de) *Voyez* PIERRE, n.° XIII.

CLUSÉUS, *Voyez* ÉCLUSE.

I. CLUVIER, *ou plutôt* CLUWER, (Philippe) naquit à Dantzick en 1580. Il quitta l'étude du droit, pour s'adonner entièrement à la géographie. Il voyagea en Angleterre, en France, en Allemagne, en Italie, & ſe fit par-tout des amis illuſtres. On le ſollicita puiſſamment de reſter à Rome, où ſon génie pour les lettres, & principalement pour les langues, trouva beaucoup d'ad-

mirateurs. Il en parloit dix avec facilité : le grec, le latin, l'allemand, le françois, l'anglois, le hollandois, l'italien, le hongrois, le polonois & le bohémien. On doit à ſes veilles pluſieurs ouvrages géographiques : I. *De tribus Rheni alveis*, in-4°, ouvrage plein d'érudition ; il ſe trouve auſſi dans le ſuivant. II. *Germania antiqua*, à Leyde 1616, 2 vol. in-folio. III. *Italia antiqua, Sicilia, Sardinia & Corſica*, à Leyde 1624, 3 vol. in-fol. ; écrit dans le même goût que le précédent, c'eſt-à-dire, avec beaucoup d'exactitude. IV. *Introductio in univerſam Geographiam, tàm veterem quàm novam* ; traduite en françois par le Père *Labbe*, 1697, in-4°, Amſterdam, avec les notes de *Reiskius* ; & réimprimée en latin en 1727, in-4°, par les ſoins de *Bruzen de la Martinière*, qui l'a enrichie de ſes remarques & de celles de divers ſavans. *Cluvier* mourut à Leyde en 1623, à 43 ans : regardé, avec raiſon, comme le premier géographe qui ait ſu mettre en ordre ſes recherches, & les réduire à des principes certains.

II. CLUVIER, (Jean) fils du précédent, devint profeſſeur d'hiſtoire à Leyde. On a de lui un aſſez bon *Abrégé* d'hiſtoire univerſelle, réimprimée pluſieurs fois en Hollande, & dont l'une des dernières éditions eſt de 1668.

CLYMÈNE, (Mythol.) Nymphe, étoit fille de l'*Océan* & de *Thétis*. *Apollon* l'aima & l'épouſa. Elle eut de lui *Phaéton*, & ſes ſœurs *Lampétie*, *Phaétuſe* & *Lampétuſe*. Voyez PHAÉTON.

CLYMÉNUS, *Voyez* HARPALICE.

CLYTEMNESTRE, fille de *Tyndare* & de *Léda*, fut mariée à *Agamemnon*, roi d'Argos. Cette princeſſe pendant l'abſence de ſon mari qui étoit au ſiége de Troie, s'abandonna à de criminelles amours avec *Égyſthe*. *Agamemnon*, de retour de ſon expédition, fut maſſacré en ſortant du bain par les deux amans. Après ce meurtre, *Clytemneſtre* épouſa publiquement *Égyſthe*, & lui mit ſa couronne ſur la tête. *Oreſte*, fils d'*Agamemnon*, vengea la mort de ſon père, & tua ſes meurtriers.

CLYTIE, (Mythol.) fille de l'*Océan* & de *Thétis*, fut aimée du *Soleil*, & conçut une telle jalouſie de s'en voir abandonnée pour *Leucothoé*, qu'elle ſe laiſſa mourir de faim ; mais *Apollon* la métamorphoſa en une fleur appelée *héliotrope* ou *tourneſol*, parce qu'elle regarde toujours l'aſtre de la lumière.

CLYTIUS, (Mythol.) fut l'un des géans qui déclarèrent la guerre aux Dieux. *Vulcain*, armé d'une maſſue de fer rouge, l'aſſomma.

CNAGÉUS, ami de *Caſtor* & *Pollux*, fut conduit par eux à Phidna. Il y ſéduiſit la prêtreſſe de *Diane*, & l'enleva avec la ſtatue de la Déeſſe.

CNEF *ou* CNEPH, (Mythol.) nom de l'Être ſuprême, chez les Egyptiens. Ils le repréſentoient ſous la forme d'un homme au teint bleu couronné de plumes éclatantes, & ayant à la bouche l'œuf primitif dont toutes les productions de la nature ſont ſorties. Les peuples de la Thébaïde, ſuivant *Plutarque*, ne connoiſſoient anciennement que ce Dieu. Il avoit ſon temple à Sienne.

CNOT, CNOX, *Voyez* KNOT, &c.

COCALE, roi de Sicile, donna l'hoſpitalité à *Dédale*, perſécuté

par *Minos* roi de Crète. Ce dernier redemanda en vain le fugitif; *Cocale* ne voulut point trahir l'aſile qu'il avoit donné, & malgré la guerre que lui fit *Minos*, il défendit & ſauva ſon hôte.

COCCAIE, (Merlin) *Voyez* FOLENGO.

I. COCCÉIUS, habile architecte de Rome, que quelques-uns diſent être un des ancêtres de l'empereur *Nerva*, qui s'appeloit du même nom, s'eſt rendu célèbre par pluſieurs beaux édifices. Le temps en a reſpecté quelques-uns; tel que le temple que *Calfurnius* dédia à *Auguſte*, dans la ville de Pouzzoles au royaume de Naples, & qui eſt aujourd'hui la cathédrale de cette ville. Une entrepriſe encore plus conſidérable l'a immortaliſé : c'eſt la grotte qui alloit de Cumes au lac d'Averne. Une tradition ancienne, dont la conſtruction du temple de Pouzzoles & l'entrepriſe de la grotte de Cumes ſont peut-être la ſource, lui attribue également celle de Naples ou de Pouzzoles. C'eſt une montagne creuſée de la longueur d'environ un mille, où deux voitures peuvent paſſer commodément. *Addiſſon*, voyageur très-ſenſé, penſe avec aſſez de vraiſemblance, qu'on n'eut d'abord en vue que de tirer des pierres de la montagne, pour conſtruire la ville & les môles de Naples; & qu'enſuite on imagina de percer la montagne juſqu'au bout pour y pratiquer un chemin. Sa conjecture eſt fondée ſur ce qu'on ne voit aucun amas autour de ce mont.

II. COCCÉIUS, *ou* COCK, (Jean) né à Brême en 1603, profeſſeur de théologie à Leyde, a encore aujourd'hui un grand nombre de ſectateurs appelés Coccéiens. *Voët* & *Deſmarêts* combattirent avec beaucoup de zèle ſes ſentimens, & firent paſſer leur auteur pour hérétique. *Coccéius* croyoit qu'il devoit y avoir dans le monde un règne viſible de JÉSUS-CHRIST, qui aboliroit le règne de l'Ante-Chriſt, & que ce règne étant établi avant la fin des ſiècles, après la converſion des Juifs & de toutes les nations, l'Égliſe catholique ſeroit dans ſa gloire. Il s'étoit fait un ſyſtême particulier de théologie, diſpoſant l'économie du vieux & du nouveau Teſtament, d'une manière nouvelle, & trouvant preſque partout la venue de J. C. & celle de l'Ante-Chriſt. Ses *Commentaires* ſur la Bible, outre qu'ils ſont trop diffus, ſont remplis des ſingularités dont il étoit entiché. Ce ſavant bizarre mourut à Leyde en 1669, à 66 ans. On a recueilli ſes *Ouvrages* en dix tomes in-fol., dont les huit premiers parurent à Francfort-ſur-le-Mein en 1689, & les deux derniers à Amſterdam en 1686. On a donné de lui, en 1708, *Opera, Anecdota, Theologica & Philologica*, 2 vol. in-folio. Cette énorme collection ne peut être lue en entier que par un Coccéien. *Jurieu* peint ſon auteur comme un homme de bien, doux & modeſte, capable d'un grand travail; mais né plutôt pour compiler les rêveries des autres, que pour penſer de lui-même ſolidement. — Les principales opinions des Coccéiens ſont : « Que le décalogue eſt un formulaire de l'alliance de grace, dont il explique les conditions, & ils ſont fort éloignés de croire qu'il faſſe partie de la loi de *Moïſe*. Ils ſoutiennent que le précepte du Sabat n'eſt que typique & cérémonial, qu'il ne renferme rien de moral & d'immuable; & que ce n'eſt point une loi na-

turelle ou divine, que de déterminer un jour de la ſemaine pour ne l'employer qu'à des œuvres de religion. Mais la principale différence de cette ſecte, conſiſte dans la méthode particulière d'expliquer l'Ecriture. Leurs principes ſont, qu'il faut donner aux paroles du texte ſacré toute l'énergie poſſible, que tout eſt myſtérieux & allégorique, & que l'hiſtoire de l'Egliſe chrétienne y eſt entièrement renfermée. C'eſt pour cela qu'un Coccéien, à qui M. *de Joncourt* demandoit un jour quel choix il falloit faire dans l'hiſtoire des Patriarches, pour y prendre des types, & quelle partie de leur vie étoit allégorique, lui répondit ſans balancer : *Qu'il ne falloit rien choiſir, ni démembrer ; que toute leur hiſtoire étoit allégorique, & qu'il n'y avoit pas un chameau ni un bât qui n'entrât dans le ſens myſtique ; & que ſans cela, ce ſeroit une auſſi miſérable hiſtoire qu'il y en eût au monde...* Cette méthode d'expliquer l'Ecriture, que l'on trouve dans tous leurs écrits, s'étend auſſi à leurs ſermons, qui ne ſont remplis que de raiſonnemens peu ſolides, de myſtères, de types & de viſions prophétiques ; & où il n'y a rien de tout ce qui peut porter les hommes à la véritable piété. » (*Mémoires* de *Nicéron*, tom. 8.) Ses adverſaires l'appellèrent *Scripturarius*.

III. COCCÉIUS, (Henri) né à Brême en 1644, fut profeſſeur en droit à Heidelberg, à Utrecht & à Francfort. Après s'être perfectionné dans l'étude du droit public par des voyages en Angleterre, en France, en Allemagne ; l'Empereur, qui l'avoit employé dans des affaires ſecrètes & importantes, l'honora en 1713 de la qualité de baron de l'Empire. Il mourut à Francfort-ſur-l'Oder le 18 août 1719, à 76 ans, laiſſant pluſieurs enfans. On a de ce ſavant juriſconſulte pluſieurs ouvrages ſur la ſcience qu'il avoit profeſſée, très-eſtimés en Allemagne : I. *Juris publici prudentia compendiosè exhibita*, 1695, in-8.° II. *Hypomnemata Juris*, 1698, in-8.° III. *Prodromus juſtitiæ gentium*, in-8.° IV. *Deductiones, Conſilia*, in-folio. V. Un recueil de ſes *Thèſes*, en 4 volumes in-8.° *Coccéius* n'étoit redevable de ſon habileté qu'à la méditation & au travail. Il n'avoit jamais entendu de leçons que ſur les *Inſtitutions du Droit*. Son caractère étoit doux & obligeant ; ſa probité & ſon déſintéreſſement étoient extrêmes. Il ne ſe vengeoit de ſes ennemis que par de bons offices. Il avoit tant d'ardeur pour l'étude, qu'il donnoit peu de temps au ſommeil, & qu'il s'abſtint de dîner pendant pluſieurs années.

IV. COCCÉIUS, (Samuël) baron Allemand, fils du précédent, né à Francfort-ſur-l'Oder vers la fin du dernier ſiècle, mort en 1755, s'éleva, par ſa profonde connoiſſance du droit public, aux places de miniſtre d'état, & de grand-chancelier du feu roi de Pruſſe. Ce roi philoſophe confia au baron *Coccéius* la réformation de la juſtice dans ſes états. Le CODE *Frédéric*, que ce miniſtre forma en 1747, prouva qu'il étoit digne du choix de ſon prince & auſſi philoſophe que lui. Outre cet ouvrage, qui eſt en 3 vol. in-8°, on doit au baron *Coccéius* une édition latine du *Traité de la Guerre & de la Paix* de *Grotius*, plus ample qu'aucune qui eût paru encore. Elle a été imprimée en 1755, à Lauſanne, 5 volumes in-4.° Le tome premier, qui ſert d'intro-

duction à l'ouvrage, eſt de *Coccéius* le père.

COCCHI, (Antoine) Florentin, profeſſeur de médecine à Piſe, puis de chirurgie & d'anatomie à Florence, naquit à Mugello en 1695, & mourut en 1758, à 63 ans. Ce ſavant étoit lié d'amitié avec *Newton* & *Boerhaave*. L'empereur le fit ſon antiquaire. Il fut eſtimé comme théoricien & comme praticien. On a de lui *Epiſtolæ Phyſico-Medicæ*, 1732, in-4°, dont *Fabroni* a oublié de faire mention dans ſon Recueil ſur les vies & les ouvrages des ſavans d'Italie. —*Cocchi* a publié un manuſcrit grec avec la traduction latine, *ſur les Fractures & Luxations*, tiré d'*Oribaſe* & de *Soranus*, Florence 1754, in-fol., & d'autres ouvrages. Quoique le but principal de ſes études eût été la médecine, il excella auſſi dans la littérature. Ce fut lui qui traduiſit en latin le roman d'*Ambrocôme & Anthia* par *Xénophon*, qui fut imprimé à Londres 1726, grec & latin, in-4.° Il prononça auſſi pluſieurs *Diſcours* italiens ſur des ſujets de médecine, & ſur la vie de quelques ſavans; ils ont été imprimés à Florence en 1761, deux parties. Son diſcours *ſur le Régime Pythagoricien* a été traduit en françois, in-8.° *Cocchi* fut marié deux fois; & cependant il écrivit contre le mariage un *Ragionamento*, imprimé en 1762.

COCCIUS, (Joſſe) ſavant controverſiſte natif de Bilfeld, d'abord Luthérien, embraſſa la religion Catholique à Cologne, & fut chanoine de Juliers. On a de lui un long traité de controverſe en latin, intitulé: *Le Tréſor Catholique*, qu'il publia en 1599 & 1600, & qui fut réimprimé à Cologne, 1674, en 2 volumes in-folio; moins lu que *Bellarmin*, & moins digne de l'être. C'eſt un ouvrage d'un grand travail, ſelon *Dupin*, mais qui n'eſt pas compoſé avec le choix & le diſcernement qu'on y deſireroit.

COCCOPANI, (Jean) profeſſeur de mathématiques à Florence ſa patrie, mort en 1649 à 67 ans, étoit un architecte diſtingué. Il bâtit, pour le grand-duc, le palais de *Villa-Imperiale* & le couvent des Carmélites.

I. COCHET DE SAINT-VALLIER, (Melchior) d'abord ſecrétaire du duc d'*Orléans*, régent, enſuite conſeiller & préſident au parlement de Paris, mourut dans cette ville, le 19 décembre 1738, à 74 ans. Il eſt principalement connu par un *Traité de l'Indult*, en 3 volumes in-4.° Tous les journaux en ont parlé avec éloge. L'auteur approfondit une matière, qui juſqu'alors n'avoit été traitée que fort légèrement par *Raynaudin* & par *Pinſſon*. Ce ſavant juriſconſulte forma, en 1735, un fonds de dix mille livres de rente, pour marier, chaque année, à perpétuité, une demoiſelle de Provence. Tous les bons citoyens ont loué la fondation & le fondateur, à qui les malins avoient tort de reprocher ſon extrême économie, puiſqu'elle tourna au profit du public.

II. COCHET, (Jean) profeſſeur de philoſophie au collége Mazarin, né à Favergues, dans le diocèſe de Genève, publia un *Cours* de philoſophie abrégé, écrit avec clarté, mais avec trop peu de profondeur. La logique, la métaphyſique, la morale & la phyſique forment chacune un volume petit in-8.° Cette dernière partie, qui devroit être la plus étendue, eſt

eſt la plus ſuperficielle. L'auteur avoit été recteur de l'univerſité, où il jouiſſoit d'une conſidération méritée. Il étoit prêtre, & attaché aux dogmes de la religion. On a de lui un traité des *Preuves de la poſſibilité de la préſence réelle de J. C. dans l'Euchariſtie*, 1764, in-12. On lui doit encore des *Élémens de Mathématiques*, tirés des cahiers de *Varignon*. *Cochet* mourut à Paris le 8 juillet 1771.

I. COCHIN, (Henri) né à Paris, le 10 juin 1687, avec les diſpoſitions les plus heureuſes, ſe conſacra de bonne heure au barreau, pour lequel il ſembloit que la nature l'avoit fait naître. Il joignit à l'étude de la juriſprudence, celle des orateurs & des philoſophes anciens & modernes, Grecs, Latins, Italiens, & François. Reçu avocat en 1706, il s'attacha d'abord au grand conſeil, & y plaida ſa première cauſe à vingt-deux ans, avec le même ſuccès qu'auroit eu un vieux orateur dans ſa dernière. Ses progrès furent ſi rapides, qu'à trente ans ſon nom étoit compté parmi ceux des plus habiles avocats plaidans. Dès qu'il parut au parlement, il balança la réputation du fameux *le Normant*, appelé *l'Aigle du Barreau*. Sa bouche & ſa plume devinrent bientôt l'oracle du public. Il fut conſulté de toute la France, & mourut à Paris, le 24 février 1747, à 60 ans, après pluſieurs attaques d'apoplexie. — Une modeſtie ſingulière rehauſſoit l'éclat de ſes vertus & de ſes talens. Un de ſes confrères, le même M. *le Normant*, lui dit après ſa première cauſe, qu'il n'avoit jamais rien entendu de ſi éloquent. *On voit bien*, lui répondit *Cochin*, *que vous n'êtes pas du nombre de ceux qui s'écoutent.* — Une dame de qualité lui dit un jour dans la grand'-chambre : *Si nous étions au temps du Paganiſme, je vous adorerois comme le Dieu de l'éloquence.* — *Non, Madame*, répondit *Cochin*, *nous ſommes dans la vérité du Chriſtianiſme, & dans cette ſainte religion, l'homme n'a rien dont il puiſſe s'approprier la gloire.* —Ayant un jour commencé un plaidoyer d'une voix preſque éteinte, le premier préſident *Portail* l'interrompit pour lui demander ce qu'il avoit ? *Rien, Monſeigneur*, répondit *Cochin* ; *ce n'eſt qu'un rhume qui ne m'empêchera pas de plaider.* Alors le magiſtrat, du conſentement de la compagnie, ajouta : « La cour, Me *Cochin*, a trop d'intérêt à vous ménager, pour ſouffrir que vous plaidiez dans l'état où vous êtes. » Et l'orateur fut obligé de s'aſſeoir. —Cet homme ſi vif, ſi éloquent devant un public qui l'animoit, étoit froid & taciturne dans les ſociétés particulières. *Si ceux qui me voient*, diſoit-il, *ont du jugement & de la religion, peu de paroles leur ſuffiſent ; s'ils n'ont ni l'un ni l'autre, pourquoi me lierai-je avec eux ?* — Ce que l'on a pu recueillir des ouvrages de *Cochin*, forme ſix vol. in-4°, Paris 1751 & ſuivantes. On y trouve des *Mémoires*, des *Conſultations*, des *Diſcours*, des *Plaidoyers*, &c. On a dit de lui, qu'il étoit dans le barreau, ce que *Bourdaloue* étoit dans la chaire. Son éloquence eſt noble, ſimple, pleine de nerf & de préciſion. Il réduit toutes ſes preuves à une ſeule, qu'il fait paroître ſous des faces différentes, & toujours avec le même avantage. Il plaidoit la plupart de ſes cauſes ſur de ſimples extraits : les endroits les plus pathétiques & les plus brillans naiſſoient dans le feu de l'action. L'on n'a conſervé de ſes plaidoyers, que ceux qu'il avoit fait imprimer

lui-même en forme de mémoires. Les lecteurs qui voudront connoître plus particulièrement ce grand homme, peuvent conſulter la Préface dont *Bernard* a orné le premier volume de ſes ouvrages : *Cochin* y eſt peint comme orateur, comme écrivain, comme chrétien, comme citoyen. — On lit dans le *Mercure* d'avril 1782, une notice de M. *de la Cretelle*, où il parle très-ſévèrement des talens de *Cochin*. Comme le jugement qu'il porte ſur ce fameux avocat, paroît réfléchi, nous le rapporterons, ſans l'adopter, ni ſans le rejeter en entier. « En liſant, dit M. *de la Cretelle*, les ſix volumes in-4.° de *Cochin*, on cherche les cauſes d'une ſi belle gloire, & on eſt forcé, pour l'expliquer, de croire que le *Cochin* de l'audience, étoit un autre homme que celui que nous retrouvons dans ſes écrits. Tant de bons juges qui l'ont entendu, dépoſent aſſez de toute l'admiration qu'il excitoit. Je ſouſcris volontiers à des témoignages ſi univerſels, ſi impoſans. Je n'examine ici que le talent de l'écrivain, & dans cette partie même, perſonne ne ſent plus que moi ſon vrai mérite ; mais j'avoue qu'il falloit avoir une grande envie d'établir un modèle dans l'éloquence du barreau, pour lui déférer cet honneur. *Cochin* doit certainement reſter un des premiers avocats : mais il n'eſt ni un grand juriſconſulte, ni un grand orateur. Liſez ſes plus beaux Mémoires : vous y verrez une diſcuſſion nette & préciſe ; jamais, ni de vaſtes développemens, ni de grands principes créés, ni d'erreurs & de préjugés détruits. Communément dans ſon ſtyle, il ne tombe ni ne s'élève, parce que ſon ſtyle n'eſt guères que celui d'une diſcuſſion d'affaires. Il a cependant un certain nombre de *Mémoires* vraiment diſtingués ; dans ceux-ci, ſes plans ſont conçus avec peu d'étendue, mais avec une grande juſteſſe d'eſprit ; ſon ſtyle a de la force, de la ſimplicité, mais de la ſéchereſſe ; il n'élève jamais ni l'ame ni l'eſprit. Il a ſi peu le talent du ſtyle, que toutes les fois qu'il veut ou animer ſa penſée, ou colorer ſon expreſſion, il approche du mauvais goût. Cependant, dans une douzaine de ſes ouvrages, il retient & il attache ſon lecteur. C'eſt qu'il poſsède à un haut degré une des qualités les plus précieuſes de l'art d'écrire, la rapidité ; il preſſe ſes idées, il ſerre ſa phraſe, il avance toujours, & comme il y a une très-bonne logique dans ſa compoſition, on le ſuit ſans embarras & ſans fatigue. Je ſuis d'autant plus étonné qu'on ait voulu l'ériger en modèle, qu'on a mieux fait avant & après lui, qu'il n'a rien corrigé, rien ajouté dans ſon art, & qu'il paroît plutôt s'être propoſé d'en rétrécir l'enceinte, que d'en reculer les bornes. Je le répète, c'eſt un avocat d'un grand mérite ; mais, j'oſe le dire, c'eſt un talent du ſecond ordre. » Ajoutons, que ſi *Cochin* s'eſt borné le plus ſouvent à être clair, judicieux & précis, c'eſt que la plupart des affaires qu'il traitoit, n'exigeoient pas d'autre mérite.

II. COCHIN, (Jean-Denys) docteur de Sorbonne, curé de Saint-Jacques du Haut-Pas, né à Paris le 1.er janvier 1726, mourut dans la même ville le 3 juin 1783, emportant les regrets de ſes ouailles. Il fonda un hoſpice pour les pauvres malades de ſa paroiſſe. La charité, l'amour actif des pauvres, le zèle éclairé, la connoiſ-

ſance du cœur humain; voilà ce qui fit reſpecter ce digne paſteur. On trouve le même caractère dans ſes écrits. On a de lui : I. Des *Prônes*, 4 vol. in-12. II. *Exercices de retraite*, in-12. III. *Œuvres ſpirituelles*, ou *Homélies ſur différens caractères de la charité*, in-12.

III. COCHIN, (Charles-Nicolas) graveur célèbre, Pariſien, étoit d'une famille originaire de Troyes, qui avoit produit dans le 17e ſiècle, deux bons graveurs, *Nicolas* & *Noël*. Il s'occupa dans ſa jeuneſſe à la peinture, ce qui lui donna beaucoup de facilité pour la gravure. On trouve dans ſes ouvrages cet eſprit, cette pâte, cette harmonie & cette exactitude qui conſtituent l'excellence de cet art. Ses principales eſtampes ſont *Rebecca*, *S. Baſile*, l'*Origine du feu*, d'après *Fr. le Moine*; *Jacob* & *Laban*, d'après *Reſtout*; *la noce de village*, d'après *Vatteau*; & le recueil des *Peintures des Invalides*, que des ſoins pénibles & un travail continuel pendant près de dix ans, l'ont mis à portée de publier avec ſuccès. Il mourut en 1754, à 66 ans.

IV. COCHIN, (Charles-Nicolas) fils du précédent, né à Paris le 22 février 1715, mort dans la même ville le 29 avril 1790, illuſtra la profeſſion de graveur par la ſupériorité de ſes talens & de ſes lumières. La gravure à l'eau-forte reçut de lui la plus grande perfection. Une touche légère, une compoſition ingénieuſe, un *faire* moëlleux diſtinguent toutes ſes productions. *Cochin*, à ſon retour d'un long voyage en Italie, fut nommé garde des deſſins du Louvre, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, & ſecrétaire de l'académie de Peinture. Il méritoit cette dernière place par ſes écrits ſur ſon art. On lui doit : I. *Lettres* ſur les peintures d'Herculanum, 1751, in-12. II. *Diſſertation* ſur l'effet de la lumière & des ombres, relativement à la peinture, 1757, in-12. III. *Voyage d'Italie*, ou Recueil d'obſervations ſur les ouvrages d'architecture, de peinture & de ſculpture que l'on voit dans les principales villes d'Italie; Lauſanne, 1773, 3 vol. in-8.° IV. Les *Myſtechniques aux enfers*, 1763, in-12. V. *Lettres* ſur les Vies de *Slodtz* & de *Deshays*, 1765, in-12. VI. *Projet* d'une ſalle de ſpectacle, 1765, in-12.

COCHLÉE, en latin *Cochlæus*, (Jean) natif de Nuremberg, chanoine de Breſlau, diſputa vivement contre *Luther*, *Oſiander*, *Bucer*, *Mélanchthon*, *Calvin*, & les autres auteurs des nouvelles opinions. Ses invectives contre les héréſiarques ſont un peu fortes; mais ſes intentions étoient droites. Il ne fut pourtant pas auſſi eſtimé qu'*Eckius* par les Catholiques, ni tant craint par les Proteſtans. Il s'en tenoit ordinairement aux principes généraux, ſans approfondir les queſtions particulières; & s'attachoit plutôt à réfuter les erreurs, qu'à établir ſolidement les vérités conteſtées. Son ſtyle eſt aſſez facile, mais négligé. En 1539, il reçut d'Angleterre une réfutation par *Richard Moryſin*, docteur Anglois, du Traité qu'il avoit publié contre le mariage de *Henri VIII*. Il y fit une réponſe ſous ce titre : *Balai de* Jean COCHLÉE, *pour ſecouer les Araignées de Moryſin*. Cet Anglois lui avoit reproché d'avoir été fait chanoine de Merzbourg, à condition qu'il n'écriroit plus contre *Luther*, & d'avoir manqué à ſa parole, parce qu'il s'étoit laiſſé ſéduire par les promeſſes du pape. *Cochlée* déclare qu'il n'eſt point

chanoine de Merzbourg; que le prince *Georges* de Saxe l'a fait venir à Mayence, où il étoit chanoine de Saint-Victor, pour lui donner un canonicat de l'égliſe cathédrale de Miſnie, afin d'aider *Jérôme Emſer* dans la défenſe de la foi catholique. Il ajoute, qu'il eſt ſi peu vrai qu'il ait promis de ne plus écrire contre *Luther*, que l'année précédente il avoit publié ſix ouvrages contre lui. Il défend ce qu'il avoit écrit contre le divorce de *Henri VIII*, & ſe vante qu'*Eraſme* a approuvé ſon ouvrage. Ses principales productions ſont: I. *Hiſtoria Huſſitarum*, in-folio; livre rare & curieux, & l'un des meilleurs de cet auteur. II. *De actis & ſcriptis Lutheri*, in-folio, 1549. *Cochlée* avoit beaucoup lu les écrits de ce patriarche de la Réforme, & ceux des autres Proteſtans. Il s'en ſervoit utilement pour les convaincre de variations & de contradictions. III. *Speculum circa Miſſam*, in-8.° IV. *De vitâ Theodorici Regis Oſtrogothorum*, Stockholm 1699, in-4.° V. *Conſilium Cardinalium anno* 1538, in-8.° VI. *De emendandâ Eccleſiâ*, 1539, in-8°, rare. Pour faire voir que les Luthériens pouvoient abuſer de l'Ecriture-ſainte, il fit paroître, l'an 1527, un Livre tiſſu de paſſages ſacrés, pour prouver que Jéſus-Chriſt n'eſt pas Dieu; & un autre, en 1528, pour prouver qu'on doit obéir au Diable, & que la *Ste-Vierge* avoit perdu ſa virginité. Il mourut à Breſlau, le dix janvier 1552, à 72 ans; & comme il n'avoit point reçu de récompenſe conſidérable dans cette vie de ſes travaux infatigables, il eſt à croire qu'ils ont été récompenſés dans l'autre, d'autant plus qu'il étoit plein de piété.

COCKBURN, (Catherine FROTTER, épouſe de M.) née à Londres en 1679, morte en 1749, à 71 ans, cultiva la poéſie Angloiſe avec aſſez de ſuccès. On a recueilli ſes *Ouvrages*, en 2 vol. in-8.° Cette Dame ſe fit aimer par ſon caractère, autant que par ſon eſprit. Son principal écrit en proſe, eſt une *Apologie* de l'ouvrage de *Locke*, ſur l'Entendement humain.

COCLÈS, *Voyez* I. HORACE.

COCLES, (Barthélemi) vivoit dans le 15.e ſiècle. Il ſe mêla de prédire, & pluſieurs de ſes prédictions ſe trouvèrent véritables. Il en compoſa un *Recueil*, Strasbourg, 1536, in-8°, où ſon art étoit expliqué. *Achillini* l'orna d'une préface, également admirée des amis & des ennemis de l'art de deviner. *Cocles*, dit-on, prédit à *Luc-Gauric*, fameux juriſconſulte, qu'il endureroit bientôt un ſupplice ſans l'avoir mérité; mais qu'il n'en mourroit pas. En effet, *Bentivoglio* ſeigneur de Boulogne, ayant appris que *Gaurie* s'étoit aviſé de prophétiſer qu'avant la fin de l'année il ſeroit chaſſé de ſon état, lui fit donner l'eſtrapade. *Cocles* mourut, ainſi qu'il l'avoit prédit lui-même, d'un coup ſur la tête. *Hermès* de *Bentivoglio*, fils du ſeigneur de Boulogne, le fit aſſaſſiner par *Capponi*, qui lui donna un coup de hache ſur la tête, comme il ouvroit ſa porte. Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que *Capponi* étant allé conſulter *Cocles*, dont il n'étoit point connu, celui-ci lui dit: *Hélas! mon ami, vous commettrez un meurtre avant qu'il ſoit nuit.* Après ſa mort, on trouva dans ſon cabinet des prédictions ſur ceux de ſa connoiſſance, dont il avoit vu la main & le viſage, qui ſe trouvèrent preſque toutes auſſi véritables que celle-ci, du moins ſi l'on a la bonhommie

de s'en rapporter à *Varillas*; auteur qui d'ailleurs ne mérite aucune croyance.

COCONAS, gentilhomme Piémontois, décapité en 1574, pour avoir voulu, avec *la Mole*, enlever le duc d'*Alençon*, qu'ils vouloient mettre à la tête des rebelles. Sa mémoire fut rétablie en 1576: ce qui prouve que ſon crime n'étoit pas bien avéré. Mais ce qu'il y a de bien certain, c'eſt que dans l'affreuſe journée de la *Saint-Barthélemi*, il exerça les plus grandes cruautés contre les Calviniſtes.

COCTIER, *Voyez* COYTIER.

I. COCUS, (Robert) théologien Anglois, vicaire de Léeds, mort en 1604, s'eſt fait eſtimer des ſavans par ſon ouvrage intitulé: *Cenſuræ quorumdam Scriptorum, qui ſub nominibus Patrum antiquorum à Pontificiis citari ſolent*, Londres 1523, in-4.° Il y diſcerne avec beaucoup de ſagacité les vrais ouvrages des Pères de l'Égliſe, d'avec ceux qu'on leur attribue fauſſement. *Cocus* étoit un homme d'une érudition peu commune, & d'une aſſiduité infatigable au travail.

II. COCUS, peintre, natif d'Anvers, s'attacha principalement à repréſenter des batteries de cuiſine.

COCYTE, (Mythol.) fleuve des enfers, repréſenté ſous la forme d'un vieillard tenant une urne, d'où s'échappent des flots qui, après avoir circonſcrit un cercle, vont ſe perdre dans l'Achéron. Ces flots n'étoient formés que des larmes des méchans. Les mânes de ceux qui n'avoient point été inhumés, erroient pendant cent ans ſur ſes bords, avant que de pénétrer dans l'Élyſée. La furie *Aleſton* y faiſoit ſon principal ſéjour. —On connoit ſous ce nom un médecin des ſiècles héroïques, diſciple de *Chiron*, & qui guérit le bel *Adonis* de la bleſſure que lui fit ſur le mont *Liban* un ſanglier furieux.

CODDE, (Guillaume-Vander) né à Leyde en 1575, fut profeſſeur de langue hébraïque dans ſa patrie; mais les Calviniſtes lui ôtèrent ſa place, pour avoir pris le parti des Arméniens. Ses trois frères, *Jean*, *Adrien & Gilbert*, donnèrent naiſſance à la ſecte des *Prophètes*, ainſi nommés, parce qu'ils prétendoient avoir reçu le Saint-Eſprit comme les apôtres, & que quand il deſcendit ſur eux, la maiſon trembla. Ils ſoutinrent qu'il n'étoit pas permis aux Chrétiens de porter les armes & d'être magiſtrats; ils employèrent le baptême par immerſion, & adoptèrent l'opinion d'*Arminius*. *Guillaume* mourut en 1619, après avoir publié: I. Des *Notes* ſur le prophète *Oſée*, 1621, in-4.° II. *Syſloge vocum verſuumque proverbialium*, 1623.

CODINUS, (George) Curopalate de Conſtantinople, vers la fin du XV.e ſiècle, laiſſa: I. Un *Extrait ſur les Antiquités de Conſtantinople*, 1655, in-folio, avec *Conſtantin Manaſsès*, qui fait partie de la *Byzantine*. II. Un *Traité* curieux *des Offices du Palais & des Égliſes de Conſtantinople*, & d'autres ouvrages imprimés en grec & en latin, 1648, in-folio.

I. CODRUS, dernier roi d'Athènes, conſulta, dit-on, l'oracle ſur les *Héraclides* qui ravageoient ſon pays. Il fut répondu, que le peuple dont le chef ſeroit tué, demeureroit vainqueur. Cette réponſe lui inſpira la penſée généreuſe de ſe déguiſer en payſan,

pour ſe dévouer, il fut tué par un ſoldat qu'il avoit bleſſé à deſſein d'accomplir l'oracle, l'an 1095 avant J. C. Les Athéniens réduiſirent après ſa mort leur état en république, & furent gouvernés par des magiſtrats, auxquels on donna le nom d'*Archontes*. *Médon*, fils de *Codrus*, fut le premier.

II. CODRUS, poëte Latin, dont parle *Juvenal*, étoit ſi pauvre, que ſon indigence a paſſé en proverbe : *Codro pauperior*. Ce poëte vivoit ſous l'empire de *Domitien*, & avoit compoſé un poëme intitulé, la *Théséide*, qui ne nous eſt point parvenu.

III. CODRUS, (Urcéus) *Voy.* URCÉUS CODRUS.

CODURE, (Philippe) natif d'Annonay, mort en 1660, embraſſa la religion Catholique, après avoir été miniſtre à Nîmes. On a de lui un bon *Commentaire* ſur *Job*, Paris 1651, in-4°; & quelques autres ouvrages, tels que le *Traité des Mandragores*, contre lequel *Bochart* a écrit. Il étoit ſavant dans la langue hébraïque.

COECH *ou* KOECK, *ou* KOUCK, (Pierre) architecte, peintre & graveur, natif d'Aloſt dans les Pays-Bas, voyagea en Italie & en Turquie, pour perfectionner ſes talens, & revint ſe fixer à Anvers. Il fit dans l'empire Ottoman une *Suite de Deſſeins*, gravés depuis en bois, qui repréſentoient les cérémonies propres à la nation chez laquelle il étoit. Il mourut en 1551, peintre & architecte de *Charles-Quint*. On a de lui des *Traités* de Géométrie, d'architecture & de perſpective, avec quelques gravures en bois & en cuivre.

COEFFETEAU, (Nicolas) né à Saint-Calais dans le Maine en 1574, Dominicain en 1588, s'éleva, par ſon mérite, aux premières charges de ſon ordre. Il mourut en 1623, nommé à l'évêché de Marſeille par *Louis XIII*. Quoiqu'il n'eût alors que 49 ans, la goutte, à laquelle il étoit fort ſujet, l'avoit rendu très-infirme. Il avoit été fait, quelque temps auparavant, évêque de Dardanie *in partibus*, avec la qualité d'adminiſtrateur & ſuffragant du diocèſe de Metz. Son éloquence parut avec éclat dans ſes ſermons & ſes livres, écrits très-purement, pour le temps auquel il vivoit. Les principaux ſont : I. Des *Réponſes* au Roi de la grande-Bretagne, à *Dupleſſis Mornai*, & à *Marc-Antoine de Dominis*. *Henri IV* l'avoit choiſi pour écrire contre le premier, & *Grégoire IV* pour répondre au ſecond. La controverſe y eſt traitée avec dignité, nobleſſe, & non avec cet emportement de quelques théologiens de ſon temps. II. *Hiſtoire Romaine depuis Auguſte juſqu'à Conſtantin*, in-fol. Paris 1647 : ouvrage qui, quoique inexact, étoit lu encore avec quelque plaiſir, avant les derniers livres publiés ſur cette matière. *Marolles* & *Cl. Malingre* l'ont continuée d'une manière fort inférieure. III. Une *Traduction* de *Florus*, dont on ne fait plus aucun uſage. IV. Pluſieurs livres de piété, dont les titres annoncent peu de goût & qui ne ſont guères connus : la *Marguérite Chrétienne*, *dédiée à la reine* Marguerite ; *la Montagne Sainte de la tribulation*, &c.

COELLO, gentilhomme Portugais, fut l'un des trois aſſaſſins d'*Inès* de *Caſtro*. *Voy.* INÈS.

COETIVY, (Pregent, ſeigneur de) gentilhomme Breton, ſe diſtingua par ſa valeur & ſa prudence en pluſieurs ſiéges & combats. Il

fut fait amiral de France en 1439, & tué d'un coup de canon au ſiége de Cherbourg en 1450, après s'être ſignalé à la bataille de Formigny. « Ce fut un grand dommage & perte pour le roi, dit l'hiſtorien de *Charles VII*, il étoit tenu des vaillans chevaliers & renommés du royaume, fort prudent & encore de bon âge. » Il ne laiſſa point d'enfans. L'un de ſes frères n'eut qu'un fils, mort vers 1500. Celui-ci eut une fille, qui porta les biens de ſa maiſon dans celle de *la Trimouille*. — *Alain* DE COETIVY, ſon frère, fut ſucceſſivement évêque de Dol, de Cornouailles, d'Avignon, & enſuite cardinal. Il fut employé dans diverſes affaires importantes, & mourut à Rome le 22 juillet 1474, à 69 ans. C'étoit un homme habile, mais téméraire & trop hardi. On dit qu'il reprocha en plein conſiſtoire au pape *Paul II*, qu'il étoit orgueilleux, avare, diſſimulé, & qu'il avoit maſqué tous ſes vices, pour ſurprendre les ſuffrages du ſacré collége.

COETLOGON, (Alain-Emmanuel) né en 1646, d'une famille noble de Bretagne, paſſa du ſervice de terre à celui de mer en 1670. Il ſe trouva à onze batailles navales, entr'autres aux combats de Bantry en Irlande, en 1688, de la Hogue en 1692, & de Velez-Malaga en 1704. Le maréchal de *Châteaurenaud* étant mort en 1716, la vice-amirauté dont il étoit pourvu, fut donnée à *Coetlogon*, avec l'applaudiſſement du public. Trois jours avant la mort du vice-amiral, dont le fils unique avoit épouſé une ſœur du duc de *Noailles*, celui-ci ſurprit au régent un brevet de retenue de 120000 livres. « *Coetlogon*, dit *Duclos*, à qui on vint demander le payement de ce brevet, répondit qu'il n'en payeroit pas un ſou, qu'il avoit toujours mérité les honneurs où il étoit parvenu, & n'en avoit jamais acheté. Il s'expliqua enfin ſi publiquement & ſi énergiquement, que le duc de *Noailles* ſe vit réduit à rapporter ce honteux brevet au régent, qui fit payer les 120000 livres aux dépens du roi. Le duc devenu premier miniſtre, fit, le 1er janvier 1724, une promotion de maréchaux de France, où *Coetlogon* fut oublié, quoique nommé par le public & par les étrangers. Le duc crut apparemment le dédommager en le faiſant chevalier de l'ordre. *Coetlogon* n'en jugea pas ainſi; mais il ne fit pas plus de plaintes qu'il n'avoit fait de ſollicitations. Peu d'années après, il ſe retira au noviciat des Jéſuites, pour ne plus s'occuper que de ſon ſalut. Sous le miniſtère du cardinal de *Fleury*, le duc d'*Antin*, appuyé du comte de Toulouſe, vint offrir à *Coetlogon*, de la part du cardinal, le bâton de maréchal & telle ſomme d'argent qu'il voudroit pour ſa démiſſion de la vice-amirauté, qu'ils vouloient faire avoir à un petit-fils du duc d'*Antin*. » *Coetlogon*, toujours le même, répondit que, quant au bâton de maréchal, il lui ſuffiſoit de l'avoir mérité; qu'à l'égard de l'argent, il n'en vouloit point, & qu'il ne vendroit pas ce qu'il avoit refuſé d'acheter. Enfin quatre jours avant la mort de ce généreux marin, on lui envoya le bâton de maréchal. Il répondit à ſon confeſſeur, qui lui annonça cette nouvelle, qu'une telle grace l'auroit flatté autrefois, mais que prêt de ſortir du monde, il le prioit de ne lui parler que de ſon néant. Il finit ſa carrière le 7 juin 1730, âgé de 83 ans 6 mois, ayant toujours vécu dans le célibat.

— Ses frères ont laiſſé une poſtérité.

COETLOSQUET, (Jean-Gilles) né en 1696, mort le 21 mars 1784, fut nommé évêque de Limoges en 1740. Il ſe démit de cet évêché en 1758, pour remplir la place de précepteur des Enfans de France, à laquelle le Dauphin, père de *Louis XVI*, l'avoit appelé. Il inſpira à ſes élèves les vertus qui étoient dans ſon cœur. Bienfaiſant ſans oſtentation, pieux ſans aigreur, la bonté, la modeſtie & la modération furent la baſe de ſon caractère. Il fut inacceſſible à l'ambition, comme à l'eſprit de parti; & dans les diſputes qui agitèrent l'Égliſe de France, il ſe contenta de prier pour la paix. Ayant été élu membre de l'Académie françoiſe, il dit à un ſeigneur de ſes amis: *C'eſt à ma place, ce n'eſt pas à moi que cet honneur appartient.* Il avoit cependant lu avec fruit tous les bons Auteurs anciens & modernes, & ſi ſon ſavoir ne fut pas plus remarqué, c'eſt qu'il fut ſans faſte comme ſa vertu. D'ailleurs, il aimoit les lettres & les gens-de-lettres. On attaquoit devant lui les principes & le caractère de *d'Alembert.* —*Je ne connois point ſa perſonne*, dit l'évêque de Limoges, qui n'étoit point encore ſon confrère dans l'académie, *mais j'ai toujours ouï-dire que ſes mœurs étoient ſimples & ſa conduite ſans reproche. Quant à ſes Ouvrages, je les relis ſouvent, & je n'y trouve que beaucoup d'eſprit, de grandes lumières & une bonne morale. S'il ne penſoit pas auſſi bien qu'il écrit, il faudroit le plaindre; mais perſonne n'eſt en droit d'interroger ſa conſcience.*

CŒUR, (Jacques) natif de Bourges, quoique fils d'un marchand, ſe pouſſa à la cour de *Charles VII*, & devint ſon argentier, c'eſt-à-dire tréſorier de l'épargne. Il ſervit auſſi bien le roi dans les finances, dit un homme d'eſprit, que les *Dunois*, les *la Hire* & les *Saintrailles* par les armes. Il lui prêta deux cent mille écus d'or, pour entreprendre la conquête de la Normandie, qu'il n'auroit jamais repriſe ſans lui. Son commerce s'étendoit dans toutes les parties du monde; en Orient avec les Turcs & les Perſes, en Afrique avec les Sarraſins. Des vaiſſeaux, des galères, trois cents facteurs répandus en divers lieux, le rendirent le plus riche particulier de l'Europe. *Charles* le mit, en 1448, au nombre des ambaſſadeurs envoyés à Lauſanne pour finir le ſchiſme de *Félix V.* Ses ennemis & ſes envieux profitèrent de cette abſence pour le perdre. Le roi, oubliant ſes ſervices, l'abandonna à l'avidité des courtiſans, qui partagèrent ſes dépouilles. On le mit en priſon; le parlement lui fit ſon procès, & le condamna à l'amende-honorable & à payer cent mille écus. On l'accuſa de concuſſion: on oſa même lui attribuer la mort d'*Agnès Sorel*, qu'on croyoit morte de poiſon; mais on ne put rien prouver contre lui, ſinon qu'il avoit fait rendre à un Turc, un eſclave Chrétien, qui avoit quitté & trahi ſon maître; & qu'il avoit fait vendre des armes au ſoudan d'Égypte, deux actions qui n'étoient certainement pas des crimes. *Jacques Cœur* trouva dans ſes commis une droiture & une généroſité qui le dédommagèrent des perſécutions intéreſſées des courtiſans & de l'injuſte oubli de ſon roi. Ils ſe cottiſèrent preſque tous, pour l'aider dans ſa diſgrace. Un d'entr'eux, nommé *Jean de Village*, qui avoit épouſé ſa nièce, l'enleva

du couvent des Cordeliers de Beaucaire où il avoit été tranſporté de Poitiers, & lui facilita le moyen de ſe ſauver à Rome. Le pape *Calixte III* lui ayant donné le commandement d'une partie de la flotte qu'il avoit armée contre les Turcs, il mourut en arrivant à l'iſle de Chio, ſur la fin de l'année 1456. Ce que l'on a dit de ſa nouvelle fortune, de ſon voyage dans l'iſle de Cypre, de ſon ſecond mariage, des filles qu'il en eut, eſt une fable ſans aucun fondement; *Bonamy*, de l'académie des inſcriptions & des belles-lettres, l'a démontré dans un *Mémoire* lu dans les aſſemblées de cette compagnie. L'auteur de l'*Eſſai ſur l'Hiſtoire Générale*, n'a pas eu apparemment connoiſſance de cette Diſſertation, ou n'en a pas voulu profiter, puiſqu'il dit que *Jacques Cœur* alla continuer ſon commerce en Cypre. Une partie des biens de cet illuſtre négociant fut rendue à ſes enfans, en conſidération des ſervices de leur père.—Un d'eux, *Jean* CŒUR, fut archevêque de Bourges, ſe fit eſtimer par ſon mérite, & mourut en 1483. Il fut enterré dans ſa métropole, avec cette épitaphe : *Memorare quæ mea ſubſtantia.* C'étoit lui-même qui l'avoit choiſie.

CŒUVRES, *Voy.* V. ESTRÉES.

COFFIN, (Charles) naquit à Buzanci dans le diocèſe de Rheims, le 4 octobre 1676. C'eſt à Paris qu'il vint achever ſes études, commencées à Beauvais. Des productions en vers & en proſe, où l'on remarquoit la latinité du ſiècle d'*Auguſte*, des *Poëmes* ſur les évènemens publics, des *Diſcours* ſur des circonſtances qui lui étoient perſonnelles, un talent ſingulier pour former la jeuneſſe, le firent nommer principal du collége de Beauvais en 1713. Il ſortit de cette école une foule de ſujets dignes du directeur de leurs études par leur piété & leurs connoiſſances. En 1718 l'univerſité de Paris l'élut recteur, & ſon rectorat fut illuſtré par l'établiſſement de l'inſtruction gratuite : évènement auquel il eut beaucoup de part, & qu'il célébra par un très-beau Mandement. Cet homme, également cher à la religion & à la littérature, fut enlevé à l'une & à l'autre en 1749. Il mourut à Paris le 20 juin, à 73 ans. « A l'inhumanité près, dit l'auteur de ſon Éloge, il réaliſoit le ſage des Stoïciens : toujours le même au milieu des occupations les plus diſſipantes & des circonſtances les plus épineuſes, ſérieux par réflexion, gai par caractère, doux ſous un air de ſéchereſſe, poëte ſans caprice, ſavant ſans oſtentation. » Il eſt principalement connu par les *Hymnes* qu'il compoſa pour le Bréviaire de Paris, adoptées depuis dans tous les Bréviaires nouveaux. De grandes images, une heureuſe application des endroits les plus ſublimes de l'Écriture, une ſimplicité & une onction admirables, une latinité pure & délicate, leur donneront toujours un des premiers rangs parmi les ouvrages de ce genre. Si *Santeuil* s'eſt diſtingué par la verve & la poéſie, *Coffin* a eu cette ſimplicité majeſtueuſe qui doit être le caractère de ces ſortes de productions. On a publié en 1755 un *Recueil complet de ſes Œuvres*, en 2 vol. in-12. Il y a pluſieurs petites *Pièces* de poéſie, entre autres l'*Ode* ſur le vin de Champagne, dignes d'*Ovide* & de *Catulle*, par la délicateſſe & la facilité. Mais on ne doit pas oublier ſes harangues, bien faites, bien écrites, & convenables aux circonſtances. Son *Diſcours ſur les Belles-Lettres*,

dont il montre les dangers & les avantages, ſa *Harangue ſur l'utilité de l'Hiſtoire*, ſon *Oraiſon funèbre* du duc de *Bourgogne*, méritent ſurtout d'être diſtingués.

COGER, (François-Marie) licencié en théologie, profeſſeur d'éloquence au collége de *Mazarin*, & ancien recteur de l'univerſité, naquit à Paris en 1723, & mourut dans cette ville à la fin de mai 1780, à 57 ans. Outre le mérite propre à ſon état, il avoit des mœurs pures, douces, humaines, & un caractère bienfaiſant. Les familles malheureuſes trouvèrent en lui un homme charitable & généreux; il encouragea par des libéralités pluſieurs jeunes gens pleins de mérite, mais dénués de fortune. On a de lui: l'*Examen* de l'*Éloge du Dauphin*, par *Thomas*, 1766, in-8°; & celui du *Béliſaire* de *Marmontel*, 1767, in-8.° Ces deux écrits, qui reſpirent le bon goût, & qui mènent aux vrais principes, irritèrent beaucoup *Voltaire*, qui n'eſt pas ménagé dans le dernier. Il n'appela plus le cenſeur que *Coge Pecus*. Ce dernier, pour ſe venger de cette injure, fit propoſer pour ſujet du prix de l'univerſité, cette queſtion: *La Philoſophie de nos jours n'eſt-elle pas auſſi ennemie des Rois que de la Religion?* *Coger* a encore publié une oraiſon funèbre de *Louis XV*, 1774, in-4°, & diverſes pièces de vers latins, d'un ſtyle pur & correct, mais foibles de poéſie.

COGESHALE, (Radulphe) ſavant religieux Anglois, vivoit dans les 12.e & 13.e ſiècles. Il étoit de l'ordre de Citeaux, & paſſa pour un des hommes les plus inſtruits de ſon temps. Le ſurnom ſous lequel nous mettons ici ſon article, lui fut donné de l'abbaye à la tête de laquelle il fut placé. Le principal ouvrage qui nous reſte de lui, eſt une *Chronique de la Terre-Sainte*; & elle eſt d'autant plus précieuſe, que l'auteur a été témoin oculaire des faits qu'il rapporte. Il étoit à Jéruſalem, & y fut même bleſſé, lorſque *Saladin* fit le ſiége de cette ville. On croit qu'il mourut en 1228. Cette *Chronique* a été publiée en 1729, par les Pères *Martenne* & *Durand*, dans le cinquième volume de l'*Ampliſſima Collectio veterum Scriptorum & Monumentorum*, &c. On trouve encore dans ce volume deux autres ouvrages du même auteur; le premier intitulé: *Chronicon Anglicanum, ab anno* MLXVI *ad annum* MCC, & le ſecond: *Libellus de moribus Anglicanis ſub* Joanne *Rege*.

COGLIONI ou COLÉONI, (Barthélemi) natif de Bergame, d'une famille qui avoit la ſouveraineté de cette ville, & qui en fut dépouillée en 1410 par une faction, eut le commandement des troupes de Veniſe contre celles de *Philippe Viſconti*, duc de Milan. Après s'être ſignalé contre ce prince, il ſe jeta dans ſon parti. Les Vénitiens le rappelèrent, & le firent général d'une armée deſtinée contre les Turcs. Il mourut preſque dans le même temps, en 1475. Le ſénat de Veniſe lui fit élever une ſtatue équeſtre de bronze. C'eſt lui qui a introduit l'uſage de traîner l'artillerie en campagne.

COGNATUS, *Voy.* COUSIN.

COGOLIN, (Joſeph de Cuers de) gentilhomme Provençal, ſervit d'abord dans la marine, quoique la mer l'incommodât au point qu'il ne put jamais s'y accoutumer. Après avoir lutté pendant 17 ou 18 ans contre la nature,

une fluxion opiniâtre ſur les yeux le détermina enfin à quitter une profeſſion ſi contraire à ſon tempérament. Il avoit été ſucceſſivement garde de la marine, brigadier, enſeigne, lieutenant de vaiſſeau, & capitaine d'une compagnie de la marine. Il ſe retira en 1744, avec douze cents livres de penſion & la croix de ſaint Louis. La poéſie l'occupa alors entièrement. Après différens ſéjours dans les cours de Berlin, de Dreſde, de Manheim, de Cologne, de Munich & de Vienne, il ſe rendit à Rome en 1757, & y obtint une place dans l'académie des Arcades. De retour d'Italie, il tomba malade à Lyon, & y mourut le 1er janvier 1760, à 56 ou 57 ans, après 8 à 9 mois de langueur. Le chevalier de *Cogolin*, né homme de condition, avoit de l'eſprit, du ſavoir, un caractère doux, une gaieté charmante, & des talens agréables; mais les égards qu'il croyoit dûs à ſa naiſſance, le rendoient délicat, difficile, & quelquefois épineux. Une imagination vive & forte, mais qui avoit beſoin d'être réglée, lui donnoit pour la poéſie une facilité dont il abuſoit quelquefois. On a de lui la *Traduction* en vers françois de l'épiſode d'*Ariſtée*, au IVe livre des *Géorgiques*, & de la *Diſpute d'Ajax & d'Uliſſe* pour les armes d'*Achille*, tirée d'*Ovide*. On admire dans ces deux morceaux un grand nombre de vers heureux.

I. COHORN, (Memnon) le *Vauban* des Hollandois, naquit en 1632. Son génie pour la guerre & pour les fortifications ſe développa de bonne heure. Ingénieur & lieutenant-général au ſervice des Etats-Généraux, il fortifia & défendit la plupart de leurs places. « Ce fut un beau ſpectacle, dit le préſident *Heſnault*, de voir en 1692, au ſiége de Namur, *Vauban* aſſiéger le fort Cohorn, défendu par *Cohorn* lui-même. Il ne ſe rendit qu'après avoir reçu une bleſſure jugée mortelle, & qui ne le fut pourtant pas. En 1703, l'électeur de Cologne, *Joſeph Clément*, ayant embraſſé le parti de la France, & reçu garniſon Françoiſe dans Bonn, *Cohorn* fit un feu ſi vif & ſi terrible ſur cette place, que le commandant ſe rendit trois jours après. Ce grand homme mourut à la Haye en 1704, laiſſant aux Hollandois pluſieurs places fortifiées par ſes ſoins. Bergop-zoom, qu'il diſoit ſon chef-d'œuvre, fut pris en 1747, par le maréchal de *Loëwendahl*, malgré les belles fortifications qui la faiſoient regarder comme imprenable. On a de *Cohorn* un *Traité* en flamand ſur une nouvelle manière de fortifier les places.

II. COHORN, (Joſeph) de la même famille que le précédent, naquit à Carpentras au mois d'avril 1634. Il ſervit dans la ſeconde compagnie des Mouſquetaires de la garde du roi, d'où il paſſa au ſervice de la marine royale. Il fut fait ſucceſſivement enſeigne de vaiſſeau, capitaine de brûlot, lieutenant & capitaine de vaiſſeau. Il ſe diſtingua dans toutes les occaſions par ſon courage, ſur-tout à l'attaque de Gigery en Barbarie, ſous les ordres du duc de *Beaufort* en 1664. Il ſe couvrit de gloire en 1675, en traverſant la flotte Eſpagnole qui formoit un blocus devant Meſſine: il pénétra dans cette ville avec tout ſon convoi chargé de vivres. Les habitans le reçurent comme leur libérateur, répandant de l'eau de fleur d'orange & des parfums ſur ſon paſſage, & le comblèrent

de riches préſens. Cette place étoit réduite à la famine. *Cohorn* ſe chargea du dernier morceau de biſcuit qui y reſtoit, qu'il rapporta au roi. Le combat qu'il livra aux ennemis fut opiniâtre & meurtrier. Il y reçut une bleſſure dans le flanc gauche, qui ne l'empêcha pas de continuer de commander. Enfin, ſon convoi étant entré entièrement dans le port de Meſſine, l'armée d'Eſpagne leva le ſiège, & *Cohorn* retourna à Toulon, d'où il ſe rendit à Verſailles. *Louis XIV* le combla de biens & de faveurs. Ce brave homme mourut à Carpentras, le 6 juin 1715.

COIGNARD, (Jean) imprimeur de l'académie Françoiſe, a publié de belles éditions, revues par lui-même avec ſoin. On lui doit ſur-tout le beau *S. Ambroiſe* des Bénédictins, qui parut en 1690, en un vol. in-folio.

COIGNET, (Michel) mort à Anvers en 1623, à l'âge de 74 ans, publia en 1581, un *Traité de la Navigation*, eſtimé de ſon temps.

COIGNY, (François de Franquetot, duc de) maréchal de France, chevalier des ordres du roi, & de la Toiſon d'or, naquit au château de Franquetot en baſſe-Normandie l'an 1670, & mourut le 18 décembre 1759. Il ſervit le roi & l'état avec diſtinction, & offrit les vertus d'un citoyen & les talens d'un général. Il gagna la bataille de Parme ſur les Impériaux le 29 juin 1734, & celle de Guaſtalla, à laquelle le roi de Sardaigne ſe trouva, le 19 ſeptembre ſuivant. La victoire remportée à Parme fut la première du règne de *Louis XV*. Celle de Guaſtalla fut encore plus complète. —*Voyez* XVII. BERNARD dans ce Dictionnaire, & la *Chronologie hiſtorique des Baillis & Gouverneurs de Caen*, pag. 146.

COINTE, (Charles le) né à Troyes le 4 novembre 1611, entra fort jeune dans la congrégation de l'Oratoire, où il fut reçu par le cardinal *de Bérulle*. Le P. *Bourgoin*, l'un des ſucceſſeurs du cardinal dans le généralat, le regarda longtemps comme un homme inutile, parce qu'il s'appliquoit à l'hiſtoire. La prévention de ce bon homme étoit ſi forte à cet égard, que lorſqu'il vouloit, ſelon *Richard Simon*, déſigner un ignorant, il diſoit : *C'eſt un hiſtorien*. Cependant *Servien*, plénipotentiaire à Munſter, lui ayant demandé un Père de l'Oratoire pour aumônier, il lui propoſa le Père *le Cointe*, qui le ſuivit, travailla avec lui aux préliminaires de la paix, & fournit les mémoires néceſſaires pour le traité. *Colbert* lui fit accorder une penſion de mille livres en 1659, & trois ans après une autre de cinq cents. Ce fut alors qu'il commença à publier à Paris ſon grand ouvrage intitulé : *Annales Eccleſiaſtici Francorum*, en 8 vol. in-folio, depuis l'an 235 juſqu'en 835. C'eſt une compilation ſans ornemens, mais d'un travail immenſe, & pleine de recherches ſingulières, faites avec beaucoup de diſcernement & de ſagacité. Sa chronologie eſt ſouvent différente de celle des autres hiſtoriens ; mais quand il s'éloigne d'eux, il dit ordinairement ſes raiſons. Le premier volume parut en 1665, & le dernier en 1679. Quelqu'un lui remontra que cet ouvrage paroiſſoit trop long ; l'auteur lui répondit avec ingénuité qu'il penſoit de même, mais qu'il craignoit que la penſion qu'il recevoit de la cour, ne finît avec ſes *Annales*. Le Père

le Cointe mourut à Paris le 18 janvier 1681, à 70 ans, auſſi eſtimé par ſes lumières que par ſon caractère. Ce double avantage le fit rechercher des perſonnes du premier rang, dans tous les lieux où il demeura. *Alexandre VII*, qui l'avoit connu à Munſter, l'honoroit ſouvent de ſes lettres. *Louis XIV* même avoit pour lui une eſtime particulière, & loua pluſieurs fois ſon zèle & ſa fidélité « On n'a guères vu, dit *Niceron*, de ſavant plus poli & plus affable. On étoit toujours sûr d'obtenir ce qu'on lui demandoit. Il prêtoit ſes livres & communiquoit ſes lumières avec une égale facilité. Son unique plaiſir étoit de s'entretenir familièrement avec ſes amis, qui goûtoient infiniment ſa converſation, pleine d'une gaieté douce, & ornée d'anecdotes inſtructives. Il partageoit ſon temps entre la prière & l'étude; mais il ne s'occupoit jamais la nuit, parce qu'il regardoit les travaux nocturnes comme funeſtes à la ſanté. »

I. COISLIN, (Pierre du Cambout de) cardinal, évêque d'Orléans, grand-aumônier de France, commandeur de l'ordre du Saint-Eſprit, mort le 5 février 1706, à 69 ans, étoit fils du marquis de *Coiſlin*, colonel-général des Suiſſes & Griſons. Quoiqu'élevé à la cour, & recherché du plus grand monde, il conſerva la pureté de ſes mœurs & l'intégrité de ſes vertus. Son exactitude à la réſidence, ſa ſollicitude paſtorale, & ſur-tout ſa généreuſe charité le firent aimer & reſpecter. Après la révocation de l'édit de Nantes, on envoya un régiment à Orléans pour ramener les Proteſtans. L'évêque ne voulant pas ſe ſervir de cet étrange moyen de converſion, logea tous les officiers chez lui, les défraya, contint les ſoldats & ne ſouffrit point que les Huguenots fuſſent inquiétés. Cette conduite humaine & chrétienne fit plus de Catholiques que la contrainte & la perſécution. Lorſque *Louis XIV* lui préſenta le chapeau rouge, il lui demanda ſi on le verroit avec les habits de ſa nouvelle dignité. *Moi, SIRE*, répondit le nouveau cardinal, *je me ſouviendrai toujours que j'étois prêtre, avant que d'avoir été cardinal.* Il tint parole, & ne changea rien à la ſimplicité de ſes habillemens & de ſa table; il n'eut de rouge ſur lui que ſa calotte & le ruban de ſon chapeau.

II. COISLIN, (Henri-Charles du Cambout, duc de) neveu du précédent, évêque de Metz, mort en 1732, avoit des vertus & des lumières. Sa ville épiſcopale lui doit des caſernes & un ſéminaire. Il légua à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés la fameuſe bibliothèque du chancelier *Séguier*, dont il avoit hérité. Le P. *de Montfaucon* a publié le *Catalogue* des manuſcrits grecs de cette collection en 1715, in-folio. Le *Rituel* que ce prélat fit imprimer en 1713, in-4°, rempli d'inſtructions utiles, fut fort applaudi. Son *Mandement* pour l'acceptation de la bulle *Unigenitus*, fit du bruit dans le temps. La cour de Rome le cenſura, & ſe plaignit des diſtinctions de ſens qu'il donna aux cent & une propoſitions condamnées. Il fut ſupprimé par un arrêt du conſeil du 5 juillet 1714.

COITER, (Volcard) né à Groningue en 1534, exerça la médecine en Italie, en Allemagne, & à la ſuite des armées de France. Il mourut en 1600, avec la réputation d'un excellent anatomiſte.

Il la méritoit par les deux ouvrages ſuivans : I. *De Cartilaginibus tabulæ*, 1566, in-folio. II. *Externarum & internarum principalium humani corporis partium tabulæ, atque anatomicæ exercitationes, obſervationeſque variæ*, 1573, in-folio. On a réimprimé ce dernier ouvrage à Louvain en 1663.

COKE, (Edouard) chef de juſtice du banc royal en Angleterre, naquit à Mileham en 1549, & mourut à Stokepoges en 1635, après avoir exercé divers emplois. Son principal ouvrage eſt : *Les Inſtitutes des Lois d'Angleterre*, 2 vol. in-folio. C'eſt un Commentaire ſur *Littleton*.

I. COLARDEAU, (Julien) procureur du roi à Fontenay-le-Comte, ſa patrie, mourut le 20 mars 1669, âgé de 69 ans. Il ſut allier les amuſemens de la poéſie à l'étude sèche des lois. On a de lui : I. *Larvina, Satyricon in chorearum laſcivias & perſonata tripudia*, Paris 1629, in-12. Les vers de cette pièce ſe reſſentent du ſtyle obſcur d'*Apulée*, que l'auteur a affecté d'imiter. II. *Les Tableaux des victoires de Louis XIII*, Paris 1630, in-12. III. *Deſcription du Château de Richelieu*, in-4.° Ces deux poëmes, en vers françois, annoncent du talent dans l'auteur. Il y a de l'aiſance dans ſes vers, & de la force dans ſes deſcriptions ; mais ces ouvrages ſont peu connus.

II. COLARDEAU, (Charles-Pierre) né à Janville dans l'Orléanois en 1735, cultiva, dès l'enfance, les Muſes françoiſes. Il débuta, en 1758, par la traduction en vers de l'*Épître d'Héloïſe à Abailard* par *Pope*. L'original eſt plein de feu, & la copie réunit la chaleur du ſentiment à celle de l'expreſſion. Les amateurs de la bonne poéſie, la ſavent par cœur. S'il eſt au-deſſous du poëte Anglois pour les images, il lui eſt ſupérieur par la ſenſibilité. L'héroïde d'*Armide* à *Renaud*, imitée du *Taſſe*, n'eut pas un auſſi grand ſuccès, quoiqu'on y trouve de l'élégance & de l'harmonie dans les vers. Ses tragédies d'*Aſtarbé* & de *Caliſte*, l'une jouée en 1758, & l'autre en 1760, ne réuſſirent pas : on y admira plutôt le mécaniſme d'une verſification heureuſe & brillante que le talent du théâtre. On y trouva des détails heureux ; mais point d'action, point d'entente de la ſcène. Sa couleur eſt, à la vérité, triſte & même ſombre, mais jamais tragique. La dernière ſur-tout, imitée de la pièce angloiſe de *Rowe*, intitulée *la belle Pénitente*, ne rend point les beautés du modèle. L'*Ode* ſur le Patriotiſme, le *Temple de Gnide*, deux *Nuits* d'*Young*, mis en vers françois, l'*Épître à Minette*, celle à M. *Duhamel*, le poëme des *Hommes de Prométhée*, qui parurent depuis, offrent des détails agréables, & ſont en général verſifiés d'une manière douce & harmonieuſe. Ce dernier eſt une imitation du chant de *Milton* ſur *Adam* & *Ève*. L'*Épître à M. Duhamel*, qui eſt remplie de peintures champêtres & de ſentimens de bienfaiſance & d'humanité, offre des tirades pleines de verve, & a été comparée, par quelques admirateurs, aux meilleures Épîtres de *Boileau*. Ces divers ouvrages indiquoient l'auteur à l'académie Françoiſe : cette compagnie le nomma à la place vacante, par la mort du duc *de Saint-Aignan*, au commencement de 1776 ; mais il ne put prononcer ſon diſcours de réception. La mort l'enleva à la fleur de ſon âge par une hydro-

piſie de poitrine, le 7 avril de la même année, avant qu'il eût été reçu, &, comme *le Taſſe*, à la veille de ſon triomphe. « Il eſt ſans exemple dans les faſtes académiques, dit M. *de la Harpe*, qu'un homme élu ait été ainſi prévenu par la mort, avant de venir prendre ſa place. C'eſt deſcendre dans le tombeau une couronne à la main. *Colardeau* avoit reçu la ſienne avec bien de la joie, & cette joie, même pendant quelques jours, avoit paru ranimer ſes forces. Il écrivit à l'académie une lettre pleine de ſenſibilité. Le dernier effort de ſa vie fut de ſentir ſon bonheur, mais il ne lui fut pas donné d'en jouir. » Des mœurs douces, un caractère indulgent & ennemi de la ſatire, rendoient ſon commerce facile & ſa ſociété agréable. Il avoit des amis, & il faiſoit tout ce qu'il faut pour en avoir. Ayant appris que *Watelet* traduiſoit la *Jéruſalem délivrée* du *Taſſe*, il diſcontinua une traduction qu'il avoit commencée du même poëme. Il fit plus encore : il eut le courage de ſe lever de ſon lit de mort, pour jeter au feu, de ſes mains défaillantes, pluſieurs chants déjà traduits. Ce poëte, qui a ſi bien peint la nature dans ſes vers, & qui ſavoit même deſſiner, ne voyoit dans les couleurs que le noir & le blanc, & que les nuances diverſes des clairs & des ombres. Cette conformation particulière n'affoiblit point les charmes de ſon imagination. Ses *Œuvres* ont été recueillies en 2 vol. in-8°, à Paris, figures, 1779. Outre les ouvrages que nous avons cités, on y lit une comédie intitulée *les Perfidies à la mode*, où l'on remarque quelques jolis vers, deux ou trois portraits aſſez bien faits, mais à peine une foible étincelle de comique. On y verra encore, avec plaiſir, quelques pièces fugitives pleines de naturel & de graces.

COLASSE, (Paſchal) maître de muſique de la chapelle du roi, naquit à Rheims en 1636, & mourut à Verſailles en 1709. D'abord enfant de chœur de l'égliſe Saint-Paul à Paris, il devint l'élève & le gendre de *Lulli*, qui ne lui donna pas ſon talent, en lui donnant ſa fille. *Colaſſe* le prit pour modèle dans toutes ſes compoſitions ; mais il l'imita trop ſervilement :

Collaſſe *de* Lulli *craignit de s'écarter ;*
Il le pilla, dit-on, cherchant à l'imiter.

Cependant, ſon opéra de *Thétis & Pélée* ſera toujours regardé comme un bon ouvrage. Mais on ne peut pas donner le même éloge à ſon *Achille*, tragédie-opéra, dont *Campiſtron* avoit fait les paroles, & ſur lequel on fit l'épigramme ſuivante :

Entre Campiſtron & Colaſſe
Grand débat s'émut au Parnaſſe,
Sur ce que l'Opéra n'eut pas un ſort heureux ;
De ſon mauvais ſuccès nul ne ſe crut coupable.
L'un dit que la muſique eſt plate & miſérable ;
L'autre, que la conduite & les vers ſont affreux ;
Et le grand Apollon, *toujours juge équitable,*
Trouve qu'ils ont raiſon tous deux.

On fit encore celle-ci ſur le poëte & le muſicien :

Lulli *près du trépas*, Quinault *ſur le retour,*
Abjurent l'Opéra, renoncent à l'amour ;

Preſſés de la frayeur que le remords leur donne,
D'avoir gâté de jeunes cœurs
Avec des vers touchans & des ſons enchanteurs,
Colaſſe & Campiſtron *ne gâteront perſonne.*

On a encore de *Colaſſe*, des *Motets*, des *Cantiques*, des *Stances*. Ce muſicien avoit la manie de la pierre philoſophale, paſſion qui ruina ſa ſanté & ſa bourſe.

I. COLBERT, (Jean-Baptiſte) marquis de *Seignelai*, naquit à Rheims, le 31 août 1619, d'une famille originaire d'Ecoſſe, ſuivant *Moréri*, & établie en Champagne dans le 13e ſiècle. Cette famille étoit, dit-on, tombée dans l'obſcurité; auſſi l'abbé *le Laboureur* appliquoit-il à *Colbert* ces vers de *Fortunat*:

Mens generoſa tibi pretioſo lumine fulget,
Quæ meritis propriis ampliſicavit avos.

Malgré les flatteries de *le Laboureur*, & quoique *Colbert* ſe piquât d'une grande naiſſance, on ſait que ſon grand-père étoit un marchand de laine à Rheims; & *Nicolas* COLBERT, ſon père, ne fut nommé conſeiller d'état, qu'après l'élévation du fils. *Jean-Baptiſte Colbert* avoit un oncle, ſecrétaire du roi & riche négociant à Troyes, qui le plaça chez *Maſcranni* & *Cenami*, banquiers du cardinal *Mazarin*. Ce miniſtre connut ſes talens, & lui confia ſes affaires. Prêt à mourir, il le choiſit pour être un de ſes exécuteurs teſtamentaires. On doit compter parmi les ſervices que ce cardinal rendit à la France, celui d'avoir tellement préparé la confiance de roi pour *Colbert*, dit le préſident *Hénault*, qu'elle ſe trouva toute établie quand il mourut. Il le recommanda comme un homme d'une application infatigable, d'une fidélité à toute épreuve, & d'une capacité ſupérieure dans les affaires. *Je vous dois tout*, SIRE, dit-il au roi; *mais je crois m'acquitter en quelque ſorte envers Votre Majeſté, en vous donnant Colbert.* Après la diſgrace de *Foucquet*, à laquelle il eut beaucoup de part, & qu'il pourſuivit avec trop d'acharnement, *Colbert* gouverna les finances, ſous le titre de contrôleur-général. Tout le monde connoît le ſonnet injurieux que le poëte *Héſnault* lança contre lui; & ſa réponſe à ceux auxquels il demanda ſi le roi y étoit offenſé: *Non*, dirent-ils. — *Je ne le ſuis donc pas.* Le nouveau miniſtre rétablit bientôt l'ordre que ſon prédéceſſeur avoit troublé, & ne ceſſa de travailler à la gloire du roi & à la grandeur de l'état. Le beau ſiècle de *Louis XIV* commença à éclore. On accorda des gratifications aux ſavans de la France & aux ſavans étrangers. Les lettres dont le miniſtre accompagnoit ces graces, étoient encore plus flatteuſes que les préſens mêmes. *Quoique le roi ne ſoit pas votre ſouverain*, écrivoit-il à *Iſaac* Voſſius, *il veut néanmoins être votre bienfaiteur. Recevez cette lettre-de-change, comme une marque de ſon eſtime & un gage de ſa protection.* Le roi, connoiſſant par lui-même le mérite de *Colbert*, le fit ſurintendant des bâtimens en 1664. Perſuadé, comme il le diſoit lui-même, que, dans cette charge, *il ne s'agiſſoit pas ſeulement de mettre pierre ſur pierre*, il fit revivre tous les arts qui ont quelque rapport aux bâtimens. La France vit des chefs-d'œuvre de peinture, de ſculpture, d'architecture; la façade du Louvre, la galerie de la colonnade, les écuries de Verſailles, l'obſervatoire de Paris, &c.

De

De nouvelles ſociétés de gens de lettres & d'artiſtes, furent formées par ſes ſoins. L'académie des Inſcriptions prit naiſſance dans ſa maiſon même, en 1663. Celle des Sciences fut érigée trois ans après, & celle d'Architecture en 1671. Les compagnies qui avoient été fondées long-temps auparavant, comme l'académie Françoiſe & celle de Peinture & de Sculpture, ſe reſſentirent de la protection que le nouveau *Mécène* accordoit à tous les arts. Non content d'avoir rétabli les finances, & d'avoir encouragé tous les gens de mérite, il porta ſes vues ſur la juſtice, ſur la police, ſur le commerce, ſur la marine. Un conſeil formé pour diſcuter toutes ces matières, donna ces règlemens & ces belles ordonnances, que l'on a pris encore aujourd hui pour fondement de notre droit civil. Le commerce, que la France n'avoit exercé juſqu'alors qu'imparfaitement, fut généralement cultivé. Il ſe forma trois compagnies, l'une pour les Indes Orientales, l'autre pour les Indes Occidentales, & la troiſieme pour les côtes d'Afrique : toutes ces compagnies furent encouragées & récompenſées. Le conſeil de commerce fut rétabli. Le canal de Languedoc, entrepris pour la communication des deux Mers, tranſporta juſques dans le cœur de la France les denrées & les marchandiſes de toutes les parties du monde. Un grand nombre de vaiſſeaux & de galères, fut conſtruit en peu de temps. Des arſenaux bâtis à Marſeille, à Toulon, à Breſt, à Rochefort, renfermèrent tout ce qui étoit néceſſaire à l'armement & à l'équipement de pluſieurs flottes. Les draps fins, les étoffes de ſoie, les glaces de miroirs, le fer-blanc, l'acier, la belle faïence, le cuir marroquiné, que les étrangers nous vendoient très-chèrement, furent enfin fabriqués en France. Chaque année de ſon miniſtère fut marquée par l'établiſſement de quelque manufacture : on compta, dans l'année 1669, quarante-quatre mille deux cents métiers en laine dans le royaume. Le but du grand *Colbert* étoit d'enrichir la France & de la peupler. En entrant dans les finances, il fit remettre trois millions de tailles, & tout ce qui étoit dû d'impôts depuis 1647 juſqu'en 1656. Telles étoient les occupations continuelles de ce digne miniſtre, lorſqu'il mourut le 6 ſeptembre 1683, à 64 ans & ſix jours, conſumé, dit un hiſtorien, par les chagrins que lui donnoit *Louvois*, en le forçant à ruiner, par des vexations, le peuple qu'il avoit enrichi par le commerce ; ſeul martyr que le bien public ait eu, ſeul miniſtre des finances qui ſoit mort dans ſon emploi. Il ne fut que huit jours malade. Le roi lui écrivit une *lettre*, telle que le méritoit un homme qui, en créant le commerce & en animant tous les arts, avoit donné cent millions de rente à ſa patrie : le mourant la mit ſous ſon chevet, ſans l'ouvrir, diſant qu'on étoit peu ſenſible à ces attentions, quand on étoit prêt à rendre compte au Roi des Rois. Il répondit à Mad. *Calbert*, qui ne ceſſoit de lui parler d'affaires : *Vous ne me laiſſerez donc pas même le temps de mourir !*.... Au milieu des occupations du miniſtère, il trouvoit le temps de lire chaque jour quelques chapitres de l'Écriture-ſainte, & de réciter le Bréviaire : il en fit imprimer un pour ſon uſage & celui de ſa maiſon, Paris 1679, in-8°, qui eſt peu

commun. *Colbert* eſt regardé, avec raiſon, comme le plus grand miniſtre des finances qu'ait eu la France. Avec l'exactitude & l'ardeur pour le travail qu'avoit *Sulli*, il eut des vues beaucoup plus étendues pour la grandeur du ſouverain & le bonheur des peuples. Un jour qu'il regardoit, de ſa maiſon de Seaux, les campagnes fleuries qui embelliſſent les environs de Paris, il dit, les yeux baignés de larmes : *Je voudrois pouvoir rendre tout ce pays heureux ; & loin de la cour, ſans appui, ſans crédit, voir croître l'herbe juſques dans mes cours.* La populace de Paris voulut pourtant le déterrer à Saint-Euſtache ; mais les bons citoyens rougirent de cette frénéſie, & penſèrent ſur ce grand homme comme la poſtérité. Il avoit dédaigné, pendant ſa vie, les murmures, ſouvent injuſtes, de cette populace. Ayant ſupprimé quelques rentes ſur l'hôtel-de-ville, acquiſes à vil prix depuis 1656, les rentiers, plus ſenſibles à leurs intérêts particuliers qu'à l'utilité de tous les établiſſemens que *Colbert* procuroit à la France, cherchoient à décrier ſon miniſtère. Ils osèrent même le menacer ; & ſoit qu'il entrât ou qu'il ſortit, ce miniſtre étoit aſſiégé, à toute heure, par ces gens qu'il dépouilloit. Un jour que *Colbert* ſe trouvoit chez le chancelier *Séguier*, pluſieurs d'entr'eux ſe préſentèrent à lui, & après les plaintes, osèrent en venir aux menaces. Le miniſtre les écouta avec un grand ſang froid & beaucoup de tranquillité, il parut même entrer dans leur peine. Enſuite il leur demanda leurs noms, qu'ils eurent l'indiſcrétion de lui dire, ſe flattant de l'avoir touché. *Colbert* ne les oublia pas ; il en rendit compte au roi, qui fit arrêter les plus coupables. Cet exemple, loin d'effrayer les mécontens, acheva de les irriter. Les rentiers crièrent ſi haut, que les commis de *Colbert*, moins courageux que leur maître, craignirent que l'orage ne crevât enfin ſur leur tête. *Picon*, ſon premier commis, homme habile dans les affaires, mais livré au vin, s'étant couché demi-ivre, & les menaces des rentiers dans la tête, s'éveilla en ſurſaut, s'imaginant que ces gens le tenoient à la gorge. Il fit un bruit épouvantable, & réveilla toute la maiſon. *Colbert* ſe leva comme les autres, ſans témoigner aucune crainte. Inſormé de la cauſe de ce grand bruit, il ſe retira, & le lendemain *Picon* fut renvoyé. Ce miniſtre avoit dans la figure quelque choſe de repouſſant. Ses yeux étoient creux, ſes ſourcils noirs & épais. Il parloit peu, & affectoit même une ſorte de ſilence négatif. Mad. *de Cornuel*, femme d'un tréſorier, & connue par ſes réparties, l'entretenoit un jour d'affaires ; le miniſtre ne lui répondoit rien : *Monſeigneur*, lui dit-elle, *faites quelque ſigne que vous m'entendez*. Cependant, malgré ſon air froid & auſtère, il étoit dans la ſociété bon, officieux, & ſa probité étoit à toute épreuve. Il ne put jamais prendre ni le ton, ni les vices des courtiſans, & *Louis XIV* diſoit qu'il avoit conſervé à la cour l'air d'un bourgeois de Paris. Le préſident *de Lamoignon*, qui l'avoit beaucoup connu, lui reprochoit encore de vouloir fortement tout ce qu'il vouloit, de conduire toutes choſes deſpotiquement, de craindre trop le partage de ſon autorité, & d'être ſuſceptible des différentes impreſſions que ſes commis vouloient lui donner. « Ce miniſtre, dit un écrivain, doit être l'objet éternel de la reconnoiſſance de la France.

Plus loué, plus admiré qu'imité, des enthouſiaſtes lui ont rendu un culte hypocrite, pour ſe faire égaler à lui par la multitude prévenue & toujours trompée. D'autres enthouſiaſtes, conduits par la folie, & détracteurs de ce grand homme, ont détruit ſes heureux travaux. Ce fondateur de la richeſſe du royaume, par ſes utiles & nombreux établiſſemens, par les tributs qu'il a tirés de toutes les parties du monde, en joignant les deux mers, en protégeant le commerce, en rendant la marine redoutable, *Colbert* animoit tous les arts & tous les artiſtes. Protecteur de tous les ſavans, François & étrangers indiſtinctement, il répandoit ſur eux les dons de la magnificence royale, & la grace dont il les accompagnoit, en rehauſſoit encore le prix. » Sa *Vie* ſe trouve dans le tome V^e^ des *Hommes illuſtres de France*, par *d'Auvigni* : Voyez *l'article* COURTILZ. Il avoit épouſé *Marie Charron*, fille de *Jacques Charron*, ſeigneur de Menars, & de *Marie Begon*; il en eut ſix fils & trois filles.

II. COLBERT, (Édouard-François) comte de *Maulevrier*, frère du précédent, miniſtre d'état & chevalier des ordres du roi, fut lieutenant-général de ſes armées. Sa valeur éclata dans pluſieurs occaſions. Les qualités de ſon cœur & de ſon eſprit lui méritèrent l'eſtime du roi. Il mourut le 31 mai 1693. *Voyez* VI. COLBERT.

III. COLBERT, (Jean-Baptiſte) marquis de *Seignelai*, & fils aîné du grand *Colbert*, naquit à Paris en 1651. Il marcha ſur les traces de ſon père, fut miniſtre & ſecrétaire d'état, acheva d'élever la marine & le commerce au plus haut degré de ſplendeur, protégea les arts & les ſciences, & mourut d'une maladie de langueur le 3 novembre 1690, à 39 ans. Son patriotiſme, ſon goût pour les arts, ſes manières nobles & généreuſes, le firent vivement regretter. Il eut cinq enfans de ſon ſecond mariage avec *Catherine-Thérèſe de Matignon*. —*Seignelai* vouloit, comme ſon père, être d'une illuſtre famille. Il étoit de bonne-foi ſur cette chimère, & ſe croyoit deſcendre des rois d'Écoſſe. Il avoit nommé un de ſes fils *Édouard*, nom qu'il diſoit être celui des aînés de ſa maiſon en Écoſſe. Un miniſtre m'a pourtant dit, ajoute l'abbé *de Choiſi*, de qui nous tirons ces particularités, que *Colbert* en frappant ſon fils, ce qui lui eſt arrivé plus d'une fois, lui diſoit en colère : *Coquin, tu n'es qu'un bourgeois; & ſi nous trompons le public, je veux au moins que tu ſaches qui tu es.* Au reſte, *Colbert* s'étant illuſtré par des ſervices, qu'avoit-il beſoin de généalogie?

IV. COLBERT, (Jean-Baptiſte) marquis de *Torcy*, frère du précédent, naquit le 19 ſeptembre 1665. Envoyé de bonne heure dans différentes cours, il mérita d'être nommé ſecrétaire d'état au département des affaires étrangères en 1686, ſurintendant-général des poſtes en 1699, & conſeiller au conſeil de la régence pendant la minorité de *Louis XV*. Il remplit, avec beaucoup de diſtinction, ces poſtes différens. Ses ambaſſades en Portugal, en Danemarck & en Angleterre, le mirent au rang des plus habiles négociateurs. Il mourut à Paris le 2 ſeptembre 1746, à 81 ans, honoraire de l'académie des Sciences. Il avoit épouſé une fille du miniſtre d'état *Arnauld de Pomponne*, dont il eut pluſieurs enfans. On a publié,

dix ans après ſa mort, en 1756, ſes *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Négociations, depuis le Traité de Ryſwick juſqu'à la Paix d'Utrecht*, 3 volumes in-12, diviſés en quatre parties. La première eſt conſacrée aux négociations pour la ſucceſſion d'Eſpagne; la ſeconde, aux négociations avec la Hollande; la troiſième, à celles faites avec l'Angleterre; & la quatrième, aux négociations pour la paix d'Utrecht. « Ces mémoires, dit l'auteur du *ſiècle de Louis XIV*, renferment des détails qui ne conviennent qu'à ceux qui veulent s'inſtruire à fond. Ils ſont écrits plus purement que tous les mémoires de ſes prédéceſſeurs : on y reconnoît le goût de la cour de *Louis XIV*. Mais leur plus grand prix eſt dans la ſincérité de l'auteur : c'eſt la vérité, c'eſt la modération elle-même qui conduiſent ſa plume. » — On a peint avec raiſon *Torcy*, comme intelligent dans les grandes affaires, plein de reſſources dans les temps difficiles, ſachant porter avec la même ſageſſe le poids de la bonne & de la mauvaiſe fortune. Quoique ſon caractère fût ſérieux, il étoit dans la ſociété plein d'agrémens, ſur-tout quand il ſe livroit à un ton de plaiſanterie fin & délicat qui lui étoit propre. Son humeur toujours égale ne fut ni dérangée, ni obſcurcie par les circonſtances les plus épineuſes. A cette qualité il joignoit celles de bon mari, de père tendre, d'ami fidelle, de maître doux & humain.

V. COLBERT, (Jacques-Nicolas) autre fils du grand *Colbert*, docteur de la maiſon & ſociété de Sorbonne, abbé du Bec, & archevêque de Rouen, mourut à Paris le 10 décembre 1707, à 53 ans. Son zèle, ſa charité, ſa ſcience le mirent au rang des plus illuſtres évêques du règne de *Louis XIV*.

VI. COLBERT, (Charles) marquis de *Croiſſy*, ſecond frère du grand *Colbert*, fut chargé par *Louis XIV* de pluſieurs négociations & ambaſſades importantes, & s'en acquitta avec ſuccès. Il mourut le 28 juillet 1696, à 67 ans, emportant les regrets des bons citoyens. — Son fils *Charles-Joachim* COLBERT, qui embraſſa l'état eccléſiaſtique, ne regarda point l'habit clérical comme une ſimple décoration; il eut toutes les vertus que cet habit annonce. Il n'étoit que bachelier, & il ſe préparoit à ſa licence, lorſque le pape *Innocent XI* mourut. Cet événement lui fit naître le deſir d'aller à Rome; le cardinal de *Furſtemberg* le prit pour un de ſes conclaviſtes. En partant de Rome, après l'élection d'*Alexandre VIII*, il fut enlevé par un parti Eſpagnol, bleſſé, conduit à Milan, & enfermé dans le château de cette ville. Il eut beaucoup à ſouffrir dans cette captivité, dont il profita pour apprendre la langue Eſpagnole. Dès qu'il eut recouvré la liberté, il revint à Paris, entra en licence, & prit le bonnet de docteur. Nommé à l'évêché de Montpellier en 1697, il édifia le diocèſe confié à ſes ſoins, inſtruiſit les Catholiques, les affermit dans la foi par un excellent *Catéchiſme*, *Voy.* l'article POUGET, travailla à la converſion des hérétiques, & en ramena pluſieurs à l'égliſe. Il prit trop de part aux diſputes relatives à la bulle *Unigénitus*, à laquelle il s'oppoſa par une foule de *Lettres*, de *Mandemens*, dans leſquels il oublia ſouvent la modération envers les évêques ſes collègues, & la ſoumiſ-

ſion qu'il devoit aux jugemens de l'égliſe. Pluſieurs de ſes ouvrages furent condamnés à Rome. Ils ont été recueillis en 3 vol. in-4°, 1740. *Voy.* BERRUYER. Ce prélat mourut le 8 avril 1738, à 71 ans. — La famille de *Colbert* a produit pluſieurs autres perſonnes de mérite dans le miniſtère, l'égliſe & l'épée.

COLDORÉ, graveur en pierres fines, tant en creux qu'en relief, ſe fit un nom célèbre ſur la fin du XVIe ſiecle, par la fineſſe & l'élégance de ſon travail. Ses portraits étoient auſſi reſſemblans que délicats. On préſume que *Coldoré* eſt un ſobriquet, & que le vrai nom de cet artiſte eſt *Julien de* FONTENAI; le même que *Henri IV* qualifia, dans ſes lettres-patentes du 22 décembre 1608, du titre de ſon valet de chambre, & de ſon graveur en pierres fines.

COLÉONI, *Voy.* COGLIONI.

COLET, (Jean) né à Londres en 1466, docteur & doyen de l'égliſe de Saint-Paul, fonda une école dans cette cathédrale, & mourut en 1519. On a de lui des *Sermons*, un Traité *de l'Éducation des Enfans*, & d'autres ouvrages. *Voyez* COLLET.

COLÈTE BOILET, réformatrice de l'ordre de Sainte-Claire, naquit à Corbie en Picardie, d'un charpentier, l'an 1380. Ayant pris l'habit du *Tiers-Ordre* de Saint-François, elle travailla à réformer les Clariſſes. Mais n'ayant pas pu réuſſir en France, elle ſe retira en Savoie, où elle établit ſa réforme, qui ſe répandit enſuite dans pluſieurs provinces. Elle mourut en odeur de ſainteté, à Gand, le 6 mars 1447, à 66 ans. Quelques religieux de Saint-François, touchés des exemples & des vertus de *Colète*, ayant embraſſé l'auſtérité de ſa regle, furent appelés COLETANS. *Léon X* les réunit, en 1517, aux Obſervantins. *Pie VI* a canoniſé, en 1780, *Ste Colète*, dont le corps fut tranſporté de Gand à Poligny en Franche-Comté, en 1783. L'abbé *de Montis* a donné la *Vie* de cette réformatrice, 1771, in-12.

I. COLIGNI, (Gaſpard de) Ier du nom, ſeigneur de Châtillon-ſur-Loing, d'une ancienne maiſon de Breſſe, eſt le premier de ſa famille qui ſe ſoit établi en France, depuis que cette province fut réunie à la couronne. Il ſuivit *Charles VIII* à Naples, en 1494. Il commanda un petit corps à la bataille d'Aignadel en 1509, & un autre plus conſidérable à celle de Marignan en 1515. Son mariage, pour le moins autant que ſon mérite, contribua à l'avancer. Il avoit épouſé, vers la fin de 1514, *Louiſe de Montmorenci*, veuve de *Ferri de Mailli*, baron de *Conti*, & ſœur aînée d'*Anne* duc de *Montmorenci*, qui depuis devint connétable. Le crédit de ſon beau-frère, qui étoit alors tout-puiſſant, hâta la récompenſe qui lui étoit due: il fut fait maréchal en 1516, puis chevalier de l'ordre, & lieutenant de roi en Champagne & en Picardie. *Henri VIII*, roi d'Angleterre, s'étant engagé de rendre Tournai à la France en 1518, *Coligni* fut envoyé pour en prendre poſſeſſion. Il ſe préſenta pour y entrer, enſeignes déployées: mais l'Anglois qui y commandoit, lui dit qu'il ne permettroit pas qu'il entrât comme un conquérant dans une place que le roi de France ne tenoit que de la pure grace du roi d'Angleterre; & il fallut qu'il pliât les drapeaux avant que d'entrer dans cette ville. Il fut un des juges

du tournois qui ſe fit au camp du Drap-d'or, en 1520. L'année ſuivante, il différa d'un demi-jour d'attaquer *Charles-Quint*, comme il pouvoit le faire avec avantage, & il manqua une occaſion preſque certaine de le vaincre. Il mourut à Acqs, l'an 1522, en allant ſecourir Fontarabie.

II. COLIGNI, (Odet de) cardinal de *Châtillon* à dix-huit ans, archevêque de Toulouſe à dix-neuf, & évêque de Beauvais à vingt, né en 1515, fut le ſecond fils du précédent, & ſe diſtingua de bonne heure par ſon eſprit & par ſon amour pour les belles-lettres. Son frère d'*Andelot*, qui avoit déjà entraîné l'amiral dans le Calviniſme, y précipita le cardinal. Le pape *Pie IV* le priva de la pourpre & de la dignité épiſcopale, après l'avoir excommunié. *Coligni*, qui avoit quitté l'habit de cardinal, & qui ſe faiſoit appeler ſimplement le *Comte de Beauvais*, le reprit, & ſe maria en ſoutane rouge. Il étoit alors titulaire, outre ſon archevêché & ſon évêché, de treize abbayes & de deux prieurés. Sa femme *Iſabelle de Hauteville*, dame *de Loré*, s'aſſeyoit chez le roi & chez la reine, en qualité de femme d'un pair du royaume, & on la nommoit indifféremment, Mad. la *Comteſſe*, Mad. *la Cardinale*. Après la mort de ſon époux, elle oſa demander ſon douaire; mais elle en fut déboutée par arrêt du parlement de Paris, en 1604. Son mari, condamné au concile de Trente, ne fut pas plus fidelle à ſon ſouverain qu'il ne l'avoit été à ſa religion: il prit les armes contre lui, ſe trouva à la bataille de Saint-Denys, en 1568, & fut décrété de priſe de corps. S'étant retiré en Angleterre, il y fut empoiſonné par un de ſes domeſtiques, le 14 février 1571. Ce dernier s'étant ſauvé en France, fut pris à la Rochelle & puni de mort.

III. COLIGNI, (Gaſpard de) ſecond du nom, frère du précédent, amiral de France, naquit le 16 février 1516, à Châtillon-ſur-Loing. Il porta les armes dès ſa plus tendre jeuneſſe. Il ſe ſignala ſous *François I*, à la bataille de Cériſoles, & ſous *Henri II*, qui le fit colonel-général de l'infanterie Françoiſe, & enſuite amiral de France, en 1552. Il mérita ces faveurs par les belles actions qu'il fit à la bataille de Renti, par ſon zèle pour la diſcipline militaire, par ſes conquêtes ſur les Eſpagnols, ſur-tout par la défenſe de Saint-Quentin. L'amiral ſe jeta dans cette place, & fit des prodiges de valeur; mais la ville ayant été forcée, il reſta priſonnier de guerre. Après la mort de *Henri II*, il ſe mit à la tête des Calviniſtes contre les *Guiſes*, & forma un parti ſi puiſſant, qu'il faillit à ruiner la religion Catholique en France. *Voy.* LÉRI. « La cour, dit un hiſtorien, n'avoit point d'ennemi plus redoutable, après *Condé*, qui ſe l'étoit aſſocié. Celui-ci étoit plus ambitieux, plus entreprenant, plus actif. *Coligni* étoit d'une humeur plus poſée, plus meſurée, plus capable d'être chef d'un parti; à la vérité auſſi malheureux à la guerre que *Condé*, mais réparant ſouvent par ſon habileté ce qui ſembloit irréparable; plus dangereux après une défaite, que ſes ennemis après une victoire; orné d'ailleurs d'autant de vertus, que des temps ſi orageux & l'eſprit de parti pouvoient le permettre. Il ne comptoit ſon ſang pour rien. Ayant été bleſſé, & ſes amis pleurant autour de

lui, il leur dit avec un flegme incroyable : *Le métier que nous faiſons ne doit-il pas nous accoutumer à la mort comme à la vie ?* » La première bataille rangée, qui ſe donna entre les Huguenots & les Catholiques, fut celle de Dreux, en 1562. L'amiral combattit vaillamment, la perdit, & ſauva l'armée. Le duc de *Guiſe* ayant été maſſacré par trahiſon, peu de temps après, au ſiége d'Orléans, on l'accuſa d'avoir conſeillé ce lâche aſſaſſinat ; mais il ſe juſtifia par ſerment. Les guerres civiles ceſsèrent pendant quelque temps pour recommencer avec plus de fureur en 1567. *Coligni* & *Condé* donnèrent la bataille de Saint-Denys contre le connétable de *Montmorenci*. Cette journée indéciſe fut ſuivie de celle de Jarnac, en 1569, fatale aux Calviniſtes. *Condé* ayant été tué d'une maniere funeſte, *Coligni* eut ſur les bras tout le fardeau du parti. Il ſoutint ſeul cette cauſe malheureuſe, & fut vaincu encore à la journée de Moncontour, dans le Poitou, ſans que ſon courage pût être ébranlé. Une paix avantageuſe vint bientôt terminer en apparence ces ſanglantes querelles, en 1571. *Coligni* parut à la cour, & fut accablé de careſſes, comme tous ceux de ſon parti. *Charles IX* lui fit donner cent mille francs de l'épargne, pour réparer ſes pertes, & lui rendit ſa place au conſeil. De tous côtés on l'exhortoit à ſe défier de ces careſſes perfides. Un capitaine Calviniſte, qui ſe retiroit en province, vint prendre congé de lui. *Coligni* lui demanda la raiſon d'une retraite ſi bruſque : *C'eſt*, dit le militaire, *parce qu'on nous fait ici trop de careſſes. J'aime mieux me ſauver avec les fous, que de périr avec ceux qui ſeroient trop ſages.* Un projet horrible éclata bientôt. Un vendredi, l'amiral venant du Louvre, on lui tira un coup d'arquebuſe, d'une fenêtre, dont il fut bleſſé dangereuſement à la main droite & au bras gauche. *Maurevert* s'étoit chargé de l'aſſaſſiner, à la priere du duc de *Guiſe*, qui avoit propoſé cet attentat à *Charles IX* : ce fut ce malheureux qui tira le coup, d'une maiſon du cloître de Saint-Germain-l'Auxerrois, où il étoit caché. *Voilà*, s'écria *Coligni*, *le fruit de ma réconciliation avec le duc de Guiſe.* Le roi de Navarre, le prince de *Condé* ſe plaignirent au roi de cet attentat. *Charles IX*, exercé à la diſſimulation par ſa mère, en témoigna une douleur extrême, fit rechercher les auteurs, & donna à *Coligni* le nom de père. *Mon père*, lui dit-il, *la bleſſure eſt pour vous, & la douleur pour moi.* C'étoit dans le temps même qu'il étoit occupé du maſſacre prochain des Proteſtans. Le carnage commença, comme on ſait, le 24 août, jour de Saint-Barthélemi, 1572. Le duc de *Guiſe*, bien eſcorté, marcha à la maiſon de l'amiral. Une troupe d'aſſaſſins, à la tête deſquels étoit un certain *Beſme*, domeſtique de la maiſon de *Guiſe*, entra l'épée à la main, & le trouva aſſis dans un fauteuil. *Jeune homme*, dit-il à leur chef, d'un air calme & tranquille, *tu devrois reſpecter mes cheveux blancs : mais fais ce que tu voudras, tu ne peux m'abréger la vie que de quelques jours.* Ce malheureux, après l'avoir percé de pluſieurs coups, le jeta par la fenêtre dans la cour de ſa maiſon, où le duc de *Guiſe* attendoit. *Coligni* tomba aux pieds de ſon lâche ennemi, & dit, ſuivant quelques-uns, en expirant : « Au moins ſi je mourois de la main d'un honnête homme, & non pas de celle d'un *goujat !* » *Beſme* lui ayant

marché ſur le corps, dit à ſa troupe : *C'eſt bien commencé ! allons continuer notre beſogne.* Son cadavre fut expoſé pendant trois jours à la fureur du peuple, & enfin pendu par les pieds au gibet de Montfaucon. *Montmorenci*, ſon couſin, l'en fit tirer, pour l'enterrer ſecrètement dans la chapelle du château de Chantilli. Un Italien ayant coupé la tête de l'amiral, pour la porter à *Catherine de Médicis*, cette princeſſe la fit embaumer & l'envoya à Rome. *Coligni* tenoit un Journal manuſcrit, qui fut remis, après ſa mort, entre les mains de *Charles IX.* On y remarqua un avis qu'il donnoit à ce prince, de prendre garde, en aſſignant l'apanage à ſes frères, de leur laiſſer une trop grande autorité. *Catherine* fit lire cet article devant le duc d'*Alençon*, qu'elle ſavoit affligé de la mort de l'amiral : *Voilà votre bon ami*, lui dit-elle; *voyez le conſeil qu'il donne au Roi. —Je ne ſais pas*, répondit le duc, *s'il m'aimoit beaucoup ; mais je ſais qu'un ſemblable conſeil n'a pu être donné que par un homme très-fidelle à Sa Majeſté, & très-zélé pour l'État... Charles IX* trouvoit ce Journal digne d'être imprimé; mais le maréchal de *Retz* le lui fit jeter au feu. Nous terminerons cet article par le parallèle que fait l'abbé *de Mably*, de l'amiral de COLIGNI, & de *François de Lorraine*, duc de GUISE. « *Coligni* étoit le plus grand capitaine de ſon temps, auſſi courageux que le duc de *Guiſe* ; mais moins hardi, parce qu'il avoit toujours été moins heureux. Il étoit plus propre à former de grands projets, & plus ſage dans le détail de l'exécution. *Guiſe*, par un courage plus brillant, & qui étonnoit ſes ennemis, ramenoit les conjonctures à ſon génie, & s'en rendoit pour ainſi dire le maître. *Coligni* leur obéiſſoit, mais en capitaine qui leur étoit ſupérieur. Dans les mêmes circonſtances, les hommes ordinaires n'auroient remarqué dans la conduite de l'un que du courage, & dans celle de l'autre que de la prudence; quoiqu'ils euſſent l'un & l'autre ces deux qualités, mais diverſement ſubordonnées. *Guiſe* plus heureux, eut moins d'occaſions de développer les reſſources de ſon génie: ſon ambition adroite, & fondée en apparence, comme celle de *Pompée*, ſur les intérêts mêmes du prince qu'elle ruinoit, en feignans de le ſervir, ſe vit appuyée de ſon nom, juſqu'à ce qu'elle eût acquis aſſez de force pour ſe ſoutenir par elle-même. *Coligni*, moins coupable, quoiqu'il le parût davantage, fit, comme *Céſar*, ouvertement la guerre à ſon prince & à toute la France. *Guiſe* fut vaincre & profiter de la victoire. *Coligni* perdit quatre batailles, & fut toujours l'effroi de ſes vainqueurs, qu'il ſembloit avoir vaincus. On ignore ce qu'auroit été le premier dans les malheurs qui accablèrent *Coligni* ; mais il eſt aiſé de conjecturer que celui-ci auroit paru encore plus grand, ſi la fortune lui avoit été auſſi favorable. On le vit porté dans une litière, & pour ainſi dire entre les bras de la mort, ordonner & conduire les marches les plus longues & les plus difficiles, traverſer la France au milieu de ſes ennemis, rendre, par ſes conſeils, le jeune courage du prince de Navarre plus redoutable, & le former à ces grandes qualités, qui en devoient faire un roi bon, généreux, populaire & capable de gouverner l'Europe entière, après en avoir fait un héros, ſavant, terrible & clément dans les combats. L'union qu'il maintint entre les François & les Allemands

de ſon armée, que l'intérêt de la religion ſeule ne lioit pas aſſez; la prudence avec laquelle il ſut tirer des ſecours d'Angleterre, où tout n'étoit pas tranquille; ſon art à ébranler la lenteur des princes d'Allemagne, qui n'ayant pas tant de génie que lui, déſeſpéroient plus aiſément du ſalut des Proteſtans de France, & différoient d'envoyer des ſecours, dont l'eſpoir du butin ne hâtoit plus la marche dans un pays ravagé, ſont des chefs-d'œuvre de ſa politique. *Coligni* étoit honnête homme. *Guiſe* avoit le maſque d'un plus grand nombre de vertus; mais toutes étoient empoiſonnées par ſon ambition. Il avoit toutes les qualités qui gagnent le cœur de la multitude. *Coligni*, plus renfermé en ſoi-même, étoit plus eſtimé de ſes ennemis, & reſpecté par les ſiens. Il aimoit l'ordre & ſa patrie. L'ambition put bien le ſoutenir, mais elle ne le fit point commencer à agir. Auſſi bon Calviniſte que bon François, jamais il ne put, par trop d'auſtérité, accorder ſa doctrine avec les devoirs de ſujet. Aux qualités d'un héros il joignoit une ame timorée. S'il eût été moins grand homme, il auroit été fanatique; il fut apôtre & zélateur. » Le premier, il envoya une colonie dans le Bréſil, qui diſparut bientôt devant celle des Portugais. Nous ne citerons point ſa *Vie* par *Gatien de Courtilz*, 1686, in-12; on en trouve une beaucoup plus exacte & mieux écrite dans les *Hommes illuſtres de France*.

IV. COLIGNI, (François de) ſeigneur d'*ANDELOT*, 4e fils de *Gaſpard de Coligni*, 1er du nom, naquit à Châtillon-ſur-Loing en 1521. Il ſignala ſa valeur dans les guerres civiles. Les Proteſtans eurent en lui un défenſeur plein d'eſprit, & un héros fécond en reſſources. Il fut colonel-général de l'infanterie, en 1551, par la démiſſion de l'amiral ſon frère. Il ſe jeta, en 1557, dans Saint-Quentin, avec ce frère dont il partageoit la valeur. Ils furent faits priſonniers. D'*Andelot* trouva le moyen de ſe ſauver, & ſervit l'année ſuivante au ſiége de Calais. Peu de temps après, ſes intrigues en faveur du Calviniſme, le firent conduire à Melun. Son épouſe l'engagea à entendre la meſſe pour recouvrer ſa liberté; mais cette démarche, inſpirée par la politique, ne l'empêcha pas de prendre le parti des Proteſtans, pendant les guerres civiles. Il ſe diſtingua à la bataille de Dreux, en 1562, & l'année d'après il défendit Orléans. La priſe de cette ville fut ſuivie de la paix, qui ne dura que juſqu'en 1567. L'année ſuivante, il fit la guerre en Bretagne, dans le Poitou, & il ſe montra par-tout auſſi entreprenant qu'infatigable. La dernière journée où il ſe trouva, fut la bataille de Jarnac, donnée le 13 mars 1569. Il mourut environ deux mois après, à Saintes, d'une fièvre contagieuſe ſelon les uns, & de poiſon ſuivant d'autres. *Voyez* CHARRY.

V. COLIGNI, (Gaſpard de) 3e du nom, colonel-général de l'infanterie & maréchal de France, né en 1584, de *François de Coligni*, amiral de Guienne, ſe ſignala en divers ſiéges & combats. Il gagna, en 1635, la bataille d'Avein, avec le maréchal de *Brezé*; s'empara, deux ans après, d'Ivoy & de Damvilliers; prit Arras en 1640, avec les maréchaux *de Chaulnes* & *de la Meilleraie*; perdit la bataille de la Marfée, contre le comte de *Soiſſons*, en 1641,

& mourut en ſon château de Châtillon, le 4 janvier 1646, à 62 ans. L'intrépidité fut ſa qualité caractériſtique. Au ſiége d'Arras, il ſignala ſon zèle patriotique par un trait digne de mémoire. Son fils ayant été renverſé d'un coup de mouſquet, le bruit courut qu'il étoit mort. *Il eſt bien heureux*, dit le maréchal en apprenant cette nouvelle, *d'être mort dans une ſi belle occaſion pour le ſervice du Roi.* Ce père courageux eut bientôt le plaiſir de revoir ſon fils, couvert de gloire.

VI. COLIGNI, (Gaſpard de) 4e du nom, duc de Châtillon, fils du précédent, abjura l'héréſie en 1643, fut lieutenant-général, & mourut à Vincennes, d'une bleſſure qu'il avoit reçue à l'attaque de Charenton, le 9 février 1649, à 39 ans. Sa veuve *Eliſabeth - Angélique de Montmorenci*, ſœur du duc de *Luxembourg*, fut une des perſonnes les plus agréables & les plus ingénieuſes de la cour de *Louis XIV*. Elle épouſa, en 1664, le duc de *Meckelbourg*, & mourut à Paris, en 1695, à 69 ans; c'eſt elle dont il eſt queſtion dans le roman ſatirique de *Buſſi-Rabutin*. Elle avoit eu du duc de *Châtillon* un fils poſthume, mort en 1657, & en qui finit la branche de l'amiral. —*Gaſpard IV* avoit un frère, *Jean*, comte de COLIGNI, qui commanda les troupes françoiſes à la bataille de Saint-Godard, en 1664, & mourut en 1686. Son fils, *Gaſpard-Antoine*, mort en 1694, n'eut point d'enfans, & fut le dernier rejeton de cette famille illuſtre.

COLIGNON, (François) graveur de Nanci, élève & émule de *Callot*, laiſſa la *Bataille de Rocroi*, gravée en quatre feuilles.

COLIN, (André) apothicaire à Lyon, a publié, à la fin du dernier ſiècle, une *Hiſtoire des drogues, épiceries & médicamens ſimples.*

COLIN, *Voyez* COLLIN & BLAMONT.

COLIN MACLAURIN, *Voy.* ce dernier mot.

COLINES, (Simon de) célèbre imprimeur François, ſuccéda à *Henri Étienne*, dont il épouſa la veuve. La netteté de ſes éditions françoiſes, latines & grecques, les fait rechercher. « Il paſſe, dit le ſavant *Peignot*, dans le Dictionnaire bibliographique qu'il vient de publier, pour avoir introduit en France l'uſage du caractère italique dont *Alde-Manuce* eſt l'inventeur. On ſe ſervoit auparavant de caractères aſſez approchans de la forme gothique, tels que ceux de pluſieurs livres imprimés par *Vérard*, & de quelques préfaces de *Colines* lui-même. Ce dernier a imprimé un grand nombre d'ouvrages, ſur leſquels on peut conſulter les Annales typographiques de *Maittaire*. Il corrigeoit avec grand ſoin ſes épreuves. C'eſt à Meaux qu'il exerça d'abord ſon art; &, en 1521, il y donna les commentaires latins de *Jacques Lefèvre*, ſur les quatre Évangiles. Il paroît que cette même année il s'établit à Paris; car on connoît l'ouvrage latin des *Femmes illuſtres & mémorables*, imprimé par lui, ſous la date de 1521, & ſous l'indication de Paris. Il compoſa, en 1533, un livre intitulé: *Grammatographia*; ouvrage rare aujourd'hui, dans lequel il y a des tables ou des cartes ſur leſquelles ſont des lettres en très-gros caractère, pour faciliter aux enfans les élémens de la lecture. Il a donné à

Paris, en 1541, la Bible latine, in-fol. pour *Galiot-Dupré*. Il mourut en 1547. Les derniers ouvrages ſortis de ſes preſſes, portent la date de 1546. « On lui a reproché d'avoir retranché de ſa belle édition du *Nouveau-Teſtament*, le paſſage de la Vulgate: *Tres ſunt qui teſtimonium dant in Cœlo*, &c. Joan. Ep. I. *Voyez* GRYPHE.

COLLANGE, (Gabriel de) né à Tours en Auvergne, l'an 1524, fut valet-de-chambre de *Charles IX*. Quoique bon Catholique, il fut pris pour un Huguenot, &, comme tel, aſſaſſiné à la Saint-Barthélemi, en 1572. Il a traduit & augmenté la *Polygraphie* & l'*Ecriture cabaliſtique* de *Trithème*, à Paris 1561, in-4°, qu'un Friſon, nommé *Dominique* de *Honttinga*, a donnée ſous ſon nom, ſans faire mention ni de *Trithème*, ni de *Collange*; à Embden 1620, in-4.° *Collange* avoit auſſi quelques connoiſſances dans les mathématiques & dans la coſmographie.

COLLATINUS, (Lucius-Tarquinius) fut époux de *Lucrèce*, violée par *Sextus*, fils de *Tarquin*. Il fut en partie cauſe de cet outrage, par les éloges indiſcrets qu'il lui fit de ſa femme. *Collatinus* s'unit à *Brutus*, chaſſa les *Tarquins* de Rome, & fut fait conſul avec lui, l'an 509 avant J. C.; mais comme il étoit de la famille royale, on le dépoſa quelque temps après. Ce qui hâta ſon exil, fut d'avoir été favorable à la demande faite par *Tarquin* au ſénat, de lui rendre ſes biens, & ceux des amis qui l'avoient accompagné dans ſa fuite. Le peuple Romain, grand & généreux, partagea l'opinion de *Collatinus*; & malgré l'oppoſition de *Brutus*, il décida que les proſcrits auroient la faculté de vendre leurs biens. *Voyez* LUCRÈCE.

COLLATIUS, *Voy.* VII. APOLLONIUS.

COLLÉ, (Charles) ſecrétaire ordinaire & lecteur du duc d'*Orléans*, né à Paris en 1709, mort dans la même ville, le 2 novembre 1783, à 75 ans, étoit un homme auſſi aimable qu'eſtimable. Il réuniſſoit dans ſon caractere une diſpoſition ſingulière à la gaieté & une ſenſibilité rare; la mort d'une épouſe chérie avança la ſienne. Sans afficher la bienfaiſance & l'humanité, il fut humain & bienfaiſant. Le genre dramatique lui ayant plu dès l'enfance, il le cultiva avec ſuccès. Sa *Partie-de-Chaſſe de Henri IV*, pleine d'eſprit, excite quelquefois l'attendriſſement le plus touchant, par la vérité des caractères, & ſur-tout par la fidélité du portrait de ce bon roi. On comparoit devant lui, cette pièce avec la *Bataille d'Ivry* de *du Roſoi*, jouée à la même époque au théâtre Italien, & on lui diſoit que pluſieurs perſonnes préféroient cette dernière. *Collé* s'écria avec naïveté: *Ce n'eſt pas moi, toujours.* Sa comédie de *Dupuis & Deſronais*, pièce dans le goût de *Térence*, eſt dénuée peut-être de ce que l'on appelle le *vis comica*; mais elle attache tous les ſpectateurs par des ſentimens vrais, par des caractères bien ſoutenus, par un dialogue naturel, enfin par des ſcènes qui arrachent des larmes. Une autre comédie, intitulée: *la Vérité dans le Vin* ou *les Déſagrémens de la Galanterie*, eſt remplie de traits pétillans d'eſprit & de gaieté. Il y a d'autres pièces de lui, où il peint, d'une manière auſſi ſaillante que vraie, les mœurs de ſon temps; mais ſon pinceau eſt ſouvent auſſi libre que ces mœurs. On lui reprochoit un jour qu'il ne drapoit

pas aſſez ſes portraits. — *Comment voudriez-vous qu'on reconnût une Vieille décrépite, ſi on lui donnoit la figure d'une Nymphe de quinze ans ?* Son talent pour les chanſons, qui l'a fait nommer l'*Anacréon du ſiècle*, égaloit ſon mérite dramatique. Il avoit tout ce qu'il falloit pour réuſſir dans ce genre : beaucoup d'eſprit naturel, une tournure facile dans les vers, & une chûte heureuſe dans les couplets. On lui a deſiré ſeulement plus de graces & de décence. Sa *Chanſon* ſur la priſe de Port-Mahon, lui valut de la cour une penſion de ſix cents livres. C'eſt, je crois, le premier chanſonnier qui ait obtenu une pareille faveur; mais il la méritoit. Il étoit un des derniers ſurvivans de ces beaux-eſprits francs & enjoués, qui avoient formé entr'eux une ſociété appelée le *Caveau*. Cette aſſemblée, dit un journaliſte, valoit bien une académie. *Collé* regrettoit beaucoup ce bon vieux temps, où l'eſprit vivoit avec l'eſprit ; où les gens-de-lettres, libres & indépendans, n'étoient ni les triſtes paraſites d'un épais financier, ni les bas eſclaves d'un grand ſeigneur, qui ſouvent les mépriſe. *Collé* avoit fait un *amphigouri*, c'eſt-à-dire le couplet ſuivant qui n'avoit aucun ſens :

Qu'il eſt heureux de ſe défendre,
Quand le cœur ne s'eſt pas rendu !
Mais qu'il eſt fâcheux de ſe rendre,
Quand le bonheur eſt ſuſpendu !
Souvent, par un mal-entendu,
L'amant adroit ſe fait entendre.

Ce badinage avoit tellement l'apparence de ſignifier quelque choſe, que *Fontenelle* en l'entendant chanter chez Mad. *de Tencin*, crut le comprendre, & pria de le recommencer pour le ſaiſir mieux. Mad. *de Tencin* interrompit le chanteur, & dit à *Fontenelle* : « *Ma groſſe bête, ne vois-tu pas que ce couplet n'eſt que du galimathias.* » — Il reſſemble ſi fort, répondit le bel-eſprit, à tous les vers que j'entends lire ou chanter ici, qu'il n'eſt pas étonnant que je me ſois mépris. — Les ouvrages de *Collé* ont été réunis en trois volumes in-12, ſous le titre de *Théatre de Société* ; mais il en a laiſſé pluſieurs autres en manuſcrit, qui ne ſont ni moins piquans, ni moins ingénieux. Il eſt à ſouhaiter qu'on ne publie que ceux qui peuvent inſpirer l'enjouement, ſans corrompre les mœurs. Cet écrivain a encore rendu un ſervice au théâtre, en rajeuniſſant pluſieurs anciennes comédies qui avoient vieilli, pour les adapter à nos mœurs actuelles : ces pièces ſont le *Menteur* de *Corneille*, la *Mère coquette* de *Quinault*, l'*Andrienne* de *Baron*, l'*Eſprit Follet* de *Hauteroche*. *Collé* ſentant ſon eſprit s'affoiblir, ne voulut plus écrire, en diſant : *Il faut dételer avant la nuit.* Il étoit couſin du poëte *Regnard*, dont il ſe rapprocha par ſon originalité piquante, comme la nature l'en avoit rapproché par les liens du ſang. La modeſtie de *Collé* égaloit ſon mérite. On peut en juger par ce paſſage de l'un de ſes opuſcules, intitulé : *Épanchement ſecret de l'amour propre.* « On m'accable, dit-il, de louanges indiſcrètes ſur mon petit talent pour la comédie. Quel eſt, en effet, le connoiſſeur & l'homme de ſang froid, qui ne ſe ſoulèvent pas contre moi, en liſant cette ridicule hyperbole de *Fréron* : *Depuis Molière, je ne connois que M. Collé qui ait reçu de la nature un talent ſupérieur & décidé pour le genre de la Comédie.* Et moi je déclare, avec la bonne foi la plus gauloiſe, que la *Mère coquette* de *Quinault*, que les bonnes comédies de *Dufreſny*, de *Régnard*,

de *Deſtouches* & de *Marivaux*, deſſinées à grands traits, ſont infiniment au-deſſus des bagatelles dramatiques que j'ai crayonnées en petit, & dont je n'ai heureuſement fait que mon amuſement & non mon métier. Quant à *Molière*, après lequel on me place, je m'en crois plus éloigné dans le comique, que *Campiſtron* ne l'eſt, dans le tragique, du grand *Corneille*. Tout ce que je peux permettre à mon amour propre, c'eſt de dire que ces écrivains, mille fois plus proches de *Molière* que moi, ont eu ſur moi l'avantage inappréciable d'avoir pu conſacrer leurs premières années à l'étude réfléchie d'un art, qui eſt beaucoup plus difficile & plus étendu qu'on ne l'imagine communément. Pour moi, ce n'eſt qu'à 37 ans, que ne devant plus mon temps à perſonne, j'ai ſuivi avec paſſion mon goût pour la comédie, en homme entièrement indépendant. Éloigné de la ſcène par les affaires, & par cette façon de penſer, je ſuis donc reſté écolier dans cet art, pour n'en avoir pas fait aſſez tôt mon occupation unique & mon ſeul objet... Que l'on ne me faſſe donc pas l'injuſtice de penſer que je ſuis aſſez ſimple ou aſſez vain pour m'être laiſſé tourner la tête par mes petits ſuccès dramatiques, ſoit en ſociété, ſoit publics, & que j'aie reſpiré trop fort l'encens capiteux des journaliſtes. »

COLLENUCCIO, (Pandolfe) né à Péſaro, fut envoyé en qualité d'ambaſſadeur par le duc de *Ferrare*, à l'empereur *Maximilien I*, & ſe diſtingua dans cette négociation. De retour dans ſa patrie, il voulut en défendre les droits contre *Jean Sforce*, qui y avoit uſurpé le ſouverain pouvoir. Celui-ci fit empriſonner & étrangler *Collenuccio* en 1507. On a de ce dernier pluſieurs ouvrages eſtimés, entr'autres une *Hiſtoire* du royaume de Naples, en italien : elle va juſqu'à l'an 1459; & elle a été traduite en latin par *Stupano*, Baſle, 1572, in-4.°

COLLÉONI, *Voyez* COGLIONI.

I. COLLET, (Jean) *Voyez* COLET.

II. COLLET, (Philibert) né en 1643, avocat au parlement de Dombes, paſſa quelque temps chez les Jéſuites. Il mourut à Châtillon-lès-Dombes, ſa patrie, en 1718, à 76 ans. Il étoit très-laborieux; mais il avoit des opinions fort ſingulieres, même ſur la religion. Il paſſa long-temps pour n'en point avoir, quoique ſon impiété fût plutôt ſur ſa langue que dans ſon cœur. On a de lui : I. Un *Traité des Excommunications*, en 1689, in-12. C'eſt une hiſtoire de l'excommunication de ſiècle en ſiècle. L'auteur étoit dans les cenſures lorſqu'il publia cet ouvrage, pour avoir empêché, avec violence, qu'on n'enterrât une perſonne dans une chapelle dont il étoit patron. II. Un *Traité de l'Uſure*, in-8°, 1690, dans lequel il défend l'uſage de la Breſſe, de ſtipuler les intérêts avec le capital d'une ſomme exigible. III. *Entretiens ſur les Dîmes & autres libéralités faites à l'Égliſe*, in-12. Il veut y prouver que les dîmes ne ſont ni de droit divin, ni de droit eccléſiaſtique, mais de droit domanial. IV. *Entretiens ſur la Clôture des Religieuſes*, in-12, dans leſquels il combat pour la liberté de la clôture, contre le cardinal *le Camus*, évêque de Grenoble, qui venoit de gagner ſon procès avec les religieuſes de Montfleuri. V. Des *Notes* ſur la

coutume de Breſſe, 1698, in-fol.; & pluſieurs ouvrages manuſcrits. La figure de *Collet* étoit originale, ainſi que ſon eſprit : il avoit l'air d'un philoſophe de l'ancienne académie. Tout ce qui s'éloignoit des opinions communes lui plaiſoit, & il ſoutenoit ſes idées avec feu. Ceux qui vivoient avec lui, étoient charmés de l'étendue de ſa mémoire & de la vivacité de ſa pénétration; &, ce qui vaut encore mieux, ils trouvoient en lui un homme officieux, & un ami ardent & ſincère.

III. COLLET, (Pierre) prêtre de la congrégation de la Miſſion, docteur & ancien profeſſeur de théologie, né à Ternay dans le Vendomois, le 6 ſeptembre 1693, & mort le 6 octobre 1770, à 77 ans, s'eſt fait un nom diſtingué parmi les théologiens, & a mérité l'eſtime des perſonnes pieuſes par ſes écrits & par ſes mœurs. Ses ouvrages ſont en grand nombre. Les principaux ſont les ſuivans : *Vie de St. Vincent-de-Paul*, 2 vol. in-4°, 1748; *Hiſtoire abrégée du même*, un volume in-12, 1764. L'Abrégé vaut mieux que la grande Hiſtoire, qui eſt faſtidieuſe par une multitude de détails minutieux qui n'intéreſſent preſque perſonne: ce défaut eſt celui de preſque tous les ouvrages hiſtoriques de cet écrivain. *Vie* de *Boudon*, 2 vol. in-12, 1754. *La même, abrégée*, un vol. in-12, 1762; *Vie de ſaint Jean de la Croix*, 1769, 1 vol. in-12; *Traité des Diſpenſes en général & en particulier*, 3 volumes in-12, 1753. Cet ouvrage eſt rempli de recherches. *Traité des Indulgences & du Jubilé*, 2 volumes in-12, 1770; *Traité de l'Office Divin*, 1 volume in-12, 1763; *Traité des ſaints Myſtères*, 2 vol. in-12, 1768; *Traité des Exorciſmes de l'Égliſe*, 1 vol. in-12, 1770. Ces différens Traités ſont bons, & on les conſulte avec fruit. *Abrégé du Dictionnaire des Cas de Conſcience*, de *Pontas*, 2 vol. in-8°, 1764 & 1770. *Morénas* avoit donné un Abrégé de *Pontas*, en deux petits volumes in-8° : *Collet* s'en empara, le corrigea, l'augmenta de plus d'un tiers, & le publia en deux volumes in-4.° Il accuſe *Pontas* de ſe contredire : on lui a fait le même reproche; mais, en général, l'Abrégé de *Collet* eſt bien fait & utile. *Lettres critiques*, ſous le nom *du Prieur de St-Edme*, 1 vol. in-8°, 1744. L'abbé *de Saint-Cyran* y eſt très-peu ménagé. *Bibliothèque d'un jeune Eccléſiaſtique*, 1 vol. in-8.° Cette brochure eſt peu de choſe, & l'auteur n'y indique pas toujours les meilleurs livres. *Theologia moralis univerſa*, 17 vol. in-8.° *Inſtitutiones Theologicæ, ad uſum Seminariorum*, ſept vol. in-12, 1744 & ſuivantes; *Eædem, breviori formâ*, 4 volumes in-12, 1768; *De Deo, ejuſque divinis attributis*, 3 volumes in-8°, 1768; *Les Devoirs des Paſteurs*, 1 vol. in-12, 1769; *Devoirs de la Vie Religieuſe*, 2 vol. in-12, 1765; *Traité des Devoirs des Gens du Monde*, 1 vol. in-12, 1763; *Devoirs des Ecoliers*, 1 vol. petit in-12; *Inſtructions pour les Domeſtiques*, 1 volume in-12, 1763; *Inſtructions à l'uſage des Gens de la Campagne*, petit in-12, 1770. Ces différens traités ſont ſolides, mais ils manquent un peu d'onction. *Sermons & Diſcours Eccléſiaſtiques*, 2 vol. in-12, 1764, écrits avec plus de netteté que d'éloquence. *Méditations pour ſervir aux Retraites*, 1 vol. in-12, 1769; *La Dévotion au ſacré Cœur de Jéſus, établie & réduite en pratique*, 1 vol. in-16, 1770. Il préparoit, lorſqu'il mourut, d'autres ouvrages. On voit

par ce catalogue que la plume de cet écrivain étoit très-féconde; mais ſon ſtyle eſt dur en latin, & incorrect en françois. —*Collet* avoit, dans la converſation, de l'eſprit & du feu : on remarque ces deux qualités dans quelques-uns de ſes livres. Il mêle quelquefois la plaiſanterie aux ſujets les plus ſérieux; mais malheureuſement ſes railleries ſentent le collége, & ne ſont guères à leur place. Il s'étoit corrigé, dans ſa vieilleſſe, de ce défaut; & à tout prendre, ſes livres ſont eſtimables, par l'abondance des recherches, & par l'ordre qu'il a ſu y mettre.

IV. COLLET, (N.) ſecrétaire de l'ordre de Saint-Michel, mourut en 1787. Ses vertus égaloient ſes talens. L'un de ſes meilleurs ouvrages eſt une Epître à l'*Hymen*. Ce Dieu, rarement célébré par les poëtes, a obtenu de celui-ci, l'hommage de très-bons vers.

I. COLLETET, (Guillaume) avocat au conſeil, l'un des quarante de l'académie Françoiſe, naquit à Paris en 1598, & mourut dans cette ville, le 10 février 1659, à 61 ans, ne laiſſant pas de quoi ſe faire enterrer. Le cardinal de *Richelieu* le mit au nombre des cinq auteurs qu'il avoit choiſis pour la compoſition des pièces de théâtre. *Colletet* fit ſeul *Cyminde*, & travailla aux comédies intitulées l'*Aveugle de Smyrne* & les *Tuileries*. Il lut le monologue de cette dernière pièce au cardinal, & lorſqu'il fut à l'endroit qui commence par ce vers :

La Canne s'humectant dans la bourbe de l'eau...

Richelieu lui fit préſent de ſix cent livres pour ſix mauvais vers qui ſuivoient celui-là. Sur quoi *Colletet* fit ce diſtique :

Armand, *qui pour ſix vers m'as donné ſix cents livres,*
Que ne puis-je à ce prix te vendre tous mes Livres !

En lui faiſant ce préſent, le cardinal lui dit que les ſix cent francs n'étoient que pour les ſix vers, qu'il trouvoit *ſi beaux, que le roi n'étoit pas aſſez riche pour payer le reſte.* Mais il ne renonça pas à ſon droit de protecteur & de connoiſſeur; il ne voulut pas payer ces vers ſans les critiquer : au lieu de *s'humecter de la bourbe de l'eau*, il prétendit que *Colletet* devoit mettre *barboter dans la bourbe de l'eau... Colletet* réſiſta à cette critique; & non content d'avoir défendu ſon vers en préſence du cardinal, il lui écrivit encore à ce ſujet en rentrant chez lui. Comme le cardinal achevoit de lire ſa lettre, des courtiſans vinrent le complimenter ſur le ſuccès des armes du roi, en diſant *que rien ne pouvoit réſiſter à ſon éminence ! — Vous vous trompez*, leur répondit-il en riant; *car, même à Paris, je trouve des perſonnes qui me réſiſtent.* On lui demanda quels étoient ces audacieux ? *C'eſt Colletet*, dit-il; *car, après avoir combattu hier avec moi ſur un mot, il ne ſe rend pas encore, & voilà une grande lettre qu'il vient de m'en écrire.* Cette opiniâtreté n'irrita pas le miniſtre, qui continua de le protéger. *Colletet* eut d'autres bienfaiteurs. *Harlay*, archevêque de Paris, récompenſa généreuſement ſon *Hymne* ſur l'Immaculée-Conception; il lui envoya un *Apollon* d'argent. *Colletet* avoit épouſé trois fois ſes ſervantes. Les gages qu'il leur devoit, leur tenoit lieu de dot. *Claudine* fut la troiſième. Pour tâcher de juſtifier ſon choix aux

yeux du public, il fit paroître, ſous ſon nom, pluſieurs pieces de poéſie : mais les honnêtes gens ſentirent ſa petite ruſe, & ſe moquèrent de la *Sapho* ſuppoſée, & du dieu meſquin qui l'inſpiroit. *La Fontaine* s'égaya ſur ce ſujet, par la pièce de vers ſuivante :

Les oracles ont ceſſé ;
Colletet *eſt trépaſſé.*
Dès qu'il eut la bouche cloſe,
Sa femme ne dit plus rien ;
Elle enterra vers & proſe
Avec le pauvre Chrétien.
Sans gloſer ſur le myſtère
Des madrigaux qu'elle a faits,
Ne lui parlons déſormais
Qu'en la langue de ſa mère.
Les oracles ont ceſſé ;
Colletet *eſt trépaſſé.*

Ce mariage, joint aux pertes qu'il fit pendant les guerres civiles, & à ſon caractère diſſipateur, le réduiſirent à une extrême pauvreté. Les *Œuvres* de *Colletet* parurent en 1653, in-12 : ce ſont des *Odes*, des *Stances*, des *Sonnets*, & quelques ouvrages en proſe, tels qu'une traduction du roman d'*Iſmène & Iſménias*, qui ſont depuis long-temps au nombre des livres qu'on ne lit plus. Quelques-unes de ſes Poéſies, ſans être du premier mérite, prouvent de l'eſprit, de la fécondité, & ſont quelquefois d'une tournure agréable.

II. COLLETET, (François) fils du précédent, n'eſt guères connu que par la place que *Boileau* lui a donnée dans ſes Satires. Il fit, comme ſon père, des vers & de la proſe, des *Cantiques* ſpirituels, & des *Pièces* bachiques, amoureuſes & burleſques. Sa *Muſe coquette* eſt en quatre parties in-12. Il vivoit encore en 1672.

COLLIBUS, (Hippolyte) juriſconſulte Italien, naquit à Alexandrie-de-la-Paille en 1561; enſeigna le droit à Baſle, devint chancelier du prince d'*Anhalt*, & fut employé avec ſuccès dans diverſes négociations en France, en Angleterre & en Allemagne. Il mourut le 21 février 1612. On lui doit divers ouvrages ſur le droit : *Conſiliarius principis.* — *Commentarius de diverſis regulis juris.* — *Actiomata de nobilitate.* Il avoit du ſavoir, mais trop d'orgueil, ce qui nuiſit à la tranquillité de ſa vie.

COLLIER, (Jérémie) né à Stowqui, dans la province de Cambridge, en 1656, devint lecteur de Grays-Inn ; mais ayant refuſé de prêter le ſerment du Teſt, il perdit cette place. Les écrits qu'il publia pour défendre ſon procédé, lui attirèrent la diſgrace & les reproches des grands. On lui promit inutilement, ſous la reine *Anne*, des récompenſes conſidérables ; il vécut & mourut zélé non-Conformiſte. Il réuniſſoit parfaitement l'eſprit de retraite du Chrétien, avec la politeſſe du gentilhomme. Également profond dans la philoſophie, la théologie, l'éloquence, les antiquités ſacrées & profanes, il a enrichi ſa nation de pluſieurs ouvrages eſtimables : I. D'un *Dictionnaire hiſtorique, géographique, généalogique*, traduit en partie du *Moréri*, & augmenté d'un grand nombre d'articles, en quatre vol. in-folio, 1701 — 1721. II. Des *Eſſais de Morale* ſur différens ſujets, 1696—1709, trois volumes in-8.° III. D'un *Traité* où il démontre que Dieu n'eſt pas l'auteur du mal. IV. D'une *Hiſtoire Eccléſiaſtique de la Grande-Bretagne*, 1708 — 1714, 2 volumes in-folio. V. De la *Critique du Théâtre Anglois*, comparé aux théâtres d'Athènes, de Rome & de France; avec l'*Opinion des auteurs*, tant

profanes

profanes que ſacrés, *touchant le Spectacle* : traduit en françois par le Père *de Courbeville*, Jéſuite. *Collier* mourut le 26 avril 1726, à ſeptante-ſix ans.

L. COLLIN, (l'abbé N.) mort en 1754, tréſorier & vicaire-général du chapitre de l'égliſe de Paris, étudia de bonne heure les fineſſes de la langue Latine & celles de la Françoiſe. Cette connoiſſance lui ſervit à traduire, avec autant d'exactitude que d'élégance, l'*Orateur* de *Cicéron*, in-12. Cette verſion, le fruit du travail long, pénible & aſſidu d'un homme d'eſprit, parut avec une excellente préface, qui eſt en même temps un commentaire raiſonné ſur l'ouvrage, & un ſolide abrégé de rhétorique. On y trouve des jugemens ſur nos orateurs modernes, & des réflexions ſur les rhéteurs de l'antiquité. Il avoit remporté trois prix à l'académie Françoiſe. On a encore de lui, la *Vie de Marie de Lamagne*, inſtitutrice des filles de la Providence, 1744, in-12.

II. COLLIN DE VERMONT, (Hyacinthe) membre de l'académie royale de Peinture pour la partie de l'hiſtoire, naquit à Verſailles. Il étoit filleul & élève du fameux *Rigaud*, qui démêla ſon talent. Il fit d'excellentes études en Italie, & en rapporta le bon goût du deſſin, dont l'art conſiſte autant à préſenter la nature ſous des aſpects favorables, qu'à la rendre avec élégance & avec pureté. Dans ſes exercices de profeſſeur, il réuſſit à poſer ſupérieurement le modèle, à le deſſiner correctement, & à remplir avec habileté toutes les fonctions de l'école. Ses ouvrages reſpirent la douceur, l'honnêteté, la décence de ſon caractère. Les principaux ſont : I. *La Préſentation au Temple*, placée à Saint-Louis de Verſailles. II. *La Maladie d'Antiochus*. III. Pluſieurs *Tableaux*, dans la nef des Capucins du Marais. IV. *L'Annonciation*, à Saint-Médéri. V. *La Manne qui tombe dans le Déſert*, à Saint-Jean-en-Grève. *Collin* mourut à Paris en 1761, à 68 ans.

III. COLLIN, *Voy.* BLAMONT & MACLAURIN.

I. COLLINS, (Jean) né à Wood-Eaton près d'Oxford, en mars 1624, membre de la ſociété royale de Londres en 1667, procura l'édition des meilleurs livres de mathématique. On le nommoit le *Merſenné* Anglois, & il méritoit ce titre. Il étoit en commerce avec tous les ſavans de l'Europe. Les Anglois prétendent qu'on peut prouver clairement, par ſon *Commercium Epiſtolicum de Analyſi promotâ*, imprimé in-4.° en 1712, par ordre de la ſociété royale, que c'eſt à lui qu'on doit l'invention de la méthode analytique. On a encore de lui une *Arithmétique*, 1665, in-fol., en Anglois, & divers mémoires dans les *Tranſactions philoſophiques*. Cet habile mathématicien mourut le 10 novembre 1683, à 59 ans.

II. COLLINS, (Antoine) né à Heſton, à dix milles de Londres, le 21 juin 1676, d'une famille noble & riche, occupe une place dans la liſte des incrédules. On devient ordinairement impie, par un excès de perverſité ou de libertinage ; *Collins* le devint par bonté de caractère. Le tableau des maux qu'avoient occaſionnés les abus que des hommes ambitieux avoient faits de la religion, l'ayant indiſpoſé contre elle, il l'attaqua avec beaucoup de hardieſſe. Son impiété lui attira pluſieurs adverſaires ; mais, loin de s'emporter contr'eux, il leur indiquoit la

manière de le combattre avec plus de force : il fourniſſoit des livres à ceux qui travailloient à le réfuter. Sa bibliothèque étoit autant pour le public que pour lui-même. On doit auſſi lui ſavoir gré d'avoir évité dans ſes écrits l'obſcénité, reſſource vile des impies, qui ſe font pour la plupart des armes de tout. Il exerça, avec beaucoup d'applaudiſſement, la magiſtrature dans la province d'Eſſex. On étoit ſi perſuadé de ſa bonne foi & de ſon déſintéreſſement, que, malgré ſa réputation d'impiété, on lui confia l'adminiſtration des deniers de cette province. Il mourut le 13 décembre 1729, à Hartley-Square, après avoir proteſté « qu'il avoit toujours penſé que chacun devoit faire tous ſes efforts pour ſervir de ſon mieux Dieu, ſon prince & ſa patrie, & que le fondement de la religion conſiſtoit dans l'amour de Dieu & du prochain. » Les principaux ouvrages par leſquels il a ſignalé ſon incrédulité, ſont : I. *Eſſai ſur l'uſage de la Raiſon, dans les propoſitions dont l'évidence dépend du témoignage humain.* Un eſprit foible apprendroit dans cet ouvrage à abuſer de la ſienne, & un eſprit fort à ſéduire celle des autres. II. *Recherches Philoſophiques ſur la Liberté de l'Homme* : « ouvrage ſi bon, dit un auteur fort ſuſpect, que le docteur *Clarke* y répondit par des injures. » Ne prenoit-il pas dans ce moment, comme tant d'autres, les raiſons pour des injures ? Celles de *Clarke* étoient bien capables d'embarraſſer ſon adverſaire. III. *Diſcours ſur les fondemens & les preuves de la Religion Chrétienne*, avec une *Apologie de la liberté d'écrire* : elle fut attaquée par le célèbre *Crouzas*. IV. *Modèle des Prophéties littérales.* C'eſt une ſuite du livre précédent, réfuté par divers écrivains, ſurtout par le docteur *Jean Rogers* dans ſa *Néceſſité de la révélation Divine*. V. *Diſcours ſur la liberté de penſer* : ouvrage qui fit beaucoup de bruit dans ſa naiſſance, & qui eſt encore lu en Angleterre par les partiſans de *Collins*. Il fut traduit en françois in-8.° en 1714.

III. COLLINS, (Guillaume) poëte Anglois, né le 25 décembre 1720, à Chicheſter, s'étoit d'abord deſtiné à l'état eccléſiaſtique ; mais la fureur des vers le fit renoncer à la cléricature, pour mener la vie indolente d'un poëte : il donna des *Églogues*, des *Odes*, ſans pouvoir ſe tirer de la misère. Un oncle qui ſervoit en Flandre dans l'armée Angloiſe, lui laiſſa une riche ſucceſſion. Il avoit été le joindre, & il repaſſa en Angleterre pour jouir des avantages de ſa nouvelle fortune. Mais ſon eſprit, déjà altéré par ſes beſoins précédens, finit de s'aliéner ; & il mourut dans l'enfance, en 1756. *Cazin* a publié à Paris, in-12, quelques-unes de ſes poéſies avec celles d'*Hammond*.

COLLINSON, (Pierre) membre de la ſociété royale de Londres, né dans le Weſt-Moreland, en 1693, mourut en 1768. Il fut utile aux nations par la tranſplantation de beaucoup de végétaux d'Europe en Amérique, & de végétaux américains en Europe. C'eſt par ſes conſeils que la vigne fut cultivée en Virginie, & qu'on forma une bibliothèque publique à Philadelphie. Il étoit ami du docteur *Franklin*, Quaker comme lui. Il l'inſtruiſit des premières expériences ſur l'électricité, en 1745, & lui envoya la première machine électrique qu'on eût vue dans le nouveau monde. Leur correſpondance à ce ſujet a été

imprimée. On a encore de lui un Mémoire *ſur les émigrations des troupeaux de la plaine ſur les montagnes, & des montagnes dans la plaine.*

COLLIUS, (François) l'un des docteurs du collége Ambroiſien de Milan, & grand pénitencier de ce diocèſe, mort en 1640, dans un âge aſſez avancé, ſe rendit très-célèbre par ſon traité *De animabus Paganorum*, publié en 2 vol in-4°, à Milan, en 1622 & 1623. Il y examine quel eſt le ſort, dans l'autre vie, de pluſieurs Payens illuſtres. Il forme des conjectures ingénieuſes & hardies ſur des choſes, dont la connoiſſance n'appartient qu'à Dieu. Il ſauve les ſages-femmes Egyptiennes, la reine de Saba, *Nabuchodonoſor*, &c. Il ne déſeſpère pas du ſalut des *Sept-Sages* de la Grèce, ni de celui de *Socrate*; mais il damne ſans miſéricorde *Pythagore*, *Ariſtote*, & pluſieurs autres, quoiqu'il reconnoiſſe qu'ils ont connu le vrai Dieu. Cet ouvrage n'eſt, à proprement parler, qu'un jeu d'eſprit, choiſi par l'auteur, pour faire parade de ſon érudition. Il y en a effectivement beaucoup dans ce livre. Il eſt d'ailleurs bien écrit, curieux & rare. On a encore de lui *Concluſiones Theologicæ*, 1609, in-4°; & un traité *De ſanguine Chriſti*, plein de recherches & de citations: il parut à Milan en 1617, in-4.°

COLLOREDO, (Rodolphe) comte de Wals, chevalier de Malte, grand-prieur de Bohême, & maréchal-général des armées des empereurs *Ferdinand II* & *Ferdinand III*, ſe ſignala par ſa valeur & par ſon attachement à la maiſon d'Autriche. Il mourut le 24 janvier 1657.

I. COLLOT, (Germain) chirurgien François, fut *Louis XI*, eſt le premier François, qui tenta l'opération de la pierre par le grand appareil. Avant lui, on appeloit des chirurgiens Italiens pour cette maladie. *Collot*, les ayant vus opérer, s'eſſaya ſur des cadavres, & enfin ſur un criminel condamné à mort: ce miſérable ſoutint courageuſement l'opération, & par ce moyen, il racheta ſa vie; *Louis XI* la lui ayant accordée en cas qu'il réchappât, & ne fut plus tourmenté de la pierre. *Collot* fut récompenſé comme il le méritoit. Sa famille, héritière de ſon adreſſe, n'a ceſſé, depuis lui juſqu'à nos jours, de travailler avec les mêmes ſuccès. — *Philippe* COLLOT, mort à Luçon en 1656, à 63 ans, mit en pratique les préceptes de l'art de ſes pères avec une dextérité ſupérieure à celle qu'ils avoient montrée. Il dégagea leur manière d'opérer, de tout ce qu'elle avoit de rude & de difficile. Il étoit tellement occupé à Paris, que le cardinal *Chigi*, depuis *Alexandre VII*, ne put l'engager à ſe rendre à Cologne.

II. COLLOT-D'HERBOIS, (J. M.) débuta dans la carrière théâtrale, où il eut peu de ſuccès. Il joua à Genève, à la Haye & à Lyon, où ayant été ſouvent mal accueilli par le parterre, il voua à cette ville la haine la plus cruelle. Le rôle que *Collot* rempliſſoit le mieux étoit celui de Tyran dans la tragédie; il ne parut pas l'avoir quitté, lorſque parvenu à la Convention, & choiſi pour l'un des membres du comité de ſalut public, il inonda la France de ſang. Lyon ſur-tout devint le théâtre de ſa fureur. Pendant le ſiége de cette ville, il ſe flattoit hautement que bientôt elle expieroit par ſa deſtruction, les coups

de ſifflet qu'il y avoit éprouvés ; & en effet, ſi-tôt qu'elle eut ouvert ſes portes aux aſſiégeans, au mois d'octobre 1793, *Collot* y organiſa les démolitions, y multiplia les décombres, y ordonna les fuſillades ; &, ne trouvant pas que les exécutions fuſſent aſſez nombreuſes, aſſez meurtrières, il imagina de faire expirer les priſonniers ſous des coups de canons chargés à mitraille. Deux cens neuf périrent dans une ſeule ſoirée : & c'eſt après cet horrible maſſacre, qu'il s'honora du titre de *mitrailleur* des Lyonnois. Une jeune femme, une fille intéreſſante & belle, étoient venues ſe jeter à ſes pieds pour réclamer la grace d'un époux & d'un père ; *Collot* les en punit, en les faiſant attacher pendant trois heures ſur l'échafaud, où ces derniers venoient d'expirer. Il avoit demandé, dès la première ſéance de la convention, l'abolition de la royauté, pour ſe venger de *Louis XVI*, qui n'avoit pas voulu l'appeler au miniſtère de la juſtice ; quelques jours après, il propoſa la peine de mort contre les émigrés, & pourſuivit enſuite avec acharnement, ſoit les défenſeurs de la monarchie expirante, ſoit les républicains connus alors ſous le nom de *Girondins*, & qui déſiroient un gouvernement fondé ſur des lois ſtables. Son intimité avec *Robeſpierre*, lui fit partager tous ſes ſentimens ; mais ſi-tôt qu'il vit celui-ci prêt à ſuccomber le 9 thermidor, il ſe réunit à ſes accuſateurs pour le renverſer : enfin, il fut dénoncé lui-même & condamné, le premier avril 1795, à être déporté à Cayenne. *Collot* ſubit ſon jugement ; mais à peine étoit-il arrivé, qu'il s'efforça de ſoulever les noirs contre les blancs de la colonie. Renfermé alors dans le fort de Sinamary, il y mourut en novembre 1796. Cet homme féroce avoit failli à être aſſaſſiné, deux ans auparavant, par *Lamiral*, qui lui tira deux coups de piſtolet ſans l'atteindre. Il apporta à la convention un eſprit orné par la littérature, une phyſionomie ſombre, mais offrant de beaux traits, une conſtitution forte, un organe impoſant, une déclamation théâtrale, & ſur-tout un grand déſir de jouer un rôle. Il avoit de la facilité pour improviſer. Des penſées ingénieuſes, ſouvent énergiques, le talent d'échauffer les ames, lui donnèrent bientôt de l'influence ſur l'aſſemblée & dans le club des Jacobins. D'ailleurs, il étoit plus bruſque & plus impétueux dans les affaires publiques, qu'adroit & inſinuant. Les moyens extrêmes lui ſembloient toujours les meilleurs. Ce qui paroîtra extraordinaire, c'eſt qu'on a dit que *Collot-d'Herbois* n'étoit pas né méchant ; il le devint par orgueil. On lui connut des momens de ſenſibilité ; mais à quoi ne porte pas le déſir extrême de ſe ſignaler ! De tous les amours propres, le plus odieux eſt celui qui ne peut plus ſe ſatisfaire que par des cruautés. *Collot* avoit écrit des opuſcules politiques, & un grand nombre de pièces de théâtre. Parmi les premiers, l'*Almanach du père Gérard* fit quelque bruit. Il eſt curieux d'y voir l'auteur y développer les avantages du gouvernement monarchique ; mais alors il avoit conçu l'eſpoir d'être appelé au miniſtère. Ses pièces de théâtre ſont : *Lucie* ou *les Parens imprudens*, 1772. *Clémence & Monjair*, drame. *Le bon Angevin*. *L'Amant loup-garou*, 1777. *Le Nouveau Noſtradamus*. *L'Inconnu* ou *le Préjugé vaincu*, 1789. *Adrienne* ou *le Secret de famille*. *Le Procès de Socrate*. *Les Porte-feuilles*, 1791. *L'Aîné & le Cadet*, 1792. Il n'eſt

aucune de ſes pièces qui ait mérité quelque ſuccès. La meilleure, imitée de l'Eſpagnol *Caldéron*, eſt intitulée le *Payſan magiſtrat*; elle fut jouée en 1781 à Bordeaux, & à Paris en 1789.

COLLUTHUS, prêtre & curé d'Alexandrie, devint ſchiſmatique dans le temps qu'*Arius* mit au jour ſes erreurs, vers l'an 315. Il s'aviſa d'ordonner des prêtres, & eut la ridicule ambition d'uſurper le gouvernement de ſon égliſe, & de former un épiſcopat imaginaire. Le concile d'Alexandrie le condamna en 321, & dépoſa les prêtres qu'il avoit ordonnés.

COLMAN, (Saint) *Colomannus*, fut martyriſé en Autriche le 13 octobre 1012. Son corps fut tranſféré de Stolckéraw à Melck.

COLMENAR, (Jean Alvares de) écrivain Eſpagnol, a publié deux ouvrages eſtimés. Le premier eſt intitulé, *Délices de l'Eſpagne & du Portugal*; la plus belle édition eſt celle de Leyde 1715, 6 vol. in-8°; mais elle a été tronquée par un ennemi de l'égliſe. Le ſecond a pour titre; *Annales d'Eſpagne & de Portugal*, 1741, 4 vol. in-4°, ou 8 vol. in-12.

COLMENARES, (Diego) Eſpagnol, né à Ségovie, où il fut curé; y mourut en 1651. Il a publié l'*Hiſtoire* de la ville de Ségovie, avec l'abrégé de celle de Caſtille, en Eſpagnol.

I. COLOMB, (Chriſtophe) naquit, en 1442, d'un père cardeur de laine, à Cogureto, village ſur la côte de Gênes. Quelques voyages ſur mer, & le bruit que faiſoient alors les entrepriſes des Portugais, lui donnèrent du goût pour la navigation. Il conçut qu'on pouvoit faire quelque choſe de plus grand que ce qu'on avoit tenté juſqu'alors, & par la ſeule inſpection d'une carte de notre hémiſphère, ou par des raiſonnemens tirés de la diſpoſition du monde, il jugea qu'il devoit y en avoir un autre. Il réſolut d'aller le découvrir. Gênes, ſa patrie, l'ayant traité de viſionnaire, & *Jean II* roi de Portugal, ayant refuſé ſon ſervice, *Colomb* ſe rendit à la cour d'Eſpagne, où la reine *Iſabelle* lui confia trois vaiſſeaux, non ſans avoir éprouvé, de la part de la populace, des marques réitérées de mépris. Il s'eſt même conſervé en Eſpagne une tradition, qui apprend que lorſque *Colomb* paſſoit dans les rues avec cet air rêveur que devoit lui donner le grand projet qu'il rouloit dans ſon eſprit, les hommes les plus ſenſés, portant le doigt au milieu de leur front & ſecouant la tête, ſe diſoient les uns aux autres par ce ſigne, que *Colomb* avoit perdu la cervelle. Des iſles Canaries où il mouilla, il ne mit que trente-trois jours pour découvrir la première iſle de l'Amérique, en 1492. C'étoit celle de Guanahani. Pendant ce petit trajet, ſon équipage ne ceſſa de murmurer. Il y en eut même qui dirent aſſez haut que le plus court étoit de jeter dans la mer cet aventurier, qui n'avoit rien à perdre, & qu'ils en ſeroient quittes en diſant qu'il y étoit tombé en contemplant les aſtres. Sa petite flotte ayant eſſuyé un coup de vent qui la mit dans le plus grand danger, ſes officiers voulurent faire tourner les voiles, pour chercher une rade où ils puſſent abriter les vaiſſeaux. *Colomb* ſeul s'oppoſa à cette réſolution. *Meſſieurs*, leur dit-il avec colère, *il faut ſuivre notre deſtinée; ce n'eſt que dans l'autre monde que nous pouvez*

eſpérer de trouver un abri. Enfin, dès que ſes compagnons de voyage eurent pris terre à l'iſle de Guanahani, l'une des Lucaies, ils ſaluèrent, en qualité d'amiral & de viceroi, ce téméraire qu'ils vouloient noyer. Les inſulaires, effrayés à la vue de trois bâtimens Eſpagnols, gagnèrent les montagnes. *Colomb* ne put prendre qu'une femme, à laquelle il fit donner du pain, du vin, des confitures & quelques bijoux : ce bon traitement, fit revenir les Sauvages. Les Caſtillans leur donnoient en guiſe d'or, ce qu'en Europe on ne s'aviſeroit pas de ramaſſer, des pots de terre caſſés, des morceaux de verre & de faïence. Le Cacique, ou le chef de ces inſulaires, leur permit de conſtruire un fort de bois dans l'iſle qu'ils avoient appelée l'*Eſpagnole*. *Colomb* y laiſſa trente-huit des ſiens, & partit pour l'Europe. *Ferdinand* & *Iſabelle* le reçurent comme il le méritoit : ils le firent aſſeoir & couvrir en leur préſence comme un grand d'Eſpagne, l'anoblirent lui & toute ſa poſtérité, le nommèrent grand-amiral & viceroi du Nouveau-Monde ; & le renvoyèrent avec une flotte de dix-ſept vaiſſeaux en 1493. Il découvrit de nouvelles iſles, comme les Caraïbes & la Jamaïque. Il ſeroit mort de faim dans cette dernière iſle, ſans un ſtratagême ſingulier. Il devoit y avoir bientôt une éclipſe de Lune : il envoya chercher les Sauvages des environs, leur reprocha leur dureté à ſon égard, les menaça qu'ils ſeroient bientôt un exemple terrible de la vengeance du Dieu des Eſpagnols ; & leur prédit que dès le ſoir la Lune rougiroit, s'obſcurciroit, & leur refuſeroit ſa lumière. L'éclipſe commença effectivement quelques heures après. Les Sauvages épouvantés, pouſſant des cris effroyables, allèrent ſe jeter aux pieds de *Colomb*, en lui jurant de ne plus le laiſſer manquer de rien. *Colomb*, après s'être fait prier quelque temps, ſe radoucit, & leur promit de demander à ſon Dieu de faire reparoître la Lune. Elle reparut quelques momens après ; & les infidelles, qui le regardoient déjà comme un homme d'une nature ſupérieure, furent convaincus qu'il diſpoſoit à ſon gré du ciel & de la terre. Comme il revenoit de ce ſecond voyage, aſſailli par une tempête furieuſe, il ſe vit, lui & les ſiens, près de périr. Environné de toutes les horreurs de la mort, il ne ſonge qu'à une ſeule choſe, il n'a qu'un ſeul regret ; c'eſt que le fruit de ſes courſes va être perdu pour l'humanité. Il entre dans ſa chambre : il écrit rapidement, au bruit de la tempête & des cris de l'équipage, ſur du parchemin, un *Journal* de ſa navigation ; l'enveloppe d'une toile cirée ; le met enſuite dans un gâteau de cire, & le jette à la mer dans un tonneau bien bouché : eſpérant que le ciel conſervera un dépôt ſi précieux, & le fera parvenir de quelque façon aux hommes. Ce fut au retour de cette expédition, en 1505, qu'il confondit ſes envieux par une plaiſanterie devenue célèbre. Ils diſoient que rien n'étoit plus facile que ſes découvertes, dues à un peu de hardieſſe & à beaucoup de bonheur. Il leur propoſa de faire tenir un œuf droit ſur ſa pointe ; & aucun n'ayant pu le faire, il caſſa le bout de l'œuf en appuyant un peu deſſus, & le fit ainſi tenir. *Rien n'étoit plus aiſé*, dirent les aſſiſtans. — *Je n'en doute point*, reprit *Colomb* ; *mais perſonne ne s'en eſt aviſé, & c'eſt ainſi que j'ai découvert les Indes.*

C'étoient ces mêmes envieux qui l'avoient mis mal auprès de *Ferdinand* & d'*Iſabelle*. Des juges envoyés ſur ſes vaiſſeaux mêmes dans ſon ſecond voyage, pour veiller ſur ſa conduite, le ramenèrent en Eſpagne, les fers aux pieds & aux mains. *Voy.* BOVADILLA. On le retint priſonnier quatre années, ſoit qu'on craignit qu'il ne prît pour lui ce qu'il avoit découvert, comme ſes ennemis l'avoient inſinué; ſoit qu'on voulût lui donner le temps de ſe juſtifier. Enfin, on l'avoit renvoyé dans le Nouveau-Monde; & c'étoit dans cette troiſième courſe qu'il avoit apperçu le continent à dix degrés de l'Equateur, & la côte où l'on a bâti Carthagenes. *Colomb*, de retour de ce dernier voyage, termina peu après à Valladolid, le 8 mai 1506, à 64 ans, une carrière plus brillante qu'heureuſe. On lui a élevé une ſtatue dans Gênes. Les armes que lui avoit données *Ferdinand*, étoient une mer d'argent & d'azur, flanquée de trois iſles d'or, & ſurmontée d'un globe pour cimier. — *Ferdinand* COLOMB, ſon fils, écrivit la *Vie* de ſon père, traduite en françois par *Cotolendi*, Paris 1681, 2 volumes in-12. *Voyez* COLOMB, n.° III. *Amérie Veſpuce*, négociant Florentin, a joui de la gloire d'avoir donné ſon nom à la nouvelle moitié du globe. Il prétendit avoir découvert le premier le continent. « Quand il ſeroit vrai qu'il eût fait cette découverte, dit l'auteur de l'*Hiſtoire générale*, la gloire n'en ſeroit pas à lui: elle appartient inconteſtablement à celui qui eut le génie & le courage d'entreprendre le premier voyage. *Colomb* en avoit déjà fait trois en qualité d'amiral & de vice-roi, cinq ans avant qu'*Amérie Veſpuce* en eût fait un en qualité de géographe. C'eſt donc a *Colomb* qu'eſt dû l'honneur d'avoir découvert un nouveau monde. Mais la gloire humaine eſt bien rarement pure. » Quelques hiſtoriens reprochent au navigateur Génois, d'avoir ſouffert que ſes compagnons fiſſent dévorer les malheureux Indiens par des dogues affamés, qui ſavoient diſcerner à l'odorat ces inſulaires, & étoient récompenſés de leur ſagacité par une double ration de vivres. Mais ces atrocités, qu'on a peut-être exagérées, doivent moins être miſes ſur le compte de *Colomb*, que ſur celui des aventuriers Caſtillans qui le ſuivirent. *Colomb* uſa, en général, d'humanité envers les peuples conquis par lui. C'eſt cependant encore un problême ſi ſes découvertes ont fait plus de mal que de bien aux hommes. La honteuſe & cruelle maladie que les Eſpagnols rapportèrent de l'Amérique, après leur premier voyage, qu'ils communiquèrent à Naples aux François, & que ceux-ci donnèrent aux peuples du Nord; cette maladie connue d'abord ſous le nom de *Mal de Naples*, enſuite ſous celui de *Mal François*, fut bientôt le fléau de toute l'Europe. « Peut-être que les tréſors du Nouveau-Monde, dit l'abbé *Millot*, ont été encore plus funeſtes. Combien de ſang ont-ils coûté! combien de ravages ont-ils produits! Le ſucre, le café, le cacao, la cochenille, le quinquina peuvent-ils compenſer tout ce que l'Europe a perdu pour dévaſter l'Amérique? Cette conquête eſt cauſe de l'affreux eſclavage des Nègres, qu'on y fait travailler comme de vils animaux, après les avoir enlevés à leur patrie par la violence ou par la fraude.

Elle eſt cauſe d'une partie de nos guerres, devenues plus fréquentes & plus longues, par l'avarice jointe à l'ambition. »

II. COLOMB, (Don Barthélemi) frère de *Chriſtophe*, ſe fit un nom par les *Cartes marines* & les *Sphères*, qu'il faiſoit fort bien pour ſon temps. Il avoit paſſé d'Italie en Portugal, avant ſon frère, dont il avoit été le maître en coſmographie. —Don *Ferdinand* COLOMB, ſon neveu, dit que ſon oncle s'étant embarqué pour Londres, fut pris par des corſaires, qui le menèrent dans un pays inconnu, où il fut réduit à la dernière miſère; qu'il s'en tira en faiſant des cartes de navigation; & qu'ayant amaſſé une ſomme d'argent, il paſſa en Angleterre, préſenta au roi une mappemonde de ſa façon, lui expliqua le projet que ſon frère avoit de pénétrer dans l'Océan beaucoup plus avant qu'on n'avoit encore fait: que le prince le pria de faire venir *Chriſtophe*, promettant de fournir à tous les frais de l'entrepriſe; mais que celui-ci ne put ſe rendre à cette invitation, parce qu'il étoit déjà engagé avec la couronne de Caſtille. Une partie de ce récit, & ſur-tout cette propoſition faite au roi d'Angleterre, paroiſſent imaginaires. Quoi qu'il en ſoit, *Barthélemi* eut part aux libéralités que le roi de Caſtille fit à *Chriſtophe*; & en 1493, ces deux frères, & *Diègue Colomb* qui étoit le troiſième, furent anoblis. Don *Barthélemi* partagea avec *Chriſtophe* les peines & les fatigues inſéparables des longs voyages où ils s'engagèrent l'un & l'autre, & bâtit la ville de Saint-Domingue. Il mourut en 1514, comblé d'honneurs & de biens.

III. COLOMB, (Don Ferdinand) fils de *Chriſtophe*, entra dans l'état eccléſiaſtique, & forma une riche bibliothèque, qu'il laiſſa en mourant à l'égliſe de Séville. C'eſt cette bibliothèque qu'on a ſurnommée *la Colombine*. Il écrivit la *Vie* de ſon père, vers l'an 1530. *Voy.* COLOMB, n.° I.

I. COLOMBAN, (Saint) né en Irlande l'an 560, apprit dès ſa jeuneſſe les arts libéraux, la grammaire, la rhétorique, la géométrie. La nature l'avoit doué de toutes les qualités de l'eſprit & de tous les agrémens de la figure. Il craignit les attraits de la volupté, & les vains plaiſirs que le monde lui promettoit; & ſe mit ſous la conduite d'un ſaint vieillard nommé *Sikn*, dans le monaſtère de Bancor. Pour ſe détacher de plus en plus du monde, il paſſa dans la Grande-Bretagne, & de là dans les Gaules, avec douze religieux. Un vieux château ruiné, dans les déſerts des Voſges, fut ſa première retraite. Une foule de diſciples s'étant préſentée à lui, il bâtit, vers l'an 600, un monaſtère dans un endroit plus commode, à Luxeuil, & bientôt un autre à Fontaine. Le roi *Thierri II* l'exila à Beſançon, à la ſollicitation de *Brunehaut*, à laquelle le ſaint abbé donnoit vainement des avis ſalutaires. Il paſſa enſuite en Italie, fonda l'abbaye de Bobio, & y mourut le 21 novembre 615. *Colomban* avoit une opinion ſur la Pâque, qui le rapprochoit des *Quarto-Décimans*; & il faut avouer qu'il auroit pu être plus circonſpect & plus modéré en la ſoutenant. On a de lui une *Règle*, qui a été long-temps pratiquée dans les Gaules, quelques *Pièces de poéſie*, quelques *Lettres*, & d'autres *Traités* aſcétiques, qui ſe trouvent dans la *Bibliothèque des Pères*, ſon

Ouvrages ont été publiés ſéparément à Louvain, 1667, in-fol. Ce ſaint eſt fort maltraité par l'abbé *Velli* dans ſon *Hiſtoire de France*; mais il eſt juſtifié, d'une manière victorieuſe, des fauſſes imputations de cet écrivain, dans l'Avertiſſement du douzième volume de l'*Hiſtoire Littéraire de France*, *pag.* 9, par les ſavans Bénédictins de Saint-Maur.

II. COLOMBAN, (Antoine) Lyonnois, écrivit en 1533, un ouvrage de juriſprudence, intitulé: *Sommaire formel de procéder extraordinairement aux cauſes criminelles.*

I. COLOMBE, (Sainte) vierge & martyre de Cordoue, fut miſe à mort par les Sarraſins en 852. — Il y a une autre *Ste* COLOMBE, vierge native de Sens, où l'on croit qu'elle reçut la couronne du martyre en 273.

II. COLOMBE, (Jean-Baptiſte-Sébaſtien) Barnabite, né à Pau en 1712, & mort à Paris en 1778, a publié divers ouvrages de piété: *Vie Chrétienne*, 1774, 2 vol. in-12; *Manuel des Religieuſes*, 1779; in-12; *Éternité malheureuſe*, 1788, in-12. Ce dernier eſt une traduction de l'ouvrage latin de *Drexélius*. On doit encore au P. *Colombe*: I. Un *Plan raiſonné d'Éducation publique*, Paris, 1762, in-12. II. Un *Dictionnaire portatif de l'Écriture-Sainte*, 1775, in-8.°

COLOMBEL, (Nicolas) peintre, élève d'*Euſtache le Sueur*, né à Sotteville, près de Rouen, l'an 1646, demeura long-temps en Italie pour ſe former d'après *Raphaël* & *le Pouſſin*, qu'il n'a cependant guères ſuivis. Son deſſin eſt correct, ſes compoſitions riches, & accompagnées de beaux fonds d'architecture, qu'il entendoit bien, de même que la perſpective. Mais ſon ton de couleur eſt trop dur; & ſes têtes, très-communes, ſe reſſemblent toutes. Son chef-d'œuvre eſt un *Orphée jouant de la lyre*, qui ſe voyoit à la ménagérie de Verſailles. *Colombel* mourut à Paris en 1717, à 71 ans. Il étoit membre de l'académie de peinture.

COLOMBI, *Voy.* COLUMBI.

COLOMBIER, (Jean) médecin de Paris, fut nommé inſpecteur des hôpitaux militaires, & mérita cette place par les ouvrages ſuivans: I. *Code de Médecine militaire*, 1772, 5 volumes in-12. II. *Préceptes ſur la ſanté des Gens de guerre*, 1775, in-8.° Cet ouvrage fut réimprimé en 1779. III. *Médecine militaire*, ou *Traité des Maladies tant internes qu'externes*, 1778, 7 volumes in-8.° IV. *Du Lait conſidéré dans tous ſes rapports*, 1783, in-8.° Cet écrit, moins diffus que les autres, eſt eſtimé. *Colombier*, membre de la ſociété de médecine de Paris & de l'académie de Lyon, eſt mort en 1788.

I. COLOMBIÈRE, (Claude de la) jéſuite célèbre, né à Saint-Symphorien-d'Oſon, à deux lieues de Lyon en 1641, ſe fit un nom dans ſa compagnie par ſes talens pour la chaire. La cour du roi *Jacques II* l'écouta pendant deux ans avec plaiſir & avec fruit; mais ſoupçonné, & non convaincu, d'être entré dans une conſpiration, il fut banni de l'Angleterre. Il mourut à l'âge de 41 ans, le 15 février 1682, à Parai dans le Charolois. C'eſt lui qui, avec *Marie Alacoque*, a donné une forme à la célébration de la ſolennité du *Cœur de Jéſus*, & qui en a compoſé l'office. « Ce Jéſuite avoit l'eſprit fin & délicat, & on le ſent

malgré l'extrême ſimplicité de ſon ſtyle, dit l'abbé *Trublet* en parlant de ſes *Sermons*, publiés à Lyon, 1757, en 6 vol. in-12. Il avoit ſur-tout le cœur vif & ſenſible : c'eſt l'onction du P. *Cheminais*, mais avec plus de feu. L'amour de Dieu l'embraſoit. Tout dans ſes Sermons reſpire la piété la plus tendre, la plus vive : je n'en connois point même, qui ait ce mérite dans un degré égal, & qui ſoit plus dévot ſans petiteſſe. » Le célèbre *Patru*, ſon ami, en parloit comme d'un des hommes de ſon temps, qui pénétroit le mieux les fineſſes de notre langue. On a encore de *la Colombière* : I. *Réflexions morales*. II. *Lettres ſpirituelles*. III. *Harangues latines*. IV. *Retraite ſpirituelle*, formant 3 vol. in-12.

II. COLOMBIÈRE, *Voyez* VULSON.

COLOMBINI, (Jean) né à Sienne, ſe retira dans la retraite, & y inſtitua l'ordre des *Jéſuates*, ainſi nommés parce que leur fondateur invoquoit ſans ceſſe *Jéſus*. Il mourut le 31 juillet, 1667, trente-cinq jours après que le pape *Urbain V* eut approuvé ſon inſtitut. Celui-ci ſuit la règle de *St. Auguſtin*. Les religieux s'occupoient particulièrement de la pharmacie & du ſoulagement des maladies des pauvres. *Clément IX* ſupprima les *Jéſuates* en 1668 ; & il ne reſte plus en Italie que quelques maiſons de religieuſes de cet ordre. *Moriggia* général des *Jéſuates* a publié la vie de *Colombini* ſon prédéceſſeur.

COLOMIÈS, (Paul) né à la Rochelle en 1638, d'un médecin Proteſtant, parcourut la France & la Hollande, & mourut à Londres le 13 janvier 1692, à 54 ans. La république des lettres lui doit pluſieurs ouvrages ſur les citoyens qui l'ont illuſtrée. I. *Gallia Orientalis*, réimprimée en 1709, in-4°, avec ſes autres opuſcules, par les ſoins du ſavant *Fabricius*. Cet ouvrage plein d'érudition, roule ſur la vie & les écrits des François ſavans dans les langues Orientales. II. *Italia & Hiſpania Orientalis*, in-4°, 1730, dans le goût du précédent. III. *Bibliothèque choiſie*, en françois, réimprimée en 1731 à Paris, avec les remarques de *la Monnoie* & de *Bourdelot* : on y voit une grande érudition bibliographique. IV. *La Vie du Père Sirmond*, 1671, in-12. V. *Theologorum Presbyterianorum Icones*. Il fait éclater dans cet ouvrage, ſon attachement pour le parti des Épiſcopaux. Le miniſtre *Jurieu*, beaucoup moins impartial & moins honnête homme que *Colomiès*, qui rendoit juſtice à tous les partis, le déchira d'une manière indigne dans ſon libelle intitulé, l'*Eſprit d'Arnauld*. VI. Des *Opuſcules critiques & hiſtoriques*, recueillis & mis au jour, en 1709, par *Albert Fabricius*. VII. *Mélanges hiſtoriques*, &c. in-12. C'eſt un recueil de pluſieurs petits traits curieux & agréables, ſur quelques gens-de-lettres. *Colomiès* n'étoit pas un ſavant à découvertes. Son talent étoit de profiter de ſes lectures : il mettoit à part les choſes ſingulières, & en ornoit ſes livres. Il y a du bon dans les ſiens ; mais l'ordre y manque. Il connoiſſoit bien la bibliographie, & il a été utile à ceux qui ſe ſont appliqués à cette ſcience.

COLOMNA, *Voyez* XVI. COLOMNE & COLUMNA.

COLONIA, (Dominique de) né à Aix en 1660, Jéſuite en 1675, mourut à Lyon le 12 ſeptembre 1741, à 82 ans. Cette ville, qui le poſſéda pendant cinquante-neuf

ſinnées, lui faiſoit par eſtime & par reconnoiſſance une penſion annuelle. Les fruits de ſes travaux littéraires ſont : I. Une *Rhétorique* en latin, in-12; réimprimée juſqu'à vingt fois, parce qu'elle eſt aſſez méthodique, & ornée d'exemples en général bien choiſis. Cet ouvrage, adopté dans preſque tous les colléges des Jéſuites, a eu moins de vogue depuis leur deſtruction. II. *La Religion Chrétienne, autoriſée par les témoignages des Auteurs Payens*, in-12, 2 vol. *Colonia* avoit lu cet ouvrage, par parties dans l'académie de Lyon, dont il étoit membre; cette compagnie applaudit à l'entrepriſe & à l'exécution. L'auteur n'avoit jamais ſéparé l'étude de la religion, de celle des auteurs profanes : on le voit aſſez par les recherches qui enrichiſſent cet ouvrage. III. *Hiſtoire Littéraire de la ville de Lyon*, avec une *Bibliothèque des Auteurs Lyonnois, ſacrés & profanes*, in-4°, 2 vol. Le premier eſt conſacré aux antiquités de Lyon; le ſecond, à l'hiſtoire littéraire de cette ville. L'hiſtorien a omis beaucoup d'écrivains Lyonnois, & a parlé ou ſuperficiellement ou inexactement de pluſieurs autres. IV. *Bibliothèque des Livres Janſéniſtes*, in-12, 2 vol. cenſurée à Rome en 1749, & reproduite à Lyon, ſous le titre de *Dictionnaire des Livres Janſéniſtes*, in-12, 4 vol., 1752. On trouve à la fin une *Bibliothèque Anti-Janſéniſte*. Les hommes ſages verront que dans l'une, l'auteur auroit pu ſe livrer à un zèle moins amer, & dans la ſeconde, indiquer quelquefois des auteurs plus modérés. V. *Laudatio funebris Camilli de Neuville*, 1693. VI. *Diſſertation ſur le Taurobole*, 1705. VII. *Oraiſon funèbre du prince de Condé*. VIII. *Panégyriques du B. Régis & de François Xavier*, avec des *Méditations*, 1717, in-12. IX. *Orationes, Præfationes latinæ*, &c., 1700, in-12. Ce recueil a eu trois éditions. *Colonia* ſe piquoit beaucoup de connoître l'antiquité : les ennemis que ſa préſomption lui avoit faits à Lyon, ſe propoſèrent d'eſſayer ſes forces en ce genre. On fait faire un pot de plomb, avec une inſcription antique; on l'enterre pendant quelques jours; & on le lui envoie, comme un monument déterré dans un champ. L'habile antiquaire donne dans le piége, & fait imprimer une Diſſertation dans le *Journal de Trévoux*, décembre 1724, dans laquelle il prodigua une érudition qui l'auroit couvert de ridicule, ſi ces ſortes de mépriſes ne lui avoient été communes avec d'autres ſavans. *Atterbury*, évêque de Rocheſter, arrivé à Lyon, ne demanda à y voir que *Colonia*. Dans un voyage que ce dernier fit en Italie, le pape *Clément IX* voulut lui confier l'éducation de ſes neveux; mais le Jéſuite préféra ſa liberté, & le plaiſir de revoir ſa patrie à toutes vues d'ambition. —*Voyez* l'article d'Étienne CHAMILLARD.

COLONIA, (Victoria). *Voyez* I. AVALOS. —*&* METELLI.

COLONNA, (Victoria) fille de *Fabrice Colonne*, ſeigneur Romain, mariée à *Ferdinand-François d'Avalos*, (Voyez *ce mot*,) ſe diſtingua dans plus d'un genre de ſciences, & excella dans la poéſie. Après la victoire de Pavie, à laquelle ſon mari eut beaucoup de part, le pape *Clément VII* & les princes d'Italie firent offrir à ce héros le royaume de Naples, qu'ils vouloient ſouſtraire à la domination de *Charles-Quint*; mais la généreuſe femme fit voir à ſon époux l'injuſtice & le danger de cette offre, & le retint dans les

bornes de la modération & de la prudence. Cette ſage héroïne ne voulut jamais, après la mort d'*Avalos*, qu'elle perdit à la fleur de ſon âge, accepter aucun des partis avantageux qui lui furent préſentés; & ſe retira, ſur la fin de ſa vie, dans le monaſtère de Sainte-Marie à Milan, où elle mourut vers l'an 1541. *Auguſtin Niphus*, *Paul Jove*, le préſident *de Thou*, *Matthieu Toſcan*, *Joſeph Bétuſſi*, *Louis Jacob*, & quantité d'autres auteurs, lui ont prodigué des éloges. On a d'elle un beau Poëme latin, où elle célèbre les exploits de ſon époux.

I. COLONNE, (Jean) eſt un de ceux qui ont le plus contribué à la grandeur & à l'élévation de ſa famille, l'une des plus illuſtres d'Italie, & très-féconde en grands hommes. Fait cardinal par *Honoré III*, en 1216, & déclaré légat de l'armée chrétienne, il contribua beaucoup à la priſe de Damiette, par l'ardeur avec laquelle il anima les chefs & les ſoldats. Les Sarraſins l'ayant fait priſonnier, le condamnèrent à être ſcié par le milieu du corps; mais, ſur le point de ſubir ce ſupplice barbare, ſa conſtance ſurprit ſi fort ces infidelles, qu'il lui donnèrent la vie & la liberté. Il mourut en 1245. L'hôpital de Latran eſt un monument de ſa piété.

II. COLONNE, (Jean) Dominicain, de la même famille que le précédent, archevêque de Meſſine, fut chargé de pluſieurs affaires importantes. Il mourut en 1280. On a de lui: I. *Traité de la gloire du Paradis*. II. Un autre *Du malheur des Gens de Cour*. III. *La Mer des Hiſtoires* juſqu'au règne de *S. Louis*, roi de France. Il ne faut pas confondre ce livre avec une compilation intitulée: *La Mer des Hiſtoires*, Paris, 1488, 2 volumes in-folio, & imprimée depuis avec des augmentations. Celle-ci eſt d'un théologien Dominicain nommé BROCHART, qui la fit paroître, en latin, l'an 1475, ſous le titre de *Rudimentum Novitiorum*, in-folio.

III. COLONNE, (Gilles) autrement GILLES DE ROME, *Ægidius Roma*, général des Auguſtins, puis archevêque de Bourges, fut le premier de ſon ordre qui enſeigna dans l'univerſité de Paris. Son ſiècle, prodigue de titres, le ſurnomma *le Docteur très-fondé*, (DOCTOR *fundatiſſimus*.) *Philippe le Hardi*, à qui ſon mérite l'avoit rendu cher, lui confia l'éducation de *Philippe le Bel*. Le maître inſpira à ſon élève le goût des belles-lettres. Ce fut pour ce prince qu'il compoſa le traité *De Regimine Principum*: Rome, 1492, in-folio, & Veniſe, 1498. L'art du gouvernement y eſt comparé au jeu des échecs. *Jean de Vignay* en fit, ſous *Philippe de Valois*, une traduction qui eſt en manuſcrit dans quelques bibliothèques. Dans un chapitre de ſon ordre, on ſtatua qu'on recevroit ſes opinions dans les écoles. *Colonne* mourut à Avignon en 1316. Son corps fut porté à Paris, où l'on voit ſon tombeau, chargé de cette Epitaphe emphatique: *Hic jacet aula morum, vitæ munditiæ, Archi-Philoſophiæ Ariſtotelis perſpicaciſſimus commentator, clavis & Doctor Theologiæ, lux in lucem reducens*, &c. On a encore de lui divers *Ouvrages* de philoſophie & de théologie: Rome, 1555, in-folio. *Voy.* AVERROÈS.

IV. COLONNE, (Jacques) fut élevé au cardinalat par *Nicolas III*. Il eut beaucoup de part aux démêlés qui agitèrent Rome, ſous *Boniface VIII*. La famille de

tè pontife, qui étoit celle de *Cajetan*, du parti des *Guelfes*, n'avoit jamais été en bonne intelligence avec celle des *Colonnes*, de la faction des *Gibelins*. (*Voyez* BUONDELMONTE.) Les cardinaux de cette famille s'étoient opposés à l'élection de *Boniface*, dont ils connoissoient l'humeur altière & emportée. Pour s'y dérober, *Jacques Colonne* & *Pierre* son neveu, cardinal comme lui, se jetèrent dans Palestrine, où *Sciarra Colonne*, un de leurs cousins, commandoit alors. *Boniface* s'étant rendu maître de la ville, lança les foudres ecclésiastiques contre les rebelles, priva *Jacques* & *Pierre* de la pourpre, excommunia *Sciarra*, & mit leurs têtes à prix. *Sciarra* fuyant cette persécution, fut pris sur mer par des pirates, & mis à la chaîne. Cette condition, toute déplorable qu'elle étoit, lui paroissoit préférable à celle où la vengeance du pape l'auroit réduit. *Philippe le Bel* le fit délivrer à Marseille, où les pirates l'avoient conduit, & l'envoya en Italie, l'an 1303, avec *Guillaume de Nogaret*, pour enlever *Boniface*. Ils surprirent le pontife à Anagni, où l'on dit que *Sciarra Colonne* lui donna sur la joue un coup de son gantelet : *Voyez* BONIFACE VIII. *Jacques Colonne*, l'objet de cet article, mourut en 1318.

V. COLONNE, (François) né à Venise, & mort en cette ville en 1527, à l'âge de plus de 80 ans, étoit Dominicain. Il s'est fait connoître par un livre singulier & rare, intitulé *Hipnerotomachia Poliphili*, (c'est le nom sous lequel il s'est déguisé) imprimé à Venise, en 1499 & en 1545, in-folio. Le style obscur & énigmatique de cet ouvrage a donné lieu à bien des interprétations arbitraires de la part de ceux qui ont cherché à l'approfondir. Des gens, d'ailleurs pleins de savoir & de bon sens, ont prétendu y trouver les principes de toutes les sciences. Des adeptes y ont cherché le grand-œuvre, & n'ont pas manqué de l'y trouver. Ce livre a été traduit en françois, par *Jean Martin* : Paris 1561, in-fol.

VI. COLONNE, (Jean) cardinal, fut maltraité par *Sixte IV* & par *Alexandre VI*; & très-estimé par *Jules II*, qui lui confia les charges les plus importantes de la cour de Rome. Il mourut le 26 septembre 1508, à 51 ans.

VII. COLONNE, (Fabrice) célèbre capitaine, fils d'*Édouard Colonne* duc d'Amalfi, s'attacha au roi de Naples, & devint l'ennemi irréconciliable de la maison des *Ursins*, à laquelle il fit la guerre. Le roi de Naples le nomma connétable, & *Charles V* lui continua cette charge importante. *Fabrice-Colonne* commandoit l'avant-garde à la bataille de Ravenne, en 1512, où il fut fait prisonnier. *Alfonse*, duc de Ferrare, le mit en liberté. *Fabrice* rendit à son tour de grands services à son libérateur contre *Jules II*. Ce héros mourut en 1520, avec la réputation d'un homme également habile dans la politique & dans les armes.

VIII. COLONNE, (Marc-Antoine) se signala dans les guerres d'Italie, principalement contre les François. La paix ayant été conclue en 1516, *François I* l'attira dans son parti, & en reçut de grands services. Il fut tué au siége de Milan, en 1522, d'un coup de coulevrine, que *Prosper Colonne*, son oncle, avoit fait pointer contre lui, sans le connoître. Il étoit dans la 50ᵉ année de son âge.

IX. COLONNE, (Proſper) de la même famille, fils d'*Antoine*, prince de Salerne, embraſſa le parti des François, lorſque *Charles VIII* entreprit la conquête du royaume de Naples; mais ſa politique le jeta enſuite dans le parti de leurs ennemis. En 1515, il entreprit de défendre le paſſage des Alpes contre les François, qui le ſurprirent en dînant à Ville-Franche du Pô. Il fut fait priſonnier & mené en France. Dès qu'il eut ſa liberté, il reprit les armes avec plus de vigueur. Également animé par la vengeance & par ſon courage, il défit les François à la bataille de la Bicoque, en 1522. *Bonnivet* ayant bloqué Milan quelque temps après, *Colonne* le força de s'éloigner. Ce général mourut l'année ſuivante, le 30 décembre 1523, à 61 ans. Il avoit une ſi grande réputation, qu'on n'entendoit que ces mots dans le camp des François : *Courage ! Milan eſt à nous, puiſque* Colonne *eſt mort.* Il fit la guerre avec plus de ſageſſe que d'éclat, manquant de l'activité néceſſaire pour fatiguer ou ſurprendre l'ennemi; mais ayant une vigilance extrême pour n'être pas ſurpris.

X. COLONNE, (Pompée) eut pour tuteur *Proſper Colonne*, ſon oncle, dont nous avons parlé dans l'article précédent. Ce fut par ſon ordre qu'il s'attacha à l'état eccléſiaſtique. Son penchant étoit pour les armes, & il ne les quitta point. Pourvu de l'évêché de Riéti, de quelques abbayes & de pluſieurs prieurés, il ſe battit en duel avec un Eſpagnol, & fut ſi fâché qu'on vînt les ſéparer, qu'il mit ſa ſoutane en pièces. *Léon X* l'honora de la pourpre. *Pompée Colonne*, toujours emporté par ſon humeur guerrière, ſe ſignala dans les querelles qu'occaſionna l'élection de *Clément VII*, appelé auparavant *Jules de Médicis*. C'eſt ce qui donna lieu à cette épigramme :

Ecce iterùm è ſummo dejectam culmine Romam,
Pompeî & Juli *mens furioſa premit.*
Brute ! *pium* Photine ! *pium nunc ſtringite ferrum :*
Quid ſervaſſe juvat, ſi peritura fuit?

Clément VII l'ayant privé du cardinalat & de ſes bénéfices, *Colonne* prit Rome avec *Hugues* de *Moncade*. L'année d'après, 1527, le connétable de *Bourbon* vint aſſiéger cette ville, livrée au dedans à la diſcorde, & expoſée au dehors aux armes des impériaux. *Clément*, arrêté au château Saint-Ange, eut recours à celui qu'il avoit dépouillé du cardinalat. *Colonne*, aſſez généreux pour tout oublier, travailla à procurer la liberté du pontife, qui le rétablit, & lui donna la légation de la Marche-d'Ancone. Il mourut le 28 juin 1532, à 53 ans, vice-roi de Naples. Ce cardinal aimoit les lettres, & les cultivoit avec ſuccès. On a de lui, un poëme *De laudibus Mulierum*, qu'on trouva en manuſcrit dans la bibliothèque Vaticane. Il y célèbre les vertus de *Victoire Colonne*, ſa parente, veuve du marquis de *Peſcaire*, inviolablement attachée à la mémoire de ſon époux, auquel elle conſacra ſon talent pour la poéſie. *Voyez* XVI. COLONNE.

XI. COLONNE, (Etienne) capitaine du 16e ſiècle, fut élevé dans le métier des armes ſous *Proſper Colonne*, ſon parent, & ſe ſignala par ſa valeur & par ſa prudence. Il mourut à Piſe, en 1548.

XII. COLONNE, (Marc-Antoine) duc de Palliano, grand-

connétable de Naples, vice-roi de Sicile, s'acquit beaucoup de gloire en commandant pour les Eſpagnols. Il combattit en qualité de lieutenant-général & de général des galeres du pape, à la célèbre bataille de Lépante contre les Turcs, en 1571. A ſon retour, *Pie V*, qui eut une joie extrême de cette victoire des Chrétiens, voulut que *Colonne* entrât à Rome en triomphe, à l'imitation des anciens généraux Romains. On dreſſa des arcs triomphaux, ſous leſquels il paſſa, accompagné des captifs, entr'autres, des enfans du bacha *Ali*. Il monta au Capitole, & vint de là au Vatican, où le pape, entouré des cardinaux, le reçut comme le chef du Chriſtianiſme pouvoit recevoir le vainqueur des Infidelles; & le célèbre *Muret* fit ſon panégyrique. Il mourut en Eſpagne, le 1er août 1585. —*Marc-Antoine* COLONNE, eſt auſſi le nom d'un ſavant cardinal de la même famille, qui fut archevêque de Salerne, & bibliothécaire du Vatican. *Grégoire XIII*, *Sixte V* & *Grégoire XIV*, l'employérent dans diverſes légations. Il mourut à Zagarolla, le 13 mars 1597.

XIII. COLONNE, (Aſcagne) ſavant cardinal, vice-roi d'Aragon, évêque de Paleſtrine, étoit fils de *Marc-Antoine Colonne*, duc de Palliano. Il mourut en 1608. On a de lui des *Lettres* & d'autres ouvrages, entr'autres, un *Traité* contre le cardinal *Baronius*, au ſujet de la Sicile.

XIV. COLONNE, (Frédéric) duc de Tagliacozzi, prince de Bureto, connétable du royaume de Naples, & vice-roi de celui de Valence, fut élevé à Madrid. Il rendit des ſervices importans à *Philippe IV*. Son courage, ſa probité & ſa modération, lui concilierent tous les cœurs. Il mourut en 1641, à 40 ans.

XV. COLONNE *de Gioëni*, (Laurent-Onuphre) connétable de Naples, neveu du précédent, fut grand d'Eſpagne, chevalier de la Toiſon d'or, prince de Palliano & de Caſtiglione, & mourut le 15 avril 1689. Il eut pour femme *Marie* MANCINI, nièce du cardinal *Mazarin*, laquelle s'étoit flattée d'épouſer *Louis XIV*. On prétend qu'en partant pour ſuivre ſon époux en Italie, elle dit à ce monarque : *Vous êtes Roi, vous m'aimez; vous pleurez! & il faut que je parte!...* Elle s'eſt rendue célèbre par ſon apologie, qu'elle publia ſous le titre de *Mémoires*, petit in-12, Cologne 1676, & en italien 1678, par rapport aux tracaſſeries qu'elle eut à eſſuyer avec ſon mari, dont les manieres étoient bien différentes de cette agréable vivacité qu'elle avoit vue chez les François. Elle mourut en 1715, laiſſant trois fils, dont le cadet, *Charles* COLONNE, eſt mort cardinal en 1739.

COLONNE, (autres Perſonnages de ce nom.) *Voy.* ARAGON I. AVALOS & V. GONZAGUE.

XVI. COLONNE, (Fabio) ou *Colomne*, naquit à Naples, en 1567, de *Jérôme*, fils naturel du cardinal *Pompée Colonne*. Il ſe livra, dès ſa plus tendre jeuneſſe, à l'hiſtoire naturelle, & ſur-tout à celle des plantes. Il chercha à les connoître dans les écrits des anciens; & par une application opiniâtre, il dévoila, à travers les fautes dont les manuſcrits fourmilloient, ce qui auroit été caché pour tout autre, moins pénétrant, moins conſtant au travail. Les langues, la muſique, les mathématiques, le deſſin, la peinture, l'optique, le droit civil & canonique, remplirent les momens qu'il ne donnoit point à la bota-

nique. Les ouvrages qu'il a donnés dans ce dernier genre, étoient regardés comme des chefs-d'œuvre, avant qu'on jouît du fruit des travaux des derniers botaniſtes. On lui doit : I. *Plantarum aliquot ac Piſcium Hiſtoria*, en 1592 in-4°, accompagné de planches gravées, ſelon quelques-uns, par l'auteur même, avec beaucoup de vérité. La méthode qu'il ſuit fut très-applaudie. Il y en a une édition de Milan, 1744, in-4°, qui vaut moins que la première. II. *Minùs cognitarum rariorumque ſtirpium Deſcriptio ; itemque de aquatilibus, aliiſque nonnullis animalibus Libellus* : Rome, 1616, 2 parties in-4.° Cet ouvrage, qu'on peut regarder comme une ſuite du précédent, reçut les mêmes éloges. L'auteur, en décrivant pluſieurs plantes ſingulières, les compare avec les mêmes plantes, telles qu'on les trouve dans les livres des anciens & des modernes. Cette comparaiſon lui donne lieu d'exercer ſouvent une critique judicieuſe, contre *Mathiole*, *Dioſcoride*, *Théophraſte*, *Pline*, &c. L'auteur donna une ſeconde partie, à la ſollicitation du duc d'*Aqua-Sparta*, qui avoit été très-ſatisfait de la première. L'impreſſion de l'une & de l'autre fut confiée à l'imprimeur de l'académie des *Lyncæi*, compagnie de Savans, que ce duc avoit formée, & dont l'objet étoit de travailler ſur l'hiſtoire naturelle. Cette ſociété utile, qui ne ſubſiſta que juſqu'en 1630, c'eſt-à-dire juſqu'à la mort de ſon illuſtre protecteur, a été le modèle de toutes celles de l'Europe. *Galilée*, *Porta*, *Achillini*, *Colonne*, en étoient les ornemens. III. Une *Diſſertation ſur les Gloſſopètres*, en latin, qui ſe trouve avec un ouvrage d'*Auguſtin Scilla*, ſur les corps marins ; Rome, 1747, in-4.° IV. Il a travaillé aux *Plantes de l'Amérique* de *Hernandez* ; Rome, 1651, in-fol. fig. V. Une *Diſſertation ſur la Pourpre* ; en latin ; pièce fort eſtimée, mais devenue rare, & réimprimée à Kiel, 1675, in-4°, avec des notes de *Daniel Major*, médecin Allemand. La première édition eſt de 1616, in-4.°

XVII. COLONNE, (François-Marie-Pompée) habile philoſophe, laiſſa quelques ouvrages curieux, dont le principal eſt l'*Hiſtoire naturelle de l'Univers*, 1734, 4 vol. in-12. Il périt dans l'incendie de la maiſon qu'il habitoit à Paris, en 1726.

COLVIUS, (Pierre) né à Bruges, & mort à Paris en 1594, à 26 ans, a publié des éditions d'*Apulée* & de *Sidoine Apollinaire*, avec d'excellentes notes, dont *André Schott* a fait ſentir le mérite.

COLUMBI, (Jean) Jéſuite, né en 1592, à Manoſc en Provence, enſeigna ſucceſſivement différentes ſciences dans les colléges de ſon ordre. Il mourut en 1639, à 86 ans, à Lyon, après avoir publié pluſieurs ouvrages, dans leſquels il y a plus d'érudition que de ſaine critique. Les principaux ſont : I. *Hierarchia angelica & humana*, in-fol. Lyon, 1747. II. *Opuſcula varia*, in-fol. ibid. 1668. III. *In S. Scripturam, tom. I.* in-fol. ibid. 1656.

COLUMELLE, (*Lucius Junius Moderatus*) natif de Cadix, philoſophe Romain, ſous *Claude*, vers l'an 42 de J. C., laiſſa *XII Livres ſur l'Agriculture*, & un *Traité ſur les arbres*. Ces ouvrages ſont précieux par les préceptes & par le ſtyle : celui de *Columelle* ſe reſſent encore de la latinité du ſiècle d'*Auguſte*. On trouve le traité *De re ruſticâ*

&

& celui *de Arboribus*, dans les *Rei ruſticæ Scriptores*, Leipzig, 1735, 2 vol. in-4.° M. *Saboureux de la Bonnetrie* a donné une traduction françoiſe du premier, avec des notes curieuſes, Paris, 1773, 2 vol. in-8°, qui font partie de l'*Économie Rurale*, 6 volumes in-8.°

COLUMNA, (Guy) natif de Meſſine en Sicile, ſuivit *Edouard I* en Angleterre, à ſon retour de la Terre-Sainte. Il compoſa, vers l'an 1287, une *Chronique* en trente-ſix livres, & quelques *Traités hiſtoriques* ſur l'Angleterre. L'ouvrage le plus curieux de *Columna* eſt l'*Hiſtoire du Siége de Troie*, en latin, imprimée à Cologne, en 1477, in-4°, & à Strasbourg, 1486, in-folio. Ces éditions ſont très-rares, de même que les *Traductions* italiennes de cette Hiſtoire; Veniſe, 1481, in-fol., Florence 1610, in-4°; mais l'édition de Naples, 1655, in-4°, l'eſt bien moins.

COLUTHUS, poëte Grec, natif de Lycopolis, vivoit ſous l'empereur *Anaſtaſe I*, au commencement du 6e ſiècle. Il nous reſte de lui un poëme de l'*Enlèvement d'Hélène*, Baſle, 1555, in-8°; Francfort, 1600, in-8°: traduit en françois par *du Molard*, en 1742, in-12, avec des remarques. Dès l'an 1552, *Brodeau* l'avoit fait imprimer avec le poëme d'*Oppien ſur la Chaſſe*, avec des notes. Le jugement de *Páris* eſt ce qu'il y a de meilleur dans cette production, qui n'eſt guères ſupérieure à ſon ſiècle. Son deſſin eſt petit, & ſon ſtyle froid & languiſſant. *Colu*thus vint dans un temps où la bonne poéſie étoit perdue, & ſon génie n'étoit pas aſſez fort pour s'élever au-deſſus de ſes contemporains.

COMBABUS, jeune ſeigneur de la cour d'*Antiochus Soter*, roi de Syrie, fut nommé par ce prince pour accompagner la reine *Stratonice* dans un voyage. Cette commiſſion lui parut délicate. La reine étoit femme, & *Combabus* étoit bel-homme. Ces circonſtances lui firent craindre les ſuites de l'honneur qu'il recevoit. Pour les prévenir, il ſe priva lui-même de ce qui pouvoit lui inſpirer ces craintes, & l'ayant enfermé dans une boîte cachetée, il ſupplia le roi avant que de partir, de la lui vouloir garder juſqu'à ſon retour. Ce que *Combabus* avoit prévu, ne manqua pas d'arriver. *Stratonice*, qui le voyoit tous les jours, en devint éperdument amoureuſe: elle parla, elle voulut même le pouſſer à bout; & ce ne fut qu'en juſtifiant ſon impuiſſance, qu'il arrêta ſes tentatives. Ce défaut, en fruſtrant la reine de toute eſpérance, ne put éteindre ſon amour, elle chercha à ſe conſoler dans de fréquens tête-à-têtes. Les courtiſans, jaloux de la faveur de *Combabus*, l'accusèrent d'avoir ſouillé la couche royale. On lui fit ſon procès: déjà même on le traînoit au ſupplice, lorſqu'il demanda pour dernière grace qu'on eût à produire la boîte fatale. Elle fut ouverte, & l'innocence de *Combabus* ne fut pas problématique. Le roi de Syrie plaignit ſon infortune, fit p nir les délateurs, & le renvoya auprès de la reine, pour la conſtruction du temple qu'elle avoit entrepris. On y éleva en bronze la ſtatue de *Combabus*. Quelques-uns de ſes amis furent aſſez fous, dit-on, pour ſe traiter eux-mêmes comme il s'étoit traité... Cette hiſtoriette eſt tirée de *Lucien*, & on ne la rapporte ici que pour montrer ce que peuvent trois paſſions égale-

ment funeſtes, l'ambition, l'amour & l'envie.

COMBADAXUS, Bonze Japonois, annonça que las de la vie, il alloit ſe retirer dans une caverne, pour y dormir dix millions d'années. Après y être entré, on ſcella ſur-le-champ l'entrée avec d'énormes rochers. Les peuples du Japon penſent que *Combadaxus* y dort encore, & ils l'honorent comme un Dieu.

COMBALUSIER, (François-de-Paule) médecin, né au bourg Saint-Andéol dans le Vivarais, mort le 24 août 1762, avoit des connoiſſances très-étendues dans ſon art. Elles lui méritèrent la place de profeſſeur de pharmacie dans l'univerſité de Paris, & celle de membre de la ſociété royale de Montpellier. Il eſt connu par des *Écrits Polémiques* ſur les querelles des chirurgiens & des médecins; & par un *Traité* latin *ſur les vents* qui affligent le corps humain, 1747, in-12, traduit en françois par *Jault*, 1754, 2 vol. in-12.

COMBAULT, (N.) mort à Paris en 1785, embraſſa la profeſſion d'avocat, & ſe délaſſa de l'aridité de ſes occupations, en cultivant la poéſie latine. Ami de *Coffin*, il l'aida dans la compoſition des hymnes que l'égliſe de Paris a adoptées. Celle pour la fête de *S. Pierre*, *Tandem laborum*, *&c.*, dont le pape témoigna ſa ſatisfaction à *Coffin*, eſt de ſon ami.

I. COMBE, fille d'*Aſope*, paſſoit chez les Grecs pour avoir inventé les premières armures d'acier.

II. COMBE, (Jean de) *Voyez* COMBES.

III. COMBE, (Marie de) *Voyez* CIZ.

IV. COMBE, (le P. la) Barnabite. *Voy.* II. GUYON.

V. COMBE, (Guy du Rouſſeau de la) reçu au ſerment d'avocat au parlement de Paris en 1705, mort en 1749 à 44 ans, a donné au public: I. Un *Recueil de Juriſprudence Civile du Pays de Droit-écrit & Coutumier*, 1 vol. in-4°, dont il publia une ſeconde édition beaucoup plus ample en 1746, & encore réimprimée en 1769. II. Il donna en 1738 une édition nouvelle du *Praticien Univerſel* de *Couchot*, augmentée d'un petit *Traité ſur l'exécution proviſoire des Sentences & Ordonnances des premiers Juges en différentes matières, & ſur les Arrêts de défenſe & autres Arrêts ſur requête.* III. Une nouvelle édition des *Arrêts* de *Loüet*, augmentée de pluſieurs Arrêts. IV. Un *Nouveau Traité des matières Criminelles*, 1736, in-4°, nouvelle édition, 1769, in-4.° V. *Recueil de Juriſprudence Canonique & Bénéficiale*, pris ſur les Mémoires de *Fuet*, 1 vol in-fol. 1748. VI. On a publié après ſa mort un *Commentaire ſur les nouvelles Ordonnances concernant les donations, les teſtamens, le faux, les cas Prévôtaux.*

VI. COMBE, (François la) né à Avignon, mort à Paris en 1793, a publié les ouvrages ſuivans: I. *Lettres* du comte d'*Orrery*, ſur la vie de *Swift*, traduites de l'Anglois, 1753, in-12. II. *Lettres* choiſies de *Chriſtine*, reine de Suède, 1759, in-12. III. *Leures* ſur l'*Enthouſiaſme*, traduites de l'Anglois de *Shaftesbury* avec ſa vie, 1762, in-12. IV. *Dictionnaire* du vieux langage françois, 1767, 2 vol. in-8.° V. *Dialogues* ſur le blé, la farine, & le pain, avec un traité de la *Boulangerie*, 1777, in-8.° VI. *Obſervations* ſur Londres & ſes environs 1780, in-8.°

COMBÉFIS, (François) né à Marmande dans la Guienne, en 1605, de parens honnêtes, Dominicain en 1625, fut gratifié d'une penſion de mille livres par le clergé de France, qui l'avoit choiſi pour travailler aux nouvelles éditions & verſions des Pères Grecs. Avant lui, aucun régulier n'avoit eu de pareilles récompenſes. La république des lettres lui eſt redevable: I. De l'édition des *Œuvres de Saint Amphiloque*, de *Saint Méthodius*, de *Saint André de Crète*, & de pluſieurs Opuſcules des Pères Grecs. II. D'une *Addition à la Bibliothèque des Pères*, en grec & en latin, 3 vol. in-fol. III. D'une *Bibliothèque des Pères pour les Prédicateurs*, en 8 vol. in-fol. IV. de l'édition des cinq *Hiſtoriens Grecs*, qui ont écrit depuis *Théophane*, pour ſervir de ſuite à l'Hiſtoire Byzantine, 1 vol in-fol. Paris, 1685. Ce fut par ordre du grand *Colbert*, qu'il travailla à cet ouvrage. Ce ſavant religieux mourut à Paris en 1679, conſumé par les auſtérités du cloître, les travaux du cabinet, & les douleurs de la pierre. Il auroit été à ſouhaiter que le P. *Combéfis* eût ſu auſſi parfaitement la langue latine que la grecque: ſes verſions ſeroient plus claires & plus intelligibles. Son latin eſt quelquefois barbare.

I. COMBES, (Jean de) avocat du roi au préſidial de Riom, publia en 1584 un *Traité des Tailles & autres ſubſides, & de l'inſtitution & origine des Offices concernant les Finances*. Cet ouvrage, écrit aſſez purement pour ſon temps, eſt ſurtout eſtimable par des recherches utiles, & par une critique judicieuſe. — Il ne faut pas le confondre avec *Pierre* DE COMBES, qui donna en 1705, in-folio les *Procédures civiles des Officialités*. Il y a auſſi de lui les *Procédures criminelles*, in-4.°

COMBES-DES-MORELLES, (Perrette-Marie de) née à Riom, le 19 mai 1728, morte dans ces derniers temps, fut élevée a Saint-Cyr, & a publié: I. Des *Méditations* ſur les évènemens de la vie. II. Des *Œuvres ſpirituelles*, 1778, 2 vol. in-12. Elles renferment des poéſies & des cantiques.

COMBET, (Claude) né à Lyon en 1614, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, & ſe fit connoître par ſon talent pour la chaire. Il a fait imprimer, en 1643 & en 1666, les oraiſons funèbres du cardinal *Alphonſe de Richelieu* & d'*Anne d'Autriche*. Il mourut à Lyon en 1689.

COME, *Voyez* COSME.

COMÉNIUS, (Jean-Amos) grammairien & théologien Proteſtant, naquit en Moravie l'an 1592. Chaſſé de ſon pays par l'édit de 1624, qui proſcrivoit les miniſtres de ſa communion, il alla enſeigner le latin à Leſna, dans la Pologne. Il s'entêta d'une nouvelle manière d'apprendre les langues. Son livre *Janua linguarum reſerata*; traduit non-ſeulement en douze langues Européennes, mais en Arabe, en Turc, en Perſan, en Mogol, répandit ſon nom par-tout, ſans pouvoir faire adopter ſes idées. Après avoir couru dans la Siléſie, en Angleterre, en Suède, dans le Brandebourg, à Hambourg, &c., il ſe fixa à Amſterdam. C'eſt dans cette ville qu'il fit imprimer in-fol. ſa *Nouvelle Méthode d'enſeigner*; production qui n'offre rien de praticable, ni dans les idées, ni dans les règles. La formation des écoles ne fut pas ſa ſeule folie; il donna encore dans celle des prétendus nouveaux prophètes, qui s'imagi-

noient avoir la clef des prédictions de l'*Apocalypſe*. Cet écervelé promit aux ſous qui l'écoutoient, un règne de mille ans, qui commenceroit infailliblement en 1672 ou 73. Il n'eut pas le temps de voir l'accompliſſement de ſes rêveries, étant mort en 1671, à 80 ans, regardé comme un prophète par ſes diſciples, & comme un radoteur octogénaire dans le public. *Voyez* KOTTER. On a de *Coménius* : I. Des *Commentaires* ſur l'Apocalypſe. II. Un livre intitulé : *Panſophiæ prodromus*, Oxford, 1637, in-8.° III. *Hiſtoria fratrum Bohemorum*, Halæ, 1702, in-4.° IV. Enfin le livre dont nous avons déjà parlé, *Janua linguarum reſerata*, qu'il publia à Leſna en 1631, in-8°, & dont l'édition de 1661, in-8°, eſt en cinq langues.

COMÈS, (Natalis) ou *Noël* LE COMTE, Vénitien, appelé par *Scaliger*, *homo futiliſſimus*, quoiqu'il eût beaucoup d'érudition, a laiſſé I. Une *Traduction d'Athénée*, en latin, oubliée pour celle de *Dalechamp*. II. Une *Hiſtoire* de ſon temps, en trente livres, depuis 1545 juſqu'en 1581. III. Une *Mythologie* latine, in-8°, traduite en françois, in-4.° C'eſt par ce dernier ouvrage qu'il eſt principalement connu. Pluſieurs écrivains l'ont pillé en le décriant. On lui doit un poëme *ſur la Chaſſe*, en quatre livres, qui eſt imprimé ordinairement à la ſuite de ſa *Mythologie*, publiée à Veniſe chez *Alde* en 1551 & 1581, à Francfort en 1584, à Paris en 1605, & à Genève en 1612. Il mourut vers 1582. — *Jérôme* COMÈS, poëte de Syracuſe, a publié pluſieurs poëmes, vers l'an 1655.

COMESTOR, *Voyez* PIERRE, n.° XVI.

COMÉTHO, (Mythol.) fut fille de *Ptérélas*, dont la vie dépendoit de la conſervation d'un cheveu. *Amphytrion* étant venu mettre le ſiége devant Taphos, capitale des états de *Ptérélas*, ſa fille en devint amoureuſe. Celle-ci priva ſon pere du cheveu fatal, lui fit perdre auſſitôt la vie, livra Taphos, & fut tuée par le vainqueur, indigné de ſa perfidie.

COMIERS, (Claude) chanoine d'Embrun, ſa patrie; mort aux Quinze-Vingt en 1693, profeſſa les mathématiques à Paris, & travailla quelque temps au Journal des Savans. On a de lui pluſieurs ouvrages de mathématique, de phyſique, de médecine, de controverſe; car il ſe mêloit de toutes ces ſciences. Les principaux ſont : I. *La nouvelle Science de la nature des Comètes*. II. *Diſcours ſur les Comètes*, inſéré dans le *Mercure* de janvier 1681. L'objet de cet ouvrage eſt de prouver que les Comètes ne préſagent aucun malheur : ce que *Bayle* démontra, vers le même temps, avec autant de force & plus d'agrément. III. Trois *Diſcours ſur l'art de prolonger la vie*. L'auteur les compoſa à l'occaſion d'un article de la Gazette de Hollande, ſur un *Louis Guldo*, italien qu'elle faiſoit vivre quatre cents ans. Ils ſont curieux, par un mélange heureux de l'hiſtoire & de la phyſique. IV. *Traité des Lunettes*, dans l'extraordinaire du *Mercure* de juillet 1682. V. *Traité des Prophéties*, *Vaticinations*, *Prédictions & Pronoſtications*, contre le miniſtre *Jurieu*, in-12. VI. *Traité de la Parole*, *des Langues & Écritures*, & *l'Art de parler & d'écrire occultement*, à Liége, 1691, in-12, rare.

COMINES, *Voyez* COMMINES.

COMITOLO, (Paul) Jéſuite de Pérouſe en Italie, mourut dans ſa patrie en 1626, à 80 ans. Il paſſa, avec raiſon, pour un des meilleurs caſuiſtes de ſa ſociété. Il lui a fait honneur par pluſieurs ouvrages. On a de lui *Conſilia moralia*, in-4°; un *Traité des Contrats*, &c.

COMMANDIN, (Frédéric) né à Urbin en 1509, mort en 1575, poſſédoit les mathématiques & le grec. Il ſe ſervit de ſes connoiſſances pour traduire en latin *Archimède*, *Apollonius* de Perge, *Euclide*, &c. *Bernardin Balde*, ſon diſciple, a écrit ſa *Vie*. *Commandin* avoit une humeur douce & un commerce aiſé. Sa converſation étoit peſante, & il paroiſſoit fait pour écrire plutôt que pour parler. Sa mémoire & ſa conception étoient lentes; mais dès qu'il avoit appris une choſe, il ne l'oublioit jamais.

COMMANVILLE, (l'Abbé N. Échard de) prêtre du diocèſe de Rouen, vivoit à la fin du 17e ſiècle. Il a publié: I. Une *Vie des Saints*, 4 vol. in-8.° II. *Tables géographiques & chronologiques des Archevêchés & Évêchés de l'Univers*, Rouen, 1700, 1 volume in-8°, auxquelles on a reproché des inexactitudes, & que pluſieurs auteurs n'ont pas laiſſé de copier.

I. COMMELIN, (Jérôme) célèbre imprimeur, natif de Douai, exerça d'abord ſa profeſſion en France; mais l'Allemagne lui paroiſſant un plus beau théâtre, il s'établit & mourut à Heidelberg en 1598. Il porta l'exactitude de la preſſe, juſqu'à corriger ſur les anciens manuſcrits les auteurs qu'il imprimoit. On a de lui de ſavantes *Notes* ſur *Héliodore* & ſur *Apollodore*. Les reviſeurs qu'il employoit, répondoient à ſes ſoins & à ſon zèle. *Caſaubon* faiſoit beaucoup de cas de ſes éditions. Il y a eu d'autres imprimeurs célèbres du même nom.

II. COMMELIN, (Gaſpard) mort en 1731, a donné, avec ſon oncle *Jean* Commelin, *Hortus Amſtelodamenſis*, 1697 & 1701, 2 volumes in-folio. Il a donné, ſeul, *Plantæ rariores exoticæ Horti Amſtelodamenſis*, 1713, in-4°, & d'autres livres de botanique. C'eſt lui qui a fait le catalogue de l'*Hortus Malabaricus*, 1696, in-folio, qu'on a joint à cet ouvrage, 1678, & années ſuivantes, 12 volumes in-folio, figures. On lui doit encore une *Deſcription* en latin de la ville d'Amſterdam, 1694, in-4.° — *Jean* COMMELIN, ſon oncle, eſt auteur d'une *Vie* de *Frédéric-Henri*, prince d'Orange, qui a été traduite en françois, 1656, in-fol. avec figures.

COMMENDON, (Jean-François) naquit à Veniſe en 1524, d'un père philoſophe & médecin. Dès l'âge de dix ans il compoſoit des vers latins, même ſur le champ. Son mérite naiſſant lui procura une place de camérier auprès du pape *Jules III*. Ce pontife dit « qu'il valoit trop, pour ne l'employer qu'à faire des vers; » il lui confia pluſieurs affaires auſſi difficiles qu'importantes. *Marcel II*, *Paul IV* & *Pie IV*, qui l'honora de la pourpre, à la prière de *S. Charles Borromée*, le chargèrent de pluſieurs commiſſions non moins intéreſſantes. *Pie V*, ſon ſucceſſeur, l'ayant nommé légat en Allemagne & en Pologne, *Commendon* contribua beaucoup, par ſes ſoins, à la publication des décrets du concile de Trente, dans cette partie de l'Europe. *Grégoire XIII* ne rendit pas la même juſtice à *Commendon*; il l'aban-

donna à la haine de pluſieurs membres de la faction de l'Empereur, qui lui reprochoit d'avoir préféré les intérêts de la France aux ſiens, pour l'élection d'un roi de Pologne. Les cardinaux d'*Eſt*, de *Médicis*, & quelques autres, juſtes appréciateurs de ſon mérite, parce qu'ils en avoient eux-mêmes beaucoup, prirent hautement la défenſe du grand homme opprimé. *Grégoire XIII* étant tombé malade, ils formèrent le deſſein de l'élever ſur la chaire pontificale, & ils l'auroient exécuté, ſi elle fût alors devenue vacante. *Commendon* mourut peu de temps après, à Padoue, en 1584, à 60 ans. « La cour de Rome, dit *Fléchier*, n'eut jamais de miniſtre plus éclairé, plus agiſſant, plus déſintéreſſé, ni plus fidelle. Il ſoutint le poids des négociations les plus importantes, en des temps très-difficiles. Il paſſa dans les royaumes les plus éloignés, avec une diligence incroyable. Il s'acquit l'amitié des princes, ſans jamais condeſcendre à leurs erreurs, ni à leurs paſſions. Il travailla, ſans relâche, à rétablir la foi & la diſcipline de l'égliſe; & il s'oppoſa au torrent des héréſies naiſſantes, avec une fermeté & une ſageſſe extraordinaires. » Il laiſſa quelques *Pièces de Vers* dans le recueil de l'académie des *Occulti*, dont il avoit été le protecteur. On a une *Vie* de ce cardinal en latin, par *Gratiani*, évêque d'Amélie, traduite élégamment en françois par *Fléchier*, évêque de Niſmes, in-4°, & 2 vol. in-12.

COMMERSON, (N.**) naturaliſte renommé, né à Châtillon-lès-Dombes, quitta jeune ſon pays, pour ſe livrer à ſon goût extrême pour les voyages & les découvertes. Après avoir ſéjourné long-temps dans les iſles de France & de Bourbon, il s'embarqua pour parcourir les régions les plus lointaines, & arriva à l'iſle d'Otahiti, ſur laquelle il a laiſſé des *Obſervations* curieuſes, & dont il a décrit un grand nombre de plantes. *Commerſon* eut un caractère vif, ardent, une grande paſſion pour les femmes, un courage extraordinaire pour tous les travaux qui pouvoient avancer les progrès de l'hiſtoire naturelle. Son cœur fut ſenſible & ouvert à l'amitié. Il eſt mort en 1793.

COMMINES, (Philippe de la Clite de) né en Flandre d'une famille noble, qui avoit poſſédé la ſeigneurie de *Commines*, paſſa les premières années de ſa jeuneſſe à la cour de *Charles le Hardi*, duc de Bourgogne. Il quitta ce prince pour s'attacher à *Louis XI*. On n'a jamais bien ſu le motif qui détermina *Commines* à abandonner la maiſon de Bourgogne, puiſqu'il ne s'en eſt pas expliqué lui-même. Il faut que ce motif ne dût pas lui faire honneur, & on pourroit ſans témérité l'attribuer aux grandes promeſſes & aux offres flatteuſes du roi. *Jacques Marchand*, dans ſa *Deſcription de la Flandre*, livre premier, pag. 167, rapporte qu'il avoit entendu dire à un vieillard, homme de qualité, « que *Commines*, pendant la jeuneſſe du comte de *Charolois*, avoit vécu très-familièrement avec lui; que ce comte qui l'aimoit, l'admettoit à tous ſes amuſemens; qu'à un retour de chaſſe, *Commines* fatigué, s'étant aſſis, avoit pouſſé la familiarité ou plutôt le manque de reſpect, juſqu'à dire à ſon jeune maître: *Charles, tirez-moi mes bottes...*; que le prince en effet les avoit tirées en riant; mais qu'en riant auſſi, il avoit pris une des bottes, & en avoit frappé rudement la tête

le *Commines*, qui étoit devenu la fable de la cour de Bourgogne ; que le reſſentiment de cet affront, quoique mérité, l'avoit indiſpoſé contre le comte, dont il avoit quitté le parti, dès qu'il en eut trouvé l'occaſion favorable.» Quoi qu'il en ſoit, le nouveau maître, auquel il s'étoit attaché ou vendu, le fit chambellan, ſénéchal de Poitiers, & vécut ſi familièrement avec lui, qu'ils couchoient ſouvent enſemble. *Commines* gagna ſa confiance par les ſervices qu'il lui rendit à la guerre & dans diverſes négociations. Il mérita également bien de ſon ſucceſſeur *Charles VIII*, qu'il accompagna dans la conquête de Naples. Sa faveur ne ſe ſoutint pas toujours. On l'accuſa, ſous ce roi, d'avoir favoriſé le parti du duc d'*Orléans*, depuis *Louis XII*, & de lui avoir vendu le ſecret de la cour, comme il avoit vendu, diſoit-on, ceux du duc de *Bourgogne* au roi de France. Il fut arrêté & conduit à Loches, où on l'enferma huit mois dans une cage de fer. Il diſoit alors, qu'*il avoit voulu voguer dans la grande mer, & qu'il avoit eſſuyé une tempête.* Après une priſon de plus de deux ans, tant à Loches qu'à Paris, il fut abſous de tous les crimes qu'on lui imputoit. Ce qu'il y a de ſurprenant aux yeux de quelques hiſtoriens, mais ce qui ne l'eſt point aux yeux des philoſophes : c'eſt que le duc d'*Orléans*, pour lequel il avoit eſſuyé cet outrage, ne fit non-ſeulement rien pour le ſoulager dans ſa longue détention, mais encore ne penſa pas à lui, étant parvenu à la couronne. *Commines* avoit épouſé *Hélène de Chambes*, de la maiſon des comtes de *Montſoreau* en Anjou ; & il mourut dans ſon château d'Argenton en Poitou, le 17 octobre 1509, à 64 ans. Il joignoit aux agrémens de la figure, les talens de l'eſprit. La nature lui avoit donné une mémoire & une préſence d'eſprit ſi heureuſes, qu'il dictoit ſouvent à quatre ſecrétaires en même temps des lettres ſur les affaires d'état les plus délicates. Il parloit diverſes langues, le françois, l'eſpagnol, l'allemand. Il aimoit les gens d'eſprit, & les protégeoit. Ses *Mémoires* pour l'hiſtoire de *Louis XI* & de *Charles VIII*, depuis 1464 juſqu'en 1498, ſont un des morceaux les plus intéreſſans de l'Hiſtoire de France, & lui ont mérité le ſurnom de *Tacite François*. —*Commines*, a-t-on dit, n'a ni les graces, ni la belle ordonnance des hiſtoriens anciens, auxquels on l'a ſouvent comparé ; mais plus naturel, plus ouvert, moins myſtérieux que *Tacite*, plus ſincère que *Polybe* trop attaché aux Romains, *Commines* moins admiré, ſera plus aimé qu'eux, & ſa probité l'emportera ſur leurs charmes. On trouve en lui, ſelon *Montaigne*, avec ce beau naturel qui lui eſt propre, le langage doux & agréable d'une naïve ſimplicité. L'hiſtorien, vieilli dans les affaires, amuſe les lecteurs frivoles & inſtruit les politiques. Il eſt ſincère en parlant des autres, & modeſte en parlant de lui-même. Sa ſincérité n'eſt pourtant pas cet emportement de quelques écrivains, plus amis de la ſatire que du vrai. On l'a même accuſé d'écrire avec la retenue d'un courtiſan qui craignoit encore de dire la vérité, même après la mort de *Louis XI*. » Cependant, les vues ſaines, le ſens droit & profond, le jugement ſolide qui règnent dans ſon ouvrage, dit *Duclos*, lui ont acquis à juſte titre la réputation dont il jouit, & qu'il conſervera toujours. Ceux qui font de l'hiſtoire leur étude particulière,

conviennent qu'il n'a écrit que des Mémoires, & non pas une hiſtoire. Indépendamment des fautes qui ſont relevées dans les notes marginales de la derniere édition, il lui en eſt échappé pluſieurs autres. Je les marquerai hardiment, parce que c'eſt un de mes devoirs. Toutes les fois que je ne me ſuis pas trouvé d'accord avec lui, mon ſentiment m'eſt devenu ſuſpect; & je n'y ai perſiſté qu'après les recherches les plus exactes. Ces fautes ne ſont pas ordinairement importantes, mais on peut toujours relever celles des grands hommes. » La meilleure édition des *Mémoires* de *Commines*, qui ont occupé ſucceſſivement un grand nombre de ſavans, eſt celle de l'abbé *Lenglet du Freſnoi*, 4 vol. in-4°, en 1747, à Paris, ſous le titre de Londres. Elle eſt revue ſur le manuſcrit, enrichie de notes, de figures, d'un ample recueil de pièces juſtificatives, & d'une longue préface très-curieuſe. L'édition d'*Elzévir*, 1648, in-12, eſt d'un format plus commode, & n'eſt pas commune. *Steidan* & *Gaſpard Barthius*, ont traduit *Commines* en latin. Sa fille épouſa *René de Broſſe* comte de Penthièvre, en Bretagne.

COMMIRE, (Jean) Jéſuite, né à Amboiſe le 25 mars 1625, mourut à Paris le 25 décembre 1702. La nature lui donna un génie heureux pour la poéſie; il le perfectionna par l'étude des auteurs anciens. On a de lui 2 volumes de *Poéſies latines* & d'*Œuvres poſthumes*, 1754. L'aménité, l'abondance, la facilité, ſont en général le caractère de ſa verſification; mais, plus propre à embellir qu'à s'élever, il n'a que rarement cette hardieſſe, ce feu, cette énergie, cette préciſion, qui ſont de la poéſie le premier de tous les beaux arts. Dans ſes *Paraphraſes* ſacrées, il n'a pas toujours connu la ſimplicité ſublime des livres ſaints; il ſe contente d'être élégant, & il a des tirades qui offrent de très-beaux vers. Ses *Idylles* ſacrées & ſes *Idylles* profanes, offrent un ſtyle plus propre à leur genre que ſes Paraphraſes; des images riantes, une élocution pure, des penſées vives, une harmonie heureuſe. Il réuſſiſſoit encore mieux dans les *Fables* & dans les *Odes*, dans celles ſur-tout du genre gracieux: il ſembloit avoir emprunté de *Phèdre* ſa ſimplicité élégante, & d'*Horace* ce goût d'antiquité, qu'on ne trouve preſque plus dans les poëtes latins modernes. Il y a même quelques-unes de ſes *Odes* héroïques où il prend un ton noble & élevé. Quoique le Père *Commire* eût un goût décidé pour les belles-lettres, il ne laiſſa pas de profeſſer, pendant pluſieurs années, la théologie, & de ſe conſacrer à la direction. Il joignit une piété douce à beaucoup de franchiſe & de probité, & ne ſe mêla guères des affaires du monde. Il aimoit la paix. Lorſque *Barbier d'Aucour* publia la critique des entretiens d'*Ariſte* & d'*Eugène*, par le Père *Bouhours*, le Père *Commire* conſeilla à ſon confrère de modérer une ſenſibilité que ſon amour propre ne pouvoit diſſimuler:

Ne ſit, Buhurſi, *magnanimo pudor*,
Vanum Cleanthem ferre ſilentio;
Tuâque ne digneris irâ
Pugnæ avidum juvenem ſuperbæ.

COMMODE, (*Lucius Ælius Aurélius*) naquit à Rome l'an 161 de J. C., d'*Antonin* le philoſophe, & de *Fauſtine*. Quelques jours après la mort du père, le fils fut proclamé empereur, l'an 180. Des philoſophes, également ſages &

ſavans, cultivèrent ſon cœur & ſon eſprit; mais la nature l'emporta ſur l'éducation. On vit en lui un ſecond *Néron*. Comme lui, il fit périr les plus célèbres perſonnages de Rome, & perſécuta cruellement les Chrétiens. Ses parens ne furent pas à l'abri de ſa fureur. Un certain *Cléandre*, Phrygien d'origine, eſclave de naiſſance, devenu ſon miniſtre en favoriſant ſes débauches, ſeconda la cruauté du tyran. Il avoit déjà eu pour miniſtre un *Perennis*, mis en pièces par les ſoldats. *Commode* avoit abandonné le ſoin des affaires à ce dernier favori, devenu, à force de crimes, préfet du prétoire. La foibleſſe de l'empereur augmenta l'inſolence du miniſtre, ſans que perſonne osât ſe plaindre de ſa tyrannie. Un jour que le prince aſſiſtoit avec tout le peuple aux jeux Capitolins, un inconnu, qui portoit le manteau de philoſophe, s'avança au milieu du théâtre, & lui dit: *Prince mou & efféminé, tandis que tu te prêtes à ces vains divertiſſemens*, Perennis *ſe prépare à te ravir l'empire*. Cet avertiſſement ineſpéré fut le commencement de la diſgrace de *Perennis*, qui fut maſſacré peu de temps après. *Cléandre* eut le même ſort; mais *Commode* n'en fut pas plus humain. Un jeune homme de diſtinction lui préſenta un jour un poignard, lorſqu'il entroit par un endroit obſcur, & lui dit: *Voilà ce que le Sénat t'envoie. Voy.* l'article LUCILLE. Depuis, l'empereur conçut une haine implacable contre les ſénateurs. Rome fut un théâtre de carnage & d'abominations. Lorſqu'il manquoit de prétexte pour avoir des victimes, il feignoit des conjurations imaginaires. Auſſi laſcif que cruel, il corrompit ſes ſœurs, deſtina trois cents femmes & autant de jeunes garçons à ſes débauches. Son imagination, auſſi déréglée que ſon cœur, lui perſuada de rejeter le nom de ſon père, & de donner celui de ſa mere à une de ſes concubines; au lieu de porter le nom de *Commode*, fils d'*Antonin*, il prit celui d'*Hercule*, fils de *Jupiter*; & malheur à quiconque nioit ſa divinité. Le nouvel *Alcide* ſe promenoit dans les rues de Rome, vêtu d'une peau de lion, une groſſe maſſue à la main, voulant détruire les monſtres, à l'exemple de l'ancien. Il faiſoit aſſembler tous ceux de la lie du peuple qu'on trouvoit malades ou eſtropiés; & après leur avoir fait lier les jambes, & leur avoir donné des éponges au lieu de pierres, pour les lui jeter à la tête, il tomboit ſur ces miſérables, & les aſſommoit à coups de maſſue. Il ne rougiſſoit point de ſe montrer ſur le théâtre, & de ſe donner en ſpectacle. Il voulut paroître tout nu en public comme un gladiateur. *Martia*, ſa concubine, *Lætus*, préfet du prétoire, & *Eclecte*, ſon chambellan, tâchèrent de le détourner de cette extravagance. *Commode*, dont le plaiſir étoit, non pas de gouverner ſes états, ou de conduire ſes armées, mais de ſe battre contre les lions, les tigres, les léopards, & ſes ſujets, alla dans ſa chambre écrire un arrêt de mort contre ceux qui avoient oſé lui donner des avis. *Martia*, ayant découvert ſon projet, lui préſenta un breuvage empoiſonné au ſortir du bain. *Commode* s'aſſoupit, ſe réveilla, vomit beaucoup: on craignit qu'il ne rejetât le poiſon, & on le fit étrangler dans ſa 31e année, 192e de J. C. Son nom eſt placé parmi ceux des *Tibères*, des *Domitiens*, & de ces autres monſtres couronnés qui ont déshonoré le trône & l'humanité.

Commode, tout barbare qu'il étoit, avoit la lâcheté des tyrans : n'oſant ſe fier à perſonne pour ſe raſer, il ſe brûloit lui-même la barbe, comme *Denys* de Syracuſe.

COMMODIANUS GAZÆUS, eſpece de verſificateur Chrétien du quatrieme ſiecle, eſt auteur d'un ouvrage intitulé : *Inſtructions*. Il eſt compoſé en forme de vers ſans meſure & ſans cadence. Il a ſeulement obſervé que chaque ligne comprit un ſens achevé, & qu'elle commençât par acroſtiche. L'auteur prend la qualité de *Mendiant de J. C.* Il prêche la pauvreté dans un ſtyle fort dur. Son ouvrage a été long-temps dans l'obſcurité. *Rigaud* le publia pour la premiere fois en 1650, in-4°; & *Davis* l'a donné en 1711, à la fin de ſon *Minutius-Félix*.

COMMUNES, (de l'origine des) *Voyez* LOUIS le Gros, vers la fin.

COMNÈNE, *Voyez* les articles des princes de cette famille illuſtre, ſous leurs noms de baptême : ALEXIS, ANNE, JEAN, ANDRONIC...

COMO, (Ignace-Marie) Napolitain, mort en 1650, a fait des vers & quelques ouvrages en proſe. Le plus remarquable eſt un recueil d'*Inſcriptions* ſur la vie des ſouverains pontifes & des cardinaux Napolitains.

I. COMTE, (Louis le) ſculpteur, natif de Boulogne, près Paris, reçu membre de l'académie de peinture & de ſculpture en 1676, mourut en 1694. Parmi les morceaux de ſculpture dont il a embelli Verſailles, on diſtingue un *Louis* le *Grand* vêtu à la Romaine, un *Hercule*, la *Fourberie*, le *Cocher du Cirque*; deux groupes repréſentant *Venus* & *Adonis*, *Zéphyre* & *Flore*. Cet artiſte ſe ſignala également par ſon talent pour la figure & par ſon goût pour l'ornement.

II. COMTE, (Louis le) Jéſuite, mort à Bordeaux ſa patrie, en 1729, dans un âge avancé, fut envoyé à la Chine en qualité de miſſionnaire & de mathématicien en 1685. A ſon retour, il publia 2 vol. de *Mémoires* in-12, en forme de Lettres, ſur l'état de cet empire. On y lut que ce peuple avoit conſervé pendant deux mille ans la connoiſſance du vrai Dieu; qu'il avoit ſacrifié au Créateur dans le plus ancien temple de l'univers; que les Chinois avoient pratiqué les plus pures leçons de la morale, tandis que le reſte de l'univers avoit été dans l'erreur & dans la corruption. L'abbé *Boileau*, frère du ſatirique, dénonça cet éloge des Chinois, comme un blaſphême, qui mettoit ce peuple preſque au niveau du Juif. La faculté proſcrivit ces propoſitions, & le livre d'où on les avoit tirées. C'eſt le même motif qui porta le parlement à condamner au feu ce livre, par ſon arrêt du 6 mars 1762. Les *Mémoires* du P. *le Comte* ſe faiſoient lire avec plaiſir, avant que nous euſſions l'*Hiſtoire de la Chine* du P. *du Halde*. On peut encore les conſulter, en ſe défiant un peu de l'impartialité de l'auteur, & en ſe tenant en garde contre les idées trop favorables qu'il veut donner des Chinois. Son ſtyle eſt plus élégant que précis.

III. COMTE, *Voyez* COMÈS, (*Natalis*) — & CONTE.

IV. COMTE, (Florent le) ſculpteur & peintre Pariſien, eſt plus connu par le Catalogue des ouvrages d'architecture, de ſculp-

ture, de peinture & de gravure des différens maitres, que par les ſiens propres. Les curieux, ſurtout en gravure, le recherchent, par les notions qu'il donne du caractère, des marques & du nombre des ouvrages des différens graveurs. Son livre eſt intitulé : *Cabinets de ſingularités d'Architecture, Peinture, Sculpture & Gravure*; Paris, 3 vol. in-12. Les deux premiers furent donnés en 1699 ; mais l'auteur ſentant les défauts de ces deux volumes, fit de nouvelles recherches, qui, jointes aux éclairciſſemens pour les précédens, en formèrent un troiſième qu'il publia en 1700. Il écrit aſſez mal, & l'hiſtoire des différens auteurs eſt expoſée d'une manière un peu confuſe. *Le Comte* mourut à Paris vers 1712.

COMUS, (Mythol.) Dieu qui préſidoit aux feſtins, aux réjouiſſances nocturnes, aux toilettes des femmes & des hommes qui aimoient à ſe parer. Ceux qui s'enrôloient dans la milice de *Comus*, couroient la nuit en maſque à la clarté des flambeaux, la tête couronnée de fleurs, accompagnés de jeunes garçons & de jeunes filles qui chantoient & danſoient en jouant des inſtrumens. Ils alloient ainſi par troupes dans les maiſons, comme les maſques qui courent les bals. Ces débauches commençoient après ſouper, & ſe continuoient juſque bien avant dans la nuit. On repréſentoit *Comus* en jeune homme chargé d'embonpoint, couronné de roſes & de myrthe, un vaſe d'une main, & un plat de fruits ou de viandes de l'autre.

CONCHYLIUS, *Voyez* COQUILLE.

CONCEPTION, (Ordre de la) *Voyez* SYLVA.

CONCHES, (Guillaume de) grammairien & théologien Normand, mort vers l'an 1150, publia une *Gloſe* ſur les évangiles, où il embraſſa l'erreur d'*Abailard* ſur la Trinité. Il s'en rétracta enſuite dans un écrit intitulé *Dragmaticon*, qui s'eſt conſervé en manuſcrit dans la bibliothèque du mont Saint-Michel. L'ouvrage le plus conſidérable de *Conches*, eſt un traité *De Naturis Creaturarum, ſive de opere ſex dierum*. Il a paru dès l'origine de l'imprimerie, en 2 vol in-8°, ſans date, ni lieu d'impreſſion.

CONCINNA, (Daniel) théologien Dominicain, né dans un village du Frioul vers 1686, paſſa tout le temps de ſa vie à prêcher & à écrire. *Benoît XIV*, qui connoiſſoit tout ſon mérite, forma très-ſouvent ſes déciſions ſur les avis de ce ſavant religieux. Il mourut à Veniſe le 21 février 1756, à 69 ans, regardé comme le plus grand antagoniſte des caſuiſtes relâchés. L'amour de la ſaine morale étoit ſon caractère diſtinctif. Il plaida toute ſa vie pour elle, comme prédicateur, comme juriſconſulte, comme théologien, & comme philoſophe. L'égliſe lui doit un très-grand nombre d'ouvrages, les uns en italien, les autres en latin. Les principaux ſont : I. *La diſcipline ancienne & moderne de l'Égliſe Romaine ſur le jeûne du Carême*, exprimée dans deux Brefs du pape *Benoît XIV*; avec des obſervations hiſtoriques, critiques & théologiques, 1742, in-4.° II. *Mémoire hiſtorique ſur l'uſage du Chocolat les jours de jeûne*, Veniſe, 1748. III. *Diſſertations théologiques morales & critiques ſur l'hiſtoire du Probabiliſme & du Rigoriſme*, dans leſquelles on développe les ſubtilités des probabiliſtes modernes, & on leur

oppoſe les principes fondamentaux de la théologie chrétienne ; 1743, à Veniſe, 2 volumes in-4.° IV. *Explication des quatre Paradoxes qui ſont en vogue dans notre ſiècle* ; in-4°, 1746 : cet ouvrage a été traduit en françois. V. *Dogme de l'Égliſe Romaine ſur l'uſure* ; in-4°, Naples, 1746. VI. *De la Religion révélée*, &c. in-4°, Veniſe, 1754. Tous ces ouvrages ſont en italien. Les plus connus en latin ſont : I. *Theologia Chriſtiana, dogmatico-moralis*, en 12 vol. in-4°, 1746. Cette Théologie que l'on a trouvée un peu diffuſe, eſt cependant eſtimée de toutes les ecoles d'Italie, quoique proſcrite dans celles des Jeſuites. Cette ſociété l'attaqua vainement auprès de *Benoit XIV*, auſſi ami du P. *Concinna*, qu'ennemi des querelles & de la délation. II. *De Sacramentali abſolutione impertiendâ aut differendâ recidivis conſuetudinariis*, en 1755, in-4.° On a traduit cette Diſſertation en françois, & on l'a enrichie de l'éloge hiſtorique de l'auteur & du catalogue de ſes ouvrages. III. *De Spectaculis theatralibus*, Rome, 1752, in-4.° L'auteur eſt peu favorable au théâtre, &c. &c.

CONCINI *ou* CONCINO, connu ſous le nom de maréchal d'ANCRE, naquit à Florence de *Barthélemi Concino*, dont le père de ſimple notaire devint ſecrétaire-d'état. *Concini* vint en France en 1600, avec *Marie de Médicis*, femme de *Henri* le *Grand*. D'abord gentilhomme ordinaire de cette princeſſe, il s'éleva de cette charge à la plus haute faveur par le crédit de ſa femme, *Léonore Galigaï*, fille de la nourrice de *Marie de Médicis*. Après la mort de *Henri IV*, *Concini* acheta le marquiſat d'Ancre, fut fait premier gentilhomme de la chambre, & obtint le gouvernement de Normandie. Il devint maréchal de France, ſans jamais avoir tiré l'épée, dit un bel-eſprit ; & miniſtre, ſans connoître les lois du royaume. La fortune de cet étranger excita la jalouſie des principaux ſeigneurs de France, & ſes hauteurs leur reſſentiment. *Concini* leva ſept mille hommes à ſes dépens, pour maintenir contre les mécontens l'autorité royale, ou plutôt celle qu'il exerçoit ſous le nom d'un roi enfant & d'une reine foible. La *Galigaï* n'abuſoit pas moins de ſa faveur ; inſolente dans ſa fortune, & bizarre dans ſon humeur, elle refuſoit ſa porte aux princes, aux princeſſes, & aux plus grands du royaume. Cette conduite avança la perte de l'un & de l'autre. *Louis XIII*, qui ſe conduiſoit par les conſeils de *Luynes* ſon favori, ordonna qu'on arrêtât le maréchal. *L'Hôpital-Vitry*, chargé de cet ordre, lui demanda ſon epée de la part du roi ; & ſur ſon refus, il le fit tuer à coups de piſtolet, ſur le pont-levis du Louvre, le 24 avril 1617. Son cadavre, enterré ſans cérémonie, fut exhumé par la populace furieuſe, & traîné par les rues juſqu'au bout du Pont-neuf. On le pendit par les pieds à l'une des potences qu'il avoit fait dreſſer pour ceux qui parleroient mal de lui. Après l'avoir traîné à la Greve & en d'autres lieux, on le démembra & on le coupa en mille pièces. Chacun vouloit avoir quelque choſe du *Juif excommunié* : c'étoit le nom que lui donnoit cette populace mutinée. Ses oreilles ſur-tout furent achetées chèrement, ſes entrailles jettées dans la rivière, & ſes reſtes ſanglans brûlés ſur le Pont-neuf, devant la ſtatue de *Henri IV*. Le lendemain on vendit ſes cendres, ſur le pied d'un quart-d'écu l'once. La fureur de la ven-

geance étoit telle, qu'un homme lui arracha le cœur, le fit cuire ſur des charbons, & le mangea publiquement. Le parlement de Paris procéda contre ſa mémoire, condamna ſa femme à perdre la tête, & déclara leur fils ignoble & incapable de tenir aucun état dans le royaume. La même année 1617, il parut in-8°, la tragédie *du marquis d'Ancre*, en quatre actes, en vers, ou *la Victoire du Phébus François contre le Python de ce temps.* On trouva dans les poches de *Concini*, la valeur de dix-neuf cents quatre-vingt-cinq mille livres en papier, & dans ſon petit logis pour deux millions deux cent mille livres d'autres reſcriptions. C'étoit là un aſſez grand crime aux yeux d'un peuple dépouillé. La *Galigaï* avoua qu'elle avoit pour plus de cent vingt mille écus de pierreries. On auroit pu la condamner comme concuſſionnaire; on aima mieux la brûler comme ſorcière. On prétendit qu'un juif Italien, nommé *Montalto*, étoit magicien, & qu'il avoit ſacrifié un coq blanc chez la maréchale. Cependant ce magicien ne put la guérir de ſes vapeurs: elles avoient été ſi fortes, qu'au lieu de ſe croire ſorcière, elle s'étoit crue enſorcelée. Elle avoit fait venir deux moines de Milan pour l'exorciſer. On ne la pourſuivit pas moins comme ſorcière. Les juges prirent des *Agnus Dei* qu'elle portoit, pour des taliſmans. Un conſeiller lui demanda de quels charmes elle s'étoit ſervie pour enſorceler la reine. *Galigaï*, indignée contre le conſeiller, & mécontente de *Marie de Médicis*, lui répondit avec fierté: *Mon ſortilége a été le pouvoir que les ames fortes doivent avoir ſur les eſprits foibles.* De deux rapporteurs qui inſtruiſirent le procès de la maréchale d'*Ancre*, l'un étoit *Courtin*, vendu au duc de *Luynes* & qui ſollicitoit des graces; l'autre étoit *Deſlandes-Payen*, homme integre, qui ne voulut jamais conclure à la mort. Cinq juges s'abſentèrent; quelques-uns opinèrent pour le ſeul banniſſement. Mais *Luynes* ſollicita avec tant d'ardeur, que la pluralité fut pour le bûcher. La maréchale fut donc trainée dans un tombereau à la Grève, comme une femme de la lie du peuple. Toute la grace qu'on lui fit, fut de lui couper la tête, avant que de jeter ſon corps dans les flammes. L'arrêt fut exécuté le 8 juillet 1617. Cette malheureuſe Italienne, & ſon époux, ne furent ni ſoutenus, ni regrettés par aucun courtiſan. L'évêque de Luçon, depuis cardinal de *Richelieu*, créature de *Concini*, étant entré dans la chambre du roi, un peu après l'exécution de ſon bienfaiteur: *Monſieur*, lui dit ce prince, *nous ſommes aujourd'hui, Dieu merci! délivrés de votre tyrannie.* Sa liberté fut de peu de durée. *Voyez* GALIGAÏ. Au reſte, *Anquetil*, dans ſon *Intrigue du Cabinet*, ſous *Henri IV* & *Louis XIII*, dit qu'il ſeroit injuſte de croire le maréchal d'*Ancre*, tel que l'ont repréſenté quelques hiſtoriens contemporains. *Baſſompierre* & le maréchal d'*Eſtrées*, le jugeant long-temps après ſa mort, & par conſequent avec aſſez d'impartialité, diſent que « *Concini* étoit un galant homme, d'un bon jugement, d'un cœur généreux, libéral juſqu'à la profuſion, de bonne compagnie & d'un accès facile. Avant les troubles, il étoit aimé du peuple, auquel il donnoit des ſpectacles, des fêtes, des tournois, des carrouſels, des courſes de bague, dans leſquelles il brilloit, parce qu'il étoit beau cavalier & adroit à tous les exercices. Il jouoit beaucoup, mais noblement & ſans

paſſion. Il avoit l'eſprit ſolide, enjoué, d'une tournure agréable. » Le marquis de *Bonnivet*, ſeigneur Flamand, étant priſonnier de guerre dans la citadelle d'Amiens, dont *Concini* étoit gouverneur, imagina de paroître malade pour faire enſuite le mort, être emporté hors de la citadelle & ſe ſauver. *Concini* lui dit : *Il ſeroit bien fâcheux que vous mouruſſiez ſous ma garde : car, comme on fait paſſer les Italiens en France pour de grands empoiſonneurs, je ſerois obligé de vous faire ouvrir.* Cette plaiſanterie, dit *Siri*, fut un excellent élixir pour le malade, qui ne tarda pas à guérir... La converſation du maréchal d'*Ancre* étoit pleine de ſaillies & de gaieté. Il eſt vraiſemblable que, s'il n'avoit pas uni ſon ſort à l'inſolente & inſatiable *Galigaï*, dont il fut forcé de partager les rapines, il ſeroit mort dans ſon lit. Il laiſſa un fils âgé de 14 ans, qui ſe retira à Florence.

CONCORDE, (Mythol.) divinité que les Romains adoroient, & en l'honneur de laquelle ils avoient élevé un temple ſuperbe, ſur le Capitole où s'aſſembloit le ſénat. Elle étoit fille de *Jupiter* & de *Thémis* : on la repréſente couronnée d'une guirlande de fleurs, tenant d'une main deux cornes d'abondance entrelacées ; & de l'autre, un faiſceau ou une grenade. Deux mains qui ſe joignent & tiennent quelquefois un caducée, ſont l'un de ces emblêmes.

CONDAMINE, (Charles-Marie de la) chevalier de Saint-Lazare, des académies Françoiſe & des Sciences de Paris ; des académies royales de Londres, Berlin, Pétersbourg, Nanci ; de l'inſtitut de Bologne, naquit à Paris en 1701, & y mourut le 4 février 1774, des ſuites d'une opération pour la cure d'une hernie dont il étoit attaqué. Avec une ame ardente & une conſtitution forte, il dut être entraîné vers le plaiſir : il s'y livra beaucoup dans ſa jeuneſſe ; mais il y renonça bientôt, ainſi qu'à l'état militaire qu'il avoit embraſſé, pour ſe livrer aux ſciences. Il entreprit divers voyages, où il recueillit pluſieurs obſervations qui en hâtèrent les progrès. Après avoir parcouru, ſur la Méditerranée, les côtes de l'Afrique & de l'Aſie, il fut choiſi en 1736, avec MM. *Godin* & *Bouguer*, pour aller au Pérou déterminer la figure de la Terre. Les fruits de ce voyage, où il fit paroître tant d'activité & de courage, ne répondirent pas à l'attente du public. Il manqua même d'y périr par l'imprudence d'un de ſes compagnons, nommé *Seniergues*. Le libertinage & le ton hautain de ce jeune homme ayant irrité les citoyens de la nouvelle Cuença, ils s'élevèrent en tumulte contre les voyageurs ; mais heureuſement le ſeul coupable en fut la victime. *La Condamine* deſcendit la rivière des Amazones, & fit ſur cette rivière, un trajet de plus de cinq cents lieues, après avoir failli vingt fois à échouer & à périr. De retour dans ſa patrie, il partit quelque temps après pour Rome ; le pape *Benoît XIV* lui fit préſent de ſon portrait, & lui accorda la diſpenſe d'épouſer une de ſes nièces. Notre philoſophe penſoit que la ſociété d'une femme raiſonnable & ſenſible, ſerviroit à adoucir les infirmités dont il étoit accablé. Il épouſa à l'âge de 55 ans cette nièce, qui fit ſon bonheur, qui lui prodigua les ſoins les plus tendres, &, de concert avec la philoſophie, le conſola de l'eſpèce d'injuſtice qu'il avoit éprouvée à ſon dernier voyage d'Angleterre, & dont on lui avoit refuſé la réparation. Il s'en plaignit dans un *Écrit*

public à *la Nation Angloiſe*, qui répondit au philoſophe Pariſien, « qu'elle aimoit mieux avoir moins de police & plus de liberté. » Toujours ſemblable à lui-même juſqu'au dernier moment, il fit les délices de la ſociété, par ſon caractère vif, actif & enjoué. Deux jours avant ſa mort, il fit un *Couplet* aſſez plaiſant ſur l'opération chirurgicale, qui le mit au tombeau; & après avoir dit ce couplet à un ami qui venoit le viſiter : « *Il faut que vous me laiſſiez*, continua-t-il; *j'ai deux lettres à écrire en Eſpagne; peut-être, l'ordinaire prochain, il ne ſera plus temps.* » Ce fut l'un des premiers que l'académie Françoiſe choiſit dans l'académie des Sciences pour en faire l'un de ſes membres, parce qu'il ſut, comme *Fontenelle*, embellir les ſciences par l'agrément. Il étoit ſourd quand il y fut reçu, & lui-même fit alors cette épigramme ſur ſa réception :

La Condamine *eſt aujourd'hui*
Reçu dans la Troupe immortelle;
Il eſt bien ſourd; tant mieux pour lui:
Mais non muet; tant pis pour elle.

La Condamine avoit l'art de plaire aux ſavans par l'intérêt qu'il leur montroit pour leurs ſuccès, & aux ignorans par le talent de leur perſuader qu'ils l'avoient entendu. Les gens du monde le recherchoient, parce qu'il étoit plein d'anecdotes & d'obſervations ſingulières, propres à amuſer leur frivole curioſité. Aux qualités que nous avons louées dans ce philoſophe, il joignoit quelques défauts. Son activité alloit juſqu'à l'inquiétude, & le rendoit quelquefois importun. Il mettoit ſouvent aux petites choſes, une importance fatigante pour les autres. Sa curioſité devoit le rendre indiſcret : c'étoit en lui une véritable paſſion, à laquelle il ſacrifioit les bienſéances ordinaires. Avide de réputation, il aimoit ces détails de correſpondances & de viſites qu'elle entraîne. Il eſt peu d'hommes célèbres avec qui il n'ait eu des liaiſons ou des diſputes, & preſque point de journal dans lequel il n'ait inſéré quelques pièces. Répondant à toutes les critiques, & flatté de toutes les louanges, il ne mépriſoit aucun ſuffrage, pas même ceux des hommes mépriſables. Dans un voyage que fit *la Condamine*, dans ſa jeuneſſe, à Conſtantinople, il ſe lia avec un aſtrologue, favori du ſultan. Celui-ci écrivit alors à l'académie des Sciences de Paris, pour lui demander les meilleurs livres d'aſtrologie; l'académie répondit au grand-ſeigneur : *Qu'elle n'en connoiſſoit ni de bons, ni de mauvais, aucun digne de lui être offert.* Dans le même voyage, *la Condamine* dut la vie à ſon courage. Il ſe défendit contre ſoixante hommes, & brava tous les dangers, plutôt que de livrer au cadi de Baſſa, un dépôt d'argent qui lui avoit été confié. Il força même ce dernier, par ſa fermeté, à être plus juſte & à s'excuſer. Nous avons de *la Condamine* divers ouvrages: I. *Relation abrégée d'un Voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale*, 1745, in-8.° II. *La Figure de la Terre, déterminée par les obſervations de MM. de la Condamine & Bouguer*, 1749, in-4.° III. *Meſure des trois premiers degrés du Méridien dans l'hémiſphère auſtral*, 1751, in-4.° IV. *Journal du Voyage fait par ordre du Roi à l'Equateur*, avec un *Supplément*, en deux parties, 1751-1752, in-4°; ſuivi de l'*Hiſtoire des Pyramides de Quitto*, qui avoit été imprimée ſéparément en 1751, in-4.° V. Divers *Mémoires ſur l'Inoculation*, recueillies en deux vol. in-12. Il ne contribua pas peu à répandre

l'uſage de cette opération en France, & il mit dans cet objet beaucoup de chaleur. Le ſtyle des différens ouvrages de *la Condamine* eſt ſimple & negligé ; mais il eſt ſemé de traits agréables & plaiſans, qui lui aſſurent des lecteurs. La poéſie étoit un des talens de notre ingénieux académicien : on a de lui des *Vers de ſociété*, d'une tournure piquante. On peut en juger par ceux-ci, adreſſés à ſa femme, le lendemain de ſes noces :

*D'*Aurore *&* Titon *vous connoiſſez l'hiſtoire ;*
Notre hymen en rappelle aujourd'hui la mémoire ;
Mais de mon ſort Titon *ſeroit jaloux ;*
Que ſes liens ſont différens des nôtres !
*L'*Aurore *entre ſes bras vit vieillir ſon époux ;*
Et je rajeunis dans les vôtres.

On lui doit des pièces d'un plus haut ſtyle, telles que la *Diſpute des armes d'Achille*, & d'autres morceaux traduits des poëtes Latins ; l'*Epitre d'un Vieillard*, &c.

I. CONDÉ, (Turſtin de) archevêque d Yorck, naquit au village de Condé-ſur-Seule, pres de Bayeux. Il reçut, l'an 1119, la conſécration des mains de *Calixte II*, dans le concile de Rheims, où il ſe trouva, malgré la défenſe du roi d'Angleterre, qui le bannit de ſon royaume. Rappelé au bout de deux ans, il ſe livra tout entier aux fonctions de ſon miniſtère, & ſe fit chérir de ſes diocéſains. Les moines de Citeaux lui furent redevables de leur introduction en Angleterre. *Turſtin* ſut allier le courage du militaire, à la douceur du miniſtre de l'Évangile. Les Écoſſois ayant fait une irruption dans la partie ſeptentrionale de l'Angleterre, il aſſembla ſon peuple, l'encouragea par de vives exhortations, le mena lui-même au combat, & remporta une victoire complète ſur les ennemis. Cet évêque guerrier finit par ſe faire moine, l'an 1140, & mourut peu de temps après. Il eut pour frère *Audouen* DE CONDÉ, évêque d'Evreux, un des plus recommandables prélats de Normandie, par ſa ſcience, ſa douceur & ſa libéralité.

II. CONDÉ, (Louis Ier DE BOURBON, prince de) naquit en 1530, de *Charles de Bourbon*, duc de Vendôme. Il fit ſa première campagne ſous *Henri II*, ſe ſignala à la bataille de Saint-Quentin, & recueillit à la Fère les débris de l'armée. Il ne ſe diſtingua pas moins aux ſiéges de Calais & de Thionville, en 1558 ; mais, après la mort funeſte de *Henri II*, les mécontentemens qu'il eſſuya, le jetèrent dans le parti des Réformés. Il fut, dit-on, le chef muet de la conſpiration d'Amboiſe, & il auroit péri par le dernier ſupplice, ſi la mort de *François II* n'eût fait changer les affaires. *Charles IX* le mit en liberté, & le prince de *Condé* n'en profita que pour ſe mettre de nouveau à la tête des Proteſtans. Il ſe rendit maître de diverſes villes, & il ſe propoſoit de pouſſer plus loin ſes conquêtes, lorſqu'il fut pris & bleſſé à la bataille de Dreux, en 1562. Il perdit enſuite celle de Saint-Denys, en 1567, & périt à celle de Jarnac, le 13 mars 1569, à l'âge de 39 ans. Il avoit un bras en écharpe le jour de la bataille. Comme il marchoit aux ennemis, le cheval du comte de *la Rochefoucault*, ſon beau-frère, lui donna un coup de pied qui lui fit une bleſſure conſidérable à la jambe. Ce prince,

ſans

ſans daigner ſe plaindre, s'adreſſa aux gentilshommes qui l'accompagnoient : *Apprenez*, leur dit-il, *que les chevaux fougueux nuiſent plus qu'ils ne ſervent dans une armée.* Un moment après, il leur dit : *Le Prince de Condé ne craint point de donner la bataille, puiſque vous le ſuivez*; & chargea dans le moment, avec ſon bras en écharpe & ſa jambe toute meurtrie. Dans ce cruel état, il ne laiſſa pas de pourſuivre les ennemis. Preſſé de tous côtés, il fut obligé de ſe rendre à deux gentilshommes, qui le traitèrent avec aſſez d'humanité ; mais *Monteſquiou*, capitaine des gardes du duc d'*Anjou*, qui avoit à ſe venger de quelque injure particulière, eut la baſſe cruauté de le tuer de ſang froid d'un coup de piſtolet. Quelques hiſtoriens, entr'autres *Deſormeaux*, attribuent ce crime aux ordres ſecrets du duc d'*Anjou*. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que ce prince eut la lâcheté d'aller examiner *Condé*, baigné dans ſon ſang, & de le faire charger mort ſur une vieille ânesſe. Le prince de *Condé* étoit petit, boſſu ; & cependant plein d'agrémens, ſpirituel, galant, adoré des femmes. Jamais général ne fut plus aimé de ſes ſoldats ; on en vit à Pont-à-Mouſſon un exemple étonnant. Il manquoit d'argent pour ſes troupes, & ſur-tout pour les Reiſtres, qui étoient venus à ſon ſecours, & qui menaçoient de l'abandonner. Il oſa propoſer à ſon armée, qu'il ne payoit point, de payer elle-même l'auxiliaire ; &, ce qui ne pouvoit jamais arriver que dans une guerre de religion, & ſous un général tel que lui, toute ſon armée ſe cotiſa, juſqu'au moindre goujat. Il ne manqua à ce prince, né pour le malheur & pour la gloire de ſa patrie, que de ſoutenir une meilleure cauſe.

On a beaucoup parlé des jetons d'argent ſur leſquels les Proteſtans avoient fait mettre la figure du prince de *Condé*, avec l'inſcription : *Louis XIII, roi de France.* *Deſormeaux* prouve, dans ſon *Hiſtoire de la maiſon de Bourbon*, que ce prince n'eut aucune part à la fabrication de cette monnoie. *Condé* avoit été marié deux fois, la première à *Éléonore de Roye*, morte de jalouſie en 1564 ; la ſeconde, à *Françoiſe d'Orléans Longueville*, morte en 1601, dont il eut *Charles* comte de Soiſſons. On imprima en 1565 un *Recueil de pièces* qui concernent les affaires où *Condé* eut part, en 3 vol. petit in-12 ; auxquels on ajoute un in-16 imprimé en 1568, & un autre en 1571. Mais l'édition de ces différens *Mémoires*, donnée par *Secouſſe* & l'abbé *Lenglet*, en 1743, 6 vol. in-4°, eſt beaucoup plus ample : elle a fait diminuer le prix de l'édition originale, qui eſt toujours fort rare.

III. CONDÉ, (Henri II DE BOURBON, prince de) premier prince du ſang, né poſthume à Saint-Jean-d'Angeli, en 1588, de *Henri I*, fut très-aimé d'abord par *Henri IV*, qui le fit élever dans la religion Catholique. Il épouſa, en 1609, *Charlotte de Montmorenci*, & nous détaillons dans ſon article, *Voyez* MONTMORENCI, n.° X, les ſuites de cette union, qui brouilla le prince de *Condé* avec le roi, devenu éperdument amoureux de la jeune princeſſe. Pendant la régence de *Marie de Médicis*, il fut tantôt bien, tantôt mal avec la cour, qui étoit le centre des cabales & des intrigues. Il fut mis à la Baſtille en ſeptembre 1616, & n'en ſortit qu'en 1619. De nouveaux déſagrémens l'obligèrent, en 1625, de quitter la

cour. En 1636, il commanda une armée en Franche-Comté, & ne fut pas heureux devant Dôle, dont il avoit formé le ſiége. Il réuſſit mieux dans le Rouſſillon, où il prit le château de Salſes en 1639, & la ville d'Elne, en 1642. Après la mort de *Louis XIII*, il fut établi chef du conſeil, & miniſtre d'état ſous la régente. Il ſervit utilement dans ces places importantes, & mourut à Paris le 26 décembre 1646. Sa plus grande gloire eſt d'avoir été le père du grand *Condé*, qui ſuit.

IV. CONDÉ, (Louis II DE BOURBON, prince de) premier prince du ſang & duc d'*Enguien*, naquit à Paris en 1621, de *Henri II*, prince de *Condé*. Il montra un génie précoce. Le cardinal *de Richelieu*, qui ſe connoiſſoit en hommes, dit un jour à *Chavigni* : *Je viens d'avoir avec M. le Duc une converſation de deux heures ſur la guerre, la religion & les intérêts des Princes ; ce ſera le plus grand capitaine de l'Europe, & le premier homme de ſon ſiècle, & peut-être des ſiècles à venir.* « La plupart des grands capitaines, dit un hiſtorien, le ſont devenus par degrés : *Condé* naquit général ; l'art de la guerre ſembla en lui un inſtinct naturel. » A vingt-deux ans, en 1643, il gagna la bataille de Rocroi ſur les Eſpagnols, commandés par le comte de *Fuentes*. On a remarqué que le prince, ayant tout réglé le ſoir veille de la bataille, s'endormit ſi profondément, qu'il fallut le réveiller pour la donner. *Gaſſion* craignoit d'engager une action générale entre l'armée Eſpagnole & l'armée Françoiſe inférieure en nombre. *Mais ſi nous perdons la bataille*, dit-il, *que deviendrons-nous ? — Je ne m'en mets point en peine*, répondit le prince, *parce que je ſerai mort auparavant.* Il ne mourut pas, & il fut vainqueur. Il remporta la victoire par lui-même, par un génie qui ſe paſſoit d'expérience, par un coup d'œil qui voyoit à la fois le danger & la reſſource, par ſon activité exempte de trouble. Les Eſpagnols perdirent dix mille hommes dans cette journée ; on fit cinq mille priſonniers. Les drapeaux, les étendards, le canon & le bagage reſtèrent au vainqueur. Le duc d'*Enguien* honora ſa victoire par ſon humanité : il eut autant de ſoin d'épargner les vaincus, & de les arracher à la fureur du ſoldat, qu'il en avoit pris pour les vaincre. Un général François, jaloux & flatteur, lui dit : *Que pourront dire maintenant les envieux de votre gloire ? — Je n'en ſais rien*, lui répondit le prince ; *je voudrois bien vous le demander.* Le pommeau de ſa ſelle fut emporté d'un coup de canon, & le fourreau de ſon épée briſé d'un coup de mouſquet. Cette victoire fut ſuivie de la priſe de Thionville & de pluſieurs autres places. L'année ſuivante 1644, il paſſa en Allemagne, attaqua le général *Merci*, retranché ſur deux éminences vers Fribourg, donna trois combats de ſuite en quatre jours, & fut vainqueur toutes les trois fois. Il ſe rendit maître de tout le pays, de Mayence juſqu'à Landau. On dit que, dans un de ces combats, le jeune héros jeta ſon bâton de commandant dans les retranchemens des ennemis, & marcha pour le reprendre, l'épée à la main, à la tête du régiment de *Conti*. Le maréchal *de Turenne*, auquel il laiſſa ſon armée, ayant été battu à Mariendal, *Condé* vole reprendre le commandement, & joint à l'honneur de commander *Turenne*, celui de réparer encore

ſa défaite. Il attaque de nouveau *Merci* dans les plaines de Nortlingue, & y gagne une bataille complète, le 3 août 1645 ; le général ennemi reſta ſur le champ de bataille, & *Gleſne*, qui commandoit ſous lui, fut fait priſonnier. La gloire du duc d'*Enguien* fut à ſon comble. Il aſſiégea Dunkerque l'année ſuivante, à la vue de l'armée Eſpagnole, & il fut le premier qui donna cette place à la France. La cour le tira du théâtre de ſes conquêtes, pour l'envoyer en Catalogne ; mais ayant aſſiégé, en 1647, Lérida avec de mauvaiſes troupes, mal payées, il fut obligé de lever le ſiége. Bientôt les affaires chancelantes obligèrent le roi de le rappeler en Flandre. L'archiduc *Léopold*, frère de l'empereur *Ferdinand III*, aſſiégeoit, en 1648, Lens en Artois ; *Condé* rendu à ſes troupes, qui avoient toujours vaincu ſous lui, les mène droit à l'armée ennemie, & la taille en pièces. C'étoit pour la troiſième fois qu'il donnoit bataille avec le déſavantage du nombre. Sa harangue à ſes ſoldats fut courte, mais ſublime. Il ne leur dit que ces mots : *Amis, ſouvenez-vous de Rocroi, de Fribourg & de Nortlingue.* Tandis que le prince de *Condé* comptoit les années de ſa jeuneſſe par des victoires, une guerre civile, occaſionnée par le miniſtère de *Mazarin*, déchiroit Paris & la France. Ce cardinal s'adreſſa à lui pour l'appaiſer ; la reine l'en pria les larmes aux yeux. Le vainqueur de Rocroi & de Lens termina à l'amiable ces querelles funeſtes & ridicules, dans une conférence tenue à Saint-Germain-en-Laie. Cette paix ayant été rompue par les factieux, il mit le ſiége devant Paris, défendu par un peuple innombrable, avec une armée de ſept à huit mille hommes, & y fit entrer le roi, la reine & le cardinal *Mazarin*, qui oublia bientôt ce bienfait. Ce miniſtre, jaloux de ſa gloire & redoutant ſon ambition, fit enfermer, le 18 janvier 1658, ſon libérateur à Vincennes ; & après l'avoir fait transférer, pendant un an, de priſon en priſon, il lui donna la liberté. La cour crut lui faire oublier cette ſévérité, en le nommant au gouvernement de Guienne. *Condé* s'y retira tout de ſuite ; mais ce fut pour ſe préparer à la guerre & pour traiter avec l'Eſpagne. Il courut de Bordeaux à Montauban, prenant des villes & groſſiſſant par-tout ſon parti. Il paſſa d'Agen, à travers mille aventures, & déguiſé en courrier, à cent lieues de là, pour ſe mettre à la tête d'une armée commandée par les ducs de *Nemours* & de *Beaufort*. Il profite de l'audace que ſon arrivée imprévue donne aux ſoldats, attaque le maréchal d'*Hocquincourt*, général de l'armée royale campée près de Gien, lui enlève pluſieurs quartiers, & l'eût entièrement défait, ſi *Turenne* ne fût venu à ſon ſecours. Après ce combat, il vole à Paris, pour jouir de ſa gloire & des diſpoſitions favorables d'un peuple aveugle. Déjà, il ſe ſaiſit des villages circonvoiſins, pendant que *Turenne* s'approchoit de la capitale pour le combattre. « Les deux généraux s'étant rencontrés près du faubourg Saint-Antoine, le 2 juillet 1652, ſe battirent avec tant de valeur, que la réputation de l'un & de l'autre, qui ſembloit ne pouvoir plus croître, dit un hiſtorien célèbre, en fut augmentée. » Cette journée auroit été déciſive contre lui, ſi les Pariſiens n'avoient ouvert leurs portes pour recevoir

ſon armée. La paix ſe fit peu de temps après ; mais il ne voulut pas y entrer. Il ſe retira dans les Pays-Bas, où il ſoutint, avec aſſez de gloire, les affaires des Eſpagnols. Il en acquit beaucoup par le ſecours qu'il jeta dans Cambrai, & par la fameuſe retraite qu'il fit à la levée du ſiége d'Arras en 1654. Deux ans après, il fit lever le ſiége de Valenciennes ; mais il fut battu à la journée de Dunes, où *Turenne* fut vainqueur. La paix des Pyrenées rendit ce prince à la France en 1659. Le cardinal *Mazarin*, qui traita de cette paix avec Don *Louis de Haro*, ne conſentit au rétabliſſement du Grand *Condé*, que par l'inſinuation que lui fit le miniſtre Eſpagnol, que l'Eſpagne, au cas de refus, procureroit à ce prince des établiſſemens dans les Pays-Bas : établiſſemens qui auroient cauſé peut-être bien des inquiétudes. Le prince de *Condé*, rendu à ſa patrie, la ſervit utilement dans la conquête de la Franche-Comté en 1668, & dans celle de Hollande en 1672. Il prit Weſel, fut bleſſé près du fort de Tolhuis, & continua, les années ſuivantes, à rendre des ſervices importans. En 1674, il mit en ſûreté les conquêtes des François, s'oppoſa au deſſein des armées des Alliés, & défit leur arrière-garde à la célèbre journée de Senef. Cette bataille fut très-meurtrière. *Condé* averti qu'on murmuroit contre la boucherie horrible qui s'y étoit faite ; *Bon*, dit-il, *pour la réparer, c'eſt tout au plus une nuit de Paris* : ſentiment dur, que l'humanité doit lui reprocher. Oudenarde aſſiégée lui dut ſa délivrance. Après la mort du vicomte *de Turenne* en 1675, il continua la guerre d'Allemagne avec avantage. La goutte, dont il étoit tourmenté, l'obligea de ſe retirer ; & dans la douce tranquillité de ſa belle maiſon de Chantilli, il cultiva les lettres, & fortifia ſon ame par la pratique des vertus chrétiennes. Il mourut à Fontainebleau en 1686, à 65 ans ; il s'y étoit rendu pour voir Mad. la ducheſſe ſa petite-fille, qui avoit la petite vérole. Peut-être que le deſir de faire par-là ſa cour au roi, ajoutoit encore à l'intérêt qu'il prenoit à cette princeſſe : on ne l'en auroit pas ſoupçonné en 1652, dans le temps des troubles de la Fronde. « Il voulut, ſans doute, après avoir fait les mêmes fautes que ſon père, dit le préſident *Heſnault*, donner le même exemple d'un retour ſincère & d'un dévouement ſans réſerve. » Il dit pourtant à ſes courtiſans, à l'occaſion d'un écrit du cardinal *de Retz*, où il étoit peu ménagé : *Vous êtes ſurpris du plaiſir que j'éprouve à lire cet ouvrage ; c'eſt qu'il me fait connoître mes fautes que perſonne n'oſe me dire.* Le génie du Grand *Condé* pour les ſciences, pour les beaux-arts, pour tout ce qui peut être l'objet des connoiſſances de l'homme, ne le cédoit point dans lui à ce génie preſque unique pour conduire & commander les armées. Il donnoit toujours par écrit ſes ordres à ſes lieutenans, & leur impoſoit la loi de les ſuivre. *Turenne* diſoit aux ſiens ce qu'il croyoit convenable, & s'en rapportoit à leur prudence. Il arriva de là que celui-ci eut beaucoup d'illuſtres élèves, & que l'autre n'en forma point, ou peu. Ces deux grands hommes s'eſtimoient : *Si j'avois à me changer*, diſoit *Condé*, *je voudrois me changer en* Turenne, *& c'eſt le ſeul homme qui puiſſe me faire ſouhaiter ce changement-là.* Sa phyſionomie annonçoit ce qu'il étoit :

on diſoit qu'il avoit le regard d'un aigle, & le cœur d'un lion. Ce feu, cette vivacité qui formoient ſon caractère, lui firent aimer la ſociété des beaux eſprits : *Corneille, Boſſuet, Racine, Deſpréaux, Bourdaloue*, étoient ſouvent à Chantilli, & ne s'y ennuyoient jamais. Dans ces entretiens littéraires, il parloit avec beaucoup de grace, de nobleſſe & de douceur, quand il ſoutenoit une bonne cauſe. Mais ſon ſang & ſes yeux s'enflammoient, lorſqu'il en ſoutenoit une mauvaiſe, & qu'il étoit contredit. *Boileau* fut tellement effrayé un jour du feu de ſes regards, qu'il dit tout bas à ſon voiſin : *Dorénavant, je ſerai toujours de l'avis de monſieur le Prince quand il aura tort. Deſormeaux*, ſon hiſtorien, le repréſente d'une taille au-deſſus de la médiocre, aiſée, fine, pleine d'élégance & d'agilité. Il avoit le front large, le nez aquilin, les yeux grands, bleus, extraordinairement perçans, la tête belle, avec une forêt de cheveux. Le bas du viſage ne ſecondoit point, à la vérité, la beauté des autres traits. Sa bouche étoit trop grande; les dents ſortoient trop; mais, malgré ces imperfections, il y avoit dans ſon air quelque choſe de grand, de noble & de fier, tempéré par une politeſſe pleine de dignité. Vrai, magnanime, il déteſtoit la ruſe & les ſubterfuges. *Il n'y a qu'un ſeul moyen*, diſoit-il, *d'agir avec ſureté & gloire dans les grandes affaires & dans les petites, la candeur, la droiture & la vérité.* Il auroit pu ajouter *le ſecret*; car il l'étoit juſqu'au ſcrupule. Ces grandes qualités étoient balancées par pluſieurs défauts, le penchant à la raillerie, la hauteur, l'inégalité, l'extrême vivacité, l'impatience. S'il louoit de bon cœur les grandes actions, il blâmoit durement les fautes. Auſſi ſa franchiſe, la plus noble des vertus, lui attira preſque autant d'ennemis que ſa gloire; & la fierté de ſon ame, qui repouſſoit les avis, le priva plus d'une fois de conſeils ſalutaires. Cette ardeur de génie qui l'animoit, le porta à examiner les différentes religions du monde. Il lut avec avidité les livres les plus fameux des Sectaires, des Athées, des Déiſtes. Il conféra ſouvent avec les plus habiles docteurs & les plus grands philoſophes de ſon ſiècle. Enfin, après des lectures immenſes & des diſcuſſions infinies, il conclut que la religion Catholique étoit la ſeule véritable, & que toutes les autres étoient l'ouvrage de l'impoſture ou de la friponnerie. Des flatteurs de ſa cour s'efforçoient de lui inſinuer l'incrédulité; mais ce prince tint toujours ferme contre leur ſéduction. Il leur diſoit ſouvent : *Vous avez beau faire, la diſperſion des Juifs ſera continuellement une preuve invincible de notre Religion.* Ce ſeroit donc témérairement que l'on voudroit accréditer des ſoupçons injuſtes ſur ſa foi; car, au lit de la mort, où il faut bien enfin que les flatteurs laiſſent aborder la vérité, le prince déclara, pour détruire ces ſoupçons, *qu'il n'avoit jamais douté des myſtères de la Religion, quoi qu'on eût dit.* — Nous ne pouvons mieux terminer cet article que par le parallèle de *Condé* & de *Turenne*, fait par l'éloquent *Boſſuet*. « Ça été dans notre ſiècle un ſpectacle de voir dans le même temps & dans les mêmes campagnes ces deux hommes, que la voix commune de toute l'Europe égaloit aux plus grands capitaines des ſiècles paſſés; tantôt à la tête des corps ſéparés, tantôt unis plus encore par le concours des mêmes penſées, que

par les ordres que l'inférieur recevoit de l'autre; tantôt oppoſés front à front, & redoublant l'un dans l'autre l'activité & la vigilance; comme ſi Dieu, dont ſouvent, ſelon l'Écriture, la ſageſſe ſe joue dans l'univers, eût voulu la montrer ſous toutes les formes, & nous faire voir, enſemble, tout ce qu'il peut faire des hommes. Que de campemens! que de belles marches! que de hardieſſe! que de précautions! que de périls! que de reſſources! Vit-on jamais en deux hommes les mêmes vertus avec des caractères ſi divers, pour ne pas dire ſi contraires? L'un paroît agir par des réflexions profondes, & l'autre par de ſoudaines illuminations. Celui-ci par conſéquent plus vif, mais ſans que ſon feu ait rien de précipité; celui-là, d'un air plus froid, mais ſans jamais avoir rien de lent; plus hardi à faire qu'à parler, réſolu & déterminé au dedans, lors même qu'il paroiſſoit embarraſſé au dehors. L'un, dès qu'il paroît dans les armées, donne une haute idée de ſa valeur, & fait attendre quelque choſe d'extraordinaire, mais toutefois s'avance par ordre, & vient comme par degrés aux prodiges qui ont fini le cours de ſa vie. L'autre, comme un homme inſpiré dès la première bataille, s'égale aux maîtres les plus conſommés. L'un, par de vifs & continuels efforts, emporte l'admiration du genre humain, & fait taire l'envie. L'autre jette d'abord une ſi vive lumière, qu'elle n'oſoit l'attaquer. L'un enfin, par la profondeur de ſon génie & les incroyables reſſources de ſon courage, s'élève au-deſſus des plus grands périls, & fait même profiter de toutes les infidélités de la fortune. L'autre, & par l'avantage d'une haute naiſſance, & par ces grandes penſées que le ciel envoie, & par une eſpèce d'inſtinct admirable dont les hommes ne connoiſſent pas le ſecret, ſemble né pour entraîner la fortune dans ſes deſſeins, & forcer les deſtinées. Et, afin que l'on vît toujours dans ces deux hommes de grands caractères, mais divers, l'un emporté d'un coup ſoudain, meurt pour ſon pays, comme un *Judas Macchabée*; l'autre, élevé par les armes au comble de la gloire, comme un *David*, meurt comme lui dans ſon lit, en publiant les louanges du Seigneur, en inſtruiſant ſa famille, & laiſſe tous les cœurs remplis tant de l'éclat de ſa vie, que de la douceur de ſa mort. » *Deſormeaux* a donné la *Vie* de ce prince, à Paris 1766, 4 volumes in-12; elle a effacé celle de *Coſte*, in-4° & in-12. On en trouve une autre dans les *Hommes Illuſtres de France*, par *Ch. Perrault*.

V. CONDÉ, (Henri-Jules DE BOURBON, prince de) fils du *Grand Condé*, né en 1643, & mort en 1709, étoit un prince très-éclairé, aimant les gens d'eſprit, & en ayant beaucoup lui-même: *Voyez* CRETIN. Il ſe ſignala dans diverſes occaſions ſous ſon illuſtre père, & ſur-tout en 1672, au paſſage du Rhin, & en 1674, à la bataille de Senef. Il voulut faire peindre l'hiſtoire de ſon père, mais il s'y trouvoit un obſtacle. Celui-ci dans ſa jeuneſſe avoit pris les armes contre ſon ſouverain & ſa patrie, & obtenu divers ſuccès. Pour ne les point oublier, ſon fils imagina une allégorie très-ingénieuſe. Il fit peindre la Muſe de l'hiſtoire, tenant un livre, ſur le dos duquel étoit

écrit : *Vie du prince de Condé.* Cette muſe en arrachoit des feuilles, qui, répandues ça & là, laiſſoient lire ces mots : *Secours de Cambrai, retraite devant Arras, ſecours de Valanciennes*, &c. *Voyez* IV. BOURBON-CONDÉ.

CONDÉ, (la Princeſſe de) *Voyez* X. MONTMORENCY.

CONDILLAC, (Étienne Bonnot de) de l'académie Françoiſe, & de celle de Berlin, abbé de Mureaux, ancien précepteur de S. A. R. l'infant Don *Ferdinand*, duc de Parme, naquit à Grenoble vers 1715, & mourut d'une fièvre putride, dans ſa terre de Flux, près Baugenci, le 2 août 1780. Un grand ſens, un jugement ſûr, une métaphyſique nette & profonde, une littérature auſſi choiſie qu'étendue, un caractère ſolide, des mœurs graves ſans auſtérité, un ton un peu ſentencieux, plus de facilité d'écrire que de parler, plus de philoſophie que de ſenſibilité & d'imagination : tels ſont les traits principaux du portrait de l'abbé *de Condillac*. On a recueilli en trois volumes in-12, ſous le titre de ſes Œuvres, ſon *Eſſai ſur l'origine des Connoiſſances humaines* ; ſon *Traité des Senſations* ; ſon *Traité des Syſtêmes* : ouvrages excellens, pleins d'idées juſtes, lumineuſes & neuves, écrits avec clarté, penſés avec profondeur, & dans leſquels le ton philoſophique paroît la langue naturelle de l'auteur. Son *Cours d'Etudes*, en 16 vol. in-12, 1776, compoſé pour l'inſtruction de ſon illuſtre élève, mérite les mêmes éloges. Toutes les fois qu'il raiſonne, qu'il diſcute, qu'il étudie la morale & la politique à travers les révolutions des empires, on eſt très-content de lui : mais dans la partie hiſtorique, d'ailleurs aſſez bien faite & pleine de vues nouvelles, on deſiroit ſouvent plus de chaleur & plus de vivacité, & un ſtyle plus pittoreſque. Ce livre, qui reſpire l'humanité la plus ſincère, & le plus vif deſir de rendre les ſouverains bienfaiſans & les hommes heureux, n'eſt pas écrit avec ce ton pénétrant & touchant, que prenoit *Fénélon* pour parvenir au même but. Sa narration eſt foible, sèche & commune. On a encore de lui : *Traité des animaux*, 1755 in-12 ; *Recherches ſur les idées que nous avons de la beauté*, 1749, 2 vol. in-12 ; une *Logique*, in-8° ; *Le Commerce & le Gouvernement conſidérés relativement l'un à l'autre*, in-12 : livre qui a été décrié par les anti-économiſtes, quoiqu'il y ait une grande clarté, de la méthode & des choſes bien vues. M. *de La Harpe* le nomme *le livre élémentaire de la Science économique* ; mais on auroit voulu qu'il n'eût pas étayé certains ſyſtêmes ſur le commerce des grains, qu'il eût donné à ſes principes un air moins profond & moins abſtrait, & que dans des matières qui intéreſſent tous les hommes, il eût écrit pour tout le monde. On a remarqué dans quelques ouvrages de l'abbé *de Condillac*, qu'il avoit une haute opinion de ſon mérite ; il ne ſe faiſoit point un devoir de la cacher. Un homme qui ſavoit ſi bien faire l'analyſe & le calcul des idées, devoit ſavoir exactement combien il en avoit eu de nouvelles ; & cette connoiſſance pouvoit excuſer ſon amour propre. On lui a encore reproché que, dans ſon Traité *des Senſations*, il a établi des principes dont les matérialiſtes ont tiré de funeſtes conſéquences ; que dans ſon *Cours d'Etudes*, il a jugé en connoiſſeur inhabile

pluſieurs tirades de *Boileau*, en ſoumettant la poéſie, libre, irrégulière & audacieuſe de ſa nature, au compas de la géométrie, &c. Mais, s'il a adopté quelques-unes des opinions de la philoſophie moderne, on peut dire qu'il les a ſouvent tempérées par un caractère modéré & un eſprit ſans enthouſiaſme. L'abbé *de Lignac* & *Roſſignol*, ont combattu quelques opinions de *Condillac*; le premier, dans ſes *Lettres d'un Américain*; le ſecond, dans ſa *Théorie des Senſations*, imprimée à Embrun, en 1780. « En général, a dit un écrivain célèbre, *Condillac* fut l'un des eſprits les plus ſages & les plus judicieux que nous ayons eus dans ce ſiècle. Il a eu le mérite, fort rare parmi nous, de mettre de la clarté dans la métaphyſique, en la débarraſſant de toute hypothèſe, & en la réduiſant, d'après *Locke*, à des notions ſimples & très-exactement analyſées. Son ſtyle d'ailleurs eſt correct & pur, quoique moins élégant & moins animé que celui de *Malebranche*. » Toutes les œuvres de *Condillac* ont été réunies en 1798, à Paris, & forment 23 vol. in-8.° On y trouve pluſieurs écrits poſthumes de l'auteur, qui n'avoient point encore été publiés, entr'autres, *la Langue des Calculs*.

CONDITOR, (Mythol.) dieu Romain, qui veilloit, après la moiſſon, à la conſervation des grains.

CONDORCET, (Marie-Jean-Antoine-Nicolas *Caritat*, marquis de) originaire du Comtat-Venaiſſin, naquit à Ribemont en Picardie, le 17 ſeptembre 1743. Sa naiſſance lui faiſoit eſpérer de l'avancement dans la profeſſion des armes, mais il lui préféra la culture paiſible des ſciences. Il n'avoit encore que 21 ans, lorſqu'il préſenta à l'académie de Paris, un mémoire ſur le *Calcul différentiel*, qu'elle jugea digne d'entrer dans la collection des travaux des *Savans étrangers*. Ses liaiſons intimes avec *d'Alembert* & avec *Voltaire*, ſa correſpondance avec le roi de Pruſſe, lui acquirent bientôt de la célébrité. Reçu à l'académie des Sciences, il en devint le ſecrétaire, & juſtifia ce choix par pluſieurs écrits & par divers éloges de ſes confrères. Chargé en 1777, de celui du duc de *la Vrilière*, M. *de Maurepas* lui fit des reproches de ce qu'il tardoit trop à le prononcer; *Condorcet* lui déclara que jamais il ne loueroit un pareil miniſtre: auſſi, pendant toute la vie de M. *de Maurepas*, ce dernier l'empêcha-t-il d'être reçu à l'académie Françoiſe. Il y parvint en 1782, & ſon diſcours de réception eut pour objet, de développer les progrès que les connoiſſances phyſiques & morales ont faits de nos jours, & l'influence que les ſciences doivent avoir ſur le caractère d'une nation, & ſur ſon gouvernement. L'auteur y annonçoit déjà cet eſprit d'indépendance, ces idées républicaines, qui déterminèrent enſuite ſa conduite politique, lui firent quitter le cabinet du ſavant pour la tribune légiſlative, & au milieu des orages, des chagrins & des erreurs, le conduiſirent à une fin funeſte. Dès l'aurore de la révolution, il favoriſa ſon eſſor. Sous l'aſſemblée conſtituante, il fut déſigné pour gouverneur du Dauphin; & lorſque *Louis XVI* fut détenu aux Tuileries, après ſa fuite à Varennes en 1791, *Condorcet* fut l'un des premiers à réclamer dans une feuille la déchéance du monarque, & l'établiſſement de la république. Il contribua bientôt à faire décréter

l'une & l'autre. Le 14 juillet de la même année, il fit mettre, le premier, au-deſſus de ſa porte un tranſparent, avec ces mots ſi prodigués enſuite : *La conſtitution ou la mort ;* quelqu'un écrivit au-deſſous : *Les bains froids ou bicêtre.* *Condorcet* fut appelé ſucceſſivement à l'aſſemblée légiſlative & à la convention. Là, ſes opinions eurent pour objet, de diſtinguer les émigrés en deux claſſes, pour ne punir de mort que ceux qui ſeroient pris les armes à la main ; de faire déclarer la guerre à l'empereur ; d'autoriſer des commiſſaires dans les archives & les dépôts publics, à faire la recherche de tous les titres & preuves de nobleſſe, pour les anéantir ; d'établir l'utilité de la ſouveraineté immédiate du peuple ; de faire juger *Louis XVI* par des députés particuliers des départemens, en réſervant ſeulement à la convention le droit d'adoucir le jugement ; de combattre enfin la conſtitution de 1793. Ses deux derniers diſcours le rendirent ſuſpect aux dominateurs de la France, & *Robeſpierre* le regarda dès-lors comme un ambitieux hypocrite, qui, ſous le manteau de la philoſophie, cachoit l'envie de s'élever à ſon détriment. Sa perte fut jurée. Dénoncé comme partiſan des Girondins, il fut mis hors de la loi, le 28 juillet 1793. *Condorcet* ſe cacha quelque temps chez une femme généreuſe, qui expoſa ſa vie pour garantir la ſienne. C'eſt là qu'il compoſa ſon écrit ſur les *Progrès de l'eſprit humain.* Ayant appris par les journaux, qu'une loi barbare, faiſant un crime de la pitié & de l'hoſpitalité, puniſſoit de mort ceux qui donnoient aſile aux proſcrits, il dit à celle qui l'avoit reçu : *Il faut que je vous quitte, je ſuis hors de la loi.* « Si vous êtes hors de la loi, repondit-elle, vous n'êtes pas hors de l'humanité. » Malgré ſes inſtances pour le retenir, il ſortit de chez elle, & paſſa les barrières de Paris ſans paſſe-port, vêtu d'une ſimple veſte, & ayant un bonnet ſur la tête. Son intention étoit de ſe cacher pendant quelques jours chez un ancien ami, réſidant aux environs de Seaux ; mais lorſqu'il parvint chez lui, cet ami étoit à Paris, & le fugitif fut forcé de paſſer pluſieurs nuits dans les carrières, dans la crainte d'être reconnu. Preſſé par la faim, il oſa entrer dans un petit cabaret de Clamars ; ſon avidité à manger, ſa longue barbe, ſon air inquiet, furent remarqués par un révolutionnaire qui le fit arrêter. Conduit au comité du lieu, il déclara être domeſtique, & s'appeler *Simon* ; mais ayant été fouillé, un *Horace* qu'il portoit, avec des notes marginales en latin, devint la cauſe de ſa perte. Le payſan qui l'interrogeoit, le trouvant trop ſavant pour n'être pas ſuſpect, le fit conduire au Bourg-la-Reine. Là, il fut enfermé le ſoir dans un cachot. Celui qui vint le lendemain matin lui apporter un peu de pain & d'eau, le trouva ſans aucun mouvement & glacé. Il paroît que perdant toute eſpérance, *Condorcet* périt, ou par un poiſon actif, qu'il avoit, dit-on, toujours ſur lui, ou d'inanition & de défaillance, étant épuiſé de peines, de fatigues, de ſa marche, & par de trop longs jeûnes. Ainſi finit miſérablement un géomètre célèbre, un ſavant diſtingué, qui eût pu être heureux, s'il n'eût pas voulu jouer un rôle dans la révolution. Né avec trop de penchant pour les nouveautés, il adopta des ſyſtêmes qu'il auroit peut-être rejetés, dans des temps plus calmes : & celui qui avoit été aſſez vain

de ſa naiſſance, ne dédaigna pas même de prendre part à une gazette, & de deſcendre dans l'arène pour y combattre des politiques ſubalternes. On lui a fait le reproche plus grave, d'avoir abandonné dans les derniers temps le duc de la *Rochefoucault*, qui lui avoit fait obtenir des penſions, & s'étoit toujours montré ſon ami. « Il y a eu des géomètres plus grands que lui, a dit un écrivain, mais peu ont annoncé de meilleure heure des talens plus diſtingués; il y a eu des philoſophes, qui ont mieux éclairé la métaphyſique, l'économie politique & la légiſlation; mais aucun n'a étendu ſes travaux ſur plus d'objets importans; ſon érudition étoit vaſte, profonde, mais ſon ſtyle étoit plus propre à la diſcuſſion & au ſarcaſme, qu'il n'étoit noble & élevé. Il avoit tout lu, & n'avoit rien oublié, depuis les fabliaux juſqu'aux publiciſtes du 11e ſiècle, depuis le roman du jour juſqu'au recueil de l'académie des inſcriptions. » *Condorcet*, que *d'Alembert* appeloit *un Volcan couvert de neige*, eut pour amis les écrivains les plus diſtingués. Les principaux ouvrages de *Condorcet*, ſont: I. Du *Calcul intégral*, 1765. II. *Problême* des trois corps, 1767. Cet écrit valut à l'auteur ſon entrée à l'académie des Sciences. Il y détermina l'attraction de la lune par la terre, & de ces deux planètes par le ſoleil. Il y examina les perturbations que les planètes & les comètes peuvent éprouver de leur action mutuelle. III. *Eſſai d'Analyſe*, 1768, in-4.° Il y développe les principaux problêmes ſur le ſyſtême du monde, & de la gravitation établie par *Newton*. IV. *Lettres* écrites par un théologien, 1772, in-8.° Ce théologien n'eſt nullement orthodoxe, & ſe livre à des ſyſtêmes peu religieux. V. *Mémoires* ſur les ſuites infinies & les équations différentielles. VI. *Éloges* de *Michel de l'Hôpital*, *David Bernouilli*, *Courtanvaux*, *d'Alembert*, *Euler*, *Juſſieu*, *Trudaine*, *Francklin*, *Buffon*, & de quelques autres membres de l'académie des Sciences, morts depuis 1666 juſqu'en 1699. *Condorcet* étoit devenu ſecrétaire de cette compagnie, & ces éloges le firent recevoir en 1782 à l'académie Françoiſe. *Bailly* fut ſon concurrent; ſur trente-un ſuffrages, *Condorcet* en obtint ſeize, & *Bailly* quinze. Après cette élection, à laquelle *d'Alembert* prenoit l'intérêt le plus vif, celui-ci s'écria: « Je ſuis plus content d'avoir gagné cette victoire, que je ne le ſerois d'avoir trouvé la quadrature du cercle. » VII. *Éloge* & *Penſées* de *Paſcal*. *Voltaire* ne dédaigna pas d'ajouter à cet écrit des notes & des commentaires, qui parurent dans une ſeconde édition faite en 1778. VIII. Du *Commerce des Grains*, in-8.° IX. *Réflexions* ſur l'eſclavage des Nègres. L'auteur y ſoutint le ſyſtême de leur indépendance. X. *Lettres* ſur l'unité du pouvoir légiſlatif. XI. *Eſſai* ſur l'application de l'analyſe à la probabilité des déciſions rendues à la pluralité des voix, 1785. XII. *Vie* de *Turgot*, 1786, deux vol. in-8.° L'auteur commença à y développer ſes principes républicains. XIII. *Eſſai* ſur les lois criminelles & les prétentions des parlemens. XIV. Des *Fonctions des États-Généraux*, 1789, 2 vol. in-8.° On y trouve de la profondeur & des idées ſaines. XV. De la *Forme des Élections*. XVI. De la *Banque nationale*, 1789, in-8.° XVII. De la *Fixation de l'Impôt*, 1790. XVIII. *Vie* de *Voltaire*. Elle parut d'abord à Genève en 1787, puis à Londres en 1790. XIX. *Diſcours* ſur les

conventions nationales, 1791, in-8.° XX. *Réflexions* ſur la Révolution de 1688 & 1792, in-8.° Elles ont été traduites en hollandois. XXI. *Pièces* extraites du recueil périodique, intitulé le *Républicain*, 1792, in-8.° XXII. La *République Françoiſe*, aux hommes de lettres, 1792, in-8.° XXIII. *Plan* d'une Conſtitution Françoiſe. XXIV. *Rapport* ſur l'inſtruction publique, préſenté à la Convention. XXV. *Tableau hiſtorique*, des progrès de l'eſprit humain, in-8.° C'eſt l'ouvrage auquel il travailla dans la retraite où il s'étoit caché pendant que les ſatellites de *Robeſpierre* le proſcrivoient & le cherchoient pour l'immoler. Il n'a été publié qu'après la mort de l'auteur, & a été traduit en Angleterre & en Allemagne. XXVI. *Condorcet* travailla encore à la Bibliothèque de l'homme public, au Journal encyclopédique, au Journal de Paris & à la Chronique du mois; Il ajouta des notes aux Lettres d'*Euler* ſur diverſes queſtions de phyſique & de philoſophie, & à l'ouvrage économique de *Smith*, traduit par *Roucher*. M. *de la Harpe* a publié, dans le tome I.er de ſa Correſpondance littéraire, un dialogue entre *Diogène* & *Ariſtippe* ſur la flatterie, par le même auteur. Si la conduite politique de *Condorcet* ne fut pas à l'abri de reproches, ſes mœurs le furent. Son caractère non exempt d'orgueil, ſe montra preſque toujours paiſible & obligeant; ſes lumières furent étendues, ſes talens variés, ſes idées profondes, mais pas toujours juſtes. M. *Diannyère*, membre de l'inſtitut, a publié une notice ſur la *Vie* & les *Ouvrages* de *Condorcet*, dont le portrait a été gravé dans ces dernières années par *Saint-Aubin*.

CONDREN, (Charles de) II.e général de la congrégation de l'Oratoire, docteur de la maiſon de Sorbonne, fils d'un gouverneur de Monceaux, fort chéri de *Henri IV*, naquit à Vaubuin près de Soiſſons, en 1588. Son père, qui avoit deſſein de le pouſſer à la cour ou dans les armées, voulut l'empêcher d'embraſſer l'état eccléſiaſtique; mais ſa vocation étoit trop forte. Le cardinal *de Berulle*, auquel il ſuccéda, le reçut dans ſa congrégation, & l'employa très-utilement. Le Père *de Condren* fut confeſſeur du duc d'*Orléans*, frère unique du roi. Il refuſa conſtamment le chapeau de cardinal, l'archevêché de Reims & celui de Lyon. Ses vertus ne parurent pas avec moins d'éclat dans ſa place de général. Après avoir travaillé long-temps pour la gloire de Dieu & pour le ſalut du prochain, il mourut à Paris le 7 janvier 1641, à 53 ans. Son *Idée du ſacerdoce de J. C.*, in-12, ne fut miſe au jour qu'après ſa mort: il ne voulut jamais rien donner au public pendant ſa vie. On a de lui des *Lettres* & des *Diſcours* en 2 vol. in-12. C'eſt lui qui comparoit les vieux docteurs ignorans *aux vieux jetons, qui, à force de vieillir, n'avoient plus de lettres*. Le Père *Amelotte* a écrit ſa *Vie* in-8.°

CONFUCIUS *ou* CONFUTZÉE, le père des philoſophes Chinois, naquit à Chanping, d'une famille illuſtre, qui tiroit ſon origine de *Ti-Y*, 27.e empereur de la ſeconde race, vers l'an 550 de J. C. Il parut philoſophe dès ſon enfance, & ſa philoſophie s'accrut par la lecture & par la réflexion. Devenu mandarin & miniſtre d'état du royaume de Lu, aujourd'hui *Chann-Ton*, il montra combien il étoit important que les rois fuſſent philoſophes, ou euſſent des philoſophes pour miniſtres. Il n'avoit accepté le miniſtère, que dans l'eſ-

pérance de pouvoir répandre plus aiſément ſes lumières, d'un lieu élevé. Le déſordre s'étant gliſſé à la cour, par la ſéduction de pluſieurs filles que le roi de Tci avoit envoyées au roi de Lu, il renonça à ſon emploi, & ſe retira dans le royaume de Sin, pour y enſeigner la philoſophie. Son école fut ſi célèbre, que, dans peu de temps, il eut juſqu'à trois mille diſciples, parmi leſquels il y en eut cinq cents qui occupèrent les poſtes les plus éminens dans différens royaumes. Il diviſa ſa doctrine en quatre parties, & ſon école en un pareil nombre de claſſes. Ceux du premier ordre s'appliquoient à cultiver la vertu, & à ſe former l'eſprit & le cœur: ceux du deuxième s'attachoient, non-ſeulement aux qualités qui font l'honnête homme, mais encore à ce qui rend l'homme éloquent: les troiſièmes ſe conſacroient à la politique: l'occupation des quatrièmes, étoit de mettre dans un ſtyle élégant, les réflexions les plus juſtes ſur la conduite des mœurs. *Confucius*, dans toute ſa doctrine, n'avoit pour but que de diſſiper les ténèbres de l'eſprit, bannir les vices du cœur, & rétablir cette intégrité, préſent du ciel, ſi rare dans tous les ſiècles. Obéir à Dieu, le craindre, le ſervir; aimer ſon prochain comme ſoi-même; ſe vaincre, ſoumettre ſes paſſions à la raiſon, ne penſer à rien qui lui fût contraire: telles étoient les leçons que ce grand homme donnoit & pratiquoit. Auſſi modeſte que ſublime, il déclaroit qu'il n'étoit pas l'inventeur de ſa doctrine; mais qu'il l'avoit tirée d'écrivains plus anciens, ſur-tout des rois *Yao* & *Xun*, qui l'avoient précédé de plus de 1500 ans. Ses diſciples avoient une vénération ſi extraordinaire pour lui, qu'ils lui rendoient des honneurs qu'on n'avoit accoutumé d'accorder qu'à ceux qui étoient élevés ſur le trône. Il revint avec eux au royaume de Lu, & y mourut à 73 ans. Quelque temps avant ſa mort, il déploroit les déſordres de ſon ſiècle: *Hélas!* diſoit-il, *il n'y a plus de Sages, il n'y a plus de Saints. Les Rois mépriſent mes maximes; je ſuis inutile au monde: il ne me reſte plus qu'à en ſortir.* Son tombeau eſt dans l'académie même où il donnoit ſes leçons, proche la ville de Rio-ſu. On voit, dans toutes les villes, des colléges magnifiques élevés en ſon honneur, avec ces inſcriptions en lettres d'or: *Au grand Maître... Au premier Docteur... Au Précepteur des empereurs & des rois.... Au Saint.... Au Roi des lettrés.* Quand un officier de robe paſſe devant ces édifices, il deſcend de ſon palanquin, & fait quelques pas à pied pour honorer ſa mémoire. Ses deſcendans ſont mandarins-nés, & ne payent aucun tribut à l'empereur. On attribue à ce philoſophe quatre *Livres de Morale*, que l'on regarde comme ſon véritable portrait & ſon plus bel éloge. Sa vertu & ſon mérite ont été extraordinaires, ſi l'on en croit les hiſtoriens Chinois. Il étoit équitable, poli, doux, affable, gai, plus ſévère pour ſoi que pour les autres, cenſeur rigoureux de ſa propre conduite, parlant peu, méditant beaucoup, modeſte malgré ſes talens, & s'exerçant ſans ceſſe dans la pratique du bien. Parmi la foule de ſes maximes qu'on a recueillies, on ne citera que celles-ci: *La raiſon eſt un miroir que l'on a reçu du Ciel; s'il ſe ternit, il faut l'eſſuyer. Il faut commencer par ſe corriger, pour corriger les hommes. — Je ne voudrois pas que l'on fût ma penſée; ne la diſons donc pas. Je ne*

voudrois pas que l'on ſût ce que je ſuis tenté de faire ; ne le faiſons donc pas. — *Le Sage craint, quand le Ciel eſt ſerein. Dans les tempêtes, il marcheroit ſur les flots & ſur les vents.* — *Voulez-vous minuter un grand projet ? écrivez ſur la pouſſière, afin qu'au moindre ſcrupule, il n'en reſte rien.* — Un riche montroit ſes bijoux à un ſage : *Je vous remercie des bijoux que vous me donnez*, dit le Sage. *Vraiment je ne vous les donne pas*, répartit le riche..... *Je vous demande pardon*, répliqua le ſage, *vous me les donnez ; car vous les voyez, & je les vois : j'en jouis comme vous.* — *Ne parlez jamais de vous aux autres, ni en bien, parce qu'ils ne vous croiront pas ; ni en mal, parce qu'ils en croient déjà plus que vous ne voulez.* — *Avouer ſes défauts quand on eſt repris, c'eſt modeſtie : les découvrir à ſes amis, c'eſt ingénuité, c'eſt confiance : ſe les reprocher à ſoi-même, c'eſt humilité ; mais les aller prêcher à tout le monde, ſi l'on n'y prend pas garde, c'eſt orgueil.* On a rédigé cet article d'après *le Comte*, *du Halde* & quelques autres Jéſuites. Mais on ſait aujourd'hui qu'il faut beaucoup réduire les éloges donnés par ces miſſionnaires aux Chinois & au fondateur de la philoſophie Chinoiſe. Quant à ſes livres, ſuppoſé qu'ils ſoient de lui, ils n'ont pas plus corrigé les peuples de la Chine, peuples vains, frivoles & avides, que *Sénèque* n'a réformé les mœurs des Européens. Il eſt pourtant bon de citer leurs leçons de morale aux uns & aux autres, en les avertiſſant qu'il n'y a qu'une religion vraie & ſainte, qui puiſſe changer le cœur de l'homme. Le Père *Couplet* a donné au public les trois premiers livres de la *Morale de Confucius* ou attribuée à *Confucius*, en latin, avec des notes : Paris 1687, in-fol. ; & on en a publié en 1788 l'extrait, traduit en françois, ſous le titre de *Morale de Confucius*, in-12. M. *l'Evêque* a donné auſſi l'*Abrégé de la Morale* de ce philoſophe, Paris, *Didot*, 1782, in-16 ; & M. *Paſtoret* l'a comparée avec celle de *Moyſe*. « *Confucius*, dit *Sonnerat* dans ſon *Voyage aux Indes*, ce grand légiſlateur qu'on a élevé au-deſſus de la ſageſſe humaine, a fait quelques livres de morale, adaptés au génie de ſa nation, mais qui ne contiennent, en plus grande partie, qu'un amas de choſes obſcures, de viſions, de ſentences & de vieux contes, mêlés d'un peu de philoſophie. Ses ouvrages n'en ſont pas moins adorés. Il a écrit des milliers de ſentences, qu'on a accommodées aux évènemens ; comme nous avons interprété celles de *Noſtradamus* & du *Juif-errant*. Aujourd hui, en France, il n'y a que les bonnes femmes & les petits enfans, qui y croient. Mais à la Chine, c'eſt d'après celles de *Confucius*, qu'on dirige toutes les opérations. » On lui attribue le *Tchun-Tſieou*, nom qui ſignifie le *printemps* & l'*automne*. C'eſt une chronique des rois de Lu, qui commence vers l'an 720 avant notre ère, & où les éclipſes ſont notées avec une aſſez grande exactitude. *Voy.* HERDYRLCH.

CONGRÈVE, (Guillaume) né en Irlande dans le comté de Cork, en 1672, mourut en 1729, à 57 ans. Son père le deſtina d'abord à l'étude des lois ; mais il s'y livra ſans goût, & par conſéquent ſans ſuccès. La nature l'avoit fait naître pour la poéſie, & ſur-tout pour la poéſie dramatique. C'eſt peut-être, de tous les Anglois, celui qui a porté le plus loin la gloire du théâtre comique. Ses pièces, qui l'ont fait appeler le *Térence Anglois*, ſont pleines de

caractères nuancés avec fineſſe. On n'y eſſuie guères de mauvaiſes plaiſanteries. On y voit par-tout le langage de ceux qui ſe nomment les honnêtes gens, avec des actions de fripon : ce qui prouve qu'il connoiſſoit ce qu'on appelle, ſouvent très-improprement dans un certain monde, *la bonne Compagnie*. Son mérite & ſa réputation l'élevèrent également à des emplois lucratifs & honorables. Il quitta de bonne heure les Muſes, ſe contentant de compoſer, dans l'occaſion, quelques *Pièces fugitives*, que l'amitié ou l'amour lui arrachoient. Il ſembloit même qu'il rougiſſoit d'être homme-de-lettres, quoiqu'il dût ſa fortune aux lettres. Il ne vouloit être regardé que comme un *Gentilhomme, qui menoit une vie ſimple & aiſée*. C'eſt ce qu'il dit à *Voltaire* dans la première viſite que celui-ci lui fit. Ce propos parut ſi étrange au poëte François, qu'il ne put s'empêcher de répondre : *Si je n'avois conſidéré en vous que le Gentilhomme, je me ſerois diſpenſé de venir vous voir*. Voici le titre de ſes Comédies : *Le vieux Garçon ; le Fourbe ; Amour pour amour ; l'Épouſe du matin ; le Chemin du Monde*. On a encore de lui pluſieurs autres pièces, des *Opéra*, des *Odes*, des *Paſtorales*, & des *Traductions* de quelques morceaux des poëtes Grecs & Latins. Ses *Œuvres* parurent à Londres, 1730, 3 vol. in-12 ; & à Birmingham, 1761, 3 vol. in-8.°

CONINCK, (Gilles) Jéſuite, né à Bailleul, en 1571, & mort à Louvain, en 1636, à 65 ans, a publié des *Commentaires* ſur la Somme de *S. Thomas*, ſous ce titre : *Commentariorum ac diſputationum, in univerſam Doctrinam* D. Thomæ, *de Sacramentis & cenſuris ; auctore Ægid.* de Coninck, *Societatis Jeſu : poſtrema editio, Rothomagi*, 1630, in-fol. Ces Commentaires ont été condamnés par les différens parlemens dans le temps de la proſcription des Jéſuites.

CONNAN, (François de) ſeigneur de *Coulon*, maître des requêtes, ſe diſtingua ſous le règne de *François I* par ſa ſcience. Il mourut à Paris en 1551, à 43 ans. Il a laiſſé quatre livres de *Commentaires* ſur le Droit civil : à Paris, 1558, in-folio, que *Louis le Roy*, ſon intime ami, dédia au chancelier de l'*Hôpital*. *Connan* avoit auſſi le deſſein de donner au public un ouvrage ſemblable à celui que *Domat* a exécuté depuis. Ce juriſconſulte joignoit à une mémoire heureuſe, un eſprit juſte & capable de réflexion.

CONNIDES, gouverneur donné au jeune *Théſée* par ſon père *Pithée*, fit de ſon élève un héros. Les Athéniens, en reconnoiſſance, établirent des ſacrifices en ſon honneur, où l'on immoloit des béliers.

CONNOR, (Bernard) médecin & philoſophe Irlandois, vint en France à l'âge de vingt ans. Il fut chargé de l'éducation des fils du grand-chancelier du roi de Pologne, qui étoient à Paris. Après avoir voyagé avec eux en Italie, en Sicile, en Allemagne & ailleurs, il devint médecin de S. M. Polonoiſe, qui le donna à l'électrice de Bavière, ſa ſœur. Il repaſſa en Angleterre, devint membre de la ſociété royale, & embraſſa extérieurement la communion de l'égliſe Anglicane. Un prêtre Catholique, déguiſé, ayant obtenu de l'entretenir en ſecret dans ſa dernière maladie, on vit au travers d'une porte, qu'il lui donna l'ab-

ſolution & l'extrême-onction. Le malade mourut le lendemain 30 octobre 1698, à 33 ans. On a de lui un livre intitulé: *Evangelium Medici*; ſeu *De ſuſpenſis naturæ legibus, ſive de miraculis, reliquiſque quæ Medici indagini ſubjici poſſunt*; in-8°, Londres 1697. Le philoſophe médecin, trop jaloux de ſon art, s'efforce d'expliquer, ſelon les principes de la médecine, les guériſons miraculeuſes de l'Évangile. Le docteur Anglican qui l'aſſiſta à la mort, lui en ayant parlé comme d'un livre très-ſuſpect, il répondit qu'il ne l'avoit pas compoſé dans le deſſein de nuire à la religion Chrétienne, & qu'il regardoit les miracles de JÉSUS-CHRIST comme un témoignage de la vérité de ſa doctrine & de ſa miſſion. On peut croire que l'auteur avoit des intentions droites; mais ſon ouvrage n'en eſt pas moins dangereux. On doit encore à ce médecin un *Voyage en Pologne*, imprimé en anglois, à Londres, en 1698, 2 vol. in-8.°

I. CONON, général des Athéniens, prit de bonne heure le deſſein de rétablir ſa patrie dans ſa première ſplendeur. Ses concitoyens lui ayant donné le gouvernement de toutes les iſles dépendantes de la république; & ayant été renfermé dans le port de Mitylène par *Callicratidas*, général des Lacédémoniens, il fit ſi bonne contenance que l'ennemi fut obligé de ſe retirer. Mais, peu après, *Lyſandre*, autre général de Sparte, l'ayant vaincu dans un combat naval, près d'Ægos-Potamos, l'an 405 avant J. C., il ſe retira en Crète, auprès du roi *Evagore*, où il reſta juſqu'à ce que *Artaxercès*, roi des Perſes, déclarât la guerre aux Lacédémoniens. *Conon* ſe rendit ſur ſa flotte pour la commander avec *Pharnabaze*; & voyant que les ſecours du roi de Perſe venoient trop lentement, il alla lui-même à la cour les ſolliciter. Le roi le reçut parfaitement bien, & lui accorda non-ſeulement ce qu'il lui demandoit, mais il le fit amiral de ſa flotte. Alors, il chercha à engager un nouveau combat avec les Lacédémoniens; il remporta ſur eux la victoire navale de Cnide, l'an 394 avant J. C., coula à fond cinquante galères, tua un grand nombre de ſoldats, & enveloppa dans le combat l'amiral *Lyſandre* qui y perdit la vie. Cet avantage dédommagea Athènes de toutes les pertes qu'elle avoit faites à la journée de la Chèvre, ſeize ans auparavant. *Conon*, qui venoit de donner à ſes concitoyens l'empire de la mer, pourſuivit ſes conquêtes l'année ſuivante. Il ravagea les côtes de Lacédémone, rentra dans ſa patrie couvert de gloire, & lui fit préſent de ſommes immenſes qu'il avoit recueillies dans la Perſe. Avec cet argent & un grand nombre d'ouvriers que les Alliés lui envoyèrent, il rétablit, en peu de temps, le Pyrée & les murailles de la ville. Les Lacédémoniens ne trouvèrent d'autre moyen de ſe venger de ce grand homme, leur plus implacable ennemi, qu'en l'accuſant auprès d'*Artaxercès*, de vouloir enlever l'Ionie & l'Éolide aux Perſes, pour les faire rentrer ſous la domination des Athéniens. *Tiribaſe*, ſatrape de Sardes, le fit arrêter ſous ce vain prétexte. On n'a pas ſu préciſément ce qu'il devint. Les uns diſent que l'illuſtre accuſé fut mené à *Artaxercès*, qui le fit mourir; d'autres aſſurent qu'il ſe ſauva de priſon. Il laiſſa un fils, appelé *Timothée*, qui, comme ſon père, ſe ſignala dans les combats.

II. CONON, aſtronome de l'iſle de Samos, étoit en commerce de littérature & d'amitié avec *Archimède*, qui lui envoyoit de temps en temps des problêmes. C'eſt lui qui métamorphoſa en aſtre la chevelure de *Bérénice*, ſœur & femme de *Ptolomée-Évergète*, vers l'an 300 avant J. C. Cette reine, inquiète du ſort de ſon époux, qui étoit alors dans le cours de ſes conquêtes, fit vœu de conſacrer ſa chevelure aux Dieux, s'il revenoit ſans accident. Ses deſirs ayant été accomplis, elle s'acquitta de ſa promeſſe. Les cheveux conſacrés furent égarés quelque temps après. *Conon*, bon mathématicien, mais encore meilleur courtiſan, conſola *Évergète* déſolé de cette perte, en aſſurant que la chevelure de *Bérénice* avoit été enlevée au ciel. Il y a ſept étoiles près de la queue du lion, qui juſqu'alors n'avoient fait partie d'aucune conſtellation; l'aſtronome, les indiquant au roi, lui dit que c'étoit la chevelure de ſa femme, & *Ptolomée* voulut bien le croire. *Catulle* a laiſſé, en vers latins, la traduction d'un petit Poëme grec, de *Callimaque*, à ce ſujet.

III. CONON, originaire de Thrace, né en Sicile, pape après la mort de *Jean V*, le 21 octobre 686, mourut le 21 ſeptembre de l'année ſuivante. C'étoit un vieillard vénérable par ſa bonne mine, ſes cheveux blancs, ſa ſimplicité & ſa candeur.

I. CONRAD, (Saint) iſſu d'une famille illuſtre d'Allemagne, fut élevé dans les bonnes lettres par *Notino*, évêque de Conſtance, & lui ſuccéda. Après avoir rempli, pendant quarante-deux ans, tous les devoirs de l'épiſcopat, *Conrad* mourut en 976. Un pape l'a canoniſé en 1120; & un philoſophe a écrit ſa Vie. Sa canoniſation eſt due à *Calixte III*, ſa Vie à *Leibnitz*.

II. CONRAD Ier, comte de Franconie, fut élu roi de Germanie en 912, après la mort de *Louis IV*. *Othon*, duc de Saxe, avoit été choiſi par la diète; mais ſe voyant trop vieux, il propoſa *Conrad*, quoique ſon ennemi, parce qu'il le croyoit digne du trône. « Cette action n'eſt guères dans l'eſprit de ce temps preſque ſauvage, dit un hiſtorien qui contredit ſouvent tous ceux qui l'ont précédé. On y voit de l'ambition, de la fourberie, du courage, comme dans tous les autres ſiècles; mais, à commencer par *Clovis*, ajoute-t-il non moins témérairement, on ne voit pas une action de magnanimité. » C'eſt calomnier la nature humaine. Il eſt très-ſûr qu'il y avoit moins de raffinement dans ce ſiècle que dans le nôtre; mais il faut être bien hardi, pour avancer que l'on n'y vit aucune action de vertu. —Tous les peuples reconnurent *Conrad*, à l'exception d'*Arnoult*, duc de Bavière, qui ſe ſauva chez les Huns, & les engagea à venir ravager l'Allemagne. Ils portèrent le fer & le feu juſques dans l'Alſace & ſur les frontières de la Lorraine. *Conrad* les chaſſa par la promeſſe d'un tribut annuel, & mourut le 23 décembre 918, ſans laiſſer d'enfans mâles. Il imita, avant de mourir, la généroſité d'*Othon* à ſon égard, en déſignant, pour ſon ſucceſſeur, le fils du même *Othon*, *Henri*, qui s'étoit révolté contre lui.

III. CONRAD II, dit *le Salique*, fils d'*Herman*, duc de Franconie, élu roi d'Allemagne, en 1024, après la mort de *Henri II*, eut à combattre la plupart des ducs révoltés

révoltés contre lui. *Ernest*, duc de Souabe, qui avoit auſſi armé, fut mis au ban de l'empire. C'eſt un des premiers exemples de cette proſcription, dont la formule étoitt *Nous déclarons ta femme veuve, tes enfans orphelins, & nous t'envoyons, au nom du Diable, aux quatre coins du monde.* L'année d'après, 1021, *Conrad* paſſa en Italie, & fut couronné empereur à Rome avec la reine ſon épouſe. Ce voyage des empereurs Allemands étoit toujours annoncé une année & ſix ſemaines avant que d'être entrepris. Tous les vaſſaux de la couronne étoient obligés de ſe rendre dans la plaine de Roncale, pour y être paſſés en revue. Les nobles & les ſeigneurs conduiſoient avec eux leurs arrière-vaſſaux. Les vaſſaux de la couronne, qui ne comparoiſſoient pas, perdoient leurs fiefs, auſſi bien que les arrière-vaſſaux qui ne ſuivoient pas leurs ſeigneurs. C'eſt depuis *Conrad* principalement, que les fiefs ſont devenus héréditaires. *Conrad II* acquit le royaume de Bourgogne, en vertu de la donation de *Raoul III*, dernier roi, mort en 1033, & à titre de mari de *Gisèle*, ſœur puînée de ce prince. *Eudes*, comte de Champagne, lui diſputa cet héritage; mais il fut tué dans une bataille, le 17 décembre 1037. *Conrad* mourut à Utrecht, un an & demi après, le 4 juin 1039. Ce fut un prince d'un grand courage, d'un eſprit prévoyant, avide de gloire, plein de bonté & de douceur, & d'une libéralité peu commune. Un gentilhomme ayant perdu une jambe à ſon ſervice, reçut de lui autant de pièces d'or qu'il pouvoit en entrer dans ſa botte. Un ſeigneur nommé *Babon* lui ayant amené un jour trente-deux de ſes fils, tous ſortis du même lit & en âge de porter les armes; il combla le père de préſens, & donna à chacun des enfans un emploi conforme à ſon âge.

IV. CONRAD III, duc de Franconie, fils de *Frédéric*, duc de Souabe, & d'*Agnès*, ſœur de l'empereur *Henri V*, naquit en 1094. Après la mort de *Lothaire II*, à qui il avoit diſputé l'empire, tous les ſeigneurs ſe réunirent en ſa faveur le 22 février 1138. *Henri* de Bavière, appelé *le Superbe*, s'oppoſa à ſon élection; mais ayant été mis au ban de l'empire & dépouillé de ſes duchés, il ne put ſurvivre à ſa diſgrace. Le margrave d'Autriche eut beaucoup de peine à ſe mettre en poſſeſſion de la Bavière. *Welfi*, oncle du défunt, repouſſa le nouveau duc; mais il fut battu par les troupes Impériales, près du château de Winsberg. Cette bataille eſt très-célèbre dans l'hiſtoire du moyen âge, parce qu'on prétend qu'elle a donné lieu aux noms des *Guelfes* & des *Gibelins*. Le cri de guerre des Bavarois avoit été *Welfi*, nom de leur général; & celui des Impériaux *Weiblingen*, nom d'un petit village de Souabe, dans lequel *Frédéric*, duc de Souabe, leur général, avoit été élevé. Peu à peu ces noms ſervirent à déſigner les deux partis. Enfin, ils devinrent tellement à la mode, que les Impériaux furent, dit-on, toujours appelés *Weiblingiens*, & que l'on nomma *Welfi* tous ceux qui étoient contraires aux empereurs. Les Italiens, dont la langue plus douce que l'Allemande, ne pouvoit recevoir ces mots barbares, les ajuſtèrent comme ils purent, & en compoſèrent leurs *Guelfes* & leurs *Gibelins*. C'eſt l'étymologie que quelques hiſtoriens donnent à ces deux noms; mais elle n'eſt pas

avouée généralement, & nous en rapportons quelques autres ailleurs: *Voyez* BUONDELMONTE. Quoi qu'il en ſoit, l'expédition de *Conrad III* dans la Terre-Sainte fut beaucoup moins heureuſe que ſa guerre contre la Bavière. L'intempérance fit périr une partie de ſon armée, & non pas le poiſon que les Grecs étoient ſoupçonnés de jeter dans les fontaines; à moins que l'on ne veuille croire que l'une & l'autre de ces cauſes contribuèrent à ces pertes. *Conrad*, de retour en Allemagne, mourut à Bamberg, le 15 février 1152, ſans avoir pu être couronné en Italie, ni laiſſer le royaume d'Allemagne à ſon fils. Quelques auteurs ont raconté un trait de généroſité de ce prince. Après la priſe de Winsberg, il ordonna de faire priſonniers tous les hommes, & de donner la liberté aux femmes. *Conrad* accorda à celles-ci d'emporter ce qu'elles pourroient. Elles prirent leurs maris ſur leurs dos, & leurs enfans ſous leurs bras. L'empereur, touché de leur amour, pardonna à tous les habitans... *Conrad* fut un prince humain, libéral & pieux; mais d'un génie très-médiocre, donnant avec facilité dans les grandes entrepriſes; peu ſûr, peu heureux, peu conſtant dans l'exécution, quoique brave dans le péril. Simple dans ſes manières & dans ſa conduite, il eut une douceur de caractère qui dégénéra ſouvent en foibleſſe. « Guerrier intrépide, bon prince, foible empereur; ces trois mots, dit *Montigni*, renferment ſes qualités & ſes défauts. »

V. CONRAD IV, duc de Souabe, & fils de *Frédéric II*, ſe fit élire empereur après la mort de ce prince en 1250. Le pape *Innocent IV*, au lieu de le couronner empereur, fit prêcher une croiſade contre lui & contre *Mainfroi*, bâtard de *Frédéric II*, fidelle alors à ſon frère & aux dernières volontés de ſon pere. *Mainfroi*, prince de Tarente, gouvernoit Naples & la Sicile au nom de *Conrad*. Le pape vouloit diſpoſer de ces deux royaumes, que les factions des *Gibelins* & des *Guelfes* partageoient & déſoloient. Elles avoient commencé par les querelles des papes & des empereurs. Ces mots avoient été par-tout un mot de ralliement, du temps de *Frédéric II*. Ceux qui prétendoient acquérir des fiefs & des titres que les empereurs donnoient, ſe déclaroient *Gibelins*; les *Guelfes* paroiſſoient plus partiſans de la liberté Italique, quoique la plupart de ceux des états de l'Égliſe fuſſent pour les papes. Ces factions ſe ſubdiviſoient encore en pluſieurs partis différens, & nourriſſoient les diſcordes civiles & domeſtiques. Ce fut au milieu de ces troubles que *Conrad* paſſa en Italie pour ſe faire reconnoître roi des Deux-Siciles. Il prit Naples, Capoue, Aquino, & mourut bientôt après à la fleur de ſon âge, le 19 mai 1254. On accuſa, ſans doute à tort, *Mainfroi* de l'avoir fait empoiſonner. Son médecin, *Jean Maurus* de Salerne, ſuivant les hiſtoriens, hâta ſa mort en lui faiſant prendre de la poudre de diamant, mêlée à celle de ſcammonée; mais ces deux poudres ne ſont point un poiſon; & la dernière eſt un purgatif ſouvent employé en médecine. *Conrad* eut d'*Eliſabeth*, fille du duc de Bavière, l'infortuné *Conradin*. Voy. *ce mot.*

VI. CONRAD, de précepteur de l'empereur *Henri IV*, devint, l'an 1075, évêque d'Utrecht. Il

n'eſt guères connu que par ſon zèle exceſſif pour cet empereur contre le pape *Grégoire VII*. Il fut aſſaſſiné, l'an 1099, dans ſon palais, où il étoit en prière, après avoir dit la meſſe. Les uns en accuſent les partiſans du marquis d'*Egbert*, dont ce prélat retenoit les terres, que l'empereur lui avoit données juſqu'à trois fois; les autres, un maçon, dont il avoit ſurpris le ſecret pour bâtir ſolidement une égliſe en terre marécageuſe. On lui attribue divers *Écrits* en faveur de *Henri IV*, dans le *Recueil des Pièces apologétiques* de cet empereur; Mayence, 1520, & Hanovre, 1611, in-4.°

VII. CONRAD DE MAYENCE, (*CONRADUS Epiſcopus*) auteur de la *Chronique de Mayence*, depuis 1140 juſqu'en 1250, imprimée en 1535: compilation indigeſte, mais utile pour l'hiſtoire de ce temps-là.

VIII. CONRAD, cardinal, archevêque de Mayence, mort en 1202, fut élevé à la pourpre par *Alexandre III*; & l'on dit que c'eſt le premier qui ait été cardinal, n'étant pas de Rome, ni d'Italie.

IX. CONRAD, connu ſous le nom d'*Abbas Uſpergenſis*, abbé d'Uſperg au diocèſe d'Ausbourg, mort vers 1240, laiſſa une *Chronique* qui finit à l'an 1229, & qui fut continuée par un anonyme, depuis *Frédéric II* juſqu'à *Charles-Quint*. On en a une édition de Baſle en 1569, in-fol., enrichie de cette continuation. L'auteur flatte trop les empereurs, & ne ménage pas aſſez les pontifes Romains qui ont eu des querelles avec eux.

CONRADIN, *ou* CONRAD *le Jeune*, né le 25 mars 1252, de *Conrad IV*, & d'*Eliſabeth*, fille d'*Othon*, duc de Bavière, n'avoit que trois ans lorſque ſon père mourut, laiſſant la régence du royaume de Naples à *Mainfroi*, qui fatigua les papes par ſes courſes ſur les terres de l'Égliſe. *Urbain IV*, cherchant un vengeur, donna l'inveſtiture de ce royaume à *Charles d'Anjou*, frère de *S. Louis*. *Mainfroi* ayant été tué dans la bataille de Bénévent, que *Charles* lui livra, *Conradin*, âgé de 15 ans, prit le titre de roi de Sicile, & paſſa en Italie, où l'appeloit une faction puiſſante. Les *Gibelins* le reçurent dans Rome au Capitole, comme un empereur. Tous les cœurs étoient à lui, &, par une deſtinée ſingulière, dit un hiſtorien, les Romains & les Muſulmans ſe déclarerent en même temps en ſa faveur. D'un côté, l'infant *Henri*, frère d'*Alfonſe X*, roi de Caſtille, vrai chevalier errant, paſſe en Italie, & ſe fait déclarer ſénateur dans Rome, pour y ſoutenir les droits de *Conradin*. De l'autre, un roi de Tunis lui prête de l'argent & des galères; & tous les Sarraſins, reſtés dans le royaume de Naples, prennent les armes pour le défendre. Ces ſecours furent inutiles. *Conradin*, fait priſonnier par ſon compétiteur, au Champ-de-Lys, près du lac Fucin, le 23 août 1268, après avoir perdu une bataille, eut la tête tranchée par la main du bourreau, au milieu de la place de Naples, le 26 octobre de la même année. Son couſin, le duc d'Autriche, eut le même ſort. « Mais auparavant, dit *Fleuri*, on les mena dans une chapelle, où on leur fit entendre une meſſe des morts, pour le repos de leurs ames. » On les exécuta enſuite. « *Charles*, dit *Hardion*, voulut être témoin de ce triſte ſpectacle; & ſacrifiant l'intérêt de ſa gloire à une cruelle politique, il ne ſe fit point de ſcrupule

d'acquérir une couronne par un crime. » Le malheureux *Conradin* jeta ſon gant de l'échafaud dans la place, pour marque de l'inveſtiture qu'il donnoit à celui de ſes parens qui voudroit le venger. Un cavalier, ayant eu la hardieſſe de le prendre, le porta à *Jacques*, roi d'Aragon, qui avoit épouſé une fille de *Mainfroi*. C'eſt ainſi que fut éteinte, par la mort la plus ignominieuſe, cette race des princes de Souabe, qui avoit produit tant de rois & d'empereurs. L'infortuné *Conradin* n'avoit que ſeize ans, lorſqu'il fut décapité. Le bourreau qui lui trancha la tête, périt lui-même, dit-on, par la main d'un autre exécuteur, afin, dit *Brantôme*, qu'il ne pût ſe vanter d'*avoir répandu un ſi noble ſang*. Quelques hiſtoriens prétendent que ce fut le pape *Clément IV* qui conſeilla à *Charles* de ſe défaire de *Conradin*, par ces mots : *CONRADI vita, Caroli mors; CAROLI vita, Conradi mors* : « La vie de *Conradin* eſt la mort de *Charles*; & la vie de *Charles* eſt la mort de *Conradin*. » Mais ce fait eſt très-faux, & quelque forts qu'on ſuppoſe les mécontentemens que la maiſon de Souabe avoit donnés aux prédéceſſeurs de *Clément*, il n'eſt pas probable que ce pontife, qui étoit de mœurs auſtères, eût porté ſi loin le reſſentiment. D'ailleurs, ſuivant les meilleurs chronologiſtes, *Clément IV* étoit mort avant l'exécution de *Conradin*. Cependant il falloit que ce bruit populaire eût été accrédité; car on lit encore aujourd'hui ſur le tombeau de *Conradin*, une Épitaphe en vers latins, dont le ſens eſt : « Hélas ! la prédiction du peuple ne s'eſt que trop accomplie, *la vie de CHARLES ayant enfin été ta mort*. Que les lois ſe taiſent, & que tout ſoit renverſé, puiſqu'un roi exerce un tel empire ſur un autre roi. » Quelque temps après la mort de *Conradin*, les Allemands prétendirent qu'un jeune homme, nommé *Stock*, fils d'un maréchal, étoit *Conradin*, à la place duquel on avoit ſubſtitué un criminel ſur l'échafaud de Naples. Mais *Stock* ne jugea pas à propos de ſoutenir long-temps un perſonnage ſi dangereux; & de lui-même, il retourna, dit *Calmet*, à ſon enclume.

CONRART, (Valentin) conſeiller-ſecrétaire du roi, né à Paris en 1603. L'Académie Françoiſe, dont il fut ſecrétaire perpétuel, le regarde comme ſon père. Ce fut dans ſa maiſon que cette illuſtre compagnie ſe forma en 1629, & s'aſſembla juſqu'en 1634. *Conrart* contribuoit beaucoup à rendre ces aſſemblées agréables, par ſon goût, ſa douceur & ſa politeſſe. Auſſi il a encore de la célébrité; quoiqu'il n'eût jamais fait imprimer que ſon nom, ſuivant une mauvaiſe épigramme de *Linière*, & quoiqu'il ignorât le grec, & qu'il fût très-peu de latin. Ses *Lettres à Félibien*, Paris, 1681, in-12; ſon *Traité de l'action de l'Orateur*, Paris, 1657, in-12, qui a reparu en 1686, ſous le nom de *Michel le Faucheur*; ſes *Extraits de Martial*, 2 vol. in-12, & quelques autres petits morceaux qui nous reſtent de lui, n'ont pas un grand mérite. Il mourut le 23 ſeptembre 1675, à 72 ans. *Conrart* gouvernoit ſon bien ſans avarice & ſans prodigalité. Il étoit d'un caractère généreux, très-ſenſible à l'amitié; & lorſqu'une fois on avoit la ſienne, c'étoit pour toujours : ſi l'on pouvoit lui reprocher quelque choſe à cet égard, c'étoit de trop excuſer ſes amis. Peu de perſonnes ont eu, comme lui,

l'amitié, la confiance & le ſecret de ce qu'il y avoit de plus grand dans tous les états du royaume, en hommes & en femmes. On le conſultoit ſur les plus grandes affaires; & comme il connoiſſoit le monde très-parfaitement, on avoit, dans ſes lumières, une reſſource aſſurée. Il gardoit inviolablement le ſecret des autres, & le ſien; on ne pouvoit pourtant pas dire qu'il fût caché, & ſa prudence n'avoit rien qui tînt de la fineſſe. On l'accuſoit d'être un peu opiniâtre. Il étoit Proteſtant, & il reſta attaché à ſa religion. On dit qu'il revoyoit les écrits du célèbre *Claude*, avant que ce miniſtre les publiât. *Conrart* étoit parent de *Godeau*, depuis évêque de Vence. Lorſque celui-ci venoit de la province, il logeoit chez lui; les gens-de-lettres s'y aſſembloient, pour entendre l'abbé faire la lecture de ſes poéſies: & voilà la première origine de l'académie.

CONRINGIUS, (*Hermannus*) profeſſeur de droit & de médecine à Helmſtadt, né à Norden en Friſe l'an 1606, mort le 12 décembre 1681, à 75 ans, fut conſulté par pluſieurs princes ſur les affaires d'Allemagne & ſur l'hiſtoire moderne, qu'il poſſédoit parfaitement. On a de lui beaucoup d'ouvrages de juriſprudence & d'hiſtoire. Les plus remarquables ſont: I. *De finibus imperii Germani*, Francfort, 1693, in-4.° L'auteur y traite des droits de l'empire Germanique, ſur les pays qui ſont hors de l'enceinte de l'Allemagne. Il n'eſt pas toujours exact ſur les faits. II. *De antiquitatibus Academicis Diſſertationes ſeptem.* Ces diſſertations, réimprimées en 1739, in-4°, ſont ſavantes & curieuſes. III. *Opera Juridica, Politica & Philoſophica.* IV. *De origine Juris Germanici*, &c. Sa paſſion pour l'Allemagne & ſa crédulité lui ont fait avancer bien des choſes au haſard, ſur-tout lorſqu'elles ont paru favorables à ſa patrie. On a attribué à *Conringius* un diſcours, *De imperatore Romano-Germanico*, qui parut en 1642. On y prétend, que non-ſeulement les ſouverains d'Allemagne & de Lombardie n'ont jamais été ſoumis à l'empire Romain, mais que juſqu'à *Grégoire VII*, incluſivement, les empereurs confirmoient les papes ſur leur ſiége. Le corps des ouvrages de *Conringius* a paru en 7 vol. in-fol., à Brunſwick, 1730. Il étoit marié & avoit eu onze enfans.

CONSCIENCIEUX, Voy. KNUSEN.

CONSENTES, (Mythol.) nom qu'on donnoit aux Dieux & aux Déeſſes du premier ordre. Ils étoient douze, ſavoir: *Jupiter*, *Neptune*, *Mars*, *Apollon*, *Mercure*, *Vulcain*, *Junon*, *Veſta*, *Minerve*, *Vénus*, *Diane*, *Cérès*. Ces douze divinités préſidoient aux douze mois de l'année. Chacune avoit un mois qui lui étoit aſſigné; & leurs douze ſtatues, enrichies d'or, étoient élevées dans la grande place de Rome. On appeloit leurs fêtes *Conſentia*.

I. CONSTANCE, (St.) magiſtrat de la ville de Trèves, ſouffrit le martyre dans le troiſième ſiècle, ſous *Ricciovarus*, préfet des Gaules. Ses reſtes, recueillis par *Félix*, évêque de Trèves, ſont dépoſés dans une ancienne égliſe de cette ville.

II. CONSTANCE Ier, ſurnommé *Chlore*, à cauſe de ſa pâleur, fils d'*Eutrope* & père de *Conſtantin*, dut le jour à un ſeigneur diſtingué de la haute Moëſie, vers

l'an 250. Connu de bonne heure pour un homme plein de vertu, de ſageſſe & de courage, il fut nommé Céſar en 292, & mérita ce titre par ſes victoires dans la Grande-Bretagne & dans la Germanie. Il répudia alors ſa première femme, pour épouſer *Théodora*, fille de *Maximien-Hercule*, collègue de *Dioclétien*. Devenu empereur par l'abdication de *Dioclétien*, il partagea l'empire avec *Galère-Maximien* en 305. Il s'attacha à faire des heureux, & y réuſſit. Les Chrétiens ne furent point tourmentés dans les pays de ſon obéiſſance. Il feignit de vouloir chaſſer de ſon palais, ceux de ſes officiers qui ne renonceroient pas au Chriſtianiſme. Il y en eut quelques-uns qui ſacrifièrent leur religion à leurs intérêts; & d'autres qui aimèrent mieux perdre leurs charges, que de trahir leur conſcience. Il ne voulut plus voir les premiers, diſant: « que des lâches qui avoient trahi leur Dieu, trahiroient bien plus aiſément leur prince; » & il confia aux ſeconds ſa perſonne & ſes ſecrets, après les avoir comblés de bienfaits. Ce grand prince mourut à Yorck le 25 juillet 306, après avoir déclaré Céſar ſon fils *Conſtantin*. Il eut de ſa ſeconde femme, *Jules-Conſtance*, qui fut père de *Julien* dit l'*Apoſtat*, & de *Gallus*... « La valeur de *Conſtance-Chlore*, dit M. *Thomas*, n'ôta rien à ſon humanité. Empereur, il fut modeſte & doux. Maître abſolu, il donna, par ſes vertus, des bornes à un pouvoir qui n'en avoit pas. Il n'eut point de tréſor, parce qu'il vouloit que chacun de ſes ſujets en eût un. Les jours de fête, il empruntoit la vaiſſelle d'or & d'argent de ſes amis, parce qu'il n'en avoit pas lui-même. Il fut humain en religion comme en politique; & tandis que les autres empereurs, ſes collègues, perſécutoient par une ſuperſtition inquiète & féroce, il ne fit ni dreſſer un échafaud, ni allumer un bûcher. »

III. CONSTANCE II. (*Flavius-Julius-Conſtantius*) ſecond fils de *Conſtantin* le Grand, & de *Fauſta* ſa ſeconde femme, naquit à Sirmich l'an 317 de l'ère chrétienne. Il fut fait Céſar en 323, & élu empereur en 337. Les ſoldats, pour aſſurer l'empire aux trois fils de *Conſtantin*, maſſacrèrent leurs oncles & leurs couſins, *Voy.* HANNIBALIEN, & tous les miniſtres de ce prince, à l'exception de *Julien* l'*Apoſtat* & de *Gallus* ſon frère. Quelques hiſtoriens ont ſoupçonné *Conſtance* d'avoir été l'auteur de cet horrible maſſacre, & *St. Athanaſe* le lui reproche ouvertement: d'autres prétendent qu'il ne fit que céder à la néceſſité & à la violence. Après cette exécution barbare, les fils de *Conſtantin* ſe partagèrent l'empire. *Conſtance* eut l'Orient, la Thrace & la Grèce. Il marcha, l'an 338, contre les Perſes, qui aſſiégeoient Niſibe, & qui, à ſon arrivée, levèrent le ſiége & ſe retirerent ſur leurs terres, après avoir été vaincus près de cette ville. Ces avantages furent de peu de durée. Les généraux Perſes, vainqueurs à leur tour, taillèrent en pièces ſes armées, & remportèrent neuf victoires ſignalées. L'Occident n'étoit pas plus tranquille que l'Orient. *Magnence*, Germain d'origine, proclamé empereur à Autun par les ſoldats, & *Vétranion*, élu auſſi vers le même temps à Sirmich dans la Pannonie, s'étoient partagés les états de *Conſtantin* le jeune & de *Conſtant*. *Conſtance* leur frère marcha contre l'un & l'autre. *Vétranion*, abandonné de ſes ſoldats,

vint implorer la clémence de l'empereur, & en obtint des biens ſuffiſans pour paſſer le reſte de ſa vie dans l'abondance. *Magnence*, vaincu à la bataille de Murſie, après une vigoureuſe réſiſtance, fut obligé de prendre la fuite. *Conſtance*, qui, pendant le fort de l'action, s'étoit retiré dans une égliſe, voyant la campagne couverte de cadavres, pleura amèrement, & donna ordre d'avoir ſoin des bleſſés & d'enterrer les morts. *Magnence*, défait de nouveau dans les Gaules par les lieutenans de *Conſtance*, ſe donna la mort, pour ne pas tomber dans les mains du vainqueur. Ainſi, tout l'empire Romain, partagé entre les trois enfans de *Conſtance*, ſe vit alors réuni l'an 353 ſous l'autorité d'un ſeul. *Conſtance*, n'ayant plus de rival à craindre, s'abandonna à toute la rage de ſon reſſentiment. Il ſuffiſoit d'être ſoupçonné d'avoir pris le parti de *Magnence*, d'être dénoncé par le plus vil délateur, pour être privé de ſes biens, empriſonné, ou puni de mort. Quiconque paſſoit pour riche, étoit néceſſairement coupable. Trois ans après, en 356, *Conſtance* vint à Rome pour la première fois, y triompha, & s'y fit mépriſer. On tranſporta, par ſes ordres, l'obéliſque que *Conſtantin* avoit tiré d'Héliopole en Egypte, & il fut dreſſé dans le Grand-Cirque. Les proſpérités de *Julien*, alors vainqueur dans les Gaules, réveillèrent ſa jalouſie, ſur-tout lorſqu'il apprit que l'armée lui avoit donné le titre d'Auguſte. Il marchoit à grandes journées contre lui, lorſqu'il mourut à Mopſueſte au pied du Mont-Taurus, le 3 novembre 361, à 45 ans, après en avoir régné 25. *Euzoïus*, Arien lui donna le baptême quelques momens avant ſa mort. Cette ſecte avoit triomphé ſous ſon règne, & la vérité & l'innocence furent opprimées. Ce prince ambitieux, jaloux, méfiant, gouverné par ſes eunuques & ſes courtiſans, fut enfin dupe de ſes foibleſſes; & s'il n'eût perdu la vie, dit un hiſtorien, il eût au moins perdu l'empire. Il n'hérita point du goût de ſon père pour les gens-de-lettres. « Il ſe défioit, dit *Ammien-Marcellin*, de tous ceux qui montroient quelque talent extraordinaire, & qui ſurpaſſoient les autres dans ſa cour. » Non moins bizarre que deſpotique, il voulut entrer dans les diſputes de l'Arianiſme, chaſſa de leurs ſiéges les plus grands évêques, aſſembla ſynodes ſur ſynodes: de ſorte que le même *Ammien-Marcellin* dit plaiſamment qu'*il avoit ruiné les voitures publiques à force de faire voyager les chefs de l'Égliſe*. Le tableau fidelle que cet hiſtorien a tracé de ſon caractère, nous engage à l'inſérer ici en l'abrégeant: Il commence par ſes bonnes qualités. « *Conſtance*, dit-il, étoit avare dans la diſtribution des grandes charges. Il ne ſe permit que peu de changemens dans l'adminiſtration des finances. Il ménageoit extrêmement le ſoldat. Appréciateur quelquefois ſcrupuleux du mérite, il n'accordoit, pour ainſi dire, que la balance à la main, les places du palais. Les premiers poſtes de la cour ne ſe donnoient ni bruſquement, ni à des inconnus. On ſavoit d'avance qui ſeroit celui qui après dix ans de ſervice rempliroit les places. Rarement un militaire paſſoit-il à un emploi civil, & les ſoldats n'avoient pour chefs que des gens endurcis aux fatigues de la guerre. Il cultiva les ſciences avec ſoin; mais ſon génie n'étoit pas fait pour la rhétorique; & il réuſſit mal dans les vers qu'il eſſaya de compoſer.

Sa vie tempérante & ſobre, ſa modération dans le boire & dans le manger conſerva ſa ſanté. Il dormoit peu, lorſque les circonſtances & la raiſon l'exigeoient. Il fut chaſte pendant toute ſa vie, et ne laiſſa pas même ſoupçonner de dépravation dans ſes mœurs; dépravation que la malignité ſe plaît, pour l'ordinaire, à attribuer aux grands. Semblable dans le reſte aux princes médiocres, pour peu qu'il trouvât un prétexte d'accuſer quelqu'un d'avoir aſpiré au trône, il employoit indifféremment des moyens juſtes ou injuſtes pour s'en défaire. Il ordonnoit alors des enquêtes plus rigoureuſes que les lois ne les permettent, établiſſoit pour juges de ces affaires des hommes cruels, donnoit par la force des tortures, à des faits même douteux, un air de vérité, & prolongeoit dans les ſupplices la mort des malheureux qu'on exécutoit. N'ayant point réuſſi dans les guerres étrangères, il s'enorgueilliſſoit de ſes ſuccès dans les troubles civils, & érigea à grands frais des arcs de triomphe, chargés de l'hiſtoire de ſes exploits, ou plûtôt des maux qu'il avoit faits. Les provinces furent écraſées ſous le poids des impôts, & la rapacité des exacteurs des tributs augmenta encore la dureté de ſon règne. Confondant la religion Chrétienne, qui eſt ſimple & dégagée de ſuperſtitions, avec des préjugés de vieille, il excita pluſieurs diſputes ſur les myſtères de cette doctrine, & les nourrit par un vain babil. "

IV. CONSTANCE DE NYSSE, général des armées Romaines, ſous *Honorius*, qui lui fit épouſer, en 417, *Placidie* ſa ſœur, & l'aſſocia à l'empire. Il vainquit *Conſtantin* le jeune, *Conſtans*, *Géronce*, *Jovin*, chaſſa les Goths des Gaules, & fit priſonnier le rebelle *Attalus*. Il ne poſſéda la dignité impériale qu'environ ſept mois. Il mourut en 421, regretté comme un guerrier & un politique, & comme le bouclier de l'empire. *Valentinien III*, ſon fils, régna après lui dans l'Occident.

V. CONSTANCE, (*Conſtantinus*) né à Lyon, ami de *Sidoine Apollinaire*, ſe fit prêtre, & a écrit la *Vie de S. Germain d'Auxerre*, inſérée dans la collection de *Surius*. Son éloquence ramena le calme à Clermont, que les Goths avoient ravagé, & qu'ils vouloient entièrement détruire. *Tillemont* lui attribue la *Vie de St. Juſt*, traduite par *le Maître*, & placée dans le Recueil des *Vies des Pères du Deſert*.

VI. CONSTANCE-FALCON, étoit fils d'un cabaretier de Céphalonie, ſuivant le chevalier de *Forbin*, ou d'un noble Venitien qui étoit fils du gouverneur de cette iſle, ſelon d'autres. Il devint, par ſon eſprit & ſa politeſſe, *bacalon*, c'eſt-à-dire premier miniſtre ou grand-vifir du royaume de Siam. Cet homme, né avec beaucoup d'ambition, & voulant introduire le Chriſtianiſme à Siam, détermina le roi, dont il étoit miniſtre, à envoyer une ambaſſade à *Louis XIV*. Il fit partir, par le conſeil des Jéſuites, trois Siamois, avec de grands préſens pour le roi de France, à qui le roi de Siam rendoit cet hommage. Les envoyés devoient faire entendre que le prince Indien, charmé de la gloire du monarque François, ne vouloit faire de traité de commerce qu'avec ſa nation, & qu'il n'étoit pas même éloigné de ſe faire Chrétien. Les premiers envoyés périrent ſur mer, en 1680; les ſeconds arrivèrent à Verſailles

en 1684. La grandeur du roi flattée, & l'eſpérance de convertir les infidelles, l'engagèrent à envoyer au roi de Siam deux ambaſſadeurs, le chevalier *de Chaumont* & l'abbé *de Choiſi*, avec ſix Jéſuites. Ils furent magnifiquement reçus. Le roi de Siam promit de s'inſtruire de notre religion ; mais ce ne fut qu'une vaine promeſſe. Quelques mandarins, à la tête deſquels étoit *Pitracha*, fils de la nourrice du roi, ayant apperçu de la méſintelligence entre *Conſtance*, & *des Fargues*, général des troupes Françoiſes, voulurent en profiter pour chaſſer les François du pays, & ſe rendre maîtres des affaires. *Conſtance* périt dans les tourmens. *Pitracha*, chef d'une conſpiration contre le monarque Siamois & ſon miniſtre, tint ce prince captif dans ſon palais, & monta ſur le trône après ſa mort, non ſans ſoupçon d'avoir abrégé les jours de ſon maître. La femme de *Conſtance* fut d'abord ſollicitée, par le fils de *Pitracha*, à entrer dans ſon ſérail; mais l'ayant refuſé, elle fut condamnée à ſervir dans la cuiſine de l'uſurpateur, qui lui confia depuis l'éducation de ſes enfans. On a deux *Vies* de *Conſtance* : l'une par le Père d'*Orléans*, 1690, in-12, qui le peint comme un chrétien zélé & vertueux; l'autre par *Deſlandes*, 1755, in-12, qui le repréſente comme un aventurier qui fut la victime de ſon ambition. De ces deux portraits ſi différens, on pourroit en faire un troiſieme, qui ſeroit peut-être plus reſſemblant.

CONSTANCE, (l'impératrice) *Voyez* HENRI VI.

CONSTANCE DE PROVENCE, *Voyez* HENRI I. n° IX., & ROBERT, n° III.

I. CONSTANT Ier, (*Flavius-Julius-Conſtans*) troiſième fils de *Conſtantin* le *Grand* & de *Fauſta*, naquit en 320, & fut proclamé Céſar en 333. Il eut l'Italie, l'Afrique, l'Illyrie, au partage des états de ſon père ; & les Gaules, l'Eſpagne & la Grande-Bretagne, après la mort de *Conſtantin* ſon frère, qui venoit de lui déclarer la guerre. *Conſtant*, maître de tout l'Occident, protégea la vérité contre les erreurs des Ariens. Les Hérétiques profitoient de la facilité de *Conſtance* pour perſécuter les Catholiques ; *Constant* lui écrivit que s'il ne rendoit pas juſtice à *St. Athanaſe*, il iroit lui-même à Alexandrie le rétablir, en chaſſer ſes ennemis, & les punir comme ils méritoient. Il fit convoquer le concile de Sardique en 347, & s'efforça d'éteindre le ſchiſme des Donatiſtes. Ce protecteur de l'Égliſe périt d'une manière bien funeſte. *Magnence* s'étant fait proclamer empereur en Afrique, le fit tuer à Elne dans les Pyrenées, l'an 350. Les Chrétiens ont beaucoup loué ce prince. Les Payens l'ont accuſé des plus grands vices ; mais, comme il ſe déclara contre ces derniers, leur témoignage doit paroître ſuſpect. *Conſtant* n'avoit que trente ans, lorſqu'il fut égorgé ; il en avoit régné treize. *Voyez* CONSTANTIN III, *à la fin*.

II. CONSTANT II, empereur d'Orient, fils d'*Héraclius Conſtantin* & petit-fils d'*Héraclius*, fut mis à la place de ſon oncle *Heracléonas*, en 641. Les Monothélites l'avoient élevé ; il les protégea & s'en laiſſa gouverner. Le Patriarche *Paul*, maître de ſon eſprit, l'engagea à ſupprimer l'*Ecthèſe*, & à mettre en ſa place le *Type*. C'étoit un édit, dans lequel, après avoir expoſé les raiſons pour & contre, on défendoit aux orthodoxes & aux hérétiques de diſputer ſur les

deux volontés de Jéſus-Chriſt. Le pape *Martin I*, nouvellement élevé ſur la chaire de Rome, condamna le *Type*, en 649, dans un concile. *Conſtant*, irrité contre *Théodoſe* ſon frère, à qui le peuple marquoit beaucoup d'amitié, le força à ſe faire ordonner diacre, de peur qu'on ne l'élevât à l'empire; mais cette cérémonie ne le raſſurant point, il le fit maſſacrer inhumainement. Les remords, fruits amers du crime, l'aſſaillirent auſſitôt, & préſentèrent ſans relâche à ſon eſprit égaré, l'image de *Théodoſe*, qui le pourſuivoit un calice à la main, en lui diſant: *Buvez, buvez, mon frère!* L'an 662, il paſſa en Italie, pour réduire les Lombards. Il entra, le 5 juillet 663, dans Rome, où il enleva tout ce qui ſervoit à décorer cette ville. Apres l'avoir dépouillée de tout ce que la fureur & l'avarice des Barbares n'avoient pu enlever, il alla en Sicile y établir ſa cour. Auſſi mauvais prince à Syracuſe qu'à Rome, il ruina les peuples par ſes exactions, & enleva des égliſes les tréſors, les vaſes ſacrés, & juſqu'aux ornemens des tombeaux, & fit périr les plus grands ſeigneurs dans les tourmens. *André*, fils du patrice *Troïle*, le ſuivit un jour aux bains, ſous prétexte de lui aider; il prit le vaſe avec lequel on verſoit de l'eau, & lui en porta un coup ſi violent ſur la tête, qu'il le renverſa mort, le 15 juillet 668, après 27 ans de règne. Odieux aux peuples, encore plus odieux à ſa famille, perſécuteur des Catholiques, perſonne ne pleura la mort de ce tyran. Il eut tous les défauts, ſans aucune vertu. Il vit, avec tranquillité, les Sarraſins conquérir ſes états, s'emparer de l'Afrique & d'une partie de l'Aſie, ſans oſer paroître à la tête de ſes troupes.

III. CONSTANT, (Germain) juge-garde de la monnoie de Toulouſe, publia, en 1657, à Paris, un ſavant *Traité de la Cour des Monnoies & de l'étendue de ſa Juridiction*, un vol. in-fol. L'auteur avoit fouillé dans les archives publiques, dans les dépôts, dans les bibliothèques, dans pluſieurs cabinets de ſavans.

IV. CONSTANT, (David) profeſſeur de théologie dans l'académie de Lauſanne, né en 1638, mort le 27 février 1733, à 95 ans, s'eſt fait connoître des ſavans par pluſieurs ouvrages pleins d'érudition. Il étoit en commerce littéraire avec *Daillé*, *Amyrault*, *Turretin*, *Bayle*, *Miſtrezat*. On a de lui: I. Des éditions de *Florus*, des *Offices* de *Cicéron* & des *Colloques* d'*Éraſme*, enrichies de remarques choiſies & judicieuſes. II. Des *Diſſertations ſur la femme de Loth*, ſur *le buiſſon de Moïſe*, ſur *le Serpent d'airain*, & ſur *le Paſſage de la Mer-Rouge*. Ces diſſertations, eſtimées pour le ſtyle & pour le fonds, ſont en latin. III. Un *Abrégé de Politique*, dont on a une édition de 1637, fort augmentée. IV. Son *Syſtême de Morale Théologique*, en vingt-cinq diſſertations. — Il ne faut pas le confondre avec *Jacques* CONSTANT, mort en 1730, à Lauſanne, où il exerçoit la médecine. On a de lui un livre aſſez médiocre, intitulé *le Médecin, Chirurgien & Apothicaire charitable*, Lyon, 1683, 3 vol. in-8°, & la *Pharmacopée des Suiſſes*, 1709, in-12.

I. CONSTANTIA, (*Flavia-Julia*) fille ainée de l'empereur *Conſtance-Chlore* & de *Théodora*, joignoit à une beauté régulière & à un eſprit pénétrant, un courage au-deſſus de ſon ſexe, & une vertu qui ne ſe démentit jamais,

On croit qu'elle embraſſa le Chriſtianiſme en 311, avec ſon frère *Conſtantin*, qui deux ans après lui fit épouſer *Licinius*. Les deux beaux-frères s'étant brouillés irréconciliablement, la guerre fut allumée pour ſavoir qui reſteroit maître de l'empire. Le ſort des armes fut funeſte à *Licinius*. Après avoir été vaincu dans trois batailles rangées, il fut étranglé par ordre de *Conſtantin*. A peine *Conſtantia* avoit-elle achevé le temps du deuil de ſon époux, qu'elle perdit *Licinius* ſon fils unique, prince d'une grande eſpérance, & qui faiſoit toute ſa conſolation. *Conſtantin* le ſacrifia à la ſureté de ſes fils, & le fit mettre à mort à l'âge de douze ans. *Conſtantia* étouffa ſes ſoupirs, & après la mort de ſa mère *Hélène*, elle eut le plus grand aſcendant ſur l'eſprit de ſon frère. Elle ſoutint à la cour les Ariens, dont elle avoit embraſſé les erreurs à la perſuaſion d'*Euſèbe*, évêque de Nicomédie, & mourut dans leur communion, vers 330.

II. CONSTANTIA, (*Flavia-Julia*) première femme de l'empereur *Gratien*, étoit fille poſthume de *Conſtance II* & de *Fauſtine*. Elle naquit en 362. Le tyran *Procope*, qui ſe diſoit ſon parent, s'étant fait reconnoître empereur en 366, porta cet enfant illuſtre dans ſes bras, pour s'attacher les ſoldats, à qui la mémoire de *Conſtance* étoit chère. *Conſtantia* étoit dans ſa 13e année, lorſqu'elle quitta Conſtantinople, pour aller épouſer *Gratien*, qui l'aima paſſionnément, & qui la perdit l'an 383. Elle n'avoit que vingt-un ans.

I. CONSTANTIN, Syrien, fut élevé ſur la chaire de Rome après la mort de *Siſinnius*, le 25 mai 708. Il gouverna ſaintement l'Égliſe, fit un voyage en Orient, où il fut reçu avec magnificence par l'empereur *Juſtinien*, & mourut le 9 avril 715. Ce pape illuſtra la tiare par ſon zèle & par ſes vertus. *Grégoire II* fut ſon ſucceſſeur.

II. CONSTANTIN-TIBÈRE, antipape, s'empara du ſaint-ſiége avant l'élection d'*Étienne III*, & le tint plus d'un an. Enfin, le 6 août 768, il fut chaſſé de l'égliſe de Rome, condamné à perdre la vue, & enfermé dans un monaſtère.

III. CONSTANTIN, (*Flavius-Valerius-Conſtantinus*) dit *le* GRAND, fils de *Conſtance-Chlore* & d'*Hélène*, naquit à Naïſſe, ville de Dardanie, en 274. Lorſque *Dioclétien* aſſocia ſon père à l'empire, il garda le fils auprès de lui, à cauſe des agrémens de ſa figure, de la douceur de ſon caractère, & ſur-tout de ſes qualités militaires. Après que *Dioclétien* & *Maximien-Hercule* eurent abdiqué l'empire, *Galère*, jaloux de ce jeune prince, l'expoſa à toutes ſortes de dangers, pour ſe délivrer de lui. *Conſtantin* s'étant apperçu de ſon deſſein, ſe ſauva auprès de ſon père. L'ayant perdu peu après ſon arrivée, il fut déclaré empereur à ſa place, le 25 juillet 306; mais *Galère* lui refuſa le titre d'Auguſte, & ne lui laiſſa que celui de Céſar. Il hérita pourtant des pays qui avoient appartenu à ſon père, des Gaules, de l'Eſpagne, de l'Angleterre. Ses premiers exploits furent contre les Francs, qui alors ravageoient les Gaules. Il fait deux de leurs rois priſonniers; il paſſe le Rhin, les ſurprend & les taille en pièces. Ses armes ſe tournèrent bientôt contre *Maxence*, ligué contre lui avec *Maximin*. Comme il marchoit à la tête de ſon armée, pour aller en

Italie, on aſſure qu'il apperçut un peu après midi, une croix lumineuſe, au-deſſous du ſoleil, avec cette inſcription : *In hoc ſigno vinces :* « C'eſt par ce ſigne que tu vaincras. » JÉSUS-CHRIST lui apparut, dit-on, la nuit ſuivante : il crut l'entendre, qui lui diſoit de ſe ſervir pour étendard, de cette colonne de lumière qui lui avoit apparu en forme de croix. A ſon réveil il donna des ordres pour faire cette enſeigne, qui fut nommée le *Labarum* : elle figuroit une eſpèce de P, traverſé par une ligne droite. Quelques jours après, le 28 octobre 312, ayant livré bataille proche les murailles de Rome, il défit les troupes de *Maxence*, qui, obligé de prendre la fuite, ſe noya dans le Tibre. Le lendemain de ſa victoire, *Conſtantin* entra en triomphateur dans Rome. Il fit ſortir de priſon tous ceux qui y étoient détenus par l'injuſtice de *Maxence*, & fit grace à tous ceux qui avoient pris parti contre lui. Le ſénat le déclara premier Auguſte, & grand prêtre de *Jupiter*, quoiqu'il fût alors catéchumène : ſingularité que l'on remarque dans tous ſes ſucceſſeurs juſqu'à *Gratien*. L'année ſuivante 313 eſt remarquable par l'édit de *Conſtantin* & de *Licinius*, en faveur des Chrétiens. Ces princes donnoient la liberté de s'attacher à la religion qu'on croiroit la plus convenable, & ordonnoient de faire rentrer les Chrétiens dans la poſſeſſion des biens qu'on leur avoit enlevés durant les perſécutions. Il fut défendu non-ſeulement de les inquiéter, mais encore de les exclure des charges & des emplois publics. C'eſt depuis ce reſcrit que l'on doit marquer la fin des perſécutions, le triomphe du Chriſtianiſme, & la ruine de l'idolâtrie. *Licinius*, jaloux de la gloire de *Conſtantin*, conçut une haine implacable contre lui, & commença à perſécuter les Chrétiens. Les deux empereurs prennent les armes ; ils ſe rencontrent le 8 octobre 314, auprès de Cibales en Pannonie. Avant que de combattre, *Conſtantin*, environné des évêques & des prêtres, implora avec ferveur le ſecours du Dieu des Chrétiens. *Licinius*, s'adreſſant à ſes devins & à ſes magiciens, demanda la protection de ſes Dieux. On en vint aux mains : le dernier fut vaincu, & contraint de prendre la fuite. Il envoya demander la paix au vainqueur, qui la lui accorda ; mais la guerre ſe ralluma bientôt. *Licinius*, irrité de ce que *Conſtantin* avoit paſſé ſur ſes terres pour combattre les Goths, viola le traité de paix. *Conſtantin* remporta ſur lui une victoire ſignalée près de Calcédoine, & pourſuivit le vaincu, qui s'étoit ſauvé à Nicomédie. Il l'atteignit, & le fit étrangler en 323. Par cette mort le vainqueur devint maître de l'Occident & de l'Orient. Il ne s'occupa plus qu'à aſſurer la tranquillité publique, & à faire fleurir la religion. Il abolit entièrement les lieux de débauche. Il voulut que tous les enfans des pauvres fuſſent nourris à ſes dépens. Il permit d'affranchir les eſclaves dans les égliſes, en préſence des évêques & des paſteurs : cérémonie qui ne ſe faiſoit autrefois qu'en préſence des préteurs. Il permit, par un édit, de ſe plaindre de ſes officiers, promettant d'entendre lui-même les dépoſitions, & de récompenſer les accuſateurs lorſque leurs plaintes ſeroient fondées. Telle avoit été juſqu'à lui la tyrannie des formules, que l'erreur dans une ſyllabe annuloit un acte ; il affranchit les teſtateurs de ce joug, & ordonna l'exécution de leurs dernières volontés, en quel-

ques termes qu'elles fuſſent conçues. Sous prétexte de zèle pour l'état, des particuliers vindicatifs, ou avides, en accuſoient d'autres de poſſéder des biens qui appartenoient au public, & une partie de l'amende leur étoit adjugée. *Conſtantin* proſcrivit ces délations, & ne permit qu'aux avocats du fiſc de veiller à ſes intérêts. Les juges étoient dans l'uſage de condamner au fouet ou à la priſon, les contribuables, trop lents à payer les taxes; *Conſtantin* le leur défendit, ſe bornant à mettre le délinquant ſous la garde d'un ſoldat. Il baiſſa d'un quart l'impôt ſur les terres; & pour obtenir une répartition plus juſte, il fit faire un nouveau cadaſtre. Le fiſc confiſquoit à ſon profit le bien des criminels; *Conſtantin* exempta de la confiſcation les biens de leurs femmes, & adoucit le ſort de leurs enfans. La mort dans une priſon étant cruelle pour un innocent, diſoit-il, & trop douce pour un coupable, il ordonna la prompte émiſſion du jugement des priſonniers. Il défendit même les cachots mal ſains, & les chaînes qui bleſſoient. Son principe étoit qu'il faut s'aſſurer de l'accuſé, & non le faire ſouffrir. Il permit aux infirmes, aux orphelins, aux veuves d'appeler à lui des ſentences rendues par le juge du lieu, & défendit cet appel à ceux qui plaideroient contr'eux. Lorſqu'un homme mouroit, ſes héritiers partageoient entr'eux ſes eſclaves: *Conſtantin* défendit que dans ce partage on ſéparât les maris des femmes, & les pères de leurs enfans. Depuis long-temps les divorces étoient ſi faciles & ſi communs parmi les Romains, que *Sénèque* diſoit que les femmes de ſon temps comptoient leurs années, non par les conſuls, mais par le nombre de leurs maris. *Conſtantin*, ſans prohiber abſolument le divorce, le rendit beaucoup plus difficile. Il permit non-ſeulement aux Chrétiens de bâtir des égliſes, mais encore d'en prendre la dépenſe ſur ſes domaines. Au milieu des embarras du gouvernement & des travaux de la guerre, il penſa aux différends qui agitoient l'Égliſe. Il convoqua le concile d'Arles, pour faire finir le ſchiſme des Donatiſtes. Un autre concile œcuménique, aſſemblé à Nicée en Bithynie, l'an 325, à ſes frais, fut honoré de ſa préſence. Il entra dans l'aſſemblée revêtu de la pourpre, demeura debout juſqu'à ce que les évêques l'euſſent prié de s'aſſeoir, & baiſa les plaies de ceux qui avoient confeſſé la foi de J. C. pendant la perſécution de *Licinius*. Les Ariens, outrés de ce qu'il s'étoit déclaré contre eux, jetèrent des pierres à ſes ſtatues. Ses courtiſans l'exhortèrent à s'en venger, lui diſant qu'il avoit la face toute meurtrie; mais, ayant paſſé ſa main ſur ſon viſage, il dit en riant: *Je n'y ſens aucun mal*; & ne voulut tirer aucune vengeance de ces inſultes. *Conſtantin* avoit formé depuis quelque temps le projet de fonder une nouvelle ville, pour y établir le ſiége de l'empire. « C'étoit bien mal connoître, dit l'abbé *de Mably*, les intérêts de l'empire, que de conſtruire une nouvelle capitale, tandis qu'il étoit ſi difficile de conſerver l'ancienne! » Les fondemens en furent jetés, le 26 novembre 329, à Byzance dans la Thrace, ſur le détroit de l'Helleſpont entre l'Europe & l'Aſie. Cette ville avoit été preſque entièrement ruinée par l'empereur *Sévère*; *Conſtantin* la rétablit, en étendit l'enceinte, la décora de quantité de bâtimens, de places publiques, de fon-

taines, d'un cirque, d'un palais, & lui donna ſon nom, qu'elle conſerve encore aujourd'hui. Voulant rendre ſa nouvelle ville ſemblable en quelque choſe à la première, il choiſit un terrain coupé par ſept éminences ou petites montagnes qu'il couvrit de maiſons; ce qui rend cet emplacement un peu fatigant, parce qu'il faut ſouvent monter & deſcendre. On diſtingue deux parties dans cette ville : celle qui eſt en deçà du port, eſt l'ancienne Byzance, dont l'enceinte s'eſt conſervée juſqu'à ce jour; celle qui eſt au-delà, eſt la ville de *Conſtantin*, dont le plan approche aſſez d'un triangle. La ſituation de cette ville, la plus grande de l'Europe, eſt en même temps la plus agréable & la plus avantageuſe; car il ſemble que le canal des Dardanelles & celui de la Mer noire, aient été faits pour lui apporter les richeſſes des quatre parties du monde. Byzance devint la rivale de Rome, ou plutôt lui fit perdre tout ſon éclat; & l'Italie tomba dans le dernier abaiſſement. La miſère la plus affreuſe y régna, au milieu des maiſons de plaiſance & des palais à demi-ruinés, que les maîtres du monde y avoient autrefois élevés. Toutes les richeſſes paſsèrent en Orient; les peuples y portèrent leurs tributs & leur commerce, & l'Occident fut en proie aux Barbares. Une ſuite encore plus fâcheuſe de la tranſmigration de *Conſtantin*, ce fut de diviſer l'empire. Les empereurs d'Orient, dans la crainte d'irriter les Barbares, & de les attirer ſur leurs domaines, n'osèrent donner aucun ſecours à l'Occident. Ils lui ſuſcitèrent même quelquefois des ennemis, & donnèrent une partie de leurs richeſſes aux Vandales & aux Goths, pour acquérir le droit de conſumer l'autre dans les plaiſirs. *Conſtantin* ne ſe borna donc pas à cette tranſlation : il changea la conſtitution du gouvernement, diviſa l'empire en quatre parties, ſur leſquelles préſidoient quatre principaux gouverneurs, nommés préfets du prétoire. Ces quatre parties, conſidérées enſemble, comprenoient quatorze diocèſes, dont chacun avoit un vicaire ou lieutenant, ſubordonné au préfet, qui réſidoit dans la capitale du diocèſe. Les diocèſes contenoient cent vingt provinces, régies chacune en particulier par un préſident, dont le ſéjour ordinaire étoit la plus conſidérable ville de la province. *Conſtantin*, après avoir affoibli Rome, frappa un autre coup ſur les frontières. Il ôta les légions qui étoient ſur les bords des grands fleuves, & les diſperſa dans les provinces; ce qui produiſit deux maux, dit un homme d'eſprit; l'un, que les barrieres furent ôtées; & l'autre, que les ſoldats vécurent & s'amollirent dans le cirque & ſur les théâtres... La gloire que *Conſtantin* acquit par ſon zèle pour la religion chrétienne, fut ternie ſur la fin de ſes jours par la foibleſſe qu'il eut de ſervir la fureur des Ariens contre leurs plus illuſtres adverſaires. Séduit par *Euſèbe* de Nicomédie, l'un des plus ardens fauteurs de l'Arianiſme, il exila pluſieurs évêques Catholiques. Il tomba malade peu après en 337, près de Nicomédie. Il demanda le baptême, & on le lui donna, avec les autres ſacremens de l'égliſe. Il mourut le 22 mai de la même année, jour de la Pentecôte, à 65 ans, après en avoir régné trente-un. *Conſtantin* avoit ordonné par ſon teſtament, que ſes trois fils, *Conſtantin*, *Conſtance* & *Conſtant*, partageroient l'empire : autre faute

que la poſtérité lui a reprochée. On peut y joindre le meurtre de *Criſpe*, ſon fils du premier lit, que *Fauſta*, ſa ſeconde femme, avoit fauſſement accuſé d'avoir voulu la ſéduire ; ſa lenteur à ſe faire initier dans les myſtères de la religion ; le zèle mal-entendu qui le porta à ſe mêler trop ſouvent des affaires de l'égliſe, & quelquefois contre ſes vrais intérêts. « La religion, dit *Crevier*, ne réforme pas la nature, dans ceux qui ſe contentent d'en embraſſer les dogmes & les pratiques, ſans en prendre l'eſprit. L'attachement de *Conſtantin* au Chriſtianiſme, paroît dans les diſcours & dans les lettres qu'*Euſèbe* rapporte de lui, très-dépendant des proſpérités temporelles, que Dieu lui avoit accordées. Il y inſiſte ſouvent & fortement ſur la punition viſible des princes perſécuteurs ; & l'on y remarque peu de traces des vertus intérieures, qui ſont l'ame de notre ſainte religion. » On l'a accuſé encore d'une ambition qui ne put ſouffrir de rival ; d'une prodigalité & d'une magnificence pouſſées trop loin. Il dépenſoit l'argent du public à des bâtimens inutiles, & à enrichir des miniſtres, qui, loin de mériter le moindre bienfait, abuſoient de ſa confiance, & en faiſoient l'inſtrument de leurs paſſions. Des qualités plus grandes que ſes défauts en ont caché une partie. Il étoit brave à la tête des armées, doux & affable envers ſes ſujets, l'amour de ſon peuple, la terreur des ennemis. L'empereur *Julien*, quoique neveu de *Conſtantin*, s'eſt trop acharné à peindre ſon oncle livré à la molleſſe & noyé dans les délices. Un prince qui fut preſque toujours en guerre, n'eut pas le loiſir de s'endormir dans l'inaction & l'incurie. L'activité même ne manqua pas à ſes dernières années. En 332, il fit la guerre avec ſuccès contre les Goths, qui avoient déjà éprouvé ſa vigueur & ſa puiſſance. Ce peuple féroce ayant recommencé ſes hoſtilités, il envoya contr'eux ſon fils ainé, qui les vainquit en divers combats, & en fit périr près de cent mille par l'épée, par la faim, par la misère. *Conſtantin* profita de ſes avantages en prince habile & modéré. Ayant abattu la fierté des Goths par la force & la terreur, il ne refuſa pas d'entrer avec eux en négociation ; & comme cette nation étoit compoſée de pluſieurs peuples, qui n'avoient pas tous pris part à la guerre, en traitant avec eux il ſuivit des plans différens. Il ſoumit à des conditions plus dures ceux qu'il avoit fallu vaincre : il exigea d'eux des ôtages, & entr'autres, le fils de leur roi *Ariaric*. Les autres furent invités & engagés à reconnoître la majeſté de l'empire ſous le nom d'amis & d'alliés. Les fruits de cette victoire & de la paix qui la ſuivit, furent grands en même temps pour le vainqueur & pour les vaincus. *Conſtantin* s'affranchit du tribut honteux que ſes prédéceſſeurs avoient payé à ces Barbares, & il aſſura ſa frontière du côté du Danube. Les Goths, par un commerce plus étroit avec les Romains, commencèrent à adoucir leurs mœurs ſauvages & à devenir des hommes. Les Sarmates donnèrent auſſi dans ce même temps de l'exercice aux armes de *Conſtantin*. C'étoit pour eux qu'il avoit entrepris la guerre contre les Goths. Peu reconnoiſſans de ce bienfait, les Sarmates osèrent faire des courſes ſur les terres Romaines ; mais *Conſtantin* les força de rentrer dans le devoir. Deux ans après, ils furent réduits, par une aventure ſingulière, à venir,

non plus ravager les terres de l'empire, mais à y chercher un aſile. La guerre s'étant rallumée entr'eux & les Goths, ils s'aviſèrent d'une reſſource qui fut pire que le mal. Ils armèrent leurs eſclaves; & ceux-ci, qui étoient en plus grand nombre que les maîtres, ſe voyant la force en main, les chaſsèrent du pays. Les Sarmates, au nombre de 300 mille, hommes, femmes & enfans, ſe réfugièrent dans les états de *Conſtantin*, & implorèrent ſa bienfaiſance. L'empereur les reçut avec bonté : il enrôla dans ſes troupes ceux d'entr'eux qui étoient en état de ſervir, & il aſſura aux autres la ſubſiſtance, en leur donnant des terres à cultiver dans la Thrace, dans la petite Scythie, dans la Macédoine, & juſqu'en Italie. *Conſtantin* étoit ſi peu amolli, il conſerva ſi bien juſqu'à la fin l'humeur guerrière, qu'âgé de plus de ſoixante ans, il ſe préparoit à marcher à la tête de ſes armées contre les Perſes, lorſqu'il fut attaqué de la maladie dont il mourut. Au goût des armes, il joignit celui des lettres; il les favoriſoit par des bienfaits & des diſtinctions. Un jour qu'il devoit aſſiſter à une harangue de parade, ſes courtiſans lui propoſèrent à la place une partie de plaiſir. *Vos prières ſont inutiles*, lui répondit *Conſtantin*, *rien n'excite autant les hommes de génie à bien faire, que quand ils ſavent que le prince lira ou entendra leurs ouvrages.* Il liſoit beaucoup; il écrivoit lui-même preſque toutes ſes lettres. On voit dans *Euſèbe* pluſieurs preuves de ſon ſavoir. Il compoſa & prêcha pluſieurs ſermons. On en a encore un, intitulé : *Diſcours à l'aſſemblée des Saints*, prêché à Conſtantinople pour la fête de Pâques. Pluſieurs Martyrologes de différentes égliſes d'Occident, qui l'ont honoré depuis long-temps comme un ſaint, marquent ſa fête le 22 mai. Les Grecs & les Moſcovites la célèbrent encore le vingt-un du même mois. Les philoſophes modernes s'étonnent que l'Égliſe ait fait un ſaint d'un prince, dont la converſion ne leur a pas paru ſincère. *Gibbon*, qui n'eſt pas ſuſpect pour eux, ne penſe pas de même dans ſon *Hiſtoire de la décadence de l'Empire Romain.* « Les philoſophes de ce ſiècle, dit-il, n'héſiteront point à prononcer que les deſſeins ambitieux de *Conſtantin*, le guidèrent ſeuls dans le choix d'une religion; & que, ſelon l'expreſſion d'un poëte profane, il fit ſervir les autels de marche-pied au trône de l'empire. Ce jugement hardi & abſolu, n'eſt pas juſtifié par la connoiſſance que nous avons du cœur humain, du caractère de *Conſtantin*, & de la foi Chrétienne. Dans les temps de ferveur religieuſe, on obſerve communément que les plus habiles politiques éprouvent une partie de l'enthouſiaſme qu'ils tâchent d'*inſpirer*. *Conſtantin* aimoit à ſe croire envoyé du ciel, pour régner ſur la terre. Cette idée flattoit ſa vanité. Le ſuccès de ſes armes avoit juſtifié ſon titre divin; & ce titre étoit fondé ſur la vérité de la révélation chrétienne. Comme on voit ſouvent germer la vertu au milieu des applaudiſſemens précoces qui l'ont fait naître; de même la piété apparente de *Conſtantin*, en ſuppoſant qu'elle ne fût d'abord qu'apparente, peut avoir pris de profondes racines dans ſon cœur, & s'être changée en une dévotion fervente & ſincère. Les évêques & les prédicateurs de la ſecte nouvelle, dont les mœurs & le coſtume ſembloient peu propres à l'ornement d'une cour, étoient

admis

admis à la table de l'empereur. Sans ceſſe avec leur ſouverain, dont ils avoient évalué la pénétration, ces habiles maîtres de controverſe pouvoient guetter l'inſtant favorable, & employer à la perſuaſion des argumens convenables à ſon caractère, & proportionnés à ſon intelligence... Il n'eſt point du tout incroyable qu'un ſoldat ignorant ait adopté une opinion fondée ſur les preuves qui, dans un ſiècle plus éclairé, ont ſatisfait & ſubjugué la raiſon d'un *Grotius*, d'un *Locke*, d'un *Paſcal*. » On croit ne devoir point parler de la prétendue donation que ce prince fit au pape *St. Sylveſtre*, de la ville de Rome & de pluſieurs provinces d'Italie. On connoît la réponſe ingénieuſe de *Jérôme Donato*, ambaſſadeur de Veniſe, au pape *Jules II*, qui lui demandoit le titre des droits de ſa république ſur le Golfe Adriatique : *Votre Sainteté trouvera la conceſſion de la Mer Adriatique*, dit-il à ce pontife, *au dos de l'original de la donation que* Conſtantin *a faite au pape* Sylveſtre, *de la ville de Rome & des autres terres de l'Etat Eccléſiaſtique*. Il étoit dangereux, dans les ſiècles d'ignorance, de rejeter cette donation, réprouvée depuis long-temps par tous les ſavans, par ceux-même d'Italie. Ceux qui la nioient furent ſévèrement châtiés à Rome & dans d'autres villes. On aſſure même qu'en 1478, il y eut des hommes condamnés au feu à Strasbourg, pour l'avoir combattue trop ouvertement. Cette erreur hiſtorique vient, ſelon quelques ſavans, de ce que dans les temps d'ignorance, on confondit les donations de *Pepin*, avec la permiſſion accordée aux égliſes par *Conſtantin*, d'acquérir des places, & des fonds de terre. *Conſtantin* avoit eu de *Minervina*, ſa première femme, le prince *Criſpe*. Il eut de l'impératrice *Fauſta*, *Conſtantin* le jeune, *Conſtance* & *Conſtant*; & deux princeſſes, *Conſtantine*, femme de *Hannibalien* & enſuite de *Conſtantius-Gallus*, & *Hélène*, femme de *Julien*. *Voyez* la *Vie du Grand Conſtantin*, par D. *de Varennes*, Paris, 1728, in-4.°

IV. CONSTANTIN II, dit le *Jeune*, (*Flavius-Julius-Conſtantinus*) fils aîné du précédent, naquit à Arles en 316. Après la mort de ſon père, il eut en partage les Gaules, l'Eſpagne & la Grande-Bretagne. S'étant imaginé que la partie de l'empire que poſſédoit ſon frère *Conſtant*, étoit plus conſidérable que la ſienne, il marcha contre lui. Les troupes ennemies lui dreſsèrent des embûches : il y tomba, fut défait & tué près d'Aquilée, en 340, à 25 ans. Son corps fut jeté dans la rivière d'Alſe, aujourd'hui Anſa, d'où on le retira pour lui ériger un tombeau à Conſtantinople auprès de celui de ſon père. Son ambition, ſa mauvaiſe foi & ſon imprudence indignèrent ceux que ſes victoires remportées ſur les Sarmates, les Goths & les Francs, ſon zèle pour la foi catholique & ſa douceur envers ſes ſujets, avoient prévenus en ſa faveur.

CONSTANTIN, *Voyez* HÉRACLIEN.

CONSTANTIN-TIBÈRE, *Voyez* ce dernier mot, n° II.

CONSTANTIN, fils de *Léon IV*, *Voyez* THÉODORE STUDITE.

V. CONSTANTIN III, fut ſurnommé *Pogonat*, c'eſt-à-dire *Barbu* : parce que, lorſqu'il partit de Conſtantinople pour aller combattre le rebelle *Mizizi*, il n'avoit

point de barbe, & qu'elle lui étoit venue lorſqu'il reparut. Il étoit fils de *Conſtant II*. Après avoir puni ce *Mizizi*, il fut couronné empereur au milieu des acclamations du peuple, en 668. Quelque temps après, en 672, les Sarraſins vinrent avec de nombreux vaiſſeaux pour aſſiéger Conſtantinople : *Conſtantin* inſtruit de leur deſſein, raſſembla ſa flotte, leur livra bataille & les vainquit. Ces barbares ne purent réſiſter aux vents qui leur étoient contraires, aux efforts des Romains, qui étoient animés par la préſence de leur empereur, & à l'adreſſe du fameux *Callinique*, qui inventa un artifice dont l'eau n'éteignoit point le feu. Lorſque le combat étoit prêt à commencer, l'ingénieur envoyoit des plongeurs mettre le feu ſous les vaiſſeaux des Sarraſins ; & quelque choſe qu'on fit pour l'éteindre, il n'étoit pas poſſible d'y réuſſir : c'eſt ce qu'on a appelé *le feu Grégeois*. Les Sarraſins revinrent ſept ans conſécutifs, & toujours inutilement. Enfin, ils demandèrent la paix ; mais *Conſtantin* ne la leur accorda que ſous la promeſſe d'un tribut. Après avoir pacifié l'état, il voulut pacifier l'égliſe ; il fit aſſembler le ſixième concile général de Conſtantinople, en 681. Il y préſida, & fit condamner les Monothélites. Ce zèle lui donne une place dans les Annales eccléſiaſtiques ; mais le meurtre de ſes deux frères, *Tibère* & *Héraclius*, le rendit odieux à ſon ſiècle & à la poſtérité. Quelques ſéditieux dirent publiquement qu'il falloit trois empereurs, & que *Conſtantin* devoit partager la puiſſance ſouveraine avec *Tibère* & *Héraclius*. Par les ordres de *Conſtantin*, les auteurs de ce diſcours furent pendus, & ſes frères furent ſecrètement mis à mort, après qu'on leur eut coupé le nez. Il mourut l'année d'après, 685, ayant 17 ans de règne. Prince trop ambitieux, mais vaillant, il ſe fit reſpecter au dehors par ſes armes, craindre & aimer au dedans par une ſévérité ménagée. *Voyez* MOAVIAS. — Il ne faut pas le confondre avec le tyran *Conſtantin III*, ſimple ſoldat, qui ſe fit déclarer empereur dans la Grande-Bretagne, ſous le règne d'*Honorius*, en 409, & qui s'étant retiré dans les Gaules, fut aſſiégé dans la ville d'Arles, pris & décapité. Son nom qui lui paroiſſoit d'un heureux augure, fut cauſe en partie de ſon uſurpation. Ce rebelle avoit un fils nommé *CONSTANT*, qu'il tira du cloître pour l'envoyer en Eſpagne avec la qualité de Céſar. *Conſtant*, dit le Père *Longueval*, quitta le froc pour prendre la pourpre & une femme : deux tentations puiſſantes qui ont fait beaucoup d'apoſtats. Il ſoumit l'Eſpagne, & fut déclaré Auguſte. Mais la fortune ne lui fut pas plus long-temps fidelle qu'il ne l'avoit été à ſon Dieu : il fut tué peu de temps après.

VI. CONSTANTIN, IV. *Copronyme*, (ainſi appelé parce qu'il fallit les fonts baptiſmaux lorſqu'on le baptiſoit,) naquit à Conſtantinople en 719, de *Léon l'Iſaurien* & de *Marie*. Il ſuccéda à ſon père le 18 juin 741, & enchérit ſur ſa fureur contre les images des Saints : il les foula aux pieds, jeta leurs reliques au feu ; fit périr des évêques, des eccléſiaſtiques, des religieux, défenſeurs des choſes que cet impie profanoit : il fit couper le nez aux uns, crever les yeux aux autres, & teignit toutes les villes de ſon empire du ſang de ces illuſtres martyrs. Les Bulgares, inquiétés par ces

empereur, l'inquiétèrent à leur tour. Il marchoit contr'eux, lorſqu'il fut attaqué du charbon qui l'emporta en 775, après un règne de 34 ans. Il fut enterré dans l'égliſe des Apôtres. L'empereur *Michel III*, qui le mettoit au rang des *Néron* & des *Caligula*, le fit exhumer cent ans après, ordonna de brûler le cadavre & de détruire le tombeau de ce monſtre, qui avoit été de ſon vivant également haï de ſes ſujets & mépriſé de ſes ennemis. Ce fut ſous ſon règne, en 763, qu'il y eut un ſi grand froid en automne, que le Boſphore & le Pont-Euxin furent glacés dans l'eſpace de 60 lieues, depuis la Propontide ou la mer de Marmara, juſqu'aux environs des embouchures du Danube. La glace avoit en pluſieurs endroits trente coudées de profondeur; elle fut couverte de neige à une pareille hauteur. Au dégel, des maſſes de glace, entaſſées les unes ſur les autres comme des montagnes, pouſſées par un vent furieux, ébranlèrent les murailles des villes, & manquèrent de renverſer la citadelle de Conſtantinople.

VII. CONSTANTIN VII, *Porphyrogénète*, fils de *Léon le Sage*, né à Conſtantinople, en 905, monta ſur le trône à l'âge de ſept ans, ſous la tutelle de ſa mère *Zoé*, le 11 juin 911. Lorſqu'il eut en main les rênes du gouvernement, il châtia quelques tyrans en Italie, prit Bénevent ſur les Lombards, éloigna à force d'argent les Turcs qui pilloient les frontières de l'Épire; mais il ſe laiſſa gouverner enſuite par *Hélène* ſa femme, fille de *Romain Lécapène*, grand amiral de l'empire. Elle vendit les dignités de l'égliſe & de l'état, accabla le peuple d'impôts, le fit gémir ſous l'oppreſſion; tandis que ſon époux employoit tout ſon temps à lire, & devenoit auſſi habile architecte & auſſi grand peintre que mauvais empereur. *Romain*, fils de ce prince indolent & d'*Hélène*, impatient de régner, fit mettre du poiſon dans une médecine deſtinée pour lui; mais *Conſtantin* en ayant réjeté la plus grande partie, ne mourut qu'un an après, le 9 novembre 959, à 54 ans, après un règne de 48. Ce prince, ami des ſciences & des ſavans, laiſſa pluſieurs ouvrages qui auroient fait honneur à un particulier, mais pour leſquels un prince n'auroit pas dû négliger les affaires de ſon empire. Les principaux ſont: I. *La Vie de l'empereur* Baſile *le Macédonien*, ſon aïeul, inſérée dans le recueil d'*Allatius*. Elle manque quelquefois de vérité, & ſent trop le panégyrique. II. *Deux livres de Thèmes*, c'eſt-à-dire des poſitions des provinces & des villes de l'empire, publiés par le Père *Banduri* dans l'*Imperium Orientale*, à Leipzig 1754, in-fol. On a peu d'ouvrages auſſi importans pour la géographie du moyen âge; mais il n'en faut croire l'auteur, que ſur ce qu'il dit de l'état des lieux tel qu'il étoit de ſon temps; il eſt plein de fautes groſſières dans tout le reſte. III. Un *Traité des affaires de l'Empire*, dans l'ouvrage cité du Père *Banduri*. Il y fait connoître l'origine de divers peuples, leur puiſſance, leurs progrès, leurs alliances, leurs révolutions, & la ſuite des princes qui les ont gouvernés. Il renferme d'autres avis intéreſſans. IV. *De re ruſticâ*, Cambridge, 1704, in-8.° On prétend que ce traité appartient plutôt à *Caſſianus Baſſus*, avocat de Conſtantinople. V. *Excerpta ex Polybio, Diodoro Siculo, &c. &c.* Paris,

1634, in-4.° VI. *Excerpta de Legatis, græc. & lat.*, 1648, in-fol., qui fait partie de la Byzantine. VII. *De Cæremoniis aulæ Byzantinæ*, à Leipzig, 1751, in-fol. VIII. Une *Tactique*, in-8.°

CONSTANTIN MONOMAQUE, *Voyez* II. *Zoé.*

VIII. CONSTANTIN-DRAGASÈS, quinzième du nom, fils de *Manuel-Paléologue*, naquit en 1403. Il fut mis sur le trône de Constantinople par le sultan *Amurat* en 1448. *Mahomet II*, successeur d'*Amurat*, ayant eu des mécontentemens de l'empereur, vint assiéger Constantinople par mer & par terre. Son armée étoit de trois cent mille hommes, & sa flotte de quatre cents galères à trois rangs. Les Grecs n'avoient que sept mille hommes en état de porter les armes, & treize galères. Constantinople, après un siége de 58 jours, fut emporté le 29 mai 1453. *Constantin*, voyant les Turcs entrer par les brèches, se jette, l'épée à la main, à travers les ennemis. Il voit tomber à ses côtés les capitaines qui le suivoient; tout couvert de sang, & resté seul, il s'écrie: *Ne se trouvera-t-il pas un Chrétien qui m'ôte le peu de vie qui me reste!* A l'instant un Turc lui décharge un coup de sabre sur la tête; un autre lui en porte un second, sous lequel il expire, à l'âge de 50 ans. Une mort aussi glorieuse est le plus bel éloge. Ce prince, véritablement grand, magnanime, religieux, étoit digne d'un meilleur sort. Les enfans & les femmes qui restoient de la maison impériale, furent massacrés par les soldats, ou réservés pour assouvir la lubricité du vainqueur. Telle fut la fin de l'empire de Constantinople l'an 1123, depuis sa fondation par le grand *Constantin*

— *Dragasès* avoit un frère, nommé Thomas *Paléologue*, dont la fille *Sophie* fut mariée à *Jean Basilide*, prince de Moscovie.

IX. CONSTANTIN II, roi d'Écosse, se mit à la tête d'une armée pour repousser les Danois qui venoient ravager ses états. Il surprit leur chef *Hubba*, & le mit en fuite. La victoire l'abandonna quelque temps après; & il fut tué dans une bataille près du bourg de Cararia, en 874. Son corps fut transporté dans l'isle de Jéna, où on lui donna la sépulture. L'église l'a honoré depuis comme un saint.

X. CONSTANTIN, surnommé l'*Africain*, parce qu'il étoit originaire de Carthage, étoit membre du collége de Salerne. Il florissoit vers l'an 1070. La jalousie de ses concitoyens l'obligea de se réfugier en Sicile, où il prit l'habit de bénédictin. *Constantin* fut un des plus grands compilateurs en médecine, & il semble avoir été le premier qui ait introduit en Italie la médecine Grecque & Arabe. Ses *Ouvrages* furent publiés à Basle en 1536, in-fol.

XI. CONSTANTIN, (Manassès) historien Grec, florissoit vers l'an 1150, sous l'empereur *Manuel Comnène*. Il écrivit, en vers grecs, un *Abrégé de l'Histoire*, traduit en latin par *Leunclavius*, & imprimé au Louvre, en 1655, in-fol.: il fait partie de la *Byzantine*. C'est proprement une *Chronique*, depuis *Adam* jusqu'à *Alexis Comnène*. Elle a tous les défauts du siècle de l'auteur, la grossièreté du style & une sotte crédulité. On a encore de lui les *Amours d'Ariſtandre & de Callithée*, dont on lit des fragmens dans les *Anecdota Græca* de M. *Villoiſon*, Venise, 1781, 2 vol. in-4.°

XII. CONSTANTIN, (Robert) docteur en médecine, & profeſſeur de belles-lettres en l'univerſité de Caen ſa patrie, vécut, ſuivant le préſident *de Thou*, juſqu'à 103 ans. Une vieilleſſe ſi avancée ne diminua ni les facultés de ſon corps, ni celles de ſon ame. Il mourut d'une pleuréſie le 27 ſeptembre 1605. On lui doit : I. *Lexicon Græco-Latinum*, 2 vol. in-fol., Genève, 1592. *Henri Étienne* avoit rangé, dans le ſien, les mots grecs ſous leurs racines; *Conſtantin* les a mis dans l'ordre alphabétique. Cette méthode plus commode lui fit donner par quelques-uns la préférence ſur celui d'*Étienne*, qui lui eſt d'ailleurs très-ſupérieur. II. Trois livres d'*Antiquités* Grecques & Latines. III. *Theſaurus rerum & verborum utriuſque linguæ*. IV. *Supplementum linguæ Latinæ*, ſeu *Dictionarium abſtruſorum vocabulorum*, &c. Genève, 1573, in-4.° Il avoit été domeſtique ou plutôt penſionnaire & diſciple de *Jules Scaliger*; & il publia après la mort de ce ſavant, une partie de ſes *Commentaires* ſur *Théophraſte* : à Lyon, 1584, in-4.° *Joſeph Scaliger*, fils de *Jules*, jaloux de la confiance que ſon père avoit pour *Conſtantin*, conçut une haine violente contre lui. Il le déchira avec acharnement. Il le traita de faux, d'impudent, & d'*âne* dans l'intelligence des anciens auteurs : mais ces injures ne firent tort qu'à celui qui les vomiſſoit. Au reſte, le P. *Nicéron* doute que *Conſtantin* ſoit parvenu à l'âge de 103 ans; & l'on peut voir ſes raiſons dans le tome 27.e de ſes *Mémoires*, page 247.

CONSTANTINE, (*Flavia-Julia-Conſtantina*) fille aînée de l'empereur *Conſtantin* & de *Fauſta*, fut mariée l'an 335, par ſon père à *Hannibalien*, tué quelque temps après; puis donnée, l'an 351, par ſon frère *Conſtance*, à *Gallus* ſon couſin, qui reçut, à l'occaſion de ce mariage, le titre de Céſar. Cette princeſſe, fière, avare & inhumaine, abuſant du caractère dur & borné de ſon époux, lui fit commettre des injuſtices criantes & des cruautés ſans nombre; elle le précipita de crime en crime, juſqu'à vouloir uſurper l'empire. Mais *Conſtance*, inſtruit de l'attentat de *Gallus*, lui fit perdre l'eſpérance de la couronne avec la vie, l'an 354; & *Conſtantine* ne ſe déroba au même châtiment, que parce qu'elle étoit morte, peu de temps auparavant, après une maladie de quelques jours, occaſionnée par un excès de fatigue.

CONSTANTINI, (Angelo) né à Vérone, ſe diſtingua par ſes ſuccès à la Comédie italienne. Il y débuta, en 1682, & joua les rôles d'arlequin, lorſque le célèbre *Dominique* ne les rempliſſoit pas. Bientôt, *Conſtantini* s'appercevant qu'il lui falloit un rôle propre, en imagina un ſingulier & groteſque, ſous le nom de *Mezzetin*, qui eſt toujours le perſonnage d'un aventurier. Le théâtre italien ayant été ſupprimé, en 1697, *Conſtantini* paſſa au ſervice d'*Auguſte*, électeur de Saxe & roi de Pologne, qui, charmé de ſes talens, lui fit expédier un brevet de noble, & de ſon *Camérier intime*. *Conſtantini* eut l'imprudence d'offrir ſes vœux à la maîtreſſe du roi, qui l'ayant entendu, faillit à lui abattre la tête d'un coup de ſabre. L'acteur ſe mit à fuir; mais le roi le fit arrêter & conduire au château de Konigſtein, où il reſta plus de vingt ans. Au bout d'une auſſi longue détention, il

obtint ſa liberté, revint à Paris; & reparut ſur le théâtre en 1728. Cet artiſte a été peint en 1689, par *de Troy*, & gravé par *Vermeulen*. *La Fontaine* compoſa ces ſix vers, que l'on lit au bas de l'eſtampe :

Ici, de Mezzetin, *rare & nouveau Prothée,*
La figure eſt repréſentée;
La nature l'ayant pourvu
Des dons de la métamorphoſe,
Qui ne le voit pas, n'a rien vu;
Qui le voit, a vu toute choſe.

Gacon le ſatirique, dit, en liſant ces vers; qu'un diſcours ſi flatteur, n'étoit qu'un *Conte* de *la Fontaine*. *Conſtantini* retourna à Vérone ſa patrie, ſur la fin de ſes jours, & y mourut en 1729.

CONSUS, (Mythol.) dieu des conſeils. Les Romains lui avoient élevé un autel, ſous un petit toit, dans le Grand-Cirque, à l'extrémité de la lice. Ce petit temple étoit enfoncé de la moitié en terre, pour montrer que les conſeils doivent être ſecrets. On y célébroit des fêtes magnifiques en ſon honneur, le 22 août de chaque année, pendant leſquelles les chevaux & les mulets ne travailloient pas, & étoient couronnés de fleurs. On prétendoit que ce dieu avoit conſeillé à *Romulus* d'enlever les Sabines.

CONTANT, (Pierre) né à Ivri-ſur-Seine en 1698, mort à Paris en 1777, fut le diſciple de *Watteau* pour le deſſin, & de *Dulin* pour l'architecture. Il fit de ſi grands progrès dans ce dernier art, qu'il fut reçu de l'académie à 28 ans. Les écuries de Biſſy, où il pratiqua le premier ces voûtes en brique, ſi hardies; l'égliſe de Penthemont, celle de Condé en Flandre; celle de *Saint-Waaſt* d'Arras, celle de la *Magdeleine* à Paris; l'amphithéâtre de *Saint-Cloud* & le *Belvédère*, l'hôtel du gouvernement à Lille, le *Palais royal*, ont été élevés par lui ou ſur ſes deſſins. Il a laiſſé un vol. in-fol., gravé, de ſes procédés d'architecture. *Dulin*, qui avoit épouſé ſa fille unique, a ſoutenu la réputation de ſon beau-père.

II. CONTANT DE LA MOLLETTE, (Philippe du) né dans le Dauphiné, mort en 1793, embraſſa l'état eccléſiaſtique, & s'eſt diſtingué par ſon érudition. On lui doit les ouvrages ſuivans : I. *Thèſes ſur l'Ecriture ſainte*, ſoutenues en Sorbonne, en ſix langues, 1765, in-4.° II. *Eſſai ſur l'Ecriture ſainte*, 1775, in-12. III. *Nouvelle Méthode pour entrer dans le vrai ſens de l'Ecriture ſainte*, 1777, deux vol. in-12. IV. La *Genèſe*, expliquée d'après les textes primitifs, 1777, 3 vol. in-12. V. L'*Exode expliqué*, &c. 1780, 3 vol. in-12. VI. Les *Pſeaumes expliqués*, &c. 1781, 3 vol. in-12. VII. *Traité ſur la Poéſie & la Muſique des Hébreux*, 1781, in-12. VIII. Le *Lévitique expliqué*, 1785, in-12.

I. CONTARINI, (Gaſpard) naquit en 1483. Il étoit de l'ancienne famille des *Contarini* de Veniſe, féconde en hommes illuſtres dans les armes & dans les lettres, & fut ambaſſadeur de la république auprès de l'empereur *Charles-Quint*. Il s'acquitta ſi bien de ſa commiſſion, qu'à ſon retour, il eut un gouvernement conſidérable. Il ne le ſervit pas moins utilement en pluſieurs autres occaſions importantes. *Paul III* l'honora de la pourpre Romaine, en 1535, & l'envoya légat en Allemagne, en 1541, & l'année d'après à Rou-

logne, où il mourut, âgé de 59 ans. Sa dernière maladie fut une fièvre qu'il gagna, pour avoir ſoupé, un jour d'été, dans un ſallon où l'air frais ſe faiſoit trop ſentir. On lui doit pluſieurs *Traités* de philoſophie, de théologie & de politique, imprimés à Paris en 1571, in-fol. Il écrivoit en latin avec beaucoup de politeſſe & de netteté; mais il étoit plus profond dans la philoſophie que dans la théologie. Ses principaux ouvrages ſont: I. Un *Traité de l'immortalité de l'Ame*, contre *Pomponace* ſon maître. II. Un *Traité des Sacremens*, qui eſt plutôt une belle inſtruction, qu'un ouvrage de controverſe. III. Des *Scholies ſur les Épîtres de ſaint Paul*, excellentes pour l'explication du ſens littéral. IV. Une *Somme des Conciles*, qui n'eſt qu'une hiſtoire abrégée; mais elle eſt bonne dans ſon genre. V. Différens *Traités de Controverſe contre Luther*, dans leſquels il déſapprouve les ſentimens de *St. Auguſtin* ſur la prédeſtination. Il conſeille ſagement aux prédicateurs, obligés de parler ſur cette matière, de le faire rarement, avec beaucoup de réſerve, & de recourir toujours à la hauteur des jugemens de Dieu, plutôt que de diſcuter les vaines idées des hommes. VI. Deux livres *Du devoir des Évêques*, très-utiles pour la conduite des premiers paſteurs. VII. Un *Traité*, en latin, *du gouvernement de Veniſe*. *Jean Charrier* en fit imprimer la traduction à Paris, en 1544, in-8.° Ce n'eſt qu'une deſcription des anciennes magiſtratures & des tribunaux de Veniſe; mais l'auteur, comme Vénitien, n'avoit garde d'en expliquer le gouvernement.

II. CONTARINI, (Vincent) profeſſeur d'éloquence à Padoue, mort à Veniſe, ſa patrie, en 1617, à 40 ans, cultiva, comme *Muret* ſon ami, les belles-lettres, avec beaucoup d'application & de ſuccès. Parmi les divers ouvrages qu'il a laiſſés, on eſtime ſur-tout ſon traité *De re frumentariâ*, celui *De militari Romanorum ſtipendio*: Veniſe 1609, in-4°, tous deux contre *Juſte-Lipſe*; & ſes *Varia Lectiones*, Veniſe 1606, in-4°, qui renferment de ſavantes remarques.

CONTE, (Antoine le) *Contius*, natif de Noyon, mort à Bourges en 1586, profeſſa le droit, avec réputation, à Bourges & à Orléans. Il écrivit contre *Duaren* & *Hotman*. Ses *Œuvres* ont été imprimées en un vol. in-4.° Le public leur fit, dans le temps, un accueil aſſez favorable.

CONTENSON, (Vincent) né à Auvillars dans le diocèſe de Condom, en 1640, dominicain en 1657, mort à Creil, au diocèſe de Beauvais, en 1674, à 34 ans, ſe diſtingua dans ſon ordre par ſes talens pour la théologie & pour la prédication. On a de lui une théologie intitulée: *Theologia mentis & cordis*, en 9 vol. in-12, & 2 vol. in-fol. L'auteur a corrigé la ſéchereſſe des ſcolaſtiques, en faiſant un choix de tout ce que les Pères ont écrit de plus beau & de plus ſolide, & en joignant le dogme à la morale.

I. CONTI, (Armand de BOURBON, prince de) fils de *Henri II* du nom, prince de *Condé*, fut chef de la branche de *CONTI*. Il naquit à Paris l'an 1629. Son père l'ayant deſtiné à l'état eccléſiaſtique, il eut les abbayes de Saint-Denys, de Cluni, de Lérins & de Molême. Après la mort de ſon père, il quitta l'égliſe pour

les armes. Il ſe jeta dans les intrigues de la Fronde, par inclination pour la ducheſſe de *Longueville*, & en fut fait généraliſſime. On l'oppoſa à ſon frère, le grand *Condé*, qui défendoit alors la reine & le cardinal *Mazarin*. Ils ſe réunirent enſuite, l'un & l'autre, contre cette princeſſe & contre ſon miniſtre. *Conti* fut arrêté & conduit à Vincennes avec ſon frere, & n'en ſortit que pour épouſer une des nieces du cardinal, auquel il avoit fait la guerre. Ce mariage le mit dans la plus haute faveur. Il fut fait gouverneur de Guienne, en 1654, puis général des armées en Catalogne, où il prit quelques villes; enfin grand-maître de la maiſon du roi, & gouverneur du Languedoc, en 1662. Il mourut quatre ans après à Pézenas, dans de grands ſentimens de religion, que lui avoit inſpirés ſa vertueuſe épouſe, *Marie Martinozzi*. On a de lui, un *Traité de la Comédie & des Spectacles, ſelon la tradition de l'Egliſe.* (*Voyez* I. VOISIN). Il n'avoit pas toujours penſé de même ſur les ſpectacles. (*Voyez* MOLIÈRE)... *Devoirs des Grands*, avec un *Teſtament*.... *Devoirs des Gouverneurs de Province*, Paris 1677, 3 vol. in-12. Il eut de ſon mariage deux fils, *Louis Armand* de *Bourbon*, prince de CONTI, mort de la petite vérole en 1685, qui avoit donné de grandes eſpérances; & *François-Louis* de *Bourbon*, qui ſuit cet article. *Louis Armand* avoit épouſé, en 1680, Mlle *de Blois*, fille de *Louis XIV* & de la ducheſſe *de la Vallière*, également célèbre par ſon eſprit & ſa beauté. On publia dans le temps que *Muley Iſmaël*, roi de Maroc, étoit devenu amoureux d'elle, en voyant ſon portrait. *Rouſſeau*, fit à cette occaſion les vers ſuivans :

Votre beauté, grande Princeſſe,
Porte les traits dont elle bleſſe
Juſques aux plus ſauvages lieux:
L'Afrique avec vous capitule;
Et les conquêtes de vos yeux
*Vont plus loin que celles d'*Hercule

Ce même portrait, trouvé dans les Indes au bras d'un armateur François, par dom *Joſeph Valeto* Capillan, fils du vice-roi de Lima, lui inſpira une paſſion violente. On peut voir *la Déeſſe Monas, ou Hiſtoire du Portrait de Mad. la Princeſſe de Conti*; 1698, in-12. Elle mourut en 1739.

II. CONTI, (François-Louis de BOURBON, prince de la Roche-ſur-Yon, puis de) fils du précédent, né en 1664, marcha ſur les traces de ſes ancêtres. Il ſe diſtingua au ſiége de Luxembourg, en 1684; dans la campagne de Hongrie, en 1685; au combat de Steinkerke, aux batailles de Fleurus & de Nerwinde, & dans d'autres occaſions. L'art de plaire & de ſe faire valoir, avoit répandu ſon nom autant que ſa valeur. Il fut élu roi de Pologne en 1697; mais ſon rival, l'électeur de Saxe, nommé par un autre parti, lui enleva cette couronne. Le prince de *Conti* fut obligé de retourner en France, avec le déſagrément d'avoir paru inutilement en Pologne. Il mourut à Paris en 1709, âgé de 45 ans. Il eut de ſon mariage avec *Thérèſe* de *Bourbon*, ſa couſine, *Louis Armand* de *Bourbon*, père du prince qui ſuit.

III. CONTI, (Louis-François de BOURBON, prince de) 4e du nom, petit-fils du précédent & fils de *Louis Armand* de *Bourbon*, vit le jour à Paris, le 13 août 1717. Né avec beaucoup d'eſprit & de courage, il ſignala ſes talens militaires pendant la guerre

de 1741. Le théâtre de cette guerre fut en Italie comme en Flandre. Pour pénétrer au-delà des Alpes, il falloit des ſiéges & des combats. Le prince de *Conti* ſe rendit maître, le 23 avril 1744, de Montalban, & enſuite de la citadelle de Ville-Franche. Après avoir pris Steure, Château-Dauphin & Demon, il forma le ſiége de Coni, dont la tranchée fut ouverte la nuit du 12 au 13 ſeptembre de la même année. Le roi de Sardaigne étant accouru pour ſecourir cette importante place, on en vint aux mains le 30, &, quoique ſupérieur en nombre, il perdit près de cinq mille hommes & le champ de bataille. *Conti*, à la fois général & ſoldat, eut ſa cuiraſſe percée de deux coups, & deux chevaux tués ſous lui. Mais la rigueur de la ſaiſon, la fonte des neiges, le débordement des torrens, rendirent cette victoire inutile : le vainqueur fut obligé de lever le ſiége & de repaſſer les Monts. Le prince de *Conti*, de retour à Paris, y cultiva la littérature & les arts. Il mourut dans cette ville le 2 août 1776, à 59 ans. Ses talens militaires acquirent plus d'éclat par ſes ſentimens de citoyen qu'il prouva en pluſieurs occaſions importantes. Il étoit d'un caractère ferme & généreux. Dans la lettre qu'il écrivit à *Louis XV*, après la bataille de Coni, il ne parla pas de ſes bleſſures ; il ne fit mention que des ſervices des officiers qui s'étoient ſignalés. Il auroit été employé, ſans doute, dans la malheureuſe guerre de 1757 ; mais ſon averſion pour la gêne que la cour impoſe, & ſon peu d'égards pour les perſonnes qui y dominoient alors, fermèrent les yeux ſur ſes talens. Son courage ne ſe démentit point dans ſa dernière maladie. Quoique sûr de ne pouvoir pas guérir ; il ne perdit rien de ſa gaieté, ni de ſa préſence d'eſprit. Dans ſon dernier voyage à l'Iſle-Adam, Il ſe fit apporter ſon cercueil de plomb, & s'y coucha pour l'eſſayer. Un de nos poëtes l'a peint avec aſſez de fidélité dans les vers ſuivans :

Des héros de ſon ſang il augmenta l'éclat.
Mécène des ſavans, idole du ſoldat,
*Favori d'*Apollon, *de* Thémis, *de* Bellone,
Il protégea les arts, & défendit le trône.

IV. CONTI, (la princeſſe de) *Voy.* III. LOUISE.

V. CONTI, (Giuſto de) poëte Italien, d'une ancienne famille, mourut à Rimini, vers le milieu du 16e ſiècle. On a de lui un recueil eſtimé de vers galans, ſous ce titre : *La bella Mano*, Paris, 1595, in-12 ; avec quelques pièces de vers de divers anciens poëtes Toſcans. Ce recueil avoit été publié, pour la première fois, à Veniſe en 1492, in-4.° L'abbé *Salvini*, (& non *Silvini*) en a donné, en 1715, une nouvelle édition à Florence, avec des préfaces & des notes ; mais elle eſt moins complète que celle de Paris, & que celle de Vérone, 1753, in-4.°

VI. CONTI, (l'abbé Antoine) noble Vénitien, mort en 1749, à 71 ans, voyagea dans une partie de l'Europe, & ſe fit eſtimer des gens-de-lettres par ſes lumières & ſon caractère. Il a laiſſé des *Tragédies*, imprimées à Lucques en 1765, qui ſont plus agréables pour le lecteur, qu'intéreſſantes pour le ſpectateur. Un eſſai d'un poëme intitulé : *Il globo di Venere* ; & le plan d'un autre, où il ſe propoſoit de traiter à peu près le

même ſujet que *Leibnitz* a traité dans ſa *Théodicée :* mais ces poëmes ſont plus métaphyſiques que poétiques. L'abbé *Conti*, dans un voyage qu'il fit à Londres, ſe lia étroitement avec *Newton*, qui, quoique le plus myſtérieux des hommes, lui communiquoit ſes idées, & lui révéloit tous les ſecrets de ſa ſcience. Il rapporta en Italie un eſprit & un cœur tout Anglois. Ses *Ouvrages* de proſe & de poéſie ont été recueillis à Veniſe 1739, 2 vol. in-4°, & ſes *Œuvres poſthumes* en 1756, in-4.° Quoique les opuſcules de l'abbé *Conti* ne ſoient que des embryons, comme l'a dit un journaliſte Italien, ils donnent une idée avantageuſe de leur père. Ce ſont des penſées, des réflexions, des dialogues ſur des ſujets intéreſſans. — *Voy.* CASTADI & LEIBNITZ, à la fin.

CONTILE, (Luc) de l'académie de Veniſe, né dans l'état de Sienne, s'eſt fait connoître au 16.e ſiècle par des ouvrages de différens genres : I. *Traduzione della Bolla d'Oro*, 1558. II. *Origine de gli Elettori*, 1559, in-4.° III. *La Peſcara, la Ceſarea Gonzaga, e la Trinozia*, comédies, 1550, in-4.° IV. *La Nice*, 1551, in-4.° V. *Rime con le VI Canzoni dette le ſei Sorelle di Marte*, 1560, in-8.° VI. *Lettere*, 1564, 2 volumes in-8.° VII. *Fatti de Ceſare Maggi*, 1564, in-8.° VIII. *La proprietà delle impreſſe degli affidati*, 1547, in-fol.

CONTINENS, *Voy.* TATIEN.

CONTO-PERTANA, (Don Joſeph) mort à Lisbonne en 1735, a donné dans ſon poëme épique de *Quitterie la Sainte*, un des meilleurs ouvrages que le Portugal ait produits. Il a, avec l'imagination du *Camoëns*, plus de goût & de naturel ; cependant ſon ouvrage n'a pas la réputation de la *Luſiade*.

CONTUCCI, (André) architecte & ſculpteur Italien, mort en 1529, exerça ſon art à Gênes, à Florence, à Lisbonne, à Rome, & ſur-tout à Lorette. Les bas-reliefs qui ornent la *Santa-Caſa*, ſont de lui.

CONTZEN, (Adam) Jéſuite, natif de Montjoie dans le duché de Juliers, ſavoit les langues, & diſputa, avec ſuccès, contre les Proteſtans. Il enſeigna avec diſtinction à Munich, où il mourut en 1635. Il a laiſſé des *Commentaires* ſur les Évangiles, 1626, 2 vol. in-folio. *Diſceptatio de ſecretis Societatis Jeſu* ; Mayence, 1617, in-8° ; & d'autres ouvrages dont le mérite eſt médiocre.

COOK, (Jacques) né le 25 octobre 1728, à Marton, village du duché d'Yorck, d'un journalier, commença par ſervir aux mines de charbon. Mis en apprentiſſage, à dix-huit ans, chez un marchand de ce minéral, il apprit les premiers élémens de la navigation ſur les vaiſſeaux qui tranſportoient cette marchandiſe. Lorſqu'en 1755 la guerre ſe déclara entre la France & l'Angleterre, *Cook* fut enlevé par la *preſſe*, & ſervit en qualité de ſimple matelot ſur le vaiſſeau de *Hugh Palliſer*. Bientôt, ſon application & ſes talens lui méritèrent l'emploi de *Maître-d'équipage*. Le général *Wolfe*, faiſant le ſiége de Quebec, demanda un marin inſtruit & courageux, qui pût ſonder la profondeur du canal du fleuve Saint-Laurent, en face du camp François, fortifié à Montmorenci & à Beauport. *Palliſer* propoſa *Cook* qui ſe chargea de cette périlleuſe entre-

priſe, & l'exécuta dans l'intervalle de ſept nuits. Quelque temps après, il examina encore la partie du fleuve au-deſſous de Quebec, & publia une Carte de ſon cours, avec les ſondes aſſez exactes, pour qu'on aie jugé inutile d'en faire d'autres. La Carte même du fleuve Saint-Laurent, publiée en France, n'eſt qu'une copie de celle de *Cook*, ſur une échelle réduite. Parvenu de grade en grade à celui de capitaine en pied, il partit pour ſon premier voyage autour du monde, avec MM. *Banks* & *Solander*, le 30 juillet 1768. De retour en juillet 1771, après une courſe qui lui avoit fourni les obſervations les plus précieuſes, il repartit en juin 1772, avec *Forſter*, qui partagea ſes travaux, & recueillit ſes remarques ſur la géographie, l'hiſtoire naturelle & la philoſophie morale. Il pénétra juſqu'au 71e degré de latitude méridionale, où il fut arrêté par les glaces, qui l'empêchèrent de paſſer plus avant dans une mer qui ne lui offroit plus que des périls nouveaux & des obſtacles inſurmontables. Il confirma dans ce voyage la non-exiſtence du continent auſtral, déjà aſſurée par M. *de Surville*, en 1769. *Cook* revenu en Europe le 20 juillet 1775, repartit encore un an après pour ſa dernière expédition. Après avoir doublé la terre de Diémen, & la nouvelle Zélande, il arriva au mois d'août 1777, dans l'iſle d'Otaïti, où il s'étoit arrêté dans ſon ſecond voyage, & où il rendit à ſa famille le ſauvage *Omiah*, qui l'avoit quittée pour le ſuivre en Europe. Il repartit au mois de décembre, &, dans le mois de mars ſuivant, il gagna les côtes Américaines, plus au ſud du Kamtſchatka. Il pouſſa fort loin ſa route du côté du détroit qui ſépare l'Aſie de l'Amérique; mais des montagnes de glace l'obligèrent de la diriger d'un autre côté. Il trouva le muſcadier dans une petite iſle près de la Nouvelle-Guinée; & après pluſieurs autres découvertes, il débarqua dans la baie de Cara-ca-Coſſa, dans l'iſle d'Owhyhee, & y fut maſſacré le 24 février 1780, à 55 ans, par les inſulaires qui l'avoient d'abord accueilli très-favorablement. Sa mort fut une perte irréparable. Le capitaine *Keing*, l'un de ſes compagnons de voyage, s'exprime ainſi, en parlant de ſes découvertes: « Jamais peut-être aucune ſcience n'a été portée, par les travaux d'un ſeul homme, à un auſſi haut degré de perfection, que l'a été la géographie par ceux du capitaine *Cook*. Dans ſon premier voyage à la mer du Sud, il découvrit les iſles de la Société, s'aſſura que la Nouvelle-Zélande étoit une réunion de deux iſles, & découvrit le détroit qui les ſépare, qui eſt aujourd'hui nommé de ſon nom. Il viſita enſuite les côtes orientales de la Nouvelle-Hollande, inconnues juſqu'à nos jours, ſur une étendue de vingt-ſept degrés de latitude. Dans cette ſeconde expédition, il réſolut le grand problême du continent méridional, ayant traverſé cette partie de l'hémiſphère entre les 40 & 70e degrés de latitude, de manière à s'aſſurer de l'impoſſibilité de ſon exiſtence, à moins de placer ce continent près du Pôle & hors de la portée de la navigation. Pendant ce voyage, il découvrit la Nouvelle-Calédonie, qui forme la côte de la mer Pacifique la plus étendue au midi: après la Nouvelle-Zélande, il découvrit l'iſle de Géorgie, & une terre inconnue qu'il nomma *Terre de Sandwich*. Ayant deux fois tra-

verſé les mers du Tropique, il détermina dans ſon dernier voyage la poſition de ſes anciennes découvertes, & en fit de nouvelles. Outre pluſieurs petites iſles dans la partie méridionale de la mer Pacifique, il découvrit au nord de la mer Équinoxiale, le groupe d'iſles qu'il nomma les *Iſles de Sandwich*, qui, par leur ſituation & la variété de leurs productions, peuvent devenir d'une plus grande importance dans le ſyſtême de la navigation Européenne, qu'aucune autre découverte dans les mers du Sud. Il découvrit enſuite tout ce qui nous étoit reſté inconnu ſur la côte occidentale de l'Amérique, depuis le 43e juſqu'au 70e degré de latitude Nord, ſur une étendue de près de douze cents lieues; s'aſſura de la proximité des deux grands continens de l'Aſie & de l'Amérique; entra dans le canal qui les ſépare, & viſita les côtes oppoſées, à une aſſez grande hauteur de latitude ſeptentrionale, pour démontrer l'impoſſibilité de trouver un paſſage qui conduiſe de la mer Atlantique dans l'Océan Pacifique, ſoit qu'on dirige ſa courſe vers l'eſt ou vers le couchant. Enfin, ſi nous exceptons la mer d'Amur & l'Archipel Japonois, qui ne ſont pas encore bien connus des Européens, on peut dire que le capitaine *Cook* a complété l'hydrographie du globe habitable. » Il uniſſoit aux talens de ſa profeſſion, les qualités qui font aimer. Dans ſa jeuneſſe, un de ſes amis le pria d'être parrain de ſa fille; il l'accepta, en lui promettant d'épouſer un jour ſa filleule. Le genre de vie qu'il avoit embraſſé, ne l'empêcha pas de tenir ſa parole: il donna la main à cette enfant, dès qu'elle eut quinze ans. Lorſqu'il partoit pour un voyage, il diſoit à ſes amis: *Le Printemps de ma vie a été orageux; mon Été eſt pénible; mais je laiſſe dans ma patrie un fonds de joie & de bonheur qui embellira mon Automne.* Pendant les hoſtilités entre la France & l'Angleterre, relatives à l'indépendance de l'Amérique, *Louis XVI* défendit aux officiers de ſes vaiſſeaux de porter aucun dommage à ceux de *Cook*, & leur ordonna de reſpecter ſon pavillon. Jamais marin n'entendit mieux que celui-ci l'art de conſerver, dans les voyages de long cours, ſon vaiſſeau en bon état & ſon équipage en ſanté: on ſait que dans ſa ſeconde courſe, qui avoit été de plus de trois ans, pendant leſquels il avoit parcouru tous les climats du 52e degré de latitude ſeptentrionale, au 71e degré de latitude méridionale, il n'avoit perdu qu'un ſeul homme, ſur cent dix-huit, dont ſon équipage étoit compoſé. Sa ſévérité, néceſſaire dans les voyages de long cours, s'étendit trop ſouvent ſur ſon équipage & ſur les étrangers: & cette ſévérité contribua peut-être à ſa fin malheureuſe. Le capitaine *Clarke*, qui commanda après *Cook*, ſa petite eſcadre, mourut en revenant au Kamtſchatka, le 22 août 1779. M. *Gore*, ſon ſucceſſeur dans le commandement, ramena les vaiſſeaux en Europe par la Chine; & ils arrivèrent à Deptford le 6 octobre 1780. *Keing*, l'un des compagnons de *Cook*, s'étant rendu à Nice, pour rétablir ſa ſanté, y mourut en 1784. Les découvertes du célèbre navigateur Anglois ont été gravées en Angleterre, dans le *Pilote de l'Amérique Septentrionale*; & en France, dans le *Pilote de Terre-Neuve*, avec une explication, 1786, in-4.° On a traduit en françois la *Relation* de ſon premier voyage, avec celle de *Byron Carteret* & *Wallis*, 4 vol. in-4° &

in-8°, Paris, 1774; celle du ſecond a paru en 1778, 4 volumes in-4°, avec un cinquième volume, contenant les *Obſervations* de M. *Forſter*; enfin, celle du troiſième en 4 vol. in-4°, avec un Atlas, ou 8 vol. in-8.° On en a donné un Abrégé pour ſervir de ſuite à l'*Hiſtoire des Voyages*, par M. *de La Harpe*, en 2 volumes in-8.° Ces différentes relations ſont précieuſes aux navigateurs. *Cook* réuniſſoit aux connoiſſances pratiques, le talent rare dans un marin de bien décrire ce qu'il avoit vu; & à l'art d'obſerver, celui de peindre. En France, ſon *Éloge* a été propoſé par l'académie de Marſeille, & MM. *Lemontey* & *Paris* ont publié leurs diſcours ſur ce ſujet. En Angleterre, la ſociété royale de Londres a fait frapper une médaille en honneur de ce célèbre & hardi navigateur. *Voyez* COKE.

COOPER, (Thomas) né à Oxford en 1517, fut l'un des favoris de la reine *Élizabeth*, qui le nomma à l'évêché de Lincoln & enſuite à celui de Wincheſter. Il mourut dans cette dernière ville, en 1594, après avoir publié, I. Un *Dictionnaire* de la langue romaine & britannique, 1665, in-fol. II. Une *Chronique* d'Angleterre, in-4.°

COOTWICH, (Jean) d'Utrecht, docteur en droit canon & en droit civil. Après avoir parcouru divers pays de l'Europe, il paſſa en Aſie, alla dans la Terre-ſainte, & viſita exactement tous les lieux qui pouvoient intéreſſer ſa curioſité. La relation de ſon voyage du Levant parut en 1619, ſous le titre de *Voyage de Jéruſalem & de Syrie*, en latin, in-4.° Cet ouvrage, devenu rare, eſt curieux par diverſes particularités ſur les mœurs des Levantins.

COP, (Guillaume) médecin de Baſle, vint en France ſous le règne de *Louis XII*, et fut honoré du titre de premier médecin de *François I*, vers 1530. C'eſt un des ſavans que ce prince chargea d'écrire au fameux *Éraſme*, pour l'engager à venir en France. Il eſt connu par des *Traductions* de quelques ouvrages grecs d'*Hippocrate*, de *Galien* & de *Paul Égnète*. — *Nicolas* COP, ſon fils, fut profeſſeur au collége de Sainte-Barbe, & recteur de l'univerſité; mais ayant embraſſé les erreurs de *Calvin*, il fut obligé de ſe ſauver à Baſle, où il mourut, après avoir publié quelques écrits.

COPERNIC, (Nicolas) naquit à Torn, ville de la Pruſſe royale, le 19 février 1473. Après avoir étudié en philoſophie & en médecine, il ſe fixa aux mathématiques & à l'aſtronomie, pour leſquelles la nature l'avoit fait naître. Son goût pour ces ſciences lui perſuada d'aller conſulter ceux qui les cultivoient avec plus de ſuccès dans les différentes parties de l'Europe. Il s'arrêta long-temps à Bologne auprès de *Dominique Maria*, habile aſtronome; enſuite long-temps à Rome, où il profeſſa les mathématiques. De retour dans ſon pays, il eut un canonicat dans l'égliſe de Warmie, dont ſon oncle maternel étoit évêque. Ce fut alors que, jouiſſant du repos néceſſaire pour faire un ſyſtême, & muni d'obſervations recueillies de toutes parts, il renouvela les anciennes idées de *Philolaüs*, philoſophe Pythagoricien, agitées & défendues quelque temps avant lui par le cardinal de *Caſa*. Le *Soleil*, ſuivant ce ſyſtême, eſt au centre de l'univers. *Mercure*, *Vénus*, la *Terre*, *Mars*, *Jupiter* & *Saturne* tournent ſur leur axe

autour de cet aſtre, d'Occident en Orient. Les différentes révolutions de ces ſix planètes, ſont proportionnées à leur différente diſtance du *Soleil*. Les cercles qu'elles décrivent, coupent l'écliptique en des points différens. La *Terre* fait auſſi ſon mouvement dans un cercle qui environne celui de *Vénus*, & ce mouvement s'accomplit en un an : elle en a encore un autre, qui ſe fait en vingt-quatre heures autour de ſon axe; & c'eſt par ce mouvement qu'on explique le jour & la nuit. La *Lune* n'eſt pas dans la règle générale : elle ſe meut & décrit ſon cercle autour de la *Terre*. Les cieux ſont immobiles dans ce ſyſtême, & les étoiles y ſont placées à une diſtance immenſe du *Soleil*. *Copernic* ne crut pas devoir rendre ſes idées publiques, ſans s'aſſurer par lui-même que ce nouvel arrangement répondoit à tous les phénomènes céleſtes. Cependant ſon ſyſtême ayant été ſoutenu par *Galilée* comme le ſeul véritable, fut condamné, en 1616, par l'inquiſition de Rome, qui le croyoit contraire à l'Écriture-ſainte. Ce tribunal permit néanmoins, quatre ans après, de l'enſeigner comme hypothèſe. On prétend que *Copernic* ne l'avoit jamais enviſagé autrement. Cet homme illuſtre mourut le 24 mai 1543, à 70 ans. M. *de Laplace* a fait ces quatre vers pour ſon portrait :

C'eſt lui dont la ſcience éclairée & profonde,
En écartant le faux des ſyſtêmes divers,
A placé le flambeau du monde
Dans le centre de l'univers.

Nous avons de lui deux traités excellens : l'un *De motu octavæ Sphæræ*, dans lequel il développe ſon ſyſtême; & l'autre *De Orbium cœleſtium revolutionibus*, imprimés enſemble, in-fol. 1566. *Gaſſendi* a écrit ſa *Vie*, qui eſt un vrai modèle pour les philoſophes. *Voyez* DUMÉE. *Copernic*, uniquement paſſionné pour les ſciences, exempt d'ambition, ami de la retraite, ſage & circonſpect, ne ſe mêla jamais des vaines querelles des hommes, & goûta fort peu leurs triſtes plaiſirs. Il étoit auſſi bel homme que grand mathématicien.

COPPIER, (Guillaume) né à Lyon, voyagea long-temps & publia, en 1645, une *Hiſtoire des Indes Occidentales*, Lyon, *Huguetan*, in-12; & en 1670, une *Coſmographie ſpirituelle des vices & des vertus*. On lui doit encore un *Eſſai ſur les définitions des mots*, avec les noms des premiers inventeurs des arts.

COPPINGER, *Voy.* HACQUET.

COPPOLA, (François) comte de *Sarno*, étoit d'une noble & ancienne famille de Naples. Ses parens ne lui laiſsèrent que fort peu de bien; mais ayant fait le commerce maritime, il acquit de ſi grandes richeſſes, qu'il acheta le comté de Sarno. Sa réputation le fit connoître de *Ferdinand I*, roi de Naples. Ce prince, après s'être aſſocié avec lui dans ſon commerce, le fit venir à la cour, & l'éleva aux premières dignités. Mais *Coppola*, abuſant de l'autorité qu'il avoit, & emporté par une ambition déréglée, forma une conſpiration contre la perſonne du roi, & excita une guerre civile qui fut cauſe de ſa perte : il fut convaincu d'avoir conjuré contre ſon ſouverain, & condamné, par les barons, à avoir la tête tranchée; ce qui fut exécuté, le 15 mai 1487. *Voyez* DU PUY, *Hiſtoire des Favoris*.

I. COPROGLI-PACHA, (Mahomet) grand-viſir durant la minorité de *Mahomet IV*, étoit Albanois, fils d'un père Grec, & neveu d'un renégat, à la perſuaſion duquel il embraſſa le Mahométiſme & s'établit dans l'iſle de Chypre. Le pacha de cette iſle le mena avec lui à la guerre de Perſe. Le jeune *Coprogli* y ſignala ſa valeur. Son mérite parvint à la cour: on lui donna le gouvernement de Baruth, & enſuite celui d'Alep. Le grand-viſir *Achmet*, jaloux de ſa faveur, le fit empriſonner, dans le deſſein de le mettre à mort. Mais ce méchant miniſtre ayant été tué, & l'empereur *Ibrahim*, qu'il gouvernoit, étranglé, *Mahomet IV*, ſon ſucceſſeur, tira *Coprogli* des fers, pour l'élever à la dignité de grand-viſir, par les conſeils de la ſultane ſa mère, régente de l'empire. Il juſtifia ce choix par ſa douceur, par ſon zèle pour le bien de l'état & la gloire de ſon prince, par ſes égards pour les grands & ſa clémence envers les petits. Il conquit une partie de la Tranſilvanie, & mourut à Andrinople, en 1663, regretté du ſultan & du peuple: choſe extraordinaire dans l'empire Ottoman, où les miniſtres ne meurent guères dans leur lit, ni dans leur emploi.

II. COPROGLI-PACHA, (Achmet) fils du précédent, grand-viſir après ſon père, à l'âge de 22 ans, ſe rendit maître de Candie, en 1669. Les prodiges de valeur que firent les troupes auxiliaires de France au ſiége de cette iſle, obligèrent ce miniſtre de conſeiller au ſultan de rechercher l'alliance des François. Après avoir travaillé utilement à l'agrandiſſement de l'empire Ottoman & à la gloire de ſon prince, il donna ſes ſoins au bien public, & ôta une partie des impôts. Ses ennemis voulurent le perdre auprès de *Mahomet*. Il découvrit leurs menées, punit les plus coupables, & pardonna aux autres, quoiqu'il eût pu les écraſer ſous le poids de ſon autorité. La paix de Pologne fut le dernier ouvrage de ce grand miniſtre, mort en 1676, à 35 ans, pour avoir bu trop immodérément d'une eau de canelle, dont il ſe ſervoit au lieu de vin.

III. COPROGLI-PACHA, (Mahomet) frère du précédent, grand-viſir en 1689, rétablit les affaires des Turcs en Hongrie, où ils avoient eſſuyé bien des échecs. Ses ſuccès le conduiſirent juſqu'à Belgrade qu'il prit d'aſſaut, & où il fit paſſer ſix mille Chrétiens au fil de l'épée. De là, il fit jeter du ſecours dans pluſieurs places bloquées depuis long-temps, en prit pluſieurs autres, & finit par l'incendie de Valcowart. Il attaqua les Impériaux, le 19 août 1691, près de Salankemen, & commençoit à eſpérer une victoire complète, lorſqu'un coup de canon termina ſes jours & ſes ſuccès.

I. COQ, (Le) *Voyez* NANQUIER & MACHAULT.

II. COQ, (Pierre le) né dans la paroiſſe d'Iſs près Caen, le 29 mars 1728, entra, en 1753, dans la congrégation des Eudiſtes. Après avoir été ſucceſſivement ſupérieur du grand ſéminaire de Rennes & de celui de Rouen, les Eudiſtes l'élurent, le 6 octobre 1775, ſupérieur-général de leur congrégation. Il ne jouit pas long-temps de cette place, étant mort à Caen des ſuites d'une paralyſie, le premier ſeptembre 1777, âgé de près de 50 ans. C'étoit un eccléſiaſti-

que vertueux, humble, aimant la retraite, & faiſant ſes délices de l'étude. On a de lui quelques ouvrages de morale : I. *Diſſertation Théologique ſur l'uſure du Prêt du Commerce, & ſur les trois Contrats*, Rouen 1767, in-12. II. *Lettres ſur quelques points de la Diſcipline Eccléſiaſtique*, Caen 1769, in-12. III. *Traité de l'état des Perſonnes, ſelon les principes du Droit François & du Droit Coutumier de la province de Normandie, pour le for de la conſcience*, Rouen 1777, 2 vol. in-12. IV. *Traité des différentes eſpèces de biens*, 1778. V. *Traité des Actions*, 1778. — Il ne faut pas le confondre avec *François* LE COQ DE VILLERAI, né à Rouen & mort à Caen en 1777, dont nous avons un *Traité du Droit Public d'Allemagne*, 1748, in-4°; un *Abrégé de l'Hiſtoire de Suède*, 1748, 2 vol. in-12; & le roman d'*Ariane* ou *la Patience récompenſée*, 1757, in-12.

COQUELET, (Louis) né à Péronne, mort le 29 mars 1754, à 78 ans, a amuſé le public frivole de ſon temps, par quantité de pièces badines qui prouvent moins de goût & de fonds, qu'un eſprit ſuperficiel & ami des bagatelles. Voici le nom de ces brochures : *Eloge* de la *Goutte*, de *Rien*, de *Quelque choſe*, de la *méchante Femme*, de l'*Ane*; le *Triomphe de la Charlatanerie*; le *Calendrier des Fous*; l'*Almanach burleſque*; l'*Almanach des Dames*. Il a eu part aux *Mémoires* Hiſtoriques d'*Amelot de la Houſſaye*.

COQUEREAU, (Charles-Jacques-Louis) médecin, né à Paris en 1744, étoit parent du célèbre *Lorry*, dont il ſuivit les traces. Il fut l'un des premiers membres de la ſociété de médecine, & il dépoſa dans ſes *Mémoires* pluſieurs obſervations utiles ſur ſon art. Il mourut en 1790, à 52 ans.

COQUES, (Gonzales) peintre d'Anvers, naquit l'an 1618. Il ſe forma ſur les ouvrages de *Rubens* & de *Vandyck*. Le portrait fut le genre où cet artiſte eut le plus de réputation, après l'hiſtoire. Il devint amoureux, quoique marié, d'une jeune Flamande, qu'il fit déguiſer en Polonois, & avec laquelle il ſe ſauva. On ne ſait dans quel pays *Coques* alla cacher ſes talens & ſes foibleſſes. Ce peintre avoit reçu de la nature une belle taille & une figure auſſi agréable qu'intéreſſante.

COQUILLART, (Guillaume) official de Rheims vers l'an 1478, dont les *Poéſies* parurent à Paris, en 1532, in-16, eut beaucoup de réputation de ſon temps. Sa muſe eſt groſſière, mais elle a les graces piquantes de la naïveté. Les *Œuvres de Coquillart* ont été réimprimées par *Couſtelier*, à Paris 1723, in-8.°

COQUILLE, (Gui) *Conchilius Romanus*, né à Deciſe dans le Nivernois, le 11 novembre 1523, ſeigneur de Romenai & avocat au parlement de Paris, mort en 1603, à 80 ans, conſerva juſqu'au dernier moment la mémoire la plus fidelle & l'eſprit le plus ſain. *Henri IV* lui offrit une place de conſeiller-d'état, s'il vouloit quitter ſa province; mais il la refuſa par modeſtie, ou par amour pour ſa patrie. A des lumières très-étendues ſur le droit coutumier, *Coquille* joignoit un cœur très-modeſte & plein de probité. Il mérita le ſurnom de *Judicieux*, qu'on lui accorda dans les tribunaux. Son amour pour les pauvres étoit extrême : il les aidoit de ſa bourſe & de ſon crédit, & mettoit à part, pour faire ſes

largeſſes,

largeſſes, une portion de ce qu'il gagnoit. La plus grande partie de ſes ouvrages, qui intéreſsèrent dans un temps l'égliſe & l'état, ont été recueillis à Paris en 1665, & à Bordeaux 1703, en 2 vol. in-fol. Les principaux ſont : I. Pluſieurs *Mémoires* concernant la coutume du Nivernois. II. D'autres *Mémoires ſur divers événemens du temps de la Ligue.* III. *Mémoire touchant la réformation de l'état Eccléſiaſtique.* IV. Pluſieurs *Traités des Libertés de l'Égliſe Gallicane.* V. *Inſtitution au Droit François.* VI. On a encore de lui des *Poéſies latines*, 1590, in-8.° VII. *Pſeaumes mis en vers latins*, Nevers, 1692, in-8.° VIII. L'*Hiſtoire du Nivernois*, Paris 1612, in-4.° C'eſt la meilleure qu'on ait de cette province.

CORAL, (Étienne) né à Lyon, fut le premier qui porta l'art de l'imprimerie à Parme, vers l'an 1474.

I. CORAX, (Mythol.) fils de *Coronus*, ſuccéda à ſon père au royaume de Sicyone. Après un règne de trente ans, pendant leſquels il rendit ſes peuples heureux, il mourut ſans enfans, & eut pour ſucceſſeur *Épopée.*

II. CORAX & THYSIAS, tous les deux preſque contemporains, & Siciliens de nation, ſe diſtinguèrent par leur éloquence. Ils furent les premiers, ſelon *Cicéron*, qui donnèrent des préceptes ſur l'art oratoire, & qui firent les premiers traités de rhétorique. *Ariſtote* & *Quintilien* diſent au contraire, que ce fut *Empédocles* qui inventa les règles de cette ſcience.

CORARIO, (Ange) *Voyez* GRÉGOIRE XII.

I. CORAS, (Jean de) né en 1513 à Réalmont au diocèſe d'Albi, fit de ſi grands progrès dans l'étude du droit, qu'il en donna des leçons publiques à Toulouſe, avant l'âge de 18 ans. Il profeſſa enſuite à Angers, à Orléans, à Paris, à Padoue, à Ferrare, & enfin encore à Toulouſe, où il cueillit de nouveaux lauriers. Devenu conſeiller au parlement de cette ville, puis chancelier de Navarre, & s'étant déclaré avec beaucoup de chaleur pour la nouvelle réforme, il fut chaſſé en 1562. Le chancelier *de l'Hôpital*, ſon ami, le fit rétablir; mais ce retour lui coûta la vie. Après les nouvelles de la fameuſe journée de la Saint-Barthélemi en 1572, les écoliers le maſſacrèrent, avec deux autres conſeillers. On les revêtit enſuite de leurs robes de cérémonie, & on les pendit à l'ormeau du palais. Ses différens *Ouvrages* ſur le Droit civil & canonique, en latin & en françois, ont été recueillis en partie à Lyon, en 1556 & 1558, 2 vol. in-fol. Les plus eſtimés ſont ſes *Mélanges* latins *de Droit civil*, en trois livres.

II. CORAS, (Jacques de) de la famille du précédent, dont il a écrit la *Vie* en françois & en latin, in-4°, en 1673, étoit originaire de Toulouſe. Il abjura le Calviniſme, après avoir lu les *Controverſes* du cardinal *de Richelieu.* Il avoit beaucoup d'amour pour la poéſie françoiſe, mais très-peu de talent : ſon poëme de *Jonas* ou *Ninive pénitente*, sèche dans la pouſſière, ſuivant l'expreſſion de *Boileau*, & ne mérite pas d'en être tiré. Il mourut en 1677, entièrement oublié, quoiqu'il eût beaucoup travaillé pour ſe faire un nom. Ses *Œuvres* ont été imprimées en 1665, in-12.

CORBEIL, (Pierre de) docteur de Paris, fut ſucceſſive-

ment chanoine de cette capitale, évêque de Cambrai & archevêque de Sens. Il eut pour diſciple le pape *Innocent III*, qui employa ſes talens dans pluſieurs affaires importantes. Sa ſcience, ſa vertu & ſes ouvrages, qui ne ſont point parvenus juſqu'à nous, lui firent un nom diſtingué. Il mourut à Sens, le 3 juin 1222. On a quelques fragmens de ſes *Ordonnances Synodales*, & elles peuvent ſervir à la connoiſſance de la diſcipline de ſon ſiecle.

CORBIAN, (Pierre de) troubadour du 13e ſiecle, a décrit ce qu'il étoit dans une de ſes pieces. « Je ſuis riche d'eſprit, dit-il, & quoique je n'aie pas de grands héritages, châteaux, bourgs, ni autres domaines; quoique je n'aie ni or, ni argent, ni ſoie, mais pour tout bien ma ſeule perſonne, je ne ſuis cependant pas pauvre; je ſuis même plus riche que tel qui auroit mille marcs d'or. *Pierre* eſt mon nom; le lieu de ma naiſſance eſt Corbian, où j'ai mes parens & mes amis; mes rentes ſont modiques; mais ma courtoiſie & mon eſprit me font vivre en honneur parmi les honnêtes gens. Je vais la tête haute, comme un riche; & en effet je le ſuis, par le tréſor que j'ai amaſſé, plus précieux que l'argent, l'or & les pierreries; il ne peut périr, ni m'être enlevé par les voleurs; & loin de diminuer, il s'accroit de jour en jour. C'eſt ma ſcience. » On voit par cette citation, que ſi l'auteur ſe trouvoit heureux dans la culture des lettres, du moins il n'étoit pas modeſte. Il annonce dans la même piece, qu'il ſait le latin, la grammaire, l'arithmétique, la géographie, l'hiſtoire, la médecine, le plain-chant, chanter au lutrin, danſer, faire des chanſonnettes & des paſtourelles, ſe faire aimer des clercs, des chevaliers & des dames, & ſe donner pour ſage ou pour fou, ſelon les cas & les gens.

CORBIÈRE, (Pierre de) religieux de l'ordre de Saint-François, fut élu antipape l'an 1328, ſous le nom de *Nicolas V*, par l'autorité de *Louis de Bavière*, roi des Romains; mais, l'année ſuivante, ce pontife intrus fut mené à Avignon, où il demanda pardon au pape *Jean XXII*, la corde au cou: il avoit déjà fait ſon abjuration à Piſe. Il mourut deux ou trois ans après. La plupart des annaliſtes dévoués à *Jean XXII*, parlent de *Pierre de Corbière*, comme d'un hypocrite & d'un débauché; mais l'ignorance & la paſſion les ont guidés. Les écrivains plus ſenſés nous le repréſentent comme un homme de bien, doué de toutes les vertus. Les premiers prétendent que la femme qu'il avoit épouſée avant d'être cordelier, & qui étoit encore en vie, intenta un procès au nouveau pape ſon mari, qui fut condamné, dit-on, par l'évêque de Riéti, à retourner avec elle. Mais c'eſt une comédie qu'on fit jouer pour le rendre ridicule. *Jean XXII* s'en divertit beaucoup, & voulut en réjouir tous les princes de la Chrétienté, puiſqu'il leur envoya la ſentence de l'évêque de Riéti. *Maimbourg* eſt fort choqué de la démarche du pontife, qu'il regarde comme indigne de lui. « En effet, dit-il, qui ne voit qu'une vieille ſexagénaire, laquelle n'a rien dit, ni rien fait pour avoir ſon prétendu mari, durant l'eſpace de quarante ans qu'il étoit cordelier, prêtre & pénitencier apoſtolique, & qui s'aviſe de le demander en juſtice,

auſſitôt qu'il eſt proclamé pape, à l'âge de 70 ans, doit avoir été ſubornée pour jouer cette farce? » Malgré toutes les vertus de *Pierre de Corbière*, *Maimbourg* le blâme avec raiſon d'avoir accepté le pontificat : « Que l'on ſe fie, dit-il, à tous ces éclatans dehors de réforme, de mortification & de piété! » Il eſt cependant des vertus qui réſiſtent aux preſtiges de l'ambition ; celle de *Pierre de Corbière* ne fut pas de ce genre.

CORBIN, (Jacques) avocat, natif du Berri, mourut en 1653, laiſſant un fils de même profeſſion, qui plaida ſa première cauſe à 14 ans, & ne la plaida pas mal. On a du père un *Recueil de Plaidoyers*, 1630, in-4°, & pluſieurs *Livres de Juriſprudence*, imprimés en différentes années. Il entendoit très-bien la partie qui concernoit ſon état ; mais, voulant briller en d'autres genres, il n'a pas réuſſi de même : témoin ſa mauvaiſe *Traduction de la Bible*, en 8 vol. in-16, 1641 & 1661 ; ſon *Hiſtoire des Chartreux*, in-4°, 1653, & des *Poéſies* inſipides, qui ont excité contre leur auteur la bile de *Boileau* dans ſon Art Poétique.

I. CORBINELLI, (Jacques) Florentin, étoit allié de la reine *Catherine de Médicis*. Il vint en France ſous le règne de cette princeſſe, qui le plaça auprès du duc d'*Anjou*, en qualité de ſavant & d'homme de mérite, digne d'être conſulté. Il fut lié avec le chancelier *de l'Hôpital*, protégea tous les gens-de-lettres, & fut leur conſolateur dans le beſoin. Il faiſoit ſouvent imprimer leurs écrits à ſes dépens, & y joignoit des notes. C'eſt ainſi qu'il publia le poëme de *Fra-Paolo del Roſſo*, intitulé : *La Fifica* ; Paris, 1578, in-8°.... & le *Dante*, *De vulgari eloquentiâ*, 1577, in-8.° Il expliqua les anciens hiſtoriens Grecs & Romains, au duc ſon élève, à qui il parloit plutôt en ami qu'en courtiſan. Lorſque *Henri IV* étoit aux portes de Paris, *Corbinelli* l'informa de ce qui ſe paſſoit de plus ſecret, & de tout ce qui pouvoit ſervir à faire réuſſir ſon entrepriſe. Il écrivoit tout ce qu'il apprenoit, & le portoit hardiment à la main comme un papier d'affaires ; trompant ainſi les gardes, qui le laiſſoient paſſer ſans défiance.

II. CORBINELLI, (Raphaël) petit-fils du précédent, mort à Paris le 19 juin 1716, âgé de plus de 100 ans, ſe fit rechercher par l'enjouement de ſon caractère & de ſon eſprit. Il ſe piquoit d'une volupté délicate. On a de lui quelques ouvrages peu connus. I. Un *Extrait de tous les beaux endroits des Ouvrages des plus célèbres Auteurs de ce temps*, en 1681. II. *Les anciens Hiſtoriens Latins réduits en maximes*, en 1694, avec une Préface attribuée au P. *Bouhours*. III. L'*Hiſtoire généalogique de la Maiſon de Gondi* ; Paris, 1705, in-4.° Tous ces ouvrages ſont au-deſſous du médiocre. Sa converſation valoit mieux que ſes écrits, & il étoit recherché dans les meilleures ſociétés. On ſut que, dans un de ces ſoupers libres qui ſe donnoient entre les princes & les princeſſes ennemis de Mad. *de Maintenon*, tous ceux de la cour qui n'étoient pas de ce parti, avoient été chanſonnés. On crut pouvoir apprendre ce qui s'y étoit paſſé, par *Corbinelli*. D'*Argenſon*, lieutenant de police, ſe tranſporta chez le goutteux Épicurien, & lui demanda : *Où avez-vous ſoupé un tel jour? — Il me ſemble que je ne m'en ſouviens pas*, répond

en bâillant Corbinelli. — *Ne connoiſſez-vous pas tels & tels Princes ? — Je l'ai oublié. — N'avez-vous pas ſoupé avec eux ? — Je ne m'en ſouviens pas du tout. — Il me ſemble qu'un homme comme vous devroit ſe ſouvenir de ces choſes-là. — Oui, Monſieur ; mais devant un homme comme vous, je ne ſuis pas un homme comme moi....* Voyez *Sévigné*, à la fin.

CORBINIEN, (St.) né à Châtres pres d'Orléans, paſſa 14 ans dans une cellule ſolitaire. Le bruit de ſes vertus attira près de lui d'autres religieux ; *Corbinien* les quitta pour ſe rendre à Rome, où le pape lui ordonna de ſe rendre dans la Bavière, pour y prêcher la foi aux idolâtres. *Corbinien* fixa ſon principal ſéjour à Freiſingue. Il reprocha courageuſement au duc *Grimoald*, ſon mariage inceſtueux avec *Biltrude*, veuve de ſon frère ; & ayant échappé au fer des aſſaſſins que le duc avoit apoſtés pour lui ôter la vie, il mourut en 730. *Aribon*, troiſième évêque de Freiſingue, a publié la vie de ſon prédéceſſeur.

CORBUEIL, (François) dont le nom étoit *Villon*, encore plus connu par ſes friponneries que par ſes Poéſies, naquit à Paris en 1431. Ayant été condamné à être pendu pour ſes vols, ſa gaieté ne l'abandonna point ; & il fit deux Épitaphes, l'une pour lui, l'autre pour ſes compagnons. Il appela de la ſentence du châtelet au parlement, qui commua la peine de mort en celle du banniſſement. Il n'en fut pas plus honnête. Ses récidives lui méritèrent une ſeconde fois la corde ; mais *Louis XI* lui ſauva la vie. Depuis cette aventure, *Villon* ne parut plus ; il ſeroit difficile de fixer le lieu & le temps de ſa mort. Il ſe retira, ſi l'on en croit *Rabelais*, en Angleterre, & y fut accueilli par *Edouard IV*, qui en fit ſon favori. La nature l'avoit fait naître avec du talent pour la poéſie, du moins pour la poéſie ſimple, naïve & badine. *La Fontaine*, qui avoit beaucoup lu ce poëte, en a quelquefois profité. Pour la langue, dit *Patru*, il eut le goût auſſi fin qu'on pouvoit l'avoir en ce ſiècle. C'eſt le premier, ſuivant *Deſpréaux*, qui *débrouilla, dans les ſiècles barbares, l'art confus de nos vieux Romanciers* ; mais il tomba comme eux dans la baſſeſſe & dans l'indécence, & ſes ouvrages ſe reſſentent beaucoup de la corruption de ſes mœurs. *François I*, qui aimoit ce poëte, chargea *Marot* de donner une édition correcte de ſes *Poéſies*. Celui-ci y mit pour épigraphe, ces deux vers gothiques :

Prou de Villons en décevoir,
Peu de Villons en bon ſavoir.

Ils devinrent proverbe, pour dire qu'on trouve plus de fripons que de bons poëtes. C'eſt ſur cette édition que fut faite celle du célèbre *Couſtelier*, in-8°, en 1723. On en a donné une autre à la Haye, même format, en 1742, enrichie de notes.

CORBULON, (*Domitius*) général Romain, célèbre par ſa valeur, rétablit l'honneur de l'empire ſous *Claude* & ſous *Néron*. Il prit pluſieurs fortereſſes ſur les Arméniens, aſſiégea Artaxate leur capitale, raſa ſes murs, en brûla toutes les maiſons, & en épargna toutefois les habitans qui lui avoient ouvert leurs portes. Il chaſſa *Tiridate* d'Arménie, remit *Tigrane* ſur le trône, & contraignit les Parthes à demander la paix. *Néron*, plus jaloux que reconnoiſſant de ſes ſervices, ordonna

de le mettre à mort au port de Cenchrée. L'illuſtre général ayant appris ce cruel ordre, tira ſon épée & s'en perça l'an 66 de J. C., en diſant : *Je l'ai bien mérité !*

CORCUD, fut proclamé ſultan des Turcs, après la mort de ſon aïeul *Mahomet II*, & pendant que ſon père *Bajazet*, étoit allé en pélérinage à la Mecque. Il conſentit à prendre le ſouverain pouvoir, pour empêcher ſon frère *Gem* de s'en emparer, & le reſtituer enſuite à ſon père; ce qu'il fit. Après la mort de ce dernier, *Corcud* fut privé de l'empire par *Selim*, ſon autre frère, & fut étranglé à Magnéſie, par ſes ordres, en 1512.

CORCYRE, (Mythol.) nymphe aimée par *Neptune*, donna ſon nom à une iſle de la mer Ionienne, maintenant Corfou. *Ulyſſe* y aborda après ſon naufrage, & y fut reçu amicalement par *Alcinoüs*, dont les jardins étoient célèbres par leur beauté.

CORDARA, (Jules-Céſar) jéſuite, né à Alexandrie de la Paille, le 16 ſeptembre 1704, mort dans ſa patrie le 6 mars 1784, s'eſt diſtingué par ſon ſavoir & la variété de ſes talens. Outre pluſieurs poéſies latines, on lui doit : I. *L'Oraiſon funebre de l'empereur Charles VI*, prononcée à Rome en 1741. II. *Vie de la B. Euſtochie*, religieuſe de Padoue, 1769. III. *Hiſtoire de la ſociété des Jéſuites*, Rome, 1750, in-folio. Elle a été continuée par *Orlandin*, *Sacchin* & *Jouvency*.

CORDAX, (Mythol.) ſatyre, fut l'inventeur d'une danſe laſcive, appelée *Cordace* de ſon nom, qui étoit en uſage chez les habitans du mont Sipyle.

CORDAY D'ARMANS, (Marie-Anne-Charlotte) fille de Jean-François *Corday*, & de Charlotte *Godier*, naquit à Saint-Saturnin près de Séez en Normandie, en 1768, & paſſa ſa jeuneſſe à Caen, chez une parente qui prit ſoin de ſon éducation. Elle unit bientôt la beauté de ſon ſexe au courage du nôtre. Le jeune *Belſunce*, major en ſecond d'un régiment caſerné à Caen, l'avoit diſtinguée, & s'en étoit fait aimer. La mort de cet officier, maſſacré par des ſcélérats ſoudoyés, & animant le peuple avec une feuille de *Marat*, où *Belſunce* étoit traité de conſpirateur, excita *Charlotte Corday* à la vengeance. Menant une vie très-retirée, livrée preſque entièrement à la lecture, elle avoit déjà puiſé dans celle de l'hiſtoire ancienne, la haine des tyrans & des oppreſſeurs. L'action vraie ou ſuppoſée de *Mutius Scévola*, ſe ſacrifiant pour venger Rome, lui fit ſur-tout la plus grande impreſſion. Elle réſolut de donner à ſon pays le même exemple de dévouement, en poignardant *Marat*, premier auteur du meurtre de ſon amant, & regardé comme le chef des déſorganiſateurs déſignés ſous l'horrible nom de *Buveurs de ſang*. Un autre motif vint encore l'enhardir dans ſon deſſein. Des députés, dont elle eſtimoit les talens & les opinions, proſcrits par *Marat* & la convention, fugitifs dans le Calvados, y appeloient vainement au ſecours de la liberté les François anéantis ſous la terreur. *Charlotte* ne balance plus, & pour les ſeconder, elle quitte Caen, arrive à Paris le 12 juillet 1793, achète au Palais-royal un couteau à gaîne, & ſe préſente chez *Marat*, où, malgré ſes inſtances, elle ne peut être admiſe. Elle lui écrit alors la lettre ſuivante : « Citoyen, j'arrive

de Caen ; votre amour pour la patrie me fait préſumer que vous connoîtrez avec plaiſir les malheureux évènemens de cette contrée de la république : je me rendrai chez vous ; ayez la bonté de me recevoir, & de m'accorder un moment d'entretien. J'ai à vous révéler des ſecrets importans, & je vous mettrai à même de rendre un très-grand ſervice à la France. » Vers les ſept heures & demie du ſoir, *Charlotte Corday* vient chez *Marat*, qui, ſortant du bain, & entendant ſa voix, ordonne de la faire entrer. L'entretien eut d'abord pour objet les raſſemblemens du Calvados ; *Marat* s'informoit avec plaiſir des noms des députés, des adminiſtrateurs qui les formoient ; il les écrivoit ſur des tablettes, ſous la dictée de *Charlotte*, & il ne tarda pas à lui annoncer que tous ceux qu'elle lui déſignoit, iroient bientôt expier leur rebellion ſur l'échafaud. Ces mots devinrent ſon arrêt de mort. *Charlotte* tire auſſitôt le couteau de ſon ſein, & le plonge en entier dans le cœur du député, qui ne pouſſa que ce ſeul cri : *A moi ?* Il expira à l'inſtant même. Celle qui venoit de l'immoler, reſta calme au milieu du tumulte des domeſtiques & des voiſins : l'officier de police étant ſurvenu, & ayant dreſſé procès-verbal de l'événement, elle le ſigna, & fut traduite dans les priſons de l'Abbaye. Son premier ſoin fut d'écrire à ſon père, pour lui demander pardon du chagrin qu'elle alloit lui cauſer, en diſpoſant de ſa vie ſans lui en avoir fait part. Conduite devant le tribunal révolutionnaire, elle y parut avec dignité ; ſes réponſes furent concises & nobles. Ni la préſence des juges, furieux d'avoir perdu leur ami, ni le frémiſſement d'un peuple féroce, rien ne parut troubler un ſeul moment ſa tranquillité. Loin de défendre ſes jours, elle parla de ſon action, comme d'un devoir qu'elle avoit rempli envers ſa patrie. « J'avois le droit de tuer *Marat*, dit-elle, puiſque lui-même commandoit le meurtre. L'opinion du public l'avoit depuis long-temps condamné, & je n'ai fait qu'exécuter ſon jugement. » Son défenſeur, étonné de tant de courage, s'écria alors : « Vous venez d'entendre les réponſes de l'accuſée ; elle avoue ſon crime ; elle en avoue avec ſang froid la longue préméditation ; elle en avoue toutes les circonſtances ; elle ne cherche pas même à ſe juſtifier. Ce calme imperturbable, & cette entière abnégation de ſoi-même, qui n'annoncent aucun remords, en préſence de la mort même ; ce calme & cette abnégation ſublimes, ne ſont pas dans la nature. Ils ne peuvent s'expliquer que par l'exaltation politique, qui lui a mis le poignard à la main ; & c'eſt à vous, citoyens jurés, de décider de quel poids doit être cette conſidération morale, dans la balance de la juſtice. » On pouvoit s'attendre qu'elle ne produiroit aucun effet favorable ſur des juges ne reſpirant que le ſang, & ayant du moins, en cette occaſion, à punir un attentat contre l'ordre public, qui ne permet à perſonne de frapper les ſcélérats mêmes. Après ſa condamnation à la mort, *Charlotte* dit à ſon défenſeur, M. *Chauveau-la-Garde* : « Vous m'avez défendue d'une manière auſſi délicate que généreuſe. C'étoit la ſeule qui pût me convenir. Je vous en remercie ; elle m'a fait avoir pour vous une eſtime dont je veux vous donner la preuve. Ces meſſieurs viennent de m'apprendre que mes biens ſont confiſqués ; il me reſte quelques petites dettes à acquitter

dans ma prison, & c'est vous que je charge de ce devoir. » Vêtue d'une chemise rouge, elle fut conduite à l'échafaud, en souriant au peuple. Un témoin a écrit, que, « montée sur le théâtre de son supplice, son visage avoit conservé toute la fraîcheur & le coloris d'une femme satisfaite; & qu'à l'instant de l'exécution, le voile qui couvroit sa gorge ayant été enlevé, on distingua sur ses joues, dans ce dernier moment, le rouge adorable de la pudeur. » *Charlotte Corday* n'étoit âgée que de vingt-quatre ans & neuf mois; elle descendoit, dit-on, du côté des femmes, de *Pierre Corneille*. On ne peut oublier, que dans la foule des spectateurs qui la virent aller à l'échafaud, un député de la ville de Mayence, nommé *Adam Lux*, pénétré d'admiration pour son courage, & voulant la suivre au tombeau, s'écria : qu'elle étoit *plus grande que Brutus*; il l'écrivit au tribunal en demandant la mort; & la mort lui fut accordée. *Voyez* MARAT.

CORDELET, (Claude) maître de musique de Saint-Germain-l'Auxerrois, né à Dijon, mourut à Paris en 1760. On a de lui quelques *Morceaux* qui obtinrent les suffrages des connoisseurs.

I. CORDEMOI, (Géraud de) naquit à Paris d'une famille noble, originaire d'Auvergne. Il s'attacha d'abord au barreau, qu'il quitta pour la philosophie de *Descartes*. *Bossuet*, qui avoit le même goût que lui pour ce philosophe, le donna au *Dauphin* en qualité de lecteur. Il remplit cet emploi avec succès & avec zèle, & mourut le 8 octobre 1684, membre de l'académie Françoise, dans un âge assez avancé. On doit à sa plume : I. *L'Histoire générale de France, durant les deux premières races de nos Rois*, en 2 vol. in-fol., 1685, déprimée par le P. *Daniel*, mais qui n'en vaut pas moins. Il ne trouva guères, dit un auteur, dans les anciens écrivains que des absurdités & des contradictions. La difficulté l'encouragea, & il débrouilla le chaos des deux premières races. Il éclaircit beaucoup de faits équivoques ou douteux. Il en fit connoître d'autres qui n'étoient pas connus, ou qui l'étoient peu. Il écrit d'un style ferme, mais diffus, & il adopte trop facilement quelques récits fabuleux. *Cordemoi* devoit d'abord se borner à l'*Histoire de Charlemagne*, à l'usage du *Dauphin*, pour qui *Fléchier* avoit entrepris son *Histoire de Théodose*. Celui-ci, plus orateur que critique, eut bientôt fini son ouvrage; mais l'autre, ne voulant rien dire que sur de bonnes preuves, remonta jusqu'aux temps les plus obscurs de la monarchie, & s'engagea dans des digressions étrangères à ce sujet, dans des discussions longues & épineuses, qui, en nous procurant l'Histoire des deux premières races, nous privèrent de celle de *Charlemagne*. D'ailleurs, son érudition, dit l'abbé *d'Olivet*, se montre trop à nu & dépourvue des agrémens dont il pouvoit l'orner sans la surcharger. II. Divers *Traités de Métaphysique, d'Histoire, de Politique & de Philosophie morale*, réimprimés in-4.° en 1704, sous le titre d'*Œuvres de feu M. de Cordemoi*. On y trouve des recherches utiles, des pensées judicieuses & des réflexions sensées sur la manière d'écrire l'histoire. Il avoit adopté en philosophie, comme nous l'avons dit, les sentimens de *Descartes*, mais sans en être l'esclave; il s'en éloigne même quelquefois.

II. CORDEMOI, (Louis-Géraud de) fils du précédent, licencié de Sorbonne, & abbé de Fenières, aida ſon père dans la compoſition de ſon *Hiſtoire de France*, & la continua par ordre du roi. Cette ſuite, depuis *Hugues Capet* juſqu'à la mort de *Henri I*, en 1060, eſt reſtée manuſcrite. Auſſi habile controverſiſte, que ſon père avoit été profond philoſophe, il rapporta preſque toutes ſes études à la converſion des hérétiques. Il mourut en 1722, à 71 ans. On a de lui : I. *Traité de l'invocation des Saints*, in-12. II. *Traité des ſaintes Reliques.* III. *Traité des ſaintes Images.* IV. La *Conférence du Diable avec Luther*, en latin, françois & allemand, in-8.° V. *Traité contre les Sociniens*, in-12, dédié au grand *Boſſuet.* L'auteur y développe la conduite qu'a tenue l'Égliſe dans les trois premiers ſiècles, en parlant de la Trinité & de l'incarnation du Verbe. Il appuie ſes preuves ſur l'écriture & ſur la tradition : méthode qu'il a ſuivie dans tous ſes autres ouvrages, qui ſont ſolides, écrits avec ordre, & faciles à entendre.

CORDER, (Balthaſar) Jéſuite d'Anvers, plus connu ſous le nom de *Balthazar Cordérius*, profeſſa long-temps la théologie à Vienne en Autriche, avec beaucoup de réputation. Il mourut à Rome le 24 juin 1650, à 58 ans. Le ſuccès avec lequel il cultiva la langue grecque, le mit en état de donner : I. Une édition des *Œuvres de St. Denys* l'Aréopagite, en 2 vol. in-fol. 1634, grec & latin. II. *La Chaîne des Pères Grecs ſur les Pſeaumes*, Anvers 1643, 3 vol. in-fol. *Voyez* IV, ORLÉANS. III. *Job elucidatus*, 1646, in-fol. IV. *Catena in Lucam*, 1628, in-fol. V. — *in Joannem*, 1630, in-folio.

I. CORDES, (Jean de) né en 1570, chanoine de Limoges ſa patrie, homme d'une grande littérature, amateur des bons livres, en forma une collection choiſie, vendue, après ſa mort, en 1742, au cardinal *Mazarin.* On a de lui : I. Une *Édition des Ouvrages de Georges Caſſander*, in-fol. II. La *Traduction* de l'*Hiſtoire des différens entre le Pape PAUL V & la République de Veniſe*, par *Fra-Paolo*, in-8.° III. Une autre *Traduction* de l'*Hiſtoire des troubles du royaume de Naples ſous Ferdinand I*, par *Camillo Portio.* On lui attribue auſſi la *Verſion* françoiſe du *Diſcours de* Mariana *ſur les grands défauts du gouvernement des Jéſuites*, in-8.° Le traducteur avoit été quelque temps dans cette ſociété; mais il eût dû y prendre quelques leçons pour le ſtyle : le ſien eſt fort mauvais. *Naudé* a publié le catalogue de la bibliothèque de *de Cordes*, en 1643, in-4.° Il y a ſuivi un ordre de bibliographie, différent de celui généralement adopté de notre temps. Il comprend les bibles, les livres de théologie, les bibliographes, la chronologie, la géographie, l'hiſtoire, l'art militaire, le droit, les conciles, la philoſophie, la politique & les belles-lettres.

II. CORDES, (Denys de) de la même famille que le précédent; étoit avocat au parlement de Paris, & conſeiller au Châtelet. Il cultiva la littérature avec beaucoup de ſuccès, & devint le modèle d'un magiſtrat Chrétien, par une douceur mêlée de fermeté. Son intégrité étoit reconnue au point, qu'un homme condamné à mort par le Châtelet, voulant en appeler au parlement, ſe ſoumit, dès qu'il apprit que *de Cordes* avoit été un de ſes juges. *Il faut*, dit-il,

que je mérite la mort, puiſqu'un ſi grand homme de bien m'a condamné. Ce ſage magiſtrat mourut à Paris en 1643, plein de jours & de vertus. La maiſon de Saint-Lazare eſt en partie l'ouvrage de ſa charité & de ſon zèle. *Godeau* a écrit ſa *Vie*.

I. CORDIER, (Noël) peintre Lyonnois, ſe diſtingua, ſous le règne de *François I*, par ſes tableaux de perſpective.

II. CORDIER, (Mathurin) Normand, mort Calviniſte, le 8 ſeptembre 1565, à 85 ans, laiſſa des *Colloques Latins* en IV livres, dont on a fait bien des éditions; & le petit traité *de la Civilité*, qui en a obtenu un plus grand nombre encore, & qui a ſervi juſqu'à nos jours, de baſe aux préceptes d'honnêteté, puiſés dans les petites écoles. On a encore de lui les *Diſtiques* attribués à *Caton*, avec une interprétation latine & françoiſe; & d'autres ouvrages, qui réuſſirent mieux dans leur temps que dans le nôtre.

III. CORDIER DE SAINT-FIRMIN, (Claude-Simon) né à Orléans en 1704, mort chanoine de cette ville, le 17 novembre 1772, a publié la *Vie de Mad. de Chantal*, 1772, in-12. Elle eſt écrite avec intérêt.

CORDILLON, philoſophe ſtoïcien de la ville de Pergame, ſe faiſoit une gloire de mépriſer ſouverainement l'amitié des princes & des rois. *Caton* d'Utique envoyé en Macédoine avec une armée, obtint de lui, à force de prières, qu'il le ſuivroit dans ſon camp, & il regarda comme une grande victoire, d'avoir pu engager un homme auſſi ſévère à faire cette démarche.

CORDONNIERS, (*FRÈRES*) *Voyez* BUCHE.

CORDOUE, *Voyez* GONSALVE (Fernandès de).

I. CORDUS, (*Euricius*) médecin & poëte Allemand, mourut à Brême, le 24 décembre 1535, après avoir publié divers ouvrages de médecine. Il étoit en liaiſon avec pluſieurs ſavans de ſon temps, entr'autres avec *Éraſme*; mais ſa trop grande ſincérité & ſon caractère trop ouvert, lui firent quelquefois des ennemis. Ses *Poéſies latines* parurent à Leyde en 1623, in-8.°

II. CORDUS, (*Valérius*) fils du précédent, & digne de ſon père, naquit à Simeſuſe dans la Heſſe, en 1515. Il s'appliqua, avec un ſuccès égal, à la connoiſſance des langues & à celle des plantes. Il parcourut toutes les montagnes d'Allemagne, pour y recueillir des ſimples. Il paſſa enſuite en Italie, s'arrêta à Padoue, à Piſe, à Lucques, à Florence; mais, ayant été bleſſé à la jambe, d'un coup de pied de cheval, il finit ſes jours à Rome, en 1544, à 29 ans. On lui fit cette épitaphe:

Ingenio ſupereſt Cordus, *mens ipſa recepta eſt*
Cœlo; quod terra eſt, maxima Roma tenet.

Les ouvrages dont il a enrichi la botanique ſont: I. Des *Remarques ſur Dioſcoride*, à Zurich, 1561, in-fol. II. *Hiſtoria ſtirpium, libri V*; Strasbourg, 1561 & 1563, 2 vol. in-fol.; ouvrage poſthume. III. *Diſpenſatorium Pharmacorum omnium*; à Leyde 1627, in-12. La pureté de ſes mœurs, la politeſſe de ſes manières, & l'étendue de ſon eſprit, lui concilièrent les éloges des juſtes eſtimateurs du vrai mérite.

CORÉ, fils d'*Iſaar*, un des principaux chefs de la révolte des Lévites contre *Moïſe* & *Aaron*, auxquels ils vouloient diſputer le pouvoir dont Dieu les avoit revêtus, fut englouti tout vivant dans la terre. (*Voyez* ABIRON.) Selon une tradition des Mahométans, *Coré* voyant ſes tréſors s'abymer ſous terre, & s'y voyant lui-même plongé juſqu'aux genoux, demanda quatre fois pardon à *Moïſe*, qui fut inflexible. DIEU apparut quelque temps après à ce prophète, & lui dit : *Vous n'avez pas voulu accorder à* Coré *le pardon qu'il vous a demandé quatre fois ; s'il m'en eût prié une ſeule fois, je ne le lui aurois pas refuſé.* Mais cette tradition n'a aucun fondement dans les livres ſaints, & paroît oppoſée au caractère de *Moïſe*. Les fils de *Coré* ne furent pas compris dans le châtiment de leur père, & *David* accorda de plus grands honneurs à leurs deſcendans. Ce roi leur donna l'office de portiers du temple, & les chargea de chanter devant l'Arche.

CORELLA, (Jacques de) capucin Eſpagnol, fut prédicateur de *Charles II* roi d'Eſpagne, & a laiſſé dans ſon pays un grand nombre d'ouvrages. Les plus eſtimés ſont : I. Les *Devoirs des Confeſſeurs*, réimprimés pour la vingt-quatrième fois à Madrid, en 1742. II. Des *Conférences morales*, en 3 vol. in-folio, qui ont eu dix éditions. *Corella* eſt mort à l'âge de 42 ans, en 1699.

CORELLI, (Arcangelo) muſicien Italien, mort à Rome en 1713, âgé d'environ 60 ans, étoit né à Fuſigtiano dans le Boulonnois, et s'eſt fait un grand nom par ſes ſymphonies, en Italie & en France. Il a eu l'art de piquer le goût de ces deux nations, & de réunir leurs ſuffrages, preſque toujours oppoſés en matière de muſique. C'eſt lui qui fit goûter les ſonates aux François. On a dit que cet habile homme ne mépriſoit pas la muſique Françoiſe, quoiqu'Italien ; & que le cardinal *d'Eſtrées* le louant de la belle compoſition de ſes *Sonates*, il eut la modeſtie de lui répondre : *C'eſt, Monſeigneur, que j'ai étudié Lulli.* Ses compoſitions ſont grandes & majeſtueuſes. *Corelli* étoit dans la ſociété un homme aimable, plein de douceur & de modeſtie : il ſembloit avoir entièrement oublié ſa ſupériorité. Il exerça ſon talent à Paris, depuis 1672 juſqu'en 1680, qu'il paſſa en Allemagne, d'où il retourna en Italie.

CORET, (Pierre) chanoine de Tournai, né à Ath dans le Hainaut, mort en 1574, a publié l'*Antipolitique* contre *Jean Bodin*, 1599 ; & la *Défenſe de la Vérité* contre les aſſertions de *la Noue*, 1591. —Un Jéſuite du même nom, mort à Liége en 1721, a laiſſé diverſes productions aſcétiques, & dont les titres découvrent l'eſprit. Ce ſont, le *Journal des Ames*, la *Maiſon de l'Éternité*, &c.

CORIE, (Mythol.) fille de *Jupiter* & de *Coriphe*, nymphe de l'Océan, inventa, dit-on, les chars connus ſous le nom de *quadriges*.

CORILLA OLYMPICA, *Voyez* MORELLI.

CORINI, (Antoine) chevalier de l'ordre de Saint-Étienne de Florence, juriſconſulte du dix-ſeptième ſiècle, natif de Pontremoli, enſeigna le droit avec réputation à Piſe, à Sienne & à Florence. Le grand-duc de Toſcane lui donna divers emplois conſidérables. On a de lui pluſieurs ouvrages.

CORINNE, ſurnommée *la Muſe Lyrique*, entra en lice avec *Pindare*, & le vainquit juſqu'à cinq fois, quoique fort inférieure à ce poëte.

Cette muſe dut ſes ſuccès plutôt à ſa beauté qu'à ſes talens, ſelon *Pauſanias*. *Pindare*, outré de l'injuſtice des juges, n'épargna pas à ſa rivale les injures & les plaiſanteries. *Corinne* avoit compoſé un grand nombre de *Poéſies*; mais il ne nous en reſte aujourd'hui que quelques *Fragmens*, dont on peut voir les détails dans la *Bibliothèque Grecque* du ſavant *Fabricius*. —*Ovide* a célébré, ſous le nom de *Corinne*, une de ſes maîtreſſes : c'eſt *Julie*, fille d'*Auguſte*, ſuivant quelques ſavans.

CORINUS, poëte Grec, plus ancien qu'*Homère*, ſelon *Suidas*, étoit, dit-on, diſciple de *Palamède*. Il écrivit en vers l'hiſtoire du ſiége de Troyes, & de la guerre de *Dardanus*. On ajoute qu'il employa dans ſes Poëmes les lettres Doriques, inventées par *Palamède*, & qu'*Homère* profita beaucoup de ſes vers; mais tous ces récits ont bien l'air d'être fabuleux.

CORIO, (Bernardin) né en 1460, d'une famille illuſtre de Milan, fut choiſi par le duc *Louis Sforce*, ſurnommé *le Maure*, pour écrire l'Hiſtoire de ſa patrie. Le chagrin vint troubler ſon travail. Les François s'étant emparés du Milanès, & le duc ſon protecteur ayant été fait priſonnier, il mourut de douleur en 1500, à 40 ans. La meilleure édition de ſon *Hiſtoire*, eſt celle de Milan, en 1503, in-fol. Elle eſt belle, rare, & beaucoup plus recherchée que les ſuivantes, défigurées par un éditeur qui les a mutilées. On fait cependant quelque cas de celle de Veniſe, 1554, 1565, in-4°; & de Padoue, 1646, in-4.° Quoique cet hiſtorien écrive d'un ſtyle dur & incorrect, il eſt eſtimé, à cauſe de ſon exactitude à mettre des dates certaines, & à rapporter les circonſtances des faits qui intéreſſent la curioſité. —Son neveu, *Charles* CORIO, s'occupa du même objet que ſon oncle; & nous a laiſſé, en italien, un *Portrait de la ville de Milan*, où ſe trouvent raſſemblés les monumens antiques & modernes de cette ville infortunée.

CORIOLAN, (*Caïus* MARCIUS, dit) d'une famille patricienne de Rome, ſervoit en qualité de ſimple ſoldat au ſiége de Corioles, l'an 493 avant J. C. Les Romains ayant été repouſſés, il raſſemble quelques-uns de ſes camarades, tombe ſur les ennemis, entre avec eux pêle-mêle dans la ville & s'en rend maître. Le général lui décerna la portion la plus riche du butin; mais il ne voulut accepter que le ſeul nom de *Coriolan*, un cheval, & un priſonnier, ſon ancien hôte, auquel il donna auſſitôt la liberté. Deux ans après, n'ayant pu obtenir le conſulat, malgré ſes ſervices, & ayant été accuſé d'affecter la tyrannie & de vouloir emporter d'autorité les ſuffrages, il fut condamné par le tribun *Décius*, à un banniſſement perpétuel. Rome le vit bientôt à ſes portes, à la tête d'une armée de Volſques, ennemis les plus implacables du nom Romain. Il reprit toutes les places qu'ils avoient perdues, entra dans le *Latium*, & vint aſſiéger ſa patrie. Le ſénat lui envoya deux députations pour fléchir ſa colère; la première compoſée de conſulaires; la ſeconde de pontifes, revêtus de leurs habits ſacrés. *Coriolan* les reçut en roi & en vainqueur, aſſis ſur ſon tribunal, & environné de la plus brillante nobleſſe des Volſques. Il fut inexorable. *Véturie*, mère de *Coriolan*, & *Volumnie* ſon épouſe, accompagnées de pluſieurs dames Romaines, eurent plus de pouvoir

ſur lui : leurs larmes le touchèrent. Il reprit le chemin d'*Antium*, ſans commettre ſur ſon paſſage aucune hoſtilité. Les Romains élevèrent un temple à la *Fortune féminine*, dans le lieu où les dames avoient triomphé de *Coriolan*, à quatre milles de Rome. Au moment où ce vainqueur ramenoit l'armée chez les Volſques, il fut maſſacré comme coupable de trahiſon. *Actius Tullius*, ſon collègue, jaloux de ſa gloire, fut ſon accuſateur auprès des Volſques, & le peuple ſon bourreau, l'an 489 avant J. C. Les dames Romaines, à la prière deſquelles il avoit ſauvé Rome, prirent, à cette nouvelle, le deuil pour ſix mois. —Avec une certaine grandeur d'ame, *Coriolan* avoit cette ambitieuſe férocité qui anima les *Marius* & les *Sylla*, dans un temps où Rome fut plus puiſſante & la république plus foible. C'eſt ce que dit un hiſtorien. Si les Volſques le firent périr, ajoute-t-il, ce fut une aſſez juſte punition de l'eſpece de trahiſon qu'il avoit commiſe envers eux. *Fabius Pictor*, hiſtorien fort ancien, le fait mourir de vieilleſſe dans ſon exil ; & ce ſentiment paroit avoir été ſuivi par *Tite-Live*.

CORIPPUS, (*Flavius Creſconius*) grammairien Africain, vivoit au temps de l'empereur *Juſtin* le jeune. Il étoit auſſi mauvais poëte, que flatteur outré. On a de lui un *Poëme* latin, en quatre livres, à la louange de ce prince ; Paris 1610, in-8.°

CORISANDE d'*Andouins*, comteſſe de *Guiche*, *Voyez* GUICHE.

CORMEIL, (N.) n'eſt connu que par la tragi-comédie du *Raviſſement de Floriſe*, repréſentée en 1632.

CORMIER, (Thomas) hiſtorien & juriſconſulte, mort vers 1600, étoit né à Alençon, de *Guy Cormier*, médecin de *Henri II* d'*Albret*, roi de Navarre. Il fut pourvu d'une charge de conſeiller à l'échiquier d'Alençon, & député du bailliage de cette ville aux états de Blois, en 1676. Sa femme, après quatorze ans de mariage, lui ſuſcita, en 1573, un procès devant l'official, pour cauſe d'impuiſſance. Les médecins & chirurgiens furent conſultés, & ſur leur rapport, l'official prononça la nullité du mariage, & il fut permis à la femme de ſe marier. *Cormier*, qui paroît s'être fait Proteſtant vers ce temps-là, prit une ſeconde femme, ſans y rencontrer aucune oppoſition : il en eut deux fils & trois filles. Son neveu entreprit, après ſa mort, de faire déclarer ſes enfans bâtards : ce qui occaſionna un procès célèbre au parlement de Normandie. La veuve ſoutint que la ſentence de l'official n'avoit pas défendu à *Cormier* de ſe remarier, ce qui prouvoit que ce juge n'avoit attribué ſon impuiſſance qu'à quelque charme. Les enfans furent déclarés légitimes, par arrêt rendu en la chambre de l'édit, le 24 août 1602. *Cormier* eſt auteur de pluſieurs ouvrages d'hiſtoire & de juriſprudence. Les premiers ſont : I. Une *Hiſtoire de Henri II*, en cinq livres, imprimés à Paris en 1584, in-4.° II. Celles de *François II*, de *Charles IX* & de *Henri III*, qui ſont reſtées en manuſcrit. Tous ces ouvrages ſont en latin. Ceux de juriſprudence ſont : I. *Henrici IV... Codex Juris civilis Romani.... in certum & perſpicuum ordinem artificioſè redacti, unà cum Jure civili Gallico* : Lyon 1602, in-fol. II. *Le Code de Henri IV*, Paris 1608, in-4.°, & réimprimé en 1615.

CORMIS, (François de) avocat au parlement d'Aix ſa patrie, laborieux, ſavant & très-conſulté, mourut dans cette ville en 1734, à 70 ans. On a publié ſes *Conſultations*, qui ſont eſtimées : Paris 1725, 2 vol. in-fol.

CORMOULS, (N.) avocat au parlement de Toulouſe, & ancien capitoul de cette ville, ſe fit connoître, au commencement du ſiècle dernier, par ſes *Poéſies*, & ſur-tout par une fable ingénieuſe de la *Pudeur*. *Boyer de la Rivière* ſe l'attribua quelque temps après ; mais le plagiat fut reconnu. Elle eſt inſérée dans le Mercure Galant de *Mars*, 1701.

CORNARA-PISCOPIA, (*Lucretia-Helena*) de l'illuſtre famille des *Cornaro* de Veniſe, naquit dans cette ville en 1646. Sa rare érudition, jointe à la connoiſſance des langues latine, grecque, hébraïque, eſpagnole & françoiſe, lui auroit procuré une place parmi les docteurs en théologie de l'univerſité de Padoue, ſi le cardinal *Barbarigo*, évêque de cette ville, n'eût cru devoir s'y oppoſer. On ſe contenta de lui donner le bonnet de docteur en philoſophie. Elle le prit, avec les autres ornemens du doctorat, dans l'égliſe cathédrale, les ſalles du collége n'ayant pu ſuffire à l'affluence du monde. Pluſieurs académies d'Italie ſe l'aſſocièrent. Cette fille ſavante avoit fait vœu de virginité dès l'âge de douze ans ; mais dans la ſuite elle y ajouta les vœux ſimples de religion, en qualité d'oblate de l'ordre de Saint-Benoît. La république des lettres la perdit en 1684, à 38 ans. On recueillit, quatre ans après, tous ſes ouvrages, en un vol. in-8°, enrichi de ſa Vie. On y trouve un *Panégyrique* italien *de La République de Veniſe* ; une *Traduction* de l'eſpagnol en italien, des *Entretiens de Jéſus-Chriſt avec l'Ame dévote*, par le chartreux *Lanſpergius* ; des *Lettres*, &c. Ces ouvrages ne juſtifient pas les éloges exceſſifs, dont pluſieurs ſavans la comblèrent.

CORNARIUS, *Voyez* HAGUENBOT.

CORNARO, (Louis) de Veniſe, étoit d'une famille illuſtre qui a donné pluſieurs doges à ſa patrie, & qui a produit une reine de Chypre, *Catherine Cornaro*, dans le 15e ſiècle, laquelle, en mourant, laiſſa ſon royaume aux Vénitiens. (*Voyez* la *Chronologie*, article CHYPRE ; & CORNARA.) Louis *Cornaro* mourut à Padoue le 26 avril 1566, âgé de plus de cent ans, ſain de corps & d'eſprit. Dès l'âge de 25 ans, il fut attaqué de maux d'eſtomac, d'un commencement de goutte & d'une fièvre lente. Sa ſanté continuoit à 40 ans d'être mauvaiſe, malgré une multitude de remèdes ; & peut-être à cauſe de ces remèdes mêmes. Alors il les abandonna entièrement, & ſe réduiſit à la plus grande frugalité. Il a peint les bons effets de ce régime dans ſon livre *Des avantages de la vie ſobre*, publié en italien, à Veniſe en 1558, in-8°, traduit en latin par *Leſſius*, & en françois ſous le titre de *Conſeils pour vivre longtemps*, 1701, in-12. L'année d'après, on publia l'*ANTI-CORNARO*, ou *Remarques critiques* ſur le *Traité de la vie ſobre*, de *Louis Cornaro*. Il eſt certain que les principes de *Cornaro* ne ſont pas bons pour tous les tempéramens : mais l'effet en fut ſi heureux pour lui, que les infirmités diſparoiſſant peu à peu, firent place à une ſanté ferme & robuſte, accompagnée d'un ſentiment de bien-être & de contentement qui lui avoient

été inconnus juſqu'alors. *Cornaro* avoit écrit trois autres petits traités ſur la même matière, dont la traduction Françoiſe fut imprimée à Paris en 1652, in-12, ſous ce titre : *Trois diſcours nouveaux & curieux*, &c. A l'âge de 95 ans, il écrivit un ouvrage *ſur la naiſſance & la mort de l'Homme*, dans lequel il fait le portrait le plus intéreſſant de lui-même. « Je me trouve ſain & diſpos, comme on l'eſt à vingt-cinq ans. J'écris ſept ou huit heures par jour. Le reſte du temps, je me promène, je cauſe, ou je tiens ma partie dans un concert. Je ſuis gai. J'ai du goût pour tout ce que je mange. J'ai l'imagination vive, la mémoire heureuſe, le jugement bon; &, ce qui eſt ſurprenant à mon âge, la voix forte & harmonieuſe. »

CORNAZANI, (Antoine) Italien de Ferrare ou de Parme, floriſſoit vers 1480. On a de lui : La *Vie de Jéſus-Chriſt* & *la Création du Monde*, en vers latins & italiens, 1472, in-4°; la *Vie de la Vierge*, en vers italiens, 1472, in-4°; *Poema ſopra l'Arte militari* : Veniſe, 1493, in-fol. : Pezaro, 1507 in-8.°

I. CORNEILLE, (St.) capitaine Romain d'une Compagnie de cent hommes, reçut le baptême par les mains de *St. Pierre*, l'an 40 de Jéſus-Chriſt. Cet apôtre étant à Joppé, eut une viſion, dans laquelle une voix venue du ciel lui ordonna de manger de toutes ſortes de viandes indifféremment, ſans diſtinction des animaux mondes & immondes, & de ſuivre ſans héſiter trois hommes qui le cherchoient. C'étoit *Corneille* qui les envoyoit. *Pierre* ſe rendit à Céſarée, où demeuroit le Centenier, qui ſe fit inſtruire avec toute ſa famille. Le Saint-Eſprit deſcendit ſur eux, & cet apôtre les baptiſa ſur-le-champ.

II. CORNEILLE, (St.) ſucceſſeur de *St. Fabien* dans le ſiége de Rome, le 2 juin 251, après une vacance de plus de ſeize mois, fut troublé dans ſon élection par le ſchiſme de *Novatien*, choiſi par quelques ſéditieux, à la ſollicitation de *Novat*, prêtre de Carthage. (*Voyez* l'article NOVATIEN.) Une peſte violente, qui ravageoit l'empire Romain, ayant été l'occaſion d'une nouvelle perſécution contre les Chrétiens, le ſaint pontife fut envoyé en exil à Centumcelles que l'on croit être Civita-Vecchia, & y mourut le 14 ſeptembre 252. Il y a deux *Lettres* de ce pape parmi celles de *St. Cyprien* & dans les *Epiſtolæ Romanorum Pontificum* de Don *Couſtant*, in-folio.

III. CORNEILLE DE LA PIERRE, *Voy.* PIERRE, n.° XXVI.

IV. CORNEILLE, (Antoine) *Voyez* CORNÉLIUS.

V. CORNEILLE, (Claude) peintre Lyonnois, ſe rendit célèbre par la reſſemblance de ſes portraits ſous *François I. Catherine de Médicis*, paſſant à Lyon, alla pluſieurs fois le voir peindre dans ſon atelier.

VI. CORNEILLE, (Pierre) né à Rouen le 6 juin 1606, de *Pierre Corneille*, maître des eaux & forêts, parut au barreau, n'y réuſſit point, & ſe décida pour la poéſie. Une petite aventure développa ſon talent, qui avoit été caché juſqu'alors. Un de ſes amis le conduiſit chez ſa maîtreſſe; le nouveau venu prit bientôt, dans le cœur de la demoiſelle, la place

de l'introducteur. Ce changement le rendit poëte, & ce fut le ſujet de *Mélite*, ſa première pièce de théâtre. Cette comédie, toute imparfaite qu'elle étoit, fut jouée avec un ſuccès extraordinaire. On conçut, à travers les défauts dont elle fourmille, que la poéſie dramatique alloit ſe perfectionner; & ſur la confiance que l'on eut au nouvel auteur, il ſe forma une nouvelle troupe de comédiens. *Mélite* fut ſuivie de *la Veuve*, de *la Galerie du Palais*, de *La Suivante*, de *la Place Royale*, de *Clitandre*; & de quelques autres pièces, qui ne ſont bonnes à préſent que pour ſervir d'époque à l'hiſtoire du théâtre François. *Clitandre* eſt entièrement dans le goût Eſpagnol. Les perſonnages combattent ſur le théâtre; on y tue, on y aſſaſſine, on voit des héroïnes tirer l'épée; des archers courent après les meurtriers; des femmes ſe déguiſent en hommes. Il y a de quoi faire un Roman de dix tomes, & cependant rien n'eſt ſi froid, ni ſi ennuyeux. *Corneille* prit un vol plus élevé dans ſa *Médée*, imitée de *Sénèque*. Cette tragédie n'eut qu'un ſuccès médiocre, quoiqu'elle fût au-deſſus de tout ce qu'on avoit donné juſqu'alors. Une magicienne intéreſſe peu dans une tragédie régulière, ſur-tout quand l'ouvrage n'eſt pas animé par une paſſion vive & par un grand intérêt. On n'y trouve que de longues déclamations; & *Corneille* ne ſeroit pas ſorti de l'obſcurité, s'il n'avoit pas fait d'autre pièce : mais il jeta les fondemens de ſa brillante réputation dans le *Cid*, tragi-comédie jouée en 1636, par laquelle commença le ſiècle qu'on appelle celui de *Louis XIV*. Quand cette pièce parut, le cardinal *de Richelieu*, jaloux de toutes les eſpèces de gloire, en fut auſſi alarmé, dit *Fontenelle* dans la Vie de ſon illuſtre oncle, que s'il avoit vu les Eſpagnols devant Paris. Il ſouleva les auteurs contre cet ouvrage, ce qui ne dut pas être fort difficile, & ſe mit à leur tête. L'académie Françoiſe donna, par l'ordre de ce miniſtre, ſon fondateur & ſon protecteur, ſes *Sentimens* ſur cette tragédie. Mais elle eut beau critiquer : le public, pour me ſervir de l'expreſſion de *Deſpréaux*, s'obſtina à l'admirer. En pluſieurs provinces de France, il étoit paſſé en proverbe de dire : *Cela eſt beau comme le* CID. *Corneille* avoit dans ſon cabinet cette pièce traduite dans toutes les langues de l'Europe, hormis l'Eſclavone & la Turque. Les Eſpagnols, dont il avoit emprunté ce ſujet, voulurent bien copier eux-mêmes une copie dont l'original leur appartenoit; mais qui, à la vérité, par les embelliſſemens dont l'avoit accompagnée l'auteur François, étoit au-deſſus de tout ce qu'a produit le théâtre Eſpagnol. *Corneille* ne répondit à *Richelieu* qu'en tâchant de faire quelque autre pièce ſupérieure au *Cid*. Comme il voyoit dans ce miniſtre deux hommes différens, ſon bienfaiteur & ſon ennemi, il fit les vers ſuivans après ſa mort :

Qu'on parle mal, ou bien, du fameux Cardinal,
Ma proſe ni mes vers n'en diront jamais rien.
Il m'a trop fait de bien, pour en dire du mal;
Il m'a trop fait de mal, pour en dire du bien.

Les *Horaces*, tragédie repréſentée en 1639, ne fut point critiquée comme le *Cid*. On répandit cependant le bruit qu'elle alloit l'être. *Corneille* n'en fut pas fort ému. « *Horace*, dit-il, fut condamné

par les duumvirs, mais il fut abſous par le peuple. » Le ſujet des *Horaces* qu'entreprit *Corneille* après le *Cid*, étoit bien moins heureux & bien plus difficile à manier. Il ne s'agit que d'un combat, d'un événement très-ſimple, qu'à la vérité le nom de Rome a rendu fameux, mais dont il ſemble impoſſible de tirer une fable dramatique. « C'eſt auſſi, dit M. *de la Harpe*, de tous les ouvrages de *Corneille*, celui où il a dû le plus à ſon génie. Ni les anciens ni les modernes ne lui ont rien fourni. Tout eſt de création. Les trois premiers actes, pris ſéparément, ſont peut-être, malgré les défauts qui s'y mêlent, ce qu'il a fait de plus ſublime... C'eſt le rôle étonnant & original du vieil *Horace*; c'eſt le beau contraſte de ceux d'*Horace* le fils, & de *Curiace*, qui produit tout l'effet de ſes trois premiers actes. Ce ſont ces belles créations du génie de *Corneille*, qui couvrent de leur éclat des défauts mêlés de tant de beautés, & qui, malgré le hors d'œuvre abſolu des deux derniers actes, & la froideur inévitable qui en réſulte, malgré le meurtre de *Camille*, ſi peu tolérable & ſi peu fait pour la ſcène, y conſerveront toujours cette pièce, moins comme une belle tragédie, que comme un ouvrage, qui, dans pluſieurs parties, fait honneur à l'eſprit humain, en montrant juſqu'où il peut s'élever, ſans aucun modèle, & par l'élan de ſa propre force. Un ſentiment intérieur & irréſiſtible, plus fort que toutes les critiques, ajoute le même auteur, nous dit qu'il ſeroit trop injuſte de ne pas pardonner, même les plus grandes fautes, à un homme qui montoit ſi haut, en créant à la fois la langue & le théâtre. On peut bien l'excuſer, lorſque emporté par un vol ſi hardi, il ne ſonge pas même comment il pourra s'y ſoutenir. Il tombe, il eſt vrai, mais ce n'eſt pas comme ceux qui n'ont fait que des efforts inutiles pour s'élever; il tombe après qu'on l'a perdu de vue, après qu'il eſt reſté long-temps à une hauteur où perſonne n'avoit atteint. Des juges ſévères, en trouvant tout ſimple que l'admiration ait entraîné les eſprits dans la nouveauté des ouvrages de *Corneille*, s'étonnent que, long-temps après, le nombre & la nature de ſes fautes n'aient pas nui à l'impreſſion de ſes beautés. Ils attribuent cette indulgence, à la ſeule vénération qui eſt due à ſon nom : je crois qu'il y a une raiſon plus puiſſante. Dans un ſiècle où le goût eſt formé, on voit toujours, avec une curioſité mêlée d'intérêt, ces monumens anciens, ſublimes dans quelques parties, & imparfaits dans l'enſemble, qui appartiennent à la naiſſance des arts. La repréſentation des pièces de *Corneille* nous met à la fois ſous les yeux, ſon génie & ſon ſiècle. Ses beautés marquent le premier; ſes défauts rappellent le ſecond. Celles-là nous diſent : voilà ce qu'étoit *Corneille*; celles-ci : voilà ce qu'étoient tous les autres. » Après les *Horaces* vint *Cinna*, au-deſſus duquel on ne trouveroit pas facilement quelque choſe, ni dans l'antiquité, ni dans les tragiques modernes. C'eſt après avoir lu cette pièce, que *Marmontel* s'écrie :

Combien de fois, ô grand homme, ô Corneille !
Puiſſant génie, étonnant créateur,
De ton vol d'aigle obſervant la hauteur,
J'ai vu l'aurore interrompre ma veille !...
De quels rayons le ciel t'illumina,

Quand

Quand du faux goût rompant les lourdes chaînes,
Et s'élevant de Clitandre *à* Cinna,
Paris devint la rivale d'Athènes.

« Le *Cid*, dit l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, n'étoit, après tout, qu'une imitation de *Guillem de Caſtro*; & *Cinna*, qui le ſuivit, étoit unique. » Le grand *Condé*, à l'âge de vingt ans, étant à la première repréſentation de cette pièce, verſa des larmes à ces paroles d'*Auguſte* :

Je ſuis maître de moi, comme de l'Univers;
Je le ſuis, je veux l'être. O ſiècles! ô mémoire!
Conſervez à jamais ma nouvelle victoire.
Je triomphe aujourd'hui du plus juſte courroux,
De qui le ſouvenir puiſſe aller juſqu'à vous.
Soyons amis, Cinna; *c'eſt moi qui t'en convie...*

C'étoient là des larmes de héros. Le Grand *Corneille* faiſant pleurer le Grand *Condé*, eſt une époque bien célèbre dans l'hiſtoire de l'eſprit humain. On voit dans *Cinna* le même pinceau que dans les *Horaces*; mais l'ordonnance du tableau eſt très-ſupérieure. Il n'y a point de double action. Ce ne ſont point des intérêts indépendans les uns des autres, des actes ajoutés à des actes; c'eſt toujours la même intrigue. Les trois unités ſont parfaitement obſervées. Il y a toujours de l'art, & l'art s'y montre rarement à découvert. La première ſcène du ſecond acte, eſt un chef-d'œuvre d'éloquence, & pluſieurs morceaux de cette tragédie, ſont dignes de cette ſcène. On trouve preſque par-tout de la nobleſſe, des ſentimens vrais, de la force, de la véhémence de grands traits, ſans cette emphaſe & cette enflure qui ne ſont qu'une fauſſe grandeur. Le théâtre François étoit au plus haut point de ſa gloire; *Corneille* le ſoutint dans ce degré par ſon *Polyeucte*. En vain la critique voulut fermer les yeux ſur la beauté de cette pièce; en vain l'hôtel de Rambouillet, aſile du bel-eſprit comme du mauvais goût, lui refuſa ſon ſuffrage; en vain *Voiture* avoit alarmé *Corneille* ſur ſon ſuccès, & l'avoit décidé à la retirer du théâtre: elle a été toujours regardée comme un de ſes plus beaux ouvrages. Le ſtyle n'en eſt pas ſi fort, ni ſi majeſtueux que celui de *Cinna*; mais elle a quelque choſe de plus touchant. L'amour profane y contraſte ſi bien avec l'amour divin, qu'il ſatisfit à la fois les dévots & les gens du monde. Il eſt vrai, dit *Voltaire*, que *Polyeucte* n'excite guères ni la pitié, ni la crainte; mais il a de très-beaux traits dans ſon rôle, & il falloit un très-grand génie pour manier un ſujet ſi difficile. Nous ne parlons pas de l'extrême beauté du rôle de *Sévère*, de la ſituation piquante de *Pauline*, de ſa ſcène admirable avec *Sévère*, au quatrième acte. Toutes ces beautés effacent les défauts de cette pièce. Le principal eſt peut-être dans le ſujet même. Le zèle inconſidéré de *Polyeucte*, qui renverſe les vaſes ſacrés & briſe les ſtatues des dieux, la ceſſion qu'il fait de ſa femme à un payen, ont paru à quelques cenſeurs, choquer la prudence, la juſtice, les bienſéances & les lois même du chriſtianiſme. La première *Dauphine*, en parlant de *Pauline*, diſoit: « Eh bien! ne voilà-t-il pas la plus honnête femme du monde, & qui cependant n'aime point du tout ſon mari! »

Après *Polyeucte* vint *Pompée*, dans laquelle l'auteur profita de *Lucain*, comme dans ſa *Médée* il avoit imité *Sénèque*; mais dans les endroits où il les copie, il paroît original. Plein de la *Pharſale*, il répandit la pompe de ce poëme & la hardieſſe de ſes penſées dans ſa piece; & cette pompe, dans le poëte françois comme dans le latin, va quelquefois juſqu'à l'enflure. Cependant *Pompée* eſt un ouvrage d'un genre unique, que le ſeul génie de *Corneille* pouvoit faire réuſſir. La meilleure critique de cette piece a été faite par une femme, qui diſoit, qu'elle n'y voyoit qu'une choſe à reprendre; *c'eſt qu'elle y voyoit trop de héros*; & en effet, l'émotion que l'un pourroit faire éprouver, eſt détruite par le ſentiment qu'inſpire l'autre. On s'eſt plaint qu'il a dégradé la grandeur Romaine dans l'amour de *Céſar* pour *Cléopâtre*; amour ridicule & traité ridiculement. Si l'on excepte les ſcènes de *Chimène* dans le *Cid*, & quelques morceaux de *Polyeucte*, cette paſſion ne fut jamais peinte par *Corneille*, comme elle doit l'être. Ce poëte avoit donné le modèle des bonnes tragédies; il donna celui de la comédie dans la pièce du *Menteur*, jouée en 1642. Ce n'eſt qu'une imitation de l'Eſpagnol; mais c'eſt probablement à cette imitation que nous devons *Molière*. La comédie de *Corneille*, quoique defectueuſe, eut longtemps une ſupériorité marquée ſur toutes les pièces de ſes contemporains. La ſcène troiſième de l'acte cinquième eſt pleine de force & de nobleſſe; on y voit la même main qui peignit le vieil *Horace* & Don *Diègue*. La *Suite du Menteur*, repréſentée en 1643, & imitée auſſi de l'Eſpagnol, ne réuſſit point d'abord, mais elle eut enſuite un ſuccès heureux. L'intrigue de cette ſeconde pièce eſt beaucoup plus intéreſſante que celle de la première; & l'auteur, en donnant de l'ame au caractère de *Philiſte*, en tâchant d'amener un peu mieux les beaux ſentimens & la plaiſanterie, enfin, en retranchant quelques mauvaiſes pointes, eût fait de cette pièce une des plus agréables qu'on eût vues au théâtre. *Théodore vierge & martyre*, jouée en 1645, ne ſervit qu'à montrer que le génie le plus élevé tombe quelquefois le plus. La verſification eſt celle des meilleures pièces de *Corneille*, tantôt forte, tantôt foible; toujours la même inégalité de ſtyle, le même tour de phraſe, la même manière d'intriguer. Mais l'action principale étant la proſtitution de l'héroïne, cette pièce dut révolter un parterre délicat. On y trouve des vers qui préſentent les images les plus baſſes. On menace *Théodore* de la livrer à l'infamie; & elle répond, que ſi on la réduiſoit à cette extrémité,

On la verroit offrir, d'une ame réſolue,
A l'époux ſans macule une épouſe impollue.

Fontenelle, à qui l'on récitoit un jour ces vers, ſans lui dire de qui ils étoient, s'écria: *Quel eſt le* Ronſard *qui a pu écrire ainſi?* — *C'eſt*, lui répondit-on, *votre cher oncle le Grand* CORNEILLE. On prétend que *Molière* diſoit de *Corneille*: *Il a un lutin qui vient de temps en temps lui ſouffler d'excellens vers, & qui enſuite le laiſſe là en diſant: voyons comment il s'en tirera quand il ſera ſeul, & il ne fait rien qui vaille. Corneille* choiſit le ſujet de *Théodore*, parce qu'il connoiſſoit plus ſon cabinet que le monde. A cette pièce indécente, ſuccéda une tragédie dont le ſujet

eſt auſſi grand & auſſi terrible que celui de *Théodore* étoit bizarre & ridicule. C'eſt *Rodogune*, que *Corneille* aimoit d'un amour de préférence. Il diſoit que, « pour trouver la plus belle de ſes pièces, il falloit choiſir entre *Rodogune* & *Cinna*, » quoique le public penchât plus du côté de la dernière. *Rodogune*, avec très-peu de taches, a des beautés ſans nombre. L'intérêt y devient plus vif d'acte en acte : le ſecond eſt ſupérieur au premier, le troiſième eſt au-deſſus du ſecond, & le dernier l'emporte ſur tous les autres. *Héraclius* parut enſuite, & le public ne le trouva point indigne des chefs-d'œuvre qui l'avoient précédé. Le fonds en eſt noble, théâtral, attachant. Cette tragédie eſt ſi chargée d'incidens, qu'une première repréſentation eſt plutôt un travail qu'un amuſement; mais en excitant la curioſité, l'intrigue occupe l'eſprit du ſpectateur, dont l'amour propre eſt très-flatté lorſqu'il l'a débrouillée. *Boileau* l'appeloit un *logogriphe* : il faut avouer qu'il y a de très-beaux morceaux dans cette énigme ; & quoique la diction n'en ſoit ni aſſez pure, ni aſſez élégante, on la lit toujours avec plaiſir. D. *Sanche d'Aragon*, *Andromède*, *Nicomède*, *Pertharite*, n'eurent que des ſuccès équivoques, & la dernière ne fut jouée qu'une fois. *Corneille* ne put cependant ſe dégoûter du théâtre. Cédant à l'impulſion de ſon génie poétique & aux ſollicitations de *Foucquet*, il donna ſon *Œdipe* en 1659. Cette pièce réuſſit, & lui procura de nouveaux bienfaits du roi. Il la dédia par une épître en vers à *Foucquet*, comme il avoit dédié *Cinna* à *Montauron*, tréſorier de l'épargne, qui lui donna mille piſtoles. On appela depuis les dédicaces lucratives, des *Épîtres à la Montauron*. Le nom de *Foucquet* ne fera point paſſer à la poſtérité la tragédie d'*Œdipe*, où l'auteur eſt plus occupé à différer, qu'à inſpirer le pathétique d'un tel ſujet & d'un poëte tel que *Sophocle*. Son génie ſe montra avec plus d'éclat dans *Sertorius*, joué en 1662. Malgré une certaine dureté de ſtyle, il y a de beaux éclairs. L'entrevue de *Sertorius* & de *Pompée* intéreſſa tous les ſpectateurs qui aimoient l'ancienne Rome. Les deux généraux y déploient toute la nobleſſe & la fierté des héros, & paroiſſent en même temps épuiſer les grandes reſſources de leur politique. *Turenne* étant un jour à une repréſentation de *Sertorius*, s'écria, dit-on, à cette ſcène : « *Où donc* Corneille *a-t-il appris l'art de la guerre ?* » *Voltaire* dit que cette anecdote eſt fauſſe, & n'en donne pas les raiſons. Au reſte, le dénouement de *Sertorius* eſt aſſez froid, & il n'a jamais remué l'ame des ſpectateurs. *Othon*, joué en 1664, n'a rien de bien attachant. Ce n'eſt qu'un arrangement de famille ; on ne s'y intéreſſe pour perſonne ; on y cherche, en vain un ſtyle pur, noble, coulant & égal. Cette pièce réuſſit cependant, en faveur des beautés des premières ſcènes & de quelques heureuſes imitations de *Tacite*. *Corneille* tâcha de peindre la corruption de la cour des empereurs, du même pinceau dont il avoit peint les vertus de la république; mais il s'en faut beaucoup que ſes couleurs ſoient auſſi fortes & auſſi brillantes que dans ſes premières pièces. Le maréchal *de Grammont* dit, à l'occaſion de cette tragédie qui eut des ſuffrages illuſtres, que *Corneille devoit être le bréviaire des Rois* ; & *Louvois* ajouta qu'*il faudroit un parterre compoſé de miniſtres d'état pour la bien juger*. — *Corneille*, encouragé par ces éloges, donna de nouvelles pièces,

mais toutes indignes de lui. Ce fut par *Agéſilas*, *Attila*, *Bérénice*, *Pulchérie* & *Suréna*, que ce père du théâtre finit ſa carrière. *Boileau* s'appercevant, dès les deux premières pièces, que le génie de *Corneille* baiſſoit, fit cet impromptu :

*Après l'*Agéſilas,
Hélas !
*Mais après l'*Attila,
Hola !

Ces deux tragédies, & les trois ſuivantes ſont, à quelques endroits près, ce que nous avons de moins digne de ce grand homme, par la ſéchereſſe, la roideur & la platitude d'un ſtyle plein de termes populaires, de phraſes barbares, de conſtructions louches ; par la froideur de l'intrigue, mal imaginée & mal conduite ; par des amours déplacées & inſipides ; par un tas de raiſonnemens de politique & d'amplifications alambiquées. Mais on ne juge, dit très-bien *Voltaire*, d'un grand homme que par ſes chefs-d'œuvre, & non par ſes fautes. Ce ſont les ouvrages d'un vieillard ; mais ce vieillard eſt *Corneille*. Si nous n'en jugeons que par les pièces du temps de ſa gloire, Quel homme ! Quel ſublime dans ſes idées ! Quelle élévation de ſentimens ! Quelle nobleſſe dans ſes portraits ! Quelle profondeur de politique ! Quelle vérité, quelle force dans ſes raiſonnemens ! Chez lui les Romains parlent en Romains, les Rois en Rois ; par-tout de la grandeur & de la majeſté. On ſent, en le liſant, qu'il ne puiſoit l'élévation de ſon génie que dans ſon ame. C'étoit un ancien Romain parmi les François, un *Cinna*, un *Pompée*, &c. — *Corneille*, débarraſſé du théâtre, ne s'occupa plus qu'à ſe préparer à la mort. Il avoit eu dans tous les temps beaucoup de religion. Il traduiſit l'*Imitation de J. C.*, en vers : verſion qui eut un ſuccès prodigieux, mais qui manque du plus beau charme de l'original, de cette ſimplicité touchante, de cette onction naïve, qui opèrent plus de converſions que tous les ſermons. Il fit cette traduction, dit-on, par ordre de ſon confeſſeur, le P. *Paulin*. Ce grand homme s'affoiblit peu à peu, & mourut doyen de l'académie Françoiſe, dans la nuit du dernier ſeptembre au 1er octobre 1684, à 78 ans. Comme c'eſt une loi dans ce corps, que le directeur faſſe les frais d'un ſervice pour ceux qui meurent ſous ſon directorat, il y eut un combat de généroſité entre l'abbé *de Lavau*, qui finiſſoit ſon directorat, & *Racine* qui commençoit le ſien. Le premier l'emporta. Ce fut à cette occaſion que *Benſerade* dit à *Racine* : *Si quelqu'un pouvoit prétendre à enterrer* Corneille, *c'étoit vous ; vous ne l'avez pourtant pas fait.* Ce diſcours a été pleinement vérifié, dit l'illuſtre neveu de ce grand poëte. *Corneille* a la première place, & *Racine* la ſeconde, quoique ſupérieur à ſon rival dans une des plus belles parties de l'art du théâtre, dans la verſification. On fera à ſon gré l'intervalle entre ces deux places, un peu plus, ou un peu moins grand : c'eſt là ce qu'on trouve, en ne comparant que les ouvrages de part & d'autre. Mais ſi l'on compare les deux hommes, l'inégalité eſt plus grande. Il peut être incertain que *Racine* eût été, ſi *Corneille* ne fût pas venu avant lui ; il eſt certain que *Corneille* a été par lui-même. On ne peut s'empêcher de placer ici le portrait de ce grand homme, tracé par la même main. — « CORNEILLE étoit aſſez grand & aſſez plein, l'air fort ſimple & fort commun,

toujours négligé, & peu curieux de ſon extérieur. Il avoit le viſage aſſez agréable, un grand nez, la bouche belle, les yeux pleins de feu, la phyſionomie vive, des traits fort marqués, & propres à être tranſmis à la poſtérité dans une médaille ou dans un buſte. Sa prononciation n'étoit pas tout-à-fait nette. Il ſavoit les belles-lettres, l'hiſtoire, la politique; mais il les prenoit principalement du côté qu'elles ont rapport au théâtre. Il n'avoit pour toutes les autres connoiſſances ni loiſir, ni curioſité, ni beaucoup d'eſtime. Il parloit peu, même ſur la matière qu'il entendoit ſi parfaitement. Il n'ornoit pas ce qu'il diſoit, & pour trouver le Grand *Corneille*, il falloit le lire. Il étoit mélancolique. Il lui falloit des ſujets plus ſolides pour eſpérer ou pour ſe réjouir, que pour ſe chagriner ou pour craindre. Il avoit l'humeur bruſque, & quelquefois rude en apparence; au fond, il étoit très-aiſé à vivre; bon père, bon mari, bon parent, tendre & plein d'amitié. Son tempérament le portoit aſſez à l'amour, mais jamais au libertinage, & rarement aux grands attachemens. Il avoit l'ame fière & indépendante; nulle ſoupleſſe, nul manége: ce qui l'a rendu très-propre à peindre la vertu Romaine, & très-peu à faire ſa fortune. Il n'aimoit point la cour; il y apportoit un viſage preſque inconnu, un grand nom qui ne s'attiroit que des louanges, & un mérite qui n'étoit point le mérite de ce pays-là. Rien n'étoit égal à ſon incapacité pour les affaires, que ſon averſion; les plus légères lui cauſoient de l'effroi & de la terreur. Il avoit plus d'amour pour l'argent, que d'habileté pour en amaſſer. Il ne s'étoit point trop endurci aux louanges, à force d'en recevoir; mais, quoique ſenſible à la gloire, il étoit fort éloigné de la vanité. Quelquefois il s'aſſuroit trop peu ſur ſon rare mérite, & croyoit trop facilement qu'il pouvoit avoir des rivaux. » Sa deviſe étoit :

Et mihi res, non rebus me ſubmittere conos.

J'ai ſu tout me plier, ſans me plier à rien.

On peut ajouter à ce portrait de *Corneille*, par *Fontenelle*, le jugement que porte ſur ſes écrits l'auteur des *Trois Siècles*. « *Corneille*, dit-il, ne ceſſera jamais d'être le grand *Corneille*, malgré les efforts de ceux qui, n'ayant pu l'imiter, cherchent à miner le coloſſe de ſa réputation. Ses ouvrages conſerveront, ſans altération, en dépit des critiques & des commentateurs, la vive expreſſion de ſon génie & du caractère de ſon ame; c'eſt-à-dire qu'ils retraceront le tableau de ces édifices antiques, majeſtueux, ſolides, qui, malgré quelques irrégularités, n'en font pas moins ſentir la petiteſſe de cette architecture moderne, où l'ornement & la ſymétrie s'efforcent en vain de ſuppléer à la nobleſſe & à la magnificence. » *Fontenelle* a aſſuré que ſon oncle avoit l'air fort ſimple & fort commun. Dom d'*Argonne* dit que la première fois qu'il le vit, il le prit pour un marchand de Rouen, & qu'il ne reconnut point en lui cet homme qui faiſoit ſi bien parler les Grecs & les Romains. Il dit lui-même dans des vers à *Peliſſon* :

En matière d'amour, je ſuis fort inégal;
Peu écris aſſez bien, je le fais aſſez mal.
J'ai la plume féconde, & la bouche ſtérile.

dit *Voltaire*, des ſituations fort touchantes. Le complot eſt fort intrigué ; & c'eſt une de ces pièces dans le goût de *Cinna* & de *Timocrate*. Elle eut beaucoup de ſuccès dans ſon temps ; mais elle eſt tombée dans l'oubli, parce que l'intrigue trop compliquée ne laiſſe pas aux paſſions le temps de paroître ; parce que les vers en ſont foibles ; en un mot parce qu'elle manque de cette éloquence, qui ſeule fait paſſer à la poſtérité les ouvrages de proſe & les vers. *Corneille* avoit une mémoire ſi prodigieuſe, que lorſqu'il étoit prié de lire une de ſes pièces, il la récitoit tout de ſuite ſans héſiter, & mieux qu'un comédien n'auroit pu faire. Il joignoit à ſes talens, toutes les qualités de l'honnête homme & du citoyen. Il étoit ſage, modeſte, attentif au mérite des autres, charmé de leurs ſuccès ; ingénieux à excuſer les défauts de ſes concurrens, comme à relever leurs beautés ; (*Voy.* BOURSAULT) cherchant de bonne foi des conſeils ſur ſes propres ouvrages, & ſur les ouvrages des autres donnant lui-même des avis ſincères, ſans craindre d'en donner de trop utiles. Il conſerva une politeſſe ſurprenante juſque dans ſes derniers temps, où l'âge ſembloit devoir l'affranchir de beaucoup d'attention. L'union entre ſon frère & lui, fut toujours intime. Ils avoient épouſé les deux ſœurs ; ils eurent le même nombre d'enfans. Ce n'étoit qu'une même maiſon, qu'un même domeſtique, qu'un même cœur. Après vingt-cinq ans de mariage, ni l'un ni l'autre n'avoient ſongé au partage du bien de leurs femmes, & il ne fut fait qu'à la mort du grand *Corneille*. Le *Théâtre* de *Thomas* a été recueilli en 5 volumes in-12 ; mais ce ne ſont pas ſes ſeuls ouvrages. On a encore de lui : I. La *Traduction en vers françois des Métamorphoſes d'Ovide*, d'une partie des *Elégies* & des *Epîtres* du même poëte, en 3 vol. in-12. II. Un *Dictionnaire des Arts & des Sciences*, en 2 volumes in-folio qui parut pour la première fois l'an 1694, en même temps que celui de l'académie Françoiſe, dont il étoit comme le ſupplément. L'illuſtre *Fontenelle*, neveu, & ce qui vaut mieux, ami intime de *Thomas Corneille*, donna une ſeconde édition de l'ouvrage de ſon oncle en 1731. Il le revit, le corrigea, l'augmenta conſidérablement, & ſur-tout pour les articles de mathématique & de phyſique. III. Un *Dictionnaire univerſel, Géographique & Hiſtorique*, en 3 volumes in-fol., 1707 ; très-exact pour la partie géographique qui concerne la Normandie, & fautif dans beaucoup d'articles qui ne regardent pas cette province. Quoique *Thomas Corneille* fût devenu aveugle ſur la fin de ſes jours, il préparoit une nouvelle édition de ces deux Dictionnaires ; mais la mort l'empêcha de donner au dernier toute l'exactitude dont il ſeroit ſuſceptible. Il n'avoit rien oublié cependant pour perfectionner ſon ouvrage, & avoit tiré des provinces d'excellens Mémoires qui ne ſe trouvent que dans ſon livre. Auſſi, malgré ſes défauts, il ne mérite pas le mépris que tant de perſonnes en ont fait, ſouvent ſans connoiſſance de cauſe. C'eſt le jugement qu'en porte *la Martinière*. IV. Des *Obſervations ſur les Remarques de Vaugelas*, réimprimées dans l'édition de 1738, en 3 vol. in-12. *Thomas Corneille* connoiſſoit bien notre langue, la parloit avec grace, & l'écrivoit aſſez purement.

VII. CORNEILLE, (Michel) peintre & graveur, naquit à Paris

en 1642. Un prix de peinture, qui lui fut adjugé, lui mérita la penſion du roi pour le voyage de Rome. De retour à Paris, après s'être formé ſur les tableaux des *Carraches*, il fut reçu à l'académie, & enſuite nommé profeſſeur. Le roi employa ſon pinceau à Verſailles, à Trianon, à Meudon & à Fontainebleau. *Louis XIV* aimoit & eſtimoit ſes ouvrages. A une grande intelligence du clair-obſcur il joignoit un deſſin correct. Ses airs de tête ſont pleins de nobleſſe & d'agrément. Il excelloit dans le payſage; mais il avoit contracté une manière de coloris qui tiroit trop ſur le violet. Il mourut à Paris en 1708, à 66 ans, ſans avoir été marié.

VIII. CORNEILLE, (Jean-Baptiſte) frère du précédent, profeſſeur de l'académie de peinture ainſi que lui, mourut à Paris, ſa patrie, en 1695, à 49 ans. On voyoit de lui quelques tableaux à Notre-Dame de Paris, aux Chartreux, &c. Il fut élève de *Gillot*.

CORNEILLE-BLESSEBOIS, (Pierre) poëte dramatique du 17e ſiècle, dont on a *Eugénie*; *Marchet-le-Hayer*, ou *mademoiſelle de Scay*; les *Soupirs de Sifrey*; *Sainte-Reine*; un roman intitulé, *Le Lion d'Argelie*, 1676, deux parties en un volume in-12.

CORNÉJO, (Pierre) Eſpagnol, mort en 1615, étoit en France du temps de la Ligue, & s'en montra un chaud partiſan. Il en a laiſſé l'*Hiſtoire* depuis 1585 juſqu'en 1590. Elle eſt écrite en eſpagnol, & fut publiée à Paris en 1590, & à Madrid, deux ans après, in-8.° On lui doit encore une *Hiſtoire* des guerres de Flandre, traduite en françois par *Chapuys*, Lyon 1578, in-8.° *De Thou*, dans ſon Hiſtoire, ne loue pas l'exactitude de *Cornéjo*.

I. CORNÉLIE, fille de *Scipion* l'Africain, & mère des deux *Gracchus*, poſſéda toutes les vertus propres à ſon ſexe, & tâcha de les inſpirer à ſes fils. Une dame de la Campanie, auſſi ſotte que glorieuſe, ayant fait etalage devant *Cornélie* de ſes bijoux, la pria de lui montrer les ſiens à ſon tour. *Cornélie* appelant ſes enfans: *Voilà*, dit-elle, *mes bijoux & mes ornemens!* On peut cependant lui reprocher d'avoir trop excité leur ambition: paſſion qui, augmentant avec l'âge, devint fatale à la république & à eux-mêmes. *Voyez* GRACCHUS. Cette femme illuſtre eut la gloire de ſe voir ériger, de ſon vivant, une ſtatue de bronze, ſur laquelle on mit cette inſcription: *Cornelia mater Gracchorum*. Que de grandeur dans ces trois mots! *Phyſcon*, roi de Lybie, ayant eu occaſion de la voir à Rome, lui fit propoſer de l'épouſer; mais elle rejeta ſes offres, & crut qu'il étoit plus honorable pour elle d'être une des premières citoyennes de Rome, que reine de Lybie.

II. CORNÉLIE, fille de *Cinna*, devint femme de *Jules-Céſar*, dont elle eut *Julie* qui épouſa *Pompée*. *Céſar* eut tant d'amour pour elle, qu'il fit ſon oraiſon funèbre, et rappela de l'exil *Cinna* ſon frère, à ſa conſidération, vers l'an 46 avant l'ère chrétienne.

III. CORNÉLIE, (Maximille) Veſtale, fut enterrée toute vive par arrêt du barbare *Domitien*, qui conçut l'extravagante penſée d'illuſtrer ſon règne par un tel exemple. Il la fit accuſer de galanterie avec *Celer*, chevalier Romain; &, ſans vouloir qu'elle ſe juſtifiât, il condamna cette vierge innocente

au ſupplice des Veſtales criminelles. Elle s'écria en allant au ſupplice : *Quoi ! Céſar me déclare inceſtueuſe ! moi, dont les ſacrifices l'ont fait triompher.* Comme il falloit l'enfermer dans le caveau, & qu'en la deſcendant ſa robe fut accrochée ; elle ſe retourna & ſe débarraſſa avec autant de tranquillité que de modeſtie, conſervant, juſqu'au dernier moment, une ame pure & inébranlable. *Suétone* prétend qu'elle fut convaincue ; mais la plus commune opinion eſt qu'elle étoit innocente.

I. CORNÉLIUS, (*Antonius*) licencié en droit, de Billy en Auvergne, vivoit au commencement du 16ᵉ ſiècle. Il eſt auteur d'un livre rare, intitulé : *Infantium in limbo clauſorum Querela adversùs divinum Judicium ; Apologia divini Judicii ; Reſponſio Infantium & æqui Judicis Sententia* : Pariſiis, Wechel 1531, in-4.° Cet ouvrage ſingulier renferme pluſieurs propoſitions haſardées, qui le firent ſupprimer ; il fut, ſinon la cauſe, du moins l'époque de la ruine de l'imprimeur.

II. CORNÉLIUS COSSUS, étant tribun militaire, tua de ſa main dans une bataille *Lærce Volumnius*, roi des Véiens, & remporta les ſecondes dépouilles Opimes, qu'il conſacra dans le temple de *Jupiter* Férétrien.

III. CORNÉLIUS NÉPOS, *Voyez* NÉPOS.

IV. CORNÉLIUS SÉVÉRUS, a été compté au nombre des poëtes épiques. Il avoit beaucoup de génie, & faiſoit aiſément des vers. Cependant *Quintilien* dit de lui, qu'il étoit meilleur verſificateur que grand poëte. Il avoit commencé un Poëme ſur la guerre de Sicile, qu'il ne put achever, parce que la mort le prévint. Nous n'avons de lui, qu'une belle *Élégie* ſur la mort de *Cicéron*.

V. CORNÉLIUS TACITUS, *Voyez* TACITE.

CORNET, (Nicolas) docteur en théologie de la faculté de Paris, né à Amiens en 1592, déféra, l'an 1639, en qualité de ſyndic, ſept propoſitions de *Janſénius*, dont les cinq premières étoient celles qui ont été condamnées depuis. Il laiſſa quantité de legs pieux, & mourut en 1663, à 71 ans, après avoir refuſé l'archevêché de Bourges, que lui offrit le cardinal *Mazarin*. Ce miniſtre l'avoit fait préſident de ſon conſeil de conſcience. Le cardinal *de Richelieu* l'avoit auſſi admis à ſon conſeil, & s'étoit ſervi de lui, dit-on, pour la préface de ſon *Livre de Controverſe*. Ce miniſtre avoit voulu l'avoir pour confeſſeur ; mais *Cornet* refuſa un emploi ſi délicat.

CORNÉTO, (Adrien CASTELLESI, dit *le Cardinal*) né de parens pauvres, prit le nom de *Cornéto* du lieu de ſa naiſſance, dans le patrimoine de Saint-Pierre. S'étant fait connoître par ſon eſprit à *Innocent VIII*, ce pape l'envoya en ambaſſade auprès de *Henri VII* roi d'Angleterre, qui lui donna les évêchés de Hereford, de Bath & de Wels. Il paſſa en France pour les mêmes fonctions, retourna à Rome &, devint ſecrétaire d'*Alexandre VI*, qui lui donna le chapeau de cardinal en 1503. Peu de mois après, *Céſar Borgia*, fils de ce pontife, ayant voulu, ſelon quelques-uns, l'empoiſonner pour avoir ſa dépouille, il s'empoiſonna lui-même. Mais, ni *Borgia* ni *Cornéto* n'en moururent. Ce dernier racontoit à *Paul Jove*, « que le vin qu'il but dans le repas

où il reçut le poiſon, lui avoit cauſé une ſoif inexprimable, & l'avoit fait changer de peau. » *Jules II*, ſucceſſeur d'*Alexandre VI*, exila le cardinal *Cornéto*. *Léon X* le rappela; mais ce ne fut que pour le voir entrer dans une conjuration contre lui. Le cardinal *Cornéto* fut obligé de s'enfuir. Il partit, dit-on, de Rome pendant la nuit, déguiſé en moiſſonneur, au commencement de 1518, ſans qu'on ait jamais pu ſavoir ce qu'il étoit devenu. *Piérius Valerianus*, qui écrivoit en 1534, dit qu'on l'avoit cru aſſaſſiné par ſon valet, qui vouloit profiter des piſtoles que ſon maître avoit couſues dans ſa chemiſette. Ce prélat, mépriſable par ſon caractère, étoit illuſtre par ſes talens. Il fut un des premiers écrivains d'Italie, qui dégagèrent le ſtyle latin des mots barbares du moyen âge, & qui l'ornèrent des expreſſions du ſiècle d'*Auguſte*. Son traité *De Sermone latino*, dédié à *Charles V*, pour lors prince d'Eſpagne, contient d'excellentes remarques ſur la pureté de cette langue. *Cornéto* fut auſſi poëte. Il reſte de lui quelques productions dans ce genre, recueillies à Lyon en 1581, in-8.° Il eſt auteur d'un Poëme *ſur la Chaſſe*, en vers phaleuques, qu'il dédia au cardinal *Aſcagne*. Il fut imprimé à Strasbourg en 1512, à Baſle en 1518, à Cologne en 1522, à Paris chez *Colines*, en 1532, & à Veniſe chez *Aldе Manuce*, la même année. On a encore de ce prélat, un traité *De la vraie Philoſophie*, Cologne 1549. Il avoit commencé une verſion de l'*Ancien Teſtament*.

CORNHERT *ou* COORNHERT, (Théodore) enthouſiaſte du ſeizième ſiècle, gagna d'abord ſa vie, en exerçant ſon talent pour la gravure. S'étant dégoûté du burin, il apprit le latin. Ses progrès furent rapides, & il devint ſecrétaire de la ville de Harlem. Le prince d'*Orange*, gouverneur de Hollande, ſe ſervit de ſa plume pour compoſer ſon premier manifeſte, en 1566. La ducheſſe de *Parme*, ayant ſu qu'il en étoit l'auteur, le fit enlever de Harlem, & conduire à la Haye. Sa femme, craignant qu'il ne ſortît jamais de ſa priſon, voulut gagner la peſte, pour la lui communiquer & mourir avec lui. *Cornhert* n'eut pas beſoin de cette reſſource extravagante. Il s'évada furtivement, & reprit ſon métier de graveur. Ce fut alors qu'il commença à dogmatiſer. Quoique ennemi de la religion Catholique, il ne laiſſa pas de s'élever contre *Luther*, *Calvin*, & contre les miniſtres du Proteſtantiſme. Il prétendoit que, ſans une miſſion extraordinaire, appuyée par des miracles éclatans, perſonne n'avoit droit de ſe mêler des fonctions du miniſtère évangélique. Les différentes communions avoient, ſuivant lui, beſoin de réforme; mais en attendant que Dieu ſuſcitât des apôtres & des réformateurs, toutes les ſectes Chrétiennes devoient ſe réunir ſous une forme d'*Interim*. Son plan étoit, qu'on lût au peuple le texte de la parole de Dieu, ſans propoſer aucune explication, ſans rien preſcrire aux auditeurs. Il croyoit que, pour être véritablement Chrétien, il n'étoit pas néceſſaire d'être membre d'aucune égliſe viſible. Il ſe conduiſit ſuivant ces principes, ne communiquant ni avec les Catholiques, ni avec les Proteſtans, ni avec aucune autre ſecte. On vouloit le faire renfermer pour le reſte de ſes jours; mais on crut qu'il valoit mieux le laiſſer rêver & mourir en paix. Il mourut en 1590. Ses

Œuvres furent imprimées en 1630, 5 vol. in-fol.

CORNIFICIA, ſœur du poëte *Cornificius*, brilla par ſon eſprit ſous l'empire d'*Auguſte*. Elle égala en tout genre de poéſie ſon frère *Cornificius*. *La ſcience*, diſoit-elle, *eſt la ſeule choſe indépendante de la fortune.*

CORNIFICIUS, faiſoit admirer ſon génie pour la poéſie, en même temps que *Salluſte*, *Lucrétius* & *Cornélius Népos* s'immortaliſoient par l'hiſtoire. Il fut ami de *Cicéron*, comme le prouvent pluſieurs lettres qui ſont parmi celles du premier livre à ſes amis.

CORNILLEAU, (Jean) imprimeur de Paris au 16ᵉ ſiècle, ſe qualifioit, en tête de ſes éditions, de très-grand artiſte : *Diligentiſſimus optimusque opifex*, & méritoit ce titre, par la beauté de celles qu'il a publiées. Ce ſont principalement, l'ouvrage de *Robert Gaguin* ſur l'hiſtoire de France, le *Dictionnaire* de *Calepin*; le recueil des conciles généraux, en 2 vol. in-fol. dont on voyoit un exemplaire ſuperbe ſur vélin, dans la bibliothèque du collége de Navarre.

I. CORNUTUS, philoſophe ſtoïcien de la ville de Leptis en Afrique, fut exilé vers l'an 54 de J. C. par *Néron*, à cauſe de la liberté avec laquelle il avoit jugé de ſes vers. Ce n'étoit pas comme philoſophe qu'il en avoit jugé, mais comme ayant lui-même beaucoup de goût pour toute ſorte de littérature. Il avoit été précepteur de *Perſe*.

II. CORNUTUS, (Jacques) médecin de Paris au 17ᵉ ſiècle, a donné en latin une *Deſcription des Plantes de l'Amérique*; à Paris 1635, in-4.°

CORŒBUS, fils de *Migdon*, à qui *Priam* avoit promis ſa fille *Caſſandre*. Étant venu au ſecours des Troyens contre les Grecs, *Caſſandre* voulut en vain lui perſuader de ſe retirer, pour éviter la mort infaillible qui l'y attendoit. Il s'obſtina à reſter, & fut tué par *Pénélée*, la nuit que les Grecs ſe rendirent maîtres de Troie.

CORŒSUS. *Voy.* CALLIRHOÉ.

I. CORONEL, (Alfonſe) grand ſeigneur Eſpagnol, ſe défiant de *Pierre* le *Cruel*, roi de Caſtille, forma un parti dans l'Andalouſie, pour ſe maintenir contre ce monarque. Il leva des troupes, fortifia des places, & envoya en Mauritanie *Jean de la Cerda*, ſon gendre, pour demander du ſecours. Il comptoit principalement ſur la ville d'Aguilar, où il commandoit. Le roi de Caſtille mit le ſiége devant cette place. *Coronel* s'y défendit avec beaucoup de vigueur pendant quatre mois. Enfin la ville fut emportée d'aſſaut en février 1353. Ce rebelle y fut pris & puni du dernier ſupplice, comme criminel de léſe-majeſté. *Marie*, l'une de ſes filles, mariée à *Jean de la Cerda*, conſerva ſi précieuſement la mémoire de ſon mari, qu'elle aima mieux ſe donner la mort, que de s'expoſer à lui être infidelle.

CORONEL, (Grégoire) *Voyez* MINES.

II. CORONEL, (Paul) ſavant eccléſiaſtique de Ségovie, profeſſeur de théologie à Sala-

manque, fut employé par le cardinal *Ximenès*, pour l'édition des Bibles d'Alcala. Il mourut en 1534, regardé comme un des meilleurs interprètes des langues orientales.

CORONELLI, (Vincent) cordelier, natif de Ravenne, Cosmographe de sa république, ensuite professeur public de géographie, fut enfin général de son ordre. Le cardinal *d'Estrées* l'employa à faire, pour *Louis XIV*, deux globes qui ont douze pieds de diamètre, & qui se voient à la bibliothèque nationale. Ce religieux mourut à Venise en 1718, après avoir fondé une académie cosmographique, & publié plus de quatre cents *Cartes* géographiques. On a de lui d'autres ouvrages, la plupart très-mal dirigés, & une *Description du Péloponèse*, traduite en françois in-8°, qui manque d'exactitude.

CORONIS, (Mythol.) fille de *Phlégyas*, roi des Lapithes. *Apollon* l'aima; mais un jour elle le quitta pour un jeune homme, appelé *Ischys*. Cette infidélité piqua tellement ce Dieu, qu'il les tua l'un & l'autre. Cependant il tira des flancs de *Coronis* un enfant qu'il fit élever par *Chiron* le centaure, & qu'il nomma *Esculape*. *Apollon* se repentit bientôt de la vengeance qu'il avoit prise sur *Coronis*; & pour punir le corbeau qui l'avoit informé de son infidélité, il le changea de blanc en noir. — On connoît une autre CORONIS, fille d'un roi de la Phocide, qui, pour fuir les importunités de *Neptune*, invoqua *Minerve*, qui la changea en Corneille.

CORRADINI *de Sezza*, (Pierre-Marcellin) né en 1658 à Sezza, devint, dès sa première jeunesse, un des plus célèbres avocats de Rome. Son mérite lui procura la pourpre sous *Clément XI* en 1721. Il mourut, le 8 février 1743, à 84 ans, laissant plusieurs ouvrages. I. *Vetus Latium profanum & sacrum*, in-folio 2 volumes; réimprimé à Rome, de 1704 à 1736, 7 vol. in-4°: production curieuse & pleine de savantes recherches: II. *De civitate & ecclesiâ Setiná*, Rome 1702, in-4.° C'est l'histoire ecclésiastique & profane de la patrie de l'auteur: elle est faite avec soin.

I. CORRADO, (Sébastien) professeur de belles-lettres à Bologne, né au château d'Arcéto, près de Modène, & mort à Reggio en 1556; eut un nom parmi les grammairiens du 16.e siècle. On a de lui: *Quæstura in quâ Ciceronis vita refertur*, Bologne, 1555, in-8°: livre utile à ceux qui veulent lire les ouvrages de ce père de l'éloquence Romaine. *Corrado* forma une académie de littérature à Reggio, qu'il anima par ses leçons & ses exemples.

II. CORRADO, (Quinto-Maria) né en 1508 à Oria dans le royaume de Naples, y enseigna la rhétorique, la poésie, la philosophie & le droit. Il y procura l'établissement d'un collége, & mourut en 1575, à 68 ans. Les principaux de ses ouvrages sont *De linguâ Latiná*, 1575, in-4.° *De copiâ Latini sermonis*, 1582, in-8.°

I. CORRÉA, (Thomas) de Coimbre en Portugal, d'abord Jésuite; quitta de bonne heure cette société, & mourut, le 24 février 1595, à 59 ans, à Bologne, où il enseignoit la grammaire. On a de lui des *Ouvrages Latins* en vers & en prose, estimés dans sa patrie.

II. CORRÉA DE SA, (Salvador) naquit en 1594 à Cadix, où ſon aïeul maternel étoit gouverneur. Son père étant mort dans le gouvernement de Rio de Janeiro, le fils lui ſuccéda en cet emploi, augmenta & embellit la ville de Saint-Sébaſtien, bâtie & peuplée par ſon grand-père paternel. Il fonda celle de Pernagua dans le Bréſil. Après avoir remporté pluſieurs victoires ſur les ennemis de l'Eſpagne, il devint vice-amiral des Côtes du Sud. Dans cette partie du monde, il ſe ſignala contre les Hollandois, & contre le roi de Congo, leur allié; il conquit Angola, & défit entièrement les troupes de ce roi nègre. Le roi de Portugal lui permit d'ajouter à ſes armes *deux Rois nègres pour ſupports*, en mémoire de ſes belles actions. *Corréa* mourut à Lisbonne, en 1680, à 86 ans.

CORRÉE, *Corræus*, général des Bellovaciens, anciens peuples des Gaules, qui occupoient le pays qu'on nomme à préſent le Beauvoiſis, rendit ſon nom illuſtre par ſon courage, & par la vigoureuſe réſiſtance qu'il fit à *Céſar*. Il ſe dégagea une fois d'un poſte déſavantageux, par un ſtratagême aſſez ingénieux. Il fit ranger à la tête du camp les bottes de paille ſur leſquelles les ſoldats avoient coutume de s'aſſeoir lorſque l'armée demeuroit en bataille; & les ayant fait allumer ſur le ſoir, il favoriſa, par cet artifice, la retraite de ſes troupes. Il s'empara enſuite d'un terrain mieux ſitué, d'où, il croyoit pouvoir attirer les Romains dans quelques embuſcades: mais *Céſar* prévit ſes deſſeins. Ce héros diſpoſa ſi bien les choſes, que le combat particulier qui ſe donna dans la plaine que *Corrée* avoit choiſie, devint une bataille générale, où l'armée des Gaulois fut contrainte de plier: il n'y eut que le brave *Corrée* qui réſolut de ſe défendre juſqu'au dernier ſoupir. On voulut lui donner quartier: mais il le refuſa, & mourut les armes à la main.

CORRÉGE, (Antoine ALLEGRI, *dit* le) naquit à Corrégio, dans le Modénois en 1494. La nature l'avoit fait naître peintre; & ce fut plutôt à ſon génie qu'à l'étude des grands maîtres, qu'il dut ſes progrès. Il ne vit ni Rome ni Veniſe, & peignit preſque toujours à Parme & dans la Lombardie: il eſt le fondateur de cette dernière *Ecole*. Son pinceau étoit admirable; c'étoit celui des Graces. Un grand goût de deſſin, un coloris enchanteur & vigoureux, qui donne de la rondeur & du relief à tout ce qu'il traite; une ordonnance riche & féconde dans ſes compoſitions; une intelligence & une harmonie exquiſes; une expreſſion ſi naturelle, une action ſi juſte & ſi vraie, qu'elles ſemblent reſpirer; ajoutez à cela une manière ſvelte, légère, & des agrémens infinis, répandus dans tous ſes ouvrages, qui ferment la bouche des critiques. On ne s'apperçoit preſque pas qu'il y a un peu d'incorrection dans ſes contours, & quelquefois un peu de bizarrerie dans ſes airs de tête, qu'il ſe répète dans ſes attitudes & ſes contraſtes. C'eſt le premier qui ait repréſenté des figures en l'air; & celui de tous qui a le mieux entendu l'art des raccourcis & la magie des plafonds. Il étoit grand-homme, & il l'ignoroit. Le prix de ſes ouvrages étoit très-modique: ce qui, joint au plaiſir de ſecourir les indigens, le fit vivre lui-même dans l'indigence. Un jour étant allé à Parme pour recevoir des

chanoines, le prix des peintures du dôme de la cathédrale, le Chapitre peu reconnoiſſant, lui donna deux cents livres en monnoie de cuivre. L'empreſſement qu'il eut de porter cette ſomme à ſa famille pendant les plus grandes chaleurs, lui procura une fièvre dont il mourut à Corregio en 1534, à 40 ans. Ce qu'il a peint à freſque au dôme dont nous venons de parler, eſt un de ſes meilleurs ouvrages. Les *Farnèſes* ducs de Parme, témoignèrent le deſir le plus vif de joindre ſon *Tableau de la ſainte Famille* à leur immenſe collection. Mais les chanoines de la cathédrale, ſentant enfin le mérite du peintre, déplacèrent ce tableau, & le faiſant paſſer de main en main, ils le dérobèrent à la recherche de leurs princes, pendant quarante ou cinquante ans. Ses tableaux de chevalet ſont très-rares, & d'une cherté ſurprenante. Ses *Payſages* ſont traités fort légèrement, & d'une fraîcheur admirable. On eſtime ſur-tout ſes *Vierges*, ſes *Saintes*, ſes *Enfans* & ſes *Femmes*. Il donnoit à ces dernières une expreſſion ſi douce & un ſourire ſi agréable, qu'elles font naître la volupté; leurs ajuſtemens, leurs cheveux, pleins de molleſſe, tout paroît inſpirer le même ſentiment. Ses draperies, dont les plis ſont larges & coulans, ſont peintes d'une manière moëlleuſe, & font leur effet de près comme de loin. Il joignit au talent de la peinture celui de l'architecture & des mathématiques. On connoit ſon exclamation, après avoir conſidéré long-temps dans un profond ſilence un tableau de *Raphaël*: *ANCH'IO, SON PITTORE!* c'eſt-à-dire: *Je ſuis Peintre, auſſi, moi!..* Il avoit coutume de dire, que *ſa penſée étoit au bout de ſon pinceau*. L'un des plus beaux tableaux du *Corrége*, eſt un *Chriſt* détaché de la croix, qui a été apporté d'Italie en France, où il eſt expoſé dans la ſuperbe collection du Muſée central à Paris, ſous le n.° 757. *Roſapina*, graveur de Bologne, qui avoit commencé à le graver dans ſa patrie, l'a ſuivi à Paris, pour finir ſon ouvrage. *Voy.* DUCHANGE.

CORROZET, (Gilles) libraire, né à Paris en 1510, dont on a divers ouvrages en vers & en proſe, mourut à Paris le 15 juin 1568, à 58 ans. Il avoit pris une deviſe qui faiſoit alluſion à ſon nom. C'étoit une main étendue qui tenoit un cœur au milieu duquel étoit une roſe épanouie, avec ces mots: *In corde prudentis revireſcit ſapientia.* Il fut connu comme auteur & comme imprimeur. Nous avons de lui: I. Les *Antiquités de Paris*, 1568, in-8.° II. Le *Tréſor des Hiſtoires de France*, 1583, in-8.° Ce n'eſt qu'un recueil court & imparfait des noms des rois & des princes, de leur âge, du temps de leur règne, &c. Le reſte de ce Tréſor eſt une rapſodie pleine de contes ridicules. III. Les *Divers propos des illuſtres hommes de la Chrétienté*, Lyon 1558, in-16, rare. IV. Le *Parnaſſe des Poëtes François*, 1572, in-8°, recueil où il a fait entrer les poëtes du plus bas étage. V. *Hécatongraphie*, ou cent figures, contenant des ſentences & des proverbes, tant des anciens que des modernes, 1543. VI. Le *Tableau de Cèbes*, 1543. VII. Le conte du *Roſſignol*, 1547. VIII. *Conſeil des ſept Sages*, 1540. — *Jean* CORROZET ſon petit-fils, ſe rendit digne de ſon aïeul, tant dans l'imprimerie que dans la littérature. Il augmenta conſidérablement le *Tréſor*, &c. compoſé par *Gilles*, & l'imprima en 1628, avec

des additions. Il publia un Traité *des Anges*, par *Maldonat*, & celui de l'*Apparition des Eſprits*, par *Taillepied*.

CORSIGNANI, (Pierre-Antoine) ſavant Italien, né à Celano dans l'Abruzze en 1686, mort à Sulmone, dont il étoit évêque en 1751, a laiſſé pluſieurs ouvrages ſur l'hiſtoire de ſon pays, pleins de recherches & d'érudition. On diſtingue parmi eux : I. *Mémoires topographiques & hiſtoriques ſur la province de Marſi.* II. *De viris illuſtribus Marſorum*; Rome 1712, in-4.° III. *De Aniene ac Viæ Valeriæ Fontibus, cum inſcriptionibus locorum adjacentium.*

CORSIN, (S. André) évêque de Fiézoli, né à Florence en 1302, de l'illuſtre famille de *Corſini*, mourut en 1373. Il avoit été Carme. Les exercices de la plus auſtère pénitence, & ſa vie vraiment paſtorale, le firent mettre au nombre des Saints.

I. CORSINI. *Voyez* CLÉMENT XII.

II. CORSINI, (Edouard) religieux des Écoles-Pies, né à Fanano l'an 1702, mourut, âgé de 63 ans, en 1765, à Piſe, où le grand-duc lui avoit donné une chaire de philoſophie. Cette ſcience remplit ſes premières études, & ſes ſuccès parurent d'abord par des *Inſtitutions Philoſophiques & Mathématiques*, en 6 vol. in-8°, 1723 & 1724. Il ſubſtitua aux rêves d'*Ariſtote*, qui ſubjuguoit alors une partie de l'Italie, un genre de philoſophie plus vraie & plus utile. Encouragé par l'accueil favorable qu'on fit à cet ouvrage, il publia, en 1735, un nouveau *Cours d'Élémens Géométriques*, écrit avec préciſion & clarté. Dès qu'il eut été nommé profeſſeur à Piſe, il revit & retoucha ces deux ouvrages. Le premier parut avec des corrections conſidérables à Bologne en 1742; & le ſecond augmenté des *Élémens de Géométrie pratique*, fut publié à Veniſe l'an 1748, en 2 vol. in-8.° L'hydroſtatique & l'Hiſtoire lui étoient connues. Après s'être nourri, pendant quelques années, des auteurs claſſiques, & particulièrement des Grecs, il ſe propoſa d'écrire les *Faſtes des Archontes d'Athènes*. Le premier volume de cet important ouvrage parut en 1734, in-4°; le quatrième & dernier, dix ans après. Nommé en 1746 à la chaire de morale & de métaphyſique, & entraîné par ſon goût, il compoſa un *Cours de Métaphyſique*, qui parut depuis à Veniſe en 1758. Bientôt les ſavans *Muratori*, *Gorio*, *Maffei*, *Quirini*, *Paſſionei*, ſes amis l'enlevèrent à la philoſophie : leurs ſollicitations le rendirent aux objets de critique & d'érudition. En 1747, il mit au jour quatre *Diſſertations* in-4°. ſur les jeux ſacrés de la Grèce, où il donna un catalogue très-exact des athlètes vainqueurs. Deux ans après, il publia un excellent ouvrage ſur les abréviations des inſcriptions Grecques, ſous ce titre : *De notis Græcorum*, in-fol. Ce livre exact & plein de ſagacité, fut ſuivi de beaucoup de *Diſſertations* relatives aux objets d'érudition. La haute eſtime que ſes vertus & ſes travaux avoient inſpirée à ſes confrères, interrompit ſes travaux mêmes. Il fut nommé général de ſon ordre en 1754. Le loiſir que les fonctions pénibles de ſa place lui laiſsèrent, il l'employa à ſes anciennes études. Le terme de ſon généralat étant expiré, il s'empreſſa de retourner à Piſe & d'y reprendre ſes fonctions de profeſſeur. Elles

valurent

valurent au public pluſieurs nouvelles *Diſſertations*, & ſur-tout un ouvrage d'un grand mérite, l'un des meilleurs de l'auteur, intitulé, *De præfectis urbis*. Enfin, il s'occupa uniquement de l'*Hiſtoire de l'Univerſité de Piſe*, dont il avoit été nommé hiſtoriographe. Il étoit prêt d'en publier le premier volume, lorſqu'il fut frappé d'une apoplexie qui l'enleva malgré toutes les reſſources de l'art.

CORT, (Corneille) maître de gravure d'*Auguſtin Carrache*, étoit de Hornes en Hollande, où il naquit l'an 1536; mais les chefs-d'œuvre de Rome l'attirèrent & le fixèrent dans cette ville ſuperbe. Il mourut en 1578, à 42 ans. Il eſt au rang des graveurs les plus corrects.

CORTE, (Gothlied) né à Beſcow dans la Baſſe-Luſace en 1698, profeſſeur de droit à Leipzig, mort en 1731, âgé ſeulement de trente-trois ans, travailla aux journaux de cette ville, & publia, en 1724, in-4°, une excellente édition de *Salluſte*, avec de ſavantes notes, & les *Fragmens des anciens Hiſtoriens*. On a encore de lui *Tres Satiræ Menippeæ*; à Leipzig, 1720, in-8°, & d'autres ouvrages.

I. CORTEZ, (Fernand *ou* Ferdinand) gentilhomme Eſpagnol, né à Medellin, ſe dégoûta de bonne heure des belles-lettres, & ſe ſentit un violent penchant pour les armes. Il paſſa dans les Indes en 1504. *Velaſquez*, gouverneur de Cuba, le mit à la tête de la flotte qu'il deſtinoit à la découverte de nouvelles terres. *Cortez* partit de San-Jago le 18 novembre 1518, avec dix vaiſſeaux, 600 Eſpagnols, 18 chevaux, & quelques pièces de campagne, pour tenter cette grande entrepriſe. Il avança le long du golfe du Mexique, tantôt careſſant les naturels du pays, tantôt répandant l'effroi par ſes armes. Les Indiens de Tabaſco furent vaincus & perdirent leur ville. La vue de ces animaux guerriers ſur leſquels combattoient les Eſpagnols, le bruit de l'artillerie qu'on prenoit pour le tonnerre, les forteresſes mouvantes qui les avoient apportés ſur l'Océan, le fer dont ils étoient couverts, tous ces objets, nouveaux pour ces peuples, d'ailleurs lâches & amollis, leur causèrent un étonnement mêlé de terreur. *Cortez* entra dans la ville de Mexico le 8 novembre 1519. *Montezuma*, roi du pays, le reçut comme ſon maître, & ſes ſujets le prirent, dit-on, pour un Dieu & pour le fils du Soleil. Un des premiers ſoins du général Eſpagnol fut de faire purifier le grand temple du Mexique, dont les horribles ornemens étoient les crânes des infortunés qu'on y immoloit, en y ſubſtituant des images de la *Vierge* & des *Saints*. Cependant il s'avançoit toujours dans le pays, faiſant alliance avec pluſieurs Caciques ennemis de *Montezuma*, & s'attachant les autres ou par les armes ou par des traités. Un général de ce ſouverain, qui avoit des ordres ſecrets, ayant attaqué les Eſpagnols, *Cortez* ſe rend au palais impérial, fait brûler vifs le général & les officiers, & met aux fers l'empereur. Enſuite il lui ordonne de ſe rendre publiquement vaſſal de *Charles-Quint*. Le prince obéit; il ajoute à cet hommage un préſent de ſix cents mille marcs d'or pur, avec une quantité prodigieuſe de pierreries. *Voy.* MONTEZUMA. Cependant le gouverneur de Cuba, *Velaſquez*, envoyoit une armée contre ſon lieutenant, dont la gloire excitoit ſa jalouſie. L'heureux *Cortez*, aidé d'un ren-

ſort venu d'Eſpagne, défait & range ſous ſes drapeaux ces troupes qui venoient pour le détruire, & en profite pour ſubjuguer les Mexicains révoltés contre *Montezuma* & les Eſpagnols, auxquels cet empereur paroiſſoit s'être attaché de bonne foi. *Montezuma* ayant été tué dans un combat, *Guatimozin* ou *Gatimoſin*, ſon neveu & ſon gendre, que les Mexicains avoient reconnu pour empereur, eut d'abord quelques ſuccès. Il défendit ſa couronne pendant trois mois; mais il ne put tenir contre l'artillerie Eſpagnole. *Cortez*, après pluſieurs combats livrés ſur le lac & ſur la terre-ferme, reprit Mexico, dont il avoit été contraint de ſortir, après avoir couru de grands dangers. Plus de 200 mille Indiens s'étoient ſoumis à lui dès la fin du ſiége. L'empereur, ſon épouſe, ſes miniſtres & ſes courtiſans tombèrent entre les mains du vainqueur en 1521. *Nous cherchons*, avoit-il dit à ſes ſoldats, *de grands périls & de grandes richeſſes : celles-ci établiſſent la fortune, & les autres la réputation.* Cette double paſſion, ſur-tout celle de s'enrichir, fit commettre des cruautés horribles. Les ſoldats n'ayant pas trouvé tout l'or qu'ils eſpéroient, mirent ſur des charbons ardens *Gatimoſin* & un de ſes favoris, pour les forcer par ce ſupplice à découvrir les tréſors de *Montezuma*. Ce fut dans cet état violent, que le prince entendant un cri que la douleur faiſoit pouſſer à ſon favori, lui dit en le regardant fièrement : « *Et moi, ſuis-je donc ſur un lit de roſes?* » *Cortez* qui n'avoit pu, dit-on, arrêter la fureur des ſoldats, fit enfin tirer le prince Indien, à moitié mort, de cette affreuſe queſtion. Maître abſolu de la ville de Mexico, il la rebâtit en 1529, dans le goût des villes de l'Europe. Bientôt le vainqueur fut forcé d'y revenir pour défendre ſes biens contre le procureur-fiſcal du conſeil des Indes. Il ſuivoit cette grande affaire à la cour d'Eſpagne, lorſque l'empereur partit pour la ſeconde expédition d'Afrique. Ce prince lui avoit fait préſent de Guaxaca vallée de la nouvelle Eſpagne, érigée en marquiſat, de la valeur de cent cinquante mille livres de rente : mais, malgré ce titre & ſes tréſors, il fut traité avec peu de conſidération. A peine put-il obtenir audience. Un jour il fendit la preſſe qui entouroit la voiture de l'empereur, & monta ſur l'étrier de la portière : *Charles* lui demanda : *Qui êtes-vous? — Je ſuis un homme*, lui répondit fièrement le vainqueur des Indes, *qui vous a donné plus de provinces, que vos pères ne vous ont laiſſé de villes.* Il mourut dans ſa patrie le 2 décembre 1554, à 63 ans. Les découvertes de *Cortez* furent-elles avantageuſes à ſes compatriotes? c'eſt encore un problême, aux yeux des politiques. Les mines du Mexique ne valoient pas ſans doute les richeſſes ſolides que l'Eſpagne auroit tirées de ſon propre fonds en le cultivant, & ne ſervirent qu'à faire négliger cette culture. Avec tant de tréſors *Philippe II* fit banqueroute. « L'Eſpagne, dit *Monteſquieu*, a fait comme ce roi inſenſé qui demanda que tout ce qu'il toucheroit ſe convertît en or, & qui fut obligé de revenir aux Dieux, pour les prier de finir ſa misère. » La meilleure *Hiſtoire des conquêtes de Cortez*, & la mieux écrite ſans contredit, eſt celle de Don *Antonio de Solis*, traduite de l'eſpagnol en françois, par *Citri de la Guette*, & imprimée à Paris en 1701, 2 vol. in-12, réimprimée en 1775. Le traducteur raconte ſommairement dans ſa préface les

actions de *Cortez*, depuis qu'il s'étoit rendu maître du Mexique, jusqu'à sa mort. *Voyez* encore la *Préface* qui est à la tête de *Fernand-Cortez*, tragédie de *Piron*. Nous avons aussi sur les exploits de *Cortez*, trois *Lettres* écrites par lui-même, traduites, en 1778, par M. *de Flavigni*. « La naïveté, dit ce dernier, la modestie, la simplicité qui caractérisent ces lettres, attestent la vérité des traits qui peignent ce conquérant; il est clair qu'il n'a pas songé à lui dans le récit des événemens qu'il décrit. On y retrouve par-tout la même ingénuité; pas un mot de déclamation sur quelques usages révoltans de Mexico, sur le culte meurtrier de ses habitans, sur leurs infidélités & leurs trahisons; c'est toujours en courant & sans la moindre apparence d'intérêt, qu'il touche ces détails presque imperceptibles dans sa narration. »

II. CORTEZ *ou* CORTÉZIO, (Grégoire) né à Modène, d'une ancienne famille, entra dans l'ordre de Saint-Benoît, & passa par toutes les charges. Il étoit dans le célèbre monastère de Lerins, dans lequel il avoit fait renaître la piété & le goût des lettres sacrées & profanes, lorsque *Paul III* l'honora de la pourpre en 1542. *Cortez* étoit digne de ce choix. Il mourut à Rome en 1584, laissant plusieurs écrits en vers & en prose. Les plus connus sont des *Lettres latines*, imprimées à Venise en 1573, in-8°; recueil curieux, qui est un monument de ses liaisons avec les savans de son temps, & de son zèle pour les progrès des sciences. On y trouve des éloges de quelques gens-de-lettres, & des faits utiles à ceux qui écriroient l'histoire de son siècle.

CORTÉZI, (Paul) naquit en 1465 à San-Geminiano en Toscane. Dès sa première jeunesse, il s'appliqua à former son style sur la lecture des meilleurs auteurs de l'antiquité, & en particulier de *Cicéron*. Il n'avoit qu'environ 23 ans, quand il mit au jour un *Dialogue sur les Savans de l'Italie*. Cette production élégante & utile pour l'histoire de la littérature de son temps, a demeuré dans l'obscurité jusqu'en 1734, qu'*Alexandre Politi* l'a fait imprimer à Florence, in-4°, avec des notes & la vie de l'auteur. *Ange Politien*, à qui il l'avoit communiquée, lui écrivit: « Que cet ouvrage, quoique supérieur à son âge, n'étoit point un fruit précoce. » On a encore de ce savant quelques *Commentaires* sur les quatre livres des Sentences, 1540, in-fol., écrits en bon latin, mais souvent avec des termes profanes, qui dégradent la majesté de nos mystères: c'étoit la manie de son siècle, en particulier celle de *Bembo*, &c. On lui doit aussi un *Traité de la dignité des Cardinaux*; plein d'érudition, de variété & d'élégance, suivant quelques auteurs Italiens; & dénué de toutes ces qualités, suivant *du Pin*. *Cortézi* mourut évêque d'Urbin en 1510, dans la 45ᵉ année de son âge. Sa maison étoit l'asile des Muses & de ceux qui les cultivoient.

CORTONE, *Voyez* BÉRETIN.

CORVAISIER, (Pierre-Jean le) naquit à Vitré en Bretagne, l'an 1719. L'académie d'Angers le choisit pour son secrétaire. Cette compagnie se voyoit menacée d'une chute prochaine; *le Corvaisier* la releva par son activité & par ses lumières. Il ranima dans l'Anjou l'amour des lettres, & dans son académie celui du travail. La

littérature le perdit en 1758, à 39 ans. Écrivain ſage & citoyen paiſible, il méritoit l'eſtime des connoiſſeurs & celle des honnêtes-gens. On a de lui : I. L'*Éloge du Roi*, imprimé à Paris en 1754, in-12. II. Un *Diſcours* lu à l'académie de Nanci, qui lui avoit ouvert ſon ſein, ainſi que les académies de la Rochelle, d'Orléans, & la ſociété littéraire & militaire. III. Quelques petits *Ouvrages de Critique*. IV. Le recueil des *Pièces préſentées à l'Académie d'Angers*.

CORVIN, *Voyez* HUNIADE.

CORUNCANUS. *Tite-Live* remarque qu'il fut le premier Plébéien qui parvint au grand Pontificat : & *Cicéron* dans ſon diſcours *Pro domo ſuâ ad Pontifices*, le repréſente comme un homme recommandable par ſa ſageſſe & par ſa prudence. Ayant été envoyé en ambaſſade vers *Teucer*, roi des Illyriens, il fut aſſaſſiné par les Barbares, contre le droit des gens.

CORYATE, (Thomas) Anglois, né dans le comté de Sommerſet en 1577, paſſa ſa vie entière à voyager & mourut à Surate en 1617. Ses *Obſervations* ſur les pays qu'il a parcourus, ſont partie du recueil de *Purchas*. Celles ſur l'Aſie ont été publiées à part en 1615, in-4°, & celles ſur l'Europe en 1777. Elles forment 3 vol. in-8.°

CORYBANTES, *Voyez* DACTYLES.

CORYNÈTE, (Mythol.) fameux brigand, fils de *Vulcain*, fut ainſi nommé de la maſſue avec laquelle il aſſommoit ſes hôtes, car auparavant il s'appeloit *Périphète*. Il infeſtoit les environs d'Épidaure, où il fut tué par *Théſée*.

CORYNNE, *Voyez* CORINNE.

CORYTHUS, (Mythol.) fils d'*Œnone* & de *Pâris*, devint amoureux d'*Hélène* que celui-ci venoit d'enlever. Son père le tua dans un accès de jalouſie.

Fin du Tome troiſième.